LA

REVUE DE PARIS

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1914

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

LEUR GUIDE

Le petit orchestre d'aveugles se tut. Leur guide, Gigi Banfi, pour ramasser les oboles, fit le tour du cabaret.

Les infirmes, assis en rang près de la porte d'entrée, attendaient, taciturnes, la tête inclinée, très las.

Le plus âgé, Antonio Melfi, prêtait l'oreille au bruit des sous tombant dans le plat de métal. Sa nuque décharnée, creusée d'un sillon profond, tremblait d'anxiété. Sous des sourcils touffus et gris qui se plissaient en un stérile effort de vision, ses yeux éteints s'enfonçaient.

La guinguette trastéverine résonnait de cris et de rires; les verres tintaient, entre-choqués; les tables oscillaient sous les heurts des mains fiévreuses. Dans un angle, quelques buveurs jouaient à la *morra* bruyamment, mais l'ouïe exercée d'Antonio Melfi ne confondait aucune de ces rumeurs; à la diversité du son, il disait si la menue monnaie jetée dans le plateau valait un sou ou deux et il comptait : un, deux, trois...

La quête terminée, le guide retourna auprès des musiciens qui, tous ensemble, comme mus par un ressort, se levèrent.

Ils étaient quatre : Antonio Melfi, clarinettiste; Luigi Dolci, violoniste; Beppe Rindi, mandoliniste; Pietro Torretti, guitariste.

269001

Dans la besace usée qu'ils portaient en bandoulière, ils remirent avec des mouvements d'automates leurs instruments, puis ils se baissèrent pour ramasser chacun son pliant et le passer au bras gauche. Leurs gestes étaient lents et incertains; ils souriaient dans une grimace qui découvrait leurs gencives, remuait leurs cils et donnait à leur visage une expression d'extase enfantine.

Un ivrogne, avec un verre rempli de vin, s'approcha d'eux en chancelant; il exigea que tous y trempassent leurs lèvres... Le liquide coula sur le menton, sur les vêtements des aveugles.

— Assez, maintenant! — ordonna d'un ton sec et impérieux Gigi Banfi.

A cet « Assez! », Antonio Melfi, sourdement révolté, saisit le verre et le vida d'un trait.

— Partons! — ajouta le guide.

Les aveugles se prirent par la main, formèrent une chaîne, le dernier à droite s'appuya sur l'épaule du Banfi et ils sortirent. Dehors, l'air nocturne les saisit.

Ils marchaient lentement dans le froid et le silence des rues désertes, tassés les uns contre les autres, épaule contre épaule, la tête légèrement renversée en arrière comme s'ils cherchaient à voir les étoiles; puis, soudain, ils allaient à pas brefs, rapides, égaux, dans une sorte d'entraînement.

Luigi Dolci, le plus jeune, serrait la main d'Antonio Melfi d'une étreinte qui, par instants, s'alanguissait pour se resserrer convulsivement...

Oh! que la main de Melfi était dure et glacée, ce soir-là!

Aucun des tristes compagnons ne parlait; les faces, à la lueur blafarde des réverbères, se révélaient ondoyantes, imprécises, puis s'effaçaient dans l'ombre recommençante. Le pavé sonnait sous les pieds dans la nuit calme.

— Il doit être tard! — murmura presque peureusement le jeune Dolci, la tête lourde de sommeil, les jambes molles.

Il était encore dans l'adolescence et ses pupilles claires dissimulaient, au premier abord, sa cécité; la réelle beauté de sa pâle figure imberbe, tout ingénue et contemplative, provoquait une tendre pitié chez les femmes, d'autant plus qu'elle contrastait avec la laideur repoussante d'Antonio

Melfi, accentuée par des paupières sanguinolentes et retroussées.

— C'est ici! — cria la voix dominatrice du guide.

Ils s'arrêtèrent en sursaut, comme devant un obstacle imprévu; ils tirèrent les instruments des besaces et pénétrèrent dans l'atmosphère chaude et enfumée d'un petit café. Quelques joueurs étaient groupés autour d'un guéridon de marbre; on entendait le bruit sec des pions remués sur la tablette à la fin de chaque partie. Dans un coin de la salle, une femme riait aux éclats.

Les musiciens, nonchalants et ensommeillés, exécutèrent une valse, la romance de la *Traviata* et la marche d'*Aïda*. Ils jouaient faux et manquaient de mesure et de rythme.

Beppe Rindi, les cheveux sur le nez, baîllait. Les sons aigres qu'il arrachait à sa mandoline irritaient les nerfs des auditeurs.

Au moment de la quête, Antonio tendit de nouveau l'oreille. Le calme relatif du petit café lui permettait de compter sans fatigue : un, deux, trois; voici un sou... voici deux sous.

Enfin, ils se levèrent, ils partirent.

Luigi Dolci avait raison; l'heure avancée de la nuit se devinait au refroidissement de la température. La cadence des pas résonnait fortement entre deux rangées de maisons fermées et endormies. Tout à coup, un large souffle frais fouetta le visage des aveugles; ils traversaient un pont sur le Tibre. Dans l'air humide du fleuve une odeur de campagne passait; on entendait, à intervalles, la course alerte de l'éteigneur de réverbères. Le pont franchi, les hommes se traînèrent de ruelle en ruelle jusqu'à leur logis.

Quel soulagement! Ils déposèrent les instruments à leur place habituelle et se dévêtirent en silence. Avant de se coucher, Antonio Melfi demanda au guide :

— Combien a-t-on ramassé ce soir?

— Une misère! — répondit Gigi Banfi. — Vingt baïoques, à peine...

— Voleur! — pensa le clarinettiste, dont la bouche resta close.

Mais, à peine glissé entre les draps sordides, il mordit rageusement ses mains pour ne pas crier sa rancœur.

*
* *

— Où allons-nous?

— Chez la Menica.

— Il n'y a jamais un chat!

Le Banfi sans répondre accéléra la marche.

— S'il n'y a jamais un chat, — ricana Antonio Melfi à l'oreille de son voisin, — il y a la chatte!

— Que grommelles-tu? — interrogea Gigi d'un ton provocant.

— Rien! — balbutia Melfi, pris de peur.

Car il se rappelait une soirée inoubliable :

Gigi Banfi, se croyant offensé par une réponse de Melfi, l'avait saisi aux épaules et violemment lancé contre un mur. Le malheureux clarinettiste gardait de cette aventure un souvenir fait de crainte et de haine. L'autoritarisme du guide lui était devenu insupportable et de jour en jour, une sourde révolte croissait en son esprit; le moindre contact avec Banfi le faisait frissonner; sa voix seule le blessait, l'épouvantait.

Dans le sommeil ou dans la veille, il rêvait de fuite, de liberté; même, une nuit, il s'était levé de son grabat; comme un somnambule, il s'était vêtu hâtivement, avait saisi sa clarinette, ouvert la porte sans bruit, franchi le seuil en trébuchant. Et, soudain, il avait éprouvé la sensation d'être perdu dans l'espace au milieu de l'impressionnant silence nocturne. Alors blême, affolé, il s'était agrippé au chambranle, il était revenu sur ses pas. Personne ne s'était aperçu de son escapade. Le guide, dans la chambre contiguë, ronflait bruyamment et couvrait de son souffle sonore la faible respiration des aveugles; le jeune Dolci répétait d'une voix étouffée et suppliante : « Maman! maman! » et prononçait, en rêvant, des noms de personnes et de choses lointaines.

La querelle évitée, la petite troupe continua sa route au milieu des quolibets et des rires des gamins, des jurons des charretiers, du fracas des trains, du grincement des roues, du sifflement des sirènes.

Les oreilles si fines des infirmes recueillaient les sons divers,

les distinguaient, les interrogeaient et, lorsqu'à l'improviste une rumeur impétueuse s'approchait, les aveugles se pressaient les uns contre les autres et, en chancelant, s'arrêtaient.

Alors la voix impatiente du guide les harcelait :

— En avant ! en avant !

Cette brute de Gigi Banfi était, certes, un médiocre conducteur. Un jour même, dans la traversée d'une place, un hurlement de terreur s'était élevé autour du groupe des aveugles que des mains étrangères avaient saisis, entraînés, sauvés de l'écrasement. Des voix indignées apostrophaient le guide :

— Tu ne fais pas ton devoir ! — Il fallait attendre ! — Garde-les mieux !

Les infirmes, à tâtons, s'étaient ralliés, se communiquant par le tremblement nerveux qui les secouait tous leur émotion et leur angoisse.

L'auberge de la Menica était sise hors de la Porte Triomphale ; nul client ne la fréquentait, on n'y gagnait pas une baïoque.

Seuls, les charretiers qui descendaient du Mont Mario ou de Saint-Onuphre-des-Champs s'y arrêtaient pour abreuver leurs chevaux et boire un fiasco, puis ils repartaient aussitôt. La tristesse des lieux abandonnés y régnait.

Pourquoi donc Gigi Banfi préférait-il ce bouge solitaire aux endroits où le gain était assuré ? Ce pourquoi, Antonio Melfi l'avait prestement deviné. La Menica devait être belle, devait plaire à Gigi, car dès l'arrivée à la guinguette, il installait les aveugles à l'ombre d'une charmille, leur intimait l'ordre de jouer leur répertoire et disparaissait pour plusieurs heures.

Dans l'intervalle des morceaux, ils tendaient curieusement l'oreille, ils interrogeaient le silence, ils guettaient le bourdonnement d'un moucheron, le craquement d'un cep de romarin. Et, tout à coup, un rire étouffé, un léger cri, un soupir allumait le sang de leurs veines, illuminait leurs visages inconsciemment levés vers le soleil dont les rayons perçaient le feuillage.

Alors, lassés de jouer sans nul espoir de gain, ils ricanaient en se communiquant à voix basse leurs impressions.

— Écoutez, maintenant ils s'embrassent.

— Ils courent à travers les tables et les sièges.

— Ils sont cachés derrière le comptoir.

Les figures des aveugles, contractées dans une grimace douloureuse et bouffonne, s'agitaient sous la poussée obscure de l'envie, de la jalousie, de la révolte; des lazzis grossiers s'échappaient de leurs lèvres blêmes.

Antonio Melfi, taciturne, les dents serrées, s'isolait durant les crises de fièvre et de colère, mélangées d'une âcre sensation de plaisir, qui le secouaient violemment chaque fois que le guide disait :

— En route! nous allons chez la Menica.

Le voisinage de cette créature perverse l'irritait et lui donnait, en même temps, le vertige; il devinait les caresses des deux amants; sa passion inavouée le consumait.

La Menica avait une voix prenante, des mains moelleuses et souples. Une après-midi, autant par amusement que par compassion, elle avait frôlé doucement, à plusieurs reprises, le menton d'Antonio. Ce contact avait bouleversé l'aveugle, et développé sa haine pour le guide voleur de baïoques. Et cette haine, portée au paroxysme, il l'avait insinuée lentement dans l'esprit de ses compagnons d'infortune qui, tous, étouffaient leurs cris de rage en enfonçant dans leurs poitrines maigres leurs ongles durs et acérés comme ceux des oiseaux de proie; et ils ne donnaient libre cours à la révolte de leurs âmes asservies que lorsqu'ils étaient enfermés par leur chef, la nuit, dans leur taudis, au milieu des ténèbres. Des projets de vengeance horribles, monstrueux, jaillissaient alors de leurs cerveaux, chimères farouches.

Ce jour-là, par un soleil torride, les aveugles arrivèrent à l'auberge. Une odeur d'herbes roussies par la canicule montait des fossés en bordure de la route. La sueur inondait les fronts, la poussière assoiffait les gosiers. La petite troupe fut accueillie par les aboiements furieux du chien de garde, puis la Menica salua Gigi Banfi. Sa voix était plus caressante, plus enjôleuse que de coutume; l'oreille des infirmes la recueillait avidement, telle une bouche desséchée absorbe une eau fraîche longuement désirée.

L'*osteria*, comme toujours à pareille heure, était déserte;

aucun bruit n'en sortait. Selon son invariable habitude, le guide installa les aveugles sous la charmille avec ordre d'égrener leur répertoire. Dès les premiers accords, cédant aux appels rieurs de la femme, il les laissa seuls.

Beppe Rindi, recroquevillé, tourmentait par secousses rageuses les cordes de sa mandoline; Pietro Torretti, accablé par la chaleur, penchait sa tête sur une épaule pendant que sa main paresseuse et incertaine pinçait les cordes de la guitare. Luigi Dolci, pâle, ses yeux éteints fixés sur une mystérieuse vision, promenait dans un ravissement extatique l'archet sur son violon. En aucun autre lieu, le Dolci ne jouait si langoureusement, avec une si extrême douceur.

Antonio Melfi le remarquait et s'en irritait.

Le morceau terminé, les oreilles de nouveau tendues anxieusement, ils interrogèrent les plus légères rumeurs qui sortaient du cabaret.

Un souffle chaud, un frémissement passait entre les branches de la tonnelle.

— Entendez-vous? — balbutia Antonio, — entendez-vous?

— Tu te trompes! — dit Pietro Torretti. — C'est l'écorce qui craque. Tu te trompes.

— Oh! cela ne peut durer...

— Quelle figure faisons-nous ici?

— Et l'on ne gagne pas une baïoque!

— Non, je ne me domine plus, non, je ne résiste plus, — murmurait en se parlant à lui-même, Luigi Dolci. — Je souffre!

— Il ne faut plus revenir chez la Menica, — déclara Beppo Rindi.

— La mesure est comble!

— Il est temps d'en finir...

Ils entendirent les pas du guide qui se dirigeaient vers eux; blêmes, ils se turent.

— Qu'avez-vous, fainéants? Pourquoi cet arrêt?

S'étant ressaisis, sans répondre, ils attaquèrent une marche guerrière.

Soudain le vacarme produit par le passage de lourds chariots, par les cris des conducteurs, apporta avec une brusque animation, un soulagement inattendu.

Une halte brève et les chars repartirent, les voix s'éloignèrent, le silence oppressant et accusateur se rétablit; le sang des aveugles bouillonna de colère, des secousses spasmodiques agitèrent leurs nerfs débiles.

Le corps du Melfi, remué par la jalousie, ardait de la tête aux pieds. D'atroces, de sauvages désirs, par éclairs, traversaient son cerveau.

Il grelottait, il frissonnait sous cette torture raffinée. Et la musique continuait.

En plaisantant, en chantonnant, Gigi Banfi revint à l'ombre de la tonnelle. La Menica, de joyeuse humeur, l'avait suivi.

— Gigi, veux-tu que nous dansions? — demanda-t-elle en riant.

— Oui, oui, — répondit gaiement le guide.

— Te voilà bien attrapé, car je ne veux plus danser, — dit-elle, taquine.

On entendit un piétinement rapide; elle fuyait, il la poursuivait; puis l'ayant rejointe et vaincue, il cria :

— Une valse! vite, une valse!

Les musiciens obéirent, la tête branlante, le front ridé, leurs yeux morts emplis d'ombre.

En jouant, ils écoutaient les rythmiques glissements des pieds sur le sol et le rapide halètement des poitrines serrées l'une contre l'autre. Un joug d'acier rougi semblait peser sur leurs nuques courbées.

Le trille essoufflé du rire de la Menica termina la danse; le joug d'acier se souleva du même coup et les têtes se redressèrent, engourdies, vacillantes.

— Un second tour! — ordonna le Banfi.

— Non! non! — balbutia la femme.

— Si, un autre tour!

La femme avait dû céder, car la voix impérieuse du guide s'éleva, autoritaire :

— Jouez, les garçons!

— Non, — répondit le Melfi exaspéré, — non, camarades, arrêtons-nous.

Gigi Banfi, tenant déjà la Menica par la taille, dit d'un ton furieux :

— Obéissez!

Nul ne répliqua : les masques blêmes des musiciens restèrent impassibles, contractés dans une immobilité hostile ; les mains semblèrent pétrifiées sur les instruments.

— Mais qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? — hurla Gigi qui abandonna sa danseuse pour s'élancer sur les révoltés et les secouer brutalement.

Pas de réponse, pas un mouvement... Des jurons, des blasphèmes éclatèrent; Gigi Banfi, fou de colère, ayant aperçu le rictus sardonique qui éclairait la face monstrueuse d'Antonio, se rua sur lui, l'empoigna, le terrassa :

— Ah ! c'est toi !...

— Assez ! as-tu compris? assez ! — clama l'aveugle, se redressant d'un bond comme un arc trop tendu dont la corde s'est rompue.

Son cri de rébellion fut répété en chœur par ses compagnons :

— Assez ! maintenant, assez !

Leurs visages d'aveugles se levèrent tous vers le guide *comme s'ils le pouvaient voir*. Au-dessus des orbites creuses, les fronts se déformaient, sillonnés de rides entrecroisées, et les bouches convulsives hurlaient :

— Assez ! maintenant, assez !

— Je veux te manger le cœur ! — répétait férocement le Banfi qui n'avait pas lâché Antonio.

Mais la Menica se jeta entre eux :

— Que signifient ces histoires? Qu'avez-vous, garçons? Allons, Gigi, laisse-le ! Ils ont raison ! Ils sont fatigués, les pauvres ! Moi aussi, je suis lasse !... Quelle mouche te pique? Es-tu fou? Je ne veux pas de ces façons-là. As-tu compris?

Elle avait saisi son Gigi par les mains et l'entraînait vers la maison. Et lui, hideux, la bouche pleine d'injures, se laissait emmener...

— Race de chiens ! — criait-il, en se débattant mollement entre les bras de la Menica... — Ah ! Ah ! vous vous habituerez à obéir !... Et toi, Melfi, je te règlerai ce compte.

Les infirmes, réunis en groupe, brandissaient leurs instruments, prêts à frapper.

Peu à peu, les insultes, les blasphèmes cessèrent; on n'en-

tendit plus qu'une voix veloutée de femme qui prononçait des paroles d'apaisement.

*
* *

Le guide avait l'habitude d'enfermer les musiciens chaque fois qu'il sortait, la nuit, pour courir les tripots où il dépensait les baïoques volées sur les quêtes.

Les couchettes étaient réunies dans une assez vaste pièce du rez-de-chaussée; le Banfi dormait dans une chambre contiguë, dont il fermait intérieurement la porte par crainte de représailles.

Ce soir-là, aussitôt le départ de Gigi Banfi, les aveugles se levèrent sans bruit et rassemblés en cercle, les genoux rapprochés, les mains jointes, ils parlèrent longuement de la scène qui s'était déroulée à l'*osteria*, s'apitoyant sur leur vie misérable : ils étaient las de souffrir, la mesure était comble, la haine débordait.

Luigi Dolci, de sa voix d'adolescent effrayé par le plus léger bruit, remontait dans ses lamentations jusqu'à ses premiers souvenirs : la maison paternelle, l'enfance, les caresses d'une main, légère comme une aile, qui effleurait ses paupières, glissait dans ses cheveux; main toujours présente dans ses rêves! Puis, un jour il était resté seul, la main adorée étant retombée inerte. Des parents éloignés l'avaient placé dans un hospice d'où il était sorti pour s'engager dans le petit orchestre ambulant. Quelle misère!

Luigi Dolci parlait à cœur ouvert; il avouait pouvoir tout supporter : la fatigue, les humiliations, la filouterie; tout, hormis le supplice de la station à l'*osteria* de la Porte Triomphale.

— Tu as raison! — approuvèrent les camarades.

— Et toi, — ajouta amèrement le violoniste en se tournant vers Antonio Melfi, — tu voudrais nous pousser dans une mauvaise voie, nous enliser dans la boue afin de devenir l'associé de Gigi Banfi. C'est pour cela que tu te révoltes, n'est-ce pas?

Affolé par la jalousie, la colère, le mépris, l'adolescent

tremblait comme un roseau, son visage se décolorait; on eût cru que son cœur avait cessé de battre.

— Non! tu te trompes! — s'écria Antonio. — Non, j'agis pour moi seul; autant que toi, je convoite la Menica; je suis las, autant que vous tous, des vexations, de la volerie continuelle dont nous sommes les victimes, de l'oppression tyrannique, des violences, des coups...

Les souvenirs ressuscitaient le passé; des visions sanglantes leur arrachaient de nouveaux cris de haine. Parfois un des compagnons interrompait le Melfi pour remémorer, à son tour, des détails oubliés : à tel soir, à telle date, en tel endroit...

— Baissez la voix, — suppliait Beppe Rindi.

Ils parlaient tous à la fois :

— Il nous éreinte de travail.

— C'est vrai!

— Il nous vole.

— Tous les jours!

— Il nous traite en esclaves!

— De plus en plus!

— Nous sommes ses animaux domestiques, ses jouets, ses bouffons...

— Oui! oui!

Leur exaltation croissait.

— Il faut réagir!

— Comment?

La petite fenêtre mal close claqua en s'ouvrant.

— Qui est là? — demanda Beppe Rindi, effrayé.

— Personne.

— C'est le vent, lapin peureux.

— Fuyons tous ensemble! — proposa le jeune Dolci.

— Où irons-nous?

— Qui nous guidera dans notre fuite?

— Le Banfi nous rejoindra. Il deviendra pire qu'avant.

— Hélas! nous sommes enfermés dans une prison!

— Défonçons la porte à coups de pieds! — conclut Antonio.

Dans leur désolation, immense comme les ténèbres qui les enveloppaient, ils entendaient grincer leurs dents, battre le sang dans leurs artères.

— Fuir! Quand? Comment?

Ils rétrécirent le cercle, parlèrent plus bas; ils soufflaient comme après une course rapide.

Tout à coup, Beppe Rindi, dont l'inquiétude développait l'ouïe, balbutia :

— Le voici!

Sans bruit, tous allèrent se blottir sous les couvertures.

— La mort! Il n'y a que la mort! — répétait le clarinettiste hideux, en mordant son oreiller.

Beppe qui couchait à côté de lui entendit ces paroles; d'effroi, il ne put s'endormir.

*
* *

C'était la grande foire à Grottaferrata; Gigi Banfi y conduisit son petit orchestre, certain d'y faire une bonne recette.

Ils partirent dès la première heure; à peine dans le train, les aveugles durent jouer. Le wagon était plein de gens joyeux; ils applaudissaient. Les voyageurs chantaient les paroles des airs que le quatuor exécutait mollement.

Par les vitres ouvertes, la fumée âcre de la locomotive pénétrait, mêlée à une odeur subtile de chaume roussi qui montait des champs. On entendait, dans les moments de silence entre chaque morceau, les sonnailles des troupeaux de brebis effarées par le passage du train. Un inconnu détaillait les accidents causés sur la voie ferrée par ces animaux qui s'y faisaient écraser.

— Oh! les pauvres! — soupira faiblement une femme.

Les aveugles immobiles, muets, écoutaient.

La même voix blanche, après une pause, soupira de nouveau.

— Les pauvres!

Ils comprirent qu'il étaient, cette fois, l'objet de la pitié de cette femme; ils sentirent qu'elle les regardait, tour à tour.

A côté d'Antonio, plus laid, plus hagard que d'habitude, le guide était assis.

La fraîcheur piquante de l'air matinal ravivait le sang jeune de Luigi, qui se mit à sourire en montrant ses dents blanches.

Le chant bref d'un vol d'alouettes lui fit tendre la tête vers la portière et pris d'un besoin d'expansion, il dit, le visage illuminé de contentement :

— Entendez-vous?... Entendez-vous? Ce sont des alouettes... Elles doivent être nombreuses... Écoutez!...

Les notes aiguës, semblables aux éclats d'un rire convulsif, s'élevaient des herbes, des sillons, s'élançaient vers le ciel, délirantes, impétueuses; puis s'éparpillaient, s'éteignaient confuses et lointaines.

— Combien, combien sont-elles?

Et Luigi Dolci soudainement attristé retomba dans le mutisme.

Le rire moqueur de la Menica sonnait maintenant à son oreille; ce rire le poursuivait sans relâche et rendait mélancolique sa face d'adolescent. De longs soupirs dolents s'échappaient de ses lèvres. Antonio Melfi, inquiet, lui serra le bras; Luigi comprit la signification de cette étreinte et secoua sa torpeur.

Pour ces emmurés des ténèbres, la vitesse du train n'était-elle pas la force fatale qui les emportait vers une destinée tragique?

— Il vous faudra travailler ferme, aujourd'hui, — déclara le guide au moment de l'arrêt.

Le train arrivait à Grottaferrata, une grande confusion régnait dans les voitures. Les aveugles attendirent que les voyageurs fussent descendus, puis, un à un, ils mirent pied à terre en s'accrochant à Gigi Banfi.

La foule les heurtait, les pressait de tous côtés et ils restaient ahuris dans ce désordre bruyant. Ils serraient leur instrument contre leur poitrine avec des précautions infinies.

Le jeune Dolci, tenu à droite par le Banfi, tenait à gauche Antonio, tandis que le clarinettiste, à son tour, guidait Beppe Rindi, le mandoliniste, sur l'épaule duquel Pietro Torretti, le guitariste, s'appuyait. Lentement ils sortirent de la petite gare.

Il faisait une journée torride; dans l'atmosphère embrasée par le soleil, les éclats d'une fête populaire se propageaient jusqu'à l'abbaye voisine.

Un cheval au galop passa; la petite troupe se jeta contre

un mur. La route, les rues étaient encombrées par les piétons, les charrettes, les voitures, les troupeaux de bœufs, de moutons, de buffles. Un vacarme assourdissant régnait, fait de cris, de bêlements, de beuglements. Dans la clameur croissante, le rire cadencé des femmes dominait par instants et l'âme puérile de Luigi s'élançait vers les inconnues qui passaient en le frôlant.

Par contraste, le haineux Melfi se repliait sur lui-même; le débile Beppe Rindi s'effarait, pendant que l'insensible et engourdi Pietro Torretti demeurait sans volonté, sans désir. Il pensait peu, parlait encore moins, et pour ces raisons était le préféré de Gigi Banfi qui répétait souvent :

— Si les autres lui ressemblaient, je serais vraiment le maître!

Depuis quelques jours, des soupçons étaient nés dans l'esprit du guide; il observait d'un œil attentif les actes et les gestes du clarinettiste dont la sournoiserie habituelle s'accentuait. Quel visage! Les sourcils broussailleux se rejoignaient à la racine du nez dans un enchevêtrement de rides serpentines et profondes; les joues pâles étaient décharnées; la lèvre inférieure disparaissait, toujours serrée entre les dents; les yeux fixes semblaient regarder, et sur cette immobilité, les cils s'agitaient dans une incessante et brève palpitation.

L'expression menaçante de cette laideur humaine donnait au guide un cauchemar intolérable, une sensation de dégoût et de répulsion, un inavouable frisson de peur.

— Cela ne peut continuer ainsi, — marmonnait le Banfi, anxieux. — Je l'enverrai au diable!... Lui parti, la paix se rétablira... Oui, je ferai des autres ce que je voudrai... Mais lui, lui, il les excite contre moi... Il faut en finir!

Et il décida de renvoyer le Melfi dès le lendemain de la foire, sans rémission.

Ils étaient, maintenant, au milieu des baraques et des boutiques; ahuris par le son des trompettes, les boniments des bateleurs, les appels des revendeurs, leurs nerfs excédés vibraient jusqu'à la souffrance.

— J'ai soif! dit Beppe Rindi.

— Ah! tu as humé l'odeur du cabaret! — s'écria le guide.

— Attends! Gagnons d'abord des baïoques, puis nous boirons!

Un orgue de Barbarie infatigable les empêcha de mettre ce projet à exécution.

— Malédiction sur l'orgue et sur son inventeur! — grogna Gigi, en haine de l'instrument qui faisait une si déloyale concurrence à son petit orchestre.

— Quelle somme espère-t-il nous voler aujourd'hui? — souffla le clarinettiste à l'oreille de Luigi.

— Cela est le moindre de mes soucis! — répondit le jeune homme qui rêvait à la voix caressante et voluptueuse de la Menica.

***

Le soleil déclinait; les aveugles étaient à bout de forces.

Toute la journée, ils avaient parcouru en divers sens le champ de foire, s'installant de-ci, de-là, pour exécuter leurs morceaux. Une odeur forte d'hommes et d'animaux flottait dans l'air, mêlée aux relents de cuisines en plein vent.

Parfois quelques consommateurs offraient des rafraîchissements aux musiciens qui acceptaient tous, sauf Antonio Melfi qui, sombre, muet, s'abstenait de boire. Gigi Banfi, au contraire, — irrité par ce silence obstiné qui ressemblait à un défi, — buvait de larges rasades du vin de Frascati ou de Marino. A la longue, sa langue s'épaissit, sa démarche zigzagua : il entraînait fébrilement le groupe des aveugles, les poussait en avant par un commandement impérieux, les déplaçait sans besoin, sans leur accorder une minute de repos, les obligeait à jouer sans trêve parmi les clameurs, dans les cabarets improvisés sous des tentes, dans la fumée des pipes, les éclats des voix rauques et avinées, les odeurs nauséabondes. Il riait et plaisantait avec les auditeurs sans jamais oublier de ramasser les oboles dans la sébille.

A chaque tintement de la monnaie jetée sur l'assiette de métal, Antonio Melfi tressaillait.

A mesure que s'écoulaient les heures, les bruits de la fête

montaient et la fatigue des aveugles augmentait. Leurs têtes endolories éclataient, leurs jambes fourbues ne les soutenaient qu'à grand'peine. Entourés de danseurs, ils achevaient une valse au milieu des tourbillons de la poussière soulevée, lorsqu'un chœur de voix essoufflées cria :

— Encore! encore!

— Nous sommes exténués! — affirma Beppe Rindi au guide, avec un accent suppliant et soumis.

Le Banfi répondit :

— Vous vous reposerez plus tard. Jouez! Jouez!

Une danseuse s'approcha du violoniste Dolci; de sa main moite, elle lui caressa le menton en implorant :

— Un seul tour... et ce sera fini!

Le jeune artiste sourit; ses paupières s'agitèrent, semblables aux ailes d'un papillon. Vaincu par la douceur de ce frôlement féminin, il dit à ses compagnons :

— Contentons-les, encore un tour!

La foule battit des mains; le bal recommença avec une furie grandissante.

Soudain, Luigi Dolci s'arrêta, pâle et chancelant. A voix basse, il demanda au Melfi :

— Entends-tu? entends-tu?

— Quoi?

— La voix de la Menica!

— Tu penses donc toujours à elle? — grommela le vieux clarinettiste.

— Et toi aussi, — riposta Luigi.

La danse terminée, les musiciens acceptèrent du vin de Tusculum, qui échauffe les cervelles. Insensiblement la petite troupe ambulante arrivait à s'exalter.

Pietro Torretti, bruyamment, serrait les mains proches des siennes, portait des toasts grossiers. Luigi Dolci, le visage tourné vers la foule, appelait à grands cris :

— Sora Menica! Sora Menica!

Gigi Banfi, dans sa gaieté d'ivrogne, répétait sans se lasser :

— Vous l'aimez tous la Menica! Elle est si belle! Elle est si bonne! Eh! bien, un jour, je vous la donnerai... Ce sera une grande fête!... Êtes-vous contents?

Ils se dirigèrent vers une vaste baraque où le vacarme de la foire prête à finir semblait s'être concentré. Les dernières lueurs du couchant mouraient sur leurs visages. Dans l'air, subitement rafraîchi, les cloches de l'abbaye de San Nilo sonnaient lentement; elles saluaient le soleil qui plongeait là-bas, vers Rome, dans le crépuscule envahissant.

Dès les premières mesures du morceau, des cris désespérés de femmes, des imprécations interrompirent l'orchestre :

— Qu'y a-t-il? — Qu'est-ce que c'est?

— Des coups de couteau. Deux charretiers se sont querellés, et l'un d'eux...

— Allons-nous-en! — gémit Beppe Rindi.

Un silence tragique...

Une voix cria :

— Il l'a tué!

Un frémissement d'horreur traversa les groupes, suivi d'un sauve-qui-peut général au milieu des tables renversées, du fracas des assiettes et des verres brisés. On eût dit le passage d'une trombe.

Les aveugles ballottés, bousculés, maltraités, se pressaient autour du guide que l'ivresse faisait chanceler. Ils l'avaient saisi, avec des gestes de naufragés, les uns par la veste, les autres par les bras.

Des hommes demandaient :

— Où est le mort?

— Là-bas.

Sans doute montraient-ils l'endroit d'où montaient des gémissements, des sanglots de femmes et d'enfants.

Seul, parmi ses camarades, Antonio Melfi était demeuré immobile et sombre; il ne s'était pas cramponné à Gigi par crainte du tourbillon humain; au contraire, avec une atroce volupté, il avait tendu l'oreille aux clameurs tragiques, il avait flairé l'âcre odeur du sang; il avait essayé de s'imaginer la lutte sauvage, l'enlacement furieux des deux corps, les morsures, le coup de couteau dans les chairs, le flot de sang chaud répandu.

La cohue s'était dispersée, les cloches de San Nilo s'étaient tues; mais en dépit de la tranquillité rétablie, les aveugles, rompus par la violence de l'émotion ressentie, n'avaient qu'un

désir : s'étendre sur le sol, y trouver le repos, l'oubli de leurs fatigues.

Beppe Rindi traduisit ainsi leur pensée commune :

— Nous sommes las! nous ne pouvons avancer!

— Veux-tu te taire, fainéant! — ordonna le Banfi en le poussant d'un coup de poing.

Et le guide se retourna vers Antonio et voulut le saisir par le bras. D'une brusque secousse, le vieux clarinettiste s'arracha à l'étreinte.

— Qu'as-tu? — fit Gigi, en ricanant.

— Ne me touche pas...

Et le guide voulant essayer de le rattraper, il ajouta :

— Laisse-moi!

— Qu'as-tu contre moi?

— Ne me touche pas! — répéta la voix altérée d'Antonio.

— A demain! — murmura le guide.

Ils se turent.

Un groupe passa qui parlait de l'homme tué :

— Il lui a troué le cœur, disait une voix sèche, métallique.

Une autre questionna :

— A-t-on arrêté l'assassin?

Le souffle tragique, de nouveau, fit courber les fronts enténébrés.

Repris par l'esclavage, ils cheminèrent pesamment, vaincus par l'étourdissement qui s'empare des soldats à la fin d'une étape prolongée, à l'époque de la canicule.

Ils arrivèrent à la gare du chemin de fer, envahie par une foule impatiente du retour.

Gigi Banfi traversa la salle d'attente, suivi des aveugles qu'il installa sur le quai.

Le chef de gare vint annoncer un retard d'une demi-heure; des protestations contre le service lui répondirent.

— Fais-nous asseoir, — dit Luigi Dolci au guide; — tu ne nous as pas laissés emporter nos pliants, ce matin; trouve un banc.

— Il n'y a ici que deux sièges, ils sont occupés. Voulez-vous que je réclame des fauteuils? — répliqua Gigi Banfi, gouailleur.

— Nous sommes éreintés...

— Moi aussi... J'ai autant travaillé que vous et je ne me plains pas.

Antonio Melfi ricana légèrement.

— Pourquoi ris-tu? — interrogea le guide avec un accent de défi.

Antonio garda le silence.

Alors Gigi Banfi s'éloigna après leur avoir recommandé :

— Restez-là, jusqu'à mon retour.

Lorsque le bruit de ses pas eut cessé, Luigi demanda au clarinettiste dont il tenait la main :

— Pourquoi trembles-tu si fort?

— Je ne tremble pas! les poltrons seuls tremblent et moi je suis décidé à m'affranchir.

Et à voix basse, il redit à ses compagnons de misère sa haine pour le guide; son dégoût, sa lassitude de l'oppression éternelle.

Et tous à l'unisson gémissaient, psalmodiaient :

— Il en sera toujours ainsi! toujours ainsi!

Le Banfi n'incarnait-il pas leur destin cruel? Ils l'accusaient presque de leur cécité.

Le nonchalant Torretti, lui-même, réchauffé par les nombreuses libations, expliquait :

— Il a recueilli la forte somme. Avez-vous remarqué le bruit que font ses poches pendant la marche?... Demain il nous dira que la recette est maigre!...

— Voleur!

— Assassin!

— Il boit notre sang!

— Il nous couvre de ridicule! — ajouta le délicat Dolci.

— Parle plus bas! — supplia Beppe Rindi.

Et Antonio railla :

— Tu penses encore à la Menica?

— Eh! bien, oui! Qu'il nous la prenne, passe!... mais que nous soyons les serviteurs de son amour, non, non!

— Il a raison, — gronda sourdement Torretti.

— Ah! tu te réveilles, toi aussi! — constata le clarinettiste.

— Chut! Il va revenir, — remarqua Beppe Rindi.

— Si nos yeux sont éteints, nos ongles et nos dents sont solides...

— Il faut le déchirer...

— Non, non! — implora le Rindi.

Sur le trottoir de la station, les voyageurs continuaient à protester contre le retard du train.

Gigi Banfi revint et cria :

— Debout, garçons! profitons du retard. Vite... un morceau...

— Impossible — murmura Luigi Dolci.

— Garçons, restez tranquilles! — prononça nettement Antonio.

Les aveugles se pressèrent autour de lui, immobiles, livides, les poings serrés. L'heure de la rébellion avait sonné.

— Obéissez sur-le-champ! — commanda le guide.

— Ne bougez pas! — scanda la voix du Melfi.

— Hein!... vous voulez rire?

Et le guide, rageusement, s'approcha du groupe.

Épouvanté, Beppe Rindi essaya de gratter les cordes de sa mandoline, mais Antonio Melfi d'un coup de poing, envoya l'instrument rouler à terre.

— Ohé! qu'as-tu fait, fils de chienne? — gronda le guide.

Et il empoigna le vieux musicien par le torse.

Ce geste produisit l'explosion.

Les aveugles, unis dans un même délire et comme s'ils obéissaient à un signal, se ruèrent sur le guide, le poussant, le frappant à coups furieux, l'assommant avec leurs instruments qui, brisés, se relevaient pour s'abattre de nouveau. En vain, Gigi Banfi tentait d'échapper à la frénétique étreinte et de frapper à son tour; la bestiale troupe ondoyait, inquiétante, rugissante, jusqu'à ce que, arrivée sur la bordure du trottoir, elle se précipitât sur la voie.

Même tombés, ils ne se lâchaient pas; ils continuaient à taper, à déchirer, à mordre.

Les gens, autour d'eux, hurlaient d'épouvante... Ils les virent se relever le visage tuméfié, sanglants, monstrueusement grotesques.

Le Banfi avait reçu un formidable coup de guitare sur la tête et son sang ruisselait comme celui d'un Christ couronné d'épines. Il essaya vainement de se relever; Antonio Melfi,

comme un tigre, lui serrait la gorge; Luigi lui mordait une main tandis que Beppe Rindi et Pietro Torretti, marionnettes tragiques, se battaient entre eux, pris de folie meurtrière.

Tout à coup, le guide poussa un cri déchirant et tomba de toute sa hauteur. D'un coup de couteau, porté de bas en haut, le Melfi lui avait ouvert le ventre.

Alors la masse humaine agrippée à son corps se désagrégea; les aveugles s'éparpillèrent, se mirent à fuir le long des rails. Ils couraient en tâtonnant, en sursautant, en haletant; Antonio armé du couteau, Luigi Dolci de son violon brisé.

Pietro Torretti et Beppe Rindi, accrochés l'un à l'autre, répétaient d'une voix lamentable :

— J'ai peur! j'ai peur!

Mais soudain une clameur suraiguë s'éleva autour d'eux; les êtres et les choses frémirent et un ronflement sonore et continu s'approcha...

— Le train!... Le train!...

Où fuir? à droite? à gauche? en avant? en arrière? où fuir?

Antonio Melfi, brandissant l'arme ensanglantée, courut à la rencontre du monstre aux yeux de feu.

Luigi trébucha, glissa et ses mains sentirent le froid des rails.

Beppe Rindi et Pietro Torretti, debout au milieu de la voie, les cheveux hérissés, les bras tendus convulsivement devant eux, dans le vide, s'arrêtèrent et invoquèrent instinctivement le guide :

— Gigi! oh! Gigi!

Le ronflement devint un tonnerre et passa.

Et sous les étoiles, dans la nuit limpide et douce, jaillit des êtres et des choses un cri suprême d'angoisse et de mort.

GIUSEPPE BAFFICO

(Traduit de l'italien par JEAN DU GURP.)

LA MORT

DE

PAUL DÉROULÈDE

Depuis onze mois Déroulède a engagé avec son corps, la médecine, les médecins, sa sœur même, une véritable bataille. Jamais on n'a vu malade plus difficile à soigner. Ses médecins lui disent :

— Laissez-vous affaiblir. Cela n'a pas d'importance. Plus vous serez faible, mieux nous pourrons réparer votre cœur. Et le cœur remis en état, nous vous rendrons des forces pour dix ans.

Il ne veut pas les entendre ; il ne veut pas accepter cette déchéance, même passagère, où l'on prétend le réduire par la privation de nourriture et l'immobilité complète. Le vague que jette dans son esprit un régime sévère lui est intolérable. Il exige qu'on le nourrisse, et fait tous les mouvements défendus que lui permet encore sa faiblesse, pour se prouver à lui-même qu'il commande toujours à son corps. Même dans ses crises les plus aiguës, étouffant, courbé sur son lit, après des jours et des nuits passés sans fermer les yeux, il refuse toutes les drogues qui pourraient le calmer, mais risqueraient de troubler la clarté de son esprit et d'énerver sa volonté. La nuit, on l'entend qui murmure : « Non! Non! » d'une voix obstinée. Et ce qu'il écarte par ce refus, ce sont les pensées

confuses, les imaginations absurdes, les fantômes de la fièvre et du délire, les effroyables visions de la décrépitude que lui présente l'insomnie. Le souci qui l'obsède, ce n'est pas de mourir, ce n'est pas de guérir, c'est de rester jusqu'au bout un être d'énergie, capable de pensée et de résolution.

Que lui offrent les médecins? de prolonger ses jours, peut-être, mais en lui enlevant ses vraies raisons d'exister, la possibilité d'agir, d'intervenir encore dans la vie. Il ne veut plus les recevoir. Et chaque matin la même scène a lieu. La fidèle servante charentaise entre dans sa chambre et lui dit :

— Le docteur Magnin est ici... Monsieur veut-il le recevoir?

— Oui, qu'il entre, répond Déroulède qui n'a pensé tout d'abord qu'au plaisir de voir un ami.

Mais aussitôt il se rappelle que cet ami est un médecin, et se ravisant il crie :

— Non, je ne le recevrai pas!

L'autre jour, en arrivant, j'ai trouvé sa sœur en larmes. Elle cherchait dans la bibliothèque un volume de Molière.

— Il y a, me dit-elle, dans le *Malade imaginaire* un mot sur les médecins dont Paul ne se souvient plus, et qu'il veut retrouver à toute force...

Je la laissai à sa recherche, et au bout d'un moment, comme je causais avec son frère, elle revint et cachant ses larmes sous un sourire plus triste encore :

— Voilà ton mot : « Ce sont des bêtes! »

— C'est ça! dit-il, ce sont des bêtes!

Et sa pâle figure s'éclaira...

Il ne se fait pas d'illusion, il souffre, il sait qu'il est perdu. Il ne respire plus que courbé sur son lit, tenant d'une main près de son nez un flacon rempli de sels, et de l'autre le long tuyau d'un ballon d'oxygène où il va chercher un peu d'air.

— Ami, me dit-il à sa manière ancienne et expressive, en me montrant alternativement sa belle tête ravagée et ses jambes couvertes d'un plaid : Ça plein de sang, et ça plein d'eau...

Ceci dit, il n'accepte plus de s'arrêter à ces misères. Et sur un mot tombé dans notre causerie, le voilà qui rejette le ballon, le flacon, les sels, l'oxygène, pour me raconter avec un feu, une jeunesse admirables, ce fameux meeting de la salle Chayne où seul avec Marcel Habert il plongeait dans une

foule qui voulait les écharper. Quelle verve, quelle passion, quelle ardeur! Je n'ai plus devant moi un malade assis sur son lit et têtant pour reprendre du souffle à ce long caoutchouc, mais un homme dressé sur l'estrade, dominant de sa haute taille une immense foule imaginaire et écartant de son bras amaigri les cannes et les poings suspendus sur sa tête...

Aujourd'hui, c'était la salle Chayne qu'il animait devant moi; hier, c'était Boulanger; demain, ce sera Gambetta. Et toujours se produit le même phénomène étrange : cet homme a le don de rajeunir, de retrouver par miracle l'âge qu'il avait au moment des faits qu'il vous rapporte. Il y a là un pouvoir qui tient à l'art, à la magie; et jamais je n'ai rencontré personne qui possédât comme lui ce don miraculeux. Bien souvent il m'est arrivé de causer avec d'anciens combattants de 1870 qui me racontaient leurs souvenirs de la guerre. C'était tantôt un vieil officier, tantôt quelque paisible civil rentré dans ses foyers après avoir accompli son devoir. Et certes ils me disaient des choses belles, émouvantes. Mais si beau que fût le récit, c'était toujours le vieux général, le vieux colonel, le vieux bourgeois tranquille que j'avais sous mon regard. Quand Déroulède parle, le vieil homme s'efface : c'est un homme de vingt ans, un jeune officier de Chasseurs qui ressuscite à mes yeux.

De telles exaltations le tuent; de pareilles visites l'épuisent. Il ne faudrait pas qu'il les reçoive, ces amis tels que moi trop disposés à remonter avec lui dans sa jeunesse, à se laisser emporter par ses imaginations, à oublier comme lui qu'il se meurt pour se brûler à sa flamme. Je voudrais ne plus revenir.

— Allons, allons! me dit-il. Les visites de mes amis m'enlèvent de l'électricité, c'est possible; mais elles m'en apportent aussi!

Son lit lui fait horreur; sa chambre l'humilie. Il est devant la maladie comme un soldat dans une place assiégée, qui refuse de se rendre et fait des sorties désespérées, non pas certes dans l'espoir de vaincre, mais pour tomber les armes à la main.

Des sorties! c'est le seul mot qui convienne à ces actes, surhumains pour qui connaissait sa faiblesse, qu'on lui vit faire les dix derniers mois de sa vie. Sortie de Buzenval, quand dans un bois glacé, sous l'humidité de l'hiver, il s'en alla rétablir sur

son socle le buste d'Henri Regnault que l'on avait volé. Sortie pour la fête de Jeanne d'Arc, quand soutenu par Barrès et par son médecin, il fit à pied le chemin du *Quand même* des Tuileries à la Jeanne d'Arc de Saint Augustin.

— Prenez une voiture, lui disait le docteur Magnin.

Et comme Barrès joignait sa supplication à la sienne :

— Ah! mes amis, laissez-moi! répondit-il. Avec le souffle que vous me faites perdre à vous dire non, j'aurais pu faire dix pas de plus.

Mais la plus étonnante de ces manifestations, ce fut la sortie de Champigny, la longue traversée de Paris, les cahots de l'automobile, les routes défoncées de la banlieue, le haut plateau balayé par le vent, son discours dans la voiture. Qui ne sentit ce jour-là, parmi ceux qui l'écoutaient, son désir de laisser sa vie dans cet effort, de mourir en plein air, en pleine action, comme il avait vécu? Et comment ne pas distinguer dans ces coups désespérés une volonté de suicide héroïque?

Mais pourquoi cette agitation, pourquoi cet éternel souci de s'imposer ainsi des tâches? Ne savait-il donc pas qu'il y a peut-être autant de courage et de grandeur dans l'attente paisible de la mort et la méditation solitaire? Oui certes, il le savait; mais il s'était donné pour mission de fournir des exemples, des images de vaillance, colorées, parlantes, populaires. Ces sorties étaient la traduction, la projection hors de lui-même de sa méditation secrète — et il était plein de secret. Il voulait couronner sa belle vie déçue par un geste qui s'imposât au souvenir des hommes; il voulait tirer de sa vie un grand exemple d'énergie, mourir en sonnant la charge comme le clairon de sa fameuse chanson, et que l'idée de la Patrie sortît toute vive de sa mort.

Certes il y a de la mysticité dans une si fière attitude, mais rien de chrétien encore. Le mot qu'il dit à son médecin le jour de Champigny : « Si j'ai la chance d'avoir une syncope, pas de gilet déboutonné, pas de traction sur la langue, f... moi la paix éternelle! » c'est un mot magnifique, qui fait songer à celui de Turenne : « Tu trembles, carcasse! tu tremblerais plus encore si tu savais où je te mène! » Mais ce n'est qu'un mot de soldat. Il allait bientôt demander davantage à sa carcasse, mais au nom d'un autre idéal.

*
* *

Toute sa vie, Déroulède avait été chrétien. Il l'était comme on respire, et sans y prendre garde. Il allait le dimanche et les jours de fête à la messe ; de fois à autre il récitait un *Pater*, comme il l'a dit à Tolstoï. Mais il y avait cinquante ans qu'il ne s'était pas confessé.

Depuis qu'il était malade, sa sœur le pressait doucement de faire venir un prêtre.

— Mais, Jeannette, lui répondait-il avec cette flamme de tendresse qui passait toujours dans ses yeux quand il s'adressait à sa sœur, jamais notre mère ne m'a pressé ainsi lorsque j'étais blessé et que la gangrène s'était mise à mon bras !

Elle n'insistait pas, autant retenue par la crainte de lui rappeler trop durement la gravité de son état que par le sentiment que jamais personne, pas même elle, n'avait rien obtenu de lui qu'il n'eût déjà résolu.

Cependant un sourd travail qui échappait à tous les yeux, aux siens mêmes, s'opérait dans son esprit. Le premier signe qui le révéla fut ceci :

Une vieille amie était venue le voir. En sortant de chez lui, elle fut écrasée par une automobile. Quand on apprit à Déroulède que sa vieille amie était morte d'une façon si malheureuse, il resta longtemps sans parole, puis il dit à haute voix, comme s'adressant à lui-même :

— On n'est pas maître de son heure...

Dans mon esprit, par-dessus les années, cet accident, ce mot, s'en vont rejoindre la rencontre et la brève conversation qu'il eut avec un paysan dans les bois de Verrières, en juillet 1870, le jour même où la guerre fut déclarée. Le paysan lui avait demandé quand partiraient les troupes. Le jeune homme avait répondu avec indifférence. Mais le regard que le vieux paysan lui lança était entré dans son cœur comme une flèche ; et c'est de ce regard que Déroulède faisait partir sa conversion à la Patrie.

Quelques jours après l'accident survenu à sa vieille amie, il apprenait que le Pape avait recommandé au clergé de Paris de prendre soin « que son noble fils Paul Déroulède mourût

en bon catholique et qu'il le relevait des censures et excommunications qu'il avait encourues pour ses duels ». Le premier mouvement de Déroulède fut de sourire en pensant qu'il était excommunié. Il ne s'en était jamais douté! Et puis l'idée que le Saint-Père se préoccupait de lui, le toucha infiniment. Lui qui avait des inventions exquises, des trouvailles, des raffinements d'homme du monde et de poète, pour prouver sa sympathie aux êtres qu'il aimait, il fut ému au fond du cœur, que là-bas, dans son palais de Rome, le berger du grand troupeau catholique eût jeté les yeux sur son lit d'agonisant. Les puissants de ce monde ne l'ont guère habitué à répondre par des gestes d'affection aux continuels élans de sa noble nature. « Je n'ai jamais rien fait, disait-il, qu'avec de petites gens, des commis, des ouvriers. » L'attention pontificale toucha ce qu'il y avait de plus profond chez lui : la simplicité du cœur. Et Pie X en cette occasion a montré qu'il était un homme qui devinait les âmes.

A quelques jours de là, monseigneur Marbeau, l'évêque de Meaux, vint le voir. Déroulède le connaissait depuis longtemps; il aimait beaucoup ses manières franches, décidées, et comme d'un soldat.

— Il faut vous confesser, dit l'évêque.

— Me confesser, Monseigneur! Mais cela est très délicat! Il y a quelque cinquante ans que ça ne m'est pas arrivé; et ce n'est pas au moment où je peux avoir besoin de Dieu que je vais l'appeler à mon aide. Il y aurait de l'indécence à cela! Dieu n'est pas marchand de pilules!... Et puis enfin qu'est-ce qu'un péché? Il faudrait un peu nous entendre. Ce qui est un péché pour vous ne l'est peut-être pas pour moi. Si j'ai des péchés sur la conscience, ce sont les péchés d'un soldat; et je puis vous dire comme Dunois : « J'ai tout fait, Monseigneur, sauf tuer, voler et violer. »

L'évêque de Meaux savait bien que l'homme qu'il avait devant lui n'était pas un grand pécheur. Que Déroulède se recueillît un moment, qu'il jetât les yeux sur sa vie, qu'il eût la contrition des fautes qu'il avait pu commettre, le prélat n'exigeait pas davantage. Déroulède se recueillit, demanda pardon à Dieu de ce qu'il avait pu faire de mal; et, à la fin de la visite, il se trouva confessé et absous.

J'arrivai juste au moment où l'évêque de Meaux le quittait. Déroulède me raconta la manière dont il s'était confessé, et accompagna son récit de quelques réflexions sur le dogme catholique, qu'une semaine plus tard, il communiquait à monseigneur Marbeau.

Le prélat en effet était revenu le voir dans l'intention de le communier.

— Oh! Monseigneur, s'écria Déroulède, vous outre-passez nos conventions! Il n'avait pas été question de cela dans notre dernier entretien.

— Voulez-vous faire attendre Dieu? répartit monseigneur Marbeau.

— Mais, riposta Déroulède, c'est peut-être Dieu qui veut me faire attendre! Sans doute ne m'a-t-il pas suffisamment abattu, humilié. J'ai encore assez de fierté pour ne pas renoncer à mes idées.

— Et quelles idées mon cher ami? interrogea le prélat.

— Il y a pour moi dans notre religion, répondit Déroulède, des idées inadmissibles. La résurrection de la chair, par exemple, c'est une vieille idée égyptienne! Et la damnation éternelle! Jamais, jamais je n'admettrai cela...

Les deux hommes continuèrent longtemps de discuter de la sorte. Et monseigneur Marbeau se retira cette fois sans avoir rien obtenu.

Cela se passait vers la Noël. Je partis alors en Charente, et pendant une semaine je ne revis pas Déroulède.

Quand je revins, je le trouvai plus mal. Il avait de l'œdème aux jambes. On avait dû les lui percer en plusieurs places. Il baignait véritablement dans l'eau. Mais son esprit était toujours aussi lucide, aussi ferme. Il me dit :

— Il faut en finir! Voilà dix mois que je ne sers plus à rien... J'ai dit à Dieu : je me rends s'il faut se rendre. Hier soir, j'ai reçu l'extrême-onction. J'ai été violemment ému. Cela m'a rappelé tous les miens que j'ai vu mourir.

Que s'était-il passé dans ce bref intervalle? Quel rapide progrès avait fait dans son esprit la pensée religieuse? Il me dit simplement :

— Jusqu'à ces derniers temps, je n'ai songé qu'à être un homme en possession de lui-même, et à maintenir l'attitude

que j'ai toujours eue dans la vie, l'indifférence au danger. Mais je le vois bien aujourd'hui, c'est peu de chose que d'affronter paisiblement la mort. Une autre forme du courage consiste, non pas à la défier, mais à y arrêter son esprit, à y réfléchir, à y rêver... Ces derniers jours j'y ai beaucoup rêvé.

Quand des natures entières, comme était Déroulède, ont pris une résolution, elles vont jusqu'au bout de leur pouvoir. A partir de ce moment, un homme nouveau parut en lui, un homme qui ne pensait qu'à son âme. Et comme on lui parlait encore de médecine et de médecins :

— Ah! dit-il, je n'ai confiance qu'en Dieu.

***

Cependant il ne cessait de télégraphier à Nice pour presser son architecte de hâter quelques travaux qu'on faisait dans sa villa. Pourquoi ce désir de fuir Paris, de s'en aller là-bas, quand tous les médecins lui disaient qu'il pouvait rester en route? Déjà, il y avait quelques mois, au plus fort d'une crise, il avait fui Langély, la chère propriété familiale, pour rentrer à Paris. Et maintenant il voulait quitter Paris, se transporter à Nice, dans cette villa du Roc-Fleuri, dont il avait hérité de son frère. Était-ce le désir de plus lumière, de soleil? Était-ce l'inquiétude irréfrénée qui jetait sur les chemins le grand vieillard de Yasnaïa Poliana? Était-ce la tristesse de voir approcher la commémoration de Buzenval et de ne pouvoir s'y rendre? Ou bien redoutait-il d'offrir plus longtemps à ses amis l'image d'un homme que la maladie détruit? Sans doute il y avait tout cela au fond de son esprit; mais une raison paraît l'avoir emporté sur les autres, une raison touchante d'affection fraternelle. Il eût été désolé de mourir à Langély et de marquer ainsi pour sa sœur d'un éternel signe de deuil leur vieille maison familiale. Il ne voulait pas non plus mourir dans son appartement de Paris, qu'il avait installé pour elle avec tant de soin et de tendresse, et où le souvenir de sa fin aurait irrémédiablement gâté la douceur apaisante de continuer à vivre au milieu de toutes ces choses qu'ils avaient aimées ensemble... Au contraire, la villa de Nice, plus lointaine, plus indifférente,

ne rappellerait pas sans cesse un souvenir insoutenable; et moins près de leur cœur, il importait assez peu qu'elle fût marquée par son trépas.

Toutes ces subtilités, toutes ces nuances de sentiment, expriment à merveille pour ceux qui l'ont connue, l'âme de Déroulède. Ah! que l'attention aux moindres choses, au détail de la vie, au frisson de la tendresse, prend de l'accent chez les êtres qui par ailleurs semblent n'être que passion pour les grandes choses! *C'était une âme, Horatio, d'une intelligence subtile et charmante, d'une sensibilité exquise...*

La crise d'urémie qui devait l'emporter une semaine plus tard, avait déjà presque atteint son paroxysme. Les médecins étaient bien persuadés qu'il ne résisterait pas au trajet de Paris à Nice. Mais une fois de plus, rien ne put l'empêcher d'accomplir ce qu'il avait résolu; et aux fatigues de ce voyage insensé, il ajouta une fatigue qu'on n'avait point prévue.

La veille de son départ, il fit demander à l'archevêque de Paris s'il était permis d'entrer en civière dans une église. Il se proposait d'aller entendre une messe à Notre-Dame avant de prendre le train, et craignait de ne pouvoir se tenir sur ses béquilles. L'Archevêque lui fit répondre qu'il n'y avait aucun obstacle à cela, et s'informa à son tour si Déroulède pensait communier. On lui dit qu'il en serait heureux, mais qu'il ne savait pas s'il remplirait toutes les conditions nécessaires.

Le lendemain, à six heures du matin — il faisait un froid glacial — une voiture d'ambulance s'arrêtait devant Notre-Dame. Des porteurs en sortirent une civière sur laquelle était couché Déroulède. Arrivé sous le porche, il déclara qu'il ne se laisserait pas porter plus loin et qu'il entendait entrer sur ses jambes dans la cathédrale. Ce qu'il fit comme il avait décidé.

Au milieu de la nef, l'archiprêtre vint à sa rencontre. Marchant doucement à ses côtés, le prêtre lui demanda s'il voulait recevoir la communion. Avec une humilité d'enfant, Déroulède répondit qu'il l'aurait reçue volontiers, mais que l'impatience de son mal lui avait arraché un juron cette nuit même.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur Déroulède, répliqua l'archiprêtre qui avait les larmes aux yeux de voir tant de

candeur unie à tant de courage. Monseigneur Amette a levé tous les obstacles qui pourraient s'opposer à votre communion.

Il dit, et tout en marchant lui donna l'absolution.

L'autel où Déroulède devait entendre la messe était l'autel de la Vierge, au fond de la cathédrale, derrière le maître-autel. Tant que dura l'office — vingt-cinq minutes environ — il refusa de s'asseoir et se tint debout sur ses béquilles. Je ne doute pas qu'ici encore, comme le jour de Champigny, il espérait demeurer sur la place. A coup sûr il entendait montrer que pour cette patrie de l'âme, vers laquelle depuis quelques jours se tendaient toutes ses pensées, il ne voulait pas moins faire que pour la patrie terrestre qu'il allait abandonner.

Il communia. L'émotion acheva de lui retirer ce qui lui restait de forces. C'est couché sur sa litière qu'il dut refaire le chemin qu'il avait fait sur ses béquilles dans la vaste nef déserte, où ne retentissaient que les sonneries des messes qui se disaient çà et là dans les chapelles.

A la gare — cette gare de Lyon qui lui rappelait quelques-uns des épisodes les plus émouvants de sa vie, l'embarquement de Boulanger pour Clermont, la journée de Reuilly où, pour dépister la police, il entrait par une porte et ressortait par l'autre, et surtout sa journée de gloire, le triomphal retour d'exil — on l'amena sur sa civière jusqu'à la portière du wagon qui lui était réservé. Des amis l'attendaient sur le quai. Au milieu de l'émotion de tous, la civière fut hissée par la portière. Mais impossible de tourner dans le couloir trop étroit. Il fallut qu'il se mît debout. On le vit alors se dresser dans sa longue pelisse, avec son bonnet de fourrure et son visage amaigri où un pauvre sourire forcé tâchait d'effacer la douleur.

— Il est toujours grand! dit une femme près de moi.

Il s'avançait, ou plutôt se traînait dans le couloir, un bras passé autour du cou de Marcel Habert, et sa main gauche, une belle main ornée de quelques bagues, glissant sur la rampe de cuivre.

Enfin il entra dans le coupé, s'assit, se releva encore, tourna les yeux vers ses amis rangés au bord du quai, essaya de sourire. Et ce fut la dernière fois que je le vis debout.

Comme tout le monde, j'appris par les journaux que le difficile voyage s'était mieux passé qu'on aurait pu l'espérer.

Pendant une semaine les dépêches qu'on reçut à Paris furent assez rassurantes. Mais qu'elles nous renseignaient mal! C'était lui qui les rédigeait!

Le dimanche qui suivit son arrivée, il se fit conduire à l'église du Port, dans le vieux Nice, pour assister à la bénédiction d'une statue de saint Paul — œuvre de son ami, le sculpteur Lucien Pallez — qu'il offrait en ex-voto pour remercier le ciel de son heureux voyage. Près de lui, le clairon à la main, une Société de gymnastes niçois attendait pour sonner aux champs le moment de l'Élévation. Sa sœur, qui savait que tout bruit lui était insupportable, voulut prier les clairons de se taire. Mais Déroulède intervint vivement :

— Non, non, dit-il. Allez, mes amis! La musique militaire n'a jamais fait de mal à personne.

Il ne put assister à la fin de la cérémonie. On dut le ramener à sa villa en grande hâte, presque évanoui. Ses jambes le faisaient terriblement souffrir. La gangrène s'y était mise. Le médecin déclara que désormais tout espoir était perdu.

Alors, dans ces nuits de souffrance, pour s'aider à passer les heures interminables, il récitait indéfiniment des vers, car sa mémoire en était pleine. Un soir que sa sœur le veillait, il se mit à réciter à mi-voix.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis, et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie...

— Tais-toi! Tais-toi! lui dit sa sœur. Tu me donnes envie de pleurer.

Et lui, comme pour s'excuser et ne pas prendre à son compte l'amertume de ces vers désespérés :

— Ils sont de Musset, dit-il...

Dans la nuit du 25 au 30 janvier, vers minuit, ses souffrances devinrent intolérables. Le docteur Michel Doelnitz accourut. Le malade avait perdu la conscience. Après deux heures d'évanouissement, des piqûres d'huile camphrée le firent revenir à lui. Il ouvrit les yeux, vit sa sœur, ses amis, mademoiselle Chevé, Pallez, Rolland, et tous ses domestiques, en pleurs autour de lui.

— Il me semble, dit-il, que je viens d'avoir une crise.

Toute la science de la médecine — de cette médecine dans laquelle il n'avait jamais cru — n'aboutit qu'à lui faire entrevoir, dans un éclair de lucidité, que c'en était fait de lui et qu'il allait mourir.

Presque aussitôt le voile se reformait devant lui.

— Ah! je n'y vois plus, fit-il.

Sa sœur se jeta sur lui, l'entoura de ses bras pour le retenir à la vie.

— Paul, m'entends-tu? lui cria-t-elle.

Il reconnut sa voix, se souleva légèrement et avança les lèvres comme pour l'embrasser. Mais sa tête retomba aussitôt sur l'oreiller. Il avait cessé de vivre.

*
* *

J'arrivai à Nice le lendemain. La ville entière s'occupait à préparer le Carnaval. On circulait sous des arcs de triomphe et de grandes machines chargées de lampes électriques figurant des girafes, des tarasques, des dragons et autres animaux fabuleux. A tous les coins de rue, des chanteurs de plein vent et des orchestres de violons apprenaient au public, qui faisait cercle autour d'eux, les chansons de carnaval, le *Pin-Pan* et le *Negro*. Le ciel était admirable; mais sous cette riche lumière, au milieu de cette foule joyeuse, vulgaire et cosmopolite, on sentait vivement que la vie n'est possible que dans les endroits sans beauté, ou du moins sans cette beauté audacieuse qui les expose à l'encanaillement.

Sur les pentes du Mont Boron, la villa de Déroulède domine ce sublime paysage qui sait trop bien se faire aimer, la baie des Anges, le port de Nice, le château et son cimetière : elle s'appelle le Roc-Fleuri et semble perdue dans l'azur.

C'est là-haut, dans une des chambres de cette demeure brillante, dont je vois les volets fermés, que le destin a frappé Déroulède. J'y monte. Il est là couché, immobile pour toujours. Un drapeau le couvre à demi; un ruban tricolore retient entre ses mains gonflées un chapelet, du buis bénit. Où est maintenant cette ardeur qui était si puissante dans ce grand

corps épuisé? cette volonté si énergique, il y a quelques heures à peine? Est-il possible que cette flamme soit aussi morte, aussi éteinte que le cadavre que j'ai devant moi? Toutes les pensées qui se présentent dans le premier étonnement de la mort accouraient à mon esprit. Mais ce qui s'imposait à moi avec le plus de force devant cet homme immobile, hier encore tout mouvement, tout action, c'était cette immobilité, extraordinaire, incroyable, et qui ne semblait pas naturelle...

Il n'est pas salutaire de s'attarder trop longtemps devant le plus noble visage, lorsque la mort l'a défait. La mort étend ses brutalités uniformément sur tous, sans regarder à la qualité de l'âme. Je me souvins à ce moment d'un mot que m'avait dit autrefois mon ami : qu'il détestait par avance l'image de son corps inerte. Je l'embrassai une dernière fois, et m'arrachai à la vue de sa dépouille glacée.

Dehors, des ruelles embaumées, des sentiers dans la montagne, le grand ciel, la mer, l'immense indifférence, et de tous les côtés des bruits d'eaux invisibles. L'homme qui était là couché parmi ces fleurs, dans la maison aux fenêtres fermées, soulevait à cette minute une émotion, une pensée, dans le plus lointain village, dans la maison la plus perdue de France. Une ovation muette, un élan de tous les cœurs montait vers cet être inanimé. Chacun le remerciait d'avoir pendant quarante années élevé inlassablement la même protestation, rappelé le même devoir, et comme suspendu le temps en refusant d'accepter le passé... Répéter quarante ans la même chose! Réalise-t-on bien ce que signifient ces mots? Se représente-t-on ce que fut une vie qui pendant des milliers et des milliers d'heures n'a eu qu'une idée, la revanche, et qui faisait, pour ainsi parler, sa respiration et son souffle du même souvenir douloureux? Mais quoi! ces quarante ans d'une constante pensée, ces actes, ces gestes, ces mots, ces discours, dont le souvenir soulevait cette émotion unanime, cette vague de reconnaissance, n'était-ce pas déjà de la mort alors même qu'il était en vie? Tout cela pourtant conservait une véritable existence, plus réelle que la vie. Et lui-même, d'être mort, ne devenait-il pas plus vivant!...

Le lendemain, un immense cortège l'accompagnait à l'église du Port, où le dimanche auparavant il s'était rendu en voi-

ture, ayant encore sa chaude flamme au cœur. Le Commissaire spécial chargé d'assurer l'ordre était ce même commissaire Orsatti qui, le soir de la salle Chayne, voulait empêcher Déroulède de pénétrer dans le meeting et arrêtait ses ligueurs. Cette fois il le laissa passer, et derrière lui la foule, l'immense foule de ses partisans.

Ah! le spectacle incroyable dans Nice! Une foule émue, recueillie et qui pendant trois heures oublie le carnaval! Sur tout ce peuple qui se rue à la recherche de plaisirs sans secret, sur ces mille visages qui portent comme un masque la fatigue amusée, Déroulède en passant faisait tomber le masque et réveillait au fond des yeux ce qui, dans toute foule humaine, sommeille de silence, de noblesse et de gravité. Jusque par delà la mort, il conservait son magique pouvoir de ramener à lui les cœurs les plus lointains, de rayonner, d'élever, d'ennoblir. Et déjà l'on pouvait prévoir ici ce que serait demain la journée de Paris — une de ces journées où l'âme d'une ville se montre, et qui compte parmi ses bonnes actions.

*
* *

Paris. Huit heures du matin. Un soleil invisible miroite dans la brume, fait tout briller, la Seine, les maisons, les vieux toits. Le beau jour doré qui s'annonce semble égaré dans l'hiver.

C'est un mardi, jour ouvrier. Chacun s'empresse à son travail, et pourtant il y a sur la ville quelque chose des matinées du dimanche. J'entends dire autour de moi : « C'est ce matin qu'on l'enterre... On va voir passer le cortège... Nous lui donnons notre journée... » Et tout le monde pressent que la vie quotidienne va être tout à l'heure suspendue pour un admirable spectacle.

Gare de Lyon, les délégations se pressent avec leurs couronnes et leurs fanions enrubannés de noir. Le corps arrivé hier de Nice a passé toute la nuit sur une voie de garage. Au petit jour, on l'a sorti du wagon pour le placer sous une tente décorée de drapeaux en deuil. Ses vieux Ligueurs, des gens modestes, des ouvriers, des employés qui l'ont veillé toute la

nuit, allument les cierges, disposent les couronnes, drapent le drapeau sur la bière et font une garde d'honneur autour du catafalque.

Soudain une fanfare sonne aux champs. Le cortège se forme et s'ébranle. En tête s'avancent lentement, comme des montagnes de fleurs, les quatre chars porte-couronnes. Puis le drapeau de la Ligue avec son escorte d'honneur. Et tout de suite avant le char funèbre, la couronne d'Alsace-Lorraine, vermeille sur fond noir. Ce n'est pas l'affût d'un canon qui porte Déroulède, mais l'humble char des pauvres d'où jaillissent, aux quatre coins, quatre faisceaux de drapeaux tricolores. Un sergent de Chasseurs alpins marche derrière, tenant sur un coussin la croix gagnée à Montbéliard. Sur le passage du char, les drapeaux des délégations s'inclinent, et chacune à son tour vient se ranger dans le cortège avec ses drapeaux, ses fanions et ses couronnes. Voici les vingt sections de la Ligue, les sept sociétés d'Alsace-Lorraine, les Vétérans de Terre et de Mer, les Combattants de 1870, les Amis des retraites militaires, l'Action française, les Éclaireurs de France, la Jeunesse catholique, les Amis d'Alsace-Lorraine, la Jeunesse des écoles et des lycées de Paris, la Fédération de la jeunesse républicaine, et nombre de Sociétés de préparation militaire, de gymnastique et de tir. Rien d'officiel dans ce long défilé. Trois, quatre officiers seulement représentaient l'armée. Pas de fantassins aux pas sourds, le fusil sur l'épaule et la baïonnette bruissante; pas de canons roulant sur le pavé; pas de chevaux, pas de cavaliers, pas de cuirasses, ni de crinières, ni de casques étincelants. Mais derrière ce catafalque, et pressé sur les trottoirs, tout le peuple de Paris.

Déjà les chars porte-couronnes glissent là-bas, très loin, et il reste encore des groupes qui attendent à la gare leur tour de se mettre en marche. La brume ensoleillée jette sur la multitude un voile transparent, où tout ce qui est sombre s'efface, où tout ce qui brille étincelle, fleurs, drapeaux, fanions, couronnes. Traîné par ses deux chevaux noirs, le corps de Déroulède avance dans cet air lumineux. Il suit le même chemin qu'autrefois la voiture qui ramenait le proscrit d'exil. La même foule le regarde passer, foule généreuse et oublieuse, qui au retour de l'exil l'avait follement acclamé et

le lendemain le rejetait dans l'ombre, foule qui le soir de Reuilly était prête à le suivre et le lendemain riait de ce qu'elle aurait pu faire la veille, foule qui l'aimait et le raillait à la fois comme elle s'aime et se raille elle-même. Lui, couché dans son cercueil, il passe pour la dernière fois devant tous ces visages qui semblaient l'avoir oublié. Il leur fait son dernier discours. Un silence profond, un recueillement religieux accueille ce discours sans paroles. Les cœurs sont aux écoutes, tous les yeux le revoient. Ce n'est pas un enterrement, c'est une résurrection !

Alternativement les tambours et les trompettes scandent la marche du cortège. Dans cette marche, comme dans la vie, les tambours semblent marquer les jours patients, sans éclat, les heures de travail et d'attente, les heures de peine, d'hiver, d'exil. Et tout à coup, pareils aux jours éblouissants, éclatent les clairons, et leur sonnerie semble dire : « Réveille-toi, réveille-toi, Déroulède. Voici la Bastille, et là-bas c'est Reuilly et sa caserne! Voici le quartier Saint-Antoine avec ses vieilles rues et son odeur d'émeute; le manège Saint-Paul où tu as parlé tant de fois; l'Hôtel de Ville où tu avais pensé entrer un jour en vainqueur. Réveille-toi! Voici la maison où tu es né; Saint-Germain-l'Auxerrois où tu fus baptisé et qui a jeté sur ta vie le bourdon de son antique tocsin! Voici au quatrième étage d'un immeuble surpeuplé, où se pressent cent industries, cent commerces, l'office où tu avais installé, tout au faîte, ton journal, ta Ligue, ton bureau d'idéal! Réveille-toi! Voici le Louvre, les Tuileries, la statue de Mercié où tu donnais rendez-vous à tes Ligueurs. Et, sur son lourd cheval, Jeanne d'Arc lève en te voyant passer, son oriflamme blanc devant tes drapeaux tricolores... » Les tambours et les clairons alternés continuent d'ouvrir la voie au cercueil dans la foule recueillie; et là-bas, place de la Concorde, au-dessus des têtes pressées, les grandes Villes, assises sur leurs socles de pierre, semblaient l'attendre comme la France même.

Où donc ai-je entendu, dans le même silence religieux, dans ce silence d'église, — car ce matin Paris est une vaste cathédrale, — où donc ai-je entendu ce même fracas de trompette surprenant dans le silence? C'est à Rome, quand au

grand jour de Pâques, silencieux au-dessus de la foule silencieuse, glisse le Pape sur sa haute sedia. Dans le mystère des voûtes éclatent les trompettes d'argent. Au milieu de ce fracas, le Saint-Père semble faire tomber le silence de sa main qui bénit. Ainsi, le corps qui s'avance jette sur cette foule le silence des grandes pensées, l'enchantement des grands souvenirs. Lorsque dans Saint-Pierre de Rome, la sedia du pontife passe devant la statue de saint Pierre, elle s'arrête un instant; le pape incline la tête; sa main qui jusque-là ne cessait de bénir retombe, et humblement il reçoit à son tour la bénédiction de l'apôtre. Lorsque le char passa devant la statue de Strasbourg, le cercueil, comme la sedia, fit une halte brève, et toute la foule amassée sentit qu'à ce moment Déroulède recevait de la fière statue la bénédiction de la Patrie.

Au ministère de la Marine, tous les gratte-papiers, délaissant leur besogne, ont envahi les toits, et sans doute le Ministre regarde derrière son rideau. A l'angle de la rue Royale, il n'est plus là, le restaurant Durand, où, dans une petite salle archaïque — ces salles de vieux restaurants parisiens à plafond bas — ce mort qui passe avait adjuré toute une nuit le général Boulanger de marcher sur l'Élysée. La place est aussi noire de monde que dans cette lointaine nuit où, porté par un ligueur, il invitait la foule à envahir le Parlement. Mais que sont devenus le fiacre, le cocher, le cheval qui l'entraînaient dans les ténèbres avec l'hésitant Boulanger?...

Sur le porche de Saint-Augustin, une tenture de deuil; dans la nef, rien que des drapeaux et mille cierges presque invisibles sous la grande lumière du jour. Pour un instant Déroulède disparaît aux yeux de la foule, et la messe commence. Comme ce corps posé devant l'autel est bien ici à sa place! Comment n'aurait-il pas fait, avant de s'enfoncer dans la terre, cette station dans le mystère, sans quoi le plus bel enterrement, celui d'Hugo, celui de Gambetta, n'est rien qu'une parade, un tumultueux défilé? La mort pouvait-elle avoir pour Déroulède un autre aspect que la vie? Ce *dies irae* auquel succède un invincible chant d'espoir, c'est l'élan même de son cœur, la forme même de son âme. Quand, au moment de l'Élévation, éclata la sonnerie au drapeau, je crus le voir debout, entraînant

ses Turcos; et l'andante de Beethoven qui suivit ce fracas guerrier avait la douceur triste et grave de la lettre qu'après Montbéliard il écrivait à sa mère.

L'office terminé, la foule ressaisit son héros. Aussi loin que s'étend le regard, elle couvre la vaste place et les profondes avenues qui rayonnent tout autour. Les chars de fleurs et de couronnes émergent de sa masse confuse; et la Jeanne d'Arc de la place, à cheval et l'épée droite, semblait entraîner tout ce monde.

Qu'entendit cette multitude des suprêmes adieux que Sansbœuf, de Flers, Marcel Habert et Barrès, envoyèrent à leur ami, à leur chef? Quelques paroles qu'on attrapait au vent, pour les relire tout à l'heure, dans les journaux du soir. Habert retraçait à grands traits les étapes de cette vie, et poussait pour la dernière fois son cri de Vive Déroulède. Barrès, en termes magnifiques, célébrait la vertu à laquelle cette foule, depuis six heures, rendait hommage : la constance dans une même pensée et l'esprit de sacrifice.

Il était trois heures du soir. Les funérailles à Paris étaient finies. On plaça le corps dans un fourgon attelé de vigoureux chevaux. La voiture se fraya un chemin dans la foule pressée; et quittant bientôt Paris, suivie de quelques automobiles, elle prit le trot à travers la banlieue.

*
* *

J'arrivai à la Celle-Saint-Cloud une heure avant le corps. Une centaine de villageois, plus difficiles à maintenir que les trois cent mille manifestants de Paris, piétinaient impatiemment dans la boue, au bas du raidillon qui conduit au cimetière. Deux gendarmes, non sans peine, les faisaient se ranger le long du mur d'une belle propriété en bordure de la route — une de ces propriétés où s'installaient les Prussiens pendant la guerre, autour desquelles on se battait des journées, après quoi l'ennemi s'y retirait pour faire ripaille. Un peu à l'écart, le curé du village, avec sa pauvre croix dédorée, et ses trois enfants de chœur en vêtements violets. Les premiers journaux du soir répandaient déjà le récit de la grande céré-

monie émouvante : énumérations de sociétés et de couronnes, de noms illustres ou inconnus ; mais tout cela n'était déjà plus qu'un répertoire glacé, un dictionnaire de signes, les tentures qu'on enlève après la pompe. Et moi-même, était-ce d'avoir traversé des étendues muettes de campagnes et de bois, il me semblait que je venais de très loin et qu'un temps infini me séparait de la pompe grandiose.

Les automobiles qui portaient les couronnes étaient là depuis longtemps, et l'on ne voyait toujours pas apparaître le fourgon mortuaire. Tout à coup l'on apprit qu'il avait fait un long détour pour passer à Bougival devant le monument des soldats tués à l'ennemi. Maintenant on ne savait plus le chemin qu'il allait suivre. Un des gendarmes ne tenait plus en place. Ainsi, jusque dans la mort, l'ombre de Déroulède inquiétait la police. Qu'était-il devenu ? Où était-il passé ? Pourquoi n'avait-il pas demandé l'autorisation de s'arrêter devant le monument de Bougival ? Autant de questions qui s'agitaient dans ce cerveau obscur, et que je l'entendais communiquer avec inquiétude au commissaire spécial, dans le petit chemin montueux. Celui-ci l'apaisa d'un mot : Ne vous inquiétez plus, dit-il.

Justement le corps arrivait, et tout de suite sa présence jeta sur les groupes bavards, et jusque dans l'esprit du gendarme, l'admirable recueillement qu'il versait, depuis le matin, sur Paris. Les porteurs s'étaient engagés dans le petit raidillon, précédés par les pompiers, le curé, les enfants de chœur. Nous montions vers le cimetière entre un mur moisi de ferme et une belle pente de châtaigniers et de chênes, si pareille aux châtaigneraies qu'on voit à Langély, que j'aurais pu me croire là-bas et qu'on enterrait Déroulède dans son petit village. Soudain un long cri triomphant, le cri d'un coq de la ferme éclata dans le silence. Et ce joyeux cri claironnant, qu'aucun maître des cérémonies n'aurait imaginé, ce cri du coq de la Gaule, ce fut la dernière fanfare que Déroulède entendit.

Perdu parmi les bois, sur les coteaux qui escortent la Seine, le cimetière de la Celle-Saint-Cloud serait tout à fait solitaire et sauvage, si l'on n'apercevait, entre les arbres, la ferme d'où montait tout à l'heure le chant du coq, et plus bas une admirable demeure avec un fronton grec, un bel étang, une ter-

rasse bordée de hêtres séculaires. Romanesque ensemble de bois, de tombes et de maisons qui réunit en ce lieu tout ce qu'on peut aimer, la solitude, le souvenir, la mort, et la vie qui continue.

Au milieu de ce champ du repos, de hautes murailles enferment un petit bois de cyprès et de pins. Qu'est-ce que ce petit bois mystérieux? Y a-t-il des tombes derrière ces murs? Sur la face occidentale de ce charmant bois sacré s'élève une chapelle, couronnée, enveloppée, envahie par un énorme lierre qui ne laisse apercevoir qu'une étroite porte d'ombre sous sa végétation vive : c'est la chapelle des Déroulède, pareille à quelque antre des nymphes.

Le soleil, aussi jaune qu'un cuivre de tambour, tombait lentement derrière les grands bois dépouillés qui dressaient dans le ciel de longues baguettes rougies, et faisait luire l'eau morte de l'étang dans la propriété solitaire. Au-dessus de nos têtes, brillait une lune d'argent à son second quartier. Dans le bleu pâli du ciel, glissait comme un adieu, ou plutôt comme un espoir, un bel aéroplane aux ailes étendues.

Le mort était si grand, son double cercueil si vaste que les porteurs avaient de la peine à le loger à sa place — la dernière qui restât dans le caveau. On attendit longtemps. Je regardai les tombes. Sur l'une d'elles admirablement soignée, je lus ces mots :

HERMANN HÜBNER
VICE-FELD. W. IMP.
30e RÉGIMENT, BRESLAU.
19 JANVIER 1871.

Hübner! Breslau! 1871! Ici, dans ces bois, à cette heure, que ces mots avaient de l'accent! Qu'ils emportaient l'esprit au fond du tragique passé!

Maintenant c'est fini. Déroulède est entré dans la grotte de lierre! Cette fois encore il me semble qu'après une de ces grandes journées comme il en a tant connu, il se retire un moment, il rentre à Langély, chez les siens. Et sa disparition dans ce silence et cette ombre, c'est l'image même de sa vie sans cesse précipitée des grands tumultes populaires dans la paix de la nature et des champs.

Les assistants s'écoulent peu à peu hors du petit cimetière.

Bientôt il est désert. La lune elle-même s'en éloigne et continue son chemin dans le ciel. Et voici qu'à la fin de cet après-midi splendide, du fond des bois, du fond des champs, de toutes les provinces de France, les étoiles accourent, apportant au poète l'hommage de la nuit. Elles brillent au-dessus de Strasbourg, de Colmar, de Thionville, de Metz, de Saverne; elles brillent au-dessus de Sedan, de la colline où il emportait son frère blessé dans ses bras; elles éclairent le plateau de Sainte-Suzanne où il entraînait ses turcos; elles luisent au-dessus de Langély, de sa demeure fermée, au-dessus de la vieille tour où, sur une pierre est gravée depuis des siècles l'inscription « bon vouloir » dont il avait fait sa devise; elles illuminent le petit bois où il écrivit les *Chants du soldat*, et les prés, et le ruisseau qui porte le doux nom de Nizonne, et cet endroit dans les prés ajonneux où il s'arrêtait avec moi pour dire bonjour aux laveuses; et tout près de Langély elles couvrent de leur froide lumière une maison, plus perdue dans les bois que ce petit cimetière. Là-bas, dans cette solitude, vit une vieille dame, une vieille amie d'enfance. La maladie la retient dans son lit; elle n'a pu venir assister aux funérailles; et je crois entendre ses larmes qui vont s'unir je ne sais où, quelque part dans la nuit, à celles de Mademoiselle Déroulède qu'une voiture, par les chemins déserts, emporte vers sa maison vide...

Dans le train qui me ramenait à Paris, je trouvai un ouvrier que j'avais déjà remarqué sur les marches de Saint-Augustin. Nous causâmes.

— Vous connaissiez Déroulède? lui demandai-je.

— Je ne lui ai jamais parlé, mais je l'ai vu bien des fois, me dit-il. Il était grand...

Et s'arrêtant comme s'il eût cherché une comparaison, il suivit du regard la fumée de sa cigarette.

— ... Grand comme une fumée, ajouta-t-il tout à coup.

Je le regardai tout saisi. Cet homme avait trouvé le mot : grand comme une fumée! Comme la fumée de nos déceptions, de nos rêves, et de notre invincible espérance.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

DROIT D'AUTEUR

AU PROFIT DES ARTISTES[1]

Le spectacle d'artistes dans la misère, assistant aux fantastiques enchères de tableaux vendus jadis quelques louis, a blessé l'opinion publique. La hausse des tableaux a paru bénéficier aux intermédiaires plus qu'aux artistes. De là est née l'idée du droit d'auteur. Droit d'auteur : L'expression pourtant usuelle est impropre; c'est plus exactement au profit des artistes, un droit de suite sur leurs œuvres qu'il serait question d'instituer.

Chaque fois qu'une œuvre d'art passerait en vente publique, il serait prélevé sur le prix qu'elle atteindrait un tant pour cent au profit de l'artiste. Ce droit serait inaliénable; les artistes en bénéficieraient leur vie durant et leur famille ou ayant droit cinquante ans après leur mort.

Telle est l'économie du projet. De généreuses campagnes de presse dans le *Journal* l'ont rendu populaire. Des esprits ingénieux l'ont formulé; des sociétés d'artistes l'ont recueilli, et M. André Hesse, député, l'a, en leur nom, présenté à la Chambre. La Commission de l'enseignement a nommé un rapporteur chargé d'établir sur ce principe un texte de loi complet.

1. Rapport qui va être soumis à la Chambre des Députés. De curieux projets fort différents de celui qui est présenté à la Chambre ont été rédigés par MM. José Thery, Ibels, Thaller. Cf. la très complète enquête de M. Jean Ajalbert (1905). Les artistes dans leurs démarches ont été encouragés, assistés et conduits par M. Fournol, député.

***

Les problèmes soulevés sont d'ordre juridique, économique et pratique.

A peine paru, le droit de suite au profit des artistes a soulevé de violentes polémiques et dressé contre lui des intérêts qui se croyaient lésés. On l'a représenté comme une atteinte au droit de propriété, et des juristes, vieillis entre deux feuilles du Code, ont écrit que permettre à l'auteur qui a vendu une œuvre d'art de répéter par la suite sur elle un nouveau bénéfice, était une atteinte aux principes du Code civil. On s'est étonné que l'auteur pût, dans cette hypothèse, garder sur son œuvre une sorte de propriété à éclipse, endormie pour toujours si l'œuvre est dans un musée, sommeillante si l'œuvre est vendue en vente privée et qui ne se réveillerait que dans les ventes publiques. On s'est demandé comment l'auteur et l'acheteur aménageraient cette propriété mitoyenne. Non seulement les principes du Code civil ont paru menacés, parce qu'une brèche était faite à la maxime jusqu'ici souveraine dans notre droit français : « en fait de meuble, possession vaut titre » ; mais encore les lois fondamentales de la propriété ont paru atteintes.

Or, loin d'être une atteinte au droit de propriété, le droit de suite en est le complément et comme le prolongement. C'est une vue inexacte et courte que celle qui confond la possession d'une œuvre d'art avec celle d'un parapluie ou d'un chapeau. Même vendue, séparée de l'artiste qui l'a créée, l'œuvre d'art demeure sous l'influence de son génie ; le prix croît ou diminue selon la renommée de l'artiste. L'œuvre vendue n'est qu'une feuille détachée du livre où chaque jour l'artiste écrit sa personnalité, son caractère, sa vie ; et chacune, dispersée au souffle des ventes, est pourtant du même rameau. L'œuvre d'art, c'est l'artiste avec son tempérament ; et si l'artiste travaille, se perfectionne, croît en génie, ses œuvres de toute époque grandissent dans l'estime et la convoitise des hommes. Les belles œuvres donnent du prix à la signature. La signature augmente le prix des moins bonnes. Ceux qui vendent un Corot d'Italie, plein de lumineuse poésie, ne doivent-ils pas

le bénéfice de la hausse dont ils profitent aux Corot mystiques de la seconde époque qui furent plus aisément compris du public? Les œuvres d'un peintre forment un tout : sans doute le tableau est un meuble, sa possession vaut titre; mais c'est un meuble qui, financièrement, socialement, économiquement, demeure dans la mouvance de son auteur. Ces liens invisibles qui attachent l'auteur à sa toile, nous les faisons paraître au jour en texte de loi. Cette paternité de l'auteur que le marchand ou l'amateur revendiquent pour spéculer, mais qu'on veut taire, pour mieux en profiter, nous la consacrons dans la loi. Place au propriétaire! Place à l'auteur!

Mais ce nouveau propriétaire trouble, menace, étonne. Pour échapper à ses réclamations on a affecté de croire qu'elles n'avaient qu'une base sentimentale et humanitaire. Non! si l'opinion publique s'est émue, ce n'est pas seulement au spectacle d'infortunes imméritées, c'est qu'elle a senti qu'il y avait là comme une propriété mutilée : aussi, n'est-ce pas un bénéfice éventuel dans une spéculation possible que nous revendiquons. Qu'il y ait plus-value ou moins-value, peu importe, ce que nous demandons, c'est l'*extension des lois sur la propriété artistique*. S'il est un droit nouveau, c'est la propriété littéraire et artistique; elle date de la Convention; et pourtant nulle partie du droit n'a poussé des conséquences législatives, sociales et même de droit international plus rapides et plus touffues.

Or, il est une lacune dans ce droit en formation : littérateurs, musiciens, auteurs dramatiques syndiqués en de puissantes associations, à chaque audition, édition, représentation, exercent un droit de suite qui leur procure d'appréciables revenus : c'est la foule qui fait leur fortune. C'est l'amateur unique qui fait vivre l'artiste peintre. Et pour cette seule raison que ce qu'il produit a le caractère d'un meuble et ne peut pas s'éditer à l'infini, il se verrait opposer les principes d'un code fait à une époque où la propriété littéraire et artistique n'était même pas reconnue! Tandis que la propriété des autres ouvriers de la pensée et de l'art est pleine et entière, la sienne serait incomplète! A un droit nouveau, à une situation sociale nouvelle, les légistes ne voudraient appliquer que les principes du droit romain! Mais toutes les lois de protection

du travail ne se sont-elles pas faites depuis vingt ans en dérogeant aux principes du Code civil?

On a proposé de créer une caisse de secours au profit des artistes dans la misère; on a concédé qu'elle pourrait être alimentée par un tantième prélevé sur les ventes publiques. Ce serait une manière d'impôt sur toutes les œuvres d'art anciennes et modernes, prélevé avec affectation spéciale. Le procédé est subtil; il permettrait à des intérêts dont le moins qu'on en puisse dire est qu'ils sont parfois âpres et exigeants, d'échapper à toutes les conséquences juridiques et sociales du droit de suite. On escompte que cette loi d'assistance aux invalides de l'art apaiserait les révoltes de l'opinion. C'est là une manœuvre à laquelle le Parlement ne se prêtera pas.

Ce n'est pas une loi de mutualité ou d'assistance, ce n'est pas une aumône, c'est un titre de propriété que nous revendiquons : pour tout dire d'un mot, c'est un droit de suite inaliénable, incessible comme la paternité.

La légitimité du droit de suite étant établie, il faut en fixer les modalités.

Nous ne disconvenons pas que l'établissement d'une telle loi ne soulève des difficultés pratiques, juridiques, économiques; ces obstacles auxquels se sont brisés tant de projets pleins de bonne volonté peuvent se répartir en trois ordres :

1° *Il faut trouver un mode de perception du droit aisé et pratique.*

2° *Il convient de déterminer aussi étroitement que possible l'objet d'art, afin d'écarter la perception de ce droit sur les objets d'ordre purement commercial : c'est une définition nouvelle à instituer dans un droit nouveau.*

3° *Le Parlement doit avoir dans l'élaboration de ce texte un souci primordial : ne pas porter atteinte à l'hégémonie du marché d'art de Paris.*

*
* *

On a écrit qu'illégale dans son principe, une telle loi serait inapplicable. Comment l'artiste et ses héritiers pour-

raient-ils exercer un contrôle sur toutes les ventes publiques? A supposer qu'ils le pussent, les frais ne dépasseraient-ils pas les recettes? A cette objection M. Hesse, auteur de la proposition de loi, a répondu en chargeant directement les commissaires-priseurs et autres officiers ministériels de percevoir ce droit. Mais d'autres critiques plus fortes ont été de suite formulées.

Comment les officiers ministériels distingueront-ils dans une vente l'œuvre d'art de l'œuvre industrielle, la signature artistique de la signature commerciale? Quelle sera leur responsabilité? Comment, d'autre part, sauront-ils si l'artiste est en vie? Qui leur dira si sa mort remonte à plus ou moins de cinquante ans? Sauront-ils si l'artiste laisse des héritiers? Seront-ils chargés de les rechercher? En cas d'oubli ou d'erreur, seront-ils responsables vis-à-vis d'eux? Si non, le texte est vain; si oui, la charge est écrasante pour les officiers ministériels. Qui les dédommagera de leurs frais? Ces frais mêmes ne dépasseront-ils pas parfois les recettes? Ces divers renseignements où se les procurera-t-on? Partout et nulle part, donc difficilement et sans certitude. L'argent perçu sera-t-il gardé par les officiers ministériels? Remis à la Caisse des dépôts et consignations? Au fisc? Autant de questions que les textes jusqu'à présent proposés, laissent en suspens.

Le droit de suite ne peut être mis en œuvre que par une société. Un particulier dispose de trop faibles moyens et les officiers ministériels ne peuvent être tenus d'agir en son lieu et place. L'exemple des sociétés des hommes de lettres, des musiciens, des auteurs dramatiques, montre ce que peuvent les artistes dans le domaine de l'association.

Une société est nécessaire : le législateur en peut-il raisonnablement escompter la naissance et la croissance? Les délégués des artistes, à la Commission des beaux-arts, ont prétendu qu'elle se ferait d'elle-même; on a même laissé entendre que les bases en étaient jetées. Cette affirmation est à retenir, mais elle n'offre pas pour la vie de la loi une garantie suffisante.

Laisser la société user du droit commun et se constituer lentement comme l'ont fait les sociétés de littérateurs et de dramaturges, c'est jouer le sort de la loi. Contre le droit

de suite se liguent déjà les puissants intérêts de ceux qui vivent des artistes et à côté d'eux. Vienne une campagne habile menée contre la société, et le nombre de ses adhérents ne croîtra que péniblement. Supposons une mauvaise gestion financière, et la loi et ses résultats périraient.

Frappé de ces lacunes, nous proposons d'associer les artistes sans qu'ils s'en doutent. Le texte que nous apportons ne se contente pas d'écrire par prétérition l'espérance de voir une société d'artistes se créer : La loi fonde cette société; elle l'établit, la crée, la régit, lui donne des droits, lui impose un contrôle [1].

Le droit de suite au profit de l'artiste créateur ne peut produire son plein effet qu'exploité par une société d'artistes. Voilà le fait universellement reconnu. La loi peut passer sous silence cette éventualité : c'est le texte de M. Chéramy repris par M. Hesse. Elle peut prévoir et régir l'existence de la future société : c'est notre texte.

La loi, telle que nous la proposons, créant la société, lui donne le droit d'agir au « nom » des artistes et « en leur absence ». Tandis que les sociétés des gens de lettres ou des musiciens ne peuvent agir qu'au nom de leurs adhérents, la société que nous proposons de créer recevra de la loi un mandat général. Elle n'aura pas à se mettre en quête d'adhésions, de signatures. La loi lui permet de se prévaloir du silence des

1. Voici les articles 2, 3 et 4 du projet de loi qui traitent de la perception du droit de suite.

ART. 2. — Les officiers ministériels seront tenus de prélever un droit de suite sur toutes les ventes faites par leur ministère après notification faite à eux ou à leur chambre par l'artiste ou ses héritiers.

ART. 3. — En l'absence de l'artiste ou de ses héritiers sera considérée comme agissant en leur nom une société d'artistes dont les statuts seront agréés par le Gouvernement et les comptes inspectés par le Ministère des Finances. Ladite société dressera annuellement la liste publique des artistes susceptibles de bénéficier du droit de suite et la notifiera aux officiers ministériels ou à leur chambre.

La société, dépositaire de la somme perçue à sa requête par les officiers ministériels, devra la remettre dans le délai maximum de quatorze mois, à l'artiste ou à ses héritiers, déduction faite des seuls frais justifiés de contrôle, d'expertise et de gestion, faute de quoi la somme devra revenir à une caisse publique d'achat d'œuvres d'art contemporaines.

ART. 4. — Les artistes étrangers pourront, dans les conditions prévues par les statuts, devenir membres de la société, et à ce titre, bénéficier par son intermédiaire, du droit de suite.

artistes pour agir en leur lieu et place. La société devient comme la « tutrice » préposée à la garde des intérêts de chaque artiste. L'absence d'un bénéficiaire du droit de suite à une vente où passe une de ses œuvres est interprétée par la loi comme un mandat tacite donné à la société. Tout artiste est sociétaire présumé de la société. Il est sociétaire présumé, mais il n'est pas sociétaire obligatoire. Il peut agir en dehors de la société. La loi dans son article 2 réserve expressément la liberté individuelle de l'artiste : c'est le syndicat conseillé, ce n'est pas le syndicat obligatoire. La liberté des artistes demeure à ce point entière qu'ils peuvent entre eux constituer une société libre pour exploiter le droit de suite à leur guise.

Cette conception est neuve en droit. Créer par la loi une société, lui présumer des adhérents, syndiquer en leur absence tous les membres d'une corporation est assurément une conception juridique d'ordre jusqu'ici inconnu. Il nous semble pourtant que par sa hardiesse même, cette conception est la seule qui sauvegarde les intérêts des artistes : elle leur laisse l'esprit libre; ils iront à l'atelier sans souci du détail juridique et pratique.

En fait la société comprendra tout le monde des arts : les ventes publiques feront le recrutement. C'est la commune des arts devenue personne morale, vivante et agissante. Mais un tel pouvoir reconnu par la loi ne peut aller sans un contrôle de l'État; l'État ne pourrait admettre que la société se fît quelque jour oppressive; nous ne voulons pas refaire une jurande, une corporation de Saint-Luc fermée et étroite.

Aussi la loi prévoit-elle que les statuts devront être soumis à l'agrément du Gouvernement. Donnant à cette Société des droits spéciaux, l'État doit garder sur elle un droit de haute police. De même que la liberté communale est grande et la tutelle de l'État légère, mais utile, de même la commune générale des arts instituée par notre loi se gouvernera librement elle-même; mais l'État défenseur de l'intérêt général des artistes aura à veiller à ce qu'aucune oppression ne soit exercée par les uns au détriment des autres. Il agréera les statuts qui régleront la vie intérieure de la Société comme il agrée certaines propositions des Conseils municipaux. Il contrôlera la probité financière de la Société comme il contrôle l'emploi

légal des deniers communaux. Ce dernier contrôle d'ordre financier augmentera le crédit de la Société, créera la sécurité autour d'elle, accroîtra en elle la confiance du monde des artistes.

*
* *

La future Société, d'une part, la Chambre des commissaires-priseurs, d'autre part, seront appelés à collaborer. Ce seront et ce sont l'une et l'autre de grandes puissances sociales; pour éviter les conflits, nous avons fait la loi autant que possible luxueuse de détails.

Et d'abord l'officier ministériel opère-t-il spontanément?

Non. Le commissaire des ventes n'agira que sur requête.

Mais cette requête sera-t-elle spéciale à chaque vente? Sera-t-elle particulière à chaque objet d'art mis en vente? — On ne saurait l'imaginer. Comment une société si bien aménagée soit-elle et à plus forte raison un particulier pourrait-il manipuler avant la vente tous les objets et relever les signatures, puis prendre le temps de faire une requête préalable? Relever les signatures d'un objet d'art, c'est affaire au commissaire-priseur qui les expose, les manie, les offre au public, les met en valeur et, dans l'intérêt de son client comme dans le sien, cherche à leur donner une plus-value. La requête lui est faite pour toutes les ventes opérées par lui, et non pour une vente particulière. C'est là un léger effort d'attention demandé aux commissaires-priseurs; mais il est conforme à l'esprit des lois qui les ont institués et leur ont donné mandat de priser les objets avant de les vendre.

D'ailleurs, à la requête des commissaires-priseurs eux-mêmes, nous avons allégé, par deux mesures, leurs nouvelles responsabilités. Par l'organe du président de leur Chambre, ils nous ont fait remarquer que beaucoup de tableaux ne se vendent que pour le cadre, que c'était pour une somme infime un gros travail d'écriture. Le droit ne sera perçu qu'à partir de 200 francs.

En second lieu, notre texte exonère les commissaires-priseurs du souci de connaître le nom des artistes bénéficiaires

du droit de suite : ce soin incombe à la Société des artistes. C'est pour eux un grand allégement.

Puisque la société devra agir « en l'absence » des bénéficiaires du droit de suite et « en leur nom », le bon sens dit qu'il faudra que cette société dresse la liste des artistes vivants ou morts depuis cinquante ans : Nous avons donc écrit « *que ladite société dressera annuellement la liste publique des artistes susceptibles de bénéficier du droit de suite et la notifiera aux officiers ministériels ou à leurs Chambres* ».

Ainsi, chaque année, la société dressera une sorte de Bottin artistique : la loi dit expressément « public ». Elle indique par là qu'il importe que chacun puisse en avoir connaissance et qu'il soit vendu en librairie. Il importe, en effet, que les artistes omis puissent protester et se faire, au besoin par jugement, inscrire dans la liste. Si un commerçant se glisse dans la liste, il importe que les autres sociétaires puissent protester et, par jugement, le faire rayer. La liste est publique pour que chacun puisse juger si elle a été dressée conformément à la loi et conformément aux statuts agréés par le Gouvernement. La liste doit être publique comme est publique la liste électorale. La République des arts doit avoir sa porte ouverte à tout artiste, mais aux artistes seuls.

Le commissaire-priseur feuilletera le volume, vérifiera, percevra. Le droit perçu par les officiers ministériels sera de suite remis à la société : ici l'officier ministériel est, vis-à-vis de la société, dans la situation où la perception des impôts le place vis-à-vis du fisc. Il est percepteur.

La société n'est pas perceptrice, mais nous avons tenu à mettre dans le texte qu'elle est dépositaire. Au bout de quatorze mois, la société devra avoir remis à l'artiste ou à ses héritiers le montant des sommes perçues. Sur l'argent perçu, la société ne peut prélever le moindre bénéfice ; elle n'est pas une société financière ; elle ne doit pas se transformer en mutuelle au profit des artistes. Il lui est interdit de prélever le moindre bénéfice sur les sommes qui passent entre ses mains.

L'esprit de la loi veut même que la société ne touche aucune somme comme droit de garde sur l'argent perçu ; elle n'est qu'un organe de contrôle ; elle doit, aussi rapidement que possible, remettre l'argent à l'artiste ou à ses héritiers. Il

serait contraire à l'esprit de la loi qu'elle gardât, sans raison majeure, l'argent dans sa caisse pour s'en faire un fond de roulement. Si nous avons admis qu'elle pouvait garder l'argent pendant quatorze mois en dépôt, c'est seulement parce que des avis autorisés nous ont fait remarquer que ce délai serait nécessaire pour permettre à la société de retrouver les héritiers d'un artiste mort depuis trente ou quarante ans.

La société n'est pas créée pour devenir une société riche : elle est conçue pour enrichir les artistes. Les sommes perçues doivent être intégralement remises à leurs bénéficiaires « déduction faite des *seuls* frais justifiés de contrôle, d'expertise et de gestion ». L'artiste a toujours le droit de demander la justification de ces sommes.

Le mot expertise, à dessein introduit dans notre loi, est gros de conséquences. Il s'applique à une société vêtue d'une sorte de parrainage officiel, forte par sa qualité de commune universelle de tous les artistes. Ses experts, armés de cette générale autorité, pénètrent dans les ventes. Ils déterminent, au nom, non seulement de l'artiste lui-même, que par une fiction ils représentent, mais de tous les artistes français et étrangers, dont ils sont comme l'émanation, les œuvres sur lesquelles sera perçu le droit de suite. Par la force des choses, ils authentifieront non certes en droit, mais en fait, les œuvres d'art. La mission est délicate : il se peut que parfois ils authentifient des faux ; le plus souvent ils les écarteront ; par là ils assainiront le marché.

Est-il possible d'assainir le marché d'art? Peut-être. Est-il désirable qu'il le soit? Tout le monde en conviendra sauf peut-être quelques amateurs. Collectionner est une passion où se mêle l'amour du beau et le goût de la chasse. Le collectionneur goûte le risque que fait courir à son amour-propre la crainte de prendre un faux pour une pièce authentique ; sa sagacité, son érudition grandissent à triompher de ces périls et peut-être pour le vrai collectionneur le faux est-il un piment de plus. Il n'en est pas moins vrai que pour le marché de l'art c'est une maladie. Le faux est redouté de l'amateur, il nuit au marchand : combien d'acheteurs hésitent qui payeraient plus cher s'ils étaient délivrés du doute ; ce parasite ronge la

confiance, arrête maints marchés. Il n'est personne à qui il nuise autant qu'à l'artiste lui-même.

Les faussaires exploitent même la renommée d'un artiste vivant : ce fut le cas d'Harpignies. Trouillebert fit des faux Corot. M. Klotz a estimé à 20 000 le nombre des faux Corot vendus récemment en Amérique.

Sur les faux artistiques il existe toute une littérature. Paul Eudel à écrit un livre charmant intitulé : *Trucs et truqueurs*, empli pendant neuf cents pages d'innombrables anecdotes sur les faux, les faussaires et les fabriques de faux. Il conclut par une étude de la législation répressive ; il étudie les armes que la loi donne pour se défendre aux artistes imités, aux acheteurs trompés ; il démontre l'insuffisance de cette législation soi-disant répressive et de ses armes en carton.

Or, sur ce marché infesté de fausses marchandises, voici que se présente une nouvelle personne morale. Elle représente l'art lui-même, non seulement l'art français, mais l'art étranger ; et, peu à peu, timidement d'abord, puis d'une conviction de plus en plus affermie, munie de renseignements de plus en plus nombreux, devenue peu à peu, par la force des choses, le répertoire de plus en plus méthodique de l'art issu d'une génération, elle épurera le marché au profit des artistes et des amateurs.

Je ne dis pas que la nouvelle société accroîtra à l'excès la sécurité, qui, déjà, résulte pour un acheteur du fait que son tableau a passé dans une grande vente, car l'œuvre d'art qui a subi les rigueurs d'une vente, les critiques, les suspicions de tout ce que Paris compte d'amateurs éclairés, d'hommes de goût averti, lorsqu'elle en sort insoupçonnée en est déjà authentifiée. Mais pour l'acheteur, qu'il soit exotique ou français, ce serait mal le connaître que de ne pas deviner qu'il lui sera agréable que cet assentiment général donné à l'origine authentique de son tableau, le soit quasi-officiellement par une société comprenant non seulement l'universalité des artistes français, mais encore l'élite des artistes étrangers.

Les objets d'art ayant acquitté le droit d'auteur, augmenteront en crédit artistique, grandiront en plus-value : voilà notre conviction. Si elle est logique, le marché de Paris en bénéficiera. Et, comme le droit d'auteur ne peut être introduit dans

la plupart des pays étrangers, puisque les ventes y sont libres et ne s'y font pas par officiers ministériels, non seulement la France tirera de l'institution de cette loi honneur et gloire, mais l'hégémonie du marché de Paris en sera consolidée.

Mais les artistes sauront-ils administrer la société? On représente souvent l'artiste comme un rêveur, en tête à tête avec son art, vivant dans la société sans en connaître les complications, sans en éventer les ruses, sans profiter des avantages qu'elle lui offre. Cette conception comporte sa part de légende : sans doute il en est, — ce ne sont pas toujours les moins grands, — qu'absorbent le spectacle de leur seule pensée. Mais il en est un plus grand nombre qui avouent, comme Carrière, « que la peinture est une profession, que le métier est long et difficile,... que l'artiste, qui prétend en faire son gagne-pain, est tout à fait dans son droit ». Ceux-là s'associent. S'associer est d'ailleurs dans les traditions historiques des artistes.

Les compagnons d'art du moyen âge vivaient syndiqués en des confréries ou des maîtrises munies de privilèges, et difficiles d'accès. Saint Luc, patron des artistes, donna à Paris son nom à la plus célèbre de ces confréries. Au XVIIe siècle, contre la confrérie de Saint-Luc, Lebrun, peintre du roi, avait obtenu de fonder l'Académie royale. Pendant un siècle ce fut entre elle et la confrérie de Saint-Luc une rivalité hostile. L'académie royale, ouverte à tous les talents, même étrangers, fonda l'école des Beaux-Arts et l'École de France, à Rome. L'histoire de la peinture et de la sculpture jusqu'à la Révolution n'est donc pas exempte d'efforts collectifs.

Pendant le XIXe siècle, ceux qui composaient ce que la révolution appelait la « commune générale des arts », se réunirent surtout en des expositions.

Les expositions furent, sauf en 1848, organisés administrativement. De 1791 à 1800, elles furent mieux installées au ministère de l'Intérieur ou de l'Instruction publique. Par la suite, les fonctionnaires de l'État, avec les deniers de l'État, continuèrent d'organiser les expositions. En 1881, le ministre de l'Instruction publique, remit entre les mains des artistes eux-mêmes la conduite de leurs intérêts. Deux décrets, dans leur sécheresse administrative, résument cette œuvre de

confiance et de liberté. Peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, au nombre de près de deux mille, tous les citoyens majeurs de la république des arts, furent convoqués « pour régler, eux-mêmes, les conditions dans lesquelles se ferait l'exposition de 1881 ».

Ils viennent en foule voter : le premier élu, Bonnat, a 1 670 voix. Et pour répondre à leur confiance, un arrêté du 17 janvier 1881 édictait « que l'Administration n'interviendrait plus dans les Salons annuels, mais qu'elle en remettrait la gestion libre et complète, la gestion matérielle et artistique à tous les artistes français, l'expérience ayant suffisamment démontré qu'il n'y avait pas de transaction possible entre la gestion complète de l'État ou la gestion libre par les artistes ».

La Société des artistes français est fondée. Maîtresse chez elle, gouvernée par l'élection, la commune des arts rêvée par la Révolution est réalisée par la Troisième république.

Et, bien que diminuée des éléments qui la quittèrent pour essaimer en des régions d'art moins exploré, bien que diminuée de la pléiade d'artistes qui, en 1889, s'envolèrent d'eux-mêmes pour aller coloniser au Champs-de-Mars, la Société des artistes français étale de beaux bilans qui attestent sa prospérité. Ses adhérents croissent : ils étaient 3 642 en 1905; ils sont, en 1913, 4 349. Son patrimoine, en 1912, est de près de 3 millions. Elle a, de 1884 à 1912, distribué en secours et pensions, plus d'un million. Son budget annuel de bienfaisance est de plus de 50 000 francs. Elle a fondé un office de contentieux, où siègent quelques-uns de nos plus illustres avocats, qui défend les artistes, leur prête assistance judiciaire, plaide, fixe la jurisprudence.

Les budgets, malgré ces triples dépenses d'assistance, de contentieux, d'expositions, se soldent avec un excédent, qu'envierait le budget de la grande République. Les artistes se gouvernant librement eux-mêmes ont donc justifié la confiance faite en leur esprit d'ordre.

Et pourtant la Société des artistes français a, en 1889, subi une sorte de révolution intérieure.

On sait l'histoire de la Société nationale des Beaux-Arts : elle est issue d'une scission de la Société des artistes français; une

rivalité d'art au sein de cette société, aggravée peut-être de conflits de personnes, en est la cause. Traditionnalistes et révolutionnaires se heurtèrent; chaque école prétendait monopoliser les récompenses; ceux qui lors de la scission demeurèrent, par la suite, membres de la Société des artistes français, dominaient dans les jurys de 1881 à 1889. Mais la minorité put conquérir le jury international de l'Exposition de 1889; elle fit prévaloir ses préférences; les choix furent plus audacieux. Les médailles d'or et d'argent furent accordées à des artistes systématiquement ignorés des jurys annuels. Manet eut une récompense! et ce fut pour les uns une réparation, pour les autres un scandale. Par contre, les artistes favorisés par les jurys antérieurs n'eurent que des récompenses d'ordre inférieur. Ils se révoltèrent contre l'école nouvelle.

Les passions artistiques, accrues des amour-propres froissés, se heurtèrent en une séance fameuse. Le vieux Meissonier, président du jury incriminé, y fut injurié, insulté : il ne put achever son discours et quitta la salle. Sa sortie fut accompagnée de quolibets. « Eh, doyen! doyen! » criait-on au vieil artiste. Ses partisans, par un coq-à-l'âne d'atelier, se donnèrent, le soir même, rendez-vous au restaurant Le Doyen. Et, ce même soir, quelques-uns des plus illustres et des plus glorieux parmi nos artistes : Puvis de Chavannes, Dalou, Cazin, Carrière, Desbois, Roll, Lhermitte, Béraud, Besnard, Rodin, Dagnan-Bouveret, Dubuffe, Carolus-Duran, Gervex, Courtois, Renouard, fondaient cette société « du Champ-de-Mars », qui fut pour l'art français le plus grand événement de cette fin de siècle.

La délégation du « Champ-de-Mars » qui recherche les locaux, les décore, négocie avec les pouvoirs publics, établit le budget, écrit les statuts, est composée de nos artistes les plus idéalistes : il faut lire le procès-verbal de leur délibération; on y découvre une discussion serrée, pratique, minutieuse, précise; cette lecture serait peut-être la meilleure réponse à faire à ceux qui supposent les artistes incapables de s'associer pour tirer du droit de suite, tous les bénéfices que la loi inscrit.

L'étude du « Syndicat de propriété littéraire et artistique » justifie cette assurance. Composée du même personnel que la Société des artistes français, différente pourtant dans son

but et dans sa constitution juridique, elle fut conçue comme une association professionnelle et fondée sous le bénéfice de la loi sur les syndicats. Son objet est précis, pratique, d'ordre professionnel et commercial. Le syndicat a pour mission de percevoir les droits de reproduction sur les œuvres de peinture et de sculpture; des contrats généraux lient les maisons de reproduction ; c'est sur la base de ces contrats généraux que le syndicat traite au nom de ses membres adhérents. Concluant lui-même au lieu et place de l'artiste, le syndicat, bien loin de mêler ses membres à des tractations d'affaires, les libère. Il leur permet de tirer de la loi sur le droit de reproduction ses pleins effets ; les artistes associés perçoivent mieux leurs recettes et, d'autre part, ils vont au travail l'esprit plus libre et plus dégagé. A peine savent-ils qu'ils s'associent : on s'associe pour eux.

Le syndicat est prospère : ses recettes de 6 800 francs en 1896 ont atteint, en 1912, par une progression constante, 126 500 francs; il comprend 1 699 adhérents.

Ces chiffres dans leur nudité, montrent la force de l'esprit d'association : ils détruisent la légende de l'artiste incapable de s'associer. Les artistes français ont déjà fait leur éducation syndicale [1].

*
* *

Qu'est-ce qu'une œuvre d'art? Où commence-t-elle? Où finit-elle? L'auteur de la proposition déposée à la Chambre, M. Hesse, définit l'œuvre d'art par la signature; mais cette signature peut être commerciale autant qu'artistique. Les vases de Gallé furent une des plus délicates production de la verrerie moderne ; ceux que sa famille, sous la firme Gallé, édite aujourd'hui, sont des produits d'industrie. Les bronzes reproduisant les maquettes de Dalou sont une des gloires de

1. Le rapport déposé à la Chambre étudie la situation de la Société Taylor, signale les société des Orientalistes, des femmes peintres, le salon d'Automne, enfin les congrès internationaux, où les artistes défendent leurs droits, préparent et assurent la pénétration réciproque des législations.

la sculpture française : depuis sa mort, sa famille continue de les vendre sous la signature de Dalou ; ils ne sont plus des œuvres d'art.

Où commence, où finit la signature artistique? Le problème est d'autant plus délicat que la part prise par l'auteur même à la création de l'œuvre qui porte sa signature, peut être des plus variables. De grands sculpteurs dans le présent ou dans le passé ont, par manque de conscience, surabondance de commandes ou paresse de main, signé et livré des marbres où seul le praticien avait travaillé. Ce sont là secrets d'ateliers qui courent le monde, mais que la loi ignore. La main d'un artiste peut d'ailleurs parfois rester inoccupée et pourtant son génie créer de la beauté. Barry surveillait ses bronzes à la sortie du moule, en faisait par d'autres doigts limer les contours, veillait à leur patine. A l'exception du modèle il n'y avait pas touché. On voit combien la démarcation est difficile à faire entre l'exploitation commerciale d'un modèle d'art et cette surveillance artistique et géniale d'un maître fondeur.

Ces difficultés, un peintre, partisan glorieux du droit de suite, M. Albert Besnard, les résumait dans une question précise : « La seconde épreuve d'un moule à bon creux, s'il s'agit d'un plâtre, est-elle une œuvre d'art? »

Pour rendre la définition de l'œuvre d'art aisée et pratique, et cependant écarter tout risque de prélever le droit d'auteur sur des œuvres commerciales plutôt qu'artistiques, nous avions un instant pensé à ne prélever le droit d'auteur que sur les œuvres « présumées pièces uniques ».

Sans doute à cette définition les peintres dessinateurs eussent trouvé leur compte. L'ensemble de leur production n'est généralement composé que d'exemplaires uniques. Mais réduire les œuvres d'art à l'unité d'exemplaire, c'eût été exclure du bénéfice de la loi, les bronzes, les cires, les terres cuites, les plâtres, souvent les marbres; c'eût été écarter souvent les artistes décorateurs, c'eût été mettre toujours hors du cadre de la loi les artistes graveurs. La définition deviendrait claire, mais elle serait si réduite qu'elle conduirait parfois à des dénis de justice : un artiste qui se copie lui-même crée une nouvelle œuvre d'art.

Voici un sculpteur qui a exécuté un modèle sur plâtre : sur

cette première esquisse, le fondeur lève un moule, y coule de la cire. L'artiste reprend cette cire, refait ce qu'en style de métier on nomme des coutures, reprend même modèle. Il imprime sa pensée à la cire et la rend au fondeur qui la moule, la fait fondre et dans le moule coule du bronze : c'est une cire perdue ; plusieurs exemplaires de l'œuvre sont ainsi tirés à cire perdue ; à chacune d'elles l'artiste a mis la main. Chacune d'elles est son œuvre bien qu'elle soit semblable aux autres. La loi leur dénierait-elle le titre d'œuvre d'art parce que chacune a une sœur en beauté? Non. Il faut en venir à une définition plus large.

Nous proposons de définir l'œuvre d'art pour les épithètes « originale », « création personnelle de l'artiste »[1].

Les épithètes se répètent, c'est presque un texte de loi redondant. Et peut-être aux juristes pointus notre texte ne paraîtra-t-il pas d'une rigueur juridique assez étroite. Mais la fameuse loi du 19 juillet 1793 qui créa la propriété littéraire n'était guère plus précise. Ne parlait-elle pas « des productions de l'esprit et du génie, qui appartiennent aux beaux-arts »? Lakanal, qui l'avait rapportée, n'avait pu être plus explicite. Ses commentaires sur la « déclaration des droits du génie », sont aussi vagues. Pourtant ce texte régit encore notre droit : il a servi d'exemple à tous les peuples, il est comme la racine d'une législation internationale de plus en plus touffue ; pour mal rédigé qu'il semble être, il fut compris de tous et ne fut pas sans ajouter à la gloire de Lakanal et même à celle de la Convention.

C'est qu'en des matières aussi neuves, les expressions juridiques ne sont pas définies par une antique tradition et une vieille jurisprudence. La définition de l'œuvre d'art ne se peut trouver dans aucun ouvrage de droit. Et pourtant l'œuvre d'art est un fait. Ce n'est pas même un fait qui dépende de la sensibilité de l'amateur ; une œuvre peut vous paraître laide, sans cesser d'être une œuvre d'art. Ce qui la caractérise, ce n'est pas

1. Art. 1er du projet de loi : « Il est institué un droit de suite inaliénable au profit de l'artiste auteur d'une œuvre d'art dûment signée, originale, création personnelle de l'artiste, peinture ou dessin, sculpture ou gravure qui passera en vente publique du vivant de l'auteur, ou au profit de ses héritiers cinquante ans après sa mort. »

le jugement qu'on en a : des jurys très compétents ont refusé l'entrée des salons à de très beaux tableaux. Ce qui caractérise l'œuvre d'art, c'est le but que poursuit son auteur. Ici, le langage courant est trompeur, et l'amateur qui refusera toute qualité d'art à une œuvre qui ne lui plaira pas ne supprimera pas l'intention artistique de l'auteur; l'artiste a pu échouer dans son effort : il l'a pourtant tenté; il a cherché à réaliser un idéal artistique; il a défini l'œuvre qu'il faisait par le but même qu'il poursuivait; et l'œuvre est artistique si le but est artistique. Qu'importe qu'il ait poursuivi un idéal de décoration, de réalisme ou de mysticisme; il suffit qu'il ait un idéal pour mettre son produit au rang des objets d'art. Et comment séparer avec plus de précision la chose commerciale de l'œuvre artistique que de dire que cette dernière est « la production personnelle et originale de l'artiste »?

Une œuvre commerciale est une œuvre anonyme. Une œuvre artistique est signée non par un nom, mais par un tempérament et par un caractère.

Dans son travail, un artiste se cherche lui-même : c'est toute sa sensibilité qui s'inscrit dans un tableau; c'est son goût de la vie qui se traduit dans une décoration; dans tous les domaines de la pensée, la joie du travail, c'est de se mieux connaître et de se découvrir soi-même. Le travail, cela se traduit dans la loi par les mots « production personnelle de l'artiste ». L'effort de découverte fait sur soi-même, cela se traduit dans la loi par l'épithète « originale ». Une œuvre est « originale » parce qu'elle est la « production personnelle de l'artiste ». Les deux termes se complètent l'un l'autre.

Ce qui caractérise l'œuvre d'art, c'est l'artiste; ce qui la définit, c'est son originalité révélée par son travail. La signature n'est là que pour en faire foi : la loi la demande pour faciliter les recherches des commissaires-priseurs; mais la vraie signature, c'est la personnalité de l'artiste transparente dans son ouvrage.

Et je ne trouve pas cette formule si imprécise, d'autant qu'elle est conforme à l'interprétation que la doctrine et la jurisprudence ont tirée du texte de Lakanal. C'est ainsi, par exemple, que Pouillet reconnaît que « le caractère artistique ne peut être dénié même à un objet d'ornementation acces-

soire, quand il est l'expression de la personnalité de l'artiste et le produit de son imagination ». Selon Pouillet, la loi protège la simple copie, lorsqu'elle a un « caractère personnel ». De même, la représentation d'un monument public par le dessin est propriété de l'artiste quand ce dernier a donné « un caractère personnel » à sa reproduction[1].

Ainsi, de la vie même de la loi de 1793 s'est dégagée cette conception que c'est la personnalité de l'artiste qui caractérise l'œuvre d'art. Non seulement cette formule est assez précise, mais encore elle se complète dans notre texte d'une énumération limitative qui comprend les peintres, les dessinateurs, les graveurs, les sculpteurs, peut-être même, si la Chambre le veut et sous de certaines conditions, les artistes décorateurs.

*
* *

Si le droit de suite est légitime, s'il peut être organisé, il faut qu'il soit mieux qu'un secours d'extrême misère, il faut qu'il constitue un revenu réel.

Si le tarif que nous proposons avait été appliqué, il eût procuré à quelques artistes de talent et de génie d'appréciables revenus :

En l'année 1912 :

Degas eût touché 38 000 francs.
Millet ou sa famille, 17 000 francs.
Corot ou sa famille, 71 000 francs.
Manet ou sa famille, 10 000 francs (Chiffres minimum).
Etc., etc.

Voici l'économie de nos propositions : A les lire, on verra d'une part, que nous ne surchargeons pas le marché, puisque

1. Un meuble peut être signé de plusieurs personnes : il nous semble que dans ce cas l'esprit de la loi veut que le droit de suite soit partagé en autant de parts qu'il y a de signataires, sans rechercher la valeur comparative du travail fourni par chacun d'eux, ce qui ne pourrait se faire sans chances d'erreur.

nous n'élevons que de 1 p. 100 le tarif payé par le vendeur, d'autre part, que nous frappons, non sans raison, les commissaires-priseurs.

A partir de 200 francs, il sera prélevé sur le vendeur 1 p. 100.

A partir de 2 000 francs, il sera prélevé 1 p. 100 en sus sur les 3 p. 100 institués par la loi de 1843 au profit de la bourse commune des commissaires-priseurs. A partir de 10 000 francs, il sera prélevé sur les mêmes 3 p. 100, 1 p. 100 en plus. A partir de 50 000 francs, il sera prélevé 1 p. 100 en plus sur les mêmes 3 p. 100.

Si nous avons accepté cette solution, c'est que nous avons été pris dans ce dilemme : trouver de l'argent, sans élever les frais de vente. Les frais de vente, selon un auteur averti et favorable aux commissaires-priseurs [1], sont de 19,50 p. 100 et même de 20,50 p. 100 du prix de l'œuvre d'art.

Voici d'ailleurs le détail de ces frais : pour l'impôt, 2,50 p. 100; pour la ville de Paris, 1,25 p. 100; pour le commissaire-priseur, 3 p. 100; pour la bourse commune des commissaires-priseurs, 3 p. 100; pour l'expert, 3 p. 100, parfois 5 p. 100; frais de vente, 4,7 ou 8 p. 100.

L'acheteur paye 10 p. 100, le vendeur paye le surplus, 7, 8 ou 10 p. 100.

L'énoncé de ces chiffres, comparé à celui des places étrangères, suffit à montrer qu'il serait déraisonnable de surcharger le marché d'un poids supplémentaire. Tout au plus, les intéressés estiment-ils qu'on pourrait frapper les objets d'art d'un droit supplémentaire de 1 p. 100 payé par le vendeur. Il ressort, en effet, de l'enquête que nous avons fait faire par nos agents en Europe et en Amérique et qui est annexée à notre rapport, que presque partout les frais sont moins élevés. A Londres, ils ne sont que 8 à 12 p. 100 au lieu qu'à Paris ils coûtent 16 à 20 p. 100. Les grandes ventes viennent pourtant à nous parce que les prix qu'y atteignent les objets d'art sont supérieurs à ceux atteints dans toutes les autres capitales.

Depuis une dizaine ou une quinzaine d'années le marché d'œuvres d'art s'est déplacé. Londres a perdu de son impor-

1. Robert Carsix, *Revue de Paris*, 15 mai 1913, *Les grandes ventes*.

tance ; d'innombrables ventes étrangères se sont faites à Paris. Les deux dernières, la collection Steingratz et la collection Nemes ont donné lieu à des négociations ardues. Le marché de Paris, en cette occasion, s'est trouvé en concurrence avec Berlin, Amsterdam et surtout Londres. Or, de ces deux ventes la première a fait 4 200 000 francs et la seconde, environ 5 milions. C'est donc près de 1 800 000 francs qui, sous forme de frais, d'impôts, sont, à la suite de ces deux ventes, restés en France.

A Paris, en 1912, le montant total des ventes publiques de meubles s'est élevé à 63 millions et demi ; les droits perçus au profit du fisc se sont élevés à 1 590 047 fr. 60. Les ventes artistiques entrent dans le total pour 43 millions. Or, on estime que les tableaux et objets d'art d'école moderne, signés d'artistes morts depuis cinquante ans, ne comptent dans ce total que pour 7 ou 10 millions. C'est donc sur ce sixième des ventes publiques que porterait, seule, la réduction demandée aux commissaires-priseurs.

Néanmoins, notre proposition se heurtera à une grande résistance de leur part. Ils sont organisés ; ils disposent sur l'opinion publique d'importants moyens d'action. Notre projet n'aura pour se défendre que la force de son argumentation.

*
* *

Nous nous proposons de démontrer ici, que les lois instituant les tarifs des commissaires-priseurs, à l'origine simples marchands d'habits, ne prévoyaient pas les grandes ventes modernes ; que les commissaires-priseurs usent à l'excès des avantages que leur confère leur monopole ; que l'essentiel de leur rôle est rempli par les experts ; que selon l'expression même du Conseil d'État « ils prélèvent un impôt beaucoup plus onéreux aux particuliers qu'il ne leur est utile » ; que les bénéfices qu'ils touchent, sur les grandes ventes, sont si lourds qu'ils risquent de porter atteinte à l'hégémonie du marché parisien ; que les obliger à partager leurs gains avec les auteurs-artistes serait conforme à l'esprit de la loi de 1843, conforme à l'équité et à la justice.

Lorsque les objets mis en vente ont été adjugés au vendeur, le commissaire-priseur prend soin de mettre ce chiffre dans une colonne spéciale afin que l'administration de l'enregistrement ne perçoive pas, sur ce prix, le droit de mutation. Cela s'explique : l'objet étant resté aux mêmes mains, il n'y a pas mutation. Or, dans ce cas, le commissaire-priseur, lui, touche ses 6 p. 100. Pourtant l'article 1er de la loi de 1843 spécifie que les 6 p. 100 ne seront perçus que « sur le produit des ventes ».

Il est curieux de voir les commissaires-priseurs garder leurs droits, là où le fisc perd les siens. L'objet est racheté par son propriétaire : il n'y a pas mutation dit le fisc, je ne touche pas. Mais il y a vente répond le commissaire-priseur, je touche. Que l'on ne s'imagine pas que ces rachats effectués par les vendeurs soient infimes : en 1912 il est une vente, où les vendeurs n'ont pas racheté pour moins de 1 066 350 francs. Une autre vente où les vendeurs ont racheté pour près de 2 millions de francs, exactement 1 786 745 francs sur lesquels, si le fisc n'a rien touché, le commissaire-priseur a, lui, touché.

Le fisc a la main moins prenante que le commissaire-priseur. En cas de vente après faillite : l'État renonce à percevoir 2,50 p. 100 ; il réduit des 4/5 ses frais d'enregistrement et ne perçoit que 0,50 p. 100. La ville de Paris, plus généreuse encore, renonce à la totalité de sa taxe municipale. Mais le commissaire-priseur, lui, touche intégralement ses 6 p. 100 et autres bénéfices. Cette constatation peut servir de préface à l'étude d'un autre droit prélevé par les commissaires-priseurs et qui appelle les observations suivantes :

La loi de 1843 édicte dans son article premier « *pour tous droits de vente, non compris les déboursés pour y parvenir et en acquitter les droits, non plus que la rédaction des placards :* 6 p. 100 *sur le produit des ventes* au profit des commissaires-priseurs ». La loi prévoit donc, à côté de divers honoraires fixes, que les frais de la vente pourront comporter diverses dépenses, en pratique le louage de la salle, son éclairage, etc., et d'autre part des frais de publicité.

Depuis 1843 ces frais de publicité se sont accrus dans des proportions que ne prévoyait pas le législateur d'alors.

L'expression « placard » a quelque chose d'archaïque qui n'est pas sans un certain comique quand on songe que ces « placards » sont des notes dans les journaux, des articles de critique payés et d'énormes catalogues illustrés, véritables œuvres d'art envoyées gratuitement au monde des amateurs. Or les commissaires-priseurs ont seuls le droit de rédiger et de préparer les placards des ventes qu'ils dispersent dans le chef-lieu de leur résidence. Les dépenses considérables de publicité d'aujourd'hui, inconnues au législateur de 1843, obligent le commissaire-priseur moderne à faire œuvre commerciale ; et cette œuvre porte en elle-même des tentations et des suspicions nouvelles. M. Constant dont nous avons dit l'état d'esprit favorable à la Chambre des commissaires-priseurs constate dans son livre que « les imprimeurs et les directeurs de journaux ont l'habitude de faire des remises ». Il cite des arrêtés et une circulaire de 1891 ordonnant que le commissaire-priseur en fasse bénéficier son client. On a écrit qu'il s'était produit des abus. Nous devons à la vérité de dire qu'aucune de ces plaintes n'a été à Paris étayée sur un commencement de preuve.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est regrettable que le grand collectionneur français ou étranger ne puisse librement faire faire à ses frais où et comme il lui convient le catalogue illustré et coûteux de sa collection. Est-ce bien le rôle voulu par la loi de 1843 que de transformer le commissaire-priseur en entrepreneur de publicité? La loi interdit aux commissaires-priseurs de gagner sur ces dépenses : il n'est qu'un mandataire de son client : pourquoi garderait-il ce privilège qui, en droit, ne doit rien lui rapporter... si, en fait, il ne lui rapporte rien?

Qu'est-ce étymologiquement et historiquement qu'un commissaire-priseur? C'est un préposé aux « prisés », c'est-à-dire, en vieux français, aux estimations. Ils se sont appelés tantôt « huissiers-priseurs » tantôt « jurés-priseurs ». Mais le terme « priseur » employé par tous les édits de l'ancien régime, indique clairement que leur principale attribution est de priser, d'estimer, d'expertiser : or, en fait, actuellement dans toutes les grandes ventes, le « commissaire-priseur » se double d'un « expert-priseur » qui remplit son rôle.

Le public suppose que le commissaire-priseur apprécie les objets, qu'il les expertise, qu'en un mot il les prise. Le public en ceci est d'accord avec le préambule de l'édit du 16 octobre 1696 qui parle de la « connaissance nécessaire pour faire une juste estimation du prix des meubles ». Mais le public n'est pas d'accord avec les faits, puisque le commissaire-priseur est généralement un ancien clerc de notaire assez riche pour acheter une charge et qu'il se peut fort bien qu'il n'entende rien aux objets qu'il vend le plus cher. Il faut croire que plus l'histoire de l'art s'étendait et se compliquait, moins étaient nécessaires « les connaissances » requises par l'édit de 1696, pour faire une « juste estimation des meubles ».

Les commissaires-priseurs ont senti leur incompétence et ils ont appelé des experts. Mais ils se sont gardés de les payer sur le tarif à eux alloué pour faire une estimation. Ils ont ajouté la note des experts à la leur; et c'est ainsi que dans toutes les ventes artistiques les experts doublent les commissaires-priseurs et font la besogne pour laquelle ceux-ci ont été institués, c'est-à-dire « prisent les meubles ». Or, en cas d'estimation inexacte, d'attribution erronée, quel est celui qui est responsable? Est-ce le commissaire-priseur, ou est-ce l'expert? Des deux fonctions qu'indiquent leur titre, les commissaires-priseurs ont gardé la plus lucrative et celle qui fait courir le moins de risques. Ils restent commissaires. Mais ils ne sont plus « priseurs ». Et ils passent aux experts avec la seconde moitié de leur fonction toutes les responsabilités qui en découlent et qui sont les plus lourdes. En cas de fausse attribution c'est l'expert qui est responsable et non le commissaire-priseur, si nous en croyons du moins les avis les plus compétents et la coutume généralement suivie; car les commissaires-priseurs ont toujours pris soin qu'aucun procès ne vînt sur ce point fixer une jurisprudence qui, si elle avait décrété leur responsabilité, leur eût imposé des risques forts lourds, et, si elle avait rendu les experts responsables, eût fait disparaître leur propre inutilité.

La confusion entre le rôle de l'expert et celui du commissaire-priseur est constante. Elle apparaît tout au long de l'étude fort intéressante sur *Les grandes ventes* parue dans la *Revue de Paris*. L'auteur, à chaque étape de la vente,

associe commissaire-priseur et expert : c'est le commissaire-priseur et l'expert qui, ayant consulté l'état du marché, conseillent le choix d'une date à l'amateur. C'est, dit-il, « de leurs soins, de leur travail, de leur compétence, de leur correction, que dépend le succès de la vente ». Ce sont leurs avis communs qui décident du choix de la salle où doit se faire la vente. Ce sont eux qui, mêlant leurs efforts, disposent fébrilement les objets exposés un jour ou deux, accrochent les tapisseries, rangent les meubles, placent les tableaux. Le lendemain, ils sont là, pendant l'exposition, redressant une erreur, une légende, expliquant le mérite des choix injustement critiqués, combattant le dénigrement systématique ou l'indifférence hautaine. Tout au long de cette description du mécanisme des grandes ventes, le commissaire-priseur apparaît quelque peu comme la mouche du coche.

En dehors de l'enchère proprement dite, la seule besogne personnelle du commissaire-priseur se borne au louage de la salle, à l'envoi des catalogues, à une entreprise de publicité, à régler les frais de vente, à une besogne de « manager » et de comptable. Le travail le plus délicat ne lui incombe pas : c'est l'expert qui compose la description des objets dans les catalogues, qui en opère le classement : c'est lui qui en donne les dimensions exactes, qui, pour les pierres précieuses, en indique le poids. Qu'une erreur, qu'une faute d'impression est chose grave ! L'authenticité, c'est l'expert qui la recherche, l'examine, prononce. Le travail est si délicat que pour les livres, pour les gravures les usages accordent à l'expert non pas 3 p. 100 mais 5 p. 100. Et le commissaire-priseur ? Il travaille moins, il touche plus !

Selon le Conseil d'État, « il est reconnu par l'expérience que le droit exclusif dont jouissent les commissaires-priseurs forme un impôt beaucoup plus onéreux aux particuliers qu'il ne leur est utile... Leurs fonctions ne seraient pas moins bien remplies, et le seraient à moins de frais, ainsi qu'elles le sont ailleurs par les notaires, greffiers et huissiers ».

Que l'impôt soit onéreux aux particuliers, nul ne le conteste. Que selon l'expression du Conseil d'État, il soit « moins utile au particulier » ; c'est ce que nous allons tenter de démon-

trer. Il faut consulter le *Manuel pratique des commissaires-priseurs*, par M. Constant. Si l'on cherche à la table de son livre le mot « responsabilité », on y découvre que le seul service que rende le commissaire-priseur à son client, c'est d'être « personnellement responsable du prix des adjudications faites sous son ministère ». Si, ce qui ne s'est jamais rencontré, le commissaire-priseur n'était pas solvable, le client aurait recours contre « les fonds de la bourse commune affectés comme garanties principales au paiement des deniers produits par les ventes » et qui sont « saisissables ».

Il faut reconnaître que les intérêts du client sont ici protégés. Une grande charge telle que celle que nous citons plus loin, faisant officiellement, telle année 520000 francs de recettes et une bourse commune produisant en 1912 plus de 2 millions : voilà des garanties de paiement sérieux.

C'est un service qu'il faut rémunérer largement, dit-on. Oui, si le commissaire-priseur avait quelque crédit à faire. Mais la vente est toujours au comptant[1], ce qui allège singulièrement les risques des commissaires-priseurs. Les enchères s'allument; quelqu'un dans la foule mise un gros prix; ou bien il est connu : c'est un notaire agissant pour le compte d'un tiers, un financier, un marchand, un rentier, connus pour riches. Le commissaire-priseur lit la carte qu'on lui fait passer, et en fait il attend au moment de la remise de l'objet d'art, ou au lendemain pour être payé. Ou bien, c'est un inconnu qui n'a nul crédit et le commissaire-priseur, comme la vente est faite au comptant, s'il n'est pas payé de suite n'a qu'à remettre l'objet « à la folle enchère ».

En fait, à Paris, pour les grandes ventes, les responsabilités du commissaire-priseur se réduisent à connaître son « Tout Paris », à distinguer dans l'assemblée des amateurs, ceux auxquels il peut faire un crédit de quelques jours. Quel est le commerçant qui n'encourt pas le même risque d'endosser la traite d'un insolvable ou de livrer marchandise à un escroc? Les risques des commissaires-priseurs sont de beaucoup inférieurs à la moyenne de ceux des commerçants : leurs bénéfices sont incontestablement plus assurés. Voilà

1. Le commissaire-priseur peut faire les ventes à terme s'il veut, mais pour les ventes artistiques ce n'est guère l'usage.

le seul service qu'en droit un commissaire-priseur rende à son client.

En fait, il lui en rend un plus grand : il anime les enchères. Mais rien dans la loi, rien dans les conditions exigées pour l'achat d'une charge de commissaire-priseur ne prépare celui-ci à cet art qui est une forme particulière du maniement des foules. Rien dans son passé de clerc de notaire ne prépare le commissaire-priseur à connaître ce que l'on appelle la « psychologie des foules ». En fait, les habitués des grandes ventes citent tel commissaire-priseur connu qui, peu à peu, aux dépens de ses premiers clients, a fait des progrès dans la conduite des enchères.

Deviner dans la salle les hésitants, presser leur désir, forcer leur volonté, doubler chez l'enchérisseur le désir de posséder l'objet par le désir de tous, par cette excitation mystérieuse qui, au milieu d'une foule, fait fléchir les résolutions préméditées, mettre du jeu dans la poursuite des objets d'art, en multiplier le prix par la suggestion des offres qui s'entrecroisent, des exclamations ou des étonnements de la foule, entraîner chacun par le jeu du marteau qui, suivi par tous les yeux, désigne, voltige, appelle, attire, se suspend au-dessus de l'enchère, c'est un art... c'est même un art qui rapporte! Tel coup de marteau, cette année même, a rapporté 72 000 francs.

La loi l'apprécie au-dessus de l'art de l'artiste puisque même si le texte de M. Hesse eut été appliqué à cette vente, Degas, pour *les Danseuses à la barre*, vendues 435 000 francs, n'aurait touché que 8 700 francs, tandis que le marteau du commissaire-priseur a, lui, touché 26 100 francs. De la supériorité sociale du marteau sur le pinceau!

***

Que, selon la formule du Conseil d'État, l'impôt prélevé par les commissaires-priseurs à leur profit soit onéreux aux particuliers, quelques chiffres suffiront à le démontrer.

On sait que les commissaires-priseurs versent à une bourse commune la moitié des droits proportionnels qui leurs sont

alloués sur chaque vente. En 1840, peu avant la loi du 13 juin 1843, homologuant les tarifs des commissaires-priseurs, la bourse commune à Paris rapportait 3 455 francs; quelques années plus tard, en 1857, son rapport était de 4 445 francs. En 1912, la même bourse commune a rapporté six fois plus : 26 843 francs. Comme Paris compte 82 commissaires-priseurs, c'est donc un impôt de 2 201 126 francs qui fut en 1912 prélevé sur le commerce des arts pour des fins privées, lourde charge dont les bénéficiaires sont non pas les organisateurs même des ventes, mais tous ceux qui se sont donné la peine d'acheter une charge.

Car aujourd'hui on achète une charge comme au XVIIe siècle un régiment pour n'y pas aller ; certains commissaires-priseurs sont connus pour être inconnus à l'Hôtel des ventes ; nul texte ne les oblige à travailler, mais leurs collègues travaillent. Ils vivent à leurs dépens, et laissant quelques-uns d'entre eux, actifs, hommes d'affaires, laborieux, diligents et dont les noms sont sur toutes les lèvres se faire un revenu de plus d'un demi-million par an, ils préfèrent une médiocrité oisive que dorent les revenus de la bourse commune. Ceux-là sont des sages qui achètent une charge comme un titre de rente d'un meilleur revenu.

Car ce n'est pas un titre ordinaire, puisqu'il est garanti par un impôt avec affectation spéciale de 3 p. 100 sur toutes les ventes, ni un pauvre titre d'un revenu vulgaire de 3 p. 100, puisqu'il rapporte du 18, du 20 p. 100 sans fatigue ni travail; les quelques chiffres qui suivent sont authentiques :

Il est une charge qui fut vendue en 1909, 100 000 francs : elle fut payée sans travail, sans labeur en cinq ans. En effet la bourse commune rapportait, en 1909, 17 000 francs; en 1910, 14 799 francs; en 1911, 20 430 francs; en 1912, 26 843 fr. 90, soit 80 000 francs en quatre ans. L'année 1913 compléta les 20 000 francs manquant.

Un peu de travail, quelques vacations d'inventaires, des honoraires personnels, quelques prisées ou partages amiables doublent ce chiffre pour la plupart des charges : l'une d'elle, vendue dernièrement, rapporta, de 1908 à 1913, 252 000 francs : la moyenne annuelle fut de 50 000 francs;

or son prix d'achat fut de 180 000 francs; en trois années et demie son titulaire voit donc ses débours remboursés.

Telle autre grande charge rapporta entre 1901 et 1906, à une époque antérieure aux dernières grandes ventes, une *moyenne annuelle* de 420 000 francs; elle fut vendue 750 000 francs; en moins de deux ans elle fut donc payée.

Le ministère de la Justice ne donne son agrément à la cession d'un office qu'après avoir pris connaissance du contrat de vente. La loi interdit les contre-lettres[1]; la loi punit les faux marchés; la loi oblige le nouveau titulaire d'un office ministériel de prêter à la barre du tribunal, solennellement serment. La vente ne doit comporter à l'égard du fisc et du ministère de la Justice, ni fraude, ni majoration secrète, et, quelle que puisse être à cet égard notre opinion personnelle, nous ne nous permettrons pas d'avancer que des hommes presque magistrats, revêtus tout au moins d'une part de la puissance publique, munis d'un monopole, pénètrent dans leur charge par la porte basse d'un faux serment.

*
* *

Il ne s'agit pas de porter atteinte au monopole des commissaires-priseurs. Nous ne soulevons pas la grosse question du rachat des offices; il s'agit simplement de modifier une loi postérieure de près d'un demi-siècle aux textes instituant les commissaires-priseurs. C'est en 1843 que la loi a fixé leur tarif. Cette loi, inspirée d'antiques ordonnances faites pour des marchands d'habits, ne prévoyait pas qu'un coup de marteau dût un jour rapporter 72 000 francs. Elle ne soupçonnait pas les grandes ventes modernes. Celles-ci sont un fait nouveau; il suffit à justifier la revision, non pas des lois instituant le monopole des commissaires-priseurs, mais d'une loi postérieure édictant un tarif. En droit comme en fait, notre proposition est légitime.

Peut-être les commissaires-priseurs auront-ils l'esprit de

1. Loi de finances du 27 février 1912 (art. 6), complétant la loi du 23 août 1871 et modifiant la loi du 25 juin 1841.

faire contre fortune bon cœur. Peut-être auront-ils assez de sens politique pour lier leur cause avec celle des artistes. Contre leur monopole se sont produites à la Chambre de véhémentes critiques. Chaque année le ministre des Finances propose d'élever l'impôt sur les ventes de meubles. Peut-être comprendront-ils qu'ils sont à l'heure où il faut chercher des alliés. Leur splendide et fructueux isolement est trop périlleux.

« Si vous touchez aux commissaires-priseurs, votre loi ne passera pas », nous a-t-on dit. Bon gré mal gré nous dûmes y toucher. Et la loi passera, car nous avons pour nous la justice et l'opinion publique.

ABEL FERRY

POÉSIES

I

ARGENTON

*

Si jamais j'ai vécu de ta vie, ô nature!
Ce fut aux premiers jours de mon passé breton.
Sur la côte sauvage et morne d'Argenton
Je revois mon enfance errant à l'aventure
Et l'auberge où, le soir, pour toute fermeture
En travers de la porte on calait un bâton.

La maison était pauvre, et l'hôtesse était vieille,
Bonne comme le pain, mais d'un aspect fort laid.
Elle avait l'œil humide et le nez violet;
Sans doute, elle aimait trop caresser la bouteille,
Mais, dans tout le pays, n'avait pas sa pareille
Pour tourner une crêpe et dorer un poulet.

A part quelque pêcheur ou, deux fois la semaine,
Transportant de la soude en ville, un charretier,
Rarement paraissait une figure humaine.
En uniforme vert, seul un brave douanier,
Son arme en bandoulière avec sa gourde pleine,
Suivait dans les ajoncs le raide et haut sentier.

Des vaches au flanc maigre, aux étroites mamelles,
Venaient l'après-midi sur les grèves, avec
Le taureau pacifique, et maigre et noir comme elles;
Cherchant pour s'y coucher un lit de sable sec,
Elles se laissaient choir ou, sur leurs jarrets grêles,
D'un mufle résigné flairaient le brun varech.

Rien autre ne vivait, sauf la mouette qui vire
Et plonge brusquement au poisson qui l'attire;
Les cormorans perchés aux pointes des îlots
Et séchant leur plumage en deuil; parfois le dos
Du marsouin monstrueux tanguant comme un navire
Qui tour à tour entr'ouvre ou soulève les flots.

* *

Dehors, la matinée et la journée entière,
On laissait au logis les souliers et les bas;
On arpentait pieds nus la plage ou la bruyère;
On grimpait en s'aidant des genoux et des bras
Pour atteindre la grasse et dure casse-pierre
Qu'aux fentes du granit on voit verdir d'en bas.

Avec un peu de toile au bout d'une baguette
Une heure on explorait, parmi les rochers creux,
La mare transparente où file la crevette,
Où chemine le crabe agile et belliqueux
Qui, de ses yeux en boule ayant vu qu'on le guette,
Court s'abriter parmi les goëmons visqueux.

Un mouchoir suffisait pour rapporter la pêche
Dont on était très fier sinon très bien nourri,
Et lorsqu'ayant marché dans l'herbe rude et sèche
Et sur les rocs aigus, le pied s'était meurtri,
On savait le moyen d'être vite guéri :
On entrait un instant dans les flaques d'eau fraîche.

Malgré l'orage au ciel et l'écume au brisant
Et le vent fou qui fait le frisson des soirées,
Septembre nous plaisait, mois des grandes marées :
Car nous trouvions alors, aux heures du jusant,
Un abondant trésor de coquilles nacrées
Parmi les monceaux d'algue et le galet luisant.

Puis, quel plaisir au bain, lorsque la mer est forte,
Quand le flux et reflux vous emporte et remporte,
De rouler sous la vague en tenant clos les yeux!
Et le soir, emplissant de tumulte les cieux,
Du pied de la falaise à la verdure morte
L'Atlantique semblait nous faire des adieux.

* * *

Argenton! souvenir de ma septième année!
Tu m'es demeuré cher, et sans t'avoir revu
J'achèverai pourtant ma longue destinée...
A quoi bon revenir vers ce qu'on a connu?
L'eau pure rafraîchit une rose fanée,
Mais rien ne rend la vie au jour déjà vécu.

Je me dis que ta côte aujourd'hui se décore
De châlets élégants flanqués d'un casino.
La voix de l'Océan ne se tait pas encore;
Elle s'élève aux cieux dans la paix de l'aurore;
Mais, le soir, elle lutte avec un bruit nouveau :
Le cri d'un phonographe ou le son d'un piano.

Le cricket, sur ta grève, a remplacé les quilles;
On ne voit plus d'enfants pieds nus sur le chemin,
Mais des messieurs, ayant, comme les jeunes filles,
Par crainte du soleil, une ombrelle à la main,
Drapés dans un peignoir et chaussés d'espadrilles
De peur de se blesser les pieds pendant leur bain.

Et la vieille et rustique auberge, où donc est-elle?
C'est en vain qu'aujourd'hui la chercheraient mes yeux,
Et je gagerais bien que, dans les mêmes lieux,
Une maison, avec belvédère et tourelle
Et vérandah fleurie aux rideaux de dentelle,
Arbore à sa façade un nom prétentieux.

Dans ce pays de rêve où naquit ma pensée
Portant confusément l'œuvre du lendemain,
Où mon âme d'enfant timide fut bercée
Aux bruits de l'infini dans le silence humain,
Des sirènes d'autos font entendre au lointain
L'affreux gémissement d'une bête blessée.

II

LA JEUNE FILLE EN BLANC

Séchant l'eau dans la vasque et brûlant le feuillage,
Un dur soleil de juin
Du haut d'un ciel d'azur sans souffle et sans nuage
Sévit sur le jardin.

Elle franchit la grille aux fers dorés, et gagne
Par un sentier couvert
Le bois de pins, qui pend au flanc de la montagne,
Éternellement vert.

Elle va, blonde svelte et tout de blanc vêtue,
Et loin de la maison,
Au pied d'un noir mélèze elle s'est étendue
Sur un lit de gazon.

La tête mollement renversée en arrière,
Elle semble dormir;
Mais l'œil, au battement léger de la paupière,
Est prêt à s'entr'ouvrir.

La nuque aux frisons d'or avec grâce repose
Sur les deux mains en croix ;
Un reflet de soleil joue à son coude rose
Avec l'ombre du bois...

III

TRÉSORS PERDUS

Lorsque, dans la fraîcheur du matin de printemps
Et fraîche comme lui, l'enfant de dix-huit ans,
Assise sur le bord de sa couche défaite,
A, devant son miroir, tordu ses blonds cheveux
Et, les bras relevés au-dessus de sa tête,
Piqué l'écaille brune avec ses doigts nerveux,
Qui donc fut là pour voir le geste qui dessine,
En lui cambrant la taille et gonflant la poitrine,
Les contours animés du corps souple et charmant?
Geste qui l'offrait toute au désir de l'amant!
Qui donc, en cet instant d'aurore et de promesse,
Pour admirer sa grâce et tomber à genoux?
Pour répondre à son cœur et combler sa jeunesse
En lui disant : « Je t'aime et je suis ton époux »?
Que de trésors perdus! que de fleurs — les plus douces —
Qu'à se flétrir sur pied condamne leur destin!
Mourez, pétales blancs, dans le buis et les mousses,
Puisque, pour vous cueillir, nul ne passe au jardin.

IV

DANS L'HERBAGE

Ainsi, selon les bras, la tâche est répartie :
Vous, vous ferez la guerre à ces bouquets d'ortie ;
Vous déracinerez le chardon impudent
Et l'herbe acide et rêche et pareille au chiendent
Qui, dans ce coin du pré, se dresse en haute touffe
De sorte qu'en dessous le trèfle blanc étouffe.

Moi, je prends la brouette et l'emplis de fumier;
Car je veux engraisser le pied de ce pommier
Dont le tronc reste frêle et la greffe hésitante
Et qui, faute de soins, décevrait notre attente.
Cet autre pousse en bois : par ses jets vigoureux
Digne d'avoir un jour des fruits beaux et nombreux!
Mais, afin que la sève utilement travaille,
Aussitôt le printemps, il faudra qu'on le taille.
J'en vois un qui se courbe et ne vient qu'à regret;
Cette branche, trop longue, un jour de vent romprait.
A l'aide d'une perche, en respectant l'écorce,
D'un coup d'épaule on va le redresser de force.
Prenons un bois fourchu; qu'en la terre enfoncé,
D'abord il y demeure, obliquement fixé:
On le rapprochera plus tard, mais à mesure
Que, docile, le tronc se relève et s'assure
Pour redevenir droit comme le peuplier
Qui sous le vent du nord s'agite sans plier.

Eh bien, qu'est-ce là-bas? Ce travail en famille
Fait sourire un passant qui nous voit de la grille?
Ne nous étonnons pas : sans doute un citadin
Qui s'imagine, après quelques tours au jardin,
Quelques pas au dehors, connaître la campagne
Et que, devant la mer ou les bois, l'ennui gagne
Entre bridge et tennis, et s'il ne doit, le soir,
Dans un château voisin dîner en habit noir...
A moins que ce ne soit un brave homme peut-être
Qui s'attendrit devant ce spectacle champêtre
Et qui, sorti jadis d'un rustique berceau,
Garde en son cœur le vieil idéal de Rousseau.

IV

LA RÉCOLTE DES POMMES

Les heures de l'été sont bien vite passées!
Déjà les cyclamens, dont les touffes pressées

Font en plein jour un clair de lune sous les bois,
Nous annoncent l'automne avec la nuit hâtive.
Voici que le prunier se dépouille, et qu'arrive
Le temps de récolter les pommes et les noix.
J'ai là, sous le hangar, une gaule de frêne
Droite et souple, et trois fois aussi haute que nous;
Prenez-la; mais, de peur que le poids vous entraîne,
Quand vous la brandirez, mesurez bien vos coups.
En faisant choir feuillage et fruits par avalanches
Vous causeriez de gros dégâts parmi les branches :
Car tout ce bois qui vient tomber sur le gazon,
Ce sont pommes de moins pour une autre saison.
Plutôt que de frapper, tentez, s'il est possible,
D'introduire d'en bas la perche au bout flexible
Entre ces deux rameaux que font ployer les fruits;
Imprimez-leur ensuite une faible secousse :
Tout tombera. L'année est pluvieuse et douce;
Les herbages sont verts; l'eau monte dans le puits,
Et pour en retirer un plein seau qui déborde
Il faut, moins qu'au printemps, laisser filer la corde.
Voilà pourquoi les fruits de bonne heure ont grossi;
Pourquoi la pomme lourde aisément se détache,
Roule dans l'herbe humide et profonde, et s'y cache.
Donc, ouvrez bien les yeux! mais servez-vous aussi,
Par moments, de vos mains pour faire place nette
Et, sous l'herbe, sentir la furtive reinette;
Passez et repassez par les mêmes endroits.
Enfants! avez-vous peur de trouver sous vos doigts
La limace gluante et noire qui se traîne
Ou de voir un crapaud faire un bond devant vous,
S'arrêter immobile à quelques pas à peine
Et vous fixer longtemps de ses yeux gros et doux?
Bête disgrâciée, utile et familière,
Dont la voix de cristal est si triste la nuit,
Et que l'homme stupide écrase à coups de pierre
Sous prétexte qu'elle est affreuse, et qu'elle nuit!
Épargnez le crapaud et son frère en services
Comme en douleurs, le pauvre et sombre hérisson,
Lapidé comme lui, pour l'inepte raison

Qu'il épouvante et fait avorter les génisses.
Mais déjà le soleil est bas sur l'horizon
Et la brume du soir, frissonnante et malsaine,
Monte de la rivière et gagne au loin la plaine.
Amenez la brouette, et chargeons ce panier
Et, près de lui, ce sac bien rempli, le dernier.
En route ! poussez-moi cela, d'un pas alerte,
Vers la vaste remise au vent de l'est ouverte,
Là, sur un terrain sec et dans un courant d'air,
Le fruit dur, avec soin mis à part du plus tendre,
Ne s'amollit qu'avec lenteur et peut attendre,
Pour être pressuré, les premiers jours d'hiver.
Et venez à présent, dans la chaude cuisine,
Nous asseoir tous, devant la table, sur le banc;
Car les bons travailleurs, en attendant qu'on dîne,
Peuvent bien déboucher un litre de vin blanc.

V

FIN DE JOUR D'HIVER

L'étendue a pâli; de fines toisons blanches
Passent dans les hauteurs de l'air silencieux.
Je crois voir, à travers le dur réseau des branches,
La nudité des champs frissonner sous les cieux.

Au dehors, a cessé toute la vie humaine.
Quelques vitres déjà s'éclairent de quinquets;
Mais les jeunes chevaux hennissent dans la plaine
Ou galopent en cercle autour de leurs piquets.

Et, cependant qu'à l'ouest la dernière colline
Se découpe, un instant, d'un trait net et vermeil,
Voici, rangés au toit du manoir en ruine,
Les hiboux observant la chûte du soleil.

FRÉDÉRIC PLESSIS

LE RETOUR DE LA MECQUE

EL TOR

L'ordre de départ est arrivé il y a deux jours et nous voici tous réunis sur le quai de Suez en ce début de novembre. Que savons-nous du grand voyage que nous allons entreprendre. Peu de choses en somme : que pendant deux à trois mois nous allons camper dans un lazaret immense bâti dans le désert, au pied du mont Sinaï, au bord de la mer Rouge; que nous allons arrêter au passage tous les pèlerins qui reviennent de La Mecque et que nous ne les rendrons à la circulation que nets de tout microbe qui pourrait nuire à la santé du monde.

Membres du service quarantenaire international, nous formons une colonie médicale des plus cosmopolites, Anglais, Français, Allemands, Autrichiens, Belges, Russes, Italiens, à côté de nos confrères d'Orient, sous l'étendard jaune des quarantaines marqué de l'étoile et du croissant d'Égypte. Un Conseil imposant qui siège à Alexandrie nous dirige; le président est un Anglais : le Dr Ruffer; le vice-président un Français : le Dr Briend, et le secrétaire-général un jeune Pacha : M. Zananiri.

Rien n'est amusant comme l'extraordinaire diversité des milieux où nous sommes appelés à travailler. A Suez, où passent sous nos yeux les passagers de tous les bateaux, c'est une vie de pilote. A El Tor, où défilent les Musulmans reve-

nant de La Mecque, c'est la solitude dans le sable et le soleil. A Port-Saïd, c'est le repos, les heures lentes; et, partout, c'est la rencontre imprévue de notre génération scientifique qui vient de naître et du vieux monde que des milliers d'années n'ont guère changé; c'est le contraste de nos blouses stérilisées, de nos étuves perfectionnées, de nos microscopes, avec les haillons, les paquetages de tapis centenaires et d'étoffes rares de nos clients malgré eux, — scheiks vénérables que l'on douche, harems affolés qu'on expose au soleil, Bédouins que l'on emploie à vaporiser des antiseptiques...

C'est un conte à ravir un écolier avide d'aventures, que notre départ sur un bateau-hôpital, un bateau-mission, prêt, semble-t-il, pour quelque expédition fabuleuse.

Dans le dernier rayon de six heures, sur le pont avant et sur la plage arrière, Égyptiens, Syriens, Barbarins, Soudanais; longues galabias indigo, à côté de corbeilles de mandarines; fellahs en manteau noir à l'abri des balles de luzerne verte, pantalons bouffants, boléros brodés au milieu de cages à poulets et de dindons effarouchés. Cette foule bariolée va peupler demain notre désert. Ce sont nos boulangers, nos bouchers, le plombier qui surveillera nos précieuses sources, l'infirmier qui soignera nos malades, le fossoyeur qui les enterrera... Nous emportons tout avec nous, voire même en un box improvisé les chevaux sacrifiés aux sérums et le bœuf qui demain fournira notre rosbif.

A l'heure du dîner, autour d'une immense table, quarante jeune gens ont pris place, tous docteurs, tous coiffés du tarbouch (fez) officiel pour honorer un vieux pacha d'Égypte qui préside. Combien de nationalités, combien de langages! La conversation, il est vrai, va son train en anglais et en français, mais chacun, dans un aparté avec le voisin, se retrouve à l'aise dans sa langue natale : arabe, turque, grecque, italienne, allemande.

Le pacha est très entouré. Est-ce à cause de son grand âge ou bien des excellents cigares qu'il distribue avec ce plaisir de donner propre aux grands d'Orient? Ses yeux vagues voient à peine; mais, pour diriger cette vieille Égypte peu clairvoyante, on lui a adjoint un solide Anglais de grande taille et de belle jeunesse! Le gars d'Irlande n'a pas une

morgue exagérée et ce vieillard délicat, qui s'appuie sur ce grand garçon, est une image assez juste de la protection anglaise sur l'Égypte.

Le bateau part doucement, tandis que les conversations s'animent, que les fumées de tabac d'Orient estompent les ors et les lumières... A l'aube de sept heures, oh la belle surprise! Trois sommets surgissent, hauts dans le ciel : le Serbal, le Djebel Moussa et le Sinaï. Ils sont là tout près, surplombant l'étroit chenal où nous avançons. Les deux rives sont un désert où l'eau douce n'a mis ni sa ligne claire, ni ses richesses vertes. Mais cette roche nue étalant dans la clarté ses rouges ardents, ses ocres, ses gris bleutés, forme un fond de tableau d'une surprenante beauté, rien qu'avec des lignes et de la lumière.

Tout à coup, au détour d'un promontoire, un bois de palmiers, une jetée minuscule, des maisons basses, un village au bord de l'eau, c'est El Tor, l'antique Elim, dit-on, où les Israélites trouvèrent, quelque deux mille ans avant nous, douze sources d'eau pure et des palmiers sous lesquels ils s'arrêtèrent.

C'est là aussi que se termine notre voyage. Un canot à vapeur vient à notre rencontre et nous faisons au port une entrée solennelle tandis que s'avance un petit train qui jette aux échos endormis l'appel joyeux de son sifflet.

*
* *

Nous y voilà enfin dans ce beau désert doré, nous foulons le sable tiède où le campement a dormi pendant les trois quarts de l'année. Est-ce pour avoir été tant chauffé par le soleil qu'il a pris une belle couleur de pain cuit? Le sol, les murailles, les géantes montagnes, tout semble patiné du même jaune ardent qui vient expirer dans le bleu de la mer Rouge.

« El Tor — disent les documents de l'hygiène internationale — a été de tous temps le lieu d'élection des quarantaines. » S'est-on aperçu aussi que l'air y est vif et léger, qu'une lumière radieuse l'éclaire et qu'un décor harmonieux l'enveloppe? Qui sait si la cure de beauté n'a pas été « l'adjuvant

précieux » (comme on dit en langage médical) de ces résultats surprenants !

Le petit train qui s'essouffle à la montée nous dépose devant une grande maison grise qu'allègent terrasses et balcons : le *home* des médecins. Le *mess,* comme on dit ici, nous offre un demi-jour bienfaisant, une grande salle où le thé est servi au milieu des roses, des chambres fraîches où le bois sec craque et des salles de bains. Nous sommes loin de la tente du Bédouin, de son fusil, de son chameau et de son ordinaire de « saucissons de dattes » et de rôts de bouquetin ! Mais ne nous plaignons pas du menu anglais, de l'eau chaude et des divans, le désert doré est si beau vu de cet abri confortable qui douillettement nous garde du vent et du soleil ardent !

Du haut de notre terrasse et d'un coup d'œil nous venons d'apercevoir tout le camp. Au bord de la mer, les petits pavillons alignés qui abritent les Puissances — nous appelons ainsi l'électricité, l'usine des eaux, l'intendance et le télégraphe — autant de petits temples auxquels nous rendons un culte dévot. Que ferions-nous sans vous, bonnes déesses gardiennes des vivres, de la lumière et de l'eau ?

Derrière cette petite ville, déjà habitée, des quartiers encore vides attendent les pèlerins : un vaste batiment où ils subiront le premier triage, la première purification. Puis, sur trois kilomètres de longueur, des cours géométriquement dessinées par un jeu de grillages et où s'alignent des maisons et des tentes. Tout cela a l'air d'un village exotique d'exposition ; c'est neuf, propre, régulier : ce sont les sections où, cinq cents par cinq cents, les pèlerins passeront patiemment leurs sept à dix jours de quarantaine. Derrière ces sections, réservées aux bien-portants, le quartier des malades, l'hôpital, dont les pavillons séparés sont semés à même le sable. Le Harem, pour les femmes, est à l'écart. La dysenterie et la chirurgie ont d'immenses et tristes palais. Le choléra, isolé par un double rang de grille, hante un monastère mystérieux avec ses promenoirs, ses maisonnettes écartées, comme si d'invisibles anachorètes y venaient chercher un abri en se fuyant les uns les autres. Le laboratoire ouvre ses larges vitres sur la vie, mais sa petite porte arrière conduit à la Morgue et cache le cimetière.

Ce qui nous plaît et nous attire mieux que ces savantes con-

structions, c'est là-bas, près de la mer, un grand coin de verdure qui surprend dans ce désert stérile : des murs qui croulent sous les arbres et les fleurs, des palmiers immenses qui fléchissent dans le vent, des troupeaux qui vont et viennent. Tout est calme et rustique comme aux temps lointains où El Tor ne connaissait que le va-et-vient des moines agriculteurs et c'est vers cet éden paisible que nous allons diriger nos pas en ce matin de recherches et de curiosité.

Il faudrait monter jusqu'aux amandiers fleuris du couvent du Sinaï pour retrouver ces verdures et cette ombre, oasis de repos pour les yeux éblouis. De noirs bédouins jardinent comme des enfants maladroits. Un âne aveugle tourne une roue dont l'eau ruisselle et va se perdre sous des fleurs. Une biche couleur de feuille d'automne glisse sous une treille où les raisins ne poussent plus. Trois buffles mélancoliques sont couchés sur un tapis de sable auprès des palmiers dont le pied se cache sous un lit de feuilles. Nous allons au hasard de ces collines parées d'arbres; tantôt la mer apparaît comme un éblouissant émail, tantôt nous ne voyons plus que le ciel entre les palmes. On entend les vagues qui roulent tout près sur la côte; des pêcheurs chantent dans l'eau où ils poursuivent les poissons qu'ils attrapent à la main; un profil de falaise s'irise au loin.

Dans la lumière de midi tout est beau, la plus humble pierre grise, les cuivres polis des usines, les volets verts des maisons et jusqu'aux réservoirs d'eau fraîchement repeints au minium et qui semblent, au sommet des maisons, quelque fleur éclatante posée en cocarde au bord du toit.

Il y a longtemps que nous marchons dans le sable léger quand notre course se heurte à un grillage. Qui s'en serait douté? Nous étions dans une cage. Pour nous isoler des rares humains qui peuplent ces solitudes, une barrière hermétique a été posée et des sentinelles, de place en place, en gardent les issues.

Une cage, est-ce possible ! Nous avons marché pendant des heures, traversant une ville, un hôpital, un bois de palmiers, un vieux couvent en ruines ! Alors, ne nous plaignons pas trop. Les mailles de fer laissent à nos yeux la vision de l'espace libre et la cage est si vaste que nous ne risquons pas d'y heurter trop souvent nos ailes.

*
* *

Les pèlerins sont annoncés... O pèlerin, noble pèlerin, il faudrait la voix mâle du chœur antique pour redire ton courage et tes peines! Vieux pèlerin qui égrenas tes jours à l'ombre de la mosquée natale, tu t'embarques héroïquement pour l'Arabie lointaine à l'âge où l'on aime le repos. Pèlerin malade, pèlerin infirme, pèlerin pauvre, chargé de femmes et d'enfants! Tous vous partez follement à travers les mers et le désert, en marche vers la Caaba, la sainte mosquée de la Mecque.

Tous les ans à dates fixes les pays musulmans envoient leurs fidèles, 90 à 100000, dit-on. En Égypte et en Syrie le départ a lieu avec une grande solennité et la procession se met en route emportant comme un étendard le dais miraculeusement riche de broderies et de pierres précieuses qui recouvre le tapis sacré.

A Suez, nous avions vu leurs étranges bateaux où flottait le drapeau vert de l'Islam. Ils passaient chargés jusqu'aux mâts de milliers de pèlerins tassés dans un étroit espace et quelquefois, la prière en commun, redite par toutes ces voix, apportait jusqu'au rivage le nom d'Allah.

Il leur restait à traverser la mer Rouge pour atteindre Djeddah et Yambo, les deux ports qui donnent accès à l'Arabie du Hedjaz. Dans ces étroites petites villes privées d'eau par la volonté des habitants qui exploitent à prix d'or leurs mauvaises citernes, dans des logis infects plus étroits que le bateau qu'ils viennent de quitter, les pèlerins attendent le départ des caravanes. Puis ils s'en vont en troupes serrées, les pauvres à pied et les riches à chameaux, vers La Mecque qu'ils atteignent en quelques jours. Gare aux isolés, aux faibles qui tombent sur la route, proie facile pour les Bédouins qui guettent et dont la seule récolte est le pillage et le meurtre des pèlerins attardés! A La Mecque toutes les caravanes se rencontrent pour les mêmes cérémonies, les mêmes jours de fête et de sacrifice.

Il faut avoir lu dans le Coran le dernier pèlerinage que fit Mahomet pour comprendre le pèlerinage actuel qui, depuis

treize cents ans, n'est qu'une exacte reproduction de la visite du Prophète. « Or Mahomet, sentant sa fin prochaine, quitta Médine suivi de ses pieux compagnons pour se rendre à La Mecque. Arrivé à la Caaba, il en fit sept fois le tour et baisa la pierre immaculée, d'une éclatante blancheur, que l'ange Gabriel apporta pour construire la Mosquée. Puis il parcourut sept fois l'espace compris entre deux collines Safa et Marouah. Là, dit l'Écriture, Agar allait et venait, désespérée de voir mourir de soif son fils Ismaïl perdu dans le désert, lorsque Allah, entendant ses plaintes, fit jaillir une source : la Zemzem. Puis Mahomet, monté sur sa chamelle Koswa, s'achemina vers le mont Arafat où Adam et Ève se rencontrèrent après avoir erré par toute la terre et conçurent leur premier enfant. Le Prophète pria longtemps, descendit dans la vallée de Mouna, où l'on place le sacrifice d'Abraham, et sacrifia lui-même soixante-trois chameaux. Il libéra soixante-trois esclaves, autant que les années de son âge, puis il rentra à Médine où il mourut auprès de sa dernière femme Aïsha en l'an 632, onzième année de l'Hégire. »

Suivant ce court récit, les Musulmans imitent aussi docilement que possible ce qu'ils nomment le pèlerinage de l'adieu. Ils entrent à la Caaba, en font sept fois le tour et baisent la pierre sainte que le temps a noircie. Ils puisent et boivent l'eau sacrée de la Zemzem, vont et viennent de Safa à Marouah et campent sur le mont Arafat. Jusque-là les légendes bibliques évoquées rappellent un dieu miséricordieux, le désespoir d'une mère, la naissance d'une source bienfaisante, la réconciliation de l'homme et de la femme dans l'espoir du premier enfant. Mais à Mouna tout change ; Allah devient sanguinaire et exige, pour le rachat des péchés, qu'on immole à grands coups de couteau des moutons qu'on laisse agonisants sur le sol. Huit cent mille, un million d'innocentes bêtes sont sacrifiées en cette journée du Courbam Baïram (sacrifice du mouton).

Alors le pèlerinage est terminé et le pèlerin a droit au beau nom de Hadji-Baba (père pèlerin) qui sera son titre glorieux dans sa famille et parmi ses frères de l'Islam.

Pour faire acte méritoire les pèlerins se rendent presque tous au tombeau du Prophète à Médine, puis les caravanes se disloquent. Celles de l'est reprennent les pistes vers la Syrie,

la Perse, les autres provinces de l'Arabie. Les pèlerins du sud regagnent leurs bateaux pour retourner à Java, en Chine, aux Indes, au golfe Persique. Tous les autres, dits pèlerins du nord, remontent en bateau vers le canal de Suez; ce sont les Turcs, les Syriens, les Égyptiens, les Tripolitains, les Tunisiens, les Algériens, les Marocains, pour la Méditerranée, et les Caucasiens, les Boukhariens, les Criméens, pour la mer Noire. Ils sont 25 à 30 000 à peu près; tous vont être nos hôtes forcés à El Tor où nous les attendons, car, au milieu de ce bel enthousiasme mystique, l'hygiène n'a guère été respectée. Djeddah, la première étape du pèlerinage? — un cloaque. La Mecque? — un carrefour pathologique des plus dangereux. La source sacrée? — un bouillon de culture. Mouna, au nom si doux où se perpétuent les sacrifices? — un foyer de miasmes et de pourriture. Rien n'a trouvé grâce devant les gardiens de la santé du monde. Le Hedjaz, a-t-on dit, est la station de relai de toutes les épidémies entre les Indes et l'Europe, mais El Tor a été placé là pour servir de filtre à ce flot humain qui roule avec soi misères, fatigues et maladies.

Pour le recevoir nous sommes prêts, les premiers bateaux sont annoncés, ils montent sur l'horizon et viennent se ranger dans notre paisible petit port qui s'anime tout à coup du va-et-vient de cette escadre sacrée.

*
* *

Qui n'a vu, au retour du marché, ces pigeons que l'on sort d'une cage les pattes liées et qui rendus à la liberté ne savent ni marcher ni voler et titubent en clignant des paupières. C'est un peu avec les mêmes gestes incertains que les pèlerins débarquent sur la jetée de Tor, perclus de leur immobilité de quelques jours sur le bateau où leur place payée cher occupait si peu d'espace. Ils avancent à petits pas anxieux, jetant de droite et de gauche un regard défiant, les jambes lourdes, les mains encombrées, les épaules fléchissantes. On ne saurait imaginer la charge bizarre qui avec eux a fait le voyage, tout au long d'une invraisemblable série d'étapes. Ce n'est pas seulement le lit de tapis et de coussins, les marmites pour la

soupe, la cruche à eau et le vêtement de rechange : un bon Russe emporte avec lui son samovar avec deux mètres de tuyau, la provision de sucre et de thé pour six mois! L'Égyptien s'encombre de tous les bidons de pétrole qui sont maintenant le seul objet manufacturé des villages fellahs, et cela devient tantôt un fourneau, tantôt un coffre à provisions. Une femme a deux enfants juchés sur ses épaules; une autre qui n'a oublié ni ses médailles en cuivre ni ses bracelets de verre porte sur son dos sa vieille mère paralysée et aveugle.

C'est un lent défilé, sans cesse renouvelé, d'heure en heure, de jour en jour. Toutes les dorures et les vives couleurs des costumes se sont effacées sous la poussière des routes de l'Arabie et les figures ont pris la même expression d'extase et d'éreintement. Cette file lente est lamentable comme une fin de mascarade et aussi touchante qu'un retour de prisonniers de guerre.

Un docteur surveille le débarquement; il cueille les premiers malades, — une figure plus pâle, des pas incertains. Quelquefois un arrêt se produit : deux pèlerins complaisants soutiennent un compagnon qui défaille; c'est un malade qui a tenu debout jusque-là et qui s'agenouille pour mourir; c'est un cadavre que les brancardiers ont trouvé au fond d'une barque, moribond depuis si longtemps que ses parents tassés contre lui n'ont pas su qu'il était mort.

Mais la halte est courte, la file se remet en mouvement, le piétinement reprend et tous s'acheminent vers le bâtiment mystérieux où va commencer pour eux le pèlerinage sanitaire.

Il faudrait écrire au fronton de ces portes immenses, en belles lettres arabes, quelques-unes des maximes rassurantes dont un joyeux Français avait fait un code pour la bonne conduite de la vie : « O pèlerin, ne te frappe pas! Ne cherche pas à comprendre! Tout finira par s'arranger... »

Et c'est vrai. Ne te frappe pas : nous te voulons du bien. Ne cherche pas à comprendre : tu n'y arriverais jamais. Ton obscur cerveau, tout encombré de douces légendes, ne pourrait saisir le sens de nos actes. Mais reste ce que tu es : docile, sans révolte, suis le troupeau silencieux de tes frères résignés. Tout finira par s'arranger.

Nos mesures d'hygiène sont très simples et ne prennent des

allures compliquées que parce qu'elles s'exercent sur des milliers d'individus et dans un temps très court. Nous donnons à chaque pèlerin un bain chaud. Pendant qu'on le frotte et qu'on le décrasse, son vêtement passe à l'étuve. Alors l'un, sortant de l'eau savonneuse, retrouve l'autre sortant de 110 degrés de chaleur; tous deux allégés par cette purification nécessaire. Ceci s'accomplit dans un hall immense nommé « la désinfection ». On se croirait assez dans une usine tapageuse, dans un Kursaal bizarre où passent des infirmiers et des soldats de police, de petits Bédouins portant des paquetages et de grands nègres luisants de savon, des Turcs et des Mongols en chemises de bain; des nurses blanches conduisant des dames enveloppées de noir.

Après le bain et l'étuve, nos bons policemen mettent en file militaire ces gens propres, bien qu'un peu fripés, et les dirigent au pas à travers le sable vers les sections.

C'est le vieux principe d'isolement du Moyen âge. Il n'a point varié, car il est toujours excellent. Dix jours au lieu de quarante, en plein air, au soleil, avec de l'eau pure et l'abri de maisonnettes et de tentes propres pour passer la nuit. Les éreintés retrouvent leur équilibre; la vie tranquille a raison de leur agitation, le repos de leur fatigue et l'eau limpide de leurs intoxications. Nous y avons ajouté une visite médicale qui, chaque jour, prélève les malades comme on enlève le fruit gâté qui menace d'abîmer les autres.

Pour nous, qui courons sans cesse d'une section à l'autre, c'est un spectacle curieux que d'apercevoir nos hôtes : paysans de l'Asie centrale à côté de nègres africains; Boukhariens en bottes de cuir et pelisse fourrée, à l'ombre de leurs splendides tapis, voisins d'une horde de Marocains au regard farouche, vêtus d'une simple chemise de laine bise. Ici la Turquie et ses turbans de toutes les provinces d'Asie et d'Europe; la Perse avec ses bonnets verts et ses manteaux noirs. Là, l'Égypte bariolée où domine l'indigo des galabias de toile! Aux grilles, des voiles et des tapis sont suspendus avec ce goût des décorations murales que l'on retrouve dans toutes les fêtes d'Orient. Les hommes bavardent autour des fontaines et prient en longues files à l'heure du crépuscule. Les femmes s'assemblent dans les coins — petits cônes noirs accroupis, —

le visage caché par toutes sortes de voiles, depuis le masque en crin noir qui couvre toute la figure, l'écharpe percée aux deux yeux, jusqu'à la simple voilette fine accrochée au ras du nez.

Quelques sections sont même superbement habitées. Le *mahmal* (dais du tapis sacré) est en quarantaine avec ses pachas officiels, son scheik, ses soldats et ses chameaux géants. Ils gîtent sous une tente de luxe et leur musique, une fanfare mi-européenne, mi-arabe, joue incessamment autour de ces chefs puissants. Joinville qui tant de siècles avant nous eut la gloire d'entendre cette musique arabe, l'a caractérisée d'une façon définitive : « La noîse qu'ils menoient de leurs nacoires sarrazinois estoit espouvantable a escouter! » Malgré cela l'accueil est charmant sous la tente officielle et le précieux café turc est excellent. Le Pacha d'Égypte est aimable en anglais, le Pacha de Turquie cause agréablement en allemand, mais celui que je préfère c'est le scheik des chameaux. Homme vénérable chargé, par dignité héréditaire et depuis trente-quatre ans, de cette fonction d'honneur, il conduit chaque année le dais sacré à La Mecque. Habillé comme un étincelant roi Mage, tout brodé d'or, avec le manteau de drap d'azur, coiffé du couffieh de soie orange tenu par la couronne de crins tressés, il a le profil et la barbe des vrais Arabes du désert. Je lui ai dit en guise de salutation : « Que tu es beau! tu es extrêmement beau! — Si ma robe te plaît, m'a-t-il répondu, j'en ai une plus belle encore sous ma tente, elle est à toi! » Avec quel regret j'ai décliné cette politesse charmante et toute orientale!

Devant les sections ensoleillées un petit train passe et repasse incessamment; il y prend sa charge de malades pour les mener à l'hôpital et le soir, discrètement, sa charge de morts. C'est qu'on meurt beaucoup chez nous. On entend dans la nuit la montée funèbre du train. Il siffle à la mort, dit-on. Et l'on peut aller voir à la lueur des torches le déchargement silencieux. L'expression lasse n'a pas changé; seuls, les yeux extasiés se sont fermés. Impassibles dans leurs costumes nationaux ils sont morts tout habillés avant même d'être malades, comme si, après avoir été les soldats obéissants de Mahomet, les hôtes dociles de notre quarantaine, ces chemi-

neaux éreintés avaient arrêté là tout à coup l'effort suprême de leur vieillesse.

*
* *

Le sable du désert, piétiné incessamment dans notre campement, a pris une consistance poudreuse et molle et pour nous éviter la fatigue d'une marche lente on nous a offert le sillon tout tracé du chemin de fer. Nos « troleys », sortes de bancs de bois montés sur un plateau à quatre roues, vont et viennent sur deux rails, grâce au moteur agile, mais capricieux, qu'est un couple de petits Bédouins.

Ce mode de locomotion est réservé à la haute aristocratie de l'endroit, et, comme les jouets de luxe que l'on monte sur des roulettes, on peut voir passer sur troley M. le Pacha et M. le Directeur. Deux dames aussi ont droit à la piste d'acier poli : madame la locomotive et moi.

Au début, nous ne nous entendions pas du tout. Sur une seule voie les rencontres sont fréquentes, et vu son importance et son poids je devais céder le pas à son gros ventre et sauter de troley pour lui laisser le passage libre. Étais-je en train, au matin, de rouler grisée d'air vif, les yeux perdus dans l'horizon bleu poudré d'or fin? Un arrêt brusque, un coup de sifflet aigu et devant moi se dressent les tampons et le tuyau qui fume. Étais-je en train de remonter vers la montagne au pas, à demi-assoupie dans le silence du soir illuminé qui tombe? Derrière moi j'entendais le halètement furieux du piston et les roues qui grinçaient d'être obligées de ralentir.

Mais à faire le même métier on devient vite amies, et quand je vois qu'elle prend sa course dans la même direction que moi, un mot d'appel et elle m'attend. Mes petits Bédouins se cramponnent à sa chaîne et nous roulons dans une course vertigineuse et sans heurts à travers les sables. Les troleys perdus sur la route se garent en hâte, les ânes se sauvent, les chameaux se cabrent et les chiens, lancés derrière nous, s'enivrent à cette poursuite.

Et puis la locomotive n'est pas seulement complaisante, elle sait être charitable. Pour moi le secours de ses reins puissants;

pour mes troley-boys le plus convoité des cadeaux : un morceau de son charbon.

O enfants prodigues écoutez cette histoire de petite épargne, digne d'être illustrée par une image d'Epinal! Mes petits couchent sous la tente et dans la nuit ils ont froid. Il s'agit pour eux de composer un feu dans un désert où il n'y a ni paille, ni bois, ni charbon. Eh bien! en glanant du matin au soir à travers le camp où nos courses nous appellent, en ramassant brindille à brindille, un bout de ficelle là, des copeaux envolés ici, un vieil os, un bout de bois et en couronnant le tout du cadeau de la locomotive, on arrive à faire un petit feu qui éclaire la tente, barre le chemin aux fourmis et laisse des cendres chaudes pour que l'on s'endorme sans grelotter. Mais ce qu'il y a de bon, c'est que j'ai pris, moi aussi, l'habitude de cette recherche, tête basse toute la journée, et qu'au lieu de m'extasier sur les éblouissements du décor, je me réjouis d'apercevoir une escarbille, un vieux talon, un paillon de bouteille qui viendront s'ajouter à la houille luisante et lourde du feu du soir.

Et voilà. On doit s'attendre à tout dans ces contrées trop vieilles et trop neuves, On voit à l'horizon des pistes de sable, des chameaux anguleux, des levriers élancés et l'on fait sa compagne quotidienne d'une Decauville n° 1 378, en robe noire barrée de nickel et de cuivre, qui vous assourdit de coups de sifflets et vous vaporise sa fumée.

*
* *

« Pour bien vivre, au désert, m'a dit un « vieux colon », on cherche d'abord une source, on se fabrique un toit et l'on plante des poteaux de téléphone ! »

Ce fut, en effet, ma première surprise ici que de trouver dans chaque maisonnette, sous les tentes, dans tous les coins, le nickel et le bois verni d'un appareil téléphonique et de courir sur une piste bordée de poteaux et de fils vibrant et miaulant dans l'éternel vent du désert. Quel bienfait pour notre heureuse indolence, que de courses évitées aux heures chaudes, et comme la nuit obscure nous gêne peu! Tout se

fait par téléphone, ordres et reproches, appel du médecin, avertissements aux hôpitaux. C'est un jeu de phrases des plus bizarres — les hallos anglais auxquels répond le « mîn » arabe, tandis que l'on réclame en italien la « compania » à grand renfort de carillons électriques. On échange des recettes de cuisine et des explications de bactériologie, les ordres de départ et les commandes de soda, les plus sinistres nouvelles sur l'épidémie en cours et des rendez-vous pour les jeux du soir. Tous les accents résonnent dans le cornet où les petits Bédouins hurlent leurs gutturales, tandis que les civilisés marmottent discrètement leurs petites histoires.

Le télégraphe, qui a une autre maison et d'autres fonctionnaires, est encore ici en grande activité ; des pèlerins ne savent ni écrire ni lire, mais ils connaissent l'usage des dépêches ; ils en envoient et surtout ils en reçoivent à profusion. Les employés ambulants vont et viennent de porte en porte devant les sections où ils n'ont pas le droit d'entrer : les distributeurs avec leurs sacs énormes, les receveurs avec leur écritoire, leur petite table et l'immense ombrelle qui doit les protéger du vent et du soleil. En un instant, le bureau improvisé s'établit et des clients dictent derrière le grillage, un peu comme dans nos bureaux de jadis...

Comment l'employé diligent s'y reconnaît-il au milieu de tous ces pèlerins? C'est affaire à son adresse personnelle ; car tous, Musulmans, qu'ils soient Persans ou Tripolitains, comme le prophète et ses proches, s'appellent Mohamed, Ali ou Moustapha, toutes les femmes ont nom Fathma ou Aïsha ; et je ne peux m'empêcher de croire que les souhaits des uns vont parfois à d'autres auxquels ils n'étaient pas destinés. Sans inconvénient d'ailleurs, car le texte, toujours identique, peut s'appliquer à tous, et les salams que Mohamed, fils d'Ali, envoie à Fathma, fille d'Aïsha, trouvent toujours une destinataire satisfaite.

Quant aux lettres, elles sont rares, lentes à venir et j'ai souvent servi d'intermédiaire complaisant à défaut de facteur plus rapide.

On a appris que toutes les portes m'étaient ouvertes et je sais mal résister aux gestes suppliants de ces enfermés que les besoins sanitaires isolent les uns des autres. Ce matin, c'était

un jeune homme turc de seize à dix-huit ans qui me disait que sa mère était dans mon hôpital et me priait de lui remettre un billet de son cher fils inquiet de sa santé. Mon troley va vite. En quelques minutes j'arrive au lit d'une vieille dame qui sommeille fort tristement. Mais quand je lui remets cette enveloppe où le grimoire arabe court de droite à gauche en rondes lettres criblées de points et d'accents, ses yeux s'éveillent, se mouillent de joie et tout simplement elle me demande de la lui lire. Mais hélas, la *hakima* (doctoresse) qui lui semble posséder toutes sciences ne sait pas encore pénétrer le mystère de cette écriture et personne, d'un bout à l'autre de la salle, ne peut lui traduire en paroles ce que le cher fils a mis pour elle sur ce frêle papier qu'elle serre sur son cœur si tendrement. Par la fenêtre, heureusement, j'aperçois le docteur syrien qui, seul, peut nous aider dans ce cas difficile et je l'amène au harem où, pendant que la porte s'ouvre devant son imposant tarbouch, tous les draps se rabattent sur les figures ne laissant voir que des yeux curieux qui guettent.

Comme c'est simple ! Voici que de cette page où nous ne voyions que des gribouillis d'encre violette, il tire de belles phrases qu'il prononce avec autorité. La mère émue a joint ses mains, les autres écoutent aussi et mes méchantes petites vieilles, subitement attendries, reprennent en chœur les fins de phrases lorsqu'elles se ponctuent d'une bénédiction ! Insh-Allah !

Alors le docteur promet d'écrire la réponse, il explique ce qu'il y mettra et c'est moi qui suis chargée de porter le billet rassurant. Vite, mon troley de facteur repart à travers le sable et j'arrive au grillage où l'on m'attendait. On court, on s'agite, on cherche le scheik de la bande, — celui qui sait lire, — et on l'amène. Je lui glisse entre les mailles, discrètement, l'enveloppe défendue. Il lit, le fils est près de lui, tous les hommes l'entourent. Le docteur syrien a dû mettre beaucoup de sentiment dans ses phrases car les figures sont rayonnantes et le scheik approuve.

Je m'en vais alors pour ne pas troubler ces gens attendris et rassurés et pour qu'on ne puisse me soupçonner d'avoir servi en contrebande de courrier rapide entre deux cœurs anxieux.

*
* *

Les dames ont gagné leurs sections. Dans cet étroit enclos elles ont pu reprendre leur lente petite vie habituelle : assises sur leurs talons tout le long du jour, à genoux pour prier, étendues pour dormir, derrière une porte éternellement fermée. Grandes dames entourées de servantes esclaves, petites bourgeoises des villes, campagnardes chargées d'enfants, toutes portent le même voile et la même robe, mangent le même pain trempé dans la même marmite et boivent à la même gargoulette. Pas de table, pas de linge et pour le sommeil pas de lit : une natte de paille tressée ou un tapis de laines vives.

Par contre le luxe des bijoux est insensé. Bijoux d'or ou de cuivre, pierres précieuses ou verres de couleur, colliers, pendants d'oreilles et de narines, bracelets de poignets et de chevilles ! Il semble que tous les désirs féminins de parure et de luxe, qui ne peuvent se contenter de la robe sombre dans la case nue, soient représentés par cette excessive bimbeloterie criarde.

La visite médicale est-elle une corvée pour elles ? Je n'en crois rien. C'est un événement dans une journée qui ne comporte point d'imprévu, une occasion de voir du nouveau : les tares de la voisine, le costume du commissaire, la figure de la dame-docteur qui va les examiner.

Et dire que la plupart de ces femmes qui de leur vie n'ont vu et ne reverront une Européenne, croiront que ces dames vivent en longues blouses de toile blanche et se font voiturer en pousse-pousse !

« Allons Mesdames, entrez une à une et doucement. » Tel est l'éternel avertissement, les quelques mots toujours répétés en toutes les langues, comme une chanson monotone destinée à calmer ce troupeau d'affolées. Elles affluent toutes à la même minute vers la même porte étroite, criant, piaillant, dans une bousculade indescriptible. Femmes énormes, encombrées d'enfants, traînant à bout de bras quelque vieille aveugle qu'elles refusent de lâcher, dames aux triples voiles, qui se pincent, s'accrochent, se déchirent... Enfin la porte une fois franchie, le tumulte se calme, la tourmente s'apaise et, dociles, elles vont

se ranger le long du mur où elles s'abattent comme un vol d'hirondelles, les ailes repliées. Elles sont là trente ou quarante, accroupies, silencieuses, suivant mes gestes avec une curiosité inquiète. Mais quand la première a subi l'examen : « Tirez la langue, levez les bras ! » la confiance revient et le tapage recommence. Des fous rires, des plaisanteries ; on s'amuse comme de petites folles jusqu'à ce que je lance d'une voix aiguë un « Taisez-vous » qui résonne comme le « Silence » de M. Brindoison et calme aussitôt cette joie trop bruyante.

Mon autorité est suffisante, en général, pour retenir cette puérile excitation ; une fois seulement un incident imprévu a failli tout gâter.

Elles avaient enlevé leurs voiles, découvert leur visage, et, avec leurs petites nattes teintes au henné et de grandes boucles dans les oreilles et dans le nez, elles avaient l'air de poupées sauvages et de vieilles guenons. A ce moment des cris aigus s'élèvent, des appels irrités. Elles hurlent toutes ensemble, montrant la fenêtre, les poings tendus vers le ciel et ramassant en hâte voiles et fichus pour s'en couvrir le visage.

Je pressens quelque chose d'anormal, mais je ne comprends pas. Dehors les hommes commencent à crier, car ils ont entendu les voix révoltées des femmes. Alors j'aperçois dans la fenêtre mi-ouverte, se dissimulant derrière un contrevent, une figure qui regarde. Pour contenter sa curiosité un gardien de la quarantaine s'était caché là.

Le secret des figures surpris par un homme étranger et par un serviteur du campement, c'est un grand sacrilège ! Aussi, je sors en criant à mon tour, j'ameute la police qui se lance à la poursuite du curieux et le ramène tenu au collet devant mon harem irrité ! et me voici en justicier de ce Bédouin coupable, très embarrassée et pourtant résolue. « Idiot, âne, mauvais fils ! » L'accusé sourit et lève les épaules. « Tu seras privé de soupe pendant deux jours. » Il sourit encore. « Malech ! » que lui importe ! « Tu vas être chassé de la quarantaine ! » Il raille : « Malech ! »

Alors manquant de mots, manquant d'arguments et surtout d'autorité, j'allonge à ce grand garçon plus haut que moi une retentissante paire de giffles ! C'est la première fois que j'ai battu un homme ,il faut que je m'en félicite car la démonstra-

tion a réussi d'une façon surprenante. Le serviteur honteux est venu demander pardon à genoux, les femmes en colère se sont calmées aussitôt et les hommes sont rentrés chez eux pacifiés.

Tout au fond de la longue salle du harem, quand on a marché quelque cinquante mètres entre des lits bas où se découpent de pauvres figures noires, enveloppées de foulards jaunes et rouges et des corps souffrants roulés dans des couvertures grises, — tout au fond, dis-je, et derrière un grand paravent de toile blanche, on trouve un tas de frimousses éveillées de bambins bien portants. C'est le refuge des enfants trouvés, dont le père ou la mère sont morts en route, ou agonisent à l'hôpital.

Et si dans les lits voisins on grimace de douleur et l'on pleure d'être à l'hôpital, ici c'est une crèche pleine d'enfants heureux. Depuis tant de jours ces petiots ont été ballottés de bateaux encombrés en caravanes éreintantes, dormant dans le froid, criant de soif, et les voilà maintenant dans un bon lit chaud, avec une soupe qui arrive toute cuite.

Dans le lit n° 2, au lieu d'une frimousse, il y en a deux : un nouveau-né de trois semaines à peine, jaune comme père et mère le furent, les yeux bridés sous le petit bonnet rond; tout près de lui, assis sur ses talons, bien sage dans sa trop longue chemise rose, le frère de quatre ans.

La mère est arrivée à El Tor pour y mourir, mais auparavant, elle a mis dans les bras de son fils de quatre ans le poupon nouveau-né, et le lui a confié : « Veille bien sur lui, mon fils, et ne le quitte pas! » Et le fils n'a pas oublié ce qu'a dit la mère. Nuit et jour, accroupi sur le trop grand lit du poupon, il veille. Rien ne le distrait; pas une minute il ne le quitte des yeux. Si on emmène le tout petit pour quelque toilette ou promenade, il dégringole de son siège haut perché et suit à petits pas pressés la grande personne qui s'en va avec le trésor qu'on lui a confié. La nuit, il dort le tenant de ses deux petites mains, bien fort, et si quelque bruit vient troubler le silence, on le trouve toujours l'œil ouvert.

Je les ai rencontrés le jour du départ. Une « nurse » portait le bébé et allait remettre les deux enfants au bateau qui les emmenait en Russie. Notre bonhomme avait mis ses beaux habits, un manteau bleu de roi doublé de fourrure, un bonnet jaune brodé d'argent et dans un grand mouchoir rouge il avait noué deux oranges et du pain, la provision de route jusqu'à Odessa pour lui et son protégé. Il marchait devant d'un air très sérieux et se retournait tout le temps pour voir si le précieux colis était bien là. « Veille sur ton frère et ne le quitte pas », avait dit la mère.

A côté de ce brave petit Boukharien, dans les lits voisins, il y a trois grands garçons de six à dix ans, de très pure race syrienne, la mère est morte à La Mecque, le père se meurt du choléra. Ils sont très sérieux, très sages et tout le monde compatit à leur peine : orphelins et si jeunes! L'aîné demande : « Comment va le père? — Pas bien! — Alors c'est tant mieux, parce qu'il mourra plus vite! » Nous croyons avoir mal entendu, mais il continue d'un ton délibéré : « C'est bien que la mère ait disparu; quand le père sera enterré aussi nous serons bien tranquilles ». Et il explique : « Tu comprends, nous avons à Alexandrie une petite boutique où l'on vient fumer et prendre le café; quand les parents vivaient, ils me faisaient faire le service et ils gardaient pour eux tout l'argent qu'ils gagnaient. A présent, mes frères feront le service et c'est moi qui garderai la monnaie! » Et rien, pas un reproche, pas une explication, pas un appel à ses sentiments, rien n'a pu changer le raisonnement de ce précoce petit commerçant : « Comprends donc, puisque nous avons une boutique! »

Sa logique était simple et ne s'embarrassait pas d'attendrissements. Les trois gamins ont repris leur bateau pour l'Égypte et je n'ai jamais su si la clientèle avait donné raison à ce bambin avisé et si le travail des deux frères et l'argent gagné avaient remplacé avec avantage l'amour des parents défunts.

*
* *

Il y a déjà une demi-heure que les petits Bédouins, les nuées de petits Bédouins employés à toutes les fonctions

de notre communauté regardent d'un œil anxieux le gros canon qui ne veut pas se décider à tonner le coup de midi. Ne comprend-il pas qu'on attend la soupe, la bonne soupe d'El Tor, si réputée dans tous les villages de la montagne qu'on y rêve toute l'année des deux ou trois mois de travail payés d'un peu d'argent et de la fameuse soupe qu'on distribue à midi.

Boum! le canon vient de lancer à l'écho lointain du désert l'éclatement de sa charge de poudre. Boum! redisent les montagnes, c'est midi, l'heure de la pleine lumière, de la pleine chaleur et de la soupe.

La voici justement qui arrive, voici que s'avance sur le rail son imposant wagon spécial, qui, comme l'antique chariot de Dyonisos, contient à lui seul tout un décor! Un grand nègre vêtu de bleu est assis sur une huche à pain. Près de lui un vieillard maigre, à longue barbe, vêtu de noir, ceinture et turban blanc, pose ses deux mains avec autorité sur le couvercle d'une immense barrique où la soupe chaude roule d'innombrables haricots blancs dans un jus de tomates copieusement allongé d'eau salée. C'est lui, le grand vieillard, le directeur de cet imposant « dining-car » qui, armé d'une longue cuillère à pot, va faire avec parcimonie la distribution tant attendue. Les petits Bédouins viendront la recevoir cinq par cinq dans une gamelle que leur fournit l'administration.

Ils se présentent avec une grande politesse devant monsieur le distributeur de la soupe; on compte avec attention les cinq grandes cuillerées et puis on commence à pleurnicher parce que l'autre a eu plus de haricots, parce que les cuillerées étaient trop petites. Il faut voir les jeux de physionomie de ces peuples d'Orient et les pantomimes qui se jouent autour d'une once de soupe et de quatre haricots. Le petit Bédouin prend une expression de souffrance comme s'il venait implorer pour la vie de sa mère; et l'impassible vieillard refuse avec une amertume hautaine et défend cette soupe comme sa propre épargne. Pour cinq minutes de réclamation il allonge avec dédain une demi-cuillerée. Puis le nègre fait la distribution des pains arabes et remet une pile de quinze galettes rondes et dorées dans les mains des affamés.

Alors les cinq petits Bédouins s'asseyent sur leurs talons,

autour de la gamelle, et le repas commence, jusqu'à ce que, pour y avoir plongé leurs quinze pains bouchée à bouchée, il ne reste plus une goutte de ce bouillon rouge, plus un petit haricot, jusqu'à ce que le fond de la gamelle bien léché et bien propre soit tout prêt pour la distribution de demain.

Après cela on s'étend au soleil pour la sieste bienfaisante. On oublie le travail ennuyeux, le surveillant qui poursuit les paresseux, on oublie toutes les misères et toutes les fatigues pour rêver aux soupes futures. On espère que Monsieur le distributeur se montrera de jour en jour plus généreux et que la soupe, la bonne soupe de jus de viande et de tomates sera faite demain avec des pois chiches.

*
* *

Pas de lune ce soir ou plutôt un soupçon de lune : un ongle de fer blanc qui griffe le bord de la nuit. Les étoiles n'éclairent pas, il fait affreusement noir.

Pour quelle curieuse découverte le docteur allemand est-il sorti de son laboratoire brillant de vitres et d'électricité? Est-ce le désir de reposer ses yeux fatigués par le microscope et les infiniment petits? Est-ce la plainte de quelque léopard qui l'a attiré fusil au poing loin de son travail minutieux?

Il est sorti de l'enclos protecteur, il a passé le mur de mailles de fer, a fait quelques pas dans le désert libre et puis... il est rentré précipitamment, hérissé d'horreur et très en colère de ce qu'il appelle une sotte farce. « Quoi donc? Qu'y a-t-il? » Il a vu, derrière la porte du cimetière... — nous frissonnons — un grand homme tout noir et debout dans un cercueil à sa taille! Oui un cercueil blanc dans lequel l'homme se tenait immobile.

Il est furieux, nous sommes inquiets! Quelle macabre plaisanterie inventent les indigènes? A quelles profanations se livrent-ils la nuit venue?

Et nous voici tous en file prudente, un phare à la main, allant à la recherche de l'horrible plaisant, persuadés que nous ne le retrouverons pas, car l'homme, se voyant découvert, aura fui. Mais non, dans l'éventail de clarté qui nous

précède, à quelques pas de la porte, la funèbre boîte se dresse debout. Le bois clair, la forme évidée du bas, élargie pour les épaules et dedans l'homme noir, l'homme immobile, est encore là. Nous voyant il sort brusquement de son cercueil, porte les armes et nous jette l'appel des sentinelles arabes aux passants attardés.

C'était un soldat, un brave soldat de garde, à l'abri dans sa guérite, — une guérite toute trouvée par dessus le manteau d'ordonnance, que ce vêtement de planches qui lui permet de supporter la froide nuit. Il faut avoir veillé debout dans le vent déchaîné, dans le sable aveuglant, debout sous le soleil ou dans le froid, pour comprendre comment nos sentinelles ont eu l'idée d'emprunter au mort bienheureux sa petite maison de bois. Et puis le charpentier est généreux, son magasin est si abondamment fourni! les petits soldats n'ont eu qu'à choisir... à leur taille.

Comme c'est bien l'Égypte ingénieuse qui, ne connaissant que la gargoulette de terre et la natte de paille, fait des pots et des vaisselles avec les boîtes de conserves, des fourneaux avec les bidons de pétrole et des guérites avec des cercueils!

Le lendemain, au jour, nous pouvions d'un coup d'œil voir à chaque porte la même petite maison de bois clair debout à côté du soldat qui veille. Le cercueil se porte beaucoup à Tor cette année!

O trappistes qui jetiez sur notre enfance le glas de votre refrain et la légende de votre lit fait d'un cercueil noir, comme vous me paraissez maintenant moins éprouvés par la dure loi de pénitence! Sait-on tout ce qu'on peut faire de très confortable avec la sinistre boite? Si pour les heures de soleil c'est une zone d'ombre, pour l'heure des repas un cercueil renversé est une table parfaite. Ils sont deux, trois, assis sur leurs talons à la turque. Devant eux s'étalent à hauteur du menton les petits tas d'olives et la gamelle de salade. Parfait pour jouer au trictrac, aux dominos et pour la sieste on s'étend sur le bois sec, à l'abri des fourmis et des scorpions, en souriant d'un lit si confortable.

Frères il faudra mourir, mais, en attendant, qu'il fait bon vivre dans cette boîte de sapin frais!

*
* *

J'avais remarqué sur la jetée une bonne et excellente figure de vieux Lapon perdu dans cette foire orientale. De quelle Sibérie lointaine avait-il apporté son bonnet à oreilles, doublé de petit gris de la même couleur que sa barbe, ses bottes faites pour la haute neige et ses longues manches de pelisse qui dépassaient ses doigts? Il était bien un peu fripé, ses petites jambes étaient bien un peu raides, mais il marchait encore vaillamment vers la haute porte de la désinfection. Quelques heures après je le retrouve. Il crie et se débat entre quatre soldats qui le tiennent et l'amènent à l'officier de police qui va juger son forfait. Mon vieux Lapon serait-il un fraudeur, un voleur peut-être?

Le soldat qui l'accuse explique qu'après avoir remis pour l'étuve ses nippes et son bagage, on l'a vu cacher sous sa chemise de bains un paquet dont il refuse de se dessaisir. Ce doit être quelque objet défendu, une arme dangereuse.

En effet, je vois qu'il serre à deux mains, contre sa poitrine, quelque chose qu'il tient bien et ses yeux résolus ont une expression d'affreuse désolation. Il dit : « Ce n'est rien, Monsieur l'officier, rien du tout! J'ai remis ce qu'on m'a demandé : ma pelisse, ma culotte, mon bonnet de velours, mes bottes et tous mes paquets, tout est là dans le grand filet. Mais ceci ce n'est rien, je vous dis! — Donnez ce paquet, ordonne l'officier. — On va me le gâter! — Donnez ce paquet. — On ne me le rendra pas! — Une dernière fois donnez-moi ce paquet. — Monsieur l'officier ayez pitié, je suis un vieux grand-père, c'est pour mon petit-fils, un tout petit Tjouktjouk (bébé) qui a deux ans à peine! »

La loi est sévère, on arrache le paquet des doigts crispés qui résistent et les soldats s'empressent de développer l'objet suspect. Tandis que tombent un chiffon, un papier, une ficelle, un autre papier, le vieux qui jusque-là résistait à son désespoir commence à sangloter et l'on exhibe du fond de tous ces enveloppements soigneux... trois petits morceaux de nougat! De ces carrés de nougat roses et blancs fourrés d'amandes ou de pistache, que l'on vend à la foire de chez nous pour deux

sous. A quel prix fabuleux avait-il acquis cette friandise de choix dans un bazar de La Mecque? Sans doute il avait espéré la rapporter intacte, en la cachant bien, à quelque moutard de Sibérie : petite pelisse et petit bonnet fourré qui ne connaissait pas encore la saveur rare du nougat rose fourré de pistaches vertes...

L'officier de police n'a pas bronché devant la découverte. La loi sanitaire qu'il doit faire respecter dit que l'on doit brûler tout aliment provenant de l'Arabie et c'est dans le four de Tor que viennent flamber les sucreries, les fruits de La Mecque et même les eaux sacrées de la fontaine d'Ismaïl.

Moi, je n'aurais jamais pu, mais l'officier a fait son devoir quarantenaire. Il a jeté dans la gueule ouverte du four les petits nougats et les charbons ardents ont eu raison de leur frêle substance. Mais il est une chose que toutes les fournaises du monde n'auraient pas pu sécher sur l'heure, c'étaient les larmes du vieux grand-père qui les regardait brûler.

*
* *

Ce matin, il fait grand vent, le ciel est bas, obscur et pourtant sans nuage. Aucune ligne nette ne sépare l'eau, le sable, la montagne. Il y a des tourbillons jaunes dans l'air, des tourbillons gris dans le ciel et par toutes les issues, fenêtres et portes pourtant closes, un souffle passe chargé d'une poussière fine qui lentement s'accumule. Il y a du sable partout, dans la baignoire, aux pages du livre, sur les tranches du pain.

Chez nous, quand il vente, il y a un seul vent qui souffle et puis se pose, qui reprend et se repose encore. Ici c'est une force continue, violente, et qui jamais ne s'arrête. Les vagues d'air affluent, se heurtent les unes aux autres, comme si trois fleuves mêlaient leurs eaux déchaînées pour jeter dans un espace sans obstacle la violence triplée de leur courant.

C'est dans notre petit campement une résistance effrénée des choses : les poteaux qui s'inclinent, les cordes qui se tendent, les toiles qui claquent, et les hommes, têtes baissées, bouches closes, essayent de remonter le courant trop fort, sans reprendre haleine jusqu'au prochain abri.

C'est aujourd'hui qu'une vieille amie à nous est morte. Elle a rendu au ciel son âme de plus de cent ans et le souffle du vent était si fort qu'on n'a pas entendu le sien au moment qu'il s'arrêtait.

Je l'avais trouvée toute réduite et courbée, petit fantôme drapé de noir, assis dans un coin de la section : « Tu es bien malade, lui avais-je dit? — Je ne suis pas malade, je suis seulement très vieille, j'ai plus de cent ans, regarde. » Et avec cette bonne grâce des vieillards aimables elle me montrait son pauvre corps tout ratatiné et maigre comme celui d'un enfant malade, ses gencives usées et l'unique dent démesurément longue qui barrait sa bouche et la faisait zézayer. « Tu vois, je ne suis pas malade, je suis seulement trop vieille. »

A l'hôpital, où elle est restée quelques jours, nous nous étions attachées à elle pour sa résignation tranquille. Malgré la mort proche elle ne parlait que de sa joie d'avoir terminé le pèlerinage après l'avoir désiré si longtemps, cent ans peut-être!

Elle est morte en douceur; on a vu pâlir peu à peu sa peau couleur de chandelle où les beaux tatouages bleus découpaient leurs clous savants et l'on aurait dit une vieille reliure usée par le temps où les enluminures avaient gardé la splendeur géométrique de leurs décorations. Elle semblait assoupie, on ne l'entendait plus respirer, son cœur ne battait presque plus et pourtant sa petite voix fêlée marmottait en s'éteignant : « Je ne suis pas malade, mais seulement vieille... vieille... »

Quand le refrain s'est arrêté nous l'avons confiée aux prêtres ensevelisseurs de l'Islam. « Après que vous m'aurez lavé et enseveli, a dit le prophète, vous me poserez au bord de ma tombe. » Le laveur de morts a lavé selon le rite son petit corps tout rigide. Une dame en long voile noir l'a enveloppé d'un linceul très blanc serré par deux nœuds aux chevilles et au cou. Puis on l'a déposé sur un brancard de toile, dans une cour de sable avec vue sur le grand désert. Un vieux scheik s'est avancé. Sa barbe et son turban sont aussi blancs que ses yeux où roulent des prunelles farouches. Le vent, l'implacable vent, soulève son manteau où se dressent deux bras qui implorent et par trois fois cette majesté palpitante s'incline devant notre vieille dame qui seule reste immobile dans toute cette agitation.

Il est cinq heures, il fait à peine plus de jour qu'en un triste crépuscule d'hiver, le soleil se couche sans un rayon, et notre petit cortège s'organise. D'abord les fossoyeurs, quatre Bédouins en chemise courte, la bêche à l'épaule, ont enlevé le brancard ; ils vont dans la tempête, aveuglés de sable et répondant au vent qui hurle par une chanson, une marche rythmée, qui est en même temps une prière.

Je marche derrière, seule, oscillant dans la rafale qui tantôt me pousse et tantôt m'abat, et derrière moi, un petit ânon noir, très sérieusement, a emboîté le pas. Lâché dans le désert où il ne trouve pas un brin d'herbe pour se nourrir, il se repaît de contemplation et se régale de curiosité.

On a glissé tout doucement notre vieille amie dans un lit de sable clair, la figure orientée vers La Mecque, et puis on l'a couverte du cercueil retourné qui la défendra des hyènes et des chacals sacrilèges.

A grands coups de bêches les fossoyeurs vont remplir la tombe, le sable roule sous leur effort et la chanson, l'éternelle chanson qui est encore une prière, roule avec le sable, vite, plus vite, dans une frénésie de gestes et de cris que le vent accompagne de son ardeur.

Je ne sais vraiment pas à quelle défaillance, à quelle faiblesse j'ai obéi, mais j'ai été prise de peur. Dans la dernière lueur du jour ces hommes noirs aux robes volantes dans un nuage de sable jaune, ces gestes démoniaques, cette invocation sauvage, aux mots rudes, hachés par le vent, et ce petit âne noir qui, lui aussi, pris de folie et de mouvements désordonnés bondit au-dessus des tombes fraîches... D'être seule dans la nuit devant une nature étrange et des choses inconnues, prise d'une peur d'enfant je suis partie face au vent, à grands pas, jetant un coup d'œil en arrière pour voir s'ils ne me poursuivaient pas, eux, les diables noirs de là-bas, avec leurs pelles de fer et leurs yeux d'hallucinés.

*
* *

C'est un vieillard persan, il est assis sur le quai de départ du train et il se meurt. Mourir dans un lit, la sueur aux

tempes, la fièvre à la bouche, c'est déjà atroce, mais mourir dans un hangar sombre, vêtu de pelisses lourdes, tout botté, tout poudreux, assis sur un quai de pierre : quelle torture cela doit être!

Le train qui porte à l'hôpital toutes les misères et toutes les fièvres l'a-t-il oublié? Ou bien l'a-t-on vu si affaibli qu'on lui a réservé pour tantôt le wagon clos de tentes qui le montera sans secousses jusqu'à la maison des morts?

Il vit encore pourtant et le souffle qui diminue raidit le corps prêt à tomber, tire les muscles de la tête qui bascule en arrière pendant que les yeux vitreux se renversent!

Mais voici que passe dans l'envol de ses jupes blanches, de son voile et de ses boucles folles, une petite nurse qui court à son travail et, comme elle traverse le hangar, elle a vite fait d'apercevoir le spectre de l'atroce souffrance, oublié là mourant et sans secours. Avec des gestes adroits, elle renverse doucement sur la pierre le pauvre corps raidi; avec un vieux sac elle fait un doux oreiller et d'une gargoulette accrochée là, par hasard, elle verse goutte à goutte, entre les lèvres brûlées, l'eau fraîche à laquelle elle joint le miel de son gazouillis anglo-arabe.

Alors, l'affreuse convulsion se relâche, les yeux basculés reviennent devant les paupières, deux mains implorantes se lèvent et le moribond donne à cette petite miss charitable le merci d'un sourire illuminé.

Du fond de son agonie, il a cru sans doute que la mort avait passé et qu'il se réveillait de ses angoisses dans le paradis de Mahomet, — un paradis aux joies matérielles où des femmes belles offrent l'eau pure aux gorges altérées.

Puis ses paupières se sont fermées, la petite nurse est partie. Il n'est plus resté dans le hangar où tout à l'heure se débattait une agonie terrible, qu'un beau vieillard douillettement endormi du sommeil éternel dans ses pelisses brodées. Il avait aux lèvres un sourire de béatitude pour avoir connu au seuil de la grande Mort le secours des mains douces d'une jeune femme et la pitié d'un cœur bienveillant.

*
* *

Noël, Noël, chez nous les cloches carillonnent ta splendeur dans la neige et le brouillard. Ici c'est dans une lumière de bel été que le matin s'éveille.

Le hall nous apparaît tout décoré de branches vertes où s'égrènent des baies rouges. Les pâles aiguilles de l'acacia d'Egypte remplacent le sapin hérissé de petites dents vertes et le poivre rouge tient lieu de houx. Tout ceci c'est un Noël mélancolique, une illusion d'hiver septentrional ressuscité par d'ingénieuses mains féminines.

On a servi à quatre heures un thé solennel, à huit heures une dinde et un plum-pudding tout exprès importés de Londres et à dix heures sous un vrai arbre de Noël pendent côte à côte des noix dorées et des bimbeloteries arabes.

A ce moment un coup de téléphone interrompt les réjouissances. C'est à la section n° 16 qu'on me demande pour une naissance prochaine, imminente même.

Naître la nuit de la nativité dans le désert mosaïque, au clair de lune, quelle touchante aubaine!

Je suis né au désert, à Noël, à minuit! Est-ce la voix de Mélisande qui rythme cette chanson dans mon oreille tandis que je roule en grelottant de froid pour avoir quitté si vite la bûche allumée, poussée par deux coureurs qui frissonnent aussi pour avoir laissé leur sommeil d'enfant sous la tente attiédie. Section 16 que c'est loin! Des kilomètres de rails lumineux s'allongent dans le sable blanc. Voici enfin la lanterne d'un gardien qui veille devant une porte et je distingue parmi les cônes alignés la tente où l'on ne dort pas, où l'on nous attend pour le petit enfant qui va naître.

Pendant que les femmes s'emploient à l'intérieur, les hommes sont dehors. Quel groupe invraisemblable entrevu dans ce sable éclairé par la lune, trois vieux et un jeune vêtus de pelisses jaunes, vertes, bigarrées, tous quatre assis sur leurs talons autour d'un antique samovar d'étain bruni où s'ouvre la gueule rouge des charbons allumés! Ils boivent le thé à petites gorgées avec cet air heureux et attendri des papas

qui se troublent un peu de l'événement prochain, sans oublier toutefois leurs petites faiblesses.

Dans la tente où je me glisse avec une adresse de disloquée, le même silence et la même tranquillité. La mère en gésine n'a point quitté sa pelisse, ni ses bas de cuir, ni son petit bonnet fourré. Elle est assise à même le sable, pendant que les dames amies et la famille, à l'aise sur de beaux tapis, l'encouragent de bonnes paroles et de tasses de thé!

Souffre-t-elle? A-t-elle peur? On n'en soupçonne rien. La musulmane ne se départit jamais d'une certaine impassibilité dans la douleur, qui nous la rend mystérieuse, impénétrable! Sont-ce d'éternelles héroïnes ou seulement d'insensibles petites bêtes.

Le bébé vient au monde sans accidents, la mère n'a pas bronché, à peine pâlie sous son teint de Mongole.

Mais je n'ai pas le loisir d'admirer comme il convient cette noble résignation car je commence à souffrir terriblement. Sous les 80 centimètres de hauteur où j'ai dû m'accroupir à la turque, sur des talons hélas Louis XV, me voilà prise de crampes atroces! J'essaye de me redresser un peu, ma tête cogne le plafond, d'allonger un pied convulsé, d'étendre un genou raidi, je rencontre la barrière de toile tendue. Oh ce supplice de la cage de La Ballue, comme j'en ai connu la torture sous cette tente où cinq dames et un bébé se trouvaient si à l'aise!

N'ayant pas encore appris ce dédain de la douleur j'ai laissé en hâte mon travail à peine terminé pour me glisser dehors et me dresser sous la vaste voûte où les astres à l'aise continuaient leur marche lente.

Un quart d'heure après je rentre sous la tente pour soigner et habiller le poupon, mais l'ouvrage a été fait et j'aurais eu mauvaise grâce à tâcher de prouver la valeur de ma layette et de mon nitrate d'argent, tant était gracieux le petit magot que l'on m'a présenté. Bourré de sable chaud, roulé dans trois fichus aux belles couleurs, — celui de dessus qui serrait les jambes et s'évasait en cornet étant de la plus pure soie de Chine brodée d'orange. Les yeux, peints à grands traits de kohl, font un masque effrayant de cette plate frimousse toute jaune et ridée. Je me suis contentée, après avoir salué les

dames amies et la famille, de déplorer que le mioche aux yeux charbonnés, à l'étroit dans son cornet brodé de prières, ait manqué la gloire d'être un petit Hadji pour être né quinze jours trop tard, et je suis partie.

Au retour la lune haute a blanchi les toits; le sable a l'air d'une neige épaisse où les pas s'étouffent; on entend des chants de Noël autour de l'arbre illuminé et c'est un vrai paysage d'hiver qui apparaît, une « christmas card », telle que nous la rêvions ce matin. Et pourtant c'est dans une pareille nuit d'Orient que le bœuf et l'âne contemplèrent une crèche, dans quelque tente étroite, sous la même étoile miraculeuse en marche sur l'horizon.

*
* *

Dans la blanche salle de chirurgie, pavée de blanc, décorée de nickel et de verre, dans l'odeur fade du cuivre chauffé, de l'acide phénique et du chloroforme, sous un jour cru qui tombe du plafond, trois figures blanches et trois figures noires sont groupées. Autour du patient, deux doctoresses et une nurse, deux infirmiers arabes, autant de formes silencieuses dont les mains s'agitent minutieusement.

Lui, qui va subir l'opération, est un noble seigneur du Turkestan; il a l'air d'un bon Chinois un peu gras. Sur ses jambes d'affreux ulcères disent les dangers des routes de l'Arabie et l'on se demande après combien de jours d'atroces souffrances il est venu échouer dans l'asile où nous l'avons recueilli.

Personne ne comprend son langage; on lui a fait signe qu'un événement allait se produire, deux robustes gaillards, après l'avoir vêtu d'une chemise blanche, l'ont empoigné, l'ont étendu sur un chevalet de forme bizarre et trois dames se sont avancées. L'une portait un plateau plein de ciseaux et de pinces, l'autre des flacons aux parfums suspects et la troisième a posé devant sa figure un masque dont les vapeurs fortes donnaient un inquiétant vertige.

Devant cette pantomime effarante le noble seigneur ne s'est pas ému, n'a pas eu un geste de révolte. Allah est grand! Allah sait ce qu'il veut! le pèlerin n'a droit qu'à la soumission!

Qu'on se représente nos cris et nos terreurs si pareille chose nous arrivait, si de bizarres sauvages nous ligotaient sur une table, nous enduisaient d'acides et nous étouffaient dans un masque imprégné d'écœurantes odeurs!

Pourtant notre « patient » s'endort sans une parole, sans une contraction mauvaise, comme un résigné, comme un honnête buveur d'eau qu'il est; quelques gouttes de chloroforme et le voilà insensible. Tandis que l'opération se poursuit, que l'on nettoie ses pauvres jambes, il respire doucement et dort d'un sommeil sans rêves qui se prolonge. L'opération est terminée, il dort toujours. L'inquiétude nous gagne! S'il allait ne pas se réveiller! On l'appelle, on crie. Pas de réponse. On essaye toutes les manœuvres du réveil forcé. Ses yeux restent clos. Frictions énergiques, compresses d'eau froide, secousses en avant et en arrière. Il reste impassible. Il faut qu'il se réveille pourtant. Ce sommeil dont il ne sort pas le conduit à la mort! Que faire?

Subitement, la doctoresse anglaise a une inspiration. Comme elle est à bout d'arguments et ne peut lui dire en sa langue : « Lève-toi, ne dors plus, tout est fini! » Elle se penche à son oreille et, d'une voix ferme, crie : « Hadji baba! »

A ce mot il ouvre deux yeux ronds, se relève tout d'une pièce et, d'une voix sonore, crie quelque chose qui doit vouloir dire : « Me voilà. »

Il ne dormait plus et depuis longtemps, notre vieux Monsieur; il avait accepté avec résignation les misères que nous lui avions faites et les frictions ne l'avaient pas plus ému que toutes les opérations incompréhensibles qui les avaient précédées.

Mais quand il s'est entendu appeler par son titre nouvellement acquis, par ce beau nom de Hadji baba — père pèlerin — qu'il a gagné au prix d'un long et douloureux voyage; alors il a répondu et nous l'avons vu ressusciter de la mort même où il sombrait.

*
* *

« Pour faire un bon pique-nique au désert, vous prenez un chameau ». Cette phrase sentencieuse, dite sur le ton d'une

recette de cuisine, m'avait amusée; je ne savais pas à quel point elle était sage et juste.

Donc, pour faire aujourd'hui le pique-nique projeté, nous avons pris un énorme chameau, et pendant qu'écroulé dans le sable, les pattes sous son ventre, il se tenait immobile, les dames se sont employées à remplir ses poches. Rien n'est mieux compris que cette selle de parade en tapisserie à glands de laine aux vives couleurs, car, si le siège étroit est en bois dur, les côtés offrent de larges poches, si profondes que jamais on n'arrive à les emplir. On y a déjà enfoui les boîtes à sandwichs, les gâteaux, les mandarines, la provision d'eau, de thé, de sucre pour vingt personnes, le linge, les tasses, l'argenterie, et les poches semblent toujours vides. Voici les couvertures et les coussins, les manteaux, le foin, la paille pour les chevaux et les ânes; c'est à peine si les poches ont perdu leur aspect flasque. Puis quand tout a disparu dans les « profondes » du chameau, on confie au chamelier cette batterie de cuisine, cette double hotte à provisions et l'homme et la bête allongeant le pas s'en vont tout droit au coin choisi où nous arriverons à notre tour, les mains libres, selon la fantaisie de nos courses diverses. Si nous nous égarons dans quelque ouady, incertains de la route à suivre, nous n'aurons qu'à repérer sur l'horizon la silhouette vacillante du chameau, ses jambes grêles, son cou qui se balance, et nous reprendrons la bonne direction.

Le rendez-vous est en mer, au bord d'une presqu'île plate qui ne tient à la rive que par un bras étroit et nous avons pour nous y rendre le choix de toutes locomotions : à pied par la plage, à âne, à cheval, en barque à rames ou à voiles. On voit déjà les barques qui vont et viennent, décrivant des angles aigus pour gagner la presqu'île dont le vent les éloigne; tous les autres sont partis et nous lançons nos rapides petits chevaux. Dans le sable moelleux de la piste chamellière ils retrouvent leur ardeur natale et vont en folie dans le désert sans obstacle.

De-çi de-là on voit surgir quelque nid de verts palmiers, un village bédouin dont les hôtes se cachent, femmes curieuses derrière leur masque de cuir perlé, nuée d'enfants demi-nus. Seuls les animaux essayent de nous rejoindre à la

course, chiens sloughis blonds, de race pure, et jeunes chameaux à l'élevage.

Voici un ouady où l'eau qui a coulé au printemps dernier n'a laissé qu'un sable fin et des corbeilles de palmiers couronnés de dattes d'or cuivré. Où sommes-nous? Est-ce à droite, à gauche qu'il faut tourner notre course? Dressés sur leurs étriers les cavaliers entre deux troncs écailleux aperçoivent la mer où notre chameau semble marcher miraculeusement. Nous repartons vers ce point précis.

Devant nous surgit un haut mur où s'abrite une palmeraie si touffue que le soleil n'y doit plus pénétrer. Quelle est cette royale demeure close, ce château enchanté croulant de vieillesse? Des Bénédictins vinrent chercher là autrefois une solitude facile. Ils plantèrent ces bois et cultivèrent la terre jusqu'au jour où la malaria étendit sa misère sur le couvent. Les bons moines moururent tous de frissons et de fièvres jusqu'au dernier qui dut tomber quelque part sous les palmes ombreuses. Nous fuyons l'oasis déserte où peut-être l'anophelès, le fâcheux moustique, guette encore, et nous retrouvons le grand soleil après l'ombre mortuaire.

Nous arrivons au rendez-vous, le chameau y est déjà. On voit au loin les ânes au galop, les voiles qui pointent, mais nous ne les attendons pas; le thé est prêt. C'est une loi du désert, une touchante loi de solidarité entre inconnus errants dans la même solitude que de laisser pour celui qui pourra venir un petit fagot de branches sèches. Quelle main inconnue a réuni les brindilles, les broussailles que nous avons trouvées entre deux pierres, sèches à point pour la flambée?

Nous buvons notre thé chaud, étendus dans le sable frais, n'apercevant entre nos paupières baissées que la frange bleue et les coquillages roses du rivage. C'est une heure de repos et de béatitude. Tout le monde est heureux. Les chevaux dessellés se roulent dans le sable, les ânes broutent, les chiens attrapent au vol des morceaux de jambon. Seul le chameau reste impassible au centre de ce cercle d'affamés, il a l'air hargneux d'une demoiselle au régime pour crampes d'estomac et nous ne pouvons nous empêcher d'en rire. Chacun se repose dans l'île conquise par la joie des courses et des

luttes contre le vent. L'air doux distille la fraîcheur. La lumière de quatre heures s'éteint lentement.

Dans le recul de quelques kilomètres nous apercevons, comme une plage enchantée, notre Tor et ses jetées qui coupent les vagues, les oasis, le ouady et la tache sombre du couvent maudit. Et sur tout cela la masse glorieuse des sommets illuminés d'or rouge, dont la coulée furieuse, les sursauts de géants viennent s'arrêter net à la falaise grise qui domine notre presqu'île.

Il faut repartir avant la nuit. Le soleil vient de glisser derrière les collines bosselées d'Afrique. Nous allons au hasard, voyant à peine le sol, les yeux éblouis de rayons qui nimbent les herbes et les dunes, auréolent les palmiers. Sur le ciel, notre chef de file, le chameau, apparaît énorme et noir comme une fabuleuse bête et sa ligne ondulée semble être le premier contrefort de la chaîne d'Afrique, grandie par la nuit, nimbée d'or par le soleil disparu.

Tous ensemble nous allons saluer le vieux Pacha qui part demain avec les derniers pèlerins. Surpris chez lui vers le soir il est en robe de soie et en bonnet doré. Il entre suivi de ses esclaves en babouches qui portent sur des plateaux de cuivre une multitude de petits cafés. Puis il nous fait goûter ses bonbons, admirer ses robes et dans un langage charmant, les souhaits les plus mielleux s'échangent!

Dr THÉRÈSE BARTHAS

LE MIRACLE DE LA RACE[1]

TROISIÈME PARTIE

XV

CHEZ PÉCHÉ-MORTEL

Un cyclone était annoncé. Il avait plu trois jours. La nuit, des bourrasques furibondes, qui semblaient tourner autour de l'île, emportaient dans un fracas de ravine les feuillages des grands arbres : attachés à la terre, ils se frottaient aux bardeaux des toits, ils raclaient les persiennes. Dans les ténèbres fiévreuses le ronflement de la mer se confondait avec le grondement de la brise; mais, au réveil, sous un firmament noir par le travers duquel des nuages roux comme du tuf roulaient avec une vitesse qui éventait de la tiédeur sur le sol, mugit le bruit des lames qu'on était étonné d'entendre seul. La terre, jonchée de branches et de feuilles de palmistes, fleurait le phosphore. Au bas des rues en pente, les vagues, heurtant la ligne de récifs, déferlaient en écumes jaunâtres : elles pétillaient pâlement derrière la brume de sable et l'embrun où se noyaient les filaos. Blafarde, la rumeur du raz de marée, sourdement, continûment, montait vers les pitons bleuissants que l'eau du ciel avait appesantis, vers les forêts écrasées d'ombres, vers les crêtes où fumaient les brouillards...

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

Il faisait si sombre dans la petite case qu'on ne savait si c'était matin ou soir! Le cou brisé, Nénaine travaillait sur ses genoux à la chemise de mariée qu'elle brodait depuis deux ans, d'une toile si flétrie qu'on se demandait si elle pourrait jamais la blanchir... Elle leva ses grands yeux de fiancée inquiète, regarda Alexis. Au milieu de la pièce, assise en blouse rouge devant la glace, avec des râles de bonheur, une négresse démêlait au peigne fin sa tignasse qui crevait sur ses épaules comme un oreiller de crin.

— Ah! vous autres, — modula-t-elle, — racler dans son coco quand la pluie coule, je ne connais pas plus grand délice!

Elle écouta tambouriner sur les deux bandèges[1], dehors, l'eau des gouttières.

— Et toi, — cria-t-elle après Nénaine, — veux-tu parier que tu auras une queue-de-cyclone pour le jour de ton mariage?

La locataire du pavillon où Nénaine, après déjeuner, venait passer ses deux heures de repos, était une boulotte Cafrine grasse de vingt-cinq ans. Dans un ébouriffement endiablé de cheveux frisés se dilatait, en éclat de rire, la rondeur de ses joues. Fureteuses et hagardes ses prunelles, sous des sourcils biscornus, cherchaient toujours de quoi se moquer. Le nez, camus puis pétulant de bonne humeur aux narines, reniflait la malice; au repos, son cou, potelé comme celui des bossues, se rengorgeait dans des rides; mais pour parler, elle avançait en provocation la bouche tortillarde, sifflante et sardonique des êtres disgraciés que la nature charge de verve contre les sarcasmes... Cette fille faisait scandale par sa laideur, une laideur maudite comme les sept péchés capitaux, une si damnable laideur qu'on l'appelait en ville Péché-Mortel! Comme sa profession de « belle de nuit » lui interdisait de se montrer à l'église, ce surnom qu'elle endossait avec le bon cœur d'une créature toute en rondeurs, aggravait d'un mystère infernal la ténèbre de son visage par-ci par-là sucé de verrues. Obligée de par les méchancetés du sort à tenir boutique de galanterie, elle avait cependant si bien pris conscience de ce qu'elle présentait d'effrayant, qu'elle avait la ruse de se pei-

1. Bassin en fer blanc.

gner du matin au soir, cachant sa tête dans sa toison... Et, quand elle recevait, elle chantait toujours avec une voix d'une douceur idéale qui l'enveloppait d'une illusion de charme.

Sur l'intonation plaintive d'une femme qui ne devait point avoir d'enfants, elle commençait de moduler pour Alexis :

Petit Blanc, mon bon frère,
Ah! Petit Blanc si doux,
Il n'est rien sur la terre
D'aussi gentil que vous!...

— Le fait est!... — dit-elle en s'interrompant. — As-tu réfléchi, Aglaé, que dans le monde, tout ce qui est noir aime ce qui est blanc? Quand une mouche ne tombe pas dans le lait elle se laisse prendre par l'eau de savon!... C'est que les blancs n'ont pas seulement l'avantage d'être blancs mais d'être gracieux! Allez voir! Je n'ai jamais trouvé un joli museau de petit noir...

Aglaé savait que Péché-Mortel arrêtait toujours les nourrices devant son pavillon, pour admirer dans leurs bras la figure des poupons blancs endormis dans la dentelle.

— Mon Dieu! — soupira-t-elle.

— Misère! — cria Péché en battant ses hanches, — ne va pas t'imaginer au moins qu'en épousant un chabot-de-fond comme Charlie tu remporteras un enfant blanc et rose! Quand tu vas entendre grogner dans ton lit un petit porc tia-tia, ton lait sera capable de ne faire qu'un tour... Écoute-moi : lorsqu'on est né dans le charbon on meurt dans le goudron.

— N'implore pas la guigne, Péché-Mortel!

— Aglaé, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'apprendre par cœur la figure d'Alexis pendant que tu seras enceinte! Pour mon compte je me suis toujours martyrisée pour savoir comment il avait pu sortir un enfant aussi noir que moi dans un pays où il y a tant de blancs! Mais le démon a voulu que ma maman, au lieu de dévisager les beaux blancs du quartier, a dû regarder pendant neuf mois dans un trou de four... N'empêche! Ce n'est pas une raison, parce que je suis Péché-Mortel sur la terre, pour que je ne puisse pas un jour voler dans le Paradis et embrasser les saints, les séraphins, les archanges du bon Dieu!...

— Quand tu auras fini, Péché, de dire des sacrilèges!...

— Bébête, — reprit-elle, — tu ne vois donc pas que c'est pour faire rire un peu cet enfant-là que ses tantines agonisent de chagrins. Allez! s'il y a une justice, je ressusciterai blanche comme un lys dans le Paradis, tandis qu'elles grilleront comme des culs-de-marmite sous l'œil de Lucifer!

Les rideaux cramoisis de la petite case ouverte au courant d'air de deux rues se soulevaient comme des blouses. Péché se remettait à chanter. Sa voix grassouillette, si innocente et si câline qu'on croyait par moments ne plus l'entendre, montait faire la sieste dans le ciel. Et, les mains croisées aux genoux, le cou caressé de sueur, avec des lèvres d'allégresse, la Cafrine se berçait comme un ange noir des délices de l'orgue, des cantiques et de l'encens dont la privait son sort de chrétienne excommuniée...

Assis dans un coin, Alexis tenait son visage en ses mains brûlantes. Sur son front de fièvre transpirait la lividité de l'idée fixe. Le sang empourprait ses oreilles, et ses yeux, obsédés de désespoir, consumaient ses paupières battantes. A chaque instant, en sursaut, le réveillait l'impression, l'hallucination que « *cela n'était pas fini, que cela allait recommencer* », et il se sentait dépaysé, avec la révélation que non seulement les enfants mais tous les blancs ne vivent pas en sûreté dans un pays où les Chinois, les Arabes, les Malabares, les Cafres peuvent manier le sabre... Plusieurs fois de suite il se demandait : « Ramin n'aurait-il pas fait tuer sa femme pour pouvoir épouser Nénaine?... Nénaine se marie justement dans quinze jours!... Il aurait aussi bien pu faire assassiner Charlie!... Devine-t-on jamais ce qui se cache dans le cœur de ces gens qui n'appartiennent pas à la même race que vous?... » Il ne savait plus lui-même ce qui s'agitait dans sa tête. Par moments, devant le Tribunal, il se voyait cité comme témoin, levant la main vers le Christ... Puis c'était sous la varangue de M. Fournaise qui l'interrogeait. Et de phrase en phrase Alexis lui expliquait que s'il avait surpris ce crime, c'était parce qu'il n'avait pas de devoirs de latin à rédiger comme ses camarades de chez madame Cébert le jeudi et le dimanche... M. Fournaise souriait, pas plus...

Pendant plusieurs jours, il n'avait pu sortir de la maison,

par l'atroce certitude que tout le monde en ville causait de lui en même temps que de ce meurtre de Malabare. Il avait juré de ne plus voir personne; cependant il ne pouvait se séparer de Nénaine, il la suivait partout : il avait besoin qu'elle lui parlât comme si les mots, les mots seuls, beaucoup de mots pouvaient effacer de sa mémoire ce qui ne devait pas être vu par des yeux d'enfant! Car c'était surtout des yeux qu'il souffrait. Pour repousser au fond de son cerveau la vision toujours prête à se glisser sous ses paupières, il élargissait les prunelles, il regardait chaque chose autour de soi avec fixité.

La chambre de Péché-Mortel, de haut en bas, était tapissée de gravures tirées d'une ancienne collection de l'*Illustration*. Aucune image, venue de France, n'est perdue pour les noirs. Au-dessus du lit tendu de guipure, défilaient les Funérailles de Victor Hugo. Sous le petit oratoire à vases bleus avait lieu l'Inauguration de l'isthme de Suez, avec la statue de Lesseps en phare à l'entrée du Canal pavoisé de vaisseaux. Une promenade de dames en robe malakoff, au bras des hommes en gibus, se prélassait comme après la danse sur le Tapis-Vert... Au sommet de l'armoire surgissait, près de la reine Victoria couronnée du diadème, le profil de Gambetta... Le château de Chambord, une procession à Lourdes, le Bal masqué de l'Opéra, les Grandes eaux de Versailles qui, collées à l'envers, ressemblaient à la colonnade du Louvre, Rose Caron en manteau de reine, trois aéronautes dans un ballon, le général du Barrail faisaient le tour de la glace. Au-dessus des boîtes de pommades, sur la table à toilette, régnait Napoléon III.

Péché-Mortel, qui avait fini de se peigner, debout devant le miroir de sa console, s'y considérait :

— Mon Dieu tout-puissant! Quel crime ai-je commis? — dit-elle. — Ma figure-là est si vilaine qu'elle fait casser la glace!

A ce moment un attelage de plusieurs mules arrêta devant la case son tapage de clochettes. Le fils de madame Cébert se dressa devant la porte :

— Allons, bel ange...!

Péché se retourna :

— File dehors! — cria-t-elle. — Je t'ai défendu d'entrer

la journée dans ma case et tu n'as pas vu, grand vaurien, qu'il y a du monde innocent en visite?...

Nénaine regarda Alexis rapidement, pour deviner s'il garderait le souvenir de ce qu'il avait entrevu et lui en voudrait... Elle lui prit la main, l'entraîna :

— Allons travailler chez nous, mon garçon! — dit-elle, d'une voix tendre, ainsi que si elle eût parlé à une petite fille.

Puis, tandis qu'on passait devant des parterres :

— Vous sentez, Alexis, comme ce gros temps a balayé l'odeur de toutes les fleurs?

XVI

LE MARIAGE DE NÉNAINE

Et Nénaine se maria.

Il y eut un beau jour pour les noces.

Un de ces jours où il semble qu'il se brise de la lumière sur toutes choses pour qu'on s'en souvienne plus tard!...

Une victoria, trois mylords, miroitèrent dans la poussière. Aglaé, penchée à droite et à gauche, saluait des yeux toutes les cours. Sur son perron, Péché-Mortel criait en agitant les bras. On s'arrêta devant la maison Balzamet. Aglaé arrangea sa traîne pour qu'Alexis s'assît sur le strapontin, en face d'elle. Et, à la joie des cochers qui se moquaient publiquement des toilettes, les voitures roulèrent.

— Comment trouvez-vous votre Nénaine en mariée?

Elle avait la voix changée, ne riait pas ; elle regardait Alexis, le visage adouci d'une plaintive inquiétude...

Nénaine était loin de faire mal en mariée! Les fleurs d'orangers tombant en grappe de sa coiffure, les bouillonnés de son col de satin présentaient son visage dans une clarté d'ambre où brillaient, très noirs, ses yeux réservés comme ceux des jeunes filles. Immobilisée toute droite sous le voile de mousseline qui avait coûté quinze francs cinquante, elle souriait, réfléchie comme une orpheline en arrêt devant la vie, dans un état de grâce du cœur où s'affinait sa race...

A la débandade, au-dessus des vergers brûlants, les cloches

sonnèrent, quand, sous le péristyle, dans le roucoulement des pigeons, la noce forma cortège. En capotes à fruits rouges, en bergères de dentelles bleues, c'étaient presque toutes des demoiselles, les mères restées à Casa Bona à cause du peu de voitures. Le sang de leurs corps dodus de blanchisseuses, étouffés dans des robes de bal à basquines vertes et soufre, échauffait leur visage joyeux, et leur corset craquait quand elles éventaient leur cou en sueur... Les cavaliers, prognathes, contenaient du gibus, à la hanche, le dandinement des queues-de-morue. Et les couples, dans la crainte d'éveiller par le grincement de leurs chaussures l'écho des trois nefs, s'avancèrent sur le marbre en pliant le genou...

Un vicaire murmura des paroles en latin. Enfant de Marie, Nénaine baissait la tête, agenouillée en servante devant le Sacrement, les mains gantées sur le petit livre de messe où elle ne pouvait lire. Comme si elle avait encore trop peur de son audace à vouloir changer son existence de jeune domestique en une vie de femme qui tient son ménage, elle levait à peine les yeux vers le Tabernacle. Par moments, avec légèreté, elle se retournait vers Alexis pour lui faire comprendre qu'elle le mêlait à ses prières d'avenir. Mais elle n'avait même plus la force de sourire tant elle paraissait tremblante, exténuée d'avoir désiré depuis si longtemps ce mariage dont elle doutait jusqu'à ce jour, et pour lequel la veille encore elle avait fait la navette à la mairie, dans les magasins, chez le cocher, chez le pâtissier, n'ayant pas dormi, de sa dernière nuit de jeune fille, pour repasser les pièces de son trousseau !

A la sacristie, elle tint à ce qu'Alexis signât sur le registre des témoins...

La noce avait lieu à Casa-Bona. Les moutardiers chantaient dans la torpeur bleue des aloès. Œillets à la boutonnière, les invités se courbaient afin de circuler en gibus sous les cordes tendues pour le linge parmi les pignons d'Inde. Tout autour de la case mamans et enfants du voisinage cancanaient et riaient.

Les demoiselles du cortège ayant déposé sur le lit leurs chapeaux et leurs écharpes, l'on pénétra sous la salle verte.

Maîtres en l'art des reposoirs, les noirs avaient suspendu de porte en porte des guirlandes de liane aurore, des hampes de

laurier blanc et des bouquets de géranium ; des cannes à sucre, aux encoignures, fixaient la verdure des mousses. Par-dessus le pétillement des verres une tour Eiffel de nougat, piquée de dragées d'argent, lançait en fusée une petite mariée fine comme une poupée de vitrine. A mesure, on s'asseyait sur les bancs de bois ; les cavaliers avaient tous conservé leur gibus. Le visage hors du voile, Nénaine, au centre, faisait des yeux doux à tout le monde qui l'examinait :

— Je vous guette, madame Nicole, — criait-elle, — je pense au temps passé : je n'oublie pas qui m'a donné mes bottines de première communion ! — Cependant la joie de manger en habits excitait les hommes à la goguenarderie. Après avoir jeté un regard sur les plats qui arrivaient, des charretiers annonçaient en enfilade : « Attention devant ! Gare à la sauce mousseline. Voilà les bouchées à la Reine !... » Au bas bout, les vieilles mamans essuyaient les joues des négrillons. Sous la table grognaient, en rongeant, des chiens mendiants. Incapables de résister à l'instinct de servir, des invités, se levant, débouchaient, versaient à la ronde le vin de Bordeaux qui marquait en violet sur la nappe.

Nénaine flaira qu'on allait porter les toasts. Elle se dressa, regardant son alliance à sa main.

— Ce n'est pas à la mariée à tirer le premier coup de canon ! — lança un garçon de magasin.

— Eh bien ! mordez votre langue ! — glapit Nénaine. — S'il y a un jour...

— S'il y a une nuit...

— S'il y a un jour dans la vie, où l'on a le droit de faire tout ce qu'on veut, ça doit être le jour du mariage !

Et, aiguisant la voix, elle cria :

— Aujourd'hui c'est la nouvelle mariée qui commande !...

— Vive la nouvelle mariée ! Vive Charlie ! Vive la société !

— Parfaitement ! — poursuivit Nénaine. — Je n'ai pas consenti qu'on porte à ma santé la première parce qu'il y a quelqu'un qui doit passer avant nous tous, car c'est le bouquet de la fête... Ce quelqu'un là, c'est un petit garçon qui a voulu être près de sa Nénaine le jour de son mariage et qui a toujours été pour moi bon comme un Jésus ! Ça n'a jamais dit un juron, ça a toujours bien travaillé. Écoutez-moi, et toi aussi,

Charlie : si mon âme est enchantée d'entrer en ménage, mon cœur est à la peine de quitter le petit blanc sur lequel j'ai veillé. Holà! nous pouvons dire, Alexis, que nous avons mangé ensemble de vilains jours. La vie pour votre Nénaine est devenue rose d'amour; un jour aussi vous allez marier!... Le cœur de votre Nénaine vous bénit...

Elle s'assit.

— Maintenant, — cria-t-elle, — Alexis va vous dire comme il aime sa Nénaine!...

S'essuyant les lèvres d'un revers de main, les noirs regardaient Alexis avec un respect qu'ils n'ont pas pour leurs enfants.

— Vous autres tous, — commença Alexis, — vous voyez quelle noce Nénaine a pu vous payer avec l'argent de son travail!... Charlie, je vous félicite d'avoir choisi Aglaé, mais ce n'est pas tout : il faut que vous ayez des prévenances pour elle, que jamais vous ne leviez la main sur sa tête, que vous lui rapportiez fidèlement votre argent de semaine, que vous soyez aussi bon que Nénaine, pour qu'on dise que qui se ressemble s'assemble!...

Il chercha un peu :

— Charlie, vous êtes maintenant menuisier; il ne faut pas que demain vous vouliez vous faire maçon : pierre qui roule n'amasse pas mousse!... Nénaine, elle, n'a pas de défauts, elle va vivre toute sa vie tranquille dans sa case. Je dis : Vive Nénaine! et à la santé des mariés!

Il s'assit. Alors il perçut comme il avait trop bu et mangé... Extraordinairement longue, blanche et noire, avec les bouteilles, les carafes frappées de soleil, les corsages de couleurs acides, la table tournait autour de lui comme une salle en danse. A travers un bourdonnement aussi chaud que de la fumée, après les applaudissements, il distinguait la voix de Nénaine : « Mon Dieu, comme son cœur bat fort! » et elle l'embrassait. Lui, il appuyait ses mains ouvertes sur la nappe pour s'y sentir plus ferme. Il était content maintenant d'avoir fait son devoir, mais s'attristait étrangement. Une inexprimable indulgence tremblait en lui, il souriait à tout le monde, trouvant les visages dignes et bons, satisfait de voir que les noirs savaient se tenir... et il avait envie de parler encore, pour dire qu'il

n'avait pas honte de déjeuner avec eux... Dans sa tête il sentait mêlés l'orgueil et la modestie, par l'un se rattachant à sa race pour la préserver en lui des promiscuités, attiré d'amitié par l'autre vers les gens inférieurs qui l'entouraient, dans le besoin de s'en faire aimer plus que de les comprendre.

Cependant, par facétie, un cavalier prévenait des yeux Balzamet, puis versait un plat de haricots rouges dans la poche de son voisin. D'autres visaient à coups de camélias le sourire des demoiselles. Un garçon de pharmacie se leva et, plissant le front, le déplissant pour faire danser le gibus sur son crâne obtus, entonna :

Chauffez, vous, le tambour, zènes gens!
Tapez, vous, le tambour, zènes gens!
Guettez comment les zènes filles vont ballotter!
Ballottez, vous, les reins, zènes gens,
Ballottez, vous, les reins, zènes filles,
C'est comme un balancier de chemin de fer!

Il salua à la cantonade... Soudain, en tonnerre, un coup de canon éclata, puis, longuement, s'écrasa sur la montagne. Tous haletèrent :

— La malle est arrivée!...

Dans les cuisines, sous les cases, au bord du canal, comme un grand éternûment de bonheur traîna :

— La malle de France! La malle de France!

Presque aussitôt les jeunes filles, l'une après l'autre chantèrent... Ce furent ces romances dont elles étirent la sentimentalité criarde sous les filaos du lavoir, et qui doivent s'élever jusqu'au septième ciel pour couvrir le tapage des battoirs. Toutes, anciennes élèves de l'École gratuite, caressaient les *s* avec langueur, chatouillaient les *z* comme des baisers, berçant leurs bons cœurs de néanines avec des refrains balancés. Entre leurs mamans et leurs zézères qui, le coude levé, les éventaient, elles soupiraient après les zéphyrs du Printemps sur la Prairie en fleurs, après le retour de l'Hirondelle dans l'azur, après les Amants en souffrance au bord du Lac... Les yeux dormant sur l'horizon de pandanus, leurs voix éperdues au loin à ne plus revenir jamais, elles dérivaient sur *la Vague* vers un lointain rivage qu'elles ne devaient point voir.

Les mères les regardaient avec tristesse comme si, partant pour l'amour, leurs jeunes filles devaient un jour partir pour la France!... Les voix effilées, brisées à tout instant par le bruit de la vaisselle qu'on lavait déjà pour la rendre à la vieille madame Dosithée, laissaient sentir jusqu'aux larmes *comme les noirs se font illusion*. Lasses de répondre en français aux compliments des galants, les petites modistes s'embarrassaient dans leurs phrases et, perdant la tête, secouant leurs bijoux, lançaient des cris désolés.

Sur un sourire d'Aglaé, Charlie se leva et, prenant Alexis, le porta vers la case pour qu'il s'allongeât sur le lit. Alors les hommes et les femmes se réveillèrent d'un coup :

— Bravo Aglaé! Bravo Charlie! — Miracle est arrivé!... L'a marié ce matin et déjà il y a un z'enfant de treize ans sur les bras... O toi!

Alexis s'endormit, le cœur très gros comme si, mariée, sa Nénaine devait s'embarquer le lendemain pour Madagascar...

XVII

EN ÉCOUTANT LÉON

La salle à manger des Balzamet, à la façon des anciennes salles à manger du pays, était pavée contre l'humidité des hivernages, les pieds de la table encastrés dans le bitume qui, à force d'avoir été brossé à la cire, reluisait comme de l'ébène. Tout y rappelait les précautions auxquelles durent s'ingénier les premiers Européens pour parer aux inconvénients des climats chauds. Dans un angle, le garde-manger en fil métallique d'un bleu crépusculaire s'arrondissait sur un pied de fer qui, planté dans une auge de granit emplie d'eau, isolait les provisions des fourmis de l'Inde. Deux buffets en acajou foncé, qui avaient la couleur et l'odeur des cancrelats, abritaient, derrière leurs vitres ternies par moustiques et mouches, un service Empire à abeilles d'or et des plats d'argent. Attachée au vieux plafond par trois chaînettes de cuivre

vert-de-grisé, une énorme cloche de verre renversée, défendait, comme dans toutes les cases bâties de bois, la flamme des bougies des vents coulis. Une grande famille de chaises graduées pour hommes et enfants, adossée aux murs, faisait vraiment tapisserie dans cette maison où ne vivaient plus que trois personnes. La cloison était tendue d'un de ces anciens papiers peints qui, luxe ordinaire des intérieurs créoles d'il y a cent ans, représentaient encore la patrie à ceux qui l'avaient quittée, panorama de la France étendue dans son charme, comme aplanie par la distance dans le souvenir et irisée encore des couleurs d'arc-en-ciel propres aux visions de l'enfance... De quelque côté que l'on fût assis à table, la vue voyageait moelleusement sur une seule et immense prairie : Au ras de la pelouse que paissaient bœufs et agneaux glissait une rivière blanche où les lavandières en cotillon diapré battaient le linge, où le pêcheur flottait dans une barque verte comme un canard, où tournait un moulin fleuri au dos d'une gentilhommière rose. Quenouille en main, la bergère regardait la berline vert-pomme s'engager sur le ponceau bossu. D'une rive à l'autre, ce Pays du Tendre déroulait les harmonies et les scènes des quatre saisons assemblées dans une ronde, et toute la campagne paraissait la paisible dépendance du Château qui, défendu par des chiens hurlant au cor de chasse, pointait ses tourelles au-dessus d'un bocage gorge-pigeon. Mais la pluie des Tropiques avait déteint partout en jus de tabac le ciel de France, gondolé sous le vent des cyclones. Aux heures des repas des lézards lépreux y zizaguaient en crissant. Et la grosse araignée des maisons, en quête des mouches d'orage, dilatait l'étoile noire de ses huit pattes velues au-dessus du clocher de ce pays sans horloge comme l'Éternité.

Le mariage d'Aglaé avait été une date pour Alexis! Il n'avait plus sa Nénaine. Depuis six mois les servantes s'étaient succédé sans qu'il eût le temps de vaincre sa répugnance pour leurs visages : toutes décampaient après avoir vociféré des insultes à la face des « deux Harpies d'Enfer! »... Et des semaines et des semaines de fièvre intermittente l'avaient condamné à manquer l'école — il ne put assister à la distribution

des prix. — La solitude, l'ennui dans la maison!... Mais, malgré sa maigreur, la conscience d'avoir grandi, d'être « en pleine croissance », lui faisait éprouver en l'avenir une vague confiance : « Nénaine s'est échappée de son sort, pensait-il, moi aussi, je m'échapperai du mien! »....

Quand, un matin d'octobre, arrivant de chez les Frères, Alexis pénétra dans la salle à manger, il s'assit étonné : la remplaçante de Nénaine était cette fois un homme et ce domestique était un blanc... garçon au tournant de la trentaine qui avait un « faux air de ressemblance » avec le fils de madame Cébert... Immobile, il appuyait au buffet un grand corps de pendu... maigre et désemparé; mais vite en mouvement, avec ses reins creux et comme tordus, ses bras désarticulés, il semblait avoir la souplesse des marins habitués à se raccrocher dans le vide à des cordages. Le tricot rayé bleu-blanc-rouge lui dégageait le cou amarré d'un scapulaire. Nu-pieds il s'approchait, épiant les visages pour devancer les ordres.

Sans le regarder, tante Zoé, tante Zélie, l'appelaient : « Léon! » Lui, chaque fois, répondait : « Présent! »

Le bord de ses paupières rougies était enflammé et ses prunelles bleu-ciel, brillaient fixement à travers une clarté de larmes comme il arrive aux cuisiniers devant le feu. Sur un signe, il s'élançait d'un bond par-dessus les marches du perron; on l'entendait dans le cabanon se raconter les plaisanteries; avec l'entrain qu'il aurait déployé à servir une noce il réapparaissait en souriant. En souriant comme s'il jouait au domestique, il essuyait le dessous des plats et les posait sur la table, décrivant par-dessus les têtes des gestes exagérés qui montraient ses bras tatoués à l'encre de Chine. Puis, ainsi qu'après une parade de gymnastique, il s'accoudait au guéridon pour faire croire, une main sur le cœur, l'autre appuyant sa tête, qu'il se mettait en pénitence. Avec la mélancolie de la docilité, il regardait tour à tour Zoé et Zélie comme s'il les plaignait du fond de l'âme, puis, brusquement, il attrapait au vol le regard d'Alexis et, lui riant de ses lèvres déplissées, dépêchait un coup d'œil vers tante Zoé : son visage, allongé en agonie, en affectait à s'y méprendre la mine glaciale et empoisonnée; et, avisant tante Zélie, il brisait en mille facettes une face raccornie qu'il frisait

vers elle comme pour éternuer... Lentement ces dames se retournaient : à la minute Léon repétrissait sa physionomie. Devenu presque triste, il examinait les deux sœurs dans une sorte de soumission extasiée... Amusé d'abord, Alexis se découvrait bientôt gêné dans sa propre maison par la présence de ce domestique blanc venu de la rue... et plus singe qu'un noir!

A l'école l'après-midi, il y pensait encore : « Quelle espèce d'homme est-ce? » se demandait-il. A ses yeux, à sa peau, on pouvait supposer le fils, traînant la ville, d'une de ces familles blanches des hauts, qui, plus misérables que les Africains ou les Asiatiques de la Côte, vivent de maïs sur quelques gaulettes de terre... Mais en même temps il vous donnait l'impression de ces grands flandrins débraillés, grandis à l'abandon dans les fonds de cour du Bout-du-Quartier, garçons naturels d'un Européen et d'une mulâtresse qui ont presque honte de montrer en ville leur figure « comme il faut »... Et, fixes devant sa curiosité, Alexis revoyait ces yeux, d'un bleu ineffable, qui pleuraient en riant!...

*
* *

Le soir, il ne fut pas plutôt arrivé que Léon, assis sur le pas de la cuisine à plumer le poulet, chanta en son honneur :

Moi-même, jeune gens crâneur,
Qui marche le ventre en l'air!
Mi guette pas rien derrière
Mi nage dans la poussière!

Les dindons gloussèrent près du lavoir. Il avait dû passer son temps à exciter de la voix la basse-cour, car tout l'emplacement muet des Balzamet était entré en récréation. Guettant d'en dessous coqs et canards qui l'enveloppaient de tapage, il les blaguait à voix basse comme s'il les faisait déjà cuire à petit feu... Puis, brusque, il se leva, très grand, criant « En avant! » En déroute, toute la volaille s'affola dans ses plumes.

Alexis sous les manguiers, apprenait pas à pas, à haute voix, les leçons du lendemain... Soudain s'ébroua un long

éternûment et de loin, de sa cuisine, Léon ânonnait sur le ton des élèves sages :

— *La France* capitale *Paris*! Principales villes : *Lyon*, *Bordeaux*, *Marseille*, *Dijon*, *Nantes*, *Le Havre*, *Rouen*!... Et en avant la fricassée de *tripes de Caen*!

Le lendemain soir, rôdant autour de la cuisine, Alexis dit :

— On voit, Léon, que vous n'êtes pas un ignorant...

— Laissez faire!... — répliqua Léon. Il se moucha, essuya ses larmes enfumées. — Il n'y a pas plus moyen de casser la causette avec vos deux tantines qu'avec les deux vases de Chine de la galerie!... C'est à vous, jeune monsieur, que le très cher frère Léon ouvrira son cœur...

Il s'assit sans gêne sur le rebord du mortier à riz.

— Dieu m'est témoin, monsieur Alexis, que je ne suis pas un blanc trouvé derrière la cuisine... Je suis né le 14 juillet 1869, l'année même du grand coup de vent, à l'étage de la belle maison qui fait le coin de la rue des Bons-Enfants. A cause de cela ma nénaine m'appelait Méchant-temps. Si je vous disais mon nom, vous seriez baba de voir que j'appartiens à une aussi bonne famille que vous...

— Vous vous appelez Léon...

— Mais pas Léon tout court la queue coupée, s'il vous plaît? Le curé qui a décidé de mon sort en me mettant du sel de cuisine au creux de la langue m'a baptisé Léon Fauvette!... Oui, je suis de la grande bande des Fauvette qui a peuplé la colonie. Je pourrais vivre un an sans rien faire si je passais seulement une semaine chez chacun des parents que j'ai dans l'île. Pourquoi chercher loin? Le commissaire de police du quartier est mon tonton propre. (Il baissa un peu la voix) : Je ne porte pas mon nom pour ne point lui faire ombrage; eh! bien il tourne les yeux comme un voleur quand il me rencontre!... Je suis domestique, mais est-ce qu'il n'y a pas un cœur encore qui bat là sous mon tricot tricolore?

— Alors comment avez-vous pu arriver?...

Il fit une grimace ainsi que s'il allait bouffonner et il répondit sérieusement :

— Rien que par l'inconduite!

Il se mit à rire comme si Alexis n'y pouvait croire et il affirma :

— Sur la tête de mon grand-papa donc! C'est le Chevalier sans peur et sans reproche, c'est Léon le Torchon qui vous le dit!

Et il ajouta à brûle-pourpoint :

— Vous n'avez pas l'air de supposer que j'ai été un amour d'enfant dans mes beaux jours! Mon nom gâté était Bébé! Vous savez, ce n'est pas pour faire mon vantard, j'ai beau être sur mon retour, les jeunes filles de la société noire me trouvent encore à leur goût. Demandez à votre Nénaine si Péché-Mortel, quand elle était fille de Marie, n'a pas essayé de mettre le grappin de mariage sur mon cou? Pour ma peau et mes yeux bleus, je reçois toujours des demandes de fiançailles. Mais n'ayez pas peur, tégor : je ne donne pas dans les mésalliances! Léon Fauvette n'est pas un oiseau qu'on fera entrer dans la cage à moulal[1] pour le plat de riz quotidien!... Il faut tenir encore haut le drapeau blanc. Pas vrai?... Et en avant!...

— Oui, — dit Alexis vivement. — Mais est-ce vous qui avez abandonné la famille ou elle qui?...

— Vous savez bien, monsieur Alexis, il y a dans le pays des familles de blancs qui sont marquées par la guigne noire pour tomber d'un jour à l'autre dans la négraille. Ou bien la misère ou bien la fièvre les tâte à mort; elles dégringolent doucement et la charrette-saletés un beau matin les balaie jusqu'au bout du quartier... Ma défunte maman était de la société, mais du faille-faille monde du côté de la santé. Je courais sur mes huit ans quand un accès pernicieux l'a ramassée en trois jours. Mon papa, qui travaillait aux Contributions indirectes, était un homme sans volonté... on peut dire qu'il s'est remarié en rentrant du cimetière. C'est la sœur cadette de maman qui a jeté le harpon sur lui : un démon banni de l'enfer! Le volcan avait passé dans ses cheveux rouges comme barbe-maïs et quand ça flambait de colère, ça avait du feu dans les mains! Pour un oui, un non, elle a tellement allumé mon coco que j'ai gardé la tête sens-dessus-dessous. Le cœur sur la conscience, je confesse, monsieur Alexis, que j'avais du vice dans le tempérament : comme par un fait exprès, je ne trouvais pas mon plaisir dans la compagnie des blancs mais dans la racaille,

1. Moulal : suie.

parce que tout, là, asticotait ma curiosité et que je pouvais me moquer de tous les noirs ; j'étais toujours fourré à la Boutique-Chinois! N'oubliez pas : ça a été mon lieu de perdition. A dix ans, je commandais en chef à une volée de vauriens. Dans la même après-midi j'étais sur le récif avec les pêcheurs d'ourites, à voler du sirop sur la colline à la Sucrerie, à brûler les quatre sous des Malabares, à danser le Séga sur le Trou du Chat. Je mangeais une paire de souliers en une semaine, et avec ça plus débraillé qu'un petit noir car c'est par le linge, monsieur Alexis, qu'on change d'abord de peau!...

— Mais votre papa, il n'était pas capable?...

— Puisque je vous ai déjà dit, — fit Léon, — que papa était un faillousse! Sa femme, qui avait toujours été une gale pour maman, tenait à faire de moi un pas grand'chose pour que papa me renie. A quatorze ans, j'ai lavé les bouteilles et servi l'arack chez un Chinois recéleur et fraudeur d'opium, puis j'ai cassé mon tibia à clouter les bardeaux sur le toit de M. Liessaint. Bah! ils sont tous les deux, à cette heure, en long dans le cercueil : laissons les morts ronfler tranquilles au bord de la mer. *Et en avant les vivants!...*

Assis en face de lui, Alexis l'écoutait avec gêne et passion. Devant son imagination d'écolier qui, à part *Télémaque*, n'avait pas lu de romans, tout ce que racontait le domestique faisait se lever une réalité plus palpitante que le présent! Il ne voyait plus le Léon qui, sous ses yeux, écrasait en souriant les fourmis de l'Inde entre ses doigts de pieds, mais son cœur battait dans l'enfant qui s'appelait Léon, qui mangeait et dormait dans une grande maison : cet immeuble, Alexis aussitôt l'habitait et il y jouait le rôle du *jeune vagabond*... L'avidité, l'*impatience de vivre*, fièvre de croissance des esprits précoces hantés d'avenir, précipite l'enfant à s'emparer en frémissant de l'existence de ceux qui se confient à lui... Chaque fois que quelqu'un ouvrait la bouche pour l'intéresser à son sort, Alexis ne pouvait s'empêcher de se mettre à sa place; avec Léon ce fut plus : il se sentait dans sa peau.

— Cependant, Léon, si vous aviez voulu travailler...?

— « Quand le violon a perdu son âme, la tripe de chat ne chante plus » : vous n'avez plus grand cœur pour transpirer la sueur du front dans un pays où, après avoir représenté quelque

chose de propre, vous piquez une tête dans la fosse aux noirs! Car moi, moi qui vous regarde, j'ai failli ici même être coincé par le Tribunal. J'ai eu un coup de pied malheureux dans ma vie, c'est le jour où dans la Boutique, j'ai tué sans faire exprès le garçon d'un Chinois. Heureusement que quand on a ouvert son ventre, on a vu qu'il avait un abcès au foie gros comme un coco. Le tribunal, lui, a compris, mais le papa Chinois m'a poursuivi partout pour me larder au couteau. C'est alors que j'ai été forcé de naviguer. J'ai tâté du petit cabotage avec l'idée d'aller faire peau neuve ailleurs. A Mahé de Seychelles j'ai tenu la comptabilité chez un Arabe qui vendait de la glace : c'est un pays d'étouffoir bon seulement pour les tortues, tout le monde là-bas a le foie qui gonfle!... A Madagascar, j'ai été sacristain dans la chapelle des Missionnaires et j'ai chanté sur l'orgue pour attirer à la messe les femmes malgaches... Monsieur Alexis, voilà un pays de cocagne que la France devrait attraper! J'y ai gagné de l'argent en barre, mais j'ai toujours eu la culotte percée et je perdais mes piastres derrière moi... Puis le vent de guigne m'a ramené ici, on revient toujours à la côte là où le malheur vous a serré le plus fort : vous voyez bien que maintenant je brosse les parquets des maisons qui ont appartenu à ma famille!

Il poussait un soupir long comme un bâillement.

— Quel type vous faites, Léon! Vous êtes unique de votre espèce...

Il se leva :

— S'il vous plaît, mon Commandant! — dit-il posant ses deux mains aux épaules d'Alexis : — ne cassez pas mon cœur en parlant comme ça, car, Jésus m'est témoin, je ne suis pas le seul blanc de toute la colonie à avoir dégringolé!

Et il s'esquiva en tordant ses reins, ce qui était sa manière de rire par derrière.

XVIII

A LA CANTINE

Pour se distraire, maintenant, Alexis n'eut plus besoin de sortir. Sans se cacher, il vécut près de Léon, toujours avec ses livres là où celui-ci travaillait.

Quand il brossait les chambres, Léon s'amusait à contrefaire la Malabare « qui manque de cœur » et se vautre sur le plancher en se plaignant sans cesse de son ventre : il chantait malabare aussi bien que Ramin. S'il levait un meuble, gonflant les joues, bourrelant ses épaules, il exagérait l'effort pour caricaturer le Cafre. Qu'il était surtout drôle dans la salle à repasser, car Léon blanchissait aussi bien qu'une femme! Pour imiter la repasseuse il bécotait son carreau chaud et s'allongeait amoureusement contre la table, en modulant la romance. Sa face d'Européen, qui avait passé le temps de son enfance à mimer toutes sortes de types d'Indiens et d'Africains pour les agacer, s'était fripée de tant de rides qu'elle en avait comme noirci. A proprement parler, ce fils de famille déclassé, qui ne faisait plus figure dans la société, n'avait plus de physionomie à lui... Souvent, quand il se croyait seul, Léon se regardait dans un morceau de miroir qu'il avait tiré de sa poche, se faisait à lui-même une dégoûtante grimace et crachait de côté...

— J'ai beaucoup roulé, monsieur Alexis, — déclara-t-il un jour, — mais ce n'est point à passer de brick en goélette que j'ai arrondi ma bosse d'expérience : c'est à lofer de case en case... Écoutez bien Léon, comme si c'était votre professeur : vous ne savez pas ce qui mijote d'enfer sous chaque toit! tous ces messieurs et ces dames de notre sang qui font les couples de pigeons dans la rue, dans leurs chambres... c'est souvent pas mieux huppé que Léon Fauvette!

Il scruta Alexis et comme celui-ci se taisait, gêné :

— Une chose au moins que je ne garde pas sur ma conscience, c'est d'avoir tué ma femme, comme monsieur Jouvence.

— Qu'est-ce que vous racontez, Léon? Vous êtes fou!

— Mon seigneur et maître, ce n'est pas pour votre serviteur qu'il faut employer un mot pareil : mettez ce gibus sur la tête de monsieur Jouvence!... Ce garçon-là a commencé par abrutir sa jeune femme, qui était gaie comme un bec-rose, avec ses coups de colère de coq! Puis il a cru avoir la maladie de la moelle épinière : alors il l'a obligée à surveiller elle-même tout ce qu'il devait manger parce qu'il avait peur des sikidy[1]

1. Mot malgache : sortilèges.

que les cuisinières de couleur saupoudrent dans les plats et qui font faire à un homme leur cinquante-quatre volontés. A force de vivre avec lui, sa femme, qui était pieuse comme sainte Anne, avait fini par croire au Diable : un jour elle a senti, elle aussi, mal au pylore ; elle a consulté les Malgaches regardeurs de petits-bois ; elle était tout simplement devenue enceinte ; mais, elle s'était cloué dans l'esprit qu'elle était ensorcelée, et elle est devenue timbrée : on l'a enfermée aux Douches de Saint-Paul ! Là elle a trépassé.

— Mais vous, Léon, — demanda passionnément Alexis, — vous croyez au *sikidy* ?

— Mon bon monsieur Alexis, je suis payé pour soupçonner les noirs d'être possédés du démon d'envie et de méchanceté !... Regardez ce pauvre frère de monsieur Verthère, qu'il avait fait exprès revenir de Tananarive où il coulait le bonheur avec les suivantes de la Reine, pour le marier ici avec une cousine riche !... Je ne sais pas huit, dix ans après, ce gaillard, pour une grosse entreprise de bœufs, amène son épouse avec lui vivre sur la Grande Terre !... Malheur ! Dans le mois qui suivait, les ramatous [1] qui en avaient toujours après lui, de jalousie, ont assaisonné aux bouillons d'herbes la mignonne madame qui est morte en douceur... et, lui, elles l'ont petit à petit captivé chez elles comme dans un parc...

— Est-ce Dieu possible ?

— Voyez-vous, monsieur Alexis : ce qu'il y a de terrible dans ce pays, c'est que les blancs, quand ils sont petits, jouent à cachette avec les petites négresses dans les fonds de cour ! Mauvaises manières, ça ! Regardez encore votre tonton Médéric : en sortant du lycée, parce qu'il n'y a pas de la compagnie blanche dans la colonie en dehors du mariage, il est arrivé à broyer du noir ; il se faisait tout voler par Grand-Titine et il lui apportait les colliers, les corsages de ses sœurs et jusqu'à son dessert tous les jours ; mais ça ne faisait pas beaucoup d'argent pour la Titine ; en plus il était jaloux d'elle comme d'une blanche — faut-il que les hommes soient plus bourriques que des moutons ! — et un jour par chagrin d'amour il s'est jeté au bout du pont ! Heureusement il n'y avait pas de requin, et par une volonté du Bon Dieu le propre frère de

1. Femme (maîtresse ou épouse), en langue malgache.

lait de Grand-Titine se trouvait là pour le repêcher!... Votre grand'maman lui a donné alors un Etablissement : il est monté s'enterrer dans les hauts avec sa Titine et il a fait bande d'enfants, sa propriété a prospéré...

— Et depuis sa mort qu'est-ce que?...

— Que voulez-vous savoir de Léon?...

— Non, rien.

— ... M'en vais tout de même tirer au clair pour vous les affaires de derrière la cuisine : on ne sait jamais à quoi ça peut servir dans la vie!... Madame veuve Titine a voulu, sitôt après l'enterrement, jeter le lasso sur un mulâtre qui était commandeur de la sucrerie *Zéphyr* pour qu'il donne son nom aux enfants. Mais elle n'a attrapé avec lui que des rafales de coups : elle volait son argent, elle volait jusqu'à des ballottins de sucre! Elle tient à cette heure un débit près de la boutique du Chinois le plus richard, et monsieur Frécadot va boire chez elle le café de minuit quand il n'y a pas clair de lune!... Oïe! oïe? qu'est-ce qu'il y a, mamzelle Zélie?... Oïe! oïe! qu'est-ce qui vous manque, mamzelle Zoé?

*
* *

Le jeudi de la semaine qui suivit son premier mois, Léon ne répondit pas à l'appel de quatre heures. Tante Zélie envoya Alexis cogner à sa porte : il n'y avait que le lit, la malle en fer-blanc et, à terre, un œillet rose qui baignait dans un verre d'eau.

— Je vais le chercher! — cria Alexis.

Il s'en alla sur la route. Un nuage immense orangeait au loin la mer bleue. Les battements de tambour d'un enterrement hindou s'éloignaient tristement sur les sables du rivage... Oh! que Ramin maintenant devait être loin!... Trop vantard dans son cœur pour supporter après le meurtre de Çarana l'humiliation de rester encore dans une ville où tout le monde n'avait parlé de lui qu'en bien, il s'était embarqué garçon coiffeur à bord d'un paquebot australien...

Devant le Débit de rhum un rassemblement se disloquait en bourdonnant. Plusieurs Cafres aux fortes poitrines discu-

taient, de cette voix caverneuse qui décèle les fins de bataille. Alexis s'arrêta à quelque distance.

Avec des sanglots d'enfant un homme se plaignait comme s'il s'était blessé en tombant au bord du canal. Les noirs amassés, un à un, se penchaient pour l'aider à se lever :

— Je vous défends de mettre la main sur moi ! Vous n'êtes pas digne de cirer mes chaussures.

— Où est ton soulier? — beugla un journalier.

Les autres, avec des accents pâteux, suppliaient :

— Léon ! Léon ! Ne fais pas ton fou ! rentre à la case ! Gendarme va te ramasser à la geôle !...

— La police dans ce pays n'a pas de tripes et je me moque du tribunal ! — hurla Léon. — Les gendarmes feraient mieux d'arrêter le Président : c'est lui qui mène le sabbat dans la ville, qui danse la polka des bébés avec Péché-Mortel et toute la séquelle à museaux de goudron. Tas de !...

De sa bouche, avec les hoquets, se débonda un flot d'injures avilissantes : Alexis, étourdi de honte, brûlait de se sauver mais se forçait à rester, dans la peur que des gardes ne survinssent pour emmener à la prison ce Léon inconscient et ignoble.

— Voulez-vous me laisser passer? — fit-il, — Léon est notre domestique.

On s'écarta.

Assis la tête dans ses mains, Léon se lamentait le visage comme bouilli dans les pleurs qui, luisant ainsi que du rhum, suintaient sur son cou. Il avait perdu son veston.

— Léon, votre travail vous attend !

Il leva les yeux : les prunelles, délayées par l'eau-de-vie, avaient coulé au fond des sclérotiques jaunes comme bile, elles essayèrent d'y surnager mais elles avaient de la peine à s'y fixer. Alors il se mit à rire et s'empara des pieds d'Alexis :

— Ah ! pardon mon Maître ! J'embrasse votre soulier ! Écoutez : voilà mon *mea culpa* ! Toussant comme un perdu, il se frappait la poitrine de ses poings. Pour le caresser il avança ses longues mains gluantes vers les épaules d'Alexis, il mendia son regard avec des yeux où le dévouement pétillait ainsi que de l'extase, délirant :

— Voilà ! ça c'est mon blanc, à moi, à moi ! Je casse les

reins à celui qui touche à mon ange gardien!... monsieur Alexis, donnez-moi la main, vous ne regretterez pas. »

Alexis la lui tendit pour qu'il se relevât.

Alors, comme si une force de volonté lui fût revenue, il se tint miraculeusement raide, et, vantard, tout étonné lui-même de son équilibre, passa en souriant de ses lèvres méprisantes au milieu des Cafres qui s'écartaient.

— Et maintenant marchez bien droit devant moi, monsieur Alexis!

Derrière eux, les journaliers avec de grands coups de voix dirigeaient de loin le saoulard :

— Attention à gauche!... hop, Léon!... gare à droite!...

*
* *

Pour avoir un bouquet à porter le matin aux oratoires des Frères, Alexis avait semé des grains d'œillet et planté de-roses Condé que Ramin lui avait offerts. Aussi merveilleuses ment que la vérité sort de la bouche des enfants, les fleurs éclosent sous leurs doigts. Maintenant, comme devant toute maison créole, elles embaumaient l'air contre la grille.

Ce soir-là, Alexis vint s'asseoir sur le perron de la véranda en compagnie de ses livres : afin de le punir, il ne voulait plus descendre parler avec Léon dans le fond de cour. Il restait au parterre. Il semble aux enfants qu'ils se pénètrent mieux de ce qu'ils apprennent quand ils respirent, livre ouvert, l'odeur des fleurs.

De l'arrière-emplacement Léon apparut. Il tapait sur son arrosoir qu'il agitait à la façon d'un tambour malabare. Quand il vit Alexis, il feignit de continuer à chantonner :

Puis comme s'il s'arrêtait par surprise :

Guette dans mon parterre
Pied de balsamine avec jasmin!
Guette dans mon jardin
Jet d'eau qui hisse en l'air!
Guette dans mon salon,
Portrait de Napoléon!

— Ah! bonsoir, seigneur! — et, clignant de l'œil : — A cette heure c'est moi qui arrose...

— ... L'autre jour aussi, Léon, vous avez arrosé...

Sans prendre le temps de sourire, Léon déposa l'arrosoir et vint se poster à la cafre, les pieds repliés sous le pantalon :

— Monsieur Alexis! Monsieur Alexis? Faites bien attention, s'il vous plaît, aux jugements téméraires : je ne suis pas un ivrogne de profession! Tous les moricauds pintent comme des trous et restent droits comme un mât de cocagne. A moi, mon malheur c'est de ne pas porter la voile : au premier verre, ma tête vire en polka, et, comme je suis un blanc, on voit aussitôt que je suis gris...

Alexis le scrutait : Léon avait l'air d'avoir mal à la figure comme on dit que les ivrognes ont mal aux cheveux : ses paupières frisottaient et c'était, dans son regard insistant à un point maladif, ce besoin câlin de se faire gronder propre aux êtres qui n'ont pas été dirigés dès l'enfance. Alexis s'était promis de le repousser, mais très faible pour soi-même, Léon recourait à cet art de pitre qui savait réduire les autres à l'indulgence.

— Monsieur Alexis, dites-moi si ce n'est pas une calamité que le rhum se vende si bon marché dans le pays! partout vous butez de débit en débit : si vous échappez à la cantine du Compère, la boutique du Malabare ne vous rate pas!... Toutes ces populations-là ont juré de tuer la race blanche avec l'arak...

— Tout ça c'est des ficelles, Léon : vous me donnerez désormais votre argent à mettre en tire-lire. Vous êtes intelligent : il n'est pas juré qu'un jour vous ne reprendrez pas votre rang dans la société?

— Ah! je vois bien que vous voulez faire lever mon cœur; mais, quand on a dégringolé au bas de l'escalier, il faut un fameux casse-cou de reins pour remonter l'échelle à reculons!

— Autrement dit, — reprit amèrement Alexis, — vous avez l'idée de rester domestique toute l'éternité?

— Oui, — fit-il en souriant, — je n'ai plus l'âge d'un enfant pour m'endormir dans un berceau d'illusions. Mais, entendons-nous, pour cent francs par mois, jamais je ne rincerais les assiettes d'un mulâtre! Tout le temps que je sers

sous le toit d'un blanc, je puis croire au moins que je mène encore la vie de famille!

Il se leva et, détendant les bras, « tira sa paresse ».

*
* *

Comme une grosse goutte de rosée sur une feuille de sonje, la lune éclatante glissait sur le ciel veiné d'étoiles. L'eau des cascades, des ravines des hauts, semblait avoir blanchi l'atmosphère translucide du quartier où les façades à galeries, les murs à tessons, les perrons de granit, les terrasses sous les branches brillaient dans la limpidité. On entendait à peine le pas des noirs qui, sur la rue aussi claire que sable, allaient à la boutique. Lorsque venait un blanc, son costume, frais comme la lune, passait dans la clarté. Ce sont des soirs où l'enfant colonial est tellement enchanté de lumière qu'il va d'abord d'instinct au coin de la rue voir ruisseler la mer sur l'horizon. Il se tourne ensuite vers les montagnes cendrées par la voie lactée, puis il s'enfonce sous les vergers : là, tandis que les rats musqués crissent sous ses pas, il aspire, sans le savoir, la confuse volupté de ceux qui marchèrent les premiers dans la forêt d'orangers de l'île d'Éden, quand elle s'élevait du battant des lames à la crête des monts... Le cœur humide de mystère, il revient s'asseoir en face de la maison, et, comme si rêvait en lui l'âme éparse de ses ancêtres qui passèrent les nuits à la belle étoile sur le pont des vaisseaux ou sur des îles désertes, il éprouve un lointain désir de dormir dehors...

A grand fracas dans la cuisine, Léon fendait le bois. Pauvre Léon!... Alexis sentait, en respirant le parfum des fleurs, comme il fallait être bon sur la terre et que, pour grandir, un enfant livré à lui seul dans un immense emplacement devait être aimé... se faire aimer en voulant le bien des autres!... Puis il lui semblait, les yeux large ouverts sur le firmament, que, comme la lune ne parcourait tout le ciel qu'en voyageant d'un nuage à l'autre, le Temps, la Vie d'une immensité vertigineuse, ne peut être traversé par un enfant que s'il projette à l'avance devant soi des étapes de satisfaction que

l'âme doit atteindre l'une après l'autre pour avoir la force de rayonner plus loin... Et il se promit : « Maintenant que je n'ai plus à protéger Nénaine puisqu'elle est casée, c'est de Léon que je dois m'occuper. Je porterai mes livres à la Cantine, et là je verrai bien si on l'enivre avec du rhum!... »

Sur le seuil de son cabanon, Péché-Mortel chantait :

Dans la rue Fénelon
Il y a une mam'zelle
Qui a levé son jupon
Pour monter carrousel.
Carrousel, carrousel,
Tourne pas elle trop fort!

XIX

LA VIEILLE MISÈRE

Pendant quinze jours Alexis vécut posté au Débit. Il était forcé de s'asseoir devant la rue près de l'employé mulâtre, Lamartinette, qui le tenait près de lui pour avoir le droit de saluer les jeunes filles blanches en promenade; mais, au moins, Léon ne buvait plus. Ce Lamartinette lui contait que quand il était enfant de chœur, il profitait du moment où l'on encense la grand'nef pour faire les yeux doux aux plus jolies élèves du Couvent de Cluny agenouillées au premier rang... Il prétendait que, flattées, elles lui souriaient, et disait sur elles des choses qui révélaient à Alexis des manières odieuses... Alors il s'écartait, se promenait de long en large.

Un mardi, n'ayant pas même touché l'argent de sa dernière semaine, Léon disparut.

... Il souffla à cette époque sur le quartier un véritable coup de vent de scandales.

Un matin, dans la cour d'honneur, les élèves trouvèrent une robe noire pendue au pied d'un tamarinier : Frère Christophe, un Européen de vingt-cinq ans, débarqué depuis trois mois, s'était défroqué de nuit pour épouser une jeune modiste de la Terre-Sainte. Il s'était établi aussitôt comptable

dans un magasin de riz, et, en attendant de France ses papiers, se présentait le dimanche à la messe, conduisant à son bras sa fiancée mulâtresse... A la fin du mois, le malheur tombait sur la case de madame Olivette! La dernière de ses filles, la veuve Fontiade, fatiguée de la misère, resta un soir à dormir chez le commerçant arabe qui avançait depuis un an de la toile à crédit : elle l'avait accepté en mariage musulman; toute la ville, le lendemain, savait qu'il l'avait fait sauter, pour pénétrer dans sa chambre, par-dessus le Crucifix... Puis ce fut le coup de théâtre de madame Freycadot : exaspérée de ce que son mari logeât pour rien sa mulâtresse dans une maison qui lui revenait de sa dot, elle était allée un soir y mettre le feu, la bouteille de pétrole à la main! Le veilleur de nuit l'avait surprise et avait porté plainte à la Police...

Du déshonneur des blancs les noirs clabaudèrent dans les cantines chinoises, jusqu'au jour où la Cour d'assises vint siéger dans le quartier. Une procession d'ayas et de matrones, descendue à midi des Sucreries, campa comme en pèlerinage autour du Tribunal, s'étouffa au Prétoire, devant le rang des robes rouges; l'assassin de Çarana fut condamné aux travaux forcés à perpétuité en Nouvelle-Calédonie... Et, huit jours après, par clair de lune sans nuage, le vapeur *Liverpool*, capitaine et second raide-morts au champagne sur la dunette, flanquait son avant sur le récif...

De toutes parts il éclatait quelque chose dont on parlait partout à la fois. Tous ces événements, pareils à la brise dans les palmiers, agitaient le monde tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre : ils laissaient Alexis tranquille au fond de l'emplacement.

Parfois l'enfant se rend compte, avec lassitude, que la vie est une danse-ronde qui le force à passer de l'un à l'autre et il se retire pour ne point tendre la main au hasard qui entraîne... Sans rancœur contre personne, Alexis ne souhaitait qu'une chose : « se recueillir comme un ermite »... Pour lire, pour apprendre! Il raffolait du travail qui, secret, dérobé, égoïste comme une ruse, vous exalte dans l'impression délicieuse que vous grandissez, en avance sur les autres!... Lire, lire tout le temps! Il avait déniché dans les cabanons une collection de Louis Figuier, l'*Histoire de l'Univers* : il compre-

nait si vite qu'il avait l'illusion que, tout cela, il le savait en naissant... Alors c'était des minutes de fierté solitaire, surélevé au-dessus de lui-même, comme devant un mirage de l'intelligence. Après une demi-heure de tension sur la page, les paupières baissées ainsi qu'à une trop vive réverbération à l'entour, la brillante réalité du monde le traversait, éblouissait comme une chambre noire son esprit que dilatait la clarté. Il fermait le volume.

Longuement, sûr de ne point se lasser, attachait son âme à la contemplation de ce qu'il connaissait — les vases papillonnants de francisceas, les barreaux bleus de la grille sous les poivriers à grains de corail, l'éventail d'une palme de dattier au bord de la lucarne — dans une paresse suave où il se sentait avec gratitude prendre la forme reposante, les couleurs, le parfum de ce qui s'éternisait dans la lumière. « Est-ce que je *pense*? » se demandait-il. Il ne savait au juste comment l'éprouver. Il sentait seulement comme il jouissait de ce qu'il regardait. Quoi qu'il fît, vivre, penser, allait donc se borner délicieusement à refléter les choses?... De fait, au fond de lui, toutes, elles projetaient une image si pure, si parfaite, qu'il sentait pouvoir de la main les dessiner *par cœur*. Et il dessina!

... Il dessinait *d'imitation* comme d'autres jouent à chasser, montant en secret se poster à la fenêtre du dernier étage, dégringolant dans le verger se nicher à la fourche d'un manguier. Toute la patience de curiosité de l'enfance si mobile, que fascine d'autant plus le calme de la nature, l'attachait à cet exercice qui, après vous avoir obligé de vous recueillir devant les choses pour qu'elles gravent en vous leurs contours, exalte bientôt en l'esprit l'illusion joyeuse qu'il les a créées!... Quand le caprice des feuillages sur l'azur avait découragé son ambition de tout imiter jusqu'à la plus fine ressemblance, Alexis prenait sa revanche dans le dessin d'ornement. Il rentrait dans la maison. Étendu comme un chien sur le bitume de la vérandah, il ne copiait plus, comme à l'école Frère Jérémie, sur des modèles imprimés, il choisissait des motifs dans les chapiteaux des colonnes, au dossier des canapés hindous; et, à mesure que s'affermissait l'ombre du relief, il fallait qu'il sifflât comme un menuisier qui suspend son

ciseau... Cette aptitude au dessin, comparable en sa souplesse au don de la danse, provoque une fringance qui finit par se traduire dans les gestes et la marche : brusquement Alexis se levait, passait la main dans ses cheveux, sortait se promener à quelques coins de rue, les talons sonnant. Sans se préciser son avenir, il savourait déjà le contentement d'être quelqu'un, le sentiment qu'il pourrait réussir tout ce qu'il entreprendrait et mériter des félicitations... Quand il pensait à un métier, il était sûr, s'il s'y consacrait, de lui faire honneur.

Un jeudi matin, éloigné de la maison, il se souvint que Nénaine, à son dernier passage en ville, lui avait demandé d'aller en commission pour elle au Fond de Mahy, chez madame Dosithée...

Là-haut, près des casernes.

On marchait sous les manguiers redevenus sauvages d'un parc de château détruit : le tapage des martins des Hébrides rayonnait dans les branches... c'était soudain, comme si l'île entière, au matin, n'était, perdue sur les flots, qu'un bocage de fruits mûrs abandonnés aux oiseaux... Alexis donnait son âme à tout ce que découvraient ses yeux. En ailes de feu, en éclairs bleus, les papillons flambaient par grappes autour des cabosses pourpres des cacaos; ainsi que des hampes de fougères d'or, les caramboliers jaunes s'épanchaient au-dessus des rochers gouttelants où l'arc-en-ciel vibrait comme des libellules. Le canal d'eau de sirop qui sortait, mousseux, de l'établissement, sucrait la somnolence de l'air... Il vous tombait du froid sur le cœur comme si l'île n'était qu'un jardin de sources, de ravines, de cascades ignorées. Puis le soleil faisait éruption sur la poussière de la route entre les tamariniers verts.

Sous la véranda d'une maison en ruine, une tremblante petite dame, qui avait l'air de vivre à guetter derrière ses vitres, avant qu'Alexis n'y eût cogné, ouvrit la porte.

— Madame Dosithée ! — dit-il en sursautant, — c'est Aglaé qui m'a...

— Voui ! Voui ! mon enfant ! — Et elle le fixait de deux vastes yeux d'un noir de laudanum, comme endiablés par la maigreur du visage.

Madame Dosithée était de ces antiques pauvresses à la tête grosse comme le poing, dont on dit qu'elles n'ont plus de figure. Elle croisa ses mains sur un léger caraco troué pour cacher sa poitrine, par ce geste de pudeur qui, chez les vieilles, survit à la beauté, et dit :

— Suivez-moi, mon petit garçon!

Ils traversèrent un corridor ciré comme salon où la *Chute de Ninive* et la *Fin de Babylone* se faisaient vis-à-vis en des cadres Louis-Philippe. Dans la chambre, madame Dosithée prit sous ses oreillers un trousseau de clefs, ouvrit une énorme armoire : de haut en bas, des paquets cousus dans des draps jaunis gonflaient les rayons, épinglés d'étiquettes.

— J'ouvre ce monstre de meuble le moins souvent possible. Lisez un peu pour moi ce qu'il y a d'écrit...

Alexis déchiffra :

— *Ma jupe de mérinos. Ma robe de mariée teinte en bleue. Redingote de cérémonie. Queue de morue et gilet de Philogène. Draps, taie d'oreillers, chemise de nuit pour mon cercueil. Petit linge d'Anaclet.*

— Donnez ici, mon enfant! — soupira madame Dosithée.

Piquant les épingles entre les dents qui lui restaient, elle tira des bavettes, de courtes chemises comme tachées de coq d'Inde, puis elle mit sur son poing cinq ou six petits bonnets qu'elle caressa, l'un après l'autre, sans prononcer un mot, comme si elle était seule...

— Dites un peu à votre Nénaine que je suis très contente de lui envoyer cela pour son enfant! — fit-elle enfin, la tête baissée. Mais elle laissait les effets sur ses genoux et restait là, assise devant l'armoire béante, comme écrasée, sans ressort maintenant pour se relever.

Elle dévisagea Alexis avec des yeux de folle tranquille, puis elle proféra d'une voix basse :

— Mon enfant!... Les livres, les cahiers, les papiers, écrire, apprendre, ça ne vaut rien!... » Elle agitait son petit crâne : « Ça ne mène à rien! C'est parce qu'il a tué son corps dans les livres qu'Anaclet, mon grand garçon, a été enlevé par l'accès de fièvre typhoïde. Regarde dans le coin de l'armoire sa pauvre tunique de lycéen et son képi...

— J'avais vu, — dit Alexis.

— Il y a au juste vingt-cinq ans de cela le 26 août dernier, il venait passer ici ses vacances avant de s'embarquer sur la malle de septembre pour aller faire ses études de médecin en France. Il avait gagné la bourse : dans toutes ses classes il avait remporté une pile de prix!...

Alexis fouillait l'ombre de l'armoire.

— Oh! ils ne sont pas là, — s'écria madame Dosithée avec une précipitation joyeuse : — l'après-midi même de son enterrement j'ai commandé dans la cour un grand feu de feuilles et j'y ai tout jeté de mes mains, livres de prix, cahiers, dictionnaires, diplômes! Philogène, mon mari, s'est démené pour m'empêcher de me jeter aussi dans la flamme! Si on ne m'avait pas amarrée, j'aurais brûlé la case! On dirait que quelquefois le ciel vous envoie exprès du malheur pour vous rendre démoniaque!...

Elle se tut, interdite soudain par le repentir chrétien de ses anciens blasphèmes et le remords de n'avoir, durant deux ans, voulu remettre les pieds dans l'église.

— Oui, c'est le Bon Dieu qui m'a punie! — reprit-elle... — Je n'aurais jamais dû quitter notre petite boutique de la Rivière pour venir en ville faire donner de l'instruction à Anaclet qui promettait... A l'heure qu'il est, il fouillerait des trous de cannes, mais il serait en vie, il aurait femme et enfants!... C'est de ma faute : j'étais une blanche tombée dans la misère, mon tort a été de croire qu'il me serait permis de relever un jour la tête grâce à mon enfant!

Elle se murmura quelque chose à elle-même comme en confession. — Et puis, Anaclet serait parti pour France... je suis bien sûre qu'il ne serait pas revenu! Regarde madame Fragelle : je me console de mon sort quand je pense à elle, car elle, elle n'a pas fini de souffrir : elle a sué sang et eau pour envoyer son fils unique à Paris. Et voilà qu'il faut qu'il revienne bredouille parce qu'il a été frappé là-bas du mal de poitrine!... La pauvre figure de sa maman me donne envie de pleurer quand je la vois faire sa neuvaine!...

Alexis l'épiait, étonné et presque honteux de n'avoir pas pitié d'elle : son visage grimaçait sous le décharnement et ses gestes, ainsi que de n'avoir plus personne à caresser, accusaient une raideur cruelle qui repoussait la sympathie.

— Eh ben vous?

Une négresse de la cour, sans frapper, était entrée.

— Il est onze heures et demie! — glapit-elle. — Pas de temps à perdre aujourd'hui : je vais rincer le linge à Casa-Bona!

Madame Dosithée, tête baissée, mais souriant furtivement d'être prise en faute, ficela à la hâte le petit paquet et le remit à Alexis. La négresse revint avec une assiette pleine de riz où tout était entassé, cuillerée de lentilles, cinq centimes de morue grillée, brèdes et piment écrasé.

— Il y a longtemps que votre manger a froidi! — fit-elle, et, mi-colère mi-goguenarde : — Vous trouvez que vous n'êtes pas assez décatie comme ça? vous voulez prendre une pleurésie dans votre vieux l'estomac?...

Alexis sortit... Il venait de refermer le barreau quand il s'arrêta soudain :

— Pourvu qu'elle ne m'ait pas fait respirer à plein nez dans son armoire les germes de la fièvre typhoïde!... — Son âme se glaçait. — Et que le monde est contrariant!... Les uns comme monsieur Verthère : vous disent : « Il faut fouetter de l'avant, mon ami! Il n'y a que cela de vrai! » Les autres : « Ah! mon pauvre enfant, prenez garde, il faut se contenter de son sort, il est dangereux de trop demander sur la terre! » Comment savoir à quel saint se vouer?

Plus que tout malheur, écrasante comme une fatalité, pesait sur l'orphelin cette plainte, molle, faible mais permanente, de la misère qui, de partout, quand il s'échappait de ses livres, l'enserrait, rétrécissait sa poitrine, comme pour l'empêcher de respirer le grand air pur de la confiance qui dépose et renouvelle dans les cœurs jeunes les fécondes semences du futur : « Par bonheur! pensait Alexis, la Vie, pour ce qui doit arriver, ne prend conseil de personne. »

XX

L'ATELIER

Pendant quinze jours, l'appréhension de porter en soi les germes de la fièvre typhoïde!.. Et de ne pouvoir se confier

à ses tantes qui, elles aussi, effaraient par leur peur continuelle des maladies contagieuses, Alexis la sentait s'étendre en lui et le ravager dans la solitude comme une folie... Il ne descendait plus au verger où les fruits coulés dans l'eau visqueuse du bassin puaient le rat mort, il ne séjournait qu'au parterre; à tout instant, il y respirait avidement l'odeur des grosses roses et des résédas... Bientôt il se moqua de ses lubies dignes des vieilles Balzamet. Les Frères venaient de donner vacances... il fallait sortir, il sortit!...

A nouveau il était tenté de vagabonder, non plus dans la nature mais dans la société, pour visiter les uns et les autres, pour prendre contact. Le long des rues du commerce, Alexis examinait avec perplexité les intérieurs, les activités particulières des magasins, des cabinets d'avoués, des succursales de banque et d'escompte, s'imaginant à la place des jeunes employés et guettant si aucune vacance ne s'y révélerait. La fin de l'année scolaire, de ses études chez les Frères menaçait : il fallait chercher à se caser et il n'avait plus d'illusions. Il se reconnaissait à la fois vieilli... et cependant beaucoup trop jeune pour pouvoir imposer son utilité, obtenir quelque emploi dans l'organisation de la ville. Il n'avait de préjugé contre aucun métier : le plus humble lui eût paru beau pourvu qu'il exigeât de l'intelligence et de l'opiniâtreté! mais il fuyait toute précision dans ses réflexions, pour ne pas se sentir nettement acculé au vide.

Une épidémie d'influenza sévissait sur la ville! Nénaine, venue le voir un dimanche matin, lui annonça que Charlie, sur le flanc, ne voulait plus travailler, juste quand elle allait accoucher. En partant, elle lui apprit que, chez les Olivette, la mère et les deux filles se trouvaient « à terre », l'une avec trois maladies de poitrine, l'autre claquant de fièvre, allongées dans le même lit « en bouteilles », « cela râlait le cœur »! Personne, dans le grand emplacement, pour s'occuper d'elles : c'était le maire-médecin qui leur faisait tout porter par le domestique du pharmacien, mais, à cause de la quantité de malades, celui-ci ne pouvait y aller qu'à la nuit.

Nénaine partie en soupirant, Alexis sortit dans la rue, marcha jusqu'au Tribunal, tracassé, anxieux... L'influenza

était une maladie contagieuse et juste dans huit jours il allait passer son certificat... Mais brusquement il se décida.

De les savoir, trois femmes seules, malades dans leur petite chambre, il pensait à sa maman qu'il n'avait pas connue... Les frissons de la bonté traversaient son âme. Tant pis, dût-on risquer sa vie, on ne pouvait laisser mourir le pauvre monde!... Il pénétra dans la cour, dans la case étouffée de tristesse sous les manguiers bourdonnant de moustiques.

Quand il les vit, leurs chevelures noires défaites sur l'oreiller comme celles des jeunes filles qu'on sait perdues, son cœur sua de pitié, et, fier de soi, il se sentit fort. Il leur prit les mains, longuement, malgré leurs protestations, rangea les chaises et balaya. Il attendit la visite du docteur, fit les commissions.

Depuis, le matin, le soir, en rentrant de l'école, il allait se mettre à leur disposition, repassant ses leçons dans les rues pour ne pas perdre de temps.

Le jour de l'examen il ne put monter chez les Olivette.

Le lendemain, au réveil, la servante de ses tantes lui apprit que l'aînée avait trépassé dans la nuit. Lui, qui allait courir chez elles, content de pouvoir désormais leur donner plus de temps!... Il ne se sentit pas le courage de voir la figure de madame Olivette. Et, sans force tout l'après-midi, traîna devant l'atelier de M. Liessaint.

— Puis-je entrer pour regarder travailler... monsieur Liessaint?

— Et pourquoi pas?... Je crois, mon garçon, que vous auriez eu du goût pour le bois?...

— ... Est-ce que l'on gagne assez d'argent dans la menuiserie?

— Dans l'ancien temps oui, mais maintenant que les loyers sont tombés pour rien, il faudrait attendre un débouché nouveau, comme Madagascar, pour qu'on pût encore construire... Depuis quelques jours j'ai beaucoup plus de bières à confectionner que de mobiliers de mariage...

Le cœur d'Alexis se serra.

Passant d'un ouvrier à l'autre, M. Liessaint tirait de sa poche ses bésicles et examinait — car il avait « le compas dans l'œil » — les longues planches de bois rouge qu'ils rabotaient.

Alexis le regardait circuler, avec considération parce qu'il

était « arrivé de rien », par ses propres forces et toujours à travers les misères. C'était un long mulâtre de cinquante ans. Son visage cireux, tracassé par une barbe acariâtre, sa parole traînante, toute sa personne, exhalaient l'odeur amère de la fièvre. En cabaye et en mauresque, assourdi jusqu'à la migraine par le tintamarre de son atelier, il paraissait toujours sortir du lit. Pour s'avancer en savates entre les établis, vérifier les proportions d'une moulure, faire la classe à ses ouvriers, il avait les manières solennelles des Chers Frères. Fils naturel d'une Cafrine laveuse qui « blanchissait le Tribunal », et d'un juge de paix, M. Saintsiel, dont il portait le nom renversé, il avait, jusqu'à sa quatorzième année où il avait remporté chez les Frères le certificat qu'Alexis allait obtenir, vécu d'une pension de quinze francs par mois servie par son père pour l'élever; mais celui-ci l'avait aussitôt coupée, l'estimant en mesure de nourrir désormais sa mère. Distingué entre tous par Frère Hyacinthe pour ses aptitudes « au dessin d'ornement », il avait choisi le métier sur son conseil. Le coup d'audace de ses vingt ans fut de s'établir lui-même patron; et sa maison réussit, car tout le monde le protégeait avec cette bienveillance que les blancs eux-mêmes témoignent aux fils naturels mulâtres qu'ils ont vus se former seuls et que l'on appelle pour les honorer « les Enfants du Quartier ». Président de la Société Ouvrière à trente ans, M. Liessaint en avait fait une succursale de l'École des Frères, la maintenant sous la direction constante de frère Hyacinthe. Aussitôt conseiller municipal, il n'avait pas su se dérober à l'honneur d'être désigné comme adjoint au Maire. Quand il revenait des réunions, il causait avec ses ouvriers de la France, de la République, mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était parler de *sa* ville! Avec la passion pour la propreté qui affecte les travailleurs du bois, il s'occupait religieusement de l'entretien des rues, de l'arrosage, de la canalisation, de la toilette des monuments. Il se vantait de n'avoir jamais éprouvé le besoin de voyager, attaché à son quartier d'un amour-propre aussi profond qu'on peut chérir une ville où l'on est né dans un fond de cour et dont on est devenu ensuite un magistrat par le suffrage universel,

Alexis éprouvait aussi de l'affection pour M. Liessaint : il le savait secrètement très malheureux dans la vie et, mainte-

nant qu'il avait grandi, se sentait autant que par la curiosité porté vers lui par un instinct de bonté. Par un désir cérébral aussi de jouer un beau rôle et de donner l'exemple... sans savoir comment, il était persuadé que l'on aurait désormais besoin de lui alors qu'auparavant il avait besoin des autres.

Pour ne point voir ajuster les pièces du cercueil, Alexis suivait le glissement des rabots, regardait la chevelure crépue des ouvriers bouclée de copeaux rouges et leur visage attentif, attiré d'amitié à tous ceux qui travaillent avec leurs mains.

— Liessaint! — cria de l'étage une voix en colère. — Dépêche-moi ici Alexis, tout de suite!...

— Dites, monsieur Liessaint, je vous supplie, que je ne suis pas là!

Mais devant le visage timoré du menuisier qui ne savait que décider, Alexis se résigna. Il éprouvait de la répugnance pour madame Liessaint : n'ayant pas d'enfant, elle essayait à tout instant de l'embrasser, et elle lui demandait chaque fois de la laisser l'adopter pour son « garçon gâté ».

— Ah!... je vous attrape enfin, monstre!... Depuis que votre Nénaine est en ménage et qu'il n'y a plus de billets à porter en bas pour Charlie, on peut dire que vous avez planté dans le coin votre maman Léonore!

Sa voix grinçait de joie. Les mains sur les hanches, elle prenait plaisir à voir les gens baisser les yeux devant elle... Son visage, piqué de variole, sous une chevelure « en nid de guêpe », s'enflammait à la parole :

— Reste en place et mange devant moi!

Elle ouvrit un haut buffet Henri III qu'elle avait forcé son mari de sculpter pour elle, tendit à Alexis une assiette de goyaves et, les coudes sur la table le dévisagea :

— Eh ben?... mais cause donc!... — cria-t-elle.

Alexis lui souriait, ne sachant que dire. Comme l'âcre mêlée des sangs éclatait en boutons sur sa peau, les jurons de toutes couleurs, de toutes odeurs et de toutes races, faisaient éruption par la bouche de madame Liessaint. Sa voix ne redevenait calme et presque fraîche que pour parler des roses de France qu'elle collectionnait avec passion, tenant à soigner

dans son parterre des variétés que les dames les plus riches ne possédaient point.

— Vos Marie-Vanout sont en fleurs? — dit Alexis qui regardait par la fenêtre.

— Faites pas le Jésuite, — gronda madame Liessaint — comme j'ai le cœur plein de vous, vous devez m'aimer aussi et tout me rapporter... Vous qui étiez tout ce temps chez madame Olivette, est-ce que ce n'était pas Liessaint qui payait les médicaments et le bazar?...

A cet instant les dernières marches de l'escalier craquèrent. La femme du menuisier bondit.

— Qu'est-ce que tu montes espionner, grand sacristain? Ah! tu crois que j'ai bu l'arak!... Eh bien sens ma bouche! Dis que j'ai bu!... Répète, voir....

— Chut!... Chut!... Éléonore! — murmura M. Liessaint. — je venais seulement prendre ma potion d'éther.

La faiblesse de la voix avec laquelle il la suppliait révolta madame Liessaint autant qu'une demande de pardon :

— Oui, fais bien ton cadavre à cette heure!... Ah! tu sais te faire plaindre par les blancs qui se disent tes amis et te méprisent au fond comme un bâtard que tu es!.., Et tu te permets d'avoir honte de moi devant le monde!... Va-t-en!... Est-ce que je vais fourrer le nez dans ton atelier, moi? t'empêcher de fabriquer une bière en bois de nate pour de la racaille qui va crever l'une après l'autre sans nous régler!

— Voyons, calme-toi. Tu sais bien : pauvre madame Olivette pour acquitter sa dette va couper notre linge jusqu'à sa mort, s'il faut.

— Je n'ai pas besoin que les blanches, en dessous, taillent mon linge pour faire dehors les princesses à mon nez! Tu n'as toujours su que lécher les blancs comme un chien et te laisser rouler par eux, grand fatras!

M. Liessaint regarda Alexis, puis sourit... mais ce sourire, Alexis eut envie de l'essuyer de son mouchoir sur la figure de M. Liessaint, tant il ressemblait à des larmes de honte.

— Eh bien oui! j'ai offert le cercueil pour rien... c'est mon devoir d'aider les personnes de la Société tombées dans l'infortune...

— Tant mieux si les blancs crèvent aujourd'hui de

misère!... Ils ont voulu pendant trop de temps écraser la classe des noirs pour qu'elle leur fasse aujourd'hui la charité. Tant qu'à toi... va-t'en! ou je t'étrangle!...

Les tempes creuses, tel qu'un sourd, M. Liessaint baissait la tête comme s'il ne pouvait même plus regarder Alexis : depuis dix ans il expiait dans son ménage la popularité d'affection qu'il s'était acquise en ville.

— Tu ne veux plus obéir, grande flemme d'hypocrite!... Tu refuses de déguerpir? Je suis dans mes meubles, tu entends!

Repoussant la table du bras, elle brandit une chaise qu'elle lança vers M. Liessaint. La chaise passa par la fenêtre. Alors elle crut qu'elle avait écrasé ses roses. La bouche écumante, ivre des injures qui se pressaient dans sa tête furibonde, elle bégaya, elle tournoya, et saisissant la carafe de rhum, elle marcha vers son mari.

— Non, madame!... je vous en supplie, madame Liessaint! — cria Alexis — lâchez ça!

Il serra sa main.

Comme si elle avait complètement oublié qu'il fût là, la mulâtresse se retourna; et d'une voix soudain creuse, toute blanche :

— Vous, — cria-t-elle, — ne vous fourrez jamais en travers dans les affaires des noirs!... Il ne faut pas mêler le poivre et le sel. — Et elle murmura, comme si elle n'avait plus de gosier : — Fichez-moi le camp d'ici... tout de suite... si vous ne voulez pas vous faire abîmer la tête par un mauvais coup!

Et, déchirant son corsage, elle se précipita vers la fenêtre, la tribune d'où, pour humilier son mari, elle prenait à témoins tous les passants.

— Au voleur! — hurla-t-elle. — Au feu!... A l'assassin!... Liessaint vient de tuer sa femme!...

Mais, en bas, tous les ouvriers, pour couvrir le scandale, à coups de marteau plus précipités, clouaient la bière de mademoiselle Olivette...

. . . . . .

Alexis était entré dans un emplacement voisin.

Il plaignait M. Liessaint de tout son cœur saisi et brutalement instruit. Le frémissement de cette figure d'homme humilié et comme gifflé par les grossièretés de sa femme!...

Il le savait malheureux, mais il n'aurait jamais cru que des noirs pussent souffrir aussi délicatement que nous!... Mulâtre, M. Liessaint pâtissait d'avoir épousé une personne de sa classe à laquelle l'avait rendu beaucoup trop supérieur son désir de s'élever en se rapprochant de ses protecteurs par le travail et l'honnêteté. Les noirs doivent même avoir maintes occasions de chagrin que nous ne soupçonnons pas.. plus ils nous ressemblent!... Éperdûment Alexis éprouvait à cette heure l'envie d'être bon, par la révélation instinctive que la bonté est une beauté où la splendeur intime de l'être s'épanouit avec une grâce délicieuse.

Mais pourquoi M. Liessaint n'avait-il pas plutôt cherché à épouser une jeune fille tombée à la pauvreté? Alors il revit la figure de mademoiselle Olivette qui venait de mourir : parce qu'elle était sourde — la fièvre et le bruit de la machine à coudre — elle avait l'air de ne pas même penser à faire entendre une plainte; elle avouait seulement parfois que le plus grand bonheur sur terre est d'élever un petit enfant... M. Liessaint aurait eu la hardiesse de la demander, elle l'aurait accepté avec reconnaissance...

Alexis s'était engagé sur l'argamasse[1] qui surplombait en terrasse les cimes de la ville boisée. A mesure qu'il avançait, la mer turquoise, par gradins de lames, s'élevait vers l'horizon, avec ses récifs d'argent piqués de pêcheurs noirs et les barques de pêche luisant au large comme de l'ébène. Par gradins de toits, gris dans la frondaison dorée des badamiers, la ville tranquille descendait jusqu'à la plage blanche; et la longue bordure de filaos fermait le quartier comme la triste haie d'un grand jardin, jusqu'au Cimetière... On respirait la torpeur de l'après-midi qu'acidulait l'odeur des tamarins. L'âme se gonflait, comme à s'emplir de la mélancolie de ceux qui avaient végété là, dans toutes les maisons enfouies sous les grands vergers, jusqu'au rivage. C'était comme une éternité verte au bord de la mer qui dormait ainsi qu'une éternité bleue. On n'entendait pas un oiseau chanter. La terre était aussi silencieuse que l'Océan...

Peu à peu on aspirait du bonheur de cette immobilité de

1. Aire où sèche le café.

tout qui vous persuadait de rester content de votre sort, même s'il devait demeurer immuable.

XXI

LE CONCOURS

Août est un mois frais sous les Tropiques : la mer aux sillages des courants, paraît blanche comme le ciel au matin; une brise secrète et continuelle mêle et démêle sans tapage les feuilles des palmiers. L'air des vacances descend des hauts. Oh! mois d'août, ô saison des concours[1]!

A deux heures ou le soir, au coup de canon, toute la semaine : Distribution des prix chez les Sœurs, à l'École laïque, à l'Immaculée Conception, chez les demoiselles Passerau. De grand matin miroitent, dans la lumière des rues, chaises en velours et canapés des varangues qu'on transporte de toutes les maisons. Passent, le long des grilles enlianées de soleil, des paniers d'hortensias et de camélias, des robes en mousseline pompadour... Les élèves ont eu toute l'année pour composer; cette semaine ce sont les Directeurs qui concourent avec les Directeurs dans l'estime du quartier. On joue : *La fille du Naufragé* à l'École gratuite! *A la grâce de Dieu* au pensionnat Passerau. *Le patron du village* à l'École laïque. *La classe enchantée* à l'École des Frères!

— Balzamet — répète frère Jérémie, rouge comme à la Fête-Dieu, — n'oubliez pas que nous vous chargeons de veiller à ce que les personnes de la Société soient convenablement placées.

— N'ayez pas peur, cher Frère!

Veston de drap noir, lavallière blanche, petits boutons d'or, pantalon empesé, Balzamet porte son costume de première communion devenu trop étroit. Le visage bouillant, — le cœur qui tremble — il lui semble entendre rouler continuellement des voitures...

1. Distributions de prix.

— Vous verrez, cher frère que tout le monde va se présenter d'un coup!...

Les négresses campent déjà depuis midi et demi, car elles n'ont pas voulu faire aux blanches, qu'elles ont le sentiment de recevoir aujourd'hui, l'impolitesse de n'être point là pour les voir arriver une à une : silencieuses comme à l'église, elles regardent leurs enfants alignés dans leurs costumes propres sur l'estrade, comme offerts en revue au choix des propriétaires qui viendront y chercher des domestiques. Du même murmure de surprise et d'admiration dont elles ont fêté les belles toilettes qui crissent sur le sable, les mamans-servantes saluent comme un acte de bonté l'apparition au milieu d'elles des plus grosses fortunes du canton; et elles aussi, les dames riches, rien que de se montrer, ont, en souriant dans le vague, conscience d'être les bienfaitrices de la classe ouvrière.

Descendus des hauts dans leurs calèches d'ancien temps, les grands propriétaires des sucreries arrivaient les premiers. Sans parler et comme se tenant à leurs ordres, Frère Hyacinthe les guidait jusqu'aux fauteuils de velours. S'avançait en tremblant sous son grand panama le vieux M. Terrot de Montauban, marquis en Languedoc, que le soleil des colonies avait bistré comme un corsaire : jadis il allait lui-même enlever ses travailleurs sur les côtes d'Afrique, jetant les rebelles à la mer : à lui appartenaient les sucreries *la Folie*, *Cafrine*, *Plaisance* et celle qu'il avait baptisée *Stella Maris* du jour où la Vierge lui était apparue au-dessus de son château... Derrière son dos grimaçait, malicieusement, dans sa mantille noire à peigne d'or, madame Argo, veuve d'un ancien traitant portugais, qui régnait sur distilleries, caféeries et voiliers : elle passait du face à main la revue des négrillons et, d'une chiquenaude, fit asseoir à ses pieds comme une levrette le jeune Malabare à toque rouge qui portait son coussin. En procession, cliquetantes de bijoux, d'autres richardes, le visage tanné comme à la réverbération de leur or, se laissaient, en marmonnant, placer par de mignardes caméristes, qui, nu-pieds, le visage honteux sous de grandes capelines de vétiver, éventaient leurs moues surannées avec des éventails de santal. L'étique avoué à besicles de corne, le notaire de la paroisse paradant à pas comptés comme le bedaud des

grosses fortunes, et, en casaquin violet d'évêque, sa femme qui convertissait les petits Indiens, surveillaient leurs marches rhumatisantes de millionnaires. En gibus gris, le Directeur du Trésor conduisait ses filles, les deux plus belles dots du quartier, Paule et Virginie de Fonvert qui, glissant, souriaient, sans regarder personne, de leurs visages frais comme des fleurs.

Pour Alexis qui faisait les honneurs de la Cour des Frères la sensation de son importance se confondait délicieusement avec celle d'être un adolescent bien élevé. Il se précipitait au-devant des invités, il ne s'appartenait plus, il esquissait une révérence devant les personnes qu'il avait guidées; et des jeunes filles de loin, sous des chapeaux à plumes d'autruche, le complimentaient d'un signe de tête.

Avec respect les négresses saluaient du regard les gros négociants du centre de la ville qui, obèses comme des Arabes de Bombay, défilaient en redingotes; puis, le cou rouge, se pressaient à la débandade comme pour voter, des cultivateurs de vanille et de géranium. Avec une rigoureuse émulation, Agriculture et Négoce tenaient à encourager de leur assistance l'Instruction qui fête ses labeurs et ses ambitions sous le patronage du Clergé. Vis-à-vis Moïse Muet, le sauveteur noir du Quartier, chamarré de médailles comme un Président du Libéria, le botaniste Robinson d'Elande, médecin favori de la Reine de Madagascar, pérorait debout pour montrer aux négresses, qu'il aimait toutes comme des filles naturelles, son profil de Voltaire colonial. Un murmure de fête-Dieu troubla les rangs : le vieux curé Josselin arrivait et, après s'être incliné de droite et de gauche, bénissait d'un regard amène la Sainte Table des livres rouges dorés sur tranches.

— Frère Jérémie! — cria Alexis. — Il faut que je place la famille du nouveau conducteur des Ponts et Chaussées. Où? où?

Frère Jérémie perd la tête à recevoir des dames... Alexis, trépidant, sent que quelqu'un, tout près de lui, l'examine avec douceur : « Ah!... qu'elle est jolie! »

Elle ne le quitte pas des yeux... C'est la dernière fille du conducteur des Ponts et Chaussées... Les quatre sœurs, derrière elle, ont la peau brune; elle seule est rosée comme une blanche, et, sous sa capeline pailletée, elle ressemble aux belles roses.

— Suivez-moi!... — dit Alexis. — Il reste de la place pour vous au premier rang!

*
* *

Juste au milieu de l'estrade, ganté de filoselle, un élève se dressa, salua court. Il débita, un rouleau noué de faveurs bleues en mains, le compliment au Maire. Il se raidissait droit comme un planton : aux mots République, Mère Patrie, Civilisation, il donnait un coup de tête du côté de l'Océan.

— Le Maire a embrassé mon garçon! — cria une voix de servante.

Le Maire répondait. Son dévouement, celui de la Municipalité, était acquis à l'Institution des Frères, grand atelier de la Démocratie où frère Hyacinthe, depuis vingt ans, animait « de son feu sacré » des générations non seulement d'hommes mais de citoyens... C'était un petit médecin chauve. Comme il y avait la maladie de cœur dans sa famille et aussi pour contenir l'exaltation des négresses toujours prêtes à entonner des cantiques d'amour en son honneur, il parlait à voix basse. Mais les femmes de Casa-Bona, debout sur les bancs, répétaient ses paroles :

« Les enfants trouveront toujours en moi un père et un protecteur... Les travaux de la canalisation vont commencer la semaine qui vient et vont mettre en déroute les épidémies comme la dernière influenza!... C'est aux mères de la vaillante classe ouvrière que la commune présente toutes ses félicitations... Que le bonheur, cette année, entre dans toutes les cases!

— S'il plaît à Dieu! S'il plaît à Dieu! — soupiraient les négresses, en épongeant de la main leur chevelure crépelée de sueur.

*
* *

Tapis-mendiant de tous les pavillons de signaux du Port, indigo, vert perroquet, jaune, bleu, rouge malabare, le rideau se leva. A droite, deux bancs d'élèves la tête couchée d'application sur leurs cahiers; à gauche un Frère en chaire.

— Oh là! petit monsieur Alexis! L'habit ne fait pas le moine!... Je vous reconnais bien — lance une de ces mulâtresses qui, au Carnaval, se jettent sur les masques pour les soulever.

— Chut! chut! — siffle, dressé de colère, le Commissaire de police.

Le visage empourpré, le Frère frappe de la règle son pupitre :

— César, venez dessiner au tableau la carte de France!

Un petit Cafre du Fond-de-Mahy, à tête de sorcier, incapable de regarder en face la société, pivote sur ses souliers et trace à la craie les contours dentelés du Cotentin et de la Bretagne. Un second coup de règle le remplace : le menton enfoncé dans la cravate rouge flamboyant, Gédéon Octave vient et fait ramper comme des cent-pieds les Pyrénées, les Alpes, les Cévennes barbelées.

— Alam-taï-nam, à votre tour : les principaux fleuves de France?

Face au public, frisant ses pommettes bridées sur ses yeux qui rient, le petit Chinois énumère du nez sur son ton monosyllabique :

— Rhône, Loire, Saône, Seine...

Par la main zélée de tous les jeunes métis d'une de ses plus vieilles colonies, bientôt la France apparut au complet, avec Paris, ses préfectures, ses archevêchés et ses ports, avec son réseau de canaux et, dans un écusson, le chiffre de sa population et de son commerce. Alors le Frère commanda le repos.

Il se plaignit de la chaleur, posa la tête sur sa manche, voici qu'il tombe en sommeil!...

Oh! comme un Frère de l'École Chrétienne ronfle en dormant!... Mais, brusque, sa respiration s'arrête... : et, en rêve, il parle :

— *O courrier de France, quel triste message vous m'avez apporté! Ma mère malade! Ma mère mourante! Pauvre vieil ange de bonté, seule et malade à votre foyer, ne vous éteignez pas sans que je vous aie revue!*

— *Bon Maître, bon Maître,* — susurre toute la classe comme un chœur de jeunes esclaves, — *vous embrasserez encore le visage de votre sainte mère, vous respirerez encore l'air embaumé de la patrie!*

Cher Frère s'éveille et sourit. Apparaît frère Directeur...

Holà!... frère Directeur, il faut donner d'abord au public du parterre et du poulailler le temps de rire un bon coup et de s'habituer à l'idée qu'Azénor, garçon du garde-chiourme, a passé d'emblée Directeur de l'École Chrétienne. Maintenant vous pouvez ouvrir votre bouche :

— *Une grande nouvelle, frère Théodule, vous venez de recevoir l'autorisation de partir en congé!*

Ciel! Dressé sur sa chaire, frère Théodule presse sur son cœur la certitude de revoir dans un mois sa mère, le clocher de son village, la terre de France!... Dans un grand mouchoir de pioupiou il pleure, il se mouche. « *Merci, vénéré frère Directeur! Et vous, élèves, élèves bien-aimés, à travers mes larmes j'entrevois dans l'avenir votre bonheur, aussi celui de votre famille et la prospérité de la colonie. — O frère Théodule! O bon frère, les vœux de votre classe reconnaissante vous accompagneront sur les flots!*

Alexis maintenant joue au milieu de la scène. Pour bien exprimer à tous la joie de partir, il fait chanter ses mots en regardant le curé, les magistrats, les gendarmes, ceux qui vont, tous les cinq ans, respirer l'air de la France. Puis son cœur bat tellement que ses yeux se voilent à mesure sur la foule irisée d'où rayonne vers lui comme un long sourire de mélancolie. Mais sa parole se renforce... De cette assistance de figures tendues, qui se donnent à sa voix, s'attachent à son visage, il semble qu'il monte vers lui pour le soutenir comme un unanime vœu de pitié et d'admiration : il se sent l'enfant adoptif du quartier qui, réuni là, de tout son amour, l'envoie à Paris terminer ses études.

« *O Bourbon, île bien-aimée! berceau de palmes que la Providence a fait verdoyer sur la mer comme la vivante preuve du Paradis! Si le destin me permet un jour de revenir sur tes bords...* »

Sous la tente qui claque au soleil, devant tout ce monde de la ville qui l'a vu grandir dans sa misère, et dont les éventails, les mouchoirs s'agitent comme des signes d'adieu, dans un de ces éblouissements d'imagination qui frappent, quand ils affrontent la foule pour la première fois, les jeunes êtres habitués aux rêves dans la solitude, Alexis croit, croit qu'il va s'embarquer pour l'Europe :

« *O France, notre belle...* » chantent en chœur maîtres et élèves la main dans la main... « *notre belle Patrie chérie!* »

***

La distribution des prix commença par les tout petits. Frère Hyacinthe d'une voix ample, comme éternelle, lisait maintenant le Palmarès... Calébasse Antoine, Esculape Epiphane, Frangidor Sosthène, Effrontin Casimir, Sirius Paul-Émile, Brancardin Eugène... Les noms faisaient s'amuser les jeunes filles. Quand surgissaient au grand jour des minois de souris à cols de dentelles ou des becs de scorpions en cravates bleues, leurs éventails s'abattaient sur leurs yeux. Avec douceur frère Jérémie les conduisait par la main aux vieilles richardes. Mais ils reculaient un peu comme par la crainte d'être pincés. Les couronnes de fougère, tenant mal sur les crânes en bosse, tombaient; et le lauréat arrachait son prix. « Non, non! criait une mère, cours porter à grand'madame Alexandre! Va donner à toi cinquante centimes. » Des murmures de gaieté divertissaient la société.

Enfin!... *Première classe, première division... Prix de calcul et d'histoire. Prix de grammaire et de style. — Prix de récitation et d'assiduité. — Prix de dessin graphique et d'écriture. — Prix de bons points et de géographie. — Prix d'excellence... Prix d'Honneur offert à l'élève de la ville qui a été reçu le premier au Certificat...* Prix...

Alexis n'entendit pas son nom. Tout le martyre secret de son enfance, avec ses chagrins cachés, ses hontes refoulées, ses espoirs déçus, obstruait sa gorge d'une angoisse de satisfaction. Il eût voulu pouvoir crier : « Oui, c'est moi! »

Frère Jérémie ne l'accompagna pas comme il avait fait pour les autres élèves. Cambré, portant en ses bras sa pile de livres, il fit, seul, son chemin. Partout, les noirs et les blancs, on applaudissait : il se sentait très calme. Debout sur son passage la dernière fille du Directeur des Ponts et Chaussées lançait : « Bravo! »

— Mon jeune ami, — prononça le Maire, en se levant, — pour des raisons que vous apprécierez plus tard, nous avons

pensé que la Commune ne pouvait vous décerner ce qu'elle offre généralement au meilleur élève de cette école, une modeste somme à la Caisse d'épargne. Mais pour vous dédommager, voici, ce qu'avec le haut conseil de frère Hyacinthe...

A cause des acclamations claquantes, on n'entendit pas la suite des paroles. Alexis se tenait incliné. Soudain il leva vers le Maire des yeux de surprise où étincela un douloureux désir de parler, tout son visage se contracta et on crut qu'il allait pleurer...

Mais il se redressa, et, rejetant d'un coup de tête les cheveux qui retombaient sur son front, regagna sa place :

— Et moi? et moi? — cria quelqu'un.

Là-bas, au dernier banc des négresses, brandissant les bras pour se faire reconnaître, Alexis aperçut Nénaine. D'un élan du cœur il voulut être près d'elle. Mais madame Argo, la vieille millionnaire avare, l'arrêta :

— Ici, ici! petit comédien, viens te faire couronner par moi!

— Il ne manquerait plus que cela! — et, à travers les rangs de la société qui s'écartaient, il alla vers Aglaé. Follement, elle abattit les bras autour de son cou. « Pour votre maman! Pour votre maman! » lui dit-elle à l'oreille d'une voix qu'étouffait l'émotion... Ah! il y a plusieurs mois que je n'ai pas eu un si beau jour!

— Oh! Nénaine!... — haleta Alexis. — Vous ne savez pas ce que le Maire m'a promis? Je vais rentrer d'emblée aux Ponts et Chaussées!

— Vous autres!... — La bouche ouverte, Nénaine allait le crier à tout le monde.

— Restez tranquille, Nénaine — coupa Alexis. — Ne portez pas la guigne...

Près d'elle, Péché-Mortel éclata de rire.

MARIUS-ARY LEBLOND

(A suivre.)

LES ÉCLAIREURS

DANS

LA GUERRE MARITIME

Nous avons entrepris depuis quelques années la reconstitution de nos forces navales, presque anéanties à la suite de funestes erreurs militaires et politiques, mais nous avons négligé jusqu'ici la question des éclaireurs dans la guerre sur mer.

En 1905, puis en 1907, lors de la préparation des programmes qui aboutirent à la construction des *Danton* et des *Jean-Bart*, la Marine avait demandé quelques éclaireurs, mais l'urgence qu'il y avait à construire des bâtiments de combat proprement dits les avait fait écarter. Ce fut seulement en 1912 que le programme naval comprit dans la composition future de notre flotte dix éclaireurs dont six devaient être construits par couple à partir de 1917.

Les récentes manœuvres navales ayant démontré l'infériorité où le manque de ces bâtiments nous plaçait vis-à-vis des autres puissances, M. Baudin demanda à la Commission du budget l'autorisation de commencer, dès 1914, la construction de trois éclaireurs. Ils devaient jauger 6 000 tonnes, filer 27 nœuds et porter 10 pièces de 14 cm. Au moment où ce projet allait être réalisé, divers communiqués à la presse ont fait savoir que M. Monis avait obtenu de la Commission de la Marine la construction de trois « conducteurs d'escadrilles » qui sont des réductions du type précédemment envisagé,

puisque leur tonnage est abaissé à 4 ou 5 000 tonnes. Ces bâtiments seraient construits en addition à l'article 9 de la loi du 30 mars 1912 fixant la constitution de notre flotte. Mais, si l'on reconnaît de la sorte la nécessité d'éclairer et de guider au combat nos escadrilles de contre-torpilleurs, la question de l'éclairage de nos escadres n'est pas encore résolue.

Les marines étrangères possèdent déjà des bâtiments destinés à découvrir l'ennemi. Les spécimens les plus récents de ces éclaireurs oscillent entre le type autrichien de 3 500 tonnes, filant 27 nœuds et le type russe de 7 000 tonnes filant 30 nœuds; l'Allemagne, l'Angleterre, le Japon et l'Italie construisent ou emploient des bâtiments de 5 000 tonnes, armés de 2 pièces de 15 cm. et 10 de 102 mm. (Allemagne) ou de 8 pièces de 15 cm. (Japon). Toutes ces « découvertes », pour employer le vieux mot français, sont protégées par une cuirasse variant de 60 mm. (Autriche) à 100 mm. (Allemagne).

Ces bâtiments ainsi que les « conducteurs d'escadrilles » ne peuvent combattre que leurs similaires ou les contre-torpilleurs; ils découvriront l'ennemi, mais, s'ils ne sont pas soutenus ils ne rempliront pas les fonctions d'éclairage; aussi les marines étrangères de premier rang possèdent-elles, pour les appuyer, des navires de combat : les croiseurs de bataille ou cuirassés rapides[1]. Ces bâtiments nous font défaut tandis que l'Angleterre en a neuf : *Invincible*, *Indomitable*, *Inflexible*, *Indefatigable*, *New-Zealand*, *Lion*, *Queen-Mary*, *Princess-Royal*, *Tiger*; la Russie huit : *Gangoot*, *Poltava*, *Petropawlosk*, *Sevastopol*, *Borodino*, *Ismail*, *Kinburn*, *Navarin*; l'Allemagne sept : *Von der Thann*, *Moltke*, *Gœben*[2], *Seydlitz*, *Derflinger*, *Ersatz K. Augusta* et *Ersatz Hertha*.

1. Les derniers bâtiments de ce genre en achèvement possèdent les caractéristiques suivantes :

Tonnage : 28 000 tonnes. — Vitesse : 28 nœuds.

Angleterre. — *Tiger*, lancé le 15 décembre 1913. — VIII pièces de 343 mm., XII de 152 mm., V tubes lance-torpilles. — Cuirasse : 230 mm.

Allemagne. — *Lützow*, lancé le 29 novembre 1913. — VIII pièces de 305 mm., XII de 152 mm., V tubes lance-torpilles. Cuirasse : 280 mm.

Japon. — *Kirishima*, lancé le 14 décembre 1913. — VIII pièces de 356 mm., XVI de 152 mm., VIII tubes lance-torpilles. Cuirasse : 250 mm.

2. Le *Gœben* et deux croiseurs allemands stationnent actuellement en Méditerranée.

La question se pose donc pour nous de savoir si des éclaireurs sont vraiment nécessaires à nos escadres et, dans l'affirmative, de définir le type qui convient à leur fonction, en tenant compte de la situation de notre marine et de nos finances.

*
* *

On peut trouver l'explication de nos hésitations touchant le problème de l'éclairage dans la faillite des conceptions qui nous valurent notre flotte actuelle de croiseurs cuirassés. A l'idée de fuir les rencontres, grâce à la vitesse, s'est substituée la doctrine de l'offensive : on veut chercher dans le combat décisif la solution des multiples problèmes que pose l'utilisation de la mer. L'expérience historique justifie cette doctrine en même temps qu'elle condamne sans appel la conception précédente. La destruction des forces de combat a seule permis et peut seule permettre à la marine de paralyser les forces de résistance, militaires, économiques et morales du peuple ennemi à l'aide d'opérations secondaires telles que poursuite des navires de commerce, transports de troupes, débarquements, etc... Mais comme toutes les réactions celle-ci a été trop loin.

Parce qu'elle avait servi à fuir, on a méconnu la valeur offensive de la vitesse, son importance dans la bataille, son rôle dans l'exploitation de la victoire. Parce que la volonté de vaincre par le combat apparaissait comme l'*ultima ratio* des chefs, certains esprits ont ramené la recherche du combat à une conception simpliste, à une sorte de ruée tête baissée. Admissible peut-être pour une armée considérablement supérieure en forces, cette conception pourrait conduire à un gaspillage lamentable de nos bâtiments et de nos hommes.

Préparer des succès décisifs en utilisant ou faisant naître des circonstances favorables pour vaincre l'adversaire, puis, une fois l'heure venue, déchaîner l'attaque avec toute la force possible suivant un plan conçu d'après les dispositions de l'ennemi, accabler la masse essentielle dont la destruction entraîne celle de l'ensemble, poursuivre avec tenacité les débris disloqués des forces opposées, telle nous apparaît la

conception des maîtres de la guerre sur terre comme sur mer. Ils déterminaient donc le moment où ils pourraient lancer contre la force essentielle de l'adversaire aussi diminuée que possible, le plus de forces qu'ils pourraient réunir. Il leur fallait ainsi, pour connaître ces circonstances favorables, savoir à tout moment la position de l'ennemi, sa force, ses dispositifs, ses fautes, ses points faibles.

La bataille décisive est une affaire trop grave pour qu'on s'en remette au hasard du soin de nous imposer certaines décisions. Beaucoup de nos erreurs proviennent de ce que nous nous livrons à des exercices où les partis adverses disposent de forces égales, agissant de façon identique. Or cette égalité n'existera pas à la guerre; l'un des adversaires aura des éclaireurs dont l'autre sera privé ou encore saura se servir de ceux dont il dispose mieux que son adversaire. Alors ce dernier ne pourra édifier son plan sur des données exactes, il devra subir celui de l'ennemi, au moment choisi par lui. Cette conception de l'offensive tête baissée n'est donc, semble-t-il, que la caricature de la véritable offensive, violente, mais raisonnée, car en l'absence d'éclairage tactique on subit les dispositions d'un adversaire mieux informé.

Nelson lui-même nous a donné l'exemple d'un homme qui sait attendre son heure : pendant la poursuite de Villeneuve aux Antilles, il déclara à l'un de ses officiers qu'il ne désirait pas alors le combat, chaque mille parcouru vers l'Europe augmentant ses chances de succès tout en diminuant celles de l'ennemi, aussi se contentait-il de chercher le contact pour pouvoir livrer bataille au moment qu'il jugerait convenable.

Napoléon lui aussi n'a pas toujours cherché la bataille décisive quand l'ennemi lui était supérieur. Il a préféré manœuvrer pour l'amener à quitter des positions trop fortes au lieu de l'attaquer de front et de foncer sur l'ennemi à première vue. En mer surtout, les occasions sont fugitives, il faut savoir en profiter autant qu'éviter la surprise, car il n'y est point de terrain auquel on puisse s'appuyer en attendant l'heure favorable comme le faisait Napoléon. En 1809, il écrivait à Jourdan, battu à Talaveyra : « Les batailles ne doivent se donner que si on peut calculer en sa faveur soixante-dix chances sur cent; même on ne doit livrer bataille que lors-

qu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer puisque de sa nature le sort d'une bataille est toujours douteux, mais une fois qu'elle est résolue on doit vaincre ou périr. »

A Aboukir comme à Trafalgar, la balance des chances était depuis longtemps établie quand Nelson se jeta sur sa proie, qui d'ailleurs savait à quels coups elle s'offrait en lamentable holocauste ; mais à Trafalgar l'ordre impérial était formel : il fallait sortir et se battre coûte que coûte. A Aboukir la pénurie de vivres condamnait Brueys à toutes les surprises.

C'est le plus faible des deux adversaires qui doit tenir à être le mieux renseigné car, pour lui, c'est le désastre irrémédiable s'il ne sait discerner les circonstances favorables et les utiliser. Le rôle d'une « fleet in being », d'une escadre qui agit, est, bien qu'inférieure à l'adversaire, de chercher l'occasion propice pour combattre avantageusement l'ennemi. Or elle ne pourra le faire si elle n'est informée des circonstances qui modifient l'équilibre relatif des forces en présence, telles que : dissémination de forces, accidents, avaries, erreurs stratégiques ou tactiques. Quant à l'adversaire le plus fort, une défaillance de son service d'éclairage lui fera peut-être manquer une occasion de porter un coup décisif ; mais, à moins d'une lourde faute, un désastre ne s'ensuivra nécessairement pas pour lui.

L'éclairage est encore indispensable pour l'armée inférieure en forces si, sans posséder la maitrise de la mer, elle se livre à des opérations qui la supposent : c'est là le cas de presque toutes nos tentatives de débarquement sous la Révolution et l'Empire. Un service d'éclairage et de sûreté peut seul atténuer ce qu'ont d' « effrayants », selon le mot attribué à l'un de nos amiraux[1], les risques de semblables opérations, auxquelles l'opinion publique ou le gouvernement peut contraindre un chef d'escadre. Villaret-Joyeuse a bien montré, dans ses instructions à Cornic, l'importance de l'éclairage dans ces circonstances. Ayant reçu en l'an II, l'ordre d'assurer avant tout l'entrée à Brest du convoi de l'amiral Van Stabel, il écrivit à Cornic : « Mes mouvements sont assujettis aux nouvelles que je recevrai de mes chasseurs. Le but de ma sortie

1. Manœuvres de 1910.

étant de protéger le passage du convoi, je prendrai, si j'en suis le maître, un poste intermédiaire entre les Penmarchs et Belle-Isle; mais comme je l'ai déjà observé, mes mouvements dépendront de ceux de l'armée anglaise; peut-être serai-je obligé de rallier le convoi au large; mais si elle est plus forte que trente-trois ou trente-quatre vaisseaux, je me tiendrai dans les parages de Belle-Isle en manœuvrant de manière à éviter tout engagement sérieux jusqu'à ce que tu m'auras rallié. » (Selon Villaret, sa jonction avec Cornic lui permettait d'affronter l'escadre anglaise.)

Par contre si l'on navigue, sans s'éclairer, on risque la surprise tactique, on peut donner dans les forces concentrées d'un adversaire bien informé; ou bien on peut ne pas avoir le temps de prendre les dispositions de branlebas de combat ou de se déployer en ordre de bataille. L'histoire nous en offre d'ailleurs deux exemples frappants. En 1797, pour soutenir nos visées sur l'Irlande, le gouvernement directorial avait obtenu de l'Espagne que l'armée de don José de Cordoba, mouillée à Carthagène, entrât dans l'Océan et se rendît à Cadix. Le 19 février, Cordoba appareille avec vingt-sept vaisseaux dont sept à trois ponts. Jervis, à l'ancre devant Lisbonne, apprenant cette sortie, vient établir un barrage à la hauteur du cap Saint-Vincent. Le 13, au matin, la *Niger* qui avait pris le contact de l'ennemi pendant plusieurs jours, puis Nelson, montant la frégate la *Minerve*, vinrent lui rendre compte de la route suivie par l'armée espagnole, hors du détroit de Gibraltar. Le 14, au matin, une frégate de découverte signala la force de l'ennemi, à quelques lieues seulement. Instruit de tous les mouvements de l'ennemi, Jervis put donc prendre toutes ses dispositions de combat et préparer son plan d'attaque. Par contre, don José de Cordoba ignorait la présence et la force de l'adversaire. Sachant que Jervis avait appareillé de Lisbonne avec dix vaisseaux seulement, ignorant qu'il avait reçu des renforts en cours de route, Corboda ne croyait point que l'amiral anglais eût l'intention de lui barrer le passage; il négligea toute exploration, tout dispositif de sûreté.

Dans la journée du 13 février, l'armée espagnole aperçut des bâtiments anglais: c'étaient les éclaireurs de Jervis. Cordoba, sans les faire reconnaître, les prit pour l'escorte de

quelque flotte marchande et ne s'en inquiéta pas autrement. Le lendemain, la brume enveloppa l'armée espagnole jusqu'à 10 heures du matin. Quand elle s'éclaircit, l'armée espagnole se trouva en présence de l'escadre britannique, rangée sur deux colonnes très serrées. Elle-même était divisée en deux paquets, l'un de dix-neuf vaisseaux, l'autre de vingt-six, fort loin sous le vent du premier. C'est en vain que ces derniers vaisseaux tentèrent de rallier le gros de l'armée. Exécutant la manœuvre sur position centrale chère à Napoléon quand il ne possédait pas la supériorité numérique, Jervis lança son escadre dans l'intervalle entre les deux groupes ennemis et se jeta sur la force principale de l'ennemi, se contentant de contenir la fraction secondaire à l'aide de quelques bordées. Quelques heures plus tard, malgré de vaines tentatives faites par Cordoba pour rallier ses forces, l'armée espagnole fuyait vers Cadix, laissant aux mains des Anglais deux vaisseaux de 112 canons, un de 80 et un autre de 74.

Un siècle plus tard, la même faute fut aussi chèrement payée. Le 27 mai 1905, l'escadre de Rodjestvensky fait route sur Vladivostock quand, vers 2 heures du matin, le croiseur auxiliaire *Shunano Maru* tombe, au milieu de la brume, sur le dernier bâtiment de la formation russe, le navire-hôpital *Kostroma*. Il garde le contact, inespéré dans de telles conditions. Vers 6 heures 45, l'*Izumi*, en éclairage à l'extrémité gauche de la ligne de surveillance intérieure, au Nord des Goto, signale à son tour la flotte ennemie; à 9 000 mètres, il l'accompagne sans être inquiété. Il a tout loisir pour télégraphier sa route, sa formation, sa vitesse. Pourtant toute ligne de retraite est coupée au navire japonais, une chasse un peu vigoureuse en aurait raison, mais Rodjestvensky veut conserver toutes ses forces en mains, même celles qu'il gaspille pour protéger un convoi que la victoire comme la défaite rendront inutile. Les cinquième, sixième et troisième escadres japonaises rallient tour à tour, enserrant la proie qui fonce passive, résignée. Bientôt il est trop tard; à 10 000 mètres par babord, les croiseurs japonais tiennent le contact malgré une canonnade à toute portée. Togo n'a plus qu'à se mettre à l'affût, sur la route des Russes, pour rallier ses croiseurs et, toutes forces réunies, bondir sur sa proie. Rodjesvensky

avait négligé de s'éclairer dans l'espoir de ne pas être vu ; il n'avait rien fait pour se débarasser des bâtiments qui l'observaient, il fut surpris par la flotte ennemie au moment même où il cherchait à prendre une formation de combat. Une fois de plus le défaut d'éclairage avait préparé la défaite d'une flotte et la ruine d'une marine.

***

Le choix des bâtiments destinés à éclairer nos forces navales dépend de l'utilité relative que nous attribuons à nos différents types et aussi de nos disponibilités financières. Dans l'état de notre flotte vis-à-vis des autres puissances méditerranéennes, nous n'avons pas un nombre suffisant de bâtiments de combat surtout si l'on tient compte des projets en cours. Nous devons donc autant que possible, construire des bâtiments qui puissent prendre part à la bataille décisive et allier les nécessités de l'éclairage au renforcement de nos forces de combat. Or, ce ne sont point de petits croiseurs de 4 000 ou même de 6 000 tonnes qui nous apporteront un appoint en rapport avec leur prix, leur tonnage et leurs effectifs. Plus un bâtiment est petit, plus il coûte relativement cher à construire et à entretenir, c'est là une vérité qu'établissait déjà, il y a plus de deux siècles, un projet de programme naval fort curieux, et que des expériences récentes ont lumineusement vérifiée.

Au surplus, il existe, avons-nous vu, en Angleterre comme en Allemagne, en Russie comme au Japon, un type de bâtiment qui paralyserait complètement nos futurs éclaireurs avant de venir prendre à partie nos bâtiments de ligne : c'est le cuirassé rapide ou croiseur de bataille, présentant une protection analogue à celle des cuirassés, des canons de même calibre, mais moins nombreux pour compenser sa supériorité de vitesse. Au combat ces bâtiments jouent le rôle dévolu dans la tactique des escadres à voiles à l'escadre légère composée de *vaisseaux de marche supérieure*. C'est la masse de manœuvre facilitant la concentration des forces sur tel point utile de la formation ennemie, élargissant les fissures qui peuvent s'y produire, précipitant le dénouement après l'avoir préparé, l'exploitant enfin au cours de la poursuite.

L'escadre légère, ainsi comprise, est secondée dans son rôle d'éclairage et de combat par les bâtiments légers, les escadrilles qui après l'avoir guidée pour prendre le contact de l'ennemi, sont conduits par elle au combat; ainsi, dans l'un et l'autre cas, les forces d'éclairage trouvent, dans cette liaison, la force et les moyens nécessaires pour remplir leur tâche. C'est donc, semble-t-il, à construire ces bâtiments qui nous font défaut[1] que nous devons consacrer les sommes nécessaires à la construction des 10 éclaireurs prévus.

Chacun des petits éclaireurs coûtera 20 millions au moins; il emploiera 4 ou 500 hommes : c'est donc 200 millions et 4 ou 5 000 hommes que nous consacrerons à ces bâtiments que paralyseraient, pour le même prix à peu près, trois croiseurs de bataille, n'employant que 3 000 hommes. Les sommes nécessaires pour parer à l'insuffisance de notre programme naval pourraient d'ailleurs permettre de les compléter à deux sections (unité tactique) tout en accroissant nos escadrilles notoirement insuffisantes pour agir en masse étant donnés les déchets que provoqueront inévitablement leurs multiples utilisations.

***

A l'expérience de la guerre se joint l'expérience des récentes manœuvres pour montrer l'inefficacité des petits croiseurs-éclaireurs que leur faiblesse condamne à la fuite ou à la destruction, s'ils sont employés seuls. Elles ont prouvé que les millions consacrés à de pareils bâtiments auront, tout au plus, pour résultat de donner au public l'illusion que nos chefs d'escadre possèdent des moyens d'éclairage, qui en réalité leur feront défaut.

L'étude de l'éclairage montre, en effet, que les bâtiments légers employés à découvrir l'ennemi doivent être soutenus, pour garder le contact, par une masse d'éclairage à la fois rapide et puissante, capable de refouler les éclaireurs adverses.

Pour prendre le contact, point n'est besoin de donner pendant quelques heures des vitesses vertigineuses ou de pos-

1. Le rapporteur du budget de 1913 à la Chambre demandait d'ailleurs l'année dernière que cette lacune fût comblée.

séder un armement, une protection considérables ; une forte vitesse de route bien soutenue est préférable pour effectuer les recherches, l'armement ne doit viser qu'à écarter les chasseurs de peu d'importance, la télégraphie sans fil permettant de recourir au soutien d'éclairage dans les cas essentiels, lors de la découverte de l'ennemi.

Par beau temps, des contre-torpilleurs, sinon des croiseurs auxiliaires, paquebots mobilisés ou achetés à l'étranger, peuvent être utilisés dans ce rôle comme le firent les Japonais, à défaut de bâtiments spéciaux. C'est à eux qu'il appartiendra de prendre le contact de l'ennemi et de diriger, par T. S. F., la force chargée de le maintenir.

Le service d'éclairage en effet, a deux tâches à remplir : prendre le contact, puis le maintenir. Il dispose, pour découvrir l'ennemi, de divers procédés qui pourront être employés suivant les circonstances simultanément ou successivement.

Ce sont des opérations de barrage, de recherche en rateau ou en éventail, enfin des coups de sonde donnés dans le sens de la route présumée de l'ennemi vers un mouillage ou un point de stationnement suspecté.

Les dispositions de l'amiral de Jonquières dans le IIe thème des manœuvres de 1910[1] présentent tous ces différents procédés. L'escadre cuirassée donne un coup de sonde sur la route Alger-Bonifacio (l'escadre ennemie étant mouillée à Porto-Vecchio au sud de la Corse), puis un autre transversalement à la direction générale de la route du convoi (Alger et Oran étant les points de départ, Toulon et Marseille les points d'arrivée). Des estafettes doubles sondent et observent la pointe sud de la Sardaigne et les Bouches de Bonifacio. Des flottilles de torpilleurs établissent des barrages entre Majorque et Minorque et au nord de Minorque. Enfin les croiseurs cuirassés effectuent une recherche en éventail pour couvrir la sortie et la concentration des deux convois. D'ailleurs, le souci de protéger le convoi l'emporte sur le désir de prendre le contact, qui est en quelque sorte la solution offensive du problème de l'éclairage, et conduit l'amiral à adopter la solution défensive, c'est-à-dire à rallier autour de ce convoi toutes ses

1. L'amiral de Jonquières était chargé de rapatrier le 19e corps en France.

forces pour constituer un dispositif de sûreté ou d'éclairage à courte distance.

Dans le 1er thème de ces mêmes manœuvres[1], l'amiral de Jonquières au contraire, dégagé de toute préoccupation secondaire, fait suivre à son service d'éclairage la marche indiquée plus haut. Partant des informations du service des renseignements (données du thème), il établit le contact et le resserre jusqu'à l'étreinte finale. Il établit un barrage de croiseurs et de torpilleurs entre les caps Palos et Tenés, dans lequel vient donner l'adversaire. Le *Renan*, dès qu'il a pris le contact, le maintient et fait rallier les autres croiseurs; l'accrochage se resserre et se fortifie ainsi, paralysant toute tentative d'échapper à leur vue jusqu'au moment où, l'escadre de bataille conduite à distance par ses croiseurs, les rallie et livre la bataille, toutes forces réunies. Le succès stratégique est complet. Grâce à sa supériorité dans l'emploi de ses croiseurs et de ses appareils de T. S. F., à la décision et à la tenacité de ses bâtiments d'éclairage, l'amiral de Jonquières a pu rencontrer de la sorte la force principale ennemie, avant que celle-ci ait pu être rejointe par son alliée, stationnée à Ajaccio.

En général, dès qu'une armée se verra découverte, elle cherchera à se débarrasser de la surveillance de l'ennemi, soit qu'elle ait intérêt à éviter une rencontre à un moment où elle n'a pas encore rassemblé tous ses moyens d'action, soit que l'opinion publique, des considérations de politique générale, l'aient contrainte à des fautes stratégiques, soit enfin qu'elle veuille enlever à l'ennemi le bénéfice de la connaissance de ses manœuvres pour le surprendre et lui imposer son plan d'attaque.

La nuit, elle pourra songer à échapper par la ruse, à l'aide de fausses routes comme le prescrivaient les Livres de Signaux de la marine à voiles. Mais c'est surtout à l'aide de ses éclaireurs qu'elle pourra espérer y arriver. C'est ce que prévoyait le *Livre de Signaux* des escadres impériales. C'est le moyen le plus radical d'enlever à l'ennemi les avantages de sa découverte et même d'être renseigné sur son compte. Être plus fort que les éclaireurs adverses, tel a été le principe

1. L'amiral de Jonquières devait s'opposer à la jonction d'une escadre venant d'Oran avec une autre escadre mouillé à Ajaccio.

qui a conduit Brueys, en 1798, à utiliser son escadre légère pour assurer le secret des mouvements de l'armée d'Égypte. C'est d'ailleurs la même disposition que prévoyait, pour le maintien du contact, la Tactique de l'an V : « Dans le cas où les deux armées s'observeraient mutuellement, de fortes frégates seraient chargées de suivre exactement tous les mouvements des ennemis pour les signaler, et enfin, dans le cas où les ennemis prendraient la fuite, elles les suivraient également et, pendant la nuit, elles en indiqueraient la route soit par des signaux, soit par des feux placés de façon à toujours faire reconnaître leur route, qui serait la même que celle que tiendraient les ennemis. Dans cette circonstance, le général pourrait les faire soutenir par d'autres frégates et même par des vaisseaux de l'escadre légère. »

Ainsi se produiront des engagements avec les croiseurs ennemis, puis, si leur force de résistance est suffisante, l'engagement d'une partie de l'escadre pour soutenir les bâtiments légers comme le prévoyait Brueys à l'atterrissage sur Malte.

La prise et le maintien du contact par la division *Renan* au cours du premier thème des manœuvres de 1910 en présentent un cas fort intéressant. L'escadre rouge a donné dans le barrage établi entre les caps Palos et Tenés. A l'aube, le *Renan* prévient par télégraphie sans fil qu'il tient le contact et se place hors de portée de canon, à 12 000 mètres; mais le temps est bouché; pour « coller » l'escadre rouge, il doit se rapprocher parfois jusqu'à 7 000 mètres, au risque de se faire canonner, ce qui lui arrive de temps à autre.

L'escadre rouge, de son côté, ne cherche pas à s'en débarrasser par une chasse de sa division légère. Aussi la division bleue effectue-t-elle son ralliement sur le *Renan* sans difficultés. A 10 heures 30 du matin apparaît le *Jules-Ferry*, et à 12 heures 30 le *Michelet*. Il est maintenant trop tard pour se délivrer de ces surveillants trop indiscrets, notablement supérieurs à la division légère rouge. Pendant toute la journée, ils maintiennent le contact, informant l'amiral de la route, de la formation et de la force de l'ennemi qui est contraint de subir ce contrôle.

La division bleue ne se cantonne pas dans son rôle d'observation; plus puissante que les croiseurs rouges, elle paralyse

toute tentative d'éclairage tactique de leur escadre. Celle-ci attend d'un moment à l'autre l'arrivée de l'escadre alliée d'Ajaccio avec laquelle elle ne peut communiquer par télégraphie sans fil; pour faciliter cette jonction elle veut lancer ses croiseurs en éclairage le 23 mai dans l'après-midi, mais la division d'observation les oblige à se replier à l'abri des cuirassés. Un faux signal lance en avant ses escadrilles, les croiseurs bleus se jettent sur elles, et l'escadre rouge doit elle-même venir couvrir ses contre-torpilleurs. C'est donc, un bandeau sur les yeux, qu'elle s'avance à la recherche de la force alliée. Il ne reste plus qu'un moyen de se débarrasser de ces voisins trop gênants c'est de chercher à les accrocher à l'aide des contre-torpilleurs et des croiseurs, permettant ainsi aux cuirassés d'intervenir et de détruire les éclaireurs bleus, à moins qu'ils n'en profitent pour échapper à leur surveillance. Une tentative de ce genre tentée à la nuit tombante n'aboutit qu'à une canonnade entre contre-torpilleurs amis qui finalement s'égarent.

La leçon de cet exercice, c'est qu'il sera impossible de s'éclairer avec des bâtiments légers dès qu'ils se trouvent en présence de croiseurs puissants ou de bâtiments de combat rapides. Le rôle des bâtiments légers, croiseurs cuirassés de second ordre, croiseurs auxiliaires ou contre-torpilleurs sera donc de découvrir l'ennemi, de prendre le contact de ses éclaireurs avancés, contact que viendront maintenir et resserrer des bâtiments aussi puissants et aussi rapides que possible car, pour maintenir le contact l'éclaireur doit en effet s'imposer. Les Allemands ont d'ailleurs fait les mêmes constatations et, à propos du discours de M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, sur l'utilisation des croiseurs de bataille, la *Revue maritime* concluait dans son numéro de juin 1912 : « Dans les manœuvres navales allemandes de l'automne dernier, les éclaireurs de profession, petits croiseurs protégés et grands contre-torpilleurs, ne réussirent pas à renseigner l'amiral d'une façon continue sur la force et la disposition de l'ennemi à cause de leur incapacité à s'approcher suffisamment près des forces adverses. A chaque instant, dit le rapport officiel, ces navires essayèrent de rompre ou d'éluder le rideau de croiseurs ennemis pour connaître ses aboutissants, sa force et sa dis-

position, mais toujours ils furent forcés de fuir sans avoir pu recueillir les renseignements demandés, dont on conclut que le seul éclaireur auquel on pût se fier était le navire assez puissant pour pouvoir négliger l'opposition d'un croiseur ordinaire et recueillir une idée exacte du corps principal de l'ennemi en arrivant à portée de canon. Ces conditions sont remplies par les *battle-cruisers* modernes, et il est tout à fait possible que l'Allemagne les construise comme éclaireurs par excellence de ses flottes. »

Il en fut de même en Angleterre et, dans le *Pall Mall Gazette*, M. Gérard Fiennes faisait remarquer récemment que depuis longtemps on s'était aperçu que les croiseurs ordinaires étaient incapables de remplir d'une façon satisfaisante et complète le rôle d'éclaireur. C'est ainsi que dans les manœuvres navales anglaises de 1903, la *Bacchante*, croiseur cuirassé, se maintint en contact avec l'escadre B ennemie pendant toute la durée de la chasse de Lagos aux Açores, sans que les croiseurs légers de cette force pussent lui faire lâcher prise. Ce fut cette expérience, au dire de M. Gérard Fiennes, qui décida l'Amirauté à construire des croiseurs cuirassés plus puissants que leurs congénères alors à flot.

On constate d'ailleurs cette nécessité dans l'évolution du croiseur éclaireur lui-même, chez les nations qui peuvent les posséder en même temps que des croiseurs de bataille ; les derniers types étrangers dépassent déjà 5 000 tonnes et sont cuirassés ; ils tendent donc vers le croiseur de bataille, dont l'emploi condamnera l'escadre qui n'en possède pas à ne pouvoir se faire éclairer, tout en étant observée.

En construisant des bâtiments de combat très rapides, en leur faisant jouer le rôle qu'ils attribuent aux croiseurs de bataille, les Anglais n'ont d'ailleurs fait que reprendre une vieille conception française. Dans un article sur les bâtiments de ce genre, paru dans le *Naval and Military Record*, M. Whitman établissait la filiation entre les escadres légères d'autrefois et celles d'aujourd'hui : « Dans le cours des guerres avec la France, écrivait-il, la pratique courante d'employer des frégates légères pour les missions d'éclairage, attachées à la flotte de bataille avait un défaut. Tandis qu'un bâtiment léger pouvait localiser la position d'une flotte ennemie, il n'était pas

assez fort pour s'en approcher et découvrir sa force exacte et sa composition. Quand il essayait de le faire, il risquait d'être coulé par un feu d'artillerie supérieur. Nelson essaya de résoudre le problème d'obtenir d'exactes informations en formant *ses vaisseaux de ligne les plus rapides* en escadre d'observation (*Advance squadron*), en d'autres termes une division légère de bataille qui devait faire son propre éclairage.

» En 1805, Sir Richard Strachan forma une division légère de frégates de 50 canons, attachée à la flotte de bataille dans le même but. La fin de la guerre sur une grande échelle avec la France mit fin aux développements ultérieurs de cette idée, mais au moins le besoin était devenu apparent et le remède avait été trouvé. »

Nelson n'avait pas précisément la priorité de cette idée. M. Corbett, l'auteur du remarquable ouvrage : *Campaign of Trafalgar*, reconnaît d'ailleurs que la formation de l'*Advance Squadron* au cours de cette campagne était probablement empruntée aux Français. L'étude des campagnes et des livres de signaux ne laisse aucun doute à ce sujet.

De Grasse, d'Orvilliers et d'Estaing avaient des escadres légères destinées à jouer le rôle de soutien d'éclairage et de masse de manœuvre. Pendant l'expédition d'Égypte l'escadre légère de Decrés, composée de vaisseaux et de frégates avait assuré les multiples tâches de l'éclairage et de la sûreté du convoi et de l'armée, avant l'appareillage comme pendant la traversée.

En attribuant au grand amiral anglais la conception de l'utilisation tactique d'une escadre rapide, les écrivains anglais ignoraient sans doute que cette question avait été traitée dans presque tous les ouvrages de tactique et de signaux français, en particulier dans les Livres de Signaux utilisés pendant la guerre d'Amérique, comme dans le *Livre de Signaux de 1832*, en passant par les Livres de signaux ou tactiques de la Révolution et de l'Empire. Le temps n'est plus, malheureusement, où la France tenait, comme à cette époque, la tête du mouvement des idées en fait de tactique, malgré l'opinion erronée que l'on a actuellement sur la valeur des amiraux de cette époque. C'étaient des chefs de valeur que des circonstances indépendantes d'eux-mêmes ont conduit à d'inévitables désas-

tres. La victoire n'est souvent que la consécration d'une supériorité des forces en présence, et les connaissances tactiques du chef ne peuvent enlever le succès quand personne n'est capable d'exécuter ses conceptions, quand les vivres, les hommes, les vaisseaux font défaut.

Après un siècle de recherches et d'hésitations, nous avons basé notre doctrine sur la *Tactique de 1832*. On a cru voir dans cette dernière la leçon des guerres révolutionnaires et impériales, l'ultime perfectionnement de l'expérience des flottes à voiles, leur legs suprême avant de disparaître. C'est une erreur. Cette tactique n'est que la reproduction de la *Tactique de l'an V* et du *Livre des Signaux de l'an IX*, avec quelques suppressions malheureuses et quelques additions intéressantes. C'est dans ces ouvrages, à peu près inconnus jusqu'ici, que l'on peut trouver la solution expérimentale d'un certain nombre de problèmes, qui se posent aujourd'hui et que ne résout pas encore complètement notre doctrine. Au nombre de ces questions on peut compter l'utilisation stratégique et tactique des cuirassés rapides, dont toutes nos manœuvres ont montré l'urgente nécessité.

Au point de vue qui nous occupe, la *Tactique de l'an V* et le *Livre des Signaux de l'an IX* présentent très bien les idées qui formaient le corps de doctrine que l'on retrouve à travers tous les ouvrages de ce genre, officiels ou privés, et que caractérise l'emploi d'une escadre légère en liaison avec le corps de bataille. Les plus marquantes de ces études sont dues à l'amiral Truguet, ancien major de d'Estaing, ministre de la Marine en l'an V, amiral en l'an IX, commandant nos forces navales dans la Méditerranée. Dans ses documents inédits il résout de façon remarquable certaines questions qui, de nos jours, sont encore en suspens.

Il ne faut pas s'étonner du crédit qu'ont actuellement les idées que préconisaient alors nos amiraux. Il était naturel que l'on y revînt. Les Truguet, les Bruix, les Rosily, les Missiessy sont les derniers de nos amiraux qui aient affronté le feu de l'ennemi, et cela à toutes les étapes de leur carrière. Comme enseignes ou lieutenants de vaisseau, ils prennent part à la guerre d'Amérique; ils discernent les erreurs ou les fautes de

leurs chefs, de leurs aînés. Amiraux sous la République et l'Empire, ils rédigent leurs mémorandums, leurs Instructions générales, leurs livres de Signaux en tenant compte de cette expérience du feu qui vaut toutes les écoles. Celle-ci est arrivée chez eux à un degré tel que les guerres de la Révolution n'y apportent aucune modification. Après Trafalgar, on conserve le *Livre de Signaux de l'an IX*, la *Tactique de l'an V*, qui permettaient d'ordonner toutes les manœuvres victorieuses exécutées par les escadres britanniques, suivant les instructions de Nelson.

Cette expérience de la guerre a fait défaut, pendant tout un siècle, à nos officiers; une transformation radicale des moyens d'action a conduit, avec l'emploi de la vapeur, à de nouvelles recherches, à de nouveaux tâtonnements, à de nouvelles erreurs, avant que l'on pût dégager à nouveau certains principes immuables de la guerre, indépendants dans leur essence même des procédés d'exécution.

Ces leçons de l'expérience ne doivent pas être perdues pour nous, Français. Aussi importe-t-il de donner, le plus rapidement possible, à nos chefs d'escadres, les moyens de refouler les éclaireurs adverses et d'être à tout moment informés des mouvements de l'ennemi en lui masquant les nôtres.

Sinon nous irons au combat à tâtons; épiés à tout instant, nous saurons l'ennemi prévenu de nos manœuvres avant même qu'elles soient achevées. Nous verrons, peut-être, faiblir notre foi dans le succès et l'angoisse se glisser dans nos cœurs, en sentant que, derrière leurs éclaireurs, les forces ennemies, dont nous ignorerons tout, guettent l'occasion favorable pour se ruer au combat.

HENRY ROLLIN

SOUVENIRS DES LETTRES

I

LE CONQUISTADOR. — NE PAS TROP PRODUIRE. — RÉCEPTIONS DE LA RUE BALZAC. — SEVERIANO DE HEREDIA. — QUELQUES ANECDOTES. — UN CHEF-D'ŒUVRE.

L'homme le plus extraordinaire, parmi les nombreux poètes que j'ai connus, est assurément Heredia. Celui-là vraiment avait le don et la flamme, la verve et l'abondance, — une abondance un peu paresseuse à se traduire en œuvre, — tout cela éclatant visiblement à chaque rencontre. Vibrant au moindre choc, sur un mot il partait en un débit sonore, imagé, pittoresque, avec le ton, le geste, l'air de tête qui convenaient. Ceux qui le voyaient pour la première fois s'étonnaient, pouvaient croire à de l'affectation. Mais non, il n'y avait là ni effort ni artifice; c'était naturel, il était ainsi.

José-Maria de Heredia : le nom me plut tout d'abord par le nombre et sa belle cadence castillane ; et je comprends le mot de Gautier, — qu'il aimait à citer : « Toi, mon petit (Gautier avait le tutoiement facile), tu me plais, tu as un nom superbe qui se redresse avec les cambrures d'un lambrequin héraldique. » L'homme lui-même me séduisait par sa qualité d'exotique, étant à l'âge où l'on a le goût — qui m'a un peu passé depuis, — de l'étranger et de l'étrange.

Cubain, Espagnol, descendant de ces fameux conquistadors

qui, au XVIe siècle, à la suite de Pizarre, s'allèrent tailler des principautés au Nouveau-Monde et y fondèrent Carthagène-la-Jeune, il gardait dans l'attitude et l'allure toute la fierté atavique; et Popelin, qui fit son portrait sur émail, — un parfait chef-d'œuvre, — a pu, sans effet criard dans la disparate des temps, l'habiller magnifiquement de la cuirasse damasquinée ancestrale. Brun, les yeux noirs, la barbe noire qu'il portait courte, et la moustache retroussée, le type aquilin, il était de taille moyenne, mais si attentif ou habitué à bomber le buste, qu'il en paraissait grand. Il disait plaisamment, sérieusement : « Je suis l'homme modèle, l'homme canon. En été, partant pour la campagne, quand il s'agit de renouveler ma garde-robe, je ne m'embarrasse de rien, je vais à la Belle-Jardinière où je trouve tout de suite mon affaire. Le mannequin pour les confections et qui est la moyenne précise de la taille humaine, a mon exacte mesure. Je me moule là-dedans comme dans un gant, voyez plutôt! » Et il se cambrait dans son veston — d'un tissu fin et riche au surplus, — qui le vêtait de fait assez élégamment.

Chez Lemerre, où je le vis d'abord, il était toujours au premier rang, menant l'entretien par un droit qu'il s'était octroyé comme légitime et que personne ne songeait à lui disputer. Il n'avait pourtant presque rien publié encore, sinon quatre ou cinq pièces dans les anthologies, et ce n'est que quelque trente ans plus tard qu'il devait donner son unique recueil : *Les Trophées*. Mais, ces sonnets qui le composaient, ils étaient connus de tous, célèbres avant de naître; il les avait dits si souvent, et partout, avec une conscience de leur valeur qui imposait l'admiration et lui gagnait l'autorité! Car il avait une juste idée de son mérite. Et c'était fort bien ainsi, cela le sauvait de toute envie, de toute jalousie. Jamais nous ne l'entendîmes rabaisser ni dénigrer personne; au contraire, il était le premier à reconnaître, à exalter tout talent nouveau, ayant d'ailleurs l'intime conviction que sa propre réputation n'en souffrirait aucun dommage. Cette réputation, inédite s'il se peut dire, — à laquelle pourtant quelques morceaux parus çà et là dans les revues avaient aidé, — était universelle. A ce cas sans précédent, il faut une explication; nous tâcherons de la trouver.

*
* *

La première raison et l'essentielle, croyons-nous, c'est qu'il a peu produit. Si paradoxal que cela paraisse, c'est la vérité pure. Les vers sont chose exquise, dont on ne peut absorber beaucoup à la fois. Par le jeu des images, l'harmonie des rimes et du rythme, les idées qu'ils éveillent (quand ils en éveillent, ce qui n'est pas constant), par le charme secret dont ils s'enveloppent et qui reste toujours mystérieux, ils font appel, — mieux que tout autre produit de tous les autres arts, — à notre sensibilité générale, à toutes les forces en réserve de cette sensibilité qui n'est pas inépuisable et qui a besoin de repos pour se renouveler. Si beaux soient-ils et surtout s'ils sont beaux, au bout de quelques pages, d'une centaine de strophes, on est obligé de s'arrêter; les facultés d'émotion sont lasses et demandent grâce.

Heredia le savait; il disait lui-même : « La poésie est un dessert, une friandise au parfum, à la saveur quintessenciée, ou encore une fine liqueur des Iles aux violences de feu concentrées; cela ne se sert pas dans un grand verre, ne se dresse pas sur un plateau comme une pièce de venaison; cela se déguste goutte à goutte, se croque comme un fondant. » Il marquait ainsi avec une finesse de critique qu'il faut admirer et qui le servit, combien la rareté, indépendamment de la beauté, augmente l'excellence et le prix des choses.

L'économie, la parcimonie de cette veine lui furent d'un autre profit. On pouvait en un mince volume posséder tout son Heredia. Il jouit même, sous ce rapport, d'une gloire que peu de poètes ont connue : celle d'avoir, dès la première heure, des collectionneurs de ses vers. Ils formaient une sorte de confrérie, chacun ayant son spicilège qui se grossissait à mesure; dès qu'un nouveau sonnet voyait le jour, on se le signalait, on se le communiquait. En sorte que, bien avant l'apparition des *Trophées*, ces heureux fervents des Muses en possédaient toute l'œuvre au complet et qu'ils n'eurent qu'à la couronner du titre hautain et magnifique...

Une autre cause de son succès est qu'il était très répandu et qu'il recevait beaucoup. Il allait dans le monde, lui et les

siens, figurait dans toutes les solennités et banquets littéraires. Ses réceptions, dont madame de Heredia et ses trois filles faisaient les honneurs, ne manquaient ni d'élégance ni d'un certain luxe. Pourtant, à l'en croire, il n'avait que peu de fortune. « Moi, disait-il, je n'ai pas un rotin! » Sans doute voulait-il dire que, par rapport à la grande situation qu'il avait connue en son enfance et sa première jeunesse, par rapport aussi à ceux qu'il voyait et qui fréquentaient chez lui, cela était misérable. « C'est étonnant! s'écriait-il un jour que, sur sa demande, je lui exposais mon budget, comment pouvez-vous vous en tirer? »

*
* *

Sa première installation fut rue de Berri, en face de l'hôtel de la princesse Mathilde, dont il était un des familiers. Dans le cabinet où il nous accueillait, une grande glace sans tain servait de séparation avec le salon où, à la même heure, Madame de Heredia recevait; et, à travers le store de mousseline fine tendu sur la vitre, on pouvait comme dans un brouillard percevoir le vague spectacle de ces évolutions mondaines. Les plus intimes allaient saluer la maîtresse de la maison et les trois jeunes filles.

De là, il émigra rue Balzac pour un appartement plus vaste et plus confortable encore. Ce qui en faisait l'originalité était une immense salle à manger, sorte de hall ou de réfectoire se prolongeant par une large arcade à plein cintre jusqu'à l'avenue de Friedland qu'elle dominait de sa terrasse à balustres. Là eut lieu successivement le lunch des trois mariages, réunissant autour des tables, éparpillant dans le double salon et les pièces voisines et dans une incessante montée et descente des escaliers et de tout l'immeuble, la fleur du monde des lettres, du Paris mondain, artistique, académique, diplomatique. Il était très fier de ce nouveau logis; volontiers, dans les premiers temps, il en faisait les honneurs et finissait en vous confiant : « Je suis allé trouver le propriétaire, je lui ai dit : Monsieur, votre appartement vaut sept mille francs, c'est indiscutable; pour moi, je ne puis vous en offrir que cinq mille. Voyez si

cela vous convient. » Et cet honnête homme, sachant ce qui est dû au mérite et à la célébrité, n'avait pas hésité à baisser la main pour l'honneur d'abriter le poète Heredia.

Le cabinet de travail, à gauche en entrant et qui joignait le grand salon, vous attendait. Il était toujours plein. Du tabac, des cigares s'offraient sur la cheminée à la main des visiteurs. Lui-même quand il ne roulait pas un havane au bout des doigts, fumait de petites pipes en terre rouge emmanchées d'un long roseau, qu'il était sans cesse secouant sur la main, rebourrant, rallumant, tout en continuant de causer. De temps à autre, il ouvrait les fenêtres pour renouveler l'air. A côté était sa chambre à coucher, remarquable par le lit qui, à la vérité, n'était pas d'un travail très artistique, mais qui offrait cette particularité d'avoir été fabriqué là-bas, à Cuba, avec le propre acajou poussé dans la plantation.

Tout Paris, on peut le dire, a passé par ce cabinet. Tous ceux que tentait une ambition, futurs académiciens, futurs ministres y sont venus, sûrs de trouver dans ces réunions celui qui leur pouvait fournir aide et appui et, tout le premier, l'hôte lui-même. De là, s'élancèrent « comme un vol de gerfauts » les Hanotaux, Marcel Prévost, Melchior de Vogüe, Maurice Barrès, Robert de Montesquiou, etc... et le trio aussi brillant que différencié des gendres, Pierre Louys, Henri de Regnier, Maurice Maindron. De tous ceux qui y fréquentèrent assidûment ou n'y firent que des apparitions, le dénombrement ne finirait pas.

Il est bien vrai qu'il faut se donner aux autres, si l'on veut que les autres se donnent à nous. Ce qui faisait de ce lieu un centre d'attraction exceptionnel, c'est l'affabilité admirable que le Maître déployait pour tous. S'il ne s'oubliait pas, il n'oubliait personne; il avait pour chaque nouvel arrivant un mot aimable qui le haussait, le faisait connaître de pied en cap et le présentait à l'assistance, dont il lui nommait individuellement les membres présents. De leur diversité, la conversation prenait une variété et une animation singulières, touchant à tout, aux faits du jour aussi bien qu'aux nouvelles littéraires, d'un ton vif et léger, plaisant et gai plutôt que grave. Lui ne tenait pas en place, toujours debout, — comme

la plupart de ceux qui étaient là : il n'y avait jamais assez de sièges, — allant d'un groupe à l'autre et entretenant partout le feu de la discussion. C'est au hasard de ces entretiens qu'il lui échappait quelques révélations sur son passé.

Mais d'ailleurs, expansif et exubérant, il n'était pas nécessaire de le connaître depuis longtemps pour tout savoir de sa vie. Une enfance rêveuse, vagabonde, un peu sauvage à Cuba; vers sept ans, il était entré chez les Pères de Senlis pour y faire ses études; puis, quelque dix ans plus tard, ayant tout oublié de l'île natale, il retournait là-bas. Du bateau, en jetant les yeux sur le rivage, la première chose qui l'avait frappé est une procession de petits négrillons courant sur la grève, un gros cigare au bec et un nombril de la même grosseur que le cigare leur battant sur le ventre. Un serviteur, un vieux nègre l'attendait, qui l'avait vu naître et qui, pleurant de joie et lui embrassant les genoux, l'avait mis à cheval; et ils étaient ainsi arrivés à la plantation toute en fête de ce retour. Celle-ci, quelque temps après, parmi les troubles de la région et le soulèvement des esclaves, flambait. La situation des siens fort diminuée dès lors, il était revenu en France faire un peu de droit, suivre quelques cours à l'École des Chartes. De tout cela, il gardait aux noirs quelque rancune.

Et ceci me fait souvenir du jour où, entrant chez Leconte de Lisle, il avait aperçu, pérorant au milieu du salon et faisant des grâces — avec l'amusant miroitement de la sclérotique sur son teint d'encre et ce chiffon de drap rouge qui lui servait de langue, — le jeune et parfaitement correct et gai docteur Janvier. Heredia se pencha à mon oreille et, d'un ton que j'entends encore : « C'est la première fois, me dit-il, que je vois un nègre en habit dans un salon sans un plateau à la main! »

Cette horreur qu'à l'exemple de tous les créoles, il professait pour les hommes de couleur, n'empêchait pas que ce fils du fondateur de Carthagène, descendant d'autre part des d'Houville, d'ancienne noblesse parlementaire de Normandie, n'eût parmi ses proches, comme tout seigneur créole, quelques gouttes de sang mêlé. Je veux parler du bon mulâtre Severiano de Heredia.

*
* *

C'est, je crois bien, Adolphe Racot qui m'avait mis en relation avec celui-ci. Racot, qui commençait à écrire au *Figaro* et qui y écrivit depuis toute sa vie, y donnant des articles et faisant toute sorte de besognes jusqu'à ce qu'il succombât à la peine, se démenait pour vivre et avait des connaissances dans tous les mondes. Comment n'eût-il pas fini par se joindre avec le directeur de la *Chronique Universelle*?

Je débutais et ne cherchais que des occasions de placer de la prose et des vers. Severiano, qui n'était guère plus âgé que moi, avait fondé un petit journal, feuille d'annonces, de publicité, de renseignements à l'usage des étrangers. Les bureaux s'en trouvaient au faubourg Montmartre et se composaient, me semble-t-il, d'une pièce unique; et le directeur — je ne crois pas me tromper, — en formait à lui seul toute la rédaction. Il ne venait là qu'en passant, entre quatre et cinq; il habitait boulevard Pereire où il donnait de petites fêtes, des soirées musicales où je fus invité, prié même de dire des vers, — honneur auquel je me dérobai.

Severiano était un homme de commerce fort aimable; de taille moyenne et replet, aux traits doux et arrondis qui, sur un teint de bronze, s'encadraient d'une barbe et de cheveux frisottant en mousse. Plutôt que d'un homme de lettres ou d'un journaliste, il me faisait l'effet d'un brasseur d'affaires. Dans les brusques échappées où il me fut permis de le rencontrer, je ne le vis jamais sans un gros portefeuille bourré de papiers au bras; c'était toujours au pied levé, au moment qu'il quittait le journal, et il partait, pressé, roulant, tout rond, encore élargi par la volumineuse serviette de cuir et semblant porter un monde avec lui. Il me demandait des nouvelles, des fantaisies, des variétés. Qu'ai-je bien pu lui donner? car certainement je fus son collaborateur. En vain ai-je fait des recherches dans de vieilles paperasses, je n'ai pu mettre la main sur un spécimen de cette feuille d'antan.

La guerre rompit ces agréables relations à peine ébauchées et, pendant que je m'attardais en province, mon ancien directeur lâchait la littérature pour la politique. Tour à tour con-

seiller municipal de Paris, puis député, il occupa quelque temps un ministère, Commerce ou Travaux publics, je ne sais plus... Alors le souvenir me revint du fameux et symbolique portefeuille qui ne le quittait pas : cet homme était prédestiné. Il ne dut guère penser à moi et je ne fis rien pour me rappeler à lui. Comme tant d'autres envolés dans la gloire, il disparut de mon horizon.

*
* *

On ne vit jamais Severiano chez José-Maria. En revanche, pour qui montrait peau blanche, le vrai Heredia était merveilleusement bienveillant, d'un accueil aisé et chaud, tout de suite en commerce intime ; il était surtout serviable et dévoué. S'agissait-il d'une lettre de recommandation, d'un mot à dire à l'occasion à quelque personnage influent? On pouvait compter sur lui, et il y était admirable. Pour toutes sortes de bonnes raisons, il se mettait de plain-pied avec tous ; on ne saurait imaginer quelqu'un de si important, de si haut placé, auquel il ne fût prêt à s'adresser pour vous. Et cela semblait naturel ; nul ne se choqua du tutoiement dont, à l'exemple des poètes du grand siècle, il usa dans ses stances au Tsar, lui parlant face à face lors de l'inauguration du pont Alexandre III. Qu'était-ce, après cela, qu'un billet à un ministre, à un directeur de revue?

Jamais de violence, de mouvement d'humeur, et, bien que de parole prompte et passionnée, le caractère le plus doux. Je ne crois pas qu'il se soit jamais fait un ennemi. J'avais publié dans la *Revue Bleue* une nouvelle, *Un Début dans les Lettres*, qui eut une minute de succès et que quelques journaux avaient signalée en donnant des extraits. Il y avait là comme personnage principal, un produit des jeunes écoles d'alors, décadentes, symbolistes ou comme on voudra les appeler ; il personnifiait aussi quelques-uns des défauts qu'on pouvait reprocher aux tenants du Parnasse, tous d'ailleurs, qu'ils le veuillent ou non, n'étant plus ou moins directement que des rejets, des pousses pâles et d'arrière-saison de la grande forêt romantique. En montant l'escalier de la rue Balzac, le samedi

d'après, l'idée me vint tout à coup de l'application qui se pouvait faire à Heredia de quelques particularités de mon héros. Quelque soupçon, s'il m'avait lu, ne lui en était-il pas venu? quelque âme charitable ne lui avait-elle pas dénoncé ma traîtrise? Bien que fort innocent d'intention, je n'étais pas tranquille. Il y avait peu de monde et il me reçut comme à l'ordinaire; puis, tout à coup :

— Ah ça! Barracand, il paraît que vous m'attrapez?... On le dit du moins.

— M'avez-vous lu? demandai-je.

— Certainement, j'avoue même que cela m'a intéressé, amusé...

— Et vous vous êtes reconnu?

— Absolument pas.

— Eh bien! alors?

Il me regarda un instant sans répondre, puis :

— Eh bien! n'en parlons plus.

— Parlons-en au contraire, je sens le besoin de me disculper. Pour enrichir mon conte, il est certain que j'ai dû glaner ici quelques-unes des vérités un peu paradoxales qui s'y disent, que vous ou moi-même avons dites; et, par exemple, que « les beaux vers sont faits d'avance, qu'il ne s'agit que de les trouver, » ce qui n'est qu'une façon élégante d'exprimer leur beauté éternelle. M'en ferez-vous un crime?... Et, pour Pimentel, quand je le peins un peu singulier et particulier, d'une originalité tranchée, ne parlant et n'agissant comme personne, si tout le monde pense à vous, est-ce ma faute et vous en étonnerez-vous? Ce sont là, cher ami, les petits inconvénients de la notoriété, la rançon de la gloire!

Il arrêta du geste le développement et la chose n'alla pas plus loin.

Une seule fois, je le vis un peu inquiet, à propos d'un sonnet, *Quand il Pleut*, que j'avais dédié à Leconte de Lisle et qui avait plu au cher maître. A quelque temps de là, Heredia m'en reparlait :

— Il est bien, mais ce n'est pas un sonnet.

— C'est un sonnet irrégulier, je le sais. Les rimes des deux tercets ne s'entrecroisent pas comme il faudrait.

— Et comptez-vous en faire beaucoup?

— C'est un des rares que j'aie fait et, je crois bien, le dernier. Je ne m'y sens pas à l'aise.

Je traîne comme un remords le souvenir d'un petit chagrin que je lui causai. La chose, il est vrai, était fatale et, un peu plus tôt, un peu plus tard, un autre que moi eût fait la découverte et lui eût porté le coup. Encore me sais-je gré de ne le lui avoir pas asséné directement. Une remarque en fut l'occasion, dont j'aurais aussi bien pu me dispenser.

Il était dans l'enivrement du grand succès des *Trophées*. Je ne crois pas que jamais livre de vers ait suscité autant d'articles aussi louangeurs et nourris de détails, et d'une amplitude aussi variée de technique, d'analyse psychique, intellectuelle, et de tout ce qui de près ou de loin peut toucher à la poésie. Tous les critiques attitrés donnèrent et, à leur suite, toute la jeunesse poétique en mal de théories d'art, de professions de foi et de manifestes. L'ouvrage étant l'événement du jour, la presse lui faisait accueil; d'un autre côté, la lecture en était aisée : une heure ou deux suffisaient à posséder toute l'œuvre du poète; et ce qu'il y a toujours de vague et d'indéterminé dans les vers ouvrait le champ à toutes sortes de déductions et d'expositions de doctrines. C'était chaque jour, encore une fois, avec des aperçus, des points de vue nouveaux, un fourmillement d'articles.

Dans un coin du cabinet de Leconte de Lisle, pendant que la soirée se poursuivait au salon où se trouvait Heredia, on causait de ces mêmes *Trophées*. Un peu froissés de ce triomphe encombrant, ses plus chers amis présents ne pouvaient s'empêcher de rechercher les faiblesses de l'ouvrage; ils ne relevaient que d'insignifiantes vétilles. J'eus alors l'imprudence de dire : — Vous avez vu, dans *La Conquête de l'Or*, les quatre rimes masculines qui se suivent...

Ils se dressèrent d'un bond. Le volume traînait sur la table et il fut facile de vérifier l'incorrection. Je me repentais déjà d'avoir parlé.

— N'en disons rien! Il a toujours le temps de savoir...

— Mais si! tout de suite! s'écrièrent-ils, c'est un service à lui rendre...

Et l'un d'eux, le livre en main, courut au salon, tout le

monde suivit. Je n'ai jamais vu pareil étonnement; Heredia avait pâli, il regardait, n'en croyant pas ses yeux.

— J'ai relu cela des centaines de fois! c'est incompréhensible, fantastique...

Ce n'est rien encore. Le lendemain, rencontrant un jeune écrivain de mes amis, j'eus la nouvelle imprudence de lui raconter l'aventure sans me méfier de l'usage qu'il en pourrait faire. Membre de cette école qui s'était groupée autour de Moréas et où s'enseignait pour premier dogme l'horreur du Romantisme en général et du Parnasse en particulier, il n'eut rien de plus pressé que de rédiger pour je ne sais quelle feuille une note amusante, agrémentée d'une petite méchanceté sans rapport avec la littérature. Je ne sais si elle passa sous les yeux d'Heredia, du moins ignora-t-il toujours qu'elle était dûe à mon indiscrétion.

Il avait d'ailleurs d'éclatantes revanches. Pas de semaine qu'on ne lui communiquât quelque *Trophées* luxueusement relié, dont toutes les marges, tête et fin de chapitre, — dont chaque sonnet dans beaucoup d'exemplaires, — s'ornaient de compositions artistiques dûes aux plus illustres maîtres du pinceau et du burin. Ouvrages uniques, d'un prix inestimable! Il s'asseyait à son bureau, éprouvait longuement sa plume et, de sa belle écriture appliquée et ferme, inscrivait au faux-titre une dédicace au riche amateur. Et il signait; il signait dans un balancement de la main et de tout le bras; sa signature s'incrustait là comme un sceau royal où le paraphe s'érigeait en dernière et triomphante aigrette. Il signait ainsi toutes ses lettres, le moindre billet. Rien ne tombait de cette plume qui ne fût noble et soigné.

*
* *

Des *Trophées* à l'Académie, avec toutes les belles et utiles relations qu'il s'était faites, la route était facile; il ne s'agissait que d'attendre une combinaison qui lui permît d'entrer. Elle se présenta à la mort de Charles de Mazade. Il fit sur Mazade le discours qu'on attendait, négligeant l'homme politique, résumant à grands traits l'œuvre de l'historien,

s'étendant plus complaisamment sur le critique littéraire, auteur des livres sur Lamartine, Thiers, etc.

Ce discours, il avait mis du temps à l'écrire, et sa réception en était retardée. Maintenant qu'il était dans la place, il ne se pressait plus. Il ne s'était jamais pressé en rien, et tout lui était arrivé à point. Dans une rencontre avec Coppée, qui lui devait répondre, l'auteur du *Passant* me parlait de l'énervement d'attendre, avec cette tâche en perspective qui se reculait sans cesse et dont l'ennui était doublé.

— Il doit, — lui disais-je, — composer son discours comme un sonnet, retourner cent fois sa phrase avant de se décider. Quand on est poète cette lenteur s'explique par la vieille habitude de chercher la rime, de combiner l'effet de chaque vers...

— Moi aussi, j'ai fait des vers! — s'écria-t-il, — mais je n'en ai jamais abusé... Il a tort de me tenir le bec dans l'eau, je me lasserai et je passerai la main à un autre qui sera peut-être moins bien disposé à son égard.

Enfin le discours s'acheva, et Coppée, qui avait le meilleur cœur, se montra bon camarade envers le récipiendaire.

De la présence d'Heredia à l'Académie il ne me revient qu'un souvenir, à propos du volume *l'Adoration* que j'avais présenté pour un prix. J'étais parti en vacances sans autre démarche que d'avertir deux ou trois amis que j'avais sous le coupole, et, au retour, j'apprenais que le prix m'était décerné. Des remerciements étaient dûs; je débutais par Henry Houssaye.

— Je suis heureux de ce qui vous arrive, — me dit-il, — mais je n'y suis pour rien, presque rien, pour ma seule voix. C'est à Heredia qu'est échu le volume et c'est lui qui a fait le rapport. Il a eu un mot mémorable...

Il s'arrêta, me regarda en souriant, je voyais qu'il hésitait.

— Bah! vous le connaissez. Il nous a dit : « Je n'entrerai pas dans le détail, je ne vous dirai qu'une chose : il y a là une nouvelle, *le Miracle de sœur Simplice*; si elle était signée de Bourget ou de moi, ce serait un chef-d'œuvre!... » Nous nous sommes regardés... et tous les suffrages sont allés à vous.

Qu'il ne pût voir une œuvre belle sans faire un retour sur lui-même et se dire que cela rappelait sa manière, on ne saurait, après tout ce qui vient d'être dit, s'en étonner. Pour ma

part, tout en trouvant le mot plaisant, je me sentis flatté, je l'avoue; j'allai de ce pas lui serrer chaleureusement la main.

Il planait à présent dans les sereines sphères de la plus noble ambition satisfaite. Il s'y était élevé sans intrigue, avec quelque entregent sans doute et la plus ferme conviction d'être digne du rang où il avait aspiré. Il aurait dû être heureux. C'est alors cependant que sa vie commença à se gâter.

Il avait été nommé à la bibliothèque de l'Arsenal. Il y avait quelque honneur d'occuper le local illustré par les célèbres réunions de Nodier et du cénacle romantique; mais le logis vieilli et peu décoratif, à l'extrémité d'un escalier s'enlevant par larges repos et se plaquant en dernier lieu contre la porte d'entrée, n'était plus dans le centre des élégances; il était d'ailleurs mal distribué. Les réunions du samedi avaient cessé; Heredia recevait à la bibliothèque où il s'amusait à montrer les raretés dont il avait la garde, incunables, vieilles *heures* à miniatures, etc... En été, on descendait dans le parterre un peu sec et étroit, en bordure sur la rue au midi. Les visiteurs étaient rares, des débutants pour la plupart.

Il était aussi occupé ailleurs et ne lâchait l'Arsenal que pour le *Journal* où un autre collier l'attendait. Il y présidait les concours, et classait par rang de mérite les nouvelles, contes et variétés qui participaient à ces tournois littéraires, minutieuses besognes que son nom et son illustration relevaient.

Puis la maladie survint. Dans les derniers temps, dînant à côté de lui chez le poète Stephen Liégeard, je remarquai qu'il se soumettait pour la boisson à un régime particulier; un service spécial lui était affecté.

— Plaignez-moi! — répondit-il à mon observation, — je suis condamné à ne boire que du champagne.

— Je vous admire au contraire, ces choses n'arrivent qu'à vous!

Tout, en effet, et les plus vulgaires malaises se métamorphosaient avec lui et se paraient de sa magnificence.

Avec *La Nonne Alférez* et les quatre volumes de sa traduction de *La Conquête de la Nouvelle Espagne*, — écrits d'un beau style un peu tendu, — il laisse ces immortels *Trophées*, où il y a bien une vingtaine de sonnets « sans défaut », — c'est beaucoup dire, comme on sait, — et qui

témoigneront à jamais de sa riche, généreuse et somptueuse nature. L'humanité, dans sa longue marche à travers les âges, ne se charge pas d'un lourd bagage : elle gardera d'un soin pieux ce rare et précieux recueil.

II

LECONTE DE LISLE. — PREMIER GROUPE DE JEUNES BARDES. — LES CHIENS HURLEURS, LES OURS, LES REQUINS, LE DINER DU GYPAÈTE.

Leconte de Lisle, avec un talent contesté et parfaitement ignoré de la foule, était la grande figure autour de laquelle, vers 1867, commençait à se grouper toute la jeunesse de la poésie et des lettres.

Il me souvient qu'à cette date, j'entendais dans un groupe d'amis quelqu'un qui disait : « Barracand nous parle toujours de Leconte de Lisle; ce de Lisle n'est pas le vrai, le grand, le seul qui compte; celui-là est conservateur de la Bibliothèque nationale... » Je rends à M. Léopold Delisle, l'éminent bibliographe et paléographe, le zélé collationneur de manuscrits, auteur de tant d'utiles catalogues et précieux répertoires, le tribut d'admiration qui lui est dû. Mais, sans lui faire tort, il est bien permis de dire qu'à l'heure où nous sommes, Leconte de Lisle lui peut disputer la notoriété.

Mes relations avec Leconte de Lisle remontent aux premiers temps du Parnasse. Un certain nombre de jeunes, aux tendances fort diverses et ne formant guère à proprement parler une École, se cherchaient un guide, un drapeau, plutôt qu'un maître, et pensèrent l'avoir trouvé dans l'auteur des *Poèmes Antiques*. Mes souvenirs de cette époque se font un peu vagues; ils se mêlent à d'autres plus récents, plus abondants aussi et plus particuliers, datant de l'avènement de la troisième République, lorsqu'il fut nommé bibliothécaire au Sénat et que, par suite du voisinage, n'ayant l'un et l'autre que le jardin du Luxembourg à traverser, et — l'oserai-je dire? — par suite d'une sympathie réciproque, nos rapports furent devenus plus intimes.

Comme fonctionnaire de l'État, il était venu occuper dans une dépendance de l'école des Mines et en lisière du boulevard Saint-Michel, un grand et vieil appartement assez mal distribué d'ailleurs, mais comportant un vaste salon, où une main féminine avait su semer quelque élégance et où, une fois la semaine, se réunissait une élite. Un peu de mondanité, mais discrète et choisie, s'alliait à présent au premier et tout littéraire élément. Les belles dames n'étaient point rares : Mesdames de Bonnières, Houssaye, de Heredia, Bory d'Arnex, Pozzi, Psichari, de Nolhac, Tola Dorian, Beer, et « la belle madame Gauthereau » dans tout l'éclat et la gloire de son triomphe; sans oublier la colonie roumaine, d'éducation française, comme on sait : madame de Linche, la princesse Bibesco, mesdemoiselles Vacaresco, Bengesco, etc... Les habitués des anciens jours s'y voyaient pour la plupart; mais des visages nouveaux apparaissaient, changeant et se succédant d'un samedi à l'autre, toute la jeune génération qui grandissait chassait la nôtre, et peu à peu nous passait sur le corps.

Ces belles soirées et leurs hôtes brillants viendront à leur date. Nous commencerons, si on le veut bien, par le commencement et par les réunions plus modestes mais non moins curieuses du boulevard des Invalides.

*
* *

L'appartement, au cinquième, n'était pas vaste; et l'on eût été à l'étroit dans le petit salon sans la salle à manger contiguë qui offrait un dégagement les jours qu'on était trop nombreux. La vue s'étendait au levant, de l'autre côté du boulevard, sur les jardins de l'ancien hôtel Biron, qu'occupait alors l'aristocratique institution des Oiseaux et qui, plus récemment, par spoliation légale, est tombé dans le domaine public. De ce voisinage, de ces vénérables ombrages abritant, sous l'œil de saintes filles, l'essaim folâtre et riant des écolières, un charme devait émaner. Je ne sais si Leconte de Lisle le goûta; il ne nous l'a pas dit. Nous n'en pûmes jouir quant à nous, le silence et la nuit enveloppant le pensionnat quand nous nous rendions à ces soirées.

Des bronzes, quelques bibelots, hommages d'artistes, épars sur la cheminée et les meubles; des livres en foule rangés dans des vitrines, quelques-uns reliés, la plupart soigneusement et économiquement habillés d'un papier rouge glacé, c'était tout le luxe du salon qui servait aussi de cabinet de travail. Avec un sourire aimable, une voix fluette et chantante qui gardait des gracilités persistantes d'enfant, madame Leconte de Lisle accueillait les visiteurs. Il ne me souvient pas d'autres dames; madame Judith Gautier peut-être, et madame de Heredia, tout nouvellement mariée au poète des *Trophées* : le jeune ménage s'était installé non loin de là, au boulevard du Montparnasse, le disciple auprès du maître.

Tel je vis celui-ci alors qu'il approchait de la cinquantaine, tel à peu près, par un phénomène de conservation rare, il devait demeurer jusqu'à ses derniers jours. Son image ne se peut autrement définir qu'en l'appelant sculpturale : de robuste et haute stature, quelque chose, dans l'attitude générale, de redressé, qui mettait hommes et choses en une sorte de perspective lointaine; un front bombé, déjà dégarni comme pour mieux montrer sa rondeur intelligente, la légère couronne des boucles blondes balayant le collet; le nez finement droit; dans ses joues pleines et rasées, le beau dessin des lèvres qui s'arquaient et se modelaient si fidèlement aux nuances de tout ce qu'il disait, curieuses à observer surtout quand il contait quelqu'une de ces anecdotes mordantes où il excellait; et enfin, sous la barre avancée des sourcils, deux yeux d'une profondeur limpide et d'un bleu un peu froid de mer polaire. L'abus de la lecture (car il lisait du matin au soir, « il faut beaucoup lire » disait-il,) les avait mis à mal : l'un était perdu, sans qu'il y parût d'ailleurs; l'autre était devenu très faible. C'est dans celui-ci qu'il encastrait ce monocle qu'on lui a si souvent reproché comme un signe d'impertinente élégance et qui lui était nécessaire pour suivre sur l'auditeur l'effet du trait lancé.

Ce n'est pas sans tremblement ni sans palpitations de cœur que j'entrais là. Une enfance un peu sauvage au fond d'une propriété rurale, quelques années dans un lycée de province, d'autres à Paris dans un cercle restreint d'étudiants, ne m'avaient guère doué des souplesses ni de ce ton dégagé qu'on

acquiert dans le monde. Et je savais l'homme redoutable, habile à saisir le ridicule et volontiers railleur. Pour comble d'émotion, j'avais toujours, par une manie funeste, quelques vers en poche que je me promettais de produire, à la façon de mes jeunes confrères, et qu'invariablement je rapportais sans en avoir osé l'exhibition.

Ces craintes étaient exagérées. Rien de moins solennel et gourmé que son abord, rien qui ressemblât moins à l'homme impassible et hautain qu'on se fût imaginé d'après son œuvre, et rien qui trahît le sentiment d'un orgueil qui eût été légitime à l'heure où sa gloire allait poindre et dont nos juvéniles enthousiasmes annonçaient l'aurore en venant forcer sa retraite; car il vivait assez isolé et dans un recueillement méditatif. Sa première enfance à lui aussi avait été assez sauvage, enfermée en soi-même, dans cette île lointaine de Bourbon d'où il venait: elle lui avait donné le goût des rêveries et des pensées amoureusement caressées dans le silence et le secret. Mais, en dépit de cette réserve et des timidités qu'il tenait de son origine, c'était un passionné et un tendre, il aimait à être aimé, et cette amitié, il la rendait bien à ceux qui la lui témoignaient. Il n'était pas nécessaire d'entrer fort avant dans son intimité pour trouver l'homme familier, vraiment bon et même bonhomme.

S'il raillait, c'est que les railleries ne lui avaient pas été épargnées. Ses traductions de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, ses « Zeus », ses « Moires », son « Héphaistios », quand il était si facile d'écrire Jupiter, les Parques et Vulcain, fournissaient une inépuisable mine de plaisanteries, et l'on avait tout dit en l'appelant « pasteur d'éléphants ». Nous commencions à le venger par la chaude admiration dont nous l'entourions et qui lui donnait conscience d'occuper enfin la place qu'à ce moment de la poésie il méritait, — la première.

*
* *

Qui voyait-on là?

Les plus assidus étaient certainement François Coppée et Heredia, Jean Marras, — que doublait presque toujours son ami, Villiers de l'Isle-Adam, — et Léon Dierx. Mendès,

jamais seul, avec cette allure de chef de la cohorte sacrée que, dès la première heure, il aima à se donner, arrivait suivi d'une nombreuse phalange dont les membres peu à peu s'écartèrent du rang pour le distancer et le laisser en route. Sully-Prudhomme, Jean Aicard, Georges Lafenestre, André Theuriet, André Lemoyne durent traverser ce salon. On voyait, dévot au maître, le jeune Anatole France, bien avant la grande brouille qui, à propos de ses articles sur le symbolisme, les devait diviser, et qui manqua tourner en duel. Paul Verlaine y vint aussi quand il était encore présentable; et Paul Arène, Armand Silvestre, Emile Bergerat, Xavier de Ricard, Albert Mérat, son frère d'armes, le doux Léon Valade, et d'autres, bien d'autres que j'oublie. Enfin apparaissait par moment l'éditeur Lemerre, — une inquiétude au fond des yeux, l'aléa de l'entreprise commerciale, mais sur son front têtu, dans sa ferme mâchoire, toute la volonté et la ténacité des prédestinés au succès. Il venait surveiller ses couvées de jeunes poètes.

On peut dire que là on causait vraiment littérature — et non pas de ce que, très improprement, on appelle ainsi le plus souvent, — c'est-à-dire qu'à propos d'un livre on ne s'occupait ni du « nombre d'éditions, » ni de « bonne » ou de « mauvaise presse ». On ne s'enquérait que très incidemment, de détails sur la situation, la vie et les particularités de l'auteur, et de toutes autres choses secondaires et contingentes qui n'ont qu'un vague rapport aux lettres. C'est à la pure question d'art que tout de suite les esprits s'élevaient et c'est là-dessus que s'engageait la discussion.

Il n'y avait pas grande divergence, tous ou à peu près se ralliant à la foi du maître, et presque tous ayant ce même ensemble de principes et de théories qui, à chaque période de l'évolution et des réactions de la mode et du goût, flottent dans l'air ambiant et finissent par se condenser en doctrine et par former un programme. Mais, — mieux encore, — quand il s'agissait des poètes de la génération précédente dont la gloire, par suite de l'engouement public, persistait et peut-être gênait, tout le monde abondait dans le sens du maître et faisait chorus aux manifestations de ses haines et réprobations littéraires.

Il en avait de terribles. Il faut mettre Victor Hugo à part, dont il acceptait la suzeraineté. Là-bas, tout jeune, dans son île, le même coup de soleil l'avait frappé, dont nous avions tous longtemps déliré. Il reconnaissait lui devoir la révélation du génie lyrique de la langue, admirait la nouveauté de ces sortes de « coups de fouet, » de ces superbes redressements de « la phrase en panache » qui, à la fin de chaque strophe, fouette et ravive l'attention. Ce qui ne l'empêchait pas de noter quelques extravagances où la rime avait entraîné le poète.

> Le poisson qui guérit l'œil mort du vieux Tobie
> Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie.

Et, dans je ne sais quelle pièce, une longue énumération de dieux bizarres et inconnus. Comme on demandait à Hugo s'il n'en avait pas inventé quelques-uns : « A peine un ou deux! » avait-il répondu, — au dire de Leconte de Lisle qui, étant la précision et la probité même, n'admettait pas de telles licences, ou toutefois en souriait.

Il était plus sévère pour Lamartine. Il avait une telle horreur de la poésie élégiaque, du lyrisme effronté de ceux qui chantent leur « Elvire », leur maîtresse, qui étalent en public les coins les plus secrets et réservés du cœur, que cela allait jusqu'à la colère et au dégoût. Et pourtant, quand on y songe, ne devait-il rien lui-même à ces sentimentalités? Ses plus belles pièces et qu'on lira toujours avec une admiration émue, ne sont-ce pas celles où, comme dans *le Manchy*, *l'Illusion suprême*, flotte l'image d'une créature aimée? Et qu'est-ce que l'art, sinon notre personnalité propre et notre sensibilité, le frémissement humain communiqué à une œuvre? Et la complète objectivité, excellente au regard de la science, n'est-elle pas absurde ici? Mais il ne faut demander à personne d'être absolument logique et conséquent, et, chez un artiste, ces contradictions s'expliquent trop : il a fait de l'art, des règles de son art, le tout de sa vie; ce qu'il trouve de contraire, même dans les plus belles œuvres, l'offense comme un démenti, et, incapable d'être critique impartial et équitable des autres, il est naturellement injuste. Leconte de Lisle avait pour plusieurs, — pour Lamartine en particulier, — de ces pardonnables injustices.

Il détestait chez celui-ci, avec son dandysme et ses affections de gentilhomme des lettres, cette phraséologie lâche, ce perpétuel délayage des idées et des sentiments, cet intarissable flux où le bon, le médiocre, tout coule sans arrêt. Et il notait les négligences, les erreurs, les répétitions,

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir *sur la rive*
Un cercueil *près du bord* par le flot déposé;
Le temps n'a pas encor noirci l'étroite pierre
Et sous le vert réseau de la ronce et du lierre...

— Et d'abord, — s'écriait-il, — il n'y a point de lierre à Sainte-Hélène!

Quant à Musset, c'était, entre tous, l'auteur particulièrement haï; son mépris et sa rage devenaient de l'exaspération et l'on peut dire de l'aveuglement. Rien ne restait debout; et tous l'aidaient à cette œuvre de démolition.

L'un citait le vers que, par le fait, condamnent toutes les lois de la botanique et de la germination :

La *fleur* de l'églantier sent ses *bourgeons* éclore.

L'autre, dans l'apostrophe à la « femme à l'œil sombre, » l'indiscutable faute grammaticale :

Et si je doute des larmes
C'est que je t'ai *vu* pleurer.

Et enfin, dans le fameux début :

Regrettez-vous le temps...
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère...

— Astarté, — professait de Lisle, — n'a rien à faire avec l'onde amère. Astarté est une divinité phénicienne, une déesse sidérale symbolisant la planète Vénus; elle est fille du ciel et non de la mer.

Et il dirigeait de mon côté, à travers le monocle, un regard sévère et triomphant.

Toutes ces attaques, en effet, et ce dénigrement n'arrachaient pas une parcelle à mon admiration pour l'auteur des *Nuits*. Seul, à peu près seul, je prenais parti et rompais des lances

pour lui ; et j'étais bon prince, je faisais la part belle à mes adversaires. Je le connaissais mieux qu'eux ! Ses deux petits volumes traînaient sans cesse sur ma table, et j'en savais toutes les pièces par cœur, d'un bout à l'autre, sans avoir jamais cherché à les apprendre, rien qu'en m'amusant dans l'insomnie ou aux heures de musardise à les reconstituer vers à vers. Je découvrais donc des tares et des turpitudes qu'ils ignoraient : dans la lettre-préface du *Spectacle dans un fauteuil*, un vers qui ne rime avec rien, — la rime correspondante a été oubliée ; la belle invocation : « Étoile qui descends sur la verte colline... » traduite presque textuellement d'un passage d'Ossian ; et la tirade : « O vieillards décrépits, têtes chauves et nues... » tirée de quoi ? de qui ? Je le leur donnais en mille... de Louvet de Couvray où on la peut lire aux premières pages de *Faublas*, dans le même mouvement et à peu près les mêmes termes !

Ils me savaient gré de ces dénonciations qui grossissaient leurs munitions, ajoutaient quelques flèches à leur carquois. Vainement et par compensation, essayais-je de vanter l'ensemble de l'œuvre en ses plus indéniables et impérissables beautés ; je ne faisais aucun prosélyte.

*
* *

Toute la soirée ne s'écoulait pas en ces dissertations pédantes qui nous eussent transformés en un cénacle de rhéteurs byzantins. A tour de rôle chacun se levait et, adossé à la cheminée, débitait son petit morceau.

De toutes les œuvres, proses ou vers, qui s'égrenèrent sous ces lambris, et de ceux qui les dirent, l'exacte mémoire s'est enfuie. Il nous souvient pourtant de Villiers nous donnant le régal d'un de ses contes avec l'allure trépidante et cette gesticulation épileptique qui lui était particulière. Et, selon l'habitude prise avec lui, on salua cette bluette comme une nouvelle promesse de l'œuvre géniale à venir.

Une autre fois, Mendès dit des vers. On l'applaudit fort, comme il était de règle pour tous. Quelques-uns néanmoins ne purent s'empêcher de faire remarquer que la fin de la pièce,

pour la forme et le fond, rappelait trop peut-être une poésie bien connue de Hugo.

— Je le sais, je m'en suis aperçu, — dit-il vivement. — Cette fin n'est que provisoire, je changerai ça avant la publication.

Et j'admirai sincèrement ce courage et cette souplesse de talent que je n'aurais pas eu, de revenir sur l'œuvre refroidie, d'y couler et adapter une nouvelle formule et d'autres idées. Quelques mois après, les vers parurent en volume, je voulus m'offrir le plaisir de voir comment il s'en était tiré. Mais, ô surprise! tels il nous les avait dits, tels je les retrouvai imprimés. Et, de cette minute, j'en ai peur, mon estime pour le poète dut baisser un peu.

Enfin, moi-même, un soir, des profondeurs mystérieuses où il continuait de languir, je tirai un petit cahier où, de ma plus belle plume, j'avais copié le *Docteur Gul*, « Gul ou la Faute de typographie, » disait Coppée. C'était déjà une belle audace que d'oser trahir mon secret; quant à faire moi-même la lecture, l'héroïsme dépassait mes forces. J'étais un peu du tempérament d'Heredia qui, lorsqu'il nous déclamait ses sonnets, avait une sorte de paralysie de la langue qui l'attardait indéfiniment sur la pénultième de chaque hexamètre. « Quand je dis de beaux vers, expliquait-il, ça me fait cet effet. » Ce n'est pas que j'estimasse que mes vers fussent beaux, mais simplement parce que c'étaient les miens, qu'en me les entendant prononcer, j'aurais infailliblement bégayé et me serais troublé. Tout le monde s'offrit à les dire; c'est Leconte de Lisle qui me les prit des mains et qui, à première vue, de sa belle voix martelante qui détachait chaque syllabe, et si harmonieusement timbrée, mit en leur plus beau jour les nombreux fragments qu'il lut.

Les éloges vinrent unanimes, car, encore une fois, face à face, nous ne nous déchirions pas entre jeunes confrères. Mais j'attendais l'avis du maître, sachant bien que ses meilleures louanges s'enveloppaient toujours de quelque restriction cachée où sa conscience littéraire s'absolvait. Il répéta à peu près ce qu'il avait dit de mon premier livre.

— Des *juvenilia* charmants... De beaux vers, de très beaux vers... Ce vieux docteur absorbé dans sa méditation, chassant du doigt comme on fait d'une mouche (et du médius et du

pouce il faisait le geste), les cocottes qu'un espiègle dépose sur ses genoux, c'est ingénieusement décrit... Il y a toujours cette malheureuse influence de Musset, ça passera, espérons-le!

Quant à Heredia, il avait relevé deux vers « à la Corneille », drus, musclés, fortement imagés. Il s'agissait de l'homme primitif domptant la faune encore sauvage.

> Lorsque son bras robuste, aidé de son genou,
> Au joug de ses besoins assujétit leur cou.

Et il arpentait la pièce en les répétant à haute voix, — hélas! sans bredouiller cette fois.

*
* *

A la fin de la soirée, quand les départs avaient rétréci le cercle, se produisait une détente où la causerie allait à l'abandon dans une plus grande intimité. C'est alors que, sur nos questions, Leconte de Lisle consentait à raconter quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Ce sont les cinq ou six longues traversées à la voile, de l'île africaine en France et de France à Bourbon, qui restaient le plus profondément gravées en lui (et Georges Bastard était là, le fils du capitaine qui commandait le navire). Quelques-unes de ces impressions ont passé dans ses vers, celle des « chiens Hurleurs » par exemple, qui, de la côte, durant de longues nuits, accompagnaient de leurs abois le passage du bateau; puis les requins — « les horribles bêtes! » s'écriait-il, — suivant des semaines le sillage, émergeant parfois à demi et levant vers l'équipage leurs gros yeux aveugles dans l'espoir de quelque aubaine. Ils n'étaient pas difficiles à prendre : un torchon frotté d'huile ou de vieille graisse et accroché à un harpon, sur lequel l'animal se jetait goulûment et s'enferrait. Amené sur le pont, les matelots l'assommaient à coups de hache et le dépeçaient, et c'était merveille de voir ce que vomissaient les entrailles de la vorace bête : de vieilles bouteilles, savates, pots de pommade, etc.

Dans une escale à Saint-Louis, il avait visité un grand entrepôt d'animaux féroces rassemblés là pour un commerce

d'exportation. En outre des lions et des éléphants, ce qui l'avait le plus frappé, c'étaient d'énormes ours au long pelage traînant à terre et comme empaquetés de vieux tapis; leur nourriture était déposée dans une cage à deux ou trois mètres du sol où, d'un seul bond, d'un jet élastique, les lourdes bêtes s'élançaient. Et, pour peindre la chose, il avait un geste, frappant des deux mains son genou et les élevant brusquement en l'air... Plus tard, à Paris, cherchant à se redonner ces spectacles de la grandiose et brutale nature, il fréquentait assidûment le Jardin des Plantes. Il parlait, non sans horreur, du repas d'un vautour, dont un angora — quelque hôte des environs égaré là et capturé par un gardien, — avait fait les frais. A peine lâché dans la cage, le pauvre chat s'était blotti peureusement dans un coin. Alors, lentement, avec un grand bruit de plumes froissées, le gros carnivore se laissait choir comme une masse du tronc fourchu qui lui servait de perchoir, et, posant l'une des pattes sur sa victime, d'un seul coup de ses ongles aigus, lui ouvrait le ventre et mettait ses tripes à l'air.

Et de toute cette ménagerie quelque chose encore est passé dans ses vers.

Ses années d'étudiant à Rennes avaient leur tour. Il racontait une longue course aux environs avec ses jeunes amis, où l'on avait déjeuné dans un village chez un boulanger-aubergiste. La journée était chaude, il était altéré, il ne s'était pas assez défié d'un petit cidre capiteux, si bien qu'après le repas il s'était profondément endormi. Quand il se réveilla dans les plus noires ténèbres, son front heurta une voûte; à droite, à gauche, de toutes parts des murs. Un caveau funéraire? un ensevelissement vivant? L'idée terrible le traversa, et il se mit à se débattre en poussant des hurlements. Enfin la porte du four s'ouvrit, et il aperçut ses compagnons riant et s'applaudissant de la bonne farce. Il l'avait trouvée moins bonne qu'eux.

Son père, docteur à Bourbon, l'était venu voir à Paris. Cet homme qui avait quitté la France tout jeune et n'y était que rarement revenu, était peu au fait de nos mœurs démocratiques. Et il y avait l'histoire de l'altercation avec un cocher, sur lequel, furieux du ton dont on lui parlait, il avait brandi sa canne, prêt à le traiter comme un nègre de ses plantations. Ce qui avait ramassé autour d'eux toute une émeute de badauds,

au grand effarement de Leconte de Lisle s'efforçant de calmer la colère paternelle.

Enfin, c'étaient ses relations dans les lettres, Gautier, Flaubert, Brizeux, madame Sand, Louise Collet dont il remettait les vers sur pied, et ses rapports avec son vieil ami Baudelaire dont il nous citait les excentricités.

Un jour, de grand matin, celui-ci l'était venu voir et avait entamé une conversation qui s'était prolongée jusqu'à midi.

— Tu vas me faire le plaisir de déjeuner avec moi?

— Merci! — avait dit Baudelaire, — je ne mange pas.

— A ta guise! — fit Leconte de Lisle sans vouloir s'étonner, — moi, je me restaure de temps à autre.

Et il s'était mis à table, pendant que l'autre poursuivait la causerie qui les mena jusqu'au dîner.

— Et maintenant tu accepteras bien?...

— Puisque je te dis que je ne mange pas!

Et, toujours causant, il était resté jusqu'à minuit sonné sans vouloir accepter même une tasse de thé. Il ne mangeait pas!

Hélas! tout cela se paie. Leconte de Lisle s'était rendu chez lui dans sa dernière maladie. Le pauvre auteur des *Fleurs du Mal*, écroulé dans un fauteuil, eut de la peine à le reconnaître; l'amnésie le rendait muet. Il se leva pourtant, désigna les livres qui tapissaient les murs de la chambre, puis, se frappant le front d'un geste désespéré, laissa glisser ses mains sur ses tempes, signifiant par là que tout avait fui de sa mémoire.

Son respect et son admiration allaient de préférence à Alfred de Vigny, qu'il mettait très haut et auquel le rattachaient une certaine conformité de caractère et d'idées sur l'art. A la première visite qu'il lui fit, il avait vu une silhouette en robe de chambre, pantoufles, foulard au cou et tenue négligée, glisser dans le fond de l'appartement. Introduit au salon, il avait longtemps attendu; et enfin, peigné et rasé de frais, cravaté, chaussé d'escarpins, en longue redingote, le poète l'avait reçu. Il ne se moquait point de ce cérémonial, il l'approuvait, il voyait dans ce souci de l'étiquette l'exacte correction et la conscience qu'Alfred de Vigny apportait à toute chose.

Et, toujours à propos d'Alfred de Vigny, je me souviens

qu'un jour, plus tard, beaucoup plus tard, étant allé voir Leconte de Lisle et l'ayant trouvé seul, je ne sais comment, au cours de l'entretien, il en vint à lire un passage de l'auteur des *Destinées*, où la parfaite beauté de la poésie et de l'idéal qu'il convient de s'en faire était décrite en des termes d'une élévation en quelque sorte religieuse. J'eus alors la surprise d'une voix qui se mouillait, d'une insurmontable émotion dont ses lèvres tremblaient.

— Vous comprenez, mon ami, — dit-il en s'interrompant, — je n'ai jamais eu, moi, qu'une passion, un culte au monde, celui de la poésie ainsi comprise. Cela m'a toujours tristement isolé. Aussi, quand je rencontre par hasard un écho de mes propres sentiments, c'est un grand bonheur pour moi.

Il parlait avec cette pudeur embarrassée qu'amène la confession des intimes croyances, des choses de la foi. Et c'était bien un vrai croyant, qui en avait à l'endroit du dogme toutes les susceptibilités délicates. On lui faisait de la peine quand on lui disait, ce qui est pourtant vrai, que l'art n'est qu'un luxe.

Nul ne le quittait sans emporter un zèle ardent à mieux faire et une plus haute idée de la dignité de sa profession. Il était un si bel exemple de ce que peuvent la patience, la sincérité des convictions, le mépris de la moquerie, le dédain de la mode et du succès facile! Il donnait de tout cela l'émulation contagieuse.

Longtemps après le coup de minuit, nous saluions le cher maître. C'eût été pour des gens sages la belle heure d'aller se mettre au lit. Mais nous avions les esprits trop excités pour songer à dormir. Et, de la lointaine avenue, à travers les ponts et les quais, les Champs-Élysées et la Concorde, par groupes de deux ou trois, toujours discutant et lançant des strophes au vent, — le jeune et frêle et sympathique Antonin Mulé, l'auteur de *l'Histoire de ma mort*, appuyé sur sa canne à bec de corbin et sautillant, courant de l'un à l'autre comme un farfadet familier, — nous faisions encore un long circuit dans Paris jusqu'aux hauteurs de Montmartre. Et, à l'heure de la dislocation, quand, avec les fidèles du quartier, Coppée et d'autres, nous regagnions la rive gauche, l'aurore n'était pas loin de poindre.

LÉON BARRACAND

LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

DE BENJAMIN CONSTANT

« Ses dignités sont oubliées, sont talent a survécu. » C'est en ces termes que dans son *Journal intime*, Benjamin Constant parle de Sophocle, magistrat et poète. En rédigeant cette épitaphe, le conseiller d'État qui écrivit *Adolphe* pressentait-il le sort de sa mémoire? Son talent à lui aussi a survécu. Et tout le reste ou presque, non pas seulement le souvenir de sa vie publique, mais jusqu'à sa philosophie politique, demeure enseveli. Interrogez ceux de nos hommes d'État qui font profession d'aimer les livres. Ils se vantent de relire pieusement, amoureusement, *Adolphe* chaque hiver. Sur la *Politique constitutionnelle* ou l'*Esprit de conquête* ils gardent un respectueux silence.

L'espèce de fascination qu'*Adolphe* continue d'exercer est trop aisément explicable. Inquiétude de la sensibilité et lucidité de la réflexion, — âme romantique et raison classique — ne s'allient-elles pas ici pour la plus durable des synthèses? Cette mélancolique et impitoyable confession d'un amour misérable, d'un amour qui commence en vanité pour finir en pitié, ce n'est si l'on veut qu'une larme. Larme tardive, lentement formée, longtemps retenue. Mais sitôt jaillie elle se cristallise. Et par la magie du talent elle devient en effet un diamant inimitable, aux arêtes taillées pour l'éternité. Que ce

joyau de notre couronne de romans psychologiques continue d'attirer et de retenir les regards, ce n'est que justice.

Mais est-ce justice aussi d'emprisonner dans son roman un esprit de cette envergure? Parce que B. Constant a confessé admirablement ses tristes amours, est-ce une raison pour dédaigner ce qui dans son œuvre veut être impersonnel, ses idées, sa doctrine, — peut-être sa meilleure âme?

Pareil dédain, on le sait, n'avait rien qui chagrinât Sainte-Beuve; au contraire. Et lorsque Laboulaye en 1861, pour rendre du cœur et fournir des armes aux amis désemparés de la liberté, s'avisa de rééditer la *Politique constitutionnelle*, le gardien des justes renommées se réveilla, et d'assez méchante humeur. Il lui déplaisait, paraît-il, qu'on songeât à ériger en autorité philosophique un homme qui avait si mal vécu. Saint-Beuve voulait à toute force murer B. Constant dans le tombeau d'Adolphe, — ou du moins le laisser attaché pour l'éternité aux jupes de madame de Staël.

Mais la roue a tourné. Les heures reviennent, où l'on éprouve le besoin d'honorer les patrons des idées libératrices qui ont mené la France, de secousses en secousses, à la République. De cet engouement pour les résurrections bénéficie la mémoire de B. Constant politique et philosophe. C'est sur une place du Mans qu'un buste lui fut récemment dressé, dans le département qui l'élut député, peu de temps après avoir nommé Lafayette, en 1819. Pour inaugurer le monument on choisit la date du 14 juillet. Après M. Henri Marcel, représentant du gouvernement, des hommes politiques, — M. Caillaux, M. Hippolyte Laroche — prirent la parole. Et devant le buste couronné défilèrent les enfants des écoles publiques, lointains émules de ces étudiants qui en 1830, à l'enterrement de Constant, dételèrent les chevaux de son char pour le conduire eux-mêmes, triomphalement, au Père-Lachaise.

*
* *

Ceux qui veulent réveiller, en B. Constant, le « maître d'école de la liberté » se heurtent à un premier obstacle, qui n'est autre que le souvenir de sa fameuse palinodie. Avant

d'être le député de la Sarthe et le grand opposant de la Restauration, B. Constant servit l'Empire. Des mains de l'Empereur revenu et comme ressuscité aux Cent jours, il accepta l'uniforme de conseiller d'État. Et cela un mois après que, retrouvant et rassemblant en faisceau toutes ses colères de fils adoptif de la Révolution, il avait lancé à la face du Revenant un serment vengeur : « Je n'irai pas, misérable transfuge... » Un coup de passion explique, dit-on, le ton de cet article. Percevons ici, pour la joie de Sainte-Beuve, le retentissement des émotions de la vie privée sur les actes de la vie publique. B. Constant mourait d'amour, en ce temps-là, aux pieds de la douce et cruelle Juliette Récamier. A seule fin d'émouvoir l'insensible en se montrant le plus anti-bonapartiste de ses soupirants d'alors, B. Constant enflait la voix ; il eût tendu le poing à toute la terre.

Pour se disculper d'avoir si vite changé de ton et caché ses foudres, Constant a pu plaider qu'il avait pris au sérieux les bonnes intentions de l'Empereur. Le revenant n'était-il pas aussi un repenti? Averti par tant de leçons tragiques, ne semblait-il pas vouloir lui-même couper les ailes et rogner les serres de l'aigle? C'était pour élaborer une constitution libérable que ce grand conquérant, qui était aussi un grand séducteur, demandait ses bons offices à l'auteur de l'*Esprit de Conquête*. Fallait-il donc laisser perdre cette suprême espérance, ou au contraire jouer cette dernière carte? En somme, conclut ingénieusement M. Rudler : « Ce n'est pas Constant qui se rallie à l'Empire, c'est Napoléon qui se rallie au libéralisme. »

Avouons-le : Si B. Constant avait gardé son intransigeance, son attitude aurait été plus noble. Il eût pris plus facilement, pour la postérité, figure de statue. Et la Municipalité du Mans aurait pu saluer en lui, au 14 juillet, un précurseur des protestataires républicains, de ceux qui refusèrent, au 2 décembre, de pactiser avec le second Empereur.

B. Constant n'a pas été un irréductible. Un « possibiliste » bien plutôt. Mais un possibiliste qui n'aurait pas cessé d'être logique ; il n'a pas infligé de démenti à sa propre doctrine. Convenablement interprété, l'incident de son ralliement à l'Empire libéral des Cent jours permet, au contraire, de fixer une nuance, quelquefois méconnue, de ses idées.

Le « Constitutionnalisme » de B. Constant n'implique nullement la foi aux vertus spéciales de tel ou tel régime. Les modalités gouvernementales n'ont jamais pris dans ses préoccupations la première place. Monarchie, République, Empire, tout lui est bon en somme pourvu que, à tous les gouvernements quels qu'ils soient, des bornes soient posées par une constitution libérale. L'essentiel à ses yeux, pourrait-on dire, c'est moins la forme des gouvernements que leur limite.

Marquer le point infranchissable, tracer comme une enceinte sacrée où les libertés personnelles indispensables au citoyen moderne seraient à l'abri de toute atteinte, donner envers et contre tout pouvoir, personnel ou impersonnel, aristocratique ou majoritaire, des garanties à l'individu, c'est la tâche qu'il s'assigne, la tâche qui s'impose, pense-t-il, au lendemain de la Révolution et à la veille des réactions qu'elle devait fatalement amener.

Ainsi s'explique le prix que B. Constant attache à deux « garanties » qui sont comme les conditions des autres. Deux déesses, vraiment, qu'il fait veiller aux portes de l'Empyrée des libertés politiques. L'une vêtue du péplum aux plis droits, immobile, la balance en main : c'est la déesse des formes judiciaires. L'autre à la tunique courte et aux mouvements vifs, prête à attaquer pour défendre, et maniant la flèche non moins que le bouclier : c'est la liberté de la presse.

De celle-ci avant tout B. Constant a été l'audacieux avocat. Et à l'époque où nous vivons, — à une époque où le plus respecté de tous les pouvoirs est assurément le quatrième pouvoir, celui des journaux, — nous n'apprécions peut-être pas à sa valeur le mérite de son attitude. Sur la jeunesse du XIXe siècle pèsent, comme un cauchemar, les terribles souvenirs de la Révolution. On a horreur de ce qu'on appelle les crimes de la liberté; à tout prix on en veut éviter le retour. B. Constant ne le veut pas avec moins d'énergie que les autres. Mais il refuse d'imputer à la liberté les excès mêmes qu'il abhorre. Retournant avec hardiesse le raisonnement des autoritaires dont il est entouré il s'écrie : « Ce ne fut point la liberté de la presse qui entraîna les désordres et le délire d'une révolution malheureuse, c'est la longue privation de la liberté, qui avait rendu le vulgaire des Français ignorants et

crédules, et par là même inquiets et souvent féroces. Dans tout ce qu'on nomme les crimes de la liberté je ne reconnais que l'éducation de l'arbitraire. »

Il va donc de toutes les façons s'efforcer de préparer ses contemporains à la nouveauté qu'il réclame. Si on leur avait demandé leur avis, observe-t-il, les hommes ne se seraient-ils pas opposés de toutes leurs forces à l'invention de l'écriture? Devant des bouleversements qu'elle devait apporter dans leur vie ils auraient reculé sans doute, incapables de pressentir les heureuses répercussions de ces bouleversements eux-mêmes. De même pour la liberté de la presse : se laisser effrayer par des excès possibles, c'est se priver peut-être de bienfaits incommensurables, et sûrement d'une sauvegarde indispensable. Craignons, ajoute-t-il avec finesse, de nous laisser duper par les verbes impersonnels que nous employons en répétant : « Il faut réprimer les opinions des hommes. » Qui, en dernière analyse, chargerons-nous de ce soin? Des hommes encore, aussi faillibles peut-être que ceux qu'ils auraient à redresser. Et ainsi « l'arbitraire que vous permettez contre la pensée pourra donc étouffer les vérités les plus nécessaires aussi bien que réprimer les erreurs les plus funestes ».

En tous cas si répression il y a, que ce soit toujours dans les règles, et selon les formes prescrites. Ne nous croyons jamais autorisés, par l'horreur qu'une opinion nous inspire, par le danger qu'elle nous paraît présenter pour l'ordre social, à user contre elle et ses tenants d'un arbitraire rapide : ce serait brusquement descendre au niveau de ceux-là mêmes qui nous alarment et nous choquent. Sur ce point encore le mérite de Constant n'est pas petit. Il avait un fort courant d'opinion à remonter.

« Lors de la conspiration de Babeuf, remarque-t-il, les hommes s'irritaient de l'observance et de la lenteur des formes. Si les conspirateurs avaient triomphé, s'écriaient-ils, auraient-ils observé contre nous toutes ces formes? Eh! c'est précisément parce qu'ils ne les auraient pas observées que vous devez les observer. C'est là ce qui vous distingue. C'est là, uniquement là, ce qui vous donne le droit de les punir. C'est là ce qui fait d'eux des anarchistes et de vous des amis de l'ordre. »

Ces citations suffisent à le rappeler. Benjamin Constant est par excellence le philosophe anti-réactionnaire. De 1793 à 1830, il a passé son temps à réagir contre toutes les formes de réaction. Réaction contre les hommes : inutile barbarie. Réaction contre les idées : imprudent anachronisme. Sous tous les régimes, à tous les pouvoirs Constant répète ces avertissements solennels. En pleine tempête il reconstruit pièce à pièce, avec une sérénité têtue, le refuge de la liberté.

Là est l'unité profonde à la fois de sa pensée et de sa vie politique. Et c'est pourquoi, faisant un retour sur son passé, il pouvait écrire en 1829 : « J'ai défendu quarante ans le même principe, liberté en tout, en politique, en religion, en philosophie, en littérature, et par liberté j'entends le triomphe de l'individualité, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité. »

*
* *

Le « triomphe de l'individualité », en tout et pour tout, est-ce bien le dernier mot de Benjamin Constant? M. Faguet s'est plu à souligner ce trait : il insiste sur le « libéralisme extrêmement net et prodigieusement froid et sec », sur le « libéralisme absolu » dont B. Constant serait l'inventeur. Henry Michel de son côté, dans son histoire de l'*Idée de l'État*, rend l'auteur de la *Liberté des anciens comparée à celle des modernes* responsable des excès de l'individualisme négatif.

Toute intervention de l'État, sous quelque forme et pour quelque fin que ce fût l'aurait donc trouvé résolument hostile? Un État « réformiste », fût-il pavé des plus philanthropiques intentions du monde, lui aurait fait horreur? On s'est amusé, en maniant ce thème, à creuser un fossé entre B. Constant et ceux qui se groupaient le 14 juillet dernier autour de son effigie. Comme on avait fait pour Renan, lors des fêtes de Tréguier, on a imaginé une plaisante et sévère réponse de la statue aux donateurs.

Jeu piquant, mais qui prouve peu. Ceux qui honorent B. Constant n'ont sans doute pas la puérilité de croire que la

solution de tous les problèmes d'aujourd'hui se trouve cachée dans sa doctrine. Il y a — cela va de soi — nombre de possibilités qu'il n'a pas conçues, nombre de nécessités qu'il n'a pas senties. Il y a des questions qu'il laisse sans réponse par la bonne raison qu'il ne se les est pas posées, — soit que l'heure historique où elles s'imposent n'eût pas sonné encore, soit qu'il eût l'esprit occupé ailleurs.

La question sociale est justement de celles qui lui échappent, moitié par la faute des circonstances, moitié par celle de ses préoccupations dominantes.

« Politique avant tout », faut-il dire que ce mot d'ordre aurait été déjà celui de B. Constant? Obsédé par le souci de poser des limites aux abus de la force gouvernementale, il n'aurait pas eu le loisir de songer à l'œuvre de réorganisation sociale. Son « constitutionnalisme » — c'est le mot dont Saint-Simoniens et Fouriéristes aimeront à flétrir les théories de leurs contemporains égarés dans la philosophie politique — l'aurait empêché d'ouvrir les voies au socialisme, ou d'en pressentir la venue.

Mais dans ses grandes lignes, l'explication prêterait pourtant à l'équivoque. Il faudrait se garder de reléguer la doctrine de Constant parmi les doctrines *politiques* qui ignorent tout de l'économie politique. B. Constant n'a pas seulement fait prévoir au cours de ses derniers articles les changements que devait amener, dans la répartition des influences sociales, la propriété industrielle, « valeur de l'homme », grandissant à côté de la propriété foncière, « valeur de la chose ». Dès ses premiers essais il a montré quelles transformations impose, tant aux mœurs politiques qu'aux modes du gouvernement, l'irrésistible progrès de la circulation commerciale. Et c'était là peut-être une des plus riches en conséquence parmi les idées qu'il semait. Sur ce point sa pensée se trouve devancer celle de beaucoup de « réformateurs » à tendances socialistes. — et par exemple celle de ces Saint-Simoniens pour lesquels il n'eut que du dédain, et qui le lui rendirent avec usure.

Ce qui reste exact, c'est qu'il ne parut pas apercevoir le cortège de misères que la grande industrie traînait après elle. Les temps n'étaient pas venus sans doute où cette misère allait crever les yeux. Les troublantes enquêtes de Villermé ou de

Buret ne seront publiées qu'après la mort de Constant. Plus d'un observateur, pourtant, parmi ses contemporains, dénonçait déjà ce fléau nouveau, le paupérisme, honte de cette Angleterre dont il vantait la libération. Plus d'un s'effrayait de voir, en même temps que le « système anglais », en même temps que les machines et les manufactures, ce fléau s'installer sur le continent. Chose curieuse : un des plus inquiets, un des plus prévoyants de ces observateurs vivait aux côtés et comme dans l'ombre de B. Constant. Voyageur infatigable autant qu'infatigable historien, Simonde de Sismondi a vu de près, sur le continent comme en Angleterre, ceux qu'il appelle déjà les prolétaires, ceux qui ne peuvent « connaître d'avenir plus éloigné que le samedi »; et, devant la condition à laquelle il les sait condamnés il prodigue aux gouvernements, qui encouragent étourdiment le progrès du machinisme, des avertissements émus. Mais peu de gens l'écoutent, et B. Constant moins que personne. Aux *Nouveaux Principes d'économie politique*, qui paraissent en 1819 — les débuts d'un grand mouvement d'idées, tout le monde le reconnaît aujourd'hui — il ne prête qu'une attention distraite. Il ne paraît pas se douter que son modeste ami est en train de fonder l'économie sociale.

Hâtons-nous d'ajouter : si B. Constant n'a point paru percevoir lui-même ces premiers tressaillements, il a toujours voulu, du moins, laisser une marge aux changements éventuels. Nul penseur ne s'est montré plus soucieux de respecter l'avenir et ses formes imprévues.

Il tient ses fenêtres grandes ouvertes. Il aime les perspectives indéfinies. On a relevé ce beau mot, dans la préface de ses *Mélanges de politique et de littérature* : « Après les choses qui tombent aujourd'hui, beaucoup tomberont encore. Il y aura des *délivrances ultérieures*. »

Pour que ces délivrances restent possibles il ne veut pas que sous prétexte de l'organiser on garotte l'humanité. Il craint les systématiques qui la plaignent des fatigues que l'esprit critique lui impose et se vantent de la conduire, par d'étroits chemins d'eux seuls connus, au repos de l'état définitif. « Désabusez-vous, rien n'est définitif sur la terre : Ce que nous prenons pour définitif n'est qu'une transition comme une autre, et il

est bon que cela soit ainsi ; car ce qui serait définitif serait stationnaire et *tout ce qui est stationnaire est funeste.* »

Beau mot encore, mot révélateur : il fait songer à celui que lançait M. Clémenceau naguère : « Du repos pour la France? Le repos est une idée monarchique... »

De pareils cris de confiance, jetés vers l'avenir, révèlent en Constant une âme toujours jeune ; ils permettent qu'on rattache à sa philosophie des formes même de progrès qu'il ne pouvait prévoir, et que sans les prévoir il voulait aimer. Il y a dans sa pensée un élan qui dépasse son système. Faire de Constant le gardien d'un libéralisme négatif étroit et sec, ne serait-ce pas le trahir sous prétexte de lui rester fidèle? De lui aussi, de lui surtout on peut répéter : qui le dépasse le continue.

***

Au surplus, si l'on voulait justement apprécier la tendance de sa doctrine, c'est sa méthode elle-même qu'il faudrait considérer, le chemin qu'il a suivi pour s'élever aux sommets, la manière dont il s'y prend pour justifier les principes où il s'arrête.

On s'apercevrait alors que, plus qu'on ne le croit généralement, sa pensée est guidée par l'histoire, et que son libéralisme absolu s'appuie à un relativisme, tout disposé à tabler sur la différence des temps.

On s'est longtemps plu à opposer radicalement, en matière de philosophie politique, la méthode du XVIIIe siècle à celle du XIXe siècle. Celui-là usant et abusant de l'abstraction et de la déduction, promulguant *a priori*, sans souci des contingences, des principes qui veulent s'appliquer à tout l'univers. Celui-ci penché sur les faits, respectueux de leur diversité, s'efforçant de les laisser parler, de comprendre leurs exigences, d'induire les leçons qu'ils impliquent. A l'école du XVIIIe siècle appartiendrait Constant. « Sa méthode est résolument déductive et abstraite, notait Henry Michel... L'esprit historique est absent de sa philosophie politique[1]. » Au milieu du

1. *L'Idée de l'État*, p. 299, 300.

courant qui dans la première moitié du XIXe siècle entraîne tant d'esprits, loin de la philosophie des Droits de l'Homme, son originalité est justement, dit-on, de ressaisir cet anneau : il revendique, pour le défendre et le faire valoir, ce patrimoine intellectuel et moral. Contre ceux que rassemble la peur ou le dédain des idéologues, il relève le drapeau des « principes ». Il combat pour le droit naturel de l'individu.

Il y a beaucoup à retenir, certes, de cette thèse. B. Constant, en un sens, est bien le continuateur des philosophes dont les rêves abstraits préparèrent la Révolution. La statue autour de laquelle tous ces rêves gravitaient, celle de la personnalité humaine, est bien celle aussi qui occupe le centre de sa pensée. Ses instincts de fils d'exilés protestants trouvent leur compte dans des constructions qui sauvegardent, au nom de la nature, le for intérieur contre les entreprises de l'État. Ce qu'il va reprocher à Rousseau, ce n'est pas de suspendre le droit humain à des principes *a priori*; c'est bien plutôt d'être infidèle à ces principes mêmes, en postulant que le droit peut et doit être abdiqué. Rousseau résorbe en quelque sorte les volontés particulières dans la volonté générale; pour fonder une souveraineté enfin légitime il entend que les individus fassent remise de leurs libertés à l'être collectif que leur réunion constitue. B. Constant proteste contre cet imprudent sacrifice. Il ne tolère pas que, même aux mains du peuple, l'homme abdique à aucun moment. Inaliénable et imprescriptible, en dehors de toute atteinte comme au-dessus de toute discussion, tel doit rester, pour lui, le droit personnel. Dans ces conclusions il se montre plus intransigeant, plus ami de l'absolu que tous les théoriciens réunis du droit naturel au XVIIIe siècle.

Mais regardez aux assises de l'édifice. Vous y trouvez employés des matériaux que les théoriciens du XVIIIe siècle ne connaissaient guère. Ses conclusions absolues, B. Constant les justifie par des arguments empruntés à l'histoire. C'est la structure même des sociétés à l'époque moderne, — leur structure donnée en fait, et non imaginée *a priori*, qui lui paraît rendre inévitables autant qu'indispensables les libérations qu'il réclame.

Pour apprécier la nouveauté de cette méthode, il faut relire

la fameuse conférence de l'*Athénée*, prononcée en 1819, sur la *Liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*. L'homme moderne ne pourrait vivre, selon Constant, sans certaines libertés dont le citoyen antique n'éprouvait guère le besoin. A celui-là il faut la pleine indépendance personnelle, le droit d'aller et de venir, de parler et d'écrire, de contracter et de commercer à sa guise : toutes choses dont celui-ci faisait assez bon marché, content de participer au pouvoir collectif et d'agir sur la cité. Les autoritaires de la Révolution, disciples de Rousseau, ont cru qu'ils pourraient de même, en assurant la participation du citoyen au pouvoir, compenser les sacrifices d'indépendance personnelle qu'ils demandaient à l'homme. Ils pensaient faire revivre, en somme, dans les temps contemporains, l'esprit de cette cité antique dont les consuls, les tribuns, les licteurs hantaient leurs imaginations. B. Constant est l'un des premiers à dénoncer cette erreur d'optique historique. Une nation n'est pas une cité. Leur taille d'abord les distingue. Et la distinction emporte plus de conséquences diverses qu'on ne croit d'ordinaire. L'extension de l'aire sociale ne rend pas seulement plus difficile l'exercice direct du pouvoir, elle ne rend pas seulement nécessaire la substitution d'un régime représentatif au régime démocratique. Elle diminue le plaisir qu'éprouve le citoyen à exercer une activité publique dont les effets sont moins sensibles : elle l'incline à n'y plus chercher des compensations; elle lui ouvre d'autres perspectives.

Lorsque Constant poursuit ainsi l'analyse des effets que provoque, jusque dans le fond des âmes, un simple changement dans la dimension des sociétés, il ne fait plus songer à ces philosophes aprioristes que raillait Joseph de Maistre, occupés à légiférer, disait-on, pour l'homme de tous les temps et de tous les pays. Quand une sociologie positive se constituera, beaucoup plus tard, elle ne manquera pas d'étudier les influences, directes ou indirectes, exercées d'abord par la forme extérieure des groupements humains, par leur volume, par leur densité. B. Constant, pour sa part, au moment où il fondait en raison historique son libéralisme, n'ouvrait-il pas les voies, de loin, à cette « morphologie sociale » ?

Mais c'est par dessus tout la sociologie économique qui lui

est redevable : celle qui insiste sur les transformations qu'imposent à l'ordre politique, aux valeurs morales, à toute la « superstructure idéologique », les changements qui se produisent dans les modes de production et de circulation des richesses. On sait quelle a été au XIXe siècle la fortune de cette thèse. Sous des formes différentes on la retrouve chez Karl Marx et chez Spencer, dans le matérialisme historique et dans la sociologie évolutionniste. L'antithèse que celle-ci a rendue classique entre les sociétés de type militaire et les sociétés de type industriel — les unes réclamant une organisation de la contrainte, les autres permettant la multiplication des libres contrats — implique la croyance au pouvoir déterminant des révolutions économiques. Avant d'être adaptée par Spencer à l'évolutionnisme, cette opposition fait le fond de la philosophie de l'histoire saint-simonienne. Or elle est formulée par Constant avant de l'être par les saint-simoniens. Sur ce point — malgré tant d'antipathies qui par ailleurs les devaient séparer — il est de leurs précurseurs. Lui-même revendiquera ses droits de priorité, à la fin de sa vie, dans un article consacré à Dunoyer, l'un des rédacteurs de ce *Censeur européen* où Saint-Simon puisa, comme il est vraisemblable, ses premières notions d'économie politique.

Le commerce, selon Constant, rend la guerre inutile, et par conséquent absurde. Il permet d'obtenir de gré à gré, par l'échange, ce qu'on n'obtenait naguère que par la violence de la conquête. Guerre et commerce, deux moyens, si l'on veut, en vue de la même fin. Mais le moyen du commerce est à la fois plus sûr et plus doux, moins coûteux et plus humain. Il doit donc chasser l'autre. Quand le réseau des échanges est suffisamment étendu, dans un monde comme rapetissé chaque jour par la croissante rapidité de la circulation internationale, le commerce est roi : les mœurs qui lui sont familières, celles qui sont favorables à son développement doivent l'emporter jusque dans la sphère de la politique.

Conséquences : d'abord l'esprit de conquête, les usurpations qu'il prépare, le despotisme qui s'ensuit, sont autant d'anachronismes. C'est la thèse que Constant développait déjà dans cette brochure de 1813 qui est devenue l'un des bréviaires des pacifistes. Tout l'effort de Constant est d'y montrer

comment l'effort du conquérant se retourne et se roidit contre l'histoire. De là ses brutalités quasi fatales, les hypocrisies qu'il favorise, les mensonges qu'il prodigue au peuple, le silence qu'il veut faire régner partout. Tactiques condamnées d'avance, parce qu'elles sont à contre-courant, parce que le despote militaire est un « homme d'un autre monde ».

La contre-partie positive de ce réquisitoire, c'est précisément la justification de ce qu'Augustin Thierry appelait, du terme emprunté à l'Angleterre, un *commercial government*; c'est-à-dire, d'abord, un gouvernement qui gouvernerait le moins possible, ayant compris quelles aspirations le commerce fait naître au cœur des hommes, quelles ressources aussi il leur met en mains. Habitués à une incessante et indépendante activité dans un cercle soustrait à l'action de la politique, ils souffrent impatiemment l'ingérence de celle-ci. En tout cas ils ne se laisseraient pas absorber par elle. Des garanties, qui sauvent des contraintes de tous les gouvernements quels qu'ils soient, l'autonomie dont le mouvement des affaires leur a fait un besoin, c'est le vœu que leur dicte leur genre de vie. La civilisation est définitivement entrée dans la phase du progrès industriel. Voilà le libéralisme aussi indispensable désormais que le pain. La vie économique d'aujourd'hui fait de la liberté une nécessité.

Qui raisonne ainsi mérite-t-il d'être englobé dans la réprobation qu'Auguste Comte, rédigeant le programme intellectuel du XIXe siècle et rompant avec les errements de sa jeunesse, faisait peser sur les aprioristes du droit naturel? B. Constant s'est baigné lui aussi, lui déjà, dans le fleuve d'Héraclite. Sa pensée en plus d'un point se pénètre d'histoire. Sa place est à part. Et c'est celle d'un grand intermédiaire. Pour justifier les principes chers à la spéculation du XVIIIe siècle, il use d'une méthode qui fait prévoir, par instants, celle de la sociologie du XIXe siècle.

*
* *

Pour compléter cette remise au point et achever de situer B. Constant il faudrait ramener au jour, à côté de sa philosophie

politique, sa philosophie religieuse. Les cinq volumes sur *la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, ses deux volumes sur le *Polythéisme romain* sont peut-être la partie la plus ignorée de son œuvre, mais non la moins caractéristique, loin de là. C'est celle qui lui tenait le plus à cœur, celle où il a laissé voir le meilleur de lui-même, son plus haut idéal, celle aussi où il a déposé le plus de semences fécondes.

Sur combien de points ne pourrait-on montrer qu'ici encore, ici surtout, il est un précurseur! Combien de problèmes, qu'on redécouvre aujourd'hui, sont posés par lui dans les termes les plus nets! La nécessité de commencer par l'étude de la religion des sauvages, l'importance des tabous et des soucis de pureté, les affinités, puis les oppositions entre la religion et la magie, les survivances des croyances primitives au milieu des dogmes des religions supérieures, l'influence exercée par ces dogmes mêmes sur les systèmes des plus libres philosophes, tous ces thèmes, aujourd'hui familiers à la sociologie religieuse, sont clairement indiqués par Constant avant 1830.

Mais plus encore que telles théories particulières, les tendances générales des réflexions et des recherches qu'il consacre à la religion méritent d'être notées. Tendances synthétiques et comme conciliatrices, où en effet l'on retrouve l'effort d'un intermédiaire, à cheval sur deux siècles, et en même temps sur deux cultures, la française et l'allemande.

Par quel insensible glissement, comme dit l'historien de sa jeunesse [1], le précoce disciple de Voltaire et d'Helvétius s'est-il trouvé porté si loin de ses positions premières vis-à-vis des « préjugés », il serait intéressant de le relever, en suivant d'année en année le *Journal intime*. Le terme seul de cette évolution nous importe ici. Constant doit être finalement classé parmi les apologistes, sinon de la religion, du moins des sentiments religieux. Les velléités romantiques qui lui font savourer la sensation de l'infini qu'on éprouve au clair de lune — ce neveu de Voltaire est aussi un cousin de René —; le protestantisme de ses ancêtres, remontant à son cerveau pour le convaincre que les libres consciences ont besoin de s'appuyer

1. G. Rudler, *La jeunesse de Benjamin Constant*, 1908.

à Dieu ; par dessus tout l'exemple des Allemands, — des Herder, des Schleiermacher, des Schlegel — avec lesquels il discute, dont il suit attentivement les études et qui aiment à voir dans l'histoire des croyances les étapes d'une ascension vers des vérités supérieures progressivement éclairées, tout concourt pour détacher Constant de l'intellectualisme un peu sec qui l'avait attiré un moment.

Est-ce à dire qu'il ne retienne rien des réquisitoires de ses premiers maîtres, les philosophes des lumières, acharnés à émanciper l'esprit? Non pas. Les distinctions qu'il établit lui permettent d'adapter des enseignements divers aux divers étages de son système. Il distingue entre les formes transitoires de la religion et son essence, il distingue surtout entre les religions sacerdotales et la religion intérieure. L'esprit sacerdotal n'a pas d'ennemi plus décidé que Constant : « esprit de mystère, d'exclusion et d'intolérance », le meilleur allié de l'autoritarisme, le pilier du régime des castes. Constant en veut par dessus tout à l'orgueil des prêtres d'avoir entretenu, au cœur d'un troupeau trop docile, tant de scrupules puérils, que parfois suggèrent des pratiques barbares. Il retrouve ici les indignations d'un Diderot en face des « devoirs factices » qui détournent l'homme de l'humanité.

Ce qu'il n'admet à aucun moment, c'est qu'il ne faille voir, dans les croyances religieuses, que l'œuvre intéressée et machiavélique des meneurs d'hommes. Tout ce que ceux-ci peuvent tenter c'est de dévier à leur profit, ou au profit des classes qu'ils servent, des forces qu'ils n'ont nullement créées. Forces spontanées, ces aspirations vers l'infini qui se manifestent gauchement dans les rêveries du sauvage — « pressentiments de la spiritualité » — avant de prendre la forme la plus pure et la plus douce à la fois dans les convictions morales du chrétien. On ne crée pas de pareilles forces, et on aurait grand tort de les vouloir détruire. A l'âge où nous sommes arrivés, à l'âge de la liberté politique, leur renfort n'est-il pas plus nécessaire que jamais? Tout prêt, nous l'avons vu, à reconnaître le primat actuel de la vie économique, B. Constant n'accepterait nullement pour sa part qu'on réduisît d'une façon ou d'une autre la morale à l'économie politique. Il se hâte de réfuter, dès qu'elle prend forme dans les écrits de Bentham, la philoso-

phie des radicaux anglais : l'utilitarisme lui paraît non pas l'allié naturel mais le pire ennemi du libéralisme. « Un gouvernement libre, écrit-il, a besoin de religion, car il a besoin de désintéressement. » Et encore : « Les institutions sont de vaines formes, lorsque nul ne veut se sacrifier pour les institutions. » Or l'élan désintéressé qui mène jusqu'au sacrifice ne se conçoit guère, selon Constant, sans « l'émotion indéfinissable qui semble nous révéler un être infini, âme, créateur, essence du monde — qu'importent les dénominations imparfaites qui nous servent à le désigner!... »

Ainsi s'achève, par un idéalisme d'essence religieuse, ou tout au moins imprégné de religiosité, le libéralisme de B. Constant. C'est ici, caché dans les nuages, le blanc sommet de son système. Et lorsqu'on a gagné cette hauteur, on s'aperçoit que les authentiques héritiers de sa plus chère pensée, ce sont ceux qui estiment qu'une foi, — une foi où se condenserait l'essence morale des religions, — reste le viatique indispensable au citoyen des démocraties modernes. C'est aux exemples ou aux conseils de Taine et de Renouvier, et, plus près de nous, à ceux d'Henry Michel ou de Ferdinand Buisson que Benjamin Constant eût applaudi sans doute dans ses meilleurs jours, — les jours où, par delà les suggestions de la sentimentalité romantique et les leçons de la philosophie allemande, cet intellectuel inquiet écoutait les voix lointaines de sa race protestante.

C. BOUGLÉ

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

A L'ÉCOLE NORMALE

L'ANCIENNE DISCIPLINE

Il y a cinquante ans, la place du Panthéon entourait d'un silence respectueux le cimetière des grands hommes. Le côté gauche s'animait quatre fois par jour au passage des externes du lycée Napoléon, qui jacassaient entre la haute muraille aveugle et nue du monument et la bibliothèque Sainte-Geneviève, sorte de mausolée aux parois duquel se lisent les noms innombrables de morts illustres presque tous oubliés. De l'autre côté, un silence de province était interrompu tous les quarts d'heure par un bruit de chaînes frappant le pavé. Le cocher de l'omnibus Panthéon-Courcelles détachait ses chevaux que ce tapage éveillait du sommeil où les conviait la tranquillité du lieu. Il montait lentement à son siège, et la voiture s'ébranlait, vide à peu près. On entendait un moment discorder le duo des vitres et des roues; et c'était de nouveau le silence de province.

De ce côté de la place commence la rue d'Ulm rectiligne et calme.

A droite, deux courtes rues mènent à la place de l'Estrapade, qui semble attendre un coche du temps passé. Un peu plus loin, vient de s'ouvrir la rue Pierre-Curie; des maisons flambant neuf regardent le chantier où s'achèvent des édifices bâtis par l'université de Paris, le laboratoire du radium,

et l'institut de chimie appliquée; des terrassiers préparent le sol où s'élèvera l'institut de géographie, près du palais dédié à l'Océan par le prince de Monaco; tout un quartier de travail et de science surgit; il y faudra garder une place pour la statue de l'homme qui porte en sa tête soucieuse le plan d'un avenir superbe de notre université, pour ce trouveur d'idées et d'argent qu'est le recteur Liard. — Autrefois, en ce même endroit, un de ces murs de moellons grossiers, dont la couleur gris sale désoblige le passant, longeait la rue d'Ulm. Une porte unique y avait l'air maussade d'une porte oubliée, qui ne sait plus ce que c'est que de s'ouvrir. Elle s'ouvrait de temps à autre pourtant, afin de laisser entrer ou sortir une voiture. Chaque battant était tenu par une religieuse; les deux bonnes sœurs jetaient un coup d'œil furtif dans le dehors; le corps penché en avant, elles commençaient, la porte à peine ouverte, le geste de la refermer. On entrevoyait alors un grand champ maraîcher où circulaient des charrettes de jardinier et, tout au fond, la façade d'un édifice Louis quatorzien, de grand air mélancolique. C'était le domaine clos hermétiquement des dames de Saint-Michel[1].

De l'autre côté de la rue, des bâtiments à fenêtres brouillées, des bruits de musique et des odeurs de cuisine montant des sous-sols : c'était le collège des Jésuites. Un peu plus loin, le chantier du Panthéon dressait, il dresse encore ses hautes piles de bras et de troncs, semblables à des ossuaires bien tenus. Tout de suite après, l'école normale confinait vers des terrains vagues, où l'on construisait la rue qu'honore aujourd'hui le nom de Claude Bernard. Ses jardins se prolongent parallèlement à cette rue, jusqu'à la rue Rataud, si étrange de mon temps, étrange encore à présent. A l'une de ses extrémités append une grille surmontée d'une sorte de herse hérissée de crochets. Ses gros pavés disjoints rappellent ceux des vieilles routes royales défoncées, ou bien encore, encaissée, obscure, elle a l'air d'un fossé ennuyé d'avoir perdu son eau. A gauche, en venant de la rue Claude-Bernard, elle est dominée par la façade Est de l'école. En face, un mur cachant un grand jardin, puis un bâtiment à fenêtres rares,

1. Le terrain a été vendu par les religieuses, qui ont bâti un monastère sur le plateau de Chevilly.

dont les contrevents pleins sont percés en haut d'un œil de bœuf, puis une petite porte de style Louis XVI appartenaient, appartiennent encore aux dames de Saint-Thomas de Villeneuve; au-dessus de la petite porte, on lit : *Maison de l'Enfant-Jésus*. Au même rang que l'école, contigu, se dresse le haut et solennel bâtiment du *Séminaire du Saint-Esprit*. Je me rappelle qu'au mois de mai, nous entendions les cantiques chantés en l'honneur de la Vierge Marie par les petites pensionnaires de l'Enfant-Jésus et par les futurs missionnaires du Saint-Esprit.

Les dames de Saint-Michel, les Jésuites, ce couvent, ce séminaire; l'école normale, bâtie en pays d'Église, était entourée de chants et de prières.

*
* *

L'école nous parut belle, quand ma promotion y entra le soir de la Toussaint, en 1862. Nous sortions d'étroits collèges vieux et sombres; nous admirâmes la grille, dont les pilastres portent des candélabres luxueux, les deux grands marronniers qui flanquent l'entrée, le bâtiment dont les ailes se déploient de chaque côté d'un corps avancé, la massive porte de chêne vernie. Un escalier de pierres blanches, amincies par les pas de générations successives, nous conduisit à un péristyle de quatre colonnes cannelées. Les longs corridors, les escaliers larges à rampe et barreaux de chêne nous flattèrent. Elle nous sembla digne de sa gloire, la maison Taine, About et Compagnie, comme nous disions.

Nous fîmes rapidement connaissance les uns des autres; ce fut l'affaire d'une journée. Nous attendîmes les brimades des élèves de seconde année, les « carrés », et de seconde année, les « cubes ». Ces brimades ne furent pas méchantes. Un des premiers soirs, les élèves se réunirent dans une grande salle; Augustin Filon, le chef de section, le « cacique » de la seconde année, présenta les nouveaux un à un aux anciens. Le présenté monta sur une chaise; le présentant lut un papier où il avait réuni, travestis et agrémentés de calembours, les renseignements qu'il avait pu recueillir sur chacun de nous. Mon nom, comme je l'avais prévu, fut accolé à celui d'Archimède.

Une farce nous amusa. Un camarade, classé sur la liste supplémentaire, arriva quelques jours après la rentrée, une démission lui ayant fait une place. Les cubes et les carrés décidèrent qu'il fallait lui faire croire que, puisqu'il entrait en supplément, il devait subir un examen supplémentaire; le camarade Molinier se rendit à cette évidence. Au jour fixé, pendant la récréation de midi, nous nous entassâmes dans une salle de conférences. Trois élèves de troisième année, choisis parmi les plus barbus, étaient assis derrière une table; très sérieux, ils portaient ruban ou rosette rouge à la boutonnière. Le candidat — il était du Midi — répondit avec une parfaite assurance aux questions incompréhensibles que lui posa le professeur de philosophie; il fut complimenté. Dans l'examen d'histoire, il hésita un moment devant la question : « A quelle date le couvent de Saint-Acheul fut-il pillé par les Normands? » Mais il donna une date approximative, qui lui valut de nouveaux compliments. L'examinateur de lettres anciennes lui tendit une comédie de Plaute, le *Pœnulus*, et lui indiqua un passage qui précède un texte en langue punique. Le camarade expliqua le latin; le juge l'interrompit plusieurs fois par des mots spirituels, pour lesquels il quêtait l'approbation de ses collègues; les collègues sourirent en hochant la tête. On arrivait au texte punique. « Monsieur, dit l'examinateur, je veux vous mettre à même de faire valoir vos connaissances linguistiques... » Le candidat regarda le texte, regarda l'examinateur, et baissa le nez. Allait-il avouer qu'il ne savait pas le carthaginois? Un candidat avoue si difficilement qu'il y a des choses qu'il ne sait pas! Puis, il était du Midi. Tout à coup, la porte s'ouvre. Une voix dit : « Mais, Messieurs... » C'était la voix du surveillant général, qui, étonné que la cour fût vide, nous cherchait. Une tempête de clameurs et de rires éclata, et le candidat vit ce spectacle, inouï, inimaginable, à rendre fou : ses juges disparaissant sous la table. Il se leva très pâle et chancela. On le conduisit à l'infirmerie où il se remit d'ailleurs très vite.

Ainsi fut close la période des brimades. De « pignoufs », que nous étions, nous passâmes « conscrits », et la vie régulière commença.

*
* *

Un règlement était affiché dans des salles d'études, signé de l'élégante et claire écriture de « M. l'inspecteur général chargé de la haute direction de l'École », M. Désiré Nisard. Ce règlement nous prescrivait notre conduite, depuis le lever jusqu'au coucher, à l'étude, dans les salles de conférences, à la bibliothèque, au dortoir, à la chapelle, hors de l'école. Il était minutieux et comminatoire,

Toute une administration l'appliquait.

D'abord, quatre maîtres surveillants et un surveillant général, anciens élèves de l'école, mais qui l'avaient quittée depuis longtemps; ni eux ni nous ne nous sentions camarades. Ils étaient pour de bon surveillants et sévères. Chacun avait son cabinet proche d'une étude et sa chambre proche d'un dortoir. Au moindre bruit, ils sortaient du cabinet ou de la chambre. Un d'eux avait le don de se trouver partout à la fois et de surprendre tous les délinquants; il les avertissait qu'il ferait son « rapport ». On disait de lui, en style de *Jardin des racines grecques* :

Carriot va, vient, fait son rapport.

Au dessus des surveillants se plaçait le directeur des études littéraires, M. Jacquinet; il n'était pas beau — oh non! — mais c'était un honnête et brave homme, passionné amoureux des lettres classiques et même des contemporaines, ce qui n'allait pas sans quelque hardiesse en ce temps-là. Il achevait un livre sur les *Prédicateurs avant Bossuet*, depuis des années commencé, retardé par d'infinis scrupules d'écrivain, et par les tracas de la « direction ». M. Jacquinet se tourmentait par la perpétuelle inquiétude d'un désordre possible, de la dissipation et de la perte de temps. Il allait dans les corridors, regardant, écoutant. Il tenait à la main un trousseau de quatre clés. Son chapeau — de haute forme, bien entendu, car il était impossible de s'imaginer M. Jacquinet sous un autre couvre-chef — lui descendait sur la nuque. Il parlait d'une voix de pinchard.

Le directeur des études scientifiques n'était rien moins que

M. Pasteur, qui commençait l'ascension vers la gloire. Il était occupé de ses recherches sur les phénomènes de fermentation, qui l'intéressaient, disait-il, « par leur relation avec l'impénétrable mystère de la vie et de la mort ». Devant un grand auditeur en Sorbonne, il débuta un jour par ces paroles : « De bien grands problèmes s'agitent aujourd'hui : unité ou multiplicité des races humaines ; création de l'homme depuis quelques mille ans ou depuis quelques mille siècles ; fixité des espèces ou transformation lente des espèces les unes dans les autres ; la matière réputée éternelle ; en dehors d'elle, le néant ; voilà quelques-unes des questions livrées de nos jours aux disputes des hommes ». Harcelé par les critiques de ses adversaires où se mêlaient des injures, il suspendait un moment ses expériences pour se jeter sur l'ennemi. Il criait à ses contradicteurs : « Si vous savez la question, que faites-vous de votre conscience? Si vous ne la savez pas, de quoi vous mêlez-vous? » Et cet homme admirable, en même temps qu'il dirigeait les études scientifiques, faisait fonction d' « administrateur » de l'école ; à lui ressortissait toute la discipline, même les affaires les plus petites. Or il était un « disciplinaire » redoutable. Il nous voulait sérieux comme lui, tout à nos devoirs comme lui, obéissants à l'autorité comme lui.

M. Désiré Nisard, « inspecteur général chargé de la haute direction de l'école », la dirigeait, en effet, de haut, même de très haut. L'élégance de sa tenue nous séduisait. Il aimait à porter habit et gilet noirs avec pantalon gris clair et bottines fluettes et vernies. Sa belle figure régulière s'animait du regard fin d'yeux très vifs. Un léger souffle à la Chateaubriand passait dans sa chevelure blanchie à peine. Nous le voyions très rarement. Au jour de l'an, il agréait nos vœux et nous en remerciait en très belle langue classique. A la fin de chaque trimestre, la lecture des notes était faite devant lui. Il avait lu quelques-uns de nos devoirs, les meilleurs ; il nous en disait son avis, en belle langue classique toujours, très fine. M. Jacquinet le regardait avec de bons yeux d'admirateur fidèle et trémoussait des épaules quand M. le Directeur avait dit un joli mot.

M. Nisard n'aimait que les lettres classiques. En grec, ses connaissances étaient incertaines ; un jour, dans une réunion

de comptes rendus, — un *canularium*, comme on disait et comme on dit encore —, il émit un barbarisme en citant trois mots de Thucydide; M. Jacquinet baissa les yeux pour ne pas rencontrer le sourire des nôtres; ses jambes s'émurent. Mais M. Nisard était, de tous les maîtres que j'ai connus, celui qui sentait le mieux la beauté de la langue latine et de la nôtre. Il n'aimait pas que nous fussions curieux de langues exotiques. Il s'étonna que mon camarade Sayous, qui apprenait le hongrois, s'intéressât à l'étude des langues « slaves ». Le travail des historiens lui semblait de qualité basse. Assembler des faits, les exposer les uns après les autres, c'est, me dit-il un jour, de « l'oisiveté occupée ». Une fois, il me reprocha d'avoir copié sur un cahier de rédaction des pages d'Hérodote; je les avais copiées pour mon plaisir, par amour de l'écrivain et de la langue. Il n'avait pas le moindre souci de la critique historique; il recommandait à nos maîtres de nous enseigner « les beautés de l'histoire ». Une année qu'il préparait un discours pour une distribution de prix, il me demanda de chercher dans la correspondance d'Henri IV une lettre où ce roi a parlé de Plutarque en « termes exquis ». Je lui apportai cette lettre où le roi Henri assure que Plutarque « lui sourit toujours d'une fraîche nouveauté »; M. Nisard admira. Je crus devoir l'avertir que la lettre n'était pas sûrement authentique; mais il m'interrompit. « Oh! mon ami, c'est si joli! Henri IV méritait d'avoir trouvé ce « me sourit toujours d'une fraîche nouveauté ». Au fond, M. Nisard croyait que la seule occupation digne d'un « galant homme » — il aimait cette expression — est l'admiration raisonnée des chefs-d'œuvre. Il les aimait très sincèrement, et c'était plaisir de l'écouter confessant cet amour. Un jour qu'il me parlait de Pascal, il me saisit la main qu'il porta vers son cœur. Au reste, l'homme le moins pédant du monde. Un jeudi qu'il sortait pour aller à l'Académie, il rencontra notre chef de section, mon pauvre ami Albert Carrau, qui mourut un an après sa sortie de l'école, et dont la mine déjà nous inquiétait. Il lui demanda des nouvelles de sa santé, le plaignit, non point, dit-il, parce que la maladie l'empêchait de travailler, mais parce qu'elle lui interdisait les joies de la jeunesse, qu'il nomma : la table et les femmes; et il vanta les joyeusetés des galeries de bois au Palais-Royal.

*
* *

J'ai sous les yeux le registre des punitions données pendant mon séjour à l'école.

J'y trouve des consignes infligées pour causerie, perte de temps et tenue inconvenante à l'étude. Ces expressions sévères ne doivent point faire croire que nous fussions de méchants garçons mal élevés. La tenue inconvenante, qui fut reprochée entre autres à mon camarade Vidal de La Blache, c'était la tête appuyée au coude et l'attitude abandonnée de quelqu'un qui pense à autre chose; et il est si nécessaire de penser de temps en temps, souvent même à autre chose! Nombreuses aussi sont les punitions pour désordre au dortoir. Il suffisait, pour être puni, de sortir du *box* étroit où nous couchions, et de bavarder avec son voisin. Je ne me souviens que d'un seul vrai désordre au dortoir; ce fut le soir d'une journée où quelques normaliens avaient pris la tête d'une colonne de quatre à cinq cents étudiants, qui partit de la cour de la Sorbonne pour aller crier : Vive la Pologne! devant les fenêtres de l'hôtel Lambert où demeurait le prince Czartoriski. Des sergents de ville barraient un pont; ils étaient une douzaine au plus; ils se jetèrent sur nous, mirent en fuite toute la bande et firent une quarantaine de prisonniers, dont quatre normaliens. — « Ah le bon temps! » m'a dit M. Lépine, à qui dernièrement je contais cette histoire. — Le soir, au dortoir, nous narrâmes comment nous avions été conduits au poste et interrogés par un commissaire de police. Appelé devant ce magistrat, je m'étonnai de lui trouver une figure bienveillante; il me semblait qu'un policier de l'Empire dût froncer le sourcil et parler d'une voix rude. Bien que je ne voulusse pas m'avouer que j'avais quelque inquiétude, je me sentis rassuré; mais l'air ironique du commissaire me vexa; me prenait-il pour un enfant et notre manifestation pour une gaminerie? Après avoir écrit mes nom et prénom, il me demanda : « Alors, vous avez de la sympathie pour la Pologne? » Du ton d'un homme qui confesse sa foi, je répondis : « Oui, monsieur ». Avec un sourire, il ajouta : « Et pour tous les peuples opprimés, sans doute? » Du ton d'un homme qui fait

front au martyre, je répétai : « Oui, monsieur ». De nouveau, sourit M. le commissaire. Nous fûmes conduits à la préfecture et enfermés dans une grande salle dégoûtante. On nous apporta un seau plein de vin, où nageait un gobelet d'étain; dans un coin, béait un trou nauséabond. Nous eûmes grand peur de passer la nuit en cet endroit; mais, après deux heures, on nous relâcha. — Donc nous étions fiers de conter nos « prisons » au dortoir; mais des camarades qui voulaient dormir nous prièrent de nous taire; du fond de son lit, Alfred Rambaud cria : « Assez, les héros! » Un maître surveillant entra, qui fit pleuvoir les consignes.

En ce temps-là, l'usage du tabac était jugé ignominieux et presque criminel par l'autorité universitaire. On racontait qu'un jour M. l'inspecteur général Danton, fouillant le pupitre d'un élève au lycée Louis-le-Grand, mit la main sur un étui et, le montrant au proviseur, s'écria d'une voix stupéfaite : « Un pistolet, monsieur le proviseur! » — « Pardon, monsieur l'inspecteur général, repartit le proviseur, c'est une pipe. » Le proviseur pensait atténuer le délit; mais l'inspecteur général : « Une pipe, monsieur le proviseur, c'est encore bien pis! » — A l'école, un fumeur surpris payait sa faute d'une consigne du jeudi et du dimanche. Un matin, j'avais eu l'idée d'aller dans le petit jardin de l'infirmerie fumer « celle de l'aurore », comme nous disions. M. Jacquinet, faisant sa tournée, entra dans une salle de conférences du premier étage dont les fenêtres donnaient sur le jardin. Il descendit et m'annonça que j'aurais une double consigne pour avoir fumé une « cigarette ». Je tenais ma pipe à la main; mais M. Jacquinet se serait fait couper la langue plutôt que de prononcer ce mot ignoble.

*
* *

La porte de l'école s'ouvrait pour les sorties du dimanche et du jeudi et pour laisser passer les élèves qui suivaient des cours à la Sorbonne.

Il fallait des raisons pour obtenir une sortie extraordinaire; nous en inventions — le passage d'un parent, qui n'avait pas

le temps de venir à l'école, une tante malade, une dent douloureuse —, et nous allions les exposer à M. Pasteur, dans son laboratoire, alors exigu et misérable. On le trouvait au travail, le front inquiet; le plus souvent il répondait « non », d'un geste de tête, en grommelant. Un de nos camarades, Adrien Maggiolo, charmant garçon, qui fut, pendant nos années d'école, le plus consigné de toutes les sortes de consigne, imagina de présenter trois raisons à M. Pasteur en un discours suivi. Quand il eut exposé la première et la seconde, et commença la troisième, M. Pasteur désespérant de le voir finir — il avait autre chose à faire que de l'écouter — se dirigea vers son bureau droit et signa la permission. Le soir, il disait à son neveu, notre camarade Zévort : « Comme il parle bien, cet animal de Maggiolo ! » Car ce grand homme, qui ne parlait qu'après avoir médité ses paroles, admirait l'élocution facile.

Les élèves allant en Sorbonne devaient suivre l'itinéraire qui leur était prescrit et le parcourir en un nombre fixé de minutes. Je trouve en mon registre des consignes : « pour ne pas avoir suivi l'itinéraire », « pour avoir perdu du temps en chemin », pour « avoir fumé en chemin ». « Le chemin de la Sorbonne, nous dit un jour un maître surveillant, c'est un corridor de l'école. » La surveillance s'étendait aux salles de la Sorbonne. Un jour, M. Jacquinet constata que quatre élèves manquaient au cours de littérature grecque professé par M. Patin. Il sortit, traversa la rue, alla droit au café d'en face, où il trouva les quatre délinquants occupés à une partie de whist. Ce jour-là, ils ne jouèrent pas davantage.

Pour les sorties du dimanche et du jeudi, nous devions porter l' « uniforme » : un habit mal taillé, portant au revers gauche une palme énorme, blanche et violette sur fond violet; un gilet noir et un pantalon noir, des souliers à cordons, et, visibles entre le pantalon noir et les souliers, des chaussettes blanches.

Nos vingt ans protestaient contre cette tenue ridicule. Nous aimions les pantalons de couleurs gaies et les longues cravates de couleurs vives, piquées d'un bijou, fût-il en doublé comme il était le plus souvent. Nous demandâmes la liberté du vêtement. L'administration en délibéra, car je trouve au registre des actes officiels cette note de M. Pasteur :

Il n'y a de tolérance que pour l'assistance aux cours extérieurs, parce que l'on considère les élèves comme se trouvant encore dans les cours de l'école, qu'il serait pénible d'écrire en habit d'uniforme et qu'enfin les vêtements remis aux élèves ne suffiraient pas et se détérioreraient promptement.

Quant aux jours de sortie, il me semble que la dignité de l'école s'accommode mal de ces mille vêtements de fantaisie plus ridicules les uns que les autres, qui bientôt empliraient l'École, surtout l'été.

Tolère-t-on à Saint-Cyr ou à l'école polytechnique que les élèves sortent en chapeau de paille ou en saute-en-barque?

Heureusement, le règlement ne prévoyait pas de pardessus; l'usage le permettait, et cette couverture pouvait dissimuler quelque vêtement de « fantaisie ». Le concierge avait le droit de nous faire ouvrir nos pardessus; il n'en usait guère, car je n'ai relevé qu'une consigne « pour n'avoir pas montré sa palme au concierge en sortant »; le consigné fut mon ami Gaston Darboux. Mais le pardessus laissait à découvert le pantalon, qui devait être noir; noir aussi le chapeau et haut de forme; l'école nous en donnait un qui retardait de plusieurs années sur la mode, chapeau sans reflets qui avait l'air d'un retapé; on disait que le fournisseur s'approvisionnait à la Morgue. Adrien Maggiolo, qui se parait d'élégance, demanda la permission de porter l'été un chapeau gris, alléguant que le noir lui donnait sous le soleil une « céphalalgie »; ce fut en vain.

Nous recourions à des artifices. Nous cachions sous le pantalon noir un pantalon gris. Une fois hors de la rue d'Ulm, nous retirions le noir, que nous hospitalisions jusqu'au soir chez un marchand de vins. Quelques-uns même — des riches — louèrent dans la rue des Sept-Voies une pauvre chambre, dont ils firent un vestiaire. Là ils allaient chercher le chapeau de paille et le « saute-en-barque ».

*
* *

Un article du règlement prescrivait l'assistance aux prières du matin et du soir et à la messe des dimanches et jours de fêtes concordataires.

Je ne sais comment M. Carriot faisait pour découvrir dans

notre grand nombre que tel et tel manquaient à la prière ; sur son « rapport », plusieurs furent consignés. Chacun de nous lisait la prière à son tour, les croyants respectueusement, les autres d'un ton de récitation scolaire. Quelquefois, un élève y trouvait une occasion de s'amuser. Albert Duruy fut consigné pour avoir lu : « ... Pierre, Paul, Baptiste », au lieu de « saint Pierre, saint Paul et saint Jean-Baptiste » ; un autre pour avoir simulé une grande terreur au passage où le Malin est comparé à « un lion rugissant qui tourne autour de nous pour nous dévorer ».

Le dimanche, nous nous asseyions sur les bancs de la chapelle ; nos surveillants se tenaient en serre-file. Trois prie-Dieu étaient installés à la droite de l'autel. M. Pasteur et M. Jacquinet ne manquaient pas une messe ; entre eux, demeurait vide le prie-Dieu de M. Nisard, excepté le mercredi des cendres. Le directeur aimait à entendre le *Memento quia pulvis es* ; quand il se relevait de l'agenouillement aux marches de l'autel, il gardait sur son beau front la petite tache grise.

Précisément à propos de cette messe, un élève fit scandale en déclarant qu'il n'était pas tenu d'y assister, puisque le mercredi des cendres n'était pas une fête concordataire. Il n'en fut pas moins consigné ; il protesta ; sa consigne fut maintenue. Alors il informa le surveillant général qu'il n'assisterait plus aux exercices du culte catholique parce qu'il était « actuellement protestant ». Ce fut une grave affaire. M. Pasteur la jugea du point de vue de la discipline, « le seul qui me concerne », dit-il. Il manda l'élève, il lui représenta qu'il était entré catholique à l'école, qu'une déclaration faite par lui de changement de religion ne suffisait pas : il devait produire une attestation de son père ou d'un ministre protestant ; alors il serait considéré comme « dissident ». L'élève n'apporta point d'attestation ; il fut de nouveau consigné ; il parla d'en appeler au ministre. M. Pasteur tint bon : « Il est absolument impossible que j'accepte qu'un élève catholique cesse tout à coup de prendre part aux exercices catholiques, sur son affirmation pure et simple qu'il a cessé d'être catholique. S'il est réellement protestant, qu'il en témoigne par l'attestation d'un ministre du culte ; s'il est

conduit à affirmer qu'il n'est d'aucune religion reconnue par l'État, il doit être exclu de l'École ».

L'affaire tourna court, l'élève ayant fait savoir que, par considération pour son père, fervent catholique et professeur à la Sorbonne — M. Vallon —, il consentait à resuivre les exercices du culte. Or, si M. Pasteur avait raison « au point de vue de la discipline », le camarade avait raison au point de vue de la conscience. Il était justement de ceux qui prenaient le plus au sérieux la vie religieuse. Et c'est là un exemple des conflits inévitables que provoquent les règlements et les lois quand ils se mêlent de choses qui ne les regardent pas.

*
* *

Le règlement veillait aussi sur notre vie intellectuelle. Il nous défendait de lire « les livres dangereux ou futiles ». Des consignes furent données « pour avoir lu un roman », « pour avoir lu un journal », « pour avoir introduit à l'École une revue ». Mais peut-être nous cachions au fond de nos tiroirs, ou bien dans nos « baraques » quelques-uns de ces livres dangereux ou futiles. C'est pourquoi, dit encore le règlement, « les directeurs des études feront par eux-mêmes ou chargeront les maîtres surveillants de faire la visite des livres aussi souvent qu'ils le jugeront à propos ».

Un matin à six heures, nous vîmes entrer dans notre étude M. Jacquinet, assisté d'un maître surveillant. Nous tirâmes l'un après l'autre nos tiroirs et nous ouvrîmes nos baraques. A la même heure, M. Pasteur, assisté d'un autre maître surveillant, procédait à la visite des études de sciences. Ces visites rassurèrent l'administration sur les dangers que pouvait nous faire courir notre curiosité. « On n'a trouvé, constate le rapport, que huit ouvrages non autorisés; pas de journaux, pas de livres dangereux. » — Les livres non autorisés, c'étaient Rabelais, le *Werther* de Gœthe, *Paris aventureux* de je ne sais plus qui, la *Sorcière* de Michelet, *Le bien qu'on a dit des femmes*, de M. Émile Deschanel. *Le Procès*, qui fit grand bruit en 1863, du *frère Léotade*, deux numéros anciens de la *Revue des Deux Mondes*. Le rapport conclut : « Tous les

élèves détenteurs de ces livres ont été consignés selon l'usage ».

*
* *

Tout ce régime tracassier nous agaçait. Traités en écoliers, nous nous vengions par des gamineries : détraquer l'horloge de l'école, détacher la chaîne de la cloche, disparaître un soir, tous ensemble, dans les caves, afficher des propos inconvenants en langues diverses, chanter en grec macaronique les infortunes conjugales attribuées à un surveillant chauve. La mauvaise humeur administrative répliquait par un redoublement de rigueurs.

Au mois de mars 1863, une série d'incidents amena une petite révolte. Le lundi 16, deux tables au réfectoire refusèrent de manger un ragoût de mouton qu'elles déclarèrent détestable. L'administrateur avertit qu'il n'admettait pas les réclamations ainsi présentées, et que, le lundi suivant, on servirait encore du ragoût de mouton. Ce lundi, le ragoût fut refusé par toutes les tables, sauf celles des élèves de troisième année. L'administrateur annonça que le plat reparaîtrait les lundis suivants, excepté aux tables des élèves qui avaient « montré un esprit d'ordre et de soumission ». Or, avant qu'arrivât le troisième lundi, six élèves furent surpris pendant l'étude du matin, en un endroit que je n'ose dire, fumant « celle de l'aurore ». A midi, M. Pasteur vint au réfectoire. Il parla du méfait commis et, d'une voix très sévère, déclara : « Tout élève qui sera pris fumant ou revenant de fumer sera exclu de l'école, vous entendez, exclu de l'école ». Il ajouta : « Il ne s'agit pas de savoir si la peine sera proportionnée à la faute; c'est mon avis qu'il en sera ainsi ; mais la faute ne sera pas d'avoir fumé, mais d'avoir manqué à l'injonction que vous recevez en ce moment ». Ce fut une stupéfaction générale. Au sortir du réfectoire, la plupart des élèves coururent vers une grande salle d'études; après une courte discussion, ils décidèrent que, plutôt que de se laisser ainsi traiter, ils aimaient mieux quitter l'école; 73 signèrent leur démission.

Ce fut une très grosse affaire. La presse s'en mêla. L'oppo-

sition au gouvernement impérial commençait à se manifester. Notre petite émeute fut glorifiée comme un symptôme du réveil de la jeunesse. Nous nous rengorgions. Et pourtant chacun de nous, en son for intérieur, s'inquiétait : nos démissions acceptées, que deviendrions-nous, et qu'allaient penser nos familles, si heureuses de savoir notre vie assurée, grâce à tant de sacrifices consentis par elles? Heureusement le ministre ne prit pas au sérieux nos démissions. Il vint à l'école; c'était M. Rouland, un très brave homme, légiste arverne, portant lunettes encadrées d'écaille sombre, et qui prononçait *ch* les *s*, comme les porteurs d'eau. Il nous dit qu'il n'aimait pas « le bris des carrières », nous gronda doucement et nous recommanda d'être sages à l'avenir.

Finalement trois élèves furent exclus de l'école pour un mois. Un autre qui, au lendemain de la visite ministérielle, avait regardé un maître surveillant « en face, en se faisant avec ses doigts une paire de lunettes », fut envoyé professeur de mathématiques dans un collège. Les soixante-treize démissionnaires furent consignés pendant quinze jours. Le dernier jour, ils célébrèrent l'enterrement de la consigne par une oraison funèbre que Petit de Julleville composa, et par des chants funèbres. J'ai lu, au registre des rapports, que nous chantâmes de « mauvais vers latins ». C'est une erreur; nous chantâmes un psaume qu'aujourd'hui encore je trouve spirituel.

Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

*
* *

Il ne faudrait pas croire que nous fussions malheureux à l'école; la plupart d'entre nous, vétérans d'internat, habitués au régime de surveillance et de contrainte, en supportaient sans trop de peine la prolongation. Pour moi, qui avais obtenu le privilège d'une chambre à part pendant les deux dernières années de mes études à l'institution Massin, le retour à la promiscuité surveillée me déplaisait. J'avais mes moments de tristesse. La nuit de mon vingtième anniversaire, je restai longtemps éveillé; je me dis et me répétai ces mots délicieux :

« Vingt ans! Vingt ans! Vingt ans! » Par cette porte dorée s'ouvrait la décade, au cours de laquelle ma vie se déciderait. De chers souvenirs et des espérances vagues se fondaient en une mélancolie très douce, et des vers en plusieurs langues chantaient en ma mémoire. Je me sentis en veine de poésie; même je trouvai les deux premiers vers d'un sonnet. Mais, d'un *box* voisin s'éleva un ronflement auquel d'autres répondirent. Une obscure clarté tombait de deux lumignons juchés aux extrémités de ce dortoir de caserne ou d'hôpital; le charme fut rompu. Pour comble de malheur, j'avais composé dans la journée une pièce de vers latins, et ce furent de latins hémistiches qui se présentèrent pour la suite du sonnet. Furieux, je blasphémai, et, de dégoût, m'endormis... Ces pénibles moments étaient rares. Nous avions la gaîté de notre âge; nous aimions la communication de nos intelligences et la douceur d'amitiés commencées que l'on pressentait durables.

De ces années me reste un sentiment de monotonie, de fadeur, de gêne dans toutes les entournures[1].

Il était dangereux, ce régime, d'un danger sourd et perfide. Après des années de discipline collégiale, cette discipline de l'école, l'exactitude implacable de cette cloche, tous les mouvements prévus, la surveillance toujours sentie ou soupçonnée, et alors, la ruse avec l'autorité tenue pour ennemie, les vilains petits mensonges, les farces, le « potache » perpétué! Et puis, la plate sécurité de l'existence, le lit et la table assurés, l'hebdomadaire menu dûment réglé; point le danger du pain sec aux derniers jours du mois pour avoir, les premiers jours, abusé des confitures; rien à craindre, rien à prévoir. Quel apprentissage de la vie, quelle préparation à la liberté, quelle invite à l'énergie, quelle éducation pour de futurs éducateurs!

Ce régime n'était pas nécessaire.

Il dura, en s'adoucissant peu à peu, jusqu'au jour où M. Georges Perrot, mon prédécesseur, le laissa délibérément tomber en désuétude. Aujourd'hui, le personnel administrant se compose seulement du directeur de l'école, en même temps directeur des études littéraires, du sous-directeur en

1. Je compte parler quelque jour du régime intellectuel.

même temps directeur des études scientifiques, d'un secrétaire de l'école et d'un maître surveillant. La cloche ne sonne plus le lever, ni le coucher; point de surveillance à l'étude, ni au dortoir. Fumer n'est plus un crime; aussi je crois bien que l'on fume aujourd'hui moins que de mon temps. Le concierge n'ouvre plus les pardessus pour y chercher la palme; le vêtement est libre. La porte de la maison demeure ouverte jusqu'à minuit; le concierge ne demande à personne d'où il vient ni où il va. Et l'école ne fut jamais plus calme ni plus laborieuse.

De mon temps, le jeudi et le samedi, au déjeuner, M. Carriot qui, naturellement, déjeunait avec nous, se levait de sa table dressée sur estrade, une table surveillante; il frappait son verre avec son couteau, et lisait une liste de consignes. Je ne me rappelle pas qu'un seul jeudi ou samedi ait passé sans que nous ayons entendu le couteau de M. Carriot frapper son verre. Or, depuis huit années passées, combien de punitions ont été infligées? Quatre en tout, dont deux pour des fautes commises au dehors.

Chaque année, au début, je réunis la promotion entrante. J'avertis les jeunes gens qu'ils arrivent à un moment nouveau de leur vie. Je leur parle des périls de la liberté auxquels je vais les livrer; je leur explique que ces périls sont nécessaires. Je recommande chacun d'eux à lui-même en leur vantant l'importance du soi-même. Je leur offre ma préalable confiance, et je réclame la leur : « Si quelqu'un de vous commet quelque sottise, je compte que je serai averti le premier par lui. » Ils me comprennent très bien; ils sont fiers de leur liberté; ils apprennent à s'en servir. Ils croient entendre raconter une fable de l'époque préhistorique, lorsque je leur parle du temps où un normalien était consigné « selon l'usage », pour avoir fumé « une cigarette » ou caché dans sa baraque de vieux numéros de la *Revue des Deux Mondes*.

ERNEST LAVISSE

LA SANGUEUSE

Il rentrait.

Pourtant les ombres courtes des pommiers sur les terres indiquaient le grand soleil de trois heures, la journée encore longue. Mais lui ne voyait rien. Sur le chemin strié d'ornières qu'il suivait entre les clôtures d'herbages, il marchait, les pieds trébuchants, les épaules remontées, tout son grand corps maigre projeté en avant, comme si une invisible main l'avait poussé. Il avait laissé là-bas, auprès du bois des Quatre-Vents, ses chevaux et ses herses à la garde du gamin effaré.

Il s'en revenait. Au loin, les toits roux de la ferme surgissaient peu à peu au-dessus de la jeune verdure. Un détour de la route lui révéla soudain l'ouverture béante du portail. Mais, au lieu de se diriger tout droit vers son chez-lui, il obliqua au travers d'un champ. On aurait cru qu'il se cachait en longeant les buissons. Il atteignit enfin la haie d'enceinte, trouva une brèche qu'il écarta.

Comme il déboulait pesamment du talus, le bruit fit s'envoler deux ou trois poules gloussantes qui rôdaient dans l'enclos. Une vache au piquet tendit son mufle et se mit à meugler. Alors il hésita, s'arrêta un moment. Puis en se dissimulant derrière les troncs des arbres, il traversa le pâtis, parvint aux bâtiments. Avant de pénétrer dans l'habitation, il attendit encore. A l'intérieur une voix fraîche et féminine chantait :

Vous n'irez plus au bal,
Madam' la mariée,
Danser sous le fanal
Dans les jeux d'assemblée;
Vous gard'rez la maison
Tandis que nous irons...

Il écouta un instant puis se décida. Ses doigts nerveux enserrèrent la poignée de la porte. Il entre-bâilla le vantail du haut. Dans la salle, une femme, assise près de la table, se retournait avec un cri qui coupa le refrain :

— Tiens!... c'est toi... pourquoi que tu dételles si tôt?...

Il ne répondit pas, mais ses yeux inquiets l'examinaient toute : c'était une beauté grasse et blonde, un peu fanée déjà. Elle leva vers lui le regard peureux d'une chienne qui craint le fouet, puis son front soumis se baissa sur l'étoffe rude qu'elle cousait à petits points réguliers, avec un geste las.

Lui, les poings crispés au fond de ses poches, paraissait réfléchir. Mais elle l'interrogeait :

— Qu'est-ce que tu veux?...

Encore une fois il ne répliqua rien, mais la dévisagea d'un air soupçonneux. Puis il arpenta la pièce à grandes enjambées. Sa bouche murmurait maintenant des syllabes rauques et confuses. Il passa dans la chambre contiguë; on entendait les clous de ses souliers crisser sur le carrelage. Il virait sur lui-même comme une bête enfermée. Enfin il reparut, jeta un dernier coup d'œil sur la femme qui n'avait pas bougé, et s'en alla.

*
* *

Quand on avait su dans le pays, autour de Saint-Clair-d'Arcey, qu'Antoine Gabion épousait Émilienne Planemain du hameau de la Villaine, la meute des commères avait clabaudé, interminablement. La fille n'avait rien. Son père et sa mère, chétifs journaliers et chargés d'enfants, habitaient pauvrement une masure démantelée au bord de la route qui court sur Orbec. Tandis que lui tenait de ses parents défunts les soixante acres de la Sangueuse, une belle ferme couchée dans un vallon bordé de bois qui s'ouvre vers Bernay.

On avait crié bien haut que le garçon, poussé par cette enjôleuse, faisait un coup de tête. Orphelin et maître de ses actes, n'ayant point de conseils à demander à personne, il avait laissé dire. Quant à elle, un peu de chagrin lui était venu à cause de ces méchancetés. Mais la joie du mariage avait chassé tout cela, et leur bonheur triomphant avait fini par clore les bouches malveillantes.

Ils étaient heureux depuis trois ans, quand un soir, vers la fin de la moisson, Antoine, qui tassait des gerbes sur le haut d'une meule, glissa des deux pieds et roula jusqu'en bas. On le releva sans apparence de blessure, mais sa nuque avait heurté contre un manche de fourche.

On le transporta sur son lit, où il resta plongé dans un assoupissement profond. Quand du doigt on lui retroussait les paupières, son regard apparaissait fixe et terne. Des filets de salive s'écoulaient de sa bouche, et le bruit de sa respiration faisait comme le ronflement d'un grand feu. La nuit, il divagua, fut pris de convulsions qui le tordirent sur sa couche. Sa femme épouvantée envoya un valet à cheval chercher le médecin, qui vint seulement le matin, le trouva plus calme, le pouls imperceptible. Il prescrivit de la glace, qu'il fallut lui renouveler sans cesse sur le front dans une vessie de porc.

Puis Antoine reprit conscience peu à peu. Au bout de huit jours, il se leva, mais des vertiges l'étourdissaient. Il se plaignait de souffrir dans le cerveau. Sa mémoire diminua.

Il se remit quand même, lentement. Pourtant un grand changement se révélait en lui. De gai et de parleur, il était devenu soucieux et taciturne. Sa femme en fut chagrine, tâcha de l'arracher à cette mélancolie, mais il se repliait désormais sur lui-même, difficile et farouche.

Pour elle cependant, il lui venait parfois encore des transports de tendresse, mais c'était un amour inquiet et sans mesure qui la faisait frémir sous la fulguration étrange de ses yeux, crier dans la brutale étreinte de ses bras.

Le plus souvent, il demeurait équivoque et plongé en des ruminations interminables. On le voyait assis au coin de la cheminée, les mains serrées entre les genoux et le regard perdu. Aux repas, il restait sans manger, se plaignait de manquer d'appétit, d'avoir un grand dégoût des viandes. Puis il

dormait mal : les nuits — ces longues nuits d'hiver qui n'en finissent pas — il les passait dans l'attente vaine du sommeil. Et, tandis que ses orbites s'écarquillaient dans les ténèbres, des imaginations lui venaient qui le faisaient tressaillir. Ses sens exaspérés vibraient continuellement : jamais il n'avait tant souffert des couleurs, des odeurs, des contacts ou des sons.

Des mois s'écoulèrent pendant lesquels Émilienne le soigna de son mieux, mais, au fond du cœur, elle se désespérait de le voir languir ainsi. Puis elle connut un autre genre de craintes. Maintenant il devenait irritable et nerveux : son engourdissement cédait peu à peu à une exaltation progressive. Bientôt il se jeta au moindre heurt en des colères terribles. Et dans ces moments-là, un flux de paroles extraordinaires lui sortait de la bouche. C'était un torrent de phrases incohérentes qu'il hurlait très vite, en les reliant les unes aux autres par de stupéfiantes associations verbales.

Désormais une vigueur prodigieuse parut galvaniser son corps. On le vit soulever des fardeaux écrasants, se ruer sur la besogne, charruer des attelées entières, insensible à la chaleur comme au froid.

Enfin des jalousies le prirent. Il espionna sa femme : c'était un regard qu'on arrêtait sur elle, une phrase qu'on lui disait, un mot qu'elle répondait. Il lui semblait reconnaître de continuels désirs qui rôdaient autour d'elle, et il croyait toujours la voir défaillante, toute prête à consentir. En plein travail, parfois, de subites méfiances le ramenaient chez lui. Chacun des domestiques fut à son tour haï et soupçonné; un valet breton surtout lui causa de longues inquiétudes.

Un jour, à table, il s'était figuré qu'il se moquait de lui, en échangeant avec Émilienne un regard en dessous. Il les crut de connivence, les épia pendant des semaines, puis finalement renvoya l'homme sans dire la raison.

Il n'en fut pas plus tranquille. Toujours une obsession confuse le hantait. C'était le parler guttural de ce maudit garçon qui lui restait dans les oreilles. Il l'entendait partout : tous les coins de la maison recélaient, disait-il, son ricanement insupportable, et dehors, bien souvent, il tournait la tête brusquement, comme si le Breton l'avait appelé. Puis d'autres

voix lui parurent chuchoter autour de lui des menaces et des injures. Il marcha, désormais, le corps plié en deux, l'oreille tendue, comme emprisonné dans une sphère bourdonnante.

Sa femme s'effrayait. Il y eut des scènes, des reproches, des violences telles qu'une terreur la prit. Elle fit venir le médecin, qui, après deux ou trois visites, conseilla des soins spéciaux, parla d'internement temporaire. D'abord le mot d'asile la fit pleurer d'horreur. Pourtant, comme elle sentait qu'il devenait dangereux, elle hésita, se sentit seule et faible devant la décision à prendre. Elle voulut demander conseil à la famille.

Justement une occasion se présentait. Autrefois — avant que le malheur fût entré chez eux — on invitait la parenté pour la fête du pays qui tombe à la Saint-Jean-Baptiste. Ce serait un prétexte pour recevoir les proches et savoir leur avis. Elle en parla au malade qui acquiesça d'un mouvement d'épaules. Elle avait craint des objections, même un refus; mais, depuis longtemps son esprit rempli par l'idée fixe restait insensible à tout le reste. On aurait cru qu'une concrétion d'indifférence emprisonnait son âme comme dans une gangue et que rien, en dehors du choc de la pensée unique, n'était capable de faire jaillir l'étincelle. D'ailleurs il paraissait entrer insensiblement dans une nouvelle phase, mélancolique et calme. Sa femme eut de nouveau des doutes. N'allait-on pas l'accuser de vouloir se défaire de son mari? Et puis il était maintenant si doux, si tranquille... Mais l'état de la ferme, qui périclitait de plus en plus pendant ce temps, la confirma dans son désir de consulter les parents.

On les vit arriver les uns après les autres, le matin d'un dimanche. Le père et la mère Planemain débarquèrent les premiers d'une carriole traînée par un âne poilu, qu'ils cachèrent tout de suite dans l'écurie, honteux de leur équipage. Ils amenaient avec eux leur dernière-née : une grande fille de treize ans, ahurie et timide, et chétive comme une enfant de vieux. Ils entrèrent tous les trois, montrant une mine funéraire. Leur fille les poussa dans la chambre obscure où le malade se tenait inerte sur une chaise. Ils embrassèrent leur gendre, émirent deux ou trois phrases sur sa santé et ses

rapports avec la température, puis se retirèrent dans la cuisine, à reculons, comme s'ils étaient sortis de la cage d'un fauve.

Vers les dix heures on entendit un grincement de roues, des claquements de fouet, et une charrette vernie et reluisante, attelée d'une jument rouanne, tourna l'angle du portail. Un gros homme, habillé de coutil, à la figure rouge et rasée, en descendit pesamment. C'était l'oncle Prosper Jouglant, de Saint-Aubin-le-Vertueux. Sa nièce courut à sa rencontre. Il la baisa sur les deux joues. Mais on percevait le son d'une voix aiguë qui sortait de dessous la bâche, et la tête blafarde de la tante Aglaé parut. Elle réclamait une chaise pour descendre, à cause d'un rhumatisme qui lui nouait le genou. On s'empressa : tandis qu'un valet empoignait le cheval aux naseaux, un autre assurait un siège au bas du marchepied. Elle avança un pied, gémit, souffla, puis, solidement maintenue par des mains vigoureuses, s'affala lentement en montrant des bas blancs.

Les Jouglant commencèrent eux aussi par aller voir leur neveu, mais ils pénétrèrent chez lui comme en pays conquis, avec des airs importants. L'oncle Prosper lui conseilla de « se remuer un peu, parce que, quand on travaille, on ne pense pas à son mal ». La tante de son côté lui suggéra de prendre, pour se dégager le cerveau, des bains de pieds à la moutarde. Mais, comme lui ne répondait rien, et qu'il écarquillait sur eux des yeux étranges qui semblaient refléter une vision prodigieuse et lointaine, ils restèrent cois tout d'un coup, et s'en allèrent, un peu gênés, en toussotant.

Leur nièce, qui essuyait une larme avec sa manche, voulut les faire reposer en attendant le repas. Elle les introduisit dans la salle. C'était une pièce basse et sombre dont la seule fenêtre s'ouvrait sur les derrières. Un papier foncé, imitant le cuir, la tapissait. Du plafond pendait une suspension dorée dans un sac de gaze argentée. En face de la cheminée, où une pendule entre deux vases roses marquait toujours trois heures et quart, un buffet de noyer s'appuyait au mur.

Les Jouglant s'assirent en des fauteuils d'osier et contemplèrent la table déjà dressée avec sa nappe blanche et son service de porcelaine. Par l'entre-bâillement de la porte, il venait un fumet de rôtissoire qui leur flattait les narines. Faisant vis-à-vis aux trois Planemain muets et figés, ils joignirent

leurs mains sur leur ventre, et s'assoupirent un peu, béats et sans pensées.

Puis les autres invités apparurent. Ce fut le grand-père Gabion qui arriva seul à pied, ayant fait ses trois lieues, et guilleret malgré ses septante-huit ans. Il embrassa tout le monde, en criant et, comme il était très sourd, il ne s'inquiétait pas de la réponse, souriait perpétuellement d'un air affable, et s'installait, bien tranquille, dans son coin.

La sœur aînée d'Antoine survint un peu avant midi. C'était une grande rousse, mariée avec un horloger de Saint-Mards, hâbleur et bavard, nommé Ferdinand Troubet. Ils firent une entrée bruyante et qui n'était guère en conformité avec les circonstances.

Enfin on s'attabla, sans attendre un petit-cousin, invité par raccroc, et qui, employé à la gare de Serquigny, surgit en retard, suant et poussiéreux, un foulard écossais sous sa casquette étoilée de rouge.

On mangea. Ce fut d'abord une fricassée de volaille, dont on éplucha les os longuement et sans parler. Puis la bonne, avec un effort de hanches, déposa le gigot au milieu du couvert. Il était énorme et saignant et portait une garniture de papier au bout du manche. Les langues se délièrent un peu pour le louanger. Mais une petite gêne subsistait encore à cause du malade qu'on savait à côté, dans la chambre, assis, muet et solitaire, sur sa chaise. Pourtant le vin et le gros cidre dissipèrent peu à peu cette impression. L'herbager se mit à faire sonner au bout de la table ses calembours et ses histoires de marchés. L'oncle, qui présidait grave et peu loquace, daigna tourner la tête et sourire. Alors toute la tablée se dégela. On entendit les trois Planemain glousser de contentement comme des poules, et par imitation, voyant toutes ces figures hilares, l'aïeul ouvrit une bouche énorme et s'esclaffa. Seule, la tante Aglaé, qui mâchait avec des dents branlantes, gardait sa figure rêche. Du coin de l'œil elle regardait sa nièce. Celle-ci souriait tristement, tâchait de paraître gaie, mais toujours insensiblement ses regards se tournaient vers la porte close, et des soupirs lui venaient à la pensée de l'absent, en songeant qu'il faudrait tout à l'heure discuter sur son sort.

On apporta le dessert : d'abord une crème jaune à la vanille

qu'on coupait à la cuillère, et dont les morceaux gélatineux tremblotaient. A son aspect la tante, pour montrer son bon cœur, opina que cette douceur serait propice à l'estomac du malade. La fillette fut chargée de lui porter sa part. Sur la pointe des pieds, rouge, nigaude, et la serviette autour du cou lui faisant des cornes derrière la tête, elle se leva, tenant le plat bien droit de peur d'en renverser. La porte se referma. Un peu de temps passa, ce qui fit dire à l'herbager : « l'trouve ça bon l'gaillard!... » Mais la serrure grinça et l'enfant reparut, toute blanche de terreur. L'assiette intacte branlait au bout de ses mains tendues. Ils se regardèrent entre eux avec un peu d'inquiétude, puis la tante demanda :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?...

Mais la petite balbutiait. Il fallut lui tirer les mots de la bouche les uns après les autres.

— Il a dit... que... que... que...

— Hé bien, quoi?

— Qu'on... qu'on voulait... l'empoisonner... et puis... i'fsait des yeux...

Un éclat de rire échappa au beau-frère. Le cousin l'imita. Mais un regard sévère de l'oncle fit taire cette moquerie déplacée. Il y eut un moment de silence embarrassé, pendant lequel Émilienne se moucha. Le visage de la tante se plissait de grimaces. Enfin, la première, elle conclut :

— Tu ne nous avais point menti... ma pauv'fille... ton mari ne va pas... Nous voyons ça...

La femme n'eut qu'un petit gémissement pour réponse, en baissant sa figure. Mais la grosse voix de l'oncle s'élevait à son tour, ferme et nette, voulant mettre fin à ces sensibleries :

— Allons... voyons... il ne s'agit pas de pleurer... le garçon ne va pas... c'est entendu... mais qu'est-ce que dit le docteur?

Et il se renversait sur sa chaise avec un air de juge. Les autres se taisaient, attentifs, sauf le grand-père qui continuait à laper dans son verre, bruyamment.

La femme toussa pour éclaircir sa voix et commença :

— ... Il dit que ça vient de sa chute qu'il a faite, vous savez, à la moisson de l'autre été... C'est dans le cerveau que ça le tient... et c'est ça qui lui donne toutes ces idées-là!... C'est

pas sa faute à ce malheureux homme, c'est sa maladie qui veut ça... mais le médecin parle toujours de soins qu'il lui faudrait... toutes sortes de soins qu'on ne peut pas lui donner ici...

L'oncle voulait poser la question brutale :

— Parle-t-il de l'enfermer?

— Oui... — elle sanglota — mais ça me fait deuil... et je ne peux pas prendre ça sur moi toute seule... c'est ben pourquoi je vous ai demandé, à vous qui êtes de la famille... de v'nir... de m'conseiller... et puis moi... je n'sais plus...

Les autres montraient une mine soucieuse, se tenaient cois, baissaient la tête sur leurs assiettes vides. Mais l'oncle répliquait :

— Dame... ma pauv'fille... c'est une chose à voir... Faut réfléchir à cette chose-là... à ce que ça te coûtera... aussi... Tout d'même, nous comprenons bien que ça te fasse de l'ennui de le mettre à l'asile... mais d'un aut'côté... i'peut devenir dangereux. — La tante avait de grandes inclinations de tête approbatives — ... pour toi comme pour les autres... Et puis... là-bas qui sait... avec toutes les inventions qu'ils ont... il peut se guérir... Enfin... pour c'qu'il fait ici...

L'oncle eut un geste vague :

— C'est pas pour mépriser ton affaire, ma pauv'fille... mais depuis que ton mari est *resté*, la propriété ne va point... J'ai vu ça avec ma femme, en v'nant... Tes foins ne sont pas encore rentrés... faudrait faire attention qu'ils ne pourrissent pas...

Sa nièce rougissait, humiliée. Il continua :

— Je comprends bien les choses... avec ton mari malade... ou parti c'est la même chose — il te faut un homme de plus. Maintenant tu as ton premier charretier qui est sérieux pour mener les autres. En surveillant un peu tout ça, toi-même, surtout quand tu n'auras pas la préoccupation d'avoir Antoine toujours là... ça pourrait marcher. Allons, voyons... faut te faire une raison... te décider...

Elle pleurait silencieusement. Mais l'oncle tourna la tête à droite et à gauche, d'un coup d'œil, fit le tour de la table :

— ... Hé ben, voyons... vous autres... qu'est-ce que vous en pensez? Faut dire vot'avis... Vous êtes là pour ça... Toi, Aglaé, qu'est-ce que t'en penses?

La tante avança ses lèvres sèches, s'essuya la bouche et répliqua seulement :

— Je pense comme toi... Faut pas qu'il reste ici.

L'oncle, d'un mouvement de tête, interrogeait à la suite : c'était le père et la mère Planemain qui se regardaient craintivement :

— ... Et puis... vous... qu'est-ce que vous en dites? C'est votre gendre après tout... faut donner votre idée.

Ils bredouillèrent, les paupières baissées, des phrases incohérentes :

— Heu... Heu... j'disions pas le contraire... Faudrait voir. — Et pour éluder la question, la femme le flagorna. — Vous savez ça mieux que nous, monsieur Jouglant... vous avez plus l'expérience de ces choses-là... et puis Émilienne aussi — Et ils la regardaient tous les deux avec attendrissement.

— Enfin... êtes-vous pour ça, oui ou non?...

Ils se lancèrent de nouveau en des échappatoires. L'oncle haussa un peu les épaules, se tourna vers la sœur :

— Et toi, ma nièce?...

Elle fit un signe de tête indifférent en marmottant un acquiescement. Quant à son mari et au cousin l'employé, interrogés eux aussi, ils se défendirent par discrétion, assurant qu'ils étaient d'une parenté trop lointaine pour intervenir dans le débat.

Restait le grand-père qu'on n'avait point encore consulté. Pourtant sa dignité d'aïeul donnait de l'importance à son avis. Mais le connaître était difficile, car, à cause de sa surdité, il ne s'était aperçu de rien et continuait à considérer tout le monde en souriant d'un air satisfait. L'herbager se chargea de cette mission délicate. Il se leva, se pencha sur son épaule, et, mettant ses deux mains en cornet, il commença de lui vociférer dans l'oreille, en hésitant un peu, car il n'était point commode de résumer en hurlements cette situation délicate :

— Hé ben, l'ancien... voici l'affaire... vot' petit-fils... Antoine... oui... n'va pas... depuis que'que temps... c'est des idées comme ça qui l'tiennent dans l'cerveau. Le méd'cin dit qu'i' faudrait qu'on l'soigne sérieusement... le mettre pour ainsi dire dans une maison de santé... à l'asile... quoi... qu'est que vous pensez d'ça?... vous l'grand-pé, êtes-vous d'c' t'avis-là?

Le vieux dodelinait de la tête, avec son perpétuel sourire sur ses lèvres rasées. Et comme l'herbager égosillé recommençait son interrogatoire, il se dressa, s'approcha de lui tout près et lui cria :

— Ah! tu sais, mon garçon, c'tt'année, les colzas...

— Nom de d'là de nom de d'là — l'autre jura. Une rage le prit. Il empoigna le bonhomme à bras-le-corps, colla sa bouche contre l'oreille poilue, et de nouveau il rugit : — Êtes-vous d'avis qu'on l'interne?... et comme le mot lui paraissait trop difficile à comprendre, il rectifia brutalement... qu'on l'enferme?

Le vieux écarquillait des yeux stupéfaits. Toute sa figure se contractait dans une attention pénible. Désespérément, il cherchait à s'évader de son infirmité, à entendre, à saisir ces paroles. Mais sa pauvre gorge usée de paysan ne put que répéter tout étonnée :

— Comprends pas... comprends pas...

A ce moment une serrure grinça. Le cousin, qui se méfiait, souffla tout bas, en manière de conseil : — « Gueulez donc pas com' ça! »... C'était trop tard. La porte s'ouvrit avec lenteur, et, sur le fond obscur de la chambre close, apparut le grand corps dégingandé du fou. Il promena un regard vague sur l'assistance subitement stupéfaite, et sa voix traînante prononça :

— C'est-il de moi que vous parlez?...

Tout de suite, il y eut autour de la table des protestations, des gros rires, une fausse gaîté et un élan vers lui. On s'empressa. Son beau-frère lui avança une chaise, mais il la repoussa et s'accota au chambranle, si défait et lamentable que tous se sentirent le cœur pincé. Cependant on s'efforçait de faire taire l'ancien qui répétait toujours dans son hébétude : « Comprends pas... comprends pas... » Il y eut un petit silence, puis, pour dissiper ce malaise, l'oncle, retournant son siège, voulut faire causer le malade :

— Hé ben, mon garçon, ça n'va donc pas com' ça? où ça t' tient-i' ton mal?...

Les autres, sauf la femme qui se cachait la figure dans ses mains, tendaient le cou, intéressés.

Enfin il se décida à répondre : ce fut pour décrire son cas,

avec une lente prolixité, et sur un ton gémissant. Il souffrait ici et il souffrait là : ici, sur la poitrine, c'était une sensation d'étouffement, de pesanteur écrasante, au point que la nuit il ne pouvait supporter même le poids léger des draps. Là sur la tête, c'était un tiraillement de ce côté, de l'autre comme une tarière qui lui fouillait le cerveau ; et des vertiges subits, des éblouissements qui lui faisaient passer des flammes devant les yeux.

Une stupeur prenait les auditeurs qui voyaient le doigt maigre de l'hypocondriaque se promener sur son tronc, sur sa nuque, sur son front, tracer la carte de ses souffrances.

Il continua de parler ainsi pendant longtemps, doucement, d'une voix sourde. Jamais on n'aurait cru qu'un délire furieux pût, à de certains moments, le posséder. Mais il était dans la période mélancolique, et seul un éclair qui passait parfois dans ses yeux étranges révélait le feu interne qui brûlait sous cet engourdissement.

La famille, muette et sérieuse, l'écoutait, et, dans la peur de déchaîner sa colère en le contredisant, acquiesçait à tout ce qu'il prétendait. Pourtant quelques-uns se lassèrent à la fin. Par la fenêtre entr'ouverte une brise chaude soufflait de l'Est, apportant l'écho de bruits lointains : le ronflement intermittent d'un orgue tournant sur des chevaux de bois, de brusques détonations de pétards, des cris, des chants, toute une allégresse populaire.

L'herbager se leva, prétextant qu'il ne fallait pas fatiguer le malade. Il allait faire un tour *là-bas*, s'offrait pour accompagner *la jeunesse*. Sa femme, l'employé et la petite Planemain le suivirent. Ils s'en allèrent tandis que les autres, en personnes graves, restaient assis autour du fou dans la salle obscure et sillonnée de mouches.

Une fois dehors, la bande s'égaya. Au loin des drapeaux tricolores, claquant sur des mâts élevés, signalaient l'endroit de la fête. A grandes enjambées impatientes ils se dirigèrent de ce côté-là. Sur la place du village, devant l'église, le long des baraques de toile et d'andrinople, une foule compacte, bruyante, endimanchée, s'amassait. On parlait très fort, on riait, on se poussait, on s'appelait, et on buvait sur les tables

des cabarets improvisés. Des messieurs en redingote, qui remplissaient les fonctions de commissaires, circulaient affairés, une cocarde piquée à leur boutonnière. On entendait le boniment d'un bateleur qui s'égosillait sur une estrade. Une cloche de loterie tintait. Les carabines du tir faisaient à chaque instant une détonation sèche. Et comme toute cette gaieté se tenait devant le porche de l'église, parfois, quand la main d'une dévote entr'ouvrait le portail, il passait, au milieu de cet ouragan profane, une bouffée de cantique, le murmure de l'orgue qui bourdonnait les vêpres.

Trois heures durant, dans la poussière, la tribu de l'herbager piétina, sous un gros soleil qui faisait tout reluire : l'alpaga des vestes, le cuivre des trombones, le clinquant des boutiques, les paillons des clowns et les médailles sur la poitrine du lutteur. Puis les ombres s'allongèrent. Une soif intense les prit, qu'ils étanchèrent devant la porte d'un café, assis sur le trottoir entre les petits sapins malingres plantés dans le ruisseau. Enfin, les pieds las, les bras pendants, ils refirent le chemin de la ferme.

Le soir — après le souper où l'on mangea les restes du matin — on ressortit pour voir les illuminations et le feu d'artifice. Tout le monde cette fois s'y rendit, même la tante qui chemina jusque-là appuyée sur une canne, même le fou qui avait déclaré son intention de venir, et qu'on n'avait pas osé contrarier. Il semblait mieux d'ailleurs, moins enfoncé dans son hypocondrie, moins sauvage. On aurait cru que la grosse joie de la foule qu'il coudoyait finissait par le pénétrer d'une contagion. Tandis qu'on s'extasiait devant les fusées qui partaient en sifflant et crevaient en bulles multicolores sur le ciel noir, sa femme le tenait par le bras, anxieuse, et souffrant des regards curieux qu'on dirigeait sur lui. De nouveau des perplexités la prenaient à l'idée de la séparation.

Puis on rentra. Il paraissait un peu nerveux, comme excité, avec un besoin d'activité et de dépense de forces. Il voulut embarquer lui-même ses invités, aider aux attellements, allumer les lanternes. Ensuite, il erra quelque temps dans la cour et sa femme eut de la peine à lui faire regagner leur chambre. Il ne se coucha pas, arpentant la pièce d'un pas fébrile, dans une exaltation grandissante, et marmottant des

mots incohérents. Émilienne, du fond de l'alcôve, l'épiait avec appréhension. Une terreur peu à peu la gagnait, en le voyant tourner ainsi sur place, tandis que la lueur dansante de la bougie reproduisait sur le mur jusqu'au plafond l'allée et venue d'une ombre gigantesque.

Puis, vers deux heures du matin, les hommes couchés aux écuries entendirent des cris épouvantables, des appels au secours — et arrivèrent juste à temps pour arracher leur patronne aux mains convulsées du fou qui commençait de l'étrangler.

*
* *

Depuis une semaine, il était plus calme, de nouveau plongé dans une prostration. Il restait dans sa chambre, couché sur le lit, ou bien assis sur une chaise contre la fenêtre.

Ce jour-là, s'étant levé péniblement, il avait repris sa place contre la croisée. Il regardait stupidement au dehors. Mais le brutal soleil de trois heures, qui frappait les murs éblouissants, lui faisait comme une brûlure dans le cerveau. Il ferma les yeux, laissa tomber sa tête, s'assoupit...

Un bruit le réveilla. Deux hommes parlaient dans la cuisine. Il sursauta, tendit l'oreille. Mais la porte s'ouvrait, et sa femme lui criait : « Tiens, voilà de la visite... ton oncle et Ferdinand qui viennent pour te voir »...

L'oncle Prosper entra le premier. Il suait, mais sa figure d'ordinaire colorée semblait marbrée de taches pâles. Sa main promenait fébrilement sur son cou énorme un mouchoir à carreaux, et sa voix paraissait tout enrouée. Il se laissa tomber sur un siège lourdement, en disant :

— Hé ben?... comment qu'ça va?...

Lui ne répondit qu'en secouant lentement la tête, et son regard se posa sur l'herbager qui pénétrait lui aussi dans la pièce, en répétant la même question. Il restait muet, considérant les deux arrivants avec indifférence.

L'oncle continuait d'éponger son crâne rageusement. Il reprit :

— C'est que voilà... mon garçon... j'ai un service à t'demander... Écoute-moi... en ce moment-ci, je suis dans une

sacrée affaire qui me donne de l'ennui. Tu connais bien les prairies que j'ai à Vierville?... oui... eh bien... mon locataire me cause du désagrément... il a détruit des clôtures... je veux l'obliger à les refaire, comme de juste... il refuse, ce bougre-là, en prétendant qu'elles étaient comme ça... Alors, tu me comprends bien, i'm'faudrait des témoins pour prouver que ces clôtures-là étaient en bon état. J'ai été chercher Ferdinand qui s'rappelle bien tout ça... et puis, ma foi, j'ai pensé à toi. Tu es malade, c'est vrai, mais ta femme me dit qu'ça va tout d'même un p'tit peu mieux... Et puis, j'ai pensé que tu ne te refus'rais pas à obliger ton oncle... ça te va-t-il?

Il répliqua d'une voix lente, comme lointaine :

— J'peux pas marcher...

L'herbager s'esclaffa, lui tapa le genou :

— Mais, mon vieux, crois-tu qu'on va y aller à pied!... c'est ben le moins que l'patron nous paie une voiture... il a pris une auto à Bernay. Nous t'enmenons, ça te promènera, ça te changera les idées... pas vrai, Émilienne?...

Celle-ci était rentrée dans la cuisine. Elle sembla ne pas avoir entendu la question. Son mari l'appela : elle accourut, mais elle resta sur le seuil de la porte. On aurait cru qu'elle venait de pleurer, car ses paupières étaient rouges et clignaient. Lui la dévisagea :

— Qu'est-ce que t'as à pleurnicher?

— Moi... mais non... c'est la fumée qui m'a piqué les yeux comme j'allumais le feu... Qu'est-ce que tu veux?

— Apporte-moi mes habits...

— Ha, ha,... à la bonne heure, c'est bien, ça, mon garçon. — Et l'oncle lui frappait sur l'épaule... — tu m'fais plaisir... j'savais ben que j'pouvais compter sur toi.

Mais lui restait muet. Il passa ses vêtements, qui, trop larges pour son corps amaigri, l'engonçaient, mit son chapeau des dimanches, et dit :

— J'suis prêt.

Les deux hommes s'empressèrent, ouvrirent la porte, le précédèrent. Il sortit de la maison sans retourner la tête, mais le grand jour lui donna du vertige : il dut s'appuyer au bras de l'herbager qui cria :

— A t'revoir, Émilienne!...

Cette fois encore, la femme parut n'avoir pas compris, mais il passa par l'entre-bâillement de la fenêtre comme le bruit d'un sanglot.

L'oncle courait en avant, faisait tourner l'automobile qui recula, se redressa en ronronnant. Pendant ce temps les charretiers se montrèrent au seuil de l'écurie. Leur patron le remarqua et dit à l'herbager :

— Pourquoi qu'i'n'ont pas encore attelé, ces brigands-là?...

L'autre le poussa en avant :

— T'inquiète pas.

Il ouvrit la portière :

— Tiens, monte.

Lui, docile, grimpa. Mais une fois dans cette boîte fermée, il eut comme une petite angoisse et désigna, au travers de la glace, un homme assis à côté du chauffeur, avec de grosses mains et une casquette bleue.

— Qui c'est-il celui-là?

L'herbager eut encore une réponse toute prête :

— Te tourmente pas... c'est un camarade du conducteur qu'il a rencontré en chemin...

L'oncle montait à son tour, s'installait. Ferdinand, qui s'était mis sur le strapontin, murmura tout à coup :

— Et les papiers?... on les... on les oublie pas?...

Mais l'oncle palpait sa poche :

— Non, non, non...

Et comme son neveu demandait encore, vaguement troublé : « Queux papiers? » il ajouta : — C'est le bail, le bail de mes prairies. — Puis baissant la vitre, il cria : — Allez-y...

L'auto démarra, vira brusquement après le portail, accéléra peu à peu son allure. Maintenant elle filait sur la route blanche avec un bruissement régulier. Dans l'intérieur, les trois hommes restaient silencieux. L'herbager avait commencé une histoire, mais il était resté court au beau milieu. Une gêne semblait le paralyser. On aurait cru qu'il n'osait pas croiser son regard avec celui de l'oncle qui se renfonçait dans son coin avec un air grognon et paraissait épier le malade en dessous. Lui demeurait inerte, le corps abandonné. Ses yeux fixes suivaient machinalement à travers le carreau le défilé du paysage : des pommiers bas derrière des clôtures blanches, des

herbages coupés de champs et de petits bois, parfois une maison enfouie sous un toit de chaume, et de grandes affiches dont les couleurs hurlaient dressées sur des poteaux.

La voiture courait dans la vallée. A droite, la rivière faisait des circuits paresseux. Une grande lumière baignait toutes choses. On traversa un bourg aux murailles grises, puis l'auto se rua dans une côte sinueuse qu'elle gravit en ronflant. Elle retrouva le plateau, reprit son essor léger. Une heure passa. Antoine avait fini par s'assoupir et sa tête, appuyée contre le drap du capiton, oscillait parfois dans les cahots. Les deux autres restaient rigides et muets avec une mine préoccupée. Comme on dévalait une longue descente à toute vitesse, l'herbager dit seulement à demi-voix :

— N'avons pas fini... c'est l'p'us dur qui reste à faire...

L'oncle, sans lui répondre, lui fit signe de se taire. L'automobile ralentissait, tournait brusquement, s'engageait dans une avenue ombragée. De longs bâtiments de briques, groupés autour d'un clocher, apparaissaient entre les arbres. Il y eut un petit choc, un crissement de freins : on s'arrêtait devant une grille.

L'oncle réveilla l'endormi, qui sursauta tout d'un coup, effaré, en ouvrant des yeux hagards.

— Dis donc, mon garçon, j'ai affaire dans c't'administration-là... un renseignement à demander pour le juge de paix... attends-moi là... ou tiens, non, plutôt, descends donc avec moi... tu m'attendras avec Ferdinand.

Lui grommelait :

— J'aime mieux rester ici.

Mais l'oncle insistait :

— Allons, allons... viens donc.

Il hésitait. A travers la vitre, l'homme à casquette bleue semblait l'épier. Il se décida, sortit de la voiture. Une allée droite bordée de géraniums s'allongeait devant eux, de l'autre côté de la grille. Ils la prirent tous les trois. L'oncle, bien qu'il semblât essoufflé, marchait en avant très vite. En haut d'un perron, un porche s'ouvrait sur un couloir profond. L'oncle gravit les marches avec une hâte grandissante qui le faisait haleter. Des hommes se présentèrent, souriants. L'oncle se pressait toujours :

— Tiens, Ferdinand, *espère*-moi là avec Antoine.

Une pièce vide s'offrait à droite avec des bancs. Ils entrèrent tous les deux et s'assirent. Puis, presque aussitôt, une tête parut à la porte et cria :

— Monsieur Troubet... on vous demande... un instant, s'il vous plaît...

Ferdinand s'élança :

— J'reviens tout d'suite... t'impatiente pas.

Il passa le seuil rapidement, la figure toute rouge, et referma la porte avant que l'autre eût pu protester. Il y avait tout un groupe dans le corridor : des messieurs en blouses blanches avec des calottes noires, des domestiques habillés de coutil. Un personnage à barbe blonde, dont le binocle miroitait, chuchota :

— Ça va bien... ça va bien... vous pouvez vous en aller...

L'herbager s'éloigna, mais, comme il descendait les marches de l'escalier de pierre, l'écho d'une voix hurlante résonna au loin sous les voûtes. Alors il se sauva comme s'il avait commis un crime, s'élança dans le jardin qu'il traversa en galopant. Un cabaret affichait son enseigne presque en face de la grille : il s'y précipita, commanda deux absinthes.

Au bout d'un moment, l'oncle le rejoignit. Il entra, la mine grave, et Ferdinand demanda :

— Hé ben, c'pauv'Antoine?

— Hé ben... ça y est...

C'était un soir grisâtre de juillet, qui sentait la poussière, le foin. Des femmes passaient sur la route en chantant. Des attelages fatigués revenaient vers la ville et secouaient des sonnailles. Ils pensèrent tous les deux qu'il faisait très bon vivre.

*
* *

Lui venait de se réveiller. Une ombre dense l'ensevelissait. Ses yeux s'écarquillaient en vain. En face de lui, il y avait une petite tache de lumière blanchâtre. Il était couché dans un lit étroit. Ses doigts palpèrent le froid de la muraille nue. Il lui sembla que la pièce était vaste et très haute.

Alors son cerveau travailla, tâcha de retrouver le passé.

Son corps meurtri par la fatigue lui rappela bien vite l'horrible lutte de la veille, la surprise atroce de l'emprisonnement, et ses efforts désespérés que des mains impérieuses avaient vaincus. Il eut un moment de révolte qui le jeta debout sur sa couche, un cri au fond de la gorge. Mais, tout de suite, un immense découragement le fit retomber sur le dos. Maintenant l'inutilité de tout effort lui apparaissait évidente. Et puis ces ténèbres pesantes l'accablaient, l'enlizaient dans une espèce de néant.

Il dormit. Puis un grand flot de clarté le tira de ce nouvel engourdissement. Au-dessus de sa tête, très haut, une trappe, avec un grincement de poulies, basculait, découvrant un vitrage. Toute la chambre, aux grandes parois unies peintes d'une couleur claire, s'illumina. La porte épaisse, en face de lui, était percée d'une ouverture oblongue que fermait une lame de verre. Rien d'autre n'arrêtait le regard. Du dehors arrivait parfois un bruit de pas qui résonnaient comme sous la voûte d'un corridor dallé, des voix lointaines, de temps en temps un cri aigu.

Et cela dura des jours et des nuits. La trappe du plafond, sous l'effort d'une invisible main, se soulevait ou se fermait, lui donnant l'apaisement des ténèbres ou la consolation de la lumière. Rien n'interrompait cette monotonie, sinon la visite du médecin qui passait vite chaque matin, entouré d'hommes en sarraus gris. Puis un gardien lui apportait ses repas : des potages qu'il trouvait insipides. Le reste de la journée, il essayait de sommeiller. Mais parfois une agitation soudaine le prenait. Alors il se dressait sur son lit, chassait les couvertures à coups de pieds, lançait son oreiller à travers la chambre, gesticulait en se cognant les poings au mur. Puis une fatigue le faisait retomber sur sa couche en désordre. Et quand, derrière la vitre du guichet, apparaissait la figure rébarbative du surveillant, une peur subite l'envahissait : il se cachait la tête sous ses draps.

Mais, dans ses moments de calme même, son esprit ne trouvait pas une lucidité complète. Il ne se rendait pas bien compte encore de l'endroit où il était, des causes et de la durée de son internement. Une espèce de brume embuait son cerveau. Ces

longues ténèbres, ce perpétuel alitement, ce changement total d'existence, tout contribuait à le maintenir en cet état d'inconscience résignée.

Pourtant la longueur du temps était pour lui une cause de souffrance : la nuit surtout. Plongés dans la profonde obscurité de la cellule, ses yeux dilatés ne percevaient rien d'autre que le carré blanchâtre du judas dont le verre épais diffusait une lumière laiteuse. De loin en loin, une ronde passait dont le pas allait s'affaiblissant sur le dallage du corridor. Puis c'était tout, jusqu'à ce que l'aube, s'insinuant peu à peu par l'ouverture du vantail, ramenât avec elle les bruits lointains du dehors, les chants des coqs, la vague rumeur du monde.

Comme son excitation subsistait, on essaya d'autres remèdes. Il connut la souffrance de ces bains prolongés pendant des heures, où son corps, emprisonné sous la toile qui recouvrait la baignoire, lui semblait se dissoudre peu à peu dans la tiédeur de l'eau, devenir une chose informe et spongieuse.

Enfin, on le trouva mieux, on le laissa sortir. Ce fut d'abord dans un jardin clos, orienté vers le nord, où le soleil ne venait guère. Des hommes se promenaient sous les arbres, tristement. Quelques-uns marchaient très vite, en faisant de grands gestes. D'autres rêvaient, assis sur l'herbe rare. Il fut, comme un convalescent, ébloui d'abord par le grand jour, défaillant sous le souffle de l'air. Puis il reprit des forces, rôda tristement comme ses compagnons parmi les ombrages poussiéreux, s'ennuya.

Alors on lui laissa un peu plus de liberté. On l'employa à de menus travaux. Ceux-ci lui donnaient parfois des réminiscences du temps où il était soldat. Quand il allait deux fois par jour avec les autres chercher à la cuisine les bassines fumantes, il se croyait au régiment, mais tout se brouillait dans sa tête, quand il voyait, au travers des vapeurs des fourneaux, palpiter les ailes blanches d'une cornette.

Ainsi il connut peu à peu cette étrange maison, immense, et qui tenait de la caserne, de l'hôpital et du couvent. Dans les jardins aux parterres fleuris, passaient souvent des femmes en robes grises dont on distinguait mal le visage et qui cachaient dans leur poitrine un crucifix. Quelquefois le vent d'été, par les lourdes chaleurs, apportait l'écho de cris aigus qui sem-

blaient jaillir de bâtiments lointains. Il devina, auprès de lui, tout un monde de misères.

Il le sut mieux encore, le jour où, après une longue période de sagesse, on lui accorda la récompense d'assister, endimanché, aux offices de la chapelle. Elle était haute, claire et blanche. Le soleil ruisselait à travers les verrières sur les rangs des hommes qui garnissaient tout un côté. Il faisait reluire aussi les vêtements bariolés des femmes qui s'alignaient dans l'autre partie de la nef en files symétriques. Devant l'autel, la figure grave d'un prêtre émergeait d'un ornement doré. Des chantres nasillaient, tandis que geignait l'harmonium sous l'effort d'un malade à cheveux roux.

La douceur des sons, ce calme, la tiédeur de l'enceinte, cette odeur de plâtre humide, de cire et d'encens, tout lui rappela la vieille église de son hameau. Il se vit, dans son enfance, petit clergeon en soutanelle rouge, qui claquait ses galoches sur les dalles bossuées du chœur, puis plus tard, sérieux et grave, engoncé dans la carapace reluisante de la chape, se dandinant au lutrin sous les ailes éployées du phénix. Il se remémora les lourdes processions à travers l'assistance, et les moindres détails : jusqu'aux petits regards d'amitié qu'il jetait au passage à sa femme.

Sa femme!... cette idée lui pénétra le cœur. Lentement sa tête se tourna. Les folles maintenant glapissaient un cantique. Il apercevait des bouches grimaçantes, des faces blafardes ou jaunes que le coloris violent des hardes faisait ressortir encore. Alors il eut un mouvement de dégoût, et le souvenir de celle qu'il avait voulu tuer l'obséda. Mais il ne pensait plus qu'à la gaîté de son sourire, qu'à la tendresse de ses yeux.

La sensation qu'il était privé d'elle le tortura. Longtemps, pendant des jours et des nuits, son esprit ressassa cette souffrance. Mais son pauvre cerveau enchaînait avec peine les idées. Il s'appliquait à réfléchir, à raisonner, mais, à chaque instant, des imaginations extravagantes se dressaient et le désorientaient. Il était comme un aveugle qui tâtonne pour trouver une issue et que des objets illusoires déconcertent. Peu à peu, cependant, le désir de la revoir s'insinua en lui comme une lueur. Mais, pour que les yeux de son esprit s'ouvrissent tout à fait, il fallait une soudaine illumination.

Maintenant il s'occupait, avec les autres, sur les champs de la ferme qui dépendait de l'asile. Il goûtait un certain contentement à recommencer un peu son existence d'autrefois, à refaire les mêmes gestes, à fouler la même terre, à manier des outils identiques. C'était août et ses pesantes moissons. Un matin qu'il liait des gerbes dans une pièce de blé, il s'arrêta tout à coup à cause d'un bruit qui venait soudainement jusqu'à lui. Il restait là, le corps plié en deux et l'oreille tendue. Où donc avait-il connu ce parler guttural, ce langage rauque aux mots heurtés qu'on murmurait tout près de lui? Il se retourna : deux gardiens assis à l'ombre conversaient, et quelqu'un cria :

— Ont-ils fini de baragouiner, ces sacrés Bretons?

Ce mot déchira dans le fou quelque chose. Un souvenir le traversa. Un tremblement le secouait de la tête aux pieds. Ses mains s'ouvrirent et se portèrent jusqu'à son front dans un geste de rage désespérée. Pourtant, comme il voyait qu'on l'observait, il se retint, mais, toute la journée, un océan d'idées roula dans son cerveau. Tout le passé, en une seconde, l'avait saisi, étreint d'une terrible angoisse, et maintenant, devant lui, se dressait, obsédante, l'image de son ancien ennemi.

Puis des voix inconnues semblaient surgir autour de lui. Il les entendait, les perfides, se lever de partout, l'encercler, l'assaillir. Elles étaient là, sifflantes dans le vent chaud qui se cognait aux pentes de la vallée. Il les percevait sans trêve, ricanantes, à ses côtés, ou derrière son dos. Elles montaient des tiges bruissantes du blé, du chaume que ses pieds écrasaient. Elles hurlèrent dans le vacarme du réfectoire où le repas de onze heures le ramena. Et toutes elles lui parurent bientôt n'émaner que d'un seul, du traître et du maudit qu'il avait jadis renvoyé.

En même temps la conviction qu'il se passait chez lui des faits épouvantables le pénétrait. Oui, c'était ce Breton, ce Breton d'autrefois, qui l'avait fait emmener par une ruse indigne, emprisonner et détenir dans ce bagne!... c'était *lui!*... afin de se venger, afin de pouvoir s'emparer de sa femme, afin de pouvoir lui ravir ses biens!...

Maintenant un désir effréné d'évasion le possédait. Une

exaltation terrible brûlait ses veines, flambait dans son cerveau, mais la crainte sourde d'être épié le faisait se contenir.

Toute l'après-midi un orage pesa. Sous la torpeur de l'air l'asile s'enfiévrait. Au loin, les folles surexcitées criaient dans leurs quartiers. Vers le soir les nuages crevèrent en une terrible averse. Les fous et les gardiens se débandèrent vers la ferme. Lui galopa comme les autres, mais un peu en arrière. Au moment de franchir la barrière de l'enceinte, il se jeta dans une haie, attendit, puis, sûr de ne plus être vu, il se rua, sous le déluge, à travers champs : il était libre.

*
* *

Il courut longtemps. Mais, à la longue, le souffle lui manqua. Ses tempes battaient, son cœur cognait à coups sourds dans sa poitrine. Un vertige l'étreignait : il s'arrêta. Comme une meule s'arrondissait tout près de lui, il s'y jeta, tout épuisé, pour attendre la fin de l'averse.

Elle diminuait : les nuages, dispersés par le vent, roulèrent déchiquetés au-dessus des collines. Le soleil reparut très bas sur l'horizon. Ses rayons horizontaux évaporaient sur la terre comme une fumée. Alors il se remit en marche, ne sentant pas le froid de ses vêtements mouillés qui collaient à son corps. Il n'avait qu'une idée, qu'un désir : marcher, marcher, retrouver son chez-lui.

D'abord il erra, indécis, prit un sentier, puis un autre. Enfin, une grande route, qui coulait toute droite entre des bois et des cultures comme une allée de parc, le tenta. Il la suivit pendant deux lieues, puis trouva une descente qui le ramena dans la vallée. Alors il hésita encore, rôda dans les prairies. Le crépuscule s'épaississait. Devant ses yeux, pourtant, une rangée de poteaux défilait, surmontant une barrière qui coupait les herbages. Il s'approcha : c'était la ligne du chemin de fer. Une dernière lueur émanée du couchant, qui jaunissait là-bas derrière les collines, faisait reluire les rails coulant parallèlement comme des ruisseaux d'acier. Il les regarda longuement, dardant son regard jusqu'à l'endroit où ils semblaient se réunir tous les quatre en un seul. L'idée soudaine

que cette voie pouvait le guider, le conduire vers le but, l'envahit.

Maintenant les cailloux du ballast roulaient sous ses souliers, mais ses pieds se meurtrirent, des fils de signaux le firent trébucher. Inconscient du danger, il se mit à marcher au milieu de la voie. Il faisait de grandes enjambées de traverse en traverse, si bien qu'il lui semblait courir sur les barreaux d'une immense échelle posée à plat. Il allait vite ainsi, sans s'apercevoir que, depuis un moment, une vibration croissante faisait frémir les rails. Derrière lui un grondement sourd s'élevait. Il ne l'entendait pas, enfin le bruit augmenta tout à coup, et les rails résonnèrent comme les cordes d'une lyre. Il s'arrêta, se retourna, subitement inquiet.

Mais la masse énorme du train était déjà sur lui. Il n'eut que le temps de faire un bond de côté. Le vent de la locomotive le souffleta de si près qu'il sentit sur son visage la brûlure de l'eau qu'elle giclait. Un tonnerre formidable l'assourdit. Une trombe de fumée l'aveugla. Dans un éclair il eut cependant le temps d'apercevoir une tête qui se penchait au flanc de la machine, puis la file retentissante des wagons illuminés se déroula, et tout s'éloigna, se perdit dans un fracas qui diminua, s'éteignit à son tour.

Il resta, quelques minutes, tout tremblant. Enfin il suivit le sentier qui longeait le bord du remblai. Des hauteurs apparurent confusément dans la nuit. Une tranchée commençait dans laquelle il s'engagea. Une peur intense le faisait maintenant s'écarter de la ligne, s'accrocher à l'herbe rase du talus, courir, les pieds dans l'eau boueuse du fossé, et tout son corps frémissant se penchait d'un côté comme pour résister à l'attirance du péril.

Puis le ravin sembla se terminer brusquement, se clore par un mur. Mais au milieu une porte énorme dont la courbe faisait comme l'arche d'un pont, s'ouvrait sur une profondeur noire. A moins de revenir sur ses pas, il était pris. A droite, à gauche, deux pentes abruptes perdaient leurs sommets dans la brume et, devant lui, cette ouverture béante...

Il se décida soudain, pénétra dans l'humidité glaciale du tunnel. Maintenant il frôlait un mur interminable de briques qui suintaient. Une hâte fébrile précipitait ses pas, car il sen-

tait, tout près de lui, sans pouvoir l'éviter, le voisinage terrible, et ces ténèbres lourdes, qui puaient la houille et le goudron, l'étouffaient. Il marcha plus vite. De temps en temps, le long de la paroi, des espèces de niches se présentaient, creusées à même la muraille.

Maintenant une obscurité totale l'enveloppait. Ses mains seules, qui palpaient la rugosité de la maçonnerie, le guidaient. Une peur commença de l'envahir, qui se mua tout à coup en épouvante précise. Derrière lui c'était encore le même bruit terrifiant, mais la concavité du souterrain le répercutait cette fois avec un fracas affreux et grandissant. L'idée des refuges entrevus lui revint. Il courut : ses paumes s'écorchaient au mur pour tâcher de découvrir l'enfoncement sauveur, mais il ne trouvait rien d'autre que la paroi hostile, impénétrable et qui l'emprisonnait au bord des rails meurtriers. Et, pendant ce temps, cette voix d'ouragan s'enflait de plus en plus, rugissait sous la voûte. Puis, dans la nuit du tunnel, les yeux jaunâtres de la machine surgirent. Alors il se jeta à plat ventre. Tout son corps se moula dans le creux gluant du caniveau, et ses membres se contractaient, se rapetissaient pour tâcher d'éviter le contact abominable.

L'espace d'un instant, une trombe énorme et lumineuse le frôla. Les cailloux du ballast giclèrent jusqu'à lui. Un tonnerre assourdissant l'annihila. Puis le gouffre caverneux engloutit les lanternes rouges de l'arrière et le retentissement peu à peu diminua et cessa tout à fait.

Il se releva, indemne mais horrifié. Une fumée dense l'enveloppait d'un brouillard asphyxiant. Des escarbilles lancées par le foyer de la locomotive grésillaient dans l'eau noire du ruisseau. Des étincelles avaient piqué ses mains, mais il ne sentait pas la brûlure. Il se rua, au hasard, comme une bête traquée. Butant dans les traverses, glissant sur le terrain humide, il fuyait. Enfin des lumières parurent. Puis une tache grise, qui grandit, s'arrondit, devint une porte immense, ouverte sur le ciel étoilé : c'était la fin de son épouvantement.

Longtemps il resta couché au flanc d'un talus. A quelques pas de lui les trains vertigineux se succédaient. Il les voyait fendre la nuit comme des météores. Leurs wagons illuminés étaient bondés de voyageurs. Aux portières s'encadrait parfois

une figure de femme que le vent échevelait. Et ils disparaissaient au fond de la tranchée en déchirant les ténèbres de sifflements lugubres.

Il se releva. En s'accrochant aux touffes d'herbe, il gravit la pente, trouva au sommet une route qu'il suivit pendant longtemps.

Des heures passèrent. Il marchait toujours, infatigable. Une vigueur extraordinaire animait tout son corps, le projetait en avant, et comme un instinct obscur, l'orientait. Maintenant il s'était reconnu dans l'écheveau compliqué des chemins qui couraient, serpentaient, s'entre-croisaient au milieu des clôtures d'herbages, grisâtres, à peine visibles sous la clarté lunaire. Maintenant il nommait des hameaux, saluait des endroits au passage, d'une voix haute, comme si l'action de prononcer les mots lui eût procuré une douceur. Et il reconnaissait au loin les lignes sombres de la forêt de Beaumont. Il disait : « Voici les Quatre-Houx, voici la ferme du Bois-Chevreuil. » Ses mains gesticulaient, désignaient des villages dont les clochers pointaient confusément dans la pâleur de l'aube : ici Landepereuse, là Saint-Aubin-des-Haies; plus loin, les Jonquerets, Ferrières-Saint-Hilaire et Saint-Quentin-des-Iles.

Enfin un tournant brusque de la route en hélice lui révéla ses terres, les fonds de la Sangueuse. Il les reconnut tout de suite et son cœur se gonfla. Il vint s'accouder sur une barrière de prairies. Dans le matin blanchâtre les pâturages dormaient. Un océan de brouillard les couvrait. Pourtant ses yeux perçants distinguaient la silhouette floue des bêtes couchées. Il les héla, avec l'appel coutumier que sa voix traînante modula. Les bœufs se levaient dans un effort de reins qui les mettait à genoux, puis leur échine puissante se dressait, émergeant de la brume, et leurs têtes lentes se tournaient vers cette voix tentatrice. Bientôt, ils s'approchèrent et, comme leur maître se déplaçait le long de la clôture, ils le suivirent. Ce fut alors, frôlant la haie, un piétinement sourd, un défilé pesant de corps énormes qui faisaient craquer les branches d'aubépine. Puis ils atteignirent l'extrémité de l'herbage, et comme le fou s'en allait, attiré désormais par les murs de sa maison, ils tendirent vers lui leurs mufles inquiets, meuglèrent longuement.

Il rôdait maintenant autour de la ferme. Comme un voleur, le dos courbé, et se cachant, il longeait l'enclos. Dans la cour, les branches basses des pommiers faisaient une ombre épaisse qui voilait la maison. Un moment, un grand désir lui vint d'escalader les lices. Mais les chiens aboyèrent, puis, l'ayant éventé et reconnu, ils se turent. Toutefois une crainte indéfinissable le possédait encore ; il s'éloigna.

Il suivit le chemin jusqu'au village encore clos et désert. Et, tout en errant ainsi, une sorte d'exaltation le reprenait peu à peu. Maintenant sa terreur passive était tombée. Il l'avait dépouillée petit à petit, tout en marchant, et la foulait aux pieds. Un afflux fiévreux emplissait ses artères, montait jusque dans son cerveau avec la chaleur du sang. Il brandit ses poings, proféra des menaces. Tandis qu'il s'excitait ainsi progressivement, il arriva devant l'église. Pour réfléchir, il s'adossa contre le porche. Un souvenir s'insinuait en lui, un souvenir de sa jeunesse, du temps où il remplissait l'office de sonneur et déchaînait trois fois par jour le vol de l'Angélus. Un désir subit lui mit la main sur la porte du clocher, il la poussa; et, comme elle était mal fermée, elle s'ouvrit. Il monta l'escalier tournant, qu'éclairaient seules d'étroites meurtrières, et parvint jusqu'aux cloches.

Elles étaient là, suspendues à côté l'une de l'autre, immobiles. Leurs robes de bronze, où se gravaient des chiffres et des lettres latines, ballonnaient, rigides et vertdegrisées. Ses doigts palpèrent la rugosité des cordes, où jadis, aux jours des grandes fêtes, ses paumes s'écorchaient. Il les saisit, les empoigna toutes les deux, car, subitement, un sursaut de son nouvel orgueil le transportait. Une idée subite venait de trouer la nuit de son intelligence. Il était revenu comme un maître et pour proclamer sa vengeance. Il voulait que tout le pays l'apprît et en fût confondu.

Alors ses bras se roidirent sur les cordes, lentement d'abord, avec peine, mais une force prodigieuse bandait peu à peu tous ses muscles. Au-dessus de sa tête les cloches oscillaient déjà. Puis elles grondèrent, mugirent, tonnèrent et une avalanche sonore le submergea, emplit tout le clocher vibrant, s'évada par les fentes pourries des abat-sons. Et, en même temps, tout son être se convulsait dans une subite frénésie.

Une fureur effroyable le gagnait, s'exaspérait sous l'ampleur grandissante du bruit. Les cloches maintenant basculaient entre les poutres et le mouvement des cordes l'emportait parfois jusqu'au plafond. Il se cramponnait après elles, hurlant des mots sans suite. Des contorsions secouaient son corps maigre.

Bientôt il perdit le rythme. Des secousses violentes l'écartelèrent. Il continua de sonner quand même, carillon de folie où tous les chants se mêlaient, se heurtaient. Ils se dissociaient parfois. On entendait alors la grosse cloche marteler seule l'hymne effrayant des glas. Elle repartait plus vite, s'ébaudissait jusqu'à clamer la chanson triomphante des alléluias. Puis des chocs soudains la ralentissaient, et c'était désormais le tocsin qu'elle semblait faire pleuvoir goutte à goutte sur la campagne terrifiée. Enfin la petite cloche reprenait argentine, l'accompagnait de sa voix grêle, au point de la dominer et de chanter toute seule ce cantique halluciné.

Cependant, une stupeur pénétrait peu à peu le village. Des volets claquèrent contre les murs. Des têtes de paysans surgirent, qui s'interrogeaient les uns les autres, éberlués. De plus hardis, à moitié vêtus, sortirent, les yeux au ciel, croyant apercevoir la lueur d'un incendie. Déjà les femmes se figuraient démêler dans les airs comme une fumée et sentir le roussi. Mais on les détrompait. D'ailleurs cette sonnerie affolée n'était pas le tocsin. Enfin le sacristain lui-même parut sur le seuil de sa maison, abasourdi, les épaules dans sa blouse qu'il passait en agitant les bras. Déjà un peu de foule s'attroupait sur la place de l'église. Le maire arrivait tout essoufflé, en claquant des sabots. On s'assemblait autour de la porte du clocher qui, béante, laissait couler un fleuve de sons. Il y avait quelqu'un là-haut... mais qui? Des figures pâlies se regardèrent, puis quelques hommes moins peureux se consultèrent de l'œil, et on laissa au maire l'honneur de monter le premier.

Ils gravirent l'escalier lentement, dans un vacarme effrayant qui secouait toute la tour, lui donnait un balancement de navire. Les plus crânes tremblaient. Enfin, dans un sursaut de subite bravoure, ils escaladèrent en troupeau les dernières marches,

se pressant, se bousculant comme pour souder leurs courages. Puis ils arrivèrent sur le palier où une horreur les figea.

Le fou bondissait dans la chambre des cloches. Les cordes s'étaient enroulées comme des serpents autour de son corps. Ses mains saignantes les étreignaient. Il s'y pendait ainsi qu'un naufragé crispé sur des amarres. Par moments elles le laissaient retomber durement sur le sol, et ses talons cognaient contre le pavé. Puis elles l'enlevaient tout à coup dans leur élan, le balançaient comme un pendule, le projetaient jusqu'au plafond. Lui tirait toujours, avec des cris de possédé qui se noyaient dans l'ouragan des sons. Et les regards des hommes, qui se tassaient dans l'embrasure, allaient, stupides, de ce grand corps convulsé aux cloches qui titubaient, comme ivres, entre les poutres.

Personne n'osait avancer. Comme ce bruit qui crevait les oreilles les empêchait de s'entendre, ils redescendirent, et, sur la place, se concertèrent, embarrassés. On avait reconnu le fou, et des mots couraient de bouche en bouche :

— En v'là une histoire!... c'est Gabion qui s'est sauvé et qu'est rev'nu... il est comme un furieux... Faudrait du monde pour le prendre... et puis, qui voudra s'y risquer?...

Le maire parlait d'aller chercher les gendarmes. Mais c'était trois lieues à faire : on hésita. Le curé ahuri arrivait en boutonnant sa soutane. Il conseilla de patienter : le fou se fatiguerait à la longue. Alors il descendrait, et on pourrait s'en rendre maître.

On attendit, le temps passa. Le soleil monta au-dessus des maisons. Quelques hommes prétextèrent la nourriture de leurs bestiaux et s'en allèrent. Il ne resta qu'un petit groupe entouré de commères criardes et d'enfants querelleurs. Cependant le son semblait diminuer. La grande cloche ralentissait peu à peu, finissait par ne plus donner qu'un coup de temps en temps. La petite continuait seule à sonner éperdument une perpétuelle élévation. Puis des secousses brusques la firent sursauter.

Plusieurs se rapprochèrent de la porte, serrant les poings, avec des airs décidés. Les femmes se reculèrent, tandis que les gamins apeurés se faufilaient entre les jambes. Quelqu'un parla d'aller chercher une corde pour le lier :

— T'as le temps... il sonne 'core...

Non, il n'avait plus le temps. Un bruit de pas dévalait l'escalier, et subitement, tandis que tout le monde se sauvait, un grand être échevelé jaillit de la porte en hurlant, franchit la place en quelques bonds, se coula entre les haies, et disparut sous les pommiers, dans les herbages, cependant que les hommes s'injuriaient mutuellement, se reprochant leur couardise, et que la petite cloche continuait de tinter toute seule, faiblement.

*
* *

On se remit quand même à sa poursuite, d'abord avec acharnement. La contrée fut battue par une troupe de gendarmes, de gardiens de l'asile et de gens du pays. Mais lui, grâce à l'intensité prodigieuse de ses sens, les dépistait de loin. Il se terrait maintenant dans la forêt de Beaumont, dont il connaissait tous les détours, pour y avoir galopiné jadis. Dans un trou de carrière, sous des ronciers impénétrables, vraie bauge à sanglier, il vécut plusieurs jours.

Une terreur de bête traquée l'étreignait désormais. Il avait l'épouvante d'être repris et sentait autour de lui des haines, des ennemis prêts à le saisir, des pièges tendus, des embûches dressées, tout un encerclement hostile.

Et il laissa passer les jours, accroupi au fond de son repaire, les genoux aux dents, ses ongles griffant le sol fangeux. La nuit seulement, il se glissait sous les broussailles, et gagnait les champs à la lisière des bois. Là ses mains avides cherchaient une nourriture. Il fouissait les champs de pommes de terre, déterrait des tubercules dont il dévorait la crudité avec des grimaces de joie, ou bien il montait aux arbres, cassait des branches, se gorgeait de fruits acides. Un soir il trouva un lièvre blessé par un chasseur et le dévora tout saignant. Puis il allait boire à plat ventre l'eau d'une mare abandonnée que des souffles invisibles ridaient et qui reflétait des étoiles.

Mais la faim le tenailla. Le temps avait émoussé progressivement l'acuité de sa peur. Il s'enhardit, se rapprocha davantage des endroits habités. Dès la tombée du crépuscule, il errait

maintenant autour des villages. D'ailleurs on s'était lassé de courir après lui. Personne ne l'ayant revu, beaucoup le croyaient mort, pendu dans quelque hallier de la forêt ou noyé dans les roseaux de la rivière.

Un instinct secret lui fit deviner cela obscurément. Il se rassura un peu. Pourtant une méfiance le tenait toujours. Il n'osait pas encore retourner à la Sangueuse, malgré qu'un désir confus l'obsédât de revenir chez lui en maître pour assouvir sa vengeance. Quand les ténèbres ensevelissaient toutes choses, il allait seulement errer près de son chez-lui, décrire autour des murs de grands cercles peureux, comme jadis les loups affamés dans les hivers de neige.

Cependant, auprès des maisons isolées, il était plus hardi. Bientôt il pénétra la nuit dans les jardins par les brèches des haies. C'était l'époque où septembre charge les espaliers. Son odorat reconnaissait les senteurs subtiles des fruits mûrs, cette floraison de parfums que l'automne fécond fait jaillir du fond des potagers. Ses pieds traînaient dans les sentiers herbus qui divisent les carrés de terre molle. Ses doigts tâtaient le long des murs, sous les feuilles, la peau lisse des poires, le velours des pêches, les grappes poissées de sucre du raisin. Il s'en remplissait la bouche; mais toute cette fraîcheur mielleuse ne le rassasiait pas.

Il eut un grand désir de pain, de sentir sous ses dents la pâte grenue des tourtes épaisses saupoudrées de farine. Une miche qu'il vola un soir sur l'appui d'une fenêtre lui sembla un aliment plein de délices. Il la mâcha lentement, gîté au flanc d'une meule, car, devenu moins farouche et craintif, il avait quitté désormais son abri forestier.

Pour satisfaire ce désir impérieux qui lui tenaillait la poitrine, il se risqua de plus en plus. Maintenant, avec la complaisance des ténèbres, il pénétrait dans les bâtiments éparpillés sous les pommiers des cours, poussait des portes mal fermées, se glissait dans l'obscurité humide des laiteries, flairait sur les pots de grès la montée de la crème, l'odeur douceâtre des fromages dans les paniers d'osier. Et, le matin, les ménagères s'ébahissaient devant les jattes vides et le lait répandu.

On se méfia, on en soupçonna d'autres. Mais, une nuit, le fils du maréchal, qui s'en allait visiter sa belle à Saint-Clair-

d'Arcey, le rencontra dans un sentier, au triage de la Bosquerie. En voyant celui qu'on croyait mort venir vers lui avec des yeux étincelants, le garçon tourna le dos et s'enfuit à toutes jambes — pour raconter ensuite qu'il avait lutté avec le fou et succombé dans ce duel inégal.

Alors une nouvelle battue s'organisa comme pour détruire quelque bête malfaisante : un taureau en furie ou un chien enragé. Lui avait regagné son repaire dans la forêt de Beaumont, et personne ne voulait s'aventurer si loin. Des silhouettes inquiètes parurent en vain dans les cultures, fouillèrent sans résultat les fondrières, les fossés et tous les bois environnants. Encore une fois, on se découragea. Les gendarmes fourbus déclarèrent qu'on s'était gaussé d'eux. Puis un coupeur de joncs, sur les rives de la Charentonne, prétendit qu'il avait vu un corps descendre au fil de l'eau. Chacun voulut se persuader qu'il s'agissait du fou. Et l'on se tint tranquille.

Mais ce furent bientôt d'autres alertes. Des chasseurs affirmèrent l'avoir aperçu dans la plaine vers le hameau du Beuhelin. Un gardien d'herbages jura qu'une nuit, ayant entendu les abois de ses chiens, il s'était levé pour envoyer un coup de fusil sur une ombre noire qui filait le long de ses clôtures.

Il devint dès lors l'éternel fugitif, le perpétuel rôdeur dont la face blafarde apparaît derrière les haies, celui qu'on voit partout et qu'on ne prend nulle part. Une terreur pesa sur le pays. On aurait pu se croire revenu au temps prodigieux où les aïeuls rabacheurs situent leurs histoires de loups. De tous les côtés on le signalait : à Granchain, à la Masselinière, à Corneville, dans les bois du Chouquiet; et le même jour en deux endroits très éloignés l'un de l'autre, ce qui prouvait l'extraordinaire vitesse de sa marche.

*
* *

C'était un dimanche. Toute cette morne après-midi, Émilienne l'avait passée dans une confuse appréhension qui lui semblait paralyser ses membres. Assise sur une chaise, dans la cuisine, elle était demeurée inerte, les yeux perdus, les mains

jointes au creux du tablier, n'ayant de courage pour rien. Le soleil de septembre chauffait les carreaux de la fenêtre. Un vent léger faisait remuer dans l'embrasure les feuilles de la vigne. Un silence reposant engourdissait la ferme. On entendait seulement monter par intervalles le cri strident d'un coq, un bêlement de mouton parti des bergeries et les coups sourds des chevaux enfermés qui ruaient dans leurs bat-flancs.

Les hommes étaient partis après le repas de midi : ils allaient à la fête de Saint-Clair-d'Arcey. Même le vieux charretier, qui ne découchait qu'une fois par an, avait suivi les jeunes, en protestant que pour une fois il comptait s'amuser.

Elle les avait regardés s'éloigner en pensant qu'ils ne rentreraient qu'à l'aube du lundi, et qu'elle devrait rester, pendant les longues heures des ténèbres, toute seule et loin de tout secours. Alors elle avait clos soigneusement la grande porte, assuré en travers l'énorme barre de fer, déchaîné les chiens qui hurlaient vers elle, la langue pendante. Puis elle était rentrée dans la maison pour se barricader encore. Mais elle pensait aux brèches de la haie, au mur bas du potager, si facile à sauter, à tous les points faibles de la clôture comme à autant d'entrées possibles pour l'ennemi. L'ennemi!... elle en était venue là, à le redouter comme un criminel. Et ses doigts se crispaient; elle sentait dans son cœur un mélange douloureux de terreur et de pitié.

Où était-il maintenant?... dans quelque trou de forêt, torturé par la faim, farouche comme un loup poursuivi. Elle se désespéra, s'indigna qu'on ne l'eût pas retrouvé. On avait mal cherché! Elle eut un mouvement de colère, se leva. Sa main repoussait sa chaise violemment. Ou bien alors il était mort : elle le voyait déjà cadavre à demi dévoré par les renards sous les branches basses d'un fourré. Ou le coupeur d'osier ne s'était pas trompé? Son corps décomposé, flottant à la dérive, était venu se perdre dans quelque marécage, et pourrissait lentement au milieu des roseaux.

Elle eut un sursaut affreux de désespoir. Ses ongles griffèrent son front. Elle ne pouvait pas pleurer. Oh! ne pas savoir!... ne pas savoir!... Et même, s'il vivait encore, se dire qu'il était devenu comme une bête!... lui... lui... Et elle se rappelait l'ivresse des premiers temps de leur mariage, quel

jeune et beau gars il faisait jusqu'au jour de cette chute malheureuse. Elle vint appuyer sa figure contre la vitre. Oui, c'était un soir comme celui-ci, où le ciel était couleur de sang. On finissait les meules. Elle le voyait encore quand on l'avait rapporté tout blême, sur une voiture.

Mais un bruit soudain résonnait au dehors. Elle se pencha, retenant son souffle. Des coups sourds ébranlaient la grande porte. Les chiens hurlaient dressés contre le vantail.

Une peur l'immobilisa : Qui pouvait venir à cette heure tardive? l'oncle Jouglant? mais non, il n'arrivait jamais si tard, et d'ailleurs la tante était depuis huit jours garrottée sur son lit par une crise de rhumatismes et ne voulait pas qu'on la quittât. Alors?... elle frissonna. *Si c'était lui?...* Sa tête tourna, ses mains s'agrippèrent aux rideaux. Puis une inspiration subite la traversa : les chiens n'aboieraient pas si fort, *si c'était lui* : ils auraient flairé leur maître et se seraient tus. Alors un désir subit de certitude la jeta hors de la maison.

Elle courut au portail, apaisa les chiens et cria :

— Qui est là?...

De l'autre côté une voix timide et rauque répondit, qu'elle ne reconnut pas d'abord :

— C'est moi, la patronne, c'est moi... vous savez ben... l'Breton...

Elle fut tout d'un coup rassurée. Une joie soudaine l'envahit à sentir devant elle quelqu'un de connaissance. Elle rattacha les chiens, entr'ouvrit la porte. Le Breton se tenait sur le seuil, un paquet sous le bras. Elle devina dans son regard une crainte d'être mal accueilli. Mais elle le rassurait d'un sourire, devenue joyeuse subitement devant le secours inattendu.

— Entrez... entrez donc, mon garçon.

Elle le poussa, bien qu'il s'en défendît, jusque dans la cuisine. Et elle l'interrogeait, tâchait de le rassurer, dans un brusque désir d'expansion après son long mutisme solitaire.

Mais lui demeurait gêné, restait debout, sa casquette sur la tête, portant le poids de son corps d'une jambe sur l'autre. Il se faisait arracher une à une des phrases courtes.

— Eh ben... voilà... j'osais point... j'pensais p'têt' qu'on m'en voulait 'core... à cause de l'autre fois... Puis... j'suis sans place à c't heure. On a fini d'engranger hier... à la ferme

du Bocage, où j'étais... Et puis, j'entre au service le deux d'octobre... alors j'me suis dit que p't-êt... la patronne ne m' refus'rait pas un peu d'ouvrage jusque-là...

Elle l'écoutait en songeant au passé, à ce malheureux que son mari, dans une de ses premières crises, avait renvoyé brutalement et sans motif. Il n'était pas fautif, ce pauvre gars. Ne serait-ce pas le moment de le dédommager un peu? Justement il y avait bien du travail en retard. L'oncle, la dernière fois qu'il était venu, avait grogné, prétendu qu'il faudrait prendre un homme en supplément pour faire les déchaumages. Et puis, sans vouloir peut-être se l'avouer, elle était poussée à lui dire de rester, afin de conserver quelqu'un auprès d'elle dans l'effrayante solitude de la ferme.

Elle l'embaucha donc et il parut content. Puis, comme les cendres de la nuit commençaient à s'épaissir dans la pièce, elle alluma la lampe suspendue au plafond, qui, quelque temps, balança sur les murs son ombre écartelée. Enfin elle ranima le feu et prépara le souper. Cependant il alla déposer ses hardes aux écuries, sépara deux chevaux qui se battaient et revint dans la cuisine pour s'attabler.

Elle le servit silencieusement, mais elle ne mangeait pas, prétextant une douleur d'estomac. En réalité, depuis quelque temps, une angoisse atroce, inexplicable, s'insinuait en elle peu à peu, lui tordait les entrailles et lui serrait la gorge, au point qu'elle n'aurait pu avaler une bouchée.

En outre une espèce d'impatience l'énervait. A chaque instant, elle levait les yeux vers l'horloge, qui hachait lentement les minutes, à petits coups espacés. Cette étrange exaltation avait commencé à la prendre vers huit heures du soir, au moment où le Breton s'était mis à souper, et depuis ce moment elle ne pouvait tenir en place, allait et venait dans la cuisine avec un affolement qui grandissait. On aurait cru qu'elle pressentait comme une approche mystérieuse.

L'homme la regardait en dessous, un peu inquiet, tout en mâchant tranquillement sa pitance. Enfin il eut fini, ferma son couteau avec un bruit sec qui la fit sursauter, et se leva en se passant la manche sur la bouche.

— Hé ben... la patronne — commença-t-il — j'vas vous souhaiter le bonsoir... aller voir les bêtes et puis m'coucher...

Et il étendait déjà la main vers la porte.

Mais elle leva vers lui un regard désespéré, s'élança pour lui barrer la sortie, s'accrocha à son épaule, et lui cria, haletante, hors d'elle-même :

— Reste... Reste ici... j't'en prie...

Lui demeurait interloqué. Il regarda un moment cette femme à la poitrine frémissante qui murmurait vers lui cette supplication... Un sourire imperceptible passa sur ses lèvres : il restait muet, hésitant.

Mais elle avait deviné l'idée mauvaise qui venait de se dresser en lui. Elle chuchota encore défaillante, et la figure tellement décomposée qu'il redevint grave, subitement :

— J'te demande pas ça pour c'que tu crois... entends-tu, Breton... Je sais c'que tu penses... je sais c'que les autres diraient s'ils te savaient là... mais, écoute-moi... j't'en conjure... Tu connais toute l'histoire... avoue-le... *il* est échappé... on n'a pas pu le reprendre... et s'*il* revient... *il me tuera*... eh bien... ce soir... *je sens qu'il vient*... je le sens, j'en suis sûr... il arrive, il approche... et j'ai peur!... j'ai peur!... j'ai peur!... Reste ici!...

Des sanglots entrecoupaient sa voix. Elle se cramponnait à lui, comme folle. Alors, à son tour, il eut dans son âme fruste un peu d'effroi. Il tenta de la calmer, de la faire asseoir, et ses grosses mains maladroites l'accotèrent sur une chaise. Il la tranquillisa, promit de ne pas la laisser et s'assit à son tour près de la cheminée où le feu s'éteignait.

Le temps s'accumula, seconde par seconde, martelée par l'horloge. La femme, renfoncée dans un coin sombre, s'y blottissait comme pour se cacher. On l'entendait haleter sous le poids de cette appréhension, qui semblait écraser tout son corps. Lui restait hébété devant cette crise nerveuse, un peu las en même temps. Puis cette atmosphère de peur pesait aussi sur tout son être, lui causait également une anxiété indéfinie et il n'osait remuer dans la crainte de déchaîner de nouveaux cris.

Dix heures sonnèrent à coups sourds, puis le silence se reforma. Mais la femme, soudain, s'était dressée, et son doigt désignait la fenêtre : « Là! là!... » Elle balbutiait. Le Breton se retourna subitement ahuri. Pourtant on ne distinguait rien, rien

que la clarté froide de la lune à son lever qui glissait le long des carreaux de la fenêtre. Et la femme, qui frémissait, expliqua :

— J'ai vu... j'ai vu là... comme une ombre... comme une tête...

Le Breton se leva, ouvrit la porte malgré ses protestations, jeta un coup d'œil dans la nuit déserte. Il revint se rasseoir en haussant les épaules, après avoir toutefois repoussé les verrous. Mais la femme restait toujours terrorisée, les dents claquantes, ses mains serrées entre les genoux. Et lui, de son côté, s'effarait de plus en plus, pensant qu'elle était en train de perdre sa raison.

De longues minutes encore se traînèrent. Vers la demie avant onze heures, les chiens, calmes jusque-là, aboyèrent violemment du côté du portail. Puis, finalement exaspérés, ils se ruèrent le long du mur, jusque dans le pâtis, derrière la maison. On les entendit hurler rageusement, quelque temps. Puis tout à coup ils se turent. On perçut le trottinement sec de leurs pattes sur le gravier de la cour, et le Breton, qui s'était approché de la vitre, les aperçut qui rentraient, tout penauds, dans leurs niches, la queue entre les jambes.

Mais la femme chuchotait, comme si elle avait eu peur du son même de sa voix :

— Les as-tu écoutés ?... les as-tu écoutés ?...

Et lui répondait :

— Mais oui, la patronne, mais oui... mais vous voyez bien... qu'ils n'aboient plus...

Elle répétait à mots entrecoupés : « Ils n'aboient plus... ils n'aboient plus ». On aurait cru que ce fait la glaçait davantage. Elle se raidissait comme si ses membres étaient bandés par une catalepsie, et ses yeux se dilataient horriblement. Enfin, ce fut à peine si elle put encore prononcer ces deux mots :

— J'entends marcher... j'entends marcher...

Mais le Breton incrédule secouait la tête, tentait encore une fois de l'apaiser :

— Allons, la patronne, allons... faut pas vous émouvoir comme ça.

Pourtant une terreur inexplicable le gagnait lui même, si

bien qu'il baissa le ton pour chuchoter cette phrase. Instinctivement, son oreille se tendait vers la cour.

Et *il entendit,* lui aussi. C'était le long de la maison comme le frôlement d'un pas, un traînement de pieds fatigués, à peine perceptible. Il coula un regard apeuré à travers la fenêtre, mais on ne pouvait rien démêler dans le brouillard lunaire. Alors il se remit sur sa chaise, tâcha de mentir, prétexta le gémissement du vent ou un craquement de bois. Mais la femme déjà ne l'écoutait plus, emprisonnée dans le gangue rigide de l'horreur.

Puis de nouveau le pas résonna, mais cette fois plus fort et plus près. Il retentissait maintenant, précis et régulier. On aurait cru à la lente allée et venue d'un gardien invisible.

A la fin, le Breton n'y tint plus. Une colère subite balaya sa terreur. Malgré les hurlements de la femme, il courut vers la porte, ouvrit le vantail du haut. Mais comme il allait se pencher au dehors pour mieux voir, une main brutale, jaillissant de la nuit, le repoussa, et un grand corps bondissant par-dessus le battant resté fermé, retomba debout à l'intérieur.

C'était le fou, dont la haute taille se dressait devant leurs yeux épouvantés. Son crâne, qu'une ombre prolongeait, semblait presque atteindre le plafond. Ses épaules barraient l'ouverture du chambranle et ses bras en croix, aux mains énormes aux doigts écarquillés, qu'il appliquait au mur, faisaient paraître sa maigreur encore plus effrayante. Mais, à cause de l'abat-jour de la lampe, on distinguait mal sa figure. Sa barbe, qui pendait en flocons embrouillés, lui mangeait la moitié du visage. Seules luisaient dans la pénombre deux prunelles fulgurantes. Aucune parole distincte ne sortait de sa bouche, mais seulement une sorte de ricanement saccadé, « ha... ha... ha... ha », qu'il émettait continuellement avec effort, comme une respiration de bête forcée.

La femme et le Breton le regardaient pétrifiés, sans oser un mouvement, comme si le moindre geste avait dû déchaîner sa colère. Il ahana ainsi, le dos contre la porte, pendant un long moment qui leur parut interminable. Puis ils le virent tout à coup se détourner, refermer le battant, se baisser d'un mouvement souple et remettre les verrous.

Il traversa la salle sans paraître faire attention à eux, alla vers le buffet, l'ouvrit avec violence, en tira une miche dans laquelle il mordit avec une voracité farouche.

Blottis chacun dans une encoignure de la pièce, ils écoutaient le claquement de ses mâchoires qui broyaient le pain et le bruit d'engloutissement que faisait son gosier. Puis, s'étant repu, il bouscula de nouveau des objets dans l'armoire, trouva un pichet vide qu'il flaira et qu'il envoya s'écraser sur le carrelage. Il cherchait à boire : sa langue sèche frôlait ses lèvres boursouflées par la fièvre.

Alors la femme comprit son désir. Maintenant qu'elle était en face de la terrible réalité, un étrange sang-froid paraissait l'envahir. Elle se leva donc, s'approcha du fou craintivement, lui toucha l'épaule. Mais il la repoussa d'une bourrade brutale. Elle fut lancée contre le mur où elle resta plaquée un moment, les bras écartés du corps et le souffle coupé.

Du coin obscur où il se dissimulait, le Breton chuchota :

— Prenez garde à vous... faut pas l'contrarier...

S'étant un peu remise, elle se glissa dans la pièce à côté, revint avec une cruche pleine qu'elle posa sur la table.

Le fou avait senti l'odeur piquante du cidre. Il s'avança, souleva le pot. On perçut le grincement de ses dents contre le grès et le gargouillement du liquide dans sa gorge. Il avalait avec une telle précipitation qu'un ruisseau mousseux, coulant du goulot trop étroit, éclaboussait le pavé.

Puis il eut fini. Alors il rôda, hésitant tout autour de la cuisine. Ses mains de brute s'ouvraient et se fermaient convulsivement, et il répétait toujours cet éternel « ha... ha... ha... ha » qui glaçait les deux autres comme s'ils avaient entendu un râle. Il marcha ainsi en cercle quelque temps. Puis il s'arrêta devant sa femme, qui, affaissée sur une chaise, restait maintenant stupide et sans bouger. Ses bras se levèrent, un rictus découvrit ses gencives. Il était là, faisant peser sur elle l'effroyable menace de ses paumes entr'ouvertes.

Alors le Breton, instinctivement, cria :

— Levez-vous!... la patronne... levez-vous!...

Mais le son de cette voix avait frappé le fou. Il vira soudainement sur lui-même, dardant le feu de ses regards sur l'homme qui tremblait désormais, tâchait de se cacher dans

l'ombre. Mais c'était trop tard : le fou l'avait reconnu à son intonation. Sa colère se précisa soudain. Il bondit vers lui avec des cris épouvantables.

Le Breton, en courant tout autour de la pièce, tenta de l'esquiver. Ils furent un moment tous les deux comme deux bêtes qui se poursuivent. L'échine courbée, les yeux méfiants, ils essayaient réciproquement des feintes. Et la femme qui tremblait, accrochée à l'angle de la cheminée, n'osait intervenir.

Mais le fou enrageait de ne pouvoir saisir son ennemi. A un moment, ses pieds butèrent contre un banc. Alors il se baissa, le prit à deux mains et voulut asséner un coup terrible. Mais le banc, dressé ainsi de toute sa hauteur, raclait le plâtre du plafond et, trop long, le gênait dans ses mouvements. Il se rua quand même pour tâcher d'atteindre son adversaire et de l'écraser contre le mur. Dans ce brusque sursaut il atteignit la lampe suspendue, qui, volant en éclats, s'éteignit.

Ils furent ensevelis tous les trois dans une épaisse obscurité. Le fou, d'abord stupéfait, avait laissé tomber son arme. Mais de nouveaux transports le reprirent bientôt. Il se jeta au travers de la chambre, brisant tout. On entendit les meubles s'effondrer avec des craquements de fibres éclatées. Toute la vaisselle croula du dressoir en cascade retentissante, et l'horloge, elle-même culbutée, se mit à sonner des heures incohérentes.

Cependant le Breton s'efforçait de rejoindre la femme. Malgré les ténèbres il la trouva enfin, lui prit le bras, en murmurant :

— V'nez vite.., la patronne, v'nez vite... par la fenêtre de la laiterie.

Tandis que l'énergumène s'empêtrait en hurlant dans ces débris accumulés, ils se glissèrent dans la pièce à côté. Le Breton ouvrit la croisée tout doucement, l'escalada d'un saut, puis empoignant la femme, que ses jupes gênaient, il l'aida pour franchir l'appui.

Ils étaient maintenant tous les deux dans la cour éclairée par la lune. On n'entendait plus le fou : sans doute tâchait-il lui aussi de découvrir une issue. Alors ils coururent tout de suite vers la grange dont la grande porte se détachait en noir

sur le mur blanc. Pendant que leurs mains tâtonnaient autour de la serrure, des cris éclatèrent soudain sur le seuil de la maison. C'était l'autre qui, s'étant aperçu de leur fuite, les cherchait.

Enfin une dernière poussée leur livra l'entrée de ce refuge. Tout de suite ils rabattirent les vantaux et le Breton remit la barre prestement, mais il s'aperçut avec terreur que les fermetures branlaient.

Déjà on entendait les clameurs du fou qui errait le long des bâtiments. Alors le Breton murmura :

— Faut vous cacher, la patronne... dans la paille... et n'bougez pas surtout... S'il s'attaque à la porte et que la porte cède... j'ai là de quoi l'arrêter.

Ses doigts venaient de tâter contre le mur une liure de charrette accrochée à un clou. Il la prit, la lova autour de son bras gauche et en garda un bout dans sa main droite.

Mais la femme restait à côté de lui, tout hébétée. Il répéta :

— Cachez-vous... cachez-vous donc... Bon sang... vous m'embarrasseriez.

Alors, comme elle hésitait devant l'amoncellement des gerbes, il prit une fourche, la planta au milieu. Elle en saisit le manche et se hissa par ce moyen jusqu'au sommet du tas, où elle se laissa tomber, s'aplatit comme morte.

L'insensé, pendant ce temps, continuait ses recherches. Il pénétra dans l'écurie, fouailla les chevaux qui ruèrent, effrayés. Puis il ressortit, longea le mur et, rencontrant la porte de la grange, voulut l'ouvrir. Elle résistait. Alors il devina qu'*ils* étaient là. Et il *les* injuria en proférant des menaces effroyables. A coups de pieds, à coups de poings, il frappa dans les panneaux épais. Ils ne cédaient pas encore. Alors il se replia sur lui-même comme s'il avait voulu rassembler toutes ses forces. Le Breton, qui l'épiait à travers une fente du bois, le vit reculer un peu comme pour prendre son élan. Il n'eut que le temps de se jeter en arrière : la porte s'effondrait avec un craquement formidable, et le fou, projeté par la détente de ses muscles, roulait sur le sol devant lui.

Alors le Breton se précipita, déroulant sa corde pour tâcher de le lier. Mais déjà l'autre se relevait, écumant, fonçait sur lui, le renversait, et ses mains énormes palpaient son corps, cherchant à l'étrangler.

Un effort désespéré arracha pourtant le malheureux à cette étreinte abominable. Il courut, en criant :

— La fourche!... la patronne!... jetez-moi la fourche!... jetez-moi la fourche!...

Mais elle ne répondait pas. Sur le monceau de gerbes où elle était couchée, elle haletait maintenant, dans une atroce incertitude. Ses mains tâtaient les pointes d'acier aigu à côté d'elle... ces pointes qui s'enfonceraient dans le corps de son homme... Non... non... elle ne pouvait pas... elle ne pouvait pas... Et pourtant le gars clamait toujours d'une voix suppliante :

— La fourche... jetez-moi la fourche...

Ses poings se crispèrent sur ses oreilles... elle souhaita mourir pour échapper à ce supplice.

Le Breton, n'ayant pas d'armes, s'efforçait à s'évader de la grange, mais l'autre prêt à bondir lui barrait l'ouverture de la porte. Il fit une feinte, tenta de détourner son attention par un brusque crochet, puis voulut s'échapper. Mais le fou avait compris son manège : il se baissa rapidement, arracha une traverse brisée, dont il lui envoya un coup terrible sur le front. Le malheureux chancela, en poussant un cri horrible, puis dans un dernier sursaut, pour éviter ces mains prêtes à l'enserrer, il bondit au travers du seuil, s'en alla tomber un peu plus loin sur les cailloux de la cour.

Alors le fou ne pensa plus à lui. Mais l'idée de sa femme lui revint, et il se mit à la chercher en grognant de colère.

Tapie entre deux gerbes, elle l'écoutait qui fouillait partout avec violence. Puis comme il ne trouvait rien, il voulut monter jusqu'en haut. Il grimpa, se hissa, en s'accrochant aux poutres. Il fut enfin sur le sommet de la meule.

Maintenant elle l'entendait piétiner lourdement dans la paille qui craquait sous son poids... il approchait... il approchait... Alors elle se dressa devant l'inévitable...

Les coqs chantaient sur le plateau de Saint-Aubin dans la fraîcheur matutinale, quand les hommes rentrèrent par la brèche de la haie. Une pesante ivresse les faisait tituber. Ils se bousculaient en tâtonnant pour retrouver le chemin de leurs lits.

Comme ils traversaient la cour, un bruit inattendu leur arriva soudain. Ils s'arrêtèrent en vacillant sur leurs jambes molles : c'était comme le son d'une voix étrange qui chantait à tue-tête. Un ahurissement les prit et le vieux charretier grommela :

— C'est-il qu'elle fait la fête aussi, la patronne?... s'embête pas, alors, avec son particulier...

Une secousse les remit en marche. Instinctivement ils allaient vers ce chant qui semblait provenir de la grange. Maintenant on le distinguait mieux. Des paroles leur venaient par bouffées : on aurait dit des résonances de syllabes latines. L'un des commis hoqueta :

— Nom de d'là... on croirait que c'est les vêpres à c't'heure.

Mais au même moment il buta contre une masse confuse, s'effondra, tandis que les camarades s'esclaffaient. Il se releva en jurant, se pencha un peu, reconnut une silhouette couchée et bredouilla :

— En v'la encore un qu'a son compte...

Et ses mains palpaient ce corps étendu qui geignait faiblement. Mais soudain il retira ses doigts, les approcha de ses yeux. Il eut un cri :

— Quoi que c'est! quoi que c'est!...

Pendant ce temps les autres avaient remarqué sur le bâtiment blanc cette porte grand'ouverte. Ils s'avancèrent, en titubant, jusqu'au seuil, où une horreur subite les immobilisa.

En face d'eux, sur le pavé de l'aire, gisait le corps de la femme étranglée. Et au-dessus d'elle, juché sur une poutre du toit, le fou, qui s'était mis tout nu, continuait de hurler. Un délire mystique embrasait son cerveau. Ses pupilles se dilataient sur un rais de soleil qui filtrait par une fente des tuiles. Et c'était tout son passé de chantrerie qui lui revenait, tandis qu'il vociférait sur un ton triomphal :

Quid est tibi, mare, quod fugisti? et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?

Montes, exultastis sicut arietes? et, colles, sicut agni ovium?

PAUL-VICTOR DUCHEMIN

LA GRANDEUR DU SOUDAN

Après avoir quitté Saint-Louis, ses plages où la volute du flot atlantique se broie contre les pieds joyeux de la marmaille nègre, sa belle avenue populeuse, ses places aux palmiers géants, son marché où se groupent les vingt races du Sahara et du Sénégal, toute une foule à grands plis qui rend très active la capitale de notre vieille colonie en pleine prospérité, le vapeur bat, de ses aubes, les eaux du large fleuve entre la Mauritanie aride et le Tekrour cultivé, entre les dunes stériles du nord et les terres fertiles du centre, entre le Sahel, pays des Berbères, des Sémites méditerranéens, et le Walo, patrie des Ouoloffs. Ceux-ci, depuis notre pacification, repassèrent sur la rive maure pour y cultiver. Mille statues de bronze piochent le limon du fleuve, aussitôt qu'il décroît. Le poste de Dagana, ses constructions grises surgissent, devant les cubes de ses maisons indigènes, non loin du vieux Richard-Toll, un de nos premiers comptoirs normands (1580). On rencontre le paquebot allant de Kayes à Saint-Louis. Il est flanqué de chalands où bivouaquent d'allègres tirailleurs en partance pour les aventures du Maroc. Il y a des palmiers obliques sur les berges roses. Les théories de femmes trottinent entre leurs ailes de cotonnade bleue, le long de la rive, sous les calebasses chargeant leurs nattes mêlées aux pièces d'argent, aux anneaux d'ivoire, aux grains de corail.

Des Sémites, peut-être juifs, et alors émigrés d'Égypte en Cyrénaïque, au temps de Moÿse, après leur dispersion, vers l'Ouest africain comme vers l'Est asiatique, par le Pharaon de la Mer Rouge, d'autres peut-être venus de Tyr en Carthage avec Didon, d'autres encore exilés de Syrie en Tripolitaine par les Ptolémées lors de rebellions, enfin successivement chassés du nord par l'invasion romaine, le christianisme militant des Byzantins, l'islamisme fanatique des Arabes, auraient pu, du IIe siècle av. J.-C. au VIIe ap. J.-C., fonder, au cœur de la Mauritanie, le premier empire sonniké, l'empire de Ghana. Attiré du Sud nigérien par la prospérité, par la richesse de cette patrie, un second afflux du peuple Sonniké (Sarocolés) déposséda les Sémites peuhls, qui durent, en partie, se retirer jusqu'au Sénégal. Ils s'y mêlèrent aux Ouoloffs et aux Toucouleurs du Tekrour. Et si bien que l'un des princes étrangers, Ismaïl, hérita de la souveraineté du Tekrour, à Podor. Ses compatriotes la gardèrent jusqu'au XIe siècle. Finesse intellectuelle, science pastorale et civilisation méditerranéenne de cette race punique, talents agricoles et commerciaux, noblesse orgueilleuse des autochtones, cela forme l'âme toucouleure des temps modernes. Au XVIIe siècle, les éléphants très nombreux, les enrichissaient de leur ivoire que les Maures portaient à la côte. Les Toucouleurs détenaient la fameuse Isle à Morfil, qui s'étend de Podor à Saldé, ceinte par les cours du Sénégal et du marigot de Doué.

Ces hypothèses furent scientifiquement établies et, pour la plupart, conduites vers l'exactitude grâce aux admirables travaux de M. Maurice Delafosse qui, collaborant avec M. Houdas, l'érudit philologue, et M. H. Gaden, a su reconstituer cet ensemble de vérités historiques, dans ses livres sur la civilisation du Haut-Sénégal-Niger, dans son recueil, *Chroniques du Fouta Sénégalais*, dans sa traduction et ses commentaires du Tarik El-Fettach. Œuvres singulièrement et puissamment révélatrices.

A Podor, dans l'ancienne factorerie de « l'Isle à Morfil » célèbre encore par son commerce de gommes apparaissait, naguère, un jeune prince de l'Adrar, Ould Aïda. Prisonnier de nos capitaines, il vivait sur un tapis dans un coin de la cour sablonneuse jadis réservée par les traitants aux vendeurs

d'esclaves et de butin. Ses familiers aux grandes chevelures et aux façons de bergers virgiliens, le suivaient dehors, cortège de poète, sous les arbres superbes ombrageant les magasins, et le bord du fleuve. Au milieu de la cité blonde, de sombres athlètes luttent, au clair de lune, pour la foule circulaire, blanche et bleue, qui les encourage de ses tambours grondants, de ses flûtes sonores, de ses mains battantes, de ses rires clairs parmi les masques obscurs. Cette liesse fête le triomphe, au ciel, de la Tanit carthaginoise. Cependant les exploits de nos guerres libératrices sont contés par ceux qui, administrateurs, officiers, y gagnèrent leurs croix. Lors de la dernière expédition un capitaine, blessé par quatre balles en la tête, demeura sur son dromadaire. Il mourut en selle dans les bras de son tirailleur, le cinquième jour. On salue de ces héros dans l'antique maison de la Compagnie Normande. Autour du rôti de phocochère, à la lumière de l'acétylène, dans une salle, nos chevaliers en tenue blanche instruisent de leur œuvre le passant de France.

Ainsi que les Ouoloffs, les Toucouleurs rapatriés, grâce à la protection de notre drapeau, sur la rive nord du Sénégal, profitent, en novembre, du limon qu'abandonne la décrue des eaux pour y planter, tout nus, bêches en main, le tabac, le riz, les légumes. Les voyageurs du XVIIe siècle remarquaient déjà l'extrême habileté des villageois, au Sénégal comme au Soudan. Les sillons, les semis des « lougans » sont faits avec une méthode que beaucoup de nos cultivateurs imiteraient avec profit; beaucoup, sinon tous. Pour ce qui concerne le tabac, par exemple, jamais en France, sauf dans les jardins d'agronomie officielle, cette solanée ne fut l'objet de soins aussi méticuleux, intelligents, efficaces. Dans les villages du Niger même, sur sa levée de terre entourée de quatre rigoles que la calebasse du paysan arrose à des heures précises, chaque tige adulte ferait figure dans nos concours agricoles. Le mil atteint, au Sénégal, et fréquemment, une hauteur de trois mètres, parfois quatre. On en a mesuré de cinq mètres, dit-on. Vers le poste de Boghé, sur la rive nord du Sénégal, le Toucouleur cultive, pour cette graine à couscouss, une zone large de vingt kilomètres, jusqu'aux sables mêmes de la Mauritanie. Richesse nourricière que notre

action de libérateurs assure à ces races laborieuses, auparavant razziées sur les deux rives, tous les quatre ou cinq ans. Après cette phase de répit, les Maures jugeaient le moment opportun pour trouver les silos et les greniers remplis à nouveau, les enfants devenus filles et adolescents, donc vendables, le troupeau reconstitué, les étoffes retissées, l'ivoire recueilli depuis la dernière incursion, le dernier massacre, le dernier incendie, le dernier pillage, les derniers rapts. Ils recommençaient.

Une partie de la nation toucouleure, islamisée par ces Maures esclavagistes, et partageant leur furie, opposa de superbes résistances aux officiers de Faidherbe. Il faut voir ces cavaliers solides, trapus, accourir sur leurs petits chevaux à longues queues, à longues crinières, bondir avec eux dans les broussailles, en maniant les fusils et les lances de la fantasia. Parmi les draperies de leur échine, danse le grand chapeau conique de vannerie fine, gloire indéniable de leurs artisans, et qui pend au cou par une large jugulaire de cuir accrue de glands successifs. Au galop, les étoffes blanches, bleues, brunes se gonflent, claquent sur le dos, sur les flancs du centaure. Les guerriers montrent des visages sombres, légèrement barbus, et très noirs avec des yeux ardents, un nez presque droit. Les poignets comme les chevilles sont fins. Ces magnifiques soldats, fanatisés par El. Hadj Omar et craignant pour leurs profits de négriers, attaquèrent tous nos postes du haut Sénégal en 1854, puis convièrent nos Ouoloffs de Saint-Louis à la révolte. Signal d'une guerre qui dura jusqu'en 1860, horriblement cruelle.

A l'arrivée de notre vapeur, l'escadron, fils de nos anciens ennemis, caracole maintenant, fusille l'air, simule l'attaque, bondit, fuit et revient dans un chatoiement de couleurs romantiques pour un futur Delacroix. C'est une des merveilleuses images que la promenade fluviale peut déployer aux yeux des Européens.

Dès ce point, Boghé, on apprécie l'intelligence de notre organisation. La résidence et la poste, deux édifices roses en banco, limitent l'esplanade sablonneuse où l'on débarque. Ils ont très bon air en leur architecture simple, purs rectangles que des arcades ajourent au rez-de-chaussée comme à l'étage. Des nattes protègent, à la porte, l'intérieur des salles blanches

éventées par la pankha. L'administrateur est un homme jeune, modeste autant qu'instruit. Il semble connaître à fond son petit empire. Des sous-officiers le secondent qui n'ont rien perdu ici de leur allure militaire fort correcte, malgré les habitudes imposées par les chaleurs, de mars à septembre. Vêtus de blanc, ils se hâtent autant que les Toucouleurs simulant les aventures de la guerre sous les yeux de leurs femmes. Elles restent immobiles, prestigieuses en leurs plis bleus, la tête chargée d'étoffes, le visage sous la voilette, et les tempes ornées de grosses boules d'ambre qui pendent, par trois, contre chaque joue de bistre. Au col, de lourds bijoux en or filigrané fixent les draperies. Ils resplendissent sous les lèvres épaisses, sous les regards orgueilleux. Pendant le ballet, ces dames, en cadence, frappent leurs mains longues, tandis que la protagoniste trépigne et piétine, selon les rythmes de l'orchestre accroupi derrière ses tambours en forme de tonnelets, derrière ses calebasses sonores, et ses balafons. Très artiste la danseuse vole entre ses ailes d'azur. Elle se penche, entre ses boules d'ambre et ses tresses. Elle imite l'oiseau effleurant la surface du fleuve. Elle tourbillonne comme le sable dans le simoun. Devant elle, vêtu de grelots et de lanières, un griot tape vivement le parchemin tendu sur l'orifice d'un cylindre en bois. De ses regards dardés, cet hypnotiseur fixe, sans ciller même, les yeux magnétisés de la ballerine. Il active sa furieuse musique afin que la femme trépigne avec plus de frénésie. Spectacle très étrange, angoissant, que l'émulation de ces deux êtres face à face, l'un contre l'autre. Par instants, accroupis tous deux, ils se pénètrent de leurs volontés, comme pour décupler les forces de l'une en les mariant aux forces de l'autre. Leur « transe », comme on disait jadis, se perpétue ainsi dans la poussière soulevée du sable qui brille au soleil. Cependant le cercle des dames bleues, ornées par les bijoux de Carthage, frappe dans ses mains brunes aux ongles rougis de henné. Une vision de l'antique à l'ombre de saules martancema.

Cette population atteste là, par l'un des siens, le loyalisme de sa gratitude. Son chef a, sous le fez, un profil de satyre ardent. Au fond de ces yeux caves, l'intelligence veille. Soudain elle s'élance, se manifeste avec la parole française la plus

claire, la plus courtoise. Maintes fois, ce guerrier de haute taille combattit dans nos rangs. A Rhasserent, où un homme de grande valeur, le commandant Bablon, fut tué, Baiha Biram sauva le détachement. Il dispersa l'ennemi après vingt-quatre heures de lutte. Lui, avait, depuis le début de l'engagement, une main blessée, en lambeaux. Sur son manteau sombre brille la croix fort méritée de notre Légion d'Honneur. Ce chevalier administre la moitié du cercle de Boghé, selon nos méthodes civilisatrices. Il rassemble des documents nécessaires à l'histoire de son pays. Jamais plus vivante ni plus franche figure ne désigna une âme droite et valeureuse.

Si, pour une heure de chasse, le bateau s'arrête un peu plus en amont, à Cascas, toute une ville de chaumières tassées se présente à la flânerie. Ici se tient un marché de l'indigo cultivé dans les environs, échangé contre la bimbeloterie européenne, les perles de verres, les miroirs de poche, le pétrole, les toges de coton. Les noirs Ouoloffs de Saint-Louis apportent cela dans leurs pirogues. Ils parlent notre langue. Sur le caractère avide et grinchu de leurs femmes, ils prodiguent aisément les plaisanteries de nos vaudevillistes. Puis, craignant d'avoir offensé la voyageuse, ces gens bien élevés courrent derrière elle, la rattrapent très loin, lui offrent, en excuse, un œuf d'autruche, ou toute autre bagatelle. Trait d'une galanterie vraiment délicate.

Le télégraphiste, noir aussi comme le fer, habite une case confortable avec son appareil, son lit à moustiquaire de gaze, son fauteuil, sa table à tiroirs. C'est, en toge d'azur, un gros monsieur raisonnable et obligeant. Ailleurs, dans sa factorerie, l'agent d'une Société coloniale a ses chevaux, ses magasins remplis de photophores, de marmites, de cotonnades. Les machines à coudre fonctionnent sous les doigts et les pieds de jeunes Toucouleurs qui piquent des boubous, sur commande. Familiers, de très petits oiseaux rouges entrent et sortent par les portes. Ils sautillent sur les ballots, sur les sacs de riz et de mil. Et cela est une cité purement indigène. Les vapeurs ne font pas escale d'ordinaire. A l'intérieur des claies entourant les quatre chaumières d'une même ferme. Des adolescentes, nues sous leurs cimiers de cheveux, pilent les graines du couscous. Elles lèvent au ciel, puis lancent, au fond du mortier, le

tronc de baliveau qui sert de pilon. Les sculpteurs de la Renaissance n'ont pas imaginé des formes plus sveltes, ni plus rondes, ni plus harmonieusement pures que celles de ces bronzes vivants, aux sourires de clarté, à la joie brusque et gentille. Pourtant la fillette rencontrée, vers le détour d'une ruelle, s'épouvantera d'apercevoir un Européen. Elle s'enfuira, criant : « Voilà l'ennemi ! » Et toute la marmaille de fuir, éperdue, pour les rires des villageois apparus au bruit.

Plus loin on peut atterrir en des anses où toute l'école barbote. Dans les fermes, des moutons de race ladoum, à poil ras, hauts comme des ânes, se réfugient derrière les haies. Les tomates pendillent, des fleurs jaunes s'épanouissent, autour de cent cases pointues et enguirlandées joliment de feuilles calebassières. Sur la berge du fleuve les lavandières sont des statues qui luisent au soleil. Elles se courbent. Elles savonnent, tordent le linge. Elles étalent pagnes et boubous sur le sable chaud. La marmaille se débarbouille. La fille, pieusement, fait, sur les reins de sa mère à genoux, mousser le tampon de foin mucilagineux qui nettoie la peau tendue. Que l'on jette du bateau une bouteille vide ! Une charmante enfance se précipite, nage, rivalise, plonge, pour s'emparer de l'aubaine. Comme nos innombrables peintres, en France, perdent leur temps !

Ces jours de navigation sont, en octobre, assez chauds ; mais l'air déplacé par la vitesse du petit vapeur rafraîchit le touriste. Néanmoins il doit garder le casque, même sous la tente du pont, même durant la sieste, allongé dans le rocking-chair ; et cela sous peine d'insolation dangereuse. Cette brise suscitée par la marche diminue fort l'impression de canicule assez constante depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures. Toutefois, en automne, le malaise est bien moindre que celui dont nous souffrons à Paris, pendant les ardeurs de certains juillets, de certains aoûts. Après quatre heures, la température du Sénégal devient agréable. On peut marcher dans le sable des berges, un fusil sous le bras. Les oiseaux de marais valent qu'on les poursuive ; et la fatigue n'excède pas celle de nos chasses en plaine, lors du septembre français. La glace de Saint-Louis dure, si elle est à l'abri, dans une caisse fréquemment arrosée. Du reste, toute boisson exposée au courant

d'air, dans un seau de toile suspendu et plein d'eau, profite du froid relatif que l'évaporation détermine. Avec les quelques gouttes exprimées d'un petit citron vert, le liquide perd toute fadeur. Il désaltère parfaitement. Et la vie d'indolence, à bord du petit navire, procure le délice du repos. Si fréquemment les spectacles pittoresques des rives incitent à l'éloquence, un capitaine, un administrateur érudits. Les maladresses du boy bambara, de l'habile cuisinier dahoméen, la naïveté de leurs remarques, de leur bonne humeur, amusent. L'équipage boso accomplit sa tache avec ponctualité. Ces Ulysses en pantalon turc, en turbans et en babouches montrent quels excellents pilotes ils sont en effet, quels mécaniciens adroits. Point de panne. Les réparations s'exécutent pendant les escales. Couchés à l'avant, contre la roue de timonerie, ceux qui sont de loisir examinent attentivement les couleurs de l'eau. Quand ils devinent le banc de sable déplacé, ils avertissent leur chef qui s'inquiète en son chapeau conique de paille fine. Pour leur soif, la gargoulette de terre poreuse oscille au bout de sa ficelle dans le courant d'air. A l'arrière les palettes de la roue battent l'eau de jade, d'or et de feu. Elles lancent de la fraîcheur avec mille gouttes brillantes retombées dans le fleuve majestueux et courbe, entre ses berges blondes, ses villages fleuris, ses paysans au travail.

Les Toucouleurs payent sans difficulté trois francs d'impôt dans le cercle de Podor, quatre dans le cercle de Gorgol, sur la rive droite. Le fisc encaisse cent mille francs de contribution pour douze mille habitants. Et encore des Peuhls nomades se dérobent-ils aux percepteurs en changeant de territoires derrière leurs magnifiques troupeaux. Quelque peu de ce bétail, des céréales rassemblées puis exportées par un seul commerçant noir déterminent, entre ses mains, un mouvement annuel de 250 000 à 300 000 francs; et cela dans une petite cité comme ce Kaëdi, opulente déjà lors du passage d'André Brüe ou de son agent Le Courbe. En 1697, on y achetait l'ivoire à raison de six sols pour dix livres. Le cuir de bœuf valait quarante sols, un mouton trois sols, un bœuf trente sols. On y voyait des chevaux superbes, des ânes gras, des étoffes adroitement tissées, un peuple de bonne mine.

De même aujourd'hui. La foule qui vous accueille, derrière

son griot à perruque rouge, présente les visages de la prospérité. Il peut s'agiter avec les sonnettes de sa ceinture en cuir écarlate orné de cauries. Il peut trépigner en brandissant une queue de vache, tandis que retentissent les anneaux enfilés dans les lames de métal qui pendent à ses jarretières. Ces signes de plaisir traduisent la gaîté normale de ses compatriotes. Car, en ce pays de cocagne, les filles ont joint à leurs tresses, des pièces d'argent, celles de cinq francs à la racine, celles de quarante et de vingt sous au milieu, celle de dix à l'extrémité de la natte ou de la cadenette. Il y a des musiciens qui grattent la corde de leur guitare. Il y a des poètes pour déclamer vos exploits en tournant autour de vous. Il y a des cavaliers. Ils savent, après un galop furieux arrêté d'un coup de mors cruel qui ensanglante la bouche de l'animal, l'agenouiller en votre honneur. Il y a dans la ville de banco, aux toits de chaume, des ruelles blondes et des portes basses, ouvertes sur l'obscur. On y aperçoit le forgeron accroupi entre ses deux outres-soufflets qu'il presse afin d'activer le feu de bois. Là s'amollit le fer que va battre, sur une petite enclume plantée dans le sable, un Adonis martelant. Ici les tisserands, sous leurs hangars, manœuvrent, avec les orteils, le cadre vertical du métier, cependant que les mains composent les bandes horizontales de l'étoffe. Un travailleur peut achever trois mètres en un jour. Ces bandes larges de quinze centimètres seront cousues ensemble pour faire un pagne. Il coûtera vingt francs à l'élégante qui, vautrée contre terre, et patiente, laisse deux parentes natter menu ses cheveux, préparer la coiffure d'un mois.

Jusqu'ici l'influence égyptienne a pénétré. Le porche d'un notable ressemble à celui des tombeaux pharaoniques. Même obliquité des murailles, derrière la nudité vivace des enfants noirs. Même épaisseur propice à l'ombre que l'angle de soleil vient couper durement sur l'épaule de la Vénus, sur le torse d'ébène. Elle verse le mil d'une calebasse en l'autre. Par des portes que l'on franchit courbé, on s'introduit dans les chambres de nuit fraîche. La gargoulette, le lit de rondins et sa natte de jonc, les coussins en cuir de mouton, rouges et jaunes, avec leurs effilés bruns, meublent la retraite d'argile.

Pour les cinq dames aux grosses lèvres, aux poitrines volu-

mineuses, pour la nouvelle épouse adolescente de quatorze ans, s'étale, sur la terre battue et soigneusement balayée, une fourrure d'agneau mort-né, comme de peluche brune. Chez ces nègres musulmans, la femme trône entre mille égards, le visage tatoué de signes bleus. La somme des bénéfices la pare, sous forme de joyaux puniques et arabes, de parfums français, d'étoffes sénégalaises, de sachets marocains. Tels anneaux de chevilles, en argent, coûtent vingt-cinq louis. Cependant une poire à poudre ménagée dans une corne de taureau montre de simples et belles incrustations d'argent; et il semble qu'un artiste de la Renaissance italienne ait donné ses leçons à l'ouvrier de ce luxe militaire. Le ciseleur est dehors, fier et drapé dans ses bleus. Sous la lèvre, d'abord méprisante, le rire devient cordial. Une paire de babouches jaunes, ses lisérés de peau amarante, les semelles de cuir vert, les arabesques islamiques sobres et brunes, méritent, du cou-de-pied à la pointe, leur place dans une vitrine des Arts décoratifs. Le corroyeur échange son œuvre contre cinq francs vite enfouis dans la toge d'une blancheur intense.

La mosquée a sa pyramide blonde en banco hérissée de bois qui dépassent la surface, comme les gargouilles font saillie hors de l'église gothique. Un mur à merlons angulaires entoure. Bien qu'ils la fréquentent selon le rite, les Toucouleurs et les Soninkés, ainsi que les autres nègres musulmans, observent à leur aise les prescriptions coraniques. La foi en leurs gris-gris cousus dans les sachets de cuir à franges, dans les petits cylindres de peau, dans les scapulaires bariolés, semble autrement forte en leur esprit. Quand, tirailleurs, ces hommes subissent la revue précédant le départ en colonne, l'officier doit réduire à cinq cents grammes le poids de ces sauvegardes, tant ils en accumulent; mais il est peu de soldats pour emporter un coran, ou tout autre signe de l'Islam. Nos administrateurs ont pu craindre, un moment, l'influence des marabouts inspirés par les fanatiques du Maroc, ou par les docteurs enseignant au Caire, dans la mosquée El-Ahzar. L'appréhension n'a guère duré. Récemment, depuis la guerre, nos ennemis de Marakech ont envoyé quelques apôtres sur les rives nord du Sénégal et du Niger. Le résultat fut à peu près nul. Et le fantôme d'un Islam enrôlant nos contradicteurs autour du

croissant se dissipe dans la lumière, chaque jour plus franche, d'un loyalisme sénégalais, d'une gratitude soudanaise prêts à fournir, demain, cinquante mille soldats et plus, pour la défense de notre drapeau commun, celui qui flotte maintenant de Dunkerque au Congo et jusqu'au bout de l'Ouadaï, comme il flotte à la hampe fixée sur le poste de Kaëdi. Avec la colline de l'ouest, cet étroit palais domine de ses arcades roses l'ample scintillement du fleuve, les esplanades sablonneuses, et la cité d'argile, au sud, puis au nord, l'espace de dunes blondes et de ciel bleu, la brousse d'épineux roussis; campagne encore dangereuse. Le capitaine qui commande ne sort jamais de la place sans une escorte de tirailleurs. Sous la chéchia ils ont l'aspect martial, la face sévère. Hauts, sveltes, ils vont, rigides un peu dans leur veste et leur culotte de khaki serrée à la cheville, sur de larges pieds nus. Les sergents français qui les encadrent leur ont tous montré l'exemple du plus noble courage. Et c'est vraiment le meilleur entre les attraits du voyage, celui de converser avec de jeunes héros sans défaillances, de goûter, avec eux, à la coupe du vin natal, à l'essence pétillante de la patrie qu'ils agrandissent.

A Kaëdi, on peut taquiner un anthropophage incontestable. Ce nègre de la Côte d'Ivoire condamné à mort, là-bas, pour avoir, avec ses compagnons, surpris et massacré quelques poseurs de rails, tire la ficelle de la pankha, chez le commandant du cercle. Se souvient-il d'avoir mangé le boy d'un blanc, ce gaillard joufflu au teint d'encre violâtre et qui se carre dans un ample pantalon turc, dans une vieille vareuse d'infanterie coloniale? D'apparence bonasse, il arbore, sur ses cheveux crêpus, un gibus orné d'une étoile en papier de plomb. Déporté au Sénégal après commutation de sa peine, il y gagne son couscouss en éventant, de la pankha, la table du capitaine. Malgré la différence de régime, le cannibale engraisse. Chose pour lui très appréciable; car il arriva malade, émacié, épuisé par de longues nuits dans la brousse infertile, après le forfait. Maintenant il soigne aussi les potagers. Au faîte des murs arrêtant le simoun qui dessèche, il ménage des refuges indispensables pour les précieux destructeurs d'insectes, les lézards jaunes, que dévorerait le corbeau s'ils n'avaient d'abri où se tapir. Grâce à cela, tomates, persil,

aubergines, salades, radis et choux poussent à souhait; honneur du menu quotidien.

L'absence de sa femme, de ses enfants qui demeurent en France, attriste le commandant de la région. Sans un tel chagrin, cet homme sec et hardi, sérieux, ne connaîtrait ici que du bonheur. Il organise de la vie neuve, féconde. Il pacifie les tribus. Il protège les faibles. Il rend la justice en dernier ressort, si les plaideurs contestent les sentences émises par leurs chefs de village, par les tribunaux indigènes. Il crée les routes, les pistes, les marchés avec leurs mercuriales. Il enseigne des cultures faciles. Il multiplie celle de l'indigo. Il combat les épidémies et les épizooties. Rien n'échappe à sa vigilance de soldat, de préfet, de médecin, de diplomate, d'ingénieur, de juge, dans son petit royaume de Gorgol.

Ces figures de Français organisateurs paraissent toutes ici fort captivantes. Jamais missions plus complexes ne furent parachevées avec plus de talent, d'assiduité, de génie synthétique. L'agent des affaires indigènes, tout à fait remarquable, est un ancien rédacteur de l'*Illustration* et du *Petit Journal*. L'obligation de savoir beaucoup de choses diverses prépare excellement le journaliste actif à ces œuvres d'administration.

Un ancien chroniqueur du *Gaulois* gouverne aussi le cercle de Matam, les soixante-dix mille habitants, Toucouleurs qui cultivent les bords du Sénégal, Peuhls nomades dans le désert de Ferlo où les girafes et les éléphants pâturent. L'élégance parisienne installée dans l'édifice du poste est une agréable surprise pour le visiteur enchanté de voir comment le Français s'adapte. Là, madame de Lignères vit avec son mari six mois de l'année sénégalaise, aussi bien qu'en une villa de Chantilly.

Puis commence le pays des chasses aux fauves. Dès que les eaux baissent et que les mares tarissent à l'intérieur, lions, panthères, phacochères, girafes viennent boire au fleuve. Dès novembre et décembre, les sportsmen de France trouvent, pour cinq mille francs de frais environ, les plaisirs que les Anglais payent vingt-cinq, trente mille, et plus, dans les régions de la Haute Égypte, des Grands Lacs. En face de Matam, à 60 kilomètres du Sénégal, dans la Mauritanie, les éléphants ravagent les plantations du poste de M'Bout. On peut en tirer chaque jour. Aux alentours de Matam, on entend

le lion rugir au lever du soleil, et la panthère miauler au crépuscule. L'une avait récemment saisi un bébé sur le dos de la mère qui revenait du fleuve, sa lessive en tête, et qui allait atteindre les cases. Une autre panthère, bondissant par-dessus le gardien de nuit, sans l'éveiller, prit, sur la table du poste, le chien endormi. Les histoires de fauves abondent, contées par de solides jeunes hommes casqués, en tenue blanche, et fort épris de leurs périls. Il apparaît que nos contemporains sont absolument dignes des initiatives et audaces propres aux André Brüe, aux Le Courbe.

Ceux-ci trouvèrent, près de Kaëdi, un peu plus loin, à Gounnel, dès 1697, le meilleur accueil auprès d'un chef peuhl, à turban et à tunique noire, le Seratik. Ils obtinrent l'autorisation d'installer un fort et un comptoir à Guiorel. Accueil fastueux. Magnifiques défilés de cavalerie aux trompettes d'ivoire, aux cymbales de cuivre recouvertes de parchemin. Réceptions chez les « princesses » donatrices de pipes à têtes d'or. Ballets ou folgart, réglés par une hiérarchie démonstrative de seigneurs. Tout un apparat vraiment profus; et témoignage de civilisation respectable. Les collaborateurs d'André Brüe notèrent l'activité de ces Puniques basanés seulement, plus laborieux que les nègres, constructeurs et architectes de véritables édifices, appréciateurs de musique française, de cuirs espagnols, exportateurs habiles de l'or extrait en pays de Galam, et de l'ivoire recueilli, après des chasses méthodiques à l'éléphant, malgré la présence dangereuse d'innombrables lions et autres fauves. L'empire reconnu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, entre les mains de ces hommes basanés et non pas noirs comme l'Ouoloff, hommes qui avaient su résister aux Maures du Sahara comme aux nègres du Soudan, cet empire étonna beaucoup nos ancêtres. Ils ne purent cependant imaginer les origines sémites de ces Peuhls recueillis par les Soninkés de Ghana, puis maîtres de cet empire. Le Courbe remarquait déjà l'adresse des femmes Foulbé pour exploiter la faiblesse de leurs amoureux, et les ruiner en se parant. Aujourd'hui les Célimènes de la même race ont conservé cette adresse. Tels de nos jeunes administrateurs et officiers en firent l'épreuve. Les bouviers peuhls n'ont pas moins conservé leurs talents d'éleveurs. Nul ne sait, comme eux, soigner les troupeaux,

les parquer, les défendre contre les bêtes féroces. On prétend même que ces pasteurs chassent, du bâton, les lions surpris dans les zéribas, c'est-à-dire dans les enceintes d'épineux secs où l'on renferme le bétail afin de le soustraire aux appétits du fauve; mais on ajoute que ces vachers sont des bâtonistes émérites, qu'ils choisissent leurs adversaires, et se gardent surtout de les blesser. Si le lion saignant ne pardonne pas, il évite la lutte avec les hommes tant que la colère et les réflexes instinctifs de la défense ne l'emportent pas sur le conseil de la raison instruite par mille expériences ancestrales.

De Matam, l'administrateur commande à ces redoutables bergers du Ferlo; et si bien que, nomades et maîtres des distances allongées dans ces régions désertiques, ils payent l'impôt régulièrement. A vrai dire, la population ne connaît plus guère les temps des disettes anciennes, quand les femmes égrenaient, dans leurs calebasses les herbes de la brousse pour en faire du couscouss, à moins qu'elles ne fissent cuire des racines de nénuphars, ou qu'elles ne préparassent des feuilles d'arbres macérées, en guise de salade, ou qu'elles en vinssent même à recueillir les bribes engrangées dans les termitières par la prévoyance des insectes.

Donc : six ou sept jours de paquebot atlantique, un jour de wagon dans le Cayor, quatre jours de monoroue sur le Sénégal, soit douze jours au maximum, suffisent pour amener un chasseur des Ardennes, des Flandres, un veneur du Poitou, quelques maîtres d'équipage tourangeaux et angevins, quelques bons tireurs de Lorraine, jusqu'à Matam, contrée giboyeuse fabuleusement. Les Nemrods inscriront là, sur le carnet de leurs exploits, la mort du phacochère, de l'éléphant, de la panthère, du lion. Joignez à cela que les crocodiles pullulent aux basses eaux, et que, du vapeur, on peut, au passage, activer la destruction de ces monstres antédiluviens indûment survécus, qui se traînent, écailleux, lourds, dans les limons; à moins qu'ils ne sommeillent sur les rocs brûlants. Ici encore, les nègres rapportent que le chien, voulant passer le fleuve à la nage sans crainte, aboie en un point de la rive, de manière à rapidement attirer, vers ce point, les crocodiles friands de sa chair. Ensuite le malin court à toute vitesse, et silencieu-

sement. Plus loin, en amont, il traverse alors sans danger, pendant que l'escadrille d'amphibies guette, opiniâtre, l'endroit où les cris la trompèrent.

Devant Matam, les bancs de sable rendent le fleuve guéable à la première décrue. Autrefois les Maures profitaient de cette disposition pour franchir le Sénégal, pour se répandre, le fer et la torche en mains, dans ce riche pays de troupeaux nombreux et de mil abondant. Afin de les arrêter, Faidherbe construisit, dès 1857, le fort qui domine encore, sur une falaise éboulée à demi, l'ancien passage des envahisseurs. Dans ce petit édifice trapu, carré, blindé, percé de meurtrières, entouré d'une mur défensif qui s'écroule, avec le sol, vers les eaux, il n'est plus qu'une garnison de chauves-souris éventant l'air à la lueur de la lune, autour des arbres colossaux. L'œuvre libératrice est accomplie. L'armure peut s'effriter.

II

LA CIVILISATION PARMI LES SONINKÈS DE BAKEL

Gros autant qu'un merle, propre, net, gris sur les ailes, blanc au ventre, noir à la tête et au collet, un gracieux oiseau anime, de sa prestesse, les berges du Sénégal et du Niger. Sur deux pattes fines, il semble peint selon cette roideur linéaire des fresques aux couleurs toutes fraîches, aux traits stricts décorant les murs de l'Égypte antique. Symbole alerte de l'hiératisme pharaonique parvenu sans doute jusqu'ici, aux époques reculées, avec la mode évidente du pagne étroit noué sur le ventre des femmes comme sur le ventre de la Cléopâtre qui fut bâtie avec le temple de Dendérah, ce petit oiseau piète, volète, se pose. Il incline les roseaux qu'il surmonte, il égaye la solitude parfois aride et sablonneuse divisée par la courbe large du fleuve. Ses eaux arrosent ici le Gadiaga, l'ancien pays de Galam, célèbre par son or, et que Le Courbe finit par atteindre. C'est un pays de Soninkès, ce peuple qui s'en fut du Niger au Sahara central, vers le IIe siècle avant J.-C., sans doute, temps des guerres puniques, puis de l'action romaine contre les Numides. Les Soninkès allèrent piller le

butin que rapportaient, dans leurs oasis, les chameliers des Carthaginois des Jugurtha et des Massinissa. Celles de ces oasis délaissées par leurs défenseurs en guerre lointaine furent réunies par les envahisseurs. Elles constituèrent le premier royaume Soninkè de Ghâna (près de l'actuel Oualata), où se refugièrent avant de l'élargir les Sémites du Nord, après les persécutions romaines, byzantines, arabes.

A Bakel, les lavandières soninkèes sont de magnifiques créatures. Vifs et sombres cuivres, elles s'agitent parmi les balles de « gaze » (fil de coton) que l'on embarque et qui, parfois, en quinze jours rapportent 60 000 francs aux citoyens de cette ville bien ombragée. Elle a le charme des choses au déclin. Malgré les palmes et les feuilles vernies de ses arbres tropicaux, elle montre l'apparence d'une cité vieillotte, qui s'écroule un peu, de-ci, de-là. Telles maisons abandonnées bâillent à tous les vents. Derrière les étalages à terre de leurs minuscules denrées s'alignent des sorcières, à genoux, osseuses, flasques et chauves, épiées par les vautours du ciel. Pourtant de superbes filles aussi, couleur d'ambre, et presque nues, offrent languissamment, sur le marché, leurs petits tas de piments, leurs petites calebasses de lait caillé, leurs petits fragments d'antimoine, leurs petites portions d'indigo, leurs petits monceaux de manioc, de riz. Voisines belles et misérables du Syrien qui, vêtu, casqué à la façon des Francs, tient, sous l'arcade en banco, son bazar de bimbeloterie, de verroterie, de maroquinerie, de parfumerie. Moyennant un louis par mois, location de la place, il se fait le concurrent, au détail, de nos importateurs. Ceux-ci l'aiment peu. Le Syrien, en effet, vend, aux plus bas prix, la pire camelote allemande et belge; et il dénigre, auprès de l'indigène, les marchandises de nos factoreries.

Cinq mille habitants centralisent le mil, les fils de coton, l'indigo, le riz, les arachides, les céréales, les autres produits du cercle cultivés par 30 000 de ces Soninkès opiniâtres et laborieux. Ce sont les dignes fils de la nation qui fonda ce royaume saharien de Ghana, et qui sut, au VIIIe siècle, le reconquérir sur les Sémites arrivés du Nord, qui sut les contraindre à la retraite dans le pays des Toucouleurs.

Dans ce port de terre, où notre drapeau flotte depuis l'an 1818, de façon permanente et maîtresse, les vapeurs de quelque tonnage s'arrêtent, aux premiers jours des basses eaux. Leur quille talonnerait bientôt s'ils poursuivaient, en octobre, leur course vers Kayes. C'est, la cité rivale, triomphante maintenant, tête de rails vers le Niger, et terme de la navigation, par hautes eaux, sur le Sénégal.

Bakel, cependant, a grand air encore. Depuis les dunes bordant le fleuve, la ville incline, montueuse, vers l'intérieur, avec ses quartiers massifs, ses rues étranglées, son marché plein de vendeuses et d'acheteurs, son esplanade spacieuse, profonde, garnie d'arbres splendides et qui sert aussi de parc au bétail offert. Turbulent, agile, bavard, le peuple soninkè se démène en ses toges blanches ou bleues. De hauts miliciens sévères sous la chéchia parlent à des femmes ornées de cadenettes, demi-nues, ceintes de pagnes, et à leur marmaille de diablotins saupoudrés du sable où ils se roulèrent. Vers le nord de cette esplanade, il y a, pour mosquée, une sorte d'enceinte faite d'un mur très bas, d'un tombeau, d'une stèle arrondie. Là prie le marabout, au milieu des fidèles à cropetons. Ainsi peut-on surveiller le clan de fanatiques maures et pourognes qui se réunissaient en trop grand nombre, entre les murs de l'ancienne mosquée maintenant découverte, et en plein air. Le terrain remonte ensuite vers la forteresse construite, en 1820, dès la reprise de possession consentie aux Français de Louis XVIII par les traités de Vienne. A l'ombre des murs crénelés que le lieutenant de Faidherbe, M. Borgone, garnissait de sentinelles guettant les avant-coureurs d'El-Hadj Omar, quelques chèvres se reposent. Les cabris bondissent avec des bambins hilares au galop, arrière-petits-fils de ceux que nous dûmes canonner au temps de cet esclavagiste saint. Plusieurs lignes de défenses maçonnées subistent. Vers le nord-est, trois tours se lézardent. Leurs feux se croisaient avec ceux du fort pour commander les pentes de la rive, le pont jeté sur un agréable ravin de broussailles et d'arbustes cachant le cours du ruisseau qui va se jeter au fleuve sous les calebasses des blanchisseuses actives. Des femmes savonnent leurs mioches, puis les rinçent, d'une plongée, la tête en bas, un pied dans la poigne maternelle.

Au bord du ravin, un quartier rustique de cases rondes et pointues, tout enguirlandées s'accroche, dans la plus idyllique des postures. Sous leurs longues cornes effilées en forme de lyres, les bœufs rentrent devant les javelines du pasteur en tunique bleue, par une rue de murailles roses. La factorerie du mulâtre est béante. La ferblanterie pendille au plafond. Les pièces de cotonnades s'empilent dans les casiers. Illustrés de chromos, les litres de liqueurs paradent sur les rayons. Le marchand adipeux présente les fioles d'odeurs aux dames attentives sous leurs cimiers de cheveux et de cauries. Elles penchent leur échine luisante, nue, contre quoi dort le marmot joufflu emmailloté avec la taille de l'acheteuse. Plus loin les épouses des tisserands, actives, tendent, au long des murailles, les fils que le métier assemble dans le fond de la cour où se dresse le hangar de l'artisan blotti.

Voici l'école, peu différente des nôtres. Derrière les pupitres se tassent des minois d'ambre, des minois de bronze, des minois de fer. Les grands yeux s'y effarent quand le visiteur interroge. Des petits boubous bleus, les bras potelés sortent et se croisent méthodiquement.

Monsieur barbu, corpulent, l'instituteur offre la mine de ces financiers que nos Daumier, nos Forain immortalisèrent. Cependant il a le teint du jais. En sa toge bleue il cause avec l'aisance et le savoir d'un inspecteur d'académie métropolitaine. Sans optimisme, ni pessimisme, son intelligence, éprouvée par vingt ans de leçons, précise les faits, leurs résultats, les conséquences évidentes. Il reçut, à l'École normale de Saint-Louis, une éducation surprenante à constater dans Bakel. Ce monsieur noir, obèse semble très sûr de sa valeur spirituelle, d'ailleurs estimable. Il évoque le fantôme de nos pédants syndicalistes. Terribles, simplistes, demi-instruits, ses pareils, un jour, donneront de la tablature à l'administration déjà fort en peine de s'accorder avec les électeurs municipaux de Dakar et de Saint-Louis, quand ils réclament « Le Sénégal aux Sénégalais ». Après tout, c'est dans la logique des évolutions humaines. Par malheur, les exemples comiques et tragiques à la fois d'Haïti, de Libéria, font redouter l'accession générale de telles personnalités au pouvoir. Tout bien pesé, le mieux ne serait-il pas de ne

méconnaître, pour l'instant, aucune de ces *forces individuelles*, aucun de ces caractères particuliers. Ces gens ne sont pas trop nombreux. Les juger selon leur mérites; les investir de fonctions qui les satisfassent, et dans lesquelles ils rendront de très réels services; inventer, pour eux, des avantages, des titres, des honneurs; admettre les principaux dans les conseils, et profiter de leurs avis : ce serait apparemment le seul moyen d'éviter qu'ils ne devinssent des réfractaires. Au Sénégal et au Soudan, leur élite se montre sensible à la justice. Quand ils se verront appréciés comme les guerriers, comme les chefs que nous décorons, que nous mettons à la tête de leurs compatriotes, ces intellectuels du Sénégal et du Soudan, peut-être, ne cesseront pas de nous comprendre, ni de collaborer loyalement.

D'ailleurs celui-ci dirige parfaitement ses trois classes. Il guide les maîtres auxiliaires en état d'enseigner l'essentiel de notre civilisation aux cent élèves que les cinq mille Soninkès de Bakel envoient dans cette maison fraîche et propre, tapissée de cartes murales, munie d'une cour spacieuse pour les récréations. Cent élèves, pour cinq mille habitants du territoire communal, c'est une proportion acceptable. A cette heure il n'est pas besoin que plus d'enfants s'initient à nos *idées inférieures*. Trop de ces leçons fatalement incomplètes rendraient moins chère à la multitude sa noble simplicité. Il lui naîtrait mille aspirations vers les plaisirs avilissants et les luxes de camelote. Ces aspirations pourraient faire des âmes inquiètes, malheureuses. La joie de l'Afrique partout éclatante se muerait en la tristesse hargneuse de nos faubourgs. Protégés par nos armes, ces villageois que parent les nobles plis de leurs étoffes vivent en beauté dans une quiétude et dans une félicité inconnues, ailleurs, sur le monde. Faut-il en les modifiant, par la lecture des gazettes à crimes, leur faire désirer l'alcool de taverne, les vêtements de confection, les pendules de bazar? Dans les ports, déjà, l'on voit de ces noirs qui, voulant égaler l'Européen, s'affublent d'un casque troué, d'un pantalon fripé, d'un veston maculé, de bottines éculées. Commis de quelque bureau, ces grotesques rudoient un chef magnifique sous le grand chapeau de paille fine, le boubou flottant et l'ample, la brève culotte favorable

aux lignes fermes du mollet nu. Devons-nous accroître le nombre de ces arsouilles et diminuer celui de ces gentilshommes?

Pour ma part je blâme sans hésitation les fonctionnaires qui permettent aux indigènes d'échanger leur vêture si noble, si plastique contre le hideux costume du Français moderne. Qui donc autorise les Peuhls de la Guinée à s'avilir la figure sous une casquette à carreaux? L'habit fait le moine. A peine travesti de cette ignoble façon, le nègre prend les manières du cabaret et le langage de notre crapule. Affreuse transition. Il faut l'éviter à tout prix. Ne dispensons nos trésors intellectuels qu'à la seule jeunesse dont nous pourrons doter les cerveaux jusqu'à la connaissance entière de nos *idées supérieures*. A la vérité l'enseignement primaire élève peu. C'est l'enseignement secondaire seul qui dote les peuples d'élites indispensables à la vertu et à l'intelligence nationales.

Et, tout d'abord, il ne faut pas laisser, comme en Algérie, l'indigène s'abaisser jusqu'au niveau moral du mercanti ou, comme au Tonkin, le soumettre aux vices et à l'avidité monstrueuse des petits colons. Dans un livre récent, MM. Jérôme et Jean Tharaud ont montré l'abominable, la criminelle aventure de nos aigrefins se substituant à la noblesse des Berbères, apportant, sur le même sol, l'ensemble de leurs hideurs, de leurs cupidités, de leurs astuces infâmes. Dieu garde l'Afrique occidentale de ce « petit colon » qui fatalement déterminera, en Algérie, la juste rébellion des autochtones. N'ose-t-il pas nous menacer de séparatisme, avec le concours des populaces maltaises, italiennes, espagnoles échouées dans les villes latines de la Numidie, si on ne le laisse point affamer à sa guise les anciens possesseurs du sol? La leçon doit profiter. Depuis vingt ans, tous les écrivains de l'Algérie nous en avertirent, et en plus de cent volumes.

Il convient surtout de développer l'éducation et l'instruction, en quelque sorte, *supérieures*, parmi les sujets d'élite. Et cela non dans le sens européen, mais dans le sens indigène; selon les mœurs et les traditions indigènes qui témoignent d'une très suffisante éthique. Le seul péché de nos administrateurs est sans doute l'ironie que certains affectent à l'égard de la mentalité africaine, devant l'Africain lui-même. Pas à Bakel

certes; mais ailleurs. Il advient parfois que cet Africain ne semble pas inférieur le moins du monde, ni par ses façons, ni par l'esthétique de son costume, ni même par les qualités de son esprit, aux Français qui le rabrouent. Ce gentilhomme devrait être traité en égal, courtoisement. Il faut craindre les rancunes nées de contacts trop brusques. Pour de telles raisons, les Allemands n'ont guère réussi au Cameroun, ni dans le Congo qu'ils nous ravissent, et que les indigènes désertent afin de repasser en terre française. Encore moins chez les Herreros.

Le dispensaire de Bakel, autant dire l'hôpital, couronne un tertre de ses constructions en banco. Trois ou quatre pièces abritent la pharmacie très pauvre, la table d'opération, humble bâti de bois cru, le cabinet du docteur. C'est un aide-major, savant et fin. D'abord, il exerça, deux ans, son ministère en Guinée. Quarante Soninkès environ viennent, chaque jour, le consulter de très loin, pendant la bonne saison qui permet les déplacements faciles. Beaucoup suivent le traitement avec scrupule. Ils guérissent. D'autres, ne voyant pas l'amélioration s'effectuer aussi vite qu'ils le souhaitent, c'est-à-dire instantanément, retournent près du marabout, du griot et de leur sorcellerie. Souvent aussi le patient que l'on opère ne se résout point à l'immobilité d'une semaine. Les siens le forcent à se lever : cette immobilité effraye la famille qui la considère comme un signe d'aggravation. Quelquefois l'imprudent paye, de sa vie, cette erreur. Peu à peu, le respect du médecin blanc, celle de ses prescriptions commence à hanter les esprits. Par là notre influence grandirait vite si l'administration pouvait retenir plus de malades à l'hôpital, et les y soumettre à des traitements surveillés, donc efficaces. Un budget trop minime ne permet pas cette méthode. Mécompte absolument déplorable. Le provisoire des installations, la pénurie des médicaments, l'absence d'appareils et d'arsenal chirurgical stupéfient le touriste. Ce malheureux docteur a beau s'exténuer. De sa science et de son dévouement héroïque il n'obtient pas le minimum des résultats possibles, faute de l'indispensable.

Au point de vue sanitaire, si tout n'est point à créer, à l'intérieur de l'Afrique Occidentale, il s'en faut de peu. D'abord les docteurs manquent. Le parlement devrait bien

légiférer sur ce problème. Nos étudiants de la métropole pourraient n'accomplir qu'après le doctorat, comme aides-majors très généreusement appointés, leur service militaire réduit aux deux années de séjour obligatoire sous les tropiques. Un corps médical pour l'Afrique serait ainsi constitué. Chose, entre toutes, urgente. Il importe de remédier à la mortalité infantile des indigènes, à celle des jeunes mères. L'avenir l'exige.

Du haut de la terrasse qui relie les deux bâtiments principaux de la forteresse assaillie, de 1820 à 1890, par tant d'armées esclavagistes, le regard admire, d'un côté, le fleuve courbe entre ses dunes verdoyantes et les chaumières des pêcheurs. De l'autre côté se groupent les quartiers de la ville montueuse, sous les palmes, les feuillages des caïlcédrats, des manguiers, des jujubiers. On aperçoit la foule blanche et bleue du marché grouillant. Solennelle, une file de dromadaires apporte ses charges de maïs à travers l'esplanade où des sorcières mendient, où des chefs palabrent, où les musiciens et les ballerines préparent leur danse pour le clair de lune.

Délicieux vieillard à l'expérience instructive, l'administrateur atteste, par la santé de son apparence, que vingt-huit ans de séjour au Sénégal n'entament pas la constitution d'un sage à barbe blanche. Ses trois frères suivirent la même carrière. Lui se félicite d'aimer, en costume de Pierrot, le crépuscule sur cette terrasse que, de son vol, un peuple de martinets encercle. Cela tout en surveillant l'allègre Ouoloff assassin d'une estafette, et condamné à mort, puis dévolu, momentanément, à l'entretien de l'écurie, de la basse-cour.

III

LES CHUTES DU SÉNÉGAL ET L'ENTRÉE DU SOUDAN

Plus en amont, débouche le principal affluent du Sénégal. Issue de la Guinée, des montagnes qui resserrent le cours du Haut-Niger, la Falémé trace, de son cours sinueux, les confins du Sénégal et du Soudan, à quelques territoires près, en roulant de l'or sur 65 kilomètres. Dans la vallée de cette rivière

poissonneuse, riche d'hippopotames et de caïmans, les explorateurs, les négociants et les officiers ont, depuis trois siècles, cherché le métal que les orpailleurs amenaient en pirogue jusqu'au Galam de Bakel. Les auxiliaires d'André Brüe établirent, sur la rive gauche, le poste de Saint-Pierre, près du Sénoudebou actuel. La carte du Bambouk fut dessinée avec les points où les indigènes creusaient le sol pour laver le sable aurifère, parmi les plateaux déserts et giboyeux. Aussi nos aïeux et pères ont-ils tout d'abord fondé là maints comptoirs, essayé leurs négoces, et tenté la culture en attendant leur chance de prospecteurs.

Aujourd'hui, à quelque distance du confluent, se développe, sur le Sénégal, une fort intéressante exploitation de plantes textiles. Après mille expériences préalables, M. Renoux, un colonial, a quitté son emploi, réuni, vers 1907, soixante mille francs et mis en valeur, à Dar-Salam, quatre cents hectares aboutissant au rail Kayes-Ambidedi. Le défrichement a été payé par le prix du bois vendu à l'administration et au chemin de fer. C'est une entreprise type. L'ouvrier indigène reçoit un franc de salaire quotidien sans nourriture. Ce qui semble, là-bas, une bonne rémunération. Le père de famille soninkè envoie sur la plantation deux de ses fils qui lui rapportent donc soixante francs par mois. Le binage et les apprêts de la terre, par la main sénégalaise, sont mieux faits qu'en France, au dire du possesseur. En grand, il a planté une textile gladiée, sorte d'aloès, le sisal mexicain. Présentée aux dents d'une machine et brusquement tirée, la feuille se divise en fibres solides, propres à la fabrication des sacs et des cordes. Actuellement, les Français en importent pour une valeur de deux cent mille francs; et il en manque toujours. Cet homme, jeune, énergique, espère substituer sa marchandise à celle des importateurs. Il attend les machines que l'on construit en France. Dès cette heure il montre 625 pieds de ce textile à l'hectare, 625 artichauts géants alignés à perte de vue. Un seul pied épanoui se hérisse de 150 feuilles ensiformes qui, peignées, rendent 5 ou 6 kilos de fibre. Les 100 kilos valent 90 francs. Bénéfice net : car les frais de cette culture, soit 15 000 francs, sont payés par la récolte des arachides qui recouvrirent, après deux ans de culture intercalaire, 70 000 hectares, en reproduisant soixante fois leur

semence. Tant est rémunératrice cette petite légumineuse que les indigènes transforment en huile et en savon, et dont les fanes alimentent les chevaux, moutons et bœufs. Pareille avant la récolte, vers la fin d'octobre, à notre trèfle, à notre luzerne, elle habille, de sa verdure fraîche, d'énormes espaces, pour la richesse budgétaire de l'Afrique occidentale. On en exporta du Sénégal, l'an 1910, déjà pour 50 millions; envois destinés aux manufactures françaises d'huile, de beurre et de savon. Afin de mettre en sacs la précieuse pistache, le jeune colon s'est installé tout seul dans une maison de banco que de la toile métallique protège, aux fenêtres, contre l'invasion des insectes. Des adolescents soninkès bêchent la terre vaillamment, tandis qu'avec leurs gestes sautent les amulettes et les sachets de cuir pendus à leurs cous robustes. Afin de montrer la constitution des feuilles fibreuses, l'un va chercher son glaive, le tire du fourreau en maroquin ouvragé, puis, d'un coup net, tranche la dure épaisseur de la plante. Geste de guerrier facilement substitué au geste du paysan.

Sur les berges de Kayes fourmille la multitude joyeuse de ces noirs chargeant ou déchargeant les pirogues amarrées, de femmes lavant leur linge, de laptots arrimant les cargaisons, de blancs Européens se démenant sous le casque, de tirailleurs conduisant les corvées de forçats haillonneux. Pour cinq millions de caoutchouc, d'arachides, d'or, de gommes, d'ivoire, de laines, de peaux, sont exportés annuellement. C'est bien là tout le mouvement attendu, et qui justifie le choix de Kayes comme point central des voies ferrées soudanaises et sénégalaises, lorsqu'enfin le rail de Thiés sera boulonné jusqu'ici; malgré l'inconcevable retard de trois ans dû à la nonchalance de nos députés, à leur méconnaissance de notre empire, de sa grandeur, de son avenir.

En haut de la pente, une belle série d'arbres ombrage des voitures élégamment attelées. Les fonctionnaires et les officiers attendent leurs amis, les ménages que le vapeur amène. Ces nouveaux venus sont vite enchantés par les apparences de la ville. Des chevaux bien mis trottent sous l'épaisseur des feuillages en dôme, et foulent doctement la terre rose des chaussées. Des villas transparaissent au centre de jardins féeriques. Des gazelles y broutent les pelouses arrosées. Des

lionceaux s'y ébattent aux pieds de gracieuses Parisiennes qui reçoivent brillamment, avec leurs maris, les collègues de passage. Des échassiers au plumage chatoyant picorent derrière les grillages blancs.

Il se forme là toute une élite prestigieuse. On y converse de manière éblouissante. Monsieur et madame Tellier ont su réunir autour d'eux une société comme il en faudrait plus en France; même à Paris.

Les bâtiments administratifs, avec leurs larges porches ouverts, leurs balcons abrités, leurs commis, leurs soldats actifs dans les bureaux visibles sous les jalousies, derrière les arbres superbes des avenues et des boulevards, suggèrent le respect du génie civilisateur au travail. Une nature d'opéra encadre ce spectacle d'existences courageuses, en un pays où le soleil de mars tue parfois les fonctionnaires sur les wagonnets qui les mènent à leurs bureaux. Exemples que vénère un peuple aux grands fronts luisants et bosselés. En toges flottantes bleues, blanches, à pied, à cheval, à baudet, il s'agite délibérément; à moins qu'étendu sous les voûtes de feuillages, il ne jouisse de la paix française, selon cette science de la joie calme, privilège des races africaines. Au marché, le tailleur rit en étalant ses boubous brodés que l'acheteur marchande malgré le prix infime de dix francs. Des nymphes au torse de fer, à genoux derrière leurs calebasses, aguichent le tirailleur qui veut acquérir la cendre grise et l'huile d'arachide malaxées en savon. Les Syriens attirent les jeunes femmes timides, cambrées en leurs bigarrures, vers l'étalage de colliers, de bijoux en écrins, de pommades en flacons, d'odeurs en fioles. Par la location des places, le marché rapporte douze mille francs à l'administration.

Le dog-car monte vers le Plateau entre les quartiers de banco, de chaumes pointus, de clôtures en roseaux. On entrevoit de graves tisserands qui peinent au milieu de leurs métiers complexes. Des forgerons martèlent, accroupis autour de la flamme, de l'enclume et de leurs soufflets. Les brodeurs manient l'aiguille scrupuleusement. Les ménagères cuisinent sur leurs pots à feu. Les mères houspillent leurs marmots. Les belles filles, en pagnes, écrasent avec énergie, de leurs grands pilons, le mil au fond du mortier. Par l'avenue qui s'élargit

sous les feuillages, ombre favorable aux flâneurs soninkès, aux débitants de friandises, le trotteur monte jusqu'aux palais du Gouvernement et du Secrétariat. Édifices imposants, voisins : l'un blanc et rouge avec ses arcades à cintre et ses balustres entourant les galeries des étages ; l'autre rose et monumental, aéré par trois paliers d'arcades plus hautes, et à balcon. Rien du confort parisien ou soudanais ne manque aux larges appartements.

M. Merlaud-Ponty, l'auteur de cette organisation a laissé, dans Kayes, des admirateurs convaincus. Son nom illustre tous les propos démonstratifs de la prospérité actuelle et de la richesse prochaine qu'il assure à l'Afrique Occidentale.

Plus loin c'est la gare, après les champs de mil. En réserves cubiques les briques de houille importée attendent la faim des locomotives. Ces machines, de forme oblongue, iront du Sénégal au Niger en traversant le pays de Bambouk, toute la région de cet or qui, montré en paillettes et en poudre par les vendeurs d'esclaves, attira, vers le centre de l'Afrique, les André Brüe, les La Courbe, les Compagnon, les agents aventureux attachés aux compagnies normandes fondatrices d'escales pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Et sur cette voie ferrée circuleront la plupart de nos denrées européennes importées par la voie du Sénégal, acquises, dans le pays, au prix de dix-sept millions, et plus.

Jusqu'à Médine, le train, parfaitement confortable, pourvu de persiennes mobiles contre les rayons du soleil, vous entraîne dans un décor gracieux, rocheux, vert et blond, orné, au loin, par des montagnes, en forme de remparts. Assis sur les escarpements, des singes verdâtres et blancs regardent, avec indifférence, passer le fracas de la machine, des wagons. Aux gares, les femmes d'âge, sans voiles, offrent leurs calebasses de lait. Les villages aux chaumes pointus se cachent parmi les arbustes et la brousse, ou bien à l'ombre des fromagers-bombax colossaux. De la gare jusqu'à la citadelle angulaire, Médine est toute de rues montueuses et blondes en pisé ; mais un fard européen les caractérise. Il subsiste encore des maisons de traitants. Leurs façades donnent à l'intérieur, sur de larges cours. Au delà du porche massif, les musulmans, maures ou toucouleurs, y venaient offrir leurs captifs, leurs

prises d'or, de gommes, d'ivoire pour remplir les ergastules et les magasins solidement bâtis tout autour, sous la surveillance des maîtres au balcon de leur logis particulier. Depuis 1820, nos commerçants trafiquaient beaucoup sur les rivages du Haut Sénégal. Leurs agents parcouraient toute la région. Lorsqu'en 1854 El-Hadj-Omar eut développé l'islanisme des Toucouleurs et, par son éloquence de marabout, exalté le fanatisme de zélateurs assez nombreux pour se réunir en armée, envahir le Bambouck, massacrer et piller sans merci les races animistes et sédentaires, pour franchir le Sénégal, dévaster, au nord-est, le Kaarta défendu par les Bambaras, nos traitants qui n'avaient pas rallié Bakel virent saccager leurs comptoirs. Au mois de septembre 1855, le gouverneur Faidherbe, ayant résolu de protéger les races productrices et laborieuses, amena de Saint-Louis toute une flottille. Après quinze jours de navigation, il débarquait, à Kayes, 300 fantassins, 40 spahis, 30 canonniers à moustaches et à impériales, avec quatre obusiers de montagne, 20 mulets derrière leurs conducteurs, 100 ouvriers noirs du génie, et 15 sapeurs en guêtres blanches, 150 laptots commandés par les officiers de marine. Heureux d'avoir, à la nouvelle de cette expédition, salué le départ des esclavagistes qui le rançonnaient, Sambala, le chef de Médine, céda, pour 5 000 francs, et une rente annuelle de 1 200, quatre hectares, puis la rive gauche du fleuve sur trois kilomètres. Six cents travailleurs entreprirent immédiatement la construction du fort en une masse de sables et de rocs dominant, d'un côté, la brousse arrondie dans la courbe des eaux, et, de l'autre côté, les chaumes pointus du bourg, ses champs de mil, l'espace montueux.

Aussitôt, malgré la chaleur qui enfiévrait bien des soldats, les colonnes battirent la campagne. Elles canonnèrent et dispersèrent les partisans d'El-Hadj-Omar qui molestaient nos clients, nos fournisseurs, nos correspondants soninkès, ou qui razziaient les troupeaux de nos amis. Le 20 octobre, le fort était debout. Il commandait le passage du fleuve jusqu'aux chutes du Félou. Quatre canons tendaient leurs cous dans les embrasures.

La colonne repartait pour Saint-Louis, non sans que le gouverneur eût allié à nos destins les chefs du Khasso voisin, ligue importante. Le futur almamy peuhl du Bondou, Bou-

bakar, s'enrôla sous notre drapeau. Il poussa des reconnaissances dans toutes les directions. Il assura, en moins d'une année, notre influence au Ferlo et dans les régions de l'or. A la longue ces succès irritèrent le prophète toucouleur. Il déclara tenir les Européens pour de simples marchands. Il ne voulait pas de ces façons guerrières et souveraines. Dès avril 1857, il déploya, sous les murs angulaires de Médine, trois corps d'assaut que décimèrent cruellement l'artillerie et la fusillade. En mai les Hadjistes reparurent, la gandoura relevée sur les bras nus et serrée dans la ceinture, la tête enturbannée; mais leur tentative échoua de même. Les caïmans se repurent de leurs morts. Cependant le siège de Médine fut entrepris au mois de juin. On sait l'héroïsme du commandant, le mulâtre Paul Holl, et du sergent Desplats, aidés par les habitants de la ville, par leur chef Sambala.

Un témoin de ces exploits vit. C'est un vieux Soudanais qui, à l'époque, avait neuf ans. Grand, svelte, ce chevalier de la Légion d'Honneur, couvert de médailles, a suivi son officier dans un régiment de tirailleurs algériens qui se battit contre les Prussiens de 1870. Lui resta prisonnier neuf mois en Allemagne. Il est revenu dans la terre natale. Sous le fez, et l'uniforme de garde, il montre une face creuse, énergique, très noire. Il se dit fier d'avoir été notre soldat, même aux heures du désastre. Les indigènes le respectent. Ils lui font cortège dans la forteresse tandis qu'il explique, de place en place, grâce à la plus surprenante mémoire, toute la défense de 1857, la faim des assiégés, l'angoisse des soldats. Il ne leur restait que deux cartouches par giberne, le 18 juillet, et deux gargousses par pièce. Les eaux, trop basses, ne pouvaient alors porter les bateaux de secours au-dessus des rapides, en aval. Elles-mêmes, les canonnières, immobilisées entre les récifs, repoussaient, chaque jour, des attaques. Rampant parmi les broussailles, des milliers de Toucouleurs approchaient à cinquante mètres de la forteresse, à vingt-cinq mètres du tata de Sambala. Les six mille habitants de Médine, resserrés dans une enceinte de cinq mille mètres, souffraient horriblement de la disette. On respirait un air vicié par l'odeur des cadavres ennemis pourrissant aux alentours... Enfin, l'eau du fleuve ayant monté, Faidherbe amena de Bakel 600 hommes, dont

100 blancs. Ils débloquèrent Médine après un combat furieux. Du haut de la tour, on reconnait, sous l'implacable lumière du ciel, le décor de ces tragiques péripéties. Fleuve et monts, dunes, broussailles. Le dessin anguleux de la forteresse, l'utilisation de ses niveaux différents, la protection du puits intérieur, tout fût admirablement compris pour faciliter à peu d'hommes la défense par feux croisés contre une multitude d'assiégeants. Les esclavagistes ne purent atteindre la masse de la cité aux chaumes pointus. Jusqu'au bout, nos alliés Bambaras et Khassonkés purent résister vaillamment.

Les libérateurs poursuivirent la retraite des adversaires jusqu'aux chutes du Félou. Terrible et dantesque paysage, le mieux fait pour l'évocation d'un enfer grandiose.

Des chalands y mènent. Chacun de ces bateaux plats supporte une maison à persiennes. Les bordages sont assez larges pour que les laptots puissent y marcher en faisant, à la perche, glisser, l'esquif, parmi les récifs et les herbes. Les berges, bientôt rocheuses, abruptes, embrassent, de leurs caps, quelques anses pleines de vie : lavandières et marmaille, pêcheurs attentifs aux mouvements du « capitaine », poisson succulent. Peu à peu les rocs deviennent sévères. Ils se dressent en falaises. La gorge se rétrécit. Les eaux plus rapides couchent les grandes herbes sous leur élan. Elles assaillent, de leurs bouillons, les cailloux émergés. Elles se coupent sur les gaffes que les laptots enfoncent devant la proue, et contre lesquelles ils appuient, Ainsi poussent-ils à rebours le bateau par l'effort de leurs jambes sèches. A la file, le long de l'étroit bordage, ils marchent jusqu'à la poupe. Ensuite ils retirent leurs perches de l'eau, et reviennent les planter sous l'avant. On dirait d'un travail inutile, sans fin, comme ceux des damnés. Au loin, des grondements augmentent. Toutes blanches et mousseuses, des cascades jaillissent entre les rocs noirs. Distantes elles sautent en des failles, de place en place, sur l'énorme plateau de granit qui barre le lit du Sénégal.

Un sentier perce la broussaille de la rive gauche. Par lui, le touriste parvient sur cette pente de pierre qui s'allonge en tous sens. Elle se hausse, brunâtre, large comme un pays, vers le bief supérieur du fleuve. Le flux brille là haut sous le ciel pur. Au lendemain de la délivrance, les officiers de Faidherbe gra-

vèrent, sur le sol de granit, leurs noms, et une inscription relative à la levée du siège. Souvenir très émouvant du prodigieux exploit qui nous ouvrit la route du Niger, celle de notre empire soudanais.

Çà et là, bâillent, dans le sol, les nombreuses « *marmites* » qu'agrandirent, en y tournant plusieurs siècles, les pierres roulées par les tourbillons du fleuve. Espace sans égal que limitent à droite et à gauche des falaises sombres, que traversent seulement, passé la saison des crues, deux torrents étroits courant aux cascades. Partout ces puits ronds creusent le granit, les uns à sec, les autres encore à demi pleins d'eau. Il y flotte alors de blancs nénuphars épanouis. Maintes touffes d'iris violets poussent dans beaucoup de ces cuves, et les transforment en corbeilles de fleurs funèbres. Un singulier insecte qu'on rencontre, ensuite, dans toute l'Afrique, pullule ici. De ses flancs de libellule quatre cils divergent, terminés par quatre ailettes ténues, carrées. Elles s'agitent, vibrent et l'emportent de fleur en fleur, de puits en puits. Quelques-unes de ces cavités communiquent entre elles. Au fond de celles vides, on aperçoit les cailloux polis par les frottements multiséculaires, et qui attendent la crue pour recommencer leur labeur de toupies géologiques. C'est une montée lente, vers la frontière du Galam, entre des puits à fleurs sur un plateau de granit. Projetées par leurs longues pattes de derrière, les gerboises sautent, puis se reposent assises, en croisant leurs courtes pattes de devant. Leur museau effilé flaire. Enfin l'on atteint le pays de Khasso. Il enserre de ses bois le bief supérieur d'où les eaux s'épanchent. Elles forment plusieurs cascades espacées, grondantes, qui vont s'écraser, en bas, sur un palier de roches jaunes. Malgré la force impétueuse des cataractes, cent petits poissons se lancent du fond pour remonter ce courant. Lumineux, ils bondissent, ils percent le mouvement précipité, glauque et mousseux. Ils s'insinuent à rebours dans cette ruée du fleuve ; et, miraculeusement, réussissent à escalader cinq ou six mètres, à se hisser dans le Sénégal du Khasso. Majestueuses, les eaux supérieures s'étalent entre des rives forestières. Leur courbe, au loin, semble sortir des feuillages, pour resplendir dans l'air scintillant, et glisser à grand bruit sur cette immense table de pierre, par ses fentes.

En ce lieu dantesque les collaborateurs d'André Brüe, dès 1696, eurent l'intention géniale de fonder un centre pour la puissance française. Près de Médine, ils avaient établi, en aval, le comptoir de Dramané. Leurs émissaires en partirent afin de visiter le Khasso jusqu'aux cataractes de Govina, autre seuil rocheux d'amont que saute le fleuve. Ils devaient reconnaître son cours, au S.-E., jusqu'à Bafoulabé, puis, de là, remonter la berge du Bafing, l'une des deux rivières qui s'unissent pour former le Sénégal, enfin aller vers la source, dans le massif du Fouta Djallon. De même pour l'autre affluent, la Baoulé, en marchant vers les monts que dominent la vallée du Niger entre Bammako et Koulikoro, capitales de notre Soudan actuel. Car de Bammako à Kayes, et de la Baoulé, affluent oriental, à la Falémé, affluent occidental, s'étendait, au dire de tous les indigènes, le pays de l'or et des richesses amenées, par les conquérants, sur les marchés du Sénégal. Les explorateurs de la Compagnie normande se virent refuser le passage au delà de Govina par les gens du Khasso qui étaient en guerre avec ceux du Kaarta, dans l'est. Il fallut revenir à l'ouest. L'expédition remonta la Famelé, entre ses bords escarpés quelque peu. Bientôt les Mandingues du Bambouk, craignant que les Français ne s'alliassent aux Maures pour envahir la vallée de cette rivière et celle du Bafing, assiégèrent en nombre le fort de Dramané. On dut l'évacuer de nuit, le 23 décembre 1702, en l'incendiant avec les marchandises incluses. L'an 1715, un autre fort pourtant était reconstruit en aval, à Makhana. D'où partit Compagnon quand il remonta la Famélé, cherchant à recueillir des échantillons de « terre dorée », de quartz aurifère, malgré la défiance générale. Cela « pour en faire des têtes de pipes », assurait-il. Quand il revint ayant vu le travail des mineurs mandingues qui grattaient la superficie du sol, plongeaient cette terre dans l'eau d'une calebasse, la délayaient, trouvaient, parfois, au fond, de l'or en poudre et en grains, Compagnon réconforta les initiatives des associés. Par malheur, les Soninkès, fort cupides, empêchèrent toujours le fonctionnement régulier du transit. Bien que le premier placer, celui de Furkarane, fût seulement à une dizaine de lieues du fort Saint-Joseph, le second à vingt-cinq lieues du Sénégal, le troisième à cinquante, et les importantes mines de Glinghi

Daranna à soixante de Dramané, à quarante du fort Saint-Pierre, sur la Famélé, ces difficultés immédiates empêchèrent la Compagnie normande de poursuivre, en tous sens, les tentatives de prospection.

A cet ensemble de vues économiques si justes, il convient d'ajouter celle-ci. Les noirs de l'est et de Tombouctou, de « Tombuto », comme on disait alors, avaient coutume de remonter jusqu'à l'île de Kaygun, sous les cataractes du Felou, avec leurs esclaves, avant de redescendre par le Bondou et la Gambie, vers les postes des acheteurs anglais. Les collaborateurs d'André Brüe estimaient qu'en construisant une factorerie et une citadelle dans cette île, tout le commerce du Niger, fleuve alors soupçonné vaguement, aboutirait aux comptoirs français du Haut Sénégal; les convoyeurs des captifs, de l'ivoire et de la gomme pouvant s'épargner ainsi la moitié du chemin, près de deux cents lieues. Une telle combinaison eût ruiné le négoce anglais de la Gambie au bénéfice du Sénégal.

Ces idées furent depuis confirmées entièrement. Si les difficultés de transport pour amener l'outillage nécessaire dans la vallée de la Falémé, dans le pays mandingue, et dans le Loby, n'ont pas encore permis de réaliser les grandes exploitations des mines aurifères, les Compagnies de la Famelé, de Siguiri, d'autres ont entrepris les travaux qui deviendront fructueux dans un avenir prochain. Témoignages de la prévoyante intelligence que les Brüe, les Le Courbe et les Compagnon manifestèrent, nous exportons du Galam 544 330 francs d'or, et du Bambouk, du Loby, 600 000 francs dus à l'extraction par les indigènes.

Méditer sur ce long effort de la pensée française, à la limite du bief supérieur que Compagnon explora, cela procure une belle émotion de l'esprit.

Il agrée d'être parvenu là, de sourire à la petite nymphe soninkèe qui se polit les orteils avec une pierre reprise aux girations des siècles dans une cuve du Felou, avant de confier aux ondes brillantes du Haut Sénégal un corps que Houdon eût volontiers choisi pour modèle de ses Grâces.

PAUL ADAM

(La fin prochainement.)

CHALUTIERS BRETONS

Les amateurs de mélancolie devraient venir au *mois très noir* (c'est le nom breton de décembre) sur la côte de notre Cornouaille. A cette date, les petits ports de pêche ont pris leur physionomie d'hiver. Blottis au creux des anses, sous la protection parfois précaire des promontoires, ils se font plus silencieux et plus ternes. La vie s'y est ralentie. Il y a, sauf exception, quatre ou cinq semaines que les bateaux sardiniers ont « désarmé » : on ne verra plus revenir du large la procession de leurs voiles brunes, grises ou rouges, si belles quand le couchant les empourpre. Les chaloupes démâtées sont amarrées solidement aux corps morts, pour résister aux houles qui se précipitent à travers les passes, ou échouées sur les berges vaseuses, dans la torpeur des estuaires. Auprès d'elles hivernent plusieurs des fiers dundees qui battirent jusqu'à novembre les eaux du golfe, et qui, perches et gréement à terre, ont pris, malgré les mâts qu'ils conservent, une mine de vieux pontons.

Des équipages disloqués, les uns vont rester au village. Beaucoup des pêcheurs de cette côte sont nés paysans, et le demeurent. Ceux-là retournent à leur champ. D'ordinaire il n'est pas bien vaste et n'exige pas grand travail. Les jours s'écoulent donc assez monotones et vides. On les remplit comme on peut, de menues occupations, de réparations, de

ramendages, de causeries paisibles et de longues songeries. Des groupes s'adossent à un pignon — trop souvent, hélas! celui d'un cabaret — et restent là des heures, à regarder l'eau couvrir et découvrir la fourrure noire des roches, distraits par la moindre chose, une voile au loin, une épave qui flotte, un passage d'oiseaux de mer. Il y en a bien encore qui jettent leurs casiers sur les basses, d'autres qui, de loin en loin, vont la nuit tendre leurs filets autour d'une crique battue des lames, pour cerner une bande de mulets ou de bars. Mais point de pêche régulière et générale. L'hiver, ici, est bien la morte-saison.

Toutefois, un peu de vie persiste dans quelques-uns de ces ports : ce sont généralement les plus vieux, ceux qui ont une tradition à maintenir. A Concarneau, le matin du 5 janvier, il y avait, sur les quais, du mouvement, des allées et venues de pêcheurs, des bruits de sabots sur le pavé des cales, des mannes de poisson sur les épaules, et, dans le bassin, une trentaine de bonnes chaloupes, renforcées d'un bordé supplémentaire et pourvues de tous leurs agrès. Entre leurs sveltes mâts inégaux pendait, comme aux plus beaux jours d'août et de septembre, un filet. Mais ce n'était plus le filet de gaze bleue qui tremble à la moindre brise en entrechoquant ses flotteurs de liège. Celui-ci se soulevait à peine aux bourrasques qui accouraient du large par les ruelles de la ville ; il était de gros fil tanné, à larges mailles, garni d'épaisses ralingues, courtaud, solide, terne, point beau, un vrai filet d'hiver, lui aussi : c'est le chalut ou, comme on dit sur cette côte, la *drague*, ce nom désignant encore la pêche dont elle est l'engin.

***

Rude pêche, surtout pour ces marins qui en font presque exclusivement une pêche d'hiver, bien qu'elle soit autorisée en toute saison. Qu'il s'agisse de la petite drague, pratiquée par les sardiniers après la disparition périodique de la sardine, ou de la grande drague, qui est l'affaire des thoniers une fois que les derniers thons de l'année se sont débattus au bout de leurs lignes, il y faut des bateaux sûrs, l'élite des flottilles, et des

marins de naissance, de vocation, qui n'aient pas froid aux yeux et qui sachent « se débrouiller en mer ». Voilà pourquoi ces équipages de dragueurs ne se recrutent guère que dans les ports peuplés de vieilles familles de pêcheurs, comme Douarnenez, Audierne, Concarneau, Etel ou Groix. Et voilà aussi pourquoi l'on rencontre tant de Bretons à bord des chalutiers de la Rochelle ou des Sables, les uns domiciliés dans ces ports où ils forment déjà une part imposante de la population maritime, les autres embarqués simplement pour la saison. Aux Sables, où de fructueuses campagnes sardinières ont amené un développement excessif de la flotte de pêche, et où les équipages se trouvent réduits au minimum, il n'est pour ainsi dire pas de sloop qui ne compte un ou deux Cornouaillais à son bord, et l'on imagine le désarroi qui frapperait le port vendéen si ce contingent étranger, chassé des baies natales par la disette, y était brusquement ramené par l'abondance. Les quelques marins rochelais qui draguent encore montent uniquement de petits bateaux appelés *coureauleurs*, parce qu'ils ne chalutent guère que dans les coureaux des îles, l'été sur les poissons plats, l'hiver sur les bancs de pétoncles. Leurs gros dragueurs — dundees ou non — sont peuplés de Morbihannais et de quelques Finistériens. Cela fait au total 190 voiliers de toute taille : mettez en regard les 200 dundees bretons, d'un tonnage moyen de 40 tonneaux, qui fréquentent régulièrement ce grand port de chalutage, et sur lesquels il faut compter un bon tiers de Groizillons, vraie division d'honneur de la flotte de pêche rochelaise!

Ne drague point, en somme, n'importe qui. Outre du courage et de l'endurance, il y faut du savoir-faire. Ce n'est pas que l'engin des chalutiers bretons soit plus incommode que d'autres, ni d'une manœuvre particulièrement délicate. C'est toujours à peu près le filet traînant dont on s'est servi, sur cette côte et ailleurs, depuis que les riverains se mirent à réaliser l'idée simple de poursuivre le poisson dans ses repaires au lieu de l'attirer et de l'attendre. Le très informé Duhamel de Monceau, qui en a décrit, en 1769, une douzaine de types, chacun sous le nom que lui donne, selon les lieux, « le jargon des pescheurs », identifierait sans peine, s'il pouvait encore le voir, celui des chaloupes cornouaillaises. Qu'on imagine un

filet en forme de sac, qui va s'évidant vers le fond en rétrécissant ses mailles à mesure. Il s'agit d'obtenir que ce sac puisse voyager, toujours béant, toujours prêt à s'emplir, sur le sol sous-marin. Pour en maintenir ouverte la *gueule*, comme ils disent, les dragueurs munissent de lièges la lèvre supérieure, l'inférieure d'un serpenteau de chaînes. Ainsi paré, un sac large de 6 à 8 mètres, et de même longueur, leur coûte une soixantaine de francs, auxquels il faut ajouter les 10 ou 15 francs de la perche destinée à maintenir l'écartement des coins, à moins qu'ils ne profitent d'une nuit favorable pour la choisir sans permission en quelque châtaigneraie du voisinage. La perche, arquée le plus possible pour ne point buter comme une barre rigide aux obstacles variés de la plaine sous-marine, porte à chacune de ses extrémités une lourde pierre ou un bout de grosse chaîne, qui assure le contact avec le fond et contribue à l'équilibre requis. De cette perche encore partent, en se rapprochant progressivement l'une de l'autre, les deux haussières constituant la *patte d'oie*; à quelque quarante mètres de là, elles se réunissent à un fort câble de 50, 100, voire 200 mètres dont l'autre bout reste à bord du bateau : c'est la *fune*. Tout l'engin, sac et cordage, se paie de 150 à 300 francs. Triplez les dimensions, sextuplez les prix, et vous aurez, avec les accessoires, le *sah driw* des dundees de Groix : il en est qui reviennent à plus de 2000 francs. Ce sont également des chaluts à perche, mais qui portent, au lieu de la pierre ou de la chaîne en paquet, un *patin* de fer et de fonte permettant à l'engin de mieux glisser sur la vase. Au reste, chacun a sa façon à soi d'arranger sa drague, ses recettes et ses habitudes. C'est ainsi que certains patrons compliquent à plaisir le compartimentage du filet. Car il ne suffit pas que le poisson y entre : il importe surtout qu'il y reste. Aussi ménage-t-on à l'intérieur du sac une série de bourses perfides, en filet également, où il ne manque pas de s'introduire dans l'espoir d'une évasion impossible : il est là comme dans un labyrinthe.

Toutes ces précautions n'empêchent point qu'on ne relève parfois, après l'avoir traîné de longues heures, un chalut dérisoirement vide : il s'était tout bonnement retourné dans l'eau, pour racler comme un lourd chiffon le pays ténébreux des soles, des turbots et des raies. Il faut, pour éviter cette

déconvenue, que la mise à l'eau soit prudente. C'est au vent et à bâbord (l'autre bord étant occupé par la drome), qu'on jette le sac; puis on file avec mesure et ensemble les haussières de la patte d'oie, on laisse se dérouler la longueur de fune qu'a indiquée le sondage, et l'on hisse tout, heureux si un bon vent aide à traîner sur le fond inégal, contre l'eau qui résiste, le lourd et encombrant engin.

Le mieux est que ce vent souffle de côté. Un peu de largue ne messied pas. Par les vents debout, il y a une bordée de perdue sur deux, celle qu'on tire pour gagner la place opportune. Le grand largue présente un danger : c'est que, si la fune vient à se rompre, la chaloupe, brusquement privée de direction et déséquilibrée par la secousse, ne chavire sous une voilure trop ample en courant d'elle-même au vent. Car — détail notable — le bateau en drague ne garde généralement pas sa barre. Le gouvernail est devenu inutile : c'est le chalut qui en tient lieu. Voulez-vous lofer? vous portez la fune sur l'avant; arriver? vous la déhalez sur l'arrière. Les vieux loups de mer de Concarneau vous enseignent qu'en leur temps on se servait pour cette pêche de voiles carrées comme celle des *sinagots* du Morbihan, et dont la vergue pesante était prise au milieu par le mât. Ainsi gréées, et le gouvernail à bord, leurs chaloupes n'avaient plus d'avant ni d'arrière, et dérivaient dans un sens ou dans l'autre, en zigzagant d'une allure cocasse : c'était la drague à *tailler* et la drague à *culer*. On pouvait souvent voir cela de terre. Vénérables souvenirs, devenus à la longue presque mythiques!

Les bateaux d'aujourd'hui, faits pour tenir la mer, ne rasent plus aussi communément la côte. Au-delà des bandes rocheuses qui courent parallèlement au rivage, ils ont découvert de nouveaux fonds qu'ils explorent. C'est l'étroit et difficile plateau des Pierres-Noires, domaine habituel des Douarnenistes; au sud du Raz de Sein, c'est le banc de Bigorn, qui se dirige, à une profondeur moyenne de 25 brasses, vers l'extrême pointe de Penmarc'h. Le premier qui le signala, il y a de ceci quarante ans, fut un nommé Le Brusq, originaire de Tréboul, marié et domicilié à Audierne. Les Concarnois, qui l'exploitèrent au début, y firent des pêches miraculeuses : la sole y pullulait sur des étendues de vase molle, du côté sud, la raie

sur le gros sable qui avoisine le Raz. Cette abondance a bien diminué. Les Concarnois y ont cédé la place aux gens d'Audierne, qui continuent, avec l'appoint de deux ou trois barques de Saint-Guénolé, à fréquenter ces dangereux parages, sillonnés de courants et de paquebots. Ils s'y reconnaissent la nuit en conjuguant de leur mieux les feux de la côte, feu modeste de Lervily, feu rayonnant de Penmarc'h, avec la lueur alternativement blanche et rouge qui tremblote sur les sinistres écueils de Gorlébella et de Men-Hir. Passé Men-Hir, un autre bon fond s'allonge de l'ouest à l'est, à 3 ou 4 milles de terre, en rangeant les îlots rocheux qui barrent la côte de Saint-Pierre et de Kérity. Là c'était jusqu'à hier, pendant la saison de drague, un perpétuel battement de voiles guilvinistes. Elles vont aujourd'hui plus loin chercher, au-delà des Glénan jusqu'à Belle-Ile, ce qu'on a nommé le Grand-Banc; elles y retrouvent les chaloupes de Concarneau et de la côte lorientaise, auxquelles ne suffisent plus les coureaux de Penfret et de Groix.

Plus loin encore vont les dundees. Mais leur domaine de prédilection, en raison de la proximité de la Rochelle, c'est le poissonneux plateau de Rochebonne. Là et dans le reste du Golfe, les bons fonds sont assez étendus pour qu'on y laisse traîner la drague toute une journée — j'entends une journée de vingt-quatre heures. Quand la place est aussi mesurée qu'aux Pierres-Noires, il faut la relever toutes les trois heures, et davantage. Il faut être encore plus expéditif quand on la promène sur d'étroits chenaux comme celui que des pêcheurs de Saint-Guénolé ont repéré, à force de sondages, en face de leur port, et qui sinue à travers roches et cailloux dans la direction du large, par 10, 15 et 20 brasses, sur une distance d'environ 3 milles. Des Concarnois qui s'y hasardèrent il y a une douzaine d'années, au lendemain de la découverte, y laissèrent presque tous leur train de pêche; ils n'y sont jamais revenus.

Partout d'ailleurs il convient d'être prudent et de ne s'en rapporter qu'à la sonde. Le petit scrutateur de plomb, bourré de suif à l'intérieur, va de moment en moment, au bout d'un mince filin, prendre des nouvelles du fond, pour les rapporter à l'équipage. S'y est-il barbouillé de vase? en ramène-t-il

quelques grains de sable? C'est bien : la drague peut encore aller de l'avant. Sinon, il n'est que temps de la hisser à bord et de virer : il y a de la roche sous le bateau, ou — ce qui ne vaut guère mieux — du corail. C'est donc la sonde, en définitive, qui règle la durée de chaque dragage. Mais il faut en même temps tenir compte de la vitesse et de la direction du vent, des marques et des feux si l'on est dans le voisinage des côtes, des courants, de la dérive, de tout, être prêt sans cesse à quelque manœuvre. On n'imagine pas de pêche plus absorbante. A bord des bateaux creux qui s'y livrent, point de repos, ni jour ni nuit. Tandis qu'on dort à terre, les six ou huit hommes de chaque équipage, empaquetés dans leurs vareuses, leurs gilets de tricot, leurs cache-nez, leurs bottes de cuir ou de toile, portant par-dessus toute leur laine soit le *cirage* jaune ou noir, soit la cape de grosse toile doublée de molleton qui leur donne un aspect de moines fantômes, passent sans fermer l'œil dans la nuit interminable, secoués par un tangage que le chalut rend plus sec, appuyés aux bordés de bâbord, pour éviter autant que possible les embruns qui se ruent sur eux. De temps à autre, quand le froid leur mord trop cruellement les mains, ils y rétablissent la circulation à grandes claques rythmiques sous les aisselles, selon un exercice bien connu de tous les marins. Mais comment, en dépit des chaussons de laine et des sabots-bottes, se réchauffer les pieds dans cette immobilité nécessaire? Il est cependant de ces malheureux noctambules que le sommeil finit par vaincre, malgré le froid humide et les paquets de mer, et qui dorment quelques minutes assis sur l'un des baux, n'ayant pas de couchette où s'étendre.

On en a à bord des groizillons, qui sont pontés, et les nuits y sont un peu moins pénibles. Mais chaque matelot doit y faire son quart. Heureux si, pendant les heures où il repose, il n'est pas brusquement réveillé par l'appel de l'homme de barre, formulé dans le breton de l'île : *Zaw de jelign!* (Debout pour changer de bord!) ou : *Zaw de virign!* (Debout pour virer!) Virer, c'est-à-dire virer au tourniquet, manœuvrer le cabestan du treuil sur lequel se déroule et s'enroule la fune. Il faut alors, quel que soit le temps, sous la pluie, sous l'embrun, dans la tempête, parmi les lames qui tendent le câble

à le rompre, s'atteler à cette manivelle, parfois pour des heures : si les matelots de Groix ont pour la plupart des bras et des torses d'athlètes, c'est un peu à cet exercice violent qu'ils le doivent.

Sur les chaloupes creuses, le hissage serait encore plus dur, si l'engin était de dimensions aussi amples. Faute de treuil, c'est à la force des bras qu'il faut l'y remonter. Tout l'équipage se met sur la fune et tire dessus en cadence, comme s'il s'agissait de relever une ancre ou quelque grosse pierre de mouillage. Mais ici, ce sont 200 ou 300 mètres de câble qu'il s'agit d'embarquer. On a beau baisser les voiles pour diminuer la résistance avec la vitesse, ou les garder, si l'on a du largue, et courir au vent, l'inévitable dérive ajoute au poids du sac; les mains se crispent sur le filin qui se raidit et qui stride, l'eau salée gicle sous les doigts jusqu'aux visages, ruisselle sur les genoux, pénètre à l'intérieur des bottes. Une fois arrivé à la patte d'oie, l'équipage se divise en deux, un groupe à l'avant, un groupe à l'arrière, chaque groupe hissant sa haussière. Un dernier effort, et voici le filet à peu près hors de l'eau. Que ramène-t-il? On embarque d'abord la perche, dont la courbe épouse celle du bateau, avec sa pesante garniture de pierre ou de fer; puis, en hâte, de peur que rien ne s'échappe, la corde basse avec son serpenteau de chaîne; puis, à brassées, tout l'engin, follement agité par les soubresauts de ses captifs.

Ceux-ci, il faut ensuite leur faire évacuer les retraites où ils se sont faufilés sans soupçonner le piège, les faire redescendre au fond du chalut qu'on ouvrira tout à l'heure pour le vider. Opération beaucoup plus incommode qu'on ne pense. Car tout ce peuple se débat et proteste de son mieux; les crabes, les langoustines et les langoustes s'agrippent désespérément aux mailles avec leurs pinces et leurs pattes; les raies y introduisent leurs queues acérées; les grondins s'y prennent par leurs nageoires qui piquent; les énormes posteaux ou travans y font des bonds terribles; les congres insidieux et les chats-roux avancent vers les doigts de menaçantes mâchoires. Il n'est pas jusqu'aux soles, aux plies et aux barbues, qui, arcboutées dans une attitude de défense, ne résistent à la pression des mains impatientes et brutales avec une force qu'on n'atten-

drait pas de si innocentes espèces. Mais quel pêle-mêle de teintes vives, quel étincellement de nuances rares sur les planches où cela rampe, tressaute, se tord et bave, avant d'aller se ternir et agoniser dans la cale !

« Est-ce toi, l'arc-en-ciel en morceaux, qui ruisselles? » s'écriait Richepin devant un tel spectacle. Les dragueurs bretons ne sont pas des artistes ; mais il ne faudrait pas les croire insensibles à ces merveilles coutumières. Ce sont des observateurs naïfs et des rêveurs, enclins par nature à tout animer. Dans cette faune des profondeurs sous-marines, il est des variétés singulières, à la fois effarantes et grotesques, des maraches ventrues, à l'énorme gueule, des sortes de raies qui sont aussi des squales : les pêcheurs les ont baptisées *anges* et *reines*, soit par dérision, soit dans l'esprit où les marins de l'Égée donnaient le nom d' « accueillante » à la plus redoutée des mers. Parfois encore, le chalut ramène des coquillages imprévus, comme ces pétoncles que les Concarnois trouvèrent en quantité, plusieurs hivers de rang, dans l'ouest-nord-ouest de Belle-Ile et qui, à cause du bruit argentin qu'elles faisaient en glissant du filet dans la cale, valurent au banc le nom quasi arabe ou nègre de *drign-drign*. D'autres fois, ce sont les pâles coraux de la mer bretonne qui gonflent le fond du sac, ou de lourds blocs de vase dure, pareils à des morceaux de ciment, ou des paquets de goémon fauve, rosé, verdâtre, tout ce que Duhamel appelait indistinctement dans sa respectable langue des *immondices* — joignez-y les objets les plus hétéroclites, des débris de ferraille, des restes détrempés de bottes, des couteaux mangés par la rouille, reliques macabres d'on ne sait quels naufrages. Un patron de Saint-Guénolé m'a dit, en baissant la voix, comme s'il avait encore devant les yeux cette chose horrible, qu'un jour ses hommes trouvèrent parmi le poisson un béret qui semblait coiffer encore une tête en forme de boule, gonflée par l'eau, exsangue, sans nez ni oreilles : ce n'était qu'une boule de vase. Un autre jour, ils trouvèrent un pied, bien authentique, celui-là. Il y a cinq ans, des dragueurs de Guilvinec relevèrent ainsi les cadavres de deux des leurs. C'étaient les nommés Quéméneur et Coïc, du canot 2 208, que commandait un superbe et joyeux gars de trente-sept ans, Jean-Louis le Gall. La barque avait sombré

par une affreuse nuit de novembre où le vent d'est soufflait en tempête, sans qu'on sût avec certitude où ni comment, si c'était en pêche, sur le Grand-Banc ou dans la bordée de retour. Plus de doute : c'était sur le banc. On eut d'ailleurs toutes les peines à identifier les cadavres, outrageusement défigurés par un séjour de plusieurs semaines dans l'eau. Ils reposent maintenant en terre bénie, côte à côte, sous la croix de bois noir orné de larmes blanches. Quant à Jean-Louis le Gall et aux autres, la mer les a gardés, et le cimetière a dû se contenter de leur nom gravé sur une plaque de marbre.

Il arrive que le filet ne ramène rien à bord, crevé dans son voyage d'aveugle par les moellons de vase, massacré par le corail ou le merl. Trop souvent, c'est lui qu'on ne ramène pas. Les fonds côtiers sont semés d'embûches. Trop de roches impossibles à repérer sont là qui guettent, et surtout trop d'épaves. Que de carcasses de navires mal enlizées encore ! Que de cheminées, de chaudières, de mâtures dressées dans la nuit sous-marine, comme autant de pièges à chalut! Le danger redouble au lendemain des tempêtes. On me cite un bateau de Penmarc'h qui, dans une courte embellie, perdit coup sur coup, il y a deux ans, au banc de Bigorn, deux dragues neuves arrivées la veille de Lorient. Quelquefois, quand le filet n'est pas trop engagé dans l'épave, une heureuse manœuvre parvient à le sauver. Le plus souvent, les haussières cèdent, quand ce n'est pas la fune. Ces accidents sont plus rares au large, dans les parages que fréquentent les dundees. Cependant j'ai vu cet hiver même, dans l'arrière-port de Concarneau, l'un d'eux immobilisé, au début de la saison de pêche, par la perte totale de son chalut : soit 2 000 francs à l'eau, sans compensation d'aucune sorte, le tout aux dépens du patron-armateur, c'est-à-dire d'un gagne-petit. Ici encore, c'est la tempête qui est le plus à craindre. La tempête, non le vulgaire grain. Ces forts bateaux n'ont pas peur du vent, qui les sert, et se gardent bien de haler leur fune quand le grain menace. Mais si le grain dégénère en tourmente, ce qui n'est que trop rapide avec les vents d'ouest ou de suroît, alors il faut naviguer, fuir ou bien mettre en cape, et d'abord embarquer le chalut. On essaie donc de *virer*, ce qui est terrible

sous les lames qui balaient le pont. Quand, après bien des efforts, on se rend compte qu'il est impossible de continuer, on se résigne, les larmes aux yeux, à couper la fune, et le bateau, enfin libre, peut tenir tête à la bourrasque, si déjà il n'est pas trop tard.

*
* *

Bien des fois il est trop tard. On se souviendra longtemps à Groix de la tempête du 4 décembre 1896, qui lui enleva à elle seule 21 hommes. Le baromètre descendit ce jour-là à 722 millimètres et se maintint pendant trois jours à 730. Il y eut d'autres malheurs au cours de cette campagne : quand la flottille revint au port, en mai, elle avait perdu 7 dundees et 64 pêcheurs. Depuis la tempête du 7 septembre 1883, on n'avait pas vu pareille douleur dans l'île. Le plateau de Rochebonne, si fréquenté par ses matelots, est fort dangereux par gros temps. Nombre de braves gars y ont trouvé la mort, et c'est à coup sûr la région de l'Atlantique qui a roulé le plus de cadavres groizillons. Aussi bien tout le Golfe est ouvert sans défense aux rafales d'ouest. Quand les voiliers côtoient le littoral, ils ne peuvent se relever au large qu'à grand'peine, même en sacrifiant leur train de pêche. Où fuir? Royan, Arcachon, Bayonne sont devenus inaccessibles derrière leur barre de brisants. Coûte que coûte, on s'efforce de gagner la Rochelle, le grand port de refuge et de vente. Tandis que le dundee tangue et roule sur les hautes vagues accourues des lointains de l'Océan, gardant le plus possible de toile afin de diminuer la dérive, c'est la magnifique rade, abritée par ses deux grandes digues, Oléron et Ré, que l'équipage entrevoit au terme de cette course terrible. Soudain une lame plus formidable que les autres s'abat sur le pont, y rafle tout ce qu'elle peut, parfois un homme. Qu'un agrès vienne alors à manquer, qu'une voile se déchire, qu'une vergue ou qu'un mât se rompe, et c'est le bateau en perdition. Si la réparation n'est pas immédiate, plus de manœuvre possible : de lame en lame, de poussée en poussée, il finit par s'échouer à la côte. Que de dundees et de sloops ainsi roulés à la grève de Fouras, de Ré, de la Palice et de Chatelaillon!

L'an dernier, le *Rémy-Marie*, surpris par une formidable tempête, chavira complètement sous un coup de mer et resta un quart d'heure environ la quille hors de l'eau, les mâts dedans. Les hommes, enfermés dans le poste, se croyaient perdus, quand un nouveau coup de mer, brisant les mâts, rendit au dundee son équilibre. Ils sortirent du poste, coupèrent les haubans pour se débarrasser des mâts qui menaçaient de tout briser. Les panneaux avaient été arrachés; l'eau remplissait plus qu'à moitié la cale; deux hommes manquaient : on les retrouva ensuite, écrasés par les caisses à poisson et les chaînes. Un chalutier à vapeur rencontra l'épave et put la convoyer jusqu'à la Rochelle.

D'autres coulent en pleine mer, par voie d'eau, et ceci surtout quand la saison de drague touche à sa fin. Depuis la visite de partance, le beau bateau a tant bourlingué, tant fatigué sous les coups de bélier de la mer, tant craqué, tant gémi, bordés et membrures! Il n'a pas toujours le temps d'attendre, avec le mois de mai, le calfatage réparateur; les jointures jouent, et l'eau pénètre sournoisement. Risque d'autant plus grand qu'il prolonge davantage ses tournées. Les Sablais, qui aiment leur ville et, dit-on, leur femme, ne vont guère à plus de 20, 30 milles au large et ne s'absentent que trois ou quatre jours. Mais les Bretons, exilés de leur port d'origine pendant les six mois de la saison de drague, d'ailleurs bien approvisionnés de glace, n'hésitent pas à rester dix, douze, quinze jours sur les bancs, et perdent le moins de temps possible en allées et venues.

Quant aux chaloupes, elles n'étaient jadis que des coques de noix rases sur l'eau, faibles de quille, mal défendues contre les vents et les lames. Lorsqu'une rafale couchait sur l'eau leur haut taillevent de toile rêche, que de fois il ne se relevait pas! Il y a soixante ans, la poulie était inconnue à bord des chaloupes concarnoises; le premier qui en fit usage fut le pilote Étienne Guillou, père de l'amiral Guillou et du peintre des sardinières. Et le premier qui eut une pompe à la place des anciennes moques de bois fut le vieux Soufflès, qui fait encore, chaque semaine, sur son grand côtre haut voilé, le voyage de Concarneau aux Glenan. Pour se guider aux environs de leur port, dans les nuits noires, par temps

« bouché », ces marins n'avaient alors que le pauvre feu de Penfret. Cela ne les empêchait pas de partir draguer dans la mauvaise, mais poissonneuse baie d'Audierne et, comme ils ne trouvaient pas à Audierne de mareyeur quand il leur arrivait d'y relâcher, ils y échangeaient leur poisson contre des moutons et des veaux qu'ils rapportaient triomphalement au logis. D'autres fois, les vents étant favorables, ils laissaient porter jusqu'à Brest, d'où la plus grande part de la marée partait pour Rennes en diligence. Mais que survînt au retour un coup de suroît, quelle déroute! Combien de ces barques sont allées se défoncer sur les grèves sauvages de Plovan ou de Tréguennec, après avoir vidé dans les brisants leur cargaison d'hommes!

Les barques d'aujourd'hui sont mieux construites, avec une quille plus profonde, des formes à la fois plus trapues et plus fines. Leur voiture surtout est mieux répartie, moins en hauteur, plus effilée sous la vergue. Quand la brise tourne à la bourrasque, elles substituent au taillevent un court et étroit *dundee*, suffisant pour favoriser l'allure et faciliter la manœuvre sans compromettre la stabilité. N'importe : il est encore pour elles des nuits sinistres. C'est par une de ces nuits que s'est perdu dans les coureaux de Groix, en novembre dernier, le chalutier les *Trois-Sœurs*, de Port-Louis, avec trois hommes. Dans les parages de Penmarc'h, quand à la nuit s'ajoute la brume, le phare d'Eckmühl n'arrive pas lui-même à faucher les ténèbres de ses immenses bras lumineux, et c'est aux beuglements de la sirène éclatant par-dessus le vacarme des brisants, que les barques sont englouties dans le voisinage des ports. Ainsi disparut corps et biens le *Saint-Gilles*, patron Guillaume Calvez, de Guilvinec, dans la nuit du 7 décembre 1903 : huit hommes cueillis par une lame! L'un d'eux, Ambroise le Rhun, fut trouvé sur la grève à la pointe du jour : il était encore chaud. L'année précédente, dans la nuit du 21 au 22 janvier, l'équipage des *Droits de l'Homme*, commandé par Bastien Riou, l'actuel patron du canot de sauvetage de Saint-Guénolé, avait failli se perdre en touchant au port, dans des circonstances analogues. Il manœuvra cinq heures dans la tempête, et ne dut son salut qu'à un échouage inespéré sur le sable de l'anse de Porz-Karn. Rien de plus

banal que ces naufrages, et de plus évitable, pour peu qu'on voulût faire ce qu'il faut. Il y a des années que les marins de Saint-Guénolé réclament quelques dérochements à l'entrée de leur port, et l'établissement d'un ou deux feux sur la chaîne des Groumily. Au cours des derniers hivers, qui furent entre les plus tempêtueux, leur passe n'a pour ainsi dire pas cessé de briser dans toute sa largeur, bloquant au port toutes les barques, l'interdisant à celles des ports voisins. Le résultat, c'est que Saint-Guénolé, bien placé cependant pour le chalutage, a renoncé à cette pêche. On y chôme annuellement trois mois.

*
* *

Ailleurs, ce dont les marins se plaignent le plus, c'est de la police côtière. Il existe, le long du littoral, une zone interdite à la drague. Cette zone coïncide, théoriquement, avec les 3 milles d'eaux territoriales. En réalité, elle s'étend ou se resserre selon un tracé qui peut sembler arbitraire, mais dont le principe est invariable : il s'agit de protéger le bon fond des baies contre les offenses du chalut.

Il ne faudrait pas croire, sur la foi d'édifiantes légendes, qu'il suffit d'un papier officiel, affiché dans les bureaux de l'Inscription maritime, pour assurer cette protection. Mais l'administration dispose d'une flottille de gardes-pêche, flottille assez hétéroclite, où l'on trouve un vapeur presque considérable, le *Pétrel*, attaché au port de Lorient, une vedette, le *Berder*, d'Auray, un sinagot, le *Danégan*, de Vannes, un sloop, le *Pilotin*, de Douarnenez. Rien au Croisic, à Concarneau, à Guilvinec, à Audierne, à Camaret. C'est peu, mais les délinquants trouvent que c'est encore trop, et que les procès-verbaux pleuvent exagérément sur le pauvre monde, avec leur cortège d'emprisonnements, de confiscations et d'amendes. « Pour faire le métier proprement, disent les Douarnenistes, il faut pouvoir frauder. » Et ils s'organisent de leur mieux pour y réussir. Pendant qu'ils se livrent à la pêche prohibée, un terrien complice, parfois un de leurs matelots resté à terre, surveille avec soin le garde-pêche. Le voit-il mettre à la voile?

il court à une falaise convenue et là, rééditant pour d'autres fins la manœuvre des vieux naufrageurs, il brandit une torche-signal. S'il fait jour, il grimpe à la pointe de Léïdé et y fait brûler de l'ajonc vert (ce que tous les Bretons appellent de la lande) : une épaisse fumée s'en dégage, et les chaluts sont prestement embarqués. Mais une ruse en vaut une autre : certaines nuits, quand le *Pilotin* ne peut sortir, malgré le soupçon de quelque fraude, un de ses cinq hommes va lui-même brandir des torches, et tous de rire sous cape le lendemain, en apprenant que des dragueurs sont rentrés au port plus tôt que de raison. Les bateaux pris en flagrant délit — ce qui arrive aussi de jour — commencent par masquer leur numéro, gravé et peint en blanc près de l'étrave. Le *Pilotin* en poursuit un. Celui-ci fait des ronds le plus longtemps possible, permettant ainsi aux autres de relever leur drague et de se disperser. Il va sans dire que la nuit favorise les évasions. Voici cependant un épisode assez dramatique dans les annales de ce braconnage : une chaloupe, surprise en pleine nuit à chaluter sous la pointe de Tréboul, entre Morgat et Telgruc, fait aussitôt cap sur la Lieue de grève. Pour lui donner la chasse de crique en crique, le garde-pêche met à la mer son petit canot avec deux hommes, lui-même manœuvrant de façon à couper au bateau la retraite du large. Tout à coup une clameur d'épouvante retentit : « On tue mes hommes ! » se dit le patron du *Pilotin*, qui se rapproche de la côte et scrute les ténèbres. On ne lui tuait personne : c'est le dragueur qui se trouvait happé par les brisants. Dans sa fuite, il avait rangé de trop près les roches. Après des efforts inouïs, les fraudeurs furent sauvés par les marins de l'Administration, ayant perdu leur barque et gagné un procès-verbal.

En 1910, pour 50 dragueurs inscrits à Douarnenez, le *Pilotin* dressa 90 procès-verbaux : c'est dire leur peu d'efficacité. Un décret du 13 mars 1900, signé Pelletan, interdisait la saisie des dragues. Or quelques jours de prison n'effraient pas des patrons de pêche : n'est-ce pas souffrir pour la bonne cause ? Pendant qu'ils avalent à Quimper la soupe fade de la captivité, leur bateau continue à pêcher, à frauder peut-être, et ils savent qu'au retour ils toucheront

exactement leur part. Quant aux amendes, les pêcheurs ne les paient presque jamais, étant généralement insolvables ou déclarés tels par leur maire, qui n'a pas le cœur de leur refuser un certificat d'indigence. Mais, devant les plaintes des gardes-pêche et des commissaires bernés, on a fini par rapporter le décret Pelletan. Celui du 14 décembre 1910 a rétabli l'ancienne sanction, qui datait de 1853. Du 1er janvier au 15 août, on a saisi à Douarnenez 35 chaluts ; on les a même détruits — ce qui n'apparaît point, de prime abord, nécessaire. On y a ainsi presque arrêté la fraude et, du même coup, le chalutage : le port compte actuellement dix dragueurs !

On ne saurait en vouloir à l'Administration de son zèle, qui n'a pour objet, en définitive, que le bien des protestataires. On peut pourtant se demander avec eux s'il n'est pas quelquefois intempestif et contradictoire. Intempestif, puisque le fretin qu'il s'agit de protéger, outre qu'il passe aisément par les mailles des chaluts, ne reste pas pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant la saison de drague, dans les eaux refroidies du littoral ; contradictoire, parce que ces rigueurs n'empêchent point, en d'autres cas, des négligences ou des tolérances étranges. Pourquoi tolérer, par exemple, et en toute saison, le dragage des crevettes, pratiqué sur le bord même des côtes, en des eaux sans profondeur, avec des chaluts à mailles fines ? Pourquoi ne pas sévir contre le sennage, encore plus meurtrier ? Sur toute la *palud* bretonne, il n'est pas de hameau où n'existe quelqu'une de ces sennes faites pour être tirées sur les plages (elles n'ont rien de commun avec les innocentes sennes à sardines, si sévèrement prohibées, celles-là) : le limon, le sable, le varech qu'elles entraînent leur font une sorte de tissu imperméable qui capture les moindres larves. Je sais un paysan, aux environs de Plonévez-Porzay, qui se vantait certain jour d'avoir empli de ce fretin cinquante barriques : du fumier pour ses terres ! Un ami concarnois m'a dit que récemment il regardait des hommes donner un coup de senne aux Sables-Blancs. Le coup fini, il les vit faire un trou dans la plage. Il eut la curiosité de savoir ce qu'ils y avaient mis : c'était un millier de turbotins grands comme des pièces de cent sous. On m'a conté cette autre anecdote, d'après un pilote des Sables-d'Olonne : il draguait des crevettes et, ayant au

bout d'une heure et demie environ relevé sa drague, il s'amusa à compter, avec son fils, les couples de soles qu'il venait de prendre : ils en trouvèrent 4 000! Le tout sans préjudice des turbots, raies, plies, limandes, merlans, etc., une bouillie inutilisable, bonne à jeter à l'eau ou à fumer des plates-bandes. Admirable exemple, dira-t-on, de la fécondité de l'Océan! Admirable exemple, surtout, de l'imprévoyance des riverains! Il n'est pas de fond, si riche soit-il, qui ne se dépeuple à un tel régime. Dans la baie de la Forêt, il y a cinquante ans, on faisait des pêches de 500 coquilles de Saint-Jacques à bateau : bien habile aujourd'hui celui qui en ramène une douzaine au bout d'une journée de drague! Les poissons plats s'y font de plus en plus rares. Si du moins il y avait quelques compensations à ces ravages! Mais les senneurs des *paluds* ne sont pour la plupart que des paysans, les dragueurs de crevettes que des retraités, parfois assistés de novices : ils gagnent tout juste à ce métier leur argent de poche. La crevette draguée se vend à Concarneau de quinze à vingt sous la livre, deux fois moins que la crevette de casier. Celle des Sables-d'Olonne n'est même pas la vraie crevette, mais une espèce inférieure qu'on appelle là-bas le *bouc* ou *boucot*, et qui se vend six ou huit sous la livre. On en prend quelques livres par jour : maigre profit pour un grand dommage, perpétré sous l'œil bienveillant des lois, et ce malgré les réclamations réitérées des pêcheurs sérieux, dont l'une du 2 décembre 1913, date du dernier congrès de leurs syndicats.

*
* *

Ce qui achève de décourager nos dragueurs, c'est qu'ils sont de plus en plus mal payés de leur peine. En vérité, cette rude pêche est presque une pêche de luxe. Un matelot de Saint-Guénolé me disait y avoir gagné 12 francs dans les bonnes semaines! Les éphémérides de Guilvinec signalent, le 22 décembre, une pêche de 130 francs : mais le bateau avait deux jours de mer. J'en ai vu un, le lundi 5 janvier, porter à la criée de Concarneau 360 soles : une jolie pêche! Mais il était sorti du port le vendredi, et n'avait pas chômé le dimanche. Au

bout de leur saison, les matelots des chaloupes ont pu gagner de 200 à 400 francs, ceux des dundees de 300 à 500, rarement plus. L'armateur est encore moins bien partagé, s'il est possible. Autrefois, quand la part de l'armement, pour un dundee, se montait jusqu'à 3 500 francs, on pouvait envisager sans terreur la perte d'un train de drague estimé 2 000 francs et davantage. Aujourd'hui que la baisse des prix et l'appauvrissement des fonds ont diminué de moitié ce total, comment l'armateur ne se désintéresserait-il pas d'une pêche dont les promesses ne compensent plus les risques? C'est ce qui s'est produit à Groix, où des pêcheurs de bonne volonté ne trouvent plus d'embarquement. N'oublions pas que, dans le cas des bateaux creux, armateur et patron ne sont en général qu'un même pauvre sire, un besogneux rongé de soucis et de dettes. Et songeons à toutes les avaries qui le menacent, dont la disparition du chalut n'est que la plus apparente. Pour combien ne faut-il pas qu'il compte les frais d'entretien de la coque et des agrès, en cette saison de cruelles tempêtes! Les voiles surtout ont à souffrir, ces coûteuses voiles d'hiver dont le mètre se paie couramment 2 fr. 55, au lieu de 1 fr. 25 pour les voiles d'été. Les ris qu'il faut amarrer à chaque grain finissent par couper la toile. Les averses, la brume, l'embrun l'empêchent de sécher et la pourrissent. On a beau, sur la somme des parts — mettons-en dix, chiffre moyen — en réserver trois pour tous ces frais, et même quatre (une pour le bateau, trois pour le train de pêche), il arrive qu'on ne les couvre pas. N'étaient la force de la tradition et l'avantage de se recruter dès l'hiver un bon équipage pour l'été, beaucoup de patrons auraient depuis longtemps renoncé à la drague.

Ajoutons pour tous, patrons et matelots, le temps perdu en navigations de plus en plus longues, et les escales fréquentes dans les ports qu'on appelle ici « étrangers », source de dépenses supplémentaires. Quand la tempête se déclare au large, il faut bien relâcher où l'on peut. Tant mieux si l'on trouve quelque mareyeur en ce port de refuge! Tant mieux encore s'il s'y trouve un *Abri du marin* où l'on puisse réaimanter son compas, écrire une lettre, se munir d'onguent, emprunter un outil, faire, sans bourse délier, et même en buvant de la tisane, une partie de cartes ou de dominos! Mais beaucoup de ports, en

particulier ceux de l'Est, n'ont pas d'*Abri du marin*, et tous ont des cabarets. Que faire à terre, loin de chez soi, quand il pleut et qu'il vente, sinon entrer dans ces accueillantes maisons? Avec ses cafés, ses auberges et ses bouges, la Rochelle, pendant toute la saison de drague, est la Capoue des pêcheurs de Groix et, disent les moralistes, leur perdition. Le terme est peut-être excessif. La plupart de ces hommes ont un vif sentiment de leurs devoirs de famille. Quelques-uns, les plus sujets à la tentation, sitôt leur part touchée, s'empressent de l'expédier à leur femme, sachant que s'ils tardent, elle risque de fondre dans quelque ripaille. La vérité, c'est que presque tous aiment à rire, dans les rares trêves de leur dure existence. Un jeune Groizillon qui est aussi un celtisant distingué, M. Jean Calloc'h, m'a conté certains de leurs jeux : ils ne sont pas tous innocents. Le plus classique est de choisir un café des mieux fréquentés, d'y pénétrer en bande, malgré les objurgations des garçons, avec leurs grosses bottes couvertes de neige et de boue, d'accrocher avec soin leurs cirés ruisselants sur les pelisses des « messieurs » riches, et de prendre, à la moindre protestation, des airs malheureux de pauvre peuple qu'on écrase. Et les réflexions drolatiques d'aller leur train, dans le breton chantant de Groix, scandés de rires puissants comme il en éclatait à la table des dieux. On en est quitte pour le scandale, si l'un de ces dieux de la mer — tritons enroués et barbus — ne s'avise, en partant, d'emmener le chien du logis, ou d' « échanger » son béret de matelot, garni au préalable d'une vieille chique, contre le huit-reflets le plus éblouissant qui orne les patères de la salle. A Groix, au retour, on le verra débarquer son poisson sous ce haut-de-forme qu'il présentera à tout venant d'un air bonasse, en disant : « Je l'ai trouvé à la Rochelle. »

Quelques farces dans les cafés et les baraques foraines, quelques danses dans les cabarets, quelques « tournées » aux agents assez indiscrets pour se mêler de leurs ébats, quelques taloches aux autres pêcheurs qu'ils dédaignent, telles sont les gaîtés de la vie rochelaise pour les *chiqueurs* de Groix : gaîtés d'enfants terribles, exubérances de héros barbares toutes d'un goût détestable, c'est entendu, mais généralement peu dispendieuses. La vie à bord l'est encore moins : le poisson pêché

fait l'essentiel des menus, qu'on aurait tort de mépriser. Ce qui coûte le plus, ce sont les vêtements chauds de l'hiver, les bottes, les cirés, qui s'usent vite. Malgré la peine assurée et le maigre profit, soit fierté, accoutumance, difficulté de s'employer ailleurs, on ne voit guère de Groizillons redouter ces campagnes de drague. Pour les 4 ou 500 francs que rapporteront ces six mois de dur labeur, les paires de bras abondent. Ce sont les armateurs qui s'abstiennent. Jadis, tous les thoniers de l'île se faisaient chalutiers l'hiver. A la fin de 1913, il y en avait exactement 62 sur près de 300, 6 sur 30 à Concarneau. L'écart est encore pire quand on passe aux sardiniers : 45 chaloupes concarnoises draguent aujourd'hui, soit le dixième de la flottille sardinière ; il y en avait 200 voici une vingtaine d'années. Au Guilvinec, ce janvier, on en comptant 12, contre 25 l'année précédente et 30 en 1911. Nulle part la décadence n'est plus évidente qu'à Douarnenez, où, avant de tomber au chiffre misérable de 10 barques, la statistique des dernières années a donné : 60 bateaux en 1909, 50 en 1910, 31 en 1911, 18 en 1912. Même décadence, d'ailleurs, aux Sables où l'on accuse le dépeuplement des fonds, et à la Rochelle où l'on se plaint du manque d'hommes. Dans les ports de la Cornouaille, le personnel aussi commence à faire défaut. On m'en donnait, à Concarneau, entre autres raisons, la suivante : comme il n'est plus obligatoire d'embarquer un mousse pour la drague (on estime en effet que cette pêche est trop dure pour des enfants), on le supprime. Il n'y a plus à bord que des adultes. Plus de ces petits gars dont l'éducation se ferait comme s'est faite celle des autres, à l'âge où pour antidote au froid, à la tempête, à toutes les misères, on a une imagination intacte, et une imagination de Celte, éprise de nouveauté, d'aventure, du mystère des fonds, des imprévus du large, des fureurs même de l'ouragan, et de ces embellies d'hiver qui répandent sur les grisailles de la mer bretonne, entre la Toussaint et Pâques, comme une abondante mysticité. Quand les enfants cessent d'être initiés, les traditions se perdent. Cette drague si dangereuse, mais si éveilleuse d'énergie, est en pleine crise comme toutes les pêches bretonnes. Elle dépérit, elle mourra sans doute dans bien des ports sous la forme ancestrale que j'ai

décrite : sera-ce pour y revivre sous une forme industrielle et moderne, celle du chalutage à vapeur?

*
* *

Il y a quinze ans que la Bretagne a eu son premier chalutier de fer, exactement vingt-huit ans après Arcachon, vingt-sept après la Rochelle, seize après Grimsby, quinze après Geestemünde et cinq seulement après Boulogne, qui en possède aujourd'hui une si belle flottille. La flottille bretonne n'a suivi que de loin cet exemple. On tâtonna à Saint-Nazaire, au Croisic, à la Trinité. L'expérience réussit mieux à Lorient, non sans de grandes difficultés au début. Après six ans de pêche irrégulière où le nombre des vapeurs passe péniblement de 1 à 5, ce sont des années d'abondance et de prospérité; des sociétés nouvelles se fondent; de 6 chalutiers en 1906, on en arrive à 21 en 1909. Ici, nouvel arrêt, dû d'abord à cet accroissement même, trop rapide pour le petit nombre des mareyeurs, puis à des grèves du personnel, suspendant toute pêche entre novembre 1909 et janvier 1910. Du coup, un vapeur, le *Lorientais*, est vendu à l'État pour être promu à la dignité de chalutier de guerre, puisqu'on l'emploie, avec son aîné l'*Isly*, du Croisic, au dragage des mines. Un autre, l'*Ellé*, se perd, le 16 mai 1910, un lundi de Pentecôte, sur une roche des Glénan. Enfin, la *Société des Chalutiers de l'Ouest*, issue de Saint-Nazaire, y retourne avec ses quatre vapeurs. Bref, ce fut pour le port naissant une période de déceptions et d'alertes, dont il est sorti peu à peu. Les sociétés en péril se sont fondues avec la *Société Lorientaise*, qui groupe aujourd'hui 10 chalutiers sur les 18 du port, et qui a pris le parti de vendre directement leur pêche sans recourir à l'intermédiaire onéreux et gênant d'une criée. La Chambre de Commerce a reconnu ces efforts en faisant construire pour les chalutiers à vapeur un appontement de béton armé; elle a estimé qu'elle ne pouvait moins faire pour une entreprise singulièrement profitable à l'industrie et aux transactions de la ville, puisque, sans parler de la fondation d'une importante glacière, les seuls besoins du chalutage amènent chaque année

sur les quais de Lorient 40 000 tonnes de charbons gallois, auxquelles répond un excellent fret de 20 à 30 000 tonnes de poteaux de mines. Les armateurs seraient comblés s'ils obtenaient maintenant une cale sèche qui leur permît d'opérer sur place les grosses réparations et les travaux de carénage, sans payer le tribut actuel à Saint-Nazaire.

L'initiative lorientaise était assez encourageante pour susciter des imitations. On y songea à Douarnenez, à Concarneau, à Brest. Peut-on imaginer des ports mieux placés, plus voisins des lieux de pêche, en communications plus directes avec les houillères du pays de Galles? Mais la Bretagne n'est pas un pays riche, ni de forte tradition industrielle. Les capitaux y sont timides et dispersés. On a craint l'hostilité d'une population de pêcheurs prompte à se passionner, travaillée efficacement par la propagande socialiste. En 1899, l'année même où le chalutage à vapeur fit son apparition sur cette côte, le *Kérino*, des *Chalutiers de l'Ouest*, voulut vendre sa pêche à des mareyeurs concarnois : il ne put seulement pas la débarquer, et reprit le large, sous les menaces et les huées des marins.

On pourrait croire que cette hostilité a nui à la formation des équipages. Au début, un peu : il fallut les recruter en grande partie à Boulogne, à Dieppe, à Arcachon : c'étaient d'ailleurs des enfants de la maritime et prolifique Bretagne qu'on lui ramenait ainsi le plus souvent. Aujourd'hui on fait queue pour s'embarquer, on s'inscrit à l'avance, on fait retenir sa place par le maire de son village. C'est que la place est bonne, le salaire appréciable. Il comprend à la fois un fixe, de nature à rassurer le pêcheur sur les aléas de la pêche, et un tant pour cent ou pour mille, qui les excite à développer leurs qualités professionnelles. Cette part est calculée non sur la vente réelle du poisson, mais sur les cours officiels des Halles de Paris. La vente s'est-elle faite à des prix inférieurs? l'équipage n'a pas à en souffrir. Pour préciser, supposons qu'un de ces chalutiers ait pêché, dans un mois, pour 12 000 francs de poisson — de quoi couvrir les frais qu'il représente : ce sera, étant donné leur part de 7,5 p. 1 000 sur les bénéfices, un supplément de 90 francs aux 100 francs de solde du chauffeur et aux 70 francs du matelot de pont. Quel est, à bord du dundee ou de la chaloupe, le dragueur qui

gagne régulièrement la moitié de cette somme? Il est vrai que la nourriture est à la charge du personnel, au contraire de ce qui se passe dans bon nombre de chalutiers anglais : mais, comme il a le poisson à discrétion (et du plus fin, si tel est son goût), la dépense ne va guère, pour chaque homme et par mois, qu'à une vingtaine de francs. J'ai sous les yeux un curieux document d'où il résulte que les grévistes de 1909 ne se plaignaient pas de l'insuffisance des salaires, mais de l'excès de travail; ils allaient jusqu'à proposer aux armateurs une diminution desdits salaires, pour obtenir à bord le supplément, selon eux indispensable, d'un soutier. Il faut préciser que cette diminution devait porter non sur la solde fixe, que leur projet relevait au contraire, mais sur leur part des bénéfices, naturellement variable. Tant ces matelots, habitués dans le port natal à tous les risques et à toutes les chances de la petite pêche, avaient vite adopté dans leur condition nouvelle d'employés le goût niveleur des rénumérations médiocres, mais régulières, mais sûres!

Cette sécurité un peu monotone, ils la trouvent surabondamment dans la vie du bord. Un vapeur, ce n'est pas très joli, mais on y est relativemeut bien, et fort tranquille. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas des chalutiers d'occasion. Ils ont été construits spécialement pour le chalutage, les uns à Nantes, les plus nombreux en Angleterre, où la machinerie et la coque sont peut-être moins soignées, moins élégantes que sur les chantiers de France, mais plus robustes. Tel est le *Grèbe*, qui porte sur sa cheminée l'écusson de la *Compagnie Lorientaise* — l'hermine blanche sur champ rouge — et qui est sorti en 1907 des chantiers de North Shields, sur la Tyne. Il se trouvait à quai la dernière fois que je suis passé à Lorient, ayant débarqué son poisson le matin même et faisant son plein de charbon et de glace pour une autre croisière. C'est un solide petit bateau long de 34 m. 59, large de 6 m. 63, ayant une force de 400 chevaux et faisant 204 tonneaux de jauge brute. Il a coûté la coquette somme de 179 350 francs. Depuis on a construit plus grand : le *Bisson* et le *Du Couëdic* jaugent 260 tonnes et ont des machines de 480 et 500 chevaux. Un type intermédiaire est représenté par le *Saint-Corentin*, le *Saint-Guenaël*, l'*Isole*. Tout compte fait, la flotte chalutière

de Lorient est un peu inférieure à la flotte rochelaise, en qualité comme en quantité : 211 tonneaux — chiffre moyen pour chaque vapeur — contre 250, 414 chevaux contre 482, neuf ans d'âge contre six. Tels quels, ces bateaux offrent les meilleures garanties de navigabilité, et des aises qu'on ne saurait demander aux voiliers concurrents, même aux plus gros. Les deux postes, l'un à l'avant pour les simples matelots et soutiers, l'autre à l'arrière pour le capitaine, le second, le premier mécanicien et le premier chauffeur, sont presque confortables malgré leur exiguïté; les planchettes de pitchpin verni, les barres de cuivre et la moleskine marron de la banquette circulaire y mettent une note de sobre élégance. Quand on n'est pas de quart ou au travail, on peut dormir en repos dans sa couchette. Quand le temps est trop dur pour chaluter, quand la tempête convulse la mer, on roule abominablement, c'est vrai, beaucoup plus que sur les grands chalutiers à voile; mais, ce désagrément mis à part, on peut se considérer comme à peu près sûr de sa vie, et narguer tranquillement les lames, une fois les panneaux en place et les hublots fermés. D'ailleurs, si le *Grèbe* et ses pareils sont un peu bas sur l'eau pour les grosses houles de l'Atlantique, en revanche les *Bisson* et les *Saint-Guenaël* sont pourvus de gaillards qui les protègent contre les tangages, tout en assurant des postes plus spacieux et plus aérés. Au total, la flotte lorientaise n'a éprouvé que trois accidents, et lesquels! C'est par un magnifique clair de lune que l'*Ellé* a fait naufrage : tout le monde dormait à bord. Quant à la *Frégate*, qui s'est jetée et perdue sur les rochers de Pen-Men, par une nuit sombre — celle du dernier Noël, — mais sous les feux du Grognon, on peut croire qu'elle n'avait pas non plus un bien vigilant équipage. Il est piquant d'observer que son patron était précisément de Groix, comme celui de l'*Ellé*, comme celui de l'*Avel-Mor*, qui a éventré par mégarde un dragueur de vase, le *Montjoie* : serait-ce une malice ou une indication du sort?

Peu sensibles aux bourrasques, favorisés par les calmes plats, ces vapeurs draguent en toute saison. Chacun d'eux dispose de deux amples chaluts perfectionnés, sans perche, du genre dit *ottertrawl*. Ceux du *Grèbe* étaient rangés un

sur chaque bord et, même empaquetés comme ils l'étaient, avec quelques merlans et grondins encore engagés dans leurs mailles, ils présentaient une envergure égale à la longueur des bastingages. Qu'est-ce au fond de l'eau, quand leurs panneaux de bois et de fer, que les dundees ne traîneraient qu'avec peine, s'écartent sous l'action de la vitesse et font bâiller l'immense ouverture sur les bancs qu'effleure le filet ou qu'il racle? C'est l'engin par excellence de la pêche intensive. Avec lui, pas de croisière inutile. On n'est limité que par la capacité de la glacière et des soutes : la limite est d'une dizaine de jours. Si le poisson est rare sur la côte, on va le chercher plus loin : la fune d'acier peut se dérouler longtemps sur le treuil, et le treuil est à vapeur. Il n'y a pas à se briser les reins, les bras et le cœur pour le haler.

Le seul danger, c'est d'avoir un membre coincé entre le treuil et la fune. Il y a deux ans, à bord du *Saint-Corentin*, un jeune novice de Quiberon se laissa prendre ainsi la cuisse, qui fut presque sectionnée du coup. Le chalutier se trouvait sur le banc de la Grande Sole, à l'ouest de la Manche. Il revint à toute vapeur; mais la plaie, soignée aussi bien que possible par le capitaine et le chef mécanicien, s'était gangrenée, et le pauvre garçon mourut vingt-quatre heures après son retour. On attribua la gangrène aux applications réglementaires d'eau phéniquée. Quelques mois plus tard, le capitaine de la *Frégate* eut quatre doigts coupés dans un accident analogue, les lotionna d'eau phéniquée et les perdit également après un commencement de gangrène : peut-être serait-il sage de proscrire de la pharmacie du bord cet antiseptique dangereux.

*
* *

Il y a actuellement sur la côte bretonne 22 chalutiers à vapeur, dont 3 à Saint-Nazaire et 1 à Saint-Brieuc. Chaque équipage comprend un capitaine, un second, un chef mécanicien, 3 chauffeurs, 4 matelots, un novice et un mousse, au total 12 hommes, — 260 environ pour l'ensemble de la flottille. Que de candidats pour ce petit nombre d'élus! Raison de plus pour que ce chalutage moderne ne soit point populaire.

La masse des pêcheurs persiste à ne point le voir d'un bon œil. Ils se disent qu'un seul de ces chalutiers fait avec ses 12 hommes, et dans le même temps, la besogne de 8 dundees, c'est-à-dire de 50 ou 60 matelots; et ils dénoncent le trop évident progrès avec une âpreté faite des mécomptes de la veille autant que de l'appréhension du lendemain.

Peut-être s'en exagère-t-il les méfaits : il s'en faut que Lorient, avec ses 18 chalutiers à vapeur, ressemble encore à Grimsby, à Hull, à Aberdeen, où ils se comptent par centaines. Mais, à supposer que le grand chalutage s'y développe, à supposer qu'il s'installe ou se réinstalle un jour prochain au Croisic, à la Trinité, à Concarneau, à Douarnenez, à Brest, est-ce à dire que c'en serait fait des dragueurs à voile, dundees, côtres, chaloupes ou canots? Les chalutiers à vapeur, qui sont gros mangeurs de charbon et de glace, dont l'entretien coûte fort cher et qui ne peuvent, pour couvrir leurs frais, se contenter de petites captures, pêchent surtout les poissons communs qu'ils trouvent en bancs épais à des profondeurs parfois considérables — les dorades, les lottes et surtout les merlus — et laissent aux voiliers le poisson fin, plus rare et plus voisin du rivage. Bien loin de vouloir ruiner la petite pêche, leurs armateurs prétendent s'en faire une alliée, l'annexer à l'autre afin de pourvoir aux besoins variés de leur clientèle. Ils songent à créer une flottille auxiliaire de vedettes qui iraient drainer dans chaque port, concurrençant au besoin les mareyeurs de l'endroit (mais ce ne sont pas les pêcheurs qui s'en plaindraient), la pêche de raies douces, de soles, de turbots, de poules de mer, de barbues qu'ont ramenés les petites dragues à perche. Et rien ne serait finalement changé, sinon le prix du poisson, qui se vendrait mieux.

Ce qui a pu inquiéter le pêcheur breton, c'est au contraire la mévente qu'amenèrent, il y a quelques années, des captures considérables, sans rapport avec les organisations locales. Il y eut réellement, à de certains jours, surproduction, et l'on sait, par l'exemple de l'industrie sardinière, si la peur de la surproduction le possède! Lorient, admirablement situé comme port de pêche, l'est beaucoup moins comme port d'expédition. Il n'a pas derrière lui, comme Boulogne, Dieppe, Fécamp ou la Rochelle, un hinterland de villes riches et

bonnes acheteuses de poisson frais. Les deux centres les plus voisins, Rennes et Nantes, continuent à traiter le poisson de mer, qu'il s'appelle plie ou turbot, comme un aliment de luxe, et le grèvent de taxes prohibitives. Des marchés plus accueillants sont trop éloignés, généralement en dehors des lignes directes de communication : Lyon, Marseille, le Midi sont devenus presque inaccessibles aux envois de Bretagne, depuis que les inondent ceux de la Rochelle et même de Boulogne, remarquablement desservi par le réseau du Nord. Quant à la Suisse, on ne l'atteint qu'avec un retard considérable sur les trains de marée qui partent chaque jour d'Ymuiden, de Cuxhaven et de Geestemünde. Ces retards ou cet éloignement se font surtout sentir pendant la saison chaude, c'est-à-dire à l'époque où les chalutiers vont le plus au large, là où le merlus abonde. Pour faire voyager, l'été, cette denrée périssable, il faut des emballages coûteux, beaucoup de glace, un surcroît de dépense tel, et si mal compensé par les prix de vente alors très bas, que les sociétés d'armement choisissent cette époque pour désarmer leurs vapeurs et procéder aux réparations nécessaires. Voilà pourquoi les mareyeurs bretons, et à leur tête le très actif président de leur syndicat, M. Bigenwald, directeur de la *Compagnie Lorientaise*, multiplient leurs efforts près des directions compétentes pour obtenir, avec des transits plus rapides, des tarifs plus accommodants.

On leur a jusqu'ici répondu : « Obtenez d'abord la revision des octrois, et nous vous consentirons des sacrifices que l'importance de vos expéditions nous permettra de ne point regretter ». Or cette revision est chose faite depuis la loi Engerand, promulguée le 13 août pour être appliquée en 1916. Aux termes de ladite loi, le poisson de mer sera réparti en trois catégories dont les deux premières seules seront imposées à des taux variant avec l'importance des villes, la dernière étant partout exemptée de toute taxe. La loi laisse de côté Paris, qui depuis longtemps pratiquait une taxation de ce genre. Mais voici que Paris, rompant avec cette équitable pratique, s'avise de frapper tout à coup un certain nombre d'espèces communes. MM. Aubriot et Barrès ont protesté au nom du consommateur parisien, M. le Bail au nom du pêcheur breton. Si la municipalité parisienne peut passer outre, les mareyeurs et

armateurs lorientais, dont le principal marché aura été ainsi compromis, n'en seront que plus autorisés à réclamer aux Compagnies de chemins de fer l'exécution de leurs promesses. Espérons qu'elles ne leur marchanderont pas leur concours dans la recherche de nouveaux débouchés. Qu'elles songent seulement à l'exemple que leur a donné l'Angleterre, à la prospérité de Milford, où le chalutage à vapeur est l'œuvre du *Great Western Railway*, au prodigieux essor de Grimsby, création du *Great Central*, à l'une des quatre escadres de Hull, propriété du *Great Northern*, — pour se dire que l'opération n'est point nécessairement mauvaise, et qu'il peut y avoir intérêt à venir en aide à ces vaillants mareyeurs et armateurs de Bretagne, si consciencieux pour la plupart, si près du peuple, et dont une littérature enfantinement tendancieuse a trop médit.

Mais, objecte le pêcheur, à quoi bon les facilités du transit et la multiplication des marchés, si des dragages abusifs ruinent nos fonds de pêche, dépeuplent la mer? — L'objection n'est pas méprisable, et certains faits sont assez troublants. Les premiers chalutiers à vapeur ont exploité sans prudence les bancs voisins des côtes, organisant leurs ravages avec méthode, passant et repassant aux mêmes places, prenant tout, quitte à jeter par-dessus bord le petit poisson dont ils n'avaient que faire — la *bigaille*, comme on dit à Lorient. Il y avait là un peuple de merlus dont le trop-plein venait battre le sol des baies bretonnes; de novembre à mars, les chaloupes concarnoises en pêchaient à la ligne sous les Glénan; celles de Lechiagat et de Guilvinec en prenaient au filet de fond devant Penmarc'h. Les chalutiers à vapeur sont venus : les unes ont dû rentrer leurs lignes et les autres leurs filets. Plus de merlus sur la côte. Les dorades qu'on y voyait l'été, les rougets-barbets, les poules de mer ont disparu simultanément. Qu'un fond s'épuise, surtout un fond côtier, gisant à quelques brasses d'eau, on n'en saurait douter. Les chalutiers de Sunderland, en Angleterre, en ont fait l'amère expérience. Mais la mer ne se dépeuple pas ainsi, surtout lorsqu'il s'agit d'espèces migratrices — elle en porte à tous les niveaux. Les bancs se sont déplacés, voilà tout. On les traquait uniquement sur la bande vaseuse, large d'environ 30 milles, qui s'étend d'Ar-Men à La

Coubre : on va maintenant les chercher plus loin, dans les parages où s'aventurent aussi les thoniers, jusqu'à 100, 200 et 300 milles au large, sur les plateaux de la Chapelle, de la Grande Sole, de la Petite Sole, des Sorlingues, dans l'ouest même de l'Irlande, au Porcupine Bank ; ou bien l'on descend au sud, jusqu'à la côte d'Espagne et de Portugal, à l'accore des fonds de 500 et 1 000 mètres, le long de l'étroite bande où habitent en abondance, outre l'éternel et précieux merlus, les dorades, les gueules-pavées et ce poisson à mine déjà exotique, argenté et mince, qu'on dénomme si justement le *sabre*. C'est surtout au printemps qu'ont lieu ces tournées lointaines et particulièrement fructueuses, beaucoup plus que celles d'hiver : le 31 décembre dernier, quatre chalutiers débarquaient à Lorient 1 067 merlus ; quatre chalutiers en avaient débarqué au même port 18 700 le 9 juin. Cette différence énorme tient à celle des parages. Et pourtant les parages d'été sont sillonnés par une armée véritable de chalutiers anglais. Comment parler après cela de dépeuplement? D'autres chiffres sont à méditer : si les 11 bateaux qui donnent à Lorient 2 565 tonnes de merlus en 1911 n'en donnent plus que 1 815 en 1912 et 1 736 en 1913, par contre on est tout surpris de constater une progression régulière dans la pêche des autres poissons : pendant les trois mêmes années, on passe pour la raie de 197 tonnes à 203, puis à 325 ; pour les soles, turbots et rougets-barbets, de 6 à 7 tonnes et demie et à 9 ; pour la limande, de 33 tonnes à 83 et à 116. Or ce sont là en majorité des poissons plats, des espèces qu'on range parmi les plus sédentaires, de celles qui, logiquement, auraient dû le plus tôt disparaître. Méfions-nous, en matière de pêche, des conclusions simplistes.

Il y a onze ans, à l'époque où le chalutage à vapeur était le plus attaqué, M. Lamy, député du Morbihan, qui depuis s'est rangé à un autre avis, avait déposé un projet de loi contre ces chalutiers, sous forme d'un droit de 10 francs à percevoir par tonneau de jauge. On peut prédire que toutes les lois de cette sorte manqueraient fatalement leur objet, s'il réside dans la protection des fonds de pêche et dans la défense des pêcheurs. Les eaux sont internationales à partir de 3 milles, et il n'appartient pas à une nation de reculer cette limite à sa guise.

Ruinez le chalutage à vapeur dans les ports français, vous n'empêcherez pas les chalutiers de Plymouth, de Falmorette, de Swansea, de Milford et d'ailleurs de venir, comme ils l'ont fait avant ceux de Lorient, draguer à leur aise en vue de nos côtes : la belle avance, en vérité!

On sait cela, sur la côte bretonne et, malgré des plaintes, on y accepte l'inévitable. Je me suis laissé dire que des armateurs groizillons s'étaient entendus pour armer sous le nom du capitaine un vapeur de la flottille rivale : si le fait est exact, on peut croire que la cause est jugée.

*
* *

Faut-il le déplorer au nom du pittoresque et de l'esthétique? Il est certain que ces chalutiers modernes n'ont pas grande mine à côté des autres. Ils s'appellent le *Grèbe* et l'*Albatros*, l'*Avel-dro* et l'*Avel-mor*, l'*Isole* et le *Laïta*. Combien ces noms d'oiseaux de mer, de vents de mer ou de rivières bretonnes conviendraient mieux à de souples voiliers qu'à de fumeux et poisseux vapeurs! Mentalement, tandis que je visitais le *Grèbe*, je comparais les taches d'huile et de charbon répandues un peu partout, jusque sur la table du carré, sur les bouteilles, sur la vaisselle, à la netteté du dundee ou de l'humble chaloupe. Il serait puéril de s'attacher à ces impressions, en présence des grands intérêts en jeu. Mais, ce qui plaide chez de bons esprits la cause de la vieille drague, ce n'est pas une vaine fantaisie d'artistes, réclamant des élégances de voiles, de beaux appareillages, des louvoyages angoissants et des naufrages pathétiques, c'est le sentiment qu'avec cette navigation et cette pêche traditionnelles disparaîtraient de la personnalité, de l'initiative, de l'énergie, un esprit de recherche et d'observation dont le machinisme est la désolante antithèse.

Les pêcheurs aussi sentent cela. Ils sentent que n'importe qui peut être chauffeur et soutier, et que c'est un tel métier justement qui peut s'appeler une *routine*, non le leur. Dans leur fidélité au passé, sans doute faut-il faire la part du *mos majorum*, de l'atavisme, de l'habitude : mais pour combien n'y entrent pas la conscience des petits progrès accomplis, la

prescience de ceux qu'on accomplira! Quand chacun sait, en plus des histoires que lui a contées son père ou son grand-père sur l'ancienne drague, tout ce qu'il a appris lui-même concernant la manœuvre et l'engin, quand il a trouvé une façon à lui de combiner engin et manœuvre avec les vents, l'état de la mer, les courants, quand il a droit d'être fier de ce trésor d'expérience amassé hiver par hiver, c'est alors qu'on lui désigne, pour remplacer tout cela, un gros bateau de fer enfumé qui va seul, qui pêche seul, à bord duquel on n'est plus soi-même que machine : peu s'en faut qu'il ne regrette alors le froid, les veilles dures, les accidents qui ont contribué du moins à faire de lui un homme.

Mais en est-on là? Il importe au contraire que les dragueurs à voile subsistent. Et la chose importe parce que — nous l'avons vu — la drague n'est et ne saurait être pour la grande majorité des pêcheurs bretons la pêche essentielle, mais une pêche intérimaire, qui les occupe en attendant la saison du maquereau, de la sardine et du thon. La flotte qu'ils possèdent doit leur servir à toutes fins. Aussi bien, tant que le sous-sol de la Bretagne, qu'on dit riche en houille comme en fer, n'aura pas été exploité, le charbon restera sur cette côte d'un prix assez élevé pour grever lourdement les entreprises du chalutage à vapeur. On a remarqué que sur la côte anglaise les ports les plus éloignés des mines, Ramsgate, Lowestoft, Brixham, ont gardé leurs dundees et leurs ketches. Toutes nos sociétés chalutières n'ont pas réussi. Il en est dont l'existence reste précaire. Un bateau à vapeur pêche huit fois plus, c'est vrai, mais il coûte bien aussi huit fois plus qu'un dragueur à voile. Enfin des marins estiment que par gros temps un voilier se comporte mieux qu'un vapeur, et, s'ils veulent dire qu'il roule moins, ils ont raison. Ils ajoutent qu'il se produira ici ce qui s'est produit dans le grand cabotage et le long-cours, où, après une période d'engouement pour la vapeur, on est revenu à la bonne voile du vieux temps. Cependant ils reconnaissent qu'avec la concurrence actuelle la voile seule ne suffit plus. Ils admettent la nécessité d'un auxiliaire, et cet auxiliaire, quel serait-il, sinon le moteur à pétrole, peu encombrant et relativement peu coûteux? On commence à l'employer dans la Cornouaille anglaise. A Binic, deux chalutiers sur

trois en sont pourvus. La solution a été sérieusement envisagée à Groix. Les moteurs essayés n'étaient pas encore au point. Pour peu qu'on le veuille, ils ne sauraient tarder à l'être. Ce serait pour chaque dundee une dépense supplémentaire de 5 ou 6 000 francs, qu'on récupérerait assez vite, beaucoup moins pour une simple chaloupe. Sans nuire au développement du chalutage à vapeur, cet heureux compromis assurerait du travail et du pain à toute la population — si dense — de cette Bretagne maritime du Sud-Ouest. Elle a passé par de dures épreuves, elle n'a pas cessé d'être à la peine. Son avenir tiendrait-il dans cette formule, conciliante entre toutes : le voilier à moteur?

AUGUSTE DUPOUY

ODE AU HÉROS FUTUR

O fils de l'avenir, constructeur du nouveau,
O chef qui te voiles encore,
Parais, pour que soudain tout devienne plus beau,
O grand homme, ô nouvelle aurore!

Le peuple suit et croit ceux qui le font déchoir;
Nous t'exigeons par notre attente,
Tout est malsain, troublé, difforme, tout est noir;
Il faut bien que cela te tente.

On préfère partout celui qui vaut le moins;
Partout le plus vil se rebelle;
Le mal, sans ennemis, n'a plus que des témoins.
Oh! viens, comme ta tâche est belle!

Songe qu'en paraissant, hautain selon ton droit,
Tu seras drapé dans l'injure,
Et que tu sentiras rôder autour de toi
Le danger d'une arme plus sûre.

Comme on tente une femme aux désirs puérils,
Avec l'or, les bijoux sans nombre,
Héros, je te séduis avec tous ces périls,
Pour te faire sortir de l'ombre.

Vois, tout se contrarie en nos efforts étroits,
Mais, dans ce désordre où nous sommes,
O toi qui sais le rythme et les suprêmes lois,
Viens de nouveau bâtir les hommes.

Viens, fais de leur amas écrasant, ténébreux,
Un monument aux murs splendides,
Solennel, régulier, calme, où tout soit heureux,
Tout, même les Cariatides!

Viens pour les révoltés qu'irrite leur malheur
Et même pour la populace;
Ils ne sont pas contents d'être libres; fais-leur
Le bien de les mettre à leur place.

Plus ils sont déchaînés, moins ils sont apaisés,
Et, désirant un grand spectacle,
Ils souffrent quand les Dieux que leurs mains ont brisés
N'ont pas fait contre eux de miracle.

Ils sentent bien, ô chef, que leur folie a tort
Et peut-être, tristes, sauvages,
Comme on dévaste tout pour trouver un trésor,
C'est toi que cherchent leurs ravages.

Un amour sans objet gronde sous leur fureur;
Envier ne peut pas suffire,
Et s'ils sont soulevés, c'est que, dans leur aigreur,
Ils manquent de ce qu'on admire.

Oh! comme l'Océan souffrirait, si le soir,
Lorsque s'enfle en lui sa marée,
Il ne voyait alors, sur son tumulte noir,
Monter la lune désirée!

Ses flots désespérés ne sauraient que noyer
Leurs sombres rives anciennes;
Ainsi, pleins d'un effort que tu dois employer,
Les hommes veulent que tu viennes.

Parais, charmeur altier du tumulte brutal,
Dominateur des forces vagues,
Lune de la marée humaine, astre fatal
Qui ne dois pas manquer aux vagues !

Monte, impassible et clair, dans ta sérénité,
Au-dessus de la sombre houle.
Sévère bienfaiteur, viens pour l'humanité
Que tu dois sauver de la foule.

Imposant à chacun ce qu'il devrait vouloir,
Renouant ce qui se détache,
Apprends aux plus obscurs ce qu'ils peuvent valoir,
S'ils font bien la plus humble tâche.

Fais-en des artisans qui ne soient plus honteux
De leurs marteaux ni de leurs limes,
Mais sauve-nous le droit de vivre au-dessus d'eux,
Attachés aux choses sublimes !

Vois les hommes confus, inertes, décevants,
Sans être troublé par leur nombre.
L'humanité pour corps n'a que quelques vivants,
Et le nombre, ô héros, c'est l'ombre !

Mais, ferme, sois toujours sans colère, ô vainqueur
Qu'une pudeur grave domine,
Et porte ta bonté par-dessous ta rigueur,
Comme sous la pourpre l'hermine.

Peut-être tu seras le fils d'un bûcheron,
Et, parmi les rumeurs humaines,
Tu te rappelleras, héros au calme front,
Le bruit magnanime des chênes.

Peut-être tu seras né parmi les marins,
Et tout ce que l'homme complote,
Tu le déjoueras bien, ô chef aux yeux sereins,
Étant né le fils d'un pilote.

Pense avant de combattre, ô vainqueur du hasard,
A tous ceux dont tu dois descendre.
Revois, avant d'agir, le grand homme, César,
Et le grand jeune homme, Alexandre!

Pense à ceux qui luttaient en des climats cruels
Perdus sur les plages dernières,
A ceux qui triomphaient aux Indes, sous des ciels
Encor plus beaux que leurs bannières!

Tu dois les égaler, inconnu qu'on pressent
Et qu'un espoir superbe évoque;
Viens, soulevant plus haut le plafond du présent,
Faire de notre âge une époque.

Dévoile-toi. Réponds au cri qui t'appela,
Laisse tes rayons se répandre.
Car nous ne pouvons faire avant que tu sois là,
Un autre acte que de t'attendre.

Le poète est l'archer, non le gladiateur,
Et quand il a jeté sa flèche,
Il ne peut pas descendre, oubliant sa hauteur,
Dans la lutte où tout se dessèche.

C'est toi qui dois lutter dans le matériel,
Et, comme un sculpteur s'évertue,
Laborieux, tirer un ordre du réel,
Ainsi que du bloc la statue.

Mais d'abord, comme on met aux pieds des passagers,
Qui des flots quittent le mystère,
Un beau tapis qui rend plus doux et plus légers
Les premiers pas qu'ils font sur terre,

Ainsi, toi qui devras, quand tu seras venu,
Marcher sur le sol incommode,
D'abord, calme, royal, mais encore inconnu,
Fais tes premiers pas sur cette ode!

ABEL BONNARD

L'ÉNIGME DE LA GRAVITATION

La curiosité s'émousse par l'habitude; l'enfant qui s'émerveille de voir l'aimant attirer le fer, trouve tout naturel qu'une pierre pèse dans sa main; le poids lui apparaît comme une propriété spécifique, plus caractéristique que la forme ou la couleur puisqu'elle définit la quantité de matière contenue dans chaque corps. Il a fallu des siècles de tâtonnements avant que cette notion intuitive fît place aux principes qui servent de base à la science moderne, la distinction entre le poids et la masse, une définition précise de la force, une notion exacte du rapport entre les forces et les mouvements. Toutes ces choses paraissent aujourd'hui infiniment simples et claires; les élèves auxquels on les enseigne les admettent, avec une docilité qu'on est presque tenté de regretter, comme évidentes; ils devraient bien se dire que, si elles l'étaient à ce point, elles se seraient imposées sans effort aux grands esprits qui, depuis la Grèce ancienne jusqu'à l'orée des temps modernes, ont réfléchi sur la nature du mouvement; en réalité une lente germination a précédé l'éclosion des principes de la Mécanique, et ces principes eux-mêmes nous apparaissent plutôt comme des conventions commodes que comme des vérités nécessaires.

Précisons ceci par un exemple : mettons-nous, en esprit, à la place des premiers hommes; pour eux, la terre est une large plaine qui ne définit qu'une direction, la verticale, le haut et le bas; la fumée tend vers le haut, mais la fumée n'est

pas de la matière; au contraire, tous les corps matériels et palpables pèsent vers le bas, et d'autant plus qu'ils renferment plus de matière; ainsi, rien n'avertit les hommes que la Terre soit pour quelque chose dans cette action, jusqu'au moment où ils apprennent que la Terre est ronde, que toutes les verticales passent par son centre, et que tous les corps qui tombent tendent vers ce point; le centre terrestre est donc, comme on dit au moyen âge, le « lieu des graves »; mais en regardant le ciel, on y voit d'autres astres, la Lune surtout dont la nature matérielle ne paraît pas douteuse, et qui pourtant ne tombent pas sur la Terre; c'est donc qu'il existe, dans l'espace, plusieurs lieux des graves, plusieurs centres attractifs dont chacun appelle vers lui tout ce qui l'avoisine; enfin, les expériences sur le pendule montrent que les corps placés en différents lieux ne tombent pas avec la même vitesse, c'est-à-dire ne sont pas attirés par le centre avec la même puissance; l'attraction est moindre au sommet d'une montagne que dans la plaine qui s'étend à ses pieds; elle dépend donc de la distance du corps attiré au centre attractif; lentement, on arrive à comprendre que le poids n'est pas la mesure de la matière contenue dans les corps, puisqu'il peut varier sans que cette matière soit accrue ou diminuée, puisqu'un corps peut même être entièrement soustrait à la pesanteur. C'est ainsi que s'accomplit le divorce entre le poids et la masse, et que la notion de force agissant à distance s'insinue lentement dans les esprits; mais, en réalité, que de tâtonnements! Comme rien ne peut empêcher l'imagination de courir au devant des faits, chaque génération apporte son plan et son système du monde où, entre des explications incohérentes ou puériles, brille parfois une remarque judicieuse ou une observation profonde.

L'histoire de ces hésitations s'étend jusqu'à la fin du XVIIe siècle; je suis bien loin d'en nier l'intérêt; elle mérite d'être étudiée, ne fût-ce que pour nous éclairer sur l'origine et sur le véritable caractère des principes qu'une longue habitude a transformés en vérités évidentes; mais, cependant, il ne faut pas oublier de rendre à Newton ce qui est à Newton. Notre époque aime à découvrir et à célébrer des précurseurs; par curiosité légitime, un peu aussi par dilettantisme scientifique, elle a multiplié les grands hommes et découvert des

génies oubliés; en cherchant bien, on trouve tout, et le reste, dans la science antique et dans les élucubrations copieuses des écrivains du moyen âge. Mais quel changement, lorsqu'on aborde la lecture des *Principia!* Cette fois, le joyau apparaît nettoyé de toute sa gangue, et on reconnaît sans hésitation que la science moderne date de l'homme que les Anglais ont inhumé à côté de leurs rois. Je sais que tous les faits étaient à pied d'œuvre, et avaient été apportés à Newton par ses prédécesseurs; je sais que les principes de la mécanique avaient été longuement discutés et rediscutés; mais, avec ce chaos, il fit un ordre, avec les matériaux, il construisit un édifice.

Dans un monument, on admire rarement les fondations; c'est là pourtant qu'il s'est dépensé le plus d'efforts; de même, notre admiration se porte d'elle-même sur la loi de la gravitation universelle, qui couronne magnifiquement l'œuvre de Newton, et nous oublions souvent le plus génial de son œuvre. Auparavant, la notion de force était confuse et mal définie; le grand principe d'égalité de l'action et de la réaction n'avait jamais été clairement énoncé; l'inertie de la matière était une notion vague et on ignorait la nature mécanique du frottement; il y avait les mots, mais les mots n'avaient point de sens précis; or c'est une chose difficile et nécessaire, que de tailler les définitions à arêtes vives et à faces nettes, et je ne puis m'empêcher de rappeler à ce propos l'image saisissante que Lavoisier emploie pour traduire cette idée : « Toute science, dit-il, est formée de trois choses : les faits qui la constituent, les idées qui les rappellent; les mots qui les expriment; le mot doit faire naître l'idée, l'idée doit peindre le fait; ce sont trois images d'un même cachet et, comme ce sont les mots qui conservent les idées et les transmettent, il en résulte qu'on ne peut perfectionner le langage sans perfectionner la science, ni la science sans le langage. »

L'attraction newtonienne, qui détermine le mouvement elliptique des astres aussi bien que la chute d'une pomme, agit à distance entre les corps dont elle unit les centres; elle forme la clef de voûte de tout l'édifice, mais Newton ne l'avait jamais prise pour autre chose qu'une fiction mathématique; il avait pris soin de dire lui-même, en énonçant la loi : « Tout se passe *comme si* les masses agissaient suivant la ligne des centres

et en raison inverse du carré de leur distance. » Il s'était expliqué, plus clairement encore, en 1692, dans une lettre à son ami Bentley : « Que la gravité soit innée et essentielle à la matière, de telle sorte qu'un corps puisse agir sur un autre corps à distance, à travers le vide, sans l'intermédiaire de quelque chose par quoi et à travers quoi leur action et leur force peut être transportée de l'une à l'autre, est pour moi une si grande absurdité que je crois qu'aucun homme capable de penser avec compétence, sur les sujets philosophiques, ne pourra jamais y tomber. La gravité doit être causée par un agent agissant constamment et suivant certaines lois ; mais cet agent est-il matériel ou immatériel? c'est ce que j'ai laissé à l'appréciation de mes lecteurs. »

Malgré ces réserves, du jour où Newton imagina sa fiction simplificatrice, l'humanité, lasse d'ergotages, eut vite fait d'oublier ses hésitations millénaires ; elle essaya de construire l'univers sur le plan de la mécanique newtonienne, et vit partout des attractions et des répulsions agissant à distance. On avait tant de confiance dans la rigueur des lois et tant d'admiration pour leur simplicité, qu'il en résultait une certaine indolence à examiner la réalité physique cachée sous l'énoncé mathématique. Pour la plupart des hommes du XVIIIe siècle, il n'y a pas d'énigme de la gravitation ; la question est résolue complètement et pour toujours... et pourtant, elle se pose à nouveau, elle préoccupe notre génération et elle pèse lourdement sur notre conscience scientifique ; nous nous sentons confus, ayant appris tant de choses, de ne pas pouvoir expliquer pourquoi la matière pèse, et, pour reprendre une expression de Newton lui-même, de savoir *quod ita fit* et d'ignorer *cur ita fit*.

Comment se fait-il que ce qui a satisfait une génération paraisse insuffisant à la suivante? C'est sans doute que chaque époque, ou chaque catégorie d'esprits, entend à sa manière le sens du mot « explication ». Pour certains, un phénomène est expliqué dès qu'on en a trouvé la loi, quelle que soit la forme sous laquelle cette loi se présente ; on sait ce que c'est qu'une horloge quand on a déterminé tous les mouvements qui s'y produisent. D'autres ont la prétention d'aller plus loin ; ils cherchent les rouages cachés qui font mouvoir la machine, et ils n'ont pas de trêve qu'ils ne les aient découverts, ou ima-

ginés. Aujourd'hui, comme jadis, ces deux tendances contraires se disputent la Science ; il y a des esprits qui se déclarent satisfaits de représenter les phénomènes de l'Optique par un groupe d'équations différentielles, et il en est d'autres qui s'obstinent à concevoir un milieu transmetteur des ondes ; il y a des « énergétistes » et il y a des « atomistes ».

Lesquels ont raison ? On ne le saura jamais, et il est probable que la question n'a pas de sens ; mais on peut se demander laquelle de ces deux tendances d'esprit est le plus profitable à la Science, fait naître le plus de découvertes et suscite le plus de progrès ; or il semble que ce soit la seconde, celle des esprits qui cherchent des réalités, ou qui les imaginent, sous l'abstraction des formules ou l'impératif des lois. Ceux-là ont pour initiateur et pour patron le grand physicien Michael Faraday. Fils d'un forgeron, sachant à peine calculer, Faraday était l'homme le moins porté aux abstractions qui eût jamais vu le jour dans la positive Angleterre ; mais c'était en même temps un esprit de la plus haute envergure. Il ne comprenait pas les attractions à distance, parce qu'il ne pouvait pas s'en faire une représentation matérielle ; pourtant il voyait bien que l'aimant agit sur le fer, que la Terre dirige la boussole et que les courants électriques s'attirent ou se repoussent à travers le vide ; mais, plutôt que de s'avouer vaincu, il imaginait partout un milieu transmetteur des actions à distance ; les forces étaient pour lui des fils élastiques tendus à travers ce milieu, ou des déformations transmises de proche en proche dans sa masse ; il n'y avait d'action qu'au contact, et telle était la puissance de son génie, qu'il a fini par imposer sa manière de voir ; et voici comment nous en sommes venus à tenir pour absurde une représentation qui suffisait à des hommes comme Laplace et Ampère.

*
* *

Toutefois, je ne voudrais pas laisser croire qu'en cette matière, tout soit uniquement affaire d'habitude d'esprit ou de convenances individuelles. Oublions la force pour un moment, et plaçons-nous au point de vue de l'*énergie*. Chaque fois qu'un phénomène se produit dans l'Univers, il y a *quelque chose* qui

a changé de forme et de place, mais qui s'est conservé en grandeur; c'est cette chose que nous appelons énergie. De même qu'une valeur financière peut être représentée par des terres ou des maisons, par des billets de banque, de l'or ou de l'argent et peut se transmettre de main en main sans croître ni diminuer, de même, l'énergie circule à travers le monde, toujours égale à elle-même sous ses multiples aspects. Comme la force, l'énergie est une fiction née, dans notre esprit, du besoin de ramener à des notions simples la complication illimitée des phénomènes; mais la puissance de l'éducation est telle que cette belle et utile chimère a fini par prendre un corps, et que nos cerveaux modernes la voient et la suivent à la piste malgré ses déguisements incessants. Ceci dit, considérons, pour préciser, l'expérience suivante :

Un coup de fusil est tiré dans une certaine direction; au bout d'un instant, l'énergie qui était dans l'arme en a disparu; mais elle se retrouve, au bout de plusieurs secondes, à quelques centaines de mètres de son point d'origine; elle se retrouve dans la force vive qui anime la balle et dans l'onde sonore qui peut faire vibrer un tympan; point de doute, l'énergie ne s'est pas recréée ici après avoir disparu là-bas; elle s'est transportée, et nous savons par quels supports matériels et par quels procédés. La télégraphie sans fil nous offre chaque jour un phénomène tout semblable : l'antenne de la tour Eiffel est excitée, c'est-à-dire qu'une certaine quantité d'énergie lui est communiquée par les appareils électriques reliés avec elle; elle revient aussitôt au repos, mais un cinquantième de seconde plus tard[1], une partie de cette énergie se retrouve, à 6000 kilomètres de là, sur l'antenne réceptrice du poste de Washington. Qu'est-il donc arrivé pendant le cinquantième de seconde qui s'écoule entre l'émission et la réception du signal? L'énergie n'était plus à Paris, elle n'était pas encore en Amérique; il fallait donc qu'elle existât quelque part, dans un milieu que nous ne connaissons pas, mais dont nous savons cependant qu'il existe.

1. Il résulte d'expériences toutes récentes de M. Abraham que la vitesse des ondes hertziennes atteint 296 000 kilomètres par seconde; elle est donc, comme l'exige la théorie, très voisine de la vitesse de la lumière.

Le raisonnement paraît irréfutable, et voici à quel dilemme il nous accule : si l'action à distance met un certain temps à se propager, nous sommes contraints d'admettre l'existence d'un milieu transmetteur; si, au contraire, l'action se propage instantanément, nous restons libres de supposer qu'elle s'exerce à distance et sans intermédiaire. Dans le cas de la lumière, comme dans celui des ondes hertziennes, l'expérience a déjà tranché le différend. Peut-on espérer qu'elle le résolve pour la gravitation? Imaginez que, par impossible, deux astres apparaissent subitement aux deux bouts du monde; si, dès l'instant de leur création, ils s'attirent, c'est que la gravitation s'exerce sans intermédiaire; si, au contraire, il faut un temps, même minime, pour qu'une action s'établisse entre eux, nous ne pouvons pas échapper à la conclusion qu'un milieu intermédiaire sert de support à l'attraction newtonienne.

Voilà bien l'épreuve cruciale, rêve des expérimentateurs; assurément, elle n'est pas réalisable sous la forme que nous avons imaginée, mais il y a moyen de biaiser avec la difficulté. « Partir, c'est mourir un peu », a dit un poète; c'est en effet mourir à une place pour renaître à une autre; un astre qui voyage se détruit et se recrée sans cesse le long de sa trajectoire. Considérez donc deux corps qui se déplacent dans l'espace; si l'attraction newtonienne est instantanée, elle s'exerce constamment suivant la droite qui joint leurs centres; c'est l'hypothèse que les astronomes appliquent à leurs calculs, et l'on ne peut nier qu'elle ne se vérifie, dans son ensemble, avec une précision remarquable. Si, au contraire, l'action newtonienne met un certain temps pour se propager, les mobiles auront fait du chemin pendant qu'elle s'établit; la force sera donc dirigée, à chaque instant, non entre leurs positions actuelles, mais entre les positions antérieures, et le mouvement des astres ne sera plus rigoureusement le même que dans la première hypothèse.

Nous voilà donc conduits à une vérification qui ne paraît pas irréalisable; il s'agit de savoir si, dans les mouvements des astres, il existe des anomalies inexpliquées. Or le fait est qu'il en existe; la plus curieuse et la mieux connue est celle de la planète Mercure. Comme ses compagnons de chaîne, Mercure décrit une ellipse autour du Soleil et cette ellipse

tourne très lentement dans son plan sous l'influence des autres planètes; mais cette rotation dépasse de 42 secondes d'arc par siècle la valeur calculée d'après la loi de l'attraction universelle; c'est bien peu de chose en vérité, mais la précision des mesures astronomiques permet d'affirmer que cet écart est réel, et ne provient pas de l'incertitude des déterminations ou des calculs; d'ailleurs, des anomalies du même ordre ont été constatées dans les mouvements de la Lune et de la comète d'Encke; nous voyons donc que les mouvements des astres enfreignent très légèrement la loi de Newton, et ceci constitue un indice plutôt qu'une preuve que la propagation de la force n'est pas instantanée.

*
* *

J'ai dit : un indice plutôt qu'une preuve; en effet, si on le voulait bien, on arriverait à expliquer les anomalies astronomiques, soit en imaginant des planètes intra-mercurielles encore inconnues, soit en mettant en cause une action du milieu trouble qui forme la lumière zodiacale; les moyens ne manquent jamais quand on veut expliquer des perturbations aussi faibles. Mais c'est dans notre propre esprit que réside la grande difficulté d'admettre la propagation instantanée de la pesanteur; nous avons le sentiment profond de l'unité des forces physiques, nous n'avons jamais constaté un phénomène rigoureusement instantané, et *nous ne voulons pas* que la gravitation échappe à cette règle universelle. Mais on n'établit pas une vérité scientifique par des arguments psychologiques; il faut des faits. Ceux que nous tenons de l'astronomie forment une armature bien frêle et il est douteux qu'ils soient renforcés avant longtemps. Adressons-nous donc à la physique et cherchons si, par son entremise, nous aurons plus de succès.

Le premier qui ait ramené le problème de la gravitation du Ciel sur la Terre est encore un Anglais. Henry Cavendish fut un expérimentateur admirable auquel la physique et la chimie doivent une égale reconnaissance; pourtant, il n'a pas eu une part de gloire proportionnée à ses mérites et à la

valeur de ses découvertes; en effet, bien que la naissance et sa fortune l'eussent placé au sommet de l'aristocratie anglaise, il vécut solitaire, taciturne et maniaque, ne cultivant la science que pour lui-même et profondément indifférent à l'opinion que les autres pouvaient avoir de ses travaux; beaucoup de ceux-ci restèrent inédits et d'autres ne furent publiés qu'avec un retard de plusieurs années. Pourtant, dans ce labeur égoïste et silencieux, une œuvre dépasse toutes les autres : c'est la grande expérience qui permit, pour la première fois, de mesurer la « constante de la gravitation », c'est-à-dire, en définitive, de déterminer la masse de la Terre, du Soleil, des planètes et d'un certain nombre d'étoiles. Il est vrai que l'idée première n'appartenait pas en propre à Cavendish; elle lui avait été léguée, avec l'appareil qui servit à la réaliser, par un de ses collègues de la Société Royale de Londres, nommé Mitchell; mais jamais héritage ne tomba en meilleures mains. Cavendish était, en effet, un expérimentateur d'une habileté merveilleuse; et la meilleure preuve, c'est que ceux qui ont repris depuis la même expérience, avec toutes les ressources de la technique moderne, avec toutes les précautions suggérées par les essais antérieurs, n'ont ajouté que bien peu de chose aux résultats obtenus en 1798 par leur illustre prédécesseur.

On connaît le thème général de cette mémorable expérience : deux boules de plomb, dont chacune pèse 730 grammes, étaient attachées aux extrémités d'un fléau très léger, soutenu lui-même en son milieu par un fil métallique très fin; l'ensemble constitue ce qu'on appelle un « pendule de torsion » parce que le fléau peut osciller dans le plan horizontal, sous l'action de la torsion du fil, comme le pendule ordinaire oscille, dans le plan vertical, sous l'action de la pesanteur; mais la sensibilité de l'appareil est telle qu'une force très minime, appliquée au fléau ou aux boules, suffit pour produire une déviation; on approche donc des sphères mobiles deux grosses sphères de plomb, dont chacune pèse 158 kilos, et on observe : l'action newtonienne s'exerce entre les boules voisines et il en résulte un couple de forces qui fait tourner le fléau autour du fil qui lui sert de pivot : déviation bien légère, il est vrai, puisqu'elle n'atteint pas 2 millimètres à

l'extrémité de ce long fléau; mais si on considère que l'attraction entre les deux sphères voisines est supérieure à un centmillième de milligramme, on s'estimera satisfait du résultat, et on comprendra en même temps ce qu'il a fallu d'habileté et de soins pour mener à bien une pareille expérience, et surtout pour en tirer une mesure précise de l'attraction newtonienne. Mais je m'imagine aussi que, lorsqu'il vit pour la première fois la boule mobile se rapprocher de la grosse sphère qui l'attirait, Cavendish dut éprouver une profonde émotion, car il avait réalisé le monde à l'échelle humaine; les deux boules qui s'attiraient, c'était son Soleil et sa Terre, et il venait de faire travailler sous ses yeux la puissance mystérieuse qui mène tous les astres.

Cette belle expérience a été féconde en résultats pratiques; c'est à elle que nous devons de savoir que la densité de la Terre est égale à 5,5, celle du Soleil à 1,36, et de connaître la masse et la densité de tous les constituants du système solaire, et même de quelques étoiles; nous ne communiquons avec les mondes lointains que par la lumière et la gravitation; tout ce que nous en savons provient donc de cette double origine. Mais, au point de vue qui nous occupe, la mesure directe des forces newtoniennes n'a pas résolu le problème de leur origine; c'est que la précision de cette expérience est insuffisante; malgré tout ce qu'on a pu faire depuis Cavendish, elle n'a pas dépassé le centième; cela suffirait pour confirmer la loi de Newton, qui n'a pas besoin d'une si grossière vérification; mais s'il s'agit d'étudier les défaillances très légères de cette loi, nous sommes loin de compte, et une précision mille fois plus grande y suffirait à peine.

L'expérience de Cavendish, c'est encore de l'astronomie, ramenée seulement à l'échelle humaine. Il reste à savoir si la physique proprement dite n'a pas son mot à dire dans la question. La loi de Newton s'applique-t-elle aux masses et aux distances infiniment petites, et les molécules s'attirent-elles, comme les astres, en raison inverse du carré de leur distance? Voilà ce que nous aurions intérêt à savoir.

L'existence de forces moléculaires n'est pas douteuse; considérez, par exemple, deux blocs d'acier ou de verre: appuyez-les l'un contre l'autre suivant deux faces rigoureusement

planes, de façon à chasser l'air interposé et à les mettre en contact aussi intime qu'il est possible; ils adhèrent alors si fortement qu'on ne peut plus les séparer qu'en les faisant glisser l'un contre l'autre; lorsque les faces en regard ont été soigneusement travaillées, l'adhérence se maintient aussi bien dans le vide que dans l'air; il est donc impossible de l'attribuer, comme on le faisait autrefois, à la pression atmosphérique. D'ailleurs, on peut l'accroître encore en comprimant les corps en contact; par ce moyen, le physicien belge Spring a réalisé de véritables soudures; c'est ainsi que des limailles métalliques, comprimées à vingt mille atmosphères, forment, au sortir de la presse, un bloc aussi homogène que s'il avait été obtenu par fusion. Encore, pour les corps solides, les irrégularités inévitables des surfaces s'opposent-elles au rapprochement de leurs diverses parties; la compression agit alors de façon à mouler l'une sur l'autre les surfaces en regard; mais avec les corps mous, le rapprochement s'obtient par une compression très médiocre; deux blocs de cire, pressés très légèrement entre les doigts, n'en font plus qu'un, c'est-à-dire qu'il faut faire, pour le briser, un effort qui mesure l'attraction des particules voisines. Pour les liquides et pour les gaz eux-mêmes, il existe de semblables forces attractives, qui donnent naissance aux phénomènes « capillaires » : la goutte de rosée, qui reste suspendue à l'extrémité d'un brin d'herbe, ne tombe pas, bien que la pesanteur la sollicite, parce que les attractions moléculaires rattachent les diverses parties entre elles et à leur support.

Il est encore un cas où l'on saisit sur le vif l'action des forces attractives dans le monde des atomes; plongeons un corps poreux, du charbon par exemple, au sein d'une masse gazeuse : il en absorbe tant et plus, il s'en bourre à refus, si bien que la pression des gaz accumulés dans ses pores arrive souvent à dépasser cent atmosphères; or ceci prouve bien que chaque paroi solide se recouvre par attraction d'une atmosphère gazeuse condensée; plus grande est la surface du corps, plus considérable est la quantité de gaz ainsi retenu, et c'est pourquoi l'effet est plus visible dans les corps poreux qui présentent une grande surface sous un faible volume.

Ainsi, l'existence d'actions attractives s'exerçant à très faible

distance est un fait indéniable, et un fait essentiel, puisqu'il est la cause de la cohésion. Mais la loi de Newton s'applique-t-elle encore à ces attractions moléculaires? Ceci est une autre affaire; on soupçonne que l'action varierait alors en raison inverse de la cinquième puissance de la distance, au lieu du carré exigé par la formule canonique; peut-être la loi réelle est-elle encore plus compliquée, de telle sorte que l'énoncé de Newton ne devrait sa belle simplicité qu'à l'éloignement des astres auxquels il s'applique. Mais, au fond, nous ne savons rien avec certitude et nous sommes contraints à constater une déplorable lacune, là précisément où nous eussions pu puiser d'utiles renseignements. Les physiciens, pourtant, ne sont qu'à demi coupables; ce qui a rendu illusoires, jusqu'ici, les mesures de l'attraction moléculaire, c'est l'agitation incessante des molécules; chaque grain de matière est un astre en révolution, et le repos complet ne pourra être réalisé qu'au zéro absolu de température, à supposer que ce pôle du froid puisse jamais être atteint; il faut donc en prendre notre parti : ce que Képler et Newton ont fait pour les cieux est à recommencer pour l'atome; c'est quand on connaîtra la loi de mouvement qu'on pourra en déduire la loi de force; mais ceci est l'œuvre de l'avenir.

*
* *

Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on constate l'effort impuissant de la science expérimentale. Les faits nous manquent, tant pis! En attendant qu'ils viennent, nous tenterons des explications, sachant bien, hélas! qu'elles ne sont que châteaux de cartes; mais la revue de ces hypothèses servira du moins à montrer quel prix les hommes attachent à la solution de ce problème; et elle nous aidera encore à orienter les recherches, en limitant le champ des possibilités.

Plaçons-nous au début du XVIIe siècle; il serait oiseux de remonter plus haut, puisque Képler vient seulement de faire connaître les lois véritables du mouvement des planètes; on a renoncé à ces engrenages compliqués qui font rouler les sphères de diamant les unes sur les autres; on sait que les pla-

nètes circulent dans l'espace, libres de tout lien matériel; mais on sait aussi que le mouvement « naturel » de tous les corps est rectiligne, et qu'aucun mobile ne tourne en rond, comme un cheval au manège, sans être relié solidement au centre ou sans qn'une force vitale, c'est-à-dire intérieure, ne vienne à chaque instant courber la trajectoire. Puisqu'aucun lien matériel n'unit le soleil aux planètes, il faut attribuer à celles-ci une force intérieure, capable d'agir sur le mouvement. Képler, le grand Képler lui-même, ne peut pas se délivrer de cette conception, familière à ses contemporains; mais comme il a été frappé des observations de Gilbert sur le magnétisme de la Terre, il comparera les astres à des aimants qui s'attirent : « Si, dit-il, la Lune et la Terre n'étaient retenues par leur force animale ou quelque autre équivalente, chacune dans son circuit, la Terre monterait vers la Lune de la 54eme partie de l'intervalle et la Lune de 53 parties de l'intervalle, et là elles se joindraient, étant posé cependant que la substance de l'une et de l'autre fût de la même densité. » De pareilles explications nous font sourire, comme nos successeurs souriront de nos hypothèses; pourtant, Képler a déjà le sentiment de l'unité des forces physiques, puisqu'il cherche à faire de la gravitation un corollaire des actions magnétiques, et c'est un pas, encore bien timide, vers la simplification.

Mais voici que Descartes prend la parole; Descartes, c'est le génie universel; il a réponse à tout et, à défaut d'expériences, la vue intérieure et ce qu'il sait des plans du Créateur lui suffisent pour expliquer l'Univers. Il a déjà son système; tout s'explique par les tourbillons; mais le mouvement tourbillonnaire entraîne toutes choses vers la périphérie; la pierre « sort hors de la fronde en laquelle elle est agitée et la poussière que l'on jette sur une pirouette, pendant qu'elle tourne, s'en écarte tout aussitôt de tous côtés »; comment concilier cela avec la pesanteur, qui ramène les corps vers le centre? Si les Cieux étaient vides, il n'y aurait rien à faire; l'air atmosphérique serait projeté au dehors, l'eau suivrait, et la terre elle-même irait se pulvériser dans l'infini; mais, par bonheur, les Cieux sont liquides « ainsi que le jugent presque tous les astronomes de ce siècle », et alors, les parties matérielles de la Terre sont comme les bouchons de liège qui flottent sur l'eau

qu'on fait tourner dans un bassin; elles se rassemblent au centre : et voilà l'explication que Descartes considère comme « évidente »; remarquez maintenant que le *Traité de la Lumière*, où elle est amplement développée, date de 1664, vingt-trois ans tout juste avant l'apparition des *Principia mathematica*, et vous estimerez à sa juste valeur le service que Newton a rendu à la pensée humaine en balayant toute cette métaphysique, et en écartant momentanément l'étude des causes pour énoncer la loi qui régit les effets.

Pourtant, rien n'empêche l'esprit humain de se tourner vers l'angoissante énigme; en plein XVIIIe siècle, au temps où des esprits moins profonds que celui de Newton ne voyaient aucune difficulté à admettre l'action à distance, un physicien suisse, nommé Lesage, expliquait la gravitation à sa manière par les « corpuscules ultra-mondains »; il supposait l'espace parcouru, en tous sens, par des projectiles très ténus et doués de grandes vitesses; lorsqu'un corps pondérable est éloigné de tous les autres, il subit sur toutes ses faces le choc des corpuscules et reste en repos parce que les actions exercées en tous sens se font équilibre; mais un autre corps vient-il à se trouver dans le voisinage du premier, il « porte ombre » sur lui; les chocs se font plus rares dans l'espace qui sépare ces deux corps, et l'action résultante a pour effet de les précipiter l'un sur l'autre; on peut soumettre l'hypothèse au calcul; si les corps en présence sont immobiles, on retrouve la loi de Newton. Les corpuscules ultra-mondains eurent un succès que Lesage n'aurait osé prévoir; ils ont trouvé, jusqu'à ces dernières années, des défenseurs éminents et qu'on aurait pu croire mieux avertis; pourtant, Laplace avait pris la peine d'établir que cette hypothèse était incompatible avec la précision atteinte dans la prévision des éclipses, et M. H. Poincaré, intervenant à son tour, avait montré que la vitesse des corpuscules devait être trois quintillions de fois plus grande que celle de la lumière; je sais bien que le mot « invraisemblable » n'a guère de sens dans la science moderne; mais il faudrait cependant de bonnes raisons pour accepter des conclusions aussi extravagantes, et on en trouve, au contraire, d'excellentes pour les rejeter; en effet, ce qui caractérise la gravitation, c'est qu'au rebours de l'électricité et du magnétisme, il n'y a point

d'écran qui protège les corps contre son action; un objet enfermé dans une boîte pèse juste autant que s'il était placé en dehors; l'attraction du centre de la terre se fait sentir à la surface, à travers six mille kilomètres de roches, aussi librement que si cette épaisse cuirasse n'était pas interposée : comment pourrait-on concilier ce fait avec la supposition que la matière arrête au passage les corpuscules ultramondains?

Mais l'esprit humain n'est pas avare d'hypothèses; pour une qu'on tue, cent viennent au jour; cette abondance est d'ailleurs un inquiétant indice; lorsque tant de doctrines peuvent être soutenues, c'est qu'aucune ne s'impose. Je me garderai donc de passer en revue toutes ces constructions éphémères, abattues aussitôt qu'échafaudées; j'aime mieux m'arrêter en terminant sur un point de vue nouveau qui s'élève au-dessus de la banalité des hypothèses courantes; et cela me permettra, chemin faisant, de rendre hommage à l'un des plus grands esprits de notre époque. On a répété maintes fois que la science était impersonnelle et anonyme, mais rien ne l'oblige à être ingrate. Parmi ceux qui ont contribué à asseoir la pensée moderne, quelques-uns ont vécu une vie pleine d'honneurs et de gloire; à ceux-là, nous ne devons rien; d'autres, aussi grands par le génie, mais moins bien servis par la vie, ont semé les idées que d'autres récolteront; nous leur devons une réparation et un hommage.

Walther Ritz, né en 1878 à Sion, dans le Valais, est mort en 1909, à l'âge de trente et un ans; encore ses dernières années se passèrent-elles à lutter contre un mal implacable; son médecin lui avait interdit de travailler plus d'un quart d'heure par jour, et il se trouvait en présence d'un terrible dilemme : ou chercher à guérir en sacrifiant son travail, ou dépenser sans compter ce qui lui restait de forces pour le service de la Science; ce fut la deuxième manière qui l'emporta, et c'est à ce sacrifice volontaire que la Science doit quelques-unes de ses vues les plus belles et les plus fécondes[1]. On peut dire que la

1. Au cours de l'hiver de 1906-1907, qu'il passa à Nice, et où il produisit ses œuvres les plus admirables, il écrivait à un ami : « Vous m'accorderez que je ne puis, dans la même mesure que d'autres, me reposer sur l'avenir comme devant compenser le présent. Il ne me reste peut-être que peu de temps et je suis fermement résolu à passer ce temps dans les

gravitation eut les dernières pensées de Ritz, car les difficultés qui eusssent découragé les autres ne faisaient que l'attirer, et le mémoire qu'il a consacré à cette question servira longtemps encore de guide à la pensée de ses successeurs. Ritz n'estimait pas que l'état présent de la science permît de résoudre le problème de la gravitation; mais il voulait seulement montrer dans quelle direction il convenait de porter les efforts.

Quittons l'infiniment grand envisagé par Newton pour pénétrer dans l'infiniment petit des atomes; c'est là qu'il faut chercher, car la gravitation est une propriété « atomique ». Mais l'atome lui-même est un monde, un système planétaire où des masses électrisées gravitent les unes autour des autres avec des vitesses vertigineuses; nous savons aussi que ces charges électriques en rotation équivalent à des courants électriques, et qu'enfin ces courants électriques agissent les uns sur les autres; c'est dans les forces électriques créées par l'agitation éternelle et spontanée de la matière qu'il faut chercher l'origine de l'attraction newtonienne; en suivant la voie indiquée par Ritz nous pourrons donc réduire la gravitation à des actions électrodynamiques se propageant à distance à travers l'éther, c'est-à-dire avec la même vitesse que la lumière et que les ondes de la télégraphie sans fil; et Ritz a montré que, le jour où les lois de l'action électrodynamique seront plus complètement connues, il deviendra possible, non seulement de retrouver la loi de Newton, mais encore de la compléter et d'expliquer les anomalies constatées par les astronomes. Précisément, la première partie de ce vaste programme vient d'être remplie par M. Décombe. Prenant comme point de départ la vieille loi électrodynamique d'Ampère, M. Décombe a calculé l'action mutuelle de deux groupes d'électrons qui gravitent, chacun sur son orbite, dans deux molécules voisines; si on suppose, comme on le faisait jadis, que l'action électrodynamique est instantanée,

milieux scientifiques qui seuls peuvent me donner le contentement, le sentiment de vivre et sont peut-être ainsi une condition de santé. Je ne puis espérer ni les joies de la famille, ni le bien-être du vieux garçon qui jouit de sa santé; il ne me reste que la Science et la vie intellectuelle. » Et, le jour même de sa mort, il disait à la sœur qui le veillait : « Soignez-moi bien, ma sœur; il est si nécessaire que je vive encore quelques années pour la Science! »

le calcul montre que l'action moyenne de nos deux systèmes est nulle; elle se réduit, au contraire, à la formule classique de Newton, si l'on attribue à l'action électrique une vitesse finie de propagation.

Évidemment, cette explication laisse une part d'inconnu; nous continuons à ne pas savoir ce que c'est, au fond, qu'un corps électrisé; pourtant, si on parvient jamais à réduire la gravitation aux actions électriques, la science aura fait en avant un pas aussi grand que le jour où Maxwell et Hertz ont réduit la lumière à n'être plus qu'un mode particulier des oscillations électriques. Quand nous en serons là, d'autres perspectives s'ouvriront, d'autres problèmes se poseront, car la chaîne des effets et des causes se prolonge indéfiniment; du moins, nos successeurs seront délivrés du cauchemar qui pèse sur la science contemporaine; peut-être aussi arrivera-t-il que, sachant ce que c'est que la pesanteur, nous serons en état d'agir sur elle; alors une voie, d'une portée incalculable, s'ouvrirait à l'action de l'homme sur la nature; mais tout ceci est le secret de l'avenir.

L. HOULLEVIGUE

EYLAU

DANS LA PEINTURE ET L'HISTOIRE

En peignant le « Napoléon visitant le champ de bataille d'Eylau (9 février 1807) », Gros travailla d'après le programme d'un concours officiel. Mais il était, il le disait lui-même, un « peintre d'histoire ». Il avait le souci de l'exactitude topographique quand il plaçait sa composition. Il savait observer les types ethnographiques. Il connaissait familièrement l'armée française avec laquelle il avait vécu en Italie. Il avait déjà étudié dans les « Pestiférés de Jaffa » au milieu des misères d'un hôpital le personnage dont la figure et le geste dominent les misères du champ de bataille d'Eylau. Une œuvre, même officielle, qui procède de pareilles sources, doit être considérée comme un document historique mêlé de poésie, de protocole et de vérité. Pour apprécier de ce point de vue le « Napoléon visitant le champ de bataille d'Eylau » il est utile de reprendre la trame des idées du héros et celle des circonstances, depuis la bataille de février 1807 jusqu'au Salon de 1808, où Gros fut décoré.

La visite d'un champ de bataille, le lendemain de l'action, avant que les premiers coups de pelle aient recouvert les morts, permet de se rendre compte, à tête refroidie, du drame qui s'est dénoué la veille et de ses conséquences. Le matériel

abandonné en plus ou moins grande abondance, les numéros des régiments, l'aspect des cadavres, conscrits ou vétérans, les propos des blessés et des prisonniers, éclairent la pensée du chef vainqueur en donnant la mesure du succès. Napoléon n'a jamais manqué de faire cette investigation du champ de bataille. Mais, d'ordinaire, la suite des opérations l'entraînait vite au delà de l'horizon de la veille. A Eylau, il est resté huit jours exactement sur le champ de bataille, du 8 au 16 février. Il le fallait — la bataille ayant été tout juste gagnée — pour donner aux troupes l'assurance qu'elles étaient victorieuses, surtout pour soustraire à l'ennemi les trophées qu'il aurait pu ramasser sans risques, en revenant après leur départ.

La longueur de ce séjour en fait un épisode unique dans la vie de Napoléon. Aussi le champ de bataille d'Eylau est-il resté dans sa tête sous la forme d'un tableau. Le 64e bulletin, daté du 2 mars, donne cette description sobre, mais pittoresque et forte : « Qu'on se figure sur un espace d'une lieue carrée 9 ou 10 000 cadavres, 4 ou 5 000 chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions; 24 pièces de canon auprès desquelles on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever; tout cela avait plus de relief sur un fond de neige ». Hormis le nombre des cadavres qu'il ne convenait pas de faire connaître au public dans toute sa rigueur, ce bulletin est aussi véridique que le sont les vues des champs de bataille de l'Empire dessinées d'après nature par les ingénieurs-géographes [1].

Napoléon travailla beaucoup pendant cette semaine funèbre du 8 au 16 février, notamment à renouer les négociations avec la Prusse. Est-il beaucoup sorti de son logement? L'historique du 3e corps, écrit à la fin de la campagne de 1807, nous apprend qu'il passa le 9 février une revue des troupes, comme il avait l'habitude de le faire pour s'assurer du chiffre des présents, détail utile à donner, car les préparatifs d'une revue sont un des éléments du tableau de Gros. Saint-Chamans, alors aide de camp du maréchal Soult, se souvient de cette revue des troupes, tristes et mécontentes, et des cris qu'il

1. Une série bien connue, signée de Bagetti, date du règne de Louis-Philippe.

entendit : « Vive l'Empereur! Vive la paix! La paix et la France! La paix et du pain [1]. »

Les pertes fabuleuses subies à Eylau frappaient les esprits de stupeur. L'Empereur demanda les « situations » en insistant, lit-on dans un billet du chef d'état-major de Davout, pour qu'on ne dissimulât pas l'étendue de pertes « qui n'avaient rien que d'honorable ». Il donna le 9 février l'ordre que les corps d'armée qui bivouaquaient dans des villages remplis de cadavres et de blessés, avançassent d'une lieue et sortissent de ces charniers. Nous reconnaîtrons ce détail dans le tableau de Gros.

On ne sait pas grand chose sur la manière dont Napoléon a vécu à Eylau du 8 au 16 février. Moralement et physiquement, car il avait, dit Méneval, « l'odorat merveilleux », il souffrit. Il en fit l'aveu dans le billet bien connu qu'il écrivit à Joséphine le 14 février : « Ce pays est couvert de morts et de blessés. Ce n'est pas la plus belle partie de la guerre; l'on souffre et l'âme est oppressée de voir tant de victimes. » Il lui échappa des paroles humaines, touchantes, de la sincérité desquelles on ne veut pas douter, bien qu'elles fussent destinées à la publicité : « Un père qui perd ses enfants ne goûte aucun charme à la victoire. Quand le cœur parle, la gloire n'a plus d'illusions [2]. »

Spectacle pénible en effet! L'ordonnateur en chef Lombard raconte dans ses rapports qu'il fallut déblayer les rues et les maisons d'Eylau où l'on s'était battu deux jours, le 7 au soir et dans la matinée du 8. Cette besogne de salubrité fut longue. On demandait à tous les régiments des « officiers de santé » et des instruments de chirurgie, quitte à en improviser s'il le fallait. Il n'y avait pas d'infirmiers dans la grande armée : 190 soldats du 4e corps, répartis dans Eylau, portaient aux blessés les premiers secours, bouillon, eau-de-vie, viande. Dès que des plaintes parvenaient aux oreilles, les chirurgiens et les soldats allaient explorer les endroits d'où elles venaient.

Une relation allemande, imprimée sur feuille volante, qui circulait au mois de mars, sous le titre : *Ueber den Zustand*

1. Général comte de Saint-Chamans, *Mémoires* 59.
2. *Correspondance*, n° 11 800.

der französischen Armee [1], nous peint les allures de Napoléon après la bataille d'un pinceau satirique, mais qui doit toucher en certains endroits la vérité. On y lit que Napoléon vivait enfermé dans la maison du bourgmestre d'Eylau, située à la sortie du village sur la route du Landsberg, c'est-à-dire du côté opposé au champ de bataille. Il serait resté presque invisible jusqu'au départ des troupes — le 17 février — pendant qu'on enlevait les cadavres des maisons, des rues et de la prairie voisine du cimetière. Toutes les fenêtres de la maison étaient closes, sauf une. Une vedette de cavalerie se tenait au bas de l'escalier qui du perron descendait dans la rue, et une sentinelle de la garde à pied, dans le vestibule. Le mameluck Roustan et le secrétaire Méneval couchaient dans la chambre de l'Empereur, Berthier, dans une pièce voisine qui servait de salle à manger et de bureau d'état-major. Tout cela est vraisemblable. Le pasteur Nicolovius qui fut appelé à Eylau pour donner des secours aux blessés prussiens remarqua que Napoléon ne se montrait pas. Saint-Chamans, l'aide de camp de Soult, le vit le lendemain de la bataille, de grand matin, non pas dans la maison du bourgmestre que nous décrit la relation allemande, mais dans une ferme isolée située du même côté du village, au milieu des bivouacs de la garde. On introduisit Saint-Chamans dans ce qu'il appelle une sale *Stube*. Il lui sembla qu'il apercevait dans un coin les aides de camp qui dormaient. L'Empereur reposait sur un matelas au coin du poêle, l'air fatigué, inquiet, abattu. Saint-Chamans lui apportait la nouvelle de la retraite des Russes dont les masses solides étaient encore inébranlables en face d'Eylau à la nuit close. Ce fut une délivrance.

La possession du champ de bataille est le premier signe de la victoire. Mais c'est une singulière conquête qu'un champ de bataille au delà duquel l'épuisement des troupes ne permet plus d'avancer. La préoccupation d'en partir, après y être resté le temps nécessaire pour ne laisser sur place aucun trophée et confirmer dans les esprits l'opinion douteuse de la victoire, fut celle des jours suivants.

Le chirurgien en chef de la grande armée se rappelle que

1. Un exemplaire est joint à la lettre de Clarke à l'Empereur, Berlin, 29 mars (Arch. guerre, Correspondance Grande-Armée).

Napoléon se mettait à sa fenêtre pour regarder l'évacuation des blessés et qu'il criait qu'on n'allait pas assez vite [1]. Reportons-nous à la correspondance de la grande armée. L'Empereur demande tous les jours où en est l'évacuation des blessés, car il ne veut pas laisser aux Russes, qui reviendront, un seul blessé français, ce qu'un chef d'état-major de corps d'armée traduit par l'ordre de les emmener tous « fussent-ils moribonds ». Une vingtaine de traîneaux, que la cavalerie réquisitionne de tous côtés, partent chaque jour. Les charrettes découvertes de la « compagnie Breidt » — le train des équipages d'alors — une fois déchargées du biscuit et de l'eau-de-vie qu'elles ont apportés, reçoivent des blessés. On les apporte sur des échelles car il n'y a pas de brancards. Il faut se hâter parce que la cavalerie meurt de faim, que ses chevaux se traînent à peine, que les Cosaques, qu'elle a reçu pour consigne de suivre jusqu'aux environs de Königsberg, la ramèneront un beau matin en débandade. Fragile victoire qui ne tient qu'à la sécurité du déménagement du champ de bataille!

Entre tous les blessés, Napoléon veille sur ceux de la garde. Larrey, médecin de la garde, consulté par Bessières de la part de l'Empereur sur les avantages ou les inconvénients de l'évacuation en plein air, rappelle qu'il a jadis évacué les blessés de Saint-Jean d'Acre à travers l'air sec du désert d'Égypte, et il décide que les amputés du bras feront la route à pied. Ceux-là ne furent pas les plus infortunés. Lorsque le 17 février la grande armée recula de trois étapes pour prendre, devant Danzig assiégé, une position qui imposât aux Russes et aux Prussiens, Ney demanda, au nom de l'humanité, qu'on laissât dans les villages tous les intransportables. « Les voitures sur lesquelles ils étaient chargés, écrit-il, se sont brisées ou sont embourbées. Plusieurs de ces malheureux sont morts en chemin et c'est les condamner à une mort certaine que de les traîner de la sorte [2] ». L'Empereur n'écouta aucune raison : pas un blessé, pas un canon, pas un traînard ne devait tomber entre les mains des Russes. La cavalerie explorait les villages pour ramener à l'armée tous les blessés

1. Percy, *Journal des Campagnes*, 178, 181.
2. Ney à Berthier, Landsberg, 18 février (Correspondance Grande-Armée).

ingambes qui avaient cherché un asile souvent fort loin des lieux où l'on s'était battu. C'est par l'effet de cette volonté inflexible du chef que l'armée conservait le droit de se dire victorieuse, au moment même où elle abandonnait son champ de bataille.

Après huit jours de séjour à Eylau et trois jours de cette retraite dirigée et commandée, on surprend une détente dans l'esprit de Napoléon. Il fait écrire à son bibliothécaire : « Envoyez quelques romans nouveaux des plus marquants, entre autres une correspondance de deux amis, qui est remplie d'histoires de revenants. S. M. se plaint que tous les livres que vous lui envoyez sont bien ennuyeux et bien lugubres. Entremêlez-les de romans et de littérature [1]. » Junot, gouverneur de Paris, reçoit cette semonce : « Junot m'écrit toujours avec de grand papier de deuil qui me donne des idées sinistres quand je reçois ses lettres. Faites-lui donc connaître que cela est contraire à l'usage et au respect et qu'on n'écrit jamais à un supérieur avec le caractère de deuil d'une affection particulière [2]. » Joséphine lira ce billet, rédigé d'un esprit distrait : « La saison est bizarre. Il gèle et il dégèle. Elle est humide et inconstante. Adieu, mon amie. Tout à toi [3]. »

***

Pendant l'hivernage de l'armée en Prusse, la préoccupation constante de Napoléon fut de démontrer à l'Europe et à l'opinion française qu'il avait été vainqueur à Eylau. Talleyrand n'en fut convaincu qu'au mois de mai, après la prise de Danzig.

L'armée victorieuse en doutait la première. « Cette bataille du 8, écrit Davout à sa femme, a produit un effet que j'ai remarqué sur bien des figures trop habituées à faire des campagnes jusque-là peu meurtrières; maintenant on n'est

1. Méneval à Ripault, Liebstadt, 21 février (Correspondance inédite).

2. *Correspondance*, n° 12 236.

3. A Joséphine, Liebstadt, 20 février, 2 heures du matin (Correspondance inédite).

point satisfait d'une bataille à moins que tout un pays, beaucoup de places fortes et 100 000 prisonniers n'en soient le résultat[1]. » Beaucoup pensaient comme Grouchy au mot de Frédéric : « Encore trois ou quatre victoires comme celle-là et je n'aurai plus d'armée[2] ». Sénarmont, un jeune général, écrit à son frère : « Ce ne sont pas les chances et les peines de cette guerre qui me la rendent désagréable; c'est le peu de fruit que la France en recueillera, même en la supposant la plus heureuse possible. Au surplus, nous n'y pouvons rien et nous devons nous laisser entraîner au torrent, puisque ma position le commande[3]. »

Les vieux sont las, archi-las du métier. Augereau, blessé à Eylau, abandonne les débris de son corps d'armée et s'en retourne à Varsovie, plutôt malade et fatigué, au dire de Duroc qui le vit à son arrivée, que souffrant de sa blessure. Il parlait de lui-même comme « d'un homme fini », et il accusait en termes vagues ceux qui sacrifiaient à leurs ambitions le sang des soldats. Il rentre en France à la fin de février, après avoir chargé Masséna, qui de Naples arrive à Varsovie, de porter à l'Empereur ce billet : « Soldat depuis quatorze ans, j'ai atteint ma cinquantième année et le repos est devenu indispensable pour moi. » « Il y a ici des gens, dira l'Empereur, qui au premier événement ne soutiennent plus leur réputation. » Augereau a emmené avec lui ses officiers d'état-major et des employés d'administration, « un tas de coquins qui répandent et font circuler de mauvaises nouvelles. Ayez un peu l'œil sur eux, écrit l'Empereur à Fouché, et parlez-en même au maréchal[4]. »

Ce n'était pas seulement dans « la valetaille » que se manifestait la démoralisation de l'armée; ce n'étaient pas seulement les Prussiens qui propageaient les mauvaises nouvelles. Les « employés » désertaient leurs postes et les soldats débandés, répandus jusqu'à Posen, jetaient par leurs récits la

1. Detterswalde, 13 mars dans Blocqueville, *Le maréchal Davout*. Cf. la lettre du 22 février du même à la même (*Ibid.*).

2. Grouchy, *Mémoires*, II, 316.

3. Schlobitten, 21 mars dans Marion, *Mémoire sur le lieutenant-général d'artillerie, baron du Sénarmont*, Paris, 1845.

4. *Correspondance*, n° 12 516.

terreur dans l'esprit des conscrits qui rejoignaient l'armée. Duroc, demeuré à Varsovie avec une partie du quartier impérial, rend compte à Napoléon des propos que des officiers français, en état d'absence illégale, tiennent dans les cafés. Ce sont « les alarmistes », les « péroreurs de l'armée ». Écoutons Rapp que l'Empereur a envoyé à Thorn, au pont le plus proche sur la Vistule, pour arrêter cette débandade. Il la dépeint, lorsqu'elle a pris fin, avec son franc-parler d'aide de camp et d'Alsacien : « Tout le monde voulait s'en aller de l'autre côté de la Vistule. On ne pouvait passer dans les rues (de Thorn). On était étouffé par le nombre de soldats et officiers qui pestaient, qui juraient, qui tenaient des propos indignes [1]. » Napoléon avait donné l'ordre « de tâcher d'en pincer quelques-uns », et de faire honte aux autres de leur lâcheté « de se sauver, disait-il, quand nous avons la victoire [2] ».

Il n'était pas moins vrai que Lannes, lui-même, malade à Varsovie et tombé, depuis qu'il avait reçu la nouvelle d'Eylau, dans une tristesse alarmante, disait à Duroc qu'il écrirait à l'Empereur pour le décider à revenir sur la Vistule ou sur l'Oder. Talleyrand éloignait discrètement d'un spectacle fâcheux les membres du corps diplomatique réunis autour de lui à Varsovie. Clarke, gouverneur de Berlin, suppliait l'Empereur de ne plus exposer avec sa personne les destinées de ceux qui y étaient attachés. Le cri de Bessières dans la panique du matin d'Eylau : « Sauvez l'Empereur ! » fut colporté à Paris et commenté.

D'autant plus étonnante est l'énergie de l'homme qui gouverna l'Allemagne, la France et l'Italie, d'au-delà de la Vistule entre les dates d'Eylau et de Friedland. Il s'appliqua à diriger l'opinion. Qui donc avait écrit, avant Eylau, que l'Empereur allait être maître de Königsberg, de Grodno et du Niemen? Berthier déplorait après coup cette maladresse [3]. Napoléon la mit au compte du surmenage du major-général. Il assura que les officiers de son armée ne soupçonnaient pas plus ses inten-

1. Rapp à l'Empereur, Thorn, 19 avril (Correspondance Grande-Armée).

2. *Correspondance*, n° 11 953.

3. Le *Moniteur* du 12 février avait imprimé un billet de Berthier à l'Impératrice, daté de Gr. Glandau le 7 février dans lequel on lisait : « Nous serons demain à Königsberg. »

tions « que ceux qui se promènent dans le jardin des Tuileries ne savent ce qui se passe dans le cabinet », mais il prit le parti de ne plus rien publier à l'avenir qu'une fois les opérations terminées dans un bulletin qui « dit tout ».

Dans une vingtaine de lettres ou de bulletins, Napoléon ergota sur le chiffre des pertes ; il rédigea même une note pour les journaux qui commençait ainsi : « On a trouvé à l'armée que le bulletin de la bataille d'Eylau avait exagéré nos pertes ». En fin de compte, il en fixa péremptoirement le chiffre à 1 500 tués et 4 300 blessés, ce qui représente à peu près les pertes du seul corps d'Augereau, le plus éprouvé de tous[1]. Pour relever d'importance « toutes les sottises » qui étaient dites sur ce sujet, jusque dans le salon de Joséphine, il écrivit cette fanfaronnade : « Qu'est-ce que 2 000 tués pour une grande bataille?... Quand je ramènerai mon armée en France et sur le Rhin, on verra qu'il n'en manque pas beaucoup à l'appel. » Napoléon n'osa pas cependant faire chanter un *Te Deum* pour la bataille d'Eylau. Il donna pour prétexte que cette cérémonie revenait trop souvent; mais le mot d'ordre était d'affirmer que la bataille avait été gagnée à quatre heures de l'après-midi, pour contredire « les mauvais sujets ». Ceux-ci étant légion, il ordonna de répandre les bulletins, réunis en un livret, et de faire circuler dans Paris trois planches destinées à donner « une idée claire de cette bataille[2] ». Lorsque Napoléon prétendait fixer lui-même le détail de l'histoire contemporaine, il mêlait le vrai et le faux. Ainsi faisait Clarke, lorsqu'il emballait à Berlin à destination des Invalides, pour faire nombre, des drapeaux qu'il avait trouvés dans les magasins d'habillement et qu'il ajoutait à ceux qui avaient été recueillis sur les champs de bataille[3].

Le récit officiel de la bataille d'Eylau se compose de trois documents[4]. D'abord un livret contenant les bulletins, du n° 54 au n° 66. Ensuite une brochure intitulée : *Bataille de Preussisch Eylau, gagnée par la grande armée, commandée en*

1. A Sainte-Hélène, Napoléon avoua une perte de 18 000 hommes.

2. A Cambacérès, Osterode, 25 mars (*Correspondance*, n° 12 160).

3. Clarke à Hulin, Berlin, 25 janvier 1807 (Correspondance Grande-Armée).

4. Carton n° 10, série Mém. historiques (Arch. guerre).

personne par S. M. Napoléon Ier, Empereur des Français, roi d'Italie, sur les armées combinées de Prusse et de Russie, le 8 février 1807, avec trois plans et deux cartes; Paris, 1807. Cette relation condense les douze bulletins précédents. La nouveauté consiste dans les plans et les cartes où Napoléon a voulu fixer *ne varietur* les positions relatives des deux armées au cours de la lutte. Pour plus de sécurité, la planche IV ponctue le terrain de cadavres dessinés en trois ou quatre traits de plume, avec des contorsions variées, et montre en perspective les Russes en retraite. En feuilletant la correspondance de la Grande Armée, on voit que le général Sanson, chef du « cabinet topographique », avait expédié ces plans d'Osterode à Paris le 26 mars, pour y être gravés. Clarke de son côté s'employa activement à en faire graver à Berlin un exemplaire, car il fallait se hâter, pour faire concurrence à un plan de la bataille publié par le *Times* du 6 avril[1]. On apprend aussi que l'atlas de la bataille d'Eylau fut renvoyé à l'Empereur au mois de juin avec « des additions » qu'il y avait faites le 17 mai[2]. Qu'étaient ces additions? Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit, entre autres, des bonshommes dessinés sur la planche IV, car personne d'autre que lui ne pouvait se permettre cette caricature. Ce serait donc lui qui aurait dessiné les contorsions des cadavres. « C'est, écrivait Napoléon le 8 mai, un ouvrage de circonstance qu'il est très bon de faire paraître sans délai[3]. » Ce singulier document cartographique est suivi de la « *Relation de la bataille d'Eylau par un témoin oculaire, traduite de l'allemand* ». Le témoin oculaire n'est autre que Napoléon lui-même qui a pris le subterfuge de faire traduire sa relation en allemand. L'original est écrit en français, de la main du général Bertrand, sous la dictée de l'Empereur, qui l'a couvert d'intéressantes ratures et apostilles. Les mots « cette bataille, une des plus sanglantes » sont rayés. En apostille on dit : « Tel est le récit de la bataille d'Eylau; c'est de cette manière que parlera l'histoire »; « il n'y a pas 5 000 blessés, pas 16 à 1 800 morts »; « si l'officier envoyé à Bernadotte

1. Clarke à l'Empereur, Berlin, 21 avril (Correspondance Grande-Armée).
2. Sanson à l'Empereur, Finkenstein, 1er juin (*Ibid.*).
3. *Correspondance*, n° 12 557.

n'avait pas été pris, etc...[1] ». La *Relation* ainsi corrigée parut dans le *Moniteur* du 4 avril.

A la même date Napoléon voulut que la peinture aussi représentât la vérité historique, telle que son intérêt la concevait. Berthier fit en effet remettre en mai ou juin 1807, au secrétaire général du ministère de la Guerre, Denniée, une aquarelle où l'on voyait Napoléon et son état-major parcourant le champ de bataille d'Eylau « en faisant apporter aux blessés russes du pain et de l'eau-de-vie »[2]. Le dessin original devait être gravé et la première épreuve envoyée à l'Empereur. Il ne peut s'agir que de l'aquarelle représentant le champ de bataille, à laquelle Saint-Chamans, l'aide de camp de Soult déjà cité, se rappelle avoir vu travailler, à Pinkenstein, le chef de bataillon du génie L.-Fr. Lejeune, aide de camp de Berthier[3]. Une copie de cette aquarelle par Parent est aujourd'hui placée dans la salle Turenne du Musée de l'Armée, au-dessous de la gravure du tableau de Gros, par Vallot.

Il serait intéressant de savoir si Napoléon a ordonné des retouches à la première épreuve. A défaut d'une connaissance directe de ce point, contentons-nous de citer deux extraits de lettres du général Sanson, dont le premier indique avec précision la valeur documentaire de l'aquarelle de Lejeune. Celle-ci a figuré pendant l'automne de 1807 dans la galerie François Ier du château de Fontainebleau, alors résidence de la cour, parmi les vues des batailles de l'Empire. Sanson lui avait fait donner ce titre explicatif : « Vue de la droite du champ de bataille de l'armée russe devant Preussisch-Eylau, entre cette ville et Schmoditten, le 9 février 1807, lendemain de l'action, à la pointe du jour, au moment où l'Empereur et Roi Napoléon fait donner des secours aux blessés russes restés sur le terrain et les fait transporter à l'hôpital de son quartier général à Preussisch-Eylau. A droite se voit une partie de cette ville, à gauche le clocher de Schmoditten, quartier général des Russes, évacué par eux le 8 février, jour de la bataille, et occupé par

1. Le corps de Bernadotte n'arriva pas à temps pour prendre part à la bataille d'Eylau.

2. Denniée à Berthier, Paris, 19 juin (Arch. Guerre, Allemagne, Corresp. topographique, 1807-1808).

3. Saint-Chamans, *ouvr. cité*, 60.

le grand-duc de Berg qui le g... »[1]. Dans une seconde lettre adressée à Clarke, Sanson reconnaît que l'aquarelle porte des traces de la précipitation avec laquelle elle a été faite. Il signale des défauts « dans le groupe à gauche et dans les chevaux qui portent S. M. et le prince Murat[2] ». La scène est en effet un peu familière. Il est possible que Napoléon en ait fait la remarque. Après Tilsit, le maître du monde veillait au protocole.

***

Gros a-t-il eu connaissance de cette aquarelle? Ses historiens sont muets sur ce point. Il serait invraisemblable qu'il eût ignoré une pièce officielle constatant l'état des lieux et figurant une scène qui devint le sujet de son tableau. C'est le 2 avril 1807 que le *Moniteur* publiait le programme d'un concours que Denon, directeur des Musées impériaux, avait rédigé d'après une conception qui semble fort académique :

Le lendemain de la bataille d'Eylau, l'Empereur visitant le champ de bataille est pénétré d'horreur et de compassion à la vue de ce spectacle. S. M. fait porter des secours aux Russes blessés. Touché de l'humanité du vainqueur, un jeune Lithuanien lui témoigne sa reconnaissance avec l'accent de l'enthousiasme. Dans le lointain on voit les troupes françaises qui bivouaquent sur le champ de bataille, au moment où S. M. va passer les troupes en revue.

Denon avait passé l'hiver de 1807 en Allemagne à déménager des objets d'art. Il avait fait au printemps un séjour à Finkenstein; il connaissait les officiers du quartier impérial. Toutes les données du programme prouvent qu'il fut documenté par eux, même sur l'épisode du jeune Lithuanien que l'on croirait inventé pour l'effet classique. En voici l'origine. Saint-Chamans raconte que, pendant la visite du champ de bataille, Napoléon fit interroger par l'interprète un hussard russe dont la jambe avait été fracassée par un boulet; il

1. Interruption du texte (Sanson à l'adjudant Ragois, gouverneur du palais de Fontainebleau, Paris, 8 septembre 1807, *Ibid.*).
2. Sanson à Clarke, Paris, 16 décembre 1807 (*Ibid.*).

répondit à l'interprète : « Dites à l'Empereur qu'il me fasse guérir et je le servirai comme Alexandre »[1]. Ce hussard est au premier plan du tableau de Gros. Pourquoi Denon veut-il qu'il soit lithuanien? Parce que Denon n'ignorait pas que les Polonais en Lithuanie avaient fait passer à l'Empereur à plusieurs reprises des offres de service. Ainsi un des leurs pouvait exprimer une reconnaissance enthousiaste qui ne convenait pas à un blessé russe. Tout cela Denon l'a dit à son ami Gros en insistant, comme on le sait, pour qu'il prît part au concours. D'autre part Gros connaissait Berthier sous les yeux de qui Lejeune avait peint son aquarelle. Acceptons l'hypothèse et décrivons l'aquarelle et le tableau[2].

L'aquarelle de Lejeune a le mérite de l'exactitude du site topographique et des détails observés en foule par un témoin oculaire. Puisque le titre explicatif donné par le général Sanson permet de nous orienter, comparons-en les perspectives à la carte du terrain. Sans aucun doute, le bâtiment massif situé sur une hauteur à droite du spectateur et précédé d'un groupe d'arbres, est l'église d'Eylau, derrière laquelle est situé le fameux cimetière d'où Napoléon observa la bataille. Une clôture signalée par un historien allemand enserre la colline à mi-côte. La façade toute nue est percée d'une petite porte et d'une petite fenêtre. Le toit de style allemand présente des festons; il est surmonté d'un tout petit clocher. Vis-à-vis l'église, à gauche du spectateur, se voit une colline où sont placés des canons russes abandonnés. Sur cette colline pointe le clocher de Schmoditten qui disparaît presque dans la confusion du ciel gris et de la neige qui couvre le sol. C'est la droite de la position de l'armée russe. Entre celle-ci et la partie visible du bourg d'Eylau, le vallonnement que suit le ruisseau d'Althof descend vers le spectateur; c'est le champ de bataille. Le hameau qu'on aperçoit dans ce vallon s'appelle Schloditten. Ces points repérés, on peut affirmer que les premiers plans de l'aquarelle représentent le terrain où l'attaque du corps d'Augereau s'égara dans une tourmente de neige. Le lieu des charges des quatre-vingts escadrons de Murat est au contraire dans les plans éloignés.

1. Saint-Chamans, *ouvr. cité*, 60.
2. Musée de l'Armée, salle Turenne.

La scène que représente l'aquarelle se passe au petit jour. Il ne fait pas très froid; Napoléon et d'autres nous assurent que le thermomètre n'est jamais descendu au-dessous de 4° en février 1807, mais la plaine est venteuse; c'était un pays de moulins à vent. Elle est semée et striée de débris entre lesquels circulent des traîneaux où l'on charge les blessés. On y voit des chevaux errants, des cavaliers démontés en quête du harnachement de leur monture, des soldats de toutes armes, grenadiers en bonnet à poil, fantassins de la ligne portant le shako nouveau modèle ou le chapeau de la République. Cette circulation anime étrangement le champ mortuaire. Au premier plan se présentent des groupes qui méritent de fixer l'attention. Un Callot les eût reproduits dans ses « Misères de la guerre ». Voici un officier de cavalerie blessé à une jambe. Il a passé ses deux bras sur les épaules d'un grenadier et d'un soldat d'infanterie. Il avance à cloche-pied sur la jambe valide, l'autre jambe soutenue à distance du sol par une couverture passée sous la cuisse et maintenue par ses deux aides. A côté, un cuirassier conduit par la bride un cheval sur lequel il a hissé et soutient un camarade à moitié effondré sur le cou de la bête. Autre groupe de camarades : un cheval estropié vient mettre ses naseaux sur la figure de son cavalier qui le contemple avec pitié, les mains jointes.

A gauche un soldat d'infanterie relève le coin d'une couverture de cheval sous laquelle des blessés se sont abrités contre le froid de la nuit; un d'eux donne signe de vie, les autres sont des cadavres. Plus loin, un cavalier russe de haute taille est transporté sur les épaules et les bras croisés de quatre soldats. Ainsi se faisait à cette époque le relèvement des blessés.

Au milieu de l'aquarelle, un personnage suivi d'une escorte nombreuse vient d'arrêter son cheval devant un blessé russe qu'un chirurgien français en chapeau, épée et redingote, un grenadier et un soldat en bonnet de police, ont mis sur son séant pour le présenter. Ce personnage monté sur un cheval débonnaire, coiffé d'un bonnet de fourrure qui lui descend sur les oreilles, enveloppé dans une douillette hermétiquemeut fermée sur les jambes, descendant jusqu'aux pieds, et dont le col est relevé, c'est l'Empereur. Derrière lui, Berthier, coiffé et vêtu de la même façon, fait du bras gauche un geste

impérieux qui signifie : « Rangez-vous, messieurs; l'Empereur est arrêté ». L'état-major et l'escorte sont en effet dans un certain désordre, les derniers galopent encore. Selon son habitude, Napoléon est arrivé à toute allure; il s'est arrêté net et sa main droite prête à tourner le cheval indique qu'il va repartir de même, après un instant d'attention. Dans cet état-major on aperçoit des maréchaux ou des généraux, trois ou quatre, qui portent soit une redingote grise, soit un manteau à pèlerine de la même couleur. Tous ont le grand chapeau placé en bataille, à l'arlequin. A côté d'eux, des grenadiers à cheval, reconnaissables à leur haut bonnet cylindrique semblable à une ruche; des chasseurs de la garde portant un large bonnet à poil, tombant sur les yeux et surmonté d'un grand panache; quelques shapskas de lanciers. Murat doit à sa qualité de membre de la famille impériale de caracoler hors des rangs sur un diable de petit cheval auquel il a l'air d'infliger une correction à la cravache. Sur sa toque fourrée s'élèvent des plumes d'autruche. Il est vêtu, comme l'Empereur et Berthier, d'une longue pelisse bordée de fourrures, dans le dos de laquelle on aperçoit deux coups de pinceau de couleur verte. Ce sont les couleurs mêmes que Gros a données à la pelisse de Murat dans son tableau. Celle de l'Empereur est et restera de satin blanc. Celle de Berthier, incolore sur l'aquarelle, deviendra bleue dans le tableau.

Dans l'état actuel de conservation du tableau de Gros, la comparaison avec l'aquarelle de Lejeune doit se faire d'après la gravure de Vallot qui date de 1833 et où tous les détails apparaissent. On doit aussi tenir compte d'un élément capital de la composition, prescrit par le programme officiel, la revue des troupes que l'Empereur va passer en revenant de la visite du champ de bataille; cela explique que les personnages, au lieu de venir d'Eylau comme dans l'aquarelle, retournent vers Eylau.

Le site topographique, quoique largement brossé et adapté aux effets de couleur qu'a recherchés le peintre, est le même que dans l'aquarelle : à droite Eylau, à gauche le clocher de Schmoditten très visible dans la gravure de Vallot. On sera d'abord étonné de voir que l'église d'Eylau n'est pas représentée comme dans l'aquarelle. En examinant la gravure, on

reconnaît que Gros a bien reproduit du côté du spectateur la façade caractéristique avec sa bordure de toit en festons, mais qu'il a pris la liberté d'ajouter du côté opposé un gros clocher à la française, et qu'il a transplanté du même côté le groupe d'arbres, pour obtenir des effets de neige sur les branches et sur les toits. Il a aussi sacrifié la clôture en planches qui gênait le placement des troupes attendant la revue. Le ciel est charbonné de fumées d'incendie; le fond de neige du paysage et le visage même de Napoléon prennent sous l'aube blafarde, les ombres et les reflets des objets environnants, un aspect lugubre.

Les détails du champ de bataille sont identiques à ceux de l'aquarelle. A droite, un canon et le cadavre d'un artilleur couché sur sa pièce rappellent cependant une autre inspiration, celle du 64e bulletin. La partie gauche du champ de bataille, sur la colline, est vide; on n'y voit que le relèvement des blessés, quelques traîneaux, des chevaux errants. A droite, au contraire, du côté d'Eylau les longues lignes des troupes qui vont être passées en revue, la garde à pied par devant, la cavalerie derrière; d'autres masses de troupes se prolongeant vers l'horizon; une colonne de prisonniers qui traverse ces lignes et rentre dans Eylau; au premier plan, sous l'œil du spectateur, le groupe des soldats russes tués autour de leur drapeau et renversés sur le cadavre du dragon français qui a voulu le saisir, figurent crûment l'idée de la lutte et de la victoire. A quelques pas de ce groupe de gisants sont placés deux personnages, Napoléon sur un cheval syrien couleur café au lait et Murat, toujours en vedette, sur un cheval noir. Les deux chevaux sont « sur l'œil » et renaclent parce que quelque chose remue dans le groupe des morts. C'est un blessé qui, ressuscité par la voix de l'Empereur, se soulève et l'acclame. Les autres scènes du premier plan ramènent également l'attention sur Napoléon. Elles expriment deux sentiments, l'empressement des « officiers de santé » à soigner les blessés russes, sous l'œil du maître et la reconnaissance desdits blessés qui se manifeste à différents degrés. Suivons-en la progression. Dans le coin de gauche, apparaît la figure anxieuse d'un médecin qui soulève une couverture sous laquelle un blessé remue et gémit; il est accompagné d'un

aide en bonnet de fourrure prêt à tendre la gourde. Dans le coin de droite un médecin se débat avec un grenadier russe, au type sauvage, qu'un compatriote blessé placé à sa droite essaye de convaincre des bonnes intentions du Français. Plus loin, un Cosaque à la grande barbe, assis par terre avec sa lance, tressaille sous le pansement qu'on lui fait au genou. Un chasseur de la garde hisse sur son cheval un grenadier russe fort effarouché. Revenons à gauche : voici le groupe déclamatoire du « jeune lithuanien ». Le chirurgien en chef Percy, plus correctement coiffé et vêtu qu'il ne l'était à Eylau [1], salue l'Empereur d'un grand coup de chapeau, et lui montre de la main gauche le dévouement de l'aide qui s'applique à panser la jambe du hussard. Celui-ci, parfaitement symétrique dans tous ses gestes par rapport à Percy, met la main droite sur son cœur et étend le bras gauche vers Napoléon. Le *crescendo* de ce mouvement de reconnaissance se termine par le groupe des Russes qui rampent à genou, près du cheval de l'Empereur, joignent les mains en extase, touchent sa botte, adorent le vainqueur clément [2]. Lui, ne les regarde plus. Légèrement retourné sur sa selle, retenant de la main gauche son cheval à l'arrêt, il étend le bras droit d'un geste un peu alangui parce qu'il succède à l'impression pénible de la visite du champ de bataille pour indiquer à Berthier les cantonnements où se rendront les troupes, après la revue, vers laquelle il se dirige. Gros a pris la liberté de coiffer l'Empereur du traditionnel lampion au lieu du bonnet fourré. Il a conservé la pelisse de satin blanc, mais en l'échancrant sur la poitrine de manière à laisser voir le ruban rouge et le plastron blanc de l'habit qu'il porte par-dessous. Deux brandebourgs serrent la pelisse à la taille. Les basques, au lieu de recouvrir les cuisses, sont arrangées sur la croupe du cheval. De même chez les autres personnages la profusion des fourrures, ouvertes sur les broderies des cols, le port irrégulier des chapeaux placés plus ou moins en bataille, sont, jusqu'à un certain point, de la fantaisie de peintre.

1. Percy (*loc. cit.*, 170) nous raconte qu'il portait à Eylau : « un casque de peau d'agneau et une vitchoura de peau de loup ».

2. Dans les mémoires du général Lejeune (*De Valmy à Wagram*, 59), il est question des blessés russes d'Eylau baisant l'étrier de Napoléon.

L'intérêt historique du tableau consiste dans la vérité des portraits. Murat, modèle favori de Gros, a été traité par son pinceau avec magnificence. Le grand-duc fait face à l'Empereur, mais en regardant le jeune Lithuanien. Le teint olivâtre de Murat, la barbe qu'il porte, ses cheveux crêpus et noirs, sa silhouette superbe en même temps que la grosseur de sa main qui contraste avec la finesse de celle de Napoléon, un air de fatuité et de jovialité étourdies, mêlé à l'intérêt qu'il prend au jeune Lithuanien, le désignent immédiatement à l'attention. La caracole du cheval noir fait valoir l'assiette du cavalier. L'artiste a rabattu le revers des bottes pour mieux montrer le pli de jambe, moulée dans une culotte de peau, et souligné par la courbe symétrique du sabre. D'un modèle antique est le sabre suspendu à un cordon de passementerie porté en sautoir, selon le chic militaire de 1807 et de 1808. La pelisse verte, pincée à la taille, est rehaussée d'aiguillettes et de brandebourgs d'or. Un clocher de plumes blanches, du plus bel effet sur le fond de neige, couronne la toque de ce personnage d'opéra. Le cheval porte une peau d'ours comme tapis de selle, une bride à la hussarde; la crinière est tressée et pomponnée. C'est un éblouissement.

A gauche de l'Empereur, face à Murat mais ne le regardant pas, une figure carrée, un peu rejetée en arrière, d'expression ferme, attentive et réfléchie, est le portrait, très ressemblant, du maréchal Davout. Le catalogue descriptif du Louvre et même la notice du Salon de 1808, nomment les personnages dans cet ordre : Soult, Davout. On peut être par là induit en erreur. Soult est le maréchal qui avance un peu la tête à gauche de Davout. Entre Soult et Murat apparaît, en quelque sorte dans la coulisse, la figure timide et effarouchée d'un adolescent. Ce personnage coiffé d'un shapska à la polonaise, surmonté d'une aigrette blanche, n'est nommé nulle part. Serait-ce un aide de camp polonais? Ne serait-ce qu'un caprice de peintre? Gros aimait le contraste des figures très jeunes dans les scènes mâles et tragiques de la guerre, témoin le charmant tableau du général de La Riboisière et de son fils, lieutenant de carabiniers. L'hypothèse d'un bouche-trou est également admissible. Si ce jeune homme inconnu n'était pas à cette place, Murat ferait cavalier seul dans la

peinture; il se détacherait de l'ensemble plus qu'il ne convenait à son rang. Le portrait de Berthier, écoutant les ordres de Napoléon, est, avec celui de Davout, un des plus ressemblants. Le major-général a la figure rasée, un peu grasse; la cinquantaine passée alourdit le bas des joues. Gros lui a laissé une toque de fourrure dont il a fait foisonner le poil et qu'il a relevée d'une soutache en or. La pelisse est bleue; le cheval, alezan. Une figure de Gascon apparaît à sa droite. Les cheveux longs, le teint mat, plus mat encore sur le fond de neige, les yeux soulignés de cils et de sourcils fort noirs, désignent Bessières. Derrière lui on aperçoit de profil, le chapeau sur la nuque, regardant à terre quelque cadavre, l'honnête figure de Caulaincourt, aux favoris roux. Caulaincourt est suivi d'un hussard remarquable entre tous pour son air grognon, ses longues moustaches blondes et le poil d'ours qui enveloppe sa personne. Enfin le turban d'un mameluck précède les bonnets à poil et les panaches énormes de l'escadron de service des chasseurs de la garde. En reportant les regards à droite, on aperçoit deux vedettes détachées de cet escadron. Elles ont la carabine au poing. L'une des deux surveille du coin de l'œil les mouvements de Napoléon. Ce détail est tout à fait exact. Quatre groupes de vedettes l'entouraient toujours ainsi en campagne pour mettre sa personne à l'abri des surprises de la route et du champ de bataille.

Gros l'emporta sur vingt-cinq concurrents; il appartient aux spécialistes de rechercher de quelle manière ils ont traité le sujet. Son tableau fut exposé au Salon qui s'ouvrit le 14 octobre 1808 au second anniversaire de la bataille d'Iéna. Lors de la distribution des récompenses, dans le salon carré du Louvre, Napoléon usa de coquetterie à l'égard du peintre. Il avait décoré déjà quelques-uns des confrères du peintre. Il passa plusieurs fois, avec affectation, devant la toile et devant l'auteur, sans mot dire, puis il vint à Gros vivement et lui attacha la croix sur la poitrine. Cette peinture qui le représente, forçant l'enthousiasme et la reconnaissance du vaincu, dans une des circonstances les plus graves de sa carrière, avait flatté l'orgueil et la politique de Napoléon.

CAPITAINE VIDAL DE LA BLACHE

LE MIRACLE DE LA RACE[1]

QUATRIÈME PARTIE

XXII

A LA TERRASSE

Dès quatorze ans employé au service des Travaux Publics, Alexis Balzamet, reçu aux examens d'arpenteur-géomètre, venait de se voir titulariser à dix-huit ans.

En son âme restée inaltérablement fraîche, il avait, plus qu'aucun autre, conscience de la dignité du fonctionnarisme aux colonies. Elle apparaît déjà très grande à la plupart : pour tout créole, qui souffre de ne point aller en France, appartenir au Gouvernement, c'est se rattacher plus étroitement à la Métropole, dans le cadre de l'État. En outre, fils de plusieurs générations de cadets aventureux qui par l'Afrique et l'Asie ont risqué vie et fortune, ils trouvent là dans un besoin de revanche les situations de quiétude, chères aux descendants de ceux chez qui l'initiative militante de l'homme a été lassée par les intempéries du ciel tropical. Alexis ressentait aussi avec ferveur qu'en relevant de l'État il ne dépendait plus de la société créole : son avenir, lui semblait-il, ne ressortissait désormais que de lui-même.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

Pendant ces quatre années, révolues sans incidents dans la maison immuable de ses tantes, être titularisé avait donc formé sa seule ambition. De caractère jalousement passionné bien qu'il ne tournât point à l'humeur de persécution, il avait regardé comme ennemi tout ce qui pouvait s'interposer entre lui et le but visé : ses examens. Il se refusait aux après-midi dansantes et aux flâneries avec les camarades. S'habillant avec soin pour « tenir son rang », il ne sortait guère que le dimanche, sans timidité dans le monde où il aimait donner son jugement et attester par des compliments sa politesse, mais avec réserve. Nature ardente et presque convulsive, il avait le goût farouche de la mesure, sachant n'y pouvoir atteindre que par une lutte constante avec soi-même. Il jouissait avec intensité d'être propre, correct, de revêtir des costumes impeccablement blancs, de ne porter rien qui frisât le ridicule. De traits purs encore affinés à l'adolescence, il cédait au souci naturel d'accorder son moral et son intelligence à sa grâce physique pour atteindre à la perfection comme à une harmonie. D'ailleurs, au contraire de maints camarades, il ne méprisait pas la société créole ; elle lui semblait polie, serviable, familiale, équitable : il lui paraissait que les hommes de son pays étaient généralement bons, meilleurs à mesure qu'ils vieillissaient, sauf quand l'oisiveté intellectuelle, excessive, les aigrissait... Ce qui le choquait vraiment, c'était la paresse d'esprit générale, le dédain de la lecture insolent comme une prétention à l'ignorance.

Sa vie, à lui, tenait encore tout entière dans l'application. Un dogme lui commandait : « Apprendre, tout sort de là. »

*
* *

Avec M. Izabel, le chef du service des Ponts et Chaussées, Alexis, le soir, remontait du bureau.

Des yeux bienveillants, mais que leur gravité faisait paraître compassés dans le visage à favoris, les bajoues olivâtres comme gonflées de sommeil, M. Izabel ne pouvait marcher qu'au milieu de la chaussée et lentement, comme si en lui quelqu'un, malgré sa modestie, l'obligeait à prendre sa

revanche de l'humilité des ancêtres qui couraient en rasant les murs. Ces rues que M. Izabel montait maintenant à pas comptés, comme chargé de ses piastres d'appointements et de l'estime des blancs les plus hautains du quartier, — il y a trente ans —, nu-pieds, il les descendait au galop matin et soir, vers l'école des Frères. Fils naturel d'un aristocrate riche qui ne lui adressait jamais la parole, quand il reçut l'instruction du frère Hyacinthe, d'un blanc de France, « bon pour lui comme un père », son cœur s'oppressa d'une reconnaissance d'autant plus lourde qu'il n'osait l'exprimer : en mangeant dans le cabanon où repassait sa maman, il répétait, comme un enfant de chœur ceux du curé, les gestes, les phrases du directeur; il ne pouvait parler de lui qu'en chantant ses litanies, mais devant sa personne il demeurait plus interdit qu'au confessionnal. Un mutisme d'esclave, comme un inéluctable atavisme, à mesure que l'étude émancipait son intelligence, entravait son cœur. Après l'école, placé par frère Hyacinthe dans les Ponts et Chaussées, ce fut cette froideur scrupuleuse, cette réserve figée dans le respect des blancs qui, en gênant d'abord ses chefs, peu à peu séduisirent leur affection. Il venait de s'installer chef de service dans son quartier natal quand frère Hyacinthe lui demanda de « sauver un enfant à qui des malheurs de famille avaient fermé l'avenir »; M. Izabel, avec la simplicité du devoir, s'empressa d'acquitter sa dette de reconnaissance envers la classe blanche qui l'avait aidé à se distinguer. Il lui obtint soixante-quinze francs par mois la première année, la seconde cent; et comme il avait gardé pour l'instruction cette gratitude religieuse qui chez certains parvenus se prodigue en gestes de vanité, mais, en lui, brûlait du plaisir d'enseigner, jeudis et dimanches il prépara Alexis aux examens. De tout cela le jeune homme n'avait pu encore le remercier : M. Izabel l'arrêtait toujours de ce « Brmm... Brmm... » tic cérémonieux derrière lequel se dérobait une gêne indomptable de mulâtre qui se surveillait depuis l'enfance pour ne jamais trop paraître triompher devant les blancs. Mais à marcher près de son chef, Alexis lui laissait voir cette allégresse et cette conviction que les créoles, en passant, appellent « vantardise ».

Avant d'entrer chez lui, M. Izabel s'arrêtait toujours à

regarder de la rue la grande maison Néjau de Morlaise, une des plus belles de la ville, qu'il avait louée pour sa famille. Six colonnes, blanches au soleil comme du marbre, soutenaient une longue galerie de persiennes bleues sous un fronton hindou. Au devant, le parterre n'était que de roses.

MM. Verthère, notaire, et Kédat, des Eaux et Forêts, venaient attendre chez lui M. Izabel pour passer sous sa varangue ces heures de causerie molle qui, aux colonies, précèdent le dîner.

— Oh! mes amis quel bain de chaleur!...

— Verthère, — dit M. Kédat, — ton volcan doit couler...

M. Verthère cligna la prunelle noire et brûlante qui, dans son visage craquelé, restait seule à regarder depuis qu'il s'était crevé l'œil gauche en tombant dans une ravine, et dit :

— Je pars demain de grand matin. J'ai besoin d'aller faire sur place mes dernières observations pour boucler mon ouvrage sur le *Régime des volcans dans le grand Océan*...

— Ou bien ta *Flore des Mascareignes*?

Alexis regarda M. Verthère, qui le fascinait toujours mystérieusement comme s'il pouvait encore espérer le voir exercer une intervention providentielle dans sa destinée. Cependant, louche au moral comme il était borgne, il passait pour un notaire très âpre, dur aux clients... les écorchant peut-être par mépris pour leur veulerie intellectuelle. Lui, la passion d'écrire, d'écrire l'histoire de son île, l'avait pris à remonter de nom en nom, pour ses affaires de succession, la généalogie des premières familles. Mais le classement des familles humaines qui avaient fait souche dans la colonie avait bientôt conduit ce coureur de montagnes au classement des familles de plantes... puis, après la botanique, la géologie l'avait tenté en sorte qu'il n'avait encore publié aucun de ses ouvrages...

— Et toi qui blagues, veux-tu nous conter ce que tu inventes en ce moment?...

— Moi? — repartit M. Kédat, en souriant avec l'air léger d'un vieux joueur de flûte, — je regarde ce petit Malabare qui trempe son arrosoir dans le bassin... Un Malgache, un Cafre, un Chinois sont pour moi des caricatures : les Mala-

bares, eux, sont comme des statues grecques coulées en bronze... Il y a bel âge que je rêve un grand tableau à l'huile où défileraient des ayas, des tambys en procession derrière les chars de Pongol... Il n'y a qu'eux qui mettent ici la note rouge!... Combien de fois j'ai répété que notre île sans Malabares ce serait un paysage sans flamboyants!...

— Et dire qu'avec ton coup de crayon tu n'a jamais risqué un croquis!... Ah! jeune homme, — dit M. Verthère en regardant Alexis, — s'il y a un exemple à ne pas imiter c'est celui de Kédat. Doué en diable pour tous les arts, il était né pour être le grand peintre de nos sites. Du jour où il s'est mis à faire de la photographie, sa paresse y a trouvé son compte... Ah! ce qui perd ce pays, c'est la flemme; toutes les intelligences font la sieste : chacun se contente de jouir de soi... pour ne pas affronter la critique des autres.

Pressé de témoigner de son activité, il poursuivit :

— Sais-tu, Alexis, ce que j'ai retrouvé ce matin dans les Archives?... La relation de voyage de mon grand'père dans l'Inde en 1810... il avait alors vingt ans. A cette époque les jeunes gens du pays partaient sur un voilier pour accomplir leur tour de l'océan Indien. L'isthme de Suez n'était pas percé! De l'Inde et de Malaisie mon grand'père revenait dans son quartier, ayant étudié à Madras, à Pondichéry, le commerce du riz, qu'il pratiqua ici sur une grande échelle après avoir admiré là-bas l'animation des Bombay, des Madras, des Calcutta, de vraies capitales d'activité quoique affligées comme nous d'une chaleur torride et de cyclones! En rentrant il avait visité Maurice, considéré de près la richesse qu'Albion y a développée par l'immigration indienne... Finalement il se rendait aussi compte de la politique des Anglais dans cet Océan, il comprenait quel devoir de responsabilité et d'honneur pèse sur Bourbon depuis le jour où la France a dû céder à sa rivale l'empire des Indes qui constituait alors notre principale raison d'être dans le grand Océan, car c'est l'Inde qui, dans l'esprit des Richelieu et des Colbert, devait former notre vrai continent d'attache!... A quelle terre sommes-nous reliés maintenant?... Maurice et Seychelles ont l'Inde et Natal. Bourbon flotte à la dérive!... Aujourd'hui c'est pour Paris que nos jeunes gens filent droit. Y gagnons-nous?

— Comment cela? — se récria M. Kédat.

— Parbleu! En accordant tous les ans, — au prix de quel sacrifice! — des bourses pour l'Europe aux sujets les plus brillants du lycée, sans leur demander de revenir dans leur terroir... notre pays ne se décapite-t-il pas lui-même de son élite?... Est-ce que la France nous renvoie notre jeunesse? Toute cette énergie sert ailleurs... Et notre île, qui pourrait rendre le décuple, agonise de quelque chose de bien plus grave que tout : l'absentéisme des intelligences!... Je me demande si je ne vais pas écrire là-dessus une brochure...

— Comment donc! — fit M. Kédat, — et avec des croquis de moi encore!

M. Izabel les écoutait se railler, tranquille, avec la satisfaction d'un homme qui avait construit, dans les hauts, un grand pont portant son nom.

Le petit Malabare, sans bruit, passait en souriant le plateau de Chine où se dorait le vermouth. Devant Alexis il se pencha :

— Mam'zelle Édith, — dit-il à voix basse, — vous appelle au fond de la cour!

De tout l'amour-propre de son intelligence Alexis chérissait cette heure où, à entendre causer des fonctionnaires âgés et considérés, il sentait moins douloureusement l'inquiétude d'être « un raté ». Cependant, sans regarder M. Izabel, il se leva.

*
* *

Au sommet de l'escalier de tuf qui descendait au fond de l'emplacement, Édith, l'aînée des quatre demoiselles, l'attendait. Elle le saisit par la main, et, d'une voix superstitieuse :

— Alexis, Alexis, vous n'aimez donc pas Nello? Il faut venir quand elle vous espère!

L'inquiétude fonçait son visage. Venue la première au jour, elle souffrait d'être née la plus sombre de toutes; elle avait aussi hérité de quelque atavisme madécasse un ensorcellement sauvage de l'imagination à l'amour : elle se levait à la pleine lune pour consulter le miroir en épelant des prénoms d'hommes; elle croyait à la sibylle, elle se récitait comme des

invocations magiques des vers de *Jocelyn*... Mais, toute l'ingéniosité pratique d'une imagination aussi amoureuse, elle n'en usait point pour elle : elle ne l'employait qu'au bonheur de Nello. Avec le zèle d'une caméristе pour une petite sœur née blanche, Édith coiffait Nello, lui faisait réciter ses leçons, taillait pour elle des toilettes sur des modèles de Paris encore inédits en ville.

— Enfin! voici le fils de la maison! — cria Nello.

Elle était assise sur le rebord du vieux vivier, à goûter. Le front hardi que de la main elle dégageait de ses cheveux, les belles joues de roses à signes châtains, la bouche gourmande, sa figure, dans une palpitation de lumière, faisait le don d'elle-même. Comme elle se réservait toujours de lui adresser des reproches par ses sœurs, elle ne savait que lui sourire, ainsi que par une lointaine et mystérieuse faiblesse d'inférieure.

— Tâte un peu salade mangues vertes! — fit-elle, usant du langage créole qui permet de tutoyer.

Mangues, ananas, caramboles, bibasses, hachés dans un jus de sel, et qu'on mangeait avec les doigts, dégageaient un effluve acide et pimenté.

— Alexis, mon tégor, mes dents grincent : maintenant que je vous ai attrapé, défense de bouger!...

Dès que, il y avait quatre ans, à la distribution de chez les Frères, Nello eut remarqué Alexis, ses succès d'enfant « comme il faut » jeté parmi de petits noirs avaient fait jaillir en elle, prompte comme un cri, l'envie de l'embrasser devant le monde!... Une force, plus impérieuse que la dissimulation féminine et que toute réserve de bonne éducation, l'admiration secrète accumulée depuis des siècles au cœur des gens de couleur pour les Européens, avait ravi son âme enfantine d'un émerveillement pur comme un éblouissement de franchise. Jamais, même sur la figure d'une jeune fille, elle n'avait senti aussi fine la grâce de la race blanche; son cœur en était caressé... elle eût voulu toujours vivre devant Alexis! Et dans sa surprise d'elle-même c'était aussi l'assurance que nulle mieux qu'elle ne saurait l'apprécier! Dès lors, par le pressentiment qu'elle devait engager tôt, presque d'enfant à enfant, un

amour dans la classe supérieure — si elle n'en voulait point souffrir plus tard, — le bonheur ne consista plus pour elle qu'à pouvoir parler, faire les avances : dès la première année, dans les jeux, quand ils se cachaient ensemble sous les manguiers, tout en ayant l'air de bavarder pour se moquer, elle lui avait donné à comprendre « qu'il était pour elle ». Puis l'audace même d'avoir « fait ses déclarations » la laissa vivre en la délicieuse certitude d'avoir engagé le sort... Dans un pays où le mariage exalte en fête l'âme de toute la population par le déroulement des calèches, les cloches, la fracassante cérémonie, l'orgue, l'affluence enthousiaste aux bancs d'église, le cortège, la fillette conçoit une admiration extatique pour cette Fête-Dieu de la société où l'on vient de tous les quartiers de l'île bénir l'alliance de deux jeunes gens comme un grand bonheur de famille. Ainsi que le rêve fatidique de l'amour chez sa sœur Édith, le rêve du mariage s'épanouissait en Nello comme l'enchantement continuel qui berçait sa jeunesse. Un ciel sans nuage à seize ans lui faisait penser : « Je voudrais avoir un temps pareil pour mon mariage!... » Quand elle apprenait ses leçons dans ses cahiers où les initiales d'Alexis s'enlaçaient aux siennes, elle souhaitait : « Pourvu que l'emplacement soit aussi fleuri le matin de mon mariage! » En dehors de ses classes, elle n'ouvrait jamais un livre : les romans ne l'attiraient pas comme Édith, car elle les jugeait écrits pour consoler celles qui ont manqué leur vie. Elle ne s'ennuyait jamais de sa personne, et tout ce qu'elle regardait en pensant à soi, lui apparaissait gracieux.

— Allons! ma Claire? — jeta-t-elle, — rapporte un peu les saladiers dans l'office...

Une vieille négresse en blouse de percale, qui ramassait sur son bras tremblant les chemises et les pantalons de jeunes filles mis à sécher sur une corde, s'approcha et, sans même lever les yeux, comme une antique domestique aveuglée par le service, prit la vaisselle, s'en alla sur ses pieds nus. Comme toute la ville, Alexis savait que cette ancienne esclave était vraiment la mère de M. Izabel... Du jour où son garçon avait réussi à épouser une fille de famille, elle n'avait plus voulu garder dans la case une place de maman. Avec les der-

niers entêtements d'une volonté qui s'était asservie à « faire monter » son fils, elle vivait dans la cuisine et dans les cabanons et, en grognant à toute marque de tendresse, par des coups de colère, des jurons, elle savait défendre le bonheur qu'elle s'était réservé pour la fin de sa vie de demeurer servante dans la maison de son fils, devenu Gros-blanc...

— Maintenant, la bande — cria Édith, — à la terrasse!

Tous, à travers gardénias, sonjes et lauriers, coururent.

La terrasse, où l'on prend le frais quand le soleil décline, faisait angle sur le courant d'air de deux rues. Le feuillage asiatique d'un carambolier y ombrageait des étagères de bégonias et d'orchidées; pour Nello, entraîner Alexis tous les soirs à la terrasse offrait chaque fois les émotions d'un premier bal. Elle y arriva, haletante, des œillets à son corsage, courut se pencher sur la rue, puis s'accouda, et, le menton dans ses mains à bracelets, fit place au jeune homme contre son épaule. Il la regardait, séduisante d'orgueil dans l'exubérance de sa robe et si joyeuse de ses grands yeux aux cils flatteurs!...

Le commis du débit de tabacs, Lamartinette, qui portait un lorgnon fumé, en passant, saluait.

— Garde ton salut, mon noir! — dit Nello la main devant sa bouche. — Avant de z'yeuter le monde comme un crabe de mer, essaie au moins d'apprendre à ne pas marcher devant derrière! Alexis, Alexis! touche le fer : voilà la dernière des Olivette, Fifine porte-malheur, qui pointe raide comme un bambou.

A mesure qu'elle taquinait, Nello se jetait elle-même à rires perdus dans un étourdissement frivole où il lui semblait qu'Alexis lui appartenait encore plus étroitement. Passant d'un bord de la terrasse à l'autre, elle surprenait la drôlerie de tout venant, Chinois ou Malabares. De son origine noire elle tenait ce don sournois de moquerie que la juxtaposition quotidienne des types de races les plus disparates aux colonies aiguise jusqu'à la caricature dans l'intelligence des jeunes métis. Avec coquetterie Nello usait de cette verve bouffonne, car elle lui soutirait au couvent l'affection de celles qui, réservées d'abord, finissaient par rechercher sa préférence.

Sur ses dents, de ses yeux qui semblaient tinter à la lumière, sur ses joues potelées, le rire chantait comme la ruse heureuse de sa race.

— Nello, — dit une de ses sœurs qui épiait toujours les sentiments sur le visage d'Alexis, — assez ricané! Tu paraîtrais bête à la fin...

— Ça, ma chère, — fit Nello, secouant sur son corsage son collier de babioles d'argent, — c'est flûter en l'air... Je ne suis pas un Piton-des-Neiges d'intelligence, mais je ne suis pas plus bête que mes jolis petits pieds!... Il y a dans mon esprit un certain grain de sel et poivre qu'on ne trouve pas dans la cuisine : telle quelle, je ne voudrais échanger mon sort avec personne. — Et, se retournant vers Alexis. — Vous et moi, mon cher, c'est ce que je trouve de mieux dans toute la colonie.

— Bonsoir, m'sieur Alexis! Bonsoir mam'zelle Nello! — cria de la rue une voix enrouée. — Vous riez : tant mieux... En profitez de cette jeunesse qui n'a qu'un temps! Le soleil se couche mais le malheur jamais.

Au milieu de la chaussée Nénaine passait, soutenant des mains sur sa tête un haut panier de linge mouillé qui craquait à la marche.

— Pauvre Aglaé! — dit Édith. — Elle va avoir un troisième enfant...

— Oui, — fit Alexis. — Dans sa case elle travaille pour deux, elle vit les genoux dans l'eau et Charlie la rince de coups par dessus le marché. Ah! ça ne l'a pas avancée à grand'chose, le mariage...

— *Taisez-toi!* — coupa Nello par manière de se moquer des expressions des noirs. — Elle a bien fait : de tous les sacrements le mariage est *mon plus préféré*...

Nénaine souffrait aussi, comme une blanche, d'être trompée par Charlie : à Alexis elle avait confié qu'elle trouvait des des billets d'amour dans les poches de son mari et « qu'elle saignait dans son point d'honneur ».

Sur le chemin où elle s'éloignait, le soleil couchant éclaboussait de poussière d'or les branches des immenses bois-noirs. Et déjà, à l'horizon opposé, la pleine lune, jaune comme le jasmin des nuits, embaumait le ciel au-dessus de la mer.

Nello, les manches retroussées, s'était penchée hors de la terrasse : — Bonsoir bel astre! — modula-t-elle d'une voix câline. Puis, les mains jointes sur son cœur : — Oh! mes amis... c'est une lune comme ça que je voudrais pour ma lune-de-miel!...

XXIII

LE CHEMIN DU VOLCAN

Pendant quinze jours le volcan coula. Les dernières braises de soleil sitôt éteintes dans des nuages de cendre au-dessus de la mer, à l'autre bord de l'île une fumée de feu empourprait le soir l'horizon des terres sur lesquelles apparaissaient les noirs pitons des antiques éruptions. Il pesait une chaleur qui consumait les arbres; l'imagination des hommes haletait en des inquiétudes animales. Avec de longs bourdonnements, les tribus de noirs, qui étouffaient à l'étroit dans les cabanons, descendaient au bord de la mer pour respirer, vieillards et mamans; les chiens lampaient l'eau du canal puis trottaient près des enfants. Les familles blanches, grand'mère au bras du père, poussaient jusqu'au bout de la jetée. Là, tout le monde, l'âme oppressée, regardait du côté du cratère : la lueur d'incendie flambait, se rétractait jusqu'à sembler s'évanouir puis se pâmait au-dessus des forêts de filaos comme au gré d'une brise souterraine; de ces brefs éclairs sans tonnerre, qu'on appelle des éclairs de chaleur, déchaînaient soudain des tremblements de ciel. Nello serrait fort le bras d'Alexis :

— Alexis! si on allait là, brusquement, mourir ensemble!...

Et la mer, accablée dans les ombres du large, noire comme de la lave au scintillement des étoiles, à intervalles réguliers, bouillonnait sur les récifs...

Puis la fournaise se réengouffra : le clair de lune apaisa les nuits, et la brise des hauts redescendit murmurer sous les arbres.

Un matin M. Izabel manda Alexis :

— Maintenant que la lave a eu le temps de se refroidir, les Ponts et Chaussées doivent refouiller la route du tour de

l'île... C'est vous qui irez à Saint-Philippe pour surveiller le travail des cantonniers...

— Enfin! — cria Alexis.

C'était la première fois depuis sa nomination qu'il était appelé à sortir des bureaux.

En sifflant à tue-tête, il prépara ses bagages, manqua plusieurs fois renverser tante Zoé qui l'épiait du haut de l'escalier pour voir s'il n'emportait rien, trouva le temps d'aller prévenir Nénaine et partit à midi.

Il était ravi de voyager, de voir, de causer avec des personnes nouvelles — ce qui tient lieu de lectures, de culture... sans ennui aussi de quitter Nello pour quelques semaines : de ses yeux chauds, il demeurait gêné : les sentiments amoureux ne se doivent affecter devant le monde; et il gardait l'impression que par une sorte de jactance et de ruse, elle *exagérait*... A ses insistances, de son premier mouvement d'indépendance, il se cabrait. Certes il se sentait, avec pudeur, flatté d'être admiré par une jeune fille belle qui avait l'énergie de le lui dire; mais, lui qui ne raisonnait pas des questions du cœur, il s'irritait surtout des calculs retors par lesquels elle arrivait à se rappeler sans cesse à sa pensée. Et quel ridicule d'être posé en amoureux quand il faut encore songer à se créer une situation!...

*
* *

Le casque sur les yeux, Alexis s'était hissé au siège de la diligence. Près de lui, le cocher qui sentait le rhum transpirait à grosses gouttes. Quand tournoyait une descente, ce Cafre « porté sur les pentes », se levait et, piquant ses bêtes, criait : « Galope, Fiancée numéro 1! plus vite, Fiancée numéro 2! » Dans un tourbillon, la guimbarde rebondissait sur les passerelles des ravines à malheur. Puis devant les montées, souriant, l'homme s'apaisait au sommeil de ses mules.

Parce qu'il travaillait dans les Ponts et Chaussées, Alexis ne regardait que *la route*... Sous les touffes d'aloès bleus cousues de fils d'araignées, sous les tamariniers géants dont les racines déchaussent les galets, il examinait les tranchées pour

y surprendre si le sol était tuf, pierre ignivome ou latérite, pour tâcher de retrouver devant les difficultés du terrain les desseins de ceux qui avaient percé le premier tracé...

Dans la diligence, sitôt passés les Grands-Bois, personne ne parlait plus.

A mesure qu'on s'éloignait du rivage, la palpitation de la terre créole devenait plus somnolente : tout ce qui tiédit sur le sol, tomates entre les taillis de tabac-marron, margoses en lianes autour des ananas, tout ce qui fermente à l'air sous les feuillages, jamrosas et bibasses, charge l'atmosphère des champs d'une âcre odeur, chaude et douce. Miel-vert des arbres et du soleil, essence des fruits et des épices, sombre liqueur de la campagne tropicale distillée par le silence, comme un grand baume tranquille d'odeurs, ces parfums assoupissent l'esprit et l'endorment dans la mélancolie. A les respirer d'abord joyeusement, Alexis peu à peu se sentait vieillir dans son âme ainsi qu'à pénétrer dans du passé... Comment savoir pourquoi, par qui, en quelles années avaient été semés ces champs de mûriers rongés de baies violettes comme par des chenilles, ces enclos de cotonniers qui ne donnaient plus qu'aux oiseaux-blancs la bourre de leurs gousses, d'immenses plateaux d'aloès prospérant dans l'oubli?... Par delà les bordures de vétiver, ce n'était autour de lui qu'une luxuriante histoire végétale dont l'exubérance des Tropiques, en mêlant les essences à coup de cyclones, a aussi confondu les époques par l'intrigue des lianes et le mystère des grands fataks... Parfois les restes d'une colonnade de palmiers, deux camphriers jumeaux, une allée de cocotiers, se dressaient comme le testament de ceux qui avaient planté leur espoir dans ces terres. Devant ces cimetières verts — en corniche sur la mer — de plantes acclimatées, greffées par les aïeux et retournées à l'état sauvage, créoles, nous avons comme un émerveillement de pitié et un langoureux remords : ainsi que par une crainte superstitieuse des éléments, nous nous sentons incapables de défendre notre patrimoine contre la violence d'une nature qui de toute sa sève fait irruption autour des hommes; nous écoutons d'un cœur déshérité les tourterelles roucouler, ainsi que sur des tombes, autour des sucreries fermées s'écroulant sous les arbres.

— Mais pourquoi toutes ces usines ne marchent-elles plus? — demandait Alexis.

— Ne parlez plus, commandant! — fit le cocher; — l'année? 1875, je comptais sur ma route plus de dix établissements qui faisaient en même temps la coupe des cannes! Mais la France, ma foi Dieu, nous a largués en arrière : l'île Maurice, où il ne reste que des Français, roule fortune avec les Anglais, Bourbon crève : l'Angleterre à ce qu'il paraît, prête des piastres tant qu'ils veulent aux planteurs et les navires portent leurs sucres dans l'Inde. Ici les récoltes pourrissent à l'air. Le pays donne de l'argent aux députés pour qu'ils lèvent la voix en France, mais ils nous envoient seulement de l'eau bénite... Ah bah! la colonie n'a plus qu'à descendre la pente.

— Il ne faut jamais dire cela! — se révoltait Alexis.

Après le pont de la Rivière des Roches, la diligence déposa son monde à Saint-Joseph, sur la place de la Mairie. Des visages racornis par la fièvre attristaient les vérandas des cases noircies de mousse, et, sur un ciel doux d'ancien temps, de grands palmiers maigres élevaient la misère des fonds de cour. Devant l'église jaune pareille à un hospice, des pêcheurs aux mauresques mauves criaient en loterie des paquets de rougets...

Une carriole, au saut de la diligence, prend les voyageurs pour Saint-Philippe. Son caisson, éculé comme une vieille chaussure, était criblé de clous : aux cahots des roues bancales, ils déchiraient les jambes d'Alexis. « File, file, Vole-au-vent enfant de ta mère! » De ses jurons et à coups de ceinturon le charretier secouait le mulet rouge qu'endormait le plaintif angelus de ses clochettes.

Après Langevin, après Vincendo, ils ne rencontrèrent plus âme qui vive. Rien que des maisons mortes. Elles faisaient paraître plus triste le chant lointain des verdiers et des lataniers noirs hérissés ainsi que des oursins au bord de la mer figée comme du plomb. Sans qu'on eût vu le soleil se coucher, le soir tombait à plat. A chaque tournant, se découvraient au loin de nouveaux promontoires de filaos qui, l'un derrière l'autre, s'allongeaient dans la poussière des vagues. Sous les nuages pluvieux du crépuscule l'île s'élevait à pic comme une montagne de vieux vacois enfoncée de tout temps dans un silence madréporique devant le vide immense de la mer aus-

trale. Il faisait froid; la petite carriole roulait dans l'odeur des flots. Cependant l'allégresse de connaître son pays chauffait le cœur d'Alexis.

*
* *

Il lui fallut dès le lendemain choisir ses journaliers. Alexis s'attendait à voir des noirs; ne se présentèrent que des blancs. Sans souliers, les pieds rocailleux, pantalon retroussé au dessus des mollets secs, sans veste, ils imploraient pitié par des visages jaunes, comme pétrifiés au soleil, où scintillaient des yeux d'agate. Anciens petits planteurs que misère, cyclones, maladies sur la canne et la vanille avaient peu à peu débraillés à la manière d'esclaves, le souvenir d'avoir été des maîtres les rendait confus comme sourds-muets quand il fallait demander de la besogne pour leurs mains vides. Ils balbutiaient une prière sournoise et inintelligible.

— Mes pauvres amis, je ne puis prendre qu'une douzaine — dit Balzamet — que faire?... La colonie paie cher des fonctionnaires inutiles qu'on lui impose : elle n'a plus d'argent pour faire vivre ses petits travailleurs...

La bande partit sur la route que fleurissaient sous bois des bosquets de bégonias rouges, hauts comme des arbres. Alexis ne pouvait admirer le paysage; il se représentait le chagrin de ceux qu'il n'avait pu prendre, leur retour penaud dans leurs familles.

— Capitaine, — fit un journalier, — dites bonjour à notre grand Brûleur!

Comme on sortait de la forêt, ce fut pour Alexis l'émotion qui dut étreindre ceux qui, un matin, découvrirent le volcan :

Par-dessus la chaîne abrupte des pitons gris de sable, le dôme de la Fournaise, blanc comme pierre ponce, éclatait sur l'azur. De ces hautes chaudières de roches nuancées aux teintes de fumées, un immense et silencieux torrent de lave bronzée roulait en tournoyant sur lui-même. Au soleil, de part et d'autre, sur la savane des éruptions anciennes, sous couleur de cendre et de soufre, des lichens et des mousses, des chicots de filaos incendiées et des fougères scintillaient de rosée. Plus

loin, le Rempart des palmistes, ainsi que des basaltes de verdure, descendait jusqu'aux lames. Le bleu de la mer, sans écumes, était profond comme le ciel.

— Quel côté dans l'Inde, quel côté dans l'Afrique, — dit un journalier... — je vous demande un peu d'où ce paveur de grand chemin va déterrer ce bitume du diable qu'il charrie ici tous les ans?

Alexis ne pouvait débuter avec de meilleurs ouvriers. Sans qu'ont eût à les surveiller comme des condamnés, muets, ils cassaient la pierre : leur marteau, la pique, les barres-à-mine emplissaient d'un vacarme de démolition l'immense vallée asphaltée par la flamme. Midi bleu, étincelant de pailles-en-queue qui, le poisson au bec, revenaient de la mer vers les cimes, la rendait au silence du feu. Pour manger le maïs froid serré dans les bretelles, la brigade rentrait sous les arbres. Sur la mousse endormie on buvait à la calebasse l'eau de source qu'un brave avait couru puiser au littoral; et, sous l'ombrage mielleux des ambavilles, l'heure de « breloque » passait à siffler aux merles qui répondaient toujours du fin fond des bois...

Tous les soirs, outils au dos, on revenait au quartier. Un à un, les journaliers saluaient, rentraient vers leur famille par des sentiers perdus dans la grisaille des vacois. Le frais du crépuscule, sous les palmistes et les jamrosas, coulait doux comme une odeur des bois. Alexis se sentait heureux : qui connaît le fier plaisir d'entretenir des routes tracées par ses grands parents dans un pays où la nature les déborde?... Et il allait deviser avec l'instituteur-maire, M. Le Breton.

C'était un vieil Européen aux jambes percluses. Trente ans d'enseignement l'avaient voûté comme un poitrinaire et des conserves jaunes de casseur de pierre défendaient ses yeux contre la reverbération de ce rivage volcanique.

— Quel bon vent vous amène? — disait-il, le visage bilieux, mais souriant.

Il aimait les jeunes gens parce qu'il pouvait les entretenir de l'Histoire romaine qu'il relisait sans cesse, regrettant jusqu'à la fin de sa vie de ne pas savoir le latin. Bien qu'il se sentît attaché comme un natif à l'île où il avait formé sa

famille et des générations d'élèves, la familiarité des grands hommes de la République antique consolait seule sa nostalgie de la patrie. D'une voix municipale, il parlait de Caton et de Tarquin comme de héros qui vivaient encore en Europe. Parfois il ouvrait la porte pour que ses filles l'entendissent.

Antonia, Julia, Flora et Camilla, elles portaient gaîment toutes quatre des noms latins.

— Ah! aujourd'hui que la brise donnait à l'est, — disait Flora à Alexis, — nous avons bien compté les vingt coups de dynamite : c'est vous qui sonnez pour nous l'Angelus.

Alexis aimait leurs voix chantantes, leurs joues pommées d'Européennes, avec leurs yeux confiants, leur chevelure chaleureuse de créoles. Sur l'injonction de leur père, instituteur de jeunes gens et de jeunes filles pauvres qui venaient sans souliers à l'école, elles avaient accoutumé d'aller nu-pieds. L'une cuisinière, l'autre laveuse et repasseuse, couturière, modiste en pailles de chouchoute et de vétiver, elles accomplissaient tout de leurs mains dans cette maison où le mariage ne devait peut-être jamais entrer. Et l'allégresse du travail en famille éclatait aussi franc que bonheur d'amour dans leurs beaux corps modelés par les besognes agrestes.

A la brume, des herbes-à-tortues dans sa capeline, madame Le Breton arrivait du verger où elle fécondait elle-même à genoux des kilomètres de plants de vanille. Les cheveux et les yeux de jais, les épaules tordues, elle était basse sur ses jambes. N'ayant jamais eu que des filles, elle appelait tous les jeunes gens « mon garçon ». D'une de ces vieilles souches d'habitants pour qui l'hospitalité constituait la récompense mondaine d'une existence asservie au labeur, elle ne rêvait que grandes tables à nombreux convives : toujours elle retenait Alexis pour qu'il partageât avec simplicité le « dîner de la bonne franquette. »

La première, elle tombait de sommeil sur son assiette, mais, à la fin du repas, elle se redressait :

— Mon garçon, — bredouillait-elle, — je veux savoir qui vous aimez et... je le saurai!

— Je vous mets au défi...

— Mesdemoiselles, — criait madame Le Breton en battant dans sa paume, — si nous faisions tourner!...

Toutes ses filles en chœur autour d'une table sur laquelle elles appliquaient leurs mains, elle les regardait dans les yeux, obstinément l'une après l'autre. Et, comme une somnambule elle se dressait, les prunelles fulgurantes... La table craquait, levait un pied, boîtait vers le piano, grinçait sur place, mais ne voulait marquer aucune des lettres de l'alphabet qu'énumérait le vieil instituteur.

— Je ne sais pas ce qui *la* prend ce soir! — déclarait madame Le Breton, épuisée, les yeux opaques de mystère. — Laissons-*la* donc dans son coin puisqu'elle boude... Sortons!

Une ancienne, une étrange attirance de jeune fille des bois à l'astre des nuits faisait qu'elle raffolait de promener ses enfants sous le ciel quand il y avait clair de lune.

Sur la route Alexis lui offrait le bras. Tout le long, les paillottes, engourdies et sombres sur leurs perrons brillants, étaient closes sous la clarté humide des bananiers.

— C'est par économie de pétrole qu'on dort sitôt le soleil couché, en même temps que les poules... — dit M. Le Breton.

— Mais pourquoi, — demanda Alexis, — tant de misère?... Dans chacune des cases de ces Petits-blancs je vois sur le lit un malade qui se plaint à fendre l'âme...

— Mon ami, souvenez-vous de ce que je vais vous dire : Vous autres créoles, vous n'avez pas le caractère en volcan, comme on pourrait le croire, vous avez le caractère *en coup de vent*... Le planteur apprend que le café ne rapporte plus autant que le marché de France, il arrache le café et ne pique plus que des cannes. Le borer les perce, le sucre baisse en Europe : aussitôt rafale sur les cannes et tout le monde pique le géranium! Dans toutes ces paillottes, qui, aujourd'hui, pleurent misère, il y a dix ans, la vanille faisait des heureux : après la mévente, on a abandonné d'un seul coup les vanilleries. Alors on s'est trouvé sans cannes, sans café, sans géranium... et on a manqué de cœur pour replanter...

Alexis ne pouvait écouter sans s'interrompre quand il s'agissait de ce qui causa le bonheur ou l'infortune de son pays :

— Oui, cette maudite monoculture qui est un contre-sens dans une île où s'étagent tous les climats et qui pourrait elle-même produire tous ses vivres!...

— Maintenant la pauvreté est telle, — reprit M. Le Breton,

— que les familles grelottent la fièvre sans un sou pour acheter de la quinine. Alors que faire? Chacun s'asseoit sur son pas-de-porte et s'en console le mieux qu'il peut en criant d'une case à l'autre : « Ah! Seigneur mon Dieu, s'il vous plaît, quelle perdition!... Où est-il donc l'ancien temps?... »

On se disait bonsoir devant la case où logeait Alexis.

*
* *

Fermé à bascules dans sa chambre, tandis que, parfois, le volcan grondait sous le gouffre des bois comme un raz-de-marée de feu, Alexis était lent à gagner sommeil. Rarement le jour il songeait à Nello. A peine couché, comme si le rêve de la femme, aimée la nuit à travers les siècles, n'éclosait qu'à la faveur des ténèbres, il pensait à elle. Il prononçait son nom : aussitôt ses joues, son cou, entr'ouvrant la chevelure veloutée, offraient dans l'obscurité une blancheur voluptueuse qui le troublait comme le parfum du jasmin... Et Nello se levait devant lui...

Jamais Alexis n'avait arrêté le regard sur les petites Malabares qui se prélassent sur des nattes sous les tamariniers : la couleur de leur figure bronzée ainsi que par la sueur lui répugnait autant que le bétel des lèvres. La seule élégance des jeunes filles de sa race avec lesquelles il apprenait à nager dans l'ondulation des lames collantes, dressait son cœur aux voluptueuses promesses de l'amour. Leurs formes gracieuses le confondaient à ce point de bonheur qu'il ne savait guère distinguer la beauté des traits dans le visage et se croyait sans goût. Comme par justice, par une impartialité de l'instinct, il était moins sensible à la régularité d'un profil de « camée » qu'à l'harmonie d'un corps proportionné. Quand il se souvenait d'une jeune fille, c'était immédiatement ce qu'il revoyait; et, dans l'éblouissante hantise des nuits d'adolescence, elle marchait devant lui dans sa fraîcheur... Les rires, les plaisanteries, les mots dont Nello se cajolait elle-même, ses regards revenaient de loin comme des caresses dont frémissait son âme et, avec une chaleur d'étreinte, il attachait sa rêverie aux gestes de Nello. Obéissante, la chevelure épandue sur ses hanches, elle descendait sous les manguiers du chaud

verger; à lui, son âme vibrait comme un papillon de nuit; elle s'avançait jusqu'au bord du bassin : l'éclat de ses jambes au clair de lune faisait soupirer le cœur...

Et le sommeil glissait sur le rêve au lent frôlement d'un palmier sur la case, balayé par le vent de terre, balayé par le vent de mer...

*
* *

— Savez-vous, Balzamet, ce que nous devrions faire? — proposa un soir le vieil instituteur. — Lire ensemble les Grands Classiques : l'un donnera la réplique à l'autre. Pour passer le temps, mieux vaut écouter chanter les poètes que les moustiques...

M. Le Breton commença par *Horace*. Il déclamait le français d'une voix de cérémonie et le beau parler lui allait à ce point au cœur que la fierté rajeunissait son visage :

— Jeune homme, on ne doit lire Corneille que la tête haute!...

Ces demoiselles, rangées sous la varangue, écoutaient en préparant le dîner. D'abord Alexis se sentit ému. D'entendre aussi comme le père Le Breton « mettait bien le ton », il comprenait mal ce qu'il déchiffrait. N'ayant pas l'habitude de lire les vers, lui, s'endormait à l'hémistiche, et dans son amour-propre à vouloir exceller en tout, souffrait d'ânonner comme un élève des Frères. A la fin de chaque tirade, impatient, et incapable de dompter l'impulsivité de son sang, il se jurait de jeter le livre dans le parterre. Secrètement cependant, à la longue, il se laissait dominer par l'harmonieuse leçon de maîtrise, de calme, de savoir-vivre que composent la clarté des mots, l'ordonnance des dialogues, la symétrie du raisonnement.

Dès lors il voulut, coûte que coûte, arriver à lire tout le Théâtre Classique en marquant dans l'intonation cet accent de vivacité que le créole prodigue dans ses gestes quand il raconte. Tous les jours il emporta des ouvrages de Corneille ou de Racine sur le chemin du volcan. Étendu sous les filaos, au bruit bondissant de la lame sur les falaises de lave, il lut le *Cid*, *Polyeucte*, *Cinna* : se reprenant, il donnait le temps aux mots d'éveiller au fond de soi l'écho sensible de l'âme. Or, ce

fut, non pas Corneille, mais Racine qui lui révéla la joie de ressentir tout naturellement ce qu'il lisait. Dès la première scène d'*Andromaque* son cœur resta émerveillé : comme flatté par la modulation d'une ancienne confidence, il croyait réentendre en vers la voix de Télémaque...

L'océan, aveuglant de soleil, mugissait sur les côtes. Sous le ciel trop bleu, une brise limpide passait. Goûtant devant la tendresse d'une mère et la piété d'un fils ces pures délices de sensibilité que le jeune homme attend seul de l'amour, il apprit *Andromaque* par cœur. Parfois il s'interrompait...

Il songeait que ces pièces étaient représentées au Grand Siècle, en des palais. Dans ce besoin amoureux inspiré au jeune tropical par la largesse d'une lumière qui sculpte toutes les formes devant ses yeux, il éprouvait le désir de *voir* ce à quoi il rêvait... Il se disait que Racine, La Bruyère, Fénelon, *existaient* à Paris et à Versailles, il y a deux cents ans : il connaissait, pour avoir dessiné leurs bustes, le galbe de leur front entre les boucles, leurs traits et le contour de leurs épaules, mais, rien ne l'aidant à se figurer l'atmosphère de la France, ne s'étant jamais promené comme les jeunes gens de Paris dans les jardins mêmes où ils avaient conversé, il ne pouvait les imaginer *vivants*... Dans l'ignorance du grec et du latin, il admirait comme un mystère l'aisance illustre avec laquelle ils font parler les personnages de l'Histoire ancienne : c'est comme s'ils avaient vécu à leur époque... L'harmonie même de leur style diffuse autour d'eux comme un merveilleux rayonnement. Ainsi tout le siècle du Roi Soleil, l'âge d'or des Grands Hommes, avec ses monuments à colonnades, ses parcs, ses statues s'éclaire-t-il dans les nues, au loin des temps, comme la Grèce glorieuse... Pour Alexis la France faisait partie de la lumière et, pareille à ces continents d'or et de marbre qu'édifient les nuages par les soirs vermeils, elle resplendissait, tout au fond de l'horizon, sur l'océan Indien...

— Demain dimanche, mon chef, n'oubliez pas que vous avez promis de manger le riz jaune dans ma case.

Chaque semaine, Alexis devait déjeûner chez un de ses journaliers. Dans leur paillotte, il évitait de lever les yeux sur les meubles pour ne pas humilier leur pudeur maladive de la

pauvreté. Il s'attristait qu'on laissât dépérir cette race blanche si tendre et si charmante, réduite à ne boire que de l'eau de pluie croupie dans un trou de roches. Mais il ne leur montrait pas toute sa sympathie de peur qu'à son départ, la femme ou l'enfant ne le forçât d'emporter « en souvenir » une mère-poule ou une pintade...

Aussitôt qu'il rentrait :

— Mes enfants, il n'y a pas de vêpres : en danse! — criait madame Le Breton.

— ... Je ne sais pas encore danser.

— Mon Dieu! à dix-huit ans?

Glissant sur ses savates, elle courait battre une polka sur le vieux piano, et, dès qu'elle voyait les jeunes gens tourner, elle chantait. Ce n'était pas le souvenir de sa jeunesse qui la ragaillardissait, mais le bonheur de se sentir la mère de tout ce qui était jeune...

Chacune des quatre Le Breton apprit une danse à Alexis : leurs bras ronds, avec grâce le serraient à leur taille qui, d'un mol entrain, rythmait pour lui la cadence.

Le visage transpirant, Alexis ne pouvait plus s'asseoir : il répétait à chacune qu'il les aimait comme des sœurs... qu'il les ferait inviter aux grands bals de Saint-Pierre... et il courait respirer à la fenêtre : la pluie blanchissait au loin la mer nébuleuse, et de la terre s'exhalait l'odeur des bigaradiers en fleurs.

... Vers minuit, dans sa case, Alexis est réveillé : à vif, ses nerfs grelottent du talon à la nuque, les mâchoires claquent et, c'est, sous la couverture tirée jusqu'au menton, l'effroi d'être assailli par un hiver de glace tel que la nature n'en connaît pas sous les Tropiques. Puis, sans transition, tout l'organisme se met à bouillir dans une atmosphère d'humidité brûlante où les poumons halètent comme à chercher leur air pour la première fois. L'intelligence ne subsiste plus que comme un bourdonnement d'oreilles... la mémoire se consume en visions qui s'évaporent à ras de rêve... Seul à s'entendre, il se berce des mots : « gros accès, gros accès de fièvre ».

A six heures, les journaliers — à qui il n'a pu ouvrir sa porte — courent appeler madame Le Breton. Une grappe de citrons verts en mains, elle est vite arrivée.

— Madame Le Breton! — gémit-il, — ce n'est pas la fièvre jaune au moins? Faites appeler le médecin!...

— Il n'y en a pas à vingt kilomètres, mon garçon : le quartier est trop misère. Moi toute seule, mon enfant, je vous mettrai sur pied.

Elle avait la foi d'une sorcière malgache dans la vertu des plantes, cette foi superstitieuse en les simples du pays léguée aux blancs par l'expérience des noirs marrons.

— Madame Le Breton! — crie Alexis crispé de courbatures, — je ne veux plus travailler dans la lave sous un soleil de feu! Je devais y rester quinze jours et voilà plus d'un mois... J'en ai assez, assez de ce chemin du volcan!

— Pas de coup de colère : dormez tranquille — répète madame Le Breton. — Mais avant, il faut avaler ça.

Immobile, les yeux dilatés de magnétisme devant l'accès de fièvre comme devant la table tournante, elle le regarde grimacer.

— Bois encore, mon garçon, bois tout... c'est mon remède souverain : tisane de fleurs jaunes!

Alexis se lève, essuie de la main son front exalté :

— Madame Le Breton, moi je n'ai pas eu de parents... qu'on est content dans la vie d'avoir affaire à du bon monde!...

XXIV

LE BAL DES JEUNES GENS

La fenêtre ouverte sur les manguiers ensoleillés, Alexis sifflait dans sa chambre de Saint-Pierre. La porte s'entrebailla.

— On ne siffle qu'à l'écurie, — cria Zoé. Mais vite elle se réprima : — Alexis, je voudrais vous parler... Vous venez d'avoir dix-neuf ans...

— Et qu'est-ce que vous avez combiné les deux ensemble de me servir pour mon anniversaire?

Heureux maintenant de la vie jusqu'à défier toutes vilenies de famille, Alexis s'amusait, comme faisait Léon Fauvette, à regarder fixement les longues joues cauteleuses de la vieille fille, son menton flasque...

Subissant la gêne d'être dévisagée, Zoé reprit :

— C'est un âge où les jeunes gens désirent une certaine liberté. Nous savons qu'à Saint-Philippe, vous aviez votre case à vous, et vous y avez pris l'habitude de certaines aises...

— J'ai surtout pris des accès de paludéenne. Quand on n'a, durant son enfance, guère mangé de viande ni bu de vin...

Maintenant, pour déconcerter Zoé, dont il commençait de craindre les intentions sans pouvoir rien pressentir, Alexis observait ses grandes oreilles ladres :

— Dites-moi donc tout de suite, — jeta-t-il, — que vous redoutez la fièvre pour vos peaux fines?

— Pas plus loin qu'hier soir, — poursuivit Zoé, — vous avez sauté le mur en rentrant à minuit... C'était le meilleur moyen d'indiquer le chemin aux malfaiteurs! Désormais nous ne voulons...

— Qu'est-ce que vous ne voulez pas?

Il repoussa d'un coup de poing le battant de l'armoire, et, crispant ses mains au dossier d'une chaise, la lança au fond de la chambre. Les yeux éteints, Zoé trembla sans oser bouger.

— Tenez, — cria Alexis, — il y a trop longtemps que j'en ai sur le cœur!... Je sais que si papa est allé mourir comme un chien à Madagascar, c'est pour pouvoir faire face aux hypothèques d'usurière que vous avez prises sur son commerce ici! C'est grâce à vous aussi que pauvre maman est presque morte de faim!... Et dites donc carrément que vous voulez me demander un loyer sur mes maigres appointements!

A pas de pantoufles, Zélie était arrivée au secours de Zoé : le bruit de la dispute terrifiait ses prunelles sous la voilette noire qu'elle portait dans la case contre la poussière.

— Vous avez, — murmura-t-elle en entrant, — hérité de toute la susceptibilité de votre oncle Médéric...

— Je n'ai rien hérité du tout! C'est vous qui avez raflé la succession qui revenait à ses enfants...

— Nous ne voulons connaître, — dit Zoé, — ni sa diablesse, ni sa séquelle de noirs...

— Les noirs! ils valent mieux que vous. Ah! vous êtes fortes pour les mépriser : Monsieur Liessaint entretient aujourd'hui son neveu à Paris, aux Arts et Métiers! Quand il s'est agi de m'empêcher, moi, d'aller à l'école des Frères,

comme deux bourriques, vous avez su faire la sourde oreille...

— Ce sont ces deux bourriques, — dit Zélie d'une voix résignée, — qui vous ont servi pendant sept ans votre assiette de riz.

— Avec cela!... Vous auriez laissé Nénaine me la donner sur l'argent de son travail si vous n'aviez pas une somme pour moi entre les mains..., et maintenant que je touche à ma majorité, je vais voir quel prix vous me l'avez fait payer! Entendu : ce soir même je décampe! Vous serez plus à l'aise pour vous fermer dans votre chambre et là vous requinquer l'une pour l'autre, à vous couvrir de bijoux devant la glace, comme je vous ai surprises l'autre jour!... Ah! qu'un soir un bon voleur arrive et vous étrangle... ce ne sera pas moi qui verserai une larme car j'ai honte de vous! Maintenant libre à vous de me déshériter...

— Il n'est pas sûr, — prononça craintivement Zoé, — que toutes les deux nous mourions avant vous.

*
* *

Dehors, immédiatement, Alexis pensa à aller chez Aglaé : Nénaine le conseillerait pour l'installation de sa vie de garçon. Outré, sans rien voir autour de lui, il arriva à Casa-Bona...

La case était fermée. Au bruit de coups de poing sur la porte, une vieille laveuse vint dire qu'Aglaé avait déménagé : pour que le voisinage ne l'entendît plus crier sous les coups de Charlie, elle avait porté son bagage dans la ruelle du Four-à-Chaux.

Au fond d'une grande cour éblouissante comme une plage, on lui indiqua un cabanon dont la chaleur avait gondolé la tôle. Sur une table, sous le tamarinier, Nénaine repassait le linge : son gros ventre la forçait à se tenir de biais. Elle travaillait sans chanter! Seul à faire du bruit par-dessus le murmure du robinet, un petit cochon noir grognait pour boire l'eau bleue dans le bandège.

— Enfin! — dit Alexis.

Les épaules tremblantes, Nénaine se retourna :

— Seigneur, que j'ai eu peur!

Une tristesse de déclassée, à travers les meurtrissures de la prochaine maternité, noircissait sa figure hagarde : les yeux, empoisonnés par le désespoir des larmes solitaires, étaient comme cernés de fiel.

— Nénaine, il faut demander d'urgence le divorce.

Elle poussa un cri :

— Mais, mon enfant! je ne pourrai jamais... par dignité d'âme!...

— Quelle idée alors de vous éloigner de votre famille?

— De la famille? — soupira-t-elle. — Des noirs ici, des noirs là-bas : c'est blanc bonnet, bonnet blanc. Ma famille, monsieur Alexis, après vous, c'est les dames du quartier au milieu desquelles j'ai grandi... Jamais, même quand j'ai gros cœur, vous entendez! je ne puis faire une guigne-miette de confidence à une négresse. Avec les blancs c'est tout le contraire : quand je vais porter mon linge en ville, mon cœur coule de source... Ah! monsieur Alexis...

Vite, pour qu'elle ne se plaignît point encore des brutalités de Charlie contre lequel elle ne voulait même pas qu'il portât plainte à la police, Alexis lui raconta...

— Écoutez votre Nénaine, — coupa-t-elle. — Ne faites pas votre tête en fer! Vous avez vu comme vous avez manqué de mourir parce que vous n'aviez personne pour vous soigner : demandez tout de suite en mariage mademoiselle Nello!... Cette jeune fille-là se meurt de vous. Ah! cœur donné, qu'il vente ou qu'il tonne, ne nous appartient plus!... M. Izabel est un mulâtre pommé; Ma-Claire, sa maman, est noire comme cul de marmite, mais, elle, elle est plus rosée que les plus blanches et puis le cœur qui aime n'a pas de couleur.

Sa voix chagrine s'aiguisait :

— Qui l'épousera si vous ne voulez pas d'elle? Vous, justement, vous n'avez par bonheur derrière vous, ni père ni mère pour vous empêcher de vous marier à votre goût... Regardez : mam'zelle Nello a tout pour elle, la fortune, un papa qui va pousser votre avancement, la bonté d'âme!... C'est elle qui m'a fait gagner la clientèle de sa famille : sa chemise même je suis en train de repasser.

Alexis repoussa du pied le petit cochon qui tentait de manger ses chaussures rouges :

— Mais on dirait vraiment, Nénaine, que vous n'avez pas vu de près que « mariage n'est pas badinage » ?

Elle déposa son carreau :

— Sans manquer ! mais tout le monde n'est pas né comme moi dans de vilains draps et sous une mauvaise toile. Ah ! mariez vite, je vous supplie, gagnez une case en dot et tirez un peu votre Nénaine de la misère en la prenant à votre service ! Ayez un peu pitié d'elle et ne la laissez pas bouillir à petit jus dans l'amertume...

Il y eut dans la case un bruit de paillasse :

— Jacquette ! Jacquette ! — cria-t-elle. — Viens, ma belle, embrasser votre parrain !

L'enfant que Nénaine avait conçue dans les larmes était née hydropique. La fillette s'avança, tête basse, gratta ses cheveux ébouriffés comme la racine de vétiver, et leva des yeux blancs qui se débattaient du sommeil :

— Holà, — fit Nénaine, — on ne dit pas la prière pour son parrain ? Récite le *Credo* pour que parrain nous sauve vite de la misère !

La petite chemise blanche tendit gravement les bras comme le curé en chaire ; elle prononça avec componction : « Au nom du père, h... *Et* du fils, h... *Et* du Saint-Esprit, h... Et ainsi soit-il ». Puis croisant ses mains sur son ventre gonflé par les vers, fit entendre un *Je crois en Dieu* sourd comme un grouillement.

Le cœur voilé de pitié, Alexis baissait les yeux.

— Et ça n'a pas encore cinq ans ! — cria Nénaine avec admiration. Elle éclata de rire. — Vous, vous aussi, vous aurez des enfants !... Mariez tout de suite : Nénaine a envie de voir votre belle noce. Monsieur Alexis, ça vous portera malheur si vous laissez le mal d'amour fendre le cœur de cette jeune fille !... Mais enfin, je casse mon esprit : vous, vous que le mauvais temps a tâté, c'est vous qui êtes difficile comme ça à cette heure ?

— Mon Dieu, Nénaine, — dit Alexis en tapotant la main de sa filleule, — qui sait si ce n'est pas parce que à un moment donné je suis tombé bien bas, que maintenant je ne veux plus redescendre ?... Puis ce n'est pas tout ça : je n'ai pas ce qu'on appelle l'amour.

Nénaine s'arrêta d'étendre les pièces mouillées sous ses longues mains, et, un instant réfléchie, inquiète, scruta Alexis au coin des yeux.

— Mon Dieu, Alexis, — fit-elle en élevant la voix, — est-ce que vous auriez l'idée, par hasard, d'aller épouser la plus belle dot de France?...

*
* *

... Pendant six mois Balzamet vécut en ville cette existence de célibataire jeune où les c éoles les plus pauvres, bientôt, conçoivent brusquement, comme devant un défi porté à la modestie de leurs appointements, le besoin de se marier... Il avait pris pour domestique Babo, un Indien comique — célèbre dans tout le quartier, car, depuis vingt ans, il aspirait à déchiffrer le syllabaire. Pour le taquiner, les camarades d'Alexis, employés au greffe, au syndic, commis en pharmacie, venaient souvent chez lui, après dîner. Mais aussitôt sa cuisine fermée, Babo allait partager son manger chez madame Olivette, et parfois même il achetait pour ces dames du vin fortifiant, parce qu'elles se fatiguaient beaucoup à lui faire épeler les mots de trois syllabes...

Le dimanche matin, les jeunes gens se retrouvaient au péristyle de l'église où l'on assistait à la sortie des deux messes.

C'est là qu'on lie connaissance. Alexis y fut présenté, un matin de mars, au fils Fragelle, docteur en droit, qui, menacé de la poitrine, venait de rentrer de France.

Grand, hardi du verbe et leste de gestes comme un avocat, il regardait les gens avec des prunelles d'un bleu froid qui s'efforçaient d'être très pénétrantes, et causait avec une facilité de Parisien, joyeuse, intarissable, que colorait la malice créole. De suite il les domina tous. Cordial, il blaguait leur prétention ou leur susceptibilité de jeunes fringants qui n'avaient jamais voyagé... Il avait pris de suite Alexis en belle amitié, et Alexis, flatté, se tenait toujours près de lui : il l'écoutait, réfléchissant avant de lui donner la réplique de peur de se révéler inférieur.

Tous les dimanches, Fragelle l'emmenait déjeûner chez sa

maman. L'après-midi, ils grimpaient jusqu'à la Ravine des Cabris chasser le lièvre et la caille là où leurs ancêtres, insurgés contre les édits de France, traquaient les tortues de terre.

Le samedi soir, Alexis aimait les jolies fêtes de famille où Fragelle avait du succès dans les monologues qu'il avait rapportés de Paris.

Mai est le mois où de leur blancheur embaumée les lianes ennuagent les maisons, les murs, des arbres entiers : les jeunes gens pensent alors à offrir un grand bal aux jeunes filles. On dresse à la plume la liste des personnes invitées d'emblée ; sont inscrites au crayon, pour la discussion, les initiales de toutes celles qui « ont dans les veines du sang de couleur ».

Le dimanche, à trois heures, pendant que les demoiselles étaient aux vêpres, Fragelle et Alexis se présentèrent chez M. Izabel. Le chef du service des Ponts et Chaussées leur offrit du curaçao, mais, en son nom et en celui des siens, refusa poliment de se rendre à l'invitation... Pendant une semaine Balzamet et trois camarades allèrent chez les dames qui habitaient de beaux immeubles demander qu'on leur prêtât un salon, quand M. Jouvence proposa le sien : il laissait alors entendre en ville qu'il cachait un amour inconnu... Il fallut courir dans le quartier, retenir chaises, sofas, et à la campagne des corbeilles de fleurs. A lui seul, Alexis assuma presque toutes les démarches : c'était son premier bal, il était commissaire, et il se sentait ému comme si, au feu des lustres, dans les salons brillants, devait aussi s'évaporer à jamais le souvenir mélancolique de sa déchéance qui l'avait, durant toute son enfance, écarté de son milieu !

*
* *

Trois jours avant la soirée solennelle, pour le service, Alexis entrait chez M. Izabel. Édith veillait derrière la grille.

— Alexis, — dit-elle précipitamment, — n'allez pas sous la varangue : Nello vous espère au bord du bassin... Elle n'a pas dormi de la nuit !

Les mains dans les poches de son tablier rose, la tête un peu renversée par grâce moqueuse, Nello l'accueillit de ce sourire qui semblait comprendre toujours qu'on eût envie d'embrasser ses joues...

— Comme ça, — débuta-t-elle en plaisantant, — on m'a assuré que vous allez faire le chérubin au grand bal?... — Déçue de son intonation, elle s'arrêta et dit sèchement : — Je viens de faire une scène à papa!

— Pourquoi?

— Pourquoi? — reprit-elle, piquée — parce qu'on n'a pas le droit de sacrifier ses filles à des préjugés d'ancien testament. Il a bien su, lui, montrer du toupet quand il s'est agi d'épouser maman. Maintenant, pour ses enfants, il tremble!... Qui donc trouverait à redire que nous allions au bal? Papa est un chef de service. Et puis qui osera se vanter devant moi de n'avoir pas du sang mêlé dans les veines?

L'insolence des mulâtresses, contenue par la bonne éducation du couvent, sifflait dans sa voix fraîche : Alexis n'osait la regarder. Il voyait seulement contre la grille du bassin, dans l'odeur des héliotropes, s'arrondir la belle jupe qu'alanguissait le regret du bal.

— Nello, — commença-t-il d'une voix persuasive, — mes camarades et moi nous comptions bien...

— Ah! ne vous cachez pas derrière vos camarades — dit-elle en haussant l'épaule. — Vous, au moins, soyez franc!...

Et, brisant au passage des boutons de roses, elle s'éloigna jusque devant la volière.

— Avec vous, Alexis, j'ai le droit de parler à cœur ouvert : Alexis... ou vous tenez à me causer le plus grand chagrin en courant danser dans ce monde qui est, paraît-il, trop beau pour moi... ou...

Elle avait voulu être claire et engageante par limpidité même de sa voix, mais une angoisse de honte surprenait sa gorge. Serins, sénégalis et bengalis, dans un effarement d'ailes et de cris, près d'eux, s'accrochaient au grillage : Alexis pensait à Nénaine,... puis à Fragelle :

— Malheureusement, — balbutia-t-il, — j'ai déjà commandé mon habit...

— Il vous servira pour votre mariage.

C'était à croire qu'elle l'eût prévu! Il chercha que dire : son embarras, plus que tout, l'irritait. Sous la vérandah, M. Izabel devant sa femme se promenait tranquillement. Comme un remords, pesa soudain sur son cœur la reconnaissance qu'il devrait toute la vie à cet homme... Une lassitude le saisit; le sentiment de sa faiblesse, tel qu'au temps de son enfance, l'attendrit sur lui-même. Et, parce que, près de lui, la jeune fille souffrait :

— Je *promets* de ne pas aller à ce bal, — déclara-t-il.

Ainsi qu'à une étreinte les joues de Nello avaient pâli... Comme si les inquiétudes de ces derniers jours avaient chassé de son âme sa confiance d'enfant, elle l'examina au fond des yeux. Mais au calme profond et triste du jeune homme elle éprouva vite la fermeté de sa parole. Elle eût voulu aussitôt rire, dire quelque chose, plaisanter, mais pour la première fois elle ne put supporter la présence d'Alexis. Alors, d'un geste de servante, elle saisit sa main, la baisa; puis, confuse d'elle-même pour la première fois aussi de sa vie, elle courut auprès de sa sœur :

— Édith... Édith... il a consenti!

XXV

ENTRE AMIS

Huit jours après, Alexis fut chez Fragelle... navré d'avoir manqué *son* bal. Il lui confia sa déception. Fragelle l'écouta sans sourire :

— Tu seras toujours faible, — prononça-t-il. — Maintenant que la belle a réussi à te tenir en marge de ton monde, elle exigera pis... Je n'ai qu'un conseil à te donner : sache rester chez toi et lis.

Puis, à son grand étonnement, Fragelle parla d'autre chose...

Et Alexis partit, ayant pris dans la bibliothèque les ouvrages que son ami ne consentait à prêter qu'à lui.

Le souvenir des « séances de belles lettres » chez l'instituteur de Saint-Philippe, une sorte d'émulation avec Fragelle

qui, quoique sûr de ne pouvoir rentrer en France, préparait de loin une licence dans les volumes rapportés de Paris — deux grandes malles — surexcitèrent en Alexis son ancien amour de la lecture.

Il venait de découvrir La Bruyère. La vérité, la sévérité des *Caractères* flatta cette prédilection moraliste qu'il avait eue dès l'enfance pour les adages, les maximes; mais il se passionnait surtout pour l'incarnation dramatique, la gesticulation pittoresque des « portraits ». Beaucoup plus que devant le théâtre de Molière, il goûtait là l'illusion de s'avancer dans une « galerie ». Ce mot de *galerie* ouvrait son imagination sur une perspective cristalline de salons, — les salons de Versailles! — s'encadrant à l'infini comme des miroirs entre des colonnes alignées... Il s'intéressait beaucoup moins aux « caractères » comme à des types dont il aurait pu chercher les équivalents autour de lui, qu'à des « personnages » jouant un rôle dans l'histoire de la France, et qui gardaient dans leurs perruques, dans leurs regards, en les plis de leurs manteaux les pompeux reflets du Grand Siècle... De la littérature ne l'émouvait que ce qui le faisait *voir*, que ce qui, par le prisme des mots taillés à facettes, projetait sur le mystère du temps et de l'espace une lumière éblouissante.

Les ouvrages qu'Alexis empruntait à Fragelle étaient des éditions neuves : elles dégagent cet arome de papier vierge et comme de soleil intellectuel qui sent, aux colonies, la civilisation de France autant que l'odeur de la vanille fleure, en Europe, la luxuriance des forêts tropicales... Paresseux pour écrire la moindre lettre, Alexis « bouquinait » des dimanches entiers sans aucune fatigue, avec l'ivresse, extatique là-bas si loin d'Europe, des découvertes et des contemplations de splendeurs intellectuelles, ravi dans l'épanouissement — prodigieux — de la lecture. Aux adolescents créoles rêvant dans une île où manquent les monuments du passé, les chefs-d'œuvre les plus élevés des Classiques et des Romantiques, autant que des palais de la Renaissance ou les cathédrales gothiques, manifestent le génie architectural et orfévri de la France.

Notre-Dame de Paris... énorme et sombre ainsi qu'une Babel du Moyen Age!... Et *Jeanne d'Arc* de Michelet, qu'Alexis lut, relut, comme une sorte de cantique des can-

tiques de l'Histoire nationale! Ce fut la révélation, l'illumination de cette créature aussi légendaire que les nymphes de la Mythologie grecque pour un jeune Français du monde austral : la *bergère* de France. Dès lors pour lui « Prairie », la prairie où Jeanne avait entendu les voix, devenait à jamais synonyme de Patrie. Puis, sans exaltation comme pour Michelet qui emporte et fait planer l'âme au-dessus de la France, mais avec un charme printanier de même qu'à parcourir à pied la campagne, il vécut l'un après l'autre dans *la Mare au Diable*, *les Maîtres Sonneurs*, *le Meunier d'Angibaut*, *le Compagnon du Tour de France*. George Sand sait moins dépeindre au fils d'une île indienne, les forêts d'Auvergne, l'introduire dans les manoirs du Berry ou les châteaux de la Touraine, qu'elle ne le rend amoureux des jeunes *paysannes*. Toutes sœurs de Jeanne d'Arc, toutes nées bonnes, avec cette vocation d'aimer qui fait rayonner un miracle de beauté sur le visage de la Fadette!

Plusieurs semaines, il sut tenir rigueur à Nello, angoissé à l'heure où il allait d'ordinaire la rejoindre sur la terrasse, mais il rentrait droit chez lui. Ainsi qu'il arrive aux passionnés, enfiévrés de fidélité pour ce qui leur a laissé entendre le son de leur âme, Alexis s'y complaisait à copier les pensées qui, à peine lues, vous tiennent tant au cœur qu'il nous faut dès lors comme la certitude de les posséder à jamais. Parfois, le soir, il relisait ses cahiers et, cherchant quel lien pouvait unir secrètement les différentes maximes qui s'étaient imposées à son choix, il tâchait de se déterminer à lui-même son caractère...

Les poètes, Balzamet ne les connut que dans les *Morceaux choisis*. Mais le peu qu'il y découvrit d'André Chénier, *La Seine*, *Des vallons de Bourgogne*, *La Jeune Captive*, suffit à l'enthousiasmer pour ce poète de la Méditerranée qui, égaré à Constantinople, retrouve la France à l'adolescence, et module son éloge comme un créole amoureux. Il avait appris par cœur ces vers qu'il récitait à Fragelle :

France ! ô belle contrée, ô terre glorieuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse...
Et de Beaune et de l'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées!...

Il s'interrompait, souriant gravement de lui-même :

— Pour moi tout cela demeure aussi fantastique que les montagnes de la Lune. Et dire que toi, Fragelle, qui te promènes, là, sur le boulevard de la Compagnie des Indes, tu peux te vanter de l'avoir vu de près!...

Ils marchaient tout autour du port, jusqu'au Phare. C'était par de hurlants et glaciaux crépuscules de raz-de-marée. Ils parlaient, les yeux au large. De longues houles, roulées en nuages sur l'horizon, reflétaient par éclairs les lueurs mauves d'un ciel de mousson fuyant et livide. Avec un lugubre brouhaha, sur les récifs s'échevelaient des rafales d'écumes.

— Écoute-moi ça... — fit Fragelle.

Devant un coucher de soleil, sous la menace sifflante d'un cyclone, à la veille d'un bal, il ne pouvait s'empêcher de déclamer en plein air les tirades de son poète de prédilection : Alfred de Musset. C'était ces vers où il est dit qu'il faut briser sa coupe au plafond après l'orgie quand on ignore que faire de sa jeunesse... Cependant, levant les bras, comme pour une charge, Fragelle les récitait avec tant d'énergie joyeuse que la désespérance de Rolla, loin de l'attrister, servait à le redresser pour l'aventure et pour l'action.

Ils causaient en se regardant, contents l'un de l'autre.

XXVI

LE CORTÈGE

Comme on voit, aux lendemains d'un gros temps, les noirs courir en criant : « La Rivière monte, a dégrainé chaussée, digue et radier! La Rivière monte! » de même, depuis deux semaines on entendait les journaliers, laveuses, bazardiers, tous ceux qui arrivaient du bout du quartier, annoncer en ville : « La Misère! Ah! la Misère monte! Elle a commencé de faire son tour de l'île... » C'était, tout à l'extrémité de la banlieue ouvrière, un après l'autre, l'effondrement de modestes bonheurs abrités en des cases obscures : fils, soutiens de famille qui, revenus en congé, agonisaient de la maladie de Cochinchine; maris qui perdaient leur place, les sucreries ayant arrêté leurs moulins, des magasins tombés en faillite,

des services administratifs remerciant, faute de budget, de vieux employés. Et la mort rôdait sous le feuillage délétère des vergers... Ainsi que les longues brises haletantes qui présagent l'irruption fatale de ces typhons qui, par dessus les mers, s'avancent de loin sur la colonie, de grands souffles d'épouvante et de pitié frémissaient sur la population. Comme une triste quête tintait, vers le soir, le glas d'un enterrement. Et le prix de tout ce que les navires apportent dans l'île s'élevait de jour en jour : la morue chez les Chinois, le pain et le médicament chez les blancs, le vêtement chez l'Arabe.

Les jeunes filles se réunissaient les unes chez les autres pour coudre le linge destiné aux enfants pauvres.

*
* *

Et soudain, un grand mariage releva la ville : celui du fils Clédel avec mademoiselle Virginie de Fondvert.

M. de Clédel père, à plaider les procès des Chinois et des Indiens, avait acquis sans tapage une fortune digne de l'ancien temps; les Fondvert possédaient des terres qui, plantées les premières en ylang-ylang et en champak, depuis dix ans rapportaient plus que des sucreries en activité depuis un demi-siècle. La ville entière fut invitée au cortège. Quelle que soit la misère cachée, il est d'usage que tout le monde accepte et prépare des toilettes nouvelles, car les plus éprouvées du sort, ne serait-ce que par superstition, ont à cœur de faire figure dans ces fêtes de la richesse qui rendent pour un jour au quartier l'illusion de sa prospérité passée.

Quand, devant l'emplacement Fondvert, s'arrêta la voiture qu'Alexis avait louée à madame Cébert, une quarantaine d'attelages miroitaient déjà le long du trottoir. Petites modistes mulâtresses, élèves des sœurs de l'école gratuite et servantes chuchotaient à l'arrivée des calèches. On voyait à l'étage, dans l'immense galerie à colonnes enguirlandées de camélias, courir les turbans blancs des Indiens qui mettaient le couvert sur la table de noce.

Sous la vérandah, Alexis rejoignit les camarades : le claque

à la main, ils dressaient deux haies respectueuses d'habits à gardénias, à boutons de roses, au milieu desquelles passait le froissement soyeux des robes.

Une nouvelle voiture stoppait devant la grille.

— Eh bien! — murmura Fragelle — ne t'avais-je point parié qu'elle aurait gagné la victoire sur son père?

Alexis dit :

— Hier cependant rien n'était décidé.

— Et, mon ami! le papa est encore plus ému qu'elle : il est grave comme s'il mariait sa fille...

Près de M. Izabel qui, le gibus sur le cœur, venait, crâne nu au soleil, Nello s'avançait, très grande, ainsi qu'une jeune dame dans une robe de foulard vermeil. Comme une large ceinture à treillis d'or pressait à la taille ses hanches rondes, elle portait haut le corsage et la tête. A mesure qu'elle approchait, son visage florissait de lumière. Sous un béguin de paille mordorée — d'où pendaient dans les cheveux châtains des grappes de cyclamens — s'épanouissaient, comme une figure d'enfant, ses joues de jeune fille trop heureuse de faire enfin son entrée dans le monde. Elle essayait bien de se dominer, mais elle savait que, malgré tous ses efforts pour la contenir, de ses prunelles grand'ouvertes sur l'avenir, de ses fraîches épaules, de l'élégance de son corps étroitement enlacé, éclatait pour tous l'assurance qu'elle avait d'être *la plus belle du cortège*... Et elle en souriait.

Elle sourit en passant à Alexis qui, ébloui, la regardait.

A la porte, Nello remercia son père; et, glissant sur ses souliers de satin, elle pénétra seule au milieu du grand salon. Pour le mettre à l'aise, M. Verthère causait avec M. Izabel, sous la galerie.

Cependant les parents de la mariée, s'adressant bas aux hommes, nommaient celles à qui on les priait d'offrir le bras. Les jeunes gens se taquinaient et riaient... Dans les volières, moutardiers et bengalis chantaient avec rage.

— Et toi, frère? — dit Fragelle. — Pour ton premier cortège es-tu comme un panier sans anse?

— Non, — fit Alexis. — Je conduis ta cousine Angèle : viens avec moi la saluer...

Les hommes circulaient au milieu du salon, et les dames, ne

quittant pas des yeux leurs filles, avec grâce, se rangeaient à leur bras. Sur le visage des mères brillait encore le plaisir d'avoir complimenté la mariée. Debout, à peine inclinée et pâle sous la clarté de son voile, mademoiselle Virginie de Fondvert se tenait prête à partir, les yeux attentifs à surveiller ses premiers pas. Derrière elle, une négresse, courbée, soulevait la traîne pour la porter à travers le parterre. Mais, soudain, on s'aperçut que nombre des couples déjà formés s'étaient dispersés et, au fond de la salle, on parlait bas comme autour de quelqu'un qui se trouve mal... Madame de Fondvert se précipita.

Brusquement perça une voix :

— Non! non!... j'ai dit : non! Je ne veux pas qu'on se moque de moi!... Virginie m'avait de tout temps promis le bras d'Alexis et vous prétendez me faire défiler dans la ville, accrochée au bras d'un pauvre petit employé...

Des dames murmuraient :

— Chut! chut, mon enfant!

Alors on vit Nello, arrachant son éventail de la main de son cavalier, se fendre elle-même un passage. Elle ne pleurait point, elle mordait sa bouche rouge; et, les yeux fixes pour conserver plus de force à ne reconnaître personne à l'entour, elle s'avançait. Elle était soi-même effrayée de cette fureur de « faire des scènes » pour arriver à leurs fins qui enflamme le sang des mulâtresses ambitieuses; mais, plus confiante en cette inspiration de colère aveugle qu'en sa conscience, elle se raidissait pour ne se laisser persuader par personne. Elle se posa, droite, devant Alexis, et, d'une voix sifflante qui voulut sonner aussi gaie qu'un rire :

— Vous, — dit-elle, — lâchez-moi cette chenille!

A petits coups de dents elle avait commencé de déchiqueter ses gants blancs, et l'on se demanda si elle n'allait pas aussi déchirer sa robe. Mais, à ce moment, comme si elle venait seulement de se rendre compte du scandale qu'elle provoquait, de petites larmes brillèrent sous ses paupières : « Il ne fallait, il ne fallait pas me promettre!... » Et elle sanglota tandis qu'une vieille dame susurrait :

— Vous n'avez pas réfléchi, ma fille, que votre père a une maladie de cœur!...

Les mamans s'écartèrent : M. Izabel venait du fond du salon. Son visage jaunâtre sur le plastron éclatant faisait pitié, glacé d'une honte mortelle. Les mâchoires contractées à ne pouvoir plus parler, les yeux fixés sur sa fille comme s'il manquait de courage pour regarder personne autre en face, il écoutait M. de Clédel lui répéter en battant sur son épaule :

— Mais si! mais si! mon cher, il y aura moyen d'arranger tout cela...

— Je vous en prie. — M. Izabel lui saisit la main et, d'un regard profond comme pour sonder toute l'amère compassion qu'on devait éprouver pour lui : — Monsieur de Clédel, pardon. Je vous demande pardon... — dit-il âprement. — Mais *il faut* qu'elle rentre à la maison! — Et, avec un tremblement dans la voix à *punir* devant la société la fille dont il était fier, mais tenant à accomplir un devoir :

— Mon enfant! — prononça-t-il — de mon vivant, jamais plus tu ne remettras les pieds dans le monde. Passe devant...

Les Izabel sortirent du salon.

On entendit rouler une voiture. Tous les couples s'étaient reformés. Alors la négresse qui, agenouillée, tenait la traîne en la cajolant, cria d'une voix joyeuse de vieille nourrice :

— En avant la nouvelle-mariée!

Et, s'avançant lentement sous les lumières du ciel bleu, le beau cortège traversa le parterre embaumé.

MARIUS-ARY LEBLOND

(La fin prochainement.)

UN THÉORICIEN DU PANGERMANISME

M. PAUL ROHRBACH

L'heure est venue, en France, d'analyser avec sang-froid le vaste ensemble d'idées qu'il est convenu d'appeler le « pangermanisme ». Très vague, ce terme recouvre des tendances assez diverses qu'il faudrait déterminer et classer. L'impérialisme allemand, de date récente, se manifeste en formes multiples et confuses. Des personnalités de toute sorte sont à son service. Sa littérature, articles de journaux ou de revues, brochures, ouvrages de propagande, est déjà touffue. Une enquête sérieuse, qui exigerait un effort collectif, aboutirait à une série de monographies précises. C'est une d'entre elles que l'on voudrait esquisser ici.

M. Paul Rohrbach, écrivain politique fort goûté du public allemand, est, depuis une douzaine d'années, le collaborateur assidu des *Preussische Jahrbücher*. Ses deux ouvrages essentiels[1] avaient atteint, vers 1912, l'un dix mille et l'autre cinquante mille exemplaires. Il n'appartient pas à la phalange de ces pangermanistes dont les allures remuantes et les prétentions excessives peuvent, en Allemagne même, compromettre la popularité. Bien qu'ardent et convaincu, il raisonne toujours ses idées et les exprime avec modération. Son rêve d'expansion mondiale représente une opinion moyenne, très

1. *Deutschland unter den Weltvölkern. Materialien zur auswärtigen Politik* (Buchverlag der « Hilfe », Berlin-Schöneberg). — *Der deutsche Gedanke in der Welt* (Karl Robert Langewiesche Verlag, Düsseldorf u. Leipzig).

en faveur sans doute auprès des intellectuels; il nous importe, par conséquent, d'en connaître les grandes lignes.

*
* *

La formation de M. Paul Rohrbach est assez curieuse. Il a étudié autrefois la philosophie, voire même la théologie. Diverses circonstances, de fréquents voyages et le goût de la vie active l'ont mené aux sciences géographiques et aux fonctions coloniales. Il publiait en 1901 le récit d'un voyage en Palestine[1]; l'année suivante deux études, sur le chemin de fer de Bagdad et sur l'Asie occidentale[2]; en 1903, le récit d'un voyage « de noces et d'études » dans la région entre Caucase et Méditerranée[3]; en 1907, deux ouvrages importants sur les colonies allemandes[4] qu'il a toutes explorées. Il a été, au lendemain de la révolte des Herreros (1904), président de la Commission chargée de fixer les dommages causés par l'insurrection. Ce n'est donc ni un rêveur livresque, ni un fonctionnaire inapte à voir de haut les problèmes; c'est un homme d'expérience qui joint la pratique des affaires et la pensée philosophique. Il représente assez heureusement cette alliance d'idéalisme et de réalisme qui est, depuis plus d'un siècle, la caractéristique de la mentalité allemande et dont la puissance mystérieuse échappe trop souvent à l'esprit rationaliste français. C'est du romantisme que dérive cet idéalisme actif, qui peut être mis au service de toutes les causes et donner naissance à de multiples sophismes; il trouve ici son emploi. M. Paul Rohrbach admet que toute série d'événements historiques aboutit à la sélection des plus forts; mais il s'empresse d'écarter l'interprétation purement matérialiste de cette vérité primordiale. L'idée nationale, allemande ou non,

1. *Im Lande Jahvehs und Jesu* (Mohr, Tübingen u. Leipzig.)

2. *Die Bagdadbahn* (Wiegand u. Grieben, Berlin). — *Die wirtschaftliche Bedeutung West-Asiens* (Gebauer-Schwetschke, Halle a. S.).

3. *Vom Kaukasus zum Mittelmeer* (Teubner, Leipzig u. Berlin).

4. *Wie machen wir unsere Kolonien rentabel?* (Gebauer-Schwetschke, Halle a. S.). — *Deutsche Kolonialwirtschaft.* I. Bd. Südwest-Afrika. (Buchverlag der « Hilfe », Berlin-Schöneberg). Voir encore : *Das deutsche Kolonialwesen* (Glöckner, Leipzig, 1911).

est une réalité d'ordre spirituel et moral, une valeur absolue, non un simple épiphénomène du développement économique et matériel du pays. Elle est la norme et la fin de tout progrès universel. Toute nation réalise, grâce au labeur collectif des citoyens, un idéal qui lui est propre. L'idée allemande, c'est le germanisme considéré comme puissance créatrice; elle est une des Idées qui mènent le monde; c'est en affirmant son originalité qu'elle servira le mieux l'humanité. L'expansion d'une Idée nationale dans le monde n'implique pas nécessairement une somme extraordinaire de richesses ou de forces matérielles. L'histoire des Juifs et des Grecs en est l'éclatante démonstration. Les Arabes et les Mongols, au contraire, ont disposé de ressources immenses, sans contribuer beaucoup au progrès de la civilisation. Seul l'Empire romain a su réaliser l'équilibre entre la puissance politique et la valeur de l'Idée nationale. Tel est le fond « idéaliste » des vues de M. Paul Rohrbach. Il implique, en principe, la reconnaissance respectueuse de toutes les Idées nationales; il admet théoriquement et tend à favoriser leur libre épanouissement et leur libre concurrence. Mais M. Paul Rohrbach ne songe guère à définir l'Idée allemande en fonction des autres Idées nationales : il ne met nulle part en évidence les éléments constitutifs de la culture germanique; il ne dit jamais en quoi elle peut être un modèle social à imiter. S'il affecte de prendre en considération les fins supérieures de la civilisation, il omet de légitimer avec précision l'effort expansif de l'Allemagne contemporaine. L'on ne voit pas clairement en quoi l'univers est intéressé à l'élargissement de l'influence allemande. Cette grave lacune permet une confusion facile, à demi consciente, qui se retrouve à l'état latent dans presque tous ses ouvrages : à cette justification d'ordre intellectuel il substitue constamment la considération des avantages matériels résultant de l'expansion mondiale pour une nation surpeuplée dont le commerce et l'industrie ne cessent de se développer. Ainsi, de temps à autre, le réalisme vient, sans bruit, remplacer l'idéalisme de façade.

C'est en secouant le joug de la tradition bismarckienne que l'Allemagne s'est mise en état de concevoir et de réaliser son rêve d'expansion. La pensée de M. Paul Rohrbach est très nette sur ce point. Bismarck ne voit que le problème européen,

tel que le font les événements de 1864 à 1871. Après 1871, il travaille uniquement à conserver les positions conquises et à empêcher, grâce à la Triplice, toute alliance entre la France et l'Autriche. Il laisse l'Angleterre suivre sa destinée et la France agrandir son domaine colonial : il se contente de succès européens. Mais ce cadre ne tarde pas à devenir trop étroit. L'augmentation prodigieuse de la population, les progrès plus rapides encore de l'industrie, les besoins croissants de l'importation et de l'exportation créent de nouvelles exigences. L'Allemagne multiplie ses points de contact avec toutes les parties du monde. Ses relations avec l'Angleterre prennent une importance significative. Parvenue à un point mort avec Caprivi et Hohenlohe, la politique extérieure de l'Allemagne comprend, avec Guillaume II, qu'il faut « continuer » Bismarck, non le « canoniser ». De 1860 à 1870 Bismarck et Napoléon III s'étaient partagé l'influence. De 1870 à 1890 Bismarck avait fait la loi en Europe. Entre 1890 et 1900 la Triplice et la Duplice s'étaient dressées l'une en face de l'autre. Vers 1900 apparaît, avec Guillaume II et Édouard VII, le grand antagonisme de l'avenir.

Ce sont là faits connus. Mais M. Paul Rohrbach ne croit pas inutile de les rappeler à une opinion publique trop indifférente à son gré. Il constate que l'Allemagne, pourvue en 1910 de 65 millions d'habitants, peut en avoir 80 vers 1925 et qu'au point de vue économique elle se rapproche très rapidement de l'Angleterre et des États-Unis. Il est donc nécessaire qu'elle participe à la politique mondiale. Or elle arrive trop tard. Que faire, sur un sol pauvre, avec 80 millions d'habitants? Ne sera-t-elle pas obligée de recourir toujours davantage à l'étranger? N'a-t-elle pas besoin de nouveaux débouchés? La voici tenue de suivre l'exemple de l'Angleterre. Il s'agit maintenant de transformer en convictions populaires des faits de simple statistique. Suffit-il que le commerce allemand rattrape, en douze ou quinze ans, le commerce anglais? Le commerce ne peut, à lui seul, faire de l'Allemagne une nation mondiale. Il y faut l' « esprit » mondial!

C'est la puissance morale qui fait défaut à l'Allemagne d'aujourd'hui, non la puissance matérielle. Voilà ce qui inquiète M. Paul Rohrbach. Ne dites pas que l'Allemagne est

pauvre. La France, marché d'argent inépuisable, est en réalité moins riche que l'Allemagne. Celle-ci a une population supérieure, des établissements d'instruction publique mieux dotés, un besoin plus considérable de capitaux pour son industrie, un commerce comparable à celui de l'Angleterre en 1901. Le bien-être y augmente rapidement. De ce côté, toutes les espérances sont permises. Mais les puissances rivales préparent à l'Allemagne des entraves. Aura-t-elle assez de vigueur morale pour les faire sauter?

M. Paul Rohrbach ne cache pas son pessimisme. Il ne croit pas la nation mûre pour la tâche que lui imposent les circonstances. Il dit crûment leur fait à ses compatriotes et il insiste, non sans éloquence, sur les raisons multiples qui les empêchent de tourner franchement leur pensée vers une politique de légitime expansion.

Une première cause de faiblesse, selon lui, c'est le défaut d'unité territoriale. Les régions allemandes d'Autriche-Hongrie, les Pays-Bas, la Belgique et la Suisse se sont séparés de l'Allemagne qui a perdu de ce fait presque la moitié du domaine où régnait, il y a cinq cents ans, l'Idée nationale. De ces fractions devenues indépendantes, et qui d'ailleurs existent uniquement par la culture germanique, l'Allemagne ne retire aucun accroissement de force et de prestige. Elle ne peut songer à s'unir plus étroitement avec elles, encore moins à se les annexer. L'action unificatrice de la Prusse s'est ici heurtée à d'infranchissables obstacles. Il y a plus : l'esprit prussien étant incapable de conquêtes morales, la germanisation des pays annexés, comme la Pologne et l'Alsace-Lorraine, a complètement échoué. Quant aux millions d'émigrants allemands qui se sont répandus à travers le vaste monde, ils sont définitivement perdus pour la mère-patrie. L'Idée allemande n'a donc pas à son service, comme les autres Idées nationales, une nation cohérente et achevée. Elle n'a pas su, comme l'Angleterre, donner naissance à des nations indépendantes dont chacune manifeste à sa manière la vertu de l'Idée anglaise. Si encore l'unité politique et territoriale que l'Allemagne a réalisée s'était constituée plus tôt! Mais une trop longue impuissance a favorisé l'hégémonie française en Europe et l'expansion universelle de l'Angleterre.

Le conflit des confessions compromet aussi l'avenir allemand. Irréductible est l'antinomie entre l'universalisme catholique romain et l'Idée nationale germanique. La politique nationale du Centre n'est jamais qu'un pis-aller, un expédient momentané. C'est autour d'une puissance extérieure à l'Allemagne que gravitent nécessairement les intérêts catholiques. A considérer uniquement l'expansion mondiale, le pasteur protestant possède une valeur nettement supérieure à celle du prêtre catholique. M. Paul Rohrbach estime toutefois que le protestantisme lui-même n'est pas à la hauteur d'une mission que lui imposent ses tendances maîtresses. La tradition luthérienne pèse encore sur l'Allemagne.

Les partis politiques peuvent agir plus directement encore sur l'avenir de l'Idée nationale. Mais plusieurs d'entre eux lui demeurent étrangers. Ce sont, outre le Centre ultramontain, le conservatisme agraire et le socialisme. M. Paul Rohrbach accuse le socialisme allemand d'être le plus international, c'est-à-dire, ô paradoxe, le plus « étroit » des socialismes d'Europe; il soutient cette thèse en 1903; peut-être devrait-il l'abandonner aujourd'hui! Toujours est-il que le Centre et le socialisme seront sans cesse contraints à des compromis. Le facteur essentiel de toute politique d'expansion est, à son sens, l'industrialisme libéral, issu de l'individualisme protestant. C'est en 1907 qu'est apparu, trop tard sans doute, ce lien significatif entre la politique nouvelle et le libéralisme. Les partis de gauche l'ont compris du jour où ils se sont réorganisés. Mais la réaction des partis adverses sera toujours plus violente et il faut compter avec elle.

L'Idée allemande n'a donc à son service ni unité territoriale, ni unité religieuse, ni unité de tendances politiques. Est-elle tout au moins favorisée, en son effort d'expansion, par l'unité sociale? Non, et c'est le fait qui inspire à M. Paul Rohrbach les plus vives inquiétudes. Il ne croit pas être paradoxal en affirmant que, victimes de la vieille tradition particulariste, les Allemands ne possèdent ni l'intelligence ni le goût des entreprises tentées « en commun ». En comparant Germains et Romains, Tacite avait déjà signalé leur faiblesse originelle. Dans l'Allemagne actuelle, l'Idée nationale est constamment sacrifiée aux préjugés et aux intérêts de classe ou de caste. Ici

encore, l'infériorité à l'égard des nations voisines est accablante. Les sphères dites « cultivées » ignorent le peuple. Immoral par définition, le système de l'impôt prussien favorise les privilèges de classe et consacre cette satisfaction mesquine qu'éprouve le citoyen riche à faire peser sur autrui une partie des charges qui lui incombent. On exalte à l'excès, en Prusse, la soumission servile aux autorités établies. On ignore trop la vertu intrinsèque du socialisme, sa critique des distinctions sociales. L'Allemagne produit de puissants génies individuels et de merveilleux effets de masse; mais ses institutions ne laissent aucune place au groupement spontané d'individus libres s'organisant eux-mêmes. Les églises ne font rien pour enrayer le mal et régénérer la société allemande. Le catholicisme, capable sans doute d'un certain effort démocratique, ne peut l'orienter dans le sens national. Quant au protestantisme conservateur, il n'invoque que les « dépendances voulues de Dieu ». Le luthéranisme est impuissant à se dégager du servilisme qui lui est inhérent. Il reste une religion de princes et de classes. Seul le libéralisme protestant, héritier de la vraie liberté de conscience et du kantisme, pourrait accomplir l'œuvre de purification sociale et préparer ainsi la nation à sa mission.

Toutes ces lacunes se résument en une seule : la faiblesse du sentiment national. Si l'Allemand a le sens de la communauté, c'est uniquement dans le cadre restreint de sa province, de sa ville, de sa profession ou de sa caste. Il ne l'a pas à l'étranger. C'est en pensant aux souvenirs de 1870-1871, non à l'avenir de l'Allemagne, qu'il se fait un esprit « national ». C'est à ce défaut d'esprit national que l'Allemagne doit sa mauvaise réputation. On la traite partout de nation réactionnaire. Partout l'Allemand se fait détester; on lui préfère le Français et l'Anglais. Les peuples asiatiques, en particulier, ne connaissent de l'Allemagne que ses victoires récentes, son essor industriel et commercial. Est-ce là le vrai moyen de faire des conquêtes morales? Le monde n'est-il pas soumis à un processus universel de démocratisation qui vient d'atteindre l'Asie par la Turquie, la Perse et la Chine? C'est une vue de génie qui inspirait à Bismarck l'idée de donner à l'Allemagne le suffrage universel, à seule fin d'augmenter son prestige au dehors. Il est vrai que, considérée en sa totalité, elle n'est

pas le pays réactionnaire que l'on croit; mais pourquoi maintenir à toute force les institutions qui confirment un préjugé que la presse étrangère, grâce à la confusion perfide entre Prusse et Allemagne, exploite à son gré? Seule une politique mondiale serait capable de rajeunir les cadres sociaux vieillis. C'est devant la fin supérieure qu'elle propose à l'activité nationale que s'effaceront progressivement les différences de confessions, de partis et de classes. Car le véritable esprit allemand, ajoute non sans profondeur M. Rohrbach, est libéral de tendance et sait voir que toute réalité consciente d'elle-même a droit à l'existence. L'Allemagne a connu, au commencement du XIXe siècle, ce grand libéralisme théorique qui, appliqué aux problèmes actuels, ferait d'elle la nation mondiale par excellence.

Car le défaut de sentiment national et d'esprit libéral compromet ou rend inutiles les vertus essentielles du peuple allemand : son énergie vitale, qui explique l'accroissement de population, sa capacité de travail, sa haute idée du devoir. On sait quelle valeur technique possède en ce moment le travail allemand. Il serait seulement nécessaire que la technique allemande, imitant les modèles français, gagnât en finesse et en qualité. N'oublions pas la science et l'armée! Que ne pourrait entreprendre l'Allemagne, avec sa technique, sa science et son armée! Mais à quoi bon ces trois organismes, s'ils ne sont pas au service de l'Idée nationale? Mieux dirigés, ils mettraient l'Allemagne au niveau de l'Angleterre et des États-Unis. L'école devra donc éclairer le patriotisme allemand sur les véritables destinées de la nation, détourner des victoires remportées sur la France l'attention obstinée des élèves, montrer aux générations nouvelles que ces succès n'ont aucun sens s'ils n'inaugurent pas une politique d'intense rayonnement. Les qualités nationales se dissolvent dans l'atmosphère viciée des luttes de partis, de confessions et de classes. Elles deviennent, en ce cadre étriqué, raideur, pédantisme et égoïsme; elles s'absorbent en cette « Schneidigkeit » prussienne qui rend l'Allemand partout haïssable.

Mais il ne faut pas désespérer. De récents événements, comme la guerre sud-africaine et la guerre russo-japonaise, ont fait naître de légitimes espoirs et secoué l'opinion publique.

Ceux qui comprennent la mission mondiale de l'Allemagne ont le devoir de répandre la lumière du nouvel Évangile. La nation ne doit pas ignorer les dangers qui la menacent; elle ne doit pas se laisser refouler au second plan. L'Empereur donne un illustre exemple et c'est vers lui qu'il faut lever les yeux; rarement, au cours de l'histoire universelle, la destinée d'une grande nation s'est si nettement incarnée en la personne de son chef. Le prince Henri le seconde merveilleusement. Tourné vers l'avenir, ce couple de frères symbolise l'Allemagne de demain. Si l'Empereur commet parfois des incartades compromettantes, que l'opinion publique, sans perdre de vue ce que lui doit l'Allemagne, ne craigne pas de lui montrer sa désapprobation!

*
* *

C'est pour contribuer à cette œuvre d'éducation nationale que M. Paul Rohrbach écrit sans trêve sur les colonies et sur les zones d'influence que doit se réserver l'Allemagne.

Si la colonisation sert l'Idée nationale, ce n'est pas par le seul profit matériel. Pourquoi M. Rathenau voulait-il faire de l'Afrique orientale allemande une colonie purement commerciale, non une colonie d'établissement destinée à former en Afrique un premier noyau solide et cohérent de civilisation allemande? Plus il y aura de colons allemands dans l'Afrique du Sud, mieux cela vaudra. Travaillez à constituer des domaines coloniaux capables d'existence indépendante, mais liés à la mère-patrie par la chair et le sang! Imitez l'exemple anglais. Vous vous plaignez de l'américanisation des émigrants allemands et vous négligez l'occasion de créer en Afrique une Allemagne « transmaritime ». Ce succès serait bien supérieur à tous les succès réunis des entreprises commerciales, des banques et des industries allemandes en cent pays divers. Mais ne pratiquez pas l'immigration coloniale en masse. Toute œuvre solide se fait par une lente croissance. Sans égard aux dépenses, envoyez 100 000 Allemands en Afrique occidentale et autant en Afrique orientale. Ces deux colonies peuvent les recevoir. Et que partout le nègre fasse place ou se subordonne à l'Allemand.

M. Paul Rohrbach est l'ennemi juré de tout négrophilisme. Il a étudié à fond la politique indigène des autres nations européennes en Afrique et il aboutit à cette conclusion que le système boer est le seul applicable dans l'Afrique du Sud. L'éthiopisme y prépare de sanglants conflits entre noirs et blancs et la révolte de 1904 a été l'une de ses premières conséquences. Le négrophilisme anglais accentue la crise. Tout acte d'humanitarisme à l'égard du nègre équivaut à une cruauté à l'égard du blanc. Il faut imposer aux noirs respect et obéissance. Il est inutile de recourir aux moyens employés en certaines colonies où, pour le profit des administrateurs, l'on exploite l'indigène sans ménagement. La solution moyenne est possible. Que les Allemands suivent donc partout le modèle du Togoland, où une administration à la fois énergique et juste maintient la distance entre blancs et noirs. La race blanche, étant supérieure, a tous les droits sur le travail des noirs. Elle doit mettre au service de la civilisation cette réserve immense de forces qui sommeille dans les millions de nègres africains. Qu'elle organise donc la contrainte au travail, tout en traitant l'indigène avec justice. On exigera de lui plus de labeur qu'il ne lui en faut pour sa maigre satisfaction personnelle. Abandonnés à eux-mêmes, les nègres sont incapables de constituer une civilisation digne de ce nom. Polygames incorrigibles, ils sont aptes à recevoir, non le christianisme, mais l'islamisme qui leur offre le seul idéal moral qu'ils puissent atteindre. C'est au nom de cette théorie que M. Paul Rohrbach attaque la politique indigène de l'Allemagne; il insiste avec vigueur sur les fautes qui ont provoqué la révolte de 1904; il déplore l'influence que le baron de Rechenberg a exercée sur M. Dernburg; il se félicite de l'arrivée au pouvoir de M. de Lindequist. Là où les blancs sont en nombre, les noirs ne doivent participer ni au gouvernement ni à l'administration; l'indigène réclame, non la représentation, mais un traitement équitable.

Comment coloniser? M. Paul Rohrbach applique à la solution du problème la méthode moderne qui détermine les conditions physiques, climatériques et économiques propres à chaque colonie. Il a parcouru toutes les colonies allemandes en char à bœufs, en hamac, à cheval et à pied. Il sait gré aux géogra-

phes allemands de la peine qu'ils se donnent pour renseigner le public et épargner aux futurs colons d'irritantes déceptions. Il étudie la question des chemins de fer, la sécurité des colonies et le maintien des troupes. L'essentiel est, à son sens, la méthode de colonisation. Il est dangereux de peupler une colonie de gens non pourvus de capitaux suffisants. Les émigrants qui ne réussissent pas battent en retraite et excitent l'opinion publique contre les colonies qu'ils comparent à un Moloch dévorant tout ce qu'on lui apporte. M. Paul Rohrbach se félicite que l'on abandonne la petite colonisation, que l'on supprime la limitation des fermes et l'obligation pour le fermier de s'établir sur le terrain qu'il a acheté. Il ne faut pas vouloir augmenter trop vite la population blanche. Le colon doit être riche et possesseur d'une vaste ferme; à ses côtés prendra place la femme allemande qui a pour mission de créer la famille « transmaritime », sous pavillon allemand.

M. Paul Rohrbach revient avec insistance sur la question des sociétés coloniales. Ici encore, de graves erreurs ont été commises. On a trop souvent livré les domaines coloniaux à des sociétés spéculatives sans leur imposer des garanties suffisantes. L'exemple le plus significatif est celui de la « Deutsche Kolonialgesellschaft für S. W. Afrika » au profit de laquelle on a essayé de monopoliser l'exploitation des mines de diamant. Cette tentative a mécontenté les colons. L'opinion publique ignore le bien-fondé de leurs griefs. En accordant d'illégitimes privilèges à la société, la Direction des Colonies, qui voulait sans doute prévenir l'émiettement de l'exploitation, a déçu les colons. A cause de ces privilèges d'énormes revenus iront, non à la colonie, mais au capital allemand; la découverte des diamants profitera plus à ce dernier qu'à la colonie; et celle-ci a besoin d'argent pour l'exploitation agricole. La thèse de M. Paul Rohrbach a prévalu. Le colon a son mot à dire, même s'il n'est pas seul à faire vivre la colonie. Imitez l'exemple anglais et donnez le « self government » aux colons africains : ils seront bientôt mûrs pour cette réforme. L'indépendance administrative des colonies sera, pour l'Allemagne, un gain supérieur à tous les profits commerciaux.

Quel est l'avenir des colonies allemandes? M. Paul Rohrbach constate avec tristesse que l'Allemagne arrive trop tard. Il

ajoute que l'ère des acquisitions n'est cependant pas fermée pour elle; mais c'est en Afrique seulement que cet agrandissement est possible et désirable. Ne prêtons pas à l'Allemagne des intentions absurdes. L'Allemagne veut uniquement un domaine africain cohérent, une grande Afrique allemande, d'où les indigènes ne seront pas exclus. L'Afrique allemande peut contenir 2 millions d'Allemands; cette masse aura infiment plus de valeur que toute fraction correspondante de la population européenne. Elle sera une classe supérieure et possédante, véritable enrichissement pour la nation; composée de ces natures résolues qui ont su passer les mers, elle sera un organe indispensable de l'activité nationale; plus libre à l'égard des préjugés sociaux, elle réagira utilement sur la nation-mère et saura civiliser la race noire. Il faut à l'Allemagne des juristes coloniaux et des fonctionnaires expérimentés. Pourquoi écarter des hauts emplois, au nom de préjugés sociaux, des intelligences et des énergies? Il faut suivre, sur ce point encore, l'exemple anglais.

*
* *

L'Allemagne ne possède pas seulement des colonies. Elle a surtout des zones d'influence à conserver et à étendre contre les nations voisines. Toute sa politique étrangère est maintenant dominée par ce conflit nouveau. Il est intéressant d'étudier les théories de M. Paul Rohrbach antérieures à la guerre des Balkans.

La plus importante de ces zones d'influence est la Turquie d'Europe et d'Asie. Tous les jugements que porte M. Rohrbach sur les relations de l'Allemagne avec les pays voisins sont plus ou moins influencés par cette préoccupation centrale.

Il s'étend avec complaisance sur l'impuissance financière et militaire de la Russie. Depuis la guerre avec le Japon, depuis l'écroulement momentané du rêve asiatique et d'une politique mondiale qui fut toujours impopulaire, la Russie n'est plus au nombre des puissances capables de mener à bonne fin une grande guerre moderne. Elle ne peut trouver son salut que dans une renaissance intellectuelle, morale et

sociale. Elle doit se transformer d'état asiatique en état européen. La cause primitive de son infériorité est l'isolement auquel elle s'est condamnée en restant fidèle à l'église byzantine. Mais, en fait, c'est la question agraire qui se trouve au premier plan. La Russie a voulu devenir une nation capitaliste et industrielle sans modifier la condition de ses paysans; sa modernisation n'a été qu'artificielle. Son système financier se base sur une exportation excessive qui, dans un pays dont les ressources sont plus limitées qu'on ne le croit en général, prive le paysan du nécessaire. Le paysan russe n'a pas d'existence indépendante; il fait partie du « mir », communauté agraire et municipale, masse compacte qui a sur lui un pouvoir absolu. Il ne « porte » pas, il « supporte » la civilisation russe. Il faudrait faire de la classe paysanne la base solide de l'état russe. Tous les partis s'entendent sur cette réforme qui ne s'accomplira que par la dissolution du « mir ». C'est l'argent français qui, après l'alliance, a permis de construire le fragile édifice de la Russie moderne. Quand la Russie aura remplacé le secours de l'or étranger par une réforme intégrale de ses institutions agraires, politiques et scolaires, alors elle sera capable de jeter son épée dans la balance de la politique mondiale. Elle ne compte guère pour l'instant. M. Paul Rohrbach soutient cette thèse en 1911 avec la même vigueur qu'en 1903.

La France est-elle un facteur plus important de la politique internationale? Son alliance avec la Russie n'a qu'une portée européenne, et la défaite russe l'a mise en fort mauvaise posture. Il est vrai qu'après 1871 l'essor colonial de la France a été prodigieux et a compensé en partie la perte de l'Alsace-Lorraine. Onze millions de kilomètres carrés et cinquante millions d'indigènes en trente ans! C'est un résultat sans précédent dans l'histoire coloniale. Mais la dépopulation est là; si le mal continue ses ravages, la France se verra un jour impuissante à entretenir ou à défendre ses colonies; peut-être, dans cinquante ou cent ans, son expansion coloniale n'aura-t-elle été qu'un brillant épisode! M. Rohrbach ne nous dit pas quelle nation pourrait bien capter les colonies françaises! Pour parer à ce danger, la France se met à la remorque de l'impérialisme anglais. M. Delcassé a même tenté de provoquer une guerre de revanche où la France aurait eu l'Angleterre

comme alliée. Mais le gouvernement a vu plus clair que l'imprudent ministre. Il a compris qu'une guerre victorieuse eût mis la France coloniale sous la dépendance absolue de l'Angleterre. Ainsi la France, incapable de poursuivre à elle seule sa politique, se voit obligée de confier sa destinée à la plus conquérante des nations! Toutefois l'Allemagne doit bien se garder de méconnaître la puissance militaire de sa voisine et les difficultés d'une invasion de l'Est français. On dit trop facilement que l'occupation de la France viendrait sûrement compenser la destruction de la flotte allemande par l'Angleterre. Si elle écrasait la France, l'Allemagne sait qu'elle succomberait à son tour sous l'effort d'une coalition européenne; la France doit savoir, de son côté, qu'elle n'arrachera jamais par la force l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. D'ailleurs si cuisante que soit encore la blessure, l'idée de revanche est très en recul depuis la guerre russo-japonaise. L'Allemagne n'a qu'à laisser faire ce peuple, qui se condamne lui-même à la décadence : il ne se maintient que par sa richesse, par les talents vigoureux que lui apporte la démocratisation de sa vie politique et par les souvenirs de 1870-1871; il vit sur son capital; sa production demeure stationnaire et il descend insensiblement vers le deuxième rang.

La France ne peut être dangereuse que comme alliée de l'Angleterre. C'est dire que le véritable danger réside dans les visées de l'impérialisme anglais et que la rivalité anglo-allemande est la seule qui compte à l'heure actuelle.

Le problème italien en fournit une preuve. C'est la perte de Tunis qui a déterminé l'Italie à entrer dans la Triplice. Mais, après l'échec de la tentative abyssinienne, son attention et son effort se sont portés sur l'Albanie et l'Adriatique; de là un conflit avec l'Autriche. La politique balkanique rejette invinciblement l'Italie vers l'Angleterre; l'Italie appelle de ses vœux une liquidation turque contraire aux intérêts vitaux de l'Autriche et de l'Allemagne; Edouard VII a tout fait pour placer l'Italie dans le sillage de l'Angleterre. L'Angleterre tient également dans ses filets l'Espagne et le Portugal. Elle groupe les puissances hostiles à l'Allemagne.

L'impérialisme anglais est le grand modèle à suivre et le grand obstacle à vaincre. Il faut l'imiter pour en triompher.

L'admiration pour la politique mondiale anglaise perce à chaque page de notre auteur. Dépourvu de sens « national », l'Allemand observera l'Anglais qui, en toute contrée du globe, se sent sujet du roi et a présents à l'esprit les intérêts de son pays. Qu'il médite le spectacle merveilleux de ces jeunes nations qui, engendrées par la nation-mère, demeurent sous son égide sans perdre leur indépendance. Corrompu par les préjugés de caste, que l'Allemand note comment l'Anglais sait les subordonner toujours aux fins supérieures de l'expansion mondiale. Car l'Empire britannique est avant tout une puissance morale. C'est une sottise facile que de reprocher à l'Anglais son « arrogance » ; si seulement l'Allemand était aussi « arrogant » que lui ! Ce sont des sacrifices incessants qui ont construit le splendide édifice. N'invoquez pas seulement la situation géographique de l'Angleterre. Ce sont les qualités de race qui ont permis à l'Angleterre d'être, entre 1820 et 1870, la seule nation européenne dont la civilisation rayonnât dans le monde. Ni l'immensité de la tâche ni celle des distances ne l'ont arrêtée. De quoi servira-t-il que le commerce allemand rattrape le commerce anglais, si l'Idée allemande ne dispose pas, comme l'Idée anglaise, d'individus énergiques et conscients? D'origine calviniste, le protestantisme anglais est un facteur de civilisation conquérante infiniment supérieur au luthéranisme allemand.

Le discours prononcé par Lord Curzon le 25 mai 1903 inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de l'impérialisme anglais. Le discours de l'ingénieur Willcock n'a pas eu moins de retentissement : il a posé la grande question de Bagdad. Des ouvriers venus des Indes et de l'Égypte construiraient des canaux et rétabliraient l'ancien système d'irrigation dans la région du Tigre et de l'Euphrate ; la vieille Babylonie et l'ensemble du golfe Persique seraient à la fois un second Pendjab et une seconde Égypte pour l'Angleterre ! C'est le plan d'Édouard VII : l'union de l'Égypte et de l'Inde. L'Empire deviendrait cohérent. Il s'étendrait de l'Afrique, par l'Arabie, la Mésopotamie, la Perse méridionale, l'Afghanistan, l'Inde et la route de Malacca, jusqu'à l'Australie ; l'Océan Indien serait anglais. C'est pour réaliser ce rêve qu'Édouard VII, renonçant à la politique du « splendide isolement », a fondé un nouveau

système d'alliances. L'affaire de Fachoda avait remis la France à sa place; l'entente cordiale l'a inféodée à la cause de l'Angleterre. Vaincue par le Japon qui fut, après le traité anglo-japonais de 1902, le soldat de l'Angleterre en Asie, la Russie a renoncé à la Perse méridionale. Et à Reval, le 9 juin 1908, qu'ont projeté l'Angleterre et la Russie, sinon une liquidation de la Turquie conforme à leurs intérêts? L'Angleterre eût obtenu l'Arabie, la Mésopotamie, la Perse méridionale, et la Russie eût acquis l'Arménie, le Kurdistan et le nord de la Perse. La révolution turque a détruit ces espérances.

Du reste l'Allemagne veillait. Elle est l'irréductible obstacle que l'Angleterre trouvera toujours devant elle quand elle voudra exécuter ce plan. Mais l'Angleterre exagère l'hostilité de l'Allemagne à son égard; la presse allemande, il faut le dire, a tout fait pour éveiller et entretenir les soupçons anglais; en réalité l'Allemagne ne songe pas à « supplanter » l'Angleterre. La rivalité entre les deux nations est un fait qu'il faut accepter et expliquer par l'histoire. Il faut savoir ce que l'Autriche et l'Allemagne eussent perdu si le projet de Reval eût abouti : tout leur avenir mondial était un jeu. La politique la plus nette que puisse suivre l'Allemagne en ce moment, c'est de consolider l'unité de la monarchie austro-hongroise et de favoriser son mouvement naturel vers le sud-est. Or l'aristocratie hongroise fait obstacle à cette unité; les Magyars sont le verrou qui barre l'Orient à l'Autriche-Hongrie. Seule l'extension du suffrage universel aux deux moitiés de la monarchie pourrait lever la difficulté; car le peuple ne veut pas d'une séparation. L'Allemagne doit donc appuyer de toutes ses forces la politique balkanique de l'Autriche menacée par la Russie et l'Italie. Mais le véritable terrain d'action, pour les deux nations amies, c'est la Turquie; travailler à maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman, c'est, pour l'Allemagne, assurer l'avenir. Ici se manifeste toute la gravité du conflit avec l'Angleterre qui voudrait liquider la Turquie à son profit. C'est dans cet espoir qu'elle a favorisé la révolution des Jeunes-Turcs qu'elle a excités contre l'Autriche après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Mais ceux-ci se sont ravisés et l'Allemagne a su se conserver leur sympathie.

L'Allemagne s'opposera à un démembrement de la Turquie

d'Asie qui donnerait la Mésopotamie à l'Angleterre, l'Arménie à la Russie, la Syrie à la France et la Tripolitaine à l'Italie. Elle veut avoir sa sphère d'influence dans ce merveilleux pays du Tigre et de l'Euphrate auquel chemins de fer et canaux restitueront un jour son antique vitalité. Elle ne veut pas un pouce de territoire. En exigeant simplement l'intégrité de l'Empire ottoman et le régime de la porte ouverte, elle entend s'y réserver une provision de matières premières et des débouchés pour son industrie, y faire pénétrer sa culture et sa science par ses écoles et stations médicales. Elle opposera le chemin de fer turco-allemand, qui unira, par Alep, Bagdad et Constantinople, au projet anglais d'une ligne qui irait, par Bagdad et Palmyre, du Golfe Persique jusque vers l'Égypte. De là l'insigne importance, pour l'Allemagne, d'une Turquie reconstituée : plus la Turquie sera forte, plus l'Angleterre aura de peine à fermer le cercle de sa domination mondiale. La sympathie allemande va, non aux Vieux-Turcs qui représentent les forces centrifuges, mais aux Jeunes-Turcs qui veulent l'unité nationale. C'est pourquoi la reculade de la Russie, lors de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, est l'un des événements les plus considérables de ces dernières années. Elle a mis en évidence le point faible de la politique d'Édouard VII : l'impuissance momentanée de la Russie. Édouard VII ayant disparu sans être remplacé, l'Allemagne, pourvue d'une flotte puissante, a tout lieu d'espérer.

La rivalité anglo-allemande ne doit pas dégénérer fatalement en conflit aigu. Les deux nations peuvent avoir de bons rapports. L'essentiel est d'admettre l'égalité de leurs droits à une politique mondiale. L'Allemagne ne songe ni à attaquer l'Angleterre, ni même à construire une flotte aussi forte que la flotte anglaise ; elle veut simplement construire assez de navires pour se faire craindre de l'Angleterre. La création des dreadnoughts, en renouvelant d'un coup les conditions de la rivalité, a singulièrement facilité son effort maritime. Que lui importe le Maroc ! Elle porte toute son attention sur la fortification d'Helgoland, l'achèvement du canal du nord-est, le chemin de fer de Bagdad et l'extension de son influence en Turquie. A elle de faire comprendre aux Jeunes-Turcs que le succès de leurs réformes est lié à l'expansion de l'Idée allemande et que

seule l'Allemagne peut les défendre contre les projets anglais. Qu'elle transplante en Turquie sa langue, sa science, toutes les valeurs positives de la culture germanique. Il faut que « toute » l'Allemagne le veuille.

D'autres sphères d'influence peuvent s'ouvrir en Chine et en Amérique.

M. Rohrbach a beaucoup étudié le problème chinois. Le résultat le plus important de la guerre russo-japonaise est, à son avis, non la victoire du Japon, mais la répercussion de cette victoire en Chine. Tout l'héritage traditionnel de la Chine a été remis en question : saura-t-elle rattacher les valeurs nouvelles aux valeurs anciennes et assurer la continuité organique de son développement? L'Allemagne peut jouer un rôle capital dans cette œuvre de rénovation. Le commerce allemand en Chine est plus considérable encore que ne le montrent les statistiques; il s'agit de lui donner un esprit plus national. Mais le problème essentiel est celui de l'école chinoise; l'Allemagne doit entrer en concurrence avec l'Angleterre et l'Amérique qui accomplissent en Chine un prodigieux labeur pédagogique. Il faut que le Chinois tourne les yeux vers l'Allemagne et comprenne que ses institutions politiques et sociales sont celles qu'il s'assimilera le plus aisément. On utilisera tous les moyens : l'école sino-allemande, le séjour de jeunes Chinois dans les universités allemandes, les ouvrages de pédagogie, la littérature et les traductions. La théologie libérale allemande devra s'ouvrir aux rêves d'avenir et aborder le problème des missions. La Chine recevra la civilisation occidentale par l'intermédiaire, non seulement des Anglo-Saxons, mais aussi des Allemands. Hélas, que sait-on de la Chine en Allemagne?

Le problème américain n'est pas moins important. Il ne peut y avoir, entre les États-Unis et l'Allemagne, aucune cause de conflit : l'Allemagne accepte la doctrine de Monroë, qui est affaire de politique intérieure; quant à la politique étrangère des États-Unis, elle favorise l'effort allemand dans la mesure où elle contrecarre les projets anglais. Le danger américain existe pour l'Angleterre, en Australie surtout, où l'on a vu de fort mauvais œil le traité anglo-japonais; si les Américains l'emportent sur le Japon pour la domination du Pacifique,

l'Angleterre sera menacée en Chine. Mais il reste vrai que l'émigration allemande aux États-Unis reste perdue pour l'Allemagne. C'est seulement dans l'Amérique du Sud qu'elle peut se créer une sphère d'influence réelle et cohérente. Les 300 000 Allemands qui s'y trouvent devraient devenir un million. Il faudrait, par une active propagande, favoriser l'émigration allemande et la diriger vers le Brésil, l'Uruguay, le Paraguay et la République argentine. L'Amérique du Sud peut avoir, pour le commerce d'exportation, une importance de premier ordre.

*
* *

Tel est, en ses grandes lignes, le tableau d'ensemble que, vers 1911, construit M. Rohrbach. Il n'admet pas les conclusions de Harry Johnston qui, en 1903, estimait que l'Allemagne était condamnée à choisir entre les trois voies suivantes : 1° une guerre de conquête contre l'Angleterre ayant pour enjeu l'Australie et l'Afrique du Sud; 2° la conquête de l'est et du sud de l'Amérique latine; 3° l'union avec les Allemands d'Autriche-Hongrie pour s'emparer de l'Anatolie et de la Mésopotamie. L'Allemagne, répond M. Rohrbach, n'a aucune idée de conquêtes pareilles; elle ne peut songer à se créer, en dehors de l'Afrique, des colonies d'émigration. Mais pourquoi ne pas se procurer les avantages que confèrent à l'Angleterre des colonies de ce genre? L'Allemagne peut agrandir ses sphères d'influence et son commerce mondial en des régions qui appartiennent à d'autres; elle peut par la culture allemande moderniser l'Orient turc et la Chine. Une politique étrangère bien conduite, soutenue par des initiatives individuelles, doit assurer à l'Allemagne une grandiose expansion mondiale.

Il reste vrai toutefois qu'elle n'a pas, comme les nations rivales, de plan concret et précis. L'Angleterre veut réunir ses possessions africaines et ses possessions asiatiques; la Russie a devant elle le rêve oriental; la France travaille à consolider son empire de l'Afrique du Nord; les États-Unis convoitent l'hégémonie sur les deux Amériques. Mais n'est-ce pas une raison pour que l'Allemagne se constitue un trésor

d'énergie nationale en vue du jour où elle trouvera ce but précis et où d'autres nations voudront l'empêcher de le réaliser? Le monde doit recevoir son empreinte de l'Allemagne, et non pas seulement de l'Angleterre et de la France; que l'Angleterre sache tolérer auprès d'elle une puissance dont la concurrence est loyale. Si l'Allemagne réussit à se créer en Turquie une vaste sphère d'influence, sa situation dans le monde est assurée.

En 1912 éclate la guerre des Balkans et c'est, en 1913, la défaite turque définitive.

M. Rohrbach se trouvait à ce moment dans le centre de l'Afrique. A son retour, tout est changé. Il décrit alors, en juin 1913, l'état nouveau de l'Europe. Le contraste avec le tableau précédent est suggestif.

Il ne considère plus la Russie comme incapable de jeter son épée dans la balance de la politique mondiale. Elle est au contraire, selon lui, une redoutable menace pour la sécurité de l'Allemagne et pour la paix européenne. Il est vrai que la Russie bureaucratique, hostile aux idées de guerre, se conforme aux vues pacifiques de Nicolas II, et que la Russie moscovite, uniquement préoccupée de protéger et de répandre l'orthodoxie, ne combattra jamais l'influence allemande qu'à Constantinople. Mais il est une troisième Russie, la Russie panslaviste, résolue à intimider la Russie bureaucratique et à utiliser la Russie moscovite. A l'égard de l'Autriche et de l'Allemagne, elle est plus agressive qu'en 1909-1910; elle reprend la thèse de la trahison allemande au Congrès de Berlin; elle attire à elle les milieux cultivés. Que l'Allemagne prenne garde et conserve ses capitaux. Qu'elle laisse la France alimenter de son argent la Russie besogneuse!

Les rapports anglo-allemands se sont améliorés. M. Rohrbach le constate avec satisfaction. L'Angleterre craint deux dangers : la flotte allemande, et le protectorat de la Russie sur les Balkans. Mais l'Angleterre a-t-elle renoncé à l'idée de démembrer à son profit la Turquie d'Asie? Ce conflit latent doit-il être perdu de vue? Les possibilités d'accord momentané sont toutefois nombreuses. L'Allemagne n'entend pas enregistrer passivement toute extension de l'Empire britan-

nique; pourquoi le principe des compensations n'aurait-il pas un effet rétroactif? La France n'a-t-elle pas reçu au Maroc un dédommagement pour la perte de l'Égypte? C'est ici que la question persane prend toute son ampleur; l'Allemagne ne permettra pas que la Perse soit rayée du nombre des États indépendants, dépecée entre la Russie et l'Angleterre, sans réclamer une compensation; il lui faut l'équivalent de la Perse. Elle n'aura de bons rapports qu'avec une Angleterre décidée à maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman et à consentir le dédommagement demandé.

C'est en Afrique que l'Allemagne désire obtenir cette compensation. Les territoires qu'elle y possède ne peuvent, malgré leur valeur intrinsèque, lui suffire. Seul un agrandissement du domaine colonial favorisera l'éveil et l'essor de l'esprit « mondial »; seule l'entente avec l'Angleterre peut faire de l'Allemagne une grande puissance coloniale. L'on peut espérer que désormais l'Angleterre comprendra de mieux en mieux que l'Allemagne a « naturellement » besoin de colonies et de sphères d'influence.

Le problème turc reste d'ailleurs au premier plan. Terrible a été la déception causée en Allemagne par la défaite turque qui peut singulièrement faciliter le démembrement de la Turquie d'Asie par la Triple-Entente. La Triplice veillera donc jalousement sur la Turquie d'Asie. Les peuples anglo-saxons ont devant eux un magnifique avenir; la Russie est certaine de devenir un jour une nation mondiale de premier ordre: l'Australie, le Canada et la Chine ont de légitimes espérances. Mais quel rôle sera départi à l'Allemagne? Que deviendra-t-elle si on lui ôte cette admirable sphère d'influence que peut être la Turquie d'Asie? L'Angleterre, la Russie et la France ont, pendant ces trente dernières années, remporté des succès suffisants. Si l'Allemagne voit démembrer la Turquie d'Asie ou n'obtient pas les compensations désirées, que les portes du temple de Janus s'ouvrent!

***

Un commentaire détaillé de ce vaste tableau d'avenir dépasserait les limites de ce simple exposé. Notre but était unique-

ment de présenter en ordre et en raccourci les idées directrices d'un écrivain politique en relations étroites avec certains milieux financiers berlinois, très écouté dans les milieux officiels et dont les ouvrages touffus sont médités par un nombreux public. Le 1er février dernier, dans un article du *Courrier de la Bourse*, il reprenait ses thèses essentielles. Une fois de plus, il exprimait son scepticisme sur l'avenir colonial de la France. Une fois de plus, il montrait que l'Allemagne veut affirmer ses prétentions en face de la Russie, des États-Unis et surtout de l'Angleterre. Il parlait encore de cet accord qu'elle doit conclure avec cette dernière puissance en Orient et en Afrique. Les relations entre l'Allemagne et l'Angleterre sont ainsi au centre même de sa construction et c'est là un signe des temps. Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'Allemagne, préoccupée d'intensifier son énergie nationale et de provoquer les initiatives individuelles, se tourne vers l'Angleterre comme vers le modèle à suivre. Ce n'est pas la première fois qu'elle mesure, avec mélancolie, la différence entre une civilisation faite par le luthéranisme et une civilisation imprégnée d'esprit calviniste et conquérant. Les négociations actuellement en cours ne démontrent-elles pas, avec une entière évidence, que M. Paul Rohrbach connaît à fond et expose avec objectivité les projets véritables de l'Allemagne? Et le discours que vient de prononcer, le 8 décembre dernier, M. de Bethmann-Hollweg ne pourrait-il pas servir à notre article de commentaire et d'explication? Notre ambition sera satisfaite si ce simple exposé systématique des idées de M. Paul Rohrbach peut, en quelque mesure, aider le lecteur à s'orienter dans le dédale des événements multiples et pressés que, sous forme fragmentaire, lui présente le journal de chaque jour.

EDMOND VERMEIL

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LES AMOURS PERDUES

I

15 octobre 1910

Quand je m'éveille, le premier objet qu'atteigne mon regard, c'est un étui de cuir noir ouvert sur la commode qui fait face à mon lit. Il contient deux revolvers en acier bruni, de fabrication anglaise, de forme un peu lourde. Ils sont chargés tous deux. Leur présence à portée de ma main est une sécurité pour moi, une sauvegarde.

Si j'avais toute ma tranquillité d'esprit, peut-être discuterais-je aussi bien qu'un autre le droit dont dispose un homme de vivre ou de mourir à son gré, et j'inclinerais, je pense, à conclure que ce droit, il ne le possède point. Mais il m'est impossible de raisonner sur ce problème, car à force d'être examiné, il a fini par lasser ma curiosité à son égard. Je considère en quelque sorte mon suicide comme un fait accompli, qui n'est plus soumis qu'à des lois de temps inutiles à débattre. Moralement, je n'ai plus à juger aucun des intérêts qui attachent les êtres à cette terre éphémère. Philosophiquement, je suis un mort, qui, par un singulier privilège, aurait encore droit de porter un jugement sur soi-même et sur les circonstances de sa vie.

Me voici donc seul, aussi seul qu'un Pharaon au centre de son hypogée, et voici défiler mes souvenirs. Assemblée silen-

cieuse et condoléante, ils m'accompagneront jusqu'à mon heure dernière. Je les regarde, je les écoute. Ainsi groupés, ils portent ma vie entière, comme plusieurs hommes d'armes feraient un cadavre. Et de même que Henri III penché sur le corps du duc de Guise, je suis tenté de dire : « Je le croyais plus grand! » Tant d'angoisses et tant de plaisirs, cette fièvre et cette impatience, et un si furieux désir d'aimer, et une telle ardeur à connaître et à jouir, et ces chutes, et ces triomphes, c'est donc cela seulement : un petit tas de jours gris, uniformes, à peine traversés, de-ci, de-là, par des éclairs de lumière, par ces sillages dorés que laissent traîner derrière elles nos belles émotions! Il me semble soupeser une poignée de cendres alors que je faisais effort comme pour soulever des joyaux...

J'ai lutté longtemps, guetté à l'horizon le radeau qui me sauverait. Mais je cède à l'indifférence qui m'engourdit, venant à moi de toutes parts. Je n'ai rien pu conserver de ce qui faisait mon bonheur à vivre; qu'embarquerai-je sur ce radeau, sinon une carcasse désorganisée? Ce n'est pas un homme, du nom de Gilbert Vettury, que j'eusse aimé à arracher du gouffre, mais l'idée assez noble que je me formais de cet être-là, dans mes moments d'exaltation. Et maintenant j'ai subi trop de déboires et je suis trop meurtri pour m'exalter à nouveau. Je ne saurais imaginer que l'on puisse vivre sans joie, sans ressentir à toute minute ce sentiment de délivrance que Gœthe voulait synonyme de poésie.

En attendant le matin final, j'écris par désœuvrement mes dernières pensées, mes dernières impressions sur ce monde mystérieux où je me demande toujours ce que je suis venu faire. C'est presque une confession générale que je vais tracer ici. On ne porte pas sans danger un tel passé catholique, et, puisque mon scepticisme actuel et l'acte que je vais commettre me défendent de faire à un prêtre l'aveu de mes péchés, c'est pour mon agrément personnel que je contenterai ma curiosité.

16 octobre.

Il me faut d'abord avouer que nul pessimisme philosophique ne corrompt ma pensée. J'aime la vie autant que peut l'aimer un homme, et si j'ai formé le dessein de la quitter, ce n'est

point par dégoût de ce qu'elle m'a donné. L'existence m'est devenue impossible justement parce qu'il faut pour jouir d'elle des conditions morales et matérielles que je ne retrouve plus. Et peut-être est-il trop tard maintenant pour que je me plie à des circonstances nouvelles.

Car, tant que je l'ai pu, j'ai porté en moi l'amour de la vie. Je l'ai aimée, cette vie, jusqu'en sa bassesse, ou plutôt, cette bassesse, je ne l'ai jamais vue. Je m'arrêtais parfois dans mon élan, et me tenais immobile, et j'entendais ma propre vibration, analogue à celle que fait la corde d'un instrument qui vient de se taire. Et je me disais : « Je vis. Ceci est bien. Ce que j'aime en moi, ce n'est pas moi-même, c'est l'image que je porte du monde, image fraîche, luisante, neuve, image aussi nettoyée que si les eaux du déluge venaient à peine de s'évaporer au soleil. » Pourtant j'ai souffert aussi, mais ce ne fut jamais de ce faux esprit métaphysique qui vicie le spectacle de l'univers en plaçant devant toute émotion le solennel « Pourquoi? » qui l'isole et qui la contraint.

La terre... Oui, j'ai follement adoré la terre, je me suis passionné pour cet habitacle de boue, pour ce cimetière gigantesque où le souvenir, le poids, la masse de milliards de morts mesure si étroitement la place aux pauvres vivants!

Je songe à une guinguette de banlieue où je m'arrêtai, un soir de la mi-automne. Pauvre paysage lépreux et laid, un terrain vague s'étendait alentour. Des rétameurs de casseroles campaient en plein vent. Des lambeaux d'affiches déchirées, des chiffons traînaient à terre. Une fillette maigre et vicieuse m'accompagnait, qui me séduisait par sa canaillerie même et son rire au verjus. Les lattes entre-croisées d'un treillage vert cachaient mal la nudité de l'endroit. Et soudain, un orgue de Barbarie vint jouer devant nous. Poussif, criard, il célébra la beauté des sentiments vulgaires, des sites étriqués, des choses déchues; sa morne ritournelle mettait dans mon cœur un singulier besoin de pleurer et le mépris de toute dignité conventionnelle. Je me sentis humble et misérable. Je cessai de voir en moi un idéaliste voué au triomphe et j'acceptai mon humanité simple et nue.

Je compris que je préférerais à l'éternité elle-même le contact frissonnant de ma pauvre compagne innocemment cynique, et

telle table poissée, et telle cantilène de faubourg, et jusqu'à toi, terrain dépouillé et mis à vif, tout en bosselures et en ossements... Peut-être n'aime-t-on pas la vie tant qu'on n'a pas pris plaisir à descendre l'escalier dérobé qui conduit à ce tas de décombres.

Et voici maintenant qu'à cette misérable estampe de magnifiques images se superposent. O cœur défaillant, rappelle-toi ces conversations, la nuit, dans un jardin humide et sans bruit, aux verdures étincelantes et ténébreuses, où parfois un magnolia semblait un reflet oublié par la lune; ces lectures faites à haute voix des plus riches œuvres humaines; la dernière rose cueillie, l'an passé; certain crépuscule éclatant qui descendait sur la mer, cependant qu'une sœur bien-aimée jouait le finale du *Crépuscule des Dieux*, — rappelle-toi ceci surtout : le premier baiser de Monique!

Mais tout cela est passé, et je dois envisager aujourd'hui le présent d'un œil calme, puisque je n'ai pas d'avenir.

Tout homme en a un. Le vieillard le plus décrépit ne vit que dans l'attente de ce que demain lui apportera. Moi seul, ainsi qu'un condamné à mort, je n'ai plus rien à espérer. Et cependant, si j'étais absolument sincère, ne verrais-je pas en moi-même, tout au fond de moi-même, une dernière lueur de confiance dans le dieu inconnu? Suis-je absolument sûr qu'il ne rentrera pas dans ma vie, avec tout son printemps?

Mais à quoi bon garder par devers soi ce débris d'illusion? Ce n'est pas l'attente secrète de quelque chose qui ne se réalisera jamais qui modifiera ma décision. Ou plutôt je n'ai rien décidé, tout s'est fait en dehors de moi, et si mon existence se détruit, c'est, pour ainsi dire, par elle-même et sous l'unique influence des événements de ces derniers mois.

17 octobre.

... J'ai fermé les yeux. Je vois du fond de ma mémoire monter un visage de femme, je reconnais cet ovale un peu allongé que termine un menton aigu, je suis le modelé des joues, la douceur de leurs contours; la peau qui les habille semble très légèrement usée : elle n'a plus l'éclat, l'inaltérabilité de la jeunesse. La vie a passé par ici. Si je me penchais,

je verrais des rides au coin de la paupière, et, au-dessous, un cerne bleu. Les cheveux sont bruns, légers, par endroits presque roux. Cette bouche, d'un dessin sinueux, molle, voluptueuse, combien de fois l'ai-je touchée de mes lèvres? Ces grands yeux clairs, que de minutes j'ai perdues à scruter leur mystère! L'image grandit, je retrouve les épaules tombantes, les petits seins durs, le dessin de lyre formé par les hanches, et ces jambes sveltes, fines, fuyantes même au repos, ces jambes de Diane chasseresse, qui avaient la couleur de l'ivoire...

Quelques traits réunis par le hasard autour d'une âme secrète et riche, des membres souples, un regard, un sourire, c'est peu de chose. Je ne sais : c'est ce que j'ai le plus aimé au monde!

Et voici qu'un souvenir se précise. C'est un soir de septembre. Il fait doux. Vivre semble une volupté continue. Il n'y a sur terre que bonheur, que réjouissance, que béatitude. La lagune est d'or vert, glacée par des îlots d'herbes marines que le crépuscule fait bleues. Une ligne violette souligne les monts Euganéens, et au-dessus, le ciel va s'adoucissant, si pur, si tranquille, que la première étoile parue semble avec sa vibration l'ébranler tout entier.

Nous nous promenons, Monique et moi, dans un jardin mouillé. Les thuyas sans épaisseur se découpent le long du sentier. Un cyprès très haut semble un long sac noir d'où l'on va dérouler par bandelettes fines la nuit qui noiera tout cela. Un gros dôme d'église est tombé au-dessus des arbres comme l'œuf de l'oiseau Rock. L'esprit de métamorphose est en moi, qui divinise ce coin de terre, appelle les puissances secrètes et leur donne pour habitations le jardin plat et silencieux, l'allée nue qui surplombe le bord de l'eau et cette lagune où passe une voile. Est-ce du paysage que se dégage une telle ivresse, ou de la femme songeuse et souple qui m'accompagne, ou du foyer qui est en mon cœur et qui colore de ses flammes tout ce que j'aperçois?

Nous nous sommes assis sur un banc de bois, dans un pavillon ouvert. J'ai la sensation que Monique, qui apporte dans l'expression de son amour tant de réserve, est aujourd'hui plus tendre qu'elle n'a coutume d'être. Elle guette, de ses yeux

qui se voilent un peu, une péotte qui passe, rayant avec effort cette eau lourde, si lumineuse qu'on la dirait d'une matière autre, moins fluide et comme chargée d'or.

Soudain, elle me prend la main :

— J'ai dû être bien souvent insupportable pour vous, mon pauvre ami? Oui, oui, — continue-t-elle, cependant que je proteste. — Je m'en rends compte maintenant. Et vous avez tout supporté de moi!

— Parce que je vous aime vraiment, parce que je vous aime telle que vous êtes et non telle que mon cerveau vous a imaginée.

— J'ai été cruelle avec vous, perfide, indifférente même. Rien n'est plus absurde que de s'attacher à moi. Et pourtant, je vous ai aimé autant que cela est en mon pouvoir. Mais voyez-vous, les grandes passions... Je ne me suis jamais donnée entièrement, corps et âme. Mon corps, oui, mais mon âme...

— C'était elle pourtant que je voulais.

Monique se lève, avec un éclat de rire bizarre :

— Ne vous plaignez pas, mon Gilbert. Vous avez eu le meilleur de moi : mon amour du plaisir et ma confiance. Je vous ai bien rarement traité en ennemi : c'est très rare quand on s'aime... Et vous, vous avez été l'amant le plus délicieux qui se puisse rencontrer...

Le ciel est d'or rose, l'eau se violace. Nous demeurons immobiles. Un bonheur engourdi, peu à peu, nous pénètre. Est-ce la mort, est-ce la vie, cette contemplation sereine et presque détachée du monde, cette contemplation d'un gouffre de feu reflété par un désert incandescent?

Soudain, tout proche de nous, l'église du Rédempteur met ses cloches en branle, et nous sommes enveloppés par ces retentissantes vibrations qui se prolongent et s'accumulent, si pleines et d'un son si gonflé qu'elles emplissent l'air, l'empêchent de circuler autour de nous, et, pour ainsi dire, le coagulent.

Et au milieu de ce religieux vacarme, Monique laisse tomber cette phrase que j'ai cru rêver alors et que je sais aujourd'hui qu'elle a dite :

— Pensez-vous, Gilbert, que Luigi Lucciolli soit aussi charmant que vous?

... Non, n'est-ce pas? Monique ne m'a pas dit cette phrase, elle ne pouvait pas me la dire!

Mais trois ans et deux mois ont passé depuis ce soir-là et je n'ai jamais revu Monique Rosavenda.

20 octobre.

Depuis ma jeunesse, ce qui m'accompagne au cours de la vie, c'est une persistante sensation d'exil. Elle est naturelle, puisque je suis né à Paris et qu'à cinq ans à peine, mon père quittait cette ville pour toujours et nous emmenait à Venise, ma mère, ma sœur et moi. Rien n'est plus dangereux pour un enfant que de changer de décor et de modifier ses habitudes. On en garde longtemps quelque chose de surpris et d'incertain; on apprend, avant même que d'y avoir réfléchi, qu'il y a dans les conditions de l'existence une part redoutable d'insécurité.

Mon adolescence s'est donc passée tout entière dans une ville non seulement italienne, mais étrangère aux conditions normales parmi lesquelles les hommes ont coutume de se développer, une ville en quelque sorte isolée du monde et obéissant à des lois morales et physiques qui ne sont point celles des autres cités. Comme s'il était besoin de plus encore pour me rendre différent des humains, mon père, qui avait fini par les haïr, ne voulut point me voir suivre les cours d'un collège et tint à faire mon instruction. Je ne dirai point que je fus élevé comme un prince, car aujourd'hui, les princes sont élevés de la même façon que les bourgeois, mais comme l'aurait pu être un petit prince d'avant la Révolution. Je devais être riche, une telle formation pouvait n'avoir aucun danger. Pourtant, il est redoutable de demeurer seul; le goût que l'on prend de la solitude est funeste. Il semble que dans l'éducation telle qu'elle s'entend aujourd'hui, il se fasse, entre des enfants de différente nature, un échange qui leur est profitable; ils se nivellent et se ressemblent, ils sont en quelque sorte monnayés, et le métal qui les forme prend une effigie identique. Moi, je suis demeuré seul comme je viens de le dire, entre une mère douce et mélancolique et une sœur, très belle, de quelques mois mon aînée et que je ne me conso-

lerai pas d'avoir perdue. Élevé en fils de roi, j'ai pris de bonne heure l'habitude d'agir en maître; aucune difficulté matérielle ne fit longtemps obstacle à mon désir; j'acquis ainsi des vertus qui ne sont point de mise dans la société contemporaine et l'on négligea de m'enseigner les ruses par quoi l'on s'y maintient.

Je n'ose critiquer mes parents : je ne sais s'ils ont eu tort ou raison; ils m'ont, sans le vouloir, condamné à une vie fort courte, mais sa plénitude me permet d'accepter sa brièveté. Elle a été à la fois riche et misérable, riche par la qualité des émotions que j'y ai ressenties, misérable par l'état de l'âme qui les recherchait et qui gardait en tout son atmosphère propre, laquelle est faite de nostalgie, de rêve et d'une certaine insatisfaction qui a été le châtiment de tous mes plaisirs. Châtiment des êtres qui ont, comme moi, trop demandé à la vie et qui n'ont pas su en reconnaître les limites.

Je crus, à vingt ans, quand j'arrivai à Paris, me retrouver à l'aise dans cette ville où je suis né, où mes yeux se sont ouverts au spectacle étonnant du monde. Mais elle avait bien changé sans doute en quinze ans, car je ne la reconnus pas. Là encore, je découvris que j'étais un exilé. Trop d'éléments hétéroclites s'y interposaient entre la réalité et moi; et si j'y pris pied, si j'y vécus, si je m'y créai des amitiés qui ne mourront qu'avec moi, parmi quelques-unes de ces femmes incomparables qui font tout le prix de la vie, je ne m'accoutumai pourtant jamais assez à ses mœurs pour ne pas regretter quand même et toujours un certain air, fiévreux et vif à la fois, qui caresse de vieux palais!

Toute mon adolescence se passa à désirer Paris Je songeais sans fin à ses rues, à ses aspects, aux événements qui s'y passent. Je me grisais des innombrables romans dont il est le cadre, et il me semblait que rien ne dût y arriver que de romanesque et d'unique. Mais quand j'y vécus, je compris que ce qui m'était le plus précieux au monde, c'était un petit palais maussade et triste, situé dans le quartier de San Staë, et que mon père acheta à son arrivée à Venise.

Pendant sept ans, je ne quittai guère Paris que pour des voyages, dont l'un, assez long, au Brésil et de fréquents à

Londres et à Vienne où je me connaissais des amis. Je revins à Venise en 1900. Année inoubliable! En 1900, je rencontrai madame Rosavenda, et dès lors je ne fus plus le même homme.

J'avais aimé d'autres femmes avant de la connaître, j'avais cru, j'avais aussi failli aimer, mais ce fut celle-là qui devait bouleverser ma vie. Pourquoi? Je l'ignore. Peut-être parce que je ne réussis jamais à la fixer, parce qu'elle m'abandonna par deux fois et la seconde, définitivement, et aussi parce qu'elle aima d'autres hommes que moi et qu'elle le fit de manière à ce que je ne pusse pas l'ignorer.

Avant d'avoir rencontré Monique Rosavenda, je ne savais pas qui j'étais, à quelle sorte d'homme j'avais affaire avec moi-même. Je ne me le demande plus aujourd'hui. J'ai appris à mes dépens qu'il n'y aurait dans ma destinée, aussitôt qu'entrerait en jeu un sentiment violent, ni amour-propre, ni dignité, et que ne me respectant plus moi-même, je respecterais tout de l'être qui me serait cher et presque jusqu'à ses trahisons! Qu'un tel caractère fût humain, voilà ce que je n'aurais pas cru possible : fâcheux enseignement que d'en faire l'expérience tout d'abord sur son propre cœur!

La paix morale que je n'ai su trouver à Venise, ni à Paris, certes, ce n'était point l'amour qui devait me l'apporter, mais l'angoisse, mais la jalousie, mais le désir de vivre et la peur en même temps. Il me semble aujourd'hui que je suis terriblement usé et que je ne saurai plus avoir d'émotions nouvelles. Monique m'en a tant donné, et de si brisantes! Parfois, j'avais envie de crier grâce comme le condamné dont les brodequins faisaient jouer les articulations, et sitôt délivré, je faisais appel de nouveau au supplice, car la vie, sans lui, ne m'était plus de rien!

Six mois de liaison, puis une rupture de deux ans, quatre années ensuite de passion partagée, tourmentée, douloureuse, suivies d'une séparation sans motif, tel est le bilan singulier de mes amours avec Monique Rosavenda.

Je ne sais s'il est beaucoup de femmes qui lui ressemblent, et j'espère que non, si je songe aux autres hommes. Mais quand on l'a connue, on a appris ce que peut être une femme. au vrai sens du mot, terrible et divine à la fois, c'est-à-dire un calice plein de fiel et d'ambroisie.

Je l'ai aimée comme je n'ai jamais aimé personne, et si elle revenait, ce soir, j'oublierais tout de nouveau, jalousie, abandon, rancune, pour lui appartenir entièrement. Mais je sais qu'elle ne reviendra pas!

2 novembre.

Si j'avais voulu oublier que les morts réclament cette journée, je n'en eusse pas eu le pouvoir. Dans cette ville catholique, dès le matin, les cloches ont été mises en branle, et l'air est tout secoué par les glas. Une brume blanchâtre offusque le ciel, et dans le silence un peu glaçant de l'automne, ces sonneries tombent, tombent sans fin comme les pelletées de terre que l'on verse sur un être rendu à l'insatiable.

Éclatantes ou sourdes, argentines ou bronzées, claires ou sombres, les cloches enfoncent dans le cœur de la cité leurs marteaux retentissants. Ai-je besoin de leurs leçons? Elles disent que la terre appelle; que la vie cède, à chacun de nos pas; que la volupté est un fruit du désert, qui ne laisse après soi qu'amertume; elles entonnent, dans la léthargie de la nature qui s'abandonne, le chant de la dissolution. Qu'elles répètent ces grands lieux communs aux épicuriens insouciants qui ont cru bâtir sur terre solide les palais de leurs plaisirs, c'est bien, je les approuve. Mais qu'ai-je à faire de leurs menaces, moi qu'une seule pensée a toujours hanté : celle de la rapidité avec laquelle nous passons d'une rive riante à cet abîme sans retour, à cette chute éternelle?

En moi aussi, j'entends des glas. Je voudrais formuler une prière pour ceux qui ne sont plus et qui m'ont fait l'être ondoyant, incomplet et passionné que je suis. Mes lèvres, hélas! ne savent plus les mots d'appel de mon enfance, ces paroles propitiatoires, mais usées pour les hommes de ma sorte, et qui mettent encore pourtant des larmes dans les yeux des simples. Car, ainsi que beaucoup de mes contemporains, je suis dissocié. J'ai l'âme d'un catholique et je n'en ai plus la raison. Ma sensibilité ne se développe à l'aise que dans une atmosphère où ait flotté un peu de l'encens des cérémonies religieuses, et ma pensée orgueilleuse et vaine n'a pas su trouver un abri dans cette communion formidable qui,

seule, rassasie ceux qui ont faim de certitude et qui ont soif de paix.

Je suis seul, comme toujours, dans ce vieux palais, à écouter tomber les glas. Le ciel, d'abord violet, devient gris. La nuit approche. Partout des voix murmurent des mots de pitié et de pardon, partout les cœurs, à travers le temps, appellent les cœurs disparus, partout, on ramasse ses souvenirs, et qui sait si ces mots, ces prières, ces souvenirs ne vont point éclairer un peu la grande nuit des morts? Pour des milliers d'êtres, l'Église est une messagère qui transmet au royaume des ombres le témoignage des vivants.

Mais moi, demain, quand je descendrai pour m'étendre dans la terre pressante et que j'accepterai misérablement l'éternité, qui donc portera sur ma tombe une pensée ou une larme?

6 novembre.

Cette lettre posée, là, sur le guéridon, que me réserve-t-elle? Je croyais à mon détachement, à mon indifférence aux apparences de ce monde. Hélas! Nous sommes d'éternels enfants, et le moindre jouet nouveau suffit à nous détourner des plus graves soucis!

C'est peu de chose, cette lettre, simplement une invitation au bal que va donner lady Lomax. Mais chez lady Lomax, il y a dix ans, je rencontrai pour la première fois madame Rosavenda, à mon retour du Brésil. Cette vieille Anglaise est sa meilleure amie, et je suis sûr de la revoir chez elle. La voir! Lui parler! En suis-je tombé si bas, qu'un tel désir me bouleverse? A trente-sept ans, l'âge des jeux devrait être consommé. Je n'avais plus foi dans le dieu inconnu : le voilà! Mais si ses mains sont pleines, que me donnera-t-il?

Ce que je conserve de bon sens se révolte à l'idée de supporter à nouveau les caprices de Monique Rosavenda. A quoi bon éprouver les mêmes angoisses? Je suis bien vieux maintenant pour des fantaisies où j'ai tant laissé de moi-même... Et puis, il y a dix ans, j'étais libre, j'étais un des maîtres de la vie, j'avais une fortune. Mais aujourd'hui! Pauvre diable ruiné, incapable de gagner, non point sa vie, mais ce superflu qui seul vous permet d'être un homme libre, chassé de ce

paradis terrestre, fait d'indépendance et de pouvoir, qui est l'unique domaine de l'amour, ne vaut-il pas mieux brûler l'invitation de lady Lomax et rester philosophiquement chez moi?

Irai-je ou n'irai-je pas chez lady Lomax? Au fond de moi, inconsciemment, je dois savoir ce que je ferai, mais ce que mes volontés secrètes ont décrété, ma raison n'en est pas informée encore...

II

12 novembre.

Et je suis allé chez lady Lomax... Quand je me suis trouvé au milieu de cette foule bruyante et qui m'a semblé déguisée, dans ces vastes salles de fêtes, j'ai eu l'impression que j'étais un revenant. Troublé par l'abondance des lumières, la musique, la multitude des visages, je n'avais désir, comme une chauve-souris sortie en plein soleil, que d'un coin sombre où me cacher. Vingt personnes me reconnurent, me posèrent des questions saugrenues, oiseuses, indiscrètes. Bel aliment en vérité à la curiosité publique qu'un original que pendant trois ans on n'a rencontré nulle part !

J'ai rôdé de pièce en pièce, en proie à un vague malaise, cherchant avec une impatience émue celle pour qui j'ai délaissé ma chère solitude — et qui m'y a condamné si longtemps ! Partout figures indifférentes, hommes au maintien morne et empesé, groupes ennuyeux de femmes dont les traits sont pour moi aussi dénués de toute signification que ce mur de rue, plat et laid, le long de quoi l'on passe.

Enfin, et quand déjà je désespérais, j'aperçus, dans un coin de la *sala*, madame Rosavenda, causant avec Gabriele Oldofredi. J'ai ressenti, à cette vue, une émotion moins morale que physique, il m'a paru soudain que tout tournait autour de moi, mon cœur a battu plus fort, je me suis instinctivement appuyé à un meuble, et puis, aussitôt après, sans transition, très calme, très maître de moi, j'ai pu observer à loisir celle dont j'ai tant souffert.

Son cou plein et blanc et ses épaules tombantes sortaient

d'une robe de dentelles noires, et, à imaginer le grain de sa peau sous mes lèvres, j'ai éprouvé une douleur confuse. Elle n'a presque pas changé, elle a toujours ce regard ingénu où passent parfois des expressions d'espièglerie malicieuse ou de redoutable mystère, et aussi sa démarche souple et bien rythmée, son port de déesse. Elle riait. Ce rire m'a exaspéré, et j'ai quitté la *sala*.

En proie à une grande tristesse, à un accablement sans nom, j'ai traversé un salon presque désert où des roses rouges s'effeuillaient sur une table verte, et je suis venu m'accouder au balcon. En bas, l'eau clapotait. Le canal était solitaire. Une lune ternie roulait au-dessus des palais noirs. Et j'ai eu, je ne sais pourquoi, l'impression que le monde était fini depuis longtemps et que je venais en esprit, après le Jugement dernier, visiter un des lieux de la terre où j'avais le plus aimé. Et, au lieu d'être ému, j'éprouvais une très profonde indifférence...

J'en étais là de ma funèbre rêverie quand un bruit furtif de pas m'a fait tourner la tête. Monique était derrière moi.

— Eh bien, — m'a-t-elle dit, — vous ne me reconnaissez plus?

J'ai remarqué que mes mains tremblaient et que je bredouillais un peu en lui répondant :

— Je vous aurais parlé plus tôt si vous aviez été seule.

Puis nous nous sommes regardés longuement. Non, elle n'a pas changé; c'est à peine si son sourire a plus de tristesse, son regard, plus de gravité.

Nous sommes rentrés dans le petit salon, nous nous sommes assis près de la fenêtre. La brise fraîche de la nuit caressait les épaules nues de Monique. J'ai voulu les envelopper d'une écharpe ; elle a refusé.

— Qui m'aurait dit, Monique, que je pourrais un jour vous parler froidement et presque avec calme? Et personne, pourtant, ne m'a fait souffrir comme vous, — oui, comme vous, dont on ne sait rien, que l'on ne saisit jamais, qui n'avez que des caprices et pas de cœur et qui, toujours glissante et toujours amoureuse, ne traversez la vie des hommes que pour leur apporter la douleur et la guerre. Ah! Monique, vous vous êtes conduite indignement, avec moi, indignement!

Elle n'a pas tressailli, mais, allongeant son bras souple et

mince, elle a pris dans sa bourse d'or une cigarette turque et l'a portée à ses lèvres. Et je me suis levé pour lui offrir du feu.

— Merci, — a-t-elle dit paisiblement.

Et cette tranquillité m'a rendu soudain un sens plus exact de la situation. Je me suis mis aussitôt à murmurer :

— Je... Je vous demande pardon, Monique... Je n'ai aucun reproche à vous faire. Mais quand je vous ai vue, tout ce passé m'est remonté au cœur, je vous ai tant aimée !

— Alors, — m'a-t-elle répondu du même ton égal et indifférent, — depuis trois ans, vous n'avez pas quitté Venise ?

— Non, je suis resté enfermé chez moi. J'ai pris l'habitude de me passer à peu près de toute distraction, de toute société. De loin en loin, un vieil ami vient me voir ou je vais faire un tour jusqu'au Florian. Nous sommes si peu de chose ici-bas, Monique, et le seul être à quoi je tenais, vous savez bien que je l'ai perdu. Ç'a n'a pas été sans souffrance. Vous êtes comme une femme qui mord dans une pomme et la jette aussitôt après... Ah ! ce n'est pas facile que de vous oublier !

— Et... vous y êtes arrivé ?

— Oui. Vous voyez comme je suis paisible, comme je vous parle avec sagesse. Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Oh ! moi, rien qui vaille la peine d'être raconté. J'ai beaucoup voyagé...

Depuis un moment, j'avais au bout des lèvres une question dont le désir me brûlait, question indiscrète, impertinente et que je ne voulais pas formuler. Et soudain, j'ai approché mon visage de celui de madame Rosavenda et, tout bas, j'ai demandé :

— Et... qui aimez-vous maintenant ?

Elle a souri sans répondre.

— Oh ! je vous connais, Monique, — ai-je repris. — Il y a ici quelqu'un que vous aimez, c'est pour quelqu'un que vous êtes venue chez lady Lomax. Qui est-ce ? Vous pouvez bien me le dire ! Qu'est-ce que cela peut me faire aujourd'hui que ce soit l'un ou l'autre ? Je ne suis plus jaloux à présent, je ne vous aime plus ! Vous ai-je fait des scènes autrefois !... Qui est-ce, Monique ? Dites ! Dites !

Elle a jeté sa cigarette et s'est levée.

— Vous êtes trop curieux, mon cher!

Les musiciens jouaient des airs langoureux ou diaboliques. Par moment, le sifflet d'un *vaporetto* déchirait le silence oppressant de la nuit. Je goûtais avec bonheur l'odeur fade et presque nauséabonde qui montait du canal engourdi. Les masses sombres des palais, et plus loin, l'arche massive et bleutée d'un pont composaient une sorte de paysage à la Piranèse. Et je songeais à tant d'heures passées auprès de cette femme, à sa cruauté, à son indifférence, à sa tendresse, à tant de peines perdues, à un amour très grand et presque ridicule!

Puis j'ai haussé les épaules et je suis rentré dans le salon. J'ai causé longuement avec lady Lomax et avec Gabriele Oldofredi. Et comme je les quittais, j'ai revu, à deux pas de moi, madame Rosavenda. Un sillon creusait ses épaules, divisait son dos luisant et poli et s'enfonçait dans les dentelles de son corsage. Un homme lui parlait, petit, mince, brun, avec des yeux faux et une moustache floconneuse : je l'ai fréquenté autrefois; c'est Benigno Pasquinangeli. Et j'ai reconnu aussitôt le regard que Monique posait sur lui, ce regard éperdu, unique, ce regard d'amoureuse extase dont elle m'a considéré quelquefois dans les premiers temps de notre liaison. C'est donc Benigno Pasquinangeli qu'elle aime, c'est sur cette bouche-là, cette bouche molle, méprisante, vile, qu'elle...

Je ne sais trop ce qui s'est passé en moi. J'ai longtemps espionné madame Rosavenda, et quand elle eut quitté Pasquinangeli, je l'ai suivie, je l'ai saisie par le bras, je lui ai dit :

— Je sais, je sais!

— Quoi?

— Quel est l'homme que vous aimez.

— Taisez-vous! — s'est-elle écriée; et elle s'est élancée vers le balcon où je me suis glissé derrière elle.

— Gilbert, pourquoi me poursuivez-vous ainsi?

— C'est Pasquinangeli, ce joueur, ce bouffon, cet être ridicule, sot, vulgaire, dont je sais vingt canailleries...

— Pas si haut! Pas si haut!

— Je vous ai dit, Monique, que cela m'était égal d'avoir un successeur... mais à condition que ce ne fût pas celui-là! C'est

lui particulièrement que je hais! Je ne peux pas supporter la pensée que vous l'aimez. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, jurez-moi que ce n'est pas vrai...

Dans ma fureur, je lui serrais le poignet :

— Gilbert, vous êtes fou, — s'écriait-elle, en se débattant.

— Je ne veux pas que ce soit celui-là! Choisissez n'importe lequel des hommes qui sont ici, mais pas lui! Il n'est pas digne de renouer le ruban de votre soulier, c'est un misérable, une brute; il se moquera de vous, vous méprisera, vous trahira honteusement; vous méritez d'être aimée et non bafouée... Quand on est ce que vous êtes, on ne doit pas se tromper ainsi...

Alors la belle madame Rosavenda a abaissé sur moi son regard clair, son regard d'archange :

— Vous voyez bien, — m'a-t-elle répondu avec sérénité, — que vous m'aimez toujours!

13 novembre.

Ainsi je l'ai revue, ainsi je lui ai parlé, et il a suffi d'une minute pour que sur ce passé que je croyais mort se greffe le présent. Bonheur ou malheur, que peut-elle m'apporter; mais, heureux ou malheureux, ne suis-je pas un demi-mort? Je n'ai plus rien à craindre de vos morsures, jalousie et volupté! Il y a quelque chose d'abstrait dans l'amour que je porte maintenant à Monique Rosavenda.

En la regardant hier si vive, si aisée, dans le salon de lady Lomax, je songeais à notre première rencontre, il y a dix ans! On jouait la comédie, ce soir-là : madame Rosavenda avait revêtu je ne sais quel déguisement du XVIIIe siècle. Qu'elle était jolie, avec son fichu de dentelle, ses épaules fines et ses cheveux poudrés!

Après la représentation, j'allai la féliciter, car elle avait tenu son rôle non sans charme, ni intelligence. Et en quatre répliques, la conversation devenait si intime que Monique me disait :

— Venez avec moi. Je vais me déshabiller!

Je la suivis avec surprise dans la chambre à coucher de lady Lomax où sa robe de bal occupait le lit. Sa camériste

l'attendait, et devant moi qu'elle connaissait à peine, Monique commença de se déshabiller tranquillement. Je la connaissais à peine, et dans l'intimité la plus entière et la plus inattendue, elle me souriait, les bras nus, les épaules nues, les seins visibles à travers sa chemise, et toute sa chair limpide et fraîche, comme semée de nacre.

Le désir me serrait la gorge. Et, coquette, elle jouissait moqueusement et voluptueusement de ce désir qu'elle ne pouvait point ne pas voir et que la présence de la soubrette me forçait à contraindre. Elle me pria de dégrafer son corsage, et mes doigts qui tremblaient touchaient cette peau duveteuse et douce comme une étoffe de soie. Elle changea de jupe, et son jupon court me laissa voir les plus jolies jambes du monde, sveltes et grasses, très longues... Je savais son mari à deux pas de là; à tout moment, lady Lomax ou un invité pouvait entrer et nous surprendre. Et hors de moi-même, l'âme en fête, je comprenais que j'allais aimer cette femme, qu'elle m'aimerait peut-être, si elle ne m'aimait déjà; une vie magnifique s'ouvrait devant moi, et, troublé, fiévreux, frémissant, joyeux, j'épuisais dans cette heure un des bonheurs les plus intenses de ma vie...

Le lendemain, j'avais avec madame Rosavenda mon premier rendez-vous...

Ah! oui, j'ai vécu, et si, désormais j'accepte de mourir, c'est bien par désespoir de ne pouvoir vivre encore autant!

Mais comme ces souvenirs sont cruels!

Il était trois heures du matin quand je partis. Une bordure d'hermine au ras de l'horizon annonçait la fin de la nuit. J'entrai dans ma chambre, et je me rappelle que, sans quitter mon pardessus, mon chapeau, ni mes gants, je m'assis dans un fauteuil. Je ne voulais pas m'arracher aux émotions de cette soirée. Une femme souple, des yeux ambigus et profonds, pleins de merveilleuses tentations, cette gorge hardie sur quoi j'aurais aimé de traîner mes lèvres... Rien désormais ne me serait impossible : j'étais un homme nouveau! Le moindre geste n'allait-il pas me jeter dans les étoiles? Qu'elle était petite, cette pauvre terre, pour devenir le théâtre de l'activité qui bouillonnait en moi! Alexandre entrant dans une ville conquise, ni un imperator triomphant, traîné par des rois

captifs, n'ont pu avoir une impression de puissance et de bonheur plus exaltante que celle dont je regorgeais. Il y avait en moi des milliers et des milliers de roses qui m'enivraient. Jamais la vie n'eut de plus magnifiques promesses...

Ma sœur m'avait entendu. Elle ne dormait pas. Elle revêtit sa robe de chambre, et les pieds nus dans ses pantoufles, me vint trouver. Ses cheveux noirs, par lourdes mèches, glissaient sur son épaule, se déroulaient des deux côtés de son cou rond et ferme. Élancée, haute, superbe, ainsi qu'elle l'était, avec son visage de bronze aux yeux verts, elle m'apparut pareille à une Victoire antique que m'eût envoyée le destin. Je vous dis que j'avais perdu tout sens de la réalité!

Quand Yvonne entra, j'étais toujours immobile dans mon fauteuil, et de longues larmes que je n'essuyais pas coulaient sur mes joues.

— Qu'as-tu? — me demanda-t-elle, tenant avec effroi les yeux fixés sur mon visage.

— Je songe à la beauté de la vie, — lui répondis-je.

Sans doute ma sœur eut-elle l'intuition de ce qui se passait en moi, car prenant ma tête entre ses mains brûlantes, elle me baisa le front...

Yvonne est morte. Monique m'a abandonné misérablement, et je l'aime toujours. La vie n'a pas tenu ses promesses!

16 novembre.

Des jours vides, lents, monotones, qui se suivent et qui se traînent comme font les nuages, par une soirée d'automne...

Les pensées que j'ai sont parfois si étranges, si nouvelles que j'hésite à les considérer comme des filles de mon cerveau.

Je songe que Monique a sans doute un amant, et cette idée m'est devenue très douce. J'y trouve la preuve qu'elle est toujours désirable. Pareil au dévot d'un culte dont il est éloigné et qui vient d'apprendre avec bonheur que les autels qu'il vénère ne sont point délaissés, j'éprouve une certaine joie à me dire qu'il y a encore un homme pour chérir, avant la décadence qui viendra si vite, avant l'horreur du déclin et de l'éparpillement, ce corps de femme que j'ai tant aimé, ces yeux clairs qui m'ont tant troublé!...

Je souffrirais de savoir Monique isolée, abandonnée, sans tendresse, ni plaisir.

Mais l'homme qui aime maintenant madame Rosavenda sait-il l'aimer autant que moi ?

18 novembre.

Non, rien ne me donnera l'oubli de cette femme. J'ai fait un grand effort pour chasser son souvenir, j'ai eu d'autres maîtresses, j'ai voyagé, mais personne n'a investi de cette façon la place la plus profonde de mon cœur, et la plus secrète, la mieux défendue. C'est de là qu'elle a glissé dans mes veines et fini par faire partie intégrante de ma chair.

Peut-être y a-t-il eu, entre nous, quelque chose de plus puissant, de plus magnétique que l'amour, je ne sais quels appels indéfinis. Pourquoi, parmi tant d'êtres rencontrés, celui-là seul m'a-t-il à ce point ému ? Ces yeux si bleus, d'un bleu en même temps intense et vague, ont éveillé dans mon âme des souvenirs inconnus. Par quel hasard, quelle mystérieuse magie, nos deux âmes se sont-elles cherchées dans cette ville, nos deux âmes passives, exaltées et si promptement désespérées, nos deux âmes ardentes qui se sont toujours attirées sans se fondre et qui jamais, jamais, ne s'uniront ?

Il y a trop d'êtres différents en elle. Voilà pourquoi j'ai souffert, mais quelle infériorité que d'excuser, de pardonner, de comprendre, en un mot !

Rien ne me permettra d'oublier Monique. Comme cette chair m'a grisé, comme ces baisers m'ont empoisonné ! Puissance analogue à celle de la morphine, à celle de l'opium. Elle m'a lentement dissous, elle m'a endormi dans un rêve plein de douceur et de tendresse, et d'une insistance telle qu'il me brisait et m'anéantissait délicieusement. Et quand je me suis réveillé, je sortais d'une ivresse si bouleversante que comparé à elle, rien n'avait de valeur et que tout effort devenait superflu. Je n'ai jamais eu beaucoup de volonté dans la vie active, toutes mes forces se concentrant sur mon exaltation intérieure, mais le peu que j'en avais gardé s'en est allé dans les bras de cette femme, sous son regard...

Et l'autre jour encore, quand je l'ai revue, quand ces

grands yeux énigmatiques et caressants sont venus frôler les miens, il m'a semblé que quelque chose d'exquis et de glacé comme l'éther glissait le long de mes membres. Et, pressentiment qui m'a serré le cœur, j'avais, comme toujours, la vision d'une vie nouvelle.

Une vie nouvelle? Ah! misérable Armada, si promptement mise en déroute! Angoisses, incertitudes, colères, jalousies, et vous toutes, larmes que l'on cache! Je sais tout cela. J'ai une vieille expérience de ces choses. C'est le supplice même de Tantale : un effort toujours impuissant pour atteindre ce qui est plus précieux que tout et qui est inaccessible!

Je ne parle pas ici du corps de Monique, — ce corps, je l'ai possédé, — ni même de son amour. Mais la sécurité, la paix, l'immobilité dans cet amour, voilà ce que j'avais rêvé et n'ai pu obtenir...

Et si demain madame Rosavenda rentrait dans ma vie, elle en sortirait après-demain, comme elle l'a fait déjà, — sans plus de but, ni de raison...

19 novembre.

Il y a un homme ici qui sait tout, tout ce qui se passe à Venise et dans la Vénétie, et même à Rome et jusqu'à Paris, incroyablement habile à tout apprendre et plus encore à le dissimuler, car cette curiosité n'est nullement celle d'un collectionneur de « ragots », qui s'en va, de-ci, de-là, récitant sa gazette. S'il est curieux, c'est pour son agrément personnel; je gagerais qu'il n'a dit à personne le quart de ce qu'il sait. Une sorte d'intuition le dirige : il ne va en visite que le jour où un propos inconsidéré lui apprendra sur son hôte un renseignement essentiel, il ne se mêle à une conversation qu'à l'instant où sera prononcée quelque phrase révélatrice. Avec cela, une physionomie si distraite que de lui nul ne se méfie. Je l'ai vu l'autre soir chez lady Lomax, et il m'a reproché de l'avoir négligé si longtemps.

Je suis donc allé le voir aujourd'hui.

Je veux savoir si madame Rosavenda est la maîtresse de Pasquinangeli. Je ne pense plus qu'à cela; depuis le bal, cette pensée me trouble la cervelle. Et il n'y a au monde que Gabriele Oldofredi qui puisse me dire la vérité là-dessus.

Il habite sur les Zattere un tout petit étage qu'il partage avec une nièce qu'il a recueillie, parce qu'elle est orpheline, outre un singe et un magnifique perroquet. De ses fenêtres, il a la plus belle vue sur la lagune et sur la Giudecca.

Il m'a reçu dans une minuscule chambre et ne m'a marqué aucun étonnement de me voir, ce qui m'a beaucoup gêné, car j'en ai conclu qu'il démêlerait à ma première question le motif secret de ma visite. Aussi lui ai-je parlé longuement du bal de lady Lomax et l'ai-je interrogé sur de nombreuses personnes, avant d'en venir à madame Rosavenda. Mais je ne suis pas très sûr que ma voix n'ait pas eu un petit tremblement quand j'ai fait une remarque, en apparence insignifiante, sur l'intimité de cette jeune femme et de Pasquinangeli :

— Ah! — me dit Gabriele, — cela vous a donc frappé?

J'ai dû esquisser un sourire un peu faux, un peu gêné, dont, à m'en souvenir, la sottise m'irrite.

— Frappé? non. Mais j'ai cru démêler qu'il y a quelque chose entre eux.

— C'est possible. Je l'ignore.

— On ne le dit pas?

— On ne me dit rien à moi.

Ces réponses, je l'avoue, me mettent au supplice.

— Gabriele, je vous en conjure, ne faites pas le discret avec moi! Cela m'exaspère!

— Eh! cher Vettury, suis-je un ami de madame Rosavenda?

— Vous savez la vérité, vous la savez, dites-la moi.

Oldofredi me considère longuement.

— Vous tenez donc beaucoup à connaître la vérité sur la vie de madame Rosavenda?

— Oui, oui!

J'ai brûlé mes vaisseaux. Ah! tant pis! Il est impossible qu'il ait ignoré ma liaison avec Monique.

— Eh bien, oui, madame Rosavenda est depuis deux ans la maîtresse de Pasquinangeli.

— Et... elle l'aime?

— Elle l'aime, ou, du moins, tout porte à le croire. Mais qui peut en être sûr? Madame Rosavenda elle-même le sait-elle?

— Et avant Pasquinangeli, n'y a-t-il pas eu quelque chose avec Luigi Luccioli?

— Il n'y a eu qu'un flirt avec Luccioli. Luccioli était, avant tout, l'ami de tous les Rosavenda. Il a jugé qu'il ne serait peut-être pas très propre, ni surtout très prudent, de devenir l'amant de madame Rosavenda. Elle en a eu beaucoup de chagrin. Peut-être que sans le refus de Luccioli et ce mariage qui l'a suivi de très près, elle n'aurait jamais été la maîtresse de Pasquinangeli, car elle a aimé Luccioli bien davantage...

— Comment le savez-vous? — dis-je, stupéfait.

— Oh! un hasard, un pur hasard...

— Mais Benigno Pasquinangeli l'aime-t-il?

— Lui, Pasquinangeli? Mais il n'aime que l'argent. Il trouve agréable d'avoir une maîtresse jolie et qui ne lui coûte rien. Un point, c'est tout. D'ailleurs il la trompe tant qu'il peut.

— Le sait-elle?

— Elle s'en doute, et c'est un peu pour cela qu'elle l'aime... Mais qu'est-ce que cette histoire peut bien vous faire?

— Oh! rien... Rien du tout!

Oldofredi sourit. Je prévois le moment où il va me dire : « Mais je sais tout, mon cher. Pourquoi rusez-vous? Jamais vous n'avez pu oublier Monique Rosavenda dont vous avez été fou et qui vous a trompé, puis abandonné. Et vous tremblez de colère et de tristesse, aujourd'hui encore, dans le fond de votre cœur, à la pensée qu'elle ait pu aimer deux hommes comme Luccioli et Pasquinangeli... »

Mais Gabriele se tait, car cet homme curieux est foncièrement bon, et, pour rien au monde, il ne voudrait me causer la moindre peine. J'en ai trop dit cependant pour ne pas être deviné. Je continuerai donc : à quoi bon s'arrêter?

— Vous, Gabriele, comment jugez-vous madame Rosavenda?

— Avec beaucoup d'estime et de respect.

Je ris un peu lourdement.

— Vous plaisantez!

— Me croyez-vous donc, Gilbert, au niveau de la morale courante? J'ai, moi aussi, mon échelle des valeurs. Je sais que madame Rosavenda n'a pas été fidèle à son mari, ni peut-être même à ses amants... Mais il y a beau temps que je ne juge

plus les gens d'après leurs actes et seulement d'après leur manière de concevoir et de sentir la vie. Les erreurs de madame Rosavenda ne sont pas viles. Elle n'a rien de vulgaire, d'intéressé, ni de bas. Je ne lui ai jamais vu ombre de rancune, d'envie, de calcul, ni d'aucune mesquinerie. Elle a toujours gardé quelque chose de fier et d'assez noble. Seulement, elle aime l'amour et résiste mal aux hommes qui réussissent à l'entourer d'une atmosphère de tendresse. Elle s'y laisse prendre chaque fois, et chaque fois, se doit jurer, *in petto*, que ce sera la dernière. Au fond, elle n'a aimé aucun de ses amants, mais un certain rêve, et ce rêve, elle le fait à nouveau avec chacun de ceux qui lui en donnent l'illusion.

— C'est très joli, Gabriele, mais si ces hommes en souffrent?

Oldofredi me pose doucement la main sur l'épaule :

— Mon cher Gilbert, il vous est arrivé comme à nous tous de faire souffrir une femme. Ces souffrances vous ont-elles beaucoup gêné et peiné? Pourquoi voulez-vous que les femmes soient différentes de nous?

III

20 novembre.

Les paroles d'Oldofredi m'ont fait souvenir d'une conversation que j'ai eue autrefois avec Monique, et où j'ai pu toucher l'étrange fonds d'ingénuité et presque d'innocence qu'il y a dans cette nature.

Il faisait très chaud, ce jour-là; les fenêtres ouvertes sur le canal laissaient monter une odeur fade. A peine arrivée, elle se plaignit longuement de la torpeur de l'air et des souffles embrasés qui couraient à ras de l'eau. Son corsage jeté sur une chaise, les épaules et les bras nus, les rubans de sa chemise glissant sur sa peau de perle, elle s'allongea au fond du divan, et ses jupes relevées, une de ses jambes fines battant l'air, les mains unies sous la nuque, elle commença de m'entretenir de mille problèmes psychologiques, dans une attitude charmante, certes, mais qui n'incitait guère à les prendre en considération. J'étais en effet l'ami avec qui on est en confiance, pour qui on ne se gêne guère et devant lequel

on demeure sans pudeur, et au moral plus encore qu'au physique.

Nous avions effleuré pas mal de sujets, lorsqu'elle m'interrogea sur un de mes camarades, avec une telle insistance que je finis par m'en étonner.

— Voyons, Monique, pourquoi me parlez-vous tant de Strongolo?

— Parce qu'il me plaît!

Cette réponse ingénue me déconcerta un moment. Je supposai, ce jour-là, ayant alors une imagination romanesque, que madame Rosavenda n'agissait ainsi que par pure curiosité ou pour exciter ma jalousie... Ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends qu'elle s'exprimait de la sorte, simplement, parce que j'étais la seule personne avec qui elle fût entièrement libre.

J'ai le caractère soupçonneux. L'intérêt que portait Monique à Andrea Strongolo me parut suspect.

— Êtes-vous bien sûre, — lui demandai-je, — de n'avoir pas déjà fait beaucoup trop d'avances à ce bel officier?

— Moi, Gilbert? Mais vous me prenez pour une petite misérable! C'est à peine si j'ai rencontré Strongolo cinq ou six fois chez lady Lomax. Il m'a fait la cour comme tout le monde me la fait... C'est tout.

— Est-ce tout, Monique? Me dites-vous la vérité? J'ai si peu de raisons de vous croire quand vous parlez ainsi!

Elle regardait très loin, au delà de moi, au delà de Venise, elle regardait ce monde insaisissable et confus vers quoi va toujours la pensée des femmes, loin de nos pauvres amours, loin de toute réalité.

— Prenez garde, Monique. Je commence à vous connaître mieux que vous ne vous connaissez vous-même. La coquetterie est un des besoins les plus pressants de votre nature, mais cela finira mal, vous rencontrerez un Don Juan vulgaire, qui se moquera de vous, vous compromettra et vous perdra finalement.

— Je ne serai jamais la maîtresse d'Andrea Strongolo.

— Qu'en savez-vous, Monique? Un jour ou l'autre, vous me quitterez. Moi, je vous aime et je jouis comme un malade sans espérance des derniers beaux jours que vous me donnez. Mais je n'ignore pas qu'ils ne sauraient durer, que rien ne vous

retiendra auprès de moi, que vous serez toujours anxieuse, impatiente, désireuse d'on ne sait quoi que je ne saurai jamais vous donner, — ni personne... Seulement, à force de jouer ainsi avec vos sentiments et avec ceux d'autrui, vous finirez un jour ou l'autre par souffrir réellement, — et ce sera quand vous tomberez entre les mains d'un de ces innombrables ruffians mondains pour qui l'amour d'une femme n'est qu'un objet de scandale et de plaisanterie!

Madame Rosavenda m'écoutait gravement. Quand j'eus fini de parler, elle se leva, vint se blottir contre moi, poser sa tête sur mon épaule comme une enfant peureuse et qui a besoin d'être protégée :

— Mais vous m'aiderez, vous, Gilbert, lorsqu'un tel malheur m'arrivera, vous me défendrez, vous me conseillerez, vous empêcherez que l'on se moque ainsi de moi...

Une si complète candeur me désarma. Comment ai-je pu voir dans une femme aussi simple, aussi nue, un abîme de perversité?

— Mais, Monique, que suis-je dans votre existence pour jouer un pareil rôle?

— L'homme qui m'a le plus aimée et que je suis coupable de ne pas aimer davantage...

Puis elle s'éloigne de moi, va vers la fenêtre par où l'on voit le ciel clair perdre peu à peu son azur et se dégrader jusqu'au gris de plomb. Elle regarde un moment cela, ces nuances incertaines qui changent au-dessus des toits, cette lumière qui perd sa pureté, et elle ajoute sans tourner les yeux vers moi :

— Vous avez raison, Gilbert. Personne ne pourra jamais me retenir, personne... Je n'appartiens qu'à mes caprices, et je ne peux ni les prévoir, ni les enrayer!

25 novembre.

Quelque libéré que l'on se veuille des impitoyables lois du temps, il advient que sur un calendrier brusquement tombe votre regard. Cela m'est arrivé ce matin! Il y a donc aujourd'hui dix ans que je suis allé au bal chez lady Lomax et que pour la première fois j'y ai rencontré madame Rosavenda!

Pouvais-je me douter en m'habillant, ce soir-là, que je me mettais en route pour la plus importante aventure de ma vie, que l'esprit de roman, au coin d'un salon, m'attendait, et que j'étais sur le point de devenir autre chose que ce que j'étais jusqu'alors, — mais quoi donc, exactement?

Ne suis-je pas simplement plus humain, parce que j'ai été jaloux et lâche et que j'ai accepté de revoir madame Rosavenda, après notre rupture, et sans ignorer sa trahison?

Je veux me contraindre à parler, cet indéfinissable passé m'étouffe... As-tu vraiment souffert autant que tu le crois, cœur troublé? Est-ce que, dans tes pires moments, la vie ne te demeurait pas très possible, même agréable? Pour revoir Monique, n'aurais-tu pas accepté pis? Humilié, toi? Allons donc! Tu es au delà de l'humiliation!

Et pendant les six premiers mois, avec quelle frénésie j'ai aimé cette femme... Pendant deux ans ensuite, je l'ai perdue comme l'on perd son Euridyce. Et j'ai su qu'elle était la maîtresse de Louis de Macroy, et j'ai vécu alors petitement, bassement, avec des sentiments étroits et vils, regimbant à peine contre la place si réduite, si mesurée que me faisait la destinée. Et quand plus tard les circonstances m'ont permis de la reconquérir, — autant, n'est-ce pas, que l'on peut reconquérir un sylphe, — j'ai fermé les yeux sur ce grand bonheur, vaste et lumineux à m'étourdir, et pourtant précaire encore et menacé. Quatre nouvelles années ont passé ainsi, et la fin est survenue tout d'un coup...

Ce fut peu après une rupture définitive avec Monique que le suicide d'Adamich m'apprit que j'avais perdu toute ma fortune, compromise déjà par le jeu et par d'excessives dépenses. J'ai dû cesser de vivre en grand seigneur, je me suis enfoncé dans l'inaction et le désœuvrement. J'ai commencé à me diminuer. Je me suis abandonné peu à peu, et j'ai vu grandir le masque de l'inévitable.

Et l'autre jour, mon homme d'affaires s'est présenté à moi, légèrement penaud :

— Monsieur, — m'a-t-il dit, — vous n'avez plus que trois mille francs devant vous.

— Trois mille francs de rentes, Leone!

— Non, monsieur, trois mille francs, en tout et pour tout. Je dois aussi vous avertir que le chiffre de vos créances se monte à cinq mille francs...

— Ne pensons pas à cela, Leone. J'ai bien assez d'argent pour ce qui me reste à vivre!...

Le pauvre diable a cru que j'étais devenu fou!

26 novembre.

J'avais si mal dormi, cette nuit, que, dans l'après-midi, m'étant allongé un moment sur le divan du petit salon, j'ai été envahi d'une invincible somnolence qui m'a conduit, sans que j'en prenne conscience, au sommeil le plus profond.

J'ai rêvé que je venais d'entrer dans un grand jardin que je n'avais jamais vu, une sorte de jardin des Tropiques, avec des palmiers partout, des palmiers gigantesques, et une maison blanche, toute petite, au bout d'une allée rouge. Une sorte de fée carabosse qui s'appuyait sur une canne plus haute qu'elle, est sortie tout à coup d'un fourré, et, en ricanant, m'a dit d'une voix criarde : « Vous savez la nouvelle? » J'ai répondu : « Quelle nouvelle? » Mais elle a aussitôt hoché la tête et disparu comme par une trappe. J'ai continué d'avancer, envahi par une peur mystérieuse et d'autant plus vive. J'avisai à ce moment un singe, assis sur une chaise, en habit et cravate blanche. Mais quelque persuadé que je fusse que c'était bien un singe et non un homme déguisé, je m'adressai à lui, car j'avais le sentiment très net que je pouvais lui parler et qu'il saurait me répondre. « Eh bien? lui dis-je, quelle est la nouvelle? » Aussitôt, il prit dans une de ses poches un étui de cuir usé, en sortit une paire de lunettes d'écaille, m'examina et poussa un strident éclat de rire. La seconde d'après, il bondissait au sommet d'un palmier. La porte de la maison était ouverte, j'y entrai. Des gens qui m'étaient inconnus pleuraient à chaudes larmes dans l'antichambre, je marchai encore jusqu'à ce que j'eusse aperçu un salon tout blanc, seulement orné de chapeaux de paille, de forme coloniale, pendus au murs. Une foule de personnes aux figures patibulaires l'emplissaient à demi; rangées sur une seule file, elles sanglotaient sans interruption. De plus en plus angoissé, j'écartai cette

assemblée lamentable et me poussai au premier plan. Je vis alors un grand feu d'herbes et de paperasses, et Monique, au coin du feu, mais une Monique vieille, voûtée, fantôme et caricature d'elle-même.

Je me penchai sur elle, et tout tremblant :

— Monique, — lui dis-je, — est-il possible que ce soit vous?

Elle tourna vers moi son visage ravagé, mais toujours reconnaissable :

— Vous le voyez, mon ami, — répondit-elle, — je suis vieille!

Là-dessus, je m'agenouillai devant elle et me mis à pleurer aussi...

... Le bruit de ma désolation me réveilla en sursaut et j'ouvris les yeux.

Quelqu'un tout près de moi riait sans ménagement. C'était ce rire intempestif que j'avais pris sans doute pour les hoquets de ma douleur. Un grand rayon de lumière glissait de la fenêtre et s'étendait à mes côtés. Sa lumière me permit d'apercevoir Monique debout auprès du divan. Les derniers linéaments de mon rêve flottant encore dans mon cerveau, je crus à une persistance du sommeil. Et je pensai que Monique allait s'éloigner vers la fenêtre et se fondre comme une vision. Mais son rire argentin résonnait toujours à mon oreille.

— Monique, — lui dis-je enfin, — est-il possible que ce soit vous?

Et soudain, le sentiment de la situation me revint avec une extrême netteté, et un grand souffle de colère emporta ma pensée.

— Pourquoi êtes-vous venue? — lui dis-je durement, — qu'avez-vous à faire ici?

Madame Rosavenda reprit son sérieux :

— Je pensais bien, Gilbert, que vous commenceriez par quelque chose de ce genre! Ne vous agitez donc pas tant! Vous avez envie de m'insulter? A quoi bon! Je me suis conduite avec vous vilainement, c'est entendu. Pourquoi revenir là-dessus? Si vous me faites des reproches, j'aime autant m'en

aller tout de suite. D'ailleurs, je tombe mal... Vous dormiez. Je devrais m'excuser d'arriver aussi à l'improviste, mais le bon Giovanni m'a fait entrer directement chez vous en me disant : « C'est Monsieur qui va être joliment content de revoir madame ! » Il paraît que vous lui faisiez vos confidences !

Je haussai les épaules. Nous nous regardions, Monique et moi, comme deux ennemis qui s'épient. Alors seulement je m'avisai que ma visiteuse était toujours debout et je songeai à mes devoirs de maître de maison.

— Asseyez-vous donc, Monique.

Et je déménageai un fauteuil avec un empressement d'autant plus ridicule qu'il avait trop tardé.

— Oh ! je croyais que vous ne vouliez même pas me recevoir...

Mais hélas ! déjà fondait ma rancune, déjà ma colère, comme neige devant un brasier. C'était Monique, c'était Monique ! Espiègles et mélancoliques, distraits et perçants, c'étaient ses yeux qui luisaient doucement devant moi. Je la retrouvais tout entière : cet air hésitant et voluptueux, ce demi-rire gêné, où il y avait de la coquetterie et de la malice. Et avec le désir de l'embrasser et de l'étreindre, renaissait le trouble étrange que j'avais toujours ressenti devant elle. Chacun de ses gestes irritait mes sens et, consciemment ou inconsciemment, ses mouvements avaient de molles ondulations ; ses hanches, des étirements brusques ; ses jambes, ces caprices qui ressuscitaient le vieil ancêtre des forêts, pour qui toute femme était Syrinx.

Cependant, tandis que mes regards se portaient sur les différentes parties du visage de Monique, je la jugeais avec âpreté, je discutais sa séduction, j'en cherchais les limites, je poursuivais ses défauts, comme pour mieux discerner cet incompréhensible rayonnement que je subissais sans le comprendre. Et plus je trouvais de motifs de ne pas aimer Monique, plus ma sensibilité me fournissait de mobiles de tendresse, de désir et de soumission. Elle me considérait comme font les chats narquois et profonds et qui ont l'air de pénétrer exactement nos pensées.

Soudain, ses yeux s'attendrissent et deviennent humides. Quoi donc vient d'y passer qui est plus léger qu'une plume qui flotte et aussi chaud que la lumière du jour ? Tout, en moi, à

ce regard, s'écoule et me fuit; mon âme cède, et je m'en vais dans une émotion heureuse et brisante, ineffablement douloureuse :

Alors je dis, d'une voix suppliante :

— Monique! Monique! Pourquoi m'avez-vous abandonné?

Elle sourit doucement :

— Je ne sais pas.

Je suis tout enveloppé de nouveau d'une flambée de colère.

— Je le sais, moi, et je vais vous le dire : c'est pour Luccioli que vous m'avez quitté ainsi!

— C'est vrai!

Je reçois comme un coup au cœur. Au moment où je le disais, et le sachant, je n'y croyais donc pas? Cet aveu me renflamme, et ma plaie saigne de nouveau.

— Mais ce n'est pas à cause de Luccioli que je ne suis plus venue chez vous, Gilbert. Est-il invraisemblable que l'on puisse aimer deux hommes à la fois? Au surplus, je n'ai jamais cessé d'avoir pour mon mari la plus tendre et la plus sincère affection.

— Alors, pourquoi avez-vous cessé de me voir?

— Oh! il y avait longtemps que je projetais de rompre avec vous! Les derniers temps que je vous voyais, je ne le faisais que par peur de vous faire trop de peine en vous quittant.

— Alors vous ne m'aimiez plus?

— Vous ai-je jamais aimé?

— Monique! Vous êtes atroce!

— On aime tantôt l'un, tantôt l'autre. On a du goût pour quelqu'un, on le néglige, et c'est un autre qui vous plaît davantage, jusqu'à ce qu'on revienne au premier. Et qui dira pendant ce temps de combien d'autres hommes on aurait voulu être aimée, même en étant le plus sincèrement éprise de l'un d'eux? Sait-on jamais?

Et lentement madame Rosavenda promène son beau regard sur les murs, sur les portraits, sur ces choses éparses qui sont tout pour moi depuis qu'elles lui ont servi de cadre.

— Avez-vous été heureuse, Monique?

— Est-on heureuse? Qui est heureuse? J'ai frappé de porte en porte, mendiant un peu de bonheur.

— Et vous êtes revenue frapper à la mienne?

— J'avais envie de vous revoir. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai été bien cruelle avec vous. J'avais peur de vos questions, votre jalousie m'irritait. Votre amour trop passionné gênait mon indépendance. Si j'avais pu tout vous dire, faire entièrement de vous mon confident, comme je l'ai essayé quelquefois, si je n'avais eu à redouter ni soupçons, ni scène, vous eussiez connu une autre femme!

— Pourtant ne m'aviez-vous pas avoué un début d'intrigue avec Andrea Strongolo, et les lettres que vous receviez de Macroy?

— Oh! cela ne comptait pas! Mais Luccioli, je l'ai aimé, vous savez, vraiment aimé!...

Monique a dû voir ma pâleur. Elle s'est soudain interrompue :

— Mon pauvre ami, je vous fais de la peine, bien inutilement. Je suis absurde de vous raconter tout cela.

Et en même temps, elle posait sa main sur mon bras, avec tant d'affectueuse douceur que je me suis demandé tout à coup ce que c'était que cette oppression qui me serrait le cœur.

— Je suis trop content de vous revoir, Monique, — ai-je répondu, — pour empoisonner mon plaisir. Et puis la vérité, quelque dure qu'elle soit, me torture moins qu'un mensonge. Peut-être parce que je suis très orgueilleux... Continuez...

— Non, je n'ai plus rien à vous dire. Qu'avez-vous fait, vous?

— Rien qui demande attention. J'ai pris l'habitude de demeurer beaucoup chez moi, j'ai cessé peu à peu d'appartenir au monde des vivants, des gens passionnés, ardents, qui ont des intérêts à démêler avec leur siècle. J'ai vécu ici seul, extrêmement seul... Regardez ces murs, Monique! C'est certainement l'endroit du monde où l'on a le plus pensé à vous.

— Et... vous m'en avez voulu?

— Je vous ai détestée. Et j'ai tant souffert ensuite que j'ai cessé de vous garder rancune.

Madame Rosavenda vient à moi, passe un de ses bras autour de mon cou.

— Je n'étais digne ni de votre amour, ni d'une pareille indulgence. Vous ne savez pas, Gilbert, quelle affreuse personne vous

avez eue pour amie!... Et cependant je ne suis pas une femme méchante, et vous êtes le dernier être à qui j'aurais souhaité faire de la peine... Que voulez-vous? Je ne peux pas supporter de chaînes. Sitôt que je sens un esclavage, il faut que je m'évade, et vous, vous commenciez à devenir terrible. Il faut de loin en loin que j'agisse secrètement, que je commette des actes que je sois seule à connaître. C'est alors que j'ai rencontré Luccioli; un vrai coup de folie. Du premier jour, j'ai senti que je lui appartenais...

— Et maintenant?

Le visage de Madame Rosavenda s'est assombri.

— Gilbert, ne parlons pas du présent! Je suis ici, ne demandez pas autre chose...

— Mais pourquoi êtes-vous revenue?

— Oh! l'enfant qui veut toujours briser ses jouets pour savoir ce qu'il y a dedans! Je vous ai vu, l'autre soir, chez lady Lomax, si triste, si sombre... Et puis j'ai songé au passé doux et cher, et je m'en suis voulu de vous avoir délaissé aussi longtemps...

— Et, pourtant, vous ne m'aimez plus?

— Qui sait? Où commencent nos sentiments? Où finissent-ils? Le savez-vous? Moi, je l'ignore. Une seule chose m'est connue, c'est combien j'ai de joie à me retrouver ici où j'ai passé tant d'heures agréables...

Je me suis agenouillé devant elle.

— C'est vrai, c'est bien vrai, Monique?

— Pourquoi vous mentirais-je?

C'est alors seulement qu'elle s'est penchée sur moi et qu'elle m'a donné sa bouche, et quand mes lèvres ont touché les siennes, quand j'ai trouvé ce goût que je croyais perdu à tout jamais, mon cœur a eu un grand choc et j'ai pensé m'évanouir de joie.

Maintenant je suis seul de nouveau. Monique m'a promis de revenir. Je ne veux plus savoir ce qu'elle a fait depuis trois ans, mais seulement me souvenir de ceci : elle était près de moi tantôt... Et j'ignore si c'est le jour, si c'est la nuit, je n'ai ni faim, ni soif, ni sommeil; une sorte d'exaltation fiévreuse me soulève hors de moi-même, qui a la figure de la joie, et qui, je le sens bien, pour un rien, se changerait en désespoir.

Jamais, autant que ce soir, je n'ai aimé la vie, et cependant jamais je ne me suis senti aussi près de la mort!

28 novembre.

Minuit. Après une soirée de pluie chaude sur les arbres du jardin. Je n'entends plus ce cliquettement continu des gouttes d'eau abaissant l'une après l'autre les palmes toujours vertes. Tous les bruits se sont tus. Et le silence est tel que je me crois parfois le dernier homme vivant, — pour si peu de temps encore! — sur cette terre anéantie.

J'aime plus que tout ces silencieuses soirées, au décours si lent, où nul tapage ne dérange ma tranquille pensée. Il m'est indéfiniment doux alors de songer au passé, de ressusciter ceux que j'aime et qui ne sont plus, ou qui m'ont oublié, et de peupler la nuit de ces grands morts, dont la pensée m'a aidé à vivre. De ceux-ci, je connais la vie aussi bien que l'œuvre, j'ai lu leurs lettres, les souvenirs de leurs contemporains. Au culte perpétuel que je rends à leur mémoire se joint un hommage ému à celles qui leur ont appris la déchirante délivrance de l'amour. Qui pourrait croire que Pauline de Beaumont ou Virginia Clemm aient encore un amoureux?

Ma lampe fait une lumière douce et un peu voilée. Je regarde pour la centième fois meubles, bibelots, tout ce qui m'entoure. Et je me suis finalement assis devant ce secrétaire rouge où j'ai enfermé mes souvenirs. Il a dû appartenir à quelque grande famille italienne, car un chapeau de cardinal lui sert de couronnement.

Des glaces verdies doublent ses panneaux; chaque tiroir est peint d'une fête galante ou d'une scène de chasse. A qui a-t-il été, ce vieux cabinet, avant de tomber entre mes mains? De qui a-t-il contenu les secrets avant de porter les miens? Si j'ouvrais un tiroir, je trouverais des portraits, des lettres, des gants, des fleurs fanées et de vieilles étoffes, des flacons éventés et des loups de carnaval. J'aime ces objets qui n'ont de signification que pour moi, ces humbles choses qui ont été mêlées à ma vie, qui en gardent peut-être encore la secrète chaleur et qui conservent, sous leur mort apparente, plus de passion que bien des êtres que j'ai connus!

Et il repasse devant mes yeux des heures mortes, des bonheurs oubliés, des visages disparus...

Pourquoi suis-je toujours ému par ce qui n'est plus? Tout ce qui disparaît me devient cher. Ma tendresse ne manque jamais de s'éveiller devant ce qui sort d'une longue suite de jours. Une ville ancienne, un jardin qui agonise, une vieille maison me touchent comme un ami. Ma rêverie a toujours la couleur des murailles sans jeunesse, qui semblent faites de cendre et de soleil.

Quand je m'abandonne ainsi à mes humeurs noires, je revois ma sœur bien-aimée.

Voici deux ans déjà qu'elle m'a quitté, et si je souffre moins, si je ne ressens plus cette horrible douleur qui vous broie, son absence me devient chaque jour plus pénible. Tristesse pesante, insurmontable. J'éprouve un désenchantement tel que tout me devient parfois indifférent. Alors mon seul plaisir est cette longue soirée solitaire où rien ne m'appartient que de l'évoquer, où je l'exhume de mon cœur et où je la recrée!

Je la poursuis dans ses lettres, dont les liasses à peine jaunies remplissent plusieurs coffrets, je la poursuis dans les miennes, dans toutes celles que je lui envoyais de Paris ou de Londres ou pendant mon voyage à Rio-de-Janeiro.

Bien souvent depuis, étouffé par l'horreur de demeurer incommunicable, lui ai-je écrit encore, comme si elle allait pouvoir lire ces lignes où je mettais tant de moi-même, où je m'expliquais interminablement, pour avoir une raison d'être...

... O ma sœur, ma sœur bien-aimée, se peut-il que jamais ton fantôme ne soit revenu dans cette chambre où tu as tant vécu, que jamais tu ne m'aies vu, l'âme pleine de toi, penché sur cette table pour t'écrire et verser dans le tien mon triste cœur, que tu as si souvent consolé!

30 novembre.

Mon père était avocat; il aimait la lutte, la controverse, les arguties. Malgré sa très grande fortune, il travaillait avec ardeur, car il se plaisait à tout ce qui ressortit au métier de plaider. Le vrai, le faux étaient pour lui choses égales, vaines

dont il comparait les nuances. Une idée, la moindre théorie le grisait. D'ailleurs, toujours sincère, il mettait à chaque argument dont il se servait une conviction éphémère et une violence profonde.

Un jour, pour une contestation entre voisins, il eut un procès lui-même. Il avait le droit pour lui, il perdit. Il fit appel, il perdit encore. Toute sa vie fut bouleversée. Il voyait pour la première fois le juste et l'injuste! Et en même temps, il trouvait la défaite. Son esprit cessa de papilloter. Alors mon père, frappé au cœur, atteint de misanthropie, se révolta contre le genre humain. Il céda son cabinet, quitta Paris pour ne plus y revenir.

Il s'installa à Venise, acheta un palais et s'y retira, nous emmenant avec lui, ma mère, Yvonne et moi. Dès lors, il vécut misérablement. Comme il avait besoin de reviser ses opinions, il pesa dans de nouvelles balances les idées qu'il avait de tout. Ce fut un désastre. Sur ses vieux jours, il devint anarchiste. Il rejeta comme un vêtement inutile le principe d'autorité. Toute vérité lui donnait à rire. Il raillait tous les sentiments.

— Je n'aime pas l'animal, — disait-il. — L'amour, la maternité, la famille, c'est le triomphe de l'animal. Que ne suis-je aujourd'hui chartreux? Pas une de mes pensées ne se tournerait vers la matière! La chair est abjecte.

Il était déjà blessé à mort, il le savait et n'en parlait pas. Sa dernière distraction fut l'ironie. Quand il souffrait trop, il s'enfermait dans sa chambre. Vers la fin, il ne se levait plus. Du fond de ses draps, il jugeait la vie. Son pessimisme outré m'a rendu, par réaction, optimiste. Il criait à l'indignité de l'être humain; lui qui en avait vécu, il ne pouvait plus supporter l'injustice.

Un matin, il m'appela et me fit lire quelques pages de Descartes. Ces affirmations claires et précises le soulageaient. Quand j'eus fini ma lecture, il me dit avec tranquillité :

— Mon petit, c'est l'épilogue. J'eusse voulu composer pour toi un petit guide de la vie. Tu y aurais appris à manier les hommes et les femmes et à supprimer l'animal de tes préoccupations quotidiennes. Si ma vie était à refaire, je me consacrerais à la métaphysique. Maintenant, c'est trop tard pour

penser à Dieu. Cela ne m'empêchera pas de m'éteindre en paix. Je n'ai pas la foi. N'attendant rien, je suis tranquille. Pourtant quelque chose encore me tarabuste. Quelle ligne de conduite ai-je suivie? Quelle a été la logique de mes sentiments et de mes actes? N'ai-je été qu'un des innombrables bouche-trous que la nature fabrique à la grosse, dans son absurde entêtement à durer? Je ne me suis connu que du jour où j'ai souffert de l'injustice. Depuis lors, je n'ai vu qu'elle. Une seule chose me semble juste; que je meure, car ma vie n'avait aucun intérêt.

Il s'éteignit quelques jours après. Ma mère refusa de quitter Venise; nous nous y plaisions aussi, Yvonne et moi. Et ma vie n'a pas été fixée à Paris comme elle aurait dû l'être.

A quoi tient notre existence! Il a fallu que mon père perde un procès pour que nous quittions la France et que je rencontre ici, par un jeu du hasard, cette Monique Rosavenda. Française comme moi, elle n'y est venue elle-même qu'afin d'accompagner un mari italien connu à Paris et qui, contre toute promesse, à peine marié, donna sa démission d'attaché d'ambassade pour se retirer dans son palais familial.

Oui, un procès perdu a décidé de ma vie. Et voici que je perds le mien, à mon tour. Mais mon père n'est pas tout à fait éteint en moi, car je sens sa survie dans mon indifférence en face de la Mort,

IV

30 novembre.

Il pleut sans fin. Sur les palmiers et sur le sable du jardin, comme elle retentit nuit et jour, cette pluie chaude, monotone, que verse un ciel égal et blanchâtre, couleur de lait!

Je ne sors plus. Je suis ni triste, ni gai. Il me semble n'exister qu'à peine. De tout mon être, ma pensée seule fonctionne. Je suis entouré de limbes, de limbes très mélancoliques et très doux, où il n'y a pas de formes vivantes, mais des ombres, des ombres flottantes, amoureuses, résignées. Je vis au milieu d'elles, je suis presque devenu l'une d'elles.

Ah! mes heures de vie, mes heures de jouissance et de plénitude, comme elles sont loin de moi, aussi loin que ce soleil jaune, caché par la diffusion des nuages!

1er décembre.

Monique m'avait prévenu qu'elle viendrait sans doute aujourd'hui. La connaissant, je n'osais trop y compter, mais, ce matin, la vue d'un ciel pur et je ne sais quel heureux pressentiment m'ont confirmé cette nouvelle. Et comme tous les miracles sont possibles, Monique m'est apparue.

Elle était vêtue de noir et de rose, avec une simplicité qui n'était point sans apprêt. Elle a fait le tour du salon, ouvert un tiroir du secrétaire, feuilleté un volume et finalement m'a demandé une cigarette.

— Gilbert, — a-t-elle dit ensuite, — vous ne m'avez point parlé de vous, l'autre jour. Cependant bien des choses ont changé dans votre vie, et votre sœur est morte...

Je lui ai raconté alors les derniers moments de celle que je chérissais. Et, tout en parlant, je songeais à ce cimetière San-Michele dont le mur rose cache le coin obscur où se détruit Yvonne et où, dans peu de temps, l'on descendra aussi ma mortelle dépouille.

Et il y a eu, entre nous, un très long silence. A quoi, pendant ce temps, pouvait-elle songer, la secrète Monique?

— Qu'avez-vous fait, — m'a-t-elle demandé enfin, — pour oublier, pour vous distraire de votre chagrin? Avez-vous travaillé?

— Je ne travaille plus, Monique.

— Quoi, tous ces beaux livres dont vous me parliez souvent, ces livres sur quoi vous comptiez pour obtenir la gloire, ne les auriez-vous pas achevés?

— Ils ne sont plus... Vous vous souvenez qu'il y a deux ans, l'hôtel de Beaulieu a brûlé. J'y demeurais alors et, cette nuit-là j'assistais, à Nice, à une redoute. L'un de mes manuscrits, celui auquel je tenais le plus, l'*Histoire d'un prince des hommes*, était terminé, il contenait le meilleur de moi-même, j'y avais travaillé sept ans. L'autre, *le Buisson ardent*, était écrit plus qu'à moitié. C'était ma vie intellectuelle et morale, ces deux

livres-là, mon expérience... Tout a brûlé avec l'hôtel, brouillons et copie. Rien n'est resté...

— Mon pauvre Gilbert, quel désastre! Mais ne pouviez-vous pas les recommencer!

— Non, Monique, mes notes, mes plans, tout avait disparu. Refaire entièrement un tel travail, sans la joie de la nouveauté, l'attrait de la découverte, c'était au-dessus de mes forces. Et puis, dans cet effondrement, j'ai vu un signe de la destinée, l'avertissement que je ne suis pas créé pour la gloire et que je dois mourir tout entier.

— Mais alors qu'est-ce donc qui vous rattache maintenant à la vie?

— Plus rien. Ma sœur est morte, vous m'avez quitté, mon avenir est détruit...

Et je n'ajoute pas, pour rendre la chose plus piquante, le krach du Crédit Austro-Croate et le suicide du sieur Adamich.

— Mon pauvre ami!

Monique dit cela avec tant de gentillesse et d'affection! Elle vient s'asseoir tout près de moi, pose sa tête sur mon épaule, et très doucement :

— Comme je suis inexcusable de vous avoir laissé seul si longtemps, d'ajouter, par ma faute, une nouvelle tristesse à celles dont vous souffrez déjà! Me pardonnez-vous?

Sa bouche est sous la mienne. C'est un baiser très long. Mes mains épousent les formes de son corps, et déjà, le corsage ouvert, brille la chair la plus claire et la plus désirée, et déjà, le passé n'est plus qu'un mauvais rêve.

... Je l'ai contemplée longtemps en silence. Sa blancheur éparse rayonnait sur le divan sombre et dans le crépuscule qui venait. Je remerciais la vie bienfaisante de m'avoir rendu Monique, et, lâchement, je cherchais par quel subterfuge je pourrais prolonger mon aventureux séjour sur cette terre. Mais la vieille voix de l'expérience me glissait également à l'oreille que cette embellie ne se prolongerait pas, qu'une nouvelle bourrasque surviendrait, qui disperserait encore une fois mon fragile bonheur, et que, s'il y avait quelque chose d'incertain dans cet univers de sable, c'était bien la tendresse de mon amie.

Et cependant je m'en voulais de penser à une séparation possible dans le moment même où, réuni à Monique, je sentais

dans mon âme et dans toutes les fibres de mon cœur la félicité d'exister encore.

Mais il me revenait également à l'esprit que vivre dans certaines conditions matérielles constitue une inacceptable déchéance.

Tout à coup, dans le silence, la voix de Monique :

— A quoi pensez-vous?

— A ce qu'aurait dit Adam si l'Ange qui l'avait chassé du Paradis, était venu le chercher, quand il rôdait avec Eve au milieu des rochers déserts et l'avait ramené à l'Eden perdu!

— Ah!... Et qu'aurait-il dit?

— Chut! Monique! je vous aime.

2 décembre.

C'est un soir encore, un doux soir de la vie, et je vois défiler des choses mortes...

Le jour s'en va, avec tout son encens, une fumée flotte au ras de la ville, captive mais qui va se libérer. J'écoute et j'entends. C'est le chant de mes voix intimes, de mes voix secrètes qui couvre à présent le silence.

Voici cette chambre, où j'ai tant aimé, tant rêvé, tant souffert! Je crois y tenir aujourd'hui plus qu'à l'ensemble même de l'univers. Quelques meubles, quelques objets, quelques livres... Est-ce que cela me deviendrait plus cher que tout? Non, mais ici je trouve je ne sais quoi qui est, si j'ose dire, l'émanation même de mon âme, son atmosphère naturelle, et je ne me sens plus à l'aise que dans cet air où tout m'arrive déformé déjà par ma vision, non plus réel, mais coloré à l'image de mon désir ou de ma songerie.

Je voudrais serrer contre mon cœur tout ce qui se trouve dans cette chambre, car Monique, hier soir, y était encore. Elle s'est assise devant cette cheminée, elle a exposé à la flamme toujours rebondissante ces jambes fines dont la chair était visible, toute rose, à travers les mailles luisantes de ses bas, — ces jambes au beau dessin que j'aime parfois comme des personnes.

Elle était assise là, dans cet antique fauteuil usé. Sur son vaste chapeau ridicule, courait une couronne de plumes, et son

corps avait perdu sa forme, tapi dans un manteau qui l'enveloppait toute et qui, souple et large, laissait mollement retomber sa soie épaisse, riche et molle.

Mes yeux se reposant avec béatitude sur ce spectacle, je songeais à la parole essentielle : « Heureux les pauvres d'esprit, car ils verront Dieu! » J'avais retrouvé en moi l'enfant ébloui du monde, celui qui voit Dieu, parce qu'il est sans artifice!

Et cependant je souffrais à nouveau de ce mal que m'a révélé Monique, de cette souffrance secrète, étrange, indicible, qui est l'enfer des êtres qui aiment vraiment les femmes.

Ce désir informulable, ce désir infini que j'éprouve quand je suis près d'elle, quoi donc le saurait satisfaire? Monique, je l'ai possédée; le dernier sursaut de son corps, je ne l'ignore pas, et d'elle je me suis saturé. Mais sitôt revenu à moi, je retrouvais la même nostalgie, le même vœu : devenir elle-même, tout en demeurant moi; voilà la seule union que je souhaite, voilà ce qui hante l'âme des sensuels, l'âme des vrais amoureux. Et la damnation pour ces rêveurs-là, c'est l'impitoyable solitude qu'ils découvrent au fond de l'amour!

La flamme, dans la cheminée, bondissait comme une danseuse, et je regardais ce qu'elle éclairait : jambes roses et noires, mains pointues, bras minces et blancs, cou toujours jeune, bouche molle et splendide, yeux aussi secrets que ceux des chats. Oui, je regardais cette femme, et une telle détresse étranglait mon bonheur que j'en aurais pleuré de désolation...

Je la couvrais de baisers, je roulais ma tête sur son sein, sur ses genoux, je lui disais les choses les plus folles du monde. Et je ne pensais pas que Monique m'avait abandonné deux fois, avait été la maîtresse d'autres hommes et l'était encore maintenant. Aucune jalousie ne me torturait plus, mais j'étais étouffé par ce désir infini, ce désir sans forme, sans limites!

Un moment, j'étais assis à ses pieds, tandis qu'elle fixait ses yeux sur la flamme. Elle venait de m'avouer qu'elle avait failli s'enfuir avec Louis de Macroy.

— Vous avez bien fait de rester, — lui dis-je. — Personne ne vous aurait aimée comme moi...

D'une main distraite, elle me caressait la joue.

— Vous vous croyez donc une exception?

— Mais sûrement, Monique...

Elle s'est mise à rire :

— Et le plus étrange, c'est que vous avez peut-être raison !

5 décembre.

Il y a des heures où il me semble que je n'étais pas fait pour la vie réelle, le trantran quotidien des êtres et des choses. Depuis des mois, je suis comme exilé du monde extérieur. Je vis au milieu de rêves et de livres. Je convertis en fantômes tous ceux qui m'ont entouré, tous ceux que j'ai aimés. Ma mère, ma sœur, Monique, voilà les fantômes qui m'entourent, qui vivent de mon existence. L'une est discrète et voilée, l'autre plus éclatante, avec ses yeux d'émeraude, impérieux et tendres, enchâssés dans une figure de bronze et l'opulence de sa chevelure d'ébène, lourde, pesante, funèbre comme le cœur de certains métaux. Et bien qu'elle ne soit pas morte et demeure à moins d'une heure d'ici, je ne songe plus à Monique que comme je songerais à une ombre, — mais c'est que je baigne moi-même dans la demi-lumière qui éclaire les fins d'existence, le jour incertain des agonies...

Et d'autres spectres se lèvent, cherchés dans la pensée des hommes ou dans le souvenir des siècles : la triste Aziyadé, Desdémone ou Pauline de Beaumont. J'ai en moi une sorte d'alambic, un alambic mystérieux qui distille la vie et qui en fait des fantômes et de la fumée, une magique et délicieuse fumée, dangereuse comme un poison...

Le vice qui me ronge depuis quelques mois, c'est que j'aime mes rêves plus que la réalité. J'étais ainsi dans l'adolescence. Est-ce qu'aux approches de l'heure suprême, on retrouverait en soi une nouvelle jeunesse, une adolescence ingénue et savante à la fois? Comment peut-on redevenir ainsi quand on a aimé la vie comme je l'ai fait, avec une sorte d'âpre fureur, de passion sauvage, d'emportement désespéré? Joie, bruit, mouvement, brutalité des foules et des débauches, passions, voyages, ivresses, cela ne m'avait donc pas pris tout entier, puisque aujourd'hui, ce carnaval terminé, je retrouve le vieil homme, l'homme qui aime le silence, la poussière, le passé, les fantômes et la fumée...

L'automne s'en va. Les jours ont une langueur dorée qui s'évapore peu à peu. La fraîcheur des soirs est pénétrante. Je songe aux automnes de Paris d'une mélancolie si aigre et si troublante, à ses ciels voilés et doux, aux silènes roses des landes bretonnes, aux jardins de Provence où des roses couleur de camphre ou de thé s'ouvrent maladivement au-dessus des murs qui s'effritent et dégringolent...

Ici, la fumée du soir se mêle aux fumées de mon imagination, le jour rose qui venait du jardin recule devant l'ombre qui sort des murailles. Elles font de la nuit comme mon âme, de la tristesse et du renoncement. C'est par un soir pareil que j'attendrai l'Annonciation finale, l'ange de la dernière heure, au visage voilé de crêpe. Tel un rosaire, je répète des noms chéris...

O mes fantômes, mes fantômes bien-aimés, ayez patience, dans peu de temps je prendrai ma place au milieu de vous!

7 décembre.

Au long de ces anciens mois attendris par la régulière présence de Monique, mon bonheur n'était pas tel que toute douloureuse pensée en fût exclue. J'avais à lutter contre quelques-unes de celles qui retrécissent, dans sa poitrine, le cœur de l'homme. Et, visiteuse acharnée, il en venait une contre quoi j'étais sans force. Car, je voyais continuellement ma bien-aimée se dépouiller de sa beauté, vieillir, puis accepter la mort. Cette pensée était la compagne ordinaire de mes heures de solitude. Spectre moqueur et grimaçant, elle m'attendait au coin de mes plaisirs! Une sorte de manie sadique s'emparait de moi, où se mélangeaient une affreuse pitié et le goût de l'émotion tendre, et, sous l'influence malsaine, je me représentais ce que serait, amaigri ou épaissi, la peau usée, labourée, ternie, le visage de Monique. J'allais plus loin encore dans ma sombre folie, je l'outrais jusqu'au spectacle funeste de l'agonie, et mes yeux enfin se fermaient d'horreur sur un travail de décomposition qui noircissait cette charmante face, étirait ses traits sur l'ossature comme une trame sur le métier à tisser, imposait un rictus à cette bouche sensible qui, sur la mienne, s'était refermée.

J'éprouvais alors un grand dégoût de la vie, un mouvement de révolte, à constater que de telles choses soient possibles et que Dieu n'ait pas pitié des beaux visages de chair !

Maintenant que mes affaires sont si bizarrement arrangées, j'éprouve un certain contentement à me dire que je ne verrai ni vieillir, ni mourir Monique et que, pas davantage, je n'assisterai à l'agonie de mon amour.

Mais comment vivent-ils les hommes qui ne font pas de ces réflexions le pain amer de leur vie quotidienne et qui ignorent ce besoin d'éternel, cette peur du temps et ce culte de la jeunesse ?

EDMOND JALOUX

(La fin prochainement.)

LA PAROISSE A PARIS

I

La Revue de Paris a pensé qu'une étude sur la *Paroisse à Paris* pourrait intéresser ses lecteurs. Le titre et le nom du signataire de ces pages, disent assez qu'elles exposent le point de vue catholique.

La paroisse! Quelle organisation lointaine, bien antérieure à l'établissement de la commune; quelle possession plusieurs fois séculaire ce mot seul nous rappelle! Je la vois s'établir dans les Gaules avant même la monarchie franque, y suivre, après la conquête, dans les villes, dans les campagnes, le mouvement de la population et les progrès du défrichement, prendre naissance dans les chapelles privées des grands propriétaires fonciers, des moines agriculteurs, recevoir surtout dès le commencement du XIe siècle une impulsion qui devait la conduire à un épanouissement à peu près complet au XIe.

On peut dire que depuis cette époque jusqu'à nos jours l'Église a eu son représentant dans les cités et dans les plus humbles villages. La paroisse devenait la cellule de son immense organisme. Et quelle place l'Église y occupait alors! A son rôle spirituel le curé, dans les âges reculés, joint d'autres attributions très importantes. Il est officier de l'état civil : il baptise, marie, enterre, et tient les registres. Il est maître d'école, en exerce seul le fonctions jusqu'au XVIe siècle,

et dirige l'enseignement jusqu'à la Révolution. Il fait office de notaire, là où les coutumes du royaume lui permettent de recevoir les testaments, et c'est le cas du plus grand nombre. Outre la place qu'il a dans le conseil de paroisse, il est de droit membre important du conseil de la communauté. Il est souverain dans le domaine de la charité locale. C'est aux curés de campagne que Turgot, intendant du Limousin, fera appel comme coopérateurs à ses projets et à ses réformes.

Les curés de Paris ne pouvaient exercer dans la capitale, en face de la Cour, des parlements, de l'archevêché, de la Sorbonne, des ordres religieux, l'espèce de royauté que les circonstances avaient dévolue aux curés de campagne. Cependant ils avaient fini par y acquérir une situation importante. L'organisation des paroisses en France avait dû lutter contre deux difficultés très graves, legs du moyen âge : 1° Les moines, les chanoines, en abandonnant, sous la pression des conciles, le service des églises, en gardèrent le revenu en biens-fonds ou en dîmes, comme propriétaires fonciers, gros décimateurs, et se contentèrent de donner au prêtre chargé de les remplacer une pension alimentaire souvent insuffisante. 2° D'autre part, ils prétendaient rester titulaires de leurs anciens bénéfices sous le nom de *curés primitifs*, officier aux principales fêtes, et ne voir dans le desservant chargé du travail qu'un chapelain amovible à leur gré. Cette situation s'améliora avec le temps, — les rois de France y prêtèrent la main, — au point de vue matériel par l'augmentation progressive de ce qu'on appela la *portion congrue*, au point de vue moral par la reconnaissance au prêtre faisant les fonctions curiales du titre de vicaire perpétuel et plus tard de curé. Malgré ce progrès vers la justice, les curés se trouvaient sacrifiés, et par la modestie de leur traitement en présence de l'opulence réservée à quelques privilégiés, et par leur exclusion des hautes charges d'Église, apanage exclusif de la noblesse. De là leurs doléances qui ne sont pas exemptes d'amertume dans les cahiers de 1789.

A Paris même, ce n'est pas sans difficultés que s'étaient opérées la fondation et l'émancipation des paroisses. L'Église primitive prenait le nom d'*église mère*, ou même *église matrice*, *matricis ecclesie*, terme en quelque sorte médical, qui expri-

mait énergiquement sa maternité. Les églises successives dérivées de la source première s'appelaient églises filiales. On peut suivre cette filiation des paroisses de la capitale. Dans la cité, qui fut longtemps toute la ville, s'élève la cathédrale dominant toutes les autres églises non seulement par l'antiquité, par la grandeur de l'édifice, mais encore par sa qualité d'église épiscopale et canoniale. Longtemps elle possède seule le baptistère, à Saint-Jean-le-Rond, et oblige les autres églises à envoyer la population enfantine recevoir le baptême, chez elle, dans cet édifice. Sur la montagne voisine se dresse l'abbaye de Sainte-Geneviève, qui verra se fonder sur son territoire les paroisses de Saint-Étienne-du-Mont et de Saint-Médard. Plus loin, encore sur la rive gauche de la Seine, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés étend sa puissance depuis le boulevard Saint-Michel d'aujourd'hui jusqu'au Gros-Caillou. Là surgiront les paroisses de Saint-Sulpice, de Saint-Come, de Saint-André-des-Arts, du Gros-Caillou, toutes placées dans la seigneurie de cette fameuse abbaye de Saint-Germain dont les privilèges et la puissance éveillaient déjà, sous les Mérovingiens, la jalousie de la cathédrale. Si nous nous transportons sur la rive droite, nous rencontrons l'illustre prieuré de Saint-Martin-des-Champs sur l'emplacement de nos Arts-et-Métiers. Il donne naissance aux paroisses de Saint-Nicolas-des-Champs, de Saint-Jacques-la-Boucherie; on lui adjoint la paroisse Saint-Laurent, qui elle-même engendre celles de Saint-Josse et de Bonne-Nouvelle. Saint-Germain-l'Auxerrois, vraie colonie des chanoines de Notre-Dame, la première église canoniale et paroissiale qui doive son origine à la cathédrale, embrasse encore un plus grand périmètre. De très bonne heure, probablement du temps même des rois Mérovingiens, elle reçoit pour dotation un immense territoire qui comprend tout le Paris actuel de la rive droite de la Seine, depuis la rue Saint-Denis jusqu'aux approches de Saint-Cloud. On ne compte pas moins de quatre collégiales et de neuf paroisses érigées, avant la Révolution, sur son territoire. Du nombre étaient Saint-Eustache, Saint-Roch, la Madeleine de la Ville-l'Évêque, Auteuil. Voilà donc les paroisses les plus illustres élevées sur les domaines accordés dès l'origine à des abbayes, à des collégiales, qui garderont les droits de curés primitifs;

les voilà, à mesure que les progrès de la population l'exigent, arrivant à l'existence par voie de filiation.

Nous ne pouvons pas les suivre dans leur émancipation successive. Disons qu'en 1789 Paris comptait 52 paroisses. La plus importante était Saint-Sulpice avec ses 90 000 communiants, avec le voisinage du séminaire célèbre très mêlé à sa vie religieuse; une suite de curés éminents ont mérité qu'on écrivît leur histoire. Après Saint-Sulpice, nommons Saint-Eustache qui comptait 80 000 communiants, et où se succédèrent durant trois siècles, au besoin sur les injonctions faites à l'archevêché par les dames de la halle, des curés appartenant à la même famille, puis Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Roch, Sainte-Marguerite, etc... En face de ces grandes agglomérations, signalons, comme exemple de l'importance que le mouvement de la population vers l'ouest allait donner, au cours du XIXe siècle, à d'humbles églises, le hameau de la Ville-l'Évêque avec son temple modeste, que l'édifice de la Madeleine commencé sous l'ancien régime devait remplacer bien plus tard; le Saint-Philippe-du-Roule actuel, bâti peu avant la Révolution par Chalgrin; Chaillot, vrai village de province, auquel son éloignement du centre et sa mauvaise réputation ne semblaient pas prédire sa brillante destinée. Quant à Saint-Honoré-d'Eylau, il n'était pas encore sorti du néant.

Les paroisses de Paris aimaient à rappeler les noms glorieux des curés qu'elles avaient eus à leur tête. Saint-Jean-de-Grève pouvait nommer Gerson; Clichy, Saint-Vincent-de-Paul; Saint-Josse, Abelly, depuis évêque de Rodez, qui écrivit la vie de saint Vincent; Saint-Sulpice, M. Olier, etc. La situation des curés de Paris allait grandir encore au XVIIIe siècle. L'ascension des classes devait profiter au tiers état d'Église comme à l'autre. Dans la capitale, le périmètre des paroisses, le nombre des prêtres, l'importance relative du casuel, qui soustrayait les curés de Paris à la gêne et à la défaveur de la maigre congrue, lot des curés de campagne, tout contribuait à faire d'eux des personnages. Il fallait naguère aux princes pour confesseurs des Jésuites ou des prêtres de haute naissance. Louis XVI, se contenta de l'abbé Poupart, curé de Saint-Eustache.

L'almanach royal voulait bien consacrer quelques pages

aux curés de Paris. En parcourant celui de 1789 on s'aperçoit que la noblesse, qui se réservait les grandes situations et les bonnes prébendes, ne dédaignait pas de s'adjuger par surcroît quelques cures de Paris. Dans la liste des titulaires nous trouvons un Bouthet de la Richardière à Saint-Leu, un Cantuel de Blémur à Saint-Séverin, un Secrée de Penvern à Saint-Étienne-du-Mont, un de la Roue à Saint-Come, un Desbois de Rochefort à Saint-André, un Magneau de Pancemont à Saint-Sulpice, un de Moy à Saint-Laurent, un Martinant de Préneuf à Saint-Lambert-de-Vaugirard, un Laugier de Beaurecueil à Sainte-Marguerite. Ces noms sonnent moins haut que ceux des Rohan, des La Rochefoucauld, des Talleyrand-Perigord, qui occupaient alors les beaux évêchés et les grandes abbayes. C'est la petite noblesse; mais la preuve n'en est pas moins faite de l'attraction qu'exerçaient les cures de Paris et de l'importance que leur accordait l'opinion.

Point n'était besoin d'ailleurs d'avoir une particule pour être à Paris honoré et à la hauteur de sa tâche. A ce moment même l'abbé Marduel le prouvait dans sa cure de Saint-Roch, l'abbé Legros à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, l'abbé Le Bel à la Ville-l'Évêque, l'abbé Bossu à Saint-Paul, etc. L'avant dernier curé de Saint-Jacques avant la Révolution, l'abbé Cochin, une des plus pures gloires de cette antique famille parisienne, s'était illustré par son zèle, son talent de parole, et par la fondation de l'hôpital qui a gardé son nom. Tous les curés de Paris ne pouvaient avoir l'éclat d'un abbé Cochin fondant un hôpital, d'un abbé Languet terminant l'immense église de Saint-Sulpice qu'avait commencée un de ses prédécesseurs, M. Olier; mais tous jouent un rôle considérable au milieu de leur peuple. Ils nous apparaissent puissants en œuvres au moment ou la Révolution vint les surprendre. Dans le terrible hiver de 1788-1789 ils firent des prodiges, en tête le curé de Sainte-Marguerite. Comme ils étaient élevés à la fonction de curé, plus jeunes que de nos jours, ils avaient le temps d'accomplir de grandes entreprises.

Ces hommes d'action étaient en même temps des hommes de doctrine. A peu près tous pouvaient signer : docteur en Sorbonne et, dans les portraits qu'ils nous ont laissés, les

insignes de leur grade apparaissent sur leur costume ecclésiastique. Les lois de l'Église exigeaient pour les grands postes cette preuve de savoir. On voit par la correspondance de Bossuet qu'il honorait plusieurs curés de Paris de son amitié. M. Olier, parlant de ses impressions lorsqu'il assista pour la première fois à une réunion générale des curés, disait qu'il s'était regardé « comme un enfant parmi ces grands docteurs ». Cent ans plus tard, un homme qui les voyait de près, Piales écrivait (*Traité de l'expectative des gradués*, 1757) : « Les curés de Paris sont universellement estimés depuis plusieurs siècles. Ils sont célèbres dans tout le royaume par leur capacité, leur talents et leurs lumières... D'où vient cette grande réputation? N'est-ce pas de l'attention qu'on a toujours eue de les choisir entre les gradués de l'Université de Paris, cette savante école considérée pendant plusieurs siècles comme la mère des sciences et le boulevard de l'Église. »

Nous voyons par l'enquête faite en 1790 que la situation matérielle des curés de Paris n'était pas à la hauteur de leur situation morale. Quelle comparaison établir, sous ce rapport, entre le curé de Saint-Sulpice, et l'opulent abbé de Saint-Gemain-des-Prés, qui était collateur de la cure placée sur son territoire. Même contraste entre les curés de Saint-Étienne-du-Mont, de Saint-Médard, et l'abbé de Sainte-Geneviève de qui dépendait leur nomination. Le curé de Saint-Nicolas-des-Champs, obligé de nourrir avec de maigres ressources les cinquante prêtres qui formaient sa communauté, faisait petite figure, en face des 180 000 livres que se partageaient les 20 religieux et le prieur, son collateur, sans compter les 115 000 livres de la mense abbatiale. N'importe, les curés de Paris, hommes de doctrine, hommes d'action, très mêlés à leur peuple, aux œuvres de bienfaisance et d'enseignement, aux œuvres sociales, étaient hautement honorés par l'opinion, à une époque où grandissait contre les abus d'État et d'Église, contre les situations à la fois opulentes et inutiles, une opposition que la Révolution allait pousser à l'extrême par un nivellement universel.

Même parmi les curés de Paris, on en trouvait au XVIIIe siècle qui ne se défendaient pas contre la tentation d'ancien régime de faire grande figure. Le nombre de confrères

affluant dans la capitale les avaient placés à la tête de véritables communautés ecclésiastiques. Expilly donne, en 1768, le chiffre de 80 prêtres habitués à Saint-Eustache, 60 à Saint-Nicolas-des-Champs ainsi qu'à Saint-Roch, 50 à Saint-Sulpice et à Saint-Paul, 40 à Saint-Gervais, 30 à Saint-Germain-l'Auxerrois et à Saint-Jean-de-Grève, 25 à Saint-Laurent, à Saint-Louis-en-l'Ile et à Saint-Sauveur, 24 à Sainte-Marguerite et à Saint-André-des-Arts, 20 à Saint-Étienne-du-Mont, à Saint-Jacques-la-Boucherie et à Saint-Séverin, etc... La communauté des 60 prêtres de Saint-Roch occupait près de l'église une maison de 61 logements. Quelle population ecclésiastique! Entre les curés de Paris, nommant eux-mêmes leurs vicaires, entourés, outre les officiers d'église, d'une communauté de prêtres qui leur faisaient cortège dans les cérémonies, qui leur devaient leur pain, entre ces curés et ce clergé, il y avait un abîme que le XIXe siècle devait se charger de combler. Leur attitude un peu hautaine était dans le goût d'une époque où chacun, même à la veille de la Révolution, voulait se distinguer de ses voisins par des privilèges.

Cependant les curés peuvent revendiquer leur part, et large, dans ces éloges qu'un réformateur peu tendre pour les abus ecclésiastiques (*Tableau moral du clergé de France*, p. 41) décernait en 1789. « Il faut l'avouer, disait-il, et tout le monde en convient, la classe des curés est de tous les corps, je n'en excepte aucun, celui qui est moins éloigné de son institution. » Oui, on peut affirmer que durant le XVIIe et le XVIIIe siècles les curés du royaume, formés par les séminaires, gouvernés par des statuts admirables, constituèrent une corporation à laquelle nulle autre ne peut être comparée pour les vertus et pour les bienfaits. Issus presque tous de la petite bourgeoisie, du peuple, vivant de sa vie, confidents de ses joies, de ses épreuves, de sa conscience, ils travaillèrent dans leur tâche modeste, mais féconde, non seulement au salut des âmes, mais à la santé morale et par là même à la grandeur de la France; ils maintinrent dans une foule de provinces, dans les campagnes, ces traditions de foi, de pratique religieuse, dans lesquelles l'Église de France, submergée par une tempête inouïe, devait puiser après la tourmente, pour réparer ses ruines et reprendre sa place au soleil.

En attendant, la constitution civile du clergé réduit le nombre des paroisses de Paris de 52 à 33. Puis la Révolution, après avoir acclamé les curés en 1789, les disperse et les tue. Quand vient la réaction religieuse et la signature du Concordat, l'organisation paroissiale donne à la ville de Paris douze cures et 32 succursales. Que de ruines dont beaucoup étaient irréparables! Notre-Dame reconnue comme cure a perdu à jamais, comme toutes les cathédrales de France, ce cortège de chanoines aux brillants costumes, ces nombreux prébendés de second rang, cette nuée de chantres, d'enfants de chœur, d'officiers, qui animaient ses édifices immenses, et prêtaient leur voix à la louange éternelle, *laus perennis*, que l'Église y entretenait depuis des siècles. Les prêtres les plus vénérables, les plus méritants, allaient les remplacer, mais leur petit nombre, leur peu de ressources ne pouvaient leur permettre de repeupler cette solitude. Les autres églises avaient perdu leurs fondations, leur clergé, et il fallait ranimer des traditions ensevelies dans des flots de sang. Notre but n'est pas de raconter l'histoire de l'Église de Paris au XIXe siècle, mais bien d'exposer le fonctionnement de ses paroisses à l'heure présente. C'est à remplir ce programme que sont consacrées les pages qui suivent.

II

Le diocèse de Paris compte actuellement 77 paroisses dans l'intérieur de la capitale et 93 en dehors des fortifications. Nombre d'entre elles comprennent 50 000 habitants; d'autres : la Villette, Charonne, Ménilmontant. etc., de 60 000 à 70 000; quelques-unes : Montrouge, Belleville, 80 000; les plus peuplées : Saint-Ambroise, Sainte-Marguerite, Clignancourt, de 90 000 à 100 000, et même Clignancourt pouvait se vanter, avant le sectionnement, de posséder 120 000 paroissiens.

A la tête de la paroisse est le curé assisté des vicaires, et ordinairement de quelques prêtres habitués, qui disent les messes tardives, assistent le célébrant aux messes solennelles. La situation des curés de Paris est importante par le nombre de leurs paroissiens, par la multiplicité des œuvres à soutenir, par les

responsabilités d'un ministère délicat et vaste. Ils ne sont guère nommés avant la cinquantaine, après avoir fait preuve de zèle, de tact, de pondération. Comme leurs fonctions les mettent en rapport, même dans les quartiers populeux, avec des hommes distingués par leur culture et leur situation sociale, l'autorité ecclésiastique a souci, dans ses choix, d'unir l'élévation intellectuelle à l'élévation morale.

Les curés ont des vicaires, deux, trois, jusqu'à sept ou huit, selon les paroisses. Parmi eux, le premier et le second ont une situation à part, et, jusqu'à Monseigneur Affre, ils avaient seuls à Paris le titre de vicaire. Au premier incombe l'administration des mariages, au second le règlement des convois. C'est dans la capitale une occupation absorbante. Ils ont, en outre, d'ordinaire, la direction des catéchismes, quand le curé ne les préside point lui-même. Cette situation privilégiée leur donne de l'expérience, les prépare aux responsabilités futures. Règle générale, c'est parmi eux que sont choisis les curés. Les simples vicaires vaquent en sous-ordre à toutes les fonctions du ministère. Outre les catéchismes, ils ont, à tour de rôle, des jours de garde à l'église, prêts à baptiser, à confesser, à visiter les malades, à donner tous les renseignements que viennent chercher les fidèles et même les passants.

Quel est le budget de ce personnel? Il varie d'une église à une autre. Toutes ont été atteintes par la perte du monopole des pompes funèbres qui a diminué leurs ressources d'un fond commun très important. Comme l'État ne payait à Paris que les curés, et au taux de ceux de province, la suppression du budget des cultes y a été, sous ce rapport, moins ruineuse que dans les autres diocèses. Mais, depuis la séparation, le clergé est obligé de louer les presbytères. Le paiement des chaises est facultatif. Reste le produit des quêtes, le casuel des convois et des mariages, qui est assez élevé dans quelques paroisses, insignifiant dans le plus grand nombre.

Il a donc fallu faire appel à la libre contribution des fidèles en instituant le Denier du culte, dont la moitié est versée à l'archevêché. Cette moitié est destinée à secourir les quartiers pauvres. Bon nombre de paroisses se suffisent avec 50 p. 100 du Denier du culte, augmentés du casuel et des quêtes. Beaucoup d'autres, où ces diverses ressources sont médiocres,

parfois presque nulles, se trouvent en déficit, se voient réduites à la nécessité, si je puis employer cette expression profane, de déposer leur bilan à l'archevêché.

L'autorité diocésaine perçoit leurs modestes recettes, et se charge de payer le personnel ecclésiastique au traitement dit minimum. Minime est ce minimum. On peut dire qu'en fait, dans les trois quarts des paroisses de la capitale, où il faut se loger et vivre, la situation des prêtres est aussi modeste qu'en province. Le souci de fournir au budget des cultes, si longtemps payé par l'État, n'est pas encore entré bien profondément dans les préoccupations des populations. Elles ont oublié qu'avant la Révolution elles payaient la dime. Au cours d'un voyage en Amérique, le curé d'une église bâtie pour nos compatriotes à Boston, me disait : « Cet édifice a été élevé pour les Français; or, ce sont les Irlandais, les Polonais et autres qui ont fourni la plus forte somme. La première génération de Français venue ici ne nous donne guère. A la seconde, ils prennent leur revanche, et concourent avec l'impétuosité de leur race, plus que les autres nations. » L'évolution s'est faite dans leur esprit et dans leur bourse. Il faut espérer qu'elle se fera de même en France. Une nation qui veut un culte, — et toutes en voudront un, tant que l'idée divine n'aura pas déserté le cœur de l'homme, — doit traiter honorablement ceux qui satisfont à des préoccupations si hautes. Dans aucun pays d'Europe et du monde, le clergé n'est rétribué aussi parcimonieusent, j'allais dire aussi misérablement qu'en cette France qui lui a pris et repris des milliards.

Pauvreté n'est pas tout à fait synonyme de dénuement. C'est de foi plus que d'argent qu'a besoin un clergé d'apôtres. Les prêtres voués par vocation à une cause immortelle savent se priver pour elle. Au reste, on n'est encore mort de faim ni à Paris, ni en province. Les populations contribuent passablement, et feront mieux encore. Le personnel, les services, les œuvres se réinstallent. Celle que Paul Bert appelait « l'éternelle recommenceuse » se dégage avec une vitalité surprenante des décombres où quelques-uns croyaient peut-être l'ensevelir.

La nouvelle situation a modifié les relations qu'on pourrait appeler administratives du clergé avec les fidèles. La séparation a fait tomber les fabriques qui géraient le temporel des églises.

Les cultuelles n'ayant pas été acceptées, on s'est contenté d'établir des conseils paroissiaux, dont les membres sont chargés de connaître, avec voix consultative, des intérêts temporels. Ils sont au nombre de dix dans les paroisses comptant plus de six mille habitants, et de six dans les moindres. En dehors de ces conseils, qui s'occupent du budget, on achève d'organiser des comités paroissiaux, chargés de collaborer à toutes les œuvres concernant le bien religieux, moral, social des paroisses, Ils sont reliés entre eux par un comité central appelé comité diocésain.

On devine la pensée qui a inspiré cette création. Par la séparation, la puissance publique s'est retirée de l'Église; elle a cessé toute relation, elle a supprimé le budget des cultes. L'Église cherche à reconquérir dans le cœur des populations un point d'appui moins instable que la faveur changeante des pouvoirs publics. La formation des comités paroissiaux a pour but de tirer le curé de son isolement, de le mettre plus en contact avec son troupeau, d'éclairer et de fortifier son zèle des lumières et du concours des meilleurs fidèles. Un rapport présenté en février 1913 constate l'organisation de 108 comités, soit dans les deux tiers des paroisses de Paris.

Les paroisses ainsi organisées sont reliées entr'elles par l'administration centrale. A la tête est le cardinal-archevêque, assisté des trois archidiacres de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève, de Saint-Denys, qui se partagent le diocèse. Le temporel a une direction qui s'occupe de la comptabilité des paroisses, et aussi un chancelier qui est une sorte de ministre des finances. Les œuvres diocésaines si nombreuses, l'enseignement libre si largement organisé, ont aussi leurs directeurs. L'officialité de Paris est très importante par suite des causes matrimoniales si multiples, parfois si retentissantes, dont elle a à connaître. Un sécrétariat très occupé est à la disposition de ces diverses sections. On peut dire que l'archevêché de Paris a l'allure et les services d'un véritable ministère.

La vitalité des paroisses se montre surtout par trois manifestations : éducation, assistance, religion.

III

L'école! Comment en parler sans passion? Elle apparaît comme un champ de bataille entre l'Église et l'État qui semblent se disputer la jeunesse pour se faire agréer des générations nouvelles.

L'église tient à avoir ses écoles. Elle nomme dans l'examen de conscience du *Confiteor* les péchés d'omission, et, dans cette catégorie, elle range la neutralité. Elle se rappelle le mot de Jules Simon : « Qui est neutre est nul. » Et personne n'accepte d'être nul. Rien ne peut empêcher l'homme convaincu de laisser percer ses préférences ou ses répugnances intimes, par un mot, une anecdote, une lecture, un geste, un sourire, une sévérité, une indulgence, par mille signes révélateurs de la pensée. Certains enseignements, ceux de l'histoire et de la philosophie, ont des contacts incessants avec la religion. En dehors des études, il faut compter, dans les campagnes surtout, avec l'influence de l'exemple. Si le maître s'abstient de toute pratique religieuse, on devine l'impression produite sur un âge malléable, imitateur. Enfin, en supposant que la neutralité soit possible, les catholiques mettent en Dieu la base, l'obligation et la sanction de la loi morale.

Voilà pourquoi l'Église veut ouvrir des écoles où elle puisse parler de Dieu, du Christ. Toutes les religions, dans le monde entier, obéissent à la même inspiration. Le clergé catholique des États-Unis, dès qu'il a conquis un nouveau terrain, commence par bâtir une église, un presbytère, et tout à côté, dans la même enceinte, une école. En Europe et partout les protestants, les juifs, fondent et entretiennent des écoles confessionnelles. A Paris, l'enseignement catholique libre compte, d'après les dernières statistiques, 112 écoles de garçons, 122 écoles de filles, avec une population enfantine de 41 413 élèves.

L'école est entourée d'orages. Les œuvres post-scolaires, qui en sont le prolongement, vivent elles-mêmes dans une atmosphère chargée d'électricité. Agitation malheureuse autour d'un âge qu'il faudrait laisser préparer en paix l'avenir.

Parmi les œuvres post-scolaires, le patronage tient la plus grande place. Il n'est guère de paroisse de Paris qui n'en ait un ou plusieurs pour les garçons et pour les filles. Comme l'a reconnu M. Léon Bourgeois, ce sont les catholiques qui ont eu l'initiative de cette institution. Au début du XIXe siècle, l'abbé Allemand fonda à Marseille une très belle œuvre de « préservation », que plus tard l'abbé Timon-David devait reprendre dans la même ville sur des bases plus larges. Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont favorisé ce mouvement. Il y a nombre d'années que, sur l'initiative de M. de Melun, avec la sœur Rosalie pour les filles, avec les frères pour les garçons, ces éducateurs établirent des patronages dans leurs écoles de Paris et de la province. Ces créations nombreuses ont survécu à la dispersion des congréganistes. Le clergé paroissial les a prises sous sa direction, en a fondé beaucoup d'autres ; il a donné à cette œuvre une extension, une stabilité, une organisation puissante. La dernière enquête relève pour Paris 212 patronages de garçons qui les fréquentent au nombre de 45 000, et 254 patronages de jeunes filles, qui y viennent au nombre de 60 000. Les protestants ne veulent pas rester en arrière. On compte sous leur direction, d'après la statistique : dans Paris 19 patronages ou unions chrétiennes pour garçons, 43 pour jeunes filles, en banlieue 11 pour garçons, 8 pour jeunes filles.

Ce que sont les patronages, on le sait. Tout s'y passe au grand jour. Des congrès fréquents exposent annuellement le fonctionnement de ceux de l'État et de ceux de l'Église. De ces derniers seulement, il sera question ici.

L'esprit y a sa part, grâce à des leçons variées, des lectures publiques, des conférences, des cours d'adultes, de langues, de diction, de chant, de musique, des cercles d'études, des bibliothèques, des promenades instructives, des représentations scèniques, des projections, etc. Le corps y occupe une grande place, et c'est justice à un âge où il faut nourrir la croissance, développer les forces. A peine le visiteur a-t-il franchi le seuil du patronage qu'il voit des jeux de toute sorte : jeux assis, jeux en marche, une jeunesse qui court, gambade, se poursuit. Attention! trève à l'agitation désordonnée; la gymnastique entre en scène ; il y a plaisir à regarder ces adolescents,

et jusqu'à la marmaille, se mettre en position, élever les bras en cadence, marquer le pas, se prêter avec entrain à la série de mouvements qui nous promettent des générations fortes.

La préparation à l'armée est, avec la santé, le grand objet des exercices gymastiques. Ils sont poussés très loin. L'obtention du brevet d'aptitude militaire est un stimulant pour les jeunes gymnastes. Dans certains patronages, la boxe, la voltige aux agrès, le tir, les épreuves de résistance avec marche et chargement, la natation elle-même, sont pratiqués parmi les plus grands. Pour relier ces efforts, il s'est établi une *Fédération gymnastique et sportive des patronages de France*. La fédération des gymnases catholiques a pu aligner en certains congrès ou réunions des milliers de jeunes athlètes. Ces lutteurs quelquefois provoquent l'étranger, ou, provoqués par lui, répondent à son appel ; ils rapportent de ces engagements de jarrets, de muscles et d'adresse, des drapeaux qu'on garde précieusement comme un trophée.

Au patronage se rattache une institution salutaire entre toutes, la colonie de vacances. Il existe à Charonne une *Œuvre du grand air*. Les colonies de vacances mériteraient toutes de porter ce nom. A ces petits Parisiens, ces petites Parisiennes anémiques, que guette la tuberculose, que l'atelier, l'usine attendent à brève échéance, il fallait ménager le bienfait de cette transplantation à la campagne, sur les hauteurs, au bord de la mer. C'est un plaisir de voir la joie bruyante du départ, l'enivrement du voyage, les bonds à travers les prés, les bois, la grève, de ces poulains échappés ; de lire les lettres enthousiastes des enfants aux parents, aux amis ; d'admirer, au retour, ces joues, pâles au départ, devenues roses. Il faudrait que les parents, qui ont besoin d'air, eux aussi, pussent participer aux bienfaits de la colonie de vacances. A la Maison-Blanche, un apôtre, M. Enfer, s'est avisé, comme nous l'apprend M. Max Turmann, de recevoir dans sa colonie, au hameau familial de Montbricon, avec les enfants, les pères et mères qui avaient fait partie de son patronage paroissial.

Après avoir pensé à l'esprit, au corps, on pense à la bourse. Bourse de l'enfance, de la jeunesse ! Elle est à peu près vide. C'est moins une bourse qu'une tirelire, et, de cette tirelire pourtant, on veut tirer des sous : sous pour la caisse d'épargne de

l'école ou du patronage, et même à ces enfants, on demande des sous pour les vieux jours, pour la caisse de retraite. A l'enfant, qui ne connaît que lui, on demande de s'occuper des autres en s'engageant dans la *mutualité*. Caisse d'épargne, caisse de retraite, caisse de la mutualité : que de caisses à remplir par les pauvres sous! mais, ajoutés les uns aux autres, ils se chiffrent par milliers de francs, par millions; et les enfants sont prémunis contre le gaspillage, habitués à ce goût de l'épargne qui ne répugne pas aux Français; ils sont pris par les versements commencés dans l'engrenage d'institutions si utiles. La mutualité fonctionne partout; mais elle est particulièrement prospère dans les établissements de l'État qui, sur ce point, a précédé l'Église.

L'Église, en fondant les patronages, avait à l'origine surtout un but de préservation religieuse. Depuis elle y a ajouté, et l'un aide l'autre, un grand effort de préparation sociale. On est aujourd'hui tout aux œuvres sociales, et l'encyclique *rerum novarum* de Léon XIII a été entendue par le clergé. Congrès sociaux, semaines sociales de M. Lorin, journées sociales, revues, journaux d'informations, d'intérêts sociaux, tout concourt à éclairer sur ce point l'opinion. On connait la large inspiration sociale qu'a apportée M. de Mun dans sa grande fondation des cercles ouvriers.

Les patronages développent dans la jeunesse le sens social, et déjà la compétence sociale. Plusieurs d'entre eux vont jusqu'à leur donner un enseignement et aussi un travail professionnel. A Saint-Hippolyte, l'abbé Wiesnegg a créé un atelier de mécanique; à Sainte-Marguerite, l'abbé de Miramont; au Kremlin-Bicêtre, l'abbé Aigouy, des ateliers de menuiserie, d'ébénisterie et de sculpture. A Saint-Denys-de-la-Chapelle, l'abbé Rudynski s'est fait, en quelque sorte, maître de forges; il attire par la perfection de ses machines, par l'habileté de sa jeunesse ouvrière, les commandes des compagnies de chemins de fer. C'est à un moment où on exclut le clergé de tout contact avec les pouvoirs publics, un rapprochement avec le peuple, et comme un petit retour au moyen âge, à ces âges de foi où les populations travaillaient sous la conduite de leurs prêtres à la construction des cathédrales. Il n'est pas jusqu'aux saints des corporations qui,

avant la Révolution, peuplaient les chapelles de nos églises, qui ne fassent leur réapparition. Je vois dans tel patronage saint Éloi invoqué par les travailleurs sur métaux, sainte Anne par les travailleurs en bois, saint Jean et saint Luc par les élèves en imprimerie, en beaux arts, saint Denys par diverses industries et articles de Paris, etc.

Ces fondations seraient retardataires si elles n'avaient des coopératives : elles en ont. Elles ne peuvent non plus se passer de syndicats à une époque où tout le monde se syndique et s'appuie sur le voisin, pour mieux se défendre ou mieux attaquer. Les patronages des paroisses ont des syndicats; ils ont aussi des bureaux de placement, qu'aident et favorisent les maîtres chrétiens qui se font eux-mêmes patrons du patronage.

Les jeunes filles trouvent dans leurs patronages, non moins prospères que ceux des garçons, tout ce qui leur peut convenir dans le programme que je viens d'exposer, et en outre tout ce qui s'approprie à leur sexe : cours ménager, œuvre du trousseau, économie domestique, art culinaire, couture, coupe, modes, confection, lingerie, broderie, blanchissage, fleurs, dessin, peinture, langues, dactylographie, sténographie, etc.

Je n'ai pas besoin de dire qu'au premier rang des soucis de l'organisation patronale est la préservation de l'âme. C'est bien l'âme qu'on veut atteindre, sauvegarder à travers ces sollicitudes humaines. Tout patronage d'Église a un aumônier. J'ai sous les yeux les rapports des prêtres les plus admirablement voués à cet apostolat. J'y trouve une sollicitude, une psychologie pénétrante, une direction à la fois tendre et forte. Quelle joie quand ils peuvent emprunter dans leur correspondance ces paroles de saint Jean : « Je vous écris, adolescents, parce que vous êtes forts, parce que vous avez vaincu le mal! » La foi, voilà le secret du dévouement inlassable qui se dépense dans les rangs du clergé au service des patronages.

Aujourd'hui, dès le séminaire, où on ne s'occupait guère autrefois que de théologie et des sciences sacrées, des cours, des conférences sur les œuvres, éveillent les vocations sociales. C'est parmi les jeunes prêtres que se recrutent surtout les éducateurs des patronages. Ils sont aidés par des jeunes gens du monde qui dans leurs collèges, à la conférence de Saint-

Vincent-de-Paul œuvre de charité, à la congrégation œuvre de piété, à l'académie œuvre purement littéraire, ont ajouté, une *conférence sociale*. La pensée de se mêler, de faire du bien à des camarades moins favorisés qu'eux par la fortune, les enchante. Ils prennent part aux jeux des patronages, sont simples, fraternels, se font aimer; ils éprouvent un plaisir bien naturel à prendre, et ils ambitionnent, ce qui est bien naturel aussi, une part de direction. Le bataillon des jeunes a ses idées, son journal et même son congrès. Les anciens, qui pourraient être tentés d'invoquer les droits de l'âge et de l'expérience, se rappellent volontiers ces paroles que prononçait déjà, en 1896, un prêtre éminent entre tous, l'abbé d'Hulst : « Il faut des jeunes; il en faut non seulement pour empêcher le monde de finir, mais aussi pour l'empêcher de dormir. Le monde s'endormirait dans la routine. Il faut que les jeunes aient de l'audace, de la confiance en eux-mêmes. Je ne leur refuse même pas le droit de regarder le passé avec un peu de compassion. Sans cela, on n'aurait pas le courage d'essayer de faire mieux. »

Il y aurait lieu de citer d'autres concours, celui des femmes surtout qui dirigent tous les patronages de jeunes filles et parfois des patronages de tout petits garçons. Un observateur attentif et compétent, M. Ferdinand Buisson, libre penseur et apôtre de l'enseignement laïque, a rendu un jour publiquement justice et hommage en ces termes aux fidèles qui, disait-il, « sans distinction d'âge, de sexe, de condition, d'opinion, de provenance, s'enrôlent dans l'action et y jettent à tout le moins le poids du nombre. Chacun a quelque chose à faire et chacun le fait; ces femmes, ces jeunes gens, ces jeunes filles, ces ouvriers, ces employés, ces petits rentiers, ces gens du monde, tous ont quelque fonction dans quelque œuvre, et tous y donnent ce qu'on leur a demandé de leur temps, de leur argent, de leur cœur. Il faudrait pénétrer dans la vie intime de toutes ces œuvres : confréries, cercles, associations charitables, hospitalières, éducatrices, moralisatrices, depuis les réunions les plus mystiques jusqu'aux clubs plus ou moins socialistes, pour s'apercevoir de l'art infini avec lequel l'Église met en valeur tous ses membres les plus humbles comme les plus illustres, les plus ardents comme les

plus tièdes, sans admettre jamais que nul soit assez petit pour ne pas pouvoir rendre service, ni assez grand pour ne pas le devoir. »

IV

Avec l'école et le patronage, la charité tient une grande place dans la sollicitude des curés de Paris. Ce mot de charité, qui n'était pas inconnu de Cicéron, mais auquel l'Évangile saint Paul, l'Église, ont donné une signification autre et plus précise, n'est pas aimé par ceux qui reprochent à la charité de favoriser l'oisiveté et l'hypocrisie. Donner par charité, disent-ils, ce qui doit être obtenu par justice, c'est amoindrir la dignité de l'homme qui reçoit l'aumône et retarder l'avènement de la justice sociale. Il est vrai qu'on a parfois mal usé de la charité chrétienne sous l'ancien régime, et je ne répondrai pas que le nôtre soit en ce point absolument impeccable. Il est impossible d'établir l'infaillibilité de ses dons.

On a cependant l'œil ouvert dans nos paroisses. On invite l'indigent à se relever lui-même par le travail mis à sa portée. On sait qu'il faut réduire le plus possible par la prévoyance les nécessités de la bienfaisance. Mais on a beau dilater les frontières de la justice, un champ immense reste ouvert à la charité. Il y a plus : la justice elle-même, en répudiant tout contact avec la religion, risquerait de n'être plus juste. Ne donner au pauvre que ce qui lui est dû en justice, c'est s'exposer à l'affamer en privant de secours nombre de ses souffrances. Il faut parfois viser au superflu pour ne pas rester en deçà du nécessaire. Regarder à la loupe, supputer les besoins de ces vaincus de la vie, trahis par une volonté défaillante, et que la maladie, le chômage, les charges de famille, la malchance accablent, c'est trop faire office d'enquêteur, là où il fallait laisser parler son cœur. Permettez donc à ces malheureux d'appeler à leur secours la charité qui calcule moins, parce qu'elle est la charité. Ils sont toujours bien reçus des curés de Paris, soucieux de continuer les traditions de leurs prédécesseurs, en particulier de ces curés d'ancien régime, d'un abbé Cochin à Saint-Jacques-du-Haut-

Pas, d'un Desbois de Rochefort à Saint-André-des-Arts, d'un Faydit de Terssac à Saint-Sulpice et de tant d'autres qui, à la suite des prélats Beaumont, Juigné, faisaient des prodiges de bienfaisance qu'a enregistrés l'histoire.

En parcourant les 800 pages du *Paris charitable et bienfaisant* publié par l'office central, on est effrayé de la végétation de misères qui appellent la main du sarcleur, sur un sol par ailleurs foulé par tant de luxe et de plaisirs; mais, on est saisi d'admiration devant la concentration de forces qui s'attaquent à la détresse, au malheur; les paroisses de Paris, et comme elles toutes les confessions religieuses prennent leur part, et très large, dans ce combat.

Les curés exercent de préférence leur charité par l'intermédiaire des sœurs auxquelles on a enlevé à peu près partout l'enseignement, mais qui ont gardé l'autorisation assez générale de se vouer aux pauvres. On peut voir, dans les quartiers les plus populeux, la sœur visiteuse, trottiner modestement dans les rues, monter les étages jusqu'au dernier, le plus dénudé, celui des mansardes, pour apporter un peu de réconfort aux familles nombreuses ou aux malades. Le secours matériel est bien reçu, le secours moral est précieux aussi. L'aménité de la visiteuse, sa vocation toute de sacrifices, sa qualité de femme, lui assurent partout respect et bon accueil. Souvent elle ouvre à la foi et aux consolations suprêmes de la religion, l'accès d'âmes de mourants qui auraient peut-être fini dans la haine de la société et de l'Église.

Chacun sait le nom de ces messagères de la charité appartenant à de grands ordres. A côté d'eux on rencontre dans plusieurs paroisses des communautés de deux, cinq ou six sœurs, qui s'installent dans les quartiers les plus misérables et font profession d'y visiter les pauvres malades (ceux-là seuls); elles suppléent le petit ménage, dans les soins à donner, le mari, la femme, le père, la mère absents ou impotents; elles entretiennent la propreté parmi l'indigence, font entrer un rayon de soleil, d'espérance, dans des taudis.

Point n'est besoin de porter l'habit religieux pour pratiquer la bienfaisance. On a dit qu'en toute femme il y a l'étoffe d'une sœur de charité. Elles nous le prouvent, et avec un élan une générosité qu'on n'a jamais peut-être connus au même

degré à aucune époque. Depuis que Vincent de Paul enrôla sous la bannière de la charité les plus grandes dames de son temps, la tradition s'est maintenue en se généralisant de génération en génération. Nous le constatons pour la nôtre. Pas de paroisse de Paris qui n'ait son Association de Dames de charité, qui visitent les pauvres, qui paient de leur personne et de leur bourse. Elles vont chercher un champ d'action, — et combien vaste, — dans les centres populeux. Elles s'enrôlent dans les hôpitaux, dans ce qu'on a appelé l'œuvre des faubourgs et dans d'autres. Elles multiplient les visites, combattant la misère avec un dévouement opiniâtre, recueillant partout la reconnaissance et le respect, désireuses de se faire pardonner leurs richesses par Dieu et par les hommes, d'expier pour celles qui ne pensent qu'à jouir, et, s'il en est besoin, pour elles-mêmes.

Les hommes aussi font la charité, et de bien des manières. Contentons-nous, puisque cet article a pour sujet la paroisse, de signaler l'association de charité qui y fonctionne sous le nom de conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Son fondateur laïque, Ozanam, dont le centenaire, a été célébré naguère avec tant d'éclat, avait estimé qu'il ne faut pas laisser au clergé le monopole de la charité. Membre de l'Université, professeur en Sorbonne, il avait compris que la vie la plus féconde et la plus haute, est celle où l'homme de pensée se double de l'homme d'action, d'action pour autrui. Historien, il avait constaté combien lente fut l'ascension des classes laborieuses à travers les âges, et que plus d'humanité, plus de mains tendues d'en haut, auraient hâté leur évolution en améliorant leur sort. Homme de foi, il avait entendu résonner à son oreille ces paroles du Maître : « J'ai pitié de la foule... Ce que vous aurez fait à un de ces petits, c'est à moi que vous l'aurez fait... J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'étais nu et m'avez ouvert... Entrez dans le royaume qui vous a été préparé. »

L'assistance apportée aux pauvres par des hommes du monde est bonne à ceux qui la reçoivent, mais bonne aussi à ceux qui la donnent. Il est très sain à qui possède fortune et santé, et qui est tenté d'en abuser, de voir de près les malheureux. Monter des escaliers sombres, serrer des mains amai-

gries, voir des visages convulsés par la fièvre; cette vision de souffrance et de misère rappelle aux heureux le sentiment du devoir, du renoncement et de l'honneur. Le chiffre des conférences de Saint-Vincent-de-Paul est de 205 à Paris, et de 67 en banlieue.

Je me rappelle qu'à Saint-Médard, où j'étais alors curé, j'ai compté dans la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, nombre d'élèves de l'École normale et de l'École polytechnique, dont plusieurs sont restés mes amis. C'est le souvenir toujours persistant de la douce Sœur Rosalie, laquelle évangélisa ce quartier avec Ozanam, qui nous valait ce privilège. La présence de cette jeunesse m'était particulièrement chère. Je me plaisais à voir sur ces fronts où rayonnait la pensée, le reflet d'aspirations généreuses, d'idéal, de pitié, de sacrifice. Je n'oublie pas que l'École normale et l'École polytechnique ont chacune un comité de bienfaisance, formé d'élèves qui vont porter à domicile des bons de pain, de viande, parfois des secours en argent. Dans nos paroisses, nous aimons à établir parmi les jeunes gens de petites conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

L'énumération des œuvres de bienfaisance fonctionnant dans les paroisses de Paris risquerait, quoique bien éloquente, d'être monotone. Elle est faite dans le *Paris charitable et bienfaisant*. Tous les âges y ont leur part, l'enfance d'abord qu'on protège avant et après la naissance par les œuvres de maternité, par les crèches, les distributions gratuites de lait, le trousseau, les garderies, l'asile, l'adoption des orphelins, des délaissés, et par les mille formes d'une assistance ingénieuse. L'enfant a grandi; à l'adulte on vient en aide pendant la maladie ou la détresse par les « bons » de toutes sortes, la caisse des loyers, les fourneaux, la soupe, le vestiaire, le dispensaire, la médecine gratuite, remèdes, dons en argent, l'assistance par le travail; aux errants sans feu ni lieu, s'ouvrent les asiles de nuit.

Dans cette œuvre immense d'assistance, il faut faire la part de l'*homo sum* de Térence, au sentiment de compassion inné dans toute créature humaine. Mais l'histoire atteste avec quelle force le christianisme a lutté contre l'égoïsme, inné aussi. Et il est des vocations de charité tout à fait extraordinaires que la

religion seule peut susciter; celle des Petites-Sœurs-des-Pauvres est du nombre. A elles se rattachent les Dames-du-Calvaire, souvent femmes du monde, qui se penchent sur des lits de cancéreux et vont jusqu'à baiser des plaies hideuses en souvenir des plaies du Crucifié.

V

Jusqu'ici, avec les œuvres d'éducation, les œuvres d'assistance de toute paroisse à Paris, nous sommes restés autour du temple. Il suffit d'y entrer pour assister à l'action religieuse qu'il exerce. Avec quelle éloquence certains édifices du moyen âge, les cathédrales surtout, nous placent en plein christianisme : « L'Église est elle-même, a écrit de Notre-Dame, Michelet, le drame éternel de la passion. Touchons ces pierres avec précaution, marchons légèrement sur ces dalles. Tout cela saigne et souffre encore; un grand mystère se passe ici. » Dans toute église catholique l'autel, le tabernacle, la table sainte, le confessional, redisent les appels faits aux âmes, aux consciences. Il y a aussi la chaire qui parle tout particulièrement à l'esprit.

Les curés de Paris s'efforcent d'attirer pour les stations et les fêtes les meilleurs prédicateurs. Les fidèles qui se pressent autour des chaires, surtout en carême, ont la satisfaction d'entendre des hommes très distingués. Nous avons certes de bons orateurs, mais nous attendons le grand orateur qu'il faudrait à notre siècle. Je me le représente d'une vie austère, d'une foi profonde, d'une éloquence enflammée, les lèvres marquées du charbon ardent des prophètes, fils de son temps, français jusqu'à la moelle, pris d'un immense amour pour le peuple.

Dans sa prédication l'Église parle aux petits comme aux grands. Aux petits elle donne le catéchisme. Les catéchismes de Paris ont une grande réputation. Chez les catholiques ils ont servi d'exemple en province et même hors de France. Bien des chrétiens, des chrétiennes ont dû à cet enseignement une foi ferme, éclairée et l'élévation persévérante de leur vie morale. Un des caractères de l'éducation catéchistique à notre

époque c'est la multiplicité des catéchistes volontaires accourus, de tous les rangs des fidèles, pour aider le clergé dans l'instruction religieuse qui n'est plus donnée à l'école.

Il faudrait énumérer les institutions, les confréries qui secondent l'apostolat dont nous venons de parler. Nommons en tête les confréries du Saint-Sacrement qui jouèrent un si grand rôle dans l'ancienne France chrétienne, dont quelques-unes, comme celle de Saint-Sulpice, remontent au XVe siècle. Elles sont encore très vivantes. Dans ce Paris, où on fait tant de visites, les membres de cette association aiment à faire ce qu'on appelle d'un mot charmant des visites au Saint-Sacrement. Fatigués de parler aux hommes ils viennent parler à Dieu. Ils entretiennent autour de l'Eucharistie la présence ininterrompue d'adorateurs. Tous les âges ont leur confrérie : confrérie des Saints-Anges pour les enfants; confrérie de la Sainte-Vierge, œuvres de préservation, de persévérance et de prières, pour les jeunes filles; association des Mères-Chrétiennes, en vue de leur sanctification mutuelle et de la bonne éducation des enfants. L'association de la Sainte-Famille propage la prière du soir en commun au foyer. La « compagnie de la bonne mort et pour le soulagement des âmes du purgatoire », évoque le souvenir de ceux qui sont partis et prépare une fin chrétienne. Les retraites sont un grand moyen de sanctification. La paroisse de Paris en compte pour toutes les conditions, tous les âges. Elles sont surtout suivies en temps du carême.

Les institutions paroissiales, qui n'ont pas l'ambition de pénétrer si avant dans l'âme, surveillent les abords de la conscience, maintiennent les mœurs publiques. Telles sont, par exemple, ces fondations protectrices de la jeune fille, chères à toutes les confessions, ces sociétés catholiques de Saint-François-Régis et autres, qui facilitent, régularisent les mariages.

VI

Il est des traditions religieuses amoindries ou rompues par l'affaiblissement de la foi, par le changement d'existence, par l'émigration des familles qui, déracinées de la terre des ancêtres,

oublient les pratiques séculaires : l'Église cherche à les faire revivre. C'est l'évangélisation des grands centres, particulièrement des faubourgs. L'Église de Paris donne en ce point, depuis quelques années, des preuves nouvelles de sa vitalité par une expansion étonnante, presque inespérée. Le grand besoin était le sectionnement des paroisses dont nous avons dit l'immense étendue. Il fallait, en outre, établir des maisons de prière dans les agglomérations créées par le flux et le reflux incessant d'une population toujours croissante. Sous la direction d'un archevêque aussi hardi que prudent, avec le concours de tout le clergé, avec la générosité des fidèles qui comprennent l'importance d'une telle œuvre, on a marché à pas de géant. Depuis 1905, année de la Séparation, Paris compte neuf paroisses nouvelles, la banlieue quinze. On a construit, en outre, trente-deux chapelles de secours. C'est un chiffre de cinquante-six lieux de culte ajoutés au cent quarante-sept déjà existants; c'est la possibilité, la facilité de la pratique religieuse offertes par surcroît à environ 700 000 âmes. Les cinquante-six, additionnés aux cent quarante-sept déjà existants font deux cent trois centres religieux, et on continue à bâtir.

Dans le clergé de Paris les ouvriers ne manquent pas pour assumer un ministère où il faut se dépenser sans compter. Une jeunesse pleine de foi, poussée plus que jamais par dévouement, par vocation vers l'Église, choisit avec empressement, par préférence, ces postes où tout est à créer, où il faut défricher une terre inculte... j'allais aussi dire ingrate, mais non. Il suffit d'ouvrir une chapelle, soit à Paris, soit dans la banlieue, pour qu'aussitôt les fidèles se présentent sous l'impulsion de l'âme naturellement chrétienne dont parle Tertullien. Certains curés du centre, des vieux quartiers, qui ont beau frapper sur un sol doté de temples séculaires, mais durci, et qui ne rend guère que des échos d'indifférence, sont tentés d'envier les conquêtes rapides et triomphantes de nos créations nouvelles.

On devine que le ministère des paroisses de Paris, et plus encore des chapelles de secours, tel que nous venons de le décrire, exige beaucoup d'activité et de dévouement. Il n'est pas rare de voir les jeunes prêtres y user rapidement leur

santé. La situation des curés qui assument la responsabilité de paroisses immenses, d'écoles, de patronages à soutenir à force de quêtes, sans garantie du lendemain, est plus redoutable encore. Il n'est pas étonnant que quelques-uns — nous en avions naguère un exemple — succombent à la peine. C'est là ce qu'aurait dû voir avec tout le reste, un prêtre et docteur allemand, lequel après une visite superficielle de quelques églises de la capitale, a cru pouvoir, dans sa relation, conclure à des remontrances. M. le curé de Saint-Vincent-de-Paul lui a répondu. Je n'aurais pas cru qu'un membre de ce clergé autrichien, qui passe pour plus conservateur que conquérant, se crût autorisé à apporter des conseils et des lumières au clergé de France.

On comprend d'après ce que nous venons de dire que la paroisse de Paris soit chère aux fidèles. Elle leur devient très vite une seconde famille, la famille spirituelle. Beaucoup ne s'en séparent pas sans peine, et tâchent en changeant d'appartement de ne pas la quitter.

Une étude sur la paroisse en province, dans les campagnes, nous ferait constater chez les populations qui la fréquentent, le même attachement, attachement accru encore par le charme des traditions locales et des souvenirs de famille. La paroisse répond à des besoins que la commune ne peut satisfaire parce qu'elle est le centre religieux où se traitent les questions d'âme et d'éternité. Problème de la destinée; pourquoi la douleur? pourquoi le péché? pourquoi la mort? Qu'est-ce qui m'attend derrière ce sombre passage vers lequel me pousse le dépérissement de mon être, et où vient sombrer toute existence humaine? Tant qu'il y aura les interrogations de l'au-delà, des esprits tourmentés, des consciences troublées, des cœurs inassouvis, il y aura place pour la grande institution qui console, qui relève, qui pardonne, qui projette sur notre vie d'un jour les espérances de l'immortalité. Voilà la raison des paroisses, de l'éternelle vitalité de l'Église. « Toujours, a dit Taine du catholicisme, la sourde anxiété des cœurs tristes et tendres lui amènera des recrues, toujours l'antiquité de sa possession lui conservera des fidèles. »

Abbé AUGUSTIN SICARD

LA GRANDEUR DU SOUDAN[1]

III

PAR LE PAYS DE L'OR, VERS LES DANSES DE BAMMAKO

De Kayes à Bammako-Koulikoro, la voie de fer s'allonge entre les montagnes, selon les plans étudiés par les officiers du génie sous les ordres du commandant Joffre, aujourd'hui chef de notre état-major général et, sous les ordres du commandant, aujourd'hui général, Mangin. Le colonel Rougier paracheva la réalisation. Elle ne fut pas aisée partout, bien que les solides Malinkés du pays aient dû remuer la terre assez vite, encouragés par les tambours et les flûtes de leurs musiciens. De plus, les guerriers de Samory, Sofas et Talibés, captifs, après leurs défaites, rendirent obligatoirement à la France le service de fixer le rail par lequel les vainqueurs des esclavagistes assurèrent la durée de leur action civilisatrice. Grâce à d'opiniâtres efforts, les deux ponts, sur le Bafing et le Bakoy, furent amenés, montés, éprouvés. La locomotive court aujourd'hui du Sénégal au Niger, unissant les deux fleuves, pour le transit, à peu près direct, des produits soudanais vers l'Europe, et des produits français vers le Soudan. De Bordeaux à la Gold-Coast anglaise, par tout l'intérieur de l'Afrique, en septembre, saison des hautes eaux, un touriste

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

peut flâner sans interruption de parcours, le fusil au poing, la jumelle photographique au flanc, avec la certitude absolue de trouver, sur l'itinéraire, de bons bateaux et des trains confortables. Celui-ci, par exemple, comprend des wagons de luxe pourvus de toilettes entières, d'un mobilier élégant et simple, de toutes les commodités utiles à qui veut écrire, déjeûner ou dîner sans mécompte; et cela pour quinze à seize heures de trajet seulement. Le plaisir est complet pendant que l'on admire les monts du Bambouk.

Après les cultures de mil, de riz et de maïs, se dressent, imposantes, ces hautes falaises roses et jaunes, arrondies en formes de bastions, où se réfugièrent, au temps des esclavagistes, les populations décimées. Tout en haut, les arbres énormes, boababs, rôniers, palmiers, y paraissent minuscules. Le soleil de l'aube ressemble, dans les vapeurs, à une sphère de cuivre suspendue près de la cîme. De la brousse blonde où l'incendie pétille en mille places, avant les semailles nouvelles, des insectes s'évadent entre les flammes. Ils sont happés par des oiseaux bleus et rouges, les « chasseurs d'Afrique ». Des troupeaux de singes roux fuient, à quatre mains, l'élan de l'express. Ils se retournent, faces d'Européens barbus, non de nègres, et qui vous dévisagent sans peur, intelligemment, avec les yeux, fort surprenants là, des gavroches parisiens.

Aux stations paraissent, véritable cortège d'opéra, les dames et les jeunes filles malinkées, si diverses, très affables sous leur cimiers de cheveux et de gris-gris qu'orne souvent une boule d'ambre retombée vers le front. Race originaire du Haut Bakoy, elles en sont l'efflorescence innombrable et ravissante. Mille sourires éblouissants, mille regards langoureux animent leurs mufles d'aventurine que la prompte joie du rire écarquille. Il en est de rustiques par la figure ronde et naïve, la poitrine volumineuse, les bras musculeux, les lèvres avancées. D'autres semblent délurées, hardies. Elles rappellent les jeunes blanchisseuses de nos lavoirs, prêtes aux lazzis de Belleville. Celles-ci, dignes, méprisantes avant qu'on les salue d'un « Anicé » gentil, deviennent aussitôt courtoises et harmonieuses par les gestes, par la douceur des paroles bambaras, comme nos mondaines au thé : « Anicé gay! » Certaines conservent l'aspect robuste et franc de leurs époux

frisés, barbus. Elles se parent néanmoins de piécettes enfilées autour du crâne, collées sur le front, et de colliers en grosses perles bleues, en menus coquillages. Ce goût de luxe fait noblement se draper les hommes dans l'ampleur de manteaux bleus ou blancs. Survivance de leur grandeur nationale sous les empereurs de Mali qui, après avoir dévasté, en 1240, l'empire Soninké-peuhl de Gana, purent, vers le XIVe siècle, régir la presque totalité du Soudan; y compris l'empire de Gao-Tombouctou.

Quittant les bêtes enfermées dans les épines de la zériba, ces jeunes personnes usent d'une coquetterie délicate pour tendre aux voyageurs les noix de kola, les morceaux de canne à sucre, les cordes de tabac en feuille, la calebasse de lait mousseux. Toutes savent, et fort joliment, se cambrer dans les rayures du pagne qui serre, à la taille, le torse lisse et sans défaut. A moins que le poids de l'enfant et de son lange noué sur la gorge de la mère ne l'aient déjà flétrie.

Les paysages sont enclavés dans les falaises de latérite rose. Il y a des lacs dans les cuves des rochers. Il est des villages où l'on aperçoit, au milieu des cases pointues, les teinturières malaxant l'indigo dans le creux d'un billot, sans avoir quitté, pour ce labeur, les bracelets, ni les colliers, ni le diadème, ni les anneaux d'ivoire, ni les cimiers somptueux. Leurs aïeules, en 1863, accueillirent généreusement nos premiers explorateurs, les officiers Mage et Quintin, fort embarrassés dans cette province montueuse, si forestière, de Galougo, de Kalé, à la rencontre des cascades et des rapides que le canot ne pouvait franchir aisément. A Bafoulabé-Mahina rien n'existait plus de cette vie profuse. El-Hadj-Omar et ses musulmans avaient incendié, massacré, emmené sous la fourche des captifs. Il ne subsistait que des ruines à ce confluent du Bafing et du Bakoy « père et mère du Sénégal ». Les disciples fanatiques de l'Islam maure, les fameux talibés, avaient tout soumis à leurs bataillons d'esclaves — sofas enturbannés, armés de fusils, précédés de musiques aux tabalas grondants, aux cymbales de fer, aux pavillons de couleur. De leur tata de Koundian, ils terrorisaient le monde bambara très incapable, s'il se fût mobilisé et concentré, de traverser le Bafing, puis de forcer le passage des monts qui

garantissent la vallée de Koundian. En 1889 seulement, le poste de Bafoulabé se dressa, au confluent des deux rivières. Aujourd'hui, près de Mahina, un pont de 400 mètres, en métal, appuyé sur quinze piles de maçonnerie permet aux trains de passer la rivière, d'amener les machines pour extraire l'or à 200 kilomètres de là, dans le placer schisteux de Keinon, dans le dépôt alluvionnaire voisin qu'une société française exploite, par les méthodes hydrauliques, avec un rendement possible de 7 francs au mètre cube, pour 7 millions de mètres cubes environ. Les trains, par ce même pont, importent les semences et les machines agricoles, exportent le bétail et les récoltes de toutes les provinces que Mage et Quintin trouvèrent dévastées, persemées d'ossements humains. Reliques des massacres, des incendies et de la famine consécutive à l'œuvre d'El-Hadj-Omar, de ses successeurs. Maintenant, la paix règne sur Kalé, aux alentours du mont Besso qui penche, dirait-on, vers le Bakoy, et sous lequel la mission Galliéni eut tant de peine à marcher, comme, plus loin, dans le défilé du Babou.

Des arbres ombragent, avec grâce, la cascade blanche que devient, un instant, le joli marigot de Dioubéba. Contents de vivre, les indigènes se taquinent joyeusement sur les trucks, où ils s'empilent à l'ombre de leurs chapeaux pointus. Des pouces à bague d'argent se mouillent dans les bouches lippues pour distribuer plus aisément les cartes du jeu installé sur les sacs. Cependant, contre l'échine de sa mère, le marmot enveloppé rit tout seul, sous la chenille de duvet que le coiffeur a laissée dans le milieu du crâne ras. La mission Galliéni avança péniblement par ici, entre les sept villages de Nouroukrou, en 1880. Oualia, est le nom de féerie désignant un décor de montagnes, après une plaine aux arbustes embus par la vapeur de la chaude journée. Des familles courbées abattent, avec deux faucilles par travailleur, les hautes tiges, afin d'arrêter le feu de brousse à distance de leur village. Jaunes et rougeâtres, les feuillages rissolés notent l'automne. Près de Badounbé, jadis, il y avait un tata bien fortifié, refuge contre les incursions des musulmans nomades, sur la rive droite. Le Bakoy scintille derrière l'ancien poste. Clairs dans le soleil, trois petits bâtiments à merlons coniques, types de l'architecture soudanaise, bordent la voie. Plus loin, les baobabs énormes

projettent en tous sens leurs branches torses et dépouillées à quoi pendent, par une longue queue, des fruits lourds. Voici la Fangala bouillonnant sur les cailloux de ses rapides, entre des îles, et noyant à demi des arbustes vivaces où les oiseaux-gendarmes accrochèrent les trois joncs qui retiennent leurs nids de foin sec. Tableau naturel qui ferait, en Europe, la fortune de villages moins accessibles. Le général Galliéni ne rencontra que la forêt inextricable et ses fauves, là où tout une patrie populeuse et riche vivait en 1852, avant l'arrivée de El-Hadj-Omar et des exterminateurs.

A Toukoto, l'ancien gué du Bakoy, un pont moderne s'allonge par-dessus l'île oblongue, très cultivée, entre les deux bras du courant que, sur la rive droite, surplombent des falaises admirables. Elles semblent dresser, dans l'incandescence du ciel, les mille pinacles de cités historiques, et maints remparts en ruines. Tout ce que l'on apprend des guerres cruelles autrefois connues ici, paraît immortel en ce symbole de villes détruites. D'ailleurs la végétation a recouvert l'étendue de ses mille et mille variétés. Des palmiers géants dominent les arbustes innombrables, entremêlés. De cette brousse partout en flammes, les lions parfois bondissent. Naguère, deux de ces fauves se disputant une vache la traînèrent jusque sur la voie. Soudain la locomotive surgit rapide, fatale; tumulte et fumée. L'un des lions se contracta. Il se projeta, griffes dehors, gueule ouverte. Il s'accrocha. Furieusement, il mordit la machine, avant de retomber vaincu, roulé, dépecé par le monstre nouveau qui retentissait de toute sa croupe cahotante.

Avec ses caïlcédrats, émerge le plateau de Kita, étape antique des caravanes allant de la Mauritanie au Niger; cité riche par ses karités. Ils abondent du reste, dans toute la brousse du cercle. Grillées, pilées, malaxées dans l'eau chaude et froide, jusqu'à l'apparition de globules graisseux, les amandes centrales de la noix se transforment en ce beurre végétal qui sert de vaseline à toutes les femmes du Soudan. Aussi soignent-elles l'arbre avec dévotion. Elles récoltent les noix tombées en juin et juillet, les enfouissent, attendent, un mois, la désagrégation de la pulpe, les sèchent dans un four, les pilent au mortier. C'est alors que ces dames décantent méticuleusement, dans une calebasse, la liqueur huileuse, une main sur le genou,

la face attentive, l'échine penchée. Ensuite elles façonnent le beurre en mottes, et l'enveloppent de feuilles pour la vente. Savon, cold-cream, huile d'éclairage et sauce, le karité entre dans les corps soudanais par toutes les ouvertures, par tous les pores qu'il parfume trop. L'Europe mêle ce beurre en faible quantité à la margarine de Hollande. On l'emploie en stéarinnerie. Il vaut 700 francs la tonne dans les ports. Un commerce est à tenter. A Kita, s'arrêtèrent Mage et Quintin, le 15 juillet 1864. L'opulence de la contrée leur dicta des avis enthousiastes, suivis, en 1880, par la mission Galliéni qui signa le traité préalable à la construction du poste avec le chef malinké Tokonta. Pour le récompenser, les troupes du colonel Borgnis-Desbordes vinrent, l'année suivante, détruire les citadelles voisines et formidables des pillards esclavagistes. Ils avaient anéanti la moitié des villages. Leurs descendants sont, peut-être, ces ouvriers agricoles à faces de pirates. Affublés de loques européennes, ils travaillent la terre qu'arrosa le sang des races faibles si longtemps.

Hangar de chaume en pente sur piliers de bois, la petite gare même de Sebekoro abrite les manœuvres embarquant les produits du sol qui reconquiert son ancienne fertilité. Près de là, se dessine mieux une chaîne de montagnes forestières et giboyeuses. Elles s'appelleront, tout à l'heure, les monts du Manding. Leurs crêtes partagent les eaux du Bakoy et du Niger. C'est encore une région aurifère. Le quartz émerge un peu partout du conglomérat de latérite. Dans la colline de Fatoya, la Société de Siguiri a commencé l'exploitation. La teneur est de 8 à 9 francs par mètre cube, selon les renseignements de M. Méniand, qui, scrupuleusement, rédigea la géographie économique du Haut-Sénégal-Niger dans la belle série d'études publiées par M. le gouverneur Clozel. Au mont Didi, les indigènes vendent annuellement 700 000 francs d'or en poudre, grains et pépites, aux marchands de pacotille qui les volent de leur mieux.

La colline de Fatoya qui compte 700 000 mètres cubes rend au sluice 5 francs par mètre, et pourrait en rendre 8. La rivière Tinkisso a donné 2 kilos d'or, en une semaine, à la société de ce nom.

En ce pays de cultivateurs et de pasteurs, de Bambaras

trapus et musclés, le Dr Tautain et le capitaine Galliéni, durant l'exploration de 1880, sentirent l'hostilité des naturels croître à mesure qu'ils avançaient. Pleins de cadeaux pour Ahmadou, successeur d'El-Hadj-Omar et maître de Segou, maître haï des agriculteurs, ses victimes ordinaires, les coffres du convoi suggéraient des sentiments de fureur. Pourtant les ordres de Saint-Louis conseillaient de séduire, d'assagir Ahmadou, de lui imposer une alliance pacifiante. A Guinina, le chef réclama l'abandon des présents diplomatiques destinés au sultan des esclavagistes. A Dio, deux mille Bambaras-Bélèri, trompés par ces apparences, fusillèrent la colonne française. Ils lui ravirent ses bêtes et ses charges, lui tuèrent quinze hommes, et s'emparèrent des choses précieuses qu'ils durent pourtant restituer en 1883 au colonel Borgnis-Desbordes, justicier tardif, mais exigeant. Le capitaine Galliéni et l'héroïque Dr Tautain avaient pu s'échapper, puis gagner Bammako.

Sous les beaux feuillages de Kati le camp se groupe. Le colonel d'un régiment enrôle, instruit les recrues du Soudan installées avec leurs épouses en des hameaux de chaume et de banco. Au bout d'une avenue, le cimetière embrasse le repos des fonctionnaires et des soldats morts à la tâche. Ils dorment dans la terre rose, sous des tombes blanchies à la chaux, au son des claironnades fréquentes qui perpétuent les vœux de leurs âmes fidèles. A la Toussaint, les Pères Blancs viennent, superbes et long-barbus, dire l'absoute. Leurs soutanes de coton, leurs casques blancs les grandissent encore parmi quelques dames françaises en deuil, des enfants blonds, pâlots et sages. La croix en damas d'argent sur le drap noir de leurs dalmatiques consacre ces grands moines. Lentement ils psalmodient un *Dies Irae* puis un *De Profundis*. Chants plus cruels, plus solennels, si loin de notre chrétienté. Le missel est encensé par les enfants de chœur bambaras. Le mur bas ne cache point la campagne de collines parallèles, d'arbustes pressés, de troncs desséchés où les vautours s'épluchent les ailes.

Les Pères s'agenouillent. Ils prient dans la terre rose, entourés par les sergents, les capitaines, le colonel; blanches statues de ressuscités. Diffèrent-ils un peu de ceux qui tré-

passèrent en songeant à la mission de la France libératrice? Ne sont-ils pas, les uns et les autres, ceux-ci debout, ceux-là couchés, les mêmes gestes de la pensée républicaine préparant l'avenir de l'histoire? Au retour, ne voit-on pas les négrillons du camp, accroupis devant le tableau noir, relire après leur caporal-instructeur, l'éloge inscrit du drapeau qui les délivra, et que les apôtres des Droits de l'Homme portèrent depuis l'Atlantique jusqu'au Tchad. En ces enfants crépus, germe déjà l'espoir de nos défunts enterrés là, si loin des maisons françaises où ils eussent voulu conter leur effort à des amis indolents et sceptiques, honteux, à peine, d'ignorer l'empire que, paisibles, ils acquièrent, par la bravoure d'autrui, en laissant leurs politiques méconnaître et desservir parfois tout cet héroïsme. Empire pour l'extension duquel ces tirailleurs soudanais aux pieds nus, manœuvrent, alertes, précis, la chéchia vers l'oreille, le dolman boutonné, un lebel assuré dans leurs poignes brunes et sur l'épaule robuste, afin de risquer bientôt leurs existences loyales au Maroc, en Mauritanie, au Ouadaï, ailleurs, pour l'indépendance des faibles et des pacifiques.

De Kati à Bammako, le train court en faisant lever les outardes, bondir les lièvres, tournoyer les vautours. Le crépuscule s'épaissit dans le feuillage que double la pourpre orangée du couchant. Dans les bourgs, au seuil des maisons rondes, les ménagères demi-nues hachent le bois du foyer. Les enfants rassemblent les poules et les chèvres. Des chasseurs étranges qu'eût dessinés Callot rentrent avec des oiseaux pendus au bout de la canardière, parmi les franges de fourrure. Les vieilles criaillent dans l'ombre plus dense. Les feux du couscous éclairent les fronts bosselés des cuisinières. Et c'est, tout à coup, la nuit stridente de l'Afrique que mille et mille peuples d'insectes chantent éperdument, parmi les frissons des herbes sèches.

En peignant le joli Gilles de son tableau célèbre, Watteau a prévu l'apparence de nos coloniaux qui, tout blancs sous le casque, resplendissent au soleil matinal de Bammako. Officiers, administrateurs, secrétaires, commis, importateurs et exportateurs, jeunes Françaises en colombines luxueuses, photographes anxieux d'obtenir un bon film de cinéma, ces élégances

diverses forment un ensemble d'opéra sur le quai de la gare fleurie et pavoisée jusqu'aux lampadaires électriques des mâts. Le touriste croit débarquer dans une ville d'eaux.

Dehors, contre la barrière, le cheval d'une victoria très correcte s'impatiente et piaffe entre les rênes tenues par un nègre rigide. Une automobile trépide derrière ses fanaux de cuivre étincelant. Curieuse et sage, autour du vétéran qui la contient, une foule de visages marrons aux mâchoires saillantes, aux narines palpitantes, une foule de Soninkés, de Bambaras et de Malinkés regarde sous les chapeaux coniques, les chéchias de pourpre, les madras bariolés, les cimiers de cheveux crépus et ornés, les calebasses pleines de linge, les fardeaux gibbeux. Devant ceux qui sortent, cette foule s'ouvre : deux haies de personnes rieuses en toges blanches, en plis bleus, en boubous flottants, en pagnes rayés, derrière une marmaille d'ébène bedonnante et nue qui sautille. Si l'automobile vous emporte vers la cîme de Koulouba, la cité européenne, par la route large, on aperçoit vite le panorama général, les mille ruches à nègres massées entre la montagne rousse et les cultures bordant le cours majestueux du Niger que dominent, sur l'autre rive, des croupes boisées.

Voici donc le fleuve qu'il fallût atteindre, au prix de tant d'efforts et de sang, pour réduire la puissance des Ahmadou et des Samory, pour affranchir de la terreur les peuples « infidèles » qu'ils ruinaient, qu'ils décimaient selon les préceptes cruels de l'Islam.

Espoir des races qui arrivèrent là de Carthage, de Numidie ou des forêts mystérieuses, pour y fonder leurs empires, pour y vivre leurs siècles de gloires différentes, le paysage s'étale grandiose, sévère, aux flancs des eaux. Elles débouchent de l'ouest en se courbant. Elles arrivent, calmes et rapides, à travers l'espace parsemé de villages aux toits de paille. Elles baignent les jambes des bœufs à l'abreuvoir. Elles clapotent contre les chalands, contre les longues pirogues recouvertes de leurs dômes en nattes. Elles affluent dans les mains des lavandières nettoyant leurs cotonnades. Elles rincent une bacchanale de baigneuses qui se savonnait, un essaim de marmots qui pataugent, une équipe de Bosos nageurs qui rivalisent. Laissant des poissons aux mailles, les ondes traversent les filets

verticaux tendus par les plongeurs en ligne. Elles passent. Elles s'en vont aux monts de Koulikoro, bastions défensifs de la vallée.

De la cité officielle, si claire sur la cime culminante de Koulouba, le regard admire le caractère de cette région resserrée, par son dessin orographique, contre le cours du Niger. Cela se présente en tableau sans pareil dans toutes les fenêtres des villas roses entourées de galeries, enguirlandées de pariétaires, et qui abritent les ménages des fonctionnaires, des capitaines, les cénacles de lieutenants et de commis théoriciens autant que guerriers. Au bout du plateau, contre la pureté du ciel, se déploient les façades vraiment majestueuses des palais. Visages souverains de notre pensée latine qui, de là, protège et enrichit cinq millions d'hommes. Paris s'enorgueillirait de ces architectures rectangulaires, amplement étendues derrière leurs jardins, leurs pelouses grasses, leurs palmiers choisis, leurs bocages taillés, leurs parterres colorés par les espèces différentes des fleurs. L'art de l'horticulteur, l'art de Le Nôtre et de ses disciples a posé le sceau de la mentalité française sur cette montagne du Soudan.

Linéaire, gris et blanc, le palais du gouverneur, M. Clozel s'érige sur un perron spacieux, après un parc bien composé. La forte, la savante intelligence de l'homme qui, fils de l'Algérie, passa toute sa dure existence à civiliser l'occident de l'Afrique, vit en harmonie avec ce palais de style maure, sobrement affiné par deux étages d'arcades : celles d'en bas, toutes simples; celles d'en haut bilobées comme leurs modèles de Grenade. Trois pavillons se dressent sur la toiture plate entourée d'une balustrade pour la méditation des civilisateurs qui s'accoudent devant le spectacle de l'œuvre à parfaire. A droite et à gauche, le premier étage se prolonge par deux terrasses encore, et qui surmontent deux corps de bâtiments adjoints. L'architecte a-t-il songé, en traçant l'épure, à la suggestion perpétuelle exercée par la splendeur de cette nature sur l'esprit des organisateurs. A-t-il érigé, pour cela, ces points de vue?

A l'intérieur, les salles de réception ne le cèdent point, en noblesse, aux façades. Les ornements, le mobilier sont du goût le plus sûr, comme il sied à un palais représentant nos idées

encyclopédistes. Rien ne manque à ces immenses appartements que l'électricité illumine, que parcourent des domestiques peuhls en veste d'écarlate, et parfaitement stylés. Les récentes inventions du confort, facilitant l'existence matérielle, permettent de gagner du temps pour le travail de l'esprit. Les portes s'ouvrent sur des galeries larges comme des boulevards. Leurs baies encadrent les verdures de l'espace vert, les clartés du fleuve, les feux éblouissants du ciel, toute cette contrée magnifique et neuve où tant d'exodes aboutirent : puniques, numides, arabes et mandingues. On compare volontiers à la terrasse de Saint-Germain, l'esplanade. Hors du rez-de-chaussée, elle s'avance, avec la corniche méridionale du plateau, et domine cette énorme étendue de la terre africaine. L'assimilation est assez juste.

Le génie militaire a, seul, bâti ce monument, ainsi que les palais voisins destinés aux personnels administratifs du Soudan qui peuvent, en dépit du climat, y travailler sans malaise. Moins de cinq millions suffirent à la construction de la cité. On fabriquait, à Bammako, les tuiles et les briques. On composait la chaux avec les coquillages du fleuve. Deux et trois mille travailleurs indigènes terrassèrent, d'abord, pour un salaire personnel et quotidien de 25 centimes, pour une ration de 10 centimes. Rémunération plus généreuse que celles ordinaires là-bas. Ensuite, les prix des denrées s'élevant, le salaire fut de 50 et de 75 centimes avec une ration de 25 centimes. Quelques ouvriers spécialistes vinrent de France. Dakar envoya des maçons et des charpentiers, des serruriers habiles. Ils gagnèrent trois, quatre et six francs, pour ajuster les céramiques, les persiennes, les ferrures. M. Merlaud-Ponty, alors gouverneur du Soudan, voulut, du pays même, obtenir l'essentiel de l'ouvrage. Ici encore ce prodigieux organisateur a créé du grandiose.

Au nord de Koulouba, sur un autre plateau, au point topographique G, on achevait, en novembre 1912, le sanatorium. Il coûtera douze cent mille francs répartis entre une douzaine de bâtiments distincts. Il sera pourvu de tout ce que la science invente pour le soulagement de la douleur et de la faiblesse humaines. Fondation très nécessaire dans notre Afrique française acquise, conservée grâce à tant de dévouements que les

blessures de guerre, que les influences du climat, souvent décimèrent, et trop; faute de médecins, de chirurgiens. Ils manquent beaucoup à la surface de cet énorme empire. Parfois cinq semaines sont nécessaires pour gagner, à cheval, le poste de l'officier qui lutte contre sa fièvre, contre son hépatite, contre son béribéri, contre l'aggravation de sa plaie.

Cependant, si la plupart content leur vie de brousse, dans ce palais du gouverneur Clozel, autour d'une table délicatement parée, exactement servie par la discipline des valets indigènes, on n'entend pas une plainte. Gaîment, simplement, chacun dit ses combats, ses difficultés, ses travaux, sa peine. Il a fallu, sans matériaux, sans ingénieur, lancer des ponts sur les rivières. Il a fallu, sans médecin, sans médicaments, enrayer des épidémies. Il a fallu tantôt concilier les orgueils ennemis de nos tribus loyalistes, tantôt diviser les coalitions des nomades hostiles aux richesses agricoles de nos sédentaires. Il a fallu combattre, à deux Français, avec quarante ou même vingt tirailleurs, contre des centaines de Maures cruels, bien armés, bons tireurs, et menaçant de fondre sur les populations de villageois pacifiques. Jadis M. Clozel a reçu cinq balles dans le corps, à la fois, en pénétrant, avec trente-deux hommes, les territoires des Achantis. Sans fléchir il a marché encore, des kilomètres et des kilomètres, après avoir rassemblé les vingt survivants de sa troupe, écarté les trois cents adversaires. Du colonel Mangin, hier vainqueur au Tadla marocain, que ne dit pas l'admiration de tous? Lors de la guerre contre Samory, il forma un escadron de spahis. A la première rencontre, comme ces braves gens ne savaient pas se tenir bien en selle, il les fit charger au trot, doucement, *le sabre au fourreau*; lui-même en tête, sans armes, pour donner l'exemple, sous les balles des sofas. Dans l'été de 1912, le commis des affaires indigènes Rossi et le lieutenant Lelorain, ayant poursuivi, par le désert, avec quinze tirailleurs et un goum kounta, une centaine de Maures qui avaient ravi sept cents chameaux à nos protégés, trouvèrent ces pillards en attente derrière un retranchement difficile. Les deux Français tombèrent dès la première décharge, alors qu'ils essayaient de conduire à l'assaut le goum trop hésitant. Le chef kounta fit signe aux tirailleurs de le rejoindre, de battre en retraite

sous sa garde. Les tirailleurs refusèrent. Jusqu'au dernier, ils se firent tuer sur les corps de leur chefs. Car c'eût été l'infamie, revenir sans « leurs blancs », au village. Que nier des chefs qui suscitent, autour d'eux, un pareil sens de l'honneur militaire?

De telles épreuves, et fréquentes, de tels travaux, et constants, forment des intelligences merveilleuses, instruites de tout, puisqu'il faut connaître l'art du médecin et du chirurgien comme celui de l'officier, du financier, du maraîcher, de l'éleveur, de l'agronome, du diplomate. Sur le perron de Koulouba, j'ai entendu s'exprimer le plus étonnant génie de la France. Oui. Il est, là-bas, parsemé dans ces villas gracieuses, dans ces postes solitaires, dans ces bivouacs de la brousse. Si jamais la République comprend l'urgence de régénérer ses forces organisatrices, c'est en Afrique, au Sénégal comme au Soudan, qu'elle devra recruter ses nouveaux esprits, parmi les élites constituées là-bas, autour des Galliéni, des Roume, des Bonnier, des Merlaud-Ponty, des Clozel, des Mangin, des Gouraud, types d'honneur et de science incomparables. Tel encore ce commandant Digue qui paracheva la construction des voies ferrées au Soudan. Ce savant vit à la mode africaine, ou spartiate, n'ignorant rien de l'économie publique, des mœurs indigènes, des dialectes usités, des courages immédiats. Ces cerveaux sont munis abondamment. On en peut juger, en lisant l'ouvrage sur la valeur du Haut Sénégal-Niger, rédigé en quatre volumes par quelques-uns de cette élite, l'érudit, par M. Delafosse, le traducteur du *Torik-el-Fettach*, par un économiste remarquable, M. Méniaud, par d'autres, sous la direction synthétique de M. Clozel.

Et pourtant une fois revenus, en France, beaucoup de ces travailleurs enthousiastes, n'osent, pour la plupart, dire leur foi créatrice. Encore meurtris par les blessures qu'ils souhaitèrent vaillamment, encore anémiés par les fatigues qu'ils voulurent généreusement, encore illuminés par les sciences qu'ils acquirent opiniâtrement, beaucoup médisent de leurs exploits qui nous assurent un empire et quinze millions de sujets loyaux, comme jamais la France n'en posséda. Afin de se croire Parisiens, ces jeunes hommes font figures de sceptiques et de persifleurs. De ces mœurs africaines si près du

rêve chéri par Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, nos coloniaux rappellent surtout le grotesque ou le laid, bien moins évidents que dans nos campagnes françaises, que parmi nos paysans balourds, sournois, rapiécés. A leur sainte passion de délivrer, de protéger, d'organiser, ces causeurs substituent la crainte de voir sourire une coquette de dîners, un adorateur des cabotins, un élu des cabaretiers. La peur d'être tenus pour des naïfs les rend critiques injustes de leur œuvre impériale et fabuleuse. Pourquoi celà? L'atmosphère du Paris ignorant est-elle si corrompue qu'elle vicie les plus nobles espérances, en peu de jours?

Au pied du mont Koulouba, désert alors, Bammako était seulement une grande bourgade populeuse avant l'arrivée, en 1883, de la colonne Borgnis-Desbordes pourchassant les esclavagistes, à travers les deux Bélédougous, avant la prise de Daba par le capitaine Combes et ses « diables ». Bammako maintenant apparaît comme une cité charmante sous les feuillages ovales et denses de ses dioubalés dont les chevelures végétales pendent vers le sol en rideaux de verdures légères. Là-dessous, par les avenues rougeâtres, se suivent, en théorie, de brunes canéphores portant sur la tête des lessives, des provisions. Quelques gentilhommes campagnards vont, la main sur le glaive horizontal pendu à l'épaule, en toge blanche qu'ombrent les bords du large chapeau conique à glands de cuir ornementaux. Maints et maints dioulas, l'occiput coiffé du fez en coton, offrent leurs nattes, leurs verroteries, leurs noix de kola, leurs outils de fer, au seuil des logis presque alignés le long des boulevards. Déjà telles maisons à la française se dressent parmi les cases rondes et les cubes de banco. Des toits de chaume à deux pentes recouvrent des entrepôts. Au milieu des faux-acacias, quelques jolies demeures transparaissent que conçut l'intelligence européenne en utilisant les matériaux et le style du pays, chaume de palmes, briques crues; mais en adjoignant des vérandas, en peignant les murs de couleurs vives. La résidence de Bammako montre ses deux étages à galerie, son perron, ses balustrades, sa terrasse supérieure. Les cintres des arcades sont en briques ajustées de telle façon qu'entre quatre un vide carré persiste. L'air circule par cette sorte de canevas maçonné gracieusement. Les factoreries des grandes

maisons bordelaises et marseillaises ressemblent à nos meilleurs bazars de Paris. Les Français y achètent les parfums et les liqueurs des marques notoires, toute la mercerie, toute la pharmacie, les étoffes, les vêtements de toile confectionnés, les casques civils et militaires, les chaussures, les conserves, les écharpes et les voiles pour les dames, etc. En vérité, une Parisienne peut faire là toutes les emplettes, à peu près; comme elle a coutume au Louvre ou chez Potin. Les Maures y viennent acheter les petits pains de sucre, les plateaux, les théières et les tasses de style marocain, les miroirs. Les chefs bosos se payent des parasols tricolores. Les dames bambaras choisissent leurs eaux de Cologne, leurs savons, leurs pommades, leurs pagnes rayés, leurs cotonnades bleues, des bijoux orfévrés à Bordeaux, selon les traditions des empires ouoloff, toucouleur et peuhl. Modèles de musées ethnographiques, de jeunes Bambaras, en costume plus luxueux, y flânent, amies onéreuses, paraît-il, d'Européens. Il a fallu, d'ailleurs, recueillir, en une pension, les marmots oubliés par certaines de ces mères frivoles, par leurs époux provisoires, et préparer une vie à ces enfants métis. Ils habitent une agréable maison, des classes meublées selon la bonne règle. Une Française les instruit, les baigne, les douche, les éduque, s'inquiète de leur avenir. Les filles, encore, séduiront des chefs maures et les épouseront, si elles veulent; mais les garçons raillés par les blancs, évincés par les noirs, souffriront.

Dans l'incandescence de l'air, les femmes indigènes offrent, pour peu de sous, sur la place du marché, la feuille de tabac sec, un long clou qui servira de démêloir ou d'épingle à cheveux, un petit morceau d'antimoine pour farder les yeux, ce beurre de karité en mottes enveloppées de feuilles fraîches, ce bleu en boules pour la blanchisseuse, ces clous de girofle pour les colliers, ces œufs de savon composé avec des cendres et la graisse végétale du karité, ces sandales antiques en peau de bœuf, ces piments verts et rouges. Le tout étalé sur le sol, en très petits tas, devant les vendeuses à genoux, vieilles ou jeunes, décharnées ou mamelues, artistement coiffées, mitrées, enturbannées, serrées dans les rayures de leur pagnes égyptiens; ou nues, les unes comme des nymphes mythologiques, les autres comme les sorcières du cauchemar médiéval. Debout

parmi ses plis blancs, un gaillard calcule, en son front bosselé, le prix de cette hache. C'est un manche de bois cru, en forme d'humérus vertical enclavant un fer horizontal, et que lui marchande un Maure chevelu. Cet Alexis virgilien en tunique d'azur, s'appuie, d'une main, sur une fine lance d'acier, et, de l'autre, sur un Corydon impassible, de beauté sicilienne. Le touriste aussitôt se récite les vers illustres que scanda le Cygne de Mantoue.

Ailleurs, un Boso à barbiche, à lèvres craquelées, acquiert d'un géant ouoloff, trop grave, une scie qui est un triangle de fer emmanché par la base, dentelé sur les bords. Avec un instrument pareil, l'adolescent, au torse luisant, partage les barres de sel saharien, venues jusqu'ici depuis Tombouctou dans les pirogues, malgré la concurrence du sel roumain arrivé, du Sénégal, sur le dos patient des ânes. Voici, fichée dans le sol par sa tige pointue, la lampe même des Romains, la lampe faite d'une coupe en fer où plongera, dans l'huile d'arachide, une mèche de coton que recevra le bec creux de cette petite vasque. En quel temps, la Carthage latine envoyait-elle ici, déjà, ce luminaire de Salluste relatant les guerres de Numidie? Depuis quelle date cette veilleuse de la Méditerranée éclaire-t-elle, au bord du Niger, les Mandingues qui, de notre temps, portent, sur chaque joue, une croix bleue, signe de leur servitude récente chez les Peuhls? Depuis quand reçurent-elles cette possibilité de vie nocturne et intérieure, les aïeules de cette petite captive Songaï? L'entaille du glaive qui lui balafra horizontalement la face et le nez, accrut encore le caractère barbare de cette figure si dédaigneuse sous les trois houppes du crâne. Elle semble fondue dans un métal noir qui luit aux bosses du front, au-dessus des narines sensuelles, aux saillies des pommettes dures, des lèvres gercées, aux rondeurs des épaules lisses, aux lignes des bras fins, aux contours de la gorge dure, et aux mouvements de l'échine longue. Cette beauté garde un tas minuscule de riz indigène gris et rose. D'autres vendeuses accortes proposent leur farine de baobab, leur gros mil à dix sous les quatres mesures, leur tapioca-manioc, leur patates sous forme de racines épaisses, leur petite récolte de coton neigeux. Près d'elles, le barbier, à genoux, rase, de son couteau, l'occiput de l'indigène accroupi, et qui

tend sa tête violâtre. Des clients attendent leur tour, au milieu de spectateurs intéressés. Parfois le figaro noir repasse la lame sur la peau intérieure du bras; puis, avec de l'eau, il frictionne lentement le derme dépouillé. La tête se métamorphose. Entre ces groupes, circulent ceux qui offrent leurs singes verts de corps, jaunes de figure, et grimaçant à souhait. Voici de jeunes crocodiles étroitement garrottés, dans les mains d'un adolescent boso. Entre des piliers et sous un toit de banco, au fond de la place, les tisserands exposent leurs banderoles de coton à un sou, leurs sacs à quatre sous, leurs bonnets rituels pour la circoncision, leurs pièces de toile importée. La foule d'hommes blancs et bleus se presse devant les occasions; et aussi les marmots vêtus uniquement d'anneaux de perles aux chevilles, de houppes ou de chenilles sur les crânes. Des factoreries ouvertes sur la place, des élégantes sortent à la file, le coude gracieusement plié, la main tenant l'achat à la hauteur de l'oreille. La boucle d'ivoire, qui termine le cimier de cheveux, brille sur leurs fronts. Il faut les suivre par leurs quartiers de banco grisâtre. Dans l'épaisseur du sable plongent leurs pieds nus. Sur les petites places, les bœufs à grandes cornes, les chèvres cabriolantes, les moutons géants ruminent. La marmaille joue à l'ombre large du fromager. Par une porte, on aperçoit la dame ébouriffée que ses parentes coiffent. Elle reste patiemment à plat ventre sur le sable balayé de la case très propre et circulaire. Trois ou quatre appartements pareils réunis par une minuscule palissade enclosent la cour qu'habitent ces poussins et leur mère. Ils picorent. Ils happent les insectes de l'air. Le poulain mange à l'attache sous un hangar de branches. Orgueilleuse d'un cordon bleu autour de mèches grisonnantes, une dame nue, étique et parcheminée, égrène le coton. Des portières de sparterie ferment à demi les baies des cases, sans dissimuler entièrement l'intérieur. Le lit est de rondins superposés. Une natte, des coussins en peau de mouton, un cuir de bœuf pour couverture le garnissent. Une jeune pâtissière, ailleurs, transforme, dans son plat de fer, la farine de mil en crêpes et en galettes. C'est une vie complète de villageois fort habiles, en des maisons point très différentes de nos moulins à vent si habitables pour nos meuniers de romance, ni de nos chaumières cévenoles et auver-

gnates construites, ici, selon les clémences d'une atmosphère rarement pluvieuse.

Que manque-t-il à cette civilisation? Dès 1879, Paul Soleillet, l'explorateur, témoignait que le campagnard bambara ne semble pas inférieur à la majorité de nos paysans. Peut-être se montre-t-il plus indolent. Le climat l'y engage en lui facilitant les choses. L'on peut constater toutefois, en octobre et en novembre, sur les berges limoneuses des fleuves, le travail opiniâtre de toutes ces populations, la toucouleure, la bambara et la songaï, courbées en deux sur le sol fertile, et qui le bêchent avec une courte houe. Fort pénible, la besogne n'empêche point ces braves gens de s'exalter en joies immédiates au passage du bateau. La mine défiante, morose de notre rustre, on la constate, ici, bien rarement. Au lieu d'un sale pantalon, fait de pièces et de morceaux, au lieu d'une veste crasseuse, d'une casquette flasque et de sabots boueux, l'esthétique de l'Africain a choisi les nobles flottements de sa toge-boubou, de son ample et brève culotte, puis la ligne ferme de ses jambes, et un étroit bonnet de page florentin. S'il paraît, auprès de lui, quelque grotesque, ce sera bien tel ou tel Français larges, courts et ventrus, bas sur pattes en des costumes inventés pour des Anglais maigres à hautes jambes. On ne conçoit guère pourquoi l'administration n'a pas muni ses représentants d'une tenue plus flatteuse au milieu d'un peuple si parfaitement décoratif. Même le tailleur de Bammako qui, devant la factorerie, pique, à la machine Singer, ses carrés de broderies sur le coton d'un manteau, n'a pas mis, pour pédaler, un vêtement flétri, taché, troué, comme en adoptent nos ouvriers de France à la besogne. Ce Bambara, de mufle légèrement barbu, a, pour coudre, une chéchia neuve, des babouches en cuir jaune ornementées d'arabesques, un boubou sans une tache. A Paris, nous pourrions faire l'inspection d'innombrables ateliers avant d'y rencontrer un brodeur aussi soigneux de sa propreté, de son élégance. Cependant, chez nous, on ignore ces manières de nos Africains. On les nie. Nos officiers, de retour, injustement les plaisantent. Or, dans les faubourgs, où l'on s'engage inopinément, on ne rencontre que bacchanales de vases hellènes, que ribambelles de faunesses et de satyres en liesse, que cortèges de saturnales,

que files de canéphores en marche portant sur la tête les fruits de Cybèle, que groupes de sacrificateurs entourant un bœuf à bosse sous la lyre haute de ses cornes. C'est l'Antique.

En plein jour même, des théories harmonieuses descendent vers le fleuve, derrière les lianes pendillantes des dioubales, par l'avenue du sol rougeâtre. Il y a des grandes filles sveltes aux cheveux courts, comme ceux des garçons, et qui s'engagent dans les rues latérales pleines de vie plaisante. Il y a de jeunes négresses à tignasses rousses; phénomène étrange mais incontestable. Des Galathées en pagne vont au rivage, pour déposer, dans le fond d'une pirogue, les charges qu'elles portent sur l'occiput, dignement, très droites. Telles des statues de basalte animées au souffle de quelque Pygmalion. Car le transit, par les eaux, rémunère amplement. Le négoce ne chôme point entre Bammako et la Guinée, entre cette ville et Sansandig, Mopti, cités populeuses du Niger. Du jardin botanique soigné par des mains françaises, fertile en légumes, en fruits, comme en types de la végétation tropicale, les primeurs partent sur les têtes des femmes qui les embarqueront pour les postes de l'amont ou de l'aval. D'un quartier en banco et aux toits de chaumes, par telle porte surmontée de merlons et pourvue de contreforts obliques à la mode ancienne des Pharaons, sortent les marchandises vendables en d'autres cités fluviales. Les sept mille habitants de Bammako, les paysans du cercle s'intéressent à ces exportations qui garantissent le pays contre les disettes possibles, au cas où la récolte serait, en un point, tardive. Dans ces moments pénibles, le campagnard vient à la factorerie offrir son or en anneaux. On les lui achète trois francs le gramme.

En ce même Bammako, sur le plateau de Koulouba, nous assistâmes à un ballet comme notre Académie nationale de musique et de danse fut toujours incapable d'en présenter. Avec, pour scène, la terrasse analogue à celle de Saint-Germain, avec, pour loge, le palais mauresque du Gouvernement, avec, pour décor lointain, la courbe du Niger reflétant les astres du soir et les plans d'un horizon montueux découpé sur la magnificence stellaire du ciel, évoquez ce spectacle : Une foule debout, bleue, blanche, derrière les musiciens assis parmi leurs tabalas ovales, leurs balafons, leurs instruments à

cordes grands comme des contrebasses, ou menus comme des mandolines, leurs flageolets, leurs olifants de corne et d'ivoire. Au centre de cette foule, tandis qu'une chanteuse colossale, mitrée de perles, lance au ciel un hymne de guerre, toute une farandole d'admirables adolescentes décolletées jusqu'à la ceinture, secoue des calebasses à franges, et pleines de gravier, selon le rythme d'une musique complexe. Du haut de leurs mâts, les lunes électriques se reflètent sur ces coiffures ornées, sur les cabochons de ces diadèmes, sur les ivoires des anneaux, sur les pendeloques à boules d'ambre, sur les coraux des colliers, sur l'argent des bracelets, sur les cercles des chevilles. Mille joyaux cliquètent en mesure autour des visages graves, des corps jeunes, cambrés dans les bigarrures des pagnes étroits. En larges culottes, plusieurs corybantes, le torse nu, développent les beautés de leurs musculatures par des gestes harmonieux et scandés, un sceptre chevelu en chaque poing. Plusieurs ballerines ont des volants de sonnettes autour de leurs flancs, de leurs genoux; et elles s'agitent avec ensemble, sans faute. C'est une fastueuse théorie de Salammbos et de Mathos. Elle évolue selon un dessin arrêté depuis des siècles, pour la gloire de Tanit qui va surgir, lune radieuse, devant les étoiles pâlissant déjà. La vie probable de Carthage ressuscite entière, au cœur de l'Afrique volupteuse et grandiose, de son peuple bronzé qu'anime l'espoir de la déesse dardant, là-bas, ses cornes de lumière bleue au-dessus d'une cîme qui la masque encore. Un peuple vraiment ému, possédé, rigide, frappe en mesure ses mains sombres. Il répète, par les voix de ses incantatrices aux mitres noires, une complainte évoquant la conception primitive de la Fatalité.

L'Européen pénètre à demi le mystère de l'âme antique, intuitive, peu séparée encore des forces inconnues en constante métamorphose dans la terre, l'air, le ciel et les eaux. C'est une sorte de ballet philosophique et religieux. Il se termine par un éloge mimé, unanime, trop évident peut-être, de la fécondité universelle. Cependant la cantatrice-griote jette aux astres, de sa voix de tête, un extraordinaire cri d'amour, de triomphe et d'imploration.

PAUL ADAM

LA CRISE DE LA RÉPRESSION

Devant une réunion de magistrats, de juristes, d'avocats, de sociologues, le chef d'un parquet général dénonçait naguère avec éloquence ce qu'il appelait « la crise de la répression ». Il montrait, d'une part, l'armée scélérate chaque jour plus nombreuse, plus audacieuse, plus redoutable, d'autre part nos moyens de défense chaque jour plus énervés et il concluait que l'on doit, quand on le peut, courir prêter main forte. Voilà pourquoi je viens faire l'offrande de certaines réflexions qui m'ont été suggérées par un long séjour au milieu du peuple sinistre de criminels — forçats et relégués — dont j'avais le commandement.

En regardant de tous mes yeux, de tout mon cœur, vivre, souffrir, des milliers de misérables et en me penchant sur l'abîme obscur de leurs âmes, j'ai étudié à ma façon le troisième chapitre, le chapitre encore inachevé, de notre histoire pénitentiaire.

Elle est singulièrement passionnante, cette histoire qui débute avec la loi franque et elle est bien curieuse, cette simpliste loi franque, aïeule de notre droit criminel, dont le principe était : « tout dommage causé à un homme par un homme fait surgir automatiquement un créancier, la victime, et un débiteur, le coupable » ; puis, comme corollaire : « il est donné licence au créancier de réclamer son dû en argent ou en nature, sous forme d'indemnité pécuniaire ou de supplice corporel ».

Dans cette espèce de vendetta, le pouvoir — je me sers de ce mot faute d'un meilleur — n'intervenait pas directement; il ne jugeait point, ne condamnait ni n'absolvait. Il se bornait à doser les exigibilités; opération, d'ailleurs, assez délicate, puisque les compensations n'étaient pas tarifables d'après le préjudice commis, mais d'après le rang social des adversaires, et que l'acte nocif devait, suivant les cas, pouvoir être acquitté moyennant une équivalence, tantôt presque illusoire, tantôt chargée de coefficients effroyables.

Au second chapitre, avatar sensationnel.

L'État, encore rudimentaire, prend en mains les intérêts collectifs; il se déclare fidéicommissaire universel et substitué aux particuliers dans la poursuite de leurs revendications. Désormais, la vengeance s'exerce au nom d'une fiction. Pour bien marquer son caractère d'impersonnalité, on l'appellera vindicte publique. D'où, bouleversement radical. Quiconque viole les règles instituées pour protéger les biens et les personnes, offense l'État; il n'est plus seulement un débiteur, il est encore et surtout un révolté, un ennemi du prince, un filou, un traître dont l'acte abominable mérite un châtiment exemplaire. Et voilà tout un cortège qui apparaît : le cortège du droit de punir, où figurent le délit et la peine, l'expiation et l'exemplarité, l'inhibition et l'intimidation. Punir solennellement les délinquants, décourager autant que possible leur récidive ou leurs imitateurs, enfin, quand le fait même de leur existence est dangereux pour la collectivité, supprimer ce fait, tels étaient les principaux articles du programme. Un objet, la potence, manifestation réaliste du pouvoir (potentia), aidait à en expliquer clairement l'harmonieux ensemble.

Il était nécessaire, dès lors, qu'une gradation de supplice fût créée symétriquement à la gradation des peines telles qu'on les concevait et il était logique que la prison ne fût pas rangée, quoique terrible, au nombre des châtiments dont les caractères fondamentaux lui manquaient.

En effet, lorsqu'elle ne jouait que le rôle d'un lieu d'attente précédant la salle d'audience et de torture, elle faisait office d'un lieu d'exil. Ni dans le premier, ni dans le second cas, elle ne pouvait comporter une indication de durée, puisque les gens enfermés par mesure judiciaire étaient exclusivement des

prévenus et que mettre quelqu'un à la Bastille signifiait tout simplement : le roi juge convenable que vous disparaissiez de la circulation ; un billet du ministre, et nous vous rendrons à vos chères études. Le billet n'arrivait pas toujours et c'était la catastrophe ; mais ce n'était point le déshonneur.

Jusqu'au code Napoléon, il n'y eut d'autre façon de châtier les crimes que corporellement et, à partir de cette époque où le système pénal se modifia, il n'y eut, pendant lontemps, d'autre système disciplinaire légalement organisé dans les établissements de détention que des punitions corporelles.

Le supplice et la punition corporels ne sont pas nécessairement liés, loin de là ; et on peut très bien repousser l'un, admettre l'autre ; on peut être ennemi de la peine de mort et partisan du fouet. Je dirais même qu'à mon avis, le « réacteur » est celui qui, bâtissant des prisons modèles, se proclame philanthrope. Cette affirmation, je voudrais essayer de la justifier et, ensuite, d'en tirer quelques conséquences pratiques au point de vue de notre « crise de la répression ».

*
* *

Ce qu'étaient, vers la fin du XVIIe siècle — ne remontons pas plus haut — les châtiments corporels, ce qu'en pensa et en fit la Révolution, tout le monde croit le savoir, beaucoup se l'imaginent à travers des préjugés[1].

Les peines se divisaient en deux catégories : celles qui entraînaient, celles qui n'entraînaient pas la mort.

Les peines entraînant la mort étaient : la potence, l'écartèlement, le feu, la roue.

Quelques mots très brefs sur chacune.

On peut dire que la potence constituait alors, comme elle n'a cessé de le faire chez les peuples les plus avancés en civilisation, le châtiment normal. Une foule d'estampes nous montrent dans l'exercice de ses fonctions le bourreau du temps

1. Je ne saurais trop recommander la lecture d'un ouvrage que M. H. Laurent, avocat à la Cour d'appel de Lyon, vient de publier sous ce titre : *Les châtiments corporels, étude historique et critique de législation comparée* (Lyon, Paul Phily, éditeur). Ce volume contient des documents très complets, très clairement commentés, très élégamment présentés. Je lui ferai plus d'un emprunt.

des philosophes. Il est en haut d'une échelle que gravit à reculons son client infortuné dont le cou est entouré de trois cordes : deux ayant un nœud coulant — les « tortures » — la troisième appelée « le jet » qui servira à le lancer dans le vide... et dans l'éternité.

Pour les personnes nobles, on remplaçait la potence et ses trois cordes par la décapitation au moyen du sabre ou de la hache, privilège d'ailleurs fort relatif.

L'écartèlement s'appliquait aux seuls régicides, nous n'en connaissons que deux victimes : Ravaillac et Damiens. C'est encore trop, mais enfin ce n'est pas beaucoup. Le *Journal* de Barbier qui donne tout au long le texte de l'arrêt prononcé contre Damiens, relate que le condamné « sera tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras des jambes, sa main droite tenant en icelle le couteau dont il a commis le dit parricide »; qu'on versera « sur les endroits tenaillés certains liquides brûlants »; qu'amené au lieu d'exécution, il sera « étendu sur une table de bois laquelle est supportée par six poteaux »; puis, que quatre chevaux seront attachés, qui à ses bras, qui à ses jambes « et, tirant en sens contraire, lui arracheront les membres ».

Une telle description est, certes, pour nous faire frémir. Heureusement — car il y a presque toujours des *mais* consolateurs en ces matières — notre émoi ne se répartit que sur deux personnages et si l'horrible spectacle attira tant de curiosités, c'est qu'il appartenait presque à la légende.

Le feu vif était réservé aux gens convaincus de magie, sacrilège, sodomie, bestialité, inceste au premier degré, incendie, empoisonnement, et aux femmes coupables d'avoir fait tuer leur mari — combien de nos contemporaines doivent se réjouir d'être nées à une époque plus clémente !

Ayant fait amende honorable, le condamné revêtu d'une chemise de soufre, dit Mayart de Vouglans [1], est attaché à un poteau dressé sur une place publique et qu'entourent à sa base des combustibles variés [2]. Lorsque son corps a été consumé par les flammes, on jette les cendres au vent.

1. *Institutes.*

2. « Le feu étoit composé de sept voies de petit bois et de deux cents de fagots et de paille. » (Barbier.)

En pratique — et ici nous trouvons, sous forme de *retentum* placé au bas de l'arrêt, le « mais » consolateur — le feu ne dévorait qu'un cadavre et le bourreau avait ordre d'étrangler le condamné au moment de l'attacher au poteau. Il ajoute que, même avec ce tempérament qui en modifie singulièrement la cruauté, le supplice du feu était d'un usage très rare. M. le professeur Demoque, qui a opéré de curieux « sondages » au point de vue de la statistique criminelle en plusieurs provinces, constate que dans la généralité de Champagne où il y eut, entre les années 1750 et 1765, quarante-neuf condamnations à mort, on n'appliqua pas une seule fois le supplice du feu; que, de 1740 à 1789, dans la région comprenant le Champagne, la Picardie, les Trois-Évêchés, la Lorraine, sur un nombre de 5 938 individus jugés comme faux saulniers, 70 furent condamnés à être pendus, 12 à être roués, 4 seulement à être brûlés vifs sous réserve du *retentum* dont je parlais tout à l'heure. Je crois que les « sondages » de M. Demoque ont été assez étendus pour que l'on puisse, sans crainte, généraliser la conclusion de son travail et pour que l'on ne se hâte pas de crier hors de propos à la barbarie.

J'en dirai autant du supplice de la roue infligé pour crimes « extrêmement atroces ».

Théoriquement, il consistait en ceci : le condamné, ayant été rompu, était attaché à une petite roue de canon qu'on avait fixée horizontalement à l'extrémité d'un grand poteau et il y expirait lentement, le visage tourné vers le ciel [1]. Pratiquement, on l'étranglait presque toujours avant d'être roué et bien souvent même avant d'être rompu. Ainsi conciliait-on les vagues instincts d'un humanitarisme, qui longtemps s'ignora, avec le respect du principe de l'exemplarité qu'on ne discutait pas.

J'arrive aux châtiments secondaires, c'est-à-dire n'entraînant point la mort.

La peine des galères perpétuelles ou à temps est trop connue pour que j'y insiste. Lorsque, au XVIIIe siècle, la mode de navigation s'étant transformé, on dut débarquer les « marins à l'épée de bois », son régime changea complètement, mais on lui laissa le même nom.

1. La Férelle, le comte de Horn, Cartouche et Mandrin subirent cette peine.

Le bannissement avait des degrés qui en différenciaient beaucoup les rigueurs, car il n'était pas seulement perpétuel ou temporaire, précédé ou non de la fustigation, mais il avait aussi pour effet tantôt de contraindre à sortir du royaume, tantôt d'obliger à quitter une circonscription d'administration, une province et, en ce cas, il ressemblait à ce que nous appelons « l'interdiction de séjour ».

Très souvent, le fouet était une peine accessoire; très souvent aussi, il était peine principale — infamante quand il était donné par la main du bourreau, afflictive quand il était donné « sous la custode », par la main du questionnaire.

Voleurs, fraudeurs, libellistes, femmes adultères de condition vile, récidivistes de délits de chasse, etc., étaient justiciables de la fustigation publique. On les promenait sur une charrette dont, à chaque carrefour, on les faisait descendre pour être fustigés au moyen de baguettes de noisetier (qui avaient remplacé les anciennes lanières « à plombeau » ou « à scorpion »). L'héroïne de l'affaire du Collier, Jeanne de Valois, comtesse de la Mothe, fut, au XVIIIe siècle, la plus illustre des condamnées qu'on fouetta publiquement et qu'on marqua sur les épaules de la lettre V, « ce dont elle se défendit avec plus d'énergie encore que des coups de verges[1] ».

Pour le délit de prostitution (entendons par là ce qu'on nomme actuellement « traite des blanches »), on aggravait la peine du fouet de « la chevauchée de l'âne ». Jeanne Moyon fut ainsi transférée, le 11 juillet 1750, du Grand-Châtelet à la Porte-Saint-Michel où elle subit la marque et fut bannie.

Le fouet sous la custode (dans l'intérieur des prisons) était appliqué aux personnes « d'une condition distinguée », aux délinquants juvéniles, aux avariés, aux mendiants et aux vagabonds. M. H. Laurent cite l'appréciation curieuse et élogieuse que faisait de ce châtiment au XVIIe siècle le cardinal Bellarmain : « le fouet est excellent, parce qu'il invite la pensée du

1. On la transporta ensuite à la Salpêtrière. « Après avoir baigné d'eau de Cologne son visage où le sable collait aux meurtrissures, raconte M. Funck-Brentano, et ramené ses cheveux dans un petit bonnet rond, la sous-officière fait panser ses plaies. Elle la revêt d'une chemise de coton très usée, douce à la peau, et la ranima d'un bouillon chaud trempé de quelques mouillettes! »

coupable à se replier comme le fait la lanière de cuir et à se retourner vers la vie intérieure ».

J'aurai achevé l'énumération des châtiments secondaires, lorsque j'aurai mentionné la peine du poing coupé (qui, dans le cours du XVIIIe siècle, ne fut appliquée qu'une seule fois, à Damiens), celle des lèvres coupées (presque toujours remplacée par une amende), infligée aux blasphémateurs récidivistes; celle du carcan ou pilori (qui est plutôt un châtiment moral qu'un châtiment corporel), infligée aux banqueroutiers frauduleux, aux accapareurs, aux filous, etc.

Les châtiments qu'on pourrait appeler protocolaires sont, en dehors du fouet, l'amende honorable en chemise, hart au col, cierge en main, et la flétrissure ou marque, laquelle jouait surtout le rôle de moyen d'identification. Quelques barres de fer dont l'extrémité, destinée à être chauffée, portait une empreinte — soit la lettre V, soit les lettres G. A. L, soit la fleur de lys royal — remplissaient un peu rudement le mandat aujourd'hui confié aux employés de M. Bertillon.

La claie, instrument d'épouvante et d'intimidation, était une sorte de galéjade pénale, car jamais elle ne traîna par les rues et ne déchira aux pierres du chemin un être vivant.

Je ne dirai rien ici de la question tant ordinaire qu'extraordinaire, tant préparatoire que définitive, car elle n'était, à l'égard des accusés d'un crime capital, qu'une manière intensive de les « cuisiner » pour obtenir un aveu ou une délation.

Quant à la discipline, j'ai indiqué pourquoi elle n'était pas réglementée. Je ferai néanmoins une exception en ce qui concerne les galères où le fouet était légalement admis, mais où l'on n'en usait pas beaucoup par la raison que les galériens, solidaires de leurs mouvements combinés, avaient intérêt à faire leur police eux-mêmes. Après le débarquement et l'établissement de la chiourme, son rôle devint plus actif.

Dans les prisons, consignes tout à fait vagues. Je crois qu'on trouverait difficilement d'autre texte officiel que celui-ci, datant du XVIe siècle et déclarant que le geôlier « peut enchaîner et enfermer tous prisonniers criminels qu'on lui délivre », mais de sorte qu'il ne les blesse « ès jambes ou autres membres de leurs corps, étant tenu de gracieusement et doucement traiter les emprisonnés et d'iceux avoir compas-

sion : de ne les laisser souffrir de faim ni soif, ni empêcher qu'on leur fasse aumône de viande ou de breuvage, sinon qu'il fût expressément défendu[1] ».

D'iceux avoir compassion ! Jamais ordre ne fut plus mal exécuté ; car rien de plus affreux que les geôles souterraines qu'on voyait encore du temps de Louis XVI. « C'est là, écrivaient dans leurs rapports les secrétaires royaux, c'est là qu'on les fait roidir de froid, enrager de male faim, ahaner de soif et pourrir de vermine. Tellement que si, par pitié, quelqu'un va les voir, ils semblent émerger de la boue, vermoulus, embourbés, si prostrés et si décharnés qu'ils n'ont que le bec et les ongles. » Telle était la situation des prisonniers à la paille, de ceux qui ne pouvaient donner deux sous par jour pour être colocataires d'un lit — quel lit ! Les prisonniers plus riches se payaient le luxe d'une chambre en participation — quelle chambre ! « Constantin de Renneville, dit M. Dupont-Ferrier, fut enfermé avec trois fous furieux que les geôliers trouvaient plaisant d'exciter. Et les fous forçaient Renneville, sous peine de mort, à s'associer à leurs extravagances. On lui laissa, pendant onze ans, le même justaucorps et les mêmes bas. Quelques-uns de ses compagnons étaient nus. Pour se garantir du froid, ils se blotissaient sous les couvertures de leur lit. Mais un jour, le gouverneur de la prison observant qu'un prisonnier avait lié ses couvertures pour s'évader, fit arracher toutes les couvertures à tous les lits. Un autre détenu fut accusé d'avoir étranglé un de ses camarades ; on le mit aussitôt sans vêtements au fond d'une fosse et on lia sur ses genoux, huit jours durant, le cadavre de la victime ».

Comment la sensibilité à la mode supportait-elle le contact de cette législation et de ses coutumes ? Le mieux du monde. Aux exécutions capitales, le peuple « claquait des mains pour faire compliment au bourreau de son adresse[2] » et trouvent

1. *Practique des causes criminelles* de messir Jones de Damhoudèn.

2. Madame du Deffand emploie des termes presqu'identiques à ceux de Barbier : « Le peuple battait des mains pendant l'exécution ». Des femmes du monde très élégantes occupaient toutes les fenêtres voisines du lieu où l'on écartelait Damiens et ne perdaient pas un détail de supplice.

Rendant compte de la mise à mort de Cartouche, qui fut, comme je l'ai dit, rompu et roué, Barbier note dans son *Journal* : « On ne fit qu'amener du monde toute la nuit dans des fiacres et la grève était noire de monde. »

« divertissante » l'application de la peine du fouet. Quant aux philosophes de profession, ils admettaient sans broncher la plupart des supplices non mortels. Ces messieurs ne s'avisèrent qu'assez tard, enfonçant d'ailleurs une porte ouverte, de déclarer la guerre à la question et d'argumenter contre la peine de mort. Sur ce dernier point, leur littérature ressemble beaucoup « à un bluff », car, eux aussi, pratiquent volontiers le *retentum*.

Rousseau : « On n'a droit de faire mourir, même pour l'exemple, *que celui qu'on ne peut conserver sans danger*. »

De même, Voltaire n'admet la peine capitale « *que lorsqu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver la vie du plus grand nombre* ».

Beccaria : « Dans les temps d'anarchie où les lois se taisent et sont remplacées par le désordre et la confusion, *si un citoyen, quoique privé de sa liberté, peut encore par ses relations et son crédit porter quelque atteinte à la sûreté de son pays, si son existence peut produire une révolution dangereuse dans le gouvernement, il est sans doute nécessaire de l'en priver*. »

Ce morceau d'effroyable hypocrisie était écrit en 1766. Il semble dater de 1793.

L'humanitarisme grandiloquent de la Révolution se borna à uniformiser le supplice capital et se préoccupa de lui donner, suivant l'ingénieux distinguo des philosophes, un caractère exclusivement éliminatoire. Remplacer l'outillage compliqué, encombrant, solennel et lent par une machine à tuer simple, rapide, capable de fournir beaucoup de besogne en peu de temps, parut donner à la suppression méthodique du prochain un air d'altruisme. Et c'est bien sur quoi insiste le docteur Guillotin, député de Saintes, quand il présente le fruit de ses veilles généreuses : « Avec ma machine, dit-il allégrement, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil et vous ne souffrez plus ! » Le cher homme se vantait ; la mécanique n'était pas au point et il fallut la collaboration d'un de ses très illustres confrères, le docteur Louis, secrétaire de l'académie de Chirurgie, pour qu'elle pût réaliser ce qu'en attendait un zèle non moins philanthropique que patriote[1].

1. « Un premier modèle construit par le nommé Tobias Schmidt, facteur de pianos, sur les plans de Guillottin, avait donné des résultats médiocres. Le menuisier Clairie perfectionna le système. Ce fut le modèle construit

Quand le 9 thermidor eut mis fin au mandat éliminatoire de « Louisette », les doctrines pénales que l'on avait temporairement négligées reprirent leur place. Chose singulière, Napoléon se contente de leurs principes et son code criminel eut pour principal fondement l'idée d'intimidation. Le carcan, la marque, l'exposition, l'accouplement de deux forçats rivés au même boulet, constituèrent, avec la peine de mort, les manifestations répressives qu'il jugea propres à corriger les mœurs, à rassurer les bons, à faire trembler les méchants. Il n'y a personne qui ne sache ce que furent bagnes, cachots et prisons d'alors : des lieux d'horreur et d'infinie corruption où, dans les affres de l'encagement, les haines s'aiguisaient, où, dans l'empoisonnement et la pourriture morale, les cœurs ulcérés achevaient de se gangrener, où, dans une déplorable cohabitation, « la nuit donnait de funestes leçons à la nuit ».

Les ménageries officielles qui recevaient les contingents du déchet social les transformaient très vite et suivant un type à peu près uniforme.

Incessamment, il y entrait des êtres flétris, dégradés, contaminés; incessamment, il en sortait des brigands chez qui semblait s'être évaporée toute trace de spiritualité. Contre ces individus redoutables, on fut obligé de prendre de multiples précautions dont le résultat fut de les désigner comme si on les avait affublés d'un écriteau et, par là, de les empêcher de rentrer dans le droit chemin, même s'ils l'eussent, par hasard, désiré, les vouant ainsi à l'inéluctable fatalité du crime.

Une pareille situation était de nature à inspirer beaucoup de pitié, mais surtout à éveiller beaucoup d'inquiétudes.

Mieux vaut douceur! pensa-t-on; et, brusquement, on exagéra la douceur comme on avait exagéré la rigueur. On passa du régime de fer à celui de la bride sur le cou. On abolit la marque, le carcan, on renonça presque entièrement à la chaîne d'accouplement et au boulet traîné. Non seulement on cessa de parquer les forçats derrière des grilles, mais on les fit travailler en plein air, côte à côte avec des ouvriers libres.

Déconcertée, désarmée, le vindicte publique accomplissait

par lui qu'on adopta et qui fut étrenné le 26 août 1792. » (V. Pichon, *Code de la guillotine*).

mollement une œuvre qui n'étant plus ni compensatrice, ni expiatrice, ni intimidatrice, ne rimait plus à rien.

Il fallut se mettre en quête d'une nouvelle formule. Après bien des tâtonnements, une théorie surgit qui proclamait : plus de vindicte publique! à sa place, un système *préventif* d'intimidation et un système *curatif* d'expiation, d'utilisation, d'amendement moral et de « self help », conjugués.

Elle reprenait une maxime d'Aristote : « Les châtiments sont des remèdes. »

Et ce fut l'épigraphe du troisième chapitre de l'histoire pénitentiaire.

*
* *

Cette interprétation du châtiment ne pouvait cadrer avec les us et coutumes en exercice.

En changeant de théorie, il fallait changer de mécanisme.

La loi du 20 mai 1854, qui est une grande date sociale, ordonna que la peine des travaux forcés serait subie dans des établissements créés « sur le territoire d'une ou plusieurs possessions françaises ». Elle innova une seconde mesure dont l'analogue ne se trouve, je crois, en aucun pays : je veux parler de l'obligation imposée aux condamnés à moins de huit ans de résider, leur peine expirée, dans la colonie, pendant un temps égal à la durée de leur condamnation (le « doublage »); et si la peine est de huit années au plus, d'y résider toute leur vie. La transportation offrant à la nouvelle doctrine un champ d'expérience inappréciable, car on taillerait en plein drap et l'on ne serait gêné par aucune difficulté d'aménagement ou d'adaptation.

Eh bien a-t-elle donné un rendement satisfaisant? La vérité m'oblige à répondre : non! mais l'équité m'oblige à corriger tout de suite en ajoutant : ce n'est point de sa faute! car on semble avoir accumulé de gaîté de cœur toutes les maladresses, toutes les sottises qui l'eussent entraînée à une irrmédiable faillite, si elle ne possédait tant de qualités intrinsèques. Quel est donc le coupable? C'est celui qu'on trouve partout malfaisant, démoralisateur, désagrégateur : le politicien.

Au début du nouveau système, nous avions eu la chance de

conquérir, sans effusion d'une seule goutte de sang, le pays rêvé pour y envoyer des convicts : une île au climat salubre, placée très loin dans les mers océaniennes, peuplée d'anthropophages, formée des montagnes de nickel, de cobalt, de chrome, que séparent des vallées de médiocre étendue, mais assez fertiles. Et l'on s'était dit : nos convicts sont des ouvriers en quelque sorte prédestinés des exploitations minières ; nous les louerons, et aussi nombreux qu'on nous les demandera, aux sociétés qui ne manqueront pas de s'installer et, si bas que soit le prix de ces louages, si compensateur qu'il soit des frais nécessités par l'éloignement, il atténuera nos dépenses budgétaires dans une mesure notable ; nous laisserons aux Canaques des réserves très largement suffisantes ; les autres territoires constitueront le domaine de l'État dont nous disposerons, suivant les besoins et les circonstances, ici pour créer des centres de concessions pénitentiaires donnés, les uns à titre provisoire, aux condamnés particulièrement méritants et ayant fait un long stage, les autres à titre définitif, mais sous condition que les héritiers ne puissent ni vendre ni quitter la propriété ; là, pour fonder des fermes modèles et des fermes-écoles où seront placés et gardés jusqu'à leur majorité les enfants d'origine pénale qui seront de futurs colons ; ailleurs, pour venir en aide à des compagnies industrielles qui auront l'intention de bâtir des usines, d'établir des centres d'élevage...

Ce programme fut exécuté le mieux du monde pendant quelques années et l'on eut de bonnes raisons d'espérer qu'en face de Sydney, de Melbourne, de Brisbane, une petite Australie française était en voie de formation. Parallèlement à cette mise en œuvre utilitaire, on poussait la réalisation du châtiment gradué et de l'amendement moral par le « self help », par l'influence d'un milieu aseptisé autant que possible et de certains instincts opportunément éveillés ou réveillés : la propriété, la famille, l'amour paternel, etc... On obtenait des résultats surprenants et il semblait vraiment aux esprits les moins optimistes que l'idéal poursuivi par la méthode nouvelle n'avait rien de chimérique.

C'est alors qu'apparut le politicien.

Il apparut sous la forme d'un élément d'importation ou plutôt de déportation, puisqu'il était fourni par un groupe

d'insurgés communalistes qui, après l'amnistie, demeurèrent dans l'île. Celle-ci ne tarda pas à cesser d'être un pays d'exception pour devenir un champ de manœuvres politiques. Le domaine de l'État fut dépecé en cantons, en communes, et on y envoya des colons à la grosse, tant qu'on put, comme on put, afin de pouvoir créer un vague semblant de collège électoral.

Brusquement, la méthode inaugurée en 1854 fut arrêtée net dans son essor et dans sa fonction par le contact extravagant d'une population pénale qui a besoin, comme les malades, d'un isolement absolu, avec une population libre, improvisée au hasard. La première était, pour la seconde un agent de contamination, et la seconde était mortellement dangereuse pour l'esprit de discipline.

Cette discipline, parfaitement appropriée, se basait sur une idée fort juste, à savoir que l'initiale aversion pour le travail ou la progressive désaccoutumance qui en éloigne, ayant, neuf fois sur dix, occasionné le naufrage, on ne saurait chercher de meilleurs moyens de salut que parmi les procédés qui contraignent ou qui ramènent au travail, soit par la manière forte, soit par l'attrait des récompenses : tout en bas, l'effroi physique de la punition corporelle; tout en haut, la perspective matériellement et moralement joyeuse d'une demi-liberté; entre ces deux extrêmes, l'homme constamment poussé ou dirigé vers l'activité utile. Pratiquement ceci : minimum de prison et de cachot à forme de punition corporelle, c'est-à-dire accompagné de « barre de justice », de « double boucle », de nourriture réduite; port de la chaîne pendant une période plus ou moins longue; enfin, la bastonnade, dont le principe avait été institué par la Convention (27 nivôse an II), mais dont le mode d'application avait été sensiblement adouci[1].

1. Le rapport des commissaires Jean Bon Saint-André et B. Tréhouard réglait ainsi la cérémonie :

Le forçat coupable d'un acte d'indiscipline était mis au *rancar* (enchaîné avec plusieurs convicts) jusqu'à la rentrée des chantiers. Ce moment venu, un coup de sifflet annonçait qu'une punition avait été prononcée et allait être appliquée. Aussitôt, l'homme puni était « tiré du rancar », placé tête nue devant le « banc de justice » et ses camarades, bonnet bas, formaient le cercle. Un sous-adjudant lisait alors à haute voix la sentence; puis quatre convicts étendaient le puni sur le banc de justice et le « correcteur » lui appliquait sur le dos, depuis les épaules jusqu'aux reins, avec une

Or, quand notre principale colonie pénitentiaire fut devenue une sorte de département français exotique, quelque chose comme un Tarn-et-Garonne intensif, nos politiciens s'avisèrent que les punitions corporelles « attentatoires, disaient-ils, à la dignité humaine », compromettaient le bon renom d'un pays où l'on venait d'instaurer une caricature du parlementarisme. Le chimérique Schœlcher et ses néfastes disciples eurent gain de cause. Malgré les protestations unanimes de tous les hommes compétents, de tous les administrateurs ayant dirigé une colonie pénitentiaire, entre autres l'amiral Courbet, on supprima, en 1878, la bastonnade, puis la boucle double, puis le port de la chaîne. On les remplaça par un encellulement qui peut atteindre une durée de cinq ans, c'est-à-dire l'emmurement avec l'oisiveté, avec l'hébétude, avec l'ankylose ou la déliquescence du cerveau, supplice atroce et qui, en outre, est inefficace, puisque le criminel, bien loin d'en considérer l'horreur, n'y voit qu'un long *farniente*, prime offerte à sa paresse. Ce fut ensuite la suppression du bagne calédonien, l'envoi de tous les convicts à la Guyane où la colonisation pénale, et par conséquent l'amendement moral, sont impossibles, où le fait de marier un homme et une femme condamnés est monstrueux à cause de l'absence de sanatorium pour leurs enfants, où les ménages ne sauraient être que des foyers de corruption, d'immoralité, de prostitution. Ce fut enfin la « laïcisation » du bagne! le remplacement dans les hôpitaux des sœurs infirmières et de leurs cornettes blanches par des coquins bien recommandés, tels que Manda, Brière et bientôt Soleilland.

Le bagne d'outremer n'intimide plus. C'est un dépotoir où, grâce au climat, se consument assez rapidement les scories

corde goudronnée longue de trois pieds et épaisse d'un pouce, le nombre de coups qu'il devait recevoir, lequel était, en général, de 30 par séance, mais pouvait être beaucoup plus considérable. Cela fait, le « barberot » (perruquier) arrosait la blessure avec de l'eau vinaigrée et l'on remettait le patient au rancar pour un temps déterminé.

Quand on institua les bagnes d'outremer, la corde goudronnée fut remplacée par un martinet à six branches, sans nœuds. Les coups furent appliqués à l'endroit où l'on donne le fouet aux moutards : dix coups par séance et cinq séances au maximum.

sociales, une discrète et sournoise guillotine sèche. Fort bien, mais alors qu'on ne parle pas de philanthropie, d'humanitarisme, qu'on rentre les clichés, et qu'on ait la franchise — ou le cynisme — de la doctrine du débarras.

Des observations analogues s'appliquent aux prisons continentales. Les moyens coercitifs y sont nuls ou illusoires. Sauf le « sable de discipline » qui consiste en une promenade un peu monotone autour d'un préau, sauf la cellule qu'on ne redoute guère, l'autorité ne dispose, en fait de punitions, que de la réprimande, de la privation de préau, de correspondance, de visites. On punit les criminels comme, tout récemment encore, on punissait les potaches.

Ce désarmement général de la répression est une des causes les plus importantes de la recrudescence des crimes. Mais ce n'est pas la seule. Souvenons-nous que, tandis que l'Allemagne compte un débit d'alcool par 246 habitants, les États-Unis par 380, la Belgique par 410, l'Angleterre par 430, la Suède par 5 000, la Norvège et le Canada, par *9000* nous en avons *un par 82 habitants* et que le mastroquet, distributeur patenté de poison et de tuberculose, maître de nos maîtres, est un personnage intangible; qu'une publicité scandaleuse donnée au crime développe dans le monde de la pègre un ignoble cabotinage, en exaspère les abjectes glorioles, en surexcite les atroces émulations; que, dans certains milieux où jamais ne tombe une parole saine, une idée pure, la jeunesse grandit enveloppée d'une démoralisante atmosphère, ignorante de tout devoir, inconsciente du mal, livrée aux mêmes appétits féroces et naïfs que les bêtes sauvages.

Intolérable, je le répète, se fait la situation et en présence de la faillite de ce qu'on pourrait appeler le Schœlchérisme, il n'est pas étonnant qu'un mouvement très net, très raisonné, se dessine en faveur du rétablissement des châtiments corporels. Beaucoup de juges les ont demandés par des délibérations longuement motivées et beaucoup de savants approuvent ces vœux.

« Il n'est pas douteux, écrit M. Cuche, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, qu'il y a des hommes auxquels il faudrait donner le fouet comme à des enfants et que l'on

arriverait ainsi à corriger à peu de frais, tandis qu'il en coûte pour leur imposer le séjour corrupteur de la prison[1] ».

D'éminents criminologistes, tels que MM. Tarde, Albert Rivière, Honnorat, etc., se sont prononcés dans le même sens et M. Raymond, député de la Charente, a annoncé le dépôt d'une proposition de loi conforme.

Le fouet présente d'incomparables avantages : 1° il est de toutes les punitions la plus efficace, parce qu'il est, vis-à-vis du récalcitrant, une riposte immédiate ; 2° il est une leçon de choses qui aura une utile répercussion et dont profiteront solidairement « les aminches »; 3° il possède cette qualité dont la science moderne fait, avec raison, très grand cas : individualiser la peine, car, de plus en plus on se rend compte que, pour se rapprocher de la justice idéale, il faut, de moins en moins, cataloguer les délits et punir sur étiquette, mais, au contraire, mesurer la culpabilité au degré de responsabilité; je veux dire qu'une douzaine d'hommes, qui ont commis exactement le même acte, sont diversement punissables. Or, on arrivera à individualiser la répression en substituant dans beaucoup de cas la punition disciplinaire au châtiment judiciaire, les coups de fouet ordonnés par une commission locale aux pénalités prononcées par des tribunaux.

*
* *

Rétablir les châtiments disciplinaires corporels ne ferait pas scandale.

En Angleterre, la peine du fouet, est appliquée aux délinquants que nous nommons apaches. A la prison de Wormwood Scubs, une commission peut infliger trente coups de (chat à neuf queues ou de verges. L'emploi, d'ailleurs, en est fort rare et le seul mot : « gare au chat! » produit un effet magique.

Dans l'Inde anglaise, on se sert plus volontiers du rotin (trente coups). A Ceylan, en Australie, au Natal, le « cat » est en honneur.

1. *Traité de science et de législation pénitentiaire.*

Au Canada, les lanières portent des nœuds (vingt-cinq coups en trois séances).

« Le printemps dernier, rapporte M. H. Laurent, un individu qui avait l'habitude de battre sa femme a reçu ce châtiment. Le magistrat qui lui avait infligé cette peine a dit que, d'après les rapports de la police de Montréal, elle avait eu un excellent effet; les femmes qui avaient pour maris des hommes de l'espèce de la brute fouettée par la police n'avaient qu'à les menacer de les dénoncer au magistrat pour les ramener à la raison. »

Aux États-Unis, la législation diffère suivant les États. Dans le Maine, le directeur de prison peut punir, soit par le « cat », soit par les douches, soit « par la suspension par les bras ou les jambes, comme il le *juge nécessaire* (sic) ». Dans le Texas, il lui est loisible de prononcer « la punition nécessaire (sic) ». Dans le Delaware, cat et pilori. Dans l'Indiana, le cat. Dans l'Orégon, 20 coups de fouet sont réservés au mari qui bat sa femme[1].

En Danemark, à Vridiloselielle, les détenus qui se conduisent mal reçoivent 18 coups de verges; au pénitencier de Horsens, même régime; à Flakkebjüg, coups de rotin ou de verges; à la colonie agricole pour enfants de Bogilgaesd, quelques coups de rotin « sur le fond du pantalon (sic) »; à Banders, coups de rotin et camisole de force.

La Suède est, comme on sait, un pays modèle au point de vue pénitentiaire depuis le règne d'Oscar II, et c'est là que les méthodes modernes ont été poussées au plus haut degré de perfection. Eh bien, voici : à Langholman (travaux forcés), l'indiscipline est punie de 40 coups de fouet; à Ivatsjo (travaux publics), à Golebosg (prison mixte), on applique la bastonnade.

En Égypte, fouet appliqué dans les prisons aux jeunes délinquants et aux adultes.

1. « Il y a peu de temps, Henri Marff a été condamné à cette peine pour avoir frappé sa femme dans la rue; on lui mit les menottes, l'opération eut lieu devant le député sheriff. Il reçut, sur le dos et les fesses, 15 coups de chat à neuf queues; il s'évanouit, mais peu à peu reprit connaissance; on lui appliqua alors un bon onguent sur le derrière et sur les blessures faites par les menottes en se débattant, puis on le renvoya avec des bons conseils. » (H. Laurent, *Les châtiments corporels.*)

L'Italie a, comme nous, supprimé les punitions corporelles et, depuis lors, on constate, comme chez nous, une effrayante recrudescence de la criminalité juvénile. Aussi, le même mouvement d'opinion se manifeste. La plupart des juristes et criminalistes — tel Lombroso[1] —, la plupart des revues — telle la *Rivista di disciplina carceraria*, la *Scuola positiva*, la *Rivista di pedagogia corettiva* — font campagne pour leur rétablissement. Répondant à l'objection Schœlchérienne « jamais un homme ne doit être chargé de frapper un autre homme », des écrivains italiens ont proposé la « bastonnade électrique », laquelle se subirait dans un bain où le patient serait fustigé électriquement avec une éponge : hygiène, propreté, discipline!

Depuis une quinzaine d'années, les châtiments corporels se sont beaucoup raréfiés en Allemagne et cette fois encore l'affaiblissement de la discipline coïncide avec une augmentation de la criminalité, si bien que plusieurs pétitions ont été envoyées au Reichstag demandant le retour à l'ancien état de choses. Des journalistes, des juristes ont appuyé la campagne[2].

Le régime disciplinaires russe, qui fut très dur, est maintenant fort adouci; du knout on est passé au plet' et du plet' au roggni, c'est-à-dire aux verges qu'on applique modérément, dans des cas assez rares, à des catégories déterminées de criminels.

Il est un châtiment corporel qu'on préconise ou qu'on discute actuellement beaucoup en Italie, en Allemagne, en Amérique, en Suisse, même en France[3] et dont je me hâte de dire que je suis un adversaire déclaré, voire indigné : c'est la « stérilisation ».

De même et pour les mêmes raisons qu'on empêche la multiplication des microbes, disent ses partisans, de même il faut empêcher que certains criminels puissent propager le virus moral dont ils sont atteints.

Cette théorie s'appuie sur une base fausse.

1. *Le crime, causes et remèdes.*

2. Voir l'ouvrage du docteur Wilhelm Hammer, de Berlin.

3. *Archiv für kriminal Anthropologie*; revue de Hans Gross, *American journal of sociology* : Congrès de l'Etat d'Indiana, exposé des motifs de la loi du 19 mars 1907; *Archivio di Psichiatria*, dirigé par Lombroso; les *Châtiments corporels* (H. Laurent); *Le crime et la société* (Maxwell), etc.

Évidemment, beaucoup de criminels sont porteurs de tares physiologiques, et les tares physiologiques — alcoolisme, tuberculose, avarie — favorisent la contamination par un milieu nocif; Calino le reconnaîtrait. Mais de ce que la tare appartient à un criminel, il ne résulte point qu'elle ait d'autres effets héréditaires que si elle appartenait à un non criminel; car ce serait greffer l'hérédité morale sur l'hérédité physique et les confondre. Le criminel physiologiquement taré peut — ce n'est pas fatal, puisque ses défauts ont chance d'être corrigés ou annihilés par la robustesse de son conjoint — procréer un enfant scrofuleux, nerveux, un *minus habens*, mais rien ne prouve que cet enfant manqué sera comme lui un criminel — s'il ne vit, comme lui-même a vécu, dans un milieu morbidifique. Personne n'oserait soutenir, je crois, qu'on doive précipiter dans l'Eurotas tous les enfants anormaux ou « stériliser » tous les contaminés. Méfions-nous de la criminologie médicale!

***

Et maintenant, quelle conclusion tirer des faits que je viens d'assembler?

M'est avis qu'on ne saurait hésiter beaucoup : retour aux principes de la philosophie pénitentiaire moderne dont on s'est écarté fâcheusement, retour à la formule : « les châtiments sont des remèdes », des remèdes préventifs et curatifs. Et alors :

En ce qui concerne la prophylaxie : lois contre l'alcoolisme (suppression de la liberté des débits de boisson, interdiction de la fabrication et de la vente de l'absinthe, loi inscrivant l'ivresse au nombre des circonstances aggravantes); interdiction des comptes rendus détaillés des procès criminels; de la reproduction, soit par l'image, soit par la cinématographie des scènes de meurtre, de cambriolage, des portraits d'accusés; limitation de la publicité des audiences criminelles, où ne serait admis, en dehors des membres de la magistrature, du barreau, de la presse judiciaire, qu'un très petit nombre de personnes désignées par leurs fonctions et leurs qualités : plus de cartes roses ou vertes, plus de chapeaux fleuris; réglementation de la vente des armes, spécialement des revolvers, et pénalités très

lourdes à infliger aux contravenants ; introduction chez nous de quelque chose d'analogue à la *recognizance* anglaise qui est une sorte de sursis, non pas à l'exécution de la peine, mais au jugement, une sorte de contrat avec dédit passé entre le délinquant et le juge, et par quoi on atteint certains faits tels que menaces de chantage, connivence indirecte avec des malfaiteurs, etc., organisation plus complète, plus généralisée des tribunaux pour enfants dont les audiences auraient lieu quasi à huis clos ; spécialisation du magistrat chargé de les présider ; collaboration plus fréquente, plus intime — elle existe déjà et combien dévouée ! — des comités de patronage avec la justice.

En ce qui concerne les mesures thérapeuthiques : tout d'abord s'efforcer d'individualiser la peine en accordant au juge beaucoup de latitude dans l'appréciation de la culpabilité comme dans la fixation du châtiment, puis en accordant aux agents d'exécution les moyens de graduer les rigueurs suivant le schéma de la conduite bonne ou mauvaise du détenu, lequel ainsi deviendra, jusqu'à un certain point, maître de son avenir pénal.

Or, ceci n'est pas possible avec l'emprisonnement à long terme. On ne saurait, derrière les murs d'une prison, entreprendre l'œuvre du relèvement, si complexe, si délicate, ayant besoin d'un champ d'action si variée ; on ne saurait y poursuivre une autre fin que d'obliger les détenus au travail, de les contraindre à apprendre les rudiments d'un métier. Programme modeste, insuffisant, mais dont nous resterons encore bien loin tant que la crainte du martinet ne rôdera pas dans les couloirs, dans les ateliers, tant que la prison n'aura pas cessé d'être une hôtellerie gratuite, confortable — électricité, chauffage central —, pour devenir un caravansérail moins recherché. A cette prison, ne lui demandons que de laisser en l'état, sans l'aviver, la gangrène morale de ses locataires et, par suite, réservons l'abri médiocre de son toit aux seuls délinquants de peu d'importance qui ne feront chez elle qu'un séjour de courte durée.

Donc, supprimons la peine de réclusion, peine anticurative et dont le seul résultat est d'infester continuellement d'un afflux de libérés extrêmement dangereux notre pays où grouillent déjà d'innombrables éléments pathogènes.

Embarquons tous nos criminels, transportons-les de l'autre côté d'un océan, internons-les dans une colonie pénitentiaire où la peine des travaux forcés serait modifiée de manière à s'adapter aux nouvelles contingences.

Et voici, brièvement résumée, comment je comprendrais cette réforme.

La peine des travaux forcés serait perpétuelle, mais divisible en deux stades : 1° période passée sous le régime de ce que nous appelons actuellement le bagne et dont la durée, fixée en principe par l'arrêt de la cour d'assises, ne pourrait être réduite que par une grâce ou par les motifs que j'indiquerai tout à l'heure; comme aujourd'hui, plusieurs classes de condamnés dont les uns pourraient être loués à des compagnies minières, assignés par groupes dans des exploitations forestières ou industrielles;

2° période de liberté surveillée où le transporté pourrait se placer comme ouvrier, domestique, employé; s'établir artisan; exercer un commerce; se marier sous réserve d'autorisation administrative et à la condition que les enfants issus du mariage seront élevés, avec les autres enfants d'origine pénale, dans un établissement scolaire officiel; obtenir une concession qui deviendra entre ses mains bien de famille définitif, insaisissable, mais incessible sauf autorisation.

Les transportés du second stade, aussi bien que les concessionnaires en cours de peine, seraient toujours, à n'importe quel moment de leur existence sur le sol pénitentaire, réintégrables au bagne, soit pour y terminer leur première période d'internement, soit pendant un temps fixé par jugement du tribunal maritime spécial[1]. Ils y retrouveraient la discipline assurée par les punitions corporelles — double chaîne et martinet — qu'on aurait rétablies; ils y retrouveraient aussi les moyens d'adoucir, par leur volonté de mieux faire, un sort que, pour la seconde fois, ils viendraient de gâcher.

J'aborde maintenant une réforme à laquelle je faisais allusion plus haut quand je parlais d'une éventualité pouvant abréger la période de bagne proprement dit. Il s'agit de la création de

1. Le tribunal, présidé par un conseiller à la Cour, est formé de magistrats, de militaires et de fonctionnaires civils.

sections mobiles ou détachements de forçats expédiés hors du territoire pénitentiaire.

Actuellement, quand on a besoin de faire exécuter dans nos colonies, par exemple en Afrique, des travaux d'aménagement, de pénétration, exigeant un effort considérable, dangereux, on emploie la main-d'œuvre indigène molle et maladroite, ou bien on embauche à grands frais des travailleurs étrangers tels que les Chinois, ou bien on sollicite le concours de soldats coloniaux dont ce n'est pas le métier de gaspiller leur vie en respirant des miasmes putrides.

Envoyer sur les chantiers plus ou moins périlleux des groupes de forçats résoudrait la difficulté. Leur aide matérielle tiendrait lieu de subvention pour une somme égale aux frais de leur transport, de leur entretien, de la solde de leurs surveillants et aucune rémunération n'étant demandée par le travail lui-même. Les colonies y gagneraient, l'État aussi.

Comme les sections mobiles seraient exclusivement composées de volontaires admis sur le vu d'un certificat médical, l'objection de sentiment ne se pose point. Aux volontaires des sections mobiles d'importants avantages seraient attribués qui vaudraient bien que ces hommes jouassent, pour le bon motif, une partie si souvent risquée pour le mauvais : promotion de classe; réduction automatique du premier stade calculée suivant le nombre, la durée, la nature des campagnes accomplies et les notes obtenues; réduction du nombre d'années réglementaires exigé avant de pouvoir être inscrit au tableau des candidats concessionnaires; enfin, très exceptionnellement, obtention de la grâce entière équivalente à la libération définitive, à un quitus envers la société, à une sorte de demi-réhabilitation et donnant droit au rapatriement. Ne serait-ce pas là une heureuse manière de concilier le châtiment avec le self help et d'individualiser la peine?

Ou je me trompe fort, ou l'on peut trouver dans les indications qui précèdent plus d'un élément de défense à employer contre « la crise de la répression ».

PAUL MIMANDE

LA
RENAISSANCE DE L'HISTOIRE EN FRANCE
AU DÉBUT DU XIXE SIÈCLE

I

On va répétant que le XIXe siècle a été le siècle de l'histoire, et il est certain que jamais l'étude du passé n'a été aussi activement menée que depuis quelque cent ans. Jamais non plus elle n'avait été aussi gravement compromise en France qu'au lendemain de la Révolution. Avec les ordres religieux avait disparu chez nous le goût des longs travaux d'érudition, sans le soutien desquels l'histoire est condamnée à d'éternelles redites, et, dans un rapport adressé à Napoléon Ier en 1810, Dacier devait avouer que la plupart des recueils entrepris autrefois par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne pourraient être continués faute de collaborateurs, « à moins », ajoutait-il « qu'un de vos regards puissans ne ranime ce genre d'études dans lequel la France s'est illustrée pendant plus de deux siècles et qu'elle paroît aujourd'hui avoir presque entièrement abandonné » [1].

1. Dacier, *Rapport historique sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis 1789 et sur leur état actuel, présenté à Sa Majesté l'Empereur et Roi en son Conseil d'État le 20 février 1808* (Paris, 1810, in-8°), p. 17.

Mais telle n'était point la vertu des « regards puissans » de l'Empereur. Sans doute Napoléon eût été heureux de voir la France se peupler d'historiens, — à la condition que sa gloire ou sa cause n'y perdît rien. On a maintes fois rappelé avec quel sans-gêne, à la veille de la transformation du régime consulaire en régime impérial, il fit passer à Montlosier, alors attaché au ministère des Affaires étrangères, l'ordre d'avoir à composer sur-le-champ un livre dont il lui indiquait à la fois le plan et l'esprit, en l'invitant à y rendre compte :

1° De l'ancien état de la France et de ses institutions; 2° de la manière dont la révolution était sortie de cet état de choses; 3° des tentatives faites pour la renverser; 4° des succès obtenus par le Premier Consul à cet égard, et de ses diverses restaurations [1].

On sait aussi sur quel ton, quatre ans plus tard, ayant accueilli favorablement une demande de l'abbé Halma, qui s'offrait à continuer l'*Histoire de France* de Velly et l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, il croyait opportun de lui indiquer d'avance les conclusions qui devaient se dégager de son récit :

Il faut faire sentir à chaque ligne les effets de l'influence de la cour de Rome, des billets de confession, de la révocation de l'édit de Nantes, du ridicule mariage de Louis XIV avec Madame de Maintenon, etc. Il faut que la faiblesse qui a précipité les Valois du trône, et celle des Bourbons, qui ont laissé échapper de leurs mains les rênes du gouvernement, excitent les mêmes sentiments. On doit être juste envers Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, mais sans être adulateur. On doit peindre les massacres de septembre et les horreurs de la Révolution du même pinceau que l'Inquisition et les massacres des Seize... Il faut faire remarquer le désordre perpétuel des finances, le chaos des assemblées provinciales, les prétentions des parlements, le défaut de règle et de ressort dans l'administration, cette France bigarrée, sans unité de lois et d'administration étant plutôt une réunion de vingt royaumes qu'un seul État; *de sorte qu'on respire en arrivant à l'époque où l'on a joui des bienfaits dus à l'unité des lois, d'administration et de territoire. Il faut que la faiblesse constante du gouvernement sous Louis XIV même, sous Louis XV et sous Louis XVI, inspire*

1. Montlosier, *De la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours* (Paris, 1814, 3 vol. in-8°), t. I, p. v.

le besoin de soutenir l'ouvrage nouvellement accompli et la prépondérance acquise. Il faut que le rétablissement du culte et des autels inspire la crainte de l'influence d'un prêtre étranger ou d'un confesseur ambitieux qui pourrait parvenir à détruire le repos de la France [1].

Dans quels milieux, d'ailleurs, à quelle école, des historiens eussent-ils pu se former? L'Institut de France, où s'étaient perpétuées les traditions du travail scientifique et désintéressé, n'exerçait guère d'action. Le haut enseignement historique n'existait que sur le papier, et dans telle Faculté on signalait la chaire d'histoire comme superflue et « sans but » [2]. Les conditions matérielles de travail étaient et devaient rester longtemps encore des plus défectueuses : en province les archives gisaient à l'abandon; à Paris même, aux Archives nationales, le public n'était pas prévu, et les témoignages s'accordent à prouver qu'il fallait quelque héroïsme pour s'aventurer l'hiver dans les bibliothèques, fût-ce dans celle de la rue Richelieu [3].

L'histoire mourait d'inanition. Ceux qu'elle tentait encore se bornaient, pour la plupart, à copier leurs devanciers. Au reste, les lecteurs n'étaient pas exigeants. En fait d'histoires de France, ils continuaient à lire celle de Velly, le galant abbé, dont trois éditions n'avaient pas épuisé le succès, quoiqu'il soit difficile d'imaginer un ouvrage d'où la vérité historique soit plus absente. Mais Velly avait sa manière à lui de rendre badins les personnages les plus rébarbatifs. Ses portraits sont inimitables, et sa galerie de Mérovingiens et de Carolingiens vaut une visite : rien n'égale l'art avec lequel il sait camper des rois comme le bon Sigebert et le méchant Chilpéric ou jeter un voile discret sur les égarements passionnels du vénérable Charlemagne.

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XVI, n° 13735, pp. 575-577, note du 12 avril 1808.

2. Lettre du recteur de l'académie de Nîmes (1811) au sujet de la Faculté des lettres de cette ville : « La chaire d'histoire est sans but dans la Faculté des lettres : on n'exige pas d'examen sur l'histoire pour prendre le grade de bachelier ou de licencié. » (Liard, *l'Enseignement supérieur en France*, t. II, p. 137.)

3. Voir Augustin Thierry, *Dix Ans d'études historiques*, 10e éd., 1866, in-12, p. 13, et surtout un rapport suggestif de Letronne dans le *Journal général de l'Instruction publique*, t. IX, 1840, p. 61.

Mais point n'était besoin de faire tant de grâces. Les contemporains de Napoléon se contentaient des volumes précis, méthodiques et pompeux du vieil Anquetil, où l'histoire était découpée par « races », par « périodes » et par « règnes », s'emboîtant l'un dans l'autre, correspondant à autant de parties, de chapitres et de paragraphes, où la plus grande attention était apportée à ne pas charger la mémoire de faits trop complexes et à lui présenter les anecdotes les moins sûres comme d'austères et importantes vérités. Cette histoire-là, certes, était sérieuse ; on s'étonne même aujourd'hui qu'on ait pu la lire ailleurs qu'au collège ; mais elle n'était pas plus solide que celle du « charmant » Velly ; et, à vrai dire, Velly lui-même et son prédécesseur Mézeray étaient à peu près les seules sources auxquelles Anquetil eût puisé.

*
* *

Pourtant, à l'heure même où Anquetil publiait son indigeste compilation, la curiosité historique commençait à se réveiller en France ; et c'est précisément vers les siècles les plus négligés, vers ce moyen âge si rebutant à première vue et naguère traité avec tant de mépris, qu'elle se portait de préférence, parce qu'elle y retrouvait ces mêmes élans de piété qui de nouveau soulevaient les âmes. Le *Génie du Christianisme* (1802) contribua pour une forte part à cette réhabilitation du passé. Sur la France de jadis, sur la France des grandes cathédrales, le talent « enchanteur » de Chateaubriand répandait un charme poétique. Le succès fut considérable : la première édition, tirée à quatre mille exemplaires, s'enleva en dix mois ; des contrefaçons en furent faites en Allemagne, en France même ; on s'arracha les exemplaires de la seconde édition, parue un an après la première sous le patronage officiel de Bonaparte. Encouragé par cet accueil, Chateaubriand se mit à composer ses *Martyrs*, où l'âme des barbares semblait palpiter encore.

Ce fut alors un engouement de moyen âge. Comme l'écrivait quelques années plus tard Augustin Thierry, « les romances à la mode ne parlaient que de châtelaines et de trouba-

dours »[1] : on était remué par « ce doux nom » de troubadour qui rappelait « les jeux innocents de l'amour et de l'honneur »[2], et l'on englobait confusément dans un même sentiment d'admiration le moyen âge tout entier. Sans écouter les protestations de quelques critiques arriérés, qui trouvaient « vil ou barbare » le temps du roi Clovis[3], les littérateurs se jetèrent à corps perdu en pleine histoire mérovingienne. « Les noms de Frédégonde, de Clotaire, de Mérovée, de Clovis et de Clodomir ne sont-ils pas aussi beaux », demandait en 1804 un collaborateur du *Mercure de France*,[4] « que ceux d'Étéocle, de Polynice, d'Atrée et de Thyeste? Les règnes de Chilpéric et de Brunehaut ne valent-ils pas ceux d'Agamemnon et de Clytemnestre? »

Telle fut surtout l'opinion de Marchangy, le trop fameux auteur de cette *Gaule poétique* à laquelle les contemporains ménagèrent un accueil[5] dont nous sommes aujourd'hui quelque peu surpris. Marchangy, qui est poète, — ou, du moins, qui écrit en vers, — a étudié l'histoire de France à l'intention de ses confrères et, en trois gros volumes, il la leur présente prête à être servie sous forme d'épopées, de tragédies, « de cantates, d'hymnes, de dithyrambes, d'odes » ou d' « héroïdes ». Comme le collaborateur du *Mercure de France*, il croit particulièrement à la vertu poétique des temps mérovingiens : soixante-dix pages lui suffisent à peine pour tracer le plan d'une épopée qui mettrait en scène Mérovée, Attila et les Barbares. Clovis et Charles Martel lui paraissent aussi d'admirables sujets épiques ; pour Jeanne d'Arc, douze chants ne seront pas de trop ; quant à François Ier et Henri IV, ils fourniraient la matière d' « un nouveau genre d'épopée héroïque, facétieuse et familière ».

Les poètes n'avaient pas attendu pour se mettre à l'œuvre

1. Aug. Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*, en tête des *Récits des temps mérovingiens* (éd. in-8°, 1885), p. 103.

2. Article du *Mercure de France* cité par G. Merlet, *Tableau de la littérature française, 1800-1815* (Paris, 1878-1888, 3 vol. in-8°), t. I, pp. 158-159.

3. « Au temps du roi Clovis, tout étoit vil ou barbare... l'histoire même de ce temps est révoltante et dégoûtante. » (*Journal des savants*, année 1821, p. 92, article de Vanderbourg).

4. Cf. G. Merlet, *op. cit.*, t. I, p. 249.

5. L'ouvrage eut cinq éditions (1812, 1814, 1815, 1825, 1834).

les conseils de Marchangy. Jamais Mérovée, Clovis, Frédégonde et Brunehaut, Charles Martel, Charlemagne, Philippe Auguste ou Guillaume le Conquérant ne s'étaient vus à pareille fête, et la liste serait longue des recueils qui furent composés en leur honneur et en l'honneur de leurs contemporains dans les quinze à vingt premières années du siècle : l'étrange *Mérovéide* de Népomucène Lemercier; le *Charles Martel ou la France délivrée* de Tardieu de Saint-Marcel, les innombrables *Charlemagne*, dont les événements de 1804 suscitèrent l'éclosion, — celui de Millevoye, celui de Théveneau, celui de Barjaud, celui du prince de Canino en vingt-quatre chants, sans compter la *Caroléide* du vicomte d'Arlincourt, où, deux volumes durant, le galant le dispute au merveilleux, — les interminables *Rose-croix* de Parny, la *Bataille d'Hastings* de Dorion, la *Philippide* de Viennet en vingt-six chants et plus de seize mille vers, le *Philippe Auguste* de Parseval Grandmaison, la *Rosamonde* de Briffaut et les cinquante mille vers de Creuzé de Lesser sur *la Chevalerie*. De proche en proche toute l'histoire de France y passait; mais à celle du moyen âge, du « beau » et « chevaleresque » moyen âge, la part du lion était réservée. Qu'on lise plutôt *les Ages français* de Népomucène Lemercier, qui poétise l'histoire de notre pays depuis Clovis jusqu'à Louis XVI à raison d'un chant par siècle, ou *les Trois âges* de Roux de Rochelle, pour qui la chevalerie et les tournois résument tous l'âge « moderne » comme les jeux olympiques et les combats du cirque résument les âges grec et romain.

Ces âges grec et romain, on les méprisait maintenant à leur tour. On ne rêvait plus de faire applaudir au théâtre que les rois francs ou les héros des temps plus rapprochés : Raynouard donnait *les Templiers* et *les États de Blois*, Aignan, *Brunehaut ou les successeurs de Clovis*; Népomucène Lemercier écrivait son *Clovis*, son *Charlemagne*, sa *Démence de Charles VI*, son *Louis IX en Égypte*, sa *Frédégonde et Brunehaut*; Legouvé mettait en scène *la Mort de Henri IV*, Dorvo *la Mort de Duguesclin*; on jouait les drames d'Alexandre Duval, *Guillaume le Conquérant*, *la Jeunesse d'Henri V*, *les Hussites*; et l'on sait avec quelle ardeur cette veine dramatique devait être exploitée pendant toute la Restauration.

Cependant il ne faut pas se faire d'illusions. Dans cette

production littéraire, comme aussi dans les romans de madame Simons-Candeille ou du vicomte d'Arlincourt, qui paraissent vers le même temps, l'histoire tient moins de place qu'elle n'en a l'air. Les auteurs ont beau accompagner leurs poèmes, leurs tragédies, leurs romans de préfaces « historiques », de notes « historiques », le sens historique leur fait totalement défaut. Même dans *les Templiers* de Raynouard, qui sont pourtant l'œuvre d'un érudit et qui se présentent à nous entourés de tout un appareil de pièces d'archives, de preuves et de dissertations savantes, on chercherait vainement le trait qui peint une époque. L'histoire n'apparaît guère que sous forme de petits résumés chronologiques que Philippe le Bel a pour mission de réciter afin de nous remémorer les principaux faits de son règne. Entre le persécuteur des Templiers et le roi franc que Népomucène Lemercier a mis en scène dans son *Clovis*, la principale différence est, en somme, que l'un est chargé d'un cours d'histoire capétienne et l'autre d'un cours d'histoire mérovingienne. Quant à la couleur du temps, Raynouard n'en a cure, et il serait trop facile de relever les extraordinaires anachronismes dont ses personnages se rendent coupables.

D'ailleurs le moyen âge qu'on se plaît d'ordinaire à célébrer est un moyen âge de convention, où tous les siècles se trouvent confondus et dont on dissimule toutes les violences, tous les excès, toutes les laideurs et toutes les plaies, pour ne se souvenir que du « bon vieux temps » où il était si doux de vivre dans les salles bien chauffées des riches manoirs, dans la poétique et sainte solitude du cloître, du temps où gloire, honneur, amour et dévotion emplissaient seuls les cœurs humains. C'est ce moyen âge tout embaumé de pieuses vertus, que les poètes chantent amoureusement; c'est de lui que Creuzé de Lesser s'est épris; c'est pour mieux le faire goûter qu'il s'est donné la peine de réunir comme en un bouquet tous les anciens romans de chevalerie et qu'il en a composé sa *Table ronde*, son *Amadis* et son *Roland*. Peu importe, après cela, que son « aimable Clodion »,

Qui se faisait aussi nommer Giron,

rappelle le galant Velly d'un peu trop près : l'essentiel n'est-il que le moyen âge soit exalté?

*
* *

Alors s'exerça l'impulsion décisive, qui allait ramener vraiment l'intérêt sur les mœurs d'autrefois, sur les anciennes coutumes, les anciennes façons de vivre et de sentir, en un mot sur tout ce qui fait le passé et le différencie d'avec notre temps[1].

Joignant à une forte culture historique une curiosité infatigable, une singulière passion pour les ruines, les documents, les reliques de jadis, un sens étonnant des civilisations disparues et un talent non moins étonnant d'évocateur, Walter Scott avait captivé l'Angleterre, par des récits où le moyen âge, en particulier, revivait avec une intensité merveilleuse. En 1816, ses livres, traduits en français, commencent à se répandre chez nous; et presque aussitôt, c'est de l'enthousiasme : les journaux, les revues ne parlent plus que de lui; Victor Hugo, Augustin Thierry le sacrent « homme de génie »; on le célèbre sur tous les tons, en prose ou en vers; il n'est pas jusqu'au grave *Journal des savants* qui ne finisse — en 1827 — par lui consacrer un article. On se dispute ses livres : il est question de deux cent mille exemplaires vendus en France dès 1824 et d'un million et demi six ans plus tard.

Comme il fallait s'y attendre, cette vogue inouïe, qui fit de l'illustre Écossais l'homme le plus populaire de tout Paris, suscita de nombreux émules. A partir de 1820, le roman historique fait fureur en France. Un éditeur qui se respecte se doit d'avoir au moins une équipe employée à découper l'histoire pour la transformer en roman, tel celui qui publia l'annonce suivante dans le *Journal de la librairie* du 26 avril 1823 :

La France romantique, ou un roman historique par chaque règne des rois de France, sur la gloire, les mœurs, les usages, les

1. Voir Louis Maigron, *le Roman historique à l'époque romantique; essai sur l'influence de Walter Scott* (Paris, Hachette, 1898, in-8°), surtout le chapitre intitulé : « Historique du succès de W. Scott en France » (p. 99-133). Nous citons la 1re édition de ce livre, la deuxième, parue récemment (Paris, Champion, 1913, in-8°) étant très écourtée et presque entièrement démunie de notes.

traditions populaires et les diverses superstitions des Français, depuis l'établissement des Francs dans les Gaules. Par une société de gens de lettres. — La collection aura autant de volumes qu'il y a eu de têtes couronnées en France. Il paraîtra deux volumes par mois [1].

Cette fois, c'était bien le goût de l'histoire qui se ranimait en France, et l'un de ceux qui allait contribuer le plus à refaire l'éducation du public, Augustin Thierry, pouvait écrire ces lignes caractéristiques :

Je crois le moment venu où le public va prendre plus de goût à l'histoire qu'à toute autre lecture sérieuse. Peut-être est-il dans l'ordre de la civilisation qu'après un siècle qui a remué fortement les idées il en vienne un qui remue les faits; peut-être sommes-nous las d'entendre médire du passé, comme d'une personne inconnue; peut-être enfin n'est-ce qu'un goût littéraire. La lecture des romans de Walter Scott a tourné beaucoup d'imaginations vers ce moyen âge dont naguère on s'éloignait avec dédain; et s'il s'opère de nos jours une révolution dans la manière de lire et d'écrire l'histoire, ces compositions, en apparence frivoles, y auront singulièrement contribué. C'est au sentiment de curiosité qu'elles ont inspiré à toutes les classes de lecteurs pour des siècles et des hommes décriés comme barbares, que des publications plus graves doivent un succès inespéré [2].

Augustin Thierry ne devait cesser de témoigner dans ses articles et dans ses livres du rôle capital que ces romans venus d'Écosse avaient joué dans la renaissance des études historiques en France; et, en tête de son *Histoire des ducs de Bourgogne*, Barante avouera bientôt en ces termes l'origine de ses travaux :

Le roman, ce genre autrefois frivole, et que la peinture des grandes passions avait rendu si éloquent, a été absorbé par l'intérêt historique. On lui a demandé, non plus de raconter les aventures des individus, mais de les montrer comme témoignages vrais et animés d'un pays, d'une époque, d'une opinion... *Une telle disposition des esprits doit encourager à écrire l'histoire.*

1. Maigron, *op. cit.*, p. 137, note 1, et sur les romans historiques alors parus en France cf. *ibid.*, pp. 236 et suiv.

2. Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, 11e éd., in-12, p. 68, lettre de l'année 1820.

*
* *

A l'influence des littérateurs vint se joindre celle des hommes politiques.

De tout temps, surtout au XVIIIe siècle, les publicistes s'étaient plu à chercher dans l'histoire des faits propres à fortifier leurs thèses. Qu'il s'agît de faire reconnaître les prérogatives de la noblesse ou d'établir les droits de la bourgeoisie et du peuple ou de réclamer la convocation des États généraux, l'histoire n'avait jamais cessé d'être invoquée — et ne l'avait jamais été en vain. En 1814, Montlosier[1] y puisait encore des arguments, selon lui décisifs, en faveur d'un retour au régime des privilèges abolis par la Révolution. La réponse du parti libéral ne se fit pas attendre, et pendant les premières années de la Restauration les écrivains et les orateurs de ce parti exploitèrent l'histoire la plus lointaine de notre pays, et parfois aussi celle des pays voisins, avec une passion incroyable. Qu'il suffise de citer ici les noms d'Augustin Thierry et de Guizot; car, avant d'étudier l'histoire en elle-même, ils ne l'ont guère abordée que pour s'en servir comme d'une arme de combat.

La campagne de presse menée par Augustin Thierry de 1817 à 1820 dans le *Censeur européen* donne bien la mesure de ce que les libéraux attendaient alors de l'histoire. Le programme était tracé d'avance : il s'agissait de retrouver dans le passé le fondement de toutes les libertés dont on souhaitait la reconnaissance et dont la disparition n'était due qu'aux brutales conquêtes d'une aristocratie venue jadis du dehors pour imposer au peuple un joug odieux. Sur ce thème, Augustin Thierry a écrit des articles enflammés, dont la plus grande partie a été recueillie dans ses *Dix Ans d'études historiques*, et où tour à tour l'histoire de la France, celle de l'Angleterre, celle de toute l'Europe servent de points de départ au publiciste en quête de preuves :

Nous sommes les fils des hommes du tiers-état; le tiers-état

1. Montlosier, *De la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours*. Paris, 1814, 3 vol. in-8°.

sortit des communes, les communes furent l'asile des serfs; les serfs étaient les vaincus de la conquête. Ainsi de formule en formule, à travers l'intervalle de quinze siècles, nous sommes conduits au terme extrême d'une conquête qu'il s'agit d'effacer [1].

Partout il retrouve ce même peuple réduit en servitude par une caste oisive et tyrannique :

Quel est celui de nous qui n'a entendu parler d'une classe d'hommes qui, dans le temps où des barbares inondaient l'Europe, conservaient pour l'humanité les arts et les mœurs de l'industrie? Outragés, dépouillés chaque jour par leurs vainqueurs et leurs maîtres, ils ont subsisté péniblement, ne rapportant de leurs travaux que la conscience de faire bien et de garder en dépôt la civilisation pour leurs enfants et pour le monde. Ces sauveurs des arts, c'étaient nos pères : nous sommes les fils de ces serfs, de ces tributaires, de ces bourgeois, que des conquérants dévoraient à merci; nous leur devons ce que nous sommes [2]...

Est-il besoin enfin de rappeler cette fameuse *Histoire véritable de Jacques Bonhomme*, où retentit encore, avec quelle âpreté d'accent, on le sait, le cri vengeur de la nation opprimée, l'histoire de ce Jacques auquel les Merowig, les Chlodowig, les Hilderik, les Hildebert et les Karl, venus de l'est, voulurent bien, en récompense de ses services, « faire la grâce de le laisser vivre »; de ce Jacques maltraité, bafoué, dépouillé successivement par tous ses maîtres et tenu, par sucroît, de les remercier de chaque violence comme d'autant de bienfaits; de ce Jacques las d'être ainsi berné et décidé à en finir une bonne fois et à conquérir la liberté :

Après la domination des Romains vainqueurs est venue la domination des vainqueurs franks, puis la monarchie absolue, puis l'autorité absolue des lois républicaines, puis la puissance absolue de l'empire français, puis cinq années de lois d'exception sous la Charte constitutionnelle. Il y a vingt siècles que les pas de la conquête se sont empreints sur notre sol; les traces n'en ont pas disparu; les générations les ont foulées sans les détruire; le sang des hommes les a lavées sans les effacer jamais. Est-ce donc pour un destin semblable que la nature forma ce beau pays que tant de

1. *Dix Ans d'études historiques*, 10e éd., in-12, p. 263, article du 2 avril 1820.

2. *Ibid.*, p. 4, article de 1818 reproduit dans la préface de 1834.

verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un ciel si doux [1]?

Avec Guizot le ton change : il est grave, docte, magistral. On sent le protestant rigide, le professeur qui n'a quitté sa chaire de Sorbonne, où il enseignait l'histoire sans grand éclat depuis 1812, que pour venir apporter dans la politique le poids de son jugement droit et ferme. Mais, en dépit de ces dehors austères, l'histoire n'est au début pour lui, comme pour Augustin Thierry, qu'un moyen d'appuyer ses thèses politiques et de revendiquer en faveur de la bourgeoisie des libertés brutalement et injustement arrachées autrefois au peuple par une minorité conquérante. Car cette idée de la conquête, cause de toutes les inégalités sociales, Guizot l'a faite sienne, et on la retrouve dans sa brochure sur le *Gouvernement de la France depuis la Restauration* (1820) :

La Révolution a été une guerre, la vraie guerre, telle que le monde la connaît entre peuples étrangers. Depuis plus de treize siècles, la France contenait deux peuples; depuis plus de treize siècles, le peuple vaincu luttait pour secouer le joug du peuple vainqueur. Notre histoire est l'histoire de cette longue lutte. De nos jours une bataille décisive a été livrée, elle s'appelle la Révolution.

Il faut maintenant continuer l'œuvre de la Révolution en tirant de l'histoire les conséquences pratiques qu'elle comporte et asssurer à la bourgeoisie française les droits exercés en Angleterre par l'aristocratie. Et quand, au mois de décembre 1820, Guizot remonte dans sa chaire de Sorbonne, tout en continuant à publier des brochures de circonstance, ses cours n'ont plus d'autre objet que de renseigner la bourgeoisie sur l'étendue de ses droits et de lui apprendre la forme de gouvernement qui lui convient le mieux.

Plus il avance, plus il s'enhardit, et ses leçons de 1821-1822 ressemblent, à s'y méprendre, à des conférences de propagande. L'histoire qu'il professe est ce qu'il appelle, d'un charmant euphémisme, l'histoire « pratique [2] » : entendez

1. *Dix Ans d'études historiques*, pp. 266-274, article du 12 mai 1820.

2. Guizot, *Histoire des origines du gouvernement représentatif*, 2e éd., t. II, p. 6.

par là qu'il ne prêtera attention aux faits passés que dans la mesure où ils lui faciliteront sa tâche d'homme d'État, qu'il ne les étudiera que pour en déduire des théories. Si l'histoire de l'Angleterre au XIVe siècle l'intéresse, c'est qu' « on découvre dans le système électoral » qui y fut alors en vigueur « presque tous les principes fondamentaux d'un système électoral raisonnable et libre [1] », du système cher à son cœur, suivant lequel « 1° la capacité de bien élire doit être la mesure du droit, car elle en est la source; 2° les conditions de la capacité électorale doivent varier selon les lieux, les temps, l'état intérieur de la société, les lumières publiques, etc., etc.; 3° les caractères extérieurs, assignés par les lois comme annonçant l'accomplissement des conditions de la capacité électorale, ne doivent être ni inflexibles, ni puisés tous dans des faits purement matériels [2] ».

Singulier professeur d'histoire, pour qui l'histoire n'est encore que l'humble servante de la politique et qui ne voit en elle rien d'autre qu'un moyen de rallier le public à son programme de gouvernement!

Mais l'histoire n'en était pas moins redevenue un besoin. Comme la littérature, la politique y ramenait invinciblement les esprits : ici la curiosité, le goût du pittoresque; là le désir de tirer du passé des leçons pour le présent, tout portait les hommes de ce temps à rouvrir les vieux textes et à interroger les faits. De là sortit cette pléiade d'historiens qui s'illustra à l'époque de la Restauration et dont les noms sont encore aujourd'hui dans toutes les mémoires.

II

Les ouvrages historiques qui parurent alors ont conservé la marque de cette double influence, à la fois politique et littéraire, dont nous avons essayé dans les pages précédentes de suivre les progrès et de préciser les effets.

Au début, la politique l'emporte, ce qui s'explique aisé-

1. Guizot, *Histoire des origines du gouvernement représentatif*, 2e éd., t. II, pp. 264-265.

2. *Ibid.*, t. II, pp. 237.

ment, si l'on songe que la plupart des historiens de la Restauration ont été des hommes d'État ou des publicistes : c'est le cas de Guizot qui, on le sait, fut activement mêlé à la vie publique; le cas d'Augustin Thierry, de Thiers, de Mignet[1], qui tous trois ne sont venus à l'histoire qu'après avoir bataillé dans le *Censeur européen*, dans le *Constitutionnel*, dans le *National* ou dans les *Tablettes universelles*. Plus tard, quand ils écrivent leurs livres, ils ne perdent pas de vue la cause qu'ils ont défendue. Les sujets qu'ils choisissent sont : la Révolution française, les révolutions d'Angleterre, l'affranchissement des communes, les assemblées du tiers. Parfois ils s'oublient même encore jusqu'à ne faire de l'histoire qu'un prétexte à propagande, témoin Raynouard, dont l'*Histoire du droit municipal en France*, en deux gros volumes in-octavo (1829), s'encadre entre une protestation contre les gouvernements qui osent mépriser des franchises fondées « sur le droit naturel, sur l'équité, sur des lois positives et sur la possession de dix-huit siècles » et une menaçante pétition à Louis XVIII, qualifié cependant, pour la circonstance, de restaurateur des libertés.

Certains, comme Augustin Thierry ou Barante, se sont vite affranchis de ces préoccupations; mais beaucoup aussi en ont gardé l'empreinte indélébile, et le moins qu'ils ont pu faire, c'est d'envisager l'histoire comme une école de politique. Bien entendu, les leçons qui leur paraissent se dégager de cette histoire s'accordent merveilleusement avec leurs programmes personnels, et de là vient, pour reprendre l'expression du temps, leur manière « fataliste » d'envisager les faits et d'en présenter le récit. Les choses se sont passées de telle sorte, la société a évolué dans telle direction. Pourquoi? — Parce que les choses ne pouvaient se passer autrement, parce que la société ne pouvait évoluer dans une direction différente; et il serait vain, laissent-ils à leurs lecteurs le soin de conclure ou leur disent-ils expressément, de vouloir arrêter cette évolution ou même de vouloir en changer le cours.

Ouvrez Guizot, ouvrez Thiers, ouvrez Mignet, vous verrez cette même théorie s'étaler chez tous et dans tous leurs ouvrages, du moins dans tous ceux qui datent de la Restau-

1. Seul Mignet s'était déjà signalé antérieurement par un mémoire académique sur saint Louis.

ration. Pour Guizot, la civilisation moderne est sortie du « chaos » de l'époque barbare, qui conduisit « nécessairement » à la féodalité, laquelle fut ce qu'elle « devait être » et fit ce qu'elle « devait faire », en préparant les voies à la royauté. La royauté elle-même, personnifiant le *consensus* de toute la nation, ne pouvait pas ne pas rétablir dans le pays l'ordre et l'unité compromis; mais elle devait nécessairement aussi s'effriter le jour où « l'opinion » du « public » commencerait à compter dans l'État. Ce jour devait venir tôt ou tard, plus tôt en Angleterre qu'en France; mais comme les révolutions d'Angleterre, la Révolution française n'a été que la suite logique, naturelle de toute l'histoire de la monarchie, « elle a poussé la civilisation dans la route qu'elle suit depuis quatorze siècles », et nul ne pourrait empêcher le peuple, lorsque « par son opinion, par son mouvement intellectuel » il se « mêle à tout, intervient dans tout, possède seul enfin l'autorité morale, qui est la véritable autorité », nul ne pourrait l'empêcher de réclamer et d'obtenir la part de gouvernement à laquelle il a droit. Le gouvernement représentatif est une nécessité inéluctable : l'histoire de l'Angleterre est là pour le prouver.

L'idée est la même dans la *Révolution française* de Mignet. Lui aussi, il a sa théorie des quatre états, qu'il emprunte sans doute à Guizot, quitte à la modifier dans le détail, et d'après laquelle la « souveraineté », primitivement aux mains de la nation entière, a été accaparée par une minorité de seigneurs féodaux, pour « venir en dernier lieu du petit nombre à un seul », jusqu'au jour où le pouvoir du roi, plus arbitraire encore que despotique, s'est vu ébranlé par l' « opinion », cette « opinion » dont les progrès de l'instruction avaient favorisé le développement. La Révolution a été la conséquence nécessaire de cet affranchissement des esprits et elle s'est déroulée avec une logique implacable : la fuite à Varennes, nécessaire; la confiscation des biens du clergé, la Constitution civile du clergé, nécessaires; nécessaires aussi, inéluctables, les guerres de conquêtes, la politique de Robespierre... La Révolution une fois déchaînée, rien ne pouvait plus lui faire obstacle, et sous peine d'être broyé, nul ne peut l'empêcher de produire tous ses effets :

L'année 1814 fut la limite du grand mouvement qui avait eu lieu pendant les vingt-cinq années précédentes. La révolution avait été politique, comme dirigée contre le pouvoir absolu de la cour et les privilèges des classes; et militaire, parce que l'Europe l'avait attaquée. La réaction qui se déclara alors atteignit seulement l'empire; elle provoqua en Europe la coalition, elle amena en France le régime représentatif : telle devait être sa première période. Plus tard elle a produit la sainte alliance contre les peuples et le gouvernement d'un parti contre la charte. *Ce mouvement rétrograde doit avoir son cours et son terme. On ne peut régir désormais la France d'une manière durable qu'en satisfaisant le double besoin qui lui a fait entreprendre la révolution. Il lui faut, dans le gouvernement, une liberté politique réelle et dans la société le bien-être matériel que produit le développement sans cesse perfectionné de la civilisation.*

Thiers ne pense pas autrement : Révolution « infaillible », enchaînement « nécessaire » des causes et des effets, impossibilité absolue d'éviter la guerre civile, le meurtre et les proscriptions, tel est le thème qu'il développe d'un bout à l'autre des dix volumes de son *Histoire de la Révolution*.

Qu'on ne croie pas que cette manière « fataliste » d'envisager l'histoire soit le propre d'un petit groupe d'historiens seulement. On la retrouve dans la plupart des livres de ce temps, là même où l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer, comme dans l'*Histoire de la Fronde* de Sainte-Aulaire [1], — et cette disposition d'esprit n'a pas été sans entraîner quelques conséquences fâcheuses.

Tous ces historiens, bien entendu, commencent, dans leurs ouvrages, par protester de leur impartialité; et sans doute sont-ils sincères. Mais lisez leurs protestations :

J'ai tâché, déclare Thiers, d'apaiser en moi tout sentiment de haine; je me suis tour à tour figuré que, né sous le chaume, animé d'une juste ambition, je voulais acquérir ce que l'orgueil des hautes classes m'avait injustement refusé; ou bien qu'élevé dans les palais, héritier d'antiques privilèges, il m'était douloureux de renoncer à une possession *que je prenais pour une propriété légitime*. Dès

1. « Les révolutions... ne sont point l'ouvrage des passions humaines; elles s'accomplissent inévitablement quand l'état de la société les a rendues nécessaires... » (*Hist. de la Fronde*, 2e éd., 1827, t. II, p. 344.)

lors je n'ai pu m'irriter; j'ai plaint les combattants, et je me suis dédommagé en adorant les âmes généreuses.

On voit assez, et dès la première page, de quel côté penche ce froid narrateur! Il a la conscience libre et se croit quitte avec ses devoirs d'historien parce qu'il s'est attendri un moment sur les malheurs de Marie-Antoinette ou sur le sort des Girondins; il a beau faire : il reste toujours en lui quelque chose du journaliste qui naguère réfutait dans le *Constitutionnel* la *Monarchie française* de Montlosier au nom de la « raison bourgeoise », et comme celle de Mignet, sa *Révolution française* tourne à l'apologie. A des aristocrates du genre de Lacretelle, qui déclarent ne pas vouloir « souiller la majesté » de l'histoire en citant les noms des Conventionnels ou en analysant l'œuvre des gouvernements révolutionnaires, Thiers, Mignet et les historiens de leur bord répliquent en se refusant à rien renier, en trouvant des excuses à toutes les violences.

Chez Guizot, même parti pris d'indulgence pour les excès des révolutionnaires anglais. Autant il est dur à l'égard de Charles Ier, autant il est enclin à mettre à la charge de la fatalité les fautes de ses ennemis :

Je ne pense pas qu'on s'obstine longtemps à les condamner absolument, dit-il en parlant des révolutions en général, parce qu'elles sont chargées d'erreurs, de malheurs, et de crimes : il faut en ceci tout accorder aux adversaires, les surpasser même en sévérité, ne regarder à leurs accusations que pour y ajouter, s'ils en oublient, *et puis les sommer de dresser à leur tour le compte des erreurs, des crimes et des maux de ces temps et de ces pouvoirs qu'ils ont pris sous leur garde. Je doute qu'ils acceptent le marché.*

Lors même qu'ils réussissent à oublier un instant leur programme politique, les historiens de la Restauration ne peuvent s'abstenir de prendre rétrospectivement parti; et, pendant que Sismondi, dans son *Histoire des Français*, part en guerre pour la défense des usages féodaux abolis par saint Louis, Augustin Thierry pleure le sort des Anglo-Saxons vaincus par les Normands ou se range sous la bannière des habitants de Laon soulevés contre leur seigneur et dont « les noms obscurs » réveillent dans son cœur « les grandes émo-

tions que nous avons tous », écrit-il en 1827, « depuis quarante ans ressenties ou partagées[1] ».

*
* *

A des degrés divers, la plupart des ouvrages historiques d'alors tiennent donc du plaidoyer ou du réquisitoire; mais c'est au nom des principes que leurs auteurs demandent des acquittements ou des condamnations; et voilà pourquoi jamais sans doute l'histoire n'a été à un pareil degré infestée de maximes politiques ou de généralités philosophiques. De celles que le seul Guizot a disséminées dans ses livres, on formerait un recueil imposant; et quelle étonnante moisson on ferait dans les *Histoires de la Révolution* de Thiers et de Mignet, ces deux jeunes hommes frais émoulus de leurs écoles de province qui, à l'âge de vingt-cinq ans, avaient vraiment l'air, comme on le dit plus tard de Guizot, de savoir de toute éternité ce qu'ils venaient d'apprendre le matin.

Philosopher était devenu une mode à laquelle presque aucun historien ne croyait pouvoir se soustraire. Sismondi le déclarait tout net : « L'étude des faits sans philosophie ne seroit pas moins décevante que celle de la philosophie sans faits[2]. » Aussi, après avoir disserté sur la question de savoir si les « rois fainéants » n'eussent pas dû rendre héréditaire la fonction de premier ministre, croyait-il bon de rendre solennellement cet arrêt : « En vain l'hérédité sauve à l'État les guerres civiles qui auroient pour objet d'occuper la première place, si la seconde est également une prime offerte à tous les ambitieux[3]. »

Toute cette « philosophie » se rattache d'ordinaire à la conception « fataliste » de l'histoire que se sont formée ceux des historiens qu'on considère dès ce moment comme les vrais représentants de l' « histoire philosophique ». De là vient que l'histoire leur apparaît, non point comme une reconstitution, mais seulement comme une explication du passé. Si tels événements se sont produits de telle façon et à telle date parce

1. *Lettres sur l'histoire de France*, 11e éd., in-12, pp. 257-258.
2. Sismondi, *Histoire des Français*, t. IX (1826), p. 2.
3. Sismondi, *op. cit.*, t. II (1821), p. 88.

qu'ils ne pouvaient se produire d'une autre façon ni à une autre date, on doit pouvoir trouver le pourquoi de ces événements, on doit pouvoir en reconstituer toute la trame; et c'est bien l'objet essentiel que se propose dans ses recherches un Guizot, dont Sainte-Beuve disait avec malice qu'il se mettait « insensiblement au lieu et place de la Providence ». Pour lui et pour ses émules le passé n'a plus de secrets : ils le reconstruisent suivant un plan logique auquel les faits doivent tous se plier et qui ne laisse aucune place à l'imprévu. Là était le principal danger d'une méthode, très féconde par ailleurs, et dont pourront se réclamer plus tard les Tocqueville, les Taine, les Fustel de Coulanges.

En outre, à vouloir appliquer cette méthode sans ménagement, on risquait d'enlever à l'histoire ce qu'elle renferme encore de vie et de n'en faire plus qu'une suite de froides et abstraites déductions. Expliquer est bien; mais nous voulons aussi savoir comment les choses se sont passées. Certains ne se contentent pas à si bon compte que Lehuerou, à qui il suffisait d' « expliquer les causes et les résultats » des victoires de Clovis, les « décrire » lui paraissant « un soin superflu[1] ».

Tous les historiens « philosophes » n'allèrent d'ailleurs pas aussi loin et se souvinrent de bonne heure que l'histoire avait également pour mission de « narrer ». Le public, au besoin, eût été là pour le leur rappeler. Dès 1824, Barante déclare qu'on est fatigué des systèmes *a priori*, qui s'opposent les uns aux autres et qui, sous prétexte d'expliquer le passé, ne donnent de ce passé qu'une idée abstraite et conventionnelle.

Ce qu'on veut, ajoute-t-il, ce sont des faits. De même qu'on observe dans ses détails, dans ses mouvements, ce grand drame dont nous sommes tous acteurs et témoins, de même on veut connaître ce qu'était avant nous l'existence des peuples et des individus. On exige qu'ils soient évoqués et ramenés vivans sous nos yeux [2].

« Évoquer » le passé et le « ramener vivant sous nos yeux »,

1. Lehuerou, *De l'Établissement des Francs dans la Gaule et du gouvernement des premiers Mérovingiens jusqu'à la mort de Brunehaut* (thèse de la Faculté des lettres de Caen, 1838), p. 53.

2. *Histoire des ducs de Bourgogne*, éd. de 1839, t. I, pp. 34-35.

tel fut en effet le programme d'un autre groupe d'historiens, formés à l'école des littérateurs et dont Barante fut lui-même un des plus célèbres représentants.

III

Pour mettre ainsi le lecteur en contact avec le passé, le moyen le plus simple était, semble-t-il, de lui rendre accessibles les chroniques et les mémoires écrits jadis par les contemporains sous la dictée des événements et où les mœurs et les croyances de leur époque se peignent dans toute leur naïveté et tout leur pittoresque. On n'eut garde de dédaigner ce moyen, et l'on reste même confondu devant le nombre prodigieux d'éditions ou de traductions de documents qui furent entreprises à l'usage du « grand public » durant les dix premières années de la Restauration : la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis le règne de Philippe Auguste jusqu'au commencement du XVIIe siècle*, de Petitot et Monmerqué, dont les cent trente et un volumes parurent de 1819 à 1829; la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au XIIIe siècle*, de Guizot, en trente et un volumes; la *Collection des chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du XIIIe au XVIe siècle*, de Buchon (quarante-sept volumes publiés en moins de six ans); puis, pour l'Angleterre, les vingt-six volumes de *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, traduits par Guizot; pour la Révolution française, la collection de Berville et Barrière, en soixante volumes, celle de Michaud, celle du libraire Ladvocat, celle des frères Bossanges (qui ne dépassa d'ailleurs pas le tome Ier), — sans compter une foule de volumes publiés à part, comme les mémoires de mademoiselle Bertin, ceux de madame du Hausset, ceux du marquis d'Argenson... Car le public ne se lassait pas : il lui fallait chaque jour du nouveau, et quand le stock des mémoires anciens commença de s'épuiser, les survivants du XVIIIe siècle et de l'époque impériale se mirent à rédiger les leurs ou à les faire rédiger s'ils n'étaient pas capables eux-mêmes de leur donner un tour assez pittoresque.

On vit alors surgir une classe nouvelle d'écrivains : celle des spécialistes en rédaction de mémoires, comme Lamothe-Langon, Lhéritier, Alphonse de Beauchamp, Villemarest, qui n'avaient pas leurs pareils dans l'art de tirer des souvenirs de leurs clients de beaux volumes, non moins piquants que tragiques. Car les scrupules d'historiens n'arrêtaient point ces mémorialistes patentés. L'essentiel pour eux était de soigner la recette; et c'était aussi l'essentiel pour certains libraires-éditeurs, tels que Ladvocat, qui trouvait fort agréable de pouvoir, sans trop de peine, insérer dans ses collections les mémoires des plus illustres révolutionnaires.

La liste serait longue de ces mémoires faux ou « truqués » sur la fin du XVIIIe siècle, sur la Révolution et l'Empire, dont le public fut alors abreuvé : les *Mémoires* de Billaud-Varenne (1821), faux; les *Mémoires* de Condorcet (1824), faux; les *Mémoires* de mademoiselle Bertin, modiste de Marie-Antoinette (1824), faux au point qu'il fallut en suspendre la vente; les *Mémoires* de Fouché (1824), en grande partie composés par Beauchamp; les *Mémoires d'un prêtre régicide* (1829), un prétendu Monnel, remaniés et enjolivés par Alexandre Martin; les *Mémoires* de Robespierre (1830), entièrement fabriqués par Charles Reybaud; les *Mémoires* de madame du Barri (1829-1830), six volumes in-8°, que le baron de Lamothe-Langon sut tirer de cette fertile imagination à laquelle nous sommes redevables encore des *Mémoires et souvenirs d'un pair de France* (1829-1839, 4 vol.), des *Mémoires et souvenirs d'une femme de qualité sur le Consulat et l'Empire* (1830, 4 vol.), *sur Louis XVIII, sa cour et son règne* (1830, 4 vol.), *depuis la mort de Louis XVIII jusqu'a la fin de 1829* (1830, 2 vol.), sans préjudice peut-être des *Souvenirs* de la comtesse d'Adhémar et de ceux de Léonard, qui vinrent quelques années après (1836 et 1838) enrichir la littérature relative à Marie-Antoinette. Faux encore, pour une bonne part, les *Mémoires* de Brissot, en quatre volumes (1830-1832), les *Mémoires* de Bourrienne (1829-1831), dont les dix volumes furent fabriqués par Villemarest à l'aide de trois volumes de notes; faux, les *Mémoires* de Constant, valet de chambre de l'Empereur, en quatre volumes (1830-1831), les *Mémoires* de Samson, « exécuteur des jugements criminels » pendant la

Révolution, en deux volumes (1830), les *Mémoires* de Vidocq, « chef de la police de sûreté », en six volumes (1828-1830)... Mais le public avait été mis en goût, et nos arrangeurs leur servaient des plats de leur façon, — et, comme on l'a pu voir, des plats de plus en plus copieux.

La grande règle était de plaire et même en éditant les chroniques du moyen âge, on ne songeait qu'à satisfaire la curiosité du lecteur.

On se plaint de la sécheresse de l'histoire de France, écrit Petitot en tête de sa grande *Collection de mémoires*, et c'est ce qui donne tant d'attrait aux mémoires où se trouvent les détails qu'on regrette. Nos historiens ont malheureusement moins puisé dans cette source précieuse que dans les chartes, ordonnances et diplômes qui constatent les grands événements, mais qui n'en développent pas les causes. Les intérêts, les opinions, les passions, ces puissans mobiles des actions humaines, disparoissent presque toujours dans les histoires modernes : destinées ou à n'être que de simples chroniques, ou à faire prévaloir des systèmes, elles sont nécessairement inférieures aux productions de l'antiquité, dont les immortels auteurs ornoient des plus belles couleurs ces mêmes détails pleins de naturel et de vérité que, sous prétexte d'analyse et de méthode, on affecte aujourd'hui de négliger.

Guizot, — ce grave historien dont les préférences personnelles vont cependant aux « analyses » dont parle Petitot, — Guizot lui-même est obligé de sacrifier à la mode, et sa *Collection de mémoires* n'a pas d'autre but que de permettre aux amateurs de « connaître la France et sa vie du ve au XIIIe siècle » autrement que par « les ouvrages d'écrivains modernes, érudits plus ou moins recommandables, mais souvent préoccupés de vues étroites ou systématiques et qui n'ont presque jamais su reproduire les événemens ni les hommes avec cette fidélité morale, cette simplicité naïve et animée qui font le charme et aussi la vérité de l'histoire [1] ».

*
* *

Mais suffisait-il de publier bout à bout les témoignages des contemporains, ou n'était-il pas préférable, tout en laissant

1. Prospectus de la *Collection* reproduit dans le *Journal des savants*, ann. 1824, p. 698.

parler le plus possible les documents, de les mettre au point, d'en résoudre les contradictions, d'en dissiper les obscurités et de les combiner en un récit où le passé revivrait d'ensemble, paré de toutes ses couleurs? — C'est ce que pensa Barante.

De ces chroniques naïves, de ces documents originaux, j'ai tâché, déclare-t-il en tête de son *Histoire des ducs de Bourgogne*, de composer une narration suivie, complète, exacte, qui leur empruntât l'intérêt dont ils sont animés et suppléât à ce qui leur manque..... Pas une des opinions exprimées sur les hommes ou sur les faits n'est tirée d'ailleurs que des sources où j'ai puisé. A plus forte raison, j'ai dû m'interdire de supposer les discours directs. Toutes les fois que je les ai trouvés dans les écrivains contemporains et qu'ils ont pu venir naturellement dans le récit, j'ai saisi avec empressement ce moyen dramatique de faire connaître le caractère des personnages et l'esprit du temps. Rien, assurément, n'a plus de charme; toutefois le langage simple que j'ai adopté, l'absence complète de tout artifice de rhéteur, tant recommandée par Quintilien, et, ce me semble, par le bon goût, ne me permettaient rien de plus que de copier en ceci les chroniqueurs du temps passé. *Je sais bien qu'ils rapportent sans doute des discours et des conversations qui n'ont pas été réellement tenus mais racontés par eux, ils n'en portent pas moins l'empreinte d'une époque* [1].

Cet aveu est à retenir : paraphraser les anciens chroniqueurs, extraire de leur texte les éléments d'une habile marqueterie, en laissant la parole aux plus réalistes chaque fois qu'un épisode intéressant se présente, cueillir au passage tout ce qu'on peut rencontrer chez eux de détails pittoresques, les dialogues entre autres, même si l'on a toutes raisons d'en suspecter l'authenticité, ne rien perdre de ce qu'ils renferment en fait de menus incidents, d'anecdotes, de racontars, tels furent les principes dont s'inspira Barante. Peu lui importe qu'un détail fasse hors-d'œuvre et rompe le fil de sa narration; car c'est le détail, au fond, qui, pour lui, est l'essentiel. Il n'éprouve, par exemple, aucune gêne à intercaler dans son récit de la campagne de 1382 en Flandre, sans autre transition que les mots « Dans ce même temps... », l'histoire d'un défi chevaleresque adressé au sire de la Trémoille par le

1. *Histoire des ducs de Bourgogne*, éd. de 1839, t. I, p. 39 et 41-42.

sire de Courtenay[1]. Rien, à ses yeux, ne vaut la description d'une belle fête, d'un tournoi ou d'un banquet, et il se reprocherait de retarder de quelques instants le plaisir du lecteur. A force de fréquenter les anciens chroniqueurs, il en a gardé un laisser aller, qui n'est sans doute pour lui qu'une façon encore de rendre la couleur du vieux temps.

Mais, malgré ces défauts, ou peut-être par ces défauts mêmes, la manière de Barante répondait on ne peut mieux au goût de toute cette partie du public qu'enchantaient les romans de Walter Scott. Aussi sa tentative ne demeura-t-elle pas isolée. L'année même où paraissait le tome Ier de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (1824), Augustin Thierry faisait circuler le prospectus[2] d'une *Histoire de France* en trente volumes, « traduite et extraite des chroniques originales, mémoires et autres documens authentiques », pour laquelle il s'était assuré la collaboration de P. Lami et de A.-J. de Mancy.

L'histoire de France la plus complète, la plus fidèle et la plus pittoresque qu'on pût faire aujourd'hui, y disait-il, seroit celle où, tour à tour et dans un ordre strictement chronologique, chacun des anciens chroniqueurs viendroit raconter lui-même, dans le style et avec les couleurs de son époque, les événemens dont il auroit été le témoin, qu'il auroit le mieux observés et le mieux décrits. Cette longue suite de dépositions naïves, que n'interromproient aucune réflexion philosophique, aucune addition moderne, qui se succéderoient sans effort et s'enchaîneroient presque à l'insu du lecteur, seroit, en quelque sorte, la représentation immédiate du passé qui nous a produits, nous, nos habitudes, nos mœurs et notre civilisation...

C'eût été, comme il le disait avec plus de netteté une dizaine d'années après[3], une sorte de « grande chronique de France, réunissant dans le cadre d'une narration continue, tous les documents originaux de notre histoire du ve siècle au XVIIe » et où « chaque siècle se raconterait, pour ainsi dire, lui-même et parlerait par sa propre voix ».

Ce projet n'aboutit pas et ne pouvait pas aboutir; mais plus d'une fois on essaya de le reprendre. En 1826, Augustin

1. *Histoire des ducs de Bourgogne*, éd. de 1839, t. I, pp. 280-282.
2. Reproduit dans le *Journal des savants*, ann. 1824, p. 698.
3. *Dix ans d'études historiques*, préface de 1834, 10e éd., in-12, p. 19.

Thierry lui-même s'associa dans cette intention à Mignet; et, au lendemain de la Révolution de juillet, un anonyme, qui n'était autre que Henri Martin, publiait le premier volume d'une *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en juillet 1830 par les principaux historiens* [1], c'est-à-dire « tirée des historiens de chaque époque », « puisée aux sources contemporaines et rédigée en quelque sorte par les témoins oculaires depuis César et Grégoire de Tours ». « Nous ne modifierons que le style », lisait-on encore dans l'avertissement, « pour lui donner une teinte uniforme et partout intelligible. C'est dire assez que nous chercherons toujours le côté dramatique et pittoresque de l'histoire, celui qui intéresse le plus grand nombre. » L'entreprise en resta au premier volume, et le public put facilement s'en consoler en lisant dans la *Revue des Deux Mondes* les célèbres *Récits des temps mérovingiens* qu'Augustin Thierry commençait alors (1833) à faire paraître et où, cette fois, les anciennes chroniques venaient se fondre en un ensemble harmonieux.

Ces *Récits* ne furent d'ailleurs, à leur tour, pour Augustin Thierry qu'un pis aller, qu'une manière d'utiliser, loin de toute bibliothèque, des matériaux amassés dans sa jeunesse studieuse, avant les terribles épreuves que l'âge mûr ne lui ménagea pas [2]. Car il estimait que le rôle de l'historien ne devait pas consister seulement, en général, à paraphraser les documents et que, tout en leur laissant le plus possible la parole, il fallait par leur moyen tâcher de pénétrer jusqu'à l'âme des peuples disparus. C'est à quoi il s'était essayé en 1825 dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, insistant de préférence sur ces détails topiques, souvent « en eux-mêmes peu mémorables [3] », qui nous permettent de saisir sur le vif les manières de penser et d'agir propres aux hommes de ces époques reculées, ou cherchant à retrouver à travers les textes les frémissements d'indignation des vaincus obligés de se soumettre la rage dans le cœur.

Mais pour replacer les personnages dans leur cadre, il ne

1. Paris, Mame, 1833, in-16.

2. Voir ce qu'il en dit lui-même en 1834 dans la préface de ses *Dix Ans d'études historiques*, 10e éd., in-12, p. 23.

3. *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, éd. Garnier, t. II, p. 112.

procède pas autrement que Barante. Comme lui, il se tient aussi près que possible « du langage des anciens historiens[1] » ; comme lui, il conserve toujours « la forme narrative, pour que le lecteur ne passe pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne et que l'ouvrage ne présente point les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entremêlés de dissertations[2] » ; comme lui, et sans plus de critique, il laisse, dès qu'il le peut, la parole aux documents qui « présentent d'une manière vive et forte, *sinon authentique*, la substance des harangues[3] » prononcées par ses héros ou qui sont riches en détails « pittoresques » et savoureux, même s'il s'agit de chroniques ou de poèmes de deux, trois siècles postérieurs aux événements qu'il narre. C'est le même objet qu'ils se proposent, la même méthode qu'ils emploient; mais Augustin Thierry a, en outre, revécu par la pensée les temps dont il raconte l'histoire, son cœur a vibré à l'unisson de ceux des Saxons vaincus, et tout en s'effaçant de son mieux devant les chroniqueurs du moyen âge, il n'a pas cru devoir abdiquer tous ses droits d'artiste et d'écrivain.

Par là, on l'a souvent dit, Augustin Thierry annonce Michelet. Mais l'*Histoire de France* de Michelet appartient à un temps où les archives, largement ouvertes, avaient commencé à révéler leurs secrets. Les hommes de la Restauration, eux, s'étaient bornés, d'ordinaire, à tirer parti des documents déjà connus, et s'ils avaient exhumé des textes ignorés, ç'avait été un peu par hasard et surtout pour divertir la galerie. Jamais ils n'avaient conçu clairement la nécessité de recherches méthodiques parmi les vieux parchemins et les papiers poudreux. Et cependant ce qu'ils en avaient entrevu était déjà suffisant pour leur laisser deviner les mines d'inédit qui restaient à exploiter, et l'on sait avec quelle passion fiévreuse ils s'attelèrent à cette tâche dans les premières années qui suivirent l'avènement de Louis-Philippe.

LOUIS HALPHEN

1. *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, éd. Garnier, t. I, p. 9.
2. *Ibid.*, t. I, p. 9.
3. *Ibid.*, t. I, p. 202.

POÈMES

I

LE PARC

A l'heure délicate et sourde où le soir vient,
Quand il semble qu'on voit au ciel rosâtre et mauve
Une ronde d'amours culbutés qui se sauve,
Je voudrais vous aimer en un parc ancien.
Autour de nous, filant leurs frêles mélopées,
Les dentelles de l'eau, par le vent agrippées,
Palpiteraient aux bords chantournés des bassins,
Bien moins que votre guimpe étroite sur vos seins.
La naïade du lieu s'éveillerait sans doute
D'entendre frissonner soudain votre déroute.
Foulant l'épais gazon d'un pied dur et cambré
Une nymphe, en passant, s'arrêterait malgré
Sa hâte à s'en aller vers l'amour qui l'appelle,
Confuse de vous voir vaincue et si rebelle.
Des faunes suspendraient au loin leur trot brisé,
Étonnés tout à coup par le bruit d'un baiser...
Et parmi les bosquets qui tremblent et soupirent,
Les ombres de tes sœurs, celles qui se perdirent
Comme toi, doucement pleureraient avec toi,
Sur ta faiblesse exquise et sur ton désarroi...

II

LA FORÊT

Nous avons tout ce jour erré de par les bois.
Ils étaient à midi sans souffles et sans voix,
Des soupirs épuisés s'y soulevaient à peine.
Tout à coup se figea même la courte haleine
Du vent et la rumeur des gouttes, leur bruit sourd,
Monta comme le râle étouffé d'un tambour.
Sur les feuilles c'était l'averse sans rafale.
Elle s'enfla, d'abord unie et verticale,
Puis son jet qui bientôt s'aiguisa, s'amincit...
Le ciel s'étant vidé, par degrés s'éclaircit,
Chaque arbre secoua ses perles comme un givre
Et l'eau des ruisseaux brefs, n'ayant qu'une heure à vivre,
En s'égouttant parla dans le sous-bois vermeil,
A la fois tout mêlé de pluie et de soleil.

Et le reste du jour les bois émus chantèrent...
Dans les mêmes instants ils rirent et pleurèrent;
Avec de grands flots d'air roulant jusqu'à leurs pieds,
Des souffles qui restaient suspendus à leurs frises,
Des ralentissements, des arrêts, des reprises,
Des murmures rampants et des essors altiers,
Des échos singuliers et des sons en fusées
Et des éclats subtils de cent choses brisées,
Avec des sifflements,
Et des crépitements,
D'une haleine tantôt mourante et tantôt pleine,
Ils disaient, au-dessus de nous, leur cantilène!

Concert des bois sonnants, doucement cadencés,
Du branle des grands vents sublimes balancés,
O rumeur des forêts, ô conciliatrice
Qui tantôt se resserre et tantôt se déplisse,
Absorbe les appels discords qu'on n'entend pas
Et confond mille amours avec mille débats;

Unanime rumeur aux étonnantes gammes,
En ce jour descendez jusqu'aux fond de nos âmes,
Mariez à jamais leurs multiples ardeurs,
Ne formez qu'une voix de leurs doubles clameurs,
Faites à la douceur de vos flûtes se taire
Les cymbales des cœurs, l'une à l'autre contraire...

Or nous voilà rentrés; sans lampe et sans flambeau
La chambre me paraît basse comme un tombeau!
Ah! que l'on démolisse
L'écrasante demeure au mur opaque et lisse,
Car je voudrais élire à jamais pour maison
La verte et folle frondaison,
L'obscure et lumineuse et la vivante et fraîche,
Où la lumière est une flèche!

Nous avons emporté dans notre cœur les bois,
Nous en retrouverons l'odeur sur notre couche
Et leurs frissons subtils aux frissons de nos doigts
Et leur souffle sur notre bouche,
Quand nous palpiterons côte à côte ce soir,
Ayant le vent dans nos narines,
Mouvants comme la branche et la feuille, sans voir
Nos pieds noués ensemble, ainsi que des racines.

III

LA CHAMBRE

Entre! Voici la chambre... Elle est étroite et nue!
Je viens de l'achever... Telle tu l'as voulue,
Si haute et dédiée au silence profond,
Pour ce cœur qui n'a pas, dis-tu, de compagnon.

Lisse comme un pétale est la muraille, et blanche;
Du vitrage invisible en la frise, s'épanche
Le pur jour ravissant qui tombe de très haut.
Nulle ombre à ces parois ne pose son rehaut.

Chambre d'esseulement, sans taches et sans rides,
Où les mois successifs, claires éphémérides
Des égales saisons viendront vivre et mourir,
Et ne laisseront point la trace d'un désir!

Sur le sol la blondeur d'une natte un peu rèche,
Dans l'angle de la pièce une amphore où l'eau fraîche
Secrètement s'enfuit par les pores du grès,
De grands coussins épars pour ton repos tout prêts,

Et c'est tout! Ni portrait, ni lustre, ni console;
Nulle image d'un dieu, nul emblême d'idole
Où l'on puisse accrocher le fardeau de l'espoir,
Nul tiroir recéleur, nul désolant miroir!

Rien qui donne jamais leurs formes aux mensonges,
C'est la cellule vide où le peuple des songes
Que nous voulons nommer tristesse, joie ou deuil
Hésite longuement et tremble sur le seuil...

***

Voici donc le réduit que tu crois tutélaire.
Ici l'on peut vraiment ignorer et se taire.
Ici ne parviendront ni rires, ni sanglots.
Sitôt que cette porte est close, tout est clos!

Nul palais légendaire au bord d'étranges rives,
Nul donjon des forêts bâti pour des captives,
Ne t'offrira ce rare et décevant secret...
On ne sait en quel lieu de la terre l'on est.

Le temps ne clame point ses heures à ce faîte!
Vis donc en ce lieu pur, toi qui te crois parfaite
Et qui prétends n'avoir d'autre besoin que toi.
L'oubli, comme un oiseau, s'est niché sur ce toit.

Vis donc, puisqu'il te plaît, sur toi-même accroupie!
Épuise jusqu'au bout l'eau de ta propre vie,
Toi qui ne veux périr que de tes seuls parfums,
Soustraite à tous les vents comme à tous les embruns!

Ma présence déjà s'est faite si légère!
De toute attention encore passagère
Évite en ce jour-ci le pâle et dernier soin.
Moi qui suis près de toi, je suis déjà très loin...

Sois tranquille, je pars; je te quitte, sois seule!
Vois, la porte écrasante, en glissant, lourde meule,
Étouffe sourdement la fleur du souvenir...
Et je n'emporte rien, afin de t'obéir!

IV

J'ENLÈVERAI DE VOUS...

J'enlèverai de vous tout futile ornement
Ma Muse qui serez bientôt comme une Électre
Plaintivement brûlante et maigrirez, oh! spectre,
Par l'espoir qui dévore et le songe alarmant!

De vos mains j'ôterai le cistre et les crotales!
La flûte, vide enfin de souffles alternés,
Tombera, comme morte à vos pieds consternés,
Puis je délacerai l'or fin de vos sandales.

Car vos pieds glisseront, sans nul joyau qui luit,
Désormais entravés seulement de silence,
Ces pieds sonnants et durs, soulevés en cadence,
Quand ils dansaient, rougis d'aurore ou bleus de nuit!

J'ai brisé tous les lits que votre cœur convoite,
Vos lits, sur vos chemins, vous seront douloureux.
Autour de votre front j'ai serré vos cheveux
Et la robe aux cent plis, ample et qui semble étroite,

Je vous la donne afin, oh! ma Pudicité,
Que vous alliez, sereine, en vos toiles tombantes,
Où l'on verra mourir l'élan des corybantes,
Ce bond intérieur plus beau d'être dompté!

Telle vous marcherez, par le roc et le sable,
Pour mériter de faire, au haut du mont austral,
Rejaillir à nouveau, sous le spectre augural,
Le flot blanc de la source encore intarissable!

V

... die arme todte Schönheit...
(HENRI HEINE)
... la pauvre beauté morte...

Portraits des belles de jadis, oh! ce mensonge
Ajoutant au mensonge et ce fard sur du fard
Et pourtant, tout au fond de ces miroirs du songe
La vérité jaillie ainsi qu'un long poignard!

Aux fresques d'un palais, aux parois d'un musée,
J'aime la beauté morte, avec son air reclus,
Regardant, immobile et comme médusée,
Passer le temps sans jours qui ne la veillit plus.

La pauvre beauté morte ou rien ne ressuscite,
Aux brouillards du passé ce triste et doux fanal
Vers lequel s'est tourné mon cœur déçu qu'irrite
Tout ce que la beauté vivante a de fatal.

Écoutez, cette nuit, ma voix qui vous supplie
Et qui s'en vient mourir au pied de vos autels,
Ô dames des portraits! Mon rêve en sa folie
S'épuise à rassembler vos charmes éternels.

Comme on voyait jadis les voiles des escadres,
Converger vers le port, au rythme des remous,
Ô vous qui descendez de l'or terni des cadres,
Je vous vois accourir au dernier rendez-vous!

De vos atours éteints secouez les poussières,
Rajustez vos colliers sur vos seins irisés,
Parfumez-vous au col incurvé des aiguières,
Recoiffez vos cheveux pour de nouveaux baisers

Et venez et venez mes charmantes épouses
A mon cœur embrasé rallumer vos flambeaux,
Rivales d'un sérail qui n'a point de jalouses
Et sœurs par un amour qui n'a pas de rivaux!

Venez! L'amour ploya jadis vos gloires nues!
Il voulut tout avoir mais n'a rien profané!
Moi je suis l'inconnu, mes chères inconnues,
De qui le frais désir en vous n'est point fané!

Vos sens mystérieux que nul n'a su comprendre,
Pas même le plus sûr et le meilleur amant,
Je peux les endormir d'une chanson très tendre
Ou leur verser l'ardeur d'un éternel ferment.

Et je suis celui-là, familier comme un frère
Et pourtant surprenant ainsi qu'un étranger,
Le prince de la nuit ardente et solitaire,
Qui pour le proclamer n'a point de messager.

Car je sais tout de vous, mon âme est coutumière
Des détours de votre âme et de tous ses replis
Ainsi que dans un livre inondé de lumière
En vos cœurs évidents et découverts je lis!

Donnez-moi donc, donnez la volupté suprême
Des baisers spontanés et du parfait accord,
Plongez au fond de moi, comme un doux rayon blême,
Vos regards clairvoyants, renseignés par la mort.

Et même vos désirs criminels et farouches
Livrez-les, ces secrets qui furent odieux
Et ne sont à présent qu'une ombre sur vos bouches
Un fard bleu qui s'estompe au bistre de vos yeux.

Venez! aux jardins noirs enchâssés dans la plaine,
Où fusent les jets d'eaux, les cyprès et les ifs,
Mes blanches sœurs levons la coupe toujours pleine,
Habitants bienheureux des soirs définitifs!

Longtemps poursuivons-nous parmi les asphodèles
Et mêlons nos repos aux pentes des gazons,
Laissons monter en nous des chansons éternelles,
Ravis d'une rumeur de mots que nous taisons.

Qu'une chaste et lunaire et fantomale orgie
Fasse couler nos cœurs dans l'onde et dans le vent,
Aux confins de la nuit que notre amour, vigie,
Ainsi qu'un dieu dressé, détourne l'orient!

Sous nos robes de lin dont nul pli ne se froisse,
Qu'un désir immortel afflue, immense et frais,
Nous prolongeant sans fin, dans une exquise angoisse,
L'attente d'un matin qui ne viendra jamais!

VI

LA ROBE

Ce soir ta belle robe à fleurs
Fait un bruit qui tremble et qui mousse,
Ta belle robe souple et douce,
Bouquet frémissant de pâleurs,
Buisson d'ardeurs et nid d'odeurs!

C'est un bruit de brise et de faille,
Le soupir d'un souffle de vent
Qui naît et meurt, intermittent;
C'est un bosquet qui s'entrebaille,
C'est une femme qui défaille!

Cela suffit pour émouvoir
Tant de pénombre et de silence,
Pour qu'un peu de douleur s'élance,
Ainsi qu'un jet d'eau, dans le soir...
Un jet d'eau blanc sur un ciel noir!

Cela suffit pour que s'aiguise
Cette souffrance dans ma chair.
Pour que les choses prennent l'air
D'attente sourde et de méprise
Où tout l'amour se subtilise.

Pour que tout semble plus fictif
Plus illusoire et plus précaire ;
Pour que mon cœur, coque légère,
Danse, affolé comme un esquif
Que vient disloquer un flot vif,

Pour que de moi tout ce qui n'ose,
Tout ce qui veut et ne veut pas
S'en aille mourir sous tes pas,
Quand frissonne comme une rose
Le volant de ta robe rose.....

VII

LA VILLE AMOUREUSE

C'est une vieille ville avec des toits en pointe,
Je ne sais pas très bien comment j'y suis venu,
Je ne sais pas pourquoi sur la dalle disjointe
Des ruelles, je vais, lent rêveur inconnu.

C'est une cité morte et personne n'y passe,
Et j'erre à ce dédale et sans fin je m'y perds;
Pas une âme au marché ni sur la grande place,
Les quais où le vent court ne sont pas moins déserts.

Et pourtant, je le sens, la ville est habitée,
Etant la ville intense et triste du désir;
La féminine ardeur est par ces murs filtrée
Et leur pierre parfois semble toute frémir.

Car c'est ici l'exil des captives amantes
Qui veillent au secret des muettes maisons,
Comme pour un départ couvertes de leurs mantes,
Ou seins nus, dans l'espoir encor des pâmoisons.

1er Avril 1914.

Je sais qu'elles sont là toutes les amoureuses,
Dans la diversité de leurs folles douleurs;
Et la douce, et la triste, et plus de cent rieuses,
Les perverses aussi, toutes celles aux cœurs

Si sourdement ou bien si clairement sonores,
Qui tels des violons, des lustres de cristal,
Des coffrets de bois dur, des urnes, des amphores,
Vibrent au moindre choc dont s'éveille leur mal.

Se prostrant longuement dans l'ombre des alcôves,
Ou se guindant au fond des solennels salons,
Pendant que leurs désirs hurlent comme des fauves
Ou murmurent ainsi que des fleuves profonds,

Je sais qu'elles sont là, les pâles épousées
Qui séchèrent sous l'œil des impuissants jaloux,
Les naïves encore et les désabusées,
Voilant leur désespoir du masque étroit des loups!

Celles aux noms hardis, Lindamires, Clorindes!
Celles aux noms perdus qui pleines de pudeur,
Serrent étroitement à leur châle des Indes
Un secret délicat tel un mal de langueur!

Celles qui tout un jour, en de molles écharpes,
Font couler leurs corps longs sur les divans meurtris,
Puis fondent aux soupirs éoliens des harpes
L'oppression divine et chaste de leurs cris

Et sous les noirs plafonds les Elvires raidies,
Qui les rideaux tirés, au désert de leurs lits,
Comme au chevet des morts allument trois bougies,
Pour voir pleurer leurs yeux dans les miroirs pâlis!

Elles sont toutes là... la rue entière est chaude...
Je m'en vais dans un air tout plein d'enchantement!
De quelque porche clos un souffle vient et rôde...
Elles tendent leurs bras peut-être en ce moment!

Et tout le long du cours sans vie et sans négoces
Dont les vitres ont pris la lueur des émaux,
Voici des yeux d'enfants fièvreuses et précoces,
S'ouvrir, comme des fleurs, derrière les carreaux...

C'est une vieille ville où la déserte église,
A chaque heure sonnée, égrène le rappel
D'un amour oublié qu'une colombe grise
Semble emporter soudain, en fuyant vers le ciel!

C'est une vieille ville avec son cimetière...
Les fleurs, les folles fleurs y poussent par monceaux
Et près de chaque tombe, une ombre qui m'est chère
M'appelle sous l'ardeur des roses en berceaux!

JEAN LAHOVARY

LE MIRACLE DE LA RACE[1]

CINQUIÈME PARTIE

XXVII

CILAOS

Fragelle fouetta les oreilles de la mule qui trébuchait. La carriole roula dans la fraîcheur piquante d'avant l'aube.

Alexis était expédié à Cilaos où un éboulis avait emporté la route. De ses yeux loyaux il regardait son ami qui le conduisait en carriole jusqu'au fond de la vallée pour lui éviter la dépense et l'assister en cas d'agression. Le canton était dans la terreur. Le troisième depuis le commencement de l'année, un nouveau crime de sorcellerie venait de se commettre : on avait trouvé un jeune instituteur de l'école laïque et sa femme écrasés à coup de barre-à-mine dans leur lit ensanglanté; la femme avait supplié qu'ils lui laissassent dire sa prière, mais on l'avait frappée à la nuque tandis qu'elle s'agenouillait devant le cadavre de son mari, et, le Cafre Saint-Ange avait bondi sur son ventre en jurant que c'était pour le diable. Il avait depuis avoué être « la tête » d'un complot de sept noirs pour prendre possession de l'île : il leur fallait, afin d'acquérir le privilège de devenir invisibles aux gendarmes de France, perpétrer sept crimes — sur un enfant de sept ans, un homme

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février, 1er et 15 mars.

marié depuis sept jours, une femme enceinte de sept mois, un vieillard de soixante-dix-sept ans, une mère de sept garçons, un père de sept fils.

Fusils de chasse couchés devant eux, les deux amis causaient.

— Il y a peut-être trop de diables dans la religion catholique telle qu'on l'enseigne aux noirs! — dit Alexis. — A l'école des Frères, mon cher, ils connaissaient leurs noms et leurs attributions mieux que ceux des Saints. Ajoute les *sikidy* des Malgaches, tout cela fait couver en dessous la sorcellerie qui un beau jour reflambe.

— On ne sait pas où nous allons, — réfléchit Fragelle, — car plus d'une des familles blanches qui sont familières avec les noires, se trouvent bien près de croire aux sorciers!... *L'instruction seule* peut sauver la Réunion de devenir un foyer de superstitions comme Haïti!... Mais, au lieu de se concerter pour la résistance, les blancs se divisent en camps et leurs écoles se battent en s'injuriant... Penche-toi, fit-il tout à coup. Tu vois la maison au fond de l'allée de cocotiers? C'est là qu'habitait le père de ton chef de service, le vieux Richard de Rolandie.

— ... Toi, tu l'as connu?

— Oui! C'était une bien cocasse figure d'ancien temps : on l'appelait le roi des négriers parce qu'il faisait sur ses terres la chasse aux belles esclaves. Il a peuplé de bâtards toute la Montagne de la Ravine des Cabris. C'est en relevant le gibier qu'il a un jour dégoté une jeune négresse du nom de Claire. Elle engendra le citoyen Izabel et alors il l'acheta. Mais ce vieux galantin n'avait d'yeux que pour ses filles : il les dotait en cachette, veillait à les bien marier et passait son temps en calèche, de campagne en piton, à leur rendre visite. Les garçons, par principe, il les abandonnait.

— Quelle idée?

— Tout simplement il craignait d'avoir un jour la faiblesse de leur laisser porter son nom.

— C'est vrai. Monsieur Izabel, sachant que son père ne le reconnaîtrait jamais, tout jeune, disait : « Je mettrai mon point d'honneur à ce que jamais cet homme ne rougisse de moi. » Il a tenu parole, je trouve cela très beau!

Ils se turent : jusqu'à la mer les champs de cannes frémissaient au soleil levant, qui dorait les benjoins de la route.

Alexis restait oppressé, puis après quelques minutes de réflexion, et s'efforçant de parler avec détachement :

— Moi aussi, tu penses, j'ai réfléchi là-dessus. Je ne puis m'empêcher d'admirer et de souhaiter que dans une île où toutes les populations d'Asie et d'Afrique sont venues se mêler, notre race, transplantée, reste, elle, miraculeusement pure; mais cela c'est dans le domaine des idées... Alors toi, qui te vantes d'être républicain, tu ne te prononces pas en faveur de la fusion des races?...

— Égalité devant la Loi, mais pas devant le lit! — coupa Fragelle. — Mon cher, notre île gît aux antipodes de notre métropole et nous y sommes en minorité parmi des Africains et des Asiatiques qui, eux, se multiplient comme dans la Bible sous leur climat et dans le voisinage de leur continent d'origine... On ne leur apprend que leurs droits sans jamais leur parler de leurs devoirs vis-à-vis nous. Et avec notre régime il n'y a que la quantité qui compte!... Eh! bien, ces populations arriérées n'admireront et ne chercheront à assimiler nos meilleures qualités que dans la mesure où notre élite, quelque restreinte soit-elle, pourra maintenir inaltérable le génie européen qu'elle a mission de représenter ici... Oui ou non?...

Les arguments de Fragelle dominaient Alexis comme les commandements même de son instinct. Cependant il dit :

— Ne serait-il tout de même pas juste que nous tendions la main à celles qui...

— Non, non! — fit Fragelle avec plus de vigueur, en serrant l'enrayage. — Pas de compromission sentimentale!... Notre race, sous le soleil des colonies, se détend par paresse et se laisse trop facilement aller... Il faut une élite presque inaccessible pour qu'il subsiste toujours un idéal à atteindre! Et maintenant, mon frère, te voilà arrivé.

Devant la Prise d'eau ils se séparèrent.

— Et là haut, — cria Fragelle, — caresse de l'œil pour moi les jolies nymphes des bois!

*
* *

Nulle ascension n'est plus propre à attacher le jeune homme, grandi sur le littoral, au cœur de son île : en remontant le

cours d'une des plus caverneuses rivières du pays, il s'élève, par le précipice des eaux en cascades vers la mer, jusqu'aux contreforts des monts qui émergèrent les premiers des flots indiens. A mesure qu'il oublie la plage et les villes, au bourdonnement éternel de la ravine dans les sonjes, sous la coulée blanche des nuages au flanc des Mornes gris de vieillesse qui se referment hautement, aux odeurs des roches mouillées sous les arceaux de daturas en fleurs, aux cris des merles, le cœur créole, refoulé au silence des premiers jours, aspire une fierté sauvage : elle souffle comme un courant d'air frais des solitudes boisées, en un immense brouhaha de vent dans les feuillages au confluent des « entre-deux ». L'exaltation de la montée grise le cerveau; et, par cette vantardise de bon marcheur grâce à quoi tout créole ne se sent jamais plus content de lui-même que dans la nature, il siffle aux oiseaux, il chante aux échos!

Le sentier, flânant d'abord dans les corbeilles d'or de la vallée, comme un pêcheur d'anguilles, glissait de bassins verts en bassins bleus; jusqu'après le déjeûner il traîna sur un sable tiède broyé fin par les crues des hivernages. L'après-midi, sur des ponts d'aloès, le raidillon traversa des îlettes qui verdoyaient comme des pans de forêts charriés là par des cyclones. Ensuite le raccourci grimpa comme un chasseur de merles aux versants d'oliviers et de palmistes rouges, pour y ramper à l'ombre dégouttelante des noirs basaltes. A pic il descendait passer le courant sur des roches marbrées; puis il fallait remonter attraper le soleil de quatre heures sur le Cap Rouge, à la pointe des oliviers.

Au soir, Alexis arriva pour y dormir au Pavillon des Ponts et Chaussées. L'écume de la rivière sur les galets brillait clair, dans la nuit, le long du sommeil, comme les étoiles aux bassins noirs du ciel... Trois coups dans sa porte et la tasse de café brûlant portée par l'aubergiste l'éveillèrent de bon matin. Il recommença de monter.

Rose, l'aube tombait en rosée sur la crête sinueuse des monts; leurs longs flancs bruns palpitaient hors de la nuit; un après l'autre, soudain, les pitons des Trois Salazes, encore dans l'ombre, rougeoyaient; des brumes endormies contournaient les vallées où les rivières s'éveillaient en pétillant. D'un vol, le

soleil d'or se posait sur les plateaux, dans le flamboiement pourpre des forêts. Alexis, enivré de fraîcheur, frissonnant d'enthousiasme, regardait, se penchait aux corniches pour voir plus large, se retournait soudain, embrassait du cœur toute la nature scintillante, dans l'élévation de la plus grandiose admiration qui l'eût ému! Avec des cris perlés, des oiseaux-verts s'élançaient des bibassiers aux grappes d'aurore, allaient s'enfoncer dans les fissures boisées des immenses remparts nus. Alexis s'élevait de Petit Serré en Grand Serré.

Sitôt le soleil au-dessus du défilé des eaux diaphanes, une chaleur brillante commença de se réverbérer du lit de la rivière. La plante des pieds, chauffée par les galets, cuisait : enchantée par la sourdine éternelle des ravines, la tête tournait : l'obscurité des tunnels suintants glaçait soudain comme un bain. Mais, au sortir, quel éblouissement de ciel!... Dans l'humidité radieuse du matin, les montagnes, se nouant et se dénouant comme de gigantesques racines de pierre, verdies par la mousse vaporeuse des forêts, s'embrassaient l'une par dessus l'autre, et les longues cascades blanches ainsi que des lianes d'argent, tombant des défrichés rougeâtres, mesuraient à pic la profondeur des gouffres... Le besoin de grimper aux plus hautes cîmes de son île, qui a passionné de tout temps le cœur créole, gonflait de hardiesse la poitrine d'Alexis : « Mes camarades et moi, — se disait-il, — maintenant que nous ne sommes pas encore mariés, au lieu de paresser sur la côte, nous devrions, à chaque vacance, partir en bande et remonter ainsi l'une après l'autre les rivières de notre pays! »

Par moments, le cœur alarmé soudain de se sentir seul, il s'arrêtait, criait : « Balzamet!... Balzamet!... » L'écho des remparts prolongeait sa voix en l'étendant dans le silence voluptueux des montagnes. Et, content comme d'avoir gravé son nom sur un tronc dans la forêt, il attaquait la pente du Bras-Sec.

« Voilà Cilaos! »

Dans l'éclat du soleil, c'était, sur le plateau de terre rouge, quelques acacias bleus parmi des éboulis de roches et, par-ci par-là, des paillottes plantées dans des carreaux de maïs tendre et de lentilles. Du Piton des Neiges, là-haut, des rayons d'air froid comme l'azur semblaient glisser. Des pintades chan-

tèrent aux parois des ravines et des appels de voix sourdaient au pied des Mornes d'où s'évaporait la fumée des charbonniers... Ivre de faim, Alexis passa devant les premières cases grandes ouvertes. Des hommes et des femmes, de loin, lui disaient bonjour. Il était persuadé que tout le monde de ce village niché dans le ciel, prévenu de son arrivée, se tenait sur le pas des portes pour lui souhaiter la bienvenue. Le sang de sa jeunesse palpitait à son visage durci de froid. Et déjà il était sûr qu'il se ferait vite aimer de tous.

*
* *

... Ce fut, pendant deux semaines, un bonheur qui coula pur comme l'eau d'entre les montagnes. Imprévu, le travail l'intéressait. Les gens venaient à lui, charmants : l'étrange plaisir, comme une révélation de France, de retrouver dans ce climat froid une population de planteurs et d'éleveurs presque exclusivement blanche!... Les yeux bleus, provocants d'amitié, scintillaient de fraîcheur; sans qu'on fût amoureux d'aucune, tous les visages rosés des belles filles inspiraient le cœur. L'empressement à aimer autrui, à être apprécié de tous, faisait qu'Alexis ne pouvait se promener sans entrer dans les cases. Des blancs marrons, bas sur pattes et habitués à dépister la surveillance des gendarmes européens avec leurs yeux roulants de grimpeurs, lui apportaient chaque jour, à la dérobée, des choux-palmistes et des oiseaux... Le samedi, le ciel retentissait des hurlements des porcs qu'on égorgeait devant les boutiques, et le graton, qui rissolait au crépitement du bois vert en de gigantesques marmites, croustillait dans l'air bleu.

Mais à la lunaison, la pluie commença de suinter sous les brouillards qui rasaient sans fin la base livide des Mornes. Pendant dix jours, le Bras des Étangs charria boue et galets : le travail s'interrompit et un ennui glacial, pareil au bâillement des gouffres débordant sans cesse de brouillards, tournoya dans le cirque blanchâtre. Pas un livre dans tout le village. Il tua le temps, au milieu des chiens qui sous la pluie sentaient la morue, à dessiner des plans de ponts, des projets de grand

Etablissement Thermal pour quand Cilaos serait le sanatorium de Madagascar et du Sud-Afrique... Mais la certitude de n'en avoir à bâtir aucun le faisait tristement réfléchir sur la destinée du pays de plus en plus résigné à sa ruine.

Sitôt le soir, tremblait le vent froid de la plaine qui des cimes tombe avec les brouillards. Et la nuit, l'envie de retrouver Nello insinuait dans son cœur une langueur chaude... : « Après tout?... — songeait-il, — que gagne-t-on à se montrer prétentieux dans la vie?... Devenir ridicule comme M. Jouvence ou mes sorcières de tantes!... Quoiqu'en dise Fragelle, quand on a fait souffrir, on ne peut guère plus, soi-même, être heureux!... Le père de Nello a fait pour moi plus qu'aucun de ceux de ma classe... Si l'on a été injuste à mon égard dois-je l'être pour les autres? » Cependant il revoyait « la scène » dans le grand salon, le jour du mariage, et, comme si Nello elle-même l'avait éloigné d'elle, il demeurait effrayé de cette violence qui l'emportait — quand elle avait enfin la satisfaction d'entrer dans le monde — jusqu'à faire un éclat devant la société.

A l'embellie d'un crépuscule, après l'Angelus, des chants entraînants et vieillots frissonnèrent dans l'atmosphère.

C'étaient des porteurs joyeux d'arriver avant la nuit. Mais qui pouvait voyager par ces temps de crues et d'éboulis? Alexis sortit. Devant la Mairie deux hommes s'avançaient, le feutre ruisselant, dans des manteaux de toile cirée.

— Monsieur Jouvence! Monsieur Verthère! — cria-t-il.

M. des Croiselles serra sa main à la briser, M. Verthère lui saisit les poignets, et prenant son bras comme en cachotterie, lui exposa de suite :

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, mon ami! Ton pays est sauvé! Notre île va désormais remonter à flot!... Depuis longtemps je pensais que si notre agriculture s'organisait pour se défendre enfin sur les marchés de France, on sortirait de la mélasse en même temps que des chamailleries électorales! Je me suis mis en campagne : j'ai prêché le Syndicat!... Cette organisation de défense pour les petits et les isolés convient particulièrement à notre colonie, puisqu'elle donne le bénéfice des grandes entreprises, seules possibles si

loin d'Europe, en laissant chacun maître chez soi : tu sais comme le créole patte-jaune est susceptible!... Cela va développer la menue propriété : or, les terres morcelées ont quintuplé de prix dans l'arrondissement sous-le-vent. Attends! Je vise plus haut : arriver par l'association à fonder l'assurance contre les cyclones dont bénéficient déjà les Antilles Anglaises...

Sous la pluie, on entendait dans les cases bourdonner les meules à maïs.

— Partout dans le pays, sais-tu, j'ai été accueilli comme l'Évangile! On ne voulait plus me lâcher. Les planteurs des Six-Cents ont constitué leur syndicat du Géranium. J'ai été si fêté que j'ai poussé jusqu'à l'Entredeux. Et là, qui je rencontre?... Maître Jouvence sur une guildiverie perché! Nous avons décidé de grimper ensemble jusqu'à Cilaos et demain jusqu'à la Plaine des Fougères. Les Ponts et Chaussées sont réquisitionnés d'urgence!

— De bon cœur monsieur Verthère! — dit Alexis. — Mais vous n'y pensez pas : le service?...

— Bah! Je connais Izabel, et puisque tout le travail est suspendu en ce moment...

— Mais si cette infraction allait nuire à mon avancement?...

M. Verthère sourit puis regarda le jeune homme longuement, étrangement, comme si, en le voyant, il pensait à son père, et avec gravité il ajouta :

— Je tiens beaucoup, Alexis, à ce que tu fasses avec moi une grande excursion... Et, mon ami, dans l'intérêt même de ton avenir il te faut connaître ton pays! C'est parce que j'ai passé, depuis ma jeunesse, tout mon temps de loisir en excursions que j'ai contracté l'amour de mon île... Et c'est à ce sentiment, retiens bien ceci, que je dois l'inspiration de mes recherches scientifiques comme de mon Syndicat... Demain, réveil à trois heures!

XXVIII

DANS LES BOIS

Partis au petit serein du matin, ils firent halte sur la roche d'un énorme cap ignivome qui surplombe Cilaos.

La catastrophe bleuâtre des antiques mornes, voûtés l'un derrière l'autre, se soulevait au-dessus des gouffres hérissés de brouillards; les tournoyantes chaînes de pierre, comme les dernières brumes de la nuit, mauves, s'élimaient sur le ciel de clartés roses. Sur le Piton des Neiges, de gradin en gradin miroitant, le feu du soleil descendait. Deux rayons, rasant les cimes, firent, plus bas, fumer comme de la mousse la rosée vermeille des forêts. Et le silence pur du cirque profond où frémissait, de plus en plus distincte, la sourdine des ravines, baignait les créoles de cette reconnaissance splendide pour les jours qui se lèvent dans l'azur, parmi les pics vierges.

M. Verthère tenait sa tête appuyée sur son lançor :

— Je m'arrange toujours, mes chers amis, — dit-il, — pour ne découvrir les cirques, Cilaos, Mafatte ou Salazie, qu'au lever du soleil!... C'est la seule heure où ils ne soient pas engloutis dans la mer de brouillards. Puis, à la sortie de la nuit, aux premiers rayons de l'astre, on arrive beaucoup mieux à saisir comment ils ont pu naître un beau matin ainsi qu'une énorme fleur de feu du cataclysme primitif...

La tête en sueur, avec une douceur presque triste, de son œil unique de cyclope hanté d'énigmes géologiques, il fouillait le chaos des pitons scintillant au-dessus des mares bleu de ciel.

— Monsieur Advisse, — reprit-il en s'adressant au guide sur un ton confidentiel de savant marron, — écoutez-moi, vous aussi : vous pourrez le redire à ceux que vous conduisez ici en excursion. Mes amis, la plupart des îles, faites d'atolls microscopiques, sont nées de la patience de la nature. Notre Bourbon à nous est sorti d'un fier coup-de-tête des feux sous-marins. — Il sourit avec malice. — Regardez bien le panorama : vous avez devant vous la cuve d'un seul cratère, formidable, dont le dôme un jour s'est effondré dans un bouleversement qui, au lieu de faire disparaître l'île comme l'éruption du Krakatoa, l'a seulement fait éclater en rivières et en ravines, comme la chaleur ouvre en pétales le cœur d'une grosse rose.

De la pointe du lançor, circulairement, il indiquait les traces du feu originel aux brûlures de sable soufre, les veines de tuf ferrugineux, et les zébrures de cendre rubis que le soleil affouillait aux crevasses des remparts. — « Les

Salazes, et toutes ces belles fourches de pierres thermales, en accrochant depuis des siècles les nuages charriés par la mousson des Indes, ont fait peu à peu descendre les pluies, les brumes, puis des forêts sur le bouillonnement des croûtes volcaniques... Et la grande fournaise de flammes et de cendre est devenue cette splendide corolle de laves verdoyantes et de bois.

— Ah! Monsieur Verthère, — s'écria Alexis, — vous ne trouvez pas comme moi qu'on devrait avant tout enseigner dès l'école la géologie de notre île? Cela passionnerait!

Le plaisir de sentir un jeune homme enthousiaste de pénétrer le passé de son pays déconcerta d'abord le vieux notaire; puis il céda à l'émotion de vantardise silencieuse qu'il goûtait toujours à se rappeler, devant les sites, ce qu'il avait appris, seul, dans les Archives.

— Puisque ce que je dis t'intéresse, — prononça-t-il, — viens me voir souvent à l'Étude. Je te montrerai la griffe du Balzamet dont le nom apparaît pour la première fois, en 1710, dans la colonie... — Et de cette voix où perçait toujours le chagrin de n'avoir pas d'enfant, il ajouta avec solennité :

— Il faudra aussi que désormais tu m'appelles tonton Paul!

Alexis sentit qu'il avait toujours aimé M. Verthère d'une attirance irraisonnée. A la dérobée il l'examinait. Rien de sa figure ne décelait la bonté qu'il devinait en lui; au contraire elle eût plutôt dénoncé la malhonnêteté dont ses adversaires l'accusaient. On demeurait toujours gêné par cette prunelle de borgne, qui, pour faire office des deux yeux à soutenir le regard, se défendait par sa fixité... Sa face était toute ridée, comme résillée de ruse : ainsi, il est vrai, se craquèle sous le feu des regards la figure des hommes d'affaire obligés toute la vie de faire face au soupçon. Les poches lacrymales gonflées laissaient plutôt croire à une sollicitude triste... Et Balzamet cherchait quel bien pouvait lui vouloir M. Verthère.

On avait continué de marcher, à flanc de montagne, sous le couvert des jamrosas et des fanjans mouillés.

— Ces grands cirques, mon garçon, — reprit M. Verthère — auxquels je n'ai trouvé d'équivalents ni dans la région des volcans éteints de Madagascar, ni en Auvergne, et que des savants de France sont venus exprès étudier, nous présentent un intérêt doublement passionnant. Ils n'ont pas été seule-

ment le théâtre des péripéties volcaniques à travers lesquelles dans les âges s'établit l'assise géologique de notre île, mais celui de bouleversements historiques où s'est fondée notre société créole... Les premiers Français qui sous Louis XIV, Louis XV, colonisèrent Bourbon, furent à peu près tous comme ceux de Flaccourt à Fort-Dauphin — qui ont pour longtemps retardé notre prise de possession de Madagascar, — des reîtres plutôt que des colons! Ils choyaient beaucoup plus l'espingole que la pioche!... Leurs esclaves africains et madécasses eurent ici tout à endurer de leur violence! Dis-toi que des escouades de ces pauvres diables, choisissant des nuits sans lune, volaient les chaloupes de la Compagnie des Indes et à la rame tâchaient de mettre le cap sur Tamatave. Ceux là s'engloutissaient vite dans les tempêtes!... Aussi la plupart préféraient-ils se sauver au marron dans le pays même. Par le corridor des rivières ils remontaient jusque sur ces plateaux, vivaient de tortues, de cabris, de porcs, de patates. En bandes organisées, tout comme les Fahavalos qui dévastent en ce moment Madagascar, ils obéissaient à des chefs... Ce fut tout un grand roman d'aventures. Du sommet des pitons ils communiquaient la nuit par des feux avec les esclaves de la côte. Si un négrier débarquait de nouveaux convois, ils maraudaient sur le rivage pour engager les derniers venus à déserter. En 1748, sur six mille esclaves, plus de deux mille brigandaient à l'état sauvage!...

« Et quand nos grands-pères, en bas, au bord de la mer, dormaient sur les deux oreilles dans leurs cases en paille qui n'avaient que des portes en rotin, les mutins descendaient des cirques aussi vite que la ravine en temps de pluie, massacraient des familles après avoir écorché les domestiques fidèles, arrachaient bijoux, argenterie et robes de foulard pour leurs Dulcinées, puis à l'aube s'engouffraient dans leurs cavernes!... Trois fois la race blanche courut dans l'île le danger d'être anéantie à jamais par de cruelles conspirations entre nègres de la côte et nègres de l'intérieur... Et songe à ceci : nos grands-pères avaient en outre à se défendre quotidiennement du côté de la mer contre les forbans et les Anglais!... Pour mater les noirs des montagnes qu'il fallait contenir sans cesse par des expéditions, ils durent former une

milice. Guidés par des serviteurs tout juste sûrs, ils ne pénétrèrent pas moins par des gorges inextricables jusqu'aux derniers replis de ces cirques et ils réduisirent par le mousquet les rebelles qui du haut des pitons les criblaient de sagaies empoisonnées... Hein! — cria M. Verthère en battant sur l'épaule de M. des Croiselles, — comme tout ça est loin!... Du cratère qui a brûlé ici et qui devait flamboyer à des milles et des milles en mer, je n'ai pu vous indiquer que quelques pâles traces de feu; de toutes ces escarmouches entre Européens défendant l'avenir de leur race et négroïdes d'Afrique pressés de peupler l'île à eux seuls, que reste-t-il?... rien que des noms malgaches par-ci par-là. Aujourd'hui, Dieu soit loué, noirs et blancs vivent ici d'accord comme de toute éternité. Ce n'est pas ainsi aux Antilles : sous notre ciel, à nous, il y a quelque chose qui répand de l'harmonie entre les races comme entre les plantes...

Durant la matinée, par des raidillons en corniche taillés à la serpe des charbonniers, par des éboulis de tuf rouge micacé qui, sous les souliers, s'effritait sur les précipices, par des échelles de racines tressées au dessus des gouffres, ils grimpèrent. En tête, le guide à longues moustaches de trappeur, la pipe de bruyère sous le nez, allait nu-pieds sur la lave comme sur la mousse. Le soleil, coulant de biais, faisait transparaître sur l'azur des abîmes le feuillage blond des grands arbres en cataracte. Bientôt la clarté se déroba dans le silence; un râle immense et gris monta des profondeurs; et les brouillards de midi, glissant sur les feuilles, avec un frémissement frais, couvrirent tout d'un coup le bruit des eaux.

— Halte ici pour manger! — clama M. Jouvence. — L'air des hauteurs donne de l'envergure à l'appétit!

Ils étaient arrivés, sans l'avoir entendue, devant une haute cascade. Sous des capillaires velues frissonnant à sa brise, elle ronflait entre des roches gluantes de lumière, et le poudroiement de sa chute irisait, dans le retentissement, un bassin d'eau verte moirée comme du marbre.

— Mes amis, — s'écria Alexis, — il n'y a pas de jeune fille : je vais pouvoir y piquer une tête!

Il était enivré par la pureté des altitudes, qui donne au corps l'envie de plonger dans la pureté des eaux!

Les troncs tordus sous les lianes, les frondaisons moirées où tremblaient les houppes jaunes des jamrosas, les racines de la forêt, noires comme des anguilles, tout descendait baigner dans la fumée perlée de la cascade. Et, pour respirer tour à tour l'odeur de l'eau et la fragrance des bois, le jeune homme bondissait, puis s'enfonçait jusqu'au cou...

Sitôt après le café, en route! Par rafales molles, le brouillard gravissait l'île, submergeait les monts. On dut se suivre en chantonnant parce qu'on ne se voyait plus. Parfois au moment de passer une ravine, il fallait s'arrêter, car on n'entendait plus la voix de ténor de M. Jouvence. Mais, avec un fracas de branches, soudain, dans un éboulis, il surgissait au devant d'eux : des plantes à épines débordaient de sa bretelle jusqu'à ses oreilles; de ses mains boueuses ruisselaient des mottes de plantes monstrueuses, et il retenait entre ses dents les lianes biscornues qu'il avait arrachées pour les acclimater dans son parterre...

De son œil unique, comme à la loupe, M. Verthère les examinait toutes, disait leur nom latin, puis il les sentait : c'était sa façon de reconnaître les végétaux.

— Rien ne pousse dans notre paradis d'arbres, — fit-il en souriant, — qui ne donne de l'arome! Des Croiselles, mets-toi donc à distiller tout cela pour doter ton pays d'une espèce de chartreuse composée des essences diverses de la flore australe : tu laisserais un nom parmi les Inspecteurs de Guildive!...

— Et nous la baptisons dès aujourd'hui, — entonna Alexis, — l'Élixir de Jouvence!...

Cependant, devant la nuit, les brouillards se dissipèrent à l'improviste sur un ciel brillant d'étoiles. Ils avaient atteint la Grotte-à-Fraises. L'un derrière l'autre pour tourner la cascade qui en barrait l'entrée, ils y pénétrèrent : la terre y sentait le fond de pipe et l'odeur des cafres. Deux des noirs, à croupetons, entreprirent d'allumer le feu; les autres, dehors, en sifflant, sapaient des bruyères pour en former paillasse dans la caverne.

— Maintenant qu'on a visité l'hôtel des voyageurs, — dit le guide en riant, — sortons un peu pour attraper la vue...

Au-dessus de la grotte, il les fit monter sur la carapace d'une énorme roche.

— A cette heure, — reprit-il, — vous pouvez faire la prière devant!

Personne, pas même M. Jouvence, ne dit mot.

A l'horizon, par dessus les chaînes entrelacées, scintillait la mer. Traversée jusqu'au loin par le reflet de la pleine lune ainsi que par un gué de galets d'argent, elle coulait longuement dans la nuit comme une rivière; et de toute part au-dessous, hors des gouffres blancs de brume, les plus grandes montagnes de l'île, rebondissant l'une derrière l'autre, élevaient la crête de leurs forêts, mordorées comme les fougères, vers le silence pur du ciel.

*
* *

Le lendemain, ainsi que l'avait prédit le guide, le jour se leva bleu. Ils parcoururent une triste plaine de pierre brûlée qui résonnait comme le bronze sous les souliers. Les brouillards de l'aurore, qui s'échappent des cirques pour monter vers le soleil, fuyaient au-dessus des brandes. On zigzagua sans plus pouvoir s'orienter. Brusquement, sur cette lande craquelée comme après un immense tremblement de lave, se creusaient à pic de vieux cratères d'eau morte; enfin le sentier fut déniché sur la lisière.

Dès lors s'enchevêtra la forêt des anciens temps, si vétuste que la mousse seule tenait encore droits les cèdres sauvages au flanc des ravins, dans le courant d'air des cascades. Le raidillon glissait dans de la boue rouge entre des fougères géantes. Les mapous, les nates, les bois-de-fer dont les troncs regorgent de lichens, dégageaient vers les remparts leurs feuillages pâles comme les brouillards. Des abeilles sauvages, sous les calumets, brillaient ainsi que de la rosée. Cependant, taciturnes, les créoles enfonçaient leurs pas sur un fumier d'écorces; l'illusion d'errer depuis toujours dans la torpeur vermoulue de la sylve endormait leur esprit; ambavilles au cœur rouge, tamarins des hauts et fleurs d'osto attiédissaient l'air d'une senteur de tisane.

Soudain pleurait le cri mouillé des oiseaux-verts : les ailes

lourdes d'une papangue saccageaient les feuillages; des vols de papillons noirs... un murmure de gouttelettes secrètes comme des grelets... puis le silence... où l'on croit entendre le lent ruissellement des mousses vermeilles qui, des pentes de gazon et de scolopendres, autour des roches veloutées de soleil, s'écoulent de partout comme du miel vert.

— Oh! mes amis!... que je vous suis reconnaissant de m'avoir forcé à vous suivre! — dit Alexis. — Mais en conscience, Monsieur Verthère, de quel côté nous traînez-vous encore?

— File toujours : j'ai idée qu'il y a quelque chose pour toi à l'horizon... J'ai réfléchi cette nuit que nous étions beaucoup trop près de l'Ilette à benjoins pour ne pas aller casser un vaillant déjeuner chez le père Vingaud. Lui seul peut m'aider pour un Syndicat de propriétaires forestiers... mais c'est un malin, celui-là, qui connaît ses intérêts...

— On m'a dit que c'était un Européen?

— Oui, — reprit M. Verthère, — un Normand pommé. Ah! je te montrerai là un type de paysan de France que la vie coloniale n'a pas modifié pour un sou...

— Il vit seul?

— Non, avec ses enfants, mais la pauvre femme est morte. C'était une demoiselle Richardet, d'une des meilleures familles de l'île. Les mauvaises langues prétendent qu'elle n'a pu se faire à ses manières de fermier, qu'il la battait comme beurre... Mais que ne raconte-t on pas, hein Jouvence?

Les yeux pleurant de rosée, fou de ne plus savoir où courir, M. Jouvence n'entendait personne.

Ils étaient parvenus dans un de ces replis des forêts tropicales où toutes sortes d'orchidées jaillissent comme des sources entre roches et troncs. Il en éclate tellement dans l'ombre que l'instinct de chasse qui pousse l'enfant vers l'oiseau, précipite les hommes vers les fleurs. Le cœur soudain saisi de convoitise, Alexis, lui aussi, se mit à en cueillir, sans savoir pourquoi. Les blanches à pollen jaune embaument le clair de lune; toutes les mauves exhalent l'odeur de la pluie dans les bois... et, tandis qu'on s'accroche aux branches, le parfum du faham, mielleux comme celui de la vanille, vous grise les mains et le visage

— Ah! — dit malicieusement le notaire qui le regardait

faire son bouquet, — mon neveu pense à une amoureuse... Et, pour taquiner, il modula la chanson :

Quand cette petite fille-là me regarde
Il y a quelque chose qui casse le cœur!

Le sentier forestier s'était soudain élargi sous des eucalyptus d'Australie en un chemin labouré par les bœufs.

M. Jouvence s'élança sur un tertre et, gesticulant comme pour appeler du monde, cria :

— Hourrah!... Hourrah!... Hourrah *pro nobis*!...

Au fond d'une vallée toute rayée de maïs, entre deux grands saules-pleureurs, fumait au soleil une longue case en bois gris.

XXIX

L'ILETTE

Sur la cloison de la salle à manger, plusieurs fusils de chasse, des gourdins à pommeaux ferrés, des casse-têtes cafres encadraient un immense baromètre. En face, une cheminée de brique où s'amoncelaient des troncs encore couverts de lichens, portait sur la corniche, entre des « livres de prix », une dizaine de lanternes en fer-blanc. A des branches en fourches clouées dans les coins pendaient de lourds manteaux.

— Tout à fait le climat de France — dit M. Verthère à Alexis.

Alexis s'était assis vis-à-vis la fille de M. Vingaud.

Elle devait avoir dix-sept ans. Caressante par sa forme et par son teint, sa figure était de celles devant lesquelles on est soudain si attendri de se découvrir bon qu'on s'attache à les regarder comme pour les en remercier... Les yeux très noirs, calmes mais chatoyants comme des papillons de la forêt sous les sourcils rêveurs, le front modeste, le menton donnaient l'impression de la tranquillité. Son cou limpide, les bras nus jusqu'aux coudes, exhalaient une telle fraîcheur que l'on pensait à la ravine. Sans gestes ni mots elle veillait à tout instant sur le service, — quand on était arrivé, elle balayait la maison. — Lorsqu'elle baissait la tête, ses cheveux châtains, que la

lumière effrangeait comme des fougères, veloutait d'ombre ses joues rosées par l'air pur des ilettes. Alexis, dans la suave exaltation qui suit le repos après de grandes marches, devant elle se sentait fondre en une sorte de bonheur, doux comme le brouillard, où rayonnait son cœur, et, sans aucune peur de paraître mal élevé, ne cessait de la regarder...

— Que c'est brave à vous, Messieurs, d'être montés si haut goûter mon beurre et mon lard!

Rouge et joufflu sous un bonnet de laine, tournant la langue comme frère Jérémie, M. Vingaud coupait pour tout le monde sur son tricot l'énorme pain cuit au four de campagne.

— Eh oui — insinua M. Verthère, — par cette époque de misère générale il y a plaisir à faire des kilomètres pour dénicher dans l'île un richard...

— Taisez-vous donc : il n'y a pas de richard! — grommela M. Vingaud en abaissant ses lourdes paupières. Et, se tournant vers M. Jouvence : — Voilà les fonctionnaires, les pensionnaires du Trésor!... Moi, je suis simplement un marsouin qui s'est engagé dans les bois une fois pour toutes et qui a fouillé la terre avec la pioche...

Il y eut dehors un bruit de sabots : nu-pieds, l'un derrière l'autre, les deux fils Vingaud entrèrent et vinrent tendre des mains rugueuses. L'un portait dix-huit et l'autre douze ans. Les yeux de charbon sous les sourcils rejoints, le sang cuit sous la peau, ils mangèrent tête basse, avec leur couteau.

M. Verthère les regardait en souriant puis, observant Alexis comme s'il pensait à quelque chose :

— Vingaud, ce jeune homme que nous vous avons mené est dans les Ponts et Chaussées... N'y aurait-il pas moyen de raconter devant lui comment, de vos propres forces, vous avez réussi à tirer tout de rien?...

On entendit soudain les deux garçons, à voix basse, se chamailler, s'accusant l'un l'autre de n'avoir pas fermé le parc-à-bœufs.

— Taisez-vous un peu — dit Célina : — les grandes personnes causent! — Puis elle sourit à M. Verthère.

Le père battit son couteau sur la table pour imposer l'attention : — Eh bien! — dit-il, — voici :

« Il y a trente ans, deux Normands qui arrivaient directe-

ment du Havre par le cap de Bonne-Espérance, débarquaient dans cette île... Ils n'avaient pour toute cargaison que leurs bras et la bénédiction de père et mère. C'était simplement les frères Vingaud. D'abord ces gaillards essayèrent de gagner leur vie à terre comme ils avaient attrapé leur passage en mer, en servant de boulangers. Malheureusement on faisait dejà, par ici, du pain aussi bon qu'en France. Alors ils se dirent : « Du moment qu'on est parti pour les colonies, il ne faut pas craindre de travailler comme des forçats!... Si, pour mettre a main à un autre genre de pâte, on demandait une concession de terre à Monsieur le Gouverneur!... » Sans guère plus de formalité, M. le Gouverneur nous donna en cadeau un immense domaine. « Mais par exemple, mes braves amis, — qu'il dit, — vous ne pourrez y faire venir ni café, ni vanille, ni géranium, ni cannes, par rapport à l'humidité! » Nous, d'accepter tout de go et en route le jour même, s'il vous plaît!... On a déboulé vingt-quatre heures dans la forêt vierge et voilà que tout de même on s'est trouvé devant la terre... Ah!... fameuse notre propriété : comme qui dirait une fosse à brouillards! L'autre Vingaud avait toujours le mot plaisant : « Il se pourrait bien, qu'il fait, que ce soit vraiment la concession *à perpétuité*! »

Il s'interrompit pour rire de sa bouche épaisse et en regardant chacun :

— Comme je m'appelle Vingaud, je vous jure, Messieurs, que vous n'auriez vu partout devant vous que de la méchante ronce... Mais! croyez-vous que pour ça on aurait jeté le manche avant de cogner?... Attendez un peu : les deux obstinés ont commencé par raser les arbres : ça a fourni du charbon et de la planche. Et d'une. On est descendu vendre ce charbon en ville et, avec l'argent de la première balle, on a acheté, vous m'entendez, une paire de lapins!... Et de deux. Avec les planches on s'est bâti un cabanon où dormir et un parc pour les lapins comme de juste... Et de trois. Restait le plus dur à attaquer par les cornes : ce coquin de soleil ne descendait pas au fond de notre entonnoir; il montrait bien le nez sur la crête, mais pour décamper aussitôt : en quinze jours nous avons à nous deux défriché la crête pour attraper sur place le soleil et dans la terre à charbon il a bel et bien poussé

du maïs et de la pomme de terre. Et de quatre. Désormais le couvert était assuré...

— *Labor, Labor omnia!* — coupa M. Jouvence — *Labor omnia vincit improbus...* père Vingaud... sans compter les puces!... je crois que vous en avez par ici?...

— Ni puce, ni garde champêtre! — grogna M. Vingaud sans même regarder le fonctionnaire et il poursuivit : — La ravine nous gâtait notre concession à perpétuité : comme les barrages en bois et en galets ne coûtent pas cher, elle a cependant été forcée de tourner casaque de l'autre côté. Eh! bien mes chers Messieurs, à partir de ce moment, — conclut le vieux en se frottant les mains, — il n'y avait pas besoin d'être finauds comme des Normands pour comprendre qu'il y avait ici de l'or à gagner pour deux, bien plus même qu'en France : c'est alors que nous avons entrepris de faire de l'élevage en grand... lapin et poule, cochon et bœuf. Mais hélas! ce n'est pas tout sur la terre de planter son maïs : il faut lutter contre les envieux qui veulent l'arracher!... Ces fainéants d'agents des Eaux et Forêts commençaient à me tracasser pour me faire gaspiller mon temps en procès de tribunal... Alors, une fois pour toutes, j'ai décidé d'avoir la paix chez moi! Un soir je vous invite des amis, — je vous avais faussé ma pendule que voici pour forger un alibi — je vous dégringole de nuit en ville avec ma permission de onze heures, et je vous administre une volée de gourdin à l'un de ces espions, telle que depuis pas un employé des Domaines n'a plus envie de monter jusqu'ici essayer de me mettre un procès-verbal entre les jambes!

Célina qui attendait que son père eût fini de parler, prit à la cloison sa capeline de vétiver et sortit. Longue et souple dans sa robe de coutil ourlée de rouge, Alexis la vit courir au soleil, puis s'enfoncer sous une allée de camélias. Il restait charmé par sa réserve. Cette grâce matinale de la jeunesse harmonisée à la solitude intriguait l'esprit comme une tendresse mystérieuse : « Comment peut-elle être aussi bien élevée, — se demandait-il, — n'ayant presque pas connu sa mère, n'étant jamais allée en pension?... » Célina rentra et, de ses mains mouillées, posa sur la nappe des feuilles de vigne-vierge où, autour de beaux abricots, rougeoyaient de grosses fraises.

— Bravo! Vingaud, — dit M. Verthère, — d'acclimater sous

les tropiques des fruits de France... — Et se retournant vers Célina il dit : — Merci, ma nièce de Normandie...

— Ah, tonton Paul! — fit Alexis, — vous m'avez volé ma pensée! — Hardiment il chercha les yeux de la jeune fille : — C'est très vrai — reprit-il : — j'ai depuis ce matin l'illusion d'être en France.

Comme si elle ne répondait qu'à lui :

— Papa, lui, est Européen! — dit Célina. — Mais, moi, je suis tout à fait créole des hauts... — Sa voix, celle des blanches des montagnes, coulait en chantant, modulée par l'empressement de la politesse. Et, comme elle n'était point assise, elle en profita pour verser elle-même le café chaud dans des tasses bleues à filets d'or.

*
* *

Tout de suite après le déjeuner on sortit pour visiter la propriété.

Il n'y avait déjà plus de soleil. Des bordures de violettes doubles parfumaient l'allée à ras du sol; héliotropes, dahlias, giroflées et bégonias, au travers des touffes de citronelle, fleurissaient, mouillées, au niveau des mains. Des guirlandes de grenadille suspendaient des grappes mauves entre les bosquets d'azalées et des rosiers, grimpants comme des lianes, montaient ouvrir leurs roses parmi les corolles rouges des camélias hauts comme des arbres.

Alexis dit : — Toutes les fleurs dans les hauts ont l'air de chercher à se rapprocher les unes des autres... Oh! mademoiselle, vos hortensias!... vos magnolias!... vos rosiers blancs!... — Et il se retournait chaque fois vers Célina. Elle, ne détournait point les yeux. Et, comme il éprouvait quelle était sa pudeur, quand elle le regardait, à se sentir jolie, il lui était impossible de la quitter des yeux tandis qu'il se promenait près d'elle.

— Venez que je vous présente d'abord mes philosophes! — fit M. Vingaud.

On était réuni devant le parc aux porcs. Une quarantaine de bêtes noires et hirsutes comme sangliers dévoraient en gro-

gnant dans des auges en palmiste des troncs de bananiers bouillis.

— Ah! quand donc dans notre île, — soupira M. Verthère, — comprendra-t-on comme vous, Vingaud, que l'avenir tient plus encore dans l'élevage que dans la culture? Je leur dis toujours que pour le bétail il n'y a à craindre ni cyclone ni baisse...

— Oh! ils ignorent tellement, — répondit le colon, — le parti qu'on peut tirer de leur pays, qu'ils clabaudent partout, parce que je réussis, que j'ai déniché un trésor volé que les noirs marrons avaient caché...

— C'est ici, — soupira M. Verthère, — que l'État devrait envoyer des familles européennes ou au moins fixer les blancs de la côte qui y dépérissent! On formerait dans les hauts des villages de colonisation où notre race s'acclimaterait aux pays tropicaux pour s'épancher sur Madagascar et dans tout l'océan Indien... Cette île où tout vient est un jardin merveilleux!

On longea des palissades tressées en feuilles de palmier derrière lesquelles pointaient des toits de paillotes enguirlandées de coques d'œuf : on entendait pépier des centaines de poussins.

— Voici, — expliqua M. Vingaud, — mon village de Malgaches!... Ils travaillent ici plus que dans leur pays et s'en trouvent heureux... Les maris me défrichent mes pentes et les femmes, qui raffolent de la ville, descendent porter au bazar le beurre et la volaille. A part ça, libre à eux de vivre comme dans la grande terre : tous les samedis soirs — que ce soit naissance, mariage ou enterrement — grand bal au tambour...

Après avoir traversé des plates-bandes d'ananas, de tabac et de chanvre indien, le sentier s'enfonça sous les fougères arborescentes. Célina marchait en baissant la tête. A cause des épines, elle avait pris à sa nuque sa tresse épaisse, et de la main l'appuyait sur sa poitrine. Alexis trouvait plaisir à penser que Célina suivait souvent ce chemin... Quand les ronces des Moluques pendaient au travers, il s'empressait pour les relever au-dessus de sa capeline. Et, comme le sentier se resserra, afin de rester près d'elle, il avançait en marchant sur le rebord de la ravine. Et toujours, sans parler, il regardait son visage : plus il la contemplait, plus le grisait l'envie de lui

déclarer qu'il voulait vivre pour elle ; mais il était incapable de s'y forcer, tant le possédait cet attrait mystérieux que le jeune homme éprouve à montrer de l'obéissance à la jeune fille en l'admirant en silence.

Il fallut franchir sur des troncs vermoulus le fond de la ravine. Il lui tendit la main. Son cœur s'ouvrait... des arums blancs passaient l'eau de roche en roche ; les grappes des longoses sentaient fort comme de nuit. Et l'on chemina sous des pruniers malgaches et des goyaviers jusqu'à l'enclos maçonné où meuglèrent des bœufs.

— Chacune de mes vaches bretonnes, — dit M. Vingaud, — tout comme si elle n'avait pas traversé les mers, me donne ses quinze litres de lait... Et vous savez mon système ? Chez nous, bêtes à deux pieds ou bêtes à quatre, on ne mange que ce que la propriété produit...

Il se tourna vers le notaire :

— Vous parliez de l'élevage en grand dans ce pays... Qu'est-ce que vous diriez alors de ce qu'il rapporterait à Madagascar ? Là-bas, prétendent tous les capitaines au long cours qui montent ici me voir, les zébus, les porcs, les oies se donnent *pour rien* et viennent tout seuls !... Dire que la France n'a pas encore trouvé moyen de poser la main...

— Patience ! — dit M. Verthère, — les Anglais, en excitant les Hovas contre nous, nous font là-bas tant d'avanies que bientôt, le Gouvernement ne pourra plus reculer... Savez-vous que depuis longtemps, M. Vingaud, une bande de vaillants colons créoles, sans demander la permission à personne, ont planté les droits de la France dans la Grande Terre ?...

— Parbleu !... — fit M. Vingaud, — il en faut toujours pour donner l'exemple. Et il ajouta : — Maintenant que vous avez visité mon parc à bœufs et mon parc à moutons, suivez que je vous montre mon parc aux garçons.

— ... Je crois que le cœur est pris... ? — dit M. Verthère en se penchant à l'épaule d'Alexis. Et comme si la joie de voir éclore l'amour chez des jeunes gens lui rappelait ce qu'il aimait le plus dans la vie, il exposa aussitôt à M. Vingaud l'urgence de fonder le Syndicat Forestier.

Tout en l'écoutant tête basse, M. Vingaud avait conduit ses hôtes devant un appentis qui appuyait au tronc de deux vacois

un toit formé d'ampondes de palmistes : on y voyait dans les copeaux, deux établis massifs.

— Il ne faut pas se moquer d'eux, dit Célina, — Evenor fait de très bonnes chaises et des fauteuils, et Manuel réussit déjà à fabriquer des objets en fer-blanc.

L'aîné des fils, pourpre, baissait la tête et l'on s'aperçut que Manuel avait disparu.

Il revint en courant, et s'approchant d'Alexis : — Prenez, c'est pour vous!... Je vous le donne en souvenir pour que vous montiez souvent nous voir, à l'Ilette.

C'était une des lanternes qu'il avait confectionnées pour servir aux bazardiers qui voyagent la nuit.

— Je promets au petit camarade de ne jamais l'oublier! — dit Alexis en lui prenant la main.

— Eh là, Verthère! — cria M. Jouvence, — *tempus est*, pressons le pas pour rentrer!

— Oh! ne partez pas! restez dormir ici ce soir! — commença de supplier le petit Manuel. Et comme s'il s'adressait à la maîtresse de la maison : — Célina, dis un peu qu'il ne faut pas qu'il descende encore!...

— Je fais le serment, — répondit vite Alexis, — de revenir... très prochainement!

— Si vous avez des sœurs, — prononça Célina, — il faut les amener...

— Je n'ai pas de sœur, pas une.

Tout en marchant elle se tourna vers lui, et, d'une voix claire, comme si elle ne pensait à se cacher de rien :

— C'est peut-être pour cela que vous me regardez tout le temps?...

Comme s'il avait trop longuement attendu la joie de parler, Alexis demeura d'abord sans rien dire. — Oh! non, non! — balbutia-t-il... — Et comme il allait encore se taire : — Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi... — déclara-t-il d'une voix franche. Et il ajouta : — Vous verrez si, moi, j'ai une parole!

Elle baissa le front et posa la main sur l'épaule de son petit frère, qui marchait entre Alexis et elle. Lui qui, tout à l'heure, ne voulait laisser le temps passer sans la regarder, il éprouvait maintenant la nécessité de regarder loin de lui... le ciel... la

montagne... Ses larges yeux bruns palpitaient d'enthousiasme et la confiance qu'il avait dans la vie, comme s'il allait chanter, passionnait son visage.

Dans le parterre, des roses du Bengale, des roses de France, des roses de Chine à foison, palpitaient comme des papillons, et, ainsi que des papillons, dispersaient le parfum des pollens dans l'air frais comme la rivière.

— Vite, vite, — fit Célina, — que je ramasse un beau bouquet pour madame Verthère!

— Vous connaissez donc du monde au quartier?

Comme il l'avait suivie, ils se trouvèrent seuls. En haussant les mains vers les branches, elle cassait des camélias, des glaïeuls, des magnolias et, à mesure, les tendait à Alexis.

— Rien que madame Verthère. Elle est montée une fois ici et depuis elle m'invite toujours à descendre chez elle pour connaître la côte. C'est honteux : j'ai dix-sept ans et je n'ai jamais vu la mer.

De ses dents, pour nouer les fleurs, elle brisait des traînes de fougère-couronne. Cependant sous la varangue, le guide criait qu'il était déjà deux heures.

— Vous ne savez pas! — dit Alexis; — la fête du 14 Juillet sera très belle. Les Ponts et Chaussées préparent un grand feu d'artifice. C'est cette année qu'il faut descendre.... mademoiselle!... — et sa voix tremblait comme s'il avait osé l'appeler par son prénom.

Sans répondre, Célina s'éloigna la première vers le perron. Là, elle s'arrêta, indécise, comme à regarder quelles fleurs elle avait cueillies...

Alexis la rejoignit.

— Je vous promets de demander à papa! — dit-elle, et, cherchant vite à voir dans les yeux du jeune homme s'il était content, elle lui remit le bouquet débordant de mousse et de fleurs.

XXX

LES VOLONTAIRES

La semaine suivante, à Cilaos, il y eut du soleil : on pressa le travail.

Alexis ne pouvait regarder ses journaliers transporter les pierres de rivière, maçonner dans le courant, sans céder à l'envie de parler avec eux pour leur inspirer encore plus d'allégresse. Comme ceux de Saint-Philippe, ces petits blancs des hauts ne se nourrissaient que de maïs, mais eux ne vivaient pas tristes. Chacun se montrait si content de lui-même qu'âgés de quarante ans, tous, à se retrouver, se divertissaient entre eux comme des enfants : en besognant, les uns sifflaient à étourdir des airs de quadrille, d'autres s'interpellaient par des surnoms cocasses qu'ils s'étaient jetés l'un à l'autre, tels des sobriquets de Malgaches... Et à lui, son cœur bourdonnait d'espérance, de même que s'il devait avoir toute sa vie à travailler dans les ravines, parmi des hommes joyeux des montagnes!

Comme, à des moments, il se sentait près de chanter, avec obstination il ne voulait plus penser à rien autre, il se disait : « Cette fois, c'est l'Amour! » et revoyait Célina. N'avoir manqué aucun de ses regards, de ses gestes, avait suffi pour qu'Alexis emportât la certitude d'avoir été compris et, grâce à l'élan de la jeunesse à prendre en se donnant, pour qu'il se crût aimé. Rien qu'en souhaitant à chaque heure revoir bientôt Célina, il entretenait l'assurance délicieuse qu'elle aussi, là-haut, rêvait à son retour... Il ne se rappelait pas avoir jamais été à ce point encouragé à vivre, si « enchanté ».

Cependant, il devait l'avouer, c'était surtout de lui qu'il se trouvait content.... A tout propos, depuis huit jours, il se découvrait de la reconnaissance envers soi-même. Déjà, chez les Frères, on l'appelait « Vantard ». Il avait bien fallu qu'il le fût! Sinon comment aurait-il pu porter haut la tête pour s'élever le cœur au-dessus de la vie quand il avait eu si souvent l'angoisse qu'il risquait d'être dégradé à jamais?... Ce que les gens, si aisément, appellent vantardise, n'est au fond qu'amour-propre physique et moral, vous contraignant inlassablement à vous respecter vous-même encore plus qu'il n'invite les autres à vous admirer!... Et ne sont-ils pas forcés d'être « satisfaits d'eux-mêmes », tous ceux qui ont conscience de s'être formés seuls?... M. Verthère arrivé de lui-même à pénétrer l'histoire et la géologie de son île, M. Izabel, parvenu à un poste de gros fonctionnaire, Liessaint, menuisier mulâtre, élu maintenant premier adjoint au Maire! Et il se rappe-

lait l'insistance un peu provocante avec laquelle M. Vingaud, Européen, racontait à tous comment il avait défriché son bien avec ses bras... Dès lors il ne songeait plus qu'à Célina : il pressait son image en son âme comme il eût aimé à serrer plusieurs fois sa main ; son cœur se caressait d'inquiétude tandis qu'il se demandait s'il serait raisonnable de prendre le sentier des Affouches le samedi soir pour apparaître à l'Ilette le dimanche à midi... Sa décision se bouleversait d'heure en heure. Et un rythme mystérieux, à toute pensée, à tout regard, un rythme limpide comme la cadence de la ravine tintait en lui : « J'ai trouvé un lys des bois!... »

Le samedi soir, après la paie, Alexis atteignait la dernière rampe du village. D'une haie d'aloès bleu, quelqu'un bondit en levant les bras :

— Fragelle!... Toi ici?...

— Salut, mon brave!... Enfin, le Gouvernement de la France a déclaré la guerre à Madagascar! Et moi, je suis monté dare-dare dans nos montagnes recruter des volontaires!

Grand, le visage droit sous le casque, il scandait ses paroles de tapes promptes sur l'épaule d'Alexis. A vivre depuis deux ans, au soleil de son île, une existence claironnante d'enthousiasme, Fragelle avait définitivement recouvré la santé. Sans doute avec l'espoir d'être un jour à Paris le Représentant de son pays, il s'exerçait à l'éloquence par des discours entre camarades, et dans ses promenades, recherchait les réunions des noirs pour les haranguer dans leur patois. Et à dévaler en chantant, afin de fortifier son souffle, les pentes des ravines, il avait assoupli ses jarrets sur lesquels, debout, il jouait à plier.

— Tu es magnifique, Fragelle : je ne t'ai jamais vu si heureux!... Alors, vraiment, il y aura la guerre?...

Alexis demeurait immobile. *La Guerre*!... au fond il n'y pensait pas ; mais *la France*!... C'était la France de l'histoire qui, par le canal de Suez, allait descendre sur la mer des Indes conquérir Madagascar comme jadis elle était venue, par le cap de Bonne-Espérance, prendre Bourbon, de là l'Inde, puis la Cochinchine, puis la Nouvelle-Calédonie...

— Voici, — exposa Fragelle : — les Hovas, malgré l'engage-

ment pris vis-à-vis de nous de traiter humainement le peuple des Sakalaves, amis de la France, viennent encore de les massacrer. Cette fois la France a perdu patience. Notre Résident, nos Colons, nos Missionnaires, nos Frères, nos Sœurs, ont quitté Tananarive. Le bombardement de Tamatave a dû commencer! Et moi, mon caporal, — clama-t-il, — demain après la messe je parle aux populations... Tu seras à ton poste, c'est-à-dire près de moi!

Ils marchaient. Alexis ne savait ce qui se débattait en lui... Son imagination palpitait... Des jeunes gens de son âge, là-bas, allaient quitter leur « chaumière »... Puis il revoyait Célina conduisant son frère aîné jusqu'à l'entrée des bois. Puis il sentait brusquement que Madagascar, comme une Grande Terre toute sauvage et rouge, n'était qu'à un jour de l'horizon, de l'autre côté de la mer... Il ne pouvait arrêter son esprit sur rien... Il trouvait une conjoncture étrange entre cette excursion dans les hauts où il venait de donner son cœur à une jeune fille de Normandie et ce soir où il apprenait que de France la guerre allait éclater et s'étendre sur Madagascar. Et, devant la nuit, le saisissait cet effarement superstitieux qu'on ressent à vingt ans à croire soudain que tout ce qu'on doit voir de plus important dans son existence vient de se présenter tout d'un coup!... Année 1895.

Il dormit mal et rêva de naufrages.

*
* *

A dix heures, une quarantaine de jeunes Blancs entrèrent dans le cabanon honoré d'un drapeau qui servait de salle de mariage et d'école. Peu habitués à se tenir dans les maisons, farauds et gênés de leurs cols, de leurs redingotes de cérémonie, ils s'alignaient, debout, contre les lambris rayés de soleil. C'étaient les Montendre Mussard, les Rosémont Payet, les Séraphin Panon, les Philogène Nativel, les Armel Cadet, les Omer Ouarau, les Blainville Mondon : ils portaient avec une tranquille droiture ces noms de Normands et de Bretons qui, les premiers, dès le XVIIe siècle, loin de la France, s'accommodèrent de la simplicité des paillottes de boucaniers. La

semaine, brûleurs de charbon sous les fougères, défricheurs de pentes, enfonçeurs de patate et de manioc, leur visage lavé à l'eau de source éclatait de sang chaud. Grands garçons indépendants qui ne supportent travailler que sur la terre de leur papa, ils se considéraient entre eux avec des yeux noirs comme le café, le cou raidi; et sur leur figure miroitait la fierté du dimanche, seul jour où, bien habillés, ils sortent des bois pour mener leurs sœurs à la Chapelle.

Fragelle entra. Un camélia rouge en cocarde sur le veston blanc, il se tint debout derrière la table du maire.

— Mes amis!

« Je ne suis pas monté vous saluer comme un député pour vous mendier vos voix, je ne suis pas venu non plus prêcher comme certain curé qui vous demande d'apporter tous à la quête des paquets de volailles...

Sous leurs grands castors, les jeunes gens baissèrent la tête, ne pouvant rire sans rougir.

— J'ai grimpé hier jusqu'ici pour vous annoncer que notre mère, la France...

— Vive la France! — entonnèrent en coup de tête des planteurs de la Mare-Sèche.

— Voilà ce qui s'appelle n'avoir pas peur de l'écho!... Oui! les enfants, la France vient de déclarer la guerre aux Hovas...

— Quoi ça? les Hovas ne comptent pas : nous marchons dessus!... L'ennemi, c'est les Anglais...

Tous cherchèrent qui avait interrompu l'orateur : un vieux blanc, au nez enfumé comme une pipe, les narines noires de tabac, avança le menton : ses yeux d'ermite pétillaient comme de malice de l'envie de parler.

— Allons, père Chicot!... Cause, père Chicot! — cria-t-on.

Mais Fragelle coupa :

— Vous avez dit la vérité, bonhomme! et vous raisonnez mieux qu'un tambour... Oui, c'est aux Anglais que la France a décidé de donner le camouflet... Cherchez bien : nous n'avons jamais eu d'autres ennemis qu'eux dans la mer des Indes!... Qui, s'il vous plaît, il y a un siècle, nous a râclé l'Inde entière que nous avions déjà mise en valeur et dont la fortune gonfle aujourd'hui le gros ventre de Sa Majesté?... Qui ensuite nous a filouté l'île Maurice que des colons de Bourbon s'étaient

mis en quatre pour coloniser de leur propre initiative?... qui aujourd'hui brocante en cachette des fusils aux Hovas pour nous balayer de Madagascar?... Ah! ils ont tout de même compris, les goddam, qu'après nous être laissé rapiner l'Inde, nous voulons au moins attraper Madagascar afin d'en faire l'Australie de nos possessions!

Père Chicot cracha :

— Jeunes gens, traversez la mer et courez moi bouler tous les Anglais au fond du rempart!

Fragelle éclata de rire :

— Holà, mes coqs! — poursuivit-il, — pendant que je vous parle, je vois que vous avez le cœur content : à midi vous allez mangez dans votre case riz jaune et petit salé rouge; depuis ce matin, quatre heures, vous n'avez pas cessé de casser de l'œil, et vous brûlez encore d'envie d'aller fendre le cœur de vos particulières au Bois des Amourettes!...

En garçons susceptibles qui aimaient la sœur l'un de l'autre, sans même oser se pousser du coude, et s'empourprant, ils souriaient bas sous leurs moustaches rousses.

— Eh! camarades!... tandis que nous, nous causons bien au frais sous le ciel de notre pays, il y a déjà des cuirassés, des avisos, tous les calibres de navires de guerre, à deux, trois cheminées, bondés de soldats, l'infanterie, le génie, canons, mulets, les tentes, qui tanguent de France vers Madagascar!... Tous ces marsouins-là vont débarquer dans trois semaines sur la côte des Sakalaves. Savez-vous quel sera leur premier cri : « Comment! pas un failli créole de Bourbon ici pour nous dire bonjour?... L'autre siècle, il y avait des volontaires de Bourbon qui couraient faire la guerre contre les Anglais avec Mahé de La Bourdonnais là-bas à Calcutta, là-bas à Chandernagor, là-bas à Madras, à des mois de leur pays... Et maintenant, après que leur ministre De Mahy a fait des pieds et des mains pour qu'on bombarde les Malgaches, maintenant qu'on va faire ronfler le canon à deux jours de chez eux, tous ils ont fané dans la poussière, et pas un volontaire pour prêter un coup d'épaule à ses frères de France?... » Eh! bien non, bataillon des montagnes, je prends sur moi de relever tout de suite le défi en votre nom : la race des créoles, la race des mangeurs de riz frais n'a pas dégénéré depuis qu'un grand

homme, qui les connaissait comme sa main pour les avoir conduits au feu, depuis que Mahé de La Bourdonnais a dit d'eux... écoutez : « Cette race de Bourbon est aussi remarquable par sa stature et ses proportions que par sa force et sa santé, et sous tous les rapports, elle est égale au moins, sinon supérieure aux nations de l'Europe les plus renommées!... » Et qui prétendra le contraire? Qui, ici, ne porte ses 50 kilos de patate sur sa tête de la Chapelle au petit Serré?... Qui ça, pour aller faire tourner en valse le corsage de son zézère, ne taille pas à pied ses quarante kilomètres sans boire?... »

Souriant toujours de côté, bras croisés sur la poitrine comme à la messe, les jeunes hommes du Bras de Benjoin, du Bras Rouge, de l'Ilette à Corde, de la Roche Pendue, regardaient par les fenêtres les défrichés des montagnes où le maïs tendre pétillait au soleil... L'amour des marches forcées brûlait dans leurs yeux noirs; le bonheur solennel d'entendre parler de la France échauffait leurs pommettes; mais l'inquiétude de n'avoir jamais encore vu la mer intimidait l'élan de leur jeunesse; et s'obstinait en eux cette peur de la fièvre par laquelle leurs ancêtres, préférant l'existence modeste dans les bois à la vie opulente sur le littoral, remontèrent, dès le XVIIIe siècle, vers la source des ravines.

— Moulez et remoulez le maïs : réfléchissez! — avertit Fragelle. — Ne répondez pas encore : votre Piton des Neiges n'a pas été maçonné en un jour... Quand en France on saura...

— Ah! bah! — flûta père Chicot. — Mes enfants, allez en guerre pour le contentement du cœur, ne comptez même pas sur un soupir de remerciement : il va passer encore beaucoup d'eau dans la Rivière de Cilaos avant qu'en France on lance un pauvre coup d'œil de pitié du côté de Bourbon!... Il y a longtemps qu'on ne nous regarde plus là-bas que par le gros bout de la longue-vue...

— Parce qu'on ne nous connaît pas! — lança Fragelle. — A nous de faire parler de nous dans la mère-patrie!... Les Européens ne nous considèrent pas encore comme des citoyens à poigne, mais comme une race d'artistes planteurs, parce que nous ne produisons pas la grosse denrée mais tout ce qu'il y a de plus fin sur le marché : la vanille, le café, les liqueurs, les parfums. Mais dès que l'on saura là-bas que c'est vous, les

blancs des hauts qui avez fait le nid dans les montagnes comme paille en queue, qui êtes la race pure comme l'eau de source, quand on saura que c'est vous qui, en donnant le bon exemple, en vous enrôlant, avez montré aux noirs de la côte les devoirs envers la mère-patrie...

— Et qui va soigner nos carreaux de terre? — bredouilla un adolescent trapu dont la cravate bouffait comme un dahlia. — On ne peut tout de même pas les laisser aux oiseaux? — Et il rougit comme d'un coup de soleil.

— Ma mère! — s'écria Fragelle en levant les yeux. — On peut dire qu'on aime, qu'on donnerait tout le ciel, toute la terre pour son fond de lentilles! on tient tout de bon à son pays par la racine de manioc!... Alors, mes vieux frères, laisserons-nous les soldats venus de Marseille enfoncer seuls le drapeau sur le palais de Ranavalo?... Allons donc!... sont-ce des Européens qui, depuis vingt ans, ont fouillé des kilomètres de plantations du côté de Tamatave, de Vatomandry, d'Andévorante, ou bien des garçons de Bourbon, des cousins à vous et à moi?... Ce sont des têtes coupées de Parisiens ou bien d'enfants de Bourbon que, pour nous narguer, les chiens de Malgaches ont empalées sur des poteaux comme des crânes de bœufs au bord de la mer, en 1885?... Je dis que c'est nous qui devons les premiers manger le riz de Madagascar!... Faites comme moi le tour du pays : vous entendrez partout mendier la quinine; n'est-ce pas à crier pitié quand, à côté, la Grande Terre nous attend où tout pend dans la main?... Et pourquoi cette ruine ici? Parce qu'il y a un siècle les Anglais nous ont chapardé l'Inde! Sinon, nous serions tous encore aujourd'hui aussi des richards! C'est pas pour l'argent que je dis ça mais parce que ça fouette notre cœur dans la montée!

Père Chicot, puis tous applaudirent.

— A cette heure, une petite confidence entre créoles : — conclut Fragelle. — Que vous veniez avec moi faire manger la poussière aux Malgaches ou non, retenez ceci : si la France, chassée de l'océan Indien il y a un siècle par les Anglais, en perdant l'Inde, peut aujourd'hui chercher à y relever son pouvoir en prenant Madagascar, savez-vous un peu à qui elle le doit?... A ce vaillant petit Bourbon qui, du haut de son Piton des Neiges, n'a pas cessé de guetter pour elle sur tout

l'océan Indien! Les Français de France me demanderont la preuve... La preuve? la voici : je dis que ce sont nos grands-papas qui ont obtenu, après 1815, qu'on notifiât expressément sur le traité que les Comores, Madagascar, Sainte-Marie *n'étaient pas compris* dans les dépendances de Maurice comme prétendaient Messieurs les Anglais! A partir de ce jour, Bourbon seul, toute petite île de Français perdue dans la mer des Indes, a veillé, a travaillé sans faire de tapage dans les intérêts de la France; elle a envoyé des braves planter à Sainte-Marie, planter aux îles Comores, planter sur la grande Côte! Et, au bout du compte, à force de planter, elle s'est implantée à Madagascar... Mais assez... Filez! filez tous maintenant et dansez cet après-midi le quadrille-de-la-Rivière! Cependant, la semaine qui vient, écoutez, écoutez bien ce que vous dira l'eau de la ravine qui descend au bord de la mer!...

Beaucoup baissaient la tête comme gardant en public la pudeur de leur décision. Il en était qui, s'approchant de Fragelle, lui bégayaient leur nom. Puis tous s'éloignèrent du village.

Jeunes filles en chapeaux bergère et cramoisies dans le corset trop serré, vieilles demoiselles et mamans en robes à pouf, toutes les femmes les attendaient, le long du chemin, dans le Bois des Amourettes. Les bas et les bottines qu'elles y avaient ôtés, pendaient à leur dos et, quand les jeunes gens eurent, eux aussi, retiré leurs souliers, tout ce monde, pieds nus, redescendit en bande au fond des ravines chantantes.

*
* *

Tout le jour Alexis, près de Fragelle, vécut d'enthousiasme. Pour convaincre plus sûrement les jeunes gens, Fragelle raisonnait les vieux, ceux dont la barbe est jaune comme la mousse des bois secs. Il les dénichait dans les boutiques : assis sur des balles de riz et de pois, râclant le sol de leurs doigts de pieds cornés, ils écoutaient...; puis, excités à l'idée que des jeunes gens allaient *voir la Guerre*, debout, ils se disputaient entre eux pour discourir... Fragelle, afin de les mettre d'accord, récitait la phrase de Lamartine : « Je n'ai jamais rencontré dans

ma vie des créoles sans admirer ou aimer cette grande race qui associe en elle les vertus de deux ou trois continents! » ... Dans les modestes cases au plancher toujours ciré comme pour le bal, les mères de famille aux longs pendants d'oreilles les forçaient d'entrer. Il fallait, chez chacun, boire café fort, miel vert ou rhum vieux.

Après dîner, comme la nuit noire ruisselait d'étoiles, ils sortirent encore pour marcher. Toutes les petites cases recroquevillées, dormaient dans leurs haies d'aubépines. Fragelle faisait sonner sur la route sa canne d'ébène.

— Balzamet! — dit-il brusquement — le père Verthère m'a toujours conté que c'est mon arrière aïeul qui, en 1781, a levé le corps de volontaires de Bourbon qui mena dans l'Inde la campagne de 1782 à 1783, ceux qui allumèrent le feu dans les opérations de Suffren!... Qui sait, mon cher, si en ce moment, tandis que je recrute des soldats pour Madagascar, je ne marche pas ici exactement sur les pas de cet ancêtre?...

— Fragelle — interrompit Alexis — ne sens-tu pas comme moi en ce moment, d'une façon douloureuse, qu'il grandit dans le pays une élite de jeunes gens qui se savent doués et cependant condamnés à languir toujours dans la médiocrité?... Leur sort est le même que celui de la colonie, qui dépérit parce qu'elle est trop éloignée de la France...

Mais Fragelle, ce soir, ne semblait parler que pour lui seul :

— Ah! mon cher — s'écria-t-il — autant les gens du littoral vous attristent en pleurant fièvre et pauvreté comme des Malabares, autant cette couche de petits blancs des hauts vous fouette le cœur!... Il n'y a pas à s'y tromper : voilà le pur sang de notre race! Voilà notre réserve intacte pour l'avenir. Et quels braves frères! Ça a des pattes jaunes, mais le cœur est plus propre qu'un galet de rivière; ça bégaie du bout de la langue, mais le fond du sentiment est toujours clair comme l'eau de roche!... On mange patates et maïs de la misère, tout de même on noue le mariage à vingt ans et la femme fait beaucoup d'enfants parce que, me disait l'une, « parce que, Monsieur, la nuit on a frais! »... Et puis c'est resté bon et hospitalier comme nos premiers parents dans l'île...

A l'écouter Alexis se découvrait capable lui aussi de pro-

noncer des phrases entraînantes. Cependant il suivait sur le ciel poudroyant d'astres le serpentement bossu des grands Pitons sombres derrière lesquels dormait l'Ilette ; et, la poitrine gonflée de rêve, il se sentait de cœur à prendre de nuit le chemin des bois.

Fragelle l'arrêta soudain et le regardant aux yeux :

— Balzamet, cela va sans dire, n'est-ce pas, que tu t'engages avec moi? Tout le quartier sait déjà que la paire de « vieilles branches » prendra ensemble les épaulettes...

Comme s'il n'y avait déjà pensé depuis la veille, Alexis recula en souriant... Puis, d'un ton posé :

— Et ma place, mon ami?... J'ai l'air de ne songer qu'à mon intérêt quand toi, qui es pauvre, tu offres ta vie rien que pour l'honneur!... Cependant si tu savais avec quelle peine j'y suis arrivé, à cette modeste situation,... moi qui n'ai pu comme toi passer par le lycée...

— Ton honneur est engagé! — coupa Fragelle en lui prenant le bras. — Tu fais la campagne et tu deviens au moins sergent. Tananarive enlevée, avec ton diplôme d'arpenteur géomètre, tu te trouves par ta présence sur les lieux mêmes Chef de section dans le service car il y aura, là-bas, tu penses, après la conquête, des kilomètres de routes et des ponts à construire!

— Je voudrais vivre et... me marier dans mon pays, quitte à cultiver la terre!

— Si tu aimes mieux revenir, tu bénéficieras de ton temps de stage dans le service tout comme si tu avais pris un simple congé : l'État réserve leur place à ceux qui s'enrôlent.

— Mon Dieu... dit Alexis...

Il allait donner sa parole à Fragelle ; mais l'habitude de la prudence, qui avait commandé toute son enfance, pesa sur son cœur :

— Écoute, j'ai toujours marché avec toi. Mais avant, comme je suis sans famille, je vais prendre conseil de M. Verthère qui s'est montré un vrai père... tu sais... dans une excursion faite ensemble l'autre semaine à l'Ilette-aux-Benjoins...

Il attendit encore, espérant que son ami l'interrogerait...

— Rentrons : — dit Fragelle, — il faut que demain matin à trois heures je décampe vers Mafatte!

Avant de s'en retourner, ils s'arrêtèrent pour admirer la sublime fraîcheur de l'île dont tous sont fiers... Les montagnes, comme plus hautes le soir, baignaient leurs échines veloutées de sommeil dans un ciel froid. Par myriades, les étoiles y scintillaient avec de tels éclats qu'on croyait entendre tinter comme du marbre l'écho des monts abrupts, mais c'était, par dessus les frêles nébuleuses de brumes tremblant au travers des Mornes, le bruit pur des eaux qui naissent, la nuit, du silence des pierres.

XXXI

LE QUATORZE JUILLET

Depuis midi, entre le Syndicat des Immigrants, la Gendarmerie et le Trésor, la place de la Commune, à travers pétards, poussières, odeurs d'huiles de coco et de pistache, bouillonnait bleu-blanc-rouge au soleil. Des guirlandes d'Indiennes, grasses comme des bouddhas sous les plis de leur pagne bétel, colliers de piastres sur les seins, un tamby à califourchon autour du cou, battaient en l'air leurs bras chargés de bracelets d'argent : de leurs cris elles excitaient les vieux ayas en langoutis qui, recroquevillés sur leurs jambes comme des singes, grimpaient au suif des mâts de cocagne... : ils glissaient, tandis que le rire de la foule, de plus en plus violent, montait. Dans le ciel, la brise balançait les cerceaux de mouchoirs, de chaussures et de parasols qu'avaient donnés les négociants.

« *Namsim!... Colle aux dents!... La mousse!...* » clamaient, en brandissant des plateaux, les petits Cafres qui, avec des voix vinaigrées, colportaient leurs sucreries.

Serrant des jupes de piqué blanc au ras de leurs bottines jaunes, des modistes mulâtresses du Bout-du-Quartier se pavanaient, le nez au vent, s'arrêtaient pour se moucher à l'ylang-ylang, puis de leurs voix précieuses entraînaient leurs fiancés aux alentours des chevaux de bois. Mais les Arabes avaient accaparé les montures. Passait et repassait la ronde de

leurs tiares de velours vert, de peluche violette, de soie dorée : souriants, ils tenaient tous devant eux leurs petits garçons parés de senoritas d'argent. « *Voilà bœufs échappés!... oh gare devant!* » Avec un ricanement sonore, bossus sous leurs chemises indigo et roulant leurs têtes enhardies par la joie des bagarres, des Cafres des habitations défonçaient les groupes des femmes de Casa-Bona, massées autour de la course aux sacs. Par rangs, le corps amarré dans un gonis, des Maquouas à tignasse de bison bondissaient l'un contre l'autre vers un ratelier en planches d'où pendaient ciseaux, canifs et bougeoirs. L'un trébuchant, tous tombèrent en pagaille : de dépit ils s'injuriaient, ne pouvant se battre à coups de poings, et la fureur avec laquelle ils regardaient la foule rire faisait crier d'allégresse les enfants. Comme une fusillade, de partout, à chaque instant, claquaient les pétards que des va-nu-pieds, juchés sur la fourche des filaos, lançaient sur les Chinois : tranquilles, la tresse ramenée par devant sur la cabaye à boutons d'or pour qu'on ne la coupât point, les Compères s'écartaient en souriant devant les pêcheurs de la Terre Sainte qui, l'accordéon appuyé à l'écharpe rouge de la hanche, marchaient en déroulant des airs de quadrille.

« Voilà les Prêtres et les Frères :... donne de l'air! » Les blanchisseuses de la Ravine Blanche, faisant de la main s'écarter les hommes, ouvraient un passage dans la cohue : frère Hyacinthe avec le père Josselin, les deux nouveaux vicaires et frère Jérémie s'avançaient dans leurs soutanes noires. Front calme, le directeur des Écoles chrétiennes traversait lentement cette foule panachée d'Asie et d'Afrique qui, tout autour de lui, par des hurlements d'enfants en récréation, fêtait la République.

— Les plus heureuses aujourd'hui, — poursuivait père Josselin, — sont les femmes de la classe ouvrière... Cette année, elles ont en outre l'orgueil d'envoyer leurs enfants à la guerre!... Elles ne sont venues au confessionnal me demander conseil que pour la forme.

— J'avoue, — dit frère Hyacinthe, — que je demeure étonné du peu de peine que j'ai eu à persuader la plupart de mes anciens élèves qu'ils devaient s'enrôler!... Évidemment le sang a parlé : le noir aime la bataille pour la bataille... Mais

ils ont su vite comprendre qu'une occasion souveraine leur était offerte de devenir, de se montrer vraiment les égaux des blancs!... Car au fond, ils se sentent Français autant que les fils de nos paysans. Et même plus vivement, dirai-je, car chez eux il s'y mêle une fierté nouvelle!...

— Nous savons ou plutôt l'Église sait, — reprit le père Josselin — quel dévouement gardent à jamais pour elle ces populations qu'elle a fait entrer dans son sein; mais la France, la République se doute-t-elle du nombre édifiant de dévouements anonymes, d'autant plus admirables, qui s'offrent à elle dans cette île lointaine?... »

Ils s'arrêtèrent pour saluer les sœurs de Cluny et des directrices de pensionnats. Les jeunes filles et les fillettes en uniforme de mousseline, le mouchoir sous les yeux moqueurs, comparaient les grimaces que des négrillons habillés de vieux crépons de Chine, montant à l'assaut des barriques, improvisaient pour le public...

— Comme si la race des noirs n'était pas encore assez vilaine! — cria une voix de femme. — Non seulement les blancs nous tournent en bourriques mais ils voudraient nous voir passer gorilles!

En se dandinant dans une robe bleu paon, Péché-Mortel arrivait. Et elle tenait très haut une ombrelle rouge dont elle voulut aussitôt abriter les vicaires fraîchement débarqués :

— Bon Dieu, ne laissez donc pas le soleil d'ici manger ces jolis teints de Vierge-Marie!

Des volontaires noirs à épaulettes jaunes, qui, pour se faire montrer du doigt, passaient et repassaient bras-dessus bras-dessous, esquissèrent le geste de l'embrocher au fil de l'épée. Péché hurla : « Je ne suis pas pour vous! Mon cœur et mon corps, je le donne à la France! » et, se campant devant eux comme pour danser le séga sur la pelouse, elle entonna la chanson nouvelle :

Premier coup de canon en l'air,
Volontaire!
Toi vas tomb' à terre,
Volontaire!...

A intervalles réguliers au-dessus de la foule, comme les

vagues au récif, les hauts éclats de rire des races mêlées jaillissaient d'allégresse...

*
* *

Alexis descendait, vêtu de blanc, la rue de la Plaine. Comme au jour de l'an, des ribambelles d'ayas en turban écarlate, les pieds dans l'eau du canal, bavardaient. Pianos sous les vérandas, domestiques qui déjeunaient en chantant dans les cabanons, pigeons-bayadères roucoulant dans les dattiers au dessus des vergers, comme si le Quartier donnait son âme au ciel où claquaient les drapeaux, tout chantait à sâouler!... Dans un halètement de clochettes, chars-à-bancs, cabriolets et charrettes survenant du Gol, de Mont-Vert, de la Petite-Ile, cahotaient des hommes à plastrons parmi des femmes qui retenaient en criant des capotes extravagantes... Alexis avait besoin de regarder chacun au visage, et l'impression que tout autour de lui participait de son émotion solennelle étreignait à ce point son cœur qu'il sentait comme palpiter l'eau éblouissante du canal, la lumière sur les manguiers en fleurs, les vagues derrière le mât de signaux pavoisé comme un navire en partance.

— Et en avant! vive mon blanc!...

— Pas possible! — s'exclama Alexis.

Long, sanglé comme une ordonnance dans sa tunique bleue, le visage clair sous le képi, sans rire, Léon Fauvette se dressa devant lui.

— Ah! monsieur Alexis... Vous pouvez me tendre la main... J'ai eu des hausses et des baisses depuis quatre ans... Mais à cette heure voilà Léon en l'air : sur le plateau de Tananarive!... Quand j'ai entendu que votre camarade, monsieur Fragelle, battait le tambour pour ramasser du monde, cherchez Léon domestique : en tête pour faire danser le fusil!... Et en avant, rien que dans la montée maintenant! Je ne connais plus la descente...

Balzamet, incrédule, scrutait ses yeux bleus. Léon d'une grimace frisa les paupières :

— Tout à fait entre nous, n'est-ce pas que Léon, qui a

passé sa vie à faire ses quarante-quatre volontés, devait finir volontaire?...

— Et le coup-de-sec?

Léon s'approcha, et bâillant sous le nez d'Alexis :

— Sentez, s'il vous plaît, mon blanc!... Depuis que je suis entré dans l'Armée française ma bouche reste en état de grâce comme pour la première communion! Oh! là, gare : appel au clairon!

Et la main au képi, près d'Alexis, il salua des dames devant lesquelles jadis il n'osait plus tirer le chapeau.

Alexis s'était arrêté devant l'étude. M. Verthère sortit.

— Ah! ma canaille, tu venais voir si personne n'est descendu pour toi des hauts?

— Depuis ce matin, tonton Paul, j'ai veillé toutes les carrioles... cependant j'étais sûr que non.

— Puisque tu n'as pas d'amoureuse à poursuivre en ville, je te garde : tu vas te promener avec ton vieux confident.

Quand l'avant-veille, Alexis, venu, dès son retour de Cilaos, entretenir M. Verthère de sa carrière, lui eut dit sa détermination, le notaire s'était levé, et, lui prenant les mains, l'avait embrassé. Et brusquement, comme s'il profitait de l'émotion d'Alexis, il l'avait interrogé sur Célina. Avec l'élan de la franchise et ainsi qu'à un père Alexis s'était confié. Alors M. Verthère lui représenta que M. Vingaud, homme de la terre, ne donnerait jamais sa fille qu'à quelqu'un qui posséderait déjà une « propriété » dans le pays. Soudain Alexis s'était senti désarmé par la conscience de son audace, *maintenant*, devant la vie... il demeurait saisi de la bonté de M. Verthère mais, découragé, il ne pouvait plus rester devant lui : il voulait sortir, marcher, ayant à courir pour Fragelle chez le Président de la Société Ouvrière, chez le Directeur de l'Ecole Laïque, à l'Ecole des Frères!... Or M. Verthère l'avait forcé de rester pour l'écouter et sur un ton froid et très doux, comme s'il pensait à la mort, il lui exposa l'état de la succession Balzamet : certes de ses tantes, quoiqu'elles fussent en affaires, deux « innocentes », il fallait s'attendre à

tout, même à rien... ; cependant lui, M. Verthère, par une combinaison que lui permettait l'œuvre de son Syndicat et son système de colonage, il se faisait fort de reconstituer à Alexis des titres sur une part de l'habitation de l'oncle Médéric :... « Travaille dans l'espoir, ne cesse pas d'étudier... Je n'ai rien pu faire pour toi dans ton enfance... mais c'est à bon escient que tonton Paul t'a forcé à monter avec lui à l'Ilette... Et c'est lui-même qui te promet d'y retourner bientôt parler pour toi au père Vingaud... »

Alexis était de nature conformé pour la confiance : rien que de se retrouver aujourd'hui devant M. Verthère, il éprouvait l'illusion d'avoir déjà fait sa demande et d'être fiancé!

Au coin des rues, dans les boutiques des Chinois, des journaliers à écharpes tricolores, campés à l'entrée des débits, se battaient le thorax en hurlant : *Le jour de gloire est arrivé!* De petites filles, faveurs au chignon, chantaient : *Va, petit mousse* en berçant des flacons de liqueurs. Sous les tonnelles vertes bariolées de lampions, de menus bals, roses et bleus, tournaient au crin-crin des violonistes en gibus, assis dehors sur le trottoir.... Les chiens aboyaient après la marmaille en chemise qui, pour faire claquer des drapeaux, dévalait les rues en pente. Partout des sonneries de clairons, le tambour! Cette année, un entrain martial relevait la réjouissance populaire; au lieu d'aller brailler dans les cantines, les garçons enrôlés sortaient avec leurs familles fières d'eux, en balançant leurs manches de dolmans. Et sur le perron du Dépôt de Tabac le gigantesque père Gerbin, la poitrine chamarrée des médailles de Crimée et du Mexique, chantait pour les noirs des chants de guerre. Dans l'enthousiasme général, Alexis marchait comme porté au-dessus de lui-même!

Allongés en pachas dans des voitures de rotin, les unes derrière les autres, des Arabes passaient, soulevant leurs bonnets emperlés comme des diadèmes devant M. Verthère, leur notaire. Parmi eux ils reconnurent, promenant en ville ses deux enfants blancs, celui qui avait épousé la fille de madame Olivette.

— Et voilà — s'écria Alexis — ceux qui réussissent à tirer fortune de notre pays alors que ceux qui y sont nés sont obligés de s'expatrier!

— Oui, — répliqua M. Verthère, — parce que la concurrence entre créoles est trop âpre, mais mon œuvre de Syndicats finira par l'émousser... Cependant ne montrons pas trop d'hostilité contre les Arabes. Oublies-tu que ce sont des Arabes qui, bien avant Français et Portugais, ont déniché notre île, naviguant à des milles et des milles de leur terre sur des boutres moins solides qu'une pirogue?... Non, vois-tu, Arabes, Chinois ou Malabares, notre petit pays, placé au centre de l'Océan, est si beau et si riche de ressources qu'il peut donner asile à toutes les races de la Mer des Indes. Mais à cette condition que toutes s'accordent à en cultiver la terre... Que voulais-tu me dire?

— Rien! — fit Alexis. — Et il rougit car il pensait : « Moi aussi, j'aurai ma « propriété », je travaillerai, je ferai valoir des plantations!

Comme ils s'engageaient sous l'ombre amère des vieux filaos du boulevard Hubert-Delisle, M. Verthère reprit :

— Écoute-moi : à force d'étudier l'histoire de ces races et aussi de notre colonisation, je suis arrivé à aimer tout ce monde que je méprisais comme Jouvence quand j'avais ton âge.... C'est leur variété qui forme aujourd'hui la plus grande beauté et, un jour, assurera la grandeur de notre petit pays, car, moi, je suis persuadé qu'il fera noble figure dans l'Histoire de France... si, nous autres les blancs, savons du moins dans l'avenir rester leurs supérieurs, tout en les aimant, selon la tradition plus digne de nos ancêtres. Ah! mon ami, si le créole tentait un effort intellectuel pour connaître la civilisation originale des populations qui l'entourent, Indiens, Chinois, Malgaches, Africains, races que par préjugé et par paresse il estime à jamais inférieures,... quelle riche, quelle généreuse expression d'humanité il représenterait! Je pense au grand poète de notre île, Leconte de Lisle.... Oui, les Français, nés ici, n'auront vraiment accompli le miracle de leur race que quand ils se seront assimilé le génie de toutes celles qui peuplent la colonie....

Ils étaient arrivés devant le port. Une procession de parasols blancs, de chapeaux de paille, de parapluies de percale bleue, d'ombrelles violettes, d'ombrelles noires à fleurs rouges, crépitait au soleil le long du quai. Un grand brigantin : *Ville*

de Nantes, seul, effilait sur le ciel ses trois mâts papillonnant d'oriflammes. Son tillac était chargé de visiteurs. Sur l'eau verte du bassin, tout autour, traînaient, comme des cargaisons de cacatoès, les canots emplis de négresses aux châles pourpres que des Cafres, joyeux, poussaient à la godille.

— Comme les noirs lui font fête! — dit Alexis. — En route sur Java il a voulu passer le 14 juillet en terre française....

— Ah! quand je me rappelle, — fit M. Verthère accoudé à un vieux canon planté dans le chiendent, — quand je me rappelle avoir compté en rade, là, devant nous, une cinquantaine de bâtiments... : des voiliers de Bordeaux, de Nantes, de Lorient, du Havre, chargés de vanille, café, sucre et girofle! des bricks anglais à destination de l'Inde, de la Chine, de l'Australie, puis plus avant, rangées en cercle, les unités de notre Escadre de l'océan Indien : le *Surcouf*, le *Suffren*, le *d'Entrecastaux*, le *d'Estaing*. C'est à l'approche des cyclones, mon ami, que cela formait un beau spectacle, digne du pinceau de Vernet!... Entre la terre et ces navires de guerre un échange incessant de signaux! Quelquefois, un de ces grands croiseurs, seul, partait au large reconnaître la marche du météore, et revenait prévenir la colonie... Le signal de l'appareillage, hissé au mât de pavillons, mettait bientôt en mouvement, d'un point à l'autre, la rade entière. Les voiliers carguaient les premiers : on les laissait prendre le vent de façon à ne pas se heurter dans la tourmente.... Puis les bâtiments de guerre lofaient l'un après l'autre dans la brume et, pendant des jours, toute l'île restait là en quarantaine, sans communication avec le reste de la terre, seule à attendre son cyclone!... Une, deux, quelquefois trois semaines se passaient; le soleil revenait dans le ciel : alors les navires, eux aussi, réapparaissaient! Il fallait voir l'animation : la ville entière se portait au devant d'eux! Les commerçants devenaient fous : il s'agissait pour eux de savoir si les vaisseaux qu'ils avaient déjà frétés de sucre et de café n'avaient pas sombré!... Sur le toit de leur case, avec la longue-vue ils fouillaient l'horizon... On n'entendait parler que de la *Vierge du Bon Port*, du *Bourbon*, du *Pondichéry*, du *Calcutta!*... Dans les rues, les noirs, poussés par leurs femmes, couraient reprendre le travail dans toutes ces

Marines que tu vois aujourd'hui fermées comme des tombeaux!... Ce beau temps reviendra-t-il?...

— Oh! oui! — fit Alexis. — Cela ne doit dépendre que de nous, les jeunes!... Depuis ma naissance, je n'ai entendu autour de moi que pleurer misère à perpétuité en regrettant es anciennes années. Moi, je dis : « On ne passe pas sa vie à faire pitié aux autres! » Qui a de l'amour-propre doit aller de l'avant!... Il faut que le bon temps revienne ici et pour tout le monde!

Ils s'engageaient sur la jetée. M. Verthère mit la main à l'épaule d'Alexis : « Tu auras le temps de voir la mer : retourne-toi un peu et regarde d'ici comme notre île est grandiose! »

Il avait plu dans les hauts. Les nuages de mer, s'enroulant au flanc des montagnes de la plaine, suspendaient au-dessus de la rivière un obscur rempart de vapeurs bleues qu'empourprait comme du corail la lueur du soleil couchant. Tel qu'un immense jardin de bananiers scintille sous l'arc-en-ciel, toute la terre créole, avant de monter dans la nuit, brillait sous la fraîcheur orangée d'une merveilleuse aurore. Et Alexis se disait : « Quel bonheur maintenant d'admirer la nature en pensant à une jeune fille! »

Cependant M. Verthère, parvenu à l'âge où l'homme ne fait plus de rêve d'avenir que pour son pays, poursuivait : — Puisse notre Réunion — bien nommée, puisqu'elle est peuplée d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains — devenir un jour centre d'échanges entre le Cap et l'Inde, Tamatave et Nouméa, l'Australie et Zanzibar!... Civilisés déjà et associés afin de nous demeurer fidèles, nos Indiens, nos Arabes, nos Chinois, nos Malgaches étendraient si aisément des relations avec leurs divers pays!... Par eux, et grâce à l'élite que formerait ici une instruction appropriée, nous répandrions le renom de la France, comme le disait Colbert, sur le pourtour de la mer des Indes.

Ils étaient arrivés au bout de la jetée où les vagues violettes du soir, assaillant d'écumes les noirs brise-lames, tonnaient, avec le bruit du canon.

*
* *

— En avant les tantines, je vous offre à toutes les deux de vous conduire au feu d'artifice : inutile surtout de faire toilette!...

Assises sous la galerie éclairée pour montrer à la foule qu'elles restaient là, elles la regardaient descendre avec ce brouhaha de révolution que propagent les noirs à marcher dans la nuit.

— Merci, — fit Zoé et elle confia par gentillesse : — Papa et maman nous le répétaient toujours : « C'est le soir du 14 juillet mes enfants, que se commettent le plus de vols; les noirs profitent de ce que les blancs désertent les maisons... »

— Alors bonsoir! — dit Alexis. — Ma politesse est faite!...

Comme il sortait de la grille, passaient Monsieur et Madame Liessaint. Il eut du plaisir à marcher près du Président de la Société ouvrière.

— Avez-vous vu, monsieur Liessaint? notre Jouvence, en tant qu'inspecteur de Guildives, a fait, comme illumination, un vrai punch de sa varangue!

— Toute la décoration de la ville, cette année, mon ami, est fort réussie.

Le ton de M. Liessaint était si religieux qu'Alexis le regarda. La figure du menuisier respirait une satisfaction grave : la conscience de s'acquitter annuellement de sa dette de reconnaissance envers la République en préparant un mois d'avance le pavoisement de *sa* ville, consolait pour la vie le cœur de cet homme malheureux de sa race... Et il souriait à tous ceux qui lui envoyaient leur bonsoir.

Devant, derrière, des bandes bavardes marchaient en rangs, chaque famille éclairée en couleurs par les lampions que les négrillons balançaient comme des oriflammes. Contents de voir la population unanime se réjouir de la Fête Nationale, les blancs avec émulation sortaient de leurs vérandas, les messieurs donnant le bras aux grand'mères en mantilles, les fils à la maman; les jeunes filles en guirlandes craquaient devant leurs visages des allumettes de Bengale pour être dis-

tinguées de leurs amoureux ; les domestiques suivaient en portant des canapés.

La rue Suffren, la rue La Bourdonnais, la rue Malartic, comme des ravines en pente sous la forêt dormante des vergers, versaient la population sur la plage. Cabriolets et charrettes, bondés d'habitants en foulards, y campaient à la lueur des lanternes qui, par-dessus les lampions oscillants de la Retraite aux flambeaux, étouffaient d'une poussière de feu la longue galerie de filaos. Des chiens écrasés hurlaient partout. On entendait des tambours battre le rappel dans le haut de la ville, et les jeunes conscrits de Cilaos et d'Entre-deux, pilotés par des volontaires nègres, pour étourdir les marchandes de bonbons et de limonades devant leurs échoppes de toile à voile, entonnaient en chœur : *Allons, enfants de la Patrie!* Sans cesse, il affluait des groupes aux sons de l'accordéon, de la flûte et de la clarinette... Puis toute cette foule, descendue au bord de la mer comme pour commémorer le temps où la ville n'existait pas encore, se massa sur le littoral : et son immense bourdonnement de bazar couvrit le bruit de l'océan sur les récifs.

— ... *Ahhhh!*

Pareilles aux longues tiges flexibles des bambous de Chine, les premières fusées d'or s'élancèrent et, se courbant par-dessus l'avide murmure des noirs, crépitèrent jusqu'aux montagnes :

— *Ahh! maïs!... Grains de maïs!!... Apporte paniers!*

Coup sur coup, des bombes éclataient d'où rayonnaient des étoiles qui s'effilaient :

— *Grains de grenade!... Cent-pieds!... Z'étoiles de mer!* — *La Comète!*

Puis un silence noir, comme une brise, éteignit les clameurs de la foule.

— Ne restons pas en arrière, papa! et ne nous laissez pas marcher dessus... : nos places sont réservées.

La tête levée sous une mantille de soie blanche, Nello fendait les groupes, cherchant du regard où se tenaient les familles des « autorités ». Elle était exaspérée par les odeurs de pistache et de sueur. Tous les ans, on se rendait à la fête avec Alexis : cette fois il n'était pas accouru les chercher.

Soudain elle le vit devant elle qui tendait la main à sa mère. Et, immédiatement, elle demeura interdite de la spontanéité avec laquelle il venait vers elle, comme si son éclat au mariage Fondvert n'avait laissé en lui aucune arrière-pensée.

La foule maintenant, comme affamée de lumières, de couleurs, avec des rires, par des cris, réclamait les incendies : *Encore!... Encore!... Rallume la mèche!... Ahhh... Ahhh!...*

De hautes panoplies de soleils, tournant comme des hélices de braise, décochèrent des éclairs mauves, rouges, verts, qui, par coups de dynamite, fracassaient le ciel dur.

Gare aux Malgaches!... Attention à la Guerre!...

Alexis se haussait pour voir le plus de gens à la fois. Ainsi que le jour de sa distribution de prix, il sentait, ce soir de fête, comme le rêve, le but de sa vie était de se faire aimer de tout le monde dans sa ville natale!... Ces angoisses de bonté le dressaient dans la conscience de sa force et de sa jeunesse... : il éprouvait le besoin de causer avec les gens de couleur, et il répétait d'enthousiasme leurs exclamations.

— Après tout, — dit soudain Nello en se retournant, — si le cœur vous démange, Alexis, d'aller courir dans la populace avec votre fameux Fragelle... ce n'est plus moi qui vous retiens, hein?...

Alexis resta immobile, sentant comme il nous est plus facile de nous éloigner de ceux que nous aimons que de ceux que nous faisons souffrir... puis, comme d'un danger, il eut une peur instinctive de lui-même :

— Un soir de 14 juillet, mon amie, — dit-il, — le monde est à la joie! Les Cafres même ne se cherchent plus querelle.

Les yeux brillants d'indépendance dans le visage pâle, elle le défiait du sourire; puis, se caressant de ce geste distrait qui choyait le velouté de ses joues, elle s'appuya au bras de sa sœur Edith. Confiante malgré tout, depuis qu'Alexis, pour lui obéir, n'avait point été sans elle au bal, secrètement confiante même quand il avait laissé passer deux mois sans envoyer de ses nouvelles de Cilaos, confiante parce qu'il était employé dans le service de son père, Nello avait été frappée de découragement, et déjà, par une clairvoyance de femme, de renoncement, quand M. Izabel, pour ne pas le lui apprendre, avait annoncé à Edith qu'Alexis venait de demander un congé de six

mois... Cependant, qu'Alexis, d'habitude préoccupé de son avenir jusqu'à en paraître maniaque, demeurât après une telle décision si calme et comme indifférent, elle s'impatientait.

— Edith, Edith, fais causer...

La sœur aînée s'approcha et, d'une voix prévenante qui tremblait :

— Mais enfin, Alexis, papa et nous toutes à la maison, nous nous demandons quelle espèce de coup de tête...

— Sans père ni mère pour pleurer derrière moi... — commença Alexis.

Mais les brusques reflets d'un pourpre embrasement suspendirent ses paroles. En raz-de-marée, un épais bâillement d'admiration refluait dans la cohue : sur des vagues d'étincelles une longue frégate se dressait, mâture et voilure en feu; par rangs de hublots, une canonnade éclatait des écoutilles; et, tandis qu'à l'arrière ondulait ainsi qu'à la brise un drapeau en flammes bleu-blanc-rouge, de la proue à la poupe, s'illuminèrent, grandes comme des ancres, les lettres brûlantes que la foule épela avec des voix d'école :

LIBERTÉ ★ ÉGALITÉ ★ FRATERNITÉ

— Pour ça! — détacha Nello — elle est fameuse l'*égalité*!...

Et, regardant Alexis avec des yeux étranges, ainsi que prête à l'insulte, elle éclata de rire, très fort, riant encore comme si elle s'en moquait...

Alors, Balzamet aima mieux s'éloigner...

— ...Oh! vous là, depuis une heure je rôde après vous!

Nénaine!... Elle portait sa fille aînée sur son épaule et elle était enrouée tant elle avait dû parler avec les uns et les autres.

Alexis, le cœur apaisé, se tint immobile, longtemps, silencieux... examinant Nénaine.

— Grand Dieu! qu'est-ce que vous avez? — s'écria-t-elle.

— Nénaine... — dit Alexis en regardant palpiter ses yeux curieux, — j'ai... Nénaine, j'ai voulu que vous fussiez la première à le savoir : depuis hier je me suis engagé volontaire!

Comme si elle perdait la tête, Nénaine se tourna à droite et à gauche, cherchant à qui l'apprendre.

— Mon Dieu! Jaquette! — cria-t-elle à sa fille, — guette bien votre parrain qui part soldat!... Ah! Madame Alexis, priez dans le Ciel pour que *notre* grand garçon nous revienne sain et sauf!

Alexis se mit à rire, mais d'émotion : il avait envie d'embrasser Aglaé! car jamais, comme ce soir, — à la veille de quitter la colonie, — il n'avait si vivement senti que, de tout temps, Nénaine avait tâché d'être pour lui une vraie maman.

— Ma chère Nénaine, — dit-il, — vous verrez : nous allons plus tard et ici même vivre heureux tous ensemble!

— Oh le *bouquet!...* le *bouquet!...* — annoncèrent les femmes. — Et les hommes hurlèrent : — Volcan, volcan qui coule!

Comme il était plus grand qu'Aglaé, Alexis, vite, avait pris sa filleule sur ses épaules. Autour de lui, partout, pères et mères, parmi les blancs, parmi les noirs, levaient leurs enfants au-dessus d'eux comme pour les présenter à une bénédiction. Par coups de tonnerre, un cratère de flammes versait un torrent de laves d'or qui, intarissablement, écumait avec le frisson d'une cascade... Et de cette fournaise ruisselante fusaient, comme par miracle, des étoiles-filantes qui selon des courbes généreuses, se répandaient au-dessus de tous en corolles d'argent. Alors toute la population, pressée en famille autour du Feu comme une ancienne foule du monde austral, clama sous les filaos : *Vive la France! Vive la France!*

— Et vivent les Volontaires! — perça la voix de Nénaine.

Dressée, elle souriait à Jaquette comme si sa fille n'avait jamais été plus chère à son cœur qu'accrochée au cou d'Alexis. Puis, à voix basse, comme en prière, elle prononça vite : « Que je n'oublie pas, mon enfant!... Il faut, il faut emporter avec vous un peu de la terre d'ici : les noirs qui naviguent ont dit à Charlie que c'est un remède souverain contre le mal du pays!... »

— Ce matin même, Nénaine, j'ai été au cimetière...

Lourde, comme incapable maintenant de se diviser, avec un long soupir de bonheur, la foule s'ébranlait dans la nuit...

Et Alexis remonta au milieu d'elle, ivre de son pays et de son cœur. Bien qu'il eût senti de la haine en Nello, il était tellement sûr ce soir d'aimer tout le monde qu'il ne percevait

nul remords. Il ne pouvait rester dans le rang, ici ou là, il ne s'appartenait point, il ne s'appartenait plus!... Il lui fallait se déplacer — incessamment — vivre partout, entendre ce que le petit blanc joyeux disait à son papa, ce que les mères négresses, enfantines d'enthousiasme, se racontaient entre elles... Il semblait que tous, ainsi qu'après une Fête-Dieu, ayant oublié les misères, rentraient dans leurs cases en liesse d'espoir, comme d'avoir reçu en masse un encouragement merveilleux de la France!... De cet amour mystique du jeune créole pour la terre si lointaine, pour l'invisible Patrie dont le rayonnement comme celui des étoiles, par delà les espaces, éveille l'âme... de sa pure lumière nous élève d'entre les populations aux instincts obscurs, Alexis chérissait la France. A chaque instant il entendait les mots : *Tamatave... Majunga... Tananarive...* Exalté, troublé, enthousiaste quand il pensait à Célina, par frissons craignant la fièvre de Madagascar et les supplices hovas, orgueilleux de risquer sa vie au moment même où le bonheur se découvrait, il avait conscience que ce geste volontaire répondait profondément à la noblesse de sa race.

Et, en regardant tout avec la passion de *dire adieu*, — la foule, les palmiers par-dessus les vieux immeubles, au-dessus des montagnes le ciel crépitant d'étoiles, — longuement il s'attardait dans la nuit comme si, à travers sa joie de partir, il se demandait en son cœur : « Reverrai-je le pays et tout mon monde? »

MARIUS-ARY LEBLOND

AU MAROC

LA CONQUÊTE DU PAYS BERBÈRE

La « question marocaine », en France, sous l'ancienne monarchie, c'était à la fois un désir de pénétration économique au Moghreb, et, surtout, une nécessité de police, pour nous garder de turbulents voisins. Bien avant d'avoir à défendre une frontière algérienne contre les pillards marocains, nous eûmes à protéger notre marine contre les pirates barbaresques. Notre politique a toujours oscillé entre deux méthodes : ou bien on espérait tous profits d'une alliance, d'une « collaboration pacifique » avec un Sultan dont on s'est toujours exagéré l'importance, — les premiers traités de ce genre sont contemporains de Richelieu, — ou bien, ces traités n'étant jamais observés, on envoyait une expédition militaire, mais qui n'allait jamais bien loin dans un pays considéré comme inexpugnable. Or cette politique appliquée pendant plusieurs siècles, — avec beaucoup d'à-coups, il est vrai, — ne donna pour ainsi dire aucun résultat. Après les derniers accords franco-marocains des années 1900 à 1906, l'insécurité sur notre frontière était plus grande que jamais. En juillet 1907, à la suite de mille incidents injurieux ou criminels, un corps expéditionnaire fut débarqué à Casablanca : malgré les affirmations officielles, la conquête du Maroc commençait.

Aussitôt, de tous côtés, grondèrent les prophéties alarmistes. Des articles de presse décrivirent un Maroc immense et

redoutable. Sa superficie, qui atteint à peine cinq cent mille kilomètres carrés, y est grandie d'une étendue considérable de déserts sablonneux et évaluée à plus de huit cent mille kilomètres carrés. Sa population, inférieure à quatre millions d'habitants, y est plus que doublée. On rappelait les invasions et influences étrangères qui avaient vainement essayé de pénétrer au Maroc; on parlait du guêpier marocain.

Les premières opérations menées autour de Casablanca semblèrent justifier l'opinion des pessimistes. Nos colonnes, qui rayonnaient dans la banlieue, ne trouvaient devant elles qu'un ennemi qui tiraillait et s'évanouissait, puis reparaissant brusquement à l'arrière-garde, l' « accrochait » et la décimait. Après plus de cinq mois de combats journaliers, on se fusillait encore sous les murs de la ville. Mais bientôt la face des choses changea. Le général d'Amade, nommé au commandement des troupes, sut leur trouver des objectifs. Par des randonnées incessantes et des attaques brusques et poussées à fond, la résistance fut brisée. Trois mois lui suffirent pour pacifier définitivement la Chaouïa.

Peu de temps après, les prophéties de malheur recommencèrent. Si nous avions pu occuper la plaine marocaine avec quelques bataillons seulement, nous disait-on, la défense suprême des « patriotes » allait se concentrer dans l'intérieur du pays, sur les routes de Fez et de Marrakech, et dans les massifs de l'Atlas. Si nous avions pu vaincre sans trop de difficultés les paysans arabes, il nous faudrait des bataillons innombrables, des milliards, et cinquante années pour venir à bout des Berbères de la montagne.

Cette fois-ci encore les événements semblèrent d'abord donner raison aux pessimistes. Peu de mois après que Fez eut été occupée, nos officiers furent surpris et massacrés. Les Berbères, descendus des plateaux, encerclaient la ville; nos lignes de ravitaillement risquaient d'être coupées. Puis, sous l'influence d'un marabout fanatique, El Hiba, tout le sud du Maroc se soulevait à son tour. La Chaouïa même s'agitait. Cette situation presque désespérée était attribuée moins à des maladresses politiques qu'au caractère invincible des guerriers marocains. Cependant, moins de cinq mois après l'arrivée du général Lyautey, la région de Fez avait été pacifiée par Gou-

raud, et tout le sud du pays conquis par Mangin. Nos troupes occupaient la plaine entière du Maroc. Puis, poursuivant l'exécution du plan conçu par le Résident général, Mangin au Tadla et Henrys chez les Beni M'Tir enfonçaient deux coins dans la montagne berbère.

Cette conquête n'est pas achevée. Dans les massifs du Moyen Atlas se concentre la suprême résistance du fanatisme indigène. Nous ne pourrons le vaincre, suppose-t-on généralement, qu'après de très gros efforts et une dépense considérable de temps, d'argent et d'hommes. Des épisodes sanglants de nos dernières opérations, les combats de Ksiba et d'Amras, ont suscité à Paris une assez forte émotion et, depuis, les opérations ont été ralenties. Cette émotion est-elle justifiée et, comme on nous l'a répété si souvent, nous faudra-t-il cinquante ans, cent mille hommes et dix milliards pour conquérir ou, si l'on préfère, « pénétrer pacifiquement » le Maroc? Une analyse des dernières opérations engagées dans la montagne nous permettra de répondre. Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà la campagne si énergiquement menée au Tadla[1] par le général Mangin, mais le récit des combats livrés par le général Henrys dans la région qui s'étend au sud de Meknès n'a pas été publié. Il est nécessaire d'examiner ces deux séries d'opérations, et de montrer la répercussion de l'une sur l'autre, pour pouvoir tirer de ces deux exemples liés les éléments d'un plan général de campagne.

*
* *

La région atlantique du Maroc est formée de plateaux qui s'élèvent par étages jusqu'au pied des massifs de l'Atlas[2]. La ville de Meknès, peu éloignée de la montagne, est située sur un de ces plateaux, à six cents mètres d'altitude. Au sud de cette ville, sur un parcours de 20 kilomètres, le plateau monte encore de plus de deux cents mètres, par une pente insen-

1. *Revue de Paris*, 15 septembre 1913.

2. Voir la Carte à la fin de l'article.

sible, et s'arrête brusquement au pied d'une longue falaise tabulaire, presque à pic, orientée de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est : c'est la chaîne Riata-Oulmès, décrite par de Foucault. Quand on l'atteint en venant de Meknès, on rencontre, accrochée à son flanc, à une altitude de 1 100 mètres, la Casba el Hajeb, bâtie par Moulay Hassan pour surveiller les tribus Beni M'Tir voisines. Des sources nombreuses traversent la Casba ou sourdent aux environs, descendent en cascades la falaise et vont irriguer le plateau inférieur qui est extrêmement fertile.

Il y a quelques mois, la région qui s'étend au sud d'El Hajeb jusqu'à la haute vallée de la Moulouya était à peu près inconnue. J'ai pu la parcourir en détail à la suite des récentes opérations militaires. Après la Casba el Hajeb, la route monte insensiblement jusqu'au site du camp actuel de Dar Caïd Amar ould Ito où elle atteint une altitude de 1 440 mètres. Sur toute son étendue le plateau reste à peu près uni, sauf un léger plissement qui le traverse en son milieu : les collines mamelonnées de Sidi Aïssa Alfrass, vers l'ouest, et le djebel Outigui, à l'est. Mais, de chaque côté, il se creuse de larges échancrures perpendiculaires à la crête de la falaise et distantes l'une de l'autre de vingt à trente kilomètres. C'est, à l'ouest, la coulée de l'Adarouche, continuée par celle du Fahli, et à l'est celle de l'oued Ifran. Au-delà de ces failles, le plateau se relève et continue à l'occident jusqu'à la Gara d'Oulmès, et à l'est jusqu'au massif des Riata, qui domine Taza vers le sud. Il se creuse plusieurs fois de couloirs étroits où passent différents oueds, principalement, à l'ouest, l'oued Beth, qui traverse la falaise vers Oulmès, et à l'est le Sebou, qui arrive en plaine aux environs de Sefrou.

Il y a peu d'années toute cette région était encore couverte de forêts. Mais, en 1888, elle fut « mangée » par les mehallas de Moulay Hassan. Cependant quelques massifs boisés existent encore, principalement vers le sud du plateau, où ils constituent la forêt (Jaba), et autour du marabout de Sidi Aïssa Alfrass. Avant le moment où nous sommes venus occuper ce plateau, nous n'avions vu, comme forêts marocaines, que des taillis broussailleux, ouverts de larges clairières, arbres peu élevés, chênes-lièges, yeuses ou chênes verts, des afacès ou

chênes à feuilles de châtaignier. Pour la première fois la forêt (Jaba) nous montrait des arbres magnifiques, des chênes aussi beaux que les plus beaux de nos pays.

A la hauteur du camp d'Ito, le plateau s'affaisse brusquement; de sa crête, on domine de trois cents mètres une cuvette où coulent les affluents supérieurs de l'oued Beth. Au pied du camp et de l'est à l'ouest serpente le Tabadout. Une crête pitonnée sépare sa vallée de celle du Tigrigra, ou plaine d'Ifrouzit. Après que les deux rivières se sont rejointes, vers l'ouest, le fleuve unique reçoit les eaux de l'Adarouche. Quelques kilomètres plus loin, au pied d'un mamelon qui se profile en « un chapeau de gendarme » très caractéristique, à Souk-Amras, il se grossit de l'oued Amras et tourne brusquement vers l'ouest : il s'appelle maintenant l'oued Beth, et traverse le pays zaïan.

Le spectacle qu'on a sous les yeux, du camp d'Ito, est vraiment singulier. Au pied de la falaise, s'allongent des vallons tourmentés que séparent des montagnes aux formes bizarres. Au printemps les eaux coulent de toutes parts. Des fleurs de toutes couleurs couvrent la terre comme d'un immense tapis de Rabat bigarré et chatoyant. Mais en été les ruisseaux sont à sec et le sol brûlé prend, sous les rayons obliques du soleil, des teintes roses et jaunes, avec des reflets couleur de sang. La grande variété des formes étonne d'abord, puis vous lasse. Pas un homme, pas une maison, pas un arbre n'animent cette solitude. On pourrait se croire transporté devant un océan lunaire.

Au fond de la cuvette où coule le Tigrigra se trouve Azrou, principal marché des Berbères Beni M' Guild. Tandis que le plateau de Dar Ito atteint une altitude de 1 440 mètres, le site d'Azrou n'est élevé que de 1 100 mètres. Mais au sud de cette bourgade le sol se redresse de nouveau par une falaise à pic, l'Air Boudaa, puis l'Air Inoud, qui dépasse le creux de 700 mètres environ. Au-delà de cette crête, dont l'altitude varie de 1 700 à 2 000 mètres, le terrain s'abaisse d'une cinquantaine de mètres, puis monte insensiblement jusqu'à 2 000 à 2 500 mètres et s'arrête droit au-dessus des hautes vallées du Guigou (Sebou supérieur) et de l'Oum-er-Rbia. Les pentes de l'Air Boudaa, sa crête et son plateau qui s'allonge

vers le sud sont entièrement couverts de cèdres magnifiques dont on peut voir les premières têtes du camp d'Ito. La forêt est tellement vaste que les indigènes l'ont appelée la « mer des arbres », *Rhabat el Bahr* ; elle est peuplée, dit-on, de mouflons, de singes, de panthères et même de lions. Nos troupes ne l'ont pas encore occupée.

La région qui s'étend au sud de l'Air Boudaa ne nous est connue que par conjectures. On sait, toutefois, que la chaîne du Moyen-Atlas domine vers le nord le cours du Sebou et de l'Oum-er-Rbia, tandis que son autre versant regarde les hautes vallées de la Moulouya et de l'Oued el Abid. Ces deux rivières tracent leurs lits dans une même direction, mais coulent en sens inverse ; elles ouvrent ainsi un passage facile entre le Moyen et le Haut Atlas.

*
* *

Au moment où nos troupes entreprirent leur campagne contre les Berbères marocains, nous ne les connaissions qu'à peine. Les notions plus ou moins sommaires que tel voyageur avait pu recueillir en un endroit déterminé étaient aussitôt généralisées et appliquées à tous les gens de la montagne. On parlait des Berbères comme s'ils avaient formé un peuple unique. En réalité, leurs diverses tribus ont des habitudes très différentes. Celles de l'est : Beni Ouaraïn, Aït Youssi, Aït Tscherouchen, Beni M'Guild, vivent disséminées sur toute l'étendue du territoire, dans des villages ennemis les uns des autres. Chaque village possède une sorte de conseil municipal, la *Djemaa*, où délibèrent tous les hommes valides. L'autorité appartient à celui qui flatte le mieux les passions de la foule et, pour faire taire la contradiction, sait employer à propos les moyens violents. Dans certaines circonstances, par exemple, pour razzier un voisin, des villages se fédèrent en *çoff*. Mais l'union, toute provisoire, disparaît aux premiers échecs. Chez les Beni M'Tir et les Zaïan, le désordre est à peu près semblable ; toutefois, l'autorité est un peu moins éparse. Des chefs comme Moha ou Hammou ou Moha ou Aguebli réunissent

autour d'eux un certain nombre de guerriers. Chez les Chleuhs qui habitent les massifs de l'ouest, l'état social paraît plus stable. Ils obéissent pour la plupart aux représentants de certaines grandes familles. Travailleurs et intelligents, ce sont des cultivateurs aux mœurs relativement douces, tandis que les Berbères de l'est, incultes et batailleurs, très épris d'indépendance, sont de véritables sauvages.

Dès ses premiers combats, la colonne Henrys entra en contact avec deux tribus berbères à peu près nomades : les Beni M'Tir et les Beni M'Guild.

Du mois d'avril au mois de novembre les Beni M'Guild séjournent avec leurs troupeaux dans les gorges et sur les plateaux qui dominent la haute vallée de la Moulouya. Aux premiers froids certains d'entre eux descendent vers le fleuve, au sud, tandis que les autres vont camper plus au nord, sur les plateaux et dans les vallées des affluents de l'oued Beth. Des groupes arrivent jusqu'au massif de Sidi Aïssa Alfrass où ils côtoient les Beni M'Tir, et aux environs d'Agouraï, dans le voisinage des Guerouan et des Zaïan. Les Beni M'Tir, pour la plupart, habitent en été le pays de transhumance des Beni M'Guild. Quand vient l'hiver, ils descendent vers El Hajeb, ou le long de l'oued Ifran ; certains rejoignent les autres fractions de leur tribu qui séjournent à demeure entre El Hajeb et Meknès.

Originaires de la région du Djebel Aïach, les Beni M' Tir ont été refoulés vers leur habitat actuel par des invasions successives. Autrefois, une grande partie d'entre eux était soumise au Sultan qui leur avait imposé ses caïds ; mais depuis longtemps ils avaient cessé de lui obéir. Dans chaque village, la *Djemaa* désigne son chef : celui-ci n'est écouté de la foule que s'il exprime ses secrets désirs. Les chefs de guerre choisis par les *Çoff* sont ordinairement des aventuriers, très souvent étrangers à la tribu : leur influence disparaît au premier échec. Pour augmenter leur importance, ils recherchent la protection de chérifs vénérés. C'est ainsi qu'au début des opérations de la colonne Henrys, le chef du moment, Mohammed Drkaoui, envoya consulter au Djebel Aïach Sidi-Ali Ahmaouch, considéré par les Berbères comme le « Sultan de la Montagne ». En fait, chez les Beni M'Tir, les seuls per-

sonnages à peu près respectés sont les marabouts ; encore ceux-ci se gardent-ils bien de jamais contredire la voix populaire.

Les Beni M'Guild sont d'un tempérament encore plus anarchiste, si possible, que les Beni M'Tir. Les limites du territoire occupé par chaque fraction restent toujours imprécises : aussi, les contestations et les pillages réciproques sont-ils continuels. Pasteurs et nomades, vivant sous la tente, les Beni M'Guild voyagent de pâturages à pâturages avec leurs immenses troupeaux de moutons. Quelques-uns, cependant, sont agriculteurs. Ils ensemencent de maïs les fonds de vallées humides et ensoleillés, et récoltent deux fois l'an. Toutefois, ils restent tributaires des Zaïan et des Beni M'Tir pour le blé et l'orge. Ils emmagasinent les grains dans des silos soigneusement dissimulés ou les entassent en de grands bâtiments fortifiés, les *déchra*.

Les Beni M'Guild possèdent deux marchés assez importants : Azrou dans la vallée du Tigrigra, et Aïn Leuh, vers Ras Amras. Azrou a été occupé, autrefois, par Moulay Hassan, qui y laissa une garnison de 500 mokhâzenis, mais depuis longtemps ceux-ci en ont été chassés. Chacun de ces marchés renferme des dépôts de bois considérables.

Les Beni M'Guild sont sobres. Ils se nourrissent surtout de laitages et de semoules tirées du blé, du maïs ou de l'orge. Le thé et le sucre restent pour eux des denrées de luxe. Dans les grandes circonstances, ils tuent quelques-uns de leurs moutons et les rôtissent en *méchoui*, mais ordinairement ils préfèrent les vendre pour se fournir de grains et de vêtements.

Leurs troupeaux donnent une laine de moyenne qualité, que les femmes tissent sous la tente et confectionnent en burnous et en tapis. Elles teignent ensuite ces objets avec les couleurs allemandes à base d'aniline qui leur viennent de Fez. Le tissage et la teinture, pratiqués d'une manière toute rudimentaire, sont leurs seules industries. Ils tiennent dans un profond mépris les commerçants qui viennent les visiter. Ceux-ci sont tous étrangers à la tribu. La plupart sont commandités par les marchands de Fez et viennent du Tafilelt.

Les Beni M'Guild n'exploitent pas eux-mêmes leurs magnifiques forêts de chênes et de cèdres, mais ils tolèrent

qu'elles soient saccagées par des bûcherons étrangers. Pour chaque arbre abattu ils perçoivent une redevance, non pas en vertu d'un droit quelconque de propriété : — « la forêt est à Allah », — disent-ils, mais comme une rançon analogue à celle exigée des voyageurs traversant leur territoire. Pauvres et farouches, ennemis de toute contrainte, les Beni M'Guild sont avant tout d'enragés pillards. L'époque des transhumances est celle des vols et des assassinats. Chaque fois aussi que des fractions se fédèrent en vue d'une action commune, il y en a quelqu'une qui trahit ses alliés au bon moment. Les Iklaouen du Tigrigra, ayant été razziés par la colonne Henrys, se payèrent de leurs pertes en pillant et massacrant leurs voisins Aït Ouahi. Au moment où une harka se rassemblait pour marcher contre nous, elle obtint l'appui d'un homme important, Mustapha ould Arat, qui habitait dans la montagne près des sources de la Moulouya. Il vint la rejoindre avec ses contingents, mais, quelques jours plus tard, il surprenait les troupeaux des confédérés et regagnait son repaire avec plusieurs centaines de moutons volés. Par la suite ses acolytes, mécontents du partage, l'assassinèrent.

Aucune loi religieuse ne modère les mœurs sauvages des Beni M'Guild et de leurs voisins. Ils ignorent totalement le Coran et ils se gardent bien de pratiquer l'aumône. Cependant leur sobriété s'accommode des jeûnes du Ramadan : c'est là leur seule manifestation musulmane.

Dans tout le pays, on ne trouve pas une seule mosquée; en revanche, les marabouts ambulants sont nombreux. D'origine arabe, pour la plupart, beaucoup se réclament de familles connues. D'autres se disent Chorfa Idrissites ou Alaouites. Certains affirment descendre de Si Mohammed Cherki : on les rencontre surtout chez les Zaïan. Tous ces personnages religieux appartiennent à diverses confréries. La plus importante, et aussi la plus xénophobe, celle des Derkaoua, a pour grand-maître Ali Ahmaouch, qui habite la haute vallée de l'oued Abid, près des sources de la Moulouya, au cœur du pays berbère.

Ces marabouts s'adressent à la crédulité superstitieuse des foules et certain chérif faillit être mis à mort par les Beni M'Guild pour que son tombeau sanctifiât leur territoire.

En résumé si le pays qu'allait parcourir la colonne Henrys possédait de grandes richesses latentes, il n'était aucunement mis en valeur par ses habitants. Querelleurs et violents, tous les Berbères du Moyen-Atlas sont également rusés, méfiants et fourbes. Sans foi ni loi, chez eux la sécurité n'existe pour personne. Chacun vole comme il veut et se garde comme il peut. Le pays berbère est celui de la peur.

*
* *

Au mois de février de l'année dernière, la situation politique du Maroc, sans être alarmante, ne pouvait guère nous satisfaire. Dans la région du sud, la sécurité de Marrakech était bien assurée par une couverture de mehallas indigènes, mais à l'est, les gens du Tadla inquiétaient nos confins de la Chaouïa, et dans la région du nord, de Rabat à Meknès et à Fez, le pays entier nous était hostile.

A peu de distance de Meknès, on signalait des groupements ennemis importants. Des Guérouan, des Zaïan et des Beni M'Guild entouraient la Casba d'Agouraï; un grand nombre de Beni M'Guild et de Beni M'Tir campaient auprès de la Casba el Hajeb; la plupart des Beni M'Tir s'étaient rassemblés vers Casba Anoub, sur l'oued Ifran.

Les Beni M'Tir nous étaient particulièrement hostiles. Dès le printemps de 1912, ils avaient abandonné la plaine féconde pour se cantonner avec leurs troupeaux sur les plateaux élevés, arides et secs. Ils refusaient d'accepter les caïds qui nous étaient dévoués, sans chercher à se rendre compte des avantages que nous leur apportions. Ils étaient encouragés dans leur opposition par un certain nombre de personnages importants compromis dans les massacres de Fez et réfugiés chez eux, comme Akka el Bouidmani et Bouguir.

Tous ces Berbères étaient convaincus que jamais nous n'irions dans l'Atlas. Ils estimaient que notre occupation de la plaine ne pouvait être que temporaire. Aussi, pour éviter d'en être expropriés, quelques-uns d'entre eux, représentant différentes fractions, y étaient restés et s'étaient volontiers

soumis à nous en attendant le jour « où Allah déciderait autre chose ».

De notre côté, la défensive stricte devait être observée. Pour garder la plaine, on avait imaginé, dès le mois de juillet, d'établir une ligne de postes en bordure de la montagne. Un camp existait cinquante kilomètres à l'est de Meknès, à Daïet Kechtan; un autre était établi à Casba Arroub; un bataillon tenait garnison à El Hajeb; plus à l'ouest, à Aïn-Marouf, un poste s'était retranché; deux compagnies logeaient à Agouraï; d'autres troupes, enfin, étaient casernées à Meknès. Chacun de ces détachements était beaucoup trop faible pour agir utilement. Notre immobilité, le refus de pousser à fond les opérations accidentellement engagées étaient cause que les Berbères s'enhardissaient à l'extrême. Toutes les nuits, nos postes étaient attaqués; les pillards se glissaient entre eux sans difficulté et venaient inquiéter les convois sur nos lignes d'étapes; on assassinait même sous les murs de Meknès. Une fois de plus on constatait que la position défensive est la plus dangereuse des attitudes militaires.

Le Résident général décida de supprimer tous les postes qui ne paraîtraient pas indispensables. Il reconnut la nécessité de réunir une force mobile importante pour la montrer partout où cela serait utile. Il fut amené aussi à créer le cercle des Beni M'Tir et en confia le commandement au colonel Henrys. Le chef du cercle s'occupa de concentrer ses forces. Il choisit comme base d'opérations éventuelles Casba el Hajeb. En même temps, pour éviter toute collusion entre les ralliés et les dissidents dont, à vrai dire, la distinction était subtile, il prescrivit aux premiers de venir camper au delà de la ligne d'étapes : Rabat, Meknès et Fez. Il leur interdit absolument tout contact avec la montagne.

Vers le 20 mars, la colonne mobile est réunie à Casba el Hajeb. Elle comprend 2700 fantassins, 500 cavaliers, 10 canons. Avant même d'être entièrement rassemblée, elle est attaquée dans son camp, à El Hajeb. Le 17 mars, à onze heures du soir, par un épais brouillard, les dissidents surprennent un poste de grand'garde, et pénètrent au milieu des

tentes. Ils poignardent les hommes couchés et dérobent les fusils. Mais l'alarme est donnée, deux compagnies de la Légion foncent à la baïonnette sur les Marocains et les poussent dehors. Nos pertes ont été sensibles.

Deux jours après, dans la nuit du 19 au 20 mars, par clair de lune, le camp est encore attaqué. Cette fois, de sérieuses précautions ont été prises. Les mitrailleuses crépitent et une charge à la baïonnette dégage les abords des tranchées.

Au moment où les opérations vont commencer, l'ennemi s'est dispersé en petits groupes sur un vaste front, qui s'étend du marabout de Sidi Abd er Rahman, à vingt kilomètres à l'est d'El Hajeb, jusqu'au marabout de Sidi Youssef, à 8 kilomètres au sud d'Aïn Marouf. Il se tient en bordure de la forêt et des terrains montagneux. Les Beni M'Tir s'égrènent principalement à l'est d'El Hajeb, les Beni M'Guild au sud, les Aït Bourzoun (Zaïan) et les Guérouan au sud-ouest. Le colonel Henrys décide de se porter avec ses forces au sud d'El Hajeb. Il compte attirer sur lui les Beni M'Tir, puis les poursuivre en terrain connu et les séparer définitivement des Beni M'Guild.

La colonne part le 24 mars au matin. Comme cela avait été prévu, les dissidents viennent se grouper devant son front et l'attaquent. Cependant nos troupes progressent et après un combat de douze heures, poursuivi jusqu'à Dar Ito, les Beni M'Guild dont les troupeaux ont été razziés, se trouvent séparés des Beni M'Tir.

Deux jours plus tard la marche reprend : l'action est dirigée cette fois, vers Ifran, contre les Beni M'Tir. L'ennemi disparaît sans presque combattre. Plusieurs casbas sont détruites.

Le 26 mars, la colonne redescend sur El Hajeb. Le camp est établi aux Aouïnet, 4 kilomètres au sud de la Casba. Le 27, elle commence un nouveau mouvement offensif, dirigé, cette fois, à l'est, vers Ifran. L'ennemi s'est dispersé plutôt qu'enfui. Une fois de plus, le 29 au soir, par pluie battante, notre camp est attaqué par deux ou trois cents Beni M'Guild que dirige Moha en Neba. Il nous faut charger à la baïonnette pour nous dégager.

Le 2 avril, la colonne se remet en marche pour aller châtier les agresseurs, qui campent dans les vallées de l'Ada-

rouch et du Tigrigra. Pour éviter qu'ils ne disparaissent, le colonel feint une marche vers Ifran, puis, tandis que le *gaich* des Cherarda continue dans la même direction et se glisse entre l'Ouitigui et la forêt, le gros des troupes se dirige au sud vers Dar Ito. L'action est poussée vigoureusement et cette fois encore de nombreux troupeaux sont razziés.

Le lendemain la marche reprend dans la vallée du Tigrigra. Cinq casbas abandonnées sont détruites. Elles appartenaient à Youssef ben Beni, l'instigateur du mouvement insurrectionnel en 1913, et à Moha en Neba, chef actuel des Beni M'Guild. Un personnage important, Ali ou Chérif, vient faire sa soumission.

Le 4 avril, la colonne rentre à Dar Ito par un temps épouvantable. Il gèle; la neige tombe à gros flocons. Les canons sont montés en haut de la falaise avec des difficultées énormes. Les troupes souffrent beaucoup; les Sénégalais font preuve d'endurance et résistent assez bien au froid. Certains d'entre eux, pour rapporter un souvenir, remplissent leurs poches de neige. Ils sont effarés de voir leur provision d'eau devenir solide. L'un d'eux questionne son chef : « Mon capitaine, y a eau qui dort, dans mon bidon. » Enfin, le 5 avril, tout le monde est rassemblé aux Aouinet.

Si les Beni M'Tir et les Beni M'Guild ont été dissociés et repoussés, les Aït Bourzoun et les Guérouan de l'Ouest restent inquiétants. Ils se concentrent en deux groupes : les uns, avec Hammou Lhassen, descendent au-delà de l'oued Amras, et se mettent en contact avec le chef zaïan Moha ou Aguebli; les autres, surtout des Guérouan, campent au sud d'Agouraï.

Laissant un détachement aux Aouinet avec mission d'y organiser un réduit, le colonel se met en marche avec le reste de ses troupes. Comme des renforts lui sont arrivés, il peut encore disposer de 2 500 fantassins et de 500 cavaliers. Le 8 avril, au matin, il se dirige vers Agouraï et, dès le lendemain, part en tournée vers le Sud. A son approche, les dissidents s'enfuient vers Amras; cependant, deux cents tentes guérouan rentrent dans nos lignes et se soumettent. Pendant plusieurs jours, le mouvement se continue dans un pays qui se vide. De nouveau, deux cents tentes apportent leur soumission. Le 13 avril la colonne est de retour aux Aouinet.

Après trois semaines de marches et de combats, la colonne Henrys a disloqué le bloc des dissidents. La couverture de Meknès est enfin assurée. Cependant ces résultats ne paraissent pas définitifs. Des renseignements indiquent que les Beni M'Tir de l'est se rapprochent de la forêt. Vers le sud, chez les Beni M'Guild, Moha en Neba veut rétablir son prestige sérieusement compromis. Enfin les Zaïan, chassés des bords de l'oued Grou par le colonel Mangin, se rapprochent d'Amras. Il est nécessaire d'agir avant que la Ligue berbère soit reconstituée. Une nouvelle série d'opérations commence au 17 avril. La colonne descend dans la vallée de Tigrigra et suit le cours de l'Adarouch, dans la direction d'Amras. Aux environs du Goulib, elle est rejointe par plusieurs notables Aït Bourzoun. Ils offrent la soumission de leur tribu, à condition que nos troupes descendent assez loin vers le sud pour les soustraire à l'influence de Hammou Lhassen et des Zaïan, qui veulent les forcer à nous combattre. Vers quatre heures du soir, on arrive aux environs de l'oued Amras. Aucun ennemi n'est en vue, le camp est dressé.

Le lendemain, la marche reprend vers le Sud. Bientôt les ennemis sont signalés. Le colonel engage vigoureusement l'action, disperse les assaillants qui s'enfuient vers El Hammam où réside Moha ou Aguebli, et les poursuit jusqu'à Souk Amras.

Le 21 avril, une reconnaissance dirigée vers l'Est est attaquée par les Beni M'Tir embusqués aux Koudiat. Une opération est dirigée contre eux, mais ils évacuent la région sans presque combattre.

Cette fois, toute la région paraît pacifiée. La ligne de sécurité au sud de Meknès est reportée vers Ifran, les Koudiat, la vallée du Tigrigra et celle de l'Adarouch jusqu'au massif de Moulay Idriss. Les dissidents se sont éparpillés vers l'Aïr Irroud; ils campent trop loin de nous pour qu'une action contre eux puisse s'effectuer sans danger. Pour garder le pays soumis on se propose de fortifier Agouraï et de construire deux réduits, l'un à Ito, l'autre à Ifran. Le premier commandera la plaine d'Azrou et la vallée du Tigrigra jusqu'à Amras, ainsi que la route d'Agouraï par le Goulib. L'autre gardera la trouée d'Immouzer, la vallée de l'oued Ifran et la plaine du

Tidrin ; il surveillera encore la lisière nord des forêts qui couvrent les contreforts du Moyen Atlas et l'entrée du col de Tizi N'retten qui conduit aux sources du Sebou. Dans chacun de ces postes on tiendra en réserve des vivres et des munitions. On s'occupe également d'organiser le territoire acquis : le télégraphe est posé, des convois réguliers circulent, des tournées de police maintiennent l'ordre.

Cependant, dès le 28 avril, des groupes de dissidents réapparaissent dans la plaine du Tigrigra. Les Aït Bourzoun, pressés par les Zaïan, sont descendus par la coulée au sud de l'Aïr Irroud et tentent de rejoindre vers le Guigou et Tizi N'retten les Beni M'Tir de l'est. Pour empêcher une concentration dangereuse le colonel décide d'aller occuper Azrou, le seul marché important de la vallée. Le 29 avril, nos troupes arrivent devant l'amas de maisons basses et grises qui constituent le village berbère. Les côtes abruptes et boisées qui le dominent vers le sud sont garnies de groupes hostiles qui tiraillent sur notre avant-garde. Celle-ci escalade un mamelon qui pointe vers le nord, et y installe ses canons. Plus tard, un détachement se dirige vers le ksar qu'il trouve abandonné. Il découvre un important dépôt de madriers en bois de cèdre, et nous pouvons emporter trois cents poutres. A midi, l'opération est terminée. La colonne repart vers l'ouest en remontant le cours de l'oued. Elle est accompagnée par des groupes ennemis, qui, sans discontinuer, lui tirent des coups de fusil, mais n'atteignent personne. Quatre casbas abandonnées sont détruites. Durant toute cette journée, les assaillants ont été peu mordants : certainement ils commencent à se lasser.

Il s'agit maintenant d'installer les postes dont la construction a été décidée. Le 4 mai, au matin, la colonne part vers Ifran. Quand elle arrive aux Koudiat de nombreux groupes ennemis surgissent et l'attaquent. Cependant Casba Ifran est atteint sans grosses pertes de notre côté. Pendant trois jours on travaille à l'aménagement du poste et, le 7 mai, la colonne est de nouveau réunie à El Hajeb.

Après deux mois environ d'opérations, les Beni M'Guild paraissent fatigués, mais les Beni M' Tir restent irréductibles. Une nouvelle action contre eux est indispensable.

Encore une fois, la colonne envoyée contre eux est attaquée aux Koudiat. Elle doit combattre toute une journée. Le commandant Bernier est tué. Quelques jours plus tard, la colonne part de nouveau contre les Beni M' Tir. Elle descend cette fois jusqu'à la forêt de cèdres de Rhabat el Bahr. L'ennemi est pourchassé au delà du col de Tizi n' Retten. Cette fois, le pays à l'est de Dar Ito est vide. La pacification, dans cette région, paraît assurée.

Mais certains Beni M' Guild, restés calmes depuis le mois de mars, recommencent à bouger. Il est nécessaire d'empêcher leur concentration. Le 1er juin la colonne se met en route vers le sud. Après quelques heures de marche les dissidents sont aperçus en groupe, sur les pentes de l'Aïr Irroud. Leur centre de ralliement paraît être le village de Moucha, accroché au flanc de la montagne. Contre un amas de masures le colonel fait porter l'attaque. Bientôt le village est occupé et, trois heures plus tard, la colonne installe son camp sur le saillant nord de l'Aïr Irroud.

La nuit se passe sans incidents. Le lendemain, la colonne reprend son mouvement en avant. Après une heure de marche, elle atteint la crête sud-ouest du plateau de l'Aïr Irroud, qui surplombe à pic la vallée de l'Aïn Leuh. Directement au Sud, on aperçoit l'emplacement du grand marché berbère, tandis que plus loin, vers le Sud-Ouest, on devine El Hammam, où réside le chef zaïan Moha ou Aguebli. L'accès paraît en être assez facile.

Le 3 juin, la colonne quitte Moucha en emportant trois cents madriers de cèdre. Quelques heures plus tard elle s'installe auprès d'Azrou pour y séjourner le lendemain. Nos soldats s'emploient à enlever les madriers qui y sont encore, et le 5 juin tout le monde est rentré à Ito.

Les opérations qui se sont poursuivies du 26 mai au 5 juin ont fatigué les Beni M' Tir et rendu hésitants les dissidents Beni M' Guild, obligés d'aller camper au-delà des terres cultivables. Au cours des combats des 1er et 2 juin, l'ennemi était particulièrement indécis. Il n'y avait, pour ainsi dire, aucun Zaïan devant nous. Nous avons appris ensuite que la plupart des guerriers berbères se rassemblaient vers le Tadla, appelés par Moha ou Saïd; le Zaïani s'était enfui au-delà de Khenifra, à

El Boroudj (?), tandis que ses fils allaient nous combattre à Ksiba, et Moha ou Aguebli était décidé à se soumettre. Le 3 juin, nous aurions pu occuper El Hammam sans coup férir. Mais c'eût été ouvrir une série d'opérations que le Résident général préférait réserver pour un autre moment.

*
* *

Vers le milieu de juin, tous les gros rassemblements qui occupaient la région parcourue par nos troupes ont été dispersés. Il ne reste plus que des « djiouch », groupant seulement quelques cavaliers, incapables d'agir contre nos colonnes, mais inquiétants pour les indigènes ralliés.

Afin de « nettoyer le pays », le colonel Henrys divise sa troupe en petits détachements qui ont mission de circuler en tous sens. Un groupe va opérer vers l'Ouest, dans les vallées du Tabadout et du Tigrigra, et assume la protection du cercle sur son front sud; un autre ira vers l'Est, du côté d'Ifran, pour couvrir les moissonneurs ralliés de la plaine du Saïs. Il sera nécessaire, ensuite, d'aller reconnaître les moissons des dissidents, au Sud, et leur en interdire la récolte.

Ces mouvements nous ont confirmé que la résistance berbère est disloquée; seuls quelques groupes minimes de pillards tiennent encore la campagne. Toute la région nous est maintenant bien connue.

Du 21 au 24 juin le lieutenant-colonel Claudel dirige une nouvelle reconnaissance. Il va, cette fois, du côté d'Ifran et vers la Casba Moktar. On veut accélérer la rentrée des moissons. Quelques dissidents Aït Tscherouchen sont aperçus, mais bien vite dispersés.

Vers la fin de juin, les djiouch zaïan réapparaissent du côté de la vallée du Tigrigra et menacent les moissonneurs ralliés. Le 26, une colonne mobile quitte le camp d'Ito, dans la direction du Sud. En débouchant dans la plaine d'Ifrouzirt, la cavalerie aperçoit des moissonneurs dissidents qui se replient sur Aïn Leuh. A deux heures de l'après-midi, toute la colonne est rassemblée à Azdouz, en avant d'Amras. Le lieutenant-

colonel décide d'y camper plusieurs jours. Pendant tout ce temps des reconnaissances parcourent le pays en tous sens et s'assurent que sa pacification est complète.

Indépendamment des reconnaissances en avant du front, le colonel fait surveiller l'intérieur de nos lignes. Tous les jours des détachements d'auxiliaires marocains patrouillent dans la forêt et, plusieurs fois, dispersent des « djiouch ». Pour garder les lignes télégraphiques on emploie d'abord des patrouilles ; mais bientôt il est possible de rendre les tribus ralliées responsables des dégâts, et leur surveillance est très effective : une seule fois le fil est coupé.

Les Beni M' Guild se sont soumis en grand nombre. Le 15 juin, le caïd Aomar ould Ito, avec cinq cents tentes, apporte sa soumission. Après lui arrivent des dissidents d'autres fractions. La plaine du Tigrigra se repeuple. Le caïd d'Azrou, qui s'était enfui jusqu'à la Moulouya, se soumet à son tour. Maintenant, tous les ralliés fréquentent le marché qu'on vient d'ouvrir au camp d'Ito. Les amendes de guerre sont régulièrement payées.

Pourtant les Beni M' Tir ne veulent pas se soumettre. Les Aït Bourzoun qui voulaient demander l'aman en ont été empêchés par leurs chefs de guerre. Ils se sont réfugiés chez les Aït Tscherouchen, à l'est d'Ifran, mais leur condition reste précaire. Leurs troupeaux sont malades et leurs hôtes commencent à se lasser.

Quand le Résident général vient à Ito, les 8 et 9 juillet, il reçoit de nombreux notables ralliés. Plus de deux cents cavaliers l'accompagnent de leurs fantasias.

Cependant il ne faudrait pas croire que la région soit entièrement pacifiée : deux zones restent dangereuses. A l'est, vers Immouzer, les Aït Tscherouchen s'agitent et au sud, chez les Zaïan, aussi bien vers El Hammam que du côté de Khenifra, nous avons de sérieux sujets d'inquiétude. Le Résident général veut réserver la question zaïan, mais il juge utile d'occuper Immouzer. Nous pouvons tenir ainsi la trouée qui s'ouvre entre Ifran et Sefrou. L'action est combinée entre un groupe venant de la région de Fez, avec un groupe formé dans le cercle des Beni M' Tir. Le 18 juillet ces groupes sont concentrés, l'un à Aïn Cheggog, l'autre à Ifran. Le 19 juillet ils

se portent concentriquement sur l'objectif indiqué, en évitant, comme il leur est prescrit, le territoire des Aït Youssi.

La liaison des régions de Meknès et de Fez sur leur ligne de sécurité est maintenant assurée. Si l'on ne tient pas compte des dissidents enfuis loin de leur habitat régulier, on peut croire que, après cinq mois de campagne, le cercle de Beni M'Tir est définitivement pacifié. Mais il nous faut assurer la paix aux fractions berbères soumises. Or, vers le sud-ouest, du côté d'Amras, les Zaïan nous inquiètent. Jusqu'à ces dernières semaines, la colonne Henrys-Claudel n'a pas eu beaucoup affaire à eux : ils s'étaient tournés vers le Tadla d'où le colonel Mangin menaçait, à une journée de marche, leur capitale Kenifra. Maintenant qu'ils sont rassurés de ce côté, la colonne du Tadla étant reportée en arrière, nous devons craindre qu'ils ne concentrent leurs forces dans la haute vallée de l'oued Beth. Les fractions berbères qui se sont ralliées à nous sont inquiètes et demandent l'appui de nos forces.

Le 1er août, à cinq heures du matin, le lieutenant-colonel Claudel quitte le camp d'Ito avec 9 compagnies, 4 pelotons et 1 batterie de 65. Il suit d'abord la vallée du Tabadout. A neuf heures il atteint le confluent de ce fleuve avec le Tigrigra. Presque aussitôt des « chouaf » du caïd rallié Ali ou Chérif rejoignent au galop et nous apprennent que leurs moissonneurs viennent d'être attaqués par des Zaïan. A leur tour, nos vedettes signalent un groupe de piétons et 7 ou 8 cavaliers qui, à leur approche, se sont enfuis vers Souk Amras. Peu d'instants après, en avant du col reliant Ras Amras à la tête du Tigrigra, nos Mokhâzeuis d'avant-garde prennent contact avec une trentaine de cavaliers ennemis et les pourchassent. A onze heures trente on atteint l'emplacement de notre ancien camp et nous nous y installons.

Le lendemain, à cinq heures et quart du matin, toute la colonne part en reconnaissance vers Souk Amras. En y arrivant, à six heures, nos éclaireurs signalent des cavaliers, des piétons et de nombreux troupeaux qui s'écoulent vers le sud. Aussitôt le lieutenant-colonel prend ses dispositions de combat. La cavalerie, lancée au galop, va occuper un piton ; elle est soutenue par l'infanterie, disposée en deux échelons débordants. L'ennemi s'enfuit. Notre mouvement s'accentue vers l'ouest,

mais bientôt les troupeaux et les cavaliers ont disparu. Au moment où notre cavalerie allait occuper un piton, le commandant de Piépape, qui la commande, tombe de cheval et se casse une jambe.

Aucun ennemi n'étant en vue, le lieutenant-colonel décide de camper. Il établit son bivouac au confluent de l'oued Amras et ordonne le repli par échelons des éléments avancés. Vers trois heures tout le monde est réuni au camp. Une heure plus tard, une trentaine de cavaliers apparaissent vers le sud, mais ils sont dispersés à coups de canon, et la nuit se passe sans incidents.

Pour permettre à un convoi d'évacuer sur Ito le commandant de Piépape, le lieutenant-colonel Claudel décide de passer la journée du 3 août à Souk-Amras. Dès six heures du matin, le camp est attaqué. Les coups de fusil partent d'un mamelon « en chapeau de gendarme » situé de l'autre côté du fleuve, et distant de 1 700 mètres. On envoie le capitaine Lacoste, avec sa compagnie sénégalaise, pour chasser les assaillants; mais, à peine arrive-t-il au sommet, qu'il est tué à bout portant, ainsi qu'un sergent et deux tirailleurs. Grâce au sang-froid d'un gradé noir, les Marocains sont chargés à la baïonnette, dispersés ou tués et les corps de nos hommes peuvent être ramenés. Pour garder ce mamelon, on y envoie deux autres compagnies, mais, comme la journée se passe sans autres incidents, on décide d'y maintenir pour la nuit une seule compagnie de tirailleurs algériens. Vers sept heures du soir, le camp principal est mis en émoi par le bruit d'une très vive fusillade partant de la crête occupée par la grand'garde. Puis le bruit cesse. Mais vers huit heures, nos soldats, qui se reposaient, sont réveillés par une nouvelle fusillade accompagnée du crépitement des mitrailleuses. Et bientôt, dominant le bruit des armes, on entend le clairon des tirailleurs sonner la générale. Alors le lieutenant-colonel, détachant une section de chaque compagnie, forme un groupe de secours et en prend le commandement. Les demi-sections se suivent à dix pas d'intervalle, d'abord dans la direction du gué, puis vers le col au dessus de l'oued Aïn Leuh. Au pied du mamelon, la troupe se déploie en ligne et tourne à gauche. Alors, au clairon du poste en détresse répond celui des sauveurs qui sonne la

marche des tirailleurs. Presque aussitôt, la fusillade, en haut, diminue. A minuit, le détachement de secours atteint la crête. La fusillade a cessé et le reste de la nuit sera calme. Mais au matin nous comptons 16 morts et 13 blessés.

Dès la première heure tout le monde se replie vers le camp, protégé par l'artillerie qui tire sur des ennemis surgissant des crêtes. En peu de temps toutes les hauteurs des environs se garnissent de Berbères et les coups de feu partent de tous côtés. Le camp est levé à huit heures du matin, et la colonne se replie par échelons d'abord vers Ras-Amras, puis vers Azdouz, où elle arrive à deux heures de l'après-midi. Toute la matinée, elle a été suivie par des groupes importants de cavaliers qui tiraillent sans arrêt. Grâce aux parfaites mesures qui ont été décidées par le lieutenant-colonel Claudel, le repli s'exécute sans pertes de notre côté. Le 5 août on stationne à Azdouz, et le 6 la troupe est de retour à Ito.

Nous sommes allés à Amras, pour la première fois, le 18 avril, peu de temps après l'écrasement des forces zaïan, à Bothmat Aïssaoua, au Tadla. A ce moment, tous les Berbères se concentrent devant la colonne Mangin, vers Casba Beni Mellal. La vallée du Tigrigra est presque vide, les pertes de la colonne Henrys sont insignifiantes. Nous sommes retournés à Amras le 26 juin, et nous y avons séjourné jusqu'au 5 juillet sans être aucunement inquiétés : c'était quelques jours après Ksiba et le pays zaïan restait terrifié. Mais au 3 août la colonne du Tadla est disloquée, les dissidents le savent. Rassurés partout ailleurs, ils peuvent se concentrer comme il leur plaît. Quand notre colonne atteint Amras, elle n'aperçoit d'abord que des troupeaux qui fuient sous la protection de quelques cavaliers peu mordants. Mais le lendemain, au bruit du canon, les montagnards descendent de tous les cols et, la nuit suivante, nous attaquent au couteau. Quand la colonne se replie, les crêtes, autour d'elle, se garnissent de cavaliers qui tourbillonnent et la harcèlent sans répit jusqu'au moment où elle arrive en plaine. Sans l'énergie et la savante manœuvre du colonel Claudel, nous risquions un gros échec. Pour résumer : là où nous avions pu circuler sans subir de grosses pertes, plusieurs mois auparavant, nous sommes arrêtés par des adversaires qu'a enhardie la prudence de notre politique et qui, en

quelques heures, nous tuent vingt hommes. On en peut conclure que nous ne conquerrons le massif berbère que par une offensive générale, méthodique et continue.

*
* *

Depuis son entrée en campagne, vers la fin du mois de mars 1913, le groupe mobile du cercle des Beni M'Tir a entièrement exploré une région qui, auparavant, nous était presque inconnue. Celle-ci, d'une grande richesse agricole, forestière et minière, s'est trouvée pacifiée et, dès maintenant, sa mise en valeur est possible. Les deux tribus berbères qui l'habitaient, considérées jusqu'alors parmi les plus indomptables, les Beni M'Tir et les Beni M'Guild, ont évacué le pays ou se sont ralliées à nous. Un tel résultat a été obtenu par les colonels Henrys et Claudel, parfaitement secondés par leurs officiers des renseignements, Le Glay et Bertchi, grâce à une activité inlassable, à la mobilité incessante de leurs effectifs et à l'emploi judicieux des influences politiques.

Durant toute cette campagne nos pertes au feu ont été minimes. La cause en est dans la grande prudence qui a caractérisé la conduite des opérations militaires et aussi au petit nombre de guerriers que la colonne a trouvés devant elle. Tous les étés, la région reste à peu près inhabitée; en outre, l'année dernière, la plupart des contingents berbères se rassemblaient vers le Tadla où l'action vigoureuse du colonel Mangin les inquiétait bien autrement que les tournées de police de la colonne des Beni M'Tir. Pour nous combattre à Beni Mellal, Bou Brahim et Ksiba, des gens étaient venus même des environs du Sud Oranais!

Après une année de campagne au Moyen Atlas, à la fois chez les Beni M'Tir et au Tadla, si nous mettons en balance l'effort fourni et les résultats obtenus nous conclurons que la conquête du pays berbère s'achèvera sans difficultés sérieuses pour nos soldats et leurs chefs; mais il deviendra nécessaire de laisser les mains libres au Résident général et ne plus subordonner notre action militaire aux contingences de notre politique intérieure.

Quand on a voulu justifier la politique de conquête au Maroc, on a mis en avant plusieurs raisons. Il s'agissait, tout d'abord, d'une nécessité de police, pour garder notre frontière algérienne : mais nous aurions pu arriver à ce résultat simplement par une collaboration effective avec le Maghzen. On a aussi agité le spectre d'une armée allemande débarquant, en cas de conflit européen, dans un Maroc allemand et nous arrachant notre Afrique du Nord; mais une pareille éventualité n'était guère à craindre car, certainement, nos adversaires éventuels concentreraient leurs forces devant les nôtres plutôt que de les disperser en des pays lointains. On a dit aussi qu'il nous fallait conquérir le Maroc pour nous permettre de développer ses richesses naturelles au plus grand profit des indigènes et au nôtre. Et cette dernière explication peut suffire. Mais il ne faudrait pas s'exagérer la valeur, cependant très grande, de ce pays. Malgré l'étendue de territoires réellement pacifiés, nous sommes encore obligés de faire venir de France et d'Algérie la subsistance de nos troupes. Une récolte médiocre peut toujours provoquer une famine. Il y a quelques semaines le Résident général a dû faire acheter à Marseille 30 000 quintaux de grains *pour venir en aide aux populations indigènes*. Certainement, plus tard, quand la conquête sera achevée, le budget marocain pourra s'équilibrer, mais jusqu'à ce moment il nous faut prévoir un déficit annuel de 230 millions. En l'état actuel de nos finances, un pareil « trou » n'est pas sans importance. Aussi ne doit-on pas dire que « nous ne sommes pas pressés » d'en finir avec le Maroc.

Jusqu'à présent notre action au Maroc a été motivée par les événements et, comme dans la plupart de nos colonies, nous avons procédé par « petits paquets » : le meurtre de Mauchamps a provoqué l'occupation d'Oudjda; l'attaque des Beni Snassen nous oblige à les cerner dans leurs montagnes; les massacres de Casablanca nécessitent notre action en Chaouïa; les colonies européennes étant cernées dans Fez il nous faut aller les délivrer; la sauvegarde de nos compatriotes prisonniers à Marrakech rend indispensable la conquête de la capitale du Sud; la protection de la Chaouïa et la sécurité de la route de Meknès ne sont assurées qu'après l'occupation du Tadla et de la région des Beni M'Tir. Sans plan suivi, nous avons

ainsi occupé la plaine et nous prenons pied dans la montagne.

Notre action politique n'a jamais cessé de s'exercer pour amener à nous les tribus indépendantes. Elle a guidé, secondé, complété l'action militaire qui lui a servi de base, mais personne ne peut avoir aujourd'hui l'illusion de croire que l'excellence de notre administration et nos avantages amèneront jamais des populations indépendantes, surtout celles de la montagne, à réclamer l'autorité du Sultan ou la nôtre.

Il est arrivé aussi que des individus, généralement déconsidérés dans leur tribu, nous avaient appelés dans l'espoir de recevoir de nos mains un commandement. Dans quelques pays particulièrement riches, les propriétaires souhaitaient le rétablissement de la paix et se sont réjouis très sincèrement de notre occupation; mais, à l'arrivée de nos colonnes, ils étaient obligés par le sentiment général de prendre les armes : aucune tribu marocaine ne s'est jamais soumise sans que la poudre ait parlé.

On ne peut compter sur le temps, sur l'action politique, sur le blocus commercial ou sur les démonstrations militaires pour mettre fin à cette situation. Ces facteurs peuvent entrer en jeu quand il s'agit de tribus occupant un massif préalablement isolé par des opérations de guerre. Souvent, sans doute, en pareil cas, il arrivera que des contingents des tribus ayant déjà subi notre choc dans des rencontres précédentes pourront sans déshonneur mettre bas les armes à la suite d'une simple pression. Ce sont là des circonstances qui hâteront l'occupation définitive, mais sur lesquelles il ne faut pas compter formellement.

Nous avons devant nous une masse compacte, qui est répartie sur un territoire assez étendu pour tirer d'elle-même l'essentiel de la vie : ses frontières et ses relations étroites avec les populations de la plaine lui fourniront toujours ses munitions de guerre et quelques denrées de luxe, thé, sucre, bougies. Toutes les tentatives pour dissoudre ce bloc par persuasion ou intimidation sont restées vaines. Les coups de sonde avec retour en arrière ont leur effet incontestable, mais seulement momentané, et ils coûtent cher. Il faut entamer le bloc avec fermeté et méthode, en se servant des percées naturelles et des

routes établies, et la nécessité d'un plan s'impose, qui mette fin à une situation onéreuse à tous égards.

Avant toute autre opération il convient d'occuper le pays zaïan qui forme comme un coin enfoncé au milieu des territoires que nous occupons. De trois côtés il est gardé par une ligne de postes ayant chacun une garnison d'au moins mille hommes : Casba Tadla, Boujasd, Oued Zem, Camp-Christian, Merzaga, Maaziz, Tedders, Camp Bataille, Oulmès, Agouraï, Dar Ito. En réunissant la colonne des Beni M'Tir à celle du Tadla par les routes Maghzen qui partent de Fez et de Meknès vers Marrakech, on rétablirait la communication directe entre les capitales du Nord et du Sud, et, du même coup, on ferait tomber ce qui reste de force chez les Zaïan, les Beni M' Tir et les Beni M'Guild. Cette opération est possible depuis déjà une année. Elle demanderait environ six semaines et libérerait immédiatement au moins la moitié des garnisons en bordure nord-ouest et sud du pays zaïan. Les Berbères s'attendent depuis longtemps à cette occupation. Le chérif Ali Ahmaouch lui-même a prédit que nous entrerions à Khenifra, la ville zaïan, sans coup férir. C'est écrit, paraît-il, dans le livre de son ancêtre Bou Beker, où était déjà annoncée la défaite de la mehalla du Sultan, près des sources de la Moulouya, en 1894.

Il s'agirait ensuite d'exécuter d'une manière rationnelle la jonction du Maroc avec l'Algérie. On considère généralement qu'elle doit s'effectuer par la réunion à Taza des troupes du Maroc occidental avec celles du Maroc oriental. Évidemment on ne conçoit cette opération qu'avec d'importantes flanc-gardes assurant la communication avec l'arrière ; mais rien n'est plus difficile à garder qu'une ligne de postes établie en couloir au pied de la montagne. Il faudra toute une série d'opérations pour apprendre aux tribus que nous pouvons leur faire plus de mal en allant chez elles qu'elles ne peuvent nous en faire en venant chez nous. La sécurité ne sera obtenue qu'à ce prix. Encore ne sera-t-elle que momentanée, et les opérations devront se renouveler périodiquement. Nous serons donc, tôt ou tard amenés à isoler le massif du Beni Ouaraïn, comme celui des Zaïan et des Beni M'Tir en occupant le poste de Casbat el Maghzen. Des colonnes remontant la Moulouya et

venant de Fez et de Bou Denib peuvent s'y donner rendez-vous. En même temps, comme les vallées de la Moulouya et de l'oued el Abid, affluent de l'Oum er Rbia, prennent naissance dans une même dépression qui ouvre entre elles une communication facile, une colonne partie de Marrakech et remontant l'oued el Abid prendrait à revers le Moyen Atlas occidental devant lequel se présenterait la colonne du Tadla. Successivement chaque massif montagneux serait isolé par une action méthodique, puis pénétré et soumis. Une action analogue s'exercerait de proche en proche au nord de la route de Taza jusqu'à la frontière espagnole. Cette vaste opération exige évidemment une préparation sérieuse; mais son exécution ne doit pas demander un délai de plus de six mois.

C'est dans la haute vallée de l'oued el Abid que nous rencontrerons sans doute la plus grande résistance. C'est là que le Chérif Ali Ahmaouch, le Roi des montagnes, a situé notre défaite : « O les fils des fils! Ne vous réunissez pas avant la Parole qui vous est imposée par la tradition! Vous vous rassemblerez alors à [Idchit?] le jour de la fête de l'oued Amras. Les sonneurs de conques réuniront les peuplades du monde occidental, mais six chevaux ailés sortiront de chacun des marabouts, et la victoire sera pour le Bendir[1] du Roi des Montagnes! »

Il est dès maintenant évident que notre occupation ne pourra en rester là; nous serons obligés d'assurer dans le Sous la sécurité des entreprises européennes qui ont déjà engagé leurs capitaux et qui nous ont amenés à occuper Agadir. En outre, l'occupation du Sous est rendue nécessaire, ainsi que celle du Tafilelt, par des motifs politiques.

En effet, depuis neuf siècles les dynasties qui ont régné sur le Maroc sont venues du sud, avec les mouvements religieux. Les Almoravides qui ont fondé Marrakech sortaient du Sahara. Les Almohades sont descendus du Grand Atlas. Les Mérinides nomadisaient entre le Tafilelt, la haute Moulouya et Biskra. Les chérifs Saadiens sont venus du Sous, les Alaouïtes, aujourd'hui régnants, du Tafilelt.

Il nous faudra donc établir au sud du Maroc organisé une

1. Tambour berbère.

solide barrière, occuper Taroudant et le Tafilelt. Ce sera, vraisemblablement, le but de la campagne suivante. La colonne de Marrakech serait, dès maintement, en état d'occuper Taroudant. Le Tafilelt serait occupé par des forces partant à la fois du Sud Oranais et de Casbat el Maghzen. La liaison serait établie facilement entre le Tafilelt et Marrakech, le pays étant sous la suzeraineté des Glaoua.

*
* *

Ainsi, en deux ans, il nous est possible d'occuper solidement tout le territoire utile du Maroc, et l'expérience montre que cette rapidité d'exécution est moins coûteuse en vies humaines que la lente marche préconisée par une sagesse timide. Cependant il faut que l'opinion publique accepte les sacrifices nécessaires et ouvre un entier crédit au Résident général. En peu de mois, la liaison du Maroc avec l'Algérie donnerait à notre Afrique du Nord une réelle unité.

Dès lors, nos troupes au Maroc auraient comme réserve toutes celles de l'Algérie-Tunisie. Les populations marocaines perdraient tout espoir dans la réussite d'une insurrection et la même religion qui les empêche de se soumettre avant d'avoir mesuré leurs forces avec celles des infidèles les obligerait à rester soumis aux « forts de par Allah ». On pourrait réduire les effectifs dans des proportions assez considérables et augmenter sans imprudence le recrutement des troupes marocaines. Des militaires autorisés estiment qu'en trois ans, c'est-à-dire un an après ces opérations, on aurait facilement 20 000 soldats marocains auxquels 20 000 Sénégalais feraient équilibre, avec un noyau de 10 à 15 000 soldats européens. Ces troupes régulières seraient doublées par des forces auxiliaires et organisées de façon à pouvoir mobiliser en cas de guerre continentale un corps d'armée complet dont le transport en Europe, des ports marocains à Bordeaux et La Palice s'annonce comme facile, grâce à nos ententes actuelles.

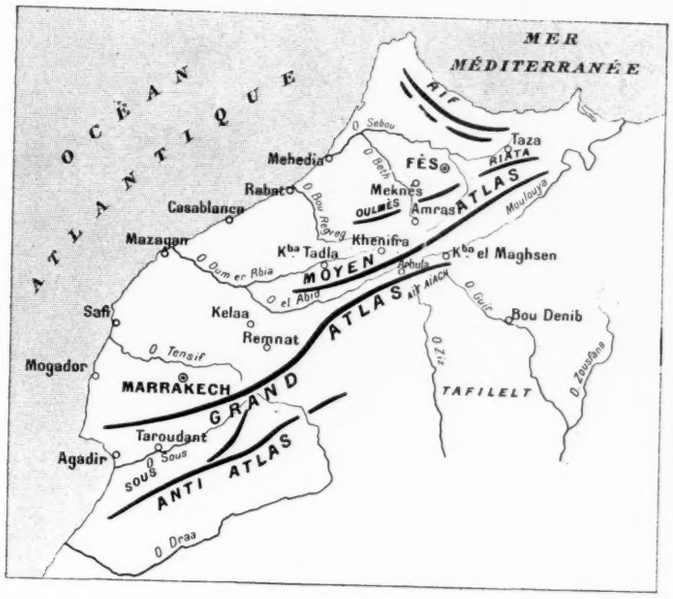
A ce moment, le Gouvernement serait à même de montrer au pays une possession nouvelle, gardée par des troupes nou-

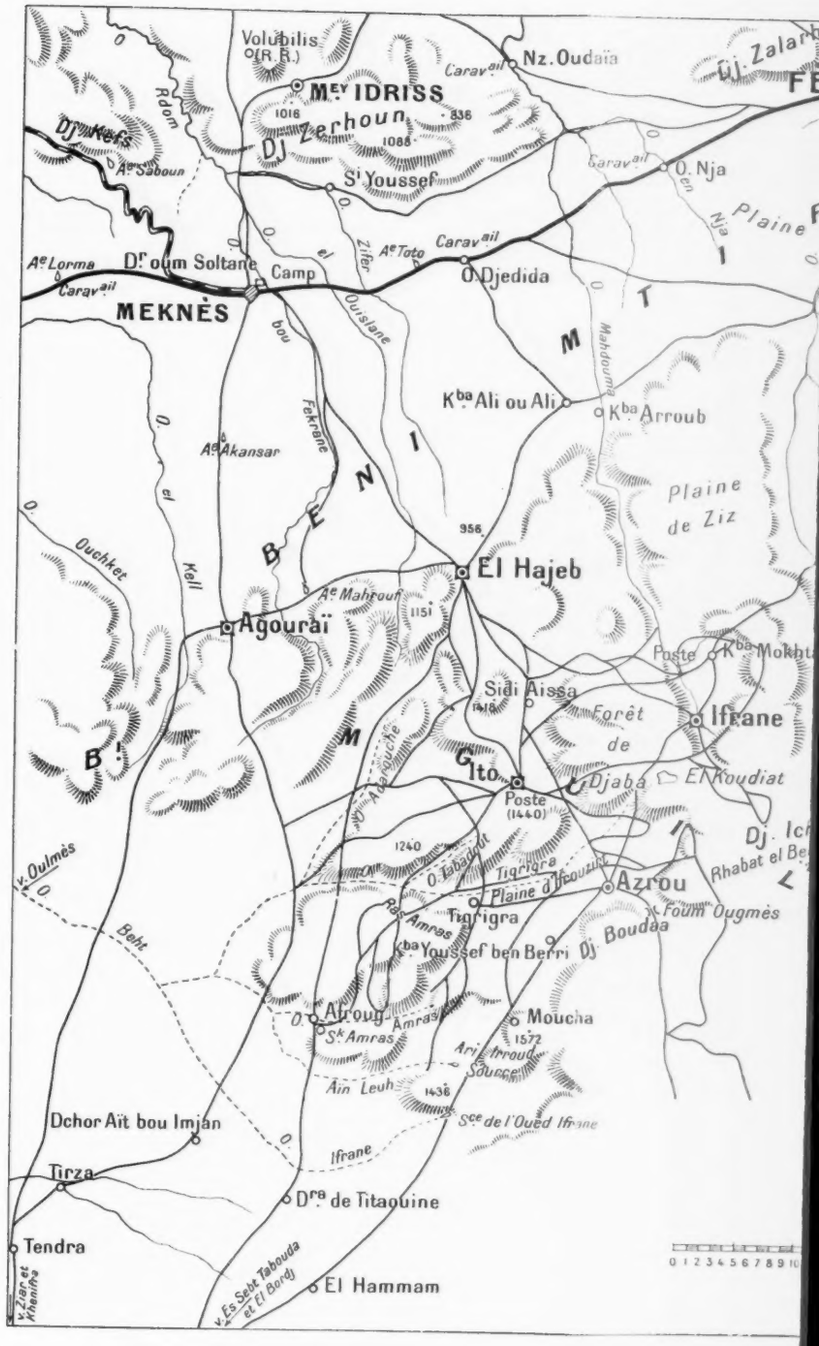
velles, créées pour elle. Son occupation, au lieu d'immobiliser une partie notable des forces nationales, les augmenterait par des éléments nouveaux et excellents qui pourraient s'accroître très notablement avec le temps. La pacification du pays amènerait l'établissement d'un budget sur des bases stables : la subvention de la France au budget civil du Protectorat cesserait, — en attendant qu'il puisse subvenir à l'entretien de ses troupes, — et il pourrait lui-même gager ses emprunts indispensables. On peut donc affirmer que chaque année de retard dans l'exécution de ce plan coûte à la France 150 millions. Il est utile aussi de signaler que l'attente imposée aux troupes sans raisons militaires n'est pas fait pour améliorer leur moral.

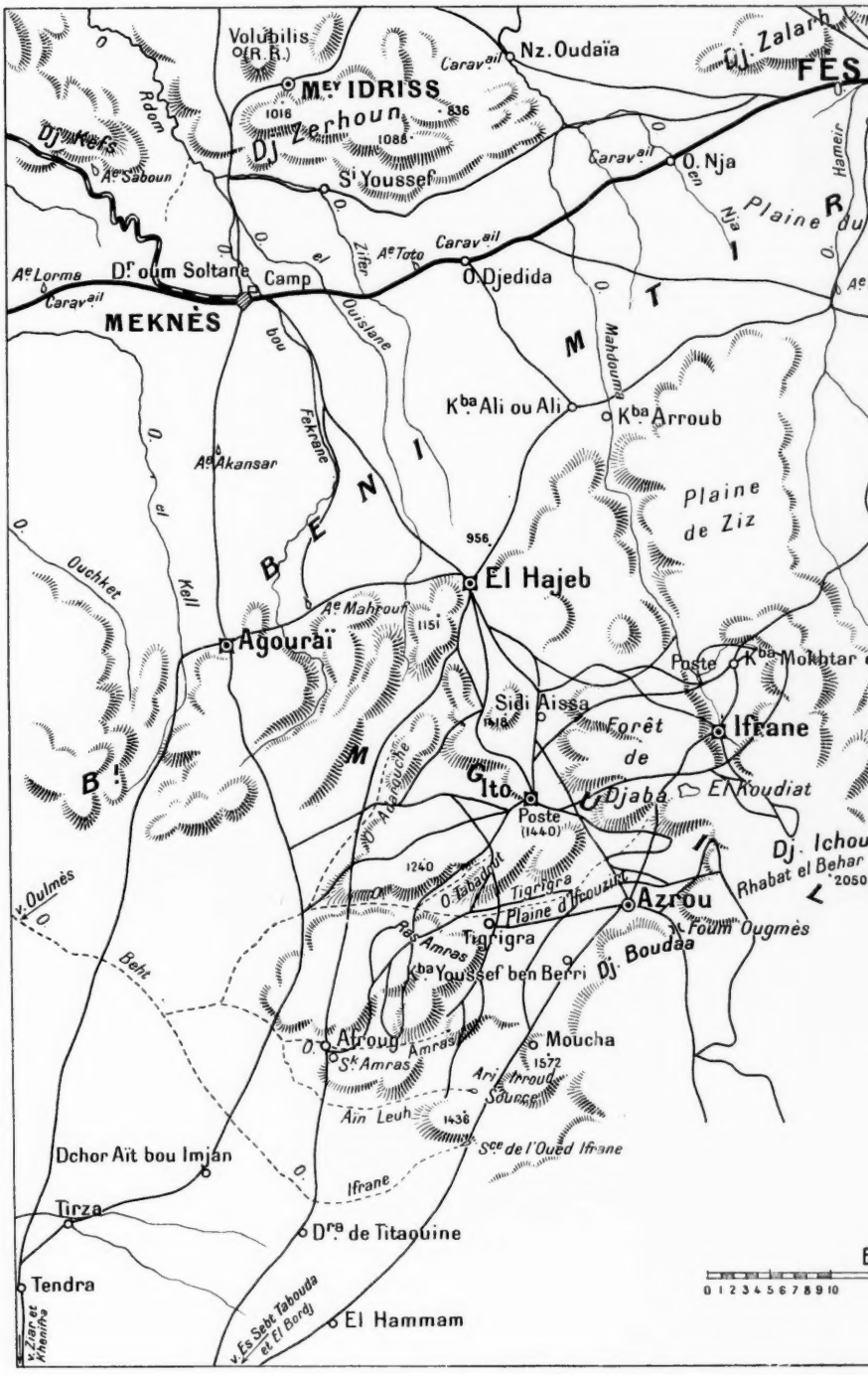
Depuis quelques années, on proclame à l'envi le réveil de l'énergie française. Espérons que cette force nouvelle qui, paraît-il, nous est venue, nous permettra d'achever sans nervosité la conquête du pays berbère.

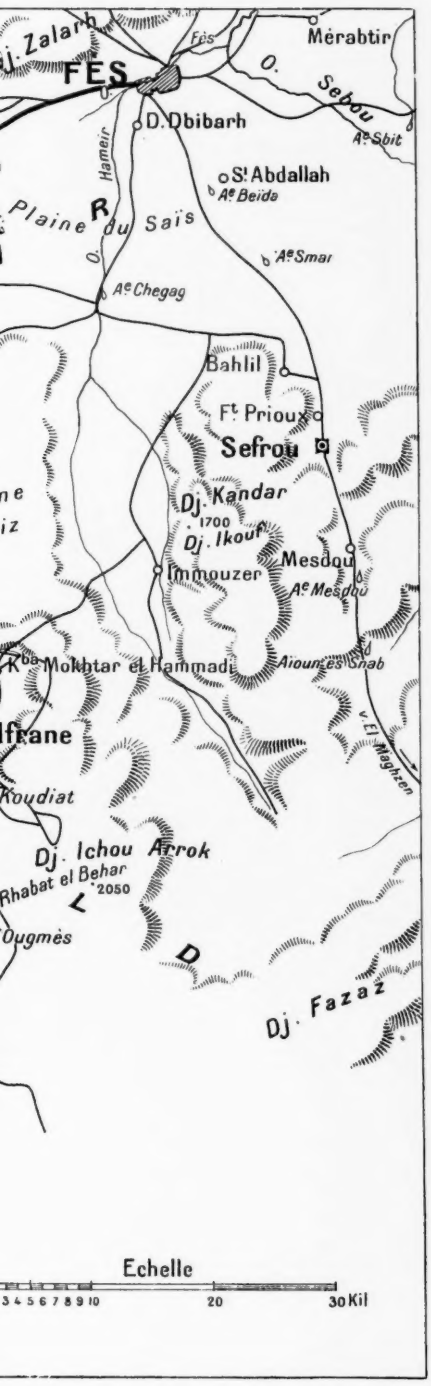
LOUIS BOTTE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


MER MÉDITERRANÉE
OCÉAN ATLANTIQUE
RIF
Taza
RIATA
FÈS
Mehedia
Rabat
Casablanca
Meknès
OULMÈS
Amras
ATLAS
Moulouya
Mazagan
Khenifra
Kba Tadla
Kba el Maghsen
MOYEN
Kelaa
Remnat
Safi
Bou Denib
Mogador
MARRAKECH
GRAND ATLAS
TAFILELT
Taroudant
Agadir
SOUS
ANTI ATLAS
O Draa


Volubilis (R. R.)
Nz. Oudaïa
Mey IDRISS
Dj Zerhoun
Dj Kefs
Ae Saboun
Si Youssef
O. Nja
Plaine
Ae Lorma
Dr oum Soltane
Camp
Ae Toto
O. Djedida
MEKNÈS
Kba Ali ou Ali
Kba Arroub
Ae Akansar
Plaine de Ziz
El Hajeb
Ae Mahrouf
Agouraï
Sidi Aissa
Forêt de
Ifrane
Poste (1440)
Djaba
El Koudiat
Azrou
Tigrigra
Plaine d'Ifoulki
Kba Youssef ben Berri
Dj Boudaa
Foum Ougmès
Moucha
Ain Leuh
Dchor Aït bou Imjan
Tirza
Dra de Titaouine
Tendra
El Hammam
O. Ouchket
O. Beht
O. Ifrane
O. Oulmès
O. Kell
O. Fekrane
O. Ziter
O. Ourslane
O. Mahboura
O. Tabaout
O. Tigrigra
O. Ain Leuh
Ras Amras
Ari Irroud
Source
Sce de l'Oued Ifrane
v. Zian et Khenifra
v. Es Sebt Tabouda et El Bordj
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10


Volubilis (R.R.)
Nz. Oudaïa
Caravail
Dj. Zalarh
FES
Mey IDRISS
1018
836
1088
Dj Zerhoun
Dj Kefs
Ae Saboun
Roum
Si Youssef
Caravail
O. Nja
Hameir
Plaine du
Ae Toto
Caravail
Ae Lorme
Caravail
Dr oum Soltane
Camp
O. Djedida
MEKNÈS
Ouislane
Mahdoum
Kba Ali ou Ali
Kba Arroub
Ae Akansar
Fekrane
Plaine de Ziz
956
El Hajeb
Ouchket
Kell
Ae Mahroun
1151
Agouraï
Poste
Kba Mokhtar
Sidi Aïssa
1318
Forêt de
Ifrane
Ito
Poste (1440)
Djaba
El Koudiat
Dj. Ichou
Rhabat el Behar
2050
1240
Tigrigra
Plaine d'Ifouzzit
Azrou
Foum Ougmès
Ras Amras
Tigrigra
Kba Youssef ben Berri
Dj. Boudaa
Oulmès
Behr
Afroug
Ste Amras
Moucha
1572
Ari Afroud
Source
Ain Leuh
1436
Sce de l'Oued Ifrane
Dchor Aït bou Imjan
Ifrane
Tirza
Dra de Titaouine
Tendra
El Hammam
Zlar et Kheniha
Es Sebt Tabouda et El Bordj
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10


Zalarh
Fès
FES
Mérabtir
O. Sebou
D. Dbibarh
Ae Sbit
O. Hameir
St Abdallah
Ae Beïda
Plaine du Saïs
Ae Smar
Ae Chegag
Bahlil
Ft Prioux
Sefrou
Dj. Kandar
1700
Dj. Ikouf
Mesdou
Immouzer
Ae Mesdou
Aioumès Snab
Mokhtar el Hammadi
Ifrane
El Meghzen
Koudiat
Dj. Ichou Arrok
Rhabat el Behar
2050
Ougmès
Dj. Fazaz
Echelle
3 4 5 6 7 8 9 10
20
30 Kil

LE ROI GEORGES ET LA REINE MARIE D'ANGLETERRE

L'avènement du roi Georges V a donné à l'Angleterre un souverain purement anglais, ce que n'a été aucun de ses ancêtres pendant presque cent cinquante ans. Depuis le jour où le Hollandais Guillaume III monta sur le trône des Stuarts, les souverains qui ont régné sur l'Angleterre, et ceux ou celles qu'ils ont choisis pour leurs « consorts », ont vécu sous l'influence de l'étranger et surtout de l'Allemagne. Les deux premiers rois de la maison de Hanovre étaient allemands au point d'être incapables de parler anglais à leurs ministres; l'influence germanique diminua sous leurs successeurs immédiats, mais la reine Victoria lui rendit toute sa force : cette vénérable souveraine fut sans doute une Anglaise très patriote; mais elle était prise dans tout un réseau de liens de famille avec l'Allemagne; elle entretenait avec ses parents des cours allemandes une correspondance très intime et très assidue; elle eut pendant bien des années pour conseiller privé un Allemand, le baron Stockmar; elle épousa un prince qui demeura toujours allemand, et fit de sa langue maternelle la langue de la cour à Windsor et à Balmoral, si bien que le feu roi Édouard VII,

si bon Anglais qu'il fût d'ailleurs, parla toute sa vie l'anglais avec un fort accent étranger.

Il en va tout autrement de Georges V : il a été élevé comme le sont les jeunes Anglais, parmi d'autres jeunes Anglais, et quoiqu'il parle bien le français et l'allemand, il parle l'anglais mieux encore. Ses habitudes, ses idées, ses occupations habituelles, ses amitiés, ses goûts, tout chez lui est vraiment anglais. Et il en est de même de la reine; c'était l'habitude que les souverains anglais allassent chercher leurs consorts à l'étranger; mais c'est en Angleterre que Georges V a trouvé une épouse; car bien que le père de la reine Marie ait porté un titre allemand, elle a été élevée dans la paix familiale d'un « home » anglais : ses études, ses distractions, ses préoccupations ont été les mêmes que celles de n'importe quelle jeune fille de la haute aristocratie anglaise. Il y a donc enfin sur le trône de Grande-Bretagne une dynastie vraiment nationale.

Mais c'est aussi une dynastie impériale : Georges V est l'Empereur-Roi, et ce titre prend avec lui la plénitude de son sens, qu'il n'avait pas chez ses prédécesseurs. Il connaît de première main, comme aucun d'eux ne les a connus, les deux grands problèmes impériaux, celui de la Marine et celui des « Dominions » d'outre-mer. La plupart des monarques ne sont soldats que grâce à la condescendance générale; maréchaux dans leurs propres armées et colonels de régiments variés dans celles de leurs voisins, il leur est loisible de porter de brillants uniformes, et on leur permet parfois de diriger les manœuvres de leurs troupes sous une surveillance rigoureuse. C'est d'une tout autre façon que Georges V est marin. Il a passé par toutes les dures épreuves imposées aux officiers de la marine britannique : aspirant à quinze ans, enseigne à dix-neuf, tout jeune homme encore il a été commandant responsable d'un torpilleur et d'un petit croiseur. Il avait servi sept ans à la mer avant que la mort de son frère aîné le fît Prince de Galles, et il avait appris tous les détails de sa profession aussi à fond qu'aucun officier de son grade. Quand il revêt l'uniforme bleu et or d'amiral, le droit qu'il a de le porter n'est donc point seulement affaire de convention.

Il connaît parfaitement l'empire britannique de par delà les mers. Tout enfant, il fit le tour du monde en compagnie de

son frère à bord du navire de guerre *La Bacchante*; plus tard vint un autre long voyage; et il a depuis rendu visite à presque toutes les parties de son empire. Il a été deux fois dans l'Inde, la première comme prince de Galles en 1905-1906, la seconde depuis son avènement pour présider au fameux Durbar de Delhi en décembre 1912. J'ai eu le bonheur de l'accompagner dans le premier de ces voyages; pendant plusieurs mois, j'ai suivi et enregistré ses pérégrinations à travers son empire d'Orient, et j'ai pu observer avec quel soin il s'est instruit de tout ce qui touche la vie et le gouvernement de cette masse énorme de 300 millions d'hommes. Peu de monarques ont étudié leurs sujets d'aussi près que lui; et la reine Marie a fait de même, surtout en ce qui concerne les femmes de l'Inde. Au milieu de toutes les splendides et quelquefois lassantes cérémonies de ce voyage en Orient, Leurs Majestés ne cessèrent point de travailler, de recueillir et de classer des renseignements. La reine se faisait suivre d'une collection de livres sur l'histoire, l'art et la sociologie de l'Inde, dont elle lut le plus grand nombre. A la fin du voyage, il n'y avait probablement personne dans la suite royale qui connût mieux que les deux augustes voyageurs les races, les peuples et les gouvernements de l'empire des Indes.

Certes, ce ne fut pas là un voyage d'agrément. Pendant ces cinq mois, le labeur de leurs Altesses Royales fut incessant. Leur tâche journalière commençait parfois dès six heures du matin, par une réception en grande pompe à quelque station du chemin de fer, après une nuit passée dans le train. Quelque long et fatigant qu'eût pu être le voyage, le Prince de Galles, prêt à l'heure dite, revêtu de l'uniforme qui convenait à la circonstance, et la Princesse en grande toilette, recevaient les maharajahs indigènes, les officiers ou les hauts fonctionnaires civils venus pour leur présenter leurs devoirs. Suivait une longue promenade en voiture à travers les rues encombrées d'une cité indienne, puis la pose d'une première pierre, l'inauguration d'un hôpital, la visite d'une école, d'une caserne, d'un musée; ensuite une revue qui obligeait le Prince à rester des heures à cheval sous le soleil dévorant de l'Inde; la Princesse, de son côté, rendait visite aux nobles dames indigènes dans leurs « zenanas » brûlantes et obscures : pour

finir, quelque visite à un grand potentat hindou, et le soir un dîner de gala, où il fallait entendre et prononcer des discours : chemin faisant, on devait recevoir des rapports sur la situation du pays, prêter son attention à toutes sortes de renseignements statistiques et historiques. Les augustes voyageurs subirent le tout sans faiblir : jamais ils ne parurent ni fatigués, ni énervés, ni lassés de tout cet engrenage de devoirs à remplir. Tout le programme fut accompli avec une parfaite exactitude et une bonne volonté inépuisable. Ce n'est que bien rarement que le prince se permit un dédommagement, en tirant quelques oiseaux, ou en abattant un tigre du haut d'un éléphant. Son habileté remplit d'étonnement les chasseurs hindous et anglo-hindous, car Georges V est un tireur de première force, et parmi ses centaines de millions de sujets, il n'en est probablement pas une douzaine dont l'habileté au tir du fusil et de la carabine surpasse la sienne.

Mais, quelque amoureux de ce sport qu'il puisse être, il n'y consacre pas beaucoup de son temps. Qu'il soit en voyage, ou en résidence à Buckingham Palace, à Sandringham ou à Balmoral, il est toujours à l'ouvrage. C'est un souverain qui prend ses devoirs très au sérieux. Bien que, par définition, un monarque anglais « règne et ne gouverne pas », il doit être au courant de tout ce que font ses ministres et être consulté par eux sur les principaux détails de l'administration et de la politique. C'est là une fonction dont le roi Georges s'acquitte plus assidûment que son père; l'aimable roi Édouard VII était plein de pénétration, de sagacité et de bonhomie, mais n'avait guère de goût pour le travail constant et prolongé. Il était déjà vieux quand il monta sur le trône, et il n'aimait guère se soustraire trop longtemps à la société où il se plaisait, pour se sacrifier aux besognes de bureau. On disait qu'il ne lisait jamais un livre; et il ne lisait jamais plus de dépêches officielles et de papiers d'État qu'il n'était nécessaire.

Le roi Georges V lit beaucoup de livres et en fait lire d'autres par ses secrétaires et par la reine Marie, qui s'intéresse à la meilleure littérature du jour, et préfère l'histoire, la biographie et les récits de voyage à la fiction et aux romans. Il suit de là que le Roi est très au courant des affaires publi-

ques et du mouvement intellectuel aussi bien que du mouvement politique. La connaissance qu'il a de ces questions ne lui vient pas exclusivement de ses conseillers officiels. Il compte parmi ses amis de distingués soldats en retraite, des proconsuls de l'Empire britannique, des hommes d'État éloignés maintenant de la lutte des partis, et même un ou deux publicistes éminents. Il n'y a pas longtemps, le directeur d'un des principaux magazines anglais fut l'hôte du roi dans l'intimité tranquille de sa maison de campagne écossaise. On ne peut dire qu'il consulte ces personnages, car le régime britannique ne reconnaît guère au souverain le droit de consulter qui que ce soit en dehors des conseillers que le Parlement et les électeurs lui ont donnés. Mais il écoute leurs opinions, s'instruit de leurs vues, s'enquiert auprès d'eux de ce que pensent des groupes influents de ses sujets, et enrichit ses connaissances politiques et sociales par ses entretiens avec eux. Il a le talent de son père pour apprécier les personnes. Il y a peu d'hommes de quelque distinction dans la vie publique, au service de la couronne, ou dans les diverses professions, dont le roi ne sache quelque chose, dont il n'ait en quelque façon mesuré la valeur, et son jugement, le plus souvent, est remarquablement sagace et juste.

De pareilles connaissances sont nécessaires à un souverain anglais, puisque les nominations aux fonctions dans les services civils, l'armée et la marine sont toutes faites en son nom ; et il ne sait jamais qui le hasard du jeu parlementaire peut mettre au nombre de ses conseillers responsables. Aurait-on pu supposer que M. John Burns, qui, il y a quelques années, était ouvrier, deviendrait Ministre d'Etat? La chose est pourtant arrivée, et M. Burns n'est pas seulement ministre ; il est aussi un de ceux dont la société plaît tout particulièrement au Roi et à la Reine. Ils accueillent toute occasion d'entendre l'avis d'un homme qui n'appartient pas au cercle de l'aristocratie et de la cour. M. Burns, bien qu'il soit maintenant l'un des leaders politiques, et soit également *persona grata* auprès de duchesses et de comtesses, n'a jamais perdu contact avec le peuple et n'a jamais oublié qu'il appartient par ses origines et par sa naissance au prolétariat. C'est du reste un homme aux manières charmantes, plein de tact, de

jugement, et qui connaît les hommes et les livres. Aussi leurs Majestés ont-elles toujours plaisir à causer avec lui, et il n'y a guère de bals à la cour ou d'autres cérémonies brillantes auxquelles l'ancien ouvrier ne soit invité.

Depuis bientôt un siècle, il est de tradition dans la maison royale d'Angleterre de s'intéresser vivement et personnellement à la situation des pauvres. C'était là un des motifs principaux de l'affection dont la Reine Victoria était entourée par ses sujets; de même pour Édouard VII. Ne voulant laisser personne s'interposer entre elle et ses ministres, la Reine refusa d'attribuer à son fils aîné, même quand il eut atteint la pleine vigueur de l'âge mûr, une part active dans les affaires politiques. Presque jusqu'à la fin de la vie de sa mère, on ne lui montra aucun papier d'État; on ne le consulta sur aucune des plus importantes décisions. Exclu des affaires publiques, il trouva quelque compensation à diriger lui-même l'activité charitable et philanthropique du pays. Il fit partie des conseils d'administration des hôpitaux et sociétés de bienfaisance, et, malgré son goût des plaisirs mondains, trouva le temps de devenir une autorité en ces matières.

Son exemple est suivi par son successeur. Il y a peu d'entreprises bienfaisantes auxquelles le Roi Georges ne prenne part. Il a visité des usines, des ateliers, des écoles, des villages modèles, des cités jardins, les grands districts industriels du nord de l'Angleterre, et les maisons des gens du peuple. Ce sont là des sujets auxquels lui et la Reine Marie ont beaucoup réfléchi, sur lesquels ils ont beaucoup de connaissances et d'idées personnelles. Un jour, alors qu'il était encore Prince de Galles, le Roi Georges fut invité à visiter des logements ouvriers qu'on était en train de construire par les soins du « London County Council ». Le Prince et la Princesse parcoururent les logements, puis les Conseillers qui les accompagnaient leur demandèrent s'ils avaient des améliorations à proposer. « Oui », répondit le Prince, « Nous avons été frappés de voir que dans ces pièces, il y a peu de placards dans lesquels les locataires puissent ranger leurs effets, et tout ce qui leur appartient. Nous croyons qu'il faudrait faire des aménagements à cette fin. » L'idée n'était pas venue à

l'esprit de ceux qui avaient fait les plans des logements; mais on vit immédiatement qu'elle était juste, et on l'adopta sans retard. Le Prince avait montré qu'il était plus au courant des besoins réels des pauvres que les architectes et les fonctionnaires municipaux.

La sympathie du roi Georges ne fait jamais défaut à ceux qui sont dans le malheur. Le jour même de son avènement, un terrible accident de mine fit des centaines de veuves et d'orphelins. Au moment où commençaient pour lui les nouveaux devoirs, où il souffrait du chagrin que lui causait la mort de son père, on eut de la peine à le dissuader de courir vers le lieu du sinistre. Il dut se contenter d'envoyer aux affligés un message qui leur montrait que, même dans les sphères les plus hautes du pays, on ne les oubliait pas.

La bonté du roi est toujours pratique. Il a la rapidité de décision qui distingue les marins. Je me souviens d'un exemple qu'il en donna lors de son premier voyage aux Indes. Il allait visiter en automobile, en compagnie d'un grand prince indigène et d'un haut fonctionnaire anglais, un célèbre monument historique situé à quelques milles de Mysore. A un tournant de la route, on aperçut un petit groupe d'indigènes qui entouraient une motocyclette renversée et un homme étendu sur le sol. Le prince de Galles fit arrêter la voiture et pria son aide-de-camp de descendre pour s'enquérir de ce qu'il y avait. On apprit que le blessé était l'un des policemen indigènes qui précédaient à motocyclette le cortège royal. La machine avait glissé, et le motocycliste en tombant s'était cassé une jambe. Les indigènes, qui craignent toujours d'intervenir lorsqu'il y a un haut personnage ou un fonctionnaire dans l'affaire, regardaient le blessé les bras croisés. Le Prince de Galles descendit aussitôt de sa voiture et ordonna de porter immédiatement le malade à l'hôpital, qui se trouvait ne pas être fort éloigné. Mais il fallait que l'homme fût porté avec soin, et l'on n'avait ni ambulance ni civière. Le Prince ordonna à son entourage de prendre dans une haie voisine de quoi faire une claie, la fit couvrir de couvertures empruntées à la voiture royale, et ne se remit en route qu'après s'être assuré qu'on avait fait tout ce qu'il était possible de faire pour le bien-être du blessé. Les indigènes furent étonnés et

réjouis; et l'on m'assura que l'on connaîtrait dans tout le district cet exemple de sollicitude et qu'on s'en souviendrait longtemps avec gratitude. « Quel bonheur pour notre pauvre frère » s'écria l'un d'entre eux en racontant l'incident, « que le Shahzada (le fils du roi) se soit donné autant de mal pour lui! »

La Cour du Roi Georges V n'a ni moins d'éclat ni moins de dignité que celle de son père. Elle est toutefois plus tranquille, plus réservée, plus correcte, plus « select », comme disent les Anglais. Le roi Édouard n'était pas à proprement parler un roi démocratique; mais il avait fréquenté toute sa vie une société gaie, sans retenue, plutôt mêlée, et même quand il fut monté sur le trône, il continua de recevoir quelques personnes qu'on aurait difficilement admises dans le cercle royal au temps de la reine Victoria, et qu'on ne recevrait point avec faveur aujourd'hui dans l'entourage de son petit-fils. Ni la richesse chez les hommes, ni la beauté chez les femmes, ne donnent aujourd'hui accès à la cour d'Angleterre, à moins que ceux qui les possèdent n'aient d'autres qualités. Le Roi et la Reine aiment à s'entourer de gens à l'esprit sérieux, d'hommes qui ne soient pas simplement des flâneurs ou des habitués de clubs, de femmes dont on ne puisse mettre en doute la moralité et la position sociale. Tous les membres de la famille royale d'Angleterre, jusques et y compris les plus jeunes des princes et des princesses, se livrent avec une activité inlassable à des occupations publiques et privées qui ne leur laissent pas de loisirs pour des passe-temps frivoles; on attend et on obtient d'eux une vie domestique irréprochable, une stricte retenue et une respectabilité scrupuleuse; à vrai dire, on fait une place aux amusements, et en particulier au sport, mais sans jamais leur permettre d'empiéter indûment sur de plus graves occupations. Et cette attitude est appréciée par les sujets du Roi, qui sont au fond des gens sérieux, et qui conservent tout leur attachement pour les sentiments et les traditions qu'évoque le mot « home ».

Il reste à dire quelques mots du Roi en tant que Roi constitutionnel. La Constitution anglaise est en ce moment à

l'épreuve. Elle est en train de subir d'importants changements, et quelques-unes de ses institutions les plus anciennes et les mieux établies sont menacées. La Chambre des Lords, qui est plus vieille que la Chambre des Communes elle-même, et qui pendant plus de six siècles a joué dans l'histoire de l'Angleterre un rôle considérable, est dépouillée d'une grande partie de son pouvoir et sera peut-être transformée avant longtemps en un simple sénat élu. De profondes modifications seront apportées, si on ne l'abolit pas complètement, au principe de la législation par droit héréditaire. Il se dessine contre l'aristocratie un mouvement, déjà puissant, qui semble devoir croître plutôt que s'atténuer, et qui finira peut-être par faire du système tout entier du gouvernement quelque chose de purement démocratique. Mais tandis qu'on critique, et même qu'on attaque furieusement les Pairs, on ne manifeste aucune tendance vers des opinions républicaines. Les radicaux avancés, les socialistes, les travaillistes font profession envers la couronne d'un loyalisme égal à celui des conservateurs, et aucun parti ne voudrait se risquer à inscrire sur ses étendards la devise : « A bas la monarchie » !

De tous côtés, on sent que la liberté anglaise ne court aucun danger à l'abri du trône, et que la présence du roi n'est d'aucune manière un obstacle à l'accomplissement des profonds changements et des vastes réformes, lorsque la grande majorité des électeurs les désirent réellement. On sent, aussi, que la Couronne est un gage de stabilité pour la nation et pour l'Empire, et d'autant plus nécessaire qu'on est dans une période d'innovations rapides. Car, selon la théorie de la Constitution anglaise, la Couronne n'est pas seulement la tête; elle est l'organe central et vital de tout le mécanisme du gouvernement et de la législation. De par la loi anglaise, tout se fait au nom du Roi. Les juges et les magistrats exercent les pouvoirs qui leur sont délégués par le Roi, source de toute justice. L'Armée et la Marine sont théoriquement sous ses ordres; tous les officiers tiennent leur grade de lui; tous les soldats et tous les marins sont à son service et à sa solde, tous les ordres sont promulgués en son nom. Le Cabinet, couramment appelé « Le Gouvernement », n'a pas d'existence légale, et ne se compose, théoriquement parlant, que

de certains hauts fonctionnaires que le Roi prend pour ses conseillers.

L'unité de l'Empire britannique réside en la Couronne. Les grandes colonies, l'Australie, le Canada, l'Afrique du Sud, sont en fait des nations indépendantes, sur lesquelles le Gouvernement et le Parlement de la Grande-Bretagne ne peuvent exercer un contrôle effectif : mais, d'accord avec les Iles Britanniques, elles reconnaissent l'autorité suprême qui est le lien entre tous les membres de cette confédération. Et en dernier ressort, en cas de différend entre les États, on pourrait faire appel à cette autorité de la Couronne dont les décisions seraient respectées, alors que celles du Cabinet et du Parlement impérial rencontreraient peut-être de la résistance.

Dans la pratique, bien que le roi d'Angleterre possède cet énorme pouvoir théorique, il n'en fait usage que sur le conseil de ses ministres. Sa position est donc très difficile et très délicate, et seuls le bon sens et l'aménité peuvent la rendre tolérable; en effet, il n'y a pas dans la constitution anglaise de loi organique définissant les rapports exacts du souverain et du Cabinet, de sorte que ces rapports sont dans une large mesure une simple question de tradition et de bonne volonté réciproque. L'équilibre serait vite détruit par un souverain qui serait irritable, orgueilleux, égoïste, ou qui manquerait de volonté, car bien que le roi d'Angleterre sache qu'il ne peut être un autocrate, il faut qu'il prenne bien garde de ne pas devenir une simple marionnette. On s'imagine parfois qu'un monarque constitutionnel n'a d'autre devoir politique que d'accepter les mesures qui lui sont présentées par son premier ministre; ce n'est certainement pas le cas en Angleterre. Le souverain doit toujours se rappeler deux choses : d'abord qu'en toute matière la décision finale appartient au peuple; ensuite, que le Cabinet n'est qu'un groupe de chefs des partis victorieux, qui peuvent être déposés d'un moment à l'autre par un vote de la Chambre des Communes ou à la suite d'élections générales; ainsi, tandis que ce conseil d'administration temporaire est toujours exposé à disparaître, les éléments permanents de la constitution, la Couronne et le peuple, demeurent; et le Roi, tout en devant en référer à ses ministres comme représentants

de la majorité momentanée des électeurs, ne doit prendre leur avis qu'en tenant compte de ce qui pourra se passer, si les électeurs viennent à lui envoyer un autre groupe de conseillers.

C'est une maxime en Angleterre que « le roi ne peut commettre de faute » (*the king can do no wrong*) : mais elle signifie seulement qu'il ne peut être rendu personnellement responsable d'aucun acte du pouvoir exécutif ; de sorte que l'un des ministres doit toujours répondre de tout ce qui se fait au nom du roi. Par conséquent, le roi doit, en règle générale, suivre les conseils de son Cabinet tant que celui-ci reste au pouvoir ; mais on ne lui demande pas, comme bien des gens se le figurent, de donner automatiquement son adhésion à toutes les propositions de son premier ministre. Au contraire, il est entendu que le ministre discute toute question importante avec son royal maître, qui se réserve le droit de représenter, s'il le désire, que la mesure proposée n'est point celle qui convient, ou d'avertir le ministre qu'il entre dans une voie dangereuse. C'est notamment ce qui a lieu en ce qui concerne les affaires étrangères, et dans les cas où il peut devenir nécessaire d'employer la marine et l'armée dont le roi est le chef nominal. Si, après discussion, le ministre refuse de se ranger à l'opinion du souverain, il appartient à celui-ci de déterminer si oui ou non il permettra au Cabinet de poursuivre sa politique à ses risques et périls. En général, il n'intervient pas dans les libres décisions de ses ministres, tant qu'ils sont soutenus par la majorité de la Chambre des Communes, et tant que cette majorité représente le pays ; mais il appartient à Sa Majesté de juger jusqu'à quel point ces conditions se trouvent remplies, et il lui incombe également de décider, après les élections générales, à quel chef de parti il doit s'adresser pour former un ministère. Ces fonctions du souverain sont en train d'acquérir encore plus d'importance qu'elles n'en ont eu dans le passé, étant donné la limitation du pouvoir de la chambre des Lords, et le fait que les Anglais ne sont plus divisés, comme par le passé, en deux grands partis politiques, et seulement en deux : il se peut qu'il y ait bientôt dans le Parlement anglais autant de groupes séparés que dans n'importe quel Parlement du continent, et peut-être

même davantage. L'Angleterre passe en effet par tout un cycle de changements rapides, à la fois constitutionnels et économiques, et les Anglais contemplent avec étonnement cette série de révolutions auxquelles ils prennent part. Le trône semble être le seul élément fixe et stable dans ce « cinéma » politique, qui fait se dérouler si rapidement devant nos yeux tant d'images diverses, et la situation serait vraiment grave, si la monarchie venait à se montrer indigne de la confiance publique. Il est heureux pour l'Angleterre que, dans la crise actuelle, pareil danger ne soit pas à redouter, et que le chef de l'État et de l'Empire se trouve être un prince à la fleur de l'âge, dont la vie privée mérite le respect universel, et dont l'énergie, la fermeté et le jugement seront, selon toute probabilité, à la hauteur du rôle considérable qu'il peut avoir à jouer dans un avenir très proche.

SIDNEY LOW

UNE ÉTUDE SUR LA PASSION

« Ce grand cri de douleur qui clôt tous les amours. »

AUG. ANGELLIER.

« La passion de l'amour, dans le sens mystique et pourtant emporté où bien des femmes l'entendent, — me disait l'abbé de T***, — est si forte dans leur jeunesse, que je l'ai toujours vue chez elles à l'état guerrier, héroïque, et souvent téméraire... »

Les paroles que je transcris furent le début d'un entretien dont je rapporterai exactement les termes, quand j'aurai fait connaître mon interlocuteur.

C'est dans une villa de Sorrente où je m'étais arrêtée au mois de mai, chez des amis, que je rencontrai ce prêtre, leur hôte également. D'aspect si noble, grave et dur, il semblait recéler entre les plis de ses lèvres aux paroles modérées, comme dans une cassette aux ferrures de bronze rouillées, des secrets indicibles.

Les soirs de Sorrente, — quand, sur les jardins des collines, à perte de vue l'oranger succombant sur l'oranger étale un pathétique aveu de faiblesse, et semble exhaler, comme un suprême accablement, son excessif parfum, — m'emplissaient d'une mélancolie songeuse et taciturne.

La beauté des paysages, la chaleureuse abondance des fleurs

et des aromes, le rond roucoulement d'un peuple de colombes abattu et comprimé par l'atmosphère aux compactes parois, l'heure gonflée d'or du crépuscule, captive dans les lacets du soleil, tant de séductions enfin reportaient l'esprit à cet Eden perdu, où l'amour et son ivresse amère furent révélés aux premiers humains.

Le désert du bonheur, éclairé par le jubilant azur, m'oppressait mortellement.

Chaque jour, à ces moments du couchant, mes hôtes et moi nous quittions la fraîche demeure de granit cramoisi, aux dallages de porcelaine, où nous avions somnolé, un livre à la main, une partie de l'après-midi, et nous allions contempler l'embrasement de la mer, en nous appuyant aux balustres d'une pergola, dont les glycines allongées et entassées faisaient une toiture plus pesante encore par les senteurs épaisses que par les ombres violettes.

Nous parlions peu devant cette illumination quotidienne qui avait la solennelle et méthodique splendeur d'une grande pompe religieuse. Enfin, le puissant soleil s'abîmait tout entier dans la mer, qui le contenait un instant, s'enflammait de lui, puis reprenait sa sereine nuance, lentement assombrie. Le soleil disparu, nous nous taisions encore, pour honorer l'âme invisible et le secret écho de l'astre magnifique, comme dans ces salles de concert où viennent de s'élancer les derniers chants d'un oratorio, dont l'évanouissement emplit encore l'assistance de respect. Et puis, rompant ce commun silence, le prêtre au pur visage, élevant peu à peu la voix, louait la nature, sa prodigue et régulière splendeur.

La chasteté d'une telle existence, vouée à la contemplation dans un décor dont la magie était plus aiguë et pressante conseillère que le serpent même dans les bosquets du paradis, donnait au cœur matière à rêver longuement.

Pour apprécier la qualité de noblesse et de sévérité qu'offrait le caractère de ce prêtre, il faut, en effet, se bien souvenir de ces soirs italiens, mêlés déjà d'Ionie : soirs exaltants par la piquante allégresse marine, et amollissants par les tièdes bouffées de la terre, — car, depuis les odorants gazons imbibés d'essences vives, jusqu'au dôme brasillant des nuits, aussi

comblé d'odeur que d'étoiles, tout suscite et enjôle la rêverie des sens.

Avec l'abbé de T***, la conversation, quelque varié qu'en fût l'objet, devenait nette, délimitée, sans halo. Il ne craignait point d'aborder, en particulier surtout, le sujet des passions. Résolu comme un médecin qui renseigne pour préserver, il y insistait au contraire, traitant de l'âme avec une connaissance fine et brutale, car ce confesseur savait bien que le poison de l'amour est dans l'âme, que c'est ainsi qu'il règne sur le monde, ennoblit jusqu'au sublime le barbare et primitif attrait, et par là même offense le Dieu jaloux.

Le silence et la couleur du soir sont plus saisissants qu'ailleurs dans ces climats du sud, animés tout le jour par la plus active lumière. Privée du tumultueux épanchement du soleil, la petite ville de Sorrente, avec sa population paysanne, s'endort tôt, d'un sommeil animal. Tout ce qui veille ensuite est comme dépaysé et frappé d'engourdissement. Mes hôtes, leurs convives et moi ne prolongions guère notre réunion d'après-dîner; elle prenait fin, d'ordinaire, sur une courte promenade dans le jardin déformé par les ténèbres, obstrué d'aromes, et peu à peu possédé par ce frémissement pudique et voluptueux auquel il semble que le monde végétal s'abandonne dès qu'il plonge plus avant dans les sécurités de la nuit, et qu'il élague la présence des hommes. Ainsi l'oiseau-lyre, sur les rivages de la Nouvelle-Guinée, ne consent-il à jeter vers sa compagne son cri céleste qu'aux approches des froides heures qui précèdent l'aube.

Je pressentais bien tous ces tendres mystères, qui attachaient à mon cœur un fardeau de poésie.

L'esprit troublé, je regagnais ma chambre dans la villa fantasque, d'allure sarrazine. Le parfum des œillets, des citronniers, des roses d'Idumée, montait avec moi l'escalier, rampait, s'insinuait, se suspendait le long des antiques faïences de ma chambre arabe, établissait autour de moi une présence tenace, gluante, — bizarre composé de miel et de benzine. J'avais hâte de refermer mes croisées sur le suave et dangereux laboratoire des nuits; alors, souvent, je voyais le prêtre s'accouder au balcon de la pièce voisine qu'il occupait, et, paisible sous cet

assaut des forces invisibles, insidieuses, il adressait aux cieux un large et reconnaissant regard.

On n'attend pas qu'une figure si secrète livre souvent le fruit de sa consciencieuse expérience. Pourtant, un jour que je m'entretenais avec l'abbé de T*** de la puissance du cœur féminin, de son intrépidité, de sa bravoure, de ce goût naturel de l'héroïque, plus rare chez les hommes, alors surtout que le but de leurs vœux semble compromis ou différé, il énonça la phrase que j'ai rapportée au début de ce récit.

Je l'interrogeai alors sur le point de savoir, si, à sa connaissance, la passion tendre l'emportait, chez les femmes, sur la résolution, l'énergie, la dissimulation. C'est au cours de mes perplexités qu'il se décida à me donner un témoignage qu'il jugeait significatif.

Bien qu'il ne nommât personne, et que je fusse complètement une étrangère dans cette région de Naples, je sentais bien qu'il situait, par goût du secret, les événements qu'il me narrait dans un autre lieu que celui où il les avait observés. Mais ceci n'a d'importance que pour signaler la forte armure morale qui recouvrait cet homme, et qu'il ne dépouillait jamais, même quand son récit répandait volontairement la lumière.

— Vous connaissez peut-être, — me dit l'abbé de T***, — cette vallée qui s'étend au pied du Vésuve, jusqu'à la petite ville de Torre-Annunziata...

Je sentis qu'il voulait, par une feinte précision, égarer mes recherches. Pour lui être agréable et acquiescer au pieux mensonge ethnographique qu'il nous imposait, je lui répondis, comme c'était exact, que j'avais visité la semaine précédente cette étrange ville aux larges chaussées, aux palais espagnols, couchée entre la lave, la verte montagne et la mer — du bleu profond des golfes.

Elle m'avait frappée en effet, cette belle ville délaissée, — blanche, sale, torride, somptueuse inutilement, et qui se décompose sous le soleil comme une litière de tubéreuses écrasées. L'odeur de goudron d'un petit port, où un beau navire solitaire tournait vers le couchant son fier hauban qui

semblait en prière, se mêlait à un parfum fade et cuisant : celui de la pâte des blonds macaronis que l'on fabrique dans ces contrées, et dont les larges nappes farineuses sèchent en plein air, comme une lessive d'or, sur des baguettes tendues pour les recevoir.

L'abbé de T*** poursuivit :

— Dans les environs de cette ville venait loger en été, et jusqu'en novembre, une famille illustre de la Lombardie, dont les ascendants, depuis un siècle déjà, avaient quitté Milan et les jardins du lac de Côme, pour s'établir soit à Rome en hiver soit, comme je vous le disais, dans leur villa de Torre-Annunziata.

J'avais connu cette famille à Rome lorsque j'y vins faire des études archéologiques. Elle habitait le vaste étage d'un palais fameux, qu'environnent la fraîcheur et le bruissement d'une des fontaines les plus gracieuses de la cité.

La famille dont je vous entretiens se composait d'un couple de vieilles gens courtois et cérémonieux, âgés d'une soixantaine d'années, d'un fils âgé de trente-cinq ans, vigoureux et beau, ami de la musique, mais passionné davantage pour la chasse au renard, et qui avait épousé une jeune femme dont il avait deux enfants. Je les rencontrais à Rome environ une ou deux fois par mois, dans les réunions auxquelles je me voyais contraint d'assister, la société romaine m'ayant fait un accueil dont je devais lui savoir gré.

Bien que je ne prêtasse guère d'attention aux conversations qui concernaient des personnes si peu mêlées à mes études, j'avais surpris plusieurs fois l'assurance verbale que la jeune femme qui nous occupe avait inspiré une passion violente à un cousin de son mari, jeune Romain particulièrement en vue, le comte L***

Ce sentiment intriguait la société oisive de Rome, — groupement frivole comme en contiennent toutes les grandes cités, où les combats et les déchirements du cœur donnent lieu, moins à un noble intérêt, qu'à d'indiscrets et vindicatifs paris.

L'époux et le jeune amoureux semblaient inséparables, unis par des liens de famille et par le commun divertissement de

la chasse. Cela seul aurait dû plaider en faveur de cette jeune femme, — quand déjà son extrême fierté morale, sa réserve, la tendresse qu'elle portait à son mari ne permettaient point de douter qu'elle fût parfaitement innocente de l'amour qu'elle inspirait sans l'approuver. Son intelligence, sa bonté, la pitié abondante qu'elle manifestait dans toutes les occasions, indiquaient assez que cette âme se donnait, au delà de l'amour d'un homme, à cette charité universelle et indéterminée que nous appelons amour. Je n'avais jamais pu savoir si elle était d'esprit religieux, au sens strict et catholique du mot, bien que je l'eusse vue plusieurs fois assister à des cérémonies du culte, où son attitude de piété surpassait même celle de ses voisines. Mais c'était, certes, une âme religieuse, si, comme je le pense, ces mots peuvent définir la propension à tout aimer qui éclatait en elle, et surprit souvent l'ami des paysages et le vieil archéologue que je suis.

Elle possédait ce don de rêverie par lequel les âmes, prolongeant à l'infini leur incompatibilité avec la terre, vont à Dieu.

Je me souviens qu'un jour, un petit groupe de Français, passant par Rome, fut convié, avec moi et quelques membres de la société romaine, à visiter une de ces villas renommées des environs, dont l'aristocratie italienne, qui les possède, se réserve jalousement le privilège. C'était un matin des premiers jours d'avril. Nous visitâmes, guidés par un hôte aussi hospitalier en l'occurrence qu'il était réservé à l'ordinaire, cette demeure pompeuse et secrète qu'il habitait avec une farouche grandeur, et comme le lion loge entre les rochers.

Le repas de midi fut servi dans le verger; les cerisiers, en fleurs à cette époque, couvraient tout l'espace de leurs prodigieuses fusées.

Occupés à nous entretenir avec les jeunes Français, qui partaient le soir même pour Athènes, de leurs projets et de leurs travaux, nous négligions nos compagnes, lorsque je fus touché de la manière dont celle qui nous intéresse goûtait une journée de printemps.

La religieuse ravie qui pendant trois cents ans écouta, dit la légende, le chant du rossignol, et quelques peintures du couvent de Saint-Marc à Florence, ont autant de pureté

éblouie. Un des futurs élèves de l'école d'Athènes se plut à divertir la jeune femme dans sa contemplation, en la documentant sur ses chers cerisiers, qu'un général romain, lui dit-il, vainqueur de Mithridate, importa solennellement à Rome, de Cérasos, la ville asiatique.

C'est le souvenir le plus précis que m'eût laissé en ce temps-là cette jeune femme rêveuse.

Quelques années se passèrent sans que j'eusse l'occasion de la rencontrer. Mes déplacements étaient fréquents, parfois lointains. De retour à Rome, où je comptais achever dans la retraite un travail absorbant, j'entendis un jour annoncer qu'elle était fort malade, et qu'elle vivait, depuis plusieurs semaines, retirée dans sa maison de campagne, bien qu'en cette saison, qui était voisine de l'été mais adoucie par des pluies, Rome gardât encore tous ses hôtes. Un matin je trouvai dans mon courrier une lettre signée de son nom, elle m'écrivait pour la première fois; ce billet était du ton le plus digne, en même temps que le plus pressant; elle me demandait, avec une force si appuyée, si suppliante, — je devrais dire plutôt si formelle et pleine de commandement, — de l'aller voir, que je décidai de faire ce long trajet, malgré mes occupations, et de tenter une visite profitable peut-être à cette infortunée, que la maladie ou quelque pire malheur semblait écraser.

Après un voyage accablant de chaleur, j'arrivai à la villa de Torre-Annunziata. C'était une de ces maisons anciennes de l'Italie, vaste, fraîche et sonore comme un vase immense en terre cuite. L'antique pièce presque vide, aux volets fermés, où j'attendis d'abord, semblait aussi comblée du murmure des âges qu'un livre l'est d'aventureux récits.

Bientôt je fus introduit dans la chambre où la malade m'attendait. Je fus immédiatement frappé de l'apparence de cette femme, que j'avais rencontrée si vivace quelques mois auparavant : elle était maigre et dévastée, et pourtant vaillante, si pleine de feu, de dignité et de douleur que je ne puis me représenter autrement la reine Andromaque. Dès le premier abord, je ne doutai point qu'elle fût victime de l'homme frivole, sans délicatesse comme sans perspicacité,

qu'elle avait épousé, et qui probablement la délaissait tout en lui imposant cette opprimante séquestration...

Après une pause qui entraînait au loin le regard de mon interlocuteur :

— Les prêtres, — continua-t-il, — se doivent de n'avoir pitié que des âmes et de ne point se laisser amollir par le spectacle de la détresse et de l'indigence physiques; aussi bien, la santé ou le désarroi de l'âme sont-ils le soutien ou la perte de la nature humaine, née pour combattre. Il m'est arrivé, Madame, — poursuivit-il, avec un lointain et plaintif sourire qui révélait l'immensité de sa pitié contenue, — il m'est arrivé plus d'une fois de me détourner du visage d'une femme qui pleurait, afin que la vue de cette âme fondue et dissoute de douleur ne m'incitât pas à l'indulgence, et à affaiblir en elle-même, par ma propre déchéance, la puissance de réaction et de salut que le cœur de nos sœurs possède au même degré qu'un soldat sur le champ de bataille endure la faim et la mort.

Mais celle-ci, que je voyais étendue, presque exsangue, sur les coussins d'un divan en turquerie, dans sa demeure fastueuse et triste, ne pleurait pas. Elle m'accueillit avec une hâte du regard que je n'ai vue qu'aux mourants lucides, qui implorent un suprême secours, ou cherchent à transmettre, d'un clin d'œil, leur dernier vœu ici-bas.

Oui, elle me vit entrer comme on voit arriver son frère d'armes, celui qui va comprendre, qui pense comme nous, qui sait, qui saura bien, qui nous aidera, qui va organiser notre salut.

A peine m'eût-elle prié de m'asseoir, se fût-elle, avec une sincère vivacité, enquise de ma fatigue, m'eût-elle interrogé sur mon voyage et sur la possibilité de m'offrir quelque nourriture, qu'elle entama le sujet que je voyais brûler derrière ses yeux. D'un long regard circulaire, elle s'assura que nulle porte ne pouvait être demi-close, que nul être ne pouvait nous observer, et puis, paisible, forte, emplie de ses raisons, reine enfin, elle m'expliqua pourquoi elle m'avait appelé. Elle insista, d'abord, sur ce fait qu'elle me parlait, — elle qui ne s'était point confessée depuis des années, — qu'elle me parlait, dans la solitude de cette pièce spacieuse et frémissante

d'échos engourdis, comme dans la paix sacrée du confessionnal. Je n'eus qu'à incliner la tête pour l'assurer qu'en effet il en était ainsi, que nous étions bien, elle et moi, ces deux solitaires dont les traces, les noms et les circonstances un instant rassemblés seraient à jamais perdus...

(Je tiens à répéter que l'abbé de T*** s'arrêtait souvent; je sentais bien alors que c'était pour mieux emmêler la trame superficielle d'un récit, que par ailleurs il exigeait exact.)

— Voici, — continua-t-il, — ce que me confia la femme auprès de laquelle je me trouvais. Depuis plusieurs mois, son mari, sur la prière de ses parents, sur l'instigation aussi de plusieurs de ses amis, son mari, dis-je, avait regardé avec hostilité d'abord, avec une inimitié croissante ensuite, et bientôt une haine irréductible l'amitié que lui portait, à elle, son cousin. Amitié passionnée de la part du jeune homme, elle le reconnaissait, elle le déplorait...

Non contents de susciter les soupçons du mari, les beaux-parents de la jeune femme s'étaient ingéniés à aggraver les dissentiments, blessés au vif dans leur vanité, et offensés dans leurs rigoureux principes.

Il n'est pas rare de voir que les familles et le proche entourage donnent soudain libre cours, dans les catastrophes du foyer, à ces raisons de fond, ces forces ignorées, instinctives et sans contrôle que les relations journalières engourdissent ou dissimulent. Dès que l'on dispute — sauf entre quelques âmes élues, — hélas, qui s'aime encore? qui se comprend? qui se ménage? qui s'estime?

L'indulgence, aboutissement noble et logique de tout raisonnement, et qui devrait servir de base à nos rapports avec nos frères, l'indulgence, spontanée ou réfléchie, est inconnue de certains cœurs. Bien plus, elle est en horreur à tels esprits qui se croient plus fermes et plus vertueux, à moins qu'ils ne soient davantage hypocrites et dédaigneux de l'équité.

— Il m'est arrivé de constater, — affirma tristement l'abbé de T*** — que la douleur d'un des membres d'une famille excitait les autres à le persécuter presque inconsciemment. Je ne sais quelle antique coutume, quel cruel instinct de chasse à courre conduit souvent les individus les plus affinés comme

les plus sommaires à poursuivre la victime harrassée et demi-rendue, et à la menacer de plus près dès qu'ils lui soupçonnent des retours d'énergie.

J'eus l'impression que la créature que j'avais devant les yeux avait dû, par de tels procédés, beaucoup souffrir.

Le prêtre s'arrêta de parler, réfléchit, comme s'il accueillait dans son silence aux ondes prolongées toutes les âmes que la Destinée harcèle.

— Il n'y avait pas chez cette femme, — reprit-il, — pourtant si violente, et qui parlait avec une libre véhémence que j'appellerais tempêtueuse si elle n'eût été ordonnée, — il n'y avait pas, pour ceux qui lui infligeaient un supplice spirituel dont je voyais les effets, le moindre sentiment de haine. La nature, ayant dû affaiblir quelque chose dans cette âme, y avait aboli le sentiment de vengeance. Elle jugeait, réprouvait, plaignait ceux qui, en la blessant tant, avaient scandalisé à la fois son esprit et son cœur, mais elle ne savait pas les haïr.

Elle me dévoila donc que son mari, prenant prétexte de l'émotion qu'elle avait ressentie à l'occasion d'un léger accident de chasse survenu à son ami, avait laissé éclater soudain une jalousie frénétique, récente, mal expliquée, d'autant moins autorisée qu'il la trahissait, et refusait d'entendre ses explications.

Les beaux-parents avaient enflammé la colère de l'époux avec cet aveuglement et cette obstination des vieilles gens dont toute une zone de l'âme est déjà entrée dans les ténèbres.

Enfin, tous trois ils l'avaient menacée de la séparer de ses enfants si elle ne se résolvait à quitter immédiatement Rome, et à se confiner dans cette campagne sans ressources, où la surveillance de son mari, plus encore de ses beaux-parents, s'opposait à ce qu'elle expédiât ou reçût aucune lettre.

Mais ce n'est point sur ces incidents engloutis, ni sur une secousse non pareille, — qui pourtant laissait à ses traits l'empreinte du martyre — que la plaideuse s'appesantit.

D'âme alerte et forte comme la vague, si elle conservait

dans le regard, comme un sceau funèbre, l'affreuse vision des événements passés, elle allait surtout vers l'avenir.

Oui, cette immobile s'élançait, si je puis dire, tant forts étaient chez elle le projet, l'action.

Ce qu'il fallait à tout prix, ce pourquoi j'étais là, elle me l'exposa et m'en fit juge avec une éloquence qui n'excluait pas la plus poignante sobriété. Elle développait l'essentiel.

Ce qu'elle voulait, ce qu'exigeait cette vie si brusquement désorientée, c'était le retour du quotidien, de l'habitude innocente et chère, devenue invincible.

Ce jeune ami de sa famille, — puisque l'épreuve était faite désormais, par l'accoutumance, que nulle surprise passionnelle ne viendrait corrompre tant d'intimité, — devait-elle accepter de ne plus le reconnaître, alors qu'il avait consenti à une fraternelle union, qui répugne si souvent à l'instinct des hommes?

D'ailleurs, elle chercherait à le marier.

Vraiment était-il juste qu'on lui supprimât ce compagnon?

Plaintivement, elle ne me cacha pas que son existence, négligée par son mari, pouvait un jour la laisser sans défense devant des aventures possibles. Le sentiment sans vertige qu'elle éprouvait cette fois-ci ne s'exercerait-il pas sur un inconnu moins digne de tant de confiance, et moins soumis?

Les garanties que lui donnait celui-ci, elle ne les retrouverait pas chez un étranger. En rompant de si rares liens, on la laissait égarée, errante, sans appui, désignée pour le péché.

Tandis qu'elle parlait, j'éprouvais, en effet, que le malheur, endossé si âprement, si totalement, tel une tunique brûlante, dégageait je ne sais quelles vapeurs de soufre.

La douleur est la pourvoyeuse éperdue de l'amour violent.

Je regardais cette femme. Comment ne pas craindre pour un être si menacé par ses propres dons? comment ne pas se souvenir, devant les épouses aux abois, de toutes ces luttes sexuelles et inégales, où la pure victime se jette tout à coup dans l'abîme prohibé, — défi suprême — pour goûter un dernier triomphe : car ce n'est pas seulement la vie, c'est aussi l'orgueil qui ne veut pas être réduit en nous.

Ce qu'elle désirait donc, c'est que je présentasse ses raisons

et que j'essayasse de les appuyer auprès de son mari, de ses beaux-parents surtout, plus dociles à la voix d'un prêtre.

Ayant ainsi combattu et dépensé sans mesure une force surhumaine, elle se taisait; elle attendait que je répondisse.

Ah! qu'elle avait été convaincante!

Un ambassadeur pour tout son peuple, implorant devant l'adversaire le message d'où dépend le salut de son pays, n'a pas un plus haletant regard.

Assailli d'impressions diverses, je ne discernais plus l'évidence, les probabilités. Un doute étrange, peu net mais angoissant, se faisait jour. Je me consultai en m'efforçant de me contraindre, et puis, avec une brusquerie involontaire à laquelle, bien qu'hésitant, je donnais l'aspect d'une indéniable certitude :

— Je comprends, — lui dis-je, à voix basse, — cet homme était votre amant...

Je m'attendis bien à une dénégation indignée, à une stupeur qui m'eût immédiatement convaincu. Je l'étais déjà...

Alors, cette femme qui avait tant nié, qui avait affirmé avec une pure et mâle franchise, qui s'était débattue et sortait des embûches comme un athlète attaché brise ses cordages, cette femme violente, logique, processive, invincible, soudain éblouie par le seul rappel de son amour, de son coupable et poétique amour, s'arrêta. Je la vis reposer lentement sur son oreiller sa tête jusqu'alors dressée impétueusement, ses bras glissèrent le long de sa robe étendue. Elle pénétrait, immobile, dans une lumineuse extase; elle rejoignait, ébahie, radieuse, ce bonheur auquel elle ne croyait plus; elle reconquérait ce passé, réintégrait cette région ineffable, à jamais compromise à présent. J'étais confondu. Nous nous tûmes. Je me levai pour me retirer. Elle me tendit la main. Des larmes abondantes, silencieuses, coulaient sur son visage sans mouvement, voilant ses yeux singulièrement illuminés.

Elle me remercia, doucement, plusieurs fois, et, puisant dans son cœur noble et juste la certitude que ma mission venait de se terminer, d'une voix résignée et chargée de son immense amour :

— Je ne vous demande plus rien, — me dit-elle.

Consterné, la plaignant, coupable, plus encore peut-être que précédemment, je l'exhortai à une vue plus exacte de ses responsabilités si graves, je l'assurai de mes prières, je me mis à sa disposition pour l'aider à reconquérir l'équilibre et la paix victorieuse.

Elle ne répondait pas.

Ainsi laissai-je cette créature démunie, qui venait de perdre toutes ses chances, et, dans une minute de passion, le résultat qu'elle pensait obtenir, me disais-je, de ses longues et puissantes ruses.

Environ six mois après cet entretien, et comme nous étions dans la semaine de Noël, je vis arriver chez moi cette personne, qui demanda à me parler le lendemain, au confessionnal. Je m'y rendis et voici ce que j'entendis.

Elle m'avoua que le sentiment qu'elle avait éprouvé pour le comte L***, et qu'elle lui avait témoigné, n'avait jamais été au delà des innocentes imprudences d'une cruelle journée où sa solitude avec lui, ses pleurs effrénés, leurs mains liées, leurs sanglots, leur chaste et douloureuse étreinte lui avaient révélé obscurément l'étendue de son affection.

Elle était donc sincère lorsque, m'ayant fait appeler en été, elle m'avait affirmé la pureté de sa conduite vis-à-vis de cet homme ; mais alors elle déclara qu'au moment où, dans cette entrevue, je lui adressais une interrogation nette et brutale concernant son amour, elle avait senti sa passion combattue devenir si forte, si totale, que la seule vision qu'elle avait eue de l'union coupable que je soupçonnais quand je lui demandais si cet homme était son amant, l'avait précipitée dans une rêverie si violente, si précise, qu'elle n'avait pu ni voulu s'en arracher, qu'elle avait conçu là le pressentiment et le souhait d'une telle faute, au point qu'elle avait accepté comme la réalité le véhément mirage qui venait de l'envahir et de la vaincre...

L'abbé de T*** se tut un instant, puis en manière de conclusion il me dit :

— J'ai bien souvent entendu juger les femmes ; j'ai entendu juger cruellement celles-là surtout qui, tranchant sur la médio-

crité à laquelle la nature s'applique, semble-t-il, et qu'elle tend à maintenir, possèdent ce don redoutable et sacré de la passion, le seul pourtant qui soit fertile.

La passion! dans son sens pur et ardent, mot divin, attaché au souvenir d'une sublime Agonie.

— Oui, — continua l'abbé de T***, — cette femme passionnée avait, dans son faible corps que soutenaient les forces sagaces de la passion, trouvé naturellement le moyen de protéger et de sauver à la fois la sainte dignité des femmes, l'homme qu'elle aimait, le caractère et le renom de son mari, — et jusqu'à cette intime conscience, si scrupuleuse et si subtile, qui lui fit confondre le désir et le consentement moral de la faute avec la faute même. Et tout cela, elle le fit sans calcul d'intérêt, sans haine, sans espérance, mais par passion.

— Je n'ai point rencontré — acheva mon interlocuteur, — non jamais, de tels sentiments chez un homme.

L'abbé de T*** n'a pas su l'émotion que me causa ce récit, ni le regard dont je suivis ce soir-là sa haute silhouette dont la sombre robe se mêlait à l'ombre noire des dattiers, sur les étroites allées de ciment rose de la voluptueuse villa. Nous prîmes congé aussi sobrement que de coutume.

On ne félicite pas les grands cœurs, ils n'écoutent point, et n'entendent que les voix invisibles.

La compassion, la pureté, ces deux noblesses de l'être, qu'elles soient louées en cet homme sans tache! C'est sans doute le but du renoncement, et sa divine conquête, d'acquérir le droit souverain de tout comprendre et de tout plaindre.

Peut-être, les prêtres et les femmes, pratiquant plus que les hommes le sacrifice, exercent-ils plus naturellement la pitié, celle-là même qui va jusqu'aux excès, — et c'est là leur domaine illimité et leur mystérieux réconfort.

Si quelques créatures, se dépouillant de toute vanité, écartant toutes tentations, ont avec labeur et sans secours, gravi le chemin désert qui mène aux purs sommets de la contemplation, qu'elles soient des juges selon Dieu, c'est-à-dire qu'elles pardonnent, et purifient par leurs pleurs l'immensité du mal humain.

Cette effusion du divin a commencé avec le monde.

Qu'il est beau, le cri antique venu de la Grèce à travers les âges, et que j'écoute sans cesse :

Voici ce que nous dit l'Histoire : dès que la fuite d'Alcibiade fut connue à Athènes, on le condamna à mort, on confisqua ses biens, et les juges prononcèrent contre lui les malédictions dans la forme consacrée; à l'approche des ténèbres, le visage tourné vers l'Occident ils secouaient leurs robes de pourpre comme pour rejeter le sacrilège du sein de la cité et loin de la protection des dieux. Alors la vierge Théano, hiérophante, joignant ses nobles mains, refusa d'acquiescer au décret :

« Je suis prêtresse, — dit-elle, — pour bénir, non pour maudire... »

COMTESSE DE NOAILLES

MARRAKECH

LA ROUTE

I

En mer. 25 mars-1er avril 1913.

Pas une couchette vide à bord. Aux guichets de la Transatlantique, à Bordeaux, on refusait du monde. Officiers, ingénieurs, gens d'affaires, petits commerçants, capitalistes qui vont « voir », ouvriers, cocottes : c'est un essaim de notre humanité d'Europe qui passe la mer pour se poser sur la côte ouest du Maroc. Il en part un semblable toutes les semaines de Bordeaux, un autre de Marseille. Mon voisin de table, qui achète et revend des terrains à Casablanca, m'affirme que la population de cette ville s'accroît de deux mille âmes par mois. Mais il y vend des terrains.

D'Ortegal à l'embouchure du Tage, trois jours de mer démontée, dont vingt-quatre heures sans avancer, dans les tumultes du vent, sous un déroulement vertigineux de vapeurs obscures, le bateau, assommé par l'avant de paquets glauques, cherchant seulement à tenir tête au temps, en face des falaises de Finistère qui sont encore là le lendemain. Et puis Lisbonne et Saint-Vincent passés, au large du détroit, à vingt lieues des dunes d'Afrique, une impression que j'ai connue déjà en Méditerranée, en arrivant près de l'Égypte, celle d'entrer, tout d'un coup, dans une autre région du globe,

— les eaux calmées, couleur de vin, couleur d'ardoise, prenant, sous un ciel de plomb, leur aspect lourd et riche des mers chaudes, se déchirant sous l'étrave du navire avec un bruit plus sourd, un bruit profond et velouté, un *frrr* prolongé, presque silencieux, qu'accompagne le splendide déploiement des volutes d'écume. Il semble qu'un baigneur sortirait teinté de cette eau savonneuse ; du violet s'y délaye, une opulente matière dont on croit voir nager les molécules suspendues quand on se penche au-dessus du bastingage, pour regarder de haut en bas, du côté où flotte de l'ombre.

Le vent était tombé, mais les grandes houles soulevées se poursuivaient encore avec des lenteurs et des lourdeurs de métal en fusion. Nous regardions l'écaille innombrable de la surface monter le long de ces houles comme la peau d'un monstrueux serpent dont les ondes, par-dessous, se gonflent et se propagent, — et puis, de l'autre côté, redescendre en des confusions d'ombres bleues et de lustres clairs. Par les creux, par les vallées de la mer erraient les mouettes qui n'avaient plus leur allure dérivante de tempête, leur air de flocons envolés. Planantes, sans un mouvement d'aile, elles glissaient bas, au ras des vagues, montant, descendant, suivant tous les niveaux liquides, lentement errantes, en grands cercles entrecroisés, comme d'élégantes patineuses.

***

Le lendemain, à l'aurore, on se réveille à l'arrêt de l'hélice. On monte sur le pont, et l'on voit la rade de Casablanca. Elle était consignée : nous l'avons vue pendant trente-six heures.

Ce n'est pas une rade ; c'est le libre Océan devant une ligne lointaine de dunes et de plages, qu'interrompt la blancheur confuse de la ville. Une mer limoneuse (les fonds ayant été remués par la tempête), des eaux jaunes, cerclées, vers le large, où commencent les profondeurs, d'un demi-anneau de bleu sombre. Les grands rouleaux passaient toujours, sans bruit, soulevant et laissant retomber doucement les bateaux de quatre et

cinq mille tonnes. A ces files ondulantes de bouchons on suivait le progrès et la succession des houles vers la côte, et puis, tous les vapeurs se tenant prudemment à distance de la terre, on les perdait de vue; mais, là-bas, au long des sables, à intervalles réguliers, de blanches lignes de flammes bondissantes signalaient leur éclatement. Elles arrivaient énormes, — de quels lointains de l'Atlantique? Au nord de la ville, parmi des épaves moindres qui semaient l'immense plage, un *sloop* et un *brick-goëlette* portés jusqu'au pied de la dune, indiquaient leur terrible puissance.

Nous causions par signaux avec la terre, et nous venions d'apprendre l'adjudication des travaux du port. Des officiers de marine, passagers à bord, en parlaient d'un air soucieux sur la passerelle. Avec cette mer, sur une côte qui fait face à l'Atlantique, il faudrait une autre digue qu'à Cherbourg; et si l'on arrivait, à coups de millions[1], à la construire, chaque hiver, il faudrait compter avec les assauts des tempêtes et réparer des brèches. La côte entière était mauvaise, mais, tout de même, Feddalah, Mazagan présentaient des commencements d'abris. Le marchand de terrains rayonnait.

Autour de nous s'espacaient les grands vapeurs, noirs, ou rouges de minium : étrange population, silencieusement réunie devant ce lointain ruban de terre blonde et déserte, rompu de blanc crayeux à l'endroit que l'on sait être une ville. Après les solitudes, tous les horizons vides que l'on a traversés pendant plusieurs jours, on s'étonne de trouver là le rassemblement de ces grands coureurs qui portent les pavillons de toutes les nations d'Europe. En les comptant je suis surpris de n'en trouver que vingt-cinq : si grands, prudemment espacés à cent mètres les uns des autres, ils semblent couvrir le champ de la mer.

De temps en temps l'un d'eux se met à bouger, levant son ancre pour s'écarter d'un voisin ou s'éloigner encore de la dangereuse côte. Mouvements imprévus, très lents, affairés, silencieux, comme ceux des homards que l'on voit tâtonner au fond d'un vivier.

Depuis cinq jours la rade est consignée. Alors de Liver-

1. L'adjudication eut lieu le 25 mars 1913. La dépense prévue est de 50 millions de francs.

pool, de Bordeaux, de Barcelone, de Marseille, d'Oran, de Dakar, l'un après l'autre est venu s'engluer sur cette lourde mer que soulèvent sans la briser les grandes ondes monotones. Au large, à l'horizon pâle de lumière, deux petites fumées annoncent de nouveaux arrivants. Qui verrait de très haut cette réunion silencieuse et les vides, au loin, de la côte et de la mer d'Afrique aurait un peu le sentiment que nous éprouvons devant certains rassemblements d'insectes qui se retrouvent, nous ne savons comment, à travers l'espace, et s'affairent à des activités collectives dont la raison nous échappe.

Mais nous savons ce que signifie le spectacle que nous avons sous les yeux. Chacun de ces bateaux, porte en soi quelque chose de la substance spirituelle de notre monde. En ce point que tous viennent assaillir, il est l'un des véhicules par où la proliférante culture de l'Europe vient s'inoculer — infection ou remède héroïque? — à un organisme de substance bien différente, à ce vieux Maroc si usé : la dernière des sociétés musulmanes dont le type était resté pur. Je l'ai entrevue, cette société, avant que l'opération commençât, quand Fez et Marrakech étaient encore ce qu'elles furent pendant tous leurs siècles, quand, au long de ces plages, il n'y avait de loin en loin, dans la solitude, qu'une petite ville serrée dans son rempart comme un guêpier dans son enveloppe — et dont les jours pareils n'étaient rythmés que par les cris des moueddens. Ce peuple qui, depuis mille ans, vivait des mêmes formules, m'était apparu comme vidé de son essence. On pouvait trouver une beauté farouche aux délabrements de sa vieille figure, un saisissant caractère aux formes, maintenant inertes, qu'il a développées au cours de sa vie. La mort était sur lui. Pour le ressusciter il n'y avait d'espoir, semblait-il, qu'en un germe venu du dehors, en quelque apport de substance nouvelle.

II

C'est bien d'une inoculation qu'il s'agit; et son premier effet — trois jours à Casablanca suffirent à nous en con-

vaincre — c'est l'abcès, avec sa fièvre, ses troubles, sa purulence.

Trois jours seulement, car, très vite, naquit le sentiment qu'il fallait fuir, et vers les régions que la contamination n'avait pas encore atteintes. Les colonies anglaises, les villes du Far-West américain ont-elles ainsi commencé? N'y avait-il pas, çà et là, même chez les chercheurs d'or de Californie, quelque élément piétiste, puritain, des ardeurs spirituelles? Ici, dans un cadre hétéroclite où la vieille misère indigène, ailleurs si touchante et si grave, a pris les aspects de l'ignoble, je ne vois que les désordres de la Bourse et de la fête. Bourse et foire aux terrains, à tout moment et partout, mais surtout de onze heures à midi et de cinq à sept, quand l'odeur de l'absinthe est sur Casablanca, — dans les cafés encombrés de consommateurs dont les tables se serrent jusqu'au milieu du pavé [1]. Alors sonnent les grands chiffres de l'agiotage : tel terrain, sur la route de Rabat, acheté 400 000 francs samedi dernier, revendu 500 000 hier soir; — un hectare et demi, du côté du champ de courses, à deux kilomètres des murs, qui valait deux sous le mètre en 1908, et dont on vient d'offrir inutilement un million.

De tels chiffres ne représentent rien que l'intensité de la spéculation. Loin de correspondre au développement de Casablanca, ils l'empêchent, car, à ces cours, on n'achète que pour revendre. Dans une ville qu'entoure de trois côtés le bled illimité, où, deux et trois fois par semaine, les bateaux viennent jeter par centaines les chercheurs d'affaires et les immigrants, on n'ose pas construire un grand hôtel. Ceux qui s'improvisent dans les vieilles rues étroites, près de la Marine, sont encombrés de pensionnaires. Hors des murs, à

1. « Au Maroc l'alcool paye à la douane 7 1/2 p. 100 alors qu'on réclame 12 1/2 à l'eau minérale.... Le prix de la bouteille d'absinthe avoisine 1 franc.... A Fez, sur 400 Français plus de 300 s'adonnent au commerce de l'alcool. De 1907 à 1912 le nombre des débits, à Casablanca, a passé de 6 à 161.... Le gouvernement du Protectorat se préoccupe de ce progrès de l'alcoolisme, mais les débitants étrangers trouvent aide et protection auprès de leurs consuls.... Il faudrait une entente internationale ». *Rapport fait au nom de la Commission des Finances et présenté au Sénat* par M. Lucien Hubert, sénateur (*Annexe au procès-verbal de la séance du 10 février 1914*), *passim*. Devant ces révélations un sénateur s'écriait : « C'est la pénétration alcoolique! »

travers les terrains qui valent trop de millions et qui restent des terrains vagues, à travers les marécages, les talus de cactus et les fils de fer, par des routes que la pluie change en fondrières, le nouvel arrivant peut errer pendant des heures avant de trouver, en quelque logis douteux, où se réfugier — et bien heureux s'il y a sa chambre pour lui tout seul! Mais la fièvre est sur la ville, et pour tous ceux qui subissent sa contagion, qu'importent ces ennuis? A la Casablanca réelle ils superposent celle de leur rêve, un rêve que tous, mutuellement, se suggèrent, et que l'intérêt de chacun achève de lui imposer : la Casablanca de demain, celle des plans de lotissement, celle dont nous parlait hier un officier de grand mérite, à coup sûr étranger aux affaires, — mais il vient de passer ici plusieurs mois. Sur le ton de l'enthousiasme visionnaire et presque intolérant, il concluait que dans huit ans, avec six cent mille habitants et des jetées sans pareilles, Casablanca aurait dépassé la ville de Marseille et battu le premier port de France.

Il faut venir ici, où tout est bousculade, pêle-mêle cosmopolite, improvisation, pour apprécier les valeurs esthétiques et morales des vieux modes stables, traditionnels de vie collective, — pour regretter les beaux accords nuancés que composent, chacun avec lui-même, chacun avec sa terre, les peuples constitués, ceux dont les siècles ont assemblé la personne, modelé la figure et le caractère. Des penseurs américains, un Henry James, un Brownell ont opposé les anciens groupes organiques, ceux qu'ils avaient aimés dans l'ancien monde, aux mouvantes collections d'individus, aux proliférations hâtives, informes et simples de leur propre pays. A ce point de vue la population de Casablanca ressemble à celle d'une Sioux-City ou d'une Oklahoma; mais les types dominants sont bien autres : méridionaux, marseillais, bordelais, juifs, espagnols, algériens, — hispano-algériens, surtout, le fond de l'immigration venant de la province d'Oran.

Dans la ruche étouffée de la vieille ville, tout au long de l'étroite grand'rue où des fiacres débraillés, d'Algérie, de Marseille, finissent leur carrière et se heurtent aux files grognantes de chameaux, à travers les volées de petits décrotteurs arabes, de bar en bar, de café en café, de la Marine à la Tour de

l'Horloge, se coudoie et se pousse la populace masculine, en vestons, en chapeaux mous. Les Tharaud, dans la *Fête arabe*, nous ont décrit cette humanité. Physionomies sans rêve, sans âme, la plupart, et qui rappellent celles que l'on voit en semaine aux courses de banlieue : des yeux trop précis, de lourds mentons bleus sur des gilets que barrent des chaînes d'or. Par contraste, des officiers, très nombreux et qui ponctuent de vermillon le flot terne de cette foule, de jeunes bourgeois français, plus fins, plus maigres, plus énergiques — beaucoup en tenue de cheval — nous figurent la civilisation vraie, je veux dire des traditions et des disciplines.

Le soir, flambe la fête. Cocottes de toutes classes, quelques-unes véritablement « à l'instar », et qui feraient honneur à Brest et à Toulon. Bars populaires et restaurants de nuit à tziganes, où président, lèvres saignantes, avec un air de stupeur animale, des dames de comptoir. « Beuglants », avec chanteuses en grande toilette, clamant aux étoiles la chanson grivoise, sous la douche de lumière électrique qui leur verdit la gorge et les épaules. Un soldat-écrivain de grand talent, raconte avoir senti les larmes lui monter aux yeux d'attendrissement quand, au retour d'une monotone et dure campagne dans le bled, il revit ces chanteuses. Voilà qui donne idée des ennuis d'une telle campagne. Nous venions de France, et ce n'était pas d'attendrissement que nous avions envie de pleurer devant la fête de Casablanca.

Dans ces tumultes et cacophonies de la civilisation qui s'installe, que devient le peuple indigène? Il perd ses mœurs, il se *démoralise* et se désagrège ; il n'est plus, sous le flot mouvant de la population nouvelle, qu'un déchet fripé qui traîne dans les rues. Portefaix, pisteurs, camelots, décrotteurs, voilà ce qu'on en voit surtout ; et la plupart ont déjà pris ces aspects à la fois veules, effrontés et souples que nous connaissons à leurs frères d'Alger ainsi qu'à ces tristes chemineaux kabyles qui colportent leur camelote à Nice et à Vichy.

Quel contraste entre ces vaincus de la civilisation et les gens des douars qui viennent encore, avec leurs ânes, leurs chameaux et leurs humbles marchandises rustiques, peupler la place du Sokko, sous le mur de la ville ! Hier soir, sortant des noirceurs d'un vague boulevard extérieur, je m'étais arrêté,

fasciné par les flammes d'acétylène et les réverbérants miroirs d'un grand « café-glacier ». Au centre de ce golfe de lumière la divette — robe fourreau de satin jaune, poitrine débordante — jetait aux rangs de buveurs le refrain d'une chanson de Montmartre. Une vague fête foraine s'espaçait alentour et, dans les intervalles des couplets, on percevait des nasillements de gramophones, de vagues relents de bastringue.

Tout d'un coup j'eus l'inquiétant sentiment que derrière moi, sur l'autre bord de la route, une vie nombreuse respirait. Je n'y avais d'abord vu que de vagues pâleurs, comme d'amas de sable ou d'argile. C'était, prostré contre la terre, un grand troupeau de paysans arabes; ils étaient venus le soir pour le marché du lendemain. Accroupis bas sur leurs talons, empaquetés dans leurs laines terreuses, ils se serraient les uns contre les autres comme une harde d'animaux sauvages que des lumières ont effrayés dans la nuit. Ils restaient là, muets, farouches, abritant leurs yeux de leurs mains comme ils font dans la plaine pour voir au loin, du côté du soleil. Ils regardaient, sous les feux de l'acétylène, l'immodeste et glapissante femme roumi, les rangs de consommateurs, les garçons portant haut les plateaux chargés de bocks et de liqueurs. C'étaient les pasteurs primitifs, les hommes de Jacob et de Laban, et, devant eux, l'apparition du Moulin-Rouge. Quel effet produisaient sur eux les rythmes de cette musique, les accents de cette voix de boulevard? Que pouvaient-ils penser de cette stupéfiante révélation de l'Europe?

Et les autres, les nouveaux venus, quelle vision prennent-ils de la vieille humanité autochtone? Le lendemain matin j'étais encore au sokko. Près d'une baraque sur laquelle étaient écrits ces mots : *Vins, bière, liqueurs, casse-croûte à toute heure*, sous un rang d'escarpolettes de foire, un cercle d'indigènes accroupis entourait un homme aux yeux de feu contenu, aux gestes d'inspiré qui semblait vaticiner. Sa véhémence avait arrêté quelques Européens, et parmi eux, à côté de nous, un maigre et vieil ouvrier mécanicien (bourgeron bleu tâché d'huile et de suie) — un Français : si sa personne et sa tenue ne l'avaient dit, nous l'aurions su par le numéro de l'*Humanité* qu'il tenait déplié sous son bras. Les mains dans les poches, il regardait depuis quelques minutes. Avait-il alors, ce lecteur du journal socia-

liste, quelque intuition des humanités différentes, des irréductibles parti pris des religions? Entrevoyait-il les brèves limites de la Puissance que nous appelons Raison, — et que des races, de longues civilisations échappent à ses prises? Il m'adressa tout d'un coup la parole, en désignant la figure admirable et pâle de passion de celui qui déclamait, et puis le cercle d'auditeurs : « Les Marocains! Y a rien à faire avec eux! Et, vous savez, tout ce qu'il leur raconte, c'est contre nous! On se dit d'abord que c'est de la chair humaine, ces gens-là. On en aurait pitié. Mais ils nous détestent; ils nous grilleraient à petit feu, s'ils pouvaient! Faudrait pas les rater non plus, nous autres, quand nous les tenons, les bicots! »

La haine s'allumait dans ses yeux, et l'Arabe semblait bien prêcher contre les Roumis.

III

Il n'y a pas deux mois qu'un service d'automobile, bien irrégulier encore, et qu'interrompent souvent les pluies de la Chaouya, relie Casablanca à Marrakech. Nous sommes des premiers à courir de cette façon à travers le pays marocain, à franchir d'une traite cette distance de soixante lieues que les cavaliers et chameliers de tous les temps ont coupée en cinq ou six étapes.

D'ailleurs nulle route : c'est le bled, la terre nue, rase, la surface infinie et simple où s'allonge seulement, d'un horizon vide à l'autre horizon vide, la traînée vague, ondulante, des pistes parallèles, la trace multiple laissée par les caravanes au cours des siècles, comme des sillages qui persisteraient dans la solitude de la mer, marquant l'invariable direction d'un trafic.

Nous passons trop vite, sans participer, comme qui chemine à cheval ou à pied, à la vie, aux mouvements du paysage. Le détail s'efface; les transitions s'abrègent; il reste une vision d'ordre géographique, l'impression d'un ensemble terrestre. De cette course d'un jour qui nous a mené, dans le sud, jusqu'à la limite des territoires occupés, et presque

jusqu'au pied du grand Atlas, je ne garderai que le souvenir de trois régions distinctes, chacune signalée par un degré de plus dans la clarté du ciel et de la terre, depuis les nuées grises et les boues d'un jour pluvieux, aux environs de Casablanca, jusqu'aux tons de rose et de blond, jusqu'aux légèretés immatérielles du désert.

D'abord l'affreuse et grasse Chaouya : une terre noire et verte, la plus riche du monde, et dont les charrues arabes ont à peine égratigné le sol; une glaise si profonde et souvent amollie par les pluies, que le seul risque du voyage en voiture est de s'y embourber jusqu'aux moyeux, et que, la roche et le caillou manquant, c'est un problème d'y construire une route. Seule pierre mêlée à cet humus, des morceaux de gypse friable traînent, écrasés, dans le paillasson jaunâtre des palmiers nains. Ni arbres, ni champs, ni prairies, ni chemin. Interminablement le même terrain vague et noir que salit du plâtras, parmi de tristes déchets végétaux. Quelque chose comme une immense plaine de Gennevilliers, mais plus affreuse, par endroits, à cause des carcasses de mulets, ânes, chameaux, qui jalonnent les pistes, — j'y ai même vu deux cadavres d'automobiles. Mais le mot « plaine » est presque trop beau, évoquant l'espace plan, les lointains de l'horizon circulaire. Ici l'horizon n'est fait que de lourdes ondulations prochaines. Voilà qui contredit le principe de l'esthétique ruskinienne : il n'est pas vrai que, laissée à elle-même, la nature donne toujours de la beauté. Mais ce paysage peut émouvoir des yeux d'agriculteur. Sous une latitude qui est déjà celle de Touggourt et des éternelles limpidités sahariennes, l'espace est embué de grisaille : des nuées informes montent au nord-ouest, voilant l'horizon de leurs franges livides, fondant sur nous en grains subits. Couverte par le ciel humide et bas que nourrit l'Atlantique, cette profonde et molle terre est prête pour les gestations.

*
* *

On gravit les hauteurs qui dominent le cours de l'Oum-er-Rebia, et l'on descend sur Mechra-ben-Abou. Baraquements

à flanc de colline, tentes, chantiers, claires figures de jeunes hommes d'Europe dans un va-et-vient de charrois, le tricolore flottant sur le tout, c'est un poste militaire, un fragment de substance française transplanté là, et qui vit, prolifère déjà dans la solitude marocaine. On s'en va passer le grand oued sur le pont de bateau que gardent nos tirailleurs, et tout de suite commence une autre contrée : une vraie plaine, cette fois-ci, d'un jaune terne, et pierreuse, de plus en plus stérile et pareille à une Crau, à mesure que l'on avance, et sans limite visible à l'orient comme du côté de l'Atlantique. A soixante-dix kilomètres au sud, sous le bleu qui s'ouvre là-bas comme une mer, une ligne de montagnes termine ce grand pays, une chaîne pas très haute, mais d'un caractère nouveau, et qui rappelle les abords du désert dans le Sud-Constantinois : découpures aiguës, où l'on devine la pure nudité de la roche, et qui circulent à l'horizon en théorie aérienne et bleue, leur base masquée comme celle d'une côte lointaine que l'on voit, du large, monter derrière la courbure de la mer.

Après la glèbe de la Chaouya, où nos roues enfonçaient des sillons de charrue, quelle ivresse, dans le petit bruit du vent qui nous file aux oreilles, de courir à travers ce pays vide, fauve, infini dans sa longueur, et qui n'est plus rien que la croûte, la surface plane et solidifiée de la planète! L'allure de la course est à la proportion du paysage. Le détail s'efface : aux premiers plans les pierres et les pierres qui passent ne sont plus qu'une rayure continue, un écheveau de fils bruns qui se dévident, tendus par notre vitesse. A vue d'œil, maintenant se lèvent les montagnes, seuls individus de ce monde, — et d'abord leurs contreforts, les longs éperons qu'elles poussent en avant, et qui s'isolent, enfermant des morceaux très lointains de l'étendue, des plans clairs et lisses, à cette distance, comme des champs liquides. On dirait vraiment un grand littoral qui surgit, révélant peu à peu ses promontoires, ses golfes, les chapelets d'îles qui le précèdent. Et cela se déploie d'un bout à l'autre de l'horizon, s'achève étrangement en se détachant de la plaine : deux fines pointes allongées dans l'espace sur un ondoiement d'air lucide. Un mirage; et tout pareil à ceux que j'ai vus, par vent d'est, sur notre côte de l'Océan. Mais, tout d'un coup, en voici d'autres qui nous

sont étranges : tout près, à deux, trois cents mètres, au plus, une petite nappe d'eau claire, délicieusement claire, où se mirent des touffes de jujubiers. On a beau être prévenu, on y est pris. Et tout de suite, le sol roux s'évanouissant sous nos yeux, des lacs chimériques s'étendent, se rejoignent au loin. Quelques-uns miroitent devant nous; ils approchent la voiture va les traverser : soudain l'eau claire se met à trembler, ruisselle à droite et à gauche, comme entraînée sur une pente. Du jaune vient y frémir, se fixe entre deux flaques : c'est le réel qui reparaît, le sol brûlé, le morne semis de pierraille...

Pendant deux heures, aussi vite que sur une route de France, malgré les soudaines saillies de roches affleurantes et tous les ravinements du terrain, nous roulons ainsi vers l'écran des Djebilet, et ces illusions nous accompagnent. Le plus singulier, c'est que le ciel est couvert et qu'il ne fait pas chaud, — beaucoup moins qu'en France, en été. Alors on ne s'explique pas ces mirages d'Afrique. Simplement ils sont une des étrangetés d'une terre où semblent commencer, de ce côté de l'Atlas, les aspects et les mystérieuses influences du Sahara. Les djinns du désert sont déjà par ici; ils courent avec nous, invisibles, nous entourant en silence de leurs rapides sorcelleries.

De loin en loin on dépasse une caravane. Devant nous elle s'en va de son pas sans hâte, le pas de sommeil, silencieux, feutré des dromadaires qui couvrent deux mètres à chaque foulée, et dévorent insensiblement les distances. Les hommes, en babouches, couleur de poussière, cheminent à côté des grandes bêtes, les mains accrochées aux deux bouts du bâton qui leur passe sur la nuque et les épaules. Ils marchent depuis l'aurore et ne s'arrêteront qu'à l'heure du Mahgreb au pied des Djebilet, la dernière étape, de tout temps, pour ceux qui, de Rabat ou de Mazagan, s'en vont à Marrakech. Ainsi voyageait le prophète dans la pierreuse Arabie : les siècles ont coulé et ce sont toujours les mêmes chameliers, les mêmes types, toute la même humanité d'Islam. Ronflante, notre machine qui file du quarante-cinq à l'heure les a passés comme s'ils ne bougeaient pas, symbole de la civilisation d'Europe faisant irruption dans ce monde qu'un enchantement immo-

bilise. A peine si notre éclair a réveillé la file des léthargiques bêtes, — la longue file qui déjà recule là-bas, rousse et lente, dans la vaste plaine, comme un ruban de ces aveugles, tâtonnantes chenilles que l'on appelle processionnaires. A peine si les hommes ont tourné la tête de notre côté. Indifférents ou dédaigneux, ils poursuivent leur route de leur pas qui ne change jamais.

*
* *

Cinq minutes de halte à Ben-Guebrir : encore un poste français, si petit, si perdu au centre des grands vides. Tandis que notre chauffeur — un petit ajusteur de Levallois — change une roue, je regarde arriver une colonne en route de Marrakech à Rabat, et qui va passer ici la nuit. Bataillon colonial, troupe poudreuse, fatiguée, suante derrière ses officiers à cheval. La désolation de la plaine, sa monotonie sans points de repère sont accablantes pour des piétons. Et comme la marche doit être dure dans la pierre des Djebilet! Mais certains détails signalent l'attention active, la volonté organisatrice et vigilante. Les beaux mulets luisants sont harnachés comme à la parade, leurs chargements arrimés comme pour illustrer la théorie. Pour qui a vu les bêtes hirsutes et saignantes d'un convoi arabe, leur misérable équipement de fortune, la tenue de celles-ci témoignent de la vertu qui fait la supériorité pratique de l'Europe, en général des peuples du Nord sur ceux du Midi : l'habitude de l'effort complet, la besogne accomplie jusqu'au bout. Cette troupe dit la même chose avec plus d'évidence : les yeux français parlent si clairs! Il y a dans ces figures une énergie précise qui frappe, quand on commence à s'habituer aux ténèbres des prunelles indigènes, aux lenteurs, aux solennités de la physionomie sarrasine; — quelque chose d'immédiat aussi, de limité à l'individuel, le contraire de tout ce qui, chez l'Arabe, appartient à l'espèce invariable et participe de ses durées. Visages actifs et actuels, ceux d'une race d'Europe dont la pensée et la volonté n'habitent que le bref et clair espace du présent, pour créer ou modifier du réel.

A huit lieues de là nous sommes au pied des Djebilet dont les bleus si vifs se sont ternis à mesure que nous approchions. Sur des terrains calcinés quelques koubbas se lèvent, des tombes de marabouts aux coupoles décolorés, décrépites : un village mortuaire. C'est Si-Bou-Othman, ou El-Hiba entreprit de barrer aux Français la route de Marrakech. Ils étaient deux ou trois mille, les hommes du Marabout, des *al-m'rabit*, almoravides, comme au XIIe siècle, mais misérables de toute la misère et dégénérescence marocaine. De pauvres hères, berbères, nègres et demi-nègres, — j'ai vu à Fez ces *harkas* qui font penser à des parades de singes en robes et culottes : une troupe multicolore et dépenaillée, armée de quelques winchesters, mais surtout des magies du thaumaturge. Les balles des roumis devaient se changer pour eux en jets d'eau parfumée (celle, j'imagine, dont les riches aspergent leurs bras, leur cou sous leurs djellabs, au moment des festins), et les boulets en pastèques délicieuses. Rang sur rang les mitrailleuses les fauchaient. Un combat comme en imagine Wells entre de simples humains et des êtres survenus d'une autre planète avec de mystérieux, irrésistibles instruments de mort.

Elle est farouche, cette chaîne des Djebilet, — de ce brun presque noir que je n'ai vu qu'aux abords du désert, en Algérie, en Arabie, et qu'assombrit encore, en ce moment, le contraste de la plaine presque rose, inondée de rayons rasants. Des montagnes nègres dont la couleur semble tenir de l'essence africaine, de la morne sauvagerie de cette terre. Nulle pelure végétale : la vie n'a pas pris sur ce sol pêtré. Cela s'appelle les Djebilet, mais il semble que cela ne devrait pas avoir de nom, tant ce paysage qui se hérisse est nu, éternel, étranger à l'homme, un simple relief du globe, analogue à ceux que l'on découvre dans la lune, un boursouflement quelconque de cette étendue où nous n'avons vu, tout à l'heure, que la croûte terrestre.

L'une derrière l'autre, à l'infini, montent les houles et les houles minérales, en pentes chauves, en terrains lapidés où l'on s'étonnerait de voir courir l'ombre d'un oiseau planeur. Le feu semble avoir passé là : le sol est couleur de cendres et de scories; des schistes noirs affleurent comme des ruines

carbonisées, et sur les ombres de suie que découpe un rayon oblique, deux hauts pitons s'illuminent d'un rouge sombre de braise. Le lugubre éclairage, les dures désolations! Et c'est l'heure presque crépusculaire où, vues de loin, ces montagnes désertiques se font toutes fluides, se revêtent des bleus et des roses les plus tendres, prennent à l'horizon des tons de fleurs merveilleuses.

*
* *

A six heures un quart le sommet du col. J'ai vu la montagne s'ouvrir, le ciel baisser très vite devant nous. Et puis un vide immense, confus, une sorte de mer brumeuse est apparue par en bas. Alors, peu loquace, absorbé depuis le matin par l'effort de conduire à travers de tels terrains, le petit mécanicien a levé le doigt et, désignant un point de l'espace, m'a jeté ces mots « Marrakech! Encore une heure! » J'ai fait arrêter la voiture.

Marrakech? J'ai beau regarder, je ne vois rien tout d'abord : rien que cette immensité vague où l'œil reconnaît vite une plaine, un nouveau pays très différent de ceux que nous avons traversés, quelque chose de bien plus brouillé, varié, mêlé de rose et de bleu, sous un ciel épais où le soir allume des laines rouges. A des distances que le regard ne saurait évaluer — les cartes indiquent trente lieues — cette étendue paraît monter vers un mur, un mur dont on ne devine que la base, et qui s'enfonce tout de suite, obscurément, dans des replis de vapeurs menaçantes. On a reconnu la grande montagne quand le manteau trouble de l'orage l'enveloppe de loin et pend jusqu'à son pied. Notre arrivée, paraît-il, est manquée. Par ciel clair (et de Mechra-ben-Abou nous avions vu régner du bleu dans le sud, il n'y a pas trois heures) l'apparition de l'Atlas, de toutes les neiges déployées, est un coup de théâtre. Mais sur cette dernière région du Maroc avant le vrai désert, sur ce pays de Marrakech dont j'ai longtemps rêvé, j'aime mieux le mystère d'un tel éclairage et les graves tentures abaissées. Il suffit de savoir que la grande chaîne est là, que par-dessus ce couvercle de nuages, les cimes de glace s'em-

pourprent dans le ciel crépusculaire, qu'un peu de vent suffirait pour les faire apparaître et que par delà, c'est le commencement d'un autre monde : la Mauritanie, l'Adrar, le Sahara, les grands vides planétaires que les cartes d'Afrique signalent par une seule teinte blanche, et qui s'en vont jusqu'au Sénégal, jusqu'au Soudan.

Une heure encore d'ici Marrakech? Cela fait environ dix lieues. Mais à présent je crois distinguer la ville. Sur un singulier tapis bleu, qui contraste avec le rose terne des zones environnantes, c'est une tache blanchâtre et trouble où l'œil finit par reconnaître un hachis de lignes, et puis une pâle silhouette dressée, qui doit être une tour (sans doute l'illustre Koutoubia) — tout cela, semble-t-il, très grand au milieu de tels espaces, et spectral, éteint, sans relief, comme une image lointaine amenée par un télescope.

Oui, cette vague contrée que rien ne semble rattacher au plan solide qui nous porte (les pentes inférieures des Djebilet se dérobant devant nous), ce vaste pays si brusquement apparu, on dirait la surface d'un autre astre démesurément rapproché, avec, au centre, cette tache singulière qui pourrait être une ville, — ville dont nul bruit, nul signe de vie ne peut arriver jusqu'à nous, simple image qui persiste là, posant son énigme.

Alentour les tapis bleus, se découpant sur les fonds rosés, ajoutent à l'impression d'étrangeté. Des ombres de nuages, pourrait-on croire, s'il y avait du soleil. Mais je sais : j'ai déjà vu de pareilles ombres, immobiles au loin dans la clarté du désert, et je reconnais l'oasis, la première que l'on rencontre dans cette région du sud marocain : une nappe de palmes tendue d'un seul niveau, et, sûrement, longue ici de bien des lieues, cent mille dattiers annonçant les grands vides, le pays de sécheresse radieuse.

C'est du fond de ces vides, des confins du Sénégal et du Niger, que montaient, comme les sauterelles, vers l'Ifrikya, les Berbères voilés de noir, les *Al-m'rabit* qui fondèrent Marrakech. Ils n'avaient pas subi, comme les Arabes venus de Lybie et d'Égypte, les influences gréco-romaines. Ils arrivaient des grands espaces mystérieux du sud, d'un monde ignoré de l'Europe, et qui n'avait jamais communiqué avec le nôtre. Ils

ne connaissaient que leurs ksour du désert. Et le grand ksar qu'ils ont posé là, au débouché de l'Atlas, cette « Maroc » dont nos pères ne savaient rien, sinon que des chrétiens y languissaient esclaves, cette Marrakech qui se révèle au loin dans les palmes, a vécu, huit siècles durant, sa vie à part, farouche, absorbée dans son rêve islamique. Aujourd'hui les temps sont accomplis : pour la première fois, il y a six mois, l'épée du Roumi l'a touchée, et par ce geste son être et ses destins vont changer. Mais nulle métamorphose n'a pu déjà se produire, et tout est, je le sais, comme si le vieil enchantement durait toujours. C'est l'instant émouvant, avant la dissolution visible, où des forces de mort se prenant à une forme originale de la vie, celle-ci, pourtant, subsiste encore, et sa beauté qui va périr nous touche davantage parce qu'elle ne parle déjà plus que du passé.

MARRAKECH

4-27 avril.

C'est bien la capitale bédouine et déjà saharienne du Maroc, — très différente de Fez, la capitale mauresque dont les rues confinées parlent surtout de civilisation citadine, de vieille et recluse bourgeoisie musulmane. D'immenses espaces qu'enveloppe un branlant rempart de toub rouge, des champs de poussière, des terrains vagues, de profonds jardins : à travers tout cela, qui tient de la ruine, du désert et de l'oasis, se dispersent les morceaux de Marrakech. Il faut des heures, au pas d'une mule, pour aller de la medina à la kasbah, à l'Aiguedal, au mellah. On plonge dans la ruche étouffée des soukhs : étroites galeries, pâle remuement de foule qui s'allonge entre les alvéoles alignées du commerce; chaude et bourdonnante pénombre, çà et là percée d'un rais poudroyant de soleil. On se perd en de profondes ruelles où règne un jour amorti : de mystérieux fantômes les hantent, sans bruit de pas, frôlant de leurs blêmes linceuls la chaux blême du mur. On débouche au soleil en quelque vaste place où clame, ondoie dans la poussière, parmi les cercles de chameaux goudronneux et les files d'ânes saignants, la cohue blanchâtre et bleue sombre d'un marché.

On retrouve la solitude et le silence entre des talus de vergers ; on cherche l'ombre des hautes clôtures délabrées ; on suit, sous des courtines intérieures qui ne défendent rien, de vagues chemins sans noms : longs espaces abandonnés dont la terre pulvérulente n'est faite que de la cendre et du débris des siècles. On passe sous le vieux décor en zigzag de quelque poterne ogivale qui se lève, on ne sait pourquoi, puisque la ville, l'enchevêtrement de couloirs, de venelles, continue sans changement de l'autre côté. On voit s'ouvrir d'immenses cours de manœuvre et de parade, tout l'étincelant hiver de l'Atlas, surgissant par derrière, sur une ligne de créneaux. Et brusquement on est bien loin de l'Islam, car on tombe sur le fourmillement de la juiverie, la foule en robes et calottes de deuil, dont les visages méditatifs (entre les papillottes des tempes), les regards souvent profonds, les attitudes sérieuses et drapées font penser aux figures de plèbe et de bourgeoisie marchande sur les vieilles fresques florentines. Enfin, le soir, une porte franchie, on se trouve hors des murs, et c'est alors, sans transition, à dix pas des confusions d'un soukh, l'espace, le silence du désert, la calme beauté de la palmeraie dans le crépuscule, — et, plus rouge des rayons du couchant, le vieux rempart ébréché qui s'allonge au loin dans la solitude, mesurant l'espace de ses bastions successifs.

Alors on comprend ce qu'est une Marrakech. D'abord et simplement un terrain clos, retranché, une kasbah comme celles que l'on rencontre un peu partout dans le bled, — où, le soir, bêtes et gens viennent se mettre à l'abri, où l'on cultive des champs et des jardins dont le produit permettrait de soutenir un siège. Dans cette enceinte de plusieurs lieues des agglomérations distinctes se sont formées que séparent des clôtures, que relient d'interminables corridors : ici la ville du Sultan, plus loin celle du peuple maure, artisans et bourgeois, ailleurs celle des juifs, — et çà et là, entre les vergers, on peut dire dans la campagne intérieure, des sortes de longs villages, des masures de boue séchée, dont le peuple porte le bleu des paysans berbères.

Partout la ruine, les délabrements de l'Islam. Nulle part, peut-être, au Maroc, ils ne m'ont semblé si profonds. Autour

de Fez mourante, la terre est restée jeune : je me rappelle le vert printanier de la montagne et de la plaine, les traînées de soucis et d'anémones, et du côté de Bab-Djdid, les frais jardins de peupliers et de figuiers où l'eau vive reflète, parmi les joncs et les iris, des ailes tremblantes de libellules. Aux abords de Marrakech, la terre même est dévastée, minée de fissures et de crevasses, bosselée partout de tumulus : stériles amas de décombres que le temps a séchés, agglomérés en une seule croûte monochrome. Il y a, certes, de beaux jardins; mais comme les oasis dans le désert. Sous leurs murs d'argile la route n'est qu'un champ vague de poussière : grise poussière, faite de brique effritée, de l'émiettement continuel des ruines, et que foulent, depuis des siècles, à travers toutes les journées pareilles, les semelles nues du même peuple musulman. Au dehors, dès la base rongée des bastions de boue rouge, à côté de l'armée solennelle des palmes qui s'étend au nord, c'est, à l'infini, dans la direction de la mer, la plaine rouge, plus lapidée, plus excavée aux abords de la ville, comme participant de sa ruine : une terre ardente, écorchée, où le feu semble avoir suivi des tremblements de terre[1].

I

LA KOUTOUBIA

Sous la conduite amicale d'Alfred Droin, le soldat-poète, qui, depuis de longues semaines déjà, écoutait les voix de cette vieille cité, ma première sortie fut du côté de la Koutoubia. C'est la tour almohade, sœur illustre de la tour Hassan, de Rabat, et de la Giralda, de Séville. Toutes trois furent construites à la fois, contemporaines de nos dernières cathédrales romanes, à l'époque où la seconde dynastie saharienne régnait sur le Mahgreb et sur l'Andalousie.

1. Le ravage extraordinaire qui donne un aspect tragique à la terre, aux environs de Marrakech, est dû surtout à d'innombrables puits creusés, abandonnés au cours des siècles. Beaucoup de ces vieux puits donnent accès à des galeries — quelques unes éventrées — qui suivent çà et là le cours d'un oued souterrain. De ces fosses, de ces déchirures du sol, on entend souvent sortir des voix humaines, celles des lessiveuses.

A Séville, devant la Giralda, trop vernissée, où sonnent des cloches chrétiennes, on s'efforce d'imaginer le temps où ces lignes de pierre et de mosaïque signifiaient une autre âme, une humanité différente. Même impression qu'à Rome, dans l'église du Panthéon, sous la coupole catholique où régnèrent des dieux païens. Seulement, en Espagne, ce monde d'autrefois dont on vient chercher la trace, on sait qu'il se survit ailleurs, dans ces villes du Maroc dont la jeunesse fut parente de celle de Séville. Au pied de la Giralda, je rêvais du minaret de Marrakech, de la tour sœur qui n'a point changé d'âme. De Séville, où l'Islam apparaît comme une chose des temps évanouis, elle m'attirait, mystérieuse, à la fois actuelle et participant de ce qui n'est plus.

Et la voici, solitaire, vieille reine ruinée du désert; à part dans ce quartier abandonné, dominant de très haut tous les autres minarets, la première à signaler aux caravanes la ville dont elle a toujours formé le trait personnel; et pourtant si ordinairement et simplement musulmane, si pareille de type au plus humble, au plus moderne de ces autres minarets : une vieille reine auguste, mais de même race que ses jeunes suivantes. Elle a huit siècles, mais l'idée qui la dressa est active encore et continue de mettre au jour des formes semblables, comme la religion nous répète toujours le même musulman.

Au balcon de sa lanterne je distingue la petite potence où, cinq fois par jour, monte le drapeau blanc qui signale l'heure de la prière. Aussitôt paraît la figure du mouedden qui commence à tourner lentement à ce belvédère, s'arrêtant à chaque face pour élancer aux quatre coins du ciel le long cri mineur et tremblé de passion qui atteste le Dieu unique. Et très vite, au loin, sur tous les minarets de la ville, la même clameur enthousiaste se propage, se multiplie. O brusque et poignant émoi! Comme soudain et presque tristement, ces voix étranges nous emportent loin de nous-même, au cœur d'un monde qui n'est pas le nôtre! Un à un les solennels glapissements se taisent; un à un les drapeaux blancs disparaissent des potences. Sur Marrakech muette et prosternée a passé la formule de l'absolu musulman, celle où se suspend tout l'ordre du monde, de la société, de la vie pour l'humanité d'Islam.

Ainsi, fidèlement, la vieille Koutoubia continue de

s'acquitter de sa fonction, qui est de relier les vivants aux morts dans l'invariable affirmation de la foi. Mais on voit bien qu'elle n'est pas une chose du présent. Autour de sa mosquée (enterrée à demi, et que l'on dirait morte dans un suaire de chaux) s'étend une des régions les plus désolées de Marrakech : je ne sais quel terrain maudit, peut-être un cimetière effondré, où ne croît ni l'ortie ni le chardon. Des creux pâles, de profondes fosses d'où montent, amalgamés en une seule terre, les décombres à demi pétrifiés du passé. Au revers d'un talus, seul vivant, un radieux dattier garde toute cette mort.

Grandeur, mélancolie de ces lieux où j'aime à voir finir le soir... Nous nous taisions, nous enveloppant, nous pénétrant de tant de paix et de solitude. Obliquement, au débouché d'une ténébreuse ogive, un imperceptible sentier traversait d'un angle à l'autre la poussière d'une grande aire abandonnée. Là survenaient parfois quelques humains, en file, muets, pareillement mystérieux, pareillement enfermés en leurs laines terreuses. Ce petit sentier — simple trace qui ne se révélait guère qu'à leur passage — c'est un des anciens, des invariables chemins de Marrakech. Il conduit dans la direction des soukhs, vers le cœur obscur et populeux de la ville. Je pensais à la ligne invisible où se suivent, sans que nous entendions, sans que nous sachions rien de leur vie, des fourmis, aux abords d'une fourmilière...

Sous un petit mur, à l'autre bord de ces terrains, on voyait toujours des mendiants pelotonnés. Mais pourquoi dire des mendiants? Personne ne passant jamais de ce côté, ils ne demandaient rien à personne. Le menton aux genoux, dans l'attitude que les Égytiens ont donnée à ces jarres d'albâtre dont la forme et la figure sont humaines, changés en choses, sous la guenille blême qui les enveloppait tout entiers, ils se distinguaient à peine de la terre; ils étaient là, dans la pâleur du soir, comme les tas plâtreux de débris qui traînent au pied des murs, — comme un peu de la misère et du déchet humain de Marrakech. Ils semblaient s'ignorer les uns les autres : ils ne donnaient pas signe de vie. Simplement ils faisaient comme nous, se trouvant bien là, immobilisés, s'emplissant de silence et d'éternité devant les étendues mortes où la pulsation du temps ne passe plus.

Au-dessus de la ruine des hommes et des choses, avec quelle forte et tranquille majesté se lève l'antique tour! Elle monte à deux cent quarante pieds, si spacieuse qu'un homme à cheval en peut gravir la rampe intérieure. Sa pierre, de grand appareil, simple juxtaposition de blocs, à la romaine, a pris un ton de vieil or. L'une de ses verticales coupe encore l'azur ardent avec la précision d'une arête de cristal. Sur chacune de ses faces, deux puissants décors — rectangles, arches mauresques, inscrits les uns dans les autres — marquent les temps de son ascension, et si exacts, enfoncés dans la pierre, ne la perçant qu'à l'ogive étroite et noire de leur centre, semblent imprimés par un sceau : le sceau arabe, le chiffre propre de la race, attestant la gloire et l'orgueil du passé.

Autour du faîte l'usure est bien visible. Une gaine de rudes briques y suspend son relief, ajourée dans son épaisseur : lacis, treillis, gaufrage dont le temps a limé la couleur, où traîne, en un seul point, le plus fugitif vestige d'un émail couleur de lapis. A travers le savant labyrinthe des lignes, la polychromie musulmane des bleus et des verts a chanté là pour la volupté mystique des yeux. Le dessin seul subsiste, à la fois riche et massif, en puissantes saillies de brique poudreuse sur la nappe verticale de pierre. Tout respire ici la grandeur, la gravité, la religion d'un art archaïque.

Pareil de type aux autres minarets de Marrakech, disions-nous de cette Koutoubia? Pareille comme un fossile géant aux médiocres vivants de la même espèce dégénérée.

Nous y revenions tous les jours. Au retour des jardins où nous aimions à passer les matinées, notre chemin traversait ces parvis de ruine. Vers midi, au milieu d'avril, le soleil plane déjà haut à Marrakech. Alors le ciel s'emplit d'une flamme qui semble en consumer l'azur : éclat plus vaste et plus blessant sur les nappes de poudre et de débris; et le silence, la solitude paraissent s'en accroître. C'est l'heure où, de ma terrasse, j'ai vu la ville muette se plomber d'un gris terne. Torpeur, accablement de ce paysage dans la désolante lumière. Mais à ce moment deux choses paraissent s'exalter d'une vie plus intense, et c'est ainsi que je les reverrai toujours, — deux images violentes et simples, imprimées par ces flammes de midi sur la rétine : la grande tour dorée, coupant de ses arêtes la pâleur

aveuglante de l'espace, déployant là-haut, où les yeux ne se lèvent qu'un instant, son glorieux décor. Au-dessous, hors du chaos de décombres pétrifiés, le jet unique et souple du dattier, et tout du long, la vibration blanche de l'éther, ébranlé par cette fusée noire. Par toutes les dentelures des palmes éployées semblait s'exhaler, brûler la sauvage essence de cette terre.

II

LA MAMOUNYA

En ces pays du soleil et de l'Islam de véhéments contrastes étonnent, excitent, à tout moment notre faculté de sentir. Durs éblouissements de la lumière, et molles profondeurs de l'ombre qui se colore, fumeuse en ses retraites; misère d'un mur aveugle de maison, et luxe secret du décor intérieur; simplicité des âmes, et leurs raffinements de courtoisie et de sensualité; longues apathies des nerfs, et leurs frénétiques sursauts; blanches, ascétiques apparences de la religion la plus impérieuse, et son indulgence à la chair...

Non loin de la Koutoubia et de ses champs de mort, nous trouvions les merveilleux jardins de la Mamounya. Après tant de soleil et de poussière, pénétrer dans cette fraîcheur d'ombre et de verdure, c'est un délice aussi brusque et profond que si l'on porte à ses lèvres, par un jour orageux d'été, l'eau glacée que l'on voit perler sur le grès d'un alcarazas.

Jardin de sultane ou de vizir? Je ne sais; quand je l'ai vu, celui-ci était encore tout inviolé, tout musulman. Mais l'autorité française s'apprêtait à y réparer, agrandir un pavillon abandonné pour installer un hôpital civil, indispensable à Marrakech, — et quelle situation plus heureuse? On devait procéder avec précaution, respecter le mieux possible le style, les proportions mauresques, s'inspirer des formes anciennes : le chef qui dirige tout au Maroc a le souci de la beauté. Mais l'âme du lieu ne survivra pas : elle ne saurait s'accommoder d'objets utilitaires. Il lui faut la paix, le secret quasi-religieux, la solitude qu'un peuple d'orangers en fleurs emplit de ses baumes; il lui faut la tranquillité des vieilles terrasses qui se

délitent (au-dessus du mur du jardin, entre des houles pâles d'oliviers et le champ brûlé d'un cimetière); il lui faut l'ombre inhabitée de ce pavillon, de ses chambres où l'on sent encore flotter le fantôme de l'amour; il lui faut le silence inviolé des portiques, sous des arabesques dont le temps a fumé, attendri la pourpre et l'or comme aux laques persanes.

Aux heures de fatigue et de désenchantement, quel refuge qu'un tel jardin! Comme il nous enveloppe de paix, de sécurité! quelque chose d'éternel y réside. Épaisseurs de l'ombre végétale, rafraîchissement des yeux, — et dans le silence des choses, cette longue, voluptueuse rumeur, le roucoulement de mille tourterelles, si faible, innombrable, continu, qu'on dirait la respiration même du jardin, sa lente respiration de sommeil et de bonheur...

Une terre rouge, en contrebas sous l'entrecroisement des allées, pour mieux recevoir, comme en des bassins, l'eau vitale de l'irrigation. De ce riche humus montent les beaux arbres précieux, mêlant leurs boules d'or, leurs étoiles de cire dont s'épanche à flots le trop mol arôme. Du milieu de l'orangeraie des palmiers surgissent d'un seul élan, éployant dans l'abîme de lumière leurs grands bouquets en extase (je revois surtout les matins si purs, quand l'haleine de l'Atlantique n'a pas encore plombé le ciel d'une vapeur d'orage).

Et puis c'est une large allée centrale où les plus beaux oliviers du monde entretiennent un perpétuel demi-jour. Leur stature est celle des grands chênes; leur pâle, élyséen feuillage — plus pâle par l'écume de la floraison — se déroule en masses légères, en molle richesse de franges retombantes, enfermant l'avenue, couvrant d'ombre et de mystère toute la perspective entre les deux rangées de leurs troncs antiques.

Ils sont la principale présence, ces grands oliviers. Présence ancienne, religieuse. Sous leurs longs rideaux, la solitude, le secret de ces lieux semblent s'approfondir. L'air y stagne. On dirait l'heure arrêtée depuis très longtemps. Un jardin de Belle-au-bois-dormant; mais un grave jardin d'Islam, où la volupté s'harmonise à la religion. Peut-être, en quelque retraite d'ombre, deux amants d'autrefois sont-ils restés suspendus dans leur félicité, tandis qu'autour d'eux, tout s'éternisait dans le même enchantement.

Nous écoutions le roucoulement rythmé des colombes perdues dans les feuillages. Murmure immense et léger, indéfini, qui nous enveloppait de tous côtés, comme la senteur exhalée des orangers, — et si continu qu'il fallait prêter l'oreille pour le percevoir. Dans l'air immobile murmure et parfum se confondaient, exprimant une même âme : amour encore, bonheur assoupis dans la lumière. C'était comme le sommeil, dans la clarté du matin, d'une jeune vie parfaite, dont on écoute près de soi la pulsation musicale et paisible, en respirant son tiède effluve. Shelley seul a décrit cette pureté, cette innocence, ces états d'épanouissement et d'extase de l'âme végétale.

*
* *

Au fond du pavillon désert on trouvait en tâtonnant un noir escalier. Nous montions sur une terrasse, et nous étions hors du jardin : on eût dit hors de la ville, la terrasse s'appuyant aux créneaux mêmes du rempart, qui, du côté de la Mamounya, change de direction, pousse une pointe vers l'ouest dans la plaine. C'est de là que, pour la première fois, m'apparut tout le paysage de Marrakech. A gauche du jardin, emplissant presque tout le demi-cercle d'horizon, une grande ville arabe, sans fenêtres, sans fumées, sans vie, le champ pâle et plat de ses toits çà et là peuplé de cyprès, de dattiers, de minarets qui suggèrent les distances, — en bas, dès le pied de la rouge et rude muraille dont on suit au loin la procession mélancolique, l'étendue vide, le désert, de la même couleur ardente que le mur, et qui fuit vers le couchant pour y tendre une ligne comme celle de la mer; — çà et là, à d'inappréciables distances sur les plans enflammés, des bandes bleuâtres qui sont d'autres oasis; et tout du long, dans le nord, la palmeraie, les aigrettes lustrées, en nappes de hauteur égale, avec des lacunes, de fauves intervalles : quelque chose, sur cette grande surface écorchée, comme des traînées de haute laine dans un tapis mangé jusqu'à la trame.

Mais, dans ce paysage, une seule chose règne, attirant les yeux, exaltant l'esprit. C'est, dans le ciel, d'un bout à l'autre de l'horizon sud, l'immense chaîne déployée, tout le sublime

fantôme de l'Atlas dont le pied se suspend dans la profondeur d'azur, comme s'il ne touchait pas la terre. De ce vide naissent des stries pâles, qui montent, se rassemblent en écran continu d'ombre légère : ombre blanche, sans un détail, sans un relief, découpée là-haut en hérissement d'aiguilles aériennes sur les fonds éblouissants de lumière. Les neiges! Les neiges au-dessus de la plaine couleur de feu, au-dessus de la foison des palmiers et des grenadiers en fleurs, les neiges dans le ciel d'Afrique, à travers les flots de poussière qui montent d'une ardente cité sarrasine : c'est encore un des contrastes, et c'est la suprême beauté de Marrakech.

Elles ne sont pas très éloignées. Une vingtaine de lieues, c'est peu pour des montagnes dont les sommets égalent ceux des grandes Alpes. Et pourtant elles ne se révèlent guère que le matin, car l'air ici n'a pas l'aridité qui, sous la même latitude, fait la constante transparence du ciel algérien. Climat étrange, ambigu, et comme spasmodique. Le souffle de l'Océan qui, dans l'ouest de la palmeraie, tourmente les dattiers (ceux-là grandissent échevelés, en des attitudes de peur et de fuite, comme les chênes de l'extrême pointe bretonne), ce mol et puissant souffle se déploie sur des espaces que le soleil brûle et qui participe des influences desséchantes du désert. De là bien des conflits, des crises. A l'aurore, tout est pur : pureté virginale du monde, aussi neuf, après le silence et la froide lustration de la nuit, que si l'astre allait pour la première fois l'illuminer. Alors, et souvent jusque vers une heure, la chaîne entière est présente, de plus en plus aérienne, étrangère à la terre, suspendue comme un domaine des dieux dans la splendeur palpitante du ciel, à mesure que le soleil culmine et que dans la plaine, au loin, des nappes d'air brûlant commencent à ondoyer, coulent en longs mirages. Et puis, sans qu'on ait vu se faire le changement, à l'heure accablée, l'éclat de l'azur s'est amolli, détendu, en même temps que le pur et léger écran (où luisaient tout à l'heure des traînées de rose) se voilait, s'enveloppait peu à peu de taies grisâtres. L'après-midi, il a fini de s'évanouir, ou bien il n'en reste plus, çà et là, que de confuses blancheurs, immobiles sous un rampement de grisaille : neige blafarde au creux blafard de la grande nuée qui se rassemble.

Vers quatre heures, presque chaque jour, la crise, l'atmosphère et tout le paysage ternis, se chargeant de je ne sais quelles influences de malaise et de trouble. Bientôt des obscurités, des confusions menaçantes, l'orage annoncé par le haillon livide ou sulfureux qui pend, s'effrange, détaché de ce fond tournoyant de noirceur. Et soudain, une haleine fauve, qui va croissant, par accès; des bouffées de siroco, soulevant et laissant retomber des voiles et des colonnes de poussière, jusqu'à remplir l'espace d'une fumée rousse où j'ai vu la silhouette de la ville grandir en s'effaçant à demi. Le désert, alors, est dans l'air. Hier, à ce moment-là on sentait une fièvre, on haletait, on participait à l'angoisse des choses. Des éclairs passaient d'une secousse, silhouettant d'une ligne de feu d'obscurs tumultes de nuages. Mais nul dénouement, le déluge désiré ne vient presque jamais. Sans doute les grandes aridités du Sahara sont trop prochaines. Les vapeurs exhalées par l'Atlantique peuvent couvrir la plaine brûlante, s'accumuler au flanc de la montagne, l'électricité y gronder : il est rare qu'elles se condensent. Au cours des heures nocturnes elles s'évanouissent d'elles-mêmes. A l'aurore suivante, si l'on monte sur sa terrasse, on retrouve les vides hyalins du ciel où du rose transparaît par en bas, et, dans le sud, tout le grand spectre de l'Atlas, sans base visible, et dont les suprêmes cimes, touchées déjà par le soleil, s'éclairent de pourpre vivante.

*
* *

Sur la terrasse de la Mamounya, on peut laisser couler les heures à la façon des Arabes, en n'étant plus rien que le reflet des choses voisines ou lointaines. Tout près, dans les épaisseurs du jardin, comme un accompagnement tremblé, continuel, en sourdine, à toutes les variations du paysage, respire l'innombrable murmure des colombes.

C'est un matin ; c'est l'heure ardente et pure. Pas une vapeur au ciel dont l'azur embrasé frémit et se décolore. Des souffles passent, arides, chargés de je ne sais quelle énergie vivante, — frémissant esprit que l'on aspire à longs traits avec un tressaillement. Tout s'en émeut. Les profonds oliviers s'entr'ou-

vrent comme pour mieux recevoir cette influence de vie, se gonflent en bruissant, de pâles et passionnés remous.

Dans l'espace en feu tournoient des faucons, principale population du ciel en pays d'Islam où la charogne abonde. Leurs ombres passent d'un trait sur la terrasse, et puis, lentement s'éloignent à travers l'immensité rouge.

En bas, dans le bassin trouble du patio, je regarde nager ou dormir les tortues. Par ces parfaits matins on les voit très bien flotter parmi les mousses, leurs jambes pendantes, un peu humaines, leurs têtes sèches et plissées de vieilles femmes affleurant tout juste, un peu tournées de côté. Elles ne bougent absolument pas; c'est leur délice de se laisser cuire ainsi, le matin, par le soleil. Écoutent-elles, en fermant les yeux, les colombes qui roucoulent, les yeux fermés? Comme leur immobilité s'harmonise à cette musicale et dormante rumeur! Elles participent à la bienheureuse paix de tout le jardin...

Au loin, tout au long du jour, se poursuivent les silencieux changements de la montagne et de la plaine. Cela vit, cela devient comme le sensible visage de l'Océan, mais sans l'infini des lentes et tendres nuances qui dans nos mers spiritualisées du nord ne sont presque plus que du sentiment.

C'est un après-midi. Le ciel s'éteint; la chaleur pèse. Et voici, que là-bas, des lacs, des rivières se mettent à luire au pied de la grande chaîne, — eaux illusoires que l'on croit voir courir, déferler en claires vagues. Ou bien l'Atlas n'est plus; dans les lointains obscurs du sud-est, deux sortes d'îlots se lèvent, simples éperons de la montagne, sans doute, et qui seuls subsistent quand elle a disparu, mais d'apparence bien mystérieuse. L'une est d'un rose trouble que l'on dirait translucide — le rose de la fumée qui contient du feu — et régulièrement creusé d'ombres verticales, comme les intervalles des côtes dans je ne sais quel squelette fantôme. L'autre, qui ne tient pas moins de l'apparition, a la grise lividité de la cendre. Et je ne puis dire pourquoi ces deux silhouettes semblent si étranges, presque inquiétantes. C'est, peut-être, qu'il ne s'agit pas d'un fugace éclairage, d'un jeu fortuit d'ombres et de rayons. Plusieurs fois, pendant d'orageux, ternes après-midi j'ai vu revenir et persister ces deux formes lointaines et solitaires,

toujours du même rose fumeux et du même gris de mort. Dans ces aspects insolites de la nature quelque chose toujours nous émeut. L'ordre accoutumé est rompu : on dirait qu'une présence intervient et cherche à se faire comprendre, qu'un signe nous est donné que nous ne savons pas déchiffrer. Mirages, énigmatiques apparences, vie confuse de l'immense pays sous les violets d'un ciel qui palpite en silence d'éclairs. Cette étendue sans limite que l'orage couvre si souvent, où l'Atlas est un fantôme qui tantôt se lève et tantôt s'efface, comme on comprend que le pauvre Berbère en ait peur, qu'il l'imagine enchantée, fourmillante de djinns contre lesquels il faut se munir des sortilèges, des amulettes du marabout!

C'est un soir, après une ardente journée sans nuages. Détente, apaisement pour les êtres et les choses. Aux longs rayons obliques les fûts des palmiers rougissent; toute la campagne, du côté des jardins, se colore et respire. Le soleil finit de décliner; son disque nu touche la limite de la terre, s'échancre, disparaît en laissant derrière lui, dans la limpidité de l'horizon, comme un fugitif pétale de rose. Aussitôt le lointain et glapissant concert des moueddens commence à se propager sur les minarets de la ville. Chaque voix s'élance, se déploie, volontaire, tendue, frémissante sur la pâle nappe des terrasses. On pense à des envols de grands oiseaux, des rapaces, qui surgiraient un à un, et se mettraient à planer, couvrant la ville du frisson de leurs grandes ailes. Silence. Encore une fois la vieille clameur passionnée de l'Islam a passé sur Marrakech qui retombe à son sommeil. On n'entend plus que les cris anxieux des martinets qui tournoient, ivres du soir, sous les rouges créneaux.

Et, peu à peu, le second rayon, comme en Égypte, la lumière rose qui tout à l'heure baignait la terre, remontant, en effluve épais au plus profond du ciel. Au nord, où sont les belles palmeraies, tout se laque en des aspects qui, vraiment, ne me rappellent rien que les crépuscules de Louqsor. Des fumées horizontales s'étirent lentement par là, et rien n'appartient davantage à l'Orient légendaire, rien ne parle mieux de la paix biblique des soirs que ces longs fils bleus qui restent là, ondulants entre les merveilleuses gerbes de dattiers. Ailleurs,

sur le plan continu que font leurs milliers d'aigrettes, passent, vite et bas, comme de blanches volées de neige : les ibis qui s'en vont, par tribus, se rassembler à la fin du jour dans un lieu que je connais bien, derrière le ravin mortuaire de Bab-Khtemis.

A moins d'une lieue au nord-ouest, ce mont abrupt qui s'isole, découpant de ses lignes arides l'or et le mauve de l'espace, c'est le Gheliz, que les Français sont en train d'armer, et qui surveille Marrakech. Jaune et tacheté de brun par les saillies du roc, avec ses fauves gibbosités, on dirait un dromadaire qui pose son cou à terre, allongeant sa tête calleuse.

Les Djebilet ferment ce côté du pays, leurs fines découpures, au-dessus des haies de palmiers les plus lointaines, affleurant tout juste, à l'horizon : tout à l'heure triangles, pointes de rubis, peu à peu mués en fluides saphirs à mesure que l'eau bleue de l'ombre s'amassait dans les creux et montait.

*
* *

Ce n'est pas seulement la changeante beauté des choses qui nous ramène souvent à la terrasse de la Mamounya. Le matin comme le soir, tant que les portes de Marrakech sont ouvertes, il y a les petits mouvements de la vie, au large de la grande plaine que l'on avait crue d'abord inhabitée.

Vie imperceptible, — si étrangère, si lointaine, comme celle qui finit par se révéler quand on se baisse sur un champ pour regarder de tout près la terre; constante animation qu'une grande cité arabe entretient autour d'elle, le long des vieilles pistes, à travers le pays sauvage qui commence au pied de son rempart. C'est un bétail qui débouche de Bab-er-Rob, et s'égrène en taches lentes hors de l'ogive noire de la porte. C'est au loin, dans l'ouest, quelque longue file, une somnolente procession de chameaux. Roux comme le désert, confondus à ses bosselures, ils ne se laissent pas distinguer tout d'abord. Et puis, on devine que, là-bas, quelque chose est en train de se déplacer, et l'on finit par reconnaître l'ondulation rythmique, le long prélassement endormi des fabuleuses bêtes. D'un mouvement à peine perceptible la petite ligne

vivante chemine, mais c'est le progrès régulier, continu, qui traverse de grands espaces terrestres, les cercles vides et successifs d'horizon.

Beaucoup de baudets, par escadrons, les petits baudets porte-paniers, les éternels souffre-douleur de l'Islam. Le dos pelé, la croupe saignante de la plaie qu'entretient l'aiguillon de l'ânier, sans doute ceux-ci vont s'aligner demain matin dans le grand soukh de Bab-Khemis. D'où peuvent-ils venir? Peut-être de Safi, de Mogador, par-delà la ligne rose où l'on voit, quand le soir est pur, s'occulter le soleil. Que de mouvements de pattes il leur a fallu, à ces trotte-menu, pour traverser les étendues monotones!

Plus près, sur les champs arides, de jeunes moutons quêtent on ne sait quels chardons, et semblent brouter des pierres...

Mais parfois, comme des vols de papillons bleus, des spahis, des officiers d'Afrique, burnous au vent, galopent dans un sens ou dans l'autre, entre Bab-er-Rob et le camp français, — celui du Gheliz, la colline où deux forts tiennent déjà Marrakech sous leurs canons. Jolie note claire, tonique comme une sonnerie de nos clairons, que le bleu dansant de ces vifs essaims dans le morne et trop vaste paysage. Combien différents les Maures empaquetés de blanc, les talons troussés haut, que l'on voit défiler, rigides, à la queu-leu-leu, au trottinement de leurs sages mules!

Bêtes et gens, tout commence ou finit par s'en aller passer près de nous sur un pont en dos d'âne — si primitif, si arabe! — aux abords de Bab-er-Rob, et sur la piste qui s'allonge à travers des terrains morts. Fauve rocaille, bosselures, trous béants d'un sol que le feu semble avoir ravagé : quels vides et quelle désolation! Toujours ces aspects d'usure, de décrépitude et de misère qui, en pays musulman, s'agrandissent jusqu'au pathétique, et dont tout, jusqu'à la terre elle-même, participe. Entre cette terre et la guenille superbe d'un mendiant, entre cette terre et la courtine branlante d'une Marrakech ou d'une Fez, entre cette terre et le peuple prostré, muet, funèbre au pied de ces bastions, nous sentons je ne sais quelle relation profonde et secrète, l'une des harmonies qui font l'émouvante beauté de ce monde.

Au premier plan, sous nos pieds, un quadrilatère vide, qu'un mur bas enveloppe de trois côtés, vient s'achever au grand parapet (le rempart même de Marrakech) qui porte notre terrasse. Ce champ fermé, simple morceau de l'immensité désertique, il faut quelque temps pour y reconnaître un cimetière. Le dedans n'en est pas plus funèbre que le dehors : même stérilité, mêmes traînées de cailloux sur la terre brûlée. Et puis on remarque des sortes de tertres que forme, çà et là plus épaisse, la pierraille. Rien de plus vague, de plus anonyme. On dirait qu'en ces pays, où l'homme est si pareil à l'homme, l'individu ne connaît pas notre besoin de persister, d'affirmer jusque dans la tombe son être à part et son nom. Il n'était rien qu'un musulman dans la fraternité des musulmans : il n'est plus rien qu'un mort dans la fraternité des morts. Toutes les poussières se mêlent en une seule terre; les pierres des tombes continuent les pierres environnantes, et le cimetière, depuis mille ans, se confond au paysage, — au splendide et désolé paysage, dont il semble seulement préciser et comme énoncer le sens. Même simplicité de la mort et de la vie. Mieux qu'ailleurs l'une et l'autre se laissent envelopper, porter par la tranquille nature. C'est elle, la mystérieuse, l'éternelle, dont nous aimons à retrouver la présence et l'action en tous les aspects de ces peuples d'Islam. Leurs gestes, où la part de l'individu est si faible, tous leurs gestes en procèdent, si spontanés, si décidés et marqués de style et de caractère, — les mêmes, de génération en génération, comme ceux d'une espèce animale. Et ce que nous ont dit les vivants de ces pays, le cimetière le répète : acceptation de la loi, large et confiant abandon de soi-même à la Toute Puissance. De là le grand charme de ces lieux : un charme d'apaisement... Ils sont rarement fermés comme nos nécropoles : les troupeaux, les voyageurs y passent. Jardins au milieu des jardins et que visitent les femmes, ou bien champs de pierres parmi des champs de pierres, ils participent de la douceur fleurie ou de la grandeur stérile de la contrée. Nul monument, nulle image des morts; nul signe de l'attention vigilante des vivants. Quelques dalles creusées d'une petite coupe où viennent boire les oiseaux du ciel, quelques cippes debout qu'on laisse se rouiller, quelques tas de cailloux qu'on laisse se défaire, la main du Temps sur toutes choses, leur

vieillesse, leur silencieuse ruine, le total effacement de la personne et de la volonté humaine, voilà ce qu'on aime en ces champs islamiques de la mort... L'Européen trouve là, plus profond, l'oubli de l'effort et de l'action, l'oubli de soi-même et de ses pareils, tout ce charme de solitude et de paix qui l'attire en ces vieux pays et qui, parfois, l'y retient. A Damas, à Fez, à Tunis, comme à Smyrne et à Stamboul, je cherchais la lumière et le silence des grands cimetières : mieux que dans la campagne je m'y sentais au cœur de la nature, et mieux qu'au plus populeux de la ville dans l'intimité de l'âme musulmane.

ANDRÉ CHEVRILLON

UN PETIT MONDE

I

Il m'est arrivé déjà, mon ami, de vous parler du drame qui éclata, il y a quelques années, dans le coin de province retiré et paisible où j'avais passé mon enfance, et qui y mit tout à coup des fureurs et du sang; on vit alors, dans un conflit tragique, se heurter paysans, bourgeois et nobles. Depuis longtemps je me suis proposé d'éclaircir ces événements qui m'avaient impressionné non seulement par leur violence pathétique, mais surtout parce que j'y croyais reconnaître, comme reflétés et réunis dans un miroir étroit, bien des aspects de la vie d'aujourd'hui. Il est vrai que chaque fois que je retourne dans le village de la Nièvre où ces circonstances se sont déroulées, je m'étonne de voir qu'il n'en est point resté de traces, même dans la mémoire des hommes. On dirait que tout s'est effacé sur l'heure. Les gens du pays daignent à peine se souvenir, et si on les interroge, d'ordinaire ils écartent la question avec un geste vague, comme s'il s'agissait de faits déjà légendaires et perdus dans le passé. Pour moi, tout au contraire, plus je reviens en ces lieux, plus ce passé me semble proche et vivant; devant l'amphithéâtre vaste et gracieux qui s'étage autour de la petite ville de Pougues avec ses collines rondes, ses jardins, ses bois, ses villages riants, avec les deux promontoires que la montagne jette jusqu'à la Loire lumineuse, chaque fois ma pensée se reporte vers les personnages

principaux de ce drame, en ce décor de leurs infortunes ; leurs images errent sur les chemins, plus réelles pour moi que les gens qu'on y croise ; sans cesse leurs figures se représentent à mes yeux : Isabelle, dont je vous ai dit un jour la jeunesse et les malheurs ; Béatrice, orgueilleuse et violente, qui la haïssait ; le comte d'Omeuse, dont je vous entretiendrai aujourd'hui davantage : figure haute et singulière, si dénué de scrupules, si libre, si hardi, si avide, si blasé, héros et victime de ces événements...

Je ne me propose pas en ce moment de vous conter le désastre où sombra sa fortune et où il perdit la vie ; peut-être essaierai-je un jour d'en faire l'histoire, et m'appliquerai-je à débrouiller les fils compliqués de l'intrigue et du malheur. Aujourd'hui je veux seulement réunir quelques souvenirs datant d'une époque un peu plus ancienne, rappeler des scènes que pour la plupart le hasard a fait se dérouler devant moi, qui précédèrent de plus de deux années la crise dernière, mais où, sans doute, des yeux avertis en auraient aperçu déjà l'annonce et le signe.

Toutefois, avant d'aborder ce récit, qu'il me soit permis d'évoquer la mémoire d'Isabelle : elle paraîtra rarement dans ces pages, et pourtant c'est elle qui, même absente et lointaine, c'est sa lourde destinée, c'est le péril de son âme douloureuse qui donne à ces événements leur sens et leur prix. Dès que je songe à ces jours troublés, je la revois d'abord. Elle avait été mon amie ; elle était toute mêlée aux clartés de ma première enfance ; dans ces bois, ces prés, plus tard témoins de ses pleurs, nos sentiments et nos rêves s'étaient éveillés en même temps, pareils et confondus : aussi son image m'est toujours apparue depuis avec cette aurore derrière elle... Je l'ai trop connue pour jamais pouvoir la condamner ou la maudire. Elle était vibrante, sensible, âme riche, insatisfaite, ouverte à tous les désirs ; elle a fléchi comme une tige qui porte une fleur trop superbe et trop lourde. Pour moi elle est restée non seulement belle de l'éclat dont la nature l'avait parée, mais encore belle de son infortune, de son désespoir, et même, par un mirage secret de mon savoir sur elle, belle de ses fautes...

Son père régissait une partie des bois du comte d'Omeuse, qui venait d'acquérir de grands biens autour de Pougues, et

d'élargir immensément le petit domaine hérité de ses ancêtres. Il avait été longtemps garde-chasse du comte ; il s'était marié tard ; il vivait avec sa femme et sa fille dans une maisonnette située dans la forêt qui commence au delà de Pougues, derrière la colline de Soulangy. Ma mère et moi habitions à peu de distance de là, dans le petit village de Maille, entre Pougues et la forêt. J'avais à peu près le même âge qu'Isabelle, je la voyais souvent. Il y avait alors sur toute sa personne une marque rare et exceptionnelle, un charme presque douloureux ; c'était une ardeur de vie singulière unie à je ne sais quoi de grave et de pensif ; elle aimait jusqu'au ravissement les matinées pleines d'abeilles et de rosée, les couchers de soleil rouges au-dessus de la Loire inerte ; elle envoyait avec passion des baisers aux nuages, elle se penchait sur les ruisseaux avec l'air d'écouter des choses inconnues.

Nous nous promenions ensemble dans les bois, nous découvrions le monde autour de nous, et la tendresse que je lui portais emplissait l'univers jusqu'aux étoiles. C'était le temps où le comte d'Omeuse, subitement enrichi, faisait abattre le vieux manoir branlant de ses pères, et bâtissait sur la colline de Maille un château vaste et somptueux. Cette demeure surpassait en magnificence toutes les constructions du voisinage ; on creusait un bassin, on dessinait un parc qu'on entourait de murs ; de nombreuses équipes d'ouvriers travaillaient en chantant. Je ne sais si c'était une illusion de notre enfance éblouie, ou si nous ne faisions que ressentir ce que bien d'autres éprouvaient : en voyant surgir de terre ce château superbe, il semblait à Isabelle et à moi qu'un souffle nouveau d'allégresse et de vie passait sur toute la région ; c'était comme un heureux présage, c'était une promesse merveilleuse, que la suite n'a point tenue. Combien de fois Isabelle et moi, par les matins d'été, nous nous sommes attardés à suivre des yeux, à la côte de Maille, les lourds attelages chargés de pierres que les rouliers brutaux excitaient du fouet et de la voix, tandis que déjà, au-dessus de la ligne sombre des sapins, le château du comte dressait deux tourelles blanches, comme le signe triomphant de sa fortune immense et nouvelle...

Même en ces lointains de son enfance, Isabelle éprouvait déjà les premières atteintes du dissentiment qui devait par la

suite s'aggraver sans cesse entre elle et ses parents. Eux étaient de manières et d'idées simples et communes, juste au niveau de leur condition; la distinction innée d'Isabelle, sa sensibilité extrême, les aspirations élevées qui se faisaient jour en elle, les surprenaient et les choquaient. Son père, croyant bien faire sans doute, ne cessait de réprimander chez elle tout ce qu'il ne comprenait pas. Et sans doute il était vrai que les inclinations de son âme ne convenaient ni à sa fortune ni à la destinée qui s'offrait à elle; là fut son malheur toujours : mais ses parents semblaient prendre à tâche de le lui faire tout de suite connaître, au lieu d'adoucir ses premiers pas.

Entre mille souvenirs de ce temps, je revois le soir du jour où elle fit sa première communion. Nous fûmes invités, ma mère et moi, à dîner chez elle avec quelques personnes. Le matin, je l'avais vue après la cérémonie sortir de l'église, sous le porche, parmi la foule qui s'écoulait; elle s'avançait radieuse, la figure parée d'une lumière céleste, tandis que derrière elle, dans le fond obscur, brillaient les flammes ovales des cierges, cerclées de bleu. Or ce soir là, à la fin du repas, lorsque quelques convives déjà s'étaient levés et avaient passé dans la pièce voisine, elle se mit à pleurer; penchée au-dessus de la table, le visage dans les mains, elle laissa couler des larmes abondantes, inépuisables; ses sanglots l'étouffaient. Sa détresse paraissait si immense qu'aucune des personnes présentes ne tenta seulement de la consoler, et elle-même ne cherchait ni à s'enfuir, ni à se cacher. Je pressentis qu'elle pleurait maintenant sur la fin de cette journée éblouissante, sur cette robe d'un jour qu'elle ne remettrait pas, sur cette présence divine qui l'avait élevée un moment au-dessus d'elle et dont sans doute le contact l'avait déjà fuie.

Ayant à ce moment jeté les yeux autour de moi sur ce décor assez vulgaire, le contraste entre la profondeur de vie intérieure que révélaient les larmes d'Isabelle, et l'existence médiocre où elle était enfermée, me blessa comme une injustice, et m'inspira pour elle une subite pitié. Et bien des fois depuis cette même pitié m'est revenue au cœur, bien des fois les incidents de la vie d'Isabelle m'ont remémoré cette soirée de fête : je l'ai revue, elle, vêtue de blanc, dans cette chétive salle à manger, à la fin de ce dîner, le visage incliné sous la lampe, son corps

frêle secoué de sanglots, en proie à cette souffrance tout idéale qui menaçait de la briser.

Notre amitié ne dura guère au delà de sa treizième année; un jour le comte d'Omeuse la vit, et, frappé de son intelligence et de sa beauté, il offrit à ses parents de la faire élever à Nevers au couvent du Sacré-Cœur. Ils acceptèrent avec joie; pour elle, elle fut surtout contente à la pensée de retrouver là-bas la fille du directeur de la fonderie de Pougues, Geneviève Arlet, avec qui elle avait fait sa première communion. Lorsqu'elle m'annonça cette grande nouvelle de son départ, j'en eus beaucoup de tristesse; nous nous promenâmes encore quelquefois dans les bois familiers; l'automne finissait, et j'étais bien sûr qu'une fois l'hiver passé, je ne la retrouverais point pareille....

Elle revint seulement pour les vacances de Pâques, qu'elle passa chez ses parents, dans sa maison de la forêt. Etait-ce réellement Pâques? n'était-ce pas plutôt la Pentecôte? je ne sais plus exactement; en tous cas c'était le printemps, un printemps déjà éclos, émouvant de blancheur et de mélancolie. Le jour où j'allai la voir, il faisait une après-midi sans soleil, un peu terne; je suivais seul la route, et je savais que j'allais souffrir. Je la trouvai dans le jardin devant la maison; elle m'accueillit avec plaisir, et cependant aussitôt j'eus l'impression que c'en était fait de notre intimité d'autrefois. Non qu'elle fût dédaigneuse ou prétentieuse, comme je l'avais craint, mais mille choses étaient changées; son visage s'était affiné, ses manières avaient plus de réserve; je la sentais loin de moi et sortie de l'enfance : « Hélas! pensais-je en la regardant, vous voilà grande... » Ces mots me revenaient sans cesse à l'esprit; ils me semblaient fondre dans ma bouche, et je serrais mes lèvres pour me retenir de pleurer : « Hélas! vous voilà grande... »

J'entendis soudain de l'autre côté de la haie un appel vif et joyeux auquel Isabelle se levant répondit aussitôt; je tournai la tête, je reconnus sur le chemin sa compagne du couvent, Geneviève Arlet, qui était en vacances comme elle, et qui venait la voir; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et se tinrent enlacées. Je compris que c'était la nouvelle amitié qui m'avait pris le cœur d'Isabelle; mais il était si visible que dans cette affection elles avaient mis toutes les deux

le meilleur d'elles-mêmes, que j'en étais jaloux sans en être fâché. Leurs deux cris de joie si vibrants, je les entends encore. Hélas! plus tard elles se sont rencontrées de même au bord d'un autre jardin...

Pendant les années qui suivirent, elle passa d'ordinaire chez ses parents les mois de vacances, août et septembre, mais le reste du temps elle ne faisait chez eux que de rares et courtes apparitions. Elle se plaisait au couvent et elle avait hâte de s'y retrouver; elle était chez elle constamment froissée par les taquineries de son père, par la désapprobation silencieuse de sa mère, souvent aussi par le ton des conversations; elle ne désirait que retourner parmi ses compagnes, près de Geneviève Arlet qui l'aimait et la conseillait. Cependant par l'effet même de cette éducation, l'abîme qui la séparait de ses parents s'élargissait chaque année davantage. J'avais, moi aussi, quitté Pougues; je vécus à Nevers, puis à Paris : aussi je n'avais guère d'occasions de la rencontrer; quand elle sortit de pension à dix-huit ans elle demeura dans sa famille quelques mois, et je la vis une fois alors. Elle ne me dit rien d'elle-même et de ses sentiments, mais elle me fit une impression singulière; elle était d'une beauté surprenante, faite de contrastes, d'une expression à la fois rêveuse et violente, douce et impérieuse. Il paraissait même dans ses traits quelque chose d'un peu maladif, dû sans doute à ce conflit continuel qu'était sa vie et aux perspectives d'un avenir dont elle pressentait les malheurs. Vive, spontanée, frémissante, elle semblait en même temps chargée d'un secret trop lourd pour sa jeunesse.

Lasse bientôt de vivre chez ses parents, elle s'était placée comme institutrice dans une famille des environs, et y était restée deux ans. Puis le comte d'Omeuse, qui une fois déjà s'était intéressé à elle, l'avait engagée à venir à Paris et à demeurer comme demoiselle de compagnie près de sa fille Béatrice. Isabelle accepta, et elle fit un séjour de quelques mois dans le bel hôtel que M. d'Omeuse avait fait construire avenue Montaigne. Elle ne put y séjourner longtemps, à cause de l'animosité de Béatrice; un certain comte de Coisly, qui plaisait à Mlle d'Omeuse et qu'elle souhaitait épouser, se montra, paraît-il, trop sensible à la beauté d'Isabelle; aussitôt Béatrice se mit à la haïr. D'autre part, le comte d'Omeuse, qui avait

alors environ cinquante-cinq ans, s'éprit lui aussi d'Isabelle et la courtisa, la comblant de prévenances et de cadeaux. Brusquement elle quitta la maison, s'enfuyant presque, se dérobant à la fois à l'aversion de l'une et aux assiduités de l'autre. Tout cela, je ne le sus alors que d'une façon assez vague, par les lettres que je recevais de Pougues, car je restai plus de six années sans avoir la moindre relation avec Isabelle.

Elle était ensuite revenue chez ses parents et avait passé de longs mois avec eux. Troublée peut-être par cette atmosphère de luxe et de plaisirs qu'elle avait respirée quelque temps à Paris, elle s'était trouvée plus découragée que jamais; rien ne s'offrait à elle qui pût la sauver d'une profonde désespérance. Tout un hiver elle resta comme prisonnière, bloquée par la neige et le froid dans sa petite maison de la forêt. En ces années de jeunesse où la vie entière se décide et où la destinée se fait pour ainsi dire sensible, elle voyait avec détresse s'écouler sans fin des jours indifférents. La possibilité illimitée d'émotions qu'il y avait en elle l'accablait à chaque moment comme un fardeau inutile; si bien qu'à la longue ce qui dans son âme était le plus élevé finit par l'entraîner à ce qu'il pouvait y avoir de pire... Comme elle était restée en relations suivies avec Geneviève, qui depuis leurs années de pension lui était restée très attachée, elle avait l'occasion de voir souvent le frère jumeau de Geneviève, Albert Arlet, qui étudiait alors à Paris, mais qui venait fréquemment à Pougues dans sa famille : ils s'aimèrent; et Isabelle, dans un moment de folie, je crois, plus encore que de passion, peut-être même par quelque étrange et amer désir de se nuire à elle-même et de se perdre, un jour se jeta dans ses bras. Ensuite elle abandonna sa famille et alla le rejoindre à Paris. Geneviève, qui était d'un caractère noble, sévère, intact, d'une grande piété, n'avait pas soupçonné un instant ce qui se passait autour d'elle; le départ imprévu et incompréhensible de son amie la frappa au cœur comme une trahison; elle pressentit quelque déchéance obscure, mais ne chercha pas à deviner et s'enquérir, et elle ne parla jamais plus d'Isabelle.

Albert était d'une nature faible, hésitante; il était peu capable de comprendre ce qu'il y avait de désordre, d'inquiétude, d'exaltation dans l'âme d'Isabelle; il ne connut bien ni

la valeur de son amour ni le prix de son désespoir. Cette dissemblance profonde, peut-être Isabelle, dès les premiers jours même, ne l'avait pas ignorée. En tous cas leur liaison se trouvait par là d'avance dissoute et condamnée... On m'écrivit de Pougues, selon le bruit que ses parents avaient fait courir, qu'elle était placée dans une famille du midi; aussi pendant plus de deux années j'ignorai ces événements, jusqu'à ce qu'un hasard me les révélât.

II

Voici une journée qui est restée marquée dans ma mémoire, parce que, dans l'espace de quelques heures, je fis trois rencontres qui eurent chacune de longues conséquences. D'abord je retrouvai Albert Arlet, que je n'avais pas vu depuis sept ou huit années, c'est-à-dire depuis le temps où, élève au lycée de Nevers, il venait passer ses jours de congé à Pougues. En outre, je parlai pour la première fois au comte d'Omeuse et à sa fille Béatrice, que jusque-là je ne connaissais que pour les avoir aperçus quand ils se promenaient à cheval aux alentours de leur château, sur les chemins ou dans les bois de Pougues. Enfin, le soir de ce même jour, en rentrant chez moi je trouvai au seuil de ma porte un de mes anciens camarades nommé Bonassé, qui arrivait de Nevers et qui venait chercher à Paris sinon la fortune, au moins une situation.

Je vous ai déjà raconté comment, après un vain apprentissage à Nevers, après une longue période de travail obscur à Paris, l'avenir, en ce printemps de l'année 1905, semblait se faire pour moi plus souriant. Pour la première fois j'exposais au Salon de sculpture; j'avais présenté au jury un marbre figurant un petit pâtre de nos campagnes nivernaises, qui non seulement avait été admis, mais encore, dès l'ouverture du Salon, avait été de toutes parts très favorablement apprécié.

Un des premiers jours qui suivirent l'inauguration, j'entrai une après-midi au Grand-Palais. J'errai quelque temps à l'aventure dans le hall immense, contemplant le beau spectacle qu'il offre par ces jours d'exposition, sa voûte de verre sous-tendue de voiles d'où tombe une lumière égale et douce, l'ordonnance

des sculptures blanches parmi les massifs de verdure, la foule nombreuse qui circule, élevant une vaste rumeur monotone. Puis je me dirigeai du côté où mon pâtre indolent indiquait du doigt à son chien nerveux et prêt à bondir un point sur d'imaginaires prairies; le hasard des expositions lui avait donné comme compagnes et proches voisines quelques naïades et nymphes mythologiques, que je m'étonnais de voir autour de lui.

Tout près du socle et me tournant le dos, un jeune homme examinait le pâtre avec beaucoup d'attention; dès le premier instant où je le vis, j'eus, je ne sais pourquoi, une impression pénible; je m'approchai, et je reconnus Albert Arlet.

Il était, mince, distingué, de manières nonchalantes comme autrefois, et de mise très soignée; il avait des yeux bleu clair et une fine moustache blonde. Sa physionomie avait une expression lasse et contrariée, qui me frappa tout de suite. Nous causâmes. Je savais qu'il avait été reçu quelques années plus tôt à l'École centrale; je lui demandai s'il en était maintenant sorti; il me répondit sans embarras et d'un ton négligent que depuis longtemps il avait très peu travaillé, que ses notes avaient été si déplorables, qu'il s'était vu contraint de quitter l'École avant même d'y avoir terminé ses études. Je lui demandai ce qu'il faisait à Paris; il me répondit du même ton lassé qu'il n'y faisait absolument rien.

Je n'osai plus le questionner.

Il se tourna du côté du marbre, et l'ayant considéré à nouveau, il me fit quelques compliments qu'il termina en poussant un soupir, et en me félicitant de ce que je n'avais pas gâché ma vie. Ensuite, d'un mouvement négligé, il s'assit sur le bord du socle, comme s'il se préparait à une conversation longue et intime. Je le regardais avec étonnement. L'expression chagrine, qui à ce moment se montrait sur son visage, faisait contraste avec le caractère futile et léger que donnaient à sa physionomie son teint blanc, son front étroit, ses yeux mobiles et clairs.

Il me dit tout à coup que son père était très malade. « Il n'y a pas de danger immédiat; mais les médecins ne pensent pas qu'il se rétablisse. »

— Vous n'irez pas à Pougues?

Il secoua la tête en faisant la moue :

— Je ne suis pas bien avec ma famille en ce moment...

— Vraiment?

Je songeai à sa sœur : « Et mademoiselle Geneviève, — dis-je, — donnez-moi de ses nouvelles...

— Geneviève! — fit-il distraitement, — bigote, oh! bigote, de plus en plus. »

Il fit un geste ennuyé comme pour écarter quelque chose. Malgré la sécheresse et la brièveté de ses réponses, il semblait pourtant par son attitude et toute sa manière d'être solliciter des questions.

— Est-ce que vous n'allez pas aider votre père à diriger la fonderie de Pougues? — lui demandai-je. — Il était presque convenu, je crois, que le jour où il ne pourrait plus s'en occuper, vous le remplaceriez...

— Mes parents le désirent, — dit-il.

— Et vous?

— Moi aussi, — répondit-il sans vivacité.

— Alors qui ne le veut pas? — dis-je, — serait-ce le comte d'Omeuse?

Le comte était le propriétaire de la fonderie que dirigeait M. Arlet, le père d'Albert.

Pour toute réponse il grommela entre ses dents quelque chose que j'entendis mal. Ensuite, avec amertume, et d'un ton impatient, il reprit :

— Quel homme, ce comte d'Omeuse! quel potentat! quel tyran! Là-bas rien ne se fait que par lui; il possède tout : les forêts, les usines; il gouverne tout; personne qui ne dépende de lui. Il est maire de Maille, conseiller général; dans un an il sera député!... Et puis ce ne sont pas les scrupules qui l'embarrassent...

Il se tut un moment, puis avec un accent presque pathétique, reprit comme suivant la même pensée — ce qu'alors je ne m'expliquai point :

— Ah! mon cher, voyez-vous, je suis traqué, cerné. Je vous assure : tout est ligué contre moi...

— Eh quoi! — demandai-je, — que vous arrive-t-il?

Il expliqua sans rire :

— On veut me marier...

Cette réponse d'abord me parut comique.

— Eh bien! — lui dis-je, — ce n'est pas si grave...

— Si, — répliqua-t-il d'un air maussade, — très grave...

— Quoi! qu'est-ce qui vous empêche?

— Ah! ce qui m'empêche,... — murmura-t-il avec un accent de sourde ironie. — Eh bien! tout simplement, c'est impossible...

La façon dont il prononça et détacha ce dernier mot me fit immédiatement supposer que l'obstacle à ce mariage était une liaison, que sa famille voulait rompre.

J'entrevis la situation désolante et banale.

— Ah! je comprends, — dis-je, — vous êtes peut-être engagé dans d'autres liens difficiles à briser?

— Précisément; difficiles, très difficiles à briser. Autant dire impossibles. Songez donc : une jeune fille qui à cause de moi a abandonné sa famille... — Il s'était levé. — Allons! voyons, — reprit-il très animé : — est-ce que je puis la quitter? Et qu'est-ce qu'elle deviendra? Répondez-moi : est-ce que je le puis? — Il haussa les épaules.

— Dame...

— Eh bien! pour ma mère aucune considération n'existe, aucun scrupule. Sur ce point elle est d'une volonté tenace et intraitable. C'est une fille qui s'est mal conduite : tant pis pour elle; elle ne voit rien au delà. L'idée que je pourrais épouser cette personne, ou simplement demeurer par la suite avec elle, la révolte. Elle fera tout pour m'en empêcher. Et cela par affection pour moi, prétend-elle; alors moi...

Ces deux *derniers mots* furent prononcés d'un ton résolu.

— Alors vous? — repris-je.

Il ne répondit pas, et poursuivit :

— Ma mère a voulu faire entrer le comte d'Omeuse dans ses vues; elle a pleinement réussi; lui ne s'y est que trop prêté; il doit avoir quelque raison personnelle... Enfin voici : mon père ne peut plus s'occuper de l'usine de Pougues, sa situation est vacante; on me l'offre, mais à une condition stricte : c'est que je me marierai. On a déniché pour moi une petite sotte de par là-bas, point déplaisante du reste, qui a une dot et de jolis yeux. Vous voyez : comme je n'ai réussi à obtenir ni titre, ni diplômes, c'est tout mon avenir qui est en jeu. De plus, si

je refuse, me voilà définitivement brouillé avec ma famille, et, par une conséquence rapide de mon obstination, je me trouve sans ressources... Joli procédé vraiment!

Son pied frappa le sol, sa voix s'enfla, irritée et rebelle; mais cette vaillance disparut vite; un instant après, comme quelqu'un qui d'avance est vaincu et se soumet, il laissa tomber ces mots qui ne permettaient guère de conserver des doutes sur l'issue finale de ce conflit :

— Oui, c'est ainsi... On est jeune, on fait une folie, on ne pense pas aux suites... — Il ajouta : — On ne se demande même pas si les caractères se conviennent, si on pourra s'entendre, si cet amour qu'on désire par dessus tout ne deviendra pas un jour un fardeau...

A peine avait-il prononcé ces mots que sa figure se contracta comme sous l'impression d'un nouveau et brusque désagrément. Il fit un geste mécontent, et dit :

— Bon! le comte d'Omeuse.

Je me retournai, et en effet je vis à quelque distance le comte qui s'approchait, accompagné de sa fille Béatrice. De loin il aperçut Albert, et son visage parut quelques secondes se rembrunir. Néanmoins il vint droit vers nous.

Je le regardai curieusement. Il avait alors, je crois, cinquante-sept ans. De haute stature, le buste ample, les épaules larges, le dos légèrement voûté, mais sans fatigue, le pas lourd, avec une démarche cependant souple, aisée, il donnait dès le premier regard une impression singulière de robustesse et de vitalité. Son aspect imposait. On pressentait tout de suite en lui quelque chose de redoutable : et il n'était malgré cela pas antipathique, parce que sa physionomie et ses manières exprimaient l'audace et la force plus que la fourberie. Son front vaste et découvert présentait une courbe impérieuse, que répétait presque son nez fortement arqué; ses yeux très enfoncés étaient pleins de feu et de réflexion, avec un regard clair, droit, aigu, dur.

Mademoiselle d'Omeuse était alors âgée de vingt-trois ans; grande presque autant que son père, brune, un corps admirable, elle semblait de la tête aux pieds porter, comme une seconde parure, un manteau d'orgueil. Les traits de son visage, quoique d'un beau caractère, avaient chacun quelque chose d'un peu

défectueux ; son menton mal fait brisait dans le bas un ovale pur et bien dessiné ; son nez était grand, mais d'une ligne un peu rude ; elle avait de grands yeux noirs lumineux, mais trop enfoncés, comme ceux de son père, ce qui lui donnait, à elle, un air fâcheux de sévérité. Beaucoup de physionomie, mais peu de grâce ; surtout rien de cette clarté d'intelligence répandue sur la figure du comte. Elle tenait de lui une foule de gestes, d'attitudes, mais non sa simplicité. On devinait que, lui mis à part, elle dédaignait le reste du monde. Tous deux, d'ailleurs, visiblement de haute race.

Arrivé près de nous, M. d'Omeuse tendit la main à Albert Arlet, lui demanda sommairement des nouvelles de son père ; puis se séparant de lui, il ne s'adressa plus qu'à moi.

Albert s'écarta de quelques pas.

Le comte me complimenta au sujet du marbre, dont il avait, dit-il, entendu faire l'éloge par beaucoup de personnes. Il ajouta en souriant :

— Vous faites honneur à ma commune.

Ces mots me firent souvenir que le dimanche précédent il avait été réélu maire de la commune de Maille, ce dont je le félicitai.

— Ma liste, — déclara-t-il avec satisfaction, — a passé à l'unanimité.

Il me dit que souvent à Pougues on lui avait parlé de moi, et que depuis longtemps il s'intéressait à mes projets et mes efforts. Il me posa des questions sur les travaux que j'avais en cours. Puis, tout à coup, s'étant rapproché de sa fille, il lui demanda à mi-voix si elle ne pensait pas que ce petit pâtre ferait bon effet dans le vestibule de leur hôtel. Mademoiselle d'Omeuse examina le groupe à nouveau, et, les yeux fixés sur lui, elle fit de la tête un signe d'acquiescement. Là-dessus, le comte me demanda à quel prix je le cèderais ; il accepta un chiffre sans discuter, et m'engagea à venir le voir chez lui un des jours suivants.

Mademoiselle d'Omeuse me demanda :

— C'est un pâtre de la Nièvre que vous avez voulu représenter ?

— Oui, Mademoiselle.

— Ah ! — Sa sympathie pour lui sembla s'accroître. —

Mais, — objecta-t-elle, — pourquoi n'a-t-il pas de sabots? Cela ne va pas.

Il était en effet chaussé de souliers.

Le comte intervint :

— Voilà bien les préjugés de ma fille, — dit-il en souriant. — Elle veut que les paysans soient et restent des paysans, qu'ils portent des sabots et non des souliers, que leurs maisons soient couvertes en chaume et non en tuile, qu'ils s'éclairent éternellement à la chandelle... Ce n'est pas une amie du progrès.

— Non, — fit mademoiselle d'Omeuse d'un ton décidé.

Ensuite ils me quittèrent. Albert Arlet se tenait debout à quelques mètres, considérant la troupe des sylphides et naïades très peu vêtues qu'avait pour compagnes mon pâtre en souliers. Le comte en s'éloignant arrêta une seconde les yeux sur lui : non seulement son regard eut en cet instant quelque chose de malveillant, mais j'aurais cru même y lire l'expression d'une rivalité, s'il n'avait été insensé de supposer une rivalité entre un si puissant personnage et ce jeune homme de vingt-cinq ans ; mais par la suite je compris cependant que j'avais bien vu.

Dès qu'ils furent partis, Albert, qui avait prêté l'oreille aux propos de mademoiselle d'Omeuse, se rapprocha de moi, et me dit :

— Est-elle stupide!... Vous avez entendu ses observations! C'est une sotte. Isabelle Féryl, qui a passé plusieurs mois chez elle, la trouvait insupportable de prétention et de nullité... Et lui, quel ami du progrès! il peut railler sa fille... Ah! réaction ou progrès, peu lui importe, je crois, pourvu qu'il tire quelque bénéfice du jeu. On sait qu'il se moque de tout. Noble, richissime, tyran, il aura l'audace de se présenter aux prochaines élections législatives comme radical-socialiste; et encore il trouvera moyen de se faire élire, vous verrez...

Il continua quelque temps à parler du comte d'Omeuse avec ce même accent âpre et caustique. Le soir venait; nous sortîmes. Sur le quai de la Seine, qu'illuminait la splendeur d'un crépuscule de mai, nous nous séparâmes, après nous être réciproquement promis des visites.

Lorsque, ayant dîné, je rentrai chez moi vers neuf heures, je fis, comme je vous l'ai dit, une troisième rencontre, celle

de mon ancien camarade Bonassé. Il venait de frapper en vain à la porte de l'atelier que j'occupais dans une de ces petites rues pleines d'artistes qui avoisinent la gare Montparnasse; déjà il s'éloignait, maudissant sa démarche inutile, quand je le heurtai presque dans l'ombre de la cour.

Lui aussi était originaire de Pougues; il était de quelques années plus âgé que moi. Je l'avais fréquenté dans le temps où je faisais à Nevers mon premier apprentissage de sculpteur. Il était à ce moment-là employé dans une société financière locale et d'origine ancienne, qui portait, on ne sait pourquoi, ce nom passablement ridicule : le *Castor prévoyant*; cette société s'occupait principalement d'assurances et de retraites. Bonassé avait la figure massive, et montrait dès sa jeunesse une tendance marquée à l'obésité; en même temps il était d'un naturel très remuant; ses camarades trouvaient plaisant de ne le désigner jamais autrement que par ce sobriquet : le Castor. C'était du reste un très brave garçon, serviable, honnête, sérieux. Je ne l'avais pas revu depuis des années; il m'expliqua qu'il venait de perdre sa situation à Nevers; on l'avait congédié assez brutalement; il supposait que l'heureuse concurrence faite par les établissements financiers du comte d'Omeuse aux sociétés locales obligeait celles-ci à réduire leur personnel. Il était venu à Paris en quête d'un emploi.

Je lui racontai comment j'avais, l'après-midi même, fait la connaissance de M. d'Omeuse. Je lui offris de solliciter le comte en sa faveur; il accepta ma proposition avec joie.

— C'est un homme bien extraordinaire, — me dit-il. — Depuis quelques années, dans la Nièvre, on ne parle plus que de lui. Il s'y est fait une situation prodigieuse; mais on se demande à quoi tend son activité à présent. Il a une fortune énorme — du moins à en juger par ses dépenses, — pourtant il ne cesse de monter des affaires nouvelles et de spéculer. Il a drainé dans ses bureaux de Nevers tout l'argent de la région. Est-ce la puissance qu'il recherche? on ne sait... Souvent il a plutôt l'air d'un cynique qui s'amuse, qui ne se plaît qu'à mépriser les gens, et s'en donne les occasions comme à plaisir. D'autres fois, il est vrai, on le voit intéressé, avide...

Après un silence, il reprit :

— Il n'est pas non plus incapable de sentiments; car on a

raconté que dans le temps où Isabelle Féryl était chez lui à Paris, il s'était pris pour elle d'une vraie passion. C'est à cause de cela, disait-on, qu'elle était partie... — Il ajouta :

— Isabelle avait fait là-bas grande impression ; il paraît que dans ce milieu de luxe et d'élégance, rien ne pouvait lui être comparé...

Je lui dis que j'allais à Pougues très rarement et même que là-bas on ne me racontait rien, de sorte que le comte d'Omeuse était pour moi comme un étranger. Quant à Isabelle, je n'en avais aucune nouvelle depuis deux ans.

— De fait, — dit-il, — depuis deux années, personne ne sait plus rien d'elle. Son père, le vieux Féryl, n'en parle plus jamais ; du reste il vit caché comme un loup dans ses bois... On a raconté qu'elle était dans le midi, et pourtant un de mes camarades l'a rencontrée à Paris cet hiver...

— A Paris, vraiment!... Elle était seule?

— Oui.

— Il ne lui a pas parlé?

— Non, il l'a seulement croisée dans la rue..., le temps de la voir...

— Ah!... pauvre Isabelle!

— Pourquoi dis-tu : pauvre Isabelle? — demanda Bonassé. — Depuis que je t'ai parlé de cette rencontre tu as l'air tout ému...

— J'ai eu jadis pour elle beaucoup d'affection ; nous avons été élevés ensemble... J'ai toujours pensé qu'elle ne serait pas heureuse.

— Mais, voyons, tu ne sais pas si elle n'est pas heureuse?

— Oh! je le devine, — dis-je... — Et puis dans ce Paris où il y a tant d'existences précaires, incertaines, tant de misères, qui est comme une grande nuit mystérieuse, une jeune fille seule et sans fortune, belle, qu'on a beaucoup connue autrefois, qui a été entrevue un instant et qu'on ne retrouvera plus, cela a quelque chose d'émouvant.

— Tu exagères, — fit-il. — Mais pour en revenir à monsieur d'Omeuse, il faut que je te raconte son élection de dimanche dernier...

Je l'interrompis :

— Il m'a dit cette après-midi que sa liste avait passé à l'unanimité... Il paraissait très satisfait.

Bonassé s'exclama :

— Il t'a dit cela ! Eh bien ! il peut s'en vanter de son élection ! J'y ai assisté, moi ; j'étais à Pougues ce jour-là : je crois qu'on n'a jamais rien vu de pareil dans notre département... Il faut noter du reste qu'il n'a songé qu'à une chose : se faire de la réclame en vue de sa candidature de l'année prochaine à la députation.

» Jusque-là, pour les élections municipales, tout s'arrangeait dans la commune de Maille en petit comité. Le comte admonestait ses électeurs, qui, pour la plupart, dépendent de lui, qui sont ses domestiques, ses fermiers, ses ouvriers, ses bûcherons ; il leur rappelait, comme un avertissement ou une menace, combien chacun d'eux avait intérêt à ce que lui fût élu ; il distribuait quelque argent aux nécessiteux, faisait boire et dîner les autres ; c'était une fête, mais en somme discrète et gardant de la tenue. Dimanche dernier, ce fut bien différent : comme monsieur d'Omeuse, dès à présent, convoite et sollicite pour l'année prochaine les suffrages de toute la circonscription, chaque électeur des environs se trouvait convié de droit aux agapes traditionnelles. Aussi la canaille des alentours avait accouru ; tous les mauvais sujets du pays, des voyous de Nevers, des bûcherons sans travail, des chemineaux, aussi beaucoup d'ouvriers de Fourchambault étaient venus prendre un avant-goût des élections législatives.

» Le comte a voulu bien faire les choses, de manière à laisser une impression durable, au moins durable pendant une année. Dès le matin on a ouvert devant le château les grilles du parc, devenu pour ce jour-là jardin public : il a été envahi aussitôt. J'y suis allé, comme tout le monde. Sur les pelouses, des gens débraillés étaient assis ou même couchés, buvant et mangeant ; beaucoup étaient déjà en état d'ébriété ; le comte fournissait à discrétion le pain et le vin, et aussi quelques menues victuailles. On voyait dans les bosquets, sous les charmilles, des mendiants en haillons étendus sur des chaises longues ou se balançant négligemment dans des rocking-chairs ; ils tapaient avec leurs bâtons sur les tables, réclamant qu'on leur apportât à boire. Les domestiques circulaient à travers la

foule, empressés à servir. Dans ce parc somptueux, par une belle matinée de printemps, c'était un spectacle invraisemblable...

» M. d'Omeuse se tenait dans la cour des communs, où se faisait la distribution du vin. Il y avait là trois tonneaux en perce sur un tréteau; dès que l'un était vide, on le remplaçait par un autre; les gens faisaient queue, apportant des verres, des bouteilles, voire des seaux. Le comte dominait tout de sa haute taille, et on voyait de loin sa belle tête au-dessus des autres. Il ne buvait jamais, mais il avait un verre à la main, et les arrivants allaient trinquer avec lui; il élevait son verre et disait :

— Au succès d'une bonne cause, Messieurs.

Et les autres, avant de boire, répétaient :

— Au succès d'une bonne cause!

Chaque fois ainsi.

Il est allé ensuite se promener sur la pelouse, serrant les mains et distribuant sans compter des pièces de dix francs dont il avait rempli ses poches. Vers midi, il a fait réunir les gens de Maille, tous gavés et soûlés, devant le château, afin de les mener voter. Ils se sont formés en troupe. La foule, d'un mouvement unanime, s'est levée pour les regarder partir. Le comte marchait devant, l'air toujours digne et supérieur; les autres suivaient en masse compacte, encadrés par des laquais en tenue, boutons de cuivre et tunique bleue, qui soutenaient dans leurs bras les plus ivres. Ainsi se sont dirigés vers la salle de vote les électeurs de la commune.

— C'est très réussi, — dis-je.

Bonassé continua :

— Vers cinq heures le scrutin était terminé. La liste du comte s'est trouvée élue, pas tout à fait à l'unanimité comme il te l'a dit, mais peu s'en faut. Un banquet a été servi sous une tente; les électeurs de Maille y étaient tous invités bien entendu; on a reçu en outre des gens des environs tant qu'il y a eu de la place. A la fin du banquet, le comte est venu; je n'y étais pas, mais on me l'a raconté. Il a eu l'aplomb d'exprimer des remerciements. Ensuite, se tournant vers les étrangers, il leur a dit qu'il comptait que, de retour dans leurs communes, ils répèteraient que le maire de Maille savait reconnaître les

services de ses électeurs. On l'a acclamé. Il ne t'a pas dit qu'on l'avait acclamé?

— Non.

— C'est dommage...

— Il est tout de même bien imprudent, — dis-je. — Réunir une pareille assemblée à la porte d'un château, et l'enivrer, c'est jouer avec le feu.

— Assurément, — dit Bonassé. — Il les traite de haut, mais il pourrait bien un jour expier son dédain. Imagine-toi qu'à un moment une troupe de femmes a réclamé la salle de bain de la comtesse. Mais il leur impose; on sait qu'il n'a pas peur; et puis, il est très intelligent. Pendant qu'il se promenait sur la pelouse et qu'on venait lui serrer la main et mendier ses pièces de dix francs, un individu, et pas des plus déguenillés, a tenté de se présenter deux fois; entre plusieurs centaines le comte l'a reconnu. Devant tout le monde il l'a désigné du doigt, disant durement :

— Toi, tu es déjà venu.

Immédiatement un cercle s'est formé. Le bonhomme était mal à l'aise et voulait fuir.

— Allons, — lui dit le comte, — la seconde fois ça double. Et il lui a jeté deux pièces sur la prairie. L'autre les a ramassées, mais au milieu des quolibets. Cela s'est raconté; on disait du comte avec admiration : « Hein! c'est un malin! » Pas un n'a recommencé.

— Mais enfin, — dis-je à Bonassé, — ces gens sàvent bien qu'il se moque d'eux. Les ouvriers de Fourchambault, ceux de la fonderie de Pougues...

Bonassé m'interrompit :

— Ah! les pauvres diables!

— Comment peuvent-ils, — continuai-je, — le croire quand il leur parle de justice sociale et de démocratie?

— Ils ne le croient pas, — dit Bonassé, — et le comte ne le leur demande pas non plus. Les mots ne sont pas grand'chose ici, il n'y a que des intérêts. Les gens qui sont à son service n'ont qu'à se taire et à obéir; mais en outre il a prêté de l'argent à un grand nombre, et, ce qui est bien plus remarquable, un très grand nombre lui en a prêté. Ses affaires donnent de gros dividendes; peu à peu les paysans se sont décidés à lui apporter

leurs économies; il a établi dans sa banque de Nevers une caisse de retraite, des rentes viagères. Tout cela réussit; ainsi il a attiré à lui peu à peu la fortune des campagnes. Vois-en les suites : déjà il a fait savoir que son élection comme député favoriserait hautement plusieurs entreprises où il est engagé; chacun a intérêt à l'élire. On n'a pas idée de la multitude de gens qui sont en affaire avec lui à Maille et dans les communes voisines, ni de l'autorité qu'il s'est acquise par ces moyens. Il ne mène les hommes qu'avec de l'argent; là-bas, beaucoup auraient mérité mieux : mais lui ne songe qu'à ses intérêts, et il a tout corrompu.

— Ainsi tu penses qu'il sera élu?

— Il le sera. Et cependant il y a dans les campagnes une sourde animosité contre lui. On prend ses pièces de dix francs, mais on lui en veut de cela même. Et puis ils ont pour l'égalité un goût féroce et sournois; il leur est odieux qu'un homme ait à lui seul presque autant de revenus que tout l'arrondissement; ils nourrissent cette idée obscure et fausse que ce serait une belle proie à déchirer. On vole le bois dans ses forêts : c'est un droit; quelquefois on étête des sapins par centaines, ou bien, pour détruire les poissons, on empoisonne les ruisseaux. Pourtant, dans l'ensemble, il fait du bien, rend des services : la malveillance n'en est pas diminuée. Lui le sait et ne s'en soucie en aucune façon; pourvu qu'on agisse comme il veut, peu lui importent les sentiments; il n'en a que faire. C'est là le vrai tempérament d'un chef. Je ne le connais pas personnellement et ne lui ai jamais parlé; mais d'après tout ce que j'ai appris de lui, c'est, comme je te disais tout à l'heure, un homme bien étonnant.

» Apparemment il est en révolte contre les traditions de sa race; mais en réalité il est le vrai fils des seigneurs d'autrefois; il a les mêmes instincts de domination, et aussi de protection.

» Tu sais qu'il prétend faire remonter son origine aux anciens sires de Maille qui ont au XVIe siècle acheté le vieux château féodal, l'ont réparé, et lui ont donné par endroits, grâce à des clochetons, à des tourelles hexagonales et des fenêtres à meneaux, un certain air de Renaissance qui apparaissait encore dans ses derniers débris. Les d'Omeuse seraient entrés dans la famille au XVIIIe siècle. Ce qu'il y a de certain,

c'est qu'aux premiers jours de la Révolution ils émigrèrent, et leurs biens, qui étaient déjà très réduits, furent confisqués et vendus. Quand ils rentrèrent, la Restauration leur rendit quelques parcelles de terres et les débris de leur château. Celui-ci, presque entièrement démoli, n'avait gardé debout que sa porte; c'était, au-dessus du passage voûté qui introduisait autrefois dans la cour principale, une haute construction de deux étages, ayant assez grand air, massive, flanquée de deux tourelles mal coiffées. A l'intérieur, on trouvait un dédale de salles hautes, froides, peu éclairées, entres lesquelles se faufilaient des couloirs étroits et de petits escaliers imprévus en forme de pas de vis. C'est dans cette demeure que le comte actuel est venu au monde. Son père était un homme placide et silencieux; il était long, maigre, un peu voûté, et, quand il se promenait, il avait, disait-on, l'air d'un héron qui va pêcher; lorsque les paysans le rencontraient, ils se moquaient de lui tout haut; et, comme il était pauvre et timide, il n'osa plus sortir de sa maison. Entre sa femme et son fils aîné, que des convulsions avaient depuis l'enfance rendu stupide, il mena, dans cette demeure d'un autre âge, une existence morne et retirée. Il s'occupa à classer les papiers de sa famille, dressa un arbre généalogique; à côté de lui son fils se distrayait innocemment à mettre des enluminures sur d'anciens parchemins. Avec quelques vieux domestiques ils vécurent là, effacés, silencieux; mais, lorsque sur le tard fut né le comte actuel, dès son enfance, par ses volontés impérieuses et ses colères terribles, il les fit tous trembler.

» Très jeune il prit ce milieu en horreur. Aussitôt qu'il connut sa pauvreté, il la supporta avec rage. Un instinct violent le poussa à rompre la solitude stérile où les siens s'étaient enfermés comme dans la seule attitude qui convînt à leurs noblesse et à leur ruine. On ne pouvait le retenir au château. A treize ans il avait une réputation établie de mauvais sujet, il courait les filles des paysans et rossait les garçons. Malgré la défense de son père, il allait chez les bourgeois enrichis par l'achat des biens nationaux, et chassait avec eux sur leurs terres; il les traitait familièrement, se moquait du comte en leur compagnie, et les faisait rire en contrefaisant ses gestes. Cela se savait. On raconte qu'un jour, lorsqu'il avait seize

ou dix-sept ans, comme il revenait de quelque équipée, ses parents irrités lui reprochèrent sa conduite indigne de son nom. Lui le prit de haut, s'emporta, et demanda arrogamment à son père comment il osait seulement le blâmer, quand il aurait dû, par toute sa conduite et à chaque heure du jour, tâcher de se faire pardonner sa résignation misérable à l'abaissement de leur maison. Plein de colère, il le tira jusqu'à la fenêtre; il lui montra d'un geste le val de la Loire, Pougues, Fourchambault, Clairfontaine, tout ce pays qui avait appartenu à sa famille et dont il ne lui restait rien. — Si on te l'a pris, — lui dit-il, — il fallait le reprendre. Tu me le devais. Mais, — ajouta-t-il avec mépris, — voilà ce qui t'occupe! » Il saisit sur la table quelques parchemins, et malgré les cris de son frère, il les jeta à terre et les foula aux pieds. Son père baissa la tête et ne répondit rien. Il faut se figurer cette scène : eux trois au-dessus de leur porte, dans ce donjon croulant, contemplant le décor de leur splendeur passée.

— Oui, — dis-je, — cette scène a de la grandeur parce que, depuis, il a tout reconquis.

— Parfaitement, il a tout reconquis. Il est aussi puissant que ses ancêtres, même bien plus puissant. A Maille, la terre et les hommes, tout travaille pour lui. Aurait-il pu dans les siècles passés acheter à prix d'or les droits régaliens? quand il se sera fait élire député, il n'y aura plus dans le département un fonctionnaire qui ne dépende de lui. Il s'est créé là-bas une nouvelle seigneurie, une petite principauté.

» Sur l'origine de sa fortune je ne suis guère renseigné, et ne connais que ce que l'on en raconte. Je sais qu'il quitta Maille ayant vingt-quatre ou vingt-cinq ans, à la suite d'un événement assez tragique auquel il se trouva mêlé : à la fin d'un déjeuner de chasse, on avait, en chantant par plaisanterie les prières des morts, enfoui un camarade dans un tas de blé sur un grenier, et celui-ci y étouffa bel et bien. Quelques-uns de ces messieurs furent poursuivis devant les tribunaux; le comte ne fut pas inquiété, mais comme la malveillance publique l'accusait, il se décida à s'éloigner; il alla vivre à Paris, modestement je crois. La comtesse sa mère était déjà morte. Peu d'années après, son père et son frère périrent victimes d'un accident de voiture; en plein hiver ils furent jetés dans

l'eau glacée d'un canal; l'un eut la poitrine défoncée, l'autre prit une bronchite qui l'emporta; tous deux moururent le même jour. Le comte, qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, vint pour l'enterrement; il suivit presque seul les deux cercueils, un matin de janvier. Son grand air digne, sa haute stature firent impression : pour la première fois on le salua avec respect. Il demeura une douzaine de jours au château; il réalisa quelques biens, puis retourna à Paris... Encore une longue absence, plusieurs années de silence et d'oubli : mais un jour naquit, s'enfla, puis courut partout le bruit de son enrichissement magnifique.

» On apprit qu'il avait épousé la fille d'un banquier de Paris, ensuite que par une série d'heureux coups de fortune et d'audace il s'était placé au premier rang des rois de la finance. On connut son luxe, on sut qu'il remuait des millions; les paysans parlaient de lui avec émerveillement; on se ressouvenait de la grandeur de ses ancêtres : il semblait déjà les rejoindre dans la légende. On lui en voulut bientôt de ce qu'il ne reparaissait pas; maintenant on ne lui pardonnait plus de déserter le berceau de sa race; tous l'attendaient comme s'ils avaient espéré quelque parcelle de ses trésors. Un jour, il arriva, et il fit bâtir à grands frais sur la colline de Maille son château triomphant : tu étais très jeune alors, mais moi je me rappelle bien quelle fièvre s'empara de tout le pays quand, après une longue attente, on vit couler enfin cet or fabuleux.

» Il est probable que si l'on fouillait à la base de sa fortune on trouverait des choses bien surprenantes. Il n'est pas homme à regarder aux moyens; il a dû édifier sa richesse sur bien des ruines. Et puis comment s'est fait ce mariage entre lui sans ressources, sans capacités reconnues, et une jeune fille riche, timide, pieuse, avec qui ses relations n'ont été depuis qu'un long dissentiment? On sait qu'à l'intérieur de la maison l'entente ne règne point. Parmi ses enfants le comte n'a d'amitié que pour sa fille Béatrice dont le caractère répond au sien. Son fils Maurice, qui est l'aîné, depuis quelques mois s'est séparé de lui et a quitté la maison. Il a une seconde fille âgée de quinze ans, nommé Edith, qu'on ne voit jamais et qui est enfermée dans un monastère au fond de la Suisse, près de Saint-Gall. Elle est folle de naissance, tout au moins idiote,

comme était le frère du comte. C'est surtout à cause d'elle que la famille est divisée. La comtesse s'est attachée à elle passionnément. Au contraire ni M. d'Omeuse ni mademoiselle Béatrice n'ont jamais pu la supporter. Pour la faire soigner, et si possible, instruire, on l'a envoyée chez des religieuses de Saint-Gall, qui ont opéré dans des cas analogues des cures étonnantes. Depuis elle est restée là-bas, car le comte ne veut plus la voir et mademoiselle Béatrice aussi redoute sa présence. Mais la comtesse souffre de cet exil et ne le leur a jamais pardonné... »

Bonassé m'entretint encore assez longtemps au sujet de M. d'Omeuse. Il me parla de ses affaires financières, de ses vastes spéculations, de sa banque de Nevers, d'une entreprise de chemins de fer en Algérie pour laquelle il avait obtenu la garantie de l'État, et qui s'annonçait comme très brillante. Nous pensâmes que dans ses nombreux bureaux il n'aurait point de peine à trouver une place pour Bonassé; du reste il était toujours bien disposé pour les gens de la Nièvre qui s'adressaient à lui. Aussi je promis d'aller le voir très prochainement.

Donc, à quelques jours de là, un matin vers onze heures, je sonnai à la porte de l'hôtel du comte, avenue Montaigne. Je pénétrai dans une cour au fond de laquelle s'élevait une élégante construction dans le goût de la Renaissance, vaste comme un palais, mais sobre d'ornements et d'une belle simplicité. Je traversai la cour, j'ouvris une porte vitrée, et je me trouvai au bas d'un escalier de pierre qui était encadré de rampes en fer forgé et de statues de marbre. Un laquais me conduisit et je montai les marches derrière lui. En haut se trouvait un vaste palier décoré de tableaux et de tapisseries, sur lequel s'ouvrait une grande porte à deux battants.

Au moment où le domestique allait mettre la main sur le bouton de cette porte, elle s'ouvrit. Un jeune homme parut, qui tenait son chapeau à la main, et se retournait à demi pour continuer une conversation avec quelqu'un qui le suivait. Derrière lui se montra mademoiselle d'Omeuse.

— Merci de votre brève visite, — dit-elle en franchissant le seuil. Elle lui tendit la main, et s'avança encore de quelques pas.

Je la saluai. Elle me reconnut, et elle répondit d'un signe de tête. Elle avait une jolie robe d'une nuance violette lumineuse. Elle me dit :

— Vous venez parler à mon père au sujet du marbre? Nous sommes retournés le voir au Salon, nous en sommes très satisfaits. Attendez-moi une seconde, j'aurai quelque chose à vous dire.

Elle passa, et alla jusqu'au bord de l'escalier. Là, s'étant arrêtée, elle causa encore quelques instants avec le jeune homme qu'elle accompagnait.

Celui-ci, dès le premier moment, avait frappé et retenu mes yeux. J'ai appris par la suite que c'était lui dont l'assiduité auprès d'Isabelle avait deux années auparavant tant offensé Béatrice. Il avait alors vingt-cinq ans; mais son âge aurait été difficile à déterminer par le seul examen de sa personne; sa physionomie était assez jeune d'expression, mais sa figure osseuse et d'une pâleur unie avait comme des marques de vieillesse. Son corps donnait la même impression singulière d'un mélange de jeunesse et de vétusté : des jambes légèrement arquées, une attitude penchée, la poitrine effacée, plate, une apparence de lassitude; avec cela des gestes aisés et spontanés, une élégance naturelle, belle, originale, d'une étonnante séduction. Le nez grand, les lèvres fines et décolorées, des yeux noirs immobiles, presque un air méditatif. Aucun des traits de sa figure n'avait de beauté, et pourtant l'ensemble était attachant; en cela il était l'opposé de mademoiselle d'Omeuse, dont chaque partie du visage était remarquable, et le tout sans agrément.

Tandis qu'ils causaient, arrêté à quelque distance d'eux, je regardais les tapisseries pendues aux murs; des bribes de paroles parvenaient jusqu'à moi. Je crus remarquer que mademoiselle d'Omeuse prenait plaisir à prolonger la conversation.

Tout à coup elle dit :

— Ah! et vous savez, Belle...

— Belle! — fit le jeune homme avec vivacité, — qu'arrive-t-il?

Il parut intéressé, et il avait élevé la voix, de sorte que je fus obligé d'entendre.

— Eh bien! — répondit mademoiselle d'Omeuse, — tout est arrangé.

— Vous entendez sans doute par là que tout est rompu, — fit l'autre voix avec une nuance de persiflage.

— Si vous voulez, — répondit mademoiselle d'Omeuse aimablement, sans paraître avoir remarqué le ton.

— Et... lui? — demanda le jeune homme.

— Eh bien! il est devenu raisonnable...

— Ah! il est devenu raisonnable... Ah! — répéta l'autre voix toujours vaguement narquoise.

— Est-ce que vous la défendez toujours? — fit mademoiselle Béatrice vivement.

— Moi! point du tout.

— Après ce que mon père avait fait pour elle...

— Oui, — répéta encore l'autre voix, — après tout ce que vous aviez fait pour elle...

Cette fois le ton était si nettement celui de la moquerie qu'il me sembla impossible que mademoiselle d'Omeuse n'en fût pas piquée, et involontairement je regardai de son côté. Elle me tournait le dos; elle s'appuyait d'une main sur la rampe et se penchait un peu en avant, me cachant son interlocuteur qui avait descendu déjà trois ou quatre marches. Je m'étais trompé en la supposant froissée, car elle ne riposta point; au contraire, quelques secondes après, elle reprit très aimablement :

— Viendrez-vous dîner un de ces soirs?

Ensuite je n'entendis plus rien.

Seul le ton de leurs paroles avait attiré mon attention; quant au sens, je ne le compris qu'un moment plus tard, lorsque je causai avec le comte.

Ils se séparèrent. Mademoiselle d'Omeuse revint de mon côté tandis qu'en bas le visiteur prenait son pardessus des mains d'un laquais. Quand elle fut près de moi :

— C'est le comte de Coisly, — me dit-elle.

Elle avait plaisir à prononcer ce nom célèbre. Le jeune homme était déjà sorti, et à travers le vitrage de la porte, nous l'aperçûmes qui traversait la cour, s'éloignant d'un pas lent. Elle le désigna d'un geste et dit :

— Il sera duc!

Sa voix frémit.

Étrange impression! Je ne les connaissais encore ni l'un ni l'autre, et pourtant ces mots sonnèrent à mes oreilles exactement comme si elle avait voulu dire :

— Je serai duchesse....

Elle me dit qu'elle m'avait retenu afin que je choisisse avec elle un emplacement pour le marbre. Nous fûmes d'accord que le palier de l'escalier ne lui conviendrait pas, et qu'il ferait au contraire bon effet à l'une des extrémités du premier salon.

Elle exprima l'intention de l'entourer de palmiers; je témoignai de la surprise à la pensée de cet encadrement exotique pour un pâtre de nos campagnes; mais elle prit mal mon observation, de sorte que je n'insistai pas.

Ensuite je me fis conduire chez M. d'Omeuse. J'attendis un moment dans une antichambre; au bout de quelques minutes, je vis entrer, une serviette sous le bras, un de ses employés que j'avais rencontré quelquefois à Maille, qui me dit que M. d'Omeuse m'attendait; j'entrai dans son bureau.

Ce bureau était petit et sévère; la table était en désordre et chargée de dossiers. Le comte resta pour causer assis devant cette table, tourné un peu de mon côté. Il me parut, au commencement de notre conversation, plus froid, plus sobre de paroles et de gestes que le premier jour où je l'avais vu.

D'abord il me parla comme un homme dont le temps est mesuré, et qui expédie rapidement à la file les questions à traiter.

Je lui dis que j'avais rencontré mademoiselle d'Omeuse et que j'avais choisi avec elle dans le premier salon un emplacement pour le marbre qu'il m'avait acheté.

Il acquiesca d'un signe de tête.

Il me demanda si je pourrais lui fournir dès à présent un moulage en plâtre du groupe qui était au salon. Je le lui promis.

Je lui parlai ensuite de Bonassé.

— Bonassé? — fit-il, cherchant dans sa mémoire... — Des gens de Pougues?... Oui, je me rappelle, je vois leur maison. Leurs fils a été longtemps à Nevers, n'est-ce pas?

— Oui.

— Comment est-il?

— La loyauté même...

Il réfléchit, puis dit brusquement :

— Envoyez-le moi. Je ne sais où je le mettrai, mais qu'il vienne me voir.

Je le remerciai.

Là-dessus, après une pause, il me dit, d'un ton négligent, qui cependant me donna tout de suite l'impression que la conversation devenait plus importante :

— Vous savez sans doute que M. Arlet est très malade; il a eu une nouvelle crise, depuis que je vous ai rencontré.

— Non, je l'ignorais... Il est en danger?

— Probablement... Son fils Albert est allé près de lui.

— Ah! vraiment! — fis-je. — Il m'avait dit tout au contraire qu'il n'irait pas, parce qu'il n'était pas pour le moment en bons termes avec sa famille.

— Sans doute; mais à présent tout s'arrange, — dit M. d'Omeuse avec un accent de bonhomie. — Vous connaissez la cause de cette brouille? — demanda-t-il, ayant repris son ton négligent, mais m'observant.

Je répondis sans m'engager :

— Albert m'en parlait précisément l'autre jour au Salon quand vous êtes arrivé...

Je me sentais toujours épié par le regard scrutateur de M. d'Omeuse. Il paraissait attendre d'autres paroles : je poursuivis avec des considérations très générales :

— C'est une situation qui se présente bien des fois... et qui cause de graves ennuis dans les familles...

— Assurément — conclut-il. Il reprit : — Mais Albert est enfin devenu raisonnable.

Ces mots me frappèrent l'oreille désagréablement. C'étaient précisément ceux que j'avais entendus quelques instants auparavant sur l'escalier « tout est arrangé, avait dit mademoiselle d'Omeuse — Et... lui? — Il est enfin devenu raisonnable... » Cependant ce rapprochement ne me fut pas clair tout de suite, et je dis à M. d'Omeuse, un peu comme si je le félicitais :

— S'il est devenu raisonnable, vous n'êtes pas sans y avoir contribué...

Il sourit d'un air satisfait et dit :

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Sa famille doit vous être très reconnaissante, — continuai-je.

Il acquiesca d'un signe de tête.

— Il m'a expliqué votre intervention, — dis-je, — au début il se rebellait; je ne croyais pas qu'il cèderait si vite.

— Peuh! — fit-il avec une moue de mépris. Je vis qu'il n'estimait pas très haut l'énergie d'Albert.

Toutes mes paroles, sans que j'y eusse pris garde, étaient de nature à lui faire penser que je connaissais parfaitement la situation, et même que j'approuvais sa conduite en cette circonstance. Il se leva, alla jusqu'à la fenêtre; puis, se retournant vers moi, de ce même ton négligent que j'avais déjà observé plusieurs fois et qui me mettait en défiance, il me posa cette question, certainement plus intéressante pour lui que tout ce qui s'était dit jusque-là :

— Et comment Isabelle accepte-t-elle cette séparation?

A ces mots je fus stupéfié. Isabelle! Comment! Isabelle... Mille détails inaperçus les jours précédents, me revinrent soudain à la mémoire, jetant sur le présent leur clarté brutale.

D'un trait de lumière je compris tout, la liaison d'Albert et d'Isabelle, et même les desseins obliques du comte. Amertume, indignation, dépit, une foule de sentiments divers m'envahirent avec violence.

M. d'Omeuse vit mes traits bouleversés. Il me regarda d'un air mécontent; et, s'arrêtant en face de moi, il précisa sa question d'un ton cassant et un peu impératif :

— Enfin vous la connaissez depuis longtemps, depuis l'enfance; vous devez être au courant de ce qu'elle pense, de ce qu'elle veut.

Je l'entendais comme dans un songe :

— J'ignorais... — lui dis-je.

— Quoi? qu'ignoriez-vous?

— Je ne savais pas qu'il s'agissait d'elle...

Il me toisa de la tête aux pieds.

— Enfin, vous voyez Albert Arlet? — reprit-il avec impatience...

— Je le rencontrais l'autre jour pour la première fois depuis six ans.

— Ah!

Cette fois il me crut.

Il vit qu'il s'était engagé à faux; il en eut du dépit. Nerveusement il fit quelques pas dans la pièce...

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Que va devenir Isabelle à présent? vous n'avez pas eu pitié d'elle?

Déjà il s'était repris. Il répondit, d'une voix d'abord conciliante, mais qui peu à peu se relevait, se faisait tranchante et nette :

— Isabelle n'est pas tant à plaindre. Elle a commis une fois une sottise indigne d'elle... A présent elle a mieux à faire qu'à s'attarder avec un nigaud. C'eût été le pire pour elle; du reste elle-même s'en est rendu compte...

Son ton n'engageait pas à insister. Il y eut un moment de silence glacé.

Je le saluai, me préparant à sortir; il me tendit la main, et me dit avec cordialité, comme pour dissiper un malentendu d'un instant :

— Donc, envoyez-moi votre ami, et je le placerai. C'est une chose convenue... Revenez me voir.

Je rentrai chez moi. Lourde journée! Tous mes souvenirs d'enfance auxquels Isabelle avait été mêlée, me refluaient au cœur avec une affreuse mélancolie. A la savoir mêlée à une si misérable aventure, il me venait un dégoût de toutes choses. Comment avait-elle oublié tout ce que son image évoquait de délicatesse et de pureté pour ceux qui l'avaient autrefois connue? En même temps je ne pouvais m'empêcher de la plaindre; et, songeant à la trame de ruses et de trahisons ourdie autour d'elle, il me semblait la voir, à la fois dans le passé et dans l'avenir, expiant ce que la nature avait mis de singulier, de rare dans son cœur et dans sa beauté.

ÉMILE CLERMONT

(A suivre.)

LA MARINE FRANÇAISE

EN 1814

J'ai dit ici même, en novembre dernier, à propos de nos désastres de l'automne de 1813, quelle influence aurait pu avoir sur la dernière et décisive partie de la campagne, l'utilisation rationnelle de notre marine et en particulier de la belle escadre d'Anvers, si bien exercée, si désireuse de bien faire. Personne ne songea, malheureusement, à l'envoyer dans la Baltique, sillonnée dès le commencement d'août par les transports anglais, prussiens et suédois qui amenaient sur le continent le prétendu « ramassis » de Walmoden et l'armée de Bernadotte. Le vice-amiral duc Decrès, ministre de la Marine, avait, avec un caractère fâcheux[1], des parties de bon administrateur; mais il ne pensait qu'à se maintenir au pouvoir en évitant de heurter les préventions qu'avait conçues depuis Trafalgar le maître impérieux contre qui, pressentant la catastrophe, il prenait déjà ses sûretés. D'ailleurs, qui eût osé, sans

1. « Decrès était brave, instruit, intelligent, actif, spirituel, mais irascible, rancunier et jaloux; par son scepticisme et ses froides railleries, il découragea souvent les jeunes officiers dont son devoir eût été, au contraire, de relever l'énergie et la confiance; par ses intrigues de courtisan, il éloigna systématiquement de son maître les hommes de valeur qui lui portaient ombrage. En un mot, malgré ses incontestables qualités de chef militaire et d'administrateur, Decrès fut un ministre très médiocre et eut sa bonne part de responsabilité dans les nouveaux malheurs qui attendaient nos flottes... »

Ainsi s'exprime un des meilleurs historiens de la Marine, le commandant Chabaud-Arnault, dans son *Histoire des flottes militaires*.

y être formellement invité, suggérer à l'Empereur un plan d'opérations maritimes liées avec les opérations des armées de terre? Le despote eût toisé l'impertinent du haut de ce génie militaire que nul, au demeurant, ne contestait encore, et qui dédaignait tous les conseils.

Plus que jamais relégués dans les ports, nos vaisseaux assistèrent impuissants à la lutte désespérée des premiers mois de 1814. A beaucoup d'entre eux, du reste, à ceux d'Anvers et de Toulon, surtout, on avait enlevé d'excellents éléments de personnel pour former des bataillons de marche ou pour armer les forts de la place; et le *Journal de l'Empire* note avec un attendrissement de commande, au début de février, l'enthousiasme avec lequel les canonniers marins de Cherbourg répondent à l'appel qui les convoque aux champs de l'Ile-de-France et de la Champagne.

Il ne faudrait pourtant pas croire que nos forces navales fussent épuisées complètement par les saignées qu'on leur avait fait subir. Il restait encore des marins dans les quartiers et les *équipages de haut bord*[1] qui armaient les vaisseaux et frégates régulièrement formés en escadres auraient fort bien pu être complétés, si l'on avait voulu largement puiser dans le personnel, excellent au point de vue professionnel, des innombrables bâtiments de flottille qui faisaient, sur nos côtes, de la pure défensive locale, aussi onéreuse que médiocrement efficace. L'amiral Jurien, le premier du nom[2], rapporte qu'envoyé avec son vaisseau le *Marengo*, au commencement de 1814, dans les ports de la péninsule bretonne pour en tirer toutes les ressources réellement disponibles, il envoya à Brest, au bout de peu de semaines, sept ou huit cents hommes. A la fin de mars, lorsqu'on apprit, dans le même port, la capitulation de Paris, huit mille officiers, sous-officiers et

1. Organisation qui s'était substituée, à la fin de 1810, à celle des 50 « bataillons de la Marine » formés par le décret du 2 mars 1808. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que le malheureux personnel de la Marine est en proie aux « réformateurs ».

2. Capitaine de vaisseau en 1809 et commandant une petite division de trois frégates, l'*Italienne*, la *Cybèle* et la *Calypso*, cet officier s'était déjà distingué par le beau combat des Sables d'Olonne, soutenu avec avantage, le 24 février, contre trois vaisseaux anglais et une frégate, le *Cæsar*, le *Donégal*, le *Defiance* et l'*Amethyst*.

marins se réunirent en tumulte et proposèrent au brillant officier que je viens de citer de se mettre à leur tête pour marcher au secours de la capitale. Ce n'étaient donc pas les hommes qui manquaient, mais bien l'art de les grouper, de les employer, de les faire concourir, en masse, à l'exécution d'un plan bien déterminé.

Notre regret de l'insuffisance, de l'inanité plutôt, des dispositions générales prises par le ministre d'alors doit être d'autant plus vif qu'à la fin de l'Empire l'esprit du personnel était excellent et que son instruction militaire, sinon son entraînement nautique[1], avait fait de remarquables progrès, ainsi qu'en témoignaient les résultats des rencontres partielles de nos bâtiments avec ceux de l'adversaire. Les chefs — des chefs nouveaux, jeunes, vigoureux, les Jurien, les Duperré, les Cosmao, les Troude, les Bouvet, les Baudin — grandissaient auprès de leurs anciens, les Missiessy, les Emeriau, les Ganteaume, les Allemand, et pleins d'ardeur, avides de gloire, inspirant entière confiance à leurs équipages, ne demandaient qu'à se mesurer avec nos anciens vainqueurs, chez lesquels, il faut le dire, des symptômes de désorganisation se manifestaient clairement.

L'époque héroïque était en effet passée, pour les flottes anglaises, des Howe, des Jervis, des Nelson et des Collingwood. On naviguait toujours beaucoup, certes, car il ne pouvait être question de se relâcher de l'étroit blocus de l'Empire français et des royaumes alliés, mais on s'exerçait peu, s'endormant volontiers sur les lauriers magnifiques d'Aboukir, de Saint-Vincent, de Trafalgar; et tandis qu'en France nos états majors s'efforçaient de perfectionner tous les détails de l'armement, s'attachaient à obtenir de bons tirs, mieux encore, à corriger de graves erreurs de tactique — tel le funeste principe du tir à démâter[2] — beaucoup de leurs adversaires se laissaient prendre en flagrant délit d'ignorance et de routine.

1. L'état de la Marine, au 1er avril 1814, accuse, au personnel : 48 525 marins présents, *dont 1 200 seulement à la mer*. C'étaient les équipages des frégates dont il sera question plus loin. Il n'y avait que 2 608 manquants (prisonniers ou déserteurs). Il s'en fallait que tous nos marins fussent sur les pontons anglais.

2. Nous tirions « à démâter » afin de dégréer l'adversaire, de ralentir sa marche et de paralyser ses évolutions; bref on cherchait à agir sur les

D'ailleurs si notre Inscription maritime se ressentait des épreuves subies pendant plus de vingt ans d'une guerre souvent malheureuse, il en était à peu près de même de la population côtière du Royaume-Uni, malgré les succès remportés par le pavillon aux léopards. L'Amirauté en était réduite, surtout après la déclaration de guerre des États-Unis, à la fin de 1812, soit à imposer aux équipages de ses vaisseaux une inquiétante proportion de « lands'men », soit à en compléter les effectifs insuffisants par des contingents de plus en plus nombreux d'étrangers, Scandinaves ou Allemands, Portugais, Italiens ou Dalmates...

*
* *

Mais avant de dire ce que nos forces navales eussent pu entreprendre d'utile au moment où se jouait le sort de la France sur son sol même, rapportons quelques combats qui honorèrent, sur mer, la fin de la grande épopée impériale.

De nos escadres de ligne, seule, celle de Toulon eut l'occasion de montrer ce dont elle eût été capable. Le 5 novembre 1813, son chef, le vice-amiral Emeriau, sortit avec douze vaisseaux, en laissant sur rade sept autres dont les équipages avaient dû fournir des détachements pour compléter les effectifs des douze premiers. Après avoir refoulé au large l'escadre légère anglaise, on fit quelques tirs et quelques évolutions. Peu après, le gros de l'armée ennemie apparut : c'étaient dix-huit voiles, sous l'amiral Pellew, celui qui plus tard, sous le nom de Lord Exmouth, exécuta le bombardement d'Alger. L'amiral Emeriau fit route pour reprendre son mouillage. A ce moment une saute de vent permit à l'avant-garde anglaise d'arriver à portée de canon de notre arrière-garde et de combattre avec avantage notre serre-file, le vaisseau de 74 *Agamemnon*. Le feu de ce bâtiment, dont l'équipage

organes chargés d'utiliser le moteur, le vent. Mais ce tir, s'adressant à des mâts, des vergues, des cordages, restait fort incertain dans ses résultats. Pendant ce temps les Anglais tiraient « en plein bois ». Ils criblaient les coques, faisaient des voies d'eau, tuaient ou blessaient beaucoup de monde. Et finalement, ils restaient vainqueurs.

réduit avait peine à manœuvrer à la fois la voilure et l'artillerie parut peu nourri à son chef de division, le contre-amiral Cosmao-Kerjulien[1], qui montait le trois-ponts le *Wagram*. Sortant de la ligne aussitôt, l'intrépide Cosmao laissa porter sur les Anglais et dégagea le vaisseau compromis. La rentrée à Toulon s'effectua sans autre incident.

Trois mois plus tard, le 12 février 1814, le même Cosmao appareillait de Toulon avec trois vaisseaux et trois frégates pour se porter à la rencontre d'un vaisseau neuf, le *Scipion*, descendu des chantiers de Gênes. Le lendemain matin, retenue par des vents d'Est, la division française n'était encore qu'à la hauteur du cap Bénat, qu'elle laissait à une vingtaine de milles dans le nord. Les vigies signalèrent la flotte anglaise dans l'ouest sud-ouest, déjà presque en position de nous couper la retraite. Cosmao donna l'ordre de rentrer à Toulon en se couvrant du chapelet des îles d'Hyères. Deux vaisseaux et deux frégates purent franchir librement la « Petite Passe », qui fait communiquer la rade d'Hyères avec le vestibule de la rade de Toulon; mais la frégate *l'Adrienne* et le vaisseau le *Romulus* furent interceptés à la hauteur de Carqueiranne par les trois-ponts anglais *Boyne* et *Caledonia*. Couvrant la frégate, qui put rentrer sans trop de dommages, le commandant Rolland, du *Romulus*, serra la terre de très près[2] pour éviter d'être combattu des deux bords à la fois et il engagea avec les deux vaisseaux ennemis une violente canonnade. Au bout de trois quarts d'heure de ce chaud engagement et comme le *Romulus* doublait enfin le cap Brun, poste avancé de la grande rade, l'amiral Pellew rappela le *Boyne* et le *Caledonia*. Le premier de ces vaisseaux était tellement avarié qu'il dut se faire remorquer par une frégate. Le *Caledonia* avait moins souffert. Quant au *Romulus*, son gréément et sa voilure étaient hachés, sa coque criblée de boulets à bâbord. Il avait perdu 17 tués, dont

1. Le Cosmao « va de bon cœur » qui, commandant le *Pluton* à Trafalgar, sortit de Cadix après la tempête qui suivit la bataille et alla arracher aux Anglais trois de leurs prises. Fait d'armes admirable et trop ignoré!

2. La légende veut que les bouts dehors de bonnettes basses du *Romulus* aient frôlé la falaise de Sainte-Marguerite. Un tableau très connu du musée de Toulon consacre cet épisode. Il est certain du moins que la manœuvre du comte Roland fut très habile et qu'elle intimida les Anglais.

un officier, et 67 blessés, au nombre desquels se trouvaient le brave Rolland et cinq officiers, dont deux moururent de leurs blessures.

Le beau combat du *Romulus* eut du retentissement dans notre marine. On y vit la preuve du succès des efforts fournis depuis quelques années en vue de relever l'instruction et le moral du personnel. Les événements, par malheur, devaient rendre ce succès inutile. Quelques jours après, l'amiral Emeriau recevait l'ordre de désarmer ses vaisseaux, d'armer avec mille marins les forts de la côte et de former pour l'armée de Lyon quatre régiments de quinze cents hommes. L'escadre de Toulon n'existait plus et, ce qui est pis, les mesures prises pour faire contribuer les équipages à la défense de la frontière des Alpes étaient déjà trop tardives.

Pendant ce temps de petites divisions de deux frégates chacune étaient envoyées au large, dans l'Océan, avec la mission de faire le plus de mal possible à l'ennemi. L'officier qui commandait le groupe avait d'ailleurs la pleine liberté de ses mouvements, soit pour croiser, soit pour relâcher, soit pour rentrer définitivement au port; et ceci était fort bien. Ce qui l'était beaucoup moins, c'est qu'à des bâtiments destinés inévitablement à se mesurer avec des adversaires, les frégates anglaises, parfaitement entraînés par de rudes navigations, on donnait comme à plaisir le rebut de nos équipages. Il est vrai qu'on en conservait l'élite pour les vaisseaux de haut bord, pour les escadres, qui ne sortaient jamais, ou fort peu, des rades françaises.

« J'avais peu les moyens de faire de la toile, écrivait dans son rapport le commandant Émeric de l'*Iphigénie* (qui avait été atteint et capturé par le *Vénérable*) avec un équipage composé de novices ou de conscrits et d'une centaine de Hollandais, Hambourgeois et Flamands qui, dans l'après-midi, se sont précipités dans l'entrepont pour faire leurs sacs et que mes officiers, aspirants et maîtres ont été obligés de faire monter à coups de sabre[1]. »

Il y eut pourtant, là encore, de beaux combats, qui honorent

1. Citation empruntée à l'*Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire* par le capitaine de vaisseau Chevalier.

singulièrement les cadres de ces équipages si faiblement constitués. Citons ceux que soutint la *Clorinde*, sous le commandement d'un officier d'une réelle valeur, Denis Lagarde, dont le nom mérite de rester.

Le 25 février 1814, cette frégate, qui rentrait à Brest avec une voie d'eau et des avaries de mâture, fut rencontrée par l'*Eurotas*, dont l'artillerie était d'un calibre supérieur au sien. Après deux heures et demie d'un feu soutenu à portée de pistolet, l'Anglais cessa de combattre, ses trois mâts étaient coupés au ras des bastingages et il avait perdu plus de soixante hommes. La *Clorinde*, dont les pertes en personnel n'étaient pas moindres, se rapprochait de son adversaire pour lui porter le coup de grâce, lorsque son grand mât et son mât d'artimon s'abattirent. A ce moment même deux voiles se montrèrent, se dirigeant sur le lieu de l'engagement. Denis Lagarde ne pouvait malheureusement douter que ces bâtiments ne fussent ennemis : c'étaient en effet la frégate anglaise la *Dryad*, accompagnée du brick l'*Achates*. Après une chasse de quelques heures, la *Clorinde*, atteinte par ces nouveaux adversaires, succomba dans un bref, mais violent combat, où son brave commandant fut blessé.

Le 24 janvier 1814, l'*Étoile* et la *Sultane*, commandants Philibert et Dupetit-Thouars, appareillèrent de l'île Mayo et se portèrent à la rencontre de la *Creole* et de l'*Astræa*, que venaient de leur signaler leurs vigies. Au bout de deux heures de feu, la *Creole*, que combattait la *Sultane*, laissa porter et s'éloigna rapidement du champ de bataille ; l'*Astræa* tint bon une heure de plus, mais elle fut obligée, elle aussi, de céder à l'*Étoile*. Outre de très graves avaries de coque et de mâture, les combattants avaient fait de lourdes pertes, une centaine d'hommes des deux côtés. Ces dernières n'avaient pu être réparées par les frégates françaises lorsque, le 26 mars, aux atterrages de l'île de Bas, elles rencontrèrent une division anglaise composée du vaisseau de 80 *Hannibal*, de la frégate de 42 *Hebrus* et du brick de 16 *Sparrow*.

« Le capitaine Philibert fit le signal de « liberté de manœuvre » à sa conserve et il s'éloigna, suivi par l'*Hebrus* et le *Sparrow*. La *Sultane*, atteinte par l'*Hannibal* — meilleur voilier qu'on ne pouvait le croire sans doute — envoya

plusieurs volées à ce vaisseau. Ne parvenant pas à le dégréer[1], elle amena son pavillon.

» Vers trois heures du matin la frégate l'*Hebrus* se trouvait à petite distance de l'*Étoile*. Le capitaine Philibert ignorait sa position par rapport à la côte; ne voulant pas courir le risque de s'y jeter, il se porta sur le bâtiment ennemi. Après deux heures et demie d'un combat opiniâtre, l'*Étoile*, qui était sur le point de couler, amena son pavillon. Les pertes qu'elle avait éprouvées dans les combats des 24 janvier et 27 mars s'élevaient à 47 hommes tués et 80 blessés[2].

» *Le capitaine Philibert se plaignit de la conduite des Hollandais, Hambourgeois et Prussiens qu'il avait à son bord.* La conduite des capitaines de la *Clorinde*, de la *Sultane*, de l'*Étoile* montre que, jusqu'au dernier jour de la guerre, l'esprit des officiers resta inaccessible au découragement[3]. »

Quelle force d'âme, en effet, quelle abnégation, quel courage moral ne fallait-il pas à ces braves gens que l'on envoyait courir les mers infestées de croiseurs ennemis beaucoup plus puissants, beaucoup plus nombreux que les nôtres — ils étaient presque toujours à portée de se secourir! — en leur donnant, pour soutenir l'honneur du pavillon, des équipages tout neufs, complétés en hâte avec des étrangers qui nous haïssaient!...

Et n'est-ce point curieux de retrouver, dans cette inexcusable faute de jugement de l'administration maritime d'alors, la capitale erreur du grand homme qui avait cru pouvoir faire fi des sentiments intimes des peuples et qui, à Leipzig, n'avait pas craint de ranger les Saxons, dont on lui avait signalé cependant les mauvaises dispositions, en face des Prussiens de Blücher!...

*
* *

On sait qu'au commencement de mars une députation des royalistes de Bordeaux, beaucoup moins nombreux qu'on

1. Dans le cas dont il s'agit, le tir à démâter était justifié : il s'agissait d'arrêter la marche d'un adversaire beaucoup plus puissant et à qui on ne pouvait présenter le travers sans être écrasé presque aussitôt.

2. C'est plus du tiers de l'effectif normal de la frégate.

3. Commandant Chevalier, *ouvr. cité*.

ne le croit communément et surtout beaucoup moins puissants qu'ils ne le pensaient eux-mêmes sur l'esprit de la population, se rendit auprès de Wellington, dont le quartier général était à Saint-Jean-de-Luz, pour lui signaler les avantages qu'il trouverait à occuper le grand port du sud-ouest de la France et à en faire, sous la protection de ses armes, comme la base d'opérations du parti qui sollicitait son intervention.

Cette intervention, dont l'intérêt militaire ne lui apparaissait pas suffisamment — car sa ligne naturelle d'opérations inclinait vers l'Est, vers Toulouse, comme la ligne de retraite de l'armée de Soult — le général anglais n'était pas disposé à l'accorder et il s'exprima à cet égard avec une netteté, une sécheresse même où perçait, à l'égard de ses interlocuteurs, une sorte de mépris que les royalistes d'alors n'étaient malheureusement pas en état de comprendre.

Cependant des instances réitérées, pressantes, et l'annonce de l'évacuation de Bordeaux modifièrent les déterminations de Wellington. Le 8 mars il achemina par Saint-Sever sous le commandement du maréchal Lord Beresford, une colonne de 15 000 Anglo-Portugais dont l'avant-garde arriva le 11 aux portes de la ville.

Quelles avaient été, pendant ce temps-là, les mesures prises par le gouvernement impérial et par ses représentants dans la Gironde?

Le département de la Guerre n'avait absolument rien fait. Aux premiers jours de mars, le général Lhuillier, commandant la division militaire, ne disposait que de quelques centaines d'hommes, gendarmes, douaniers et gardes nationaux mobilisés compris [1]. Point d'artillerie, point de redoutes, point de coupures sur les routes venant du sud; aucun ordre pour rendre plus difficile à l'ennemi la traversée des Landes. Avec cela un préfet peu actif et que paralysait le « commissaire extraordinaire » [2], le sénateur Cornudet, bien résolu, lui, à ne

1. Un peu moins de 400 hommes des dépôts d'infanterie, un escadron de chasseurs à cheval en formation, 150 gendarmes, autant de douaniers et 200 gardes nationaux mobilisés. La garde nationale sédentaire, qui eût dû compter plusieurs milliers d'hommes bien organisés n'en avait que 1 100. On retrouvait là les effets de la mauvaise volonté du maire, le célèbre Lynch, qui fut le principal agent de la trahison.

2. Le « commissaire extraordinaire » sénateur Chaptal ne fit d'ailleurs

se point compromettre et à éviter tout contact soit avec l'armée anglaise, soit avec les partisans de la contre-révolution.

Quant à la Marine, elle était représentée à Bordeaux par une petite division navale composée, sous le capitaine de vaisseau Regnauld, du deux-ponts le *Régulus* et de quatre bricks ou canonnières, à qui toute retraite était d'ailleurs coupée par l'escadre anglaise attachée à l'armée alliée, dont elle flanquait l'aile gauche et secondait les opérations depuis le début de la campagne de 1813.

Le 4 mars, en dépit de la résistance — assez molle, il faut le dire — du général Lhuillier, le commissaire extraordinaire Cornudet fit décider l'abandon de la ville. Les troupes se retirèrent à Libourne et le commandant Regnauld se vit dans la pénible nécessité de livrer aux flammes ses bâtiments pour ne point les laisser tomber aux mains des Anglais.

Les royalistes restaient maîtres d'agir.

On sait avec quel succès ils le firent, malgré l'indifférence, l'hostilité même de la population pour leur cause et quel effet moral produisit à Paris et dans toute la France la nouvelle que, le 12 mars, devant 3000 Anglais et le duc d'Angoulême, le maire de Bordeaux avait proclamé Louis XVIII.

Mais revenons à la Marine.

Était-ce bien à l'envoi de la faible division du commandant Regnauld que devait se borner la sollicitude du duc Decrès?

L'armée anglo-hispano-portugaise, forte de 75000 hommes, était établie depuis la fin de 1813, sur la Bidassoa et la Nive, péniblement contenue par les 45000 soldats du duc de Dalmatie, qui appuyait sa droite à la place de Bayonne et couvrait son front de l'Adour et des Gaves. Dès le commencement de février, l'attitude de l'ennemi était devenue nettement offensive et comme on ne pouvait savoir d'avance de quel côté se retirerait l'armée française, si elle essuyait un échec[1], on

pas mieux à Lyon et sa faiblesse seconda à merveille l'incapacité du duc de Castiglione, Augereau.

1. Cet échec — très honorable d'ailleurs pour l'armée de Soult — se pro-

devait considérer Bordeaux comme menacé. La nécessité s'imposait donc de secourir efficacement ce grand port et l'emploi des moyens ressortissant au département de la Marine était d'autant mieux indiqué que ceux qui dépendaient de la Guerre apparaissaient plus réduits et plus précaires.

Or, au début de 1814 — tous désarmements faits après l'envoi de contingents de marins aux armées — nous disposions :

à Cherbourg, de deux vaisseaux sous le contre-amiral Troude, l'ancien commandant du *Formidable* au beau combat du 13 juillet 1801 ;

à Brest, de cinq vaisseaux commandés par le contre-amiral Hamelin et parfaitement entraînés, comme en témoigne l'amiral Jurien [1] ;

à Rochefort enfin — ou plutôt sur la rade de l'île d'Aix — de cinq autres vaisseaux bien équipés sous le chef de division, plus tard vice-amiral Jacob.

En laissant même de côté les deux unités de Cherbourg, c'étaient donc dix vaisseaux que l'on eût pu concentrer, en février, dans la Gironde, si on y avait pensé. Sans doute ces bâtiments devaient éviter les forces anglaises qui surveillaient Brest et croisaient à l'ouvert du golfe de Gascogne; mais en choisissant un temps et des vents favorables, l'opération était facile pour de petites escadres, très maniables. Maintes fois de telles sorties avaient réussi et l'on ne peut douter que des officiers vigoureux et expérimentés comme Hamelin et Jacob ne se fussent acquittés avec succès de leur mission. En tout cas l'objet valait la tentative.

Outre que la présence de onze vaisseaux (le *Régulus* compris) devant les quais de la ville eût singulièrement raffermi l'esprit de la population et intimidé le parti royaliste, cette escadre, n'ayant pas à manœuvrer ses voiles, aurait pu très aisément mettre à terre trois mille marins et, dès lors, il eût été difficile aux autorités impériales d'invoquer, pour justifier

duisit à Orthez, le 27 février. Et justement, le maréchal dirigea tout d'abord sa retraite sur Bordeaux, par Mont-de-Marsan. Ce n'est que le 1er ou le 2 mars qu'il se décida à prendre Toulouse pour point de direction, en vue d'une jonction éventuelle avec Suchet, qui évacuait la Catalogne.

1. *Souvenirs d'un amiral.*

leur retraite prématurée, la faiblesse de leurs ressources. J'ajoute qu'à supposer que de telles mesures n'eussent point paralysé les traîtres et assuré Wellington dans son abstention première, à supposer qu'en fin de compte, Beresford se fût, de vive force, emparé de Bordeaux, l'escadre n'eût point été perdue pour cela. Ou bien, après avoir rembarqué ses contingents, elle eût descendu la rivière et se fût embossée à Royan, sous l'appui des batteries de terre, ou bien elle aurait franchi les dernières passes et pris le large en bousculant les bloqueurs, quoiqu'il pût en coûter.

Tout valait mieux que d'abandonner sans coup férir la quatrième ville de France!

Mais j'accorde, si l'on veut, que le principe d'une coopération aussi active de la Marine à la défense de Bordeaux pût paraître téméraire au chef du département, malheureusement peu disposé par son tempérament à faire confiance à ses subordonnés, aussi bien à ses excellents équipages qu'aux officiers de valeur qu'il avait désignés lui-même pour les conduire à la mer. Dans ce cas encore, pas de doute, pas d'hésitations possibles. Il fallait désarmer tous les vaisseaux, sans exception, qui restaient inutilisés ainsi sur les rades de la Manche et de l'Océan; il fallait, dès le mois de janvier, en février au plus tard, en mettre tout le personnel à terre, en former des régiments de marche et les acheminer sur Paris; il fallait donner enfin, sans attendre la capitulation du 31 mars, bien entendu, il fallait donner aux huit mille braves gens de Brest dont je parlais tout à l'heure, la satisfaction que réclamait leur ardent patriotisme.

Et qui peut dire quel en eût été l'effet, dans cette journée décisive du 30 mars, sur les hauteurs de Romainville et de la Chapelle? Le puissant secours de batteries de position organisées et desservies par ces marins — comme le furent, cinquante-six ans plus tard, les forts extérieurs qui, si longtemps, continrent l'artillerie allemande — n'eût-il pas rendu la bataille indécise et donné à Napoléon le temps d'accourir?... Il ne fallait gagner que 36 heures pour enchaîner la fortune et ressaisir la victoire!

La vérité, la fâcheuse vérité, qu'il ne faut pas se lasser de répéter, parce qu'elle est instructive, c'est qu'on ne sut que

faire de la Marine, lorsqu'elle eût encore pu rendre de sérieux services, c'est qu'on ne sut, ni se servir des vaisseaux à la mer, ni employer à terre tous les marins que l'inaction systématique des escadres rendait en réalité disponibles.

*
* *

Le comte d'Artois, « lieutenant général du royaume de France », avait conclu, le 23 avril 1814, une convention qui mettait fin aux hostilités. Le traité définitif ne fut signé que le 30 mai, mais il stipulait que les vaisseaux français et le matériel naval correspondant qui existait dans les places maritimes tombées au pouvoir des alliés avant le 24 avril ne nous seraient point rendus. Dans les autres places ces vaisseaux et ce matériel devaient être partagés entre la France et les nouveaux possesseurs dans la proportion de deux tiers pour la France.

Cette convention nous coûta trente et un vaisseaux et douze frégates, qui avaient été construits de nos deniers sur les chantiers d'Anvers, du Helder, de Gênes, de Venise, etc.[1]... Si grande avait été pourtant l'activité des constructions dans les dernières années de l'Empire qu'il nous restait encore soixante-douze vaisseaux (dont dix-neuf sur les cales des ports de France) et quarante et une frégates. A la vérité, bon nombre de ces bâtiments, justement parce qu'ils avaient été construits en hâte, avec des bois encore verts, ne présentaient que de faibles garanties de solidité. Mais le pis est qu'ils ne pouvaient plus être entretenus, tant était réduite la part faite à la Marine dans les premiers budgets de la Restauration — une moyenne de 44 millions, le douzième de ce que nous dépensons aujourd'hui. On ne fit plus, d'ailleurs, que les armements strictement indispensables et il n'y avait à la mer

1. C'est ainsi que nous fut ravie cette belle escadre de Missiessy, désarmée peu à peu à Anvers, en 1813 et en 1814 et dont les équipages défendirent si bien les forts et remparts de la place que le corps de siège anglo-prussien, sous Graham et Bulow, dut se borner, après un long mais infructueux bombardement, à un blocus à distance. Une division de jeune garde de 4500 hommes, commandée par le général Roguet, put même sortir d'Anvers et se joindre aux 6000 hommes de l'intrépide et habile Maison, qui défendait les Flandres.

que quelques frégates et corvettes lorsque Napoléon débarqua au golfe Jouan. L'un de ces bâtiments, la frégate la *Melpomène*, atteinte aux environs de Naples par un vaisseau anglais succomba après une vigoureuse défense qui honora le commandant Collet, plus tard officier général et mis à la tête d'une des divisions qui bloquèrent Cadix en 1823.

Est-ce à cette extrême pénurie de moyens, ou seulement à la méconnaissance de ce que pouvaient encore faire en faveur des opérations continentales quelques vaisseaux montés par des marins énergiques qu'il faut attribuer la complète abstention de la Marine Française dans la Manche et dans la mer du Nord, en mai et juin 1815, au moment où Wellington concentrait son armée en Belgique et où des centaines de transports, à peine protégés, allaient et venaient de Douvres à Ostende, de Sheerness, de Londres, de Harwich à l'Écluse, à Sas de Gand, à Anvers?

J'examinerai un jour en détail cette question intéressante et qui n'a point été traitée, me semble-t-il. Remarquons seulement aujourd'hui que le moindre trouble apporté dans la laborieuse organisation de l'armée anglo-hollando-belge de 1815 — qui était à peine prête le 14 juin, jour où Napoléon passa la Sambre à Charleroy — aurait eu sur la marche des événements, dans la campagne des quatre jours, une répercussion considérable.

Si grave qu'ait été la crise du matériel[1] pendant les premières années de la Restauration, celle du personnel le fut plus encore et l'on peut dire que c'est la Marine — elle avait, répétons-le, la réputation d'être fort impérialiste — qui eut, de tous les grands corps organisés, le plus à souffrir d'une aveugle et impitoyable réaction : « Les officiers de la Marine, dit l'amiral Jurien, furent mis au nombre des vaincus et les meilleurs furent traités comme tels. »

Non seulement il leur fallut subir une réduction de cadres

1. Rappelons à ce propos que l'un des négociateurs du traité du 30 mai évaluait lui-même à *un milliard et demi* — cela ferait aujourd'hui quatre milliards, au moins — la valeur du matériel naval de toute espèce que nous cédions à nos anciens adversaires ou aux nouveaux royaumes créés avec les territoires conquis par nos armes et perdus dans cette terrible crise.

qui pouvait, après tout, trouver quelque justification dans le nouvel état de choses, mais, dans ces cadres resserrés, ils durent encore faire place — et l'on s'imagine avec quels sentiments! — à un nombre considérable de « rentrants » : on désignait ainsi, aussi bien d'anciens émigrés qui, revenus en France dès le Consulat, n'avaient pas été admis à reprendre du service, que ceux qui, réapparaissant brusquement à la suite des Bourbons, semblaient avoir franchi le frontière « dans les fourgons de l'étranger », comme leurs princes.

Il y eut donc, à la suite de l'ordonnance du 3 juillet 1814, qui fixait les nouveaux cadres, beaucoup de mises en non activité et en réforme[1]; et si, plus tard, en 1817, après un remaniement qui fit disparaître la plupart des rentrants, décidément reconnus impropres à tout service à la mer (le naufrage de la *Méduse* avait ouvert les yeux des gouvernants), quelques-uns des officiers les plus méritants de la Marine impériale furent réintégrés, quelques autres, en trop grand nombre, restèrent définitivement exclus, pour leurs idées libérales, d'un corps qui avait fondé sur eux de sérieuses espérances.

L'organisation des ports subit aussi de profondes et fâcheuses modifications. L'ordonnance du 29 novembre 1815 supprima les préfectures maritimes, créées par le premier Consul, le 27 avril 1800, et, de nouveau, sépara les pouvoirs des autorités militaires et des autorités administratives. On reconnut là l'influence, néfaste cette fois, d'un homme de valeur, le constituant Malouet, qui, ancien intendant de la Marine, restait, après vingt-cinq ans, imbu des préjugés des « officiers de plume » et ne comprenait pas que les difficultés dans lesquelles s'était débattue la Marine de Louis XV et de Louis XVI avaient pour principale origine ce détestable dualisme dans le commandement.

Le chef de l'administration dans les ports devint donc indépendant du *Commandant de la Marine* et correspondit directement avec le ministre. Outre les magasins et les approvisionnements, tout le personnel militaire et technique, celui de

1. On autorisa aussi des lieutenants et des enseignes de vaisseau à servir dans la marine marchande. Ces officiers conservaient cependant de l'État une solde réduite.

l'inscription maritime et des sémaphores, les agents civils, contremaîtres et ouvriers des arsenaux, furent administrés, dirigés par des hommes étrangers au métier de la mer comme aux travaux des ateliers. Les *mouvements de la flotte*, même, au ministère et dans les ports, ressortirent aux administrateurs.

Le Commandant de la Marine, toutefois, garda des prérogatives des anciens préfets maritimes[1] la direction des travaux — constructions navales, artillerie, travaux hydrauliques — direction qui était alors beaucoup plus effective qu'aujourd'hui, où la funeste « autonomie des directeurs », faisant perdre à l'officier de marine, du côté technique, l'autorité qu'il avait reconquise du côté administratif, enlève au préfet maritime tout contrôle efficace sur l'emploi des fonds destinés aux constructions, aux réparations, à l'entretien, à l'achat des matières et de l'outillage.

Entre temps les équipages de haut bord avaient été dissous. Cette organisation qui, depuis quatre années, avait singulièrement relevé la valeur du personnel des vaisseaux armés, pouvait en effet ne pas convenir à un gouvernement bien résolu à ne plus envoyer à la mer aucun bâtiment « de haut bord ». On remarqua d'ailleurs que ces équipages, dévoués à l'Empire, *avaient mauvais esprit*; et leur licenciement, prononcé par une des premières ordonnances de Louis XVIII, le 10 mai 1814, rappela la dissolution, en 1792 du corps si bien constitué, si bien exercé et entraîné, des canonniers de la Marine, qu'on soupçonnait alors d'être royaliste[2]. Car tel est,

1. Les préfectures marines furent rétablies par l'ordonnance du 27 décembre 1826. Voici en quels termes M. de Chabrol, alors ministre de la Marine, justifia la nécessité de cette restauration de l'unité de pouvoirs dans les ports de guerre.

« Considérant que la division des pouvoirs qui fait la base du système des ports n'a pas réalisé les avantages qu'on avait cru pouvoir en attendre; que la double action, exercée par les commandants et intendants de la Marine, lors même qu'elle ne donne pas lieu à des froissements, produit des complications de forme préjudiciables au service; que, dans nombre de circonstances, les attributions du commandant et de l'intendant, confondues ou mal définies, produisent des conflits d'autorité, d'où résultent des lenteurs incompatibles avec la célérité d'action qui doit caractériser les opérations de la marine militaire; que la part de chacun des deux pouvoirs aux mesures qu'ils sont appelés à prendre en commun ne peut pas être assez exactement appréciée pour qu'on puisse attribuer à chacun d'eux la responsabilité qu'il devrait offrir... etc. »

2. Ce fut au projet d'organisation élaboré par un *capitaine d'artillerie* et

chez nous, l'immédiat effet des révolutions politiques : la destruction de toute force organisée et, d'abord, de la force navale.

Une dernière mesure dont le ridicule, masqué par les élans de la plus plate adulation, n'apparut peut être pas aux yeux des contemporains, fut celle qui, le 31 janvier 1816, supprima les deux écoles navales de Brest et de Toulon, créées par Napoléon, et leur subtitua le « collège royal d'Angoulême », en l'honneur du prince qui, derrière les Anglais de Beresford et aux côtés du traître Lynch, avait entendu proclamer dans Bordeaux son oncle Louis XVIII.

Désormais les futurs officiers de la Marine de France devaient s'exercer à braver les périls de la mer en ramant sur les eaux paisibles de la molle Charente.

De plus de soixante-neuf millions, le budget de la Marine était descendu, comme je le disais un peu plus haut, à quarante-quatre, en moyenne, de 1815 à 1818. On n'avait plus les ressources suffisantes, malgré l'énorme diminution des armements et du personnel entretenu, pour conserver en bon état les vaisseaux qui nous restaient et pour achever les constructions entreprises à la fin de l'Empire, achèvement dont l'urgence s'imposait d'autant plus que les navires à flot, hâtivement construits avec des bois trop jeunes, ne pouvaient durer aussi longtemps que ceux de la Marine de Louis XVI.

Notre établissement naval était donc menacé d'une ruine rapide, lorsque le baron Portal fut appelé au ministère, le 29 décembre 1818. Non content d'édicter les mesures conservatrices les plus minutieuses et les plus entendues en faveur du matériel, cet homme politique éminent et qui jouissait, par bonheur, d'autant de crédit dans les Chambres que dans les Conseils du roi, résolut d'exposer, dans un rapport qui est resté célèbre, le lamentable état de la flotte et de signaler l'urgence de porter remède à une situation sur

un *ingénieur hydrographe* que s'arrêta, le 14 juin 1792, l'assemblée législative. Les marins, suspects, n'avaient pas eu voix au chapitre. Il en résulte que la flotte eut des « artilleurs » plutôt que des « canonniers ». On est revenu, depuis, à des conceptions plus justes.

laquelle ses prédécesseurs semblaient avoir systématiquement fermé les yeux.

« Je l'affirme sans hésiter, disait-il, notre puissance navale est en péril. Les progrès de la destruction s'étendent avec une telle rapidité que, si l'on persévérait dans le même système, la marine, après avoir consommé cinq cents millions de plus, aurait totalement cessé d'exister en 1830... » Il fallait donc prendre un parti décisif et « ou bien renoncer à l'institution pour épargner la dépense, ou bien accepter les dépenses indispensables pour conserver l'institution ».

Ce langage vigoureux fut entendu. Il ne fut cependant pas complètement compris, tant était grande l'indifférence de la France d'alors pour sa marine, tant était tenace la conviction qu'il n'était plus possible de lutter, autrement que par des moyens strictement défensifs, contre l'énorme puissance navale de l'Angleterre; et si, à partir de 1819 les budgets furent portés peu à peu jusqu'à soixante-cinq millions[1] et au delà, on dut plutôt cette augmentation aux circonstances de la politique extérieure (armements contre les Barbaresques, contre l'Espagne, contre la Turquie, etc...). N'importe! La question avait été posée et bien posée : les Chambres n'avaient pas osé dire qu'elles ne voulaient plus de marine et, d'accord avec le ministre, elles avaient même fixé la composition de la flotte à 40 vaisseaux, 50 frégates et 80 bâtiments légers.

Cet idéal ne fut jamais atteint. A la vérité, après le baron Portal, la Restauration, revenue à de meilleurs sentiments pour les marins autant que pour la marine, avait su choisir des ministres — MM. de Clermont Tonnerre, de Chabrol, Hyde de Neuville et d'Haussez — dont la prévoyance et l'énergie s'employèrent avec quelque succès à terminer la crise la plus grave peut-être, sans excepter celle des premières années de la Révolution, qu'ait subie la force navale française. Force leur fut cependant de laisser à leurs successeurs du régime de Juillet le soin de réaliser le programme de 1819, parce que le plus gros des fonds qui eussent dû être consacrés au renouvellement du matériel passait toujours aux armements.

1. C'était le chiffre de ce que Portal appelait le « budget normal », c'est-à-dire le budget qui permettait à la fois un entretien suffisant de la force navale et son *renouvellement* régulier, continu, par les constructions neuves, méthodiquement échelonnées.

En novembre 1830, le comte d'Argout, qui venait de prendre le portefeuille de la Marine, exposa à la Chambre les conséquences de ces errements. Il fallait, disait-il, séparer nettement les deux ordres de dépenses et s'interdire absolument de rien distraire des fonds reconnus nécessaires pour la poursuite régulière du plan de construction. Ce ne fut pourtant qu'à partir de 1840 — où, sous la pression des événements extérieurs, l'opinion se rendit mieux compte des services que pouvait rendre la Marine — que l'idée de mettre à la disposition du département, par une loi spéciale, un crédit divisé en un certain nombre d'annuités et exclusivement consacré au renouvellement de la flotte, prit quelque faveur au sein des Chambres. En 1846, le vice-amiral de Mackau obtenait ainsi 93 millions à dépenser en sept années. Malheureusement, à la suite de la révolution de Février, la situation des finances ne permit pas de persister dans cet effort : en 1849 l'annuité fut réduite à 2 300 000 francs. En 1850 elle disparaissait.

Cette nouvelle crise fut de peu de durée. Le gouvernement du second Empire, sachons le reconnaître, donna à la force navale française le développement qui correspondait au rang qu'occupait alors notre pays. Et si l'on ne se préoccupa plus d'obtenir le nombre d'unités de combat que le baron Portal avait demandées au commencement du siècle, c'est que les profondes transformations subies par le matériel naval — la vapeur, l'hélice, les cuirasses, l'éperon, l'artillerie de gros calibre — avaient, en décuplant la puissance de chacune de ces unités, triplé ou quadruplé leur prix de revient.

N'oublions pas que ce fut de 1860 à 1870 — et à cette époque seulement, au cours du XIXe siècle — que la flotte française fut en état de se mesurer avec avantage avec la flotte anglaise. On ne lui avait plus marchandé, il est vrai, les crédits nécessaires pour marcher la première dans la voie du progrès. Mais aussi elle en avait eu la hardiesse; elle avait résolument créé des types originaux, adopté des armes nouvelles; elle avait, à propos, osé faire autre chose que ce que faisait sa rivale.

CONTRE-AMIRAL D.

LE PORT DU HAVRE[1]

« L'histoire du Havre n'est rien autre chose qu'une continuelle manifestation d'énergie. » Ce mot de M. Gabriel Hanotaux est l'épigraphe nécessaire d'une étude sur notre grand port de la Manche.

Le Havre, en effet, n'est point l'œuvre de la nature, qui n'avait rien fait pour qu'un port dût naître en cet endroit; il est tout entier une création de l'homme, et son histoire date seulement des débuts du règne de François Ier.

Jusqu'alors, et dès l'époque romaine, des ports avaient existé à l'entrée Nord de l'estuaire de la Seine : Juliabonum ou Lillebonne eut son temps de prospérité; puis Harfleur, d'où mit à la voile une partie de la flotte de Guillaume le Conquérant. Mais, peu à peu, les courants de l'estuaire refoulant les sables vers le Nord comblèrent ces havres; à la fin du XVe siècle, ils les avaient rendus inutilisables aux œuvres de mer; plus tard la culture mit en valeur ces alluvions. Sur la côte même de la

1. Nous devons dire tout le profit que nous avons tiré des renseignements précieux qu'a bien voulu nous fournir sur le port du Havre M. Detœuf, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, attaché au service du port du Havre; des nombreux et distingués travaux de M. L. Brindeau, sénateur, ancien maire du Havre; et de l'étude remarquable sur le mouvement commercial du Havre de M. Laurent Toutain, membre de la Chambre de Commerce du Havre.

Nos remerciements vont aussi à M. P. Laporte, secrétaire de la Chambre de Commerce du Havre, qui a bien voulu nous autoriser à reproduire le plan annexé à la présente étude.

Manche, abrité par la falaise de la Hève, qui se prolongeait alors très avant dans la mer jusqu'au banc actuel de l'Éclat, existait un mouillage, le Chef de Caux, à l'endroit où a été construit le Nice havrais. Lui aussi disparut, rempli par les blocs désagrégés de la falaise qui l'avait garanti contre les vents défavorables.

Harfleur et le Chef de Caux comblés, il fallait trouver un port où pussent mouiller et s'abriter les navires, et qui, en même temps, défendît l'entrée de la Seine, en protégeant la Haute-Normandie contre une descente. La nécessité en était si évidente que l'opinion publique, si lente autrefois à se former et à se manifester, s'en préoccupa dès 1515. François Ier venait de gagner la bataille de Marignan : jeune, audacieux, victorieux, amoureux de la gloire, il voyait grand. Son rival d'Espagne possédait de l'autre côté de l'Atlantique un domaine aux ressources inconnues encore, mais devinées immenses; le roi de France se devait d'être aussi puissant et aussi riche que le roi des Espagnes. D'autre part, le roi d'Angleterre n'était point un trop sûr voisin; le roi de France devait se prémunir contre ses prétentions possibles. Rêves d'expansion et de richesse, souci de la défense du royaume, ces deux raisons incitèrent François Ier à établir sur la Manche une station navale qui servît de base d'action à ses flottes et de réduit à la défense du littoral. Il donna en 1516 à l'Amiral Bonnivet la mission de rechercher un emplacement propre à l'installation d'un port qui répondît à ces deux conditions. Bonnivet s'en fut tout le long des côtes du pays de Caux; parmi ceux qui l'accompagnaient était Guyon le Roy, seigneur du Chillou, vice-amiral, lieutenant-général des armées du roi, capitaine de Honfleur. Homme actif, avisé, doué du sens de la mer, Chillou avait à maintes reprises exploré ces mêmes bords, et son opinion était faite. On peut croire que c'est lui, homme de mer, qui inspira à Bonnivet, homme de guerre, et n'ayant du marin que le titre de sa charge judiciaire d'amiral, le choix de la crique de « Grasse ». C'est à Bonnivet qu'on reporte généralement l'honneur de la création du Havre; en réalité, c'est Chillou qui en fut l'inventeur. Le choix fait, Bonnivet, à qui la vie de cour ou de campagne allait mieux que celle d'ingénieur, usa du droit que lui conféraient les lettres royales dont il était investi, et subrogea dans ses pouvoirs le seigneur du

Chillou. Celui-ci, avec une rapidité et une activité incomparables, se mit à l'œuvre dès le mois de février 1517.

Au bord de la crique s'élevait le petit hameau de « Grasse », abrité par la Hève contre les mauvais vents, suffisamment éloigné cependant pour ne pas redouter le sort du Chef de Caux, et assez distant aussi du lit de la Seine pour ne pas risquer d'être comblé comme Harfleur. La plaine qui s'étendait au pied de la colline, et dans laquelle avait été construite la bourgade, était sillonnée de rivières et de canaux naturels qui mêlaient à plaisir leurs méandres avant de s'aller confondre dans la mer. Comme, dans la pensée du roi, il s'agissait surtout d'avoir une place de guerre, on entoura le village de fortifications; puis deux jetées furent construites, l'une au Nord terminée par une grosse tour massive, nommée Tour François Ier, qui ne disparut qu'en 1861 ; l'autre au Sud, dont l'office était de régler le chenal conduisant à la crique intérieure. Un petit port s'établit derrière cet abri, port bien primitif, mais où purent néanmoins s'installer des chantiers de constructions navales qui se développèrent vite; en 1533 ils livraient un navire de guerre de 1 200 tonneaux, la *Grande Françoise*, la plus belle et la plus puissante unité navale qu'on eût vue jusqu'alors. Mais les fonds du chenal, trop hauts, causèrent son échouage à sa première tentative de sortie; elle ne resta que comme un souvenir et un encouragement.

Dès son origine, le Havre eût à souffrir du mal qui jusque vers la seconde partie du XIXe siècle menaça constamment son existence : la digue du Sud le protégeait bien contre l'envahissement des sables de l'estuaire; mais, au Nord, la falaise de la Hève se désagrégeait sans cesse; plus au Nord encore, celles du pays de Caux, corrodées par la mer, s'en allaient en morceaux, et les galets ainsi formés venaient, portés par les courants, s'entasser vers l'entrée. Les prolongements successifs de la jetée Nord ne palliaient qu'insuffisamment ce danger d'obstruction, contre lequel, durant des siècles, on n'usa que de l'enlèvement à mains d'hommes. A quelque chose malheur est bon : ces masses de galets servirent à remblayer une grande partie de la ville qui, en s'étendant, gagnait sur les fonds marécageux.

Pendant le siècle qui suivit, le Havre ne se transforma pas beaucoup. Enserrée dans ses murailles, la ville ne se dévelop-

pait pas; mais la pensée de François Ier portait déjà ses fruits; un négoce soutenu s'établissait avec le pays d'Outre-Atlantique, en même temps que la pêche était pratiquée de façon régulière.

Richelieu, qui comptait Chillou parmi ses ancêtres, eut une tendresse particulière pour le Havre dont il donna le gouvernement à un des siens; il marqua le caractère militaire du port : il y fit édifier une citadelle, y constitua un arsenal et creusa le bassin du Roi, simple prolongement de l'avant-port, où les navires pouvaient s'échouer pleinement à l'abri.

Colbert et Vauban ont une place à part dans l'histoire du Havre. Ils semblent avoir aperçu nettement, les premiers, que son avenir était plutôt dans les œuvres de paix que dans celles de guerre, et que son rôle commercial devait primer son rôle militaire. Port de guerre et port de commerce furent bien séparés : l'Arsenal construit à l'extrémité nord-ouest du bassin du Roi fut entouré de murs et dûment organisé; il en subsiste encore des portes en bois sculpté qui montrent le faste déployé en tout par Colbert pour le service et la gloire du roi. Ce bassin du Roi fut réservé à la marine de guerre. Pour aider au développement de la marine marchande, on prolongea encore la jetée nord afin que l'avant-port, affecté dès lors aux seuls navires de commerce, fût mieux protégé contre les apports incessants de galets; on creusa un canal qui, prolongé jusqu'à Harfleur, recueillit les eaux de la Lézarde, assurant du même coup le dessèchement de la plaine de l'Eure et l'emmagasinage de masses d'eau considérables pour les chasses destinées à maintenir la profondeur du port. En même temps, des terrains neufs, propres à la construction, s'offraient pour l'agrandissement de la ville. L'effet de ces transformatious se marqua bientôt; et malgré l'insuffisance des travaux accomplis, le Havre ne tarda pas à s'emparer de la plus grande partie du trafic que Colbert avait établi entre la France et nos colonies d'Amérique et des Indes. Malheureusement les guerres continentales coûtaient beaucoup d'argent; on n'en pouvait guère consacrer aux travaux maritimes, et malgré tout, le caractère militaire du Havre resta prépondérant jusque vers la fin du XVIIIe siècle : au reste la ville subit deux fois les attaques de la flotte anglaise en 1694 et 1759, et chaque fois elle s'en tira sans dommages essentiels.

En 1776, comme on reprenait l'idée de Vauban d'installer un port de guerre à Cherbourg, le Havre passa des mains du génie militaire dans celles du service des Ponts et Chaussées. Le résultat fut d'accuser immédiatement l'orientation commerciale des travaux. En 1792, avec le concours financier du négoce havrais, fut construite la première partie du bassin du Commerce. Puis lorsqu'en 1800, Cherbourg achevé, la Préfecture Maritime fut transférée du Havre en Cotentin, le développement normal du port de commerce commença. En 1820, on livra la deuxième partie du bassin du Commerce et le bassin de la Barre. Ce bassin, communiquant par écluse simple avec l'avant-port devint le lieu d'escale des bateaux à vapeur qui assurèrent le service postal entre la France et l'Amérique.

La destinée du Havre est dès lors fixée. La ville s'accroît rapidement en étendue et en population; il n'y a plus de solution de continuité avec les communes limitrophes, qui passent à l'état de véritables faubourgs; pour achever la transformation, une loi de 1852 décide le démantèlement de la ville. En 1855 est ouvert le bassin de l'Eure, aujourd'hui encore bassin des Transatlantiques : les quais en étaient fondés à 2 mètres sous basse-mer, chose remarquable pour l'époque. En 1859, le bassin Dock est achevé, en communication avec celui de l'Eure. Puis, la citadelle rasée, on creuse sur son emplacement le bassin dit « de la Citadelle », en relation avec l'avant-port par un bassin de mi-marée, qui permet aux navires d'entrer pendant un temps plus long, avant ou après la pleine mer. Trois cales sèches s'ouvrent sur le bassin de la « Citadelle », et une grande forme de radoub est établie à l'Est du bassin de l'Eure. Toutes ces améliorations étaient achevées en 1871.

Les terrains où creuser vinrent alors à manquer, car partout on avait percé des rues et bâti des maisons. Les besoins du port augmentant constamment avec un trafic en continuelle progression, il fallut songer à un autre procédé d'extension et l'on commença de travailler dans l'eau. Au Sud-Est du bassin de l'Eure s'aménagèrent les deux darses du bassin Bellot, et toute la partie occidentale du canal de Tancarville, qui permit aux péniches de la navigation fluviale de descendre jusqu'au Havre sans courir les risques de l'estuaire.

Mais, en même temps que se poursuivaient les travaux du Havre, on poussait vigoureusement l'aménagement de la Seine pour régulariser le régime fluvial et faciliter les abords du port de Rouen : notamment, des digues étaient construites dans l'estuaire. L'histoire allait-elle se répéter, et le Havre connaître le sort de Lillebonne et d'Harfleur ? Les sables ne finiraient-ils pas par envahir la passe et par la rendre impraticable ? L'entrée du port orientée au Sud-Ouest était bien exposée aux alluvions apportées par le régime des courants, qui suivent la côte du Calvados, entrent en Seine, puis se rabattent vers le Nord. Les lois du 19 mars 1895 et du 2 août 1904 fixèrent tout un vaste programme de travaux qui, achevés aujourd'hui, ont, pour un temps qui ne sera plus de longue durée, donné au Havre sa physionomie actuelle.

***

Il est impossible par une vue panoramique, de se rendre compte de ce qu'est le port du Havre. Du haut de la Hève, on en aperçoit bien tout l'ensemble ; on découvre l'estuaire, la côte du Calvados, et les regards vont se perdre à l'Est vers Harfleur et Tancarville. Mais les images ainsi perçues, pour séduisantes, impressionnantes et suggestives qu'elles soient, n'ont point de précision ; les bassins apparaissent sans netteté ; on voit de si haut que les navires les plus grands semblent des jouets. C'est une vision, ce n'est pas une vue. Force est donc pour comprendre ce puissant organisme maritime de l'étudier sur le plan.

Le port se compose de trois parties principales : un premier avant-port, un second avant-port et des bassins.

Les bassins sont ceux que nous avons successivement indiqués plus haut, et dont les travaux des programmes de 1895 et 1904 sans y apporter aucune modification essentielle, ont amélioré seulement l'économie.

Les trois bassins « du Roi », « du Commerce » et « de la Barre », origines du Havre ne répondent plus aux exigences modernes ; leur profondeur est faible et ils ne servent guère qu'aux navires de plaisance, qui se logent plus volontiers dans

le bassin du Commerce, en plein cœur de la ville, aux petits voiliers ou bateaux de pêche, et aux petits vapeurs qui assurent les relations avec le Calvados et Rouen. Le bassin Vauban, dont les conditions de fond sont à peu près les mêmes, est le lieu d'amarrage des charbonniers auxquels est affectée la rive Nord tandis que la rive Sud est réservée à la Compagnie des Docks-Entrepôts, qui a également à sa disposition le bassin Dock, d'une profondeur de 7 m. 15 au moment des plus faibles pleines mers, et une partie du quai du bassin du Canal. Le bassin de la Citadelle, de très médiocre profondeur lui aussi, sert aux petits vapeurs du cabotage international, aux bateaux de servitude, aux torpilleurs et aux sous-marins.

Les bassins modernes pour grands navires sont le bassin de l'Eure, le bassin Bellot et le bassin du Canal. Le premier, creusé à la côte — 4 mètres au-dessous du zéro sur la plus grande partie de sa surface, est surtout le domaine des Transatlantiques, aux dimensions desquels il suffit encore, grâce à des aménagements de pontons mobiles, et à des dragages exécutés en avant de l'emplacement de ces pontons. C'est dans le bassin de l'Eure que s'amarrent et font leurs opérations tous les bateaux de la flotte de la Compagnie générale transatlantique, y compris la *France*, le plus grand des paquebots de cette Compagnie. Ce bassin ne communiquait autrefois avec l'avant-port que par une seule écluse, assez mal placée, puisque le navire se présentait dans le bassin presque à angle droit; elle ne permettait du reste le passage pour les grandes unités que durant quatre heures par jour environ, aux heures d'étale de la pleine mer. Depuis l'achèvement du programme de 1895, une nouvelle écluse, à sas celle-là, dite de la Floride, taillée dans l'ancien bassin et les anciens terre-pleins de ce nom, permet un accès plus facile. Large de 30 mètres, longue de 241 mètres, le radier à 4 m. 50 au-dessous du zéro des cartes, elle donne passage à la *France* pendant onze heures par jour en grande vive-eau et en morte-eau, et pendant douze heures en marée moyenne. Sa construction a donc été une amélioration très appréciable; mais avec la dimension sans cesse croissante des unités navales, il a fallu songer, comme nous le verrons, à d'autres moyens pour assurer au Havre la réception des Transatlantiques modernes :

la *France* en effet passe par l'écluse de la Floride, mais avec précautions, et le bateau qui suivra la *France* n'aurait pu pénétrer par ce pertuis. Les bassins Bellot et du Canal, accostables à des navires de 8 à 9 mètres de tirant d'eau, font accueil aux grands navires de charge et aux bateaux mixtes ; enfin, à côté du bassin Bellot, un petit bassin est spécialisé pour les pétroles et matières dangereuses. Le régime du bassin du Canal doit être signalé, car il est tout différent de celui des autres : dans ceux-ci en effet, les écluses ouvertes à chaque marée pendant trois heures environ, au moment de l'étale du plein, provoquent chaque jour un niveau voisin de celui de la pleine mer précédente. Au contraire, dans le bassin du Canal, le bassin fluvial et le garage de Graville, le niveau est constant, celui du canal de Tancarville (7 m. 15 au-dessus du zéro des cartes), le passage de l'Eure ou de Bellot dans le bassin fluvial ou dans le bassin du Canal se fait donc à l'aide d'écluses à sas, dont une autre à l'extrémité opposée du canal met en communication celui-ci avec la Seine.

Pour les relations de bassins à bassins, il existe vingt pertuis ou écluses, sur lesquels sont jetés autant de ponts mobiles, mus au nombre de dix-neuf à l'eau comprimée ; seul le pont du bassin Dock est actionné à l'électricité.

Six formes de radoub sont à la disposition des navires en mal de carénage : trois, comme nous l'avons dit, dans le bassin de la Citadelle pour le menu peuple des bateaux, et trois autres dans le bassin de l'Eure, dont l'une de 198 mètres de long sur 30 mètres de large, qui suffit pour tous les bateaux fréquentant le Havre, la *France* exceptée.

La Chambre de Commerce a la concession de l'outillage du port : elle offre aux marchandises 34 hangars qui couvrent 21 hs. 3 a. ; l'un, unique au monde, tout en fer et verre, impressionnant par ses dimensions immenses quand il est vide, plus impressionnant encore lorsqu'il est plein de balles neigeuses, occupe une surface de 8 hs. 1/2 : c'est le fameux hangar aux cotons, dont la Chambre de Commerce du Havre, à laquelle il a coûté 1 748 970 francs, est justement fière.

Le chargement et le déchargement des marchandises est assuré par 106 grues roulantes, dont 74 électriques d'une force de 1 500 à 3 000 kilos ; par une bigue-trépied, à moteur hydro-

électrique, de 12 000 kilos de puissance ; et enfin par 12 grues flottantes à vapeur, dont une peut enlever des poids de 10 000 kilos. De son côté, la Compagnie des Docks-Entrepôts à qui la ville du Havre a rétrocédé la concession, qui lui avait été accordée pour quatre-vingt-dix-neuf ans à partir de 1854, du monopole de l'entrepôt réel, dispose de 16 hectares 1/2 environ de hangars à marchandises, avec un outillage approprié.

Sur les quais et terre-pleins, courent 54 kilomètres de rails, raccordés aux gares à marchandises et à la gare maritime, installée à côté du hangar aux cotons ; il convient d'y ajouter les 28 kilomètres des lignes des Docks-Entrepôts et des divers embranchements industriels.

L'exécution des programmes de 1895 et de 1904 a touché bien autrement l'avant-port, qui a été doublé.

La vieille entrée du Havre, celle de Guyon le Roy, que les siècles successifs s'étaient contentés d'améliorer, n'existe plus. La digue Nord, si longtemps prolongée, n'est plus qu'un poste à signaux, sans rôle prépondérant dans l'économie du port ; la digue Sud et les ouvrages établis en arrière, bassins et terre-pleins de la Floride, batterie du même nom, ont complètement disparu. L'écluse à sas du bassin de l'Eure en occupe une partie, et un grand quai de 500 mètres de long, remplace le front fortifié qui jadis défendait le côté de l'estuaire. Ce quai, dit quai de marée, sur lequel s'élève la magnifique gare maritime construite par la Chambre de Commerce avec le double souci du confort et des exigences pratiques, est destiné à l'amarrage des navires qui ne veulent point pénétrer dans les bassins à flot, ou bien qui entrent ou sortent aux heures où l'accès de ces bassins est impossible. Il dispose d'une profondeur constante de 9 mètres au-dessous du zéro des cartes marines, et il est fondé assez profondément pour permettre d'atteindre 11 mètres. Sa mise en service a heureusement simplifié les opérations de débarquement des grands Transatlantiques qui peuvent maintenant se mettre à quai à toute heure, et évacuer sans retard leurs passagers : une économie de temps appréciable est ainsi réalisée sur le parcours de New-York-Paris et *vice versa*. On avait prétendu que sa position l'exposait aux vents du Nord-Ouest ; mais l'expérience est maintenant faite : il donne toute sécurité. La *France*, dont les superstructures sont pourtant

très élevées et offrent ainsi grande prise au vent, y accoste constamment, par tout temps; deux croiseurs japonais, qui y furent amarrés pendant plusieurs jours, y subirent sans dommage de violents coups de vents; et la « South Western Company », qui assure le service du Havre à Southampton, y entretient depuis des mois son poste d'accostage sans qu'aucun accident ait affecté la régularité des départs et des arrivées.

Le nouvel avant-port a été pris tout entier sur la mer; sa superficie est de 78 hectares, délimités par deux digues : l'une, partant du terre-plein qui se trouve à l'extrémité du boulevard François-Ier, a une direction Sud-Ouest, l'autre, qui prend naissance au bout du mur batardeau construit à la pointe du Quai d'Escale a, au contraire, une direction Nord-Ouest; la passe, large de 200 mètres entre les musoirs, et à laquelle conduit une manière d'avenue balisée d'environ 4 kilomètres de long, creusés à 6 mètres au-dessous du zéro des cartes, a donc cette orientation Nord-Ouest qui la protège contre les apports d'alluvions de l'estuaire. Les deux avant-ports sont l'un comme l'autre creusés actuellement à 6 mètres au-dessous du zéro des cartes, et l'on est en train d'amener cette profondeur à 7 m. 50.

Pour faciliter l'atterrage, le Havre est signalé par le phare électrique de la Hève d'une puissance de 2 500 000 becs Carcel, et d'une portée moyenne de 33 milles. A ce signal qui existe depuis de longues années, a été adjoint au cours de l'année 1913 un bateau-feu, mouillé à 7 milles à l'ouest de la Hève : cet engin est pourvu pour les cas de brume d'une sirène, d'une cloche sous-marine, et aussi d'un signal hertzien d'une portée de 30 milles, utilisable par les navires munis d'appareil de radiotélégraphie.

Si l'on veut bien réfléchir à l'étroitesse de la passe primitive, à son orientation défectueuse, aux faibles dimensions de l'ancien avant-port dont la superficie était seulement de 20 hectares, on comprendra de quelle importance ont été les travaux des programmes 1895-1904, et quelle bienfaisante influence ils auront eue sur le développement du port du Havre.

*
* *

Depuis l'élaboration des programmes de 1895 et de 1904, les conditions de la navigation générale et celles du commerce havrais se sont modifiées de telle façon qu'il fallut songer à transformer encore le port du Havre : les dimensions des navires se sont accrues, et la tendance actuelle est plutôt au bateau de grand tonnage qu'au bateau de grande vitesse; on semble disposé à sacrifier un peu de la célérité à la capacité. Or la *France* est la plus grande coque que les bassins actuels puissent accueillir. D'autre part, le trafic du Havre a augmenté depuis dix ans dans des proportions que nous indiquerons plus loin, mais dont nous pouvons dire dès maintenant qu'elles imposent l'obligation de prévoir pour l'avenir un accroissement progressif. Il était donc indispensable de fournir au Havre, une fois encore, les moyens de satisfaire à son développement naturel et nécessaire; et cette fois, de faire œuvre si grande que l'effet utile en pût être de longue durée. C'est à quoi tendit le programme sanctionné par la loi du 11 février 1909.

Ce programme comprend « la création d'un bassin de marée et d'une forme de radoub au Sud de l'avant-port et des bassins actuels, au moyen d'une emprise sur la baie de Seine limitée par des digues ». La surface à conquérir est de 285 hectares. Les travaux sont déjà avancés, et à mer basse on distingue nettement l'encadrement du futur bassin. M. le Président de la République a posé solennellement le 23 juillet 1913 la première pierre du couronnement du môle Nord, au nouveau bassin de marée.

Il importe de s'expliquer sur le sens de cette expression bassin de marée; et nous ne pouvons mieux faire que de citer M. Louis Brindeau, sénateur, ancien maire du Havre :

Un bassin de marée est un bassin dont le niveau est soumis aux fluctuations constantes de la mer; on l'appelle ainsi par opposition au bassin à flot dans lequel les eaux sont retenues au moyen de portes, et maintenues ainsi à marée baissante au niveau atteint par la pleine mer... Le bassin de marée permet de réaliser les conditions exigées par la navigation transatlantique, ou de s'en rapprocher

peu à peu au fur et à mesure que les profondeurs suffisantes y seront établies : départs à heure fixe et arrivée à toute heure. Il évite, d'autre part, la construction, toujours si dispendieuse, d'écluses de marée ou de portes d'èbe, ouvrages pouvant d'ailleurs constituer ou devenir une gêne pour l'exploitation du bassin. Aussi bien les portes, et par suite les écluses, ne peuvent dépasser certaines dimensions; d'autre part ces ouvrages sont forcément démodés au bout d'un certain temps par suite des modifications survenues dans l'architecture navale, de telle sorte que le bassin qu'ils commandent peut, au point de vue transatlantique, devenir inexploitable.

Le mur batardeau qui unit actuellement le quai de marée à la digue Sud sera détruit; deux môles, amorcés l'un au quai de marée et l'autre à cette digue du Sud limiteront à 150 mètres la largeur de l'accès dans l'avant-port du bassin de marée; dans cet avant-port, tout autour duquel courront des quais, un chenal, de 1 kilomètre de long sur 300 mètres de large, conduira au pertuis dont l'ouverture ne sera que de 75 mètres.

Le bassin lui-même sera divisé en deux darses de dimensions inégales, séparées en partie par un terre-plein de 250 mètres de large. Dans la darse Nord sera établi un quai d'un kilomètre de long, accoté à la digue Saint-Jean qui protège actuellement le front fluvial; sur une largeur de 100 mètres, une souille de 12 mètres au-dessous du zéro des cartes longera ce quai. Les bateaux les plus puissants que l'on puisse prévoir à longue échéance y auront facilement accès, chenal et bassin devant être fouillés à — 7 m. 50, et toutes dispositions étant prises pour, tant au milieu des darses qu'au pied des quais, pouvoir descendre jusqu'à 12 mètres. Cinq kilomètres de quai, accessibles aux voies ferrées, pourront, par la suite, à mesure des besoins, être édifiés tout autour des bassins. Enfin, pour l'avenir, les moyens sont assurés pour l'extension vers l'Est, où l'on pourra aménager des bassins à flot, qu'il sera facile de mettre en communication avec le Canal de Tancarville. Les possibilités d'extension dans le lit de la Seine sont indéfinies.

Les deux digues Sud-Ouest et Sud, dont la première est particulièrement exposée aux assauts violents des lames du large seront en maçonnerie, élevée sur des blocs artificiels de béton d'un poids individuel de 83000 kilogs. La digue Est,

qui, elle, regarde vers la Seine, est simplement faite de bois et de pierres sèches. Partout des remblais en terre étaieront ces constructions. Le mur du grand quai de 1 000 mètres est édifié sur des caissons métalliques de 43 mètres de long sur 14 mètres de large, foncés à l'air comprimé jusqu'à la cote — 16 mètres. C'est dire avec quelles précautions et quel souci de la solidité et de la durée sont conduits ces travaux.

A l'extrémité Est de la darse Nord, s'ouvrira la forme de radoub. Elle mesurera 312 mètres de longueur sur 38 mètres de largeur libre, et son seuil sera arasé à 8 mètres au-dessous du zéro. Dans ces conditions, si l'avenir voit naître des monstres de 100 000 tonnes et de 13 m. 50 de tirant d'eau, ceux-ci pourront pénétrer dans cette magnifique forme, grâce à laquelle la France ne sera plus pour ses plus puissantes unités navales tributaire de l'étranger.

« Pour la construire, on prépare un immense caisson métallique, véritable carcasse de la forme, qui couvrira une surface de plus de 2 hectares et ne renfermera pas moins de 8 000 000 de kilogs d'acier. Ce caisson sera monté à l'intérieur d'une vaste enceinte étanche, aujourd'hui presque achevée, enveloppant également l'emplacement de la future forme. La fouille dans laquelle doit descendre le caisson est déjà creusée jusqu'à la cote — 17 mètres et devra l'être jusqu'à la cote — 20 mètres. Lorsqu'elle sera terminée et que le caisson sera complètement monté, on fera flotter ce dernier en réintroduisant l'eau dans l'enceinte; on le mettra en place, puis on exécutera sur lui la maçonnerie de la forme de sorte qu'il s'enfoncera progressivement, et qu'au moment où il atteindra le fond de la fouille l'ouvrage entier se trouvera à peu près terminé [1]. » Deux autres formes, de 400 et 450 mètres, pourront par la suite être établies dans le terre-plein, dont les dimensions ont été calculées en conséquence.

Ces travaux considérables qui changeront complètement l'aspect du Havre et qui doivent être terminés en mai 1919 par la livraison de la forme de radoub coûteront la somme de 85 millions dont l'État paiera la moitié; la Chambre de Com-

1. Detœuf.

merce, expression collective du négoce havrais, sera le plus fort coopérateur avec 29 645 833 francs; puis le département de la Seine-Inférieure donnera 8 854 669 francs, et enfin la ville du Havre 4 millions de francs représentés par la remise des droits d'octroi sur les matériaux de construction.

*
* *

Les travaux accomplis au port du Havre en exécution des programmes 1895-1904 ont coûté 50 millions environ; le programme 1909 s'élevant à 85 millions, c'est une somme totale de 135 millions qui en un peu plus de vingt ans, aura été consacrée à l'amélioration de notre grande station navale de la Manche. Semblable effort financier se justifie-t-il?

Les grands ports concurrents de l'Europe du Nord, Anvers, Rotterdam et Hambourg, placés par la nature dans des conditions géographiques et hydrographiques essentiellement favorables, outillés supérieurement, et desservis admirablement par un réseau pratiquement conçu de voies ferrées et de canaux étaient en développement constant, d'une force inquiétante. Sous peine de voir le trafic se détourner du Havre, il fallait lui donner le moyen de soutenir la concurrence, et de garder ainsi à la France la situation qui lui revient dans la Manche. C'était donc une question de vie ou de mort.

Les résultats se marquèrent dès 1910, à l'achèvement des programmes 1895-1904. En 1905, il était passé par le Havre 12 856 bateaux avec un total de 7 743 077 tonneaux de jauge; en 1910 il n'y eut que 12 343 bateaux seulement, mais avec 9 571 904 tonneaux; en 1911, 13 173 navires avec 10 017 539 tonneaux; et enfin en 1912, 12 466 bateaux avec 10 162 758 tonneaux. L'accroissement a donc été en sept ans de 2 419 681 tonneaux de jauge, et en trois ans de 1 590 854 tonneaux. Ces chiffres parlent suffisamment par eux-mêmes et justifient pleinement l'effort que la Chambre de Commerce du Havre a demandé aux différentes collectivités publiques, et dont elle a, du reste, supporté allègrement sa large part.

Par le tonnage de jauge, le Havre se classe au second rang des ports maritimes français, Marseille conservant toujours

l'avantage; mais, pour le tonnage marchandises, la situation est moins favorable. L'autre grand port normand, Rouen, a distancé son émule. En 1912, en effet, le mouvement marchandises au Havre est monté à un total de 3 928 114 tonnes[1], commerce extérieur et cabotage réunis, tandis qu'à Rouen il a été de 4 792 747 tonnes.

Est-ce dire que l'activité de la navigation, que l'intensité des affaires soient moindres au Havre qu'à Rouen? Non point. Mais la nature du port et du trafic est tout autre. La navigation transatlantique avec les États-Unis d'Amérique, qui a le Havre pour port d'attache, s'effectue avec de vastes navires, d'un tonnage de jauge élevé, qui, à chaque voyage, inscrivent au bénéfice du port des milliers de tonneaux. Le nombre des tonnes transportées par ces bateaux ne correspond pas au nombre des tonneaux de jauge, et ainsi s'explique la disproportion entre le chiffre de 10 162 758 tonneaux et celui de 3 928 114 tonnes. Mais le nombre des voyageurs est là pour rétablir un équilibre nécessaire à la vue d'un public insuffisamment averti. En 1912 il fut (défalcation faite des lignes de Rouen, Honfleur, Trouville et Caen qui totalisèrent 447 794 passagers) de 187 968 personnes, dont 113 684 pour le seul long cours, décomposées en 86 196 émigrants et 37 448 passagers de cabine, deux chiffres supérieurs à ceux de 1911, celui des passagers de cabine étant le plus élevé qui ait été atteint jusqu'à cette année. Voilà donc qui justifie une fois de plus les dépenses engagées pour l'adaptation du port du Havre aux conditions modernes du Transatlantisme. Il est permis de penser que, lorsque les travaux actuellement en cours seront achevés, et que des navires plus grands encore que la *France* pourront utiliser le port et ses nouveaux bassins, ce mouvement de passagers prendra un essor nouveau, et que la clientèle difficile et délicate, à la satisfaction des goûts de laquelle la Compagnie Générale Transatlantique ne ménage ni ses peines ni ses dépenses, s'accroîtra progressivement.

Ce mouvement de 12 466 bateaux est effectué par des navires battant pavillon de tous les pays maritimes du monde. Sans doute la position géographique du Havre le met-elle plus

1. Chiffre provisoire; les statistiques définitives n'étant pas encore publiées.

particulièrement en communication avec les côtes baignées par l'océan Atlantique ; mais on peut dire qu'il n'est point de pays avec lequel le Havre ne fasse pas d'affaires.

Huit compagnies françaises de navigation à vapeur y ont attache, avec une flotte de 135 navires, totalisant 257 593 tonneaux de jauge. Deux d'entre elles sont subventionnées par le Gouvernement français pour le service postal : la Compagnie Générale Transatlantique pour les trois lignes de New York, Saint-Thomas et Haïti ; et la Compagnie des Chargeurs Réunis pour sa ligne Ténériffe-Dakar-Guinée-Congo. En dehors de ces services, ces deux firmes entretiennent des lignes régulières : la Compagnie Générale Transatlantique avec New York ; le Canada ; la Havane et la Nouvelle Orléans, le Mexique ; les Antilles françaises ; les ports français de l'Atlantique, Saint-Nazaire, la Pallice, Bordeaux. Les Chargeurs Réunis avec la côte d'Afrique jusqu'au Congo ; le Brésil direct ; la Plata direct ; le Brésil-la Plata ; l'Indo-Chine. Les autres compagnies principales, Havraise Péninsulaire, Worms, Société navale de l'Ouest, font le grand cabotage de France, d'Algérie, du Maroc, et aussi de Anvers et de Hambourg.

La flotte havraise de voiliers compte, défalcation faite des bateaux de pêche et de petit cabotage au nombre de 250 avec 11 959 tonneaux de jauge, 26 unités d'une jauge de 46 227 tonneaux, qui visitent régulièrement les Antilles, la Nouvelle Calédonie et le Chili.

Enfin la Compagnie des Messageries Maritimes entretient un service d'Anvers à Shanghaï avec escale au Havre, et un service le Havre-Marseille, et éventuellement Constantinople.

Cette flotte française qui présente 395 144 tonneaux de jauge effectue environ 3 583 voyages par an.

En dehors de ces compagnies françaises, 29 firmes étrangères totalisant 747 304 tonneaux de jauge ont avec le Havre un contact réglé, et font en moyenne 1 133 voyages annuels.

Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude de passer une revue complète et détaillée des marchandises ou denrées de toutes sortes qui aboutissent à la place du Havre ou qui en

partent; ce serait, en effet, un examen technique du commerce général. Nous essaierons donc simplement, en nous servant des chiffres fournis par les statistiques de 1912, de donner une impression d'ensemble sur les importations et exportations au port du Havre.

Le Havre est à la fois un marché mondial et un marché national.

Pour quatre articles, il est marché mondial : le café, le cacao, le poivre et le cuivre. L'importation totale du cuivre en France en 1912 a été de 115 292 tonnes; il en est entré par le Havre 71 840 en provenance principalement de Roumanie, du Japon, et surtout des États-Unis; il en est ressorti 81 201 quintaux. Le poivre, dont l'importation s'est élevée à 87 807 quintaux, en a fourni 76 106 venant particulièrement des Indes Anglaises et Néerlandaises et d'Indo-Chine; il en est ressorti 23 911 quintaux. Sur 556 982 quintaux de cacao, 451 450 ont été débarqués au Havre, qui est pour cette denrée le marché le plus important du globe, et qui en a exporté 268 600 quintaux. Enfin, les cafés qui donnent aux importations 151 555 tonnes entrent pour 110 947 tonnes et ressortent pour 359 756 quintaux. Cette quantité formidable fait du Havre, qui en détient un stock supérieur à celui de son rival Hambourg, le marché régulateur des prix pour le monde entier. Une place dont la situation mondiale est semblable ne mérite-t-elle pas que la Nation pour laquelle elle est une source de richesse et d'honneur lui consente les sacrifices d'argent demandés pour elle?

Comme marché national, personne n'ignore que c'est par le Havre que se font les plus grandes importations de cotons : sur 366 433 tonnes, il en a été introduit au Havre 281 893, plus des deux tiers, en provenance surtout des États-Unis d'Amérique. Cette masse considérable explique suffisamment que la Chambre de Commerce, soucieuse du maintien et du développement de ce négoce, ait construit à son usage ce hangar immense dont nous avons parlé, et d'où les balles gagnent les différentes régions du territoire où s'exerce l'industrie cotonnière, Normandie, Nord et Vosges, allant même jusqu'en Alsace-Lorraine, en Suisse, en Italie, et en Russie. Les bois de toute nature sont entassés sur les terre-pleins : bois de

teinture avec 21 328 tonnes; bois de construction avec 83 034 tonnes; bois d'ébénisterie avec 50 841 tonnes, dont 29 773 d'acajou. Sur 859 085 quintaux de cuirs de toutes manières, le Havre en a introduit 339 465; sur 33 132 tonnes de nickel ouvré ou en minerai, 28 938 tonnes, arrivant presque toutes de Nouvelle-Calédonie; sur 23 127 000 kilos de caoutchouc, 11 042 400 kilos sont entrés par le Havre, premier marché français pour cette matière que l'automobilisme et le machinisme rendent chaque jour plus indispensable. C'est le Brésil qui en est le plus important fournisseur, mais les qualités congolaises, par leur homogénéité, gagnent chaque jour davantage la confiance des acheteurs. Les pétroles et huiles lourdes ont fait 56 697 300 et 41 092 100 kilos; les laines, 78 808 quintaux; les céréales 214 471 tonnes, la houille 814 974 tonnes. Enfin les miels, cires, saindoux, suifs, nacres et coquillages, cornes, os et sabots de bétail comptent aussi pour des quantités non négligeables dans le mouvement du port du Havre.

En dehors des matières premières ou denrées importées qui quittent le Havre après un séjour plus ou moins long, les exportations de produits français, à destination surtout des deux Amériques et de nos Colonies, portent principalement sur les articles de fabrication parisienne, et sur la machinerie de toute nature (en particulier automobiles et aéroplanes); les tissus, les médicaments, etc... Du Havre sont partis 1 455 627 quintaux d'articles divers; 79 210 de médicaments; 87 187 de machines et outils mécaniques; 190 227 d'outils et de pièces de métallurgie; 284 365 de poteries, verres et cristaux; 280 309 de tissus; 88 547 de vins, etc... C'est un total de 877 227 tonnes de marchandises qui, par le Havre, se sont répandues dans le monde entier, en augmentation de 50 000 tonnes sur l'année 1911.

Deux événements fâcheux ont malheureusement entravé quelque peu l'essor du port du Havre pendant cette année 1912 : la grève des mineurs du pays de Galles en mars, qui a, pendant plus d'un mois, arrêté les importations de charbons; et, en juillet, celle des Inscrits Maritimes, compliquée d'une grève de Dockers et de certaines corporations occupées sur le port; des navires sont allés décharger ailleurs. Malgré cela, le

rendement financier a été plus que satisfaisant, et le léger fléchissement constaté par rapport aux recouvrements de 1911 n'a rien qui puisse inquiéter. Il permet même de dire, tant il est faible, que sans les deux circonstances indiquées plus haut, 1912 aurait produit un revenu supérieur à celui de 1911 qui fut lui-même en avance de 13 millions 1/2 sur 1910. La Douane a perçu une somme globale de 99 710 740 francs sur lesquels 94 182 776 francs pour les droits de Douane proprement dits; et le revenu de la Chambre de Commerce par les taxes de tonnage, de passagers, de sauvetage, et de signaux s'est élevé à 1 817 605, en augmentation sur 1911, tandis que l'exploitation de l'outillage rapportait 1 590 886 francs contre une dépense de 1 027 855 francs, alors qu'en 1911 les recettes n'étaient montées qu'à 1 375 368 francs. Il est juste toutefois de marquer que la balance entre les recettes et les dépenses est à peu près la même pour les deux années.

Le Havre, cité maritime, n'est pas seulement une ville de commerce; des industries nombreuses et florissantes y ont aussi leur siège, qui sont du reste fonction du port, car on y travaille pour la marine, ou bien on y transforme les matières premières amenées d'au delà des mers.

Les ateliers de constructions navales dominent : les Forges et Chantiers de la Méditerranée, qui construisent de grands navires pour le long cours, de petites unités de guerre et des bateaux spéciaux à certains services; les Chantiers et Ateliers Augustin Normand, vieille et glorieuse firme havraise dont le fondateur a sa statue sur une des places de la ville : ils fabriquent des torpilleurs, des sous-marins, des moteurs; les Chantiers Grenier-Lemarchand, spécialisés dans l'établissement des yachts et bateaux de courses; les Chantiers Luce, dont l'orientation est à peu près la même; les Ateliers Caillard, d'où sortent chaudières et grues; les Établissements Schneider et Cie qui ont au Havre, à Harfleur et au Hoc des ateliers d'artillerie, de torpilles, d'artifices, de munitions et d'automobiles; les Ateliers Gleine et Hallier, Bossière, fournisseurs d'appareils auxiliaires de la marine; la Société anonyme Westinghouse, qui produit des condenseurs à vapeur, des pompes, des moteurs électriques, des grues, etc... A côté,

la Société des tréfileries et laminoirs du Havre travaille cuivre, bronze, laiton, aluminium, acier, et met sur le marché des câbles métalliques.

La Compagnie française des Extraits tinctoriaux et tannants tire du bois les matières de tannerie et de teinture. L'usine Desmarais, qui occupe environ mille personnes, raffine pétroles et huiles, et fait du savon. L'huilerie Lequette traite le colza et le lin en provenance des Indes, de Chine, du Japon, et d'Amérique. La Société anonyme de filature et de tissage de Graville met en mouvement 13 000 broches. Les corderies de la Seine, qui travaillent le chanvre, le manille, et aussi l'acier, ont de nombreux débouchés.

Enfin, la Société française d'alimentation de Chanaud et Cie exploite au Havre un frigorifique d'environ 2 000 mètres cubes, où passent, pour se répandre dans l'arrière-pays et en Anglerre, 30 000 moutons argentins, 600 tonnes de bœuf, 150 tonnes de poulets de Russie et d'Amérique, 250 000 kilos de saumon du Pacifique et de Sibérie.

Du vieux Havre de François Ier, il ne reste, pour ainsi dire, plus rien. Seules, dans le quartier Saint-François, origine de de la cité, quelques rues subsistent, étroites et sombres, bordées d'antiques logis qui gardent le souvenir des temps lointains ; il y grouille une population, qui vit de la mer et du port ; sans cesse, les matelots de tous crûs s'y renouvellent. Les siècles suivants ne sont guère représentés que par de rares constructions, de noble allure il est vrai, l'Arsenal, le Museum d'histoire naturelle, le Musée-bibliothèque ; mais ces traces éparses, sans liens entre elles, ne racontent point l'histoire du Havre, et ce ne sont que des points de repère pour établir que, dès longtemps, une ville et un port furent là et y grandirent.

C'est que tout, au Havre, est moderne : l'incessant renouvellement qui a transformé ville et port, a fait disparaître les uns après les autres les vestiges du passé. On pourrait croire que tout est né d'hier ; et aussi bien n'y a-t-il guère plus d'un siècle que l'ordre nouveau s'est établi.

Si le port est aménagé pour les besoins actuels de la navigation et du commerce, s'il s'aménage pour les nécessités de demain, la ville, elle, est déjà bien faite aux conditions de la vie présente, pratique, active, hâtive, fiévreuse. Des rues et des boulevards larges et bien tracés, que sillonnent sans cesse des tramways ; des maisons claires et spacieuses, où sont logés banques, offices de navigation, firmes d'importation et d'exportation, bureaux de courtiers. Là vit tout un peuple de commis, qui, aux heures d'entrée et de sortie, remplissent la rue de leur mouvement affairé. Accrochées aux rampes de la côte, ou dressées sur le plateau, les villas de ces hardis négociants havrais, sans caractère autochtone, venus de points divers de l'horizon, mais tous semblables par leur tempérament énergique et avisé, leur esprit de large et perpétuelle initiative, leur volonté audacieuse et tenace, leur ressort moral prodigieusement élastique et résistant. De leurs fenêtres, dans les heures de repos, qui sont aussi les heures de réflexion et de conception, ils découvrent le panorama de la baie de Seine : dans l'estuaire, Honfleur, à demi dissimulé derrière sa pointe, Honfleur d'où partirent ces chercheurs d'aventures, qui, les premiers de Normandie, abordèrent aux rives d'Amérique ; la côte du Calvados, couronnée de sa frondaison de verdure, s'estompe dans le lointain ; on y distingue Dives, d'où le duc Guillaume s'embarqua pour conquérir l'Angleterre. Qu'on le veuille ou non, ces souvenirs parlent à l'imagination et la montent ; par delà la mer, ce sont les pays toujours neufs après quatre siècles qu'ils ont été découverts. Le rêve se fixe sur ces flots par où l'on va aux terres merveilleuses, productrices de ces choses jadis inconnues, aujourd'hui indispensables à notre civilisation ; nourri par la volonté, la ténacité, l'adresse, l'amour du gain ou du mieux être, ce rêve prend un corps et devient une réalité de richesse et de force nationales.

Le Havre, marché national, mais aussi pour certains articles marché mondial, est par là même une des places de commerce les plus importantes du globe. Des marchandises y arrivent, y séjournent, en repartent, dont la valeur monte à près de 3 milliards de francs. Pas un instant, elles ne demeurent inactives ; elles sont l'objet de continuelles transactions ; constamment, elles sont source de richesse. La Bourse du

Havre, où se traitent les plus grosses affaires de café, de cacao, de coton, de poivre, etc., est un lieu prodigieusement vivant, où le négoce est en perpétuelle action; à chaque instant des fortunes s'y édifient tandis que d'autres s'y effondrent, sans que l'équilibre général en soit affecté.

Le négociant havrais, pour qui le marché à terme est la condition même de la vie, dispose sur sa place de toute une organisation financière et commerciale, qui lui procure le crédit et l'assurance. Le crédit, il l'a par les nombreuses banques locales et régionales, qui, en relations avec les grands établissements de crédit, lui fournissent les capitaux nécessaires à ses affaires; par les docks-entrepôts et les magasins généraux, où se pratique l'entrepôt réel; par les warrants enfin, qui avancent jusqu'à 80 p. 100 de la valeur de la marchandise, dont ils permettent ainsi de faire un capital toujours en travail. L'assurance, il l'a par cette organisation originale, pratique, et solide, née au Havre de l'imagination havraise, la Caisse de liquidation en marchandises, copiée depuis lors dans plusieurs grands ports étrangers. « Sans courir, pour ainsi dire de risque propre, elle se porte elle-même contre-partie dans tous les contrats qu'elle enregistre, et la sécurité qu'elle offre est pratiquement absolue. Le vendeur et l'acheteur sont mis en rapport par le courtier, non pas entre eux (ils s'ignorent) mais chacun séparément, quoique simultanément avec la Caisse de liquidation, qui achète à l'un et vend à l'autre, et se substitue aux parties en faisant sien le contrat. Ne faisant aucun crédit ni découvert, elle demande à chacune des parties un premier versement, dit « original déposit » fixé à 3 francs par balle de coton, 2 fr. 50 par sac de café, etc. En outre, elle appelle quotidiennement les marges; si la marchandise hausse de 1 franc au moins, le vendeur devra verser le montant de la différence des cours, et inversement l'acheteur en cas de baisse. Le mode d'opérer de la Caisse rend presque superflues les garanties qu'offrent son capital et ses réserves. Les vols s'élevant à plusieurs millions dont elle a été victime, avec la complicité d'employés, n'ont nullement ébranlé sa situation, ni entravé ses opérations[1]. Grâce à ces moyens financiers, à ce

1. Laurent Toutain, *le Mouvement commercial et l'avenir économique du Havre.*

mécanisme ingénieux et simple, la place du Havre peut faire de grandes affaires d'importation et entretenir des stocks considérables.

*
* *

L'intelligence et la volonté des hommes sont donc parvenues à doter le Havre des organes nécessaires à la vie et au développement d'un grand port de mer, qui est, en même temps, une grande place de commerce. L'effort a été grand, l'avenir saura le récompenser.

Par sa position géographique, par son passé, par son présent, le Havre est essentiellement un port transatlantique; les aménagements en cours d'exécution, l'esprit dans lequel ils ont été conçus, affirment encore ce caractère. Les travaux qui vont prochainement ouvrir à la navigation le canal de Panama, auront pour résultat d'accroître, eux aussi, l'intensité des relations du Havre avec les deux Amériques, sans parler des possibilités nouvelles d'un trafic plus aisé et plus direct avec l'Extrême-Orient. La destinée du Havre se marque donc de façon plus éclatante que jamais à ce début du XXe siècle.

Ce n'est point ici le lieu d'ouvrir la controverse sur les mérites comparés, au point de vue du mouvement transatlantique, du Havre et d'un port de l'Atlantique. Mais, serait-il raisonnable, après avoir pendant tant d'années peiné, dépensé pour fixer en un point cette navigation d'Outre-Atlantique, d'en venir à reporter ailleurs tout ou partie de ce trafic? Avant qu'en un autre lieu semblables installations puissent être réalisées, et au prix de quel effort financier! la condition éternelle du Havre se sera encore affirmée; le mouvement de son port se sera accru, et les habitudes se seront stabilisées davantage. On ne change pas, par un simple acte de volonté, des traditions si vieilles, quand elles n'ont rien qui choque le bon sens et le sens pratique; on ne change, par une simple manifestation législative, une place de commerce, comme une place de guerre : trop de facteurs, moraux et matériels, entrent dans le fonctionnement de semblables organismes pour que d'un trait de plume, on les transporte ailleurs. En outre, serait-il juste

qu'après les sacrifices énormes (depuis 1870 ils montent à 140 millions) consentis par la Chambre de Commerce, expression permanente de cette personne considérable qu'est le négoce havrais, au moment où un effort long, patient, constant, raisonné, va enfin recevoir sa récompense, on vienne à détruire une œuvre si chèrement édifiée, à compromettre un équilibre si péniblement réalisé? Le Havre a sa place parmi les producteurs de richesse nationale; cette place, il se l'est faite lui-même par son labeur et par ses peines; il contribue assez à la prospérité générale, il tient un rang assez brillant parmi nos ports en face de ceux de l'étranger, il a une situation assez éclatante parmi les grandes places de commerce du monde entier, pour qu'on ne vienne pas, au jour où cet éclat promet de devenir plus intense, l'éteindre ou le ternir.

Une œuvre reste à accomplir pour que le Havre soit enfin pourvu de tous les outils indispensables à sa vie. Une seule ligne de chemin de fer à rendement sérieux le met en relation avec l'arrière-pays; cette ligne est ancienne, et compte nombre de travaux d'art : qu'un seul de ces viaducs vienne à s'écrouler, et voilà le Havre embouteillé! On voit dans quelle infériorité est placé notre port en comparaison de ses rivaux de Belgique, de Hollande, d'Allemagne qui disposent de tout un réseau rationnellement conçu de chemins de fer et de canaux, véritable système circulatoire.

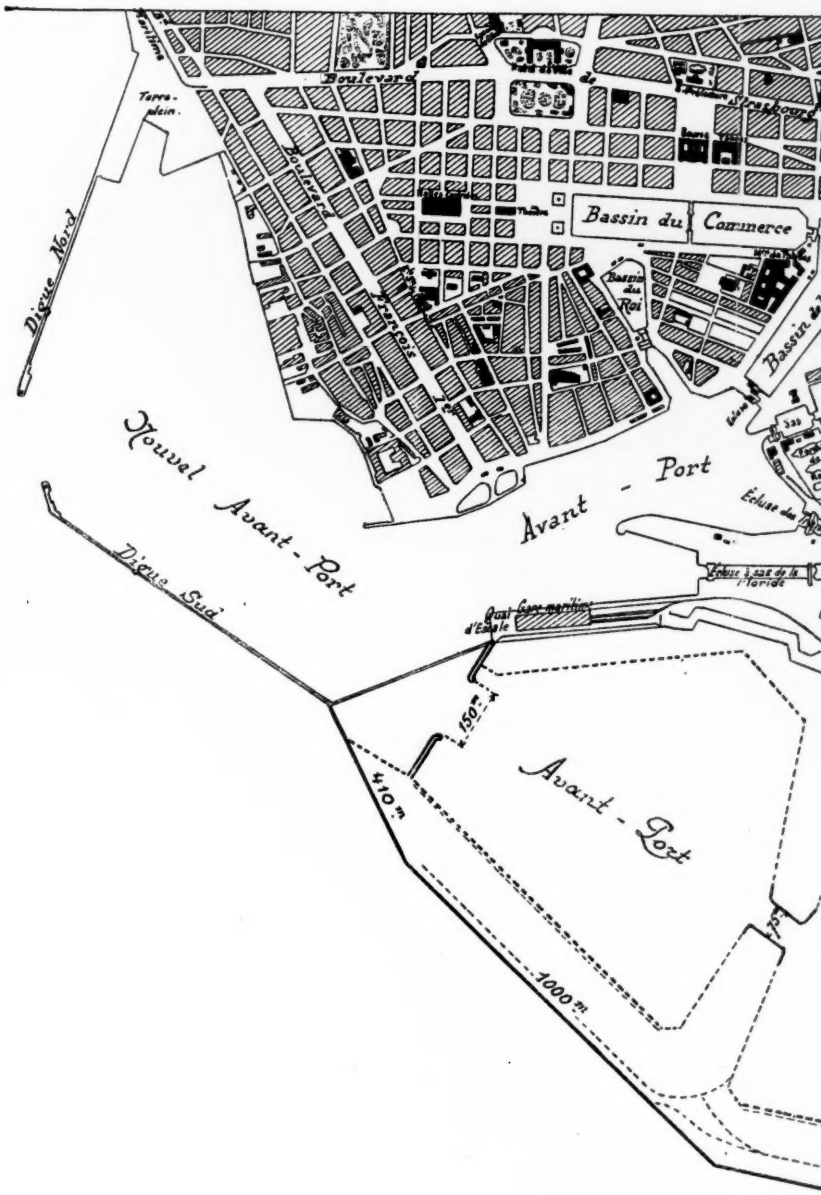
La question posée depuis longtemps semble sur le point d'être résolue. Le Conseil Général de la Seine-Inférieure a accepté le principe d'une ligne qui, traversant la Seine sur un viaduc à Aizier, parcourrait le plateau du Roumois et se raccorderait à Pont-de-l'Arche à la ligne actuelle Paris-Rouen-le Havre, qui serait alors à 4 voies. En lui-même, ce tracé ne peut être que favorablement accueilli, car en décongestionnant l'ancienne ligne, il rendrait infiniment plus aisés, plus rapides, plus économiques, les transports de marchandises entre le Havre, la Basse-Normandie et la région de la Moyenne-Loire : les affaires du Havre n'en pourraient qu'être accrues. Mais des objections sont faites au passage de la Seine sur un viaduc dont la portée de 400 mètres environ entre piles, avec tirant d'air de 57 mètres n'est pas sans inquiéter Rouen qui redoute qu'un accident vienne intercepter la navigation dans le fleuve. Nous

ne saurions prendre parti dans la question, et décider lequel, du passage sur viaduc, ou en tunnel, préconisé par certains, doit être choisi; mais il était nécessaire de mettre au jour le procès.

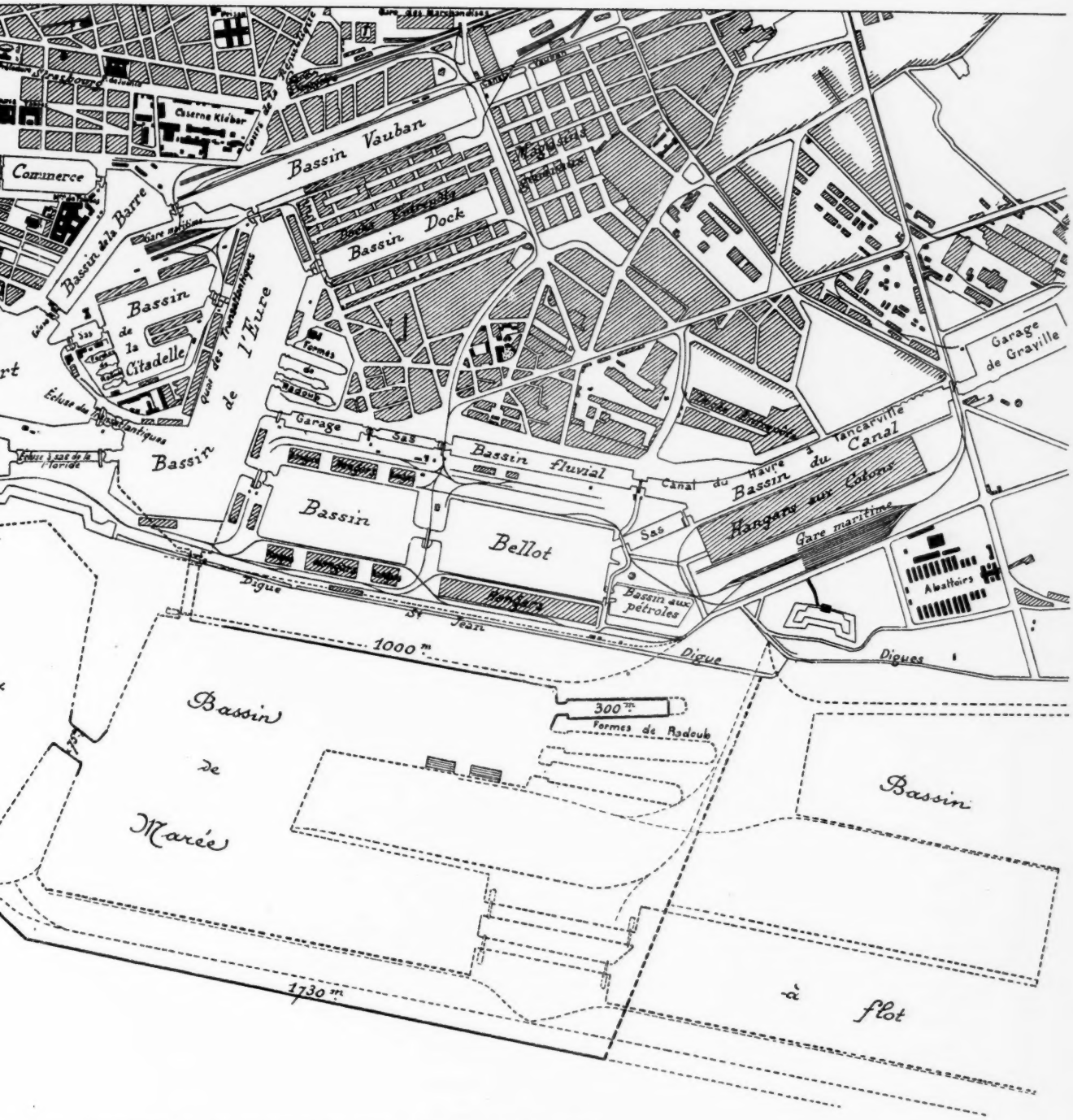
Vers le Nord, les dégagements sont également insuffisants : la ligne qui, s'embranchant à Motteville, sur la grande ligne Paris-le Havre, se raccorde par Clères et Montérolier-Buchy à la ligne de Rouen-le Nord, est d'un rendement dérisoire; son aménagement à double voie est indispensable.

Quoi qu'il en soit de la, ou des solutions à intervenir, il n'en demeure pas moins qu'il est de première nécessité de doter sans retard le Havre des moyens d'évacuation qui lui font actuellement défaut : on a trop vu lors des dernières inondations de la Seine dans quelle situation inférieure est le Havre. Quand le programme maritime de 1909, avec ses annexes, sera achevé, il manquera encore à l'œuvre sa partie terrestre; pour que soit obtenu le rendement, en vue duquel de si énormes sacrifices ont été consentis, il faut que la question de la voie ferrée soit résolue, et que cette voie soit construite. C'est la vie du Havre, c'est le sort de toute une partie du commerce maritime de la France qui en dépendent.

ANDRÉ LIARD



Le Port du Hav



Port du Havre après les travaux en cours (*Programme de 1909*)

MARIANNA LA PORTUGAISE

ET RACINE[1]

« Lorsqu'on veut pénétrer l'homme qui se cache dans un écrivain, dit Bourget, ce sont ses grandes héroïnes qu'il faut étudier. » Il ne se trompait pas, car lui-même a su trouver, dans les héroïnes de Tourguènief et de Flaubert, deux âmes qui, sans cela, fussent peut-être demeurées infiniment obscures.

Alors comment ne s'est-on point encore avisé de ce moyen si simple de *découvrir* — au sens propre du mot — le mystérieux Racine dans Roxane et Phèdre, ses héroïnes de prédilection?

Notez qu'elles ne font qu'une, en somme, emportées qu'elles sont d'un même élan vers la même furieuse passion. Toutes deux, sans broncher, envoient à la mort l'homme qui a osé les dédaigner. La plus naïve est Roxane — naturellement : elle est la plus jeune! Et aussi la moins atroce, car elle ne ment pas un seul instant : à celui dont la vie est à sa discrétion elle dit : Tu m'aimeras ou je te tue!

Il refuse, elle le fait tuer.

Eh bien, étudions Roxane. Au surplus elle mériterait cet examen, ne fût-ce que pour l'ardente prédilection que lui a vouée publiquement M. Jules Lemaitre[2]. Ses idées d'autrefois

1. Cet article est l'un des derniers qu'ait signés son auteur, dont la perte a été vivement ressentie par tout le monde des lettres.

2. Et avant lui MM. Émile Deschanel, Leconte de Lisle, Anatole France et Henri de Régnier, nous a-t-on dit.

sur Racine ont pu se modifier, mais son enthousiasme pour Roxane n'a fait que croître avec les années.

***

D'où vient cette sultane? Est-elle turque? Pas assez, répondit l'opinion, au XVIIe siècle.

Cela n'aurait rien de surprenant, si comme nous allons peut-être l'établir, Roxane nous vient du Portugal!...

Je sais bien que Racine atteste qu'elle est une vraie Orientale; mais il s'est si souvent joué de nous dans ses préfaces! Ici on dirait qu'il s'est même surpassé. Abusant de ce que, de son temps, il n'existait guère d'histoire des Turcs, il nous raconte que, naguère, un certain ambassadeur de France à Constantinople aurait narré à des amis (amis que Racine se garde bien de nommer) certaine aventure tragique parvenue ainsi aux oreilles du poète. Or, dans une de ses conférences de l'Odéon, M. Léo Claretie a déclaré que Racine avait abominablement mystifié ses contemporains : le sultan Amurat aurait pu d'autant moins donner à Roxane la vie de son frère Bajazet, laissé soi-disant à Constantinople avec la sultane, que d'abord Bajazet était mort depuis longtemps, et, que de plus, Roxane, loin d'être rentrée à Constantinople, assiégeait Bagdad avec son époux.

Est-ce à dire que Racine ait inventé sa Roxane et son Bajazet?

Mais d'abord Racine invente-t-il? Brunetière a montré que non. Il a appelé Racine un *utilisateur de génie*. Presque toutes les autres pièces de Racine ont eu des sources très modernes. Tout en paraissant traiter des événements et des personnages fort éloignés de lui, il a pris ses modèles beaucoup plus près...

Alors d'où lui vient cette héroïne si vivante, et ce Bajazet qu'on dirait observé, pris sur le vif?

Cherchons... Peut-être Sainte-Beuve, qui a fait tant de trouvailles en Racine, va-t-il, ici, nous aider un peu. Vous rappelez-vous cette petite note de sa main, disant qu'au grand siècle la passion « terrible », si rare dans notre littérature, n'a

été réussie que deux fois, par les *Lettres de la Religieuse portugaise*, et par Racine[1].

Eh bien! si Racine s'était inspiré, pour composer sa Roxane, des lettres de la terrible Marianna ?...

***

— Mais, vous n'y songez pas! Quel rapport entre une religieuse et une femme turque? une sultane?

— Biffons « sultane » qui ne compte guère. Les personnages de tragédie, remarquez-le, pour qu'ils puissent être *libres de toutes leurs actions*, sont toujours rois ou reines. Reste *femme turque*. Eh bien, Marianna et Roxane sont deux recluses voilées à qui toute action au dehors est interdite. Le drame, si un drame éclate dans leur vie, sera donc plutôt intérieur. Leur liberté est nulle, à part celle d'aimer en silence.

Au surplus, laissez-moi vous les raconter l'une et l'autre. Vous verrez combien leur aventure diffère peu; combien aussi Chamilly et Bajazet semblent par plus d'un point deux portraits diversement costumés du même homme.

Donc, en 1665, une petite armée française campait dans l'Alemtejo, autour de Béja. Les Espagnols, qui venaient d'éprouver sa vaillance, se gardaient bien de franchir la Guadiana. Ne sachant trop comment passer le temps, nos jeunes officiers — la plupart de la meilleure noblesse du royaume — se mirent à courtiser les belles. Partout où ils furent reçus, ils charmèrent. A la « Conceição das Franciscanas », où l'on faisait beaucoup de musique et de vers, ils furent fort bien reçus.

Plusieurs fois les religieuses, quand il y eut des revues sur

1. Voir son étude sur *Mademoiselle Aïssé*. Pour le XVIIIe siècle, il désignait *Manon*, et les lettres de *Mademoiselle de Lespinasse*.

Est-ce bien cela, la passion? Nous, Français, la concevons plus douce et Taine nous le reproche. Voyez madame Judith Gautier, qui connaît si bien la littérature d'Extrême-Orient. Elle nous dira que c'est du désir brutal, de la haine — avec des fleurs, — le théâtre de la Chine et du Japon — quatre cents millions d'humains.

Paul Albert, si goûté de Sainte-Beuve, n'avait donc pas tort quand il disait : « Racine? Des fleurs jonchant une nappe de sang! »

la large esplanade que dominait le couvent, se mirent au balcon; au moins les plus jolies — il y en avait de fort bien faites : entre toutes, une svelte jeune fille aux grands yeux brûlants, issue d'une lignée d'aventureux tragiques, aux veines de qui coulait du sang arabe, Marianna Alcaforada. Son frère, qui venait souvent la voir, aimait à lui parler d'un beau cavalier, le comte de Chamilly.

Cet officier ne tarda point à savoir quel intérêt il inspirait à la jeune Marianna, laquelle, cependant, — notez cela — ne l'avait point encore aperçu. Alors, il s'ingénia à venir souvent sous les fenêtres du couvent. Là il se plaisait à de dangereuses prouesses équestres.

Des regards furent échangés, Chamilly encouragé, aidé même par le frère de Marianna, s'introduisit bientôt dans le couvent.

Depuis combien de mois s'aimaient-ils sous les regards complaisants de la supérieure, lorsque fut rappelée l'armée du roi? On ne le sait pas de façon précise, mais, en 1668, la paix d'Aix-la-Chapelle décida Louis XIV à faire revenir toutes ses troupes du Portugal.

La séparation fut cruelle. Chamilly promit de revenir. La pauvre petite nonne ne devait jamais le revoir.

*
* *

Elle tenta d'abord d'entretenir une correspondance; mais assez vite elle comprit la vanité de cet effort.

Elle n'écrivit en tout que cinq lettres, du reste espacées de plusieurs mois; ces lettres révèlent une âme fièvreuse. D'abord tortures atroces, pleurs, supplications et finalement un âpre, un désespéré désir de vengeance.

Elles offrent une telle connaissance de l'amour, une netteté d'analyse si admirable qu'on a pu voir en elles l'effet de l'art et de la composition. Jean-Jacques, bon juge en matière de passion, les crut apocryphes, en ce sens que, selon lui, c'était *une âme d'homme qui les avait pensées*[1].

1. Il faut dire que le libraire Barbin venait de gagner tant d'argent avec les cinq vraies, qu'il en avait fait fabriquer sept fausses, lesquelles

Elles sont surtout de la haine. La haine est un effort d'amour, a dit Racine. La haine, nous dira M. de Vogüé, dans sa fameuse préface à l'*Idiot* de Dostoiewski, se montre tout de suite dans l'amour slave et dans celui de bien des peuples, si elle n'est guère dans celui des Français.

Cette correspondance (car Chamilly répond) montre l'homme plutôt déplaisant : un trait à retenir pour la pièce de Racine.

Vers la fin, désespérée, Marianna aura des mots admirables, qui la font voir dans sa naïveté de primitive, toute d'instinct : « Vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison, mais vous ne deviez pas en tirer vanité : j'étais jeune, j'étais crédule; on m'avait enfermée dans un couvent depuis l'enfance; je n'avais vu que des gens désagréables; les louanges que vous me donniez sans cesse, je ne les avais jamais entendues; *il me semblait que je vous devais les charmes et la beauté que vous me trouviez et dont vous me faisiez m'apercevoir.* »

Mettons maintenant en regard l'une et l'autre œuvre.

Une femme cloîtrée (religieuse ou sultane) s'éprend violemment d'un homme que, fait étrange, elle n'a pas vu, mais dont on lui a fait un éloge chaleureux.

Cet homme n'a de remarquable qu'une rare absence de caractère. C'est un bellâtre égoïste.

Elle pense à lui longuement, s'efforce d'imaginer des moyens de l'attirer à elle. Quand il arrive, elle lui déclare qu'elle l'aime.

LES PORTUGAISES	BAJAZET
Lui se laisse aimer... oh! complètement.	Lui ne refuse pas de se laisser aimer, mais exploite la situation, stipule le profit qu'il en recueillera.
Il n'est pas long à se reprendre et s'éloigne. Elle souffre cruellement. Bientôt elle le hait. Elle voudrait le tuer, mais n'en a pas le pouvoir.	Comme il fait mine de s'éloigner elle tâche de le retenir. Elle gémit. Bientôt soupçonnant qu'elle est jouée, elle le hait. Elle voudrait le tuer. Elle maudit sa lâche trahison.

pouvaient bien émaner d'un homme. Racine, presque le seul de son temps, ne fit pas la confusion entre les vraies et les fausses, mais on peut admettre qu'il était renseigné de bonne source.

Les ressemblances vont s'accuser plus encore dans le détail.

Roxane, inlassablement, exige des caresses de Bajazet. Marianna en exige de Chamilly, sans se lasser. Le mot *caresses* est dans l'un et l'autre texte. (Il a surpris M. Jules Lemaitre.)

On a été étonné de voir Roxane, qui tient dans sa main la vie de Bajazet, être souvent si humble envers lui. Comment oublie-t-elle donc son rang souverain?

Il est vrai que cette même humilité — bien plus naturelle ici — se rencontre chez Marianna.

Marianna est virile. Roxane aussi. C'est peut-être pour cela que les femmes goûtent si peu la tragédie de *Bajazet*, et encore moins les *Portugaises*.

Lettres portugaises et *Bajazet* : l'une et l'autre, œuvre de la passion en une sorte de prison à demi obscure. Dans la pénombre, une voix plaintive. Parfois elle prend des accents irrités et sinistres. Maintenant éclatent des hurlements de bête en furie.

En un temps où Saint-Simon nous montre chacun si féru de sa dignité que le rang est la dernière chose qu'on oublie jamais (« la duchesse d'Orléans, petite-fille de France jusque sur sa chaise percée ») nous sommes très surpris de voir chez Roxane une telle insouciance de sa dignité, elle, une reine. Cet abandon est unique dans l'œuvre de Racine — et peut-être dans sa vie même.

Il est vrai qu'il le rencontrait justement dans les *Portugaises*.

Le protecteur des deux coupables amours est également un proche (frère ou cousine) aidé d'un haut personnage (supérieure ou vizir) qui trahit ses devoirs avec une désinvolture rare.

Chez Marianna et chez Roxane cette même parole : « Vous m'êtes moins cher que ma passion. »

Marianna et Roxane se plaignent qu'on ne leur offre que « civilités ridicules ».

Toute la cinquième « portugaise » peut se résumer ainsi :

« Tu ne sauras jamais prononcer les mots : je t'aime ». Eh bien, nous dira M. Mesnard, Rachel, jouant Roxane, eut une trouvaille. Dans ce rôle (qui ne lui convenait pas) elle sut porter tout son effort sur un vers qu'on n'avait guère mis en valeur jusque-là, et qui pour elle était le plus essentiel, portait la pièce entière.

Savez-vous lequel? Ce vers : « *Tu ne sauras jamais prononcer que tu m'aimes.* »

La petite nonne soupire : « Peut-être trop d'amour me rend trop difficile. »

Mais c'est un vers de *Bajazet*!

Autre vers de Racine pris tout vif dans les *Lettres* : « J'aime assez mon amant pour renoncer à lui. »

Et ce qui est plus frappant : *aucune des deux femmes qui profère cela n'en pense un traître mot.*

Silhouettons rapidement Marianna et Roxane : « Deux âmes passionnées, également tendues, que nous admirons, mais avec une nuance d'aversion et de crainte, car leur violence est sinistre. »

Marianna dira : « Ce qu'on fait pour me soulager aigrit ma douleur. »

Mais ceci, de *Bajazet*, n'est-il pas synonyme? : « Oh! trop cruelle main qui m'avez soulagée! »

Que Marianna soit naïve cela ne saurait nous surprendre, elle entra enfant au couvent!

Mais, si Roxane, vivant au sérail, ce foyer d'éternelles intrigues, était restée naïve, cela ne se comprendrait guère. Cependant M. Jules Lemaitre note avec surprise : « Quelle naïveté chez Roxane! »

Pourvu qu'elles le possèdent, peu importe à la sultane — peu importe à Marianna — que leur amant leur mente : « Je déteste votre bonne foi (qui vous éloigne de moi). Vous avais-je prié de me mander sérieusement la vérité? »

L'autre dira : « Donne-toi d'abord... le temps fera le reste ! »

Bajazet, Chamilly, deux beaux soldats l'un et l'autre.

Avez-vous remarqué par quelle voie peu ordinaire la passion a pénétré dans l'âme de Roxane comme dans celle de Marianna ?

Par les regards ? non !... *par les oreilles !* Le « tout le monde me parlait en votre faveur » est autant de Roxane que de Marianna, qui, l'une et l'autre, *aiment avant d'avoir vu.*

Marianna et Roxane habitent une façon de cellule. Elles sont des esclaves, l'une et l'autre. Toutes deux se vantent que cette situation doit les rendre bien plus désirables, car elles ne sont point, disent-elles, détournées, dissipées de l'amour comme les femmes libres. On les surveille, on les épie. Eh bien, s'écrient-elles, un amour qu'il faut cacher n'est-il pas — *plus doux* ? (soupirent les *Lettres*) *d'autant plus doux* ? (soupire la tragédie de Racine).

*
* *

Les *Portugaises* devaient d'autant plus solliciter Racine que leur traducteur était un de ses amis, — Guilleragues, connu surtout pour le rôle qu'il joua lors des cabales de Phèdre, Guilleragues, ami lui-même de Chamilly, fut le traducteur des *Portugaises*. (Il connaissait la Turquie. Il y retourna plus tard comme ambassadeur.)

Ces *Lettres* eurent un succès prodigieux. Chamilly revenait de la belle aventure, rapportant des pays du soleil le trophée d'un cœur adorable ; et, cette victoire, il semblait l'avoir due surtout, à sa qualité de gentilhomme français. Sa gloire d'amour était donc celle de tous les jeunes seigneurs du royaume [1].

D'autre part la cour ne s'était pas encore mise à la dévotion

1. Il est vrai que bientôt la jalousie, l'envie, l'hostilité des femmes lui firent une fâcheuse réputation. Il y eut aussi deux courants d'opinion sur son compte. Saint-Simon lui est défavorable.

et beaucoup de couvents français avaient des mœurs fort galantes; de sorte que le fait que cette passionnée fût une religieuse ne choquait point.

[Plus tard Racine lui-même, racontant l'histoire de Port-Royal, dira qu'avant la réforme rigoriste, en plein XVIIe siècle, la supérieure qui précéda la mère Angélique invitait de jeunes gentilshommes à « distraire ses religieuses ». Bien mieux, la sœur de l'austère duc de Beauvilliers, supérieure du couvent, accueillait avec tant de bonne grâce certain jeune marquis que bientôt... elle accouchait. Plus tard encore, l'historien de madame de Tencin, religieuse (V. M. Maurice Masson) nous dira que dans son couvent, on tolérait *un* ami à chaque religieuse. On appelait cela une « honnête liberté ».]

Les *Portugaises* furent publiées en 1669. *Bajazet* n'est que de 1671.

Remarquez que, si Racine, ému de la véhémence tragique de ces lettres, prit le parti d'en tirer une tragédie, il lui était impossible de faire de Marianna autre chose qu'une sultane. Le sérail est un cloître. Les femmes de harem ne sont occupées que d'amour. Eh bien! nous savons que les religieuses de ce couvent de Béja n'étaient « occupées que d'amour ».

Dans ces conditions il semble déjà assez naturel que Racine ait choisi Constantinople pour y situer sa pièce.

*
* *

Mais il avait bien d'autres raisons. D'abord les « turqueries » étaient alors fort à la mode; ensuite lui-même avait, de naissance, on peut le dire, un faible pour Byzance.

Les turqueries! « Le goût turc commença à s'acclimater en Occident, lors des premières ambassades extraordinaires envoyées à Louis XIV par le Grand-Seigneur. Dès ce moment la curiosité des peintres, des lettrés, s'éveille à ces récits bruissants de Segrais, miroitants de pierreries, odorants d'amande et de roses, à tout mystère qui vient des harems d'Orient. » (Ed. Pilon.)

Et voici comment Racine, sa famille, sa ville natale, sa province de Valois, avaient les yeux avidement fixés sur Byzance.

Les grands-parents du poète (disent les archives de la famille) avaient jadis connu à La Ferté-Milon des Athénas (ou Adenaïs) Grecs de haute extraction, venus de Byzance avec mission de rappeler aux ducs de Valois qu'ils étaient les héritiers légitimes de l'empire chrétien d'Orient. Leurs récits, certainement, avaient enflammé la vanité et l'ambition des fiévreux Milonais. Les Milonais, en effet, étaient[1] des survivants du moyen âge; or, l'on sait que, en ce temps-là, nul n'hésitait à revendiquer un royaume uniquement du droit que lui conférait quelque parchemin. Dès lors les ducs de Valois avaient autant de titres à se dire empereurs d'Orient que Guillaume le Bâtard à se prétendre roi d'Angleterre.

N'en doutez pas, l'orgueilleux petit Racine n'avait point entendu raconter cela jadis sans que son imagination s'en fût émue.

Taine, d'ailleurs, note qu'à la Renaissance, ce qui trouble les imaginations d'Occident, ce qui les émerveille, ce n'est pas la Rome des Papes, c'est toujours l'ancienne Byzance impériale, la Grecque Byzance.

Et qui sait? — après tout, cette hypothèse n'aurait rien d'extravagant — peut-être que si Racine fut plus que personne épris de la Grèce, c'est qu'il pensait à l'empire Grec de Byzance, héritier de la Grèce antique.

Dès lors il avait dû, de très bonne heure, rêver de situer un jour à Byzance une action dramatique puissante.

*
* *

Racine a donc connu les *Portugaises* (les vraies); il les a lues, ressenties[2]. Devant ses yeux s'est esquissée cette

1. Nous croyons avoir établi ceci dans « Racine ignoré », édition du *Mercure de France*.

2. On s'était demandé si *Bajazet* n'était pas inspiré de l'assassinat de Monaldeschi par Christine de Suède. Mais vraiment les ressemblances sont faibles; puis ce meurtre fort inélégant, obscur dans ses causes, choqua tout le monde.

J'aurais été plus près de croire à l'influence d'une autre reine. Elisabeth, en effet, me semble plus racinienne. Voyez! Le duc de Norfolk, qui est

séduisante, cette doucereuse et vindicative petite Marianna, qui, Portugaise du sud, est une demi-mauresque. En artiste il l'a parée de grâces. En psychologue réaliste, très réaliste, il s'est surtout attaché à lui donner le corps d'une vraie femme.

Quelle âme lui a-t-il donnée? Celle qu'on devine dans les *Lettres* — ou une âme comme la sienne?

Ici je ne prends pas parti. Le lecteur vient de lire assez de paroles de Marianna pour se la représenter. Quant à Roxane, elle fut si parfaitement peinte par M. Jules Lemaitre que je demande la permission de reproduire ce merveilleux petit morceau.

« Au risque de prendre le contre-pied de l'opinion, c'est une des plus belles œuvres de Racine..., comme a dit déjà M. Deschanel.

« Durant quatre actes sur cinq, Bajazet est gardé à vue. Il y a des yeux et des oreilles dans la muraille... Tous les personnages y jouent leur tête et le savent. Ils sont tous dans un nœud coulant. Roxane, c'est un amour charnel furieux, qui se tourne en cruauté quand ce qu'il désire lui échappe. Roxane c'est une fauve... Elle n'en veut qu'au corps de Bajazet; mais sur quelles étranges caresses compte-t-elle pour s'emparer de lui? »

Roxane est un des animaux les plus effrénés qu'on ait jamais mis sur la scène. « Drame où tout le monde ment, épouvantable jeu de l'amour et de la mort. »

Est-ce que vous ne trouvez pas Marianna un peu moins odieuse?

Et l'on nous parle d'un certain Racine, doux enfant de Port-Royal!

Il est vrai que Madame Gérard d'Houville a pris soin de marquer ce qu'il y a de férocité dans la douceur apparente

bel homme et plait à Élisabeth, s'oublie au sortir d'un repas, jusqu'à faire l'éloge de Marie Stuart. Inquiet un instant, il se rassure, tant le visage de la reine reste souriant. Au moment où il lui baise la main pour prendre congé : « Il faudra bien prendre garde à l'oreiller, duc! » Norfolk ne comprend pas. Quelques mois plus tard, accusé de trahison, condamné à mort, il trouva en arrivant à l'échafaud, sur le billot, un oreiller de soie, brodé de la main d'Élisabeth.

Certes Roxane lui ressemble, elle qui, ayant décidé la mort de Bajazet, la retarde : « Je *perdrais* ma vengeance en la voulant trop prompte. »

des passionnés. Elle a dit : « Racine, un beau tigre ». Cela restera.

Et Bajazet?

Là encore nous avons la chance qu'un écrivain éminent ait étudié Bajazet. Il nous montre qu'aux yeux des Orientaux le personnage est d'une vérité criante. Sa fourberie dépasse toute imagination, mais il est exquis. Il a de jolies bagues et un joli sourire.

Écoutons M. Farrère : « Racine, mais c'est le plus insinuant, le plus inquiétant, le plus délicieusement immoral, celui qui passe le plus exquisement l'éponge sur toutes les horreurs de la vie, sur les adultères, les incestes, les assassinats, les trahisons, les guet-apens... Tenez, cet excellent Bajazet, si sympathique, n'est, à dire le vrai qu'un... Dame! Il vit par les femmes, ce monsieur! Sans Roxane, il y a belle lurette qu'il serait réduit à pas grand chose ».

Ajoutez que, pour comble, il n'a pas même l'honnêteté de sa profession. Il refuse de payer... en nature! Bien pis, il ne refuse pas carrément, il se dérobe hypocritement derrière de faux prétextes, mais il prodigue les bonnes paroles :

> Peut-être... avec le temps... j'oserai davantage.
> Ne précipitons rien, et daignez commencer
> A me mettre en état de vous... *récompenser*...

Ne nous plaignons pas, s'il est vrai — comme on l'a dit de l'époque élégante de la Renaissance — que seule l'absence totale d'entrave morale peut permettre à l'artiste de réaliser en toute liberté la perfection esthétique : et, plastiquement Bajazet est un superbe mâle! Mais vraiment, pour être moins *esthétique*, Chamilly valait mieux que ce Bajazet pour qui il paraît avoir posé dans l'atelier de Racine.

Jugez-en!

La vie de Chamilly est surtout connue à partir de sa rentrée en France.

Cet homme, le voici d'après ses actes. Le lecteur va pouvoir lui-même faire sa psychologie. Qu'on ne nous en veuille pas trop de ce hors-d'œuvre, mais Chamilly a reçu dans l'histoire

un honneur rare : Napoléon, qui n'estima point Condé, tint Chamilly en haute estime.

***

Battues à Kœrvorden (campagne de Hollande) les troupes de Louis XIV se sont réfugiées à Graves. Le marquis de Chamilly les commande. Il a sous ses ordres quatre mille hommes avec trois cent vingt pièces de canon, qui sont investis par les forces supérieures du général allemand Rabenhaupt.

Rabenhaupt se pique d'être talon rouge. Aussi, le 23 juillet 1672, il envoie au marquis un billet fort courtois : « Il ne tiendra pas à moi, Monsieur, que nous n'entretenions bon commerce dans l'affaire que nous avons à démêler ensemble. » Du tac au tac Chamilly répond : « J'ai grande envie de mériter l'estime d'un aussi galant homme que vous [1]. »

Mais le temps passe et, après un mois de siège, les Allemands n'ont pu approcher de la place, tant la garnison fait valeureuse défense. Alors, Rabenhaupt veut intimider le marquis, tout au moins lui donner à réfléchir : « On vous accorderait présentement des choses plus avantageuses qu'on ne ferait en un autre temps. » — « Comme votre serviteur ! — réplique Chamilly. — Et sur ce pied-là, laissez-moi, Monsieur, vous conseiller de décamper plus tôt que plus tard. »

Rabenhaupt se fâche. Il bombarde la ville, l'église s'effondre,

1. A vrai dire le Bajazet de Racine n'est pas net, n'est pas un : il varie. Parfois cynique, répugnant, mais parfois révolté contre lui-même — ce qui est déconcertant. Ainsi il dira à sa chère Atalide que la comédie qu'il joue l'écœure. Il l'eût fait cesser depuis longtemps s'il n'y voyait péril de mort pour Atalide. Lui, sa vie, il la jouerait volontiers.

En fait, à la fin, quand Roxane ne veut lui faire grâce que si Atalide périt à sa place, il accepte assez crânement la mort. C'est le démenti du personnage entier.

Cela nuit à la pièce.

D'autant plus que, malheureusement, elle s'appelle *Bajazet*. Que ne fut-elle débaptisée par le parterre comme telle autre (*Hippolyte*, devenu *Phèdre*; *le roi Joas*, devenu *Athalie*)! Repoussé dans l'ombre, Bajazet se laissait plus aisément accepter.

Pourquoi donc ces flottements de Racine? Je hasarde une explication. Si Chamilly était mal vu de l'opinion, en un pays sentimental comme la France, Racine, qui le connaissait, devait savoir que cette réputation était injuste. Cela dut cependant le gêner un peu pour *voir* son personnage.

le château est détruit, tout est en flammes. Chamilly, par humanité, demande sortie pour les femmes et les enfants. Refus et menaces bruyantes.

Chamilly riposte par un persiflage charmant. Pour le bien savourer il faut savoir que l'Allemand, vu sa laideur et son âge, justifiait mal ses prétentions à des succès galants : « Je reçois volontiers, Monsieur, les femmes que vous avez renvoyées, n'ayant pas été trop surpris qu'à votre âge vous ne les ayez voulu garder. »

Bientôt, le Germain essaie d'un autre moyen. D'un ton éploré il transmet au marquis des nouvelles alarmantes des armées françaises : « Vous avez assez fait, Monsieur. Je suis prêt à rendre bon témoignage à toute la terre. — Mais non, réplique Chamilly, je ne crois pas mériter encore une estime qu'un homme comme vous ne saurait prodiguer. »

Le 9 octobre, Rabenhaupt écumant : « Vous n'aurez pas de quartier si vous persistez! — Je n'en veux pas et vous attends. »

Mais alors, ordres de Versailles. Il faut capituler : « Je préfère, dit le Roi, votre conservation aux avantages que je puis tirer d'une plus longue résistance de tant de braves gens. » Suivent les conditions de capitulation que Chamilly peut demander.

Eh bien il *change ces conditions*. Ses exigences sont insolentes. L'ennemi ne peut dès lors que refuser.

Oui, mais Rabenhaupt a perdu près de 2 000 hommes. Il accepte tout.

Alors, quand il sut que c'en était fait, le pauvre Chamilly eut un moment de désespoir.

Il sortit avec armes et bagages, tambours battants, mousquets hauts, enseignes déployées, mèches allumées.

On comprend maintenant que Napoléon admirât la défense de Grave!

Alors Racine, une fois de plus, ne s'est guère soucié d'« idéaliser » ses personnages, ce qui, d'ailleurs, ne lui eût pas été difficile avec Chamilly.

Car c'était un beau type d'homme — et même un modeste. Voyez donc ceci! — Quand il arriva à Versailles, le Roi l'at-

tendait en grande pompe. Il le reçut devant toute la cour : « Ce que vous désirerez, Monsieur le Marquis, fût-ce le gouvernement d'une province, vous est accordé d'avance. Je vous en donne ma royale parole. »

On vit alors Chamilly rougir, se pencher et dire très bas ce qu'il sollicitait.

« Sire, mon ancien colonel de Portugal est retenu à la Bastille... Daignez m'accorder sa liberté. »

La Cour n'en revenait pas. C'est depuis lors que Chamilly eut la réputation d'un simple. Saint-Simon dit que la maréchale de Chamilly avait de l'esprit pour deux. Peut-être, mais Chamilly avait de l'honneur pour quatre. Tandis que Bajazet est un pleutre, en fin de compte.

Pourquoi cette déformation de son modèle, par Racine? Est-ce par goût? Est-ce par nécessité de composition? Je le croirais plutôt. Il me semble que Racine fut toujours dominé par des préoccupations d'art. Si, comme Vogüé aimait à le dire, tout homme ici-bas « n'a reçu patente de la destinée que pour un seul produit », Racine, je crois, avait reçu patente pour faire beau, et pas du tout pour faire moral.

Il a fait très beau. Il a écrit les plus beaux vers de la langue française. Soyons-lui reconnaissants sans lui rien demander de plus.

*
* *

Mais, à propos, savez-vous que c'est dans *Bajazet* que seraient les plus admirables vers, non seulement de Racine, mais de la langue française? De bons connaisseurs le prétendent.

Rien d'insupportable comme le monologue de tragédie. Si tel monologue de *Bajazet* se laisse lire, c'est que, vraiment, les vers en seront de qualité peu ordinaire.

Et maintenant voici quelques vers isolés qui, à eux seuls, contiennent tout le drame. (C'est Roxane qui parle) :

> Il y va de sa vie, au moins, que je le croie...
> Bajazet, écoutez... Je sens que je vous aime;
> Vous vous perdez! Gardez de me laisser sortir.
> ... Vous ne respirez qu'autant que je vous aime.

Ne désespérez point une amante en furie,
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie!

. . . . . .

Ah, traître, tu mourras!

. . . . . .

Je perdrais ma vengeance en la voulant trop prompte!

. . . . . .

Et quelle puissance farouche, à la scène suprême quand Bajazet n'a pas pu se justifier; que nous savons que derrière la porte les muets attendent leur victime, ce simple : « Sortez! », la parole la plus effrayante qui ait jamais été entendue sur une scène tragique.

Oh! oui, c'est beau, cette pièce — orage de douleur, de lamentations; sanglots que traversent les éclairs de brûlants serments de vengeance!... Et quelle dévastation, que de sang!... C'est la pièce d'épouvante....

MASSON-FORESTIER

LES AMOURS PERDUES[1]

V

8 décembre.

Je classais, ce matin, de vieilles lettres adressées à Yvonne et je relisais quelques-unes de ses réponses, quand Francesco vint m'annoncer qu'on demandait à me voir.

Là-dessus s'est présenté un long personnage qui ne m'était point inconnu : extrêmement sale, dégingandé, le col couvert de pellicules et portant sur le nez un de ces lorgnons accrochés à l'oreille par une chaînette. Comme il se confondait en salamalecs, je lui ai demandé un peu vivement ce qu'il voulait.

— Je suis monsieur Tranttara, courtier d'immeubles. J'ai ce magasin que vous devez connaître, qui est situé...

— Bien, bien. Je n'ai rien à acheter, monsieur!

— Pauvre de moi! Comme si je ne le savais pas que monsieur Vettury n'a rien à acheter! Là n'est pas la question! On vient, on cause, on échange une idée ou deux, un projet se forme, sans qu'on s'en doute, et l'affaire se conclut!

J'ai répondu avec impatience :

— Si vous n'êtes entré que pour échanger des idées avec moi, je vous serai très obligé de ne pas me faire perdre mon temps davantage.

— Ai-je dit cela, monsieur Vettury? Je me serai mal expliqué. Non, non, je ne veux pas être importun! Un mot, un seul

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

mot, et je retire ma proposition. Ni vu, ni connu! Je suis discret, monsieur!

Ma parole, j'ai cru un moment qu'il allait me proposer des jeunes filles mineures!

Encore une fois, je dis avec colère :

— Je n'ai aucune affaire à démêler avec vous.

— Qui le sait? Le chemin de l'un est ici, le chemin de l'autre est là; un beau jour, les deux chemins se croisent. Sait-on pourquoi? Vous avez un beau palais, monsieur.

Je demeure abasourdi.

— Un autre vous dirait : « Un palais à Venise qui n'est pas des plus beaux, ne vaut rien: Vendez-moi le Rezzonico! Vendez-moi le Franchetti! Vendez-moi la Cà d'Oro! Tope-là! Je fais l'affaire! » Ce n'est pas mon genre, monsieur! Je vous dis : « Vous avez un bien beau palais! »

J'éclate de rire :

— Désirez-vous me l'acheter?

— Je suis un homme d'affaires, monsieur, je ne viens que pour cela...

Vendre mon petit palais! J'ai beau être ruiné, je dois dire à ma louange que l'idée ne m'en était jamais venue. Je pensais mourir en paix, au bord de ce rio désert, ici où ma mère est morte, ici où ma sœur est morte... Vendre mon palais!

— J'ai un acquéreur, monsieur, un Américain. Il l'a vu, il a envie de l'acheter. Il désirait un palazzo de cette dimension et qui ne fût pas situé sur le Grand-Canal. La proportion et la couleur du vôtre lui plaisent beaucoup. Il m'en a parlé : je lui ai dit...

J'étends la main pour interrompre le bavard. Ah! je ne sais que trop ce qu'aura dit le sieur Tranttara qui doit être, comme Vénitien et comme courtier, à l'affût de toutes les nouvelles! Il aura affirmé que je suis à la côte, qu'on ne sait pas comment je vis et qu'on aura ma demeure pour un morceau de pain.

Je l'entends d'ici, le bon apôtre!

Il insiste :

— Je lui ai dit : « Ce palais vaut cinquante mille francs. Je les offrirai à monsieur Vettury. »

— Vous venez m'offrir cinquante mille francs de mon palais?

— Oui. Est-ce que...

Et brusquement une sorte de passion d'affaires me prend, moi aussi, et m'arrache aux réflexions détachées que je faisais depuis plusieurs mois ; le voisinage de cet homme d'argent me communique je ne sais quelle fièvre, assez basse, au demeurant, quelle émulation de chercheur d'or. Et plein de colère, je crie :

— Et vous me faites perdre mon temps pour cela? Ah ! Ah ! Vous vous êtes dit : « Monsieur Vettury n'a plus le sou. Il va être très content d'avoir cinquante mille francs de sa bicoque. » Vous vous trompez, monsieur Tranttara. Je n'ai plus rien, c'est vrai, mais il ne me reste aucun désir et je compte mourir ici...

— Cinquante mille francs, c'est bien payé, — dit Tranttara. — Le quartier est éloigné, le palais a besoin de réparations...

Je me suis levé et j'ai poussé doucement le courtier vers la porte.

— Monsieur, je ne suis pas un marchand. Vous vous présentez à moi pour acheter une maison qui m'appartient et qui n'est pas à vendre. Et vous allez maintenant la démolir pierre à pierre pour l'obtenir à meilleur compte? On fait cela, monsieur, avec ceux qui vous supplient d'acheter. Moi, je ne vends pas. Mon palais vaut cent mille francs. Je le vendrai cent mille francs ou je le garderai.

— Cent mille francs ! Vous êtes fou ! Personne ne vous les donnera !

— C'est bien là-dessus que je compte. Je n'ai plus rien à faire de ma vie et plus d'ambition. J'entends mourir chez moi. Je demande cent mille francs pour mourir ailleurs. Une folie? C'est mon avis ! Adieu, monsieur...

— Eh là ! Eh là ! Ne nous fâchons pas. Je ne suis pas ici pour vous être désagréable. J'ai dit cinquante mille comme j'aurais dit soixante-quinze mille. Je sais que monsieur Beech ne vous donnera jamais cent mille francs, mais il est bien homme à en mettre soixante-quinze mille à une fantaisie. Pas un sou de plus, par exemple ! Si on vous offrait cette somme...

— Encore une fois, mon palais n'est pas à vendre. Cette conversation n'a que trop duré.

— Ah ! Je me retire, je me retire ! Mais quels regrets, monsieur ! Soixante-quinze mille francs ! C'est une jolie somme !

La Ceresole n'a vendu son palais que soixante mille, et il est à San-Trovaso, à deux pas du Grand-Canal! Celui-ci...

Excédé, j'ai quitté la place. Avant de refermer la porte, j'ai entendu une voix étouffée...

— Peut-être qu'à quatre-vingt mille...

Vendre mon palais! Et si c'était une solution? Avec l'argent, je vivrais bien quatre ans! Quatre ans de joyeuse vie, cela compte! Mais si, au bout de ce temps, j'ai une raison de me cramponner à l'existence, ne regretterai-je point, descendant les bas degrés de l'humiliation, de ne pas avoir proféré le solennel adieu, quand j'étais libre encore de le faire?

J'ai pris une vieille lettre laissée sur mon bureau et que j'allais relire à l'arrivée de cet imbécile :

Dans un mois, je serai de retour, mon Yvonne bien-aimée. Je te dirai tout, tout. Tu sauras ce qu'ont été mes jours de Paris. Je reviendrai gorgé, saturé d'émotions, de passions humaines. Je ne sais plus leur nom, tant elles se mêlent en moi; chaque corde ébranle un carillon tout entier, elles sonnent alors toutes ensemble, et mon cœur et mon âme frémissent sans fin de ce retentissement magnifique! A toi seule, je dirai la vérité : je ne crois plus qu'en une jeunesse éternelle! On ne devient vieux que par impuissance d'aimer. Je crois qu'au fond de mon cercueil, tant ma force d'amour est effrénée, j'aimerai encore les vers qui vivront de moi...

Tant pis! Ma jeunesse ne m'a pas abandonné, mais en qui trouverai-je un écho à la frénésie dont j'ai besoin pour vivre? J'ai perdu ce qui faisait le prix de l'existence. S'obstiner? A quoi bon? Avoir soif encore, quand, au lieu d'eau pure, le courant n'apporte plus que de la boue? Quelle bassesse! Quelle lâcheté!

Je ne vendrai pas le palais...

9 décembre.

Aujourd'hui la chose la plus incroyable : je reçois un billet d'Étienne Thézée qui me reproche amicalement mon silence, l'abandon de mes grands projets littéraires et m'offre finalement de revenir à Paris et d'être son secrétaire. « Le mien m'a quitté, — ajoute-t-il, — je ne m'entendrai avec personne aussi bien qu'avec vous! » Finalement, avec beaucoup de précautions

oratoires, il m'offre pour cela trois mille francs. Sûrement, quelqu'un des voyageurs qui émigrent à Venise en automne aura appris ma déconfiture par la rumeur publique et l'aura répété à Thézée qui essaie de me sauver. Je suis touché à un point que je ne sais dire par la proposition de mon vieux maître où je retrouve toute sa générosité et sa discrète affection. Comment ne serais-je pas tenté par le désir de vivre dans l'intimité d'un des hommes que j'admire le plus au monde, du plus grand écrivain sans doute de notre temps? Seulement Thézée me croit sans doute ruiné moins que je ne suis, et cette somme est fort insuffisante pour un fou comme moi, incapable de s'astreindre à une certaine médiocrité.

J'écrirai donc à mon vieux maître que je ne peux accepter sa proposition et je laisserai ma vie se défaire toute seule, en m'efforçant de détourner ma pensée de l'abîme vers lequel je cours, pensée dont l'angoisse, parfois, me réveille au milieu de la nuit et me couvre soudain d'une froide sueur...

11 décembre.

— On m'a dit qu'après notre séparation vous vous étiez consolé avec madame Salvarezza?

C'est Monique qui me parle ainsi, à demi étendue sur le divan, sa jupe luisante et noire un peu relevée sur ses pieds pointus qui semblent impudiques, tant les bas en sont transparents. Elle respire une large rose blanche, qui a une couleur invraisemblable, et me regarde en dessous, avec un sourire entre naïf et perfide, qui m'exaspère.

Madame Salvarezza? La petite madame Salvarezza? Qu'elle est loin de ma pensée, cette gentille poupée grasse et fraîche, bonne à mordre comme une pêche juteuse! Et qu'elle me semble inexistante, si je la compare à la svelte personne allongée sous mes yeux, à cette figure insaisissable qui plonge en ce moment son nez mince dans sa rose, et rit sous cape de voir ma colère.

— Qui vous a dit cela?

— Je ne sais. La rumeur publique... Est-ce vrai?

— C'est vrai, Monique, mais madame Salvarezza ne m'a pas consolé. Rien ne pouvait me consoler. Elle s'en est aperçue, et elle m'a quitté.

— Où est-elle maintenant?

— Je l'ignore. Elle n'habite plus Venise. Je crois que son mari avait des propriétés dans les environs de Florence. Elle doit y être avec lui...

Un silence. La pluie torrentielle retentit contre les hautes vitres verdâtres qui décomposent la lumière du jour et la font plus pauvre et plus triste encore.

— Au fond, Gilbert, pourquoi m'avez-vous aimée ainsi, si étrangement, si continûment?

— Je l'ignore. Monique. Je vous ai désirée et vous vous êtes donnée, mais ce n'était pas uniquement votre beau corps que je convoitais; vous m'avez confié un peu de vos rêves et de vos sentiments, mais ce n'était pas seulement votre âme que je souhaitais. Qu'était-ce donc?... Peut-être certains êtres créent-ils autour d'eux une atmosphère faite d'effluves physiques et de sentiments informulés, et ne pouvoir respirer que dans cette atmosphère-là, c'est justement l'amour. Ce n'est pas madame Salvarezza qui pouvait vous remplacer, ni personne... Sans doute, étais-je créé de manière à aimer uniquement une femme comme vous, coquette, trompeuse et fidèle jusque dans l'infidélité.

— Je ne suis pas coquette, Gilbert. Je suis naïve et je ne joue pas la comédie.

— C'est vrai, vous êtes coquette sans même le savoir. Vous êtes une païenne qui ne vit que pour la volupté.

— Vous savez bien que c'est faux. Je ne suis pas aussi païenne...

Elle rougit tout d'un coup, comme si elle allait dire une chose honteuse :

— Et la preuve, c'est que jamais je ne suis allée à un rendez-vous sans faire une prière à Dieu pour lui demander de ne pas être surprise par mon mari...

— Il vous a exaucée. Et cependant combien avez-vous eu de rendez-vous?

— Gilbert, ce n'est pas galant de me les reprocher! Oui, j'en ai accepté beaucoup, et vous n'avez pas tout su, et cependant je ne regrette rien. Et j'ai eu des moments affreux où j'avais envie d'en finir avec l'existence. Mais l'amour seul guérit de l'amour. Me pardonnez-vous?

Elle tend en suppliant ses mains jointes vers moi. Je ne peux distinguer si elle est sincère ou si elle s'amuse. Les deux à la fois, je pense.

Je suis pris d'une sorte de désir affreux de savoir enfin la vérité.

— Monique, je vous en conjure. Dites-moi tout, tout... Qui avez-vous aimé ?

— Je suis chrétienne, mais pas au point de me confesser à vous.

— Avez-vous aimé Luigi Lucciolli ?

— Je ne sais plus. Je ne pense jamais à lui.

— Et Andrea Strongolo ?

— Oui, pendant trois mois, comme une folle, et puis, un jour je l'ai regardé, et j'ai éclaté de rire. Je l'ai trouvé tout à fait ridicule et je me suis demandé comment il avait pu me plaire.

— Et Louis de Macroy ?

— Il y a si longtemps de cela !

— Et votre mari ?

— C'est plus vieux encore !

— Et moi ?

— Je crois vous avoir aimé, mais jamais au point de ne penser qu'à vous...

— Monique ! Monique !

J'ai gémi, presque involontairement, comme un animal blessé que l'on meurtrit encore.

— Et Pasquinangeli ?

Elle s'est relevée lentement et, tout en s'étirant, elle dit :

— Que vous importe, Gilbert ? Pasquinangeli ou un autre ! Qu'est-ce que cela vous fait ? Et j'ai presque envie d'ajouter : « Et à moi donc ! » Il faut bien que j'aie un amant, n'est-ce pas, puisqu'il n'y a que cela qui me plaise. Me trouvez-vous absolument méprisable ? Croyez-vous que je n'aie pas été aussi une enfant éperdument romanesque et qui ne voyait dans l'amour qu'une Belle endormie et un Prince charmant ? Mais chaque amant que l'on a vous apprend un peu plus de mépris, de mépris pour soi-même et de mépris pour lui.

— Moi aussi, vous m'avez méprisé, Monique ?

— Comme tous les autres !

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez su que je vous trompais et que vous avez accepté de me revoir quand même.

— Et les autres, pourquoi les méprisiez-vous ?

— Je les ai méprisés, tous, mais surtout Louis de Macroy; celui-là aussi a su que je le trompais, et il ne m'a pas aimée assez pour le supporter, — comme vous!

13 décembre.

C'est encore Tranttara qui vient aujourd'hui. Il s'excuse de me déranger, montre son sourire mielleux et, autant qu'il le peut, fait le faux bonhomme.

— Monsieur, — me dit-il, — votre temps est précieux. Nul, plus que moi, ne le sait.

La damnée bête! Il n'ignore pas que je n'ai rien à faire depuis le moment où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche.

— Le mien, — continue-t-il, — ne l'est pas moins. Aussi, pas de tergiversation! Mon Américain tient à votre palais; je lui ai dit votre prix. Quatre-vingt mille francs! Il accepte.

Mais j'entre dans une grande colère, j'ai toujours eu horreur des marchands, de ceux qui font négoce de tout et spéculent sur les désirs des hommes! Transformer en monnaie nos pauvres vœux me semble une action honteuse. Et puis, la mauvaise foi me met hors de moi-même.

— Monsieur, — ai-je répondu, — allez-vous-en, ou je prie mon domestique de vous jeter dans le canal. Je vous ai dit que mon palais valait cent mille francs et que vous ne l'auriez jamais à moins. Je n'ai rien à ajouter. Allez-vous-en!

Alors il a sorti un portefeuille et l'a posé sur une table.

— Les quatre-vingt mille francs sont là!

J'ai pris le portefeuille et le lui ai jeté à la figure.

Cette fois, il rougit un peu, ce qui rend quelque animation à sa figure bonasse et cauteleuse. Allons! un homme va-t-il paraître enfin sous le masque plat du commerçant? Mais mon Tranttara se baisse et ramasse le portefeuille.

— Ah! jeunesse, — dit-il, — jeunesse! Vous êtes vif! C'est excusable à votre âge. Vous n'avez pas d'enfants à nourrir. J'en ai quatre, monsieur, ce qui me défend ces

gestes-là... et bien d'autres! On devient prudent. Mais je connais bien des aristocrates, monsieur, qui ont le sang moins bouillant que vous!

J'ai eu honte de mon geste passionné.

Trattara sort un second portefeuille.

— Voici encore vingt mille francs, monsieur. Votre palais est vendu. J'ai l'acte de vente sur moi. Voulez-vous le signer?

Je demeure abasourdi. Jamais je n'aurais cru à un pareil résultat! Allons, la chose est faite! Est-ce tant mieux? Est-ce tant pis?

— Mon Américain part demain. Il visitera le palais, ce soir, et ne reviendra que dans six mois. Il vous en laisse trois pour faire vos malles et emporter vos meubles.

... Et j'ai signé. Il y a dans mon tiroir cent mille francs, et la seule chose à quoi je tenais encore un peu ne m'appartient plus. J'en ai une mélancolie profonde.

Mais trois ou quatre mille francs de rentes et ce que m'offre Thézée, c'est la vie possible, c'est Paris, c'est une certaine liberté, c'est une certaine fantaisie. Cela vaut-il la peine de lutter encore, de chercher de nouveau douleurs et joies?

J'hésite. J'ai tellement l'impression que mon existence est finie, que j'en ai obtenu le meilleur et qu'il ne me reste plus maintenant qu'à me survivre!

Oui, retourner à Paris, c'est une solution. C'est me sauver de moi-même. Elle avait tant de charmes, la vie que je menais autrefois dans cette ville, qui, pour un amoureux du XVIIIe siècle, a toujours l'air d'en prolonger les grâces et les coquetteries! Mais retrouverai-je ma place si longtemps perdue au milieu de ces amis trop brillants et pour qui est vain tout regret?

Quand le soir venait ici, dans ma solitaire demeure, quand le silence se faisait angoissant et lourd comme une présence, quand, à ma tristesse se mêlait je ne sais quelle peur subtile de la mort, ce qui me redonnait du courage, me rendait le goût de la vie, c'était de me souvenir de ces fins de journées, si tièdes, si lumineuses, auprès de quelques amies que je ne saurai oublier, de ces conversations intimes ou éparpillées, profondes ou frivoles, que l'on n'a que par l'influence de cet air électrisé par la vibration des plus beaux esprits. Caprices?

direz-vous, futilités? Ah! sur le bord même du tombeau, ce n'est pas chose méprisable que, civilisé, d'avoir joui d'une civilisation, de n'avoir fait fi d'aucun de ses plaisirs et d'oser dire qu'on a aimé, comme une œuvre d'art, une réunion humaine!

... Je me suis attardé pour mon plaisir à éclaircir la brume qui flottait autour de mes meilleures amies. Je les vois souvent dans ma pensée et qui passent avec douceur. Un geste qu'elles font va chercher au fond de ma mémoire une étincelle précieuse, — et comme un long bras, nu et pur, qui traverserait l'ombre, comme une perle au crépuscule, quelque chose de lumineux et de tiède éclaire doucement ma nuit. Comme j'ai peur de ne plus vivre! J'ai envie, ce soir, de contempler les yeux profonds de Jeanne de Franceries, d'écouter les oracles de madame Effenterre, de voir voltiger autour de moi madame d'Angély! Je voudrais écouter aussi les profonds aphorismes pessimistes d'Étienne Thézée, les anecdotes vivantes et gaies de Saudemont, et, avec Léonard Citroën, dans quelque bar anglais, causer jusqu'au matin de musique ou de poésie.

Voilà l'agrément même de la vie pour un homme comme moi, un bohême de la sensibilité qui n'ai ni foyer, ni famille, et encore moins souhaite d'en avoir et qui n'ai aimé au monde que l'intelligence et la société!

Quand j'habitais Paris où je vins assez tard, j'avais toujours l'impression que madame du Deffand n'était pas morte, que madame d'Houdetot recevait encore. Après tout, la conversation d'Étienne Thézée n'est-elle pas aussi merveilleuse que l'a été celle du prince de Ligne? Saudemont ne raconte-t-il pas des histoires aussi belles que les anecdotes de Chamfort? Que de fois Citroën ne m'a-t-il pas fait penser à Voisenon?

Si je me décide à vivre, ne serait-il pas sage de vieillir dans cette bonne ville, parmi tant de gens qui me feraient ainsi songer aux beaux esprits que je n'ai pas connus?

Je prendrai un petit appartement du côté d'Auteuil; je sauverai quelques vieux meubles, quelques bibelots. Parfois, mes amis viendront souper avec moi. Des bougies répandront ce demi-jour qui anime certaines estampes de Moreau le

Jeune. Madame Efenterre jugera éperdument, madame de Franceries, une rose à la bouche, songera, sans mot dire, indifférente et douce, à ses vieux paysages chinois, et madame d'Angély pépiera, fera jouer les paillettes de sa conversation et celles de sa robe, et ne résistera pas au plaisir de nous montrer ses jambes qu'elle a les plus jolies du monde. Étienne Thézée nous renseignera sur des potins vieux de mille années, Adalbert de Saudemont, avec son air de grand seigneur, nous dessinera de surprenants portraits parlés, et Citroën fera des farces.

Et j'oublierai tout, mon Dieu oui, tout des écueils sur lesquels ma pauvre caravelle se sera échouée; je renoncerai à mon existence personnelle pour participer à une féerie qui sera seulement une fête de l'intelligence!

Voilà que l'idée de souper me réconcilie avec la terre!

Pour un peu, je dirais : « Mourir, c'est ne plus souper... » au lieu que j'allais jusqu'ici me répétant : « Ne plus souper, c'est mourir... »

Mon pauvre Gilbert, jamais tu ne te corrigeras de l'idée qu'il n'y a pas d'autre but ici-bas que la réalisation de quelques heures parfaites!

... Ces sons de violons, ces flûtes qui m'égaient, qui m'entraînent encore au plaisir, c'est donc le souvenir de Jeanne de Franceries, c'est madame Effenterre, c'est madame d'Angély! Elles trois, et ma sœur bien-aimée, et Monique, et des figures passagères, je vois ici ce qui a fait l'unité de ma vie, ce qui m'a rendu heureux et malheureux. Il est dur d'être condamné à ne plus vivre que pour soi quand on ne l'a fait que par les autres, grâce à ces liens fragiles, variés et charmants que les tendresses nouent à notre cœur et par lesquels elles vous rattachent au monde, — et à l'inespéré!

15 décembre.

Je suis tombé si bas que je recommence à attendre Monique comme par le passé!

Elle devait venir avant-hier. Je me suis soumis de nouveau à la torture de l'attente, qui disloque l'une après l'autre toutes nos pensées. A mesure que l'heure allait à son néant, je mettais sur chaque minute à venir un espoir de plus en

plus gros, jusqu'à ce qu'une sonnerie définitive m'avertît de sa vanité...

J'ai attendu ensuite la lettre qui apporte un baume, la lettre qui excuse, apaise, promet, ouvre à l'espérance un pays nouveau. Mais Francesco est remonté. Rien! Toujours rien! Et je suis comme un Romain qui vient, au cœur d'une eau laiteuse, d'ouvrir ses veines; son sang coule, il ne souffre presque pas, une langueur funèbre l'enveloppe, si étrange qu'il ne sait s'il la doit nommer angoisse ou plaisir. Sa vie s'en va, il ne regarde ni l'épaisse liqueur rouge qui colore l'eau autour de lui, ni ce rayon qui rampe, presque doré et qu'il ne reverra plus. Quelque chose en lui s'est brisé, un ressort tel que, tout désespoir aboli, il ne vit plus, il ne lutte plus; il n'accepte pas pourtant, ni ne se résigne. Non, il chantonne à mi-voix pour se mieux endormir.

En y réfléchissant bien, je demeure le débiteur de Monique. Elle n'a eu aucun tort envers moi. Je devais l'aimer telle qu'elle était, non telle que je la rêvais. Une femme qui se donne à vous n'est pas fille de votre cerveau et soumise, par un cahier des charges, à un ensemble de vertus sacrées. Vénus n'a jamais été une vestale. Et si j'aime Vénus, et non la Vestale, c'est que seule elle fait magnifique l'aurore de chaque matin et plus voluptueuse la nuit du monde!

Et voici que je plaide contre moi, que je plaide pour Monique, comme si elle le devait jamais savoir et m'en témoigner de la reconnaissance, — en revenant!

Le lendemain.

Ah! comme je la hais de son indifférence tranquille, comme je me vengerais volontiers sur la première femme qui m'aimera, comme elle paiera pour l'autre! Que tout cela est dur, mon Dieu! Quel intolérable siècle s'attarde d'une heure à l'autre! Ai-je une pendule spéciale? Jamais elle n'a marché aussi lentement!

Nous sommes d'étranges animaux. Je me croyais détaché de toute chose humaine, et je tremble et gémis comme un enfant perdu dans un bois parce qu'une femme doit venir, et qu'elle ne vient pas! Et quelle femme! Celle dont je sais tout, dont aucune émotion ne peut m'atteindre qui ne

soit un recommencement, dont tous les mobiles me sont connus... Que dis-je là? Moi, savoir tout de Monique? Mais j'en ignore l'essentiel! Je crois quelle a aimé Macroy, Luccioli, Strongolo et quelle est la maîtresse du Pasquinangeli; mais qui me dira si elle a aimé un de nous, ou tous? Elle m'a toujours livré si peu de son cœur, de son âme, de son caractère! Je sais qu'elle aime à être aimée. Et puis? N'est-ce pas vrai de toutes les femmes? Qu'est-ce qui fait de Monique une femme d'entre les femmes? Un être différent des autres, un être unique? La sensualité? Elle ne s'y abandonne qu'en la redoutant, et, païenne, voluptueuse, semble trouver dans ses transports je ne sais quelle déchéance dont elle craint de donner le spectacle. La tendresse? Elle l'aime et cependant n'en veut pas demeurer l'esclave. La vanité? Personne de plus simple. Coquette? Oui. Inconsciemment, comme un oiseau vole, comme un lys s'épanouit. Qu'est-elle donc? Une femme semblable à beaucoup d'autres, Hélène et la petite danseuse qui joue au fond d'un music-hall, Cléopâtre et la fillette de dix ans qui grimpe sur vos genoux et vous demande de l'embrasser, Salomé et la naïve enfant qui sort ignorante du couvent, et qui, chargée d'une implacable science, blessera le premier venu!

Comment demeurerais-je calme? J'attends Hélène, Cléopâtre, Salomé, et je pousse le cri éternel de l'homme devant l'éternel féminin!

16 décembre.

Je me suis décidé aujourd'hui à répondre à Étienne Thézée. J'accepte ses propositions, j'accepte de vivre. Dans un mois, je serai à Paris, et une existence nouvelle commencera pour moi.

VI

20 décembre.

Comment faire le récit de cette extraordinaire journée? Par où le prendre? Comment le résumer? Je me sens épuisé, ce soir, comme après un terrible effort, vidé comme on l'est par les plus fortes émotions. A quoi ai-je obéi? A l'amour,

ou bien à je ne sais quelle dissolvante ivresse? Est-ce l'attrait du néant que je commence à subir ou ce sentiment de fraternité qu'a toujours trouvé en moi un cri humain? Le désir d'être un héros, de se dépasser soi-même ou ce besoin de sacrifice qui fait que l'on se détruit joyeusement, dans une heure de triomphe, ainsi que dans une charge, au galop de son cheval, on court à une mort qui a le visage de la Victoire! Oui, cet acte essentiel, le plus important de ma vie, j'ignore ce qui me l'a fait commettre. Encore une fois, il faut que je raisonne, que je m'explique à moi-même. Procédons par ordre.

Ce matin, contrairement à mon habitude, je me suis réveillé en pleine gaieté, vivifié par un sentiment d'animation heureuse et facile. Il faisait clair et froid. La décision de retourner à Paris m'incitait à un optimisme un peu béat. Je songeais au cabinet chinois de madame de Franceries, à l'atelier de madame Effenterre. J'avais envie de marcher, de voir des passants, de la lumière. Je suis sorti, j'ai bu un verre de vin de Chypre au Florian, puis je me suis promené devant ces délicieux magasins qui ont toujours en devanture les mêmes objets que personne n'achète. J'ai déjeuné de bon appétit. Vers trois heures, je relisais *la Tentation de Saint-Antoine*, quand Francesco est venu me dire que madame Rosavenda était là et qu'elle demandait à me voir.

Elle est entrée, et tout aussitôt, je ne sais quelle atmosphère anormale s'est répandue dans la pièce. Elle a glissé vers moi d'un pas rapide, et vêtue de noir, très pâle, les yeux rouges, distraite, ce que j'ai éprouvé en la voyant, ç'a été une sorte de crainte vague, comme si ma maison à une messagère de malheur venait d'ouvrir grandes ses portes...

Elle a pris ma main, l'a serrée longuement dans les siennes.

— Que vous arrive-t-il donc, Monique? — lui ai-je demandé, très inquiet.

— J'avais envie de vous revoir, mon ami, mon seul ami... De vous revoir aujourd'hui même...

— Pourquoi? Que se passe-t-il? Vous avez un air qui m'épouvante!

Assise sur le canapé, Monique avait retiré ses gants; je regardais ses bras minces, tout blancs, ces bras que j'ai

si souvent baisés. Et ses paupières à demi baissées, sa pâleur, je ne sais quelle ombre tragique flottant autour de ses yeux, tout respirait une solennité angoissante.

— Gilbert, je voulais vous revoir. C'est peut-être la dernière fois...

— Quoi? vous partez?

— Non! Pas précisément.

— Mais alors? Parlez, parlez, Monique! Ne me laissez pas ainsi me tourmenter, sans me dire ce qu'il en est.

J'étais près d'elle, je l'adjurais de me confesser la vérité, je pressais ses mains, ses bras, elle se débattait mollement et comme l'on se débat dans un cauchemar.

— A quoi bon vous dire la vérité? Vous ne pouvez rien pour moi!

Elle répéta rêveusement :

— Non plus rien! Je suis perdue.

— Perdue! Votre mari saurait-il quelque chose de votre vie?

— Si ce n'était que cela!

Je sens augmenter mon angoisse, se resserrer les cercles de métal qui compriment mon cœur et gênent ma respiration. Ma pensée tourbillonne dans le vide, n'osant envisager pis encore et incapable de s'arrêter dans ce tournoiement éperdu.

— Vous ne voulez pas dire que vous avez l'intention de vous tuer?

— Oui, oui...

— Voyons, qu'arrive-t-il, Monique? Dites-moi tout.

— Ah? Gilbert, si vous saviez! Je suis une folle, une folle! Une malheureuse! Mon mari est en voyage, je ne peux, ni n'ose le prévenir, et quand il reviendra, on nous aura saisis, la maison sera vide...

— Comment? Vous saisir? Mais vous êtes riche...

— Je ne vous ai pas tout dit, mon ami. J'ai la passion, la folie du jeu. Il y a des années que je joue. J'ai beaucoup perdu, tous ces temps-ci. Pour regagner, j'ai emprunté à des usuriers, perdu encore, et maintenant je ne possède plus rien et il faut que je paie.

— Et votre dot?

— Il y a beau temps qu'elle est fondue, volatilisée! Quand

mon mari saura tout cela, ce sera un scandale affreux, et il me jettera dehors, car il n'aime que l'argent, mon mari, il ne songe qu'à l'argent, il ne vit que pour l'argent... Vous voyez d'ici l'effet que produiront mes folies!... Et il y a pire encore : ma confession n'est pas complète. J'ai fait un faux, j'ai imité sa signature pour me procurer de l'argent...

Elle a mis sa tête dans ses mains et j'ai entendu de longs sanglots.

— Ma pauvre Monique! Voyons! Que vous faut-il?

— Oh! pas une fortune! Quatre-vingt mille francs...

Je lui ai objecté qu'avec le train de vie qu'elle mène il est inconcevable qu'on veuille la saisir pour cette somme-là, sans lui donner aucun répit, qu'au surplus, elle trouverait sans peine à emprunter.

— A qui? Tous mes amis m'ont obligée déjà. Non, non, il vaut mieux que je meure!

J'étais ému, frémissant, désespéré. Je ne me possédais plus moi-même. J'ai songé aux cent mille francs qui reposaient dans mon secrétaire, qui représentaient mon existence future, mon acceptation de vivre. Et une sorte d'ivresse s'est emparée de moi, l'attrait du sacrifice, le besoin de me perdre et de tout donner, de me donner moi-même, un extraordinaire élan d'amour, cet appétit du martyre qui jette à Jaggernaut, sous les roues d'un char, les sectateurs de Kâli. Je me suis levé, je suis entré dans le petit salon, j'ai pris la liasse, j'en ai détaché vingt billets et j'ai jeté le reste sur les genoux de Monique, non peut-être sans un secret mouvement de vanité, le désir de l'étonner et de paraître admirable à ses yeux. Elle a poussé un cri rauque :

— Gilbert!

— Prenez, Monique, et ne mourez plus!

— Vous feriez cela pour moi, pour moi...

Elle s'est mise à trembler.

Puis, sans transition, elle s'est levée, elle a lancé tout le paquet au milieu de la pièce.

— Non, non, reprenez cela. Je n'en veux pas, je n'en veux pas! Si vous saviez, si vous saviez tout! Ah! que je souffre! Je ne veux pas vous devoir cela, je ne peux pas l'accepter. Après tout ce qui s'est passé entre nous... Non,

jamais, jamais. Oh! que je me méprise, que je suis vile, vile!...

Elle tordait ses mains, de rage ou de souffrance. Et soudain, elle s'est laissée tomber sur le divan, et ses larmes ont recommencé de couler, mêlées de cris aigus, de râles sourds qui lui déchiraient la poitrine. J'ai voulu la relever, la consoler; elle m'a repoussé avec fureur, presque avec brutalité. J'ai approché mes lèvres de son visage, elle a protégé sa bouche avec son coude, pudique, farouche, presque sauvage.

— Remportez cet argent! Je n'en veux pas! Je ne suis pas à vendre. Vous me traitez comme une prostituée... Oui, oui, vous avez raison, humiliez-moi, avilissez-moi. Aussi bas que vous me traîniez, je suis tombée plus bas encore. Une fille! Une fille! Je voudrais me vomir moi-même. Laissez-moi mourir! Tout vaut mieux que cela, que cet abîme d'ignominie...

L'incohérence de ces propos me stupéfiait. Je résolus d'attendre la fin de la crise. En effet, quand Monique eut bien pleuré et bien crié, elle parut se calmer. Parfois, un long frisson la secouait encore, un long soupir...

Enfin, elle s'est relevée, toute décoiffée, le visage marbré de traces rouges; elle a jeté vers moi un regard craintif comme si elle avait peur du mien. J'ai ramassé les billets de banque, je les lui ai donnés, elle les a pris sans mot dire et les a enfouis dans son sac d'étoffe...

— Adieu, — m'a-t-elle dit, — il faut maintenant que je me tire d'affaire...

Elle avait l'air d'une somnambule. Elle marchait comme au supplice, inerte, machinale. Et alors une pensée immonde m'a traversé l'esprit, une comparaison infâme, humiliante, que je ne confierai certes pas à ce papier.

Passive, taciturne, madame Rosavenda se dirigeait vers la porte.

Là, elle s'est retournée, et j'ai lu dans son œil de la douleur, du désespoir, une telle lassitude et un tel regret que j'ai crié :

— Monique, qu'avez-vous encore? Ne m'avez-vous pas tout dit?

Elle m'a répondu, presque sans accent :

— Oui, je suis sauvée. Merci, merci!... Au revoir...

Et elle s'est enfuie.

Elle m'a quitté, et je suis un homme fini. J'avais cent mille

francs, il m'en reste vingt mille dont une partie appartient à mes créanciers.

21 décembre.

... Je suis rentré tantôt, dans cette pièce où Monique est revenue, — je ne veux plus savoir pourquoi. Je ne veux plus savoir qu'une chose : elle était ici, tantôt, assise dans ce fauteuil, et je la regardais. Un moment, je l'ai prise doucement par les épaules et l'ai approchée tout près de moi, afin de la mieux considérer. Et rien que de la voir ainsi, mon cœur battait à me faire mal. Je considérais ses yeux allongés, sous leur sourcils fournis, à l'arc parfait, et l'étrange éclat de leur azur...

Mon Dieu, qu'y a-t-il donc dans ce regard-là pour que sitôt qu'il se lève sur moi, je croie être transporté dans une autre planète, pour que jamais, jamais, il ne me soit possible — et quand bien même je vivrais avec Monique des années et des années — de me lasser de lui. Un de ces yeux est imperceptiblement plus petit que l'autre, et l'expression en est plus mélancolique. Mais ce qui me trouble dans ces pupilles-là, c'est un mystère que je ne sais dire, c'est une langueur désespérante et presque voluptueuse, c'est la sorte de secret qu'ont les yeux des chats qui observent sans vouloir être devinés, c'est une sorte de sourire constant, mais si caressant, si triste, si tendre, une promesse flottante qui semble dire qu'elle ne peut pas être tenue, — tenue ici-bas ! — Cette énigme m'attire à la façon de certains fonds sous-marins, merveilleusement paisibles, et dont le vert est si pâle et si léger que rien ne peut lui être comparé, sinon la couleur des cailloux sur quoi roulent les eaux sulfureuses. Oui, il y a dans les fonds sous-marins une séduction inexplicable qui me rappelle celle des yeux de Monique. Pourquoi ? Par quelle étrange analogie ? Je l'ignore ; dans ce regard je distingue peut-être une étrange sérénité, qui semble survivre à une souffrance anxieuse et qui fait songer à la tranquillité des eaux, lorsque la tempête est terminée...

... Ce soir, je vis avec le souvenir de Monique, souvenir si proche qu'il est presque une présence. Et quand, par minutes, ma mémoire, en se ranimant, me représente avec une netteté plus grande un corps svelte et un visage mélancolique et

moqueur, mon cœur se serre d'angoisse et je pousse en même temps un léger cri de joie. Puis j'enferme ma tête dans mes mains et j'abaisse mes paupières pour immobiliser cette vision, mais elle fuit, elle glisse de mes yeux, elle s'écoule ainsi que sur une pente une couche de sable.

Il me vient des mouvements d'orgueil et de plaisir à penser que dans sa détresse, c'est de moi que Monique se soit souvenue comme du seul être sur qui elle ait toujours pu compter, comme d'un ami véritable. Je sais combien une telle réflexion me ferait paraître naïf aux yeux d'un tiers, mais je n'ai nullement honte de cette naïveté. Je dirai même que je suis fier de l'avoir conservée aussi grande dans une existence qui n'avait rien pour la protéger.

Avouons-le : je suis heureux, ce soir. Tant mieux! car c'est sans doute mon dernier soir de bonheur.

22 décembre.

Il m'est arrivé aujourd'hui de m'égarer quelques heures sur la place Saint-Marc pour entendre un de ces concerts, si plaisants sous le ciel italien, qui, dans leurs bruyants raccourcis, évoquent mille drames fulgurants, lorsque mon tour banal m'ayant ramené devant la basilique, je me suis trouvé nez à nez avec madame Salvarezza qui sortait de la *Merceria*. Nous avons en même temps poussé une interjection stupéfaite et aussitôt d'aller côte à côte jusqu'aux Schiavoni, où se répandait une brume argentée qui faisait de Saint-Georges-Majeur une apparition féerique réduite à une proportion de vignette, collée sur le fond du ciel.

Il ne m'était pas désagréable de revoir cette petite femme aventureuse et bavarde, mutinement comique, point jolie, mais fraîche et douce, et qui, avec sa bouche trop grande et ses yeux trop noirs, ressemblerait quelque peu à une poupée japonaise. Pauvre poupée japonaise avec qui j'essayais, après une seconde rupture, d'oublier Monique, pouvait-elle, de son pauvre amour de rencontre, facile et gentil, fermer les lèvres de ma blessure? pouvait-elle m'affranchir d'une solitude dont pour la première fois je ne m'accommodais point?

Mais au bout de quatre mois de liaison, madame Salvarezza me disait : « Vous ne m'aimez pas. C'est quelque autre que

vous aimez à travers moi ; je suis un mannequin sur lequel vous accrochez vos étoffes », et, blessée, elle se retirait de ma vie.

J'ai bien passé deux ans sans la revoir !

A force d'aller et de venir sur le large quai, nous avons été amenés à l'entretien le plus intime.

— Avouez enfin, — m'a dit madame Salvarezza, — que vous ne m'avez jamais aimée ?

— Si vous entendez par aimer une romantique passion, faite de fureur obscure et de révolte contre le Destin, cela est vrai ; si vous acceptez qu'aimer implique simplement un sentiment sincère, vif, nuancé à l'infini, vous avez tort.

— Je ne sais pas, je n'explique rien. J'ai senti que vous aimiez une autre femme. Est-ce vrai ?

— On n'aime jamais qu'une autre femme, une image lentement formée en soi et dès l'enfance, et l'on s'éprend de toutes les personnes qui rappellent, de près ou de loin, cette forme immortelle.

— Même dans mes bras, vous me trompiez !

— Oui, avec Hélène, avec Dalila, avec Salomé !

— Que vouliez-vous que je devinsse, écrasée par de telles comparaisons ? Pourtant je vous aimais, moi. Simplement, naïvement. Sans vous comprendre. Jamais je n'ai su ce que vous étiez, ce que vous préfériez dans la vie.

— Il y a des hommes, — lui ai-je répondu, — qui sont toujours autre chose que le personnage que leur destin leur assigne, qui ne se donnent jamais tout entiers à un acte, à une passion et qui se réservent toujours une issue secrète sur autre chose...

— Sur quoi donc ?

— Ah ! ceci, c'est le hasard qui le crée. L'essentiel, pour eux, c'est que ce soit autre chose ! Il y en a même qui vont le chercher dans la mort ! Car ce qui importe, c'est l'issue secrète, la transformation inconnue, c'est la liberté que laisse à l'esprit la possibilité de l'évasion, la réticence que l'on apporte avec soi et qui vous permet de ne jamais être pris, dominé absolument, et qu'on ne se donne à rien pour toujours ! Cette pensée seule m'inspire quelque gaieté. Je ris alors comme ces écoliers qui savent que la porte n'est pas fermée et qu'ils pourront, s'ils le veulent, prendre la clef des champs...

— Et quand vous m'aimiez, vous m'abandonniez pour poursuivre Hélène?

— Oui, et Cléopâtre, qui était également une créature inemprisonnable, toujours près de la fuite et de l'immense liberté.

— Est-ce là votre idéal?

— Tous les désirs que j'ai eus ont été successivement mon idéal. Si chacun de nous était sincère, il reconnaîtrait qu'il en a eu une succession. Mais toute ma vie, j'ai éprouvé une impatience, une irritation de tous les instants, le désir furieux d'une plénitude, d'une satisfaction absolues.

— Vous n'avez jamais donc su être heureux?

— Ai-je été maladroit ou mal aidé par les circonstances? mais tout m'a fait échec et je n'ai rien obtenu. Je crois qu'il en est ainsi de toutes les destinées humaines. Plus un homme tente, plus il échoue. Mais l'important, ce n'est pas la réussite, c'est la tentative.

— Que faites-vous donc de la joie du triomphe?

— Elle dure si peu! Alexandre est mort à trente ans. Si ma vie était à refaire, je la recommencerais telle qu'elle a été, je modifierais simplement quelques-unes des menues circonstances qui l'ont fait échouer.

— Je commence à vous mieux comprendre, Gilbert, bien que vous soyez un vrai tissu de contradictions. Au fond, vous êtes incapable d'aimer.

Incapable d'aimer? J'ai cru longtemps l'être, en effet. Mais l'homme qui donnait à une femme ce qui le sauvait de la mort pour la sauver, elle, de la ruine, cet homme-là est-il impuissant à aimer, impuissant à sentir?

— Parce que le mot amour, — répondis-je, — représente pour vous comme pour la plupart des femmes moins une affirmation qu'une négation, et que c'est tout supprimer de sa propre vie pour l'offrir, ainsi dépouillée, à autrui. Mais c'est l'amour de la femme qui ne vit que de sentiment; il n'est jamais tout dans la vie de l'homme, qui a besoin de se battre ou de spéculer.

Il y a eu ensuite un grand silence entre nous. On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les pierres des quais et le bruit régulier et lourd que font les gondoles, quand un *vaporetto* passe, que les flots remuent et qu'elles retombent à plat,

lourdement, sur eux. Nous nous promenions depuis une demi-heure, allant de la Piazzetta au monument de Victor-Emmanuel, tantôt accoudés aux rampes majestueuses des ponts, tantôt nous arrêtant au bord de la lagune et considérant ces feux épars, ces reflets errants ou fixes, ces lueurs d'aurore boréale au-dessus de la ville, qui font de la nuit de Venise une sorte de création de l'esprit, la manifestation d'un génie lyrique, et non un aspect de la réalité.

Soudain, elle m'a demandé :

— Quel souvenir gardez-vous de moi?

— De la plus jolie et de la plus fraîche chanson! J'aurais aimé l'entendre longtemps, bien longtemps! Vous ne m'avez donné que peu d'heures pour l'écouter. Je sortais d'un orage, je l'ai écoutée, si douce et si prenante que jamais je ne pourrai l'oublier... Adieu, madame. Bien souvent je repenserai à cette chanson de printemps qui sortait d'un buisson, dans la campagne...

Nous étions revenus sur la place Saint-Marc. Demain, madame Salvarezza repart pour Florence, où elle habite depuis bientôt deux ans. Je suis revenu à pied, par les petites rues, avec dans l'esprit je ne sais quelle aisance, quelle animation gaie. Jamais, il me semble, je ne me suis formulé aussi véridiquement qu'aujourd'hui!

23 décembre.

J'ai pénétré, hier, de nuit dans une pièce obscure, et mes mains qui tâtonnaient ont soudain touché le marbre glacé d'une commode. J'ai cru m'évanouir d'horreur, tant est affreuse l'alliance du froid, de la solitude et de la nuit...

Et cependant, à force de penser à la mort, on finit par user cette préoccupation-là comme toute autre et par vivre, avec insouciance, l'heure présente, sans songer au lendemain ni se représenter ce que l'on sera devenu dans peu d'années!

VII

24 décembre.

Maintenant les choses sont accomplies...

Voici le seuil lugubre et la funèbre porte : c'est la dernière

expérience à tenter. Que vais-je trouver derrière le rideau? Un monde pareil à celui-ci, une société aussi frivole et aussi vaine, ou l'effrayante présence de Dieu, ou rien? Me faudra-t-il penser encore? Aurai-je peur? Je sais qu'il y aura un mauvais moment... Et si je recule, si je rentre ici-bas à tâtons, humble, lâche, dépossédé?

Il ne faut point envisager cela. Mon passé est une pesante pierre ronde qui roule derrière moi. Je dois aller jusqu'au bout... Je n'en suis pas très éloigné...

J'étais au Florian, ce soir. Un couple vint s'asseoir à côté de moi : un jeune homme, une jeune femme, digne et décente, ayant un regard fier et réservé en même temps, un regard qui n'avait pas désappris la virginité, des mains faites pour filer, je ne sais quoi de grave et de tout nouvellement responsable répandu sur une physionomie à demi enfantine...

Ils n'avaient de regards que l'un pour l'autre : ils s'aimaient, ah! comme ils s'aimaient!

Ils commençaient la vie; et j'ai vu, par comparaison, mes échecs; mes ruines ont repassé devant mon esprit. Et j'ai senti dans mon cœur comme des dents qui s'enfonçaient. J'en aurais sangloté! « Regarde, — me disais-je, — ô démoniaque, regarde, ô possédé! Cela, ce grand recommencement de l'âme humaine, cette légende formée par deux êtres, cela, c'est ce que tu n'as pas eu, ce que tu n'auras jamais! »

Est-ce moi qui ai mal combiné mon histoire? Est-ce le destin qui ne m'a donné que d'informes matériaux? J'ai senti alors en moi un tel besoin d'humanité, j'ai eu une telle impression de solitude, de solitude complète, absolue, définitive, que j'en ai failli crier de peur. Je me suis levé; j'ai fait quelques pas sous les arcades. Un vent glacé courait sur la place Saint-Marc. Une fillette d'une douzaine d'années qui vendait de rachitiques bouquets de fleurs m'a poursuivi. Et sous le prétexte que j'étais souffrant, je lui ai demandé de m'accompagner chez moi. J'ai appuyé ma main sur son épaule, et cette chaleur qui se communiquait à moi, à travers l'étoffe légère, m'a lentement rasséréné. Et faisant mon pas à la cadence du sien, j'allais ainsi, tout près du bord même de l'abîme et retenu à ce monde-ci par ce

lien fragile : mes doigts épousant une maigre épaule enfantine...

... Oui, les choses sont accomplies...

Comment donc ai-je pu, si longtemps, demeurer en possession de la joie? Ne voyais-je pas la vérité? La débâcle de toute ma vie, la misère de toutes mes affections, l'avortement de tous mes désirs? Mon cœur, je l'ai galvaudé, il y avait du fiel et de l'amertume dans chacune de mes amours, j'ai gaspillé ma fortune, mésusé de mes dons, perdu mes jours!

Justice éternelle, si tu existes, que réclameras-tu de moi? D'autres ont mis en grange la moisson qui m'était confiée, et j'ai laissé mourir les vignes qui étaient sous ma protection. Mes mains sont souillées; mes mains sont vides...

Et pourtant, je ne peux oublier cette douceur qui a enveloppé les longs jours de ma vie et jusqu'à leurs souffrances, je ne peux oublier ces longs traits de plaisir, la révélation de certaines minutes. Alors? Je ne sais plus, je ne sais plus... Ai-je été heureux ou non?

Ce soir, un voile de crêpe se déroule sur mes pensées. C'est que là-bas, j'ai vu passer le couple, le couple aventureux qui s'avance dans son ornière sacrée, et sur le sommet de ma montagne, je m'agenouille, le cœur lourd de sanglots devant ceux-ci qui tout en bas, très bas, impersonnels, ont accepté de perdre leur nom et leur mémoire et de n'être plus rien que l'Homme et que la Femme!

Je m'arrache un à un aux derniers plaisirs. Je ne reverrai pas Monique. A quoi bon? Je relis pour l'ultime fois les *Fleurs du Mal*. Je bois mes dernières bouteilles. Francesco a monté, ce matin, une bouteille d'aleatico de 1818. Il était dépouillé comme le style de Racine et, comme lui, fait de plusieurs bouquets savamment superposés : un vrai vin classique. J'ai passé grâce à lui une heure exquise pendant laquelle j'ai oublié de réfléchir aux raisons de ma vie et aux raisons de ma mort.

Mais les meilleures choses ont leur fin, et de nouveau, les graves problèmes ont accaparé mon esprit.

Je suis impatient d'en finir : cette attente irrite à la longue. A quoi bon tarder plus longtemps?

J'ai vidé ma coupe.

Je la rejette loin de moi... J'éprouve un grand désir d'autre chose. Bonsoir, vieux monde!

Qu'est-ce donc qu'on va me montrer maintenant?

Écartez-vous, bonnes gens! Je suis un peu pressé de passer : on dit si grand bien du spectacle!

25 décembre.

Il y a ce soir trop de fleurs dans mon salon, il y en a tant que je m'y sens presque mal à l'aise. Mais j'aime à la folie ce trouble, cette distillation d'aromes trop doux qui fait flotter autour de moi je ne sais quelle langueur d'Orient. La senteur des belles roses, roses et blanches, n'est pas la plus forte; ce qui domine, c'est l'odeur des tubéreuses, c'est le parfum des bouvardias aux calices de cire blanche, qui sentent le jasmin et la confiture. Il me semble que toutes ces fleurs accumulées me rendent Monique présente. Je la revois, une fois, surtout, dans les derniers temps de notre liaison. Elle ne m'aimait déjà plus, — si tant est qu'elle m'ait jamais aimé, qu'elle ait jamais senti passer dans ses veines un peu de l'infini désir qui me torturait. Elle n'avait pas voulu, ce jour-là, se donner à moi, et assise à mon côté, les jambes croisées, les coudes appuyés au bras du fauteuil, elle me parlait avec amertume de sa vie, de ses soucis, de son avenir. Je l'écoutais tristement, voyant le peu que j'étais dans l'existence de cette femme pour laquelle j'aurais tout donné! Elle se plaignait de son isolement, de l'abandon dans lequel elle était, elle prétendait qu'elle gâchait sa jeunesse, elle fut injuste, amère, blessante. Elle voulait me faire entendre clairement que je ne lui avais donné aucun bonheur, aucun, que je n'avais satisfait en rien son âme ardente, et elle ne se doutait même pas du douloureux retentissement que ses plaintes éveillaient en moi. Mais avais-je le droit d'en être froissé? Etait-ce ma faute si elle était une sorte de Danaïde dont le cœur ne se peut emplir, était-ce la sienne? Éternel malentendu! Infranchissable fossé qui sépare les êtres!

J'eus alors le pressentiment de notre séparation. Un moment, n'en pouvant plus d'angoisse et de tristesse, je me levai, j'allai à la fenêtre. Dans le jardin, des feuilles tombaient,

de grandes feuilles rouges pareilles à des éventails, de petites feuilles jaunes semblables à des écus. Au ciel, les derniers rayons du soleil étaient tendus comme les cordes d'une lyre, si raides et si vibrants que lorsqu'un oiseau semblait passer entre eux, on s'attendait à les entendre sonner. Tout était d'une mélancolie résignée et majestueuse; été, lumière, douceur des choses, tout, à la fois, m'abandonnait. Je tournai la tête. Monique pleurait. De quoi? Pourquoi? Silencieusement, elle essuyait avec un mouchoir de poupée ses paupières gonflées. Et je me mis à songer à la fin de toutes choses, aux séparations inévitables, aux adieux toujours proches. J'eus l'impression d'un arrachement. Ainsi qu'un beau cortège de fêtes et de jours dorés, la vie s'en allait de moi, comme de la rive une galère...

O déclin, fin de tout, universelle rupture, que de fois depuis tout cela m'est revenu à l'esprit! Que de fois ai-je eu le cœur serré en songeant combien fléchissent vite toutes les choses sur lesquelles nous appuyons notre faiblesse!

26 décembre.

Ma vie? Je m'interroge maintenant. Qu'a-t-elle été, ma vie? Je voudrais l'envisager dans son ensemble, la mesurer, et mieux encore, avoir l'intelligence de la juger. Quelles en furent les idées directrices? Quelle figure ai-je fait dans l'univers? Vaine, dérisoire curiosité peut-être, mais cette curiosité-là, si vaine soit-elle, c'est l'origine de toute philosophie.

Je rassemble des épisodes; je furette dans mon passé. Je secoue au vent la poussière des jours morts et des heures évanouies. Quel nom aurais-je porté parmi les hommes si l'on s'appelait du nom même de ses passions?

Ah! comme j'ai aimé les relations humaines, et leurs bizarreries, et leurs complexités, et leurs réactions inattendues! Dans quelle société n'ai-je pas eu de relations et même d'amitiés? Comme le palais m'était doux après le bouge, et le bouge après le palais! Avec quelle ardeur n'ai-je pas aimé toutes les passions terrestres, connu leurs caprices à fleur d'eau et leurs terribles lames de fond? En chacune, je cherchais avidement le goût même de la terre.

Mais dans tout cela, où est la direction, où sont les dominantes ?

Je considère ma destinée comme une sorte de symphonie ; deux ou trois thèmes essentiels en forment le dessin rythmique. Les événements, les amitiés, les amours, les voyages, sans cesse troublaient, déformaient ces thèmes essentiels. Pourtant je les reconnaissais, ici sur les violons fluides et rapides, là, sur ces flûtes aiguës et plus loin, repris en tonnerre par les cuivres. Rythmes pressés et bondissants ! Et je vivais dans le tumulte de cet orchestre intérieur, je m'enivrais de sa folie. J'aurais voulu vivre mille vies, devenir mille êtres, posséder mille âmes. Je courais d'un bout à l'autre de l'Europe, tantôt à Paris et tantôt à Vienne. Plus que tout, la curiosité m'entraînait, la culture intellectuelle et humaine me passionnait, et je devenais peu à peu l'homme que j'avais rêvé d'être, aux jours lointains de mon adolescence.

Et un jour, un simple caillou sur la route, et le héros est à terre... Le caillou, cela peut être simplement un banquier qui se suicide, vous laissant un toit vide et un manteau déchiré...

Je vois mieux maintenant les dominantes, les thèmes essentiels...

Au fond de ma vie, il y avait une sorte de rêverie continuelle, une rêverie faite de tendresse et de distraction, en même temps proche des choses et détachée d'elles, une rêverie où mon âme et mon cœur s'épanchaient sans cesse dans une sorte de demi-bonheur mélancolique. C'était comme si des flûtes, au long de mes jours, eussent joué une œuvre de Mozart, *Jupiter* ou la *Flûte enchantée*. Je ne cessais jamais d'entendre cette musique idéale, et Monique Rosavenda dansait sur cet air-là, dansait dans ma vie légère et charmante. Elle dansait aussi sur mon cœur et le piétinait joyeusement. Mais n'avait-elle pas les plus jolis pieds du monde ? N'était-elle pas créée pour la danse et pour le jeu ? C'était une créature cruelle et divine, tout ensemble : je lui dois mes meilleures joies, je lui dois aussi de grandes souffrances, mais il aurait manqué quelque chose à mon destin, si je n'avais pas souffert ainsi.

Je mourrai donc libre comme j'ai vécu, ayant aimé plus que tout certaines émotions très belles qui me venaient, certes,

du spectacle même du monde, mais qui se colorant à travers mon imagination, devenaient aussi personnelles qu'une œuvre d'art. Tous les êtres que j'ai connus ont été les personnages curieux ou passionnants d'un roman unique. N'ayant eu d'autre souci que de retrouver en chaque chose son caractère essentiel, sa beauté déjà dépouillée et presque éternelle, j'éteindrai volontairement la torche qui ne m'appartient pas et je mettrai moi-même le mot FIN à ce livre incomplet et parfois très beau que j'ai eu tant de plaisir à lire!

VIII

27 décembre.

Il faut que je consigne ces faits, sèchement, comme un procès-verbal. Il faut que j'aie le courage de les noter sans commentaire, sans insister sur le flot de colère, d'indignation, de tristesse, qui depuis hier me porte, — depuis l'heure où Oldofredi est venu...

Il avait, quand il est entré chez moi, cet air amusé, malicieux, qu'il ne peut entièrement cacher quand il sait quelque chose de secret. Il me dit d'abord qu'il y avait longtemps qu'il voulait me faire une visite, qu'il n'avait que trop tardé à me rendre la mienne et qu'il m'en exprimait mille excuses. Comme malgré moi, vaguement oppressé, j'attendais autre chose. Mais Oldofredi parlait posément, en coulant de droite et de gauche des regards obliques, comme s'il allait découvrir dans la pièce un personnage caché.

Et je comprenais bien qu'il était instruit d'un événement assez grave pour moi et qu'il voulait ou me renseigner ou être mieux renseigné lui-même. De toute façon, cela me semblait fort inquiétant.

Soudain, il me dit :

— Vous avez entendu parler de l'affaire Pasquinangeli?

Mon cœur s'est mis aussitôt à battre plus fort et j'ai eu peur, physiquement peur, j'aurais voulu m'écrier : « Taisez-vous, Gabriele, taisez-vous! Je ne veux rien savoir. » Mais je me suis tu, bien que n'ignorant plus le véritable but de la visite d'Oldofredi et son danger.

Et j'ai balbutié :

— Non, non, je ne sais pas, je ne vois personne...

Oldofredi a pris là-dessus un air faussement naïf, et tandis qu'il me parlait, je voyais son regard devenir plus pénétrant, plus aiguisé, plus malin.

— L'autre jour, Pasquinangeli a perdu au jeu une très grosse somme. Nous pensions tous qu'il ne pourrait pas la payer. Songez donc! Il est ruiné et il n'a plus que des dettes. Nous nous attendions à sa fuite ou à son suicide. Et le deuxième jour, avec une lettre d'excuses pour le retard apporté au règlement, il payait plus de soixante-quinze mille francs! Où a-t-il pu se les procurer?

J'ai eu une impression affreuse de froid autour du cœur, et ce froid a glissé dans mes membres, s'est répandu tout le long de mon corps. Pendant deux ou trois minutes, je n'ai rien entendu, — qu'une sorte de bourdonnement. En même temps, j'étais possédé par le désir que Gabriele ne vît pas mon trouble. J'aurais crié tant je souffrais. Aucune des trahisons, aucun des abandons de Monique ne m'avait causé un mal pareil. La bassesse de la comédie qu'elle avait jouée devant moi m'inspirait autant de révolte que d'écœurement. Après tant d'années, voir ainsi s'effondrer dans la boue la légère statuette précieuse que l'on a si éperdument chérie! Mes sentiments mis en déroute me fuyaient : je n'étais plus rien qu'une chose, une pauvre chose...

— D'où peut venir l'argent? — répétais-je bêtement, avec un sourire figé, qui, j'en ai peur, devait bien amuser Oldofredi.

Et je m'aperçus qu'il savait tout, exactement tout, que mon trouble lui avait révélé ce qu'il ignorait encore. Il eut le bon goût de ne pas insister. J'étais réduit à rien.

Il parla une heure encore de choses indifférentes, puis, au moment de s'en aller :

— Alors, Vettury, vous avez vendu le palais?

— Oui. Comment le savez-vous?

— Était-ce un secret? Mais tout le monde le sait à Venise, cher ami. Venise n'est pas une grande ville...

Et Monique le savait aussi. Elle n'est revenue me voir que pour cela, que pour m'arracher les malheureux cent mille francs qui me restaient!

Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas donné la foi? Pourquoi avez-vous mis dans mon être cette curiosité, cet amour du plaisir et ce goût du bonheur? J'aurais vécu pour vous au fond d'un cloître, sans exaltation et sans faiblesse, une occupation différente aurait rempli chacune de mes heures, je n'aurais pas vu le temps couler et m'emporter avec lui. Et j'aurais vécu seul, divinement, immensément seul! Je n'aurais pas connu les hommes, j'aurais été protégé de leur bêtise, de leur cruauté, de leur infamie, je n'aurais pas connu les femmes, je n'aurais pas connu Monique...

Mon Dieu, je haïssais le mensonge, et ma vie a été une longue suite de mensonges, et les êtres que j'aimais m'ont toujours menti, et la femme que j'ai le plus chérie m'a menti plus que personne. Pourquoi ne m'avez-vous pas accordé de connaître votre vérité? J'avais faim et soif de vérité, comme mon père de justice. Et voici que je vous appelle trop tard. Je vous ai perdu pour toujours, comme j'ai perdu mon amour.

Mais une fois hors de ce carnaval où j'ai joué si piteux rôle, ce ne sera pas vous, Seigneur, que je trouverai, puisque vous ne m'avez pas enseigné à vous préférer à l'univers, et mon Enfer, à moi, consistera dans cette pensée, éternellement cruelle, que, né pour concevoir les plus belles choses, je ne les ai réalisées que par l'intermédiaire de figurants lamentables et de pantins sans âme!

28 décembre.

Au milieu de la nuit, si je m'éveille, tout d'un coup je pense à la mort, et comme si c'était la première fois de ma vie. Savais-je auparavant qu'un jour pouvait venir où tout l'organisme désharmonisé entrera en lutte avec lui-même, recherchant son unité, et où quelqu'un d'effroyable et d'invisible m'arrachera la vie, comme on arrache du sol, en y mettant les deux mains, une plante mauvaise et qui résiste? savais-je qu'un autre jour viendrait, où je serais moi-même — oui, ce moi-même qui écris ces lignes — une chose dont les plus forts ne sauraient supporter la vue, une chose fondue et puante, un des épouvantails les plus monstrueux que puisse concevoir l'imagination humaine? Et ce sera moi, ce Gilbert Vettury, qui étais indolent, passionné, mélancolique et tendre, qui

aimais les femmes, les livres, les soirs sur la mer, les villes et les détours sinueux et cachés de l'âme humaine!

La mort, comme l'amour, conserve une sorte de virginité. Sa pensée est toujours nouvelle, on ne peut en épuiser l'horreur. Et j'ai soudain la vision effroyable, vide, opaque et visqueuse du gouffre où je suis entraîné. Je sais bien que moi seul, aujourd'hui, m'y entraîne, mais demain ne serai-je pas entraîné quand même par le courant sans merci? Je choisis l'heure, et c'est mon droit, mon droit strict de condamné.

J'ai aimé, j'ai ri, j'ai voyagé, j'ai fait des projets et des rêves. Jamais je n'ai cessé de penser à cette eau noire qui me portait malgré moi. Quel est ton terme, ô mystérieux écoulement? Psyché, vers où s'échappera ton aile délivrée? Mais, homme, je sais bien ce qui m'épouvante : ce n'est pas la route lointaine, mais le petit débat final, le conflit entre les dernières puissances qui me réclameront.

Mon plus grand chagrin, je crois, sera d'oublier. Et vraiment je ne sais rien de plus sot qu'une telle crainte. Peut-on souffrir d'avoir oublié — puisqu'on a oublié?

La mort et l'oubli ne nous paraissent des maux que parce que nous ne savons pas de quel côté il les faut envisager. Souffre-t-on de ne pas avoir existé cent ans avant que de naître? Cette vie n'est qu'une fusée bien rapide entre deux longues suites de ténèbres. Pourquoi possède-t-elle avec sa flamme cette pensée qui lui fait paraître si effroyable une de ces suites de ténèbres?

Plus que la souffrance, le bonheur dispose-t-il à la mort? Les plus heureux la redoutent moins que les misérables, soit qu'ils aient l'habitude de la confiance — même en elle! — soit qu'ils sentent leur vie pleine et leur destin accompli, et que leur but étant atteint, ils n'aient plus rien à attendre.

Après tout, peut-être ai-je été heureux sans le savoir et trouverai-je au dernier moment cette paix dont j'ai tant besoin.

...C'est une longue, c'est une interminable agonie, et chaque heure nouvelle me rend plus affreuse la trahison de Monique et le souvenir de sa comédie. Et pourtant, au moment même où tout va finir, est-il raisonnable de se torturer ainsi — et pour de si petites choses?

J'étais au restaurant tout à l'heure, j'entendais de vieux airs sentimentaux ou guerriers, des musiques qui m'accompagnaient du temps que j'étais en vie. Se peut-il que ce soit déjà fini tout cela, la joie, la volupté, les amis charmants, les causeries, les émotions, et que si peu d'années aient épuisé la coupe que l'on m'avait donnée? Assis au bord du fleuve, je regarde derrière moi monter les jours passés, ma douce enfance, tendre comme le bourgeon qui pousse et les yeux de ceux qui veillaient sur elle; j'espérais tout alors de cette vie qui s'ouvrait comme une avenue monumentale, tout ce que je voyais me donnait un désir nouveau, et mon imagination était un vrai jardin des Tropiques où tout poussait à la folie! L'amour ne se résumait pas alors dans les traits d'une femme, — dans les mensonges de Monique! — mais il était comme un feu de la Saint-Jean, qui, dans les saccades et les éblouissements de son brasier, éclaire et chauffe tour à tour tout ce qui passe à sa portée.

O pure et frémissante adolescence, comment se guérit-on de ne vous plus posséder?

Les longs traits vibrants de la musique, ces graves accents, ces appels une fois de plus ont rendu à mon souvenir un être que je ne suis plus. Ceux qui lui ont succédé valaient de moins en moins que lui, et déjà, il me semble devenir ma propre caricature, un acteur là où il faudrait un poète! Je sais bien qu'il y a encore en moi quelque chose de cet être-là, mais c'est ce qui reste d'un oiseau de paradis, quand, empaillé et les ailes immobiles, on le montre derrière la vitrine d'un musée!

29 décembre.

J'avais décidé de ne jamais revoir madame Rosavenda. Et cependant, quand Francesco est venu me dire qu'elle était là et qu'elle insistait pour être reçue, je n'ai pas osé dire non : il me fallait la revoir, la revoir quand même, repaître mes yeux du spectacle de cette femme qui m'a fait tant de mal, de cette messagère de désolation. Je ne sais ce qui l'emportait, en cet instant, de la haine ou de la curiosité... — après tout, peut-être était-ce encore l'amour, tout simplement...

Elle était debout, au milieu du salon, en gris sombre, avec

un grand chapeau à plumes. Sans doute ma physionomie lui en a-t-elle appris long sur mon état d'esprit, car elle m'a dit, avec un sourire un peu gêné :

— Vous devez m'en vouloir, Gilbert, d'avoir tant tardé à revenir. J'avais beaucoup d'affaires à régler...

Ce nouveau mensonge m'a exaspéré. Je lui ai dit brutalement :

— Nullement, je ne vous attendais pas. Je ne pensais pas vous revoir...

Elle a eu l'air sincèrement étonnée :

— Pourquoi donc?

— Vous n'aviez plus rien à faire ici.

Elle a hésité un moment, puis elle a poussé un cri de surprise et de colère aussitôt qu'elle a compris le sens de mes paroles. Et toute pâlissante :

— Gilbert! Vous ne pensez pas ce que vous dites. C'est une plaisanterie?

Je n'ai pas répondu.

— Comment! Vous oseriez m'accuser de n'être venue ici que pour... C'est infâme! Pourquoi me jugez-vous ainsi? Parlez! Parlez vite! Qu'y a-t-il?

— A quoi bon continuer cette comédie, Monique? Restons-en là, voulez-vous? Nous n'avons plus rien que d'amer à nous dire. Je sais que vous êtes revenue, non pour moi, mais pour sauver votre amant, Benigno Pasquinangeli, qui avait perdu quatre-vingt mille francs qu'il n'avait pas, que je vous les ai donnés le lendemain, à la suite de vos mensonges et qu'il réglait sa différence.

Monique s'est accroupie sur un fauteuil très bas; elle ne pleure pas, elle ne parle pas, elle regarde dans le vide, mais son regard est éteint et fixe.

— Je n'ai pas l'intention de vous insulter, Monique. C'est moi qui ai eu tort. Vous êtes une certaine femme dont on ne s'approche pas sans danger. Je le savais, j'aurais dû m'en souvenir, et ne jamais chercher à vous revoir. Vous vous êtes moquée de moi une fois de plus. Mais c'est honteux de m'avoir joué une telle comédie, de m'avoir traité comme un imbécile que l'on exploite et non comme un ami à qui l'on peut tout avouer. Et vous m'avez laissé croire que vous reveniez pour

moi, et, dans ces conditions-là, vous avez même poussé l'impudeur jusqu'à vous...

Elle s'est relevée. Elle s'est détendue soudain, et, dressée devant moi, sa main ferme brutalement ma bouche, presque d'une gifle.

— Taisez-vous! Ne dites pas cela!

Il y a un long silence.

Puis Monique :

— C'est vrai, je vous ai donné le droit de me considérer ainsi, de me traiter comme une fille! Je n'ai rien à répondre. Une chose amène l'autre, c'est un imperceptible engrenage, et on finit par trouver un jour cela, ce bourbier...

Elle relève sa tête un moment baissée :

— Gilbert, je suis revenue, le 26 novembre. Et je vous ai demandé de l'argent, le 20 décembre. Pouvais-je savoir il y a un mois que Benigno perdrait cette somme? Me pensez-vous capable de calculer que j'aurais un jour besoin de vous? Mais vous savez, hélas! que je suis tout instinct et premier mouvement!

— Vous ne niez donc plus que cet argent était pour Pasquinangeli, — dis-je, avec une colère contenue qui me fait mal.

— A quoi bon? Où aviez-vous la tête, l'autre jour, Gilbert, pour croire à un aussi puéril imbroglio? J'ai inventé n'importe quoi pour ne pas vous dire la vérité. Mais s'il n'y avait pas eu à tout cela un dessous aussi horrible, aurais-je tant souffert, en vous faisant cette prière, aurais-je tant pleuré et tant menti? Aurais-je ressenti un tel sentiment d'horreur à l'accepter? Mais si ç'avait été pour moi, je vous aurais dit presque en riant : « Gilbert, j'ai besoin de quatre-vingt mille francs, donnez-les moi. » Mais l'abomination de cet emprunt pour un autre, pour mon amant... — ah! Gilbert, si vous aviez un peu de pitié, vous m'épargneriez en ce moment, vous ne me rappelleriez pas aussi cruellement le dégoût que cela me cause! Quand j'ai jeté loin de moi cette malheureuse somme, supposiez-vous que je jouais encore la comédie? Vous n'avez pas été perspicace. Sans savoir exactement ce qui se passait, vous pouviez supposer que le motif de mon emprunt était plus triste encore que celui que je vous donnais. Mais Benigno allait se tuer!

— Vous l'aimez donc bien?

— Lui!

Toute sa figure se contracte et se durcit. J'attends un cri de tendresse éperdu, la manifestation furieuse de son amour!

Elle répond :

— Je crois que je ne l'aime plus!

Devant mon air stupéfait, elle ajoute :

— C'est vrai. Chaque jour, je me détache de lui. Je ne sais pas si je l'ai réellement aimé, je sais qu'il m'a asservie, parce que c'est un homme qui vous connaît et qui sait vous prendre! Mais je n'ai rien de commun avec lui, je suis en quelque manière son esclave, je l'aime sitôt que je le vois, et quand je ne le vois plus, je le hais. Je n'ai aucune amitié pour lui, aucune tendresse, rien de ce que j'ai eu pour vous...

— Et vous l'avez sauvé!

— Il se serait tué sans cela. Et à ce moment, il savait encore se servir de moi. Mais je n'ai pas une nature de fille et je ne l'adore pas parce que je l'ai payé. Au contraire, je ne lui pardonne pas de m'avoir forcée à m'humilier devant vous... Et maintenant, si, grâce à lui, je vous perds...

Sa voix s'est mise à trembler :

— Dis, Gilbert, tu oublieras tout cela, jure-moi que tu me garderas ta tendresse, — dont j'ai besoin plus que jamais. Je ne te demanderai rien, que de venir parfois me reposer ici et sentir ta présence, ta confiance et ta fidélité...

Ce regard suppliant, et ce tutoiement, et cette voix aux inflexions brisées, et tout ce charme incertain qui émane d'elle... Une fois de plus je rends les armes. Ah! Brangœne, qu'était-il besoin d'un philtre pour faire perdre à Tristan toute dignité? ne suffisait-il pas de certain sourire entre mélancolique et réticent, de certains yeux mouillés, de certaine inflexion de cou?

Et puis, au bord de la tombe, doit-on garder une rancune, conserver un ressentiment? Même pour l'être que l'on a le plus aimé et dont on a le plus souffert!

— Tantôt, Gilbert, vous m'avez dit que je suis dangereuse. Comme cela est faux et romantique, mon pauvre ami! Je ne suis pas une femme fatale, mais un pauvre être incertain qui

a aimé l'amour plus que tout et qui ne sait pas dire *non* à un homme qui me plaît et qui sait me parler d'amour... Vous l'avez su souvent, et je vous suis toujours revenue, mais d'autres le savaient aussi, et je vous ai toujours quitté... Un jour peut-être, c'est auprès de vous seul que j'aurais envie de demeurer, mais ce jour-là, mon ami, c'est vous qui ne voudrez plus de moi...

Elle est partie à la fin de la journée, et j'ai entendu longtemps le bruit funèbre des rames qui l'emportaient, dans le canal désert.

Et lorsqu'elle a été trop loin de moi pour m'entendre, j'ai osé lui crier : « Adieu ! »

Et je suis pacifié, ce soir, et j'ai l'âme sereine et pure, comme elle l'est quand on est enfant et qu'on vient de se confesser. Mon cœur est délivré de nouveau : c'est Monique que j'ai retrouvée !

30 décembre.

Ce matin, il m'est revenu à l'esprit quelques vers divins de Mallarmé :

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui,
Magnifique, mais qui sans espoir se délivre,
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre,
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui !

La région où vivre ! Voilà ce qui m'a manqué ! Moi non plus, je n'ai pas su prendre la lyre pour la chanter, et maintenant je suis chassé de partout.

J'ai enfin touché la bassesse de ma nature, la médiocrité de ma vie m'est révélée pleinement. Ainsi donc, non point même l'amour de l'argent, mais celui de la dépense, le désir d'accaparer la vie morale et physique d'un autre être afin de se sentir moins seul, le rêve puéril de mettre son nom dans le cerveau de quelques hommes, comme un grain de plomb dans un grelot pour faire du bruit, ainsi donc, tout cela, c'était moi ! Ces désirs de fortune, d'amour, de gloire, c'était la pauvre armature qui supportait ma vie ! Il n'y avait donc place que pour cela en ce cœur que je croyais si grand ! Quelle misère ! Quelle pénurie !

Mais qu'y a-t-il dans les autres destinées, qu'y a-t-il qui les fasse fortes, confiantes, heureuses, comblées? Savent-elles, quand l'hiver arrive, la région où vivre? Où peut-on trouver le plein accomplissement de soi-même, le monde de joie et d'harmonie? Je ne sens au fond de moi que le vide, je ne vois que le vide au fond de toute destinée, et j'ai le vertige si je me penche sur mon cœur et si je me penche sur autrui!

Un seul sentiment peut remplir ce vide, détruire cette angoisse, une seule présence : Dieu. Je n'ai pas fait de place à Dieu, et je me cramponne au bord de l'abîme où je vais choir, songeant avec une monstrueuse horreur que tout y est déjà tombé ou va y tomber comme moi!

Ainsi j'ai pu me tromper aussi longtemps sur mon caractère! Parce que ma vie avait une base solide, je prenais pour des réalités les sentiments superficiels que j'éprouvais, sentiments à fleur d'âme, danseuses légères et diaprées qui viennent voltiger un moment au seuil de l'Inconscient, puis s'enfoncer dans les ténèbres. Je tenais à la gloire plus qu'à la vie, à l'amour plus qu'à la vie, à l'argent plus qu'à la vie... Et pourquoi s'en étonner? Que devient notre pauvre et chétive existence une fois dépouillée des voiles qui la rendaient séduisante, des rayons qui l'éclairaient? Encore un coup, sans ces illusions, où trouver la région où vivre,

Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui!

Je mourrai sans savoir si j'ai été l'homme que je rêvais ou le plus médiocre des bourgeois, de même que j'ignorerai toujours si Monique est une coquette capable des plus perfides calculs ou simplement une enfant trop faible et trop tendre. Même à l'heure la plus grave de ma vie, je suis incapable de me juger. A travers le labyrinthe de ma vie, je cherche en vain le fil conducteur, le cheveu d'Ariane. Dans ce monde d'apparences, n'ai-je vécu que pour elles, ou bien y avait-il en moi autre chose, l'homme qui aurait pu chanter la région où vivre?

Certes, si ma fortune m'était rendue, je vivrais encore. Mais je vivrais lâchement, puisque je saurais quels pauvres sentiments décident de ma vie ou de ma mort, et que l'on ne peut vivre pleinement et courageusement qu'en emportant ses dieux

avec soi, comme ses ancêtres, Énée. Je voyagerais de nouveau, j'irais dans le monde et dans tous les mondes, je jouerais, j'achèterais des bibelots, j'aurais des maîtresses pour oublier Monique, enfin, je continuerais mon existence de naguère, mais un spectre m'y accompagnerait, un autre William Wilson, qui me toucherait le bras et me dirait : « Juge, malheureux, de ta folie : de tout ce qui t'amuse, rien n'est digne d'occuper ta pensée, et pourtant, pauvre être humain, c'est cela seul qui fait ta vie! Mesure-toi donc enfin! Mets dans une balance ce qu'il y a de plus superficiel et de plus vain au monde et place-toi dans l'autre plateau. Tu es plus léger encore! »

Je ne suis pas désespéré. Au fond de ma volonté de disparaître, il y a cette pensée monstrueuse que la vie n'est digne d'être vécue que dans certaines conditions qui permettent seules la liberté morale et l'indépendance d'esprit. Théorie méprisable, bien digne du fils de roi que je suis. Mais il me reste cette dernière illusion de l'orgueil que je suis le maître de ma mort et de ma vie. Le don le plus précieux commis aux hommes, je peux, moi, le détester et l'adorer à mon gré, et le rejeter en dehors même de la volonté qui régit l'univers. C'est l'acte de Satan, cela, qui ne redevient qu'en détruisant l'égal de Dieu. Hélas, si je peux tenter d'égaler Dieu, c'est parce que je ne crois pas en lui. Ici donc encore, je ne retrouve que le néant! Je suis un misérable comédien qui quitte la scène de dépit parce qu'on lui a arraché les haillons et les oripeaux qui constituaient son personnage, et qui n'est point assez beau par lui-même pour demeurer nu et sincère. Je suis mon propre tribunal et je vais plaider coupable, puisque je n'ai pas su être grand!

31 décembre.

J'ai touché le fond de l'amour.

Sur le lieu même de ma destruction, je me bâtis à nouveau. Ce qui devait m'anéantir m'augmente. Là où il n'y avait plus qu'amertume, dégoût, là où je croyais trouver horreur de la vie, ce qui vient à moi, c'est la nécessité du pardon, c'est une tendresse illimitée. Et si je pardonne, ce n'est point par loi morale, ni pour prendre cette attitude humanitaire que je hais tant, non, c'est que le pardon est une volupté, est une joie,

une sorte de renaissance d'où l'on sort plus jeune et plus vigoureux. Qui aurait jamais pu me prédire que je prendrais un tel chemin? Dans la plus sensuelle des passions, n'est-ce point l'âme que l'on veut avant tout posséder? Étreint-on son propre rêve, ou une chair différente? L'aiguillon qui nous lancine est-il le désir de la vie ou l'appétit du néant?

Je voudrais m'étendre contre toi, Monique, comme on se couche sur le sol, je voudrais dormir en toi, mourir en toi, je voudrais devenir toi-même et me dépouiller de moi, comme on rejette, au soir, son vêtement fatigué du jour.

Rancune, jalousie me deviennent mots vides de sens. Ce que d'autres ont eu de toi, je l'ai eu aussi. Est-ce cela l'amour? Qu'importe que tu te sois donnée à plusieurs hommes, l'important c'est de donner soi-même, et c'est moi qui me suis donné.

Si tu avais été une statue, la forme impérissable, quoique mutilée, d'une déesse exhumée des cendres ou des sables, moi seul peut-être t'aurais eue, indifférente et glaciale. Mais je t'ai aimée d'être une femme, un véritable être de chair, faible, misérable, ignorant de ce qu'il est et de ce qu'il cherche, séduit par ce qu'il ne connaît pas, trop modeste pour attribuer à ses actes des conséquences sans proportion avec leur importance, et surtout faible, incroyablement faible. Cela fut irrésistible pour moi que tu aies été une femme et non un exemple de morale. J'ai parlé de pardon, mais c'est admettre un jugement : je ne te juge pas, je me superpose à toi, je cherche les courants de ta vie pour les éprouver, les points les plus délicats de ta sensibilité pour souffrir avec eux. Comment te jugerais-je puisque je me suis fait toi-même?

Ou plutôt, il y a des heures où j'éprouve tout cela, où mon exaltation prend cette forme et où je crois me glisser en ton être et usurper ta personnalité, ta personnalité changeante, cruelle et multiforme !

Je ne t'ai jamais rencontrée une fois sans que batte mon cœur, je ne t'ai jamais approchée sans désir, quittée sans désespoir. Il me fallait t'avoir encore, et t'avoir toujours, et m'imprégner et me saturer de toi ; je voulais être présent à chacun de tes actes et assister à la naissance de tes pensées. Et celui qui n'a pas éprouvé cela n'a pas aimé, et ce qui me dévorait, c'était une telle curiosité de toi que chaque apaise-

ment me donnait un désir plus grand, chaque satisfaction, une conviction plus amère que rien ne saurait me satisfaire. De grandes souffrances me sont venues de toi, Monique, j'ai connu des monstres cruels et sans pitié : la Trahison et l'Abandon et le Doute plus cruel encore. Mais cela n'est rien auprès des douleurs qui me venaient de moi-même : te demeurer pour toujours étranger, savoir que tu me fuyais sans cesse, même en m'aimant, et penser à l'heure où ta jeunesse se corrompra comme un fruit trop mûr, et à l'heure où ton corps luttera avec l'agonie, où la vie sortira de toi, avec de terribles ahans! avec les sursauts affreux d'une machine qui lutte encore, marche encore à vide, tout en se détraquant, et aux heures innombrables, où tu ne seras plus rien que ce *Nihil, Cinis et Pulvis*, qu'un évêque espagnol a fait graver sur sa dalle tumulaire, au fond de la cathédrale de Tolède.

Tout cela, c'est l'amour : fruit d'une intolérable amertume et d'une si fondante douceur que s'il vous est arraché, on perd le goût même de la vie et que l'on meurt moins le jour de son dernier râle que celui où le miroir vous dit : « C'est fini. Il n'y a plus d'illusion possible. Tu ne seras plus aimé ! » J'ai planté mes dents dans ce fruit-là et je ne le retirerai pas de ma bouche, puisque je périrai l'ayant encore tout mêlé à mon sang!

La chambre est close, ce soir, et je songe à toi, Monique. A mesure que ma vie s'accélère, ton souvenir me devient chose indispensable. Je te revois pour bien peu de temps encore, mais qu'importe le temps! J'ai obtenu l'exaltation la plus haute après quoi on ne peut rien que faiblir et retomber. Ce n'est pas l'ignorance de la douleur, qui peut m'arrêter dans ma route, j'ai souffert parfois jusqu'au point où chaque membre semble rompu et où chaque mouvement semble entraîner avec lui une forme désossée. Je n'ignore pas où mène la douleur et je sais que c'est à la joie. Au delà de ce monde obscur où Jacob lutte sans cesse avec l'Ange, il y a l'hymme de la Délivrance. Je suis debout, mon cœur chante, l'aube toute pure est sur les monts. Je me dévêts de ma détresse, je suis nu, qu'aurais-je désormais à attendre de la vie? Une confirmation du passé, l'appréhension de l'avenir? Mais je n'ai plus d'avenir. Au delà de la joie, il y a la paix...

Les plus belles émotions ont leur terme. Ce que donne de bonheur de poser sa tête sur une épaule nue, ronde et qui tourne doucement, ou de remonter avec ses lèvres le long d'un bras frais et velouté ou d'une jambe lisse comme le marbre, ce que donne de bonheur d'appuyer sa bouche sur une bouche qui s'ouvre, halète un peu et se fait mouvante comme une vague, ou de sentir toute la volupté du monde affluer en soi et contracter vos membres, tandis que, porté par un rythme qui vous soulève, on attend l'oubli, avec son rire léger et sa chute dans le néant, ce que tout cela donne de bonheur est plus fugitif que les choses les plus fugaces. On ne joue pas deux fois un tel personnage. Toutes les amours sont la caricature d'un seul amour. Celui-là seul est important. Bénie sois-tu, toi qui me l'as donné! Il était en moi, certes, mais une autre femme que toi l'aurait-elle su éveiller? Il n'était ni en toi, ni en moi, il était en nous, et ce nous-là, c'est l'irremplaçable, l'occasion unique; en un mot, c'est la destinée!

Si tu revenais ici, une fois encore, Monique...

Si tu revenais ici, tu me trouverais comme il y a dix ans, comme il y a un mois, le cœur plein d'amour. Voici la scène: tu serais là, rêveuse, distraite, ayant désir et peur à la fois de la volupté et sachant que je suis autre chose que ton amant, quelqu'un de bien différent, — quelqu'un qui t'aime. Tu regarderais très loin, pourtant, et tu chercherais un autre amoureux, un autre amour, et moi, je ne saurais imaginer rien de plus beau, de plus complet que le don de ton corps frotté d'herbes aromatiques, élastique et doux, que tes sentiments singuliers et que ton mélange d'innocence, de sincérité, de perfidie, de cynisme et de réserve. Et tes pensées mystérieuses et que je connaîtrais ne me feraient plus aucune peine. Il est bon que la femme échappe à l'homme et qu'Atalante ne puisse pas être rejointe. L'esclave est pour les paresseux, et celle qui vous adore béatement pour les fats, mais à l'homme qui aime l'amour, il faut la femme qui aime l'amour et que ces deux désirs s'unissent qui ne trouvent pas leur fin en eux-mêmes, mais dans le Dieu toujours inconnu...

Si tu revenais ici, ce soir, Monique, je ne dirais pas de grands mots, mais en te parlant des choses les plus simples, tu saurais que chacune porte l'image de ton cœur, comme l'eau, le soleil,

et je me coucherais à tes pieds pour ne plus voir dans cet univers immense que ta forme légère et périssable qui tenait dans tes mains les clefs de cet univers...

Et si tu revenais ici, ce soir, je pleurerais de volupté et de bonheur à savoir que tu existes, que je t'ai connue et que je t'aime encore, et je te regarderais toute, ainsi qu'on regarde l'étoile filante en faisant un vœu qui ne sera jamais exaucé, et je tournerais la tête pour voir s'éteindre mes derniers souvenirs, comme une meule de blé qui a fini de flamber, et je te crierais une fois encore et pour toujours : « Merci! merci! »

1er janvier.

J'ai toujours pensé qu'un roi, avant de mourir, devait passer en revue les grands événements de son règne. On a beau ne pas être un roi, chacun de nous a ainsi quelques événements en quelque sorte historiques et pareils à ces feux qui, autrefois, se répondant de colline en colline et jusqu'aux plus lointaines frontières, annonçaient une victoire. Ces grandes heures sont si nettes, si précises dans la pensée, que si l'on y songe, on les revoit dans tous leurs détails. Mais quelle âme est donc la mienne? Tourné-je la tête en arrière, je ne me souviens d'aucun jour de deuil, ni d'aucune de ces cérémonies pour ainsi dire sociales qui font surgir en vous le moins caractérisé des êtres.

Non, je ne vois maintenant dans ma vie passée que des femmes et des fêtes. Et non seulement les femmes que j'ai aimées, mais beaucoup de celles que j'ai à peine connues, sans avoir pu les oublier, parce qu'elles étaient belles. Et non seulement les fêtes dans un palais ou dans un restaurant de nuit, un souper aux bougies ou une réunion galante dans un jardin, mais ces fêtes rapides et fastueuses que la nature nous offre à certaines heures, une journée parfaite d'automne dans le parc de Versailles ou tel coucher de soleil magnifique comme une tragédie, déroulé au-dessus de Grenade ou de Florence ou sur la campagne de Montpellier, vue des terrasses du Peyrou. Ce sont là, pour ainsi dire, les haltes glorieuses de ma pensée, et je n'ai usé aucun de ces souvenirs en l'évoquant trop souvent.

Oui, tristesses et rancœurs et cette sensibilité dont j'ai tant souffert et ces échecs, je les oublie déjà. Je suis enveloppé tout entier de cette sorte de flamboiement fulgurant et pâle que, sur les toiles de Claude Lorrain, le soleil répand avant de mourir. A cette lumière, je revois ma vie. Il n'en demeure que les grands édifices inachevés, mais encore beaux. J'ai habité ces demeures. Je les quitte sans regret. Un flot noir, avec la marée, les emportera comme moi. Souvenirs des plus nobles heures, ce que j'ai eu de plus précieux, je ne peux vous léguer à personne! Mais si l'immortalité existe, leur parfum ne durera-t-il pas autant que nous?

Je songe souvent à cette fête que dans un hôtel de Rio-de-Janeiro nous donna un ami de passage. A travers la baie ouverte sur l'espace venaient par moment les appels des sirènes. Le ciel, orangé et laiteux, se réflétait dans l'eau. Je m'assis sur le balcon avec une grande femme brune, étrangement belle, et dont les larges yeux noirs avaient le regard le plus tranquille, à la fois, et le plus ardent. Je ne devais jamais la revoir, je la connaissais à peine, et j'eus cependant avec elle une de ces conversations intimes dont on se souvient longtemps.

Elle partait le lendemain pour l'intérieur des terres. Si elle était restée, qui sait si madame Rosavenda aurait été pour moi la femme qu'elle est devenue dans la suite? Que de fois depuis ai-je pensé à cette inconnue! Que de fois ai-je songé à elle avec détresse et avec désir, et comme à un rêve inutile et perdu! A la fin de notre conversation, je lui demandai la rose rouge qu'elle portait à son corsage; elle me la donna, elle est là encore dans quelque coffret où elle s'est desséchée en paix... C'est tout ce qui me reste d'elle, car c'est à peine si ma mémoire peut aujourd'hui reconstituer ses traits!

Au moment de mourir, c'est à cette inconnue, c'est à cette étrangère que je songe le plus. Elle représente pour moi tout l'imprévu de la vie, tout ce que l'on a rêvé sans l'obtenir. Elle est pour moi ce qu'était pour Rossetti cette femme qui lui dit un jour : « Je m'appelle aussi : Ce qui aurait pu être! Trop tard! Jamais plus! »

Et je la revois, brune et longue, debout devant la mer; la salle est toute rouge de roses amoncelées, des femmes passent,

pâles et brunes à la fois et comme alanguies sous leur vivacité, des hommes jouent au poker et fument, on entend une danse, et mon interlocutrice me dit : « C'est ici que l'on aime. Vous autres, vous souriez trop pour savoir aimer. Quand une femme vous trompe, est-ce que vous la tuez? Chez nous, on la tue. »

Il est vrai, je n'ai pas tué Monique. Mais tuer la femme qui vous trompe, est-ce l'aimer? Ou bien si c'est de l'aimer quand même?

Tous ces jours gris, fades, importuns, qui ont cheminé platement, prudemment, ont-ils existé? J'ai perdu la gloire sur quoi je comptais. Qu'importe? Ce n'est jamais qu'une bien brève survivance pendant peu d'années. J'ai souffert du plus cruel amour. Qu'importe? Il fallait vivre. Tout le reste est vain!

Et si je songe maintenant à tant de fêtes, à tant de femmes, c'est qu'un secret goût de mon être me poussait à ne trouver que là mon secret contentement. J'avais besoin des unes et des autres pour qu'à mes propres yeux ma vie ait la figure que je lui voulais, cet air de fresque de la Renaissance, patinée et dorée, avec des princesses à visages de sirènes, et un décaméron sans fin. Fêtes et femmes étaient-elles réellement telles que je les voyais? Qu'importe encore! Mon bonheur était dans cette transfiguration féerique. Si depuis que je vis claustré, j'ai pris l'habitude de transformer en fantômes tous ceux qui m'avaient approché, j'avais auparavant changé en figures d'or bien des idoles de plomb peut-être.

Ainsi j'ai inventé ma propre existence et insoucieux de toute réalité, je l'ai créée à l'image de mon désir intérieur, afin de devenir l'homme que je rêvais d'être, aux jours de mon adolescence, et maintenant ces réunions, ces gorges nues, ces perles, ces étoffes, ces lumières, je les entraîne avec moi dans la mort, non point anxieux du monde souterrain auquel je vais m'initier, mais volontairement, mais exclusivement attaché à cet univers plein d'apparences fabuleuses. Je lui ai tout sacrifié et je meurs de le perdre, j'en sens la vanité et je me méprise de ne pas m'en détacher, au moment même de le quitter volontairement!

Aujourd'hui, en pleine débâcle, en pleine fuite, prêt à me réduire en poussière, c'est à ces femmes, c'est à ces fêtes que

je pense, c'est à Monique Rosavenda, — et plus qu'à elle peut-être, à cette Brésilienne brune dont j'ignore même le nom, et que je regrette maintenant plus encore que tout ce que j'abandonne !

2 janvier.

J'ai vu mon homme d'affaires. C'est tout à fait la fin. Il n'y a plus à hésiter et voici ce qu'à son réveil, demain, Monique recevra :

Je quitte Venise dans deux jours, ma bien-aimée, et pour n'y jamais revenir. Des circonstances nouvelles ont disposé de ma vie d'une manière que je n'approuve pas, mais que je suis bien contraint de subir. C'est donc un adieu que je viens vous dire, — oh ! pas un adieu bien solennel ! Les événements de la vie — et surtout ceux de la mienne — n'ont pas assez de sérieux pour que j'enfle la voix et prenne une attitude grandiloquente. Non, je viens seulement vous exprimer une fois de plus à quel point je vous ai aimée. C'est à vous que je dois quelques-uns des meilleurs moments de ma vie. Peut-être ai-je été un peu dur pour vous, lors de notre dernière entrevue. J'ai sacrifié une fois de plus à cette manie de ma race : la peur d'être dupe. C'est encore une naïveté, puisque, vous aimant, je serai éternellement la vôtre. Vous m'avez pourtant donné assez de lumières sur votre caractère pour que je sois moins enfantin. Je vous fais mille excuses d'avoir pu admettre qu'autre chose vous ait ramenée à moi que cet éternel besoin de tendresse qui vous a jetée à tant d'erreurs et qui vous poursuit encore. La tendresse est un engrenage terrible, on croit y donner peu de soi-même, et tout y passe. Au fond, nous nous ressemblons extrêmement ; moi aussi, j'ai recherché avant tout une certaine qualité d'émotion, et rien autre ne m'a semblé désirable. Et comme moi, vous avez le goût, la passion de l'expérience, et cette curiosité perpétuelle qui prive les âmes de bonheur, comme elle les sauve du désespoir. C'est la raison de mon indulgence pour vous, mais pour l'éprouver, il faut avoir jeté sur la route tout le bagage de la jeunesse, dont on s'encombre au départ et dont il reste si peu de chose au bout du chemin...

Mon erreur, ç'a été de jouer avec mes sentiments : j'ai considéré la vie comme un jeu de l'intelligence, un spectacle auquel je ne me suis jamais donné complètement. J'aime la sincérité plus que tout, et vous êtes la femme la plus sincère que j'aie rencontrée ; vous alliez où vous conduisait votre instinct, et le jour

où il vous a conduite à sauver celui que vous croyiez aimer, vous vous êtes adressée à moi. J'ai compris ce jour-là ce que le fait de jouer avec la vie comporte de cruauté. Pour un peu, je vous remercierais de ce dernier enseignement. Il ne manquait pas de dureté! Mais qu'y a-t-il de supérieur au plaisir de comprendre?

Que ne donnerais-je pas pour revivre les six premiers mois où je vous ai connue! Jamais je n'ai aussi intensément vécu, jamais la vie ne m'a paru à ce point un bien précieux. Ce fut toute une miraculeuse jeunesse. Mais c'est fini, bien fini, et je n'aurai jamais rien de semblable. C'est désespérant!

Vous souvenez-vous de ce café, à Strà, où nous nous assîmes un soir de printemps, au début de notre liaison? Nous revenions de la villa Pisani. Un soleil déclinant, chaud comme en plein jour, hérissait toute la campagne de ses épis lumineux. De petites villas assemblées donnaient au paysage un air comique et gai d'opéra. Un long chien jaune dessinait en courant de grands ronds autour de nous. Le thé que l'on nous servit était si mauvais que nous ne voulûmes pas le boire. Comme vous me plaisiez ce jour-là! Je me sentais auprès de vous naïf et gai comme un enfant. Déjà, vous ne cherchiez pas à me mentir, vous ne me disiez pas : « Ce que nous faisons est fou... » ni : « Jurez-moi que vous me considérez comme une honnête femme », ni : « Vous êtes mon premier amour... » Non, vous me racontiez certaines choses curieuses de votre passé, et comment, toute jeune mariée, vous devîntes la maîtresse d'un étudiant qui vous empruntait de l'argent et qui ne vous l'a jamais rendu.

Nous avons reparlé de lui, il y a une semaine. Je vous disais qu'un jour, quand vous seriez vieille, ce serait une aimable bouffonnerie que de réunir à votre table, avec votre mari, cet étudiant et Strongolo, et Luccioli, et Louis de Macroy, et Pasquinangeli et moi-même, qui seul saurai la vérité sur nous tous. Vous avez ri, tant cela vous semblait drôle, et j'ai ri également que cette pensée vous semblât comique. Et avec un sourire malicieux, vous avez ajouté : « Savez-vous que mon mari m'aime toujours, et avec la même exigence? »

Ah! Monique, vous étiez vraiment créée pour ce monde-ci qui n'est point beau! Moi aussi je me suis cru fait à sa mesure, je ne l'ai point critiqué, je l'ai aimé de toutes mes forces. Et pourtant je cherchais toujours et partout quelque chose que je ne pouvais atteindre, quelque chose qui m'eût apaisé et comblé. A travers combien de folies en ai-je fait la quête, et sous combien de mirages ai-je cru l'entrevoir? Adieu, Monique, c'est vous que j'ai le plus chérie au monde, et pourtant même vous, je ne vous ai pas aimée

uniquement. Je vous ai adorée plus que tout le reste, mais tout le reste aussi m'a paru adorable...

Adieu, mon bel amour, et ne m'oubliez pas. Quand un voyageur quitte un pays où il a été heureux, il choisit une image entre toutes, et la fixe dans sa pensée! C'est vous, cette image que je garde en manière de viatique et que j'emporte d'un pays où demain je ne serai plus...

Une dernière fois je m'agenouille dans la poussière, Monique, pour baiser tes pieds, — tes pieds qui si souvent t'ont portée loin de moi!...

5 janvier.

... En bas, je les ai laissées, toutes trois. J'entends d'ici leurs rires, leurs chansons brèves comme la vie qui passe. Est-ce possible que j'en sois arrivé au point de ne pas voir l'aurore de tantôt, le cri de délivrance de la nature réveillée? Dans peu d'heures, Francesco trouvera ici-même un peu de sang, quelqu'un qui fut...

Si je songe à cette dépouille, si je me représente avec trop de vérité ma prochaine apparence, je n'aurai pas tantôt le courage nécessaire. Pourtant, l'heure approche, mes dettes sont payées et quant aux quelques louis qui restent, un papier en laisse à Francesco la libre disposition. Que ne puis-je faire davantage pour ce brave homme qui m'a soigné avec tant de dévouement et qui a subi avec patience les rebuffades de mes humeurs noires!...

Quelle folie que cette soirée! Le hasard m'a jeté dans les bras, cet après-midi, Églé, une petite chanteuse de la *Scala* que j'avais connue à Milan. Deux autres femmes l'accompagnaient, une rousse qui s'appelle Alba, une brune, du nom de Carlotta. Je les ai invitées à dîner. Mon dernier dîner...

Une fois encore, j'ai revu le merveilleux orient des chairs nacrées par la lumière des bougies, les cristaux brillants, les roses dont les lourds pétales tombent sur la nappe. Et j'ai revu ces yeux que le plaisir ravive, ces gestes dont chacun répand une langueur, ces étoffes qui glissent sur une peau si fine que l'on redoute, rien qu'en la touchant, de la déchirer tout à coup. Et j'ai bu encore une fois de ces vieux vins concentrés et mûris qui contiennent un peu de la joie dionysiaque.

Mes trois invitées riaient, elles étaient gaies comme des femmes qui ont toute la vie devant elles. Un moment, j'étais assis dans un coin du divan, et toutes trois se serraient contre moi, me donnant leur bouche tour à tour. Dix minutes après, agenouillé devant elle, je caressais les longs membres à demi nus d'Églé et sa poitrine brillante. Elle me croyait ivre. Pouvait-elle imaginer que c'était là mon adieu à la terre, que je baisais sur sa chair glacée, pure et glissante, tous les aspects de ce monde d'apparences, si beau et si désolant? Pendant ce temps, Alba jouait sur le piano des airs italiens et vulgaires, des romances sentimentalement populaires et d'une nostalgie banale et charmante. Et Carlotta pleurait dans une coupe de champagne...

Pour un intrus, cette scène aurait eu peut-être un caractère un peu libertin, je ne sais quel air de débauche. Pour ces petites femmes, ce n'était qu'un épisode banal de leur vie quotidienne. Mais pour moi, ce désordre, ce souper, ces rires, ces fleurs, ces corps dansant, c'était une de mes illusions préférées, l'illusion du plaisir, de la vie facile, brillante et spirituelle. Cette illusion, je l'ai chérie bien profondément, puisque je juge que vivre sans elle, c'est mourir. Ce n'est pourtant qu'un des mirages de la jeunesse...

Voici une question nouvelle : n'aurai-je été qu'un médiocre débauché?... Mais le plaisir, c'était pour moi l'écho d'un monde disparu, de ce monde de féerie supérieure où la fête est l'union, dans une lumière ambrée, des plus belles possibilités humaines, où bonheur signifie culture, où tout, sensualité, tendresse, clairvoyance, esprit, doit ordonner un seul bouquet. Je l'ai cueilli une fois encore!...

Jamais je ne me suis senti si nombreux. Avec moi, j'entraîne mille âmes à l'abîme. L'une d'entre elles me survivra-t-elle? Qui sait? En mourant, je veux pousser un dernier cri vers le Dieu inconnu. Tendra-t-il la main vers moi? Je sais qu'il repousse les désespérés. Mais je suis un être libre, et je ne meurs pas de désespoir.

Je veux faire mon acte de foi : je crois en la beauté de la vie, je crois en la beauté de l'amour, de l'art, de l'amitié, des émotions supérieures qui nous transfigurent une seconde et dont l'éternité, si elle existe, ne peut être que la transfigu-

ration continue. Je crois en la terre. Je crois en la sainteté de toute vie humaine. Mais, je crois aussi que cet univers est la moins intelligible des allégories.

Adieu, vieux monde! Je ne laisserai point de vestiges sur ton sable où tout s'efface. Je ris aujourd'hui de cette gloire dont j'ai tant rêvé. Que mon nom soit oublié demain ou dans deux siècles, qu'importe!

J'ai parcouru une fois de plus, un flambeau à la main, ce petit palais qui ne m'appartient plus, j'ai vu les salles à demi dégarnies, les quelques meubles qui me restent et qui sont des amis bien-aimés, je me suis penché à une fenêtre, sur le canal étroit et noir...

Quelques souvenirs, au hasard, repassent devant mon esprit, une promenade à Versailles, avec madame d'Angély. Les feuilles des érables ensevelissaient de pourpre le bosquet de la Reine, et l'une d'elles, accrochée au buste d'une déesse, lui faisait une parure de corail. J'étais amoureux, ce jour-là, de madame d'Angély, et pourtant je ne le lui ai pas dit.

Je revois une après-midi de printemps au-dessous d'Avignon, sur la petite colline de Villeneuve, la vieille ville papale avait l'air d'un objet de cristal, les abeilles ronflaient dans les buis en fleurs, une haleine maternelle sortait de la terre brûlante et le ciel était si pur, si clair et si bleu que l'on s'attendait à y voir passer des archanges avec des armures d'argent comme dans le tableau d'un primitif.

Je revois madame de Franceries dans son salon chinois et madame Effenterre, distraite et rêveuse, sur le pont d'un bateau qui nous emmenait à Londres.

Je revois un clair de lune à Tolède, éclairant des pentes ossifiées, et j'entends le bruit affreux que le Tage fait en se déchirant contre les piles d'un pont. Je revois la loge d'une danseuse, les robes, les masques pendus au mur, et le plus fin visage, malicieux, enfantin et mélancolique, reflété dans le miroir de la toilette.

Je revois ma mère, je revois Yvonne, et successivement toutes les apparences de Monique, et cette amie d'un soir, à Rio-de-Janeiro, qui a disparu de ma vie sans y laisser de traces et que je regrette toujours...

Mais quel bavardage inutile! Quel besoin de se raconter encore et jusqu'à la fin! Peut-être suis-je là tout entier, dans ce désir de me comprendre enfin, et jusque dans mon inconscient.

Comme Horatio, j'ai envie de m'écrier : « Bonne nuit, aimable prince, et que des volées d'anges enchantent ton sommeil!... »

Il me semble entendre encore des rires là-bas...

J'ai bien peur que ma main ne tremble quand le moment sera venu...

EDMOND JALOUX

LA

QUESTION KURDO-ARMÉNIENNE

Depuis la fin de la guerre balkanique, la réorganisation ou plutôt l'organisation politique, administrative et économique de la Turquie, — la « question des réformes », — occupe non seulement les cercles gouvernementaux ottomans et les populations intéressées, mais encore l'Europe entière. La France, qui a toujours suivi les questions arméniennes de près et qui a, récemment, défini plus nettement sa situation dans les vilayets orientaux de l'Asie Mineure, doit être exactement renseignée sur les problèmes qui s'y posent afin de pouvoir contribuer à les résoudre dans le sens de l'équité et du progrès. Or, il résulte des statistiques les plus dignes de foi que, même dans les provinces arméniennes où il y a le plus d'Arméniens, ceux-ci ne détiennent pas la majorité. D'après le *Livre Jaune* sur les Affaires arméniennes (1893-1897), la proportion de la population arménienne dans les six vilayets dits arméniens de la Turquie d'Asie serait la suivante :

Sivas.	17 p. 100	Kharpout. . .	12 p. 100
Erzeroum. . .	30 —	Diarbekir. . .	17 —
Bitlis.	33 —	Van	19 —

Dans les vilayets de Van et de Bitlis, où la question Kurdo-Arménienne existe à l'état le plus aigu, voici comment se décompose la population d'après les dernières enquêtes :

Van.			*Bitlis.*		
Kurdes. . . .	46	p. 100	Kurdes . . .	56 3/4	p. 100
Arméniens . .	27 1/2	—	Arméniens .	37 3/4	—
Nestoriens . .	16	—	Divers . . .	5 1/2	—
Divers	10 1/2	—			

D'autre part, la révolution jeune-turque, en essayant de transplanter en Orient les idées occidentales, a fait naître dans les contrées les plus reculées de l'Asie Mineure Orientale des sentiments de patrie, de nationalité, de liberté que les Kurdes eux-mêmes, hier entièrement soumis et presque inconscients de leur nationalité, entendent faire valoir à leur profit. Les ignorer, les négliger dans les réformes à introduire, ce serait préparer à ce pays un avenir pire que le présent et attirer sur les Arméniens des malheurs encore plus grands que ceux que leur a valus la non-application de l'article 61 du traité de Berlin. Le seul fait de parler constamment de la « question arménienne », des « réformes arméniennes » comme la presse arménophile le fait à tout propos sans y adjoindre le mot « Kurde », blesse ceux-ci profondément dans leur amour-propre national et religieux, leur fait croire que ces réformes ont pour unique but de les subordonner aux Arméniens et développe dans l'âme kurde contre les Arméniens les ferments de haine qu'Abdul-Hamid y avait déposés.

L'organisation des provinces orientales de la Turquie d'Asie ne se présente donc plus aujourd'hui absolument de même qu'il y a trente-six ans devant la conférence de Berlin, ni comme au lendemain des massacres de 1894 et 1895, lors de l'élaboration par les ambassadeurs de France, de Grande-Bretagne et de Russie, d'un projet de réformes où l'on prenait surtout en considération les intérêts de la partie molestée et opprimée de la population, c'est-à-dire des Arméniens. Actuellement ce problème paraît beaucoup plus complexe. Aux revendications arméniennes se sont ajoutées les revendications kurdes, rendues les unes et les autres plus pressantes à la suite de l'occupation militaire par la Russie de l'Azerbeïdjan, province persane limitrophe de la Turquie. Ce n'est donc plus une question purement arménienne qui se pose dans les vilayets orientaux de la Turquie d'Asie, mais une question

kurdo-arménienne, et pour essayer de la résoudre, il y a lieu d'étudier les réformes à introduire dans cette contrée au double point de vue kurde et arménien.

Avant d'examiner les relations de ces populations entre elles et avec les autorités ottomanes, il est utile de jeter un rapide coup d'œil sur le passé.

*
* *

Les Arméniens ont formé, à des époques successives et dans des contrées différentes, comprises dans une partie de ce qui est aujourd'hui la Turquie d'Asie, deux États indépendants. Le royaume de la Grande-Arménie, dont l'origine remonte à une époque très ancienne, cessa d'exister vers la moitié du XIe siècle; ses frontières changèrent souvent, au hasard des batailles, mais on peut dire d'une façon générale qu'il occupait les plateaux élevés qui s'étendent de la mer Caspienne à l'Euphrate et dont l'Ararat est un des plus hauts sommets (plus de 5 000 mètres d'altitude). Le royaume de la Petite-Arménie ou de Cilicie dura du XIIe à la fin du XIVe siècle. Même à l'époque de son apogée il ne comprenait que la Cilicie (actuellement la région d'Adana et de Sis), et une partie de la Syrie septentrionale. Ce petit État, d'abord principauté, puis royaume, avait été fondé par des Arméniens de la Grande-Arménie que les invasions des Turcs Seldjoukides et de Turcomans avaient refoulés vers le Nord.

La tradition arménienne rattache directement les Arméniens à Noé par *Haïg*, un de ses arrière petit-fils, qui aurait quitté Babylone et se serait dirigé vers le nord où, sur le plateau de Van, il aurait soumis les populations aborigènes et fondé un royaume. Un des successeurs de Haïg aurait été Aram qui se serait acquis tant de gloire que les nations voisines désignèrent depuis lors ses sujets par le nom d'*Armèn*; mais les Arméniens continuèrent à se nommer en leur langue *Haï* du nom de leur premier ancêtre *Haïg*, disent-ils, et à donner à leur pays le nom de *Haïasdan*.

D'après les historiens contemporains et étrangers, les habitants du pays appelé par la suite Arménie seraient un mélange

de tribus aryennes venues du plateau de Pamir et de peuplades sémites remontées de la Mésopotamie. Haïg et Aram seraient des personnages imaginaires, le premier personnifiant la race aryenne et le second la race sémite qui en fusionnant formèrent la nation arménienne. L'histoire primitive de celle-ci est très obscure. Les différentes tribus paraissent d'abord avoir été indépendantes les unes des autres; elles furent ensuite subjuguées, d'abord par les Assyriens, puis, à partir du XVIIe siècle avant J.-C. par les Mèdes, par les Perses, et lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Perses, l'Arménie échut aux Séleucides de Syrie qui la conservèrent jusque vers le IIe siècle av. J.-C.

La deuxième dynastie nationale de l'Arménie, si l'on prend en considération la dynastie légendaire de Haïg, fut celle des Arsacides, d'origine parthe, qui aurait régné de 149 av. J.-C. à 433 ap. J.-C. Parmi ses rois, les plus célèbres sont Tigrane le Grand, qui fonda la ville de Tigranocerte, et Tiridate II sous le règne duquel Grégoire l'Illuminateur convertit l'Arménie au christianisme. Depuis la mort du dernier roi de cette dynastie, Ardeschir, jusqu'à l'avènement de la dynastie des Bagratides, vers 880, l'Arménie n'eut plus d'indépendance nationale et fut successivement gouvernée par des préfets imposés par les Perses nommés *marzbans*, puis par des gouverneurs arabes appelés *osdigans*. Durant ces quatre siècles de domination étrangère, les Arméniens placent leurs héros nationaux Vartan et Vahan qui soutinrent de vaillantes luttes contre les Perses pour défendre leur nationalité et leur religion, ainsi que le savant Mesrob à qui est attribuée l'invention de l'alphabet arménien. Mais la situation de l'Arménie avait beaucoup empiré. « Les seigneurs arméniens, dit M. Maxime Petit, loin de s'unir, rivalisaient d'ambitions et cherchaient pour la plupart à construire leur propre fortune sur les ruines de la patrie ».

La troisième dynastie nationale arménienne fut celle des Bagratides (880-1079), d'origine juive, disent les historiens arméniens anciens. Le khalife arabe, Mohamed-Billah, alors maître de l'Arménie, conféra le titre de roi à un membre de cette famille illustre, Aschod, qui avait été assez habile pour gagner sa confiance. Le nouveau royaume ainsi recons-

titué, quoique tributaire des khalifes, offrit néanmoins aux Arméniens pendant deux siècles une ombre de leur indépendance d'autrefois. « On n'aurait même rien eu à regretter du passé, dit Tournebize, si les jalousies des grands, un moment calmées, ne s'étaient réveillées comme excitées par l'éclat nouveau d'une couronne royale. » Cette désunion amena des luttes intestines qui affaiblirent le petit État et le rendirent incapable de résister aux convoitises des Grecs et aux invasions des Turcs Seldjoukides.

Leur dernier roi fut Kakig II qui s'était retiré dans un petit territoire près de Césarée qu'il avait reçu des Grecs en compensation de ses États et il y fut assassiné en 1077. Grecs, Turcs, Perses, Géorgiens se disputèrent et se partagèrent ensuite ce qui avait été l'Arménie, régnant sur les différents lambeaux du pays, soit simultanément, soit alternativement jusqu'au XIIIe siècle, au moment de l'invasion mogole. Les Turcs ottomans s'emparèrent de l'Arménie au XIVe siècle ; la partie orientale du pays fut incorporée à la Perse et depuis le commencement du XIXe siècle la Russie n'a pas cessé de reporter ses frontières vers le sud dans le pays arménien.

Pendant que le royaume de la Grande-Arménie se désagrégeait et que ses territoires devenaient la propriété de nouveaux maîtres, des Arméniens, par petits groupes, quittaient les plateaux élevés de leur pays, s'engageaient vers le sud dans les gorges du Taurus et descendaient sur le littoral de la Méditerranée qui formait alors une province reculée de l'Empire byzantin. Ils y constituèrent un petit État, d'abord principauté, qui fut érigé plus tard en royaume.

Lorsque les Croisés, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, se présentèrent à l'entrée de la Cilicie, les Arméniens les accueillirent très bien. Ils se rendaient compte que les Francs étaient les meilleurs alliés qu'ils pussent avoir contre les musulmans et les Grecs et firent tous leurs efforts pour les gagner à leur cause. Des mariages eurent lieu entre Francs et Arméniens; plusieurs de ceux-ci reçurent le titre de « baron », mot resté dans la langue arménienne et qui est employé aujourd'hui pour « monsieur ». Malheureusement les seigneurs francs, qui aidèrent les Arméniens de leur influence

et de leur argent, n'eurent pas toujours à se louer de la conduite des grands du royaume à leur égard. A la dynastie qu'avait fondée le chef arménien Roupèn et qui dura jusqu'au commencement du XIIIe siècle, succéda celle des Héthoumiens.

Puis montèrent successivement sur le trône d'Arménie quelques rois éphémères qu'assassinèrent leurs sujets. L'un d'eux fut Guy de Lusignan, fils d'Amaury de Lusignan et d'une princesse d'Arménie. Couronné en 1342, il fut victime en 1344 d'un complot ourdi par des seigneurs arméniens et massacré avec son frère Bohémond et trois cents Francs qui l'avaient suivi dans ces contrées. Un de ses successeurs, Pierre Ier de Chypre, eut un sort analogue : à peine arrivé dans son nouvel État, il fut assassiné à Nicosie, le 16 janvier 1369, à l'instigation de quelques *barons* arméniens. Aussi, lorsque les grands du Royaume offrirent la couronne au neveu de Guy de Lusignan, Léon, celui-ci montra-t-il quelque répugnance à l'accepter. Néanmoins il finit par se rendre aux sollicitations dont il était l'objet et fut couronné à Sis en 1374 sous le nom de Léon. Mais il s'aperçut bientôt de l'imprudence qu'il avait commise en acceptant la couronne. Après de longues vicissitudes causées d'une part par les attaques des Arabes contre Sis, d'autre part et surtout par les intrigues et les trahisons de ses nouveaux sujets, Léon de Lusignan fut contraint par l'Émir d'Alep, Ischquitimour, de se rendre aux Arabes (3 avril 1375). Conduit à Alep, puis au Caire, il resta prisonnier des Mamelouks d'Égypte pendant plusieurs années. Ce ne fut que grâce aux démarches incessantes que Dardel, franciscain français, secrétaire du roi, fit auprès de plusieurs princes d'Occident, que Jean de Castille envoya au Sultan d'Égypte des cadeaux suffisants pour racheter la liberté de Léon. Celui-ci quitta l'Égypte en 1382 et se retira à Paris où il vécut princièrement de la pension que le roi de France, Charles VI, lui avait accordée. Il mourut en 1393 et avec lui disparut le dernier roi d'Arménie. Son tombeau se trouve à Saint-Denis. Quant à son royaume, il avait cessé d'exister dès 1375. Les habitants tombèrent tour à tour sous la domination des Mamelouks d'Égypte, des Turcomans et enfin des Turcs Ottomans qui en achevèrent la conquête au XVe siècle, sous Bajazet II.

La constitution politique de chacun des États arméniens fut à peu près la même. Le royaume de la Grande-Arménie était une monarchie absolue en droit, mais en fait le pouvoir royal était très affaibli par l'influence du clergé et surtout des seigneurs ou *nakhararq* entre lesquels étaient partagées toutes les terres : ils avaient droit de vie et de mort sur leurs vasseaux, entretenaient des gens d'armes qu'ils ne mettaient à la disposition du roi que quand ils le voulaient bien. Cet état de choses empêcha de réaliser l'unité territoriale et politique, et contribua pour beaucoup à la perte de l'indépendance de l'Arménie. Le paysan était un simple serf, corvéable à merci. En Petite-Arménie, sous l'influence des Croisés, cette organisation adopta des usages féodaux occidentaux. Les *nakhararq* prirent le nom de *barons*, il y eut des *Kounstdables* (connétables), un grand chancelier, des baïles royaux, etc. Mais cette modification était toute d'apparat et le souverain n'eut pas plus d'autorité qu'en Grande-Arménie pour mettre un frein aux ambitions et aux intrigues des grands qui précipitaient la ruine de ce petit État chrétien enserré de tous côtés par de puissants voisins musulmans.

Aujourd'hui, ce que furent les États Arméniens est partagé entre la Turquie, la Russie et la Perse. On peut estimer à environ trois millions le nombre des Arméniens répandus sur le globe, dont environ 1 300 000 en Turquie, 1 100 000, en Russie, 100 000 en Perse, et le reste, soit à peu près un demi-million, disséminé en Amérique, en Égypte, en Pologne, en Roumanie, en Bulgarie, etc.

Nulle part, en Asie Mineure, les Arméniens ne vivent en corps de nationalité compacte. C'est ce qui fait leur faiblesse politique et aussi, il est vrai, leur prospérité commerciale, et rend utopique le rêve de quelques-uns d'entre eux, très peu nombreux d'ailleurs, de reconstituer un royaume d'Arménie que l'on serait, le cas échéant, fort embarrassé de savoir où placer.

En général les Arméniens habitent plutôt les vallées, les plaines, tandis que les Kurdes occupent plus volontiers les hauteurs. Les habitations des uns et des autres, surtout dans les provinces orientales, sont des masures en terre, à demi souterraines, dont la toiture, faite également en terre, se dis-

tingue à peine du sol. Leur existence est très misérable. Ils se nourrissent presque exclusivement de pain noir et sont vêtus de haillons. Dans les campagnes, les Arméniens sont cultivateurs, dans les bourgs et les villes ils s'adonnent à la petite industrie et au commerce. Ils sont assez laborieux, intelligents, mais se servent malheureusement trop souvent de la ruse et du mensonge, armes des faibles, vis-à-vis des autres éléments plus frustes de la population, ce qui déchaîne parfois contre eux de terribles représailles. Comme dans le passé, une autre cause de la faiblesse des Arméniens provient de leur division et de leur attachement à leurs intérêts personnels ; ils sont partagés entre trois partis politiques : *Tachnaktzoutioun*, *Hentchaktzoutioun* et *Ramgavar-Sahmanatir* qui s'arrachent mutuellement leurs partisans par la violence. Le mieux organisé des trois et par conséquent le plus influent est le parti *tachnakiste*; la propagande socialiste et athée de cette organisation révolutionnaire a porté un coup funeste à la religion qui, comme pour les petits peuples conquis par les Turcs tels que grec, bulgare, serbe, etc., avait maintenu au moyen de monastères la nationalité, la langue et les coutumes de leurs ancêtres à travers les siècles. Pour peu que cette propagande, jointe à l'émigration en Amérique, aux massacres, à la mortalité infantile, continue encore pendant quelques dizaines d'années, la nation arménienne sera menacée dans son existence et risquera de se dissoudre dans un vague internationalisme.

*
* *

L'origine des Kurdes est encore plus obscure que celle des Arméniens, elle n'a pas été jusqu'ici établie d'une façon certaine. Quant à leur histoire, elle n'a pas encore été écrite et on ne trouve sur leur compte, dans les auteurs orientaux et grecs, que des notes éparses, des faits plus ou moins légendaires sans coordination aucune.

La plupart des auteurs sont néanmoins d'accord pour croire que les Kurdes occupent de temps immémorial les pays qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ils sont probablement les des-

cendants du peuple, désigné tour à tour sous le nom de *Cardu* du temps des Assyriens, de *Koudraha* dans les documents perses, de *Carduques* et *Gordyéens* par Xénophon et les autres auteurs grecs. Mais par suite des différentes dominations qui se sont succédé sur ces contrées dans l'antiquité et, plus tard, des invasions des Turcs Seldjoukides, des Tartares, etc., les Kurdes se sont mêlés à ces différentes races sans perdre toutefois complètement leur type primitif et leur caractère propre de montagnards indépendants, adonnés au brigandage.

Lorsque les Kurdes se furent convertis à l'islamisme, beaucoup de montagnards arméniens suivirent leur exemple, embrassèrent la foi de Mahomet, se confondirent avec les Kurdes et augmentèrent ainsi leur nombre. Il est à présumer que du sang arménien coule dans les veines d'un grand nombre de ces Kurdes farouches qui ont fait subir de si terribles souffrances aux Arméniens pendant les vingt dernières années du règne d'Abdul-Hamid. Si l'on interroge les Kurdes eux-mêmes sur leur origine, ils sont assez embarrassés et répondent d'une façon évasive; les uns prétendent être autochtones, d'autres assurent que leurs ancêtres venaient de l'Iran et se sont mêlés avec des Arméniens devenus musulmans; enfin leurs chefs et principalement leurs Cheikhs, qui sont nombreux chez ce peuple, prétendent à une descendance arabe.

Par leur langage, les Kurdes appartiennent, comme les Arméniens, à la grande famille indo-européenne; leur idiome a été placé par les savants linguistes dans le « groupe arménien » des langues aryennes, avec l'arménien proprement dit et l'ossète. Les Kurdes d'aujourd'hui parlent généralement le *kermandji* qui se divise en plusieurs dialectes et le *zaza* qui est principalement parlé dans le Kurdistan occidental et par les Kizil-Bach du Dersim. Ces différents dialectes, très rudes et fort simples, ne peuvent exprimer qu'un nombre très restreint d'idées malgré leurs nombreux emprunts au persan, à l'arabe, au turc, à l'arménien, etc. Les Kurdes ne possèdent pas de caractères d'écriture propre et se servent de l'alphabet arabe quand ils veulent écrire en leur langue, ce qui arrive d'ailleurs rarement : les paysans sont totalement illettrés et ceux qui, chefs ou cheikhs, ont une teinte d'instruction, adoptent de

préférence la langue dans laquelle ils l'ont acquise, c'est-à-dire l'arabe, le persan ou le turc. Les Kurdes n'ont pas de littérature en dehors de quelques chants populaires. Ils sont presque tous musulmans sunnites, mais leur religion contient des restes de paganisme et de croyances chrétiennes. Le nom de Kurde ou Kourde serait d'origine persane et signifie « fort, puissant, valeureux ». D'autres le font dériver de *kourt* ou loup, dénomination qui aurait été donnée à ce peuple à cause de sa rapacité semblable, dit-on, à celle du loup.

Pas plus que l'Arménie, le Kurdistan ne correspond aujourd'hui à une division politique précise. C'est une expression géographique qui désigne le pays habité principalement par des Kurdes. Cette vaste région est limitée approximativement : au nord par une ligne partant d'Erzindjan, passant par Erzeroum et longeant la frontière russe jusqu'au mont Ararat, « la borne angulaire qui sépare les trois domaines du Tsar de Russie, du Chah de Perse et du Sultan des Osmanlis » selon l'expression pittoresque d'Élisée Reclus; à l'est par une ligne partant du mont Ararat, longeant la partie est du lac d'Ourmia et descendant jusqu'à Kermanchah, en Perse; au sud et à l'ouest par une ligne partant de cette ville, traversant Kéfri, montant vers Mossoul, Diarbékir, Kharpout et aboutissant à Erzindjan. Dans ces limites est également comprise, comme on voit, une bonne partie de ce que l'on appelle l'Arménie. Ainsi donc le Kurdistan et l'Arménie se confondent presque, se superposent dans certaines parties et l'on serait bien embarrassé de dire où finit le pays des Arméniens et où commence celui des Kurdes. Mais, tandis que les Arméniens forment une nation, ont donné des preuves de vitalité nationale et ont même constitué des États indépendants, les Kurdes n'ont jamais pu dépasser l'organisation en tribus. Il n'y a jamais eu d'État kurde indépendant ayant réuni dans son sein la totalité ou même la majorité des Kurdes. Comme les autres races habitant cette contrée, ce peuple subit tour à tour la domination des Assyriens, des Perses, des Macédoniens, des Parthes, des Sassanides, des Arabes, des Mongols, des Turcs seldjoukides et ottomans et plus récemment des Russes. Mais ils n'ont jamais été entièrement soumis à ces différents maîtres et ils ont eu des principautés isolées qui

eurent leurs jours de splendeur; néanmoins aucun lien assez puissant ne les rattachait entre elles pour en faire une nation unie. L'histoire a enregistré les noms de plusieurs des leurs devenus célèbres : Selaheddine qui fonda la dynastie des Eyoubites de Syrie, Idriss qui aida Selim Ier à la conquête du Kurdistan et à qui on doit la première histoire générale de l'Empire ottoman, Chéreffeddine, Bey de Bitlis, qui écrivit le *Cheref-Nameh* ou « fastes de la nation kourde ».

C'est au XVIe siècle que Selim Ier, Sultan des Ottomans, entreprit la conquête du Kurdistan qu'il arracha à Ismaïl, Chah de Perse, grâce aux talents militaires de Biyikli Mohammed et surtout aux habiles négociations d'Idriss de Bitlis, qui, par suite de son origine kurde, parvint à gagner beaucoup de chefs à la cause de son maître. Idriss fut ensuite chargé d'organiser ces pays qu'il morcela en une infinité de sandjaks ou de petites principautés à la tête desquelles se trouvaient souvent des chefs héréditaires qui jouissaient d'une indépendance presque complète. Ils devaient bien payer un tribut fixe au Sultan et lui fournir des soldats en cas de besoin; mais, par suite de l'éloignement du centre de l'action gouvernementale et de la difficulté des communications, beaucoup de ces *beys*, dont la volonté faisait loi et qui avaient sur leurs sujets droit de vie et de mort, s'affranchissaient de ces obligations et ne les remplissaient que par intermittence. Si le Sultan était trop exigeant, plusieurs beys kurdes s'unissaient et faisaient ainsi plus facilement opposition aux pachas envoyés contre eux. Avec le temps l'autorité du Sultan s'affermit, mais ce n'est qu'au cours de la seconde moitié du XIXe siècle qu'elle devint stable à la suite de différentes expéditions dont la principale fut celle dirigée en 1843 contre Bedr Khan Bey de Bohtan; le résultat fut de permettre au gouvernement central d'installer des *valis* en Kurdistan, mais, sur certaines parties reculées des territoires qu'ils sont chargés d'administrer, ils n'ont, aujourd'hui encore, qu'une autorité nominale.

Les Kurdes se divisent, politiquement et socialement, en Kurdes *achirets* et en Kurdes *rayas*. Les premiers sont organisés en tribus ou *achirets* ayant à leur tête des *aghas* ou des *beys* qui sont de véritables seigneurs féodaux. Ils ne payent

que certains impôts, ne font pas de service militaire régulier et forment les cadres de la cavalerie hamidié dont les officiers sont recrutés parmi leurs *aghas* ou *beys*. Comme cette caste méprise le travail des champs, les Kurdes *achirets* font cultiver leurs terres par des Arméniens ou des Kurdes *rayas* moyennant une légère rétribution en nature. A l'encontre des Kurdes *achirets*, les Kurdes *rayas* ne sont pas constitués en tribus, sont soumis aux lois ordinaires de l'Empire, y compris celle du recrutement, payent l'impôt et forment assurément la partie la plus misérable, la plus soumise et la plus exploitée de la population.

Aujourd'hui les Kurdes sont, comme les Arméniens, les sujets de trois souverains : le Sultan des Ottomans, le Chah de Perse et le Tsar de Russie. Les données sur leur nombre varient du simple au double. Si l'on prend la moyenne des différents chiffres, on arrive, à peu près, au nombre total de trois millions de Kurdes dont deux millions en Turquie, 700 000 en Perse et 300 000 en Russie. Néanmoins, si l'on a tant soit peu voyagé en Kurdistan et qu'on considère l'étendue des territoires occupés par les Kurdes, on est porté à croire que les chiffres ci-dessus sont inférieurs à la réalité.

*
* *

Quelles sont les relations entre Kurdes et Arméniens ? Il est difficile de les établir pour les temps anciens, car, bien que ces deux peuples semblent avoir vécu de tout temps côte à côte, les historiens anciens arméniens ne font presque pas mention des Kurdes. Il est peut-être permis d'en conclure que dans l'antiquité ceux-ci n'ont pas beaucoup gêné ceux-là, ou bien qu'ils ne formaient ensemble qu'une seule nation.

L'histoire des relations entre Kurdes et Arméniens depuis la domination ottomane peut être divisée d'une manière générale en trois périodes : la première allant jusqu'aux environs de l'avènement au trône d'Abdul-Hamid, la seconde embrassant tout le règne de ce sultan néfaste aux Arméniens, et la troisième depuis la proclamation de la Constitution jusqu'à nos jours.

Par suite de l'isolement du petit peuple arménien devenu

chrétien au ve siècle au milieu de peuples musulmans dont la prépondérance en Asie-Mineure s'accentuait de jour en jour, les Arméniens étaient considérés par les conquérants musulmans qui se succédèrent comme appartenant à une race inférieure. Les Kurdes, ayant embrassé l'islamisme, furent bien vus de ces conquérants et encouragés tout naturellement à avoir la prééminence sur les Arméniens. Néanmoins comme ils s'en servaient, soit pour labourer leurs champs, soit pour d'autres travaux, les *beys* et *aghas* kurdes traitaient les Arméniens avec une certaine bienveillance et les protégeaient contre les exactions d'autres seigneurs féodaux kurdes qui tentaient soit de les enlever à leurs voisins pour les placer sous leur autorité, soit d'en tirer un profit passager en pillant leurs villages. De sorte qu'on vit fréquemment, pendant cette première période, des *achirets* kurdes combattre les uns contre les autres parce que des Arméniens avaient été attaqués, molestés ou pillés par certains Kurdes. En résumé, les rapports entre Kurdes et Arméniens étaient ceux de seigneurs à serfs : les Arméniens travaillaient, les Kurdes les protégeaient. Habitués à cet état de choses depuis des siècles, les Arméniens ne s'imaginaient pas qu'il pût en être autrement et ne se plaignaient pas de leur sort. Matériellement ils n'étaient d'ailleurs pas trop malheureux : après avoir payé à leur *agha* kurde certaines redevances, il leur restait généralement assez pour vivre. Vers la fin de cette première période, lorsque le pouvoir du gouvernement s'affermit au détriment de celui des chefs kurdes ou plus exactement des *dérébeys*, par suite notamment de l'expédition à Van d'Osman Pacha, les exigences des Kurdes vis-à-vis des Arméniens devinrent moins dures ; pour ne pas encourir les plaintes de ceux-ci auprès des pachas turcs chargés de gouverner le pays, les seigneurs kurdes ménagèrent les Arméniens tout en continuant bien entendu à les faire travailler et à les défendre contre d'autres *achirets*. A la faveur de ce nouvel état de choses, rendu encore plus favorable aux Arméniens par la promulgation du Tanzimat, beaucoup d'Arméniens s'enrichirent, acquirent de vastes champs dont beaucoup étaient même cultivés par de pauvres Kurdes *rayas*. Les relations entre les Kurdes *rayas* et les Arméniens avaient d'ailleurs de tout temps été bonnes.

La seconde période comprend le règne d'Abdul-Hamid. Lorsque celui-ci, pressé par les Puissances d'introduire en Arménie les réformes promises par le traité de Berlin, voulut étouffer la question arménienne « en supprimant les Arméniens » selon l'expression attribuée à un Grand Vizir, il trouva des auxiliaires zélés dans les Kurdes. Mécontents eux-mêmes du relèvement lent mais progressif des Arméniens, agacés par leurs tentatives révolutionnaires, les Kurdes saisirent avec joie « l'autorisation » qui leur était secrètement donnée par Yildiz de réprimer le mouvement naissant des Arméniens en les terrorisant. Et lorsque Abdul-Hamid, lors de la création des *régiments hamidiés*, donna, en même temps que les moyens, carte blanche aux *achirets* kurdes d'agir vis-à-vis des Arméniens comme bon leur semblerait, l'instinct de brigandage et de pillage des Kurdes se donna libre cours. Il y eut alors des vols, des meurtres isolés. Puis, comme les Arméniens, qui avaient pris conscience de leur nationalité et de leur dignité, ne voulaient plus se laisser faire, il y eut de leur part des représailles ; les actes isolés se généralisèrent, s'étendirent aux contrées où la concorde régnait encore. Le fanatisme religieux musulman, auquel les Cheikhs et les Mollahs, fidèles interprètes des intentions d'Abdul-Hamid, firent appel en présentant les Arméniens comme voulant se rendre maîtres du pays, envenima les relations entre Kurdes et Arméniens, de même que les menées des comités révolutionnaires arméniens ; les assassinats et les vols dégénérèrent en tueries générales et en pillages organisés au cours desquels, ainsi qu'on sait, les autorités ottomanes prêtèrent leur aide aux Kurdes contre les Arméniens. Les massacres de Sassoun, Constantinople, Trébizonde, Diarbékir, Van, etc., qui ensanglantèrent les provinces habitées par les Arméniens pendant les années 1894, 1895 et 1896, sont trop connus et encore trop présents à l'esprit pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Abdul-Hamid était ainsi arrivé à ses fins en créant entre les populations arménienne et kurde, qui avaient jadis vécu pendant des siècles en assez bonne intelligence, un courant permanent de méfiance, d'antagonisme, de haine, qui ne devait que s'accentuer par la suite et dont les effets désastreux se constatent depuis des années et sont une des causes de l'état troublé actuel du pays.

Pendant cette seconde période, les Arméniens continuèrent à être les opprimés.

La révolution jeune-turque et surtout la chute d'Abdul-Hamid, amenèrent entre Kurdes et Arméniens des vilayets orientaux des relations nouvelles. L'égalité entre Arméniens et Kurdes, qui avait été prêchée par les agents révolutionnaires arméniens, recevait une consécration officielle. Dorénavant l'Arménien aurait comme le Kurde le droit de porter les armes ouvertement puisqu'on l'appelait à l'honneur de servir sous les drapeaux, il enverrait son député au parlement, il pourrait prétendre à des emplois publics, voyager librement, etc. Le Kurde, dont l'ignorance est très grande, mais l'intelligence très vive, se demanda d'abord ce que cela signifiait; sa conception des choses était renversée, il resta ahuri; mais comme il est d'un naturel assez craintif quand il n'est pas sûr d'être le plus fort (toutes les personnes qui ont vécu parmi eux l'ont constaté), il mit un frein à son indignation, il resta sur la réserve et, se tenant dans l'expectative, il s'abstint de molester l'Arménien, se montra même à son égard fraternel. Au fur et à mesure que le Kurde s'effaçait ainsi, l'Arménien devenait arrogant, impertinent, traitait le Kurde de brigand, de sauvage, criait bien haut que la Constitution était son œuvre, réclamait les terrains qu'il prétendait lui avoir été volés; il voulut la punition des anciens méfaits commis par les Kurdes, dans de nombreux cas se chargea lui-même de l'infliger. Sans se plaindre, le Kurde supporta quelque temps ce qu'il considérait comme des avanies. Les massacres d'Adana firent entrevoir aux Kurdes du reste de l'Asie-Mineure la possibilité d'en faire un jour autant et réveillèrent en eux leur passion du brigandage un moment endormie. Et lorsque des agents du comité Union et Progrès parcoururent le Kurdistan et les confins turco-persans habités par des Kurdes pour prêcher le panislamisme, lorsque le gouvernement jeune-turc, par incapacité ou par politique, négligea de réprimer quelques actes de violence que des Kurdes avaient commis en guise d'essai, l'espoir et le courage leur revinrent tout à fait, ils se rendirent compte que dans leur bon vieux Kurdistan rien ou presque rien n'était changé et qu'ils pourraient continuer à y vivre à peu près comme par le passé. Mais comme il n'y avait plus moyen de ressaisir l'ancienne

autorité sur les Arméniens qui s'étaient émancipés et que protégeaient, dans une certaine mesure, les nouvelles lois, ils organisèrent des bandes de brigands qui pillèrent des villages arméniens et kurdes *rayas* et enlevèrent des troupeaux. Les Arméniens ripostèrent, leurs chefs politiques organisèrent à leur tour des bandes avec les anciens *fédaïs* ou révolutionnaires, attaquèrent et tuèrent des *aghas* kurdes après les avoir dépouillés, et les relations entre Kurdes *achirets* et Arméniens sont aujourd'hui celles de deux armées ennemies qui ne cessent de se harceler, de s'attaquer, d'exercer des représailles sanglantes : les Kurdes, plus nombreux, mieux armés, sont généralement les maîtres dans les campagnes; les Arméniens, moins ignorants, plus rusés, mieux organisés, très habiles à manier la calomnie et le mensonge, remportent l'avantage dans les villes et auprès de l'opinion publique que les Kurdes négligent complètement et ne font aucun effort pour se concilier. Les haines sont actuellement si vives entre *aghas* kurdes et chefs révolutionnaires arméniens qu'il semble impossible de réaliser le vœu de quelques-uns d'entre-eux de s'unir pour se retourner ensemble contre l'adversaire dont chacun se plaint, c'est-à-dire le gouvernement ottoman.

Durant cette troisième période des relations kurdo-arméniennes, les Arméniens ne peuvent plus être considérés comme les opprimés, car les méfaits de leurs organisations politiques équivalent et même dépassent quelquefois ceux des *aghas* kurdes.

*
* *

Quant aux relations entre les autorités ottomanes d'une part et les Kurdes et les Arméniens d'autre part, elles sont franchement mauvaises. Les plaintes des uns et des autres à l'égard de l'administration turque sont très vives et presque toujours les mêmes. La justice n'est pas rendue et les tribunaux n'inspirent confiance qu'aux personnes influentes. Les procès traînent en longueur, aussi bien devant les tribunaux civils que correctionnels, tant à cause d'une procédure compliquée et inutile que par suite de l'indolence, de la partialité et de l'ignorance des magistrats. Les témoins

jouent un grand rôle devant les tribunaux ottomans, et tout le monde prétend qu'on se les procure facilement moyennant rétribution. Souvent des personnes incarcérées sont remises en liberté avec aussi peu de raisons qu'elles avaient été arrêtées. D'autres attendent pendant des mois entiers avant de comparaître devant les juges. Un Kurde de la plaine de Mouch ayant été arrêté sous l'inculpation de vol de moutons, fut conduit à Bitlis, retenu trois mois en prison, puis, un beau jour, relaxé, sans avoir comparu devant le juge d'instruction; en lui rendant la liberté, le directeur de la prison se borna à lui dire que, pour cette fois, on lui avait pardonné, mais qu'il ne fallait pas recommencer. Le Kurde jurait qu'il était innocent de ce vol et s'indignait, en racontant le fait, d'avoir été enlevé pendant trois mois aux travaux des champs sans que les autorités eussent rien tenté pour établir sa culpabilité ou son innocence. De pareils faits concernant des Arméniens sont encore plus fréquents. Lorqu'une accusation de meurtre ou de vol de troupeaux pèse sur un Kurde influent et qu'une action judiciaire est ouverte contre lui, les victimes hésitent à venir témoigner par crainte de représailles. Cette crainte les empêche de porter des accusations précises, ils restent dans les généralités et, faute de témoignages concluants, l'inculpé est acquitté malgré la conviction intime du tribunal de sa culpabilité. Les magistrats eux-mêmes, musulmans ou chrétiens, ne nient pas le mauvais fonctionnement des tribunaux, mais ils en attribuent la raison au grand nombre d'affaires dont ils sont accablés et aux lois trop libérales, calquées sur les codes français, non applicables, disent-ils, à ce pays arriéré.... Ils feignent ainsi d'ignorer les véritables causes de cet état de choses qui sont leur incapacité, leur partialité, leur paresse, et le bakchich.

La gendarmerie laisse également beaucoup à désirer. Recrutés généralement parmi la lie de la population locale, mal payés, manquant totalement de discipline et d'instruction militaire au point de refuser souvent d'exécuter les ordres de leurs officiers et d'ignorer quelquefois le maniement des armes qui leur sont mises entre les mains, les gendarmes, dans ces conditions, sont absolument incapables de rendre un service quelconque à la population. Les villageois prétendent

qu'ils leur causent même des dommages en venant, sous prétexte de rechercher des malfaiteurs, s'installer dans leurs villages et vivre à leurs dépens. Il est juste néanmoins de reconnaître que depuis que la réorganisation de la gendarmerie a été confiée à des officiers étrangers, pour la plupart français, de notables efforts ont été faits par le Gouvernement ottoman pour remédier à ce déplorable état de choses. L'envoi récent en Asie Mineure de gendarmes ayant servi en Turquie d'Europe a déjà donné des résultats satisfaisants. Le fameux brigand Mir-Méhé, qui ravageait la région de Van depuis plusieurs années, a dernièrement été tué grâce à l'énergie du vali et du commandant de la gendarmerie.

Enfin les populations se plaignent également de la lourdeur des impôts, du manque de routes, du manque d'écoles où envoyer leurs enfants. Cette dernière plainte est surtout produite par les Kurdes, car les Arméniens ont pris l'initiative, depuis surtout une dizaine d'années, de répandre l'instruction dans les campagnes à leurs propres frais et beaucoup de villages arméniens sont déjà dotés d'écoles.

Si les doléances des populations sont fondées dans la plupart des cas, il faut reconnaître qu'elles sont souvent exagérées. Quoi qu'il en soit, il est un fait certain, c'est que la population, aussi bien musulmane que chrétienne des vilayets orientaux de l'Asie Mineure, n'a plus aucune confiance dans les autorités et que ses critiques, devenues systématiques, n'épargnent même pas les mesures utiles que prend le gouvernement. Malgré ce mauvais état d'esprit, il est certain que la plupart des Arméniens et des Kurdes préfèrent encore rester sous la domination turque plutôt que de passer sous celle d'une nation voisine, les premiers par esprit national, les seconds par esprit religieux.

*
* *

La solution qui interviendra de la question kurdo-arménienne ne peut être jusqu'ici préjugée. Pour quiconque a séjourné au milieu des populations intéressées, les hypothèses suivantes se présentent à l'esprit :

1° Octroi d'une autonomie kurdo-arménienne. — Cette solution ne paraît pas réalisable, les Kurdes et les Arméniens étant trop divisés pour pouvoir se mettre d'accord et se gouverner eux-mêmes.

2° Octroi d'autonomies séparées aux Kurdes et aux Arméniens. — Les deux populations kurde et arménienne sont trop mélangées pour qu'il soit possible de délimiter les territoires occupés par chacune d'elles. Au surplus, le passé historique des Arméniens et des Kurdes fait craindre qu'ils ne soient incapables de se gouverner : une autonomie éveillerait tant d'ambitions personnelles au sein de chacune de ces nationalités que cette tentative aurait pour conséquence inévitable d'amener des luttes intestines qui ruineraient le pays comme elles ont été la cause principale de la fin des royaumes de la Grande et de la Petite Arménie et des quelques principautés kurdes qui ont jadis existé. Cette remarque s'applique également à la première hypothèse. On ne peut donc pas songer un seul instant à cette solution.

3° Application de réformes par la Turquie.

4° Occupation des provinces orientales de l'Asie Mineure par la Russie.

Des quatre solutions sus-indiquées il n'y a donc lieu de retenir que les deux dernières. Laquelle prévaudra? Si la troisième hypothèse, celle des réformes, n'intervient pas à bref délai, la quatrième, c'est-à-dire l'occupation russe, s'imposera fatalement un jour ou l'autre. Et ce sera peut-être alors l'occasion du démembrement définitif de la Turquie d'Asie et de bien des conflits. Mais ce sont là des questions de politique générale qui ne rentrent pas dans le cadre de cette étude. Bornons-nous donc à envisager la troisième solution et examinons en quoi consistent les réformes demandées par les populations et comment il serait possible de les appliquer.

Sur beaucoup de points, sauf peut-être en ce qui concerne la question agraire ou des terrains contestés, les desiderata des Arméniens modérés et de la majorité des Kurdes se rencontrent et peuvent se résumer dans ces deux mots : sécurité et prospérité. Dans les désirs de la plus grande partie de la population, n'entrent pas des préoccupations d'ordre purement national. La plupart des habitants de cette contrée —

exception faite, bien entendu, pour les *beys* des *achirets* ou tribus kurdes et pour les chefs des organisations révolutionnaires arméniennes, n'ont qu'un désir : celui d'avoir une administration qui garantisse leur existence, la possession de leurs biens et leur donne la possibilité d'en acquérir de nouveaux. Ce vœu légitime des populations serait réalisé par l'application du projet de réformes élaboré par les ambassadeurs de France, de Grande-Bretagne et de Russie, et sanctionné par Iradé impérial en octobre 1895. Il n'y aurait lieu que d'étendre aux Kurdes les dispositions et garanties concernant les Arméniens contenues dans ce projet qui n'a jamais été appliqué. Puis il faudrait que chaque nationalité puisse prendre une part active et proportionnée à son nombre à la direction des affaires publiques. Il y aurait lieu d'abolir les privilèges des *achirets* en commençant par la suppression progressive de la cavalerie hamidié et de remplacer cette organisation militaire par l'incorporation des Kurdes *achirets* dans l'armée régulière. Puis il serait nécessaire de mettre fin à la question des terrains dont la propriété est contestée en chargeant une commission d'hommes actifs et intègres de parcourir le pays, d'examiner chaque cas séparément et de lui donner une solution conforme au droit et à la justice. Elle devrait également diviser, entre les paysans qui les cultivent depuis longtemps, les terrains dont actuellement ils sont obligés de partager les produits avec les *aghas*.

Enfin il est indispensable de procéder avant toutes choses au recensement et au cadastre qui sont les bases de l'élaboration pratique et de l'application de tout plan de réformes.

Il ne faut pas se dissimuler que l'introduction de réformes dans les vilayets arméno-kurdes ne sera pas chose facile. Outre qu'il faudra beaucoup de doigté pour ne pas laisser s'accréditer chez les Kurdes la croyance que ces réformes ont pour but de donner une situation privilégiée aux Arméniens, — croyance qui pourrait amener un soulèvement kurde, — l'application d'un plan de réformes se heurtera à deux grands obstacles : les *beys* kurdes et les chefs des organisations révolutionnaires arméniennes. Ces deux grands ennemis de l'instauration d'un régime d'ordre, de paix et de concorde dans ces contrées agitées sont guidés par des intérêts purement

personnels. En effet, par l'application consciencieuse des réformes, le système féodal serait petit à petit aboli et les *beys* et *aghas* kurdes ne pourraient plus opprimer et exploiter les malheureux paysans vivant sous leur coupe. D'autre part, ces mêmes réformes, en assurant à la population arménienne la sécurité et la justice, enlèveraient aux chefs révolutionnaires arméniens tout prétexte d'intervention; ils perdraient ainsi leur influence auprès d'elle et ne pourraient plus lui vendre des armes au double de leur valeur ni lui extorquer de l'argent à tout propos et sous mille prétextes. Or, comme les chefs révolutionnaires de cette contrée sont pour la plupart des aventuriers originaires généralement du Caucase, incapables de vivre en dehors d'une agitation qui leur est profitable, ils mettront tout en œuvre, aussi bien que les *beys* et *aghas* kurdes, pour faire avorter les réformes.

Le Gouvernement turc sera-t-il en mesure de surmonter ces deux obstacles et d'appliquer méthodiquement un programme de réformes? Cela est peu probable, même si, ainsi que tout le fait croire, il est animé des meilleures intentions à cet égard. D'abord il ne jouit plus d'aucun prestige auprès de la population qui lui a retiré toute sa confiance et qui ne la lui rendra plus; quelles que soient les mesures, même excellentes, que prennent les autorités, elles sont aussitôt dénigrées par la population. Ensuite il ne possède pas les éléments nécessaires. Il n'existe, en effet, aucune discipline parmi les fonctionnaires, les gendarmes, et il serait presque impossible de trouver un chef turc capable de donner l'impulsion nécessaire et persévérante à cette vieille machine administrative turque dont les rouages rouillés offrent une résistance systématique qui trouve sa raison dans une aversion insurmontable de l'effort. L'opinion unanime est que seuls des spécialistes européens responsables, ayant des pouvoirs très étendus sur toutes les branches de l'administration, nommés à ces fonctions directement par les grandes Puissances, c'est-à-dire formant *un corps de contrôle*, pourraient mettre en application dans ces contrées un plan de réformes. Au projet de 1895, il y aurait donc lieu d'ajouter qu' « il sera appliqué avec la collaboration et sous le contrôle direct de l'Europe ». Telle est l'opinion de tous ceux, même fonctionnaires turcs, qui connaissent ces pays et

qui en désirent le relèvement sous la domination du Sultan. Cette solution serait la seule à inspirer confiance à la population; elle mettrait d'accord tous les habitants de ce pays en leur assurant une protection efficace contre ceux qui les exploitent et ramènerait entre Kurdes et Arméniens la concorde basée sur une égalité de droits et de devoirs qu'assurerait la justice *imposée par la force*.

Mais le temps presse, les dangers augmentent chaque jour. Ce qui est encore possible aujourd'hui ne le sera peut-être plus demain. La question kurdo-arménienne présente chaque jour des symptômes plus inquiétants. Les Arméniens deviennent de plus en plus bruyants et exigeants; certaines tribus kurdes commencent à s'agiter sérieusement; les uns et les autres trouvent des encouragements dans la proximité du Caucase et de la Perse.

Si le gouvernement ottoman veut donc conserver les vilayets orientaux de l'Asie Mineure, il est grand temps qu'il agisse. De tous les systèmes préconisés, il semble que seul celui qui prévoit un contrôle européen pourra résoudre la question à l'avantage aussi bien des populations que du gouvernement ottoman et de la France intéressée au maintien de l'intégrité de l'Empire du Sultan et au développement dans ces régions de sa propre influence morale et économique.

S. ZARZECKI

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
GIUSEPPE BAFFICO	Leur Guide	5
JÉRÔME ET JEAN THARAUD	La Mort de Paul Déroulède	26
ABEL FERRY	Droit d'auteur au profit des Artistes	47
FRÉDÉRIC PLESSIS	Poésies	77
Dr THÉRÈSE BARTHAS	Le Retour de la Mecque. — El Tor	85
MARIUS-ARY LEBLOND	Le Miracle de la Race (3me *partie*)	119
HENRI ROLLIN	Les Éclaireurs dans la guerre maritime	166
LÉON BARRACAND	Souvenirs des Lettres : Heredia; Leconte de Lisle	183
C. BOUGLÉ	La Philosophie politique de Benjamin Constant	209

LIVRAISON DU 15 MARS

ERNEST LAVISSE	A l'École Normale. — L'ancienne Discipline	225
PAUL-VICTOR DUCHEMIN	La Sangueuse (*Nouvelle*)	242
PAUL ADAM	La Grandeur du Soudan. — I	285
AUGUSTE DUPOUY	Chalutiers bretons	317
ABEL BONNARD	Ode au Héros futur	349
L. HOULLEVIGUE	L'Énigme de la Gravitation	353
Cne VIDAL DE LA BLACHE	Eylau dans la Peinture et l'Histoire	370
MARIUS-ARY LEBLOND	Le Miracle de la Race (4e *partie*)	389
EDMOND VERMEIL	Un Théoricien du Pangermanisme : Paul Rohrbach	427

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
EDMOND JALOUX	Les Amours perdues (*1re partie*)	449
ABBÉ AUGUSTIN SICARD	La Paroisse à Paris	492
PAUL ADAM	La Grandeur du Soudan. — II	517
PAUL MIMANDE	La Crise de la Répression	537
LOUIS HALPHEN	L'Histoire en France au début du XIXe siècle	559
JEAN LAHOVARY	Poèmes	585
MARIUS-ARY LEBLOND	Le Miracle de la Race (*fin*)	596
LOUIS BOTTE	Au Maroc. — La Conquête du Pays Berbère	645

LIVRAISON DU 15 AVRIL

SIDNEY LOW	Le roi Georges et la reine Marie d'Angleterre	673
Ctesse DE NOAILLES	Une Étude sur la Passion	685
ANDRÉ CHEVRILLON	Marrakech. — I	700
ÉMILE CLERMONT	Un petit Monde (*1re partie*)	733
CONTRE-AMIRAL D.	La Marine française en 1814	763
ANDRÉ LIARD	Le Port du Havre	782
MASSON-FORESTIER	Marianna la Portugaise et Racine	807
EDMOND JALOUX	Les Amours perdues (*fin*)	823
S. ZARZECKI	La Question Kurdo-arménienne	873

21e Année. N° 8. 15 Avril 1914.

2911
MAY 2 1914

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS :

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française.

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française.

SOMMAIRE

		Pages.
Sidney Low	*Le roi Georges et la reine Marie d'Angleterre.*	673
Comtesse de Noailles.	*Une Étude sur la Passion*	685
André Chevrillon . . .	*Marrakech.* — I.	700
Émile Clermont. . . .	*Un petit Monde* (1re partie).	733
Contre-amiral D... . .	*La Marine française en 1814*	763
André Liard	*Le Port du Havre*	782
Masson-Forestier. . .	*Marianna la Portugaise et Racine*	807
Edmond Jaloux	*Les Amours perdues* (fin)	823
S. Zarzecki	*La Question Kurdo-arménienne.*	873

Copyright 1914, by *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

LIVRES NOUVEAUX

LA RÉVOLTE DES ANGES,
par **Anatole France**.

Il appartient au talent d'Anatole France de renouveler sans cesse les causes de notre admiration, parce qu'il se renouvelle lui-même dans chacune de ses œuvres. La *Révolte des Anges*, roman à la fois fantastique et réel, est un mélange étonnant — et peut-être unique — de féerie, de satire, de lyrisme et d'humour. Les archanges et les chérubins de Milton, descendus du firmament, se promènent sur la terre, à travers les hasards des plus déconcertantes aventures, en plein Paris, en plein Montmartre. M. France n'apparaît plus seulement dans ce livre comme un admirable écrivain ; c'est un véritable magicien, le démiurge d'un monde nouveau, un Prospero moderne qui se souviendrait de Rabelais en créant ses Ariel et ses Caliban.

LA FORMATION SOCIALE DE L'ANGLAIS MODERNE,
par **Paul Descamps**.

M. Paul Descamps publie une précieuse contribution à l'étude psychologique du peuple anglais. Il analyse l'influence du métier, de la vie familiale, de l'éducation sur la formation de l'individu ; il insiste surtout sur le caractère hiérarchisé de la société britannique. Ce livre permet de comprendre ce qui fait la stabilité de l'Angleterre, et ce qui lui permet de s'adapter avec tant de souplesse à une transformation politique aussi profonde et aussi rapide que celle à laquelle nous assistons.

RÊVE D'EMPEREUR,
par **Frédéric Loliée**.

L'auteur s'est efforcé de nous peindre au vif Napoléon III. Écartant les ombres tragiques qui obscurcissent la mémoire du fils de la Reine Hortense, il l'évoque en psychologue avec une haute impartialité. Il nous le montre profondément sincère dans la générosité de son dessein politique, qui n'eut que le tort funeste d'être un rêve prématuré. Par tous ses précédents travaux, M. Loliée était préparé à écrire ce livre qui n'est pas un plaidoyer tendancieux, mais l'acte de justice d'un historien supérieurement informé.

SOUVENIRS SUR LA REINE AMÉLIE DE PORTUGAL,
par **Lucien Corpechot**.

Se refusant à tolérer plus longtemps qu'une princesse de sang français demeure exposée sans défense aux injures passionnées des fanatiques qui haïssent aveuglément en elle le symbole de l'arbitraire royal, M. Lucien Corpechot s'est institué portraitiste de la malheureuse reine Amélie. C'est avec un charmant naturel qu'il évoque ici l'auguste victime de la révolution portugaise et lui conquiert sans peine l'admiration des honnêtes gens en la vengeant des calomnies qui jetèrent un instant leur ombre sur sa figure aussi noble que gracieuse.

MGR DUPANLOUP,
par **Émile Faguet**.

Le souvenir des luttes politiques auxquelles prit part Mgr Dupanloup est déjà lointain, et l'historien, surtout s'il a l'intelligence souple et la largeur d'esprit de M. Faguet, peut en faire un récit impartial. Sachant bien que pour être vivante toute biographie doit être sympathique, l'auteur s'est pénétré de l'âme du grand évêque, et sans rien perdre de son indépendance d'esprit, il a voulu devenir « son ami dévoué et respectueux ». L'image qu'il nous en donne est remarquablement juste et claire ; entre tant de chapitres séduisants, on aimera à relire celui qu'il consacre à Dupanloup moraliste et directeur de conscience.

LES QUESTIONS ACTUELLES ET LE PASSÉ (1913),
par **André Fribourg**.

Les plus modernes des problèmes de l'heure présente ont leurs racines dans le passé : M. André Fribourg nous le montre par des rapprochements, toujours curieux et instructifs. Les lecteurs de la *Revue de Paris* savent déjà par lui que l'aviation, tout autant que la boxe, était d'actualité au XVIIIe siècle ; ils verront que l'on s'occupait déjà de la repopulation sous Colbert ; qu'avant M. Giolitti, Louis XIV envoya une expédition en Tripolitaine, et que la jupe-culotte était connue des anciens Bulgares. Puis, rappelant certains épisodes de la guerre de 1870, l'auteur met en évidence la nécessité pour la France d'avoir des réserves solides et bien encadrées et par lui l'histoire vient aider de son expérience les hommes d'aujourd'hui.

LA TÊTE D'IVOIRE,
par **Julien Reyne**.

Voici un roman d'amour écrit avec une simplicité toute pleine de charme. Il n'est point aisé ni banal de conter une aventure sentimentale de cette façon sobre et fluement nuancée. Le livre de M. Julien Reyne nous apporte une note délicate et juste, qui plaira.

CROQUIS D'OUTRE-MANCHE,
par **Jacques Bardoux**.

M. Jacques Bardoux s'est promené dans les trois vieux comtés du sud-ouest anglais, en Cornouailles, dans le Devonshire et dans le Somerset ; en lisant les notes de voyage de ce remarquable historien de l'Angleterre contemporaine, on saisit la toute puissance du passé dans cette nation si moderne, le radicalisme sortant de la vieille morale puritaine, et une cérémonie médiévale, le couronnement du roi, subsistant toujours émouvante au XXe siècle. M. Jacques Bardoux sait retrouver derrière le décor qu'il peint avec tant de couleur l'unité de vie d'un grand peuple.

PRAVIA
PARFUM ULTRA - PERSISTANT
PARIS ED. PINAUD

BUREAU COMMUN
DES
Compagnies de Chemins de fer Espagnols
20, RUE CHAUCHAT - PARIS

VOYAGES EN ESPAGNE
A PRIX RÉDUITS
(Billets délivrés toute l'année)

1° ITINÉRAIRES SEMI-CIRCULAIRES fixes avec parcours additionnels facultatifs.

2° BILLETS CIRCULAIRES à itinéraire tracé au gré du voyageur.

3° CARNETS KILOMÉTRIQUES INDIVIDUELS, pour parcourir de 2.000 à 12.000 kilomètres sur les lignes des principaux chemins de fer espagnols et COLLECTIFS de 3.200 à 12.000 kilomètres.

A. DE LUZE & FILS
88, Quai des Chartrons, 88
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRESENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 57, quai d'Orléans.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

EXCURSIONS EN AUTO-CARS
DANS LA
Forêt de Fontainebleau

Le Service d'excursions par auto-cars, organisé par la Compagnie P.-L.-M. dans la forêt de Fontainebleau, fonctionnera cette année du 9 avril au 2 novembre. Ce service permettra de visiter, le matin, la partie Nord de la Forêt et l'après-midi la partie Sud, moyennant la somme de 11 francs par personne.
Le touriste pourra, s'il le désire, n'effectuer que la visite de la partie Nord de la Forêt, pour le prix de 5 francs ou de la partie Sud, pour le prix de 8 francs.
Pour plus de détails, consulter les prospectus spéciaux.

Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p' Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

Collection particulière de M. E.-M. HODGKINS

Dessins, Aquarelles et Gouaches

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIIIe SIÈCLE

Œuvres de :

E. AUBRY, L. VAN BLARENBERGHE, L. BOILLY, A. BOREL, F. BOUCHER, C.-A. CHASSELAT
C.-N. COCHIN, J.-H. FRAGONARD, H.-F. GRAVELOT, A. GRIMOU, C. HOIN
J.-B. HUET, J.-B. ISABEY, E. JEAURAT, N. LANCRET, N. LAWREINCE, L.-N. DE LESPINASSE, J.-B. MALLET
J.-B. MARÉCHAL, MAUCERT, G. OPIZ, J.-B. OUDRY
J.-A. PORTAIL, A. PUJOS, J.-E. SCHENEAU, H.-N. VAN GORP, A. WATTEAU, ETC.

Vente à Paris, GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Jeudi 30 avril 1914, à 2 heures 1/2

COMMISSAIRES PRISEURS :

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS :

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges, 7

MM. PAULME & B. LASQUIN Fils
10, rue Chauchat rue Grange-Batelière, 11

EXPOSITIONS { **PARTICULIÈRE**, le Mardi 28 Avril 1914
PUBLIQUE, le Mercredi 29 Avril 1914 } *de 1 heure 1/2 à 6 heures.*

COLLECTION PAUL DELAROFF

1re VENTE

TABLEAUX ANCIENS

des Ecoles Allemande — Anglaise — Espagnole — Flamande
Française — Hollandaise — Italienne — Suisse, des XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles

Vente après Décès, GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Jeudi 23 et Vendredi 24 Avril 1914, à 2 h. 1/4

EXPOSITIONS : *Particulière :* Le Mardi 21 Avril 1914, de 1 heure 1/2 à 6 heures du soir.
Publique : Le Mercredi 22 Avril 1914, de 1 heure 1/2 à 6 heures du soir.

2e VENTE

TABLEAUX ANCIENS

AQUARELLES. DESSINS. GOUACHES & MINIATURES
TERRES CUITES & MARBRES ANCIENS
BRONZES des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

Vente après Décès, HOTEL DROUOT, Salle n° 6, *les 27, 28, 29, 30 Avril et 2 Mai, à 2 h.*

EXPOSITION PUBLIQUE : *Salles 5 et 6 :* le Dimanche 26 Avril 1914, de 2 heures à 6 heures.
Salle 6 : le Vendredi 1er Mai 1914, de 2 h. à 6 heures (nos 237 à 305).

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, PARIS

Me Camille DOUBLOT
6, rue Saint-Georges, PARIS

EXPERTS :

POUR LES TABLEAUX :
M. Georges SORTAIS, Peintre
Expert près le Tribunal civil
11, rue Scribe, Paris

POUR LES DESSINS ET OBJETS D'ART :
MM. G. DUCHESNE et R. DUPLAN
10, rue Rossini, 10
PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-20

2 MAISONS 1° **86, rue du Commerce.** Cont. 5.614 m., M. à p. **75.000** fr. ; 2° **29, rue Rodier.** Cont. 175 m. Rev. 10.823 fr. Mise à p. : **110.000** fr. Adj. s. 1 ench. Chez not. Paris, le 5 mai 1914. S'ad. à Mes Moisy et Vallée, n. à Paris, 204, boul. Voltaire.

VENTE au Palais, à Paris, le 29 avril 1914, à 2 heures.

1° **IMMEUBLE A PARIS,** rue Spontini, 9, avec jardin. Cont. 500 m. env. Rev. br. 7.785 fr. env. Mise à prix : **180.000** fr. 2° **Divers terrains,** en 8 lots, **à Saint-Maur-les-Fossés** (Seine). Cont. variant de 181 m. à 3.328 m. env. M. à p. variant de **350** fr. à **5.000** fr. S'adr. aux avoués Musnier et Delinon, Lanquest, not.

VENTE au Palais, le 2 mai 1914, à 2 heures. En 4 lots : 1° un **Hôtel particulier,** sis à Paris, **RUE DE CHAILLOT, 65.** M. à p. **400.000** f. 2° un **vaste immeuble,** dit **"SQUARE CHAILLOT",** sis à Paris, rue de Chaillot, 37, et passage des Jardins. Mise à prix, **600.000** fr. ; 3° Le **DOMAINE DU CLAIREAU** situé sur la commune de **Chevreuse,** arrond. de Rambouillet (S.-et-O.). Mise à prix : **350.000** fr. ; 4° Une propriété dite **Villa Bon Air,** située à **BIARRITZ** (Basses-Pyrénées), rues de France, de Constantine, de Tastoua et Hermann, ainsi que le mobilier la garnissant. M. à p. **200.000** fr. ; l'adjudicataire devra prendre le mobilier pour 10.000 fr. S'adr. à Mes Roger Giry, de Biéville, Mavré et Castaignet, avoués, Landy et Lefebvre, notaires à Paris, Leguay, notaire à Chevreuse (S.-et-O.), Ramond, not. à Bayonne (Basses-Pyrénées).

VENTE sur saisie, au Palais de Justice, à Paris, le 30 avril 1914, à 2 heures : **MAISON A PARIS, RUE LAURISTON, 65** (16e arrondiss.) élevée sur caves. Rez-de-chaussée et 5 étages carrés, 6e lambrissé. Contenance 175 m². environ. Revenu net : 9.344 fr. 20 environ. Prêt du Crédit Foncier. Mise à prix : **80.000** francs. S'adresser à Me P. Marais, avoué et sur les lieux pour visiter.

GRAND TERRAIN **Bd. Richard-Lenoir,** 61-63. Cont. 3.042 m., façade 58 m. Lib. 01. juillet 1914. M. à p. **850.000** f. Adj. 1 ench. Ch. not. Paris, 19 mai 1914. S'ad. Me P. Robineau, 8, r. Maubeuge.

VENTE au Palais, à Paris, le 2 mai 1914, à 2 heures.

1° **PROPRIÉTÉ** sise à **Bourg-la-Reine** (Seine), rue de la Madeleine, 6 et 6 *bis*, Contenance : 523 m. 23 environ. Revenu brut : 900 fr. Mise à prix : **10.000** fr. 2° **PROPRIÉTÉ** sise à **Bourg-la-Reine** (Seine), Grande-Rue, 64 et 66. Contenance : 1.785 mètres environ. Revenu brut : 6.650 fr. susceptible d'augmentation. Mise à prix : **80.000** fr. S'adresser à Mes Musnier et Delinon, avoués ; Perrot, notaire.

VENTE au Palais, le mercredi 29 avril 1914, à 2 h.

MAISON à Paris RUE SÉGUIER, N° 1 et **Quai des GRANDS-AUGUSTINS, 33.** Rev. : 13.510 fr. *Mise à prix baissée :* **100.000** francs.

S'adresser à Paris à Mes Bénech, avoué, place des Vosges, 26 ; Fay, notaire, et Turquin, curateur aux successions vacantes.

TERRAIN **Rue de l'Amiral-Roussin, 61** (15e) C. 310 m. libre. M. à p. **35.000** fr. Adj. s. 1 ench. ch. n. Paris, 5 mai. S'ad. not. Me Brault à Neuilly, Saucier et Huillier, 83, boulev. Haussmann, à Paris.

VERSAILLES A adj. en l'ét. de Me Haizet, not. à Versailles, place Hoche, 5, le 13 mai 1914, 2 h. **MAISON DE RAPPORT à Versailles,** avenue de St-Cloud, 45 et 47. Rev. 14 335 fr. M. à p. : **135.000** fr. et **FERME DE VENDREST,** près **Lizy-sur-Ourcq** (S.-et-O.), bâtiments et 89 hect. env. Revenu : 6.080 fr. Mise à prix : **80.000** fr.

VENTE au Palais, le 25 avril 1914, à 2 heures, en un seul lot : **IMMEUBLE A PARIS RUE HUYGHENS, 4 & 6.** Conten. 643 m. carrés environ. Revenu net : 9.590 fr. 61 cent. Mise à prix : **100.000** fr. S'adresser à Mes Lestiboudois, Bertinot, Delorme et Lorgnié, avoués ; Tollu, notaire à Paris.

VENTE Palais Justice, Paris, merc. 29 avril 1914, 2 h.

1° **Maison à Paris RUE VIEILLE-DU-TEMPLE** 45 et **rue Guillemites,** 8, Rev. brut ann. 12 600 fr. M. à p. : **120000** fr. 2° **PROPRIÉTÉ A VINCENNES** rue Montebello, 17. Mise à prix : **18.000** fr. S'adr. Bukhardt et Diolé, avoués ; Ploix et Gillet, notaires.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

COURSES DE NICE

Billets d'aller et retour spéciaux émis jusqu'au 21 avril 1914.

Paris à Cannes	1re classe	177 fr. 40	2e classe	127 fr. 75
— à Nice	—	182 fr. 60	—	131 fr. 50
— à Monaco-Monte-Carlo	—	185 fr. 45	—	133 fr. 55
— à Menton	—	186 fr. 65	—	134 fr. 40

Validité : 20 jours à compter du départ (ou du dernier jour de la période d'émission, si le voyage est commencé après cette période), prolongeable deux fois de dix jours moyennant un supplément chaque fois de 10 0/0.

Deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

Admission, sans supplément de prix, des voyageurs de 1re classe dans les trains « Côte d'Azur rapide » et « extra-rapide de nuit ». Toutefois, les voyageurs empruntant le « Côte d'Azur rapide » ne peuvent s'arrêter en cours de route, à l'aller, qu'à partir de Marseille ; aucun arrêt n'est autorisé au retour (Côte d'Azur rapide et extra-rapide de nuit).

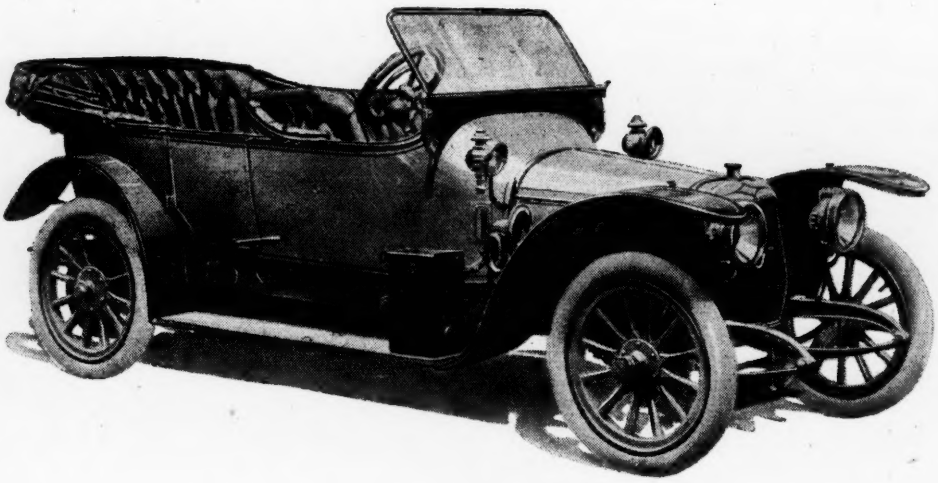
Société Anonyme des Anciens Établissements

PANHARD & LEVASSOR

CAPITAL : 5.000.000 DE FRANCS

19, Avenue d'Ivry - PARIS

SALON D'EXPOSITION : 24, Avenue des Champs-Élysées - PARIS



Voitures automobiles
Camions

Voitures de livraison
Groupes marins

MOTEURS A SOUPAPES
MOTEURS SANS SOUPAPES

Envoi Franco du Catalogue illustré

CHRONIQUE FINANCIÈRE

MARCHÉ TOUJOURS SANS SOUTIEN — ABONDANCE MONÉTAIRE
DIFFICULTÉ DE REPRISE AVANT LES ÉLECTIONS

*
* *

Ainsi que tout le faisait prévoir, la première quinzaine d'avril n'a pas été bonne, suivant en cela l'allure déjà enregistrée en mars. La Bourse de Paris s'est montrée inquiète des incertitudes journalières de notre politique intérieure faite de scandales, d'incohérences et de comédies indignes de gens sérieux. Lorsqu'on regarde avec quelque recul l'ensemble des dernières séances, on est frappé de l'absence presque complète d'activité. Les fêtes de Pâques sont, il est vrai, encore venues raréfier les ordres et accentuer les ventes, chacun préférant liquider ses engagements avant de s'absenter. Mais ce ne sont pas les vacances qui sont responsables de l'atonie des bourses. La vraie raison est la crise persistante de confiance. Pour le mois de mars l'impôt sur les opérations de Bourse est en diminution de 453.000 francs par rapport aux évaluations budgétaires. Il est à redouter que le mois d'avril ne soit encore plus mauvais. Nous n'avons pas, en effet, de budget, nous ignorons quand nous en aurons un et comment il se présentera. Aucune précision à cet égard ne pourra d'ailleurs être obtenue avant un mois et demi au plus tôt. Si le Gouvernement — futur — se décidait à émettre l'emprunt français dont chacun parle, que tous les gens sensés espèrent, on pourrait cependant croire à un retour de la clientèle qui se refuse toujours à remployer ses disponibilités. Nombreux sont les emprunts étrangers en perspective. En dehors du Turc, donné comme pouvant venir vers la fin d'avril, les Serbes, les Bulgares, les Brésiliens, les Argentins, différentes villes ou capitales étrangères, plusieurs colonies françaises, seraient désireux que Paris redevienne le grand marché des capitaux disponibles qu'il était jadis. La réduction du droit de timbre de 3 à 2 %, récemment votée par le Parlement, pourrait faciliter les opérations des emprunteurs qui, depuis quelques mois, manifestaient une tendance trop nette à nous délaisser.

Au point de vue monétaire, l'argent reste abondant. Presque partout, l'escompte libre est assez sensiblement inférieur à l'escompte officiel. A Berlin spécialement, qui fut longtemps la place la plus engorgée, la différence entre les deux taux est de plus de 1 %. A Paris, cette différence atteint 1 1/2 %. La plupart des banques ont réduit le taux alloué aux dépôts. En Russie, les comptes débiteurs sont toujours à 6 %, mais les créditeurs ne reçoivent que 3 ½.

En somme, tant que la situation politique ne sera point éclaircie, la confiance du public renaîtra difficilement et, sans elle, il est impossible d'espérer un retour normal et durable à une activité réellement féconde.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

Ballotté par des décisions presque chaque jour modifiées, quant à la question d'immunité de son coupon, notre 3 % finit, à quinze jours d'intervalle, en régression de près de 1 %. Il jouit incontestablement d'une défaveur regrettable.

Le fait ressort d'une manière sensible si l'on constate que l'Amortissable a, pendant le même laps de temps, gagné ½ %. Malgré les tergiversations multiples subies par le pays, les indications fournies par le rendement des impôts restent favorables. Pour le mois de mars, le total des perceptions est de 292.900.000 francs en plus-value de 10 millions sur le mois correspondant de 1913.

Alors que tout indique une restriction des opérations industrielles et commerciales, que chacun signale la diminution des affaires qui lui sont propres, il est merveilleux de constater la souplesse et l'élasticité de notre vieille organisation fiscale que l'on voudrait cependant mettre à bas pour la remplacer par des conceptions inappropriées au tempérament national du Français. Il est à souhaiter que le bon sens qui, en France comme autre part, finit toujours par avoir le dessus, amène les électeurs à faire litière de purs sophismes dangereux dans le présent et dans l'avenir.

Les fonds coloniaux que nous avons signalés depuis assez longtemps, ont, conformément à nos prévisions, eu un marché assez actif. La faveur dont ils jouissent, vient du fait que, sauf quatre d'entre eux, ils ont tous, leurs coupons exempts d'impôts présents et futurs (1).

FONDS ÉTRANGERS

Les variations du compartiment des fonds d'États étrangers ont été relativement modestes. Les ventes sont arrêtées par la perspective d'opérations nouvelles. Nombreux sont, en effet, les pays qui se préparent à emprunter.

Les fonds *Russes* ont conservé une bonne tenue. Les premières indications relatives à l'état des semences sont favorables ; l'hiver n'a pas été dur et le printemps, plutôt pluvieux, a légèrement retardé la germination. Les céréales sont, dès lors, moins sujettes aux premières gelées. D'après le projet du budget pour 1914, les recettes ordinaires s'élèveraient à 3.571.100.000 roubles, les recettes extraordinaires à 13.400.000 roubles. D'autre part, les dépenses ordinaires seraient de 3.299.100.000 roubles et les dépenses extraordinaires de 32.300.000 roubles. Le budget se clôturerait donc par un excédent d'environ 253.000.000 de roubles.

Les États Balkaniques sont tous, plus ou moins, à la recherche d'argent ; la *Serbie*, qui a déjà emprunté, serait heureuse de recommencer ; la *Bulgarie* qui, jusqu'ici n'a pu trouver les concours dont elle a cependant besoin, cherche, à défaut de grand emprunt, à négocier des bons du Trésor, voire même des bons de réquisition. La *Turquie* s'apprête à nous demander 500 millions d'ici quelques jours. L'emprunt du type 5 % serait offert aux environs de 92. Hors d'Europe, les fonds *Brésiliens* ont été soutenus par la perspective de plus en plus probable de la bonne conclusion d'un emprunt qui permettrait au pays de traverser sans inconvénient la période de fin de printemps et du début de l'été où les remises d'Europe sont plus rares. Les fonds *Mexicains* se sont raffermis, le Gouvernement ayant décrété la reprise régulière du service de la dette. Les banques mexicaines auraient, en effet, consenti au Gouvernement un emprunt suffisant pour assurer le paiement régulier des prochaines échéances. Néanmoins, pour les paiements

(1) Les seuls emprunts qui ne soient pas nets d'impôts français à venir sont : l'*Indo-Chine* 3 1/2 1899-1902-1905, le *Madagascar* 2 1/2 % 1897, l'*Annam* et *Tonkin* 2 1/2 % 1 96, le *Tunisie* 3 % 1892.

à faire en Europe, le Gouvernement s'est réservé de ne remettre qu'après une amélioration suffisante du change. En *Argentine*, les tendances sont également meilleures. Pour 1913 les importations se sont élevées à 2.106.700.000 francs, en plus-value de 182 millions sur 1912. Les exportations ont, de leur côté, atteint 2.417.700.000 francs. Ces progressions permettent de constater un certain ralentissement des essors antérieurement enregistrés. Les différents emprunts *Chinois* 5 % se retrouvent aux environs de 96 ou 97, malgré les arbitrages effectués pour souscrire à l'emprunt 5 % or 1914 qui, patronné par le *Crédit Français* et la *Banque Industrielle de Chine*, a rencontré un succès d'autant plus marquant que la période actuelle d'affaires est difficile.

BANQUES

Le compartiment des Établissements de crédit et des Banques qui avait souffert des nouvelles taxes fiscales imposées aux valeurs mobilières et aux fonds d'États, a repris du moment où l'on a décidé la réduction de 2 à 3 % du timbre sur les fonds d'États étrangers. On espère, en effet, que cette atténuation des exigences fiscales pourra permettre au Marché de Paris de retenir des propositions d'emprunts qui, sans cela, lui auraient échappé en raison de la concurrence faite par les nations qui, comme la *Belgique* ou l'*Angleterre*, ne demandent qu'un timbre de 1 %, voire même de 3/4 %.

La reprise a été plus spéciale sur le *Crédit Lyonnais*, dont les cours avaient été déprimés par les déclarations pessimistes faites à la dernière assemblée. Le *Crédit Français* se retrouve soutenu, valant d'ailleurs mieux que ses cours présents. L'assemblée générale ordinaire, qui doit prendre connaissance des comptes de 1913, est convoquée pour le 28 avril. Les bénéfices nets de l'année s'élèvent à 2.811.711 francs contre, l'an dernier, 1.889.344 francs. Le dividende est maintenu à 25 francs par action, et n'absorbe que 2.500.000 francs. Après application des sommes proposées pour les réserves, ces dernières dépasseront 1.650.000 francs. Le succès rencontré par l'emprunt *Chinois*, effectué sous l'égide du Crédit Français, a également contribué au renforcement des cours.

Dans les banques étrangères, les plus actives ont été les banques russes. La *Banque de l'Azoff-Don*, porte son dividende de 37 r. 50 à 40 roubles. La *Banque Russe pour le Commerce et l'Industrie* distribue 9,60 % contre 9 % précédemment. La *Banque d'Escompte de Saint-Pétersbourg* va porter son capital de 20 à 25 millions de roubles. La *Banque de l'Union* à Moscou, qui a récemment installé une succursale à Paris, maintient ses répartitions à 9 %, comme l'an dernier.

TRANSPORTS

Dans le groupe des transports parisiens, les *Omnibus* ont particulièrement retenu l'attention. Ils avaient d'ailleurs subi une dépression exagérée et d'origine uniquement boursière. L'apurement du marché et la publication des résultats de 1913 ont eu pour effet de remonter les ours qui ne sont cependant point encore à un niveau correspondant à la situation intrinsèque de l'entreprise. Les bénéfices enregistrés sont de 5.841.000 francs. Ils permettent la distribution d'un dividende de 20 francs aux actions de capital, le dividende de 20 francs assuré aux actions de jouissance pendant la période de transformation du réseau étant, par contre, prélevé sur les réserves.

Un des effets de la concurrence entre sociétés de transports à Paris et une conséquence également du ralentissement général des affaires est la fusion des deux meilleures sociétés de fiacres automobiles à Paris, soit les *Automobiles de place* et les *Autos-Fiacres*,

Nos grandes compagnies de chemins de fer se sont bornées à défendre

leurs cours antérieurs. Les recettes continuent à être moins bonnes que pour les périodes correspondantes de 1913. Seul le *Nord* enregistre, depuis le 1e janvier, une plus-value de 21.000 francs. Les autres compagnies sont en moins-value variant de 880.000 francs pour le *Midi* à 2.890.000 francs pour l'*Est*. Par mesure de prudence le *P.-L.-M.* a réduit de 1 franc le dividende précédemment réparti. Il se trouve ainsi ramené à 57 francs.

Dans les Chemins étrangers, les titres de compagnies espagnoles ont profité du succès rencontré par l'émission des obligations 4 ½ du *Nord de l'Espagne*. Les *Lombards* ne se sont point départis de leur calme malgré la lenteur avec laquelle s'effectue la réorganisation en cours. Les changements sont également peu appréciables sur les divers titres du *Chemin de fer des Alpes Bernoises*. Les recettes des deux premiers mois ont été sensiblement supérieures aux prévisions qu'on pouvait formuler. Le trafic de 1914 sera d'ailleurs vraisemblablement influencé par l'exposition qui aura lieu cet été à *Berne*. Les travaux du tunnel de *Grange* se poursuivent activement. 6.609 mètres sont déjà percés sur les 8.565 que comprend le tunnel. On peut espérer que, pour l'automne prochain, la percée totale sera obtenue.

On a noté une animation particulière sur les obligations de Chemins de fer russes garanties par l'État, spécialement sur celles dont les coupons sont payables nets d'impôts présents et futurs, soit les 4 ½ *Riazan-Ouralsk* 1908, les 4 ½ *Nord-Donetz*, les 4 ½ *Sud-Est* et les 4 ½ *Russes Réunis*.

Un peu de mieux s'est également manifesté sur les obligations *Saint-Louis-San-Francisco*. On a tout lieu d'espérer que le projet de réorganisation en cours permettra aux obligataires de mieux se tirer d'affaire qu'on ne pouvait l'escompter au début.

METALLURGIE & MINES

Le compartiment métallurgique est plus lourd. Si en France la situation n'est pas mauvaise, en *Belgique* et en *Allemagne* les prix sont moins bien tenus. D'autre part, la situation aux *États-Unis* reste toujours défavorable.

Les sociétés de construction profitent de la période très active de ces derniers mois. C'est ainsi que les *Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire* ont décidé la répartition d'un dividende de 60 francs contre 55 francs précédemment. Les *Charbonnages* ont été plus soutenus, la crainte d'une reprise des grèves en Angleterre favorise, en effet, les débouchés de nos compagnies françaises.

Le groupe Russe a été agité d'une manière toute spéciale, car *Paris* a servi d'exécutoire aux spéculateurs russes qui ne trouvaient plus, sur leur marché, les contreparties suffisantes. Si l'on a repris sur le plus bas, il faut cependant redouter que les fluctuations trop fortes ne soient point terminées. Les entrées récemment autorisées de charbons étrangers en franchise ont pesé sur les cours.

Dans les mines diverses, tous les honneurs sont revenus au *Rio* qui, dans les deux dernières semaines, a progressé d'une centaine de francs. On s'accorde d'ailleurs à reconnaître que la situation du marché du cuivre est saine. L'accentuation du mouvement en avant des cuprifères pourrait donc persister.

Le groupe des valeurs de pétrole est plus calme, le *Naphte* a légèrement baissé et il est infiniment probable qu'à la première occasion propice, la spéculation repartira dans ce groupe particulier.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun. Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

Co

Caiss
Porte
Repo
Corre
l'E
Comp
Rente
leu
Parti
Avan
Comp
tati
Agen
Comp
Imme
Acom

DÉ

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 28 Février 1914

ACTIF :

Caisse et Banque	167.021.399 81
Portefeuille	1.008.847.882 52
Reports	57.840.978 89
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	96.324.197 06
Comptes Courants débiteurs.	201.100.420 70
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.649.005 81
Participations financières	5.035.025 80
Avances garanties	195.658.998 55
Comptes débiteurs par Acceptations	163.317.369 92
Agences hors d'Europe	13.522.220 72
Comptes d'Ordre et Divers..	11.191.168 04
Immeubles	15.841.544 »
Acompte Exercice 1913	5.000.000 »
Fr.	1.948.350.211 82

PASSIF :

Capital	200.000.000 »
Réserves	39.999.459 48
Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	706.364 533 91
Comptes Courants créditeurs	731.309.749 28
Bons à Echéance fixe	52.422.210 »
Acceptations	163.532.627 30
Comptes d'Ordre et Divers..	54.721.631 85
Fr.	1.948.350.211 82

PNEU LE GAULOIS

Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE : 259-24

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

LIBRAIRIE ALFRED LECLERC, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris

VIENNENT DE PARAITRE :

RAYMOND CLAUZEL

L'AUBE ROUGE

ROMAN

In-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Ce passionnant roman de l'auteur de *l'Extase* est l'énergique peinture d'une crise de folie nationale, dont on reconnaîtra la saisissante vérité à la lueur des événements politiques actuels.

CLÉMENT-JANIN

JUDITH VAINCUE

ROMAN

In-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Dans ce captivant roman à clef, le descendant de Jules Janin nous donne à reconnaître, sous des masques légers, les vedettes de notre monde politique.

GEORGES BEAUME

EN VOYAGE

DU RHIN A LA BIDASSOA

En pays annexé - Dans le Jura - L'Aveyron et le Tarn - Vers la Cerdagne - En Gascogne - En Béarn - La Biscaye

In-18 avec 41 illustrations dont 15 hors texte . . . . . 3 fr. 50

On ne s'ennuie jamais en voyage dans la compagnie de Georges Beaume. On aimera dans son livre l'esprit de ce voyageur si curieux et sa verve de conteur amusé.

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon. — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

Entièrement versés

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. **Dans les Phies**

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Librairie PAYOT & Cie, 46, rue St-André-des-Arts, PARIS

VIENT DE PARAITRE

L. BONNEFF

DIDIER, Homme du Peuple

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

MAXIME GORKI

CONTES D'ITALIE

Trad. Serge Persky

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

LÉONID ANDRÉIEF

JUDAS ISCARIOTE
LAZARE

Trad. Serge Persky

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

Dr A. CULLERRE

Les Enfants Nerveux

ÉDUCATION ET PROPHYLAXIE

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

WILLIAM JAMES

AUX ÉTUDIANTS

Préface d'Émile Boutroux, de l'Académie française

Un volume in-18. — Prix . . . . . **2 francs**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Vieillesse d'Hélène

Nouveaux Contes en Marge

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

CHARLES SAMARAN

Jacques Casanova

VÉNITIEN

Une Vie d'Aventurier au XVIIIe Siècle

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

A.-I. THEIX

Les Inquiets

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

FRANCISQUE PARN

Sicoutrou, Pêcheur

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 697-14.

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE LA MAISON DES BAUX,
par **G. Noblemaire**.

Nous ne pouvons mieux faire, pour présenter ce volume à nos lecteurs, que de reproduire un fragment de la lettre qu'adressait à l'auteur Frédéric Mistral, deux jours avant sa mort : « Il fallait du courage pour entrer, un flambeau à la main, dans cette forêt touffue et presque impénétrable qu'est l'historique de la *Maison des Baux*, et, grâce à vos recherches passionnées dans les arcanes de toutes les archives, on peut suivre maintenant les extraordinaires vicissitudes de cette famille, mystérieuse autant qu'illustre. Le patriotisme provençal vous doit ses remerciements absolus... Mais, en ma qualité de poète, je me suis délecté au chapitre « les Troubadours aux Baux »...

SOUVENIRS DE COUR D'ASSISES,
par **André Gide**.

Ce sont les impressions d'un juré qui s'effraye de la difficile complexité de son rôle et surtout de l'impulsivité sentimentale qui entraîne trop souvent la décision de la plupart de ses collègues — gens simples qui mesurent l'importance de leur fonction à celle de leurs intérêts. M. André Gide ne nous dissimule ni le malaise qui l'envahit, ni ses doutes à l'égard de la justice humaine. C'est à quoi du reste il voulait probablement en venir, car la brièveté des scènes transcrites ne laisse pas croire qu'il n'ait fixé leur physionomie que par pur dilettantisme littéraire.

LES ÉTAPES DE LA ROYAUTÉ D'ALPHONSE XIII,
par **Robert Meynadier**.

Malgré l'intérêt qui s'attache à nos rapports avec l'Espagne, il y a peu de nations dont la politique nous soit moins connue que celle de notre voisine. Cette ignorance peut devenir une faiblesse. Le livre de M. Robert Meynadier nous éclaire sur la physionomie politique d'Alphonse XIII et nous met au courant de la vie publique espagnole de ces dix dernières années. Il note avec précision comment, malgré les lourdes fautes de l'année 1909, la plupart des partis ont fini par se grouper autour du trône et comment l'Espagne plus forte se tourne vers l'action extérieure.

LES INQUIETS,
par **A. I. Theix**.

Les Inquiets, ici, ce sont les aveugles. « Tous les aveugles, nous dit l'auteur, sont des inquiets, à moins qu'ils n'acceptent les définitions des hommes sans les comprendre. C'est pourquoi leur esprit s'aiguise, passe par-dessus les objets qui l'avoisinent pour pénétrer les sources lointaines. » Le roman de M. Theix est riche d'observation et d'émotion.

HISTOIRE DE L'ART,
par **André Michel**.

Sept études d'inégale importance composent cette seconde partie du cinquième tome de l'*Histoire de l'Art* dont l'éloge n'est plus à faire à nos lecteurs. Embrassant la période de gestation qui prépara l'art classique moderne, elles retracent une époque d'assimilation avide, de tâtonnements inquiets, de pédagogie systématique. MM. André Pératé, Gaston Brière, Jean de Foville, Émile Bertaux, Louis Gillet et Léon Deshairs, s'y montrent, aux côtés de M. André Michel, les dignes collaborateurs de l'admirable publication qui est l'honneur de notre érudition contemporaine.

WILLIAM GODWIN (1756-1836),
par **Henri Roussin**.

La Révolution française eut en Angleterre une répercussion considérable, que parvinrent seuls à enrayer le despotisme du parti au pouvoir, les nécessités de la lutte contre la France et les excès de la Terreur. W. Godwin, fils de pasteur dissident et journaliste, subit au plus haut point l'attrait du rationalisme français, et l'ouvrage qu'il écrivit en 1793, la *Justice politique*, en fit pour quelques années une des gloires littéraires de l'Angleterre. M. Henri Roussin, réagissant contre les théories mécanistes qui ne voient dans chaque individu que la somme des influences du milieu, n'use dans cette étude que de la méthode psychologique. Il se préoccupe seulement de pénétrer la nature intime de W. Godwin ; il y réussit remarquablement et son livre est fort attachant.

LE PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD,
par **R. Grandsaignes d'Hauterive**.

Peu de nos grands auteurs ont été aussi diversement jugés que le duc de La Rochefoucauld. Pour les uns, c'est un misanthrope, pour d'autres un pessimiste, pour d'autres, enfin, un philanthrope aigri. M. Grandsaignes d'Hauterive n'a pas voulu juger, mais expliquer : il définit d'après l'édition des *Maximes* de 1665, la nature de ce pessimisme ; il en recherche les causes dans la biographie de l'auteur, dans l'état de la société ; enfin il cherche si, comme on l'a prétendu, La Rochefoucauld, après 1665, a renié ses idées philosophiques. Ce volume savant et agréable, est un guide précieux pour la lecture des *Maximes*.

MEURTRIE PAR LA VIE,
par **Mary Floran**.

Il nous semble que dans ce nouveau volume le talent aimable de Mme Mary Floran a gagné en autorité, en ampleur et en gravité. Un souci constant de l'expression littéraire, une observation de plus en plus attentive et perspicace, une psychologie plus curieusement fouillée, donnent à ce roman un intérêt particulier et une plus haute portée.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.